Annales, XV (XLIV) p. 358 (Chrétiens sous Néron



ŒUVRES COMPLÈTES

DE TACITE

TRADUITES EN FRANÇAIS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR J. L. BURNOUF

PUBLICATION DE CH. LAHURE
Imprimeur à Paris

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

INTRODUCTION.

Tacite ne nous est guère connu que par ses ouvrages. Son prénom même a donné lieu à quelques doutes; et ce n'est que depuis Juste-Lipse que, sur la foi de plusieurs manuscrits et d'après un passage de Sidonius Apollinaris, l'usage a prévalu de l'appeler Caïus. Le manuscrit qui contient les premiers livres des *Annales* le nomme Publius, et cette autorité a été suivie par les plus anciens éditeurs. Pline le Jeune, dans les lettres qu'il lui adresse, l'appelle seulement Cornélius Tacitus.

Terni, autrefois Intéramne, dans l'Ombrie, se vante de lui avoir donné le jour. Cette ville lui éleva une statue en 1514; et on montra longtemps, près du chemin qui conduit à Spolète, un tombeau qui, disait-on, renfermait les cendres de ce grand écrivain. Le tombeau fut détruit et les cendres dispersées sous le pontificat de Pie V, parce que Tacite avait mal parlé du christianisme[1]. Les habitants n'en tiennent pas moins à une tradition à laquelle ils attachent l'honneur de leur cité, mais qui n'est appuyée d'aucun témoignage historique.

C. Cornélius Tacitus appartenait-il à l'ancienne et illustre maison Cornélia, qui produisit les Scipion, les Sylla, les Lentulus, et tant d'autres personnages célèbres? C'est encore un point dont il est permis de douter. Cette maison était divisée en deux branches, l'une patricienne, l'autre plébéienne, qui elles-mêmes s'étaient subdivisées en beaucoup de rameaux. De plus, tout esclave affranchi prenait le nom de son maître, et Sylla en affranchit dix mille en un seul jour. Le nom de Cornélius devint donc commun à un très-grand nombre de familles.

Au reste, que Tacite ait eu pour auteur de sa race un patricien ou un esclave, son génie a fondé sa noblesse; et, cent soixante ans après lui, un empereur croyait relever la sienne en le comptant parmi ses ancêtres. Ce prince, qui, pour le malheur du monde, ne régna que

1. Fr. Angeloni, *Hist. di Terni*, p. 42 et suiv

six mois, M. Claudius Tacitus, avait ordonné qu'on plaçât dans toutes les bibliothèques un Tacite complet, et qu'on en fît chaque année dix copies authentiques aux frais de l'État[1]; décret non moins glorieux pour l'empereur que pour l'historien, mais qui ne pouvait rien contre dix siècles de révolutions et de barbarie.

Une hypothèse que rien ne réfute, mais que rien ne confirme, fait naître Tacite du chevalier romain Cornélius Tacitus, procurateur du prince en Belgique, mentionné par Pline le Naturaliste comme ayant eu un fils qui grandit de trois coudées en trois ans, et mourut subitement d'une contraction de nerfs. Si la conjecture est vraie, cet enfant monstrueux était le frère de notre historien. D'autres supposent que c'est Tacite lui-même qui fut intendant de César, et que l'enfant dont parle Pline était son fils. C'est une erreur que Bayle a combattue par des arguments sans réplique, et que M. Daunou condamne également dans le savant article sur Tacite dont il a enrichi la *Biographie universelle.*

L'époque précise où naquit Tacite ne nous est pas mieux connue. Un peu plus âgé que Pline le Jeune, son ami, il avait acquis déjà une brillante réputation au barreau, quand celui-ci était encore dans l'adolescence. Cependant Pline, dans la même lettre qui nous apprend ce fait, dit qu'ils étaient presque du même âge[2], *ætate propemodum æquales.* Ces expressions ne permettent pas de supposer entre eux plus de six ou sept ans d'intervalle. Or, Pline était dans sa dix-huitième année quand son oncle périt sous les feux du Vésuve, l'an 79 de notre ère; et par conséquent il était né en 62 ou à la fin de 61, ce qui conduit à placer la naissance de Tacite vers l'an 54 ou l'an 55.

Ses premières années se passèrent sous Néron : il vit, fort jeune encore, les règnes éphémères de Galba, d'Othon et de Vitellius. Rien n'empêche de croire qu'il fut disciple de Quintilien, dont les leçons entretinrent pendant vingt ans le goût des études solides, et retardèrent la décadence de l'art oratoire, commencée dès le temps d'Auguste. Mais ce fait n'est ni exprimé ni indiqué dans aucun passage des anciens. Si Tacite est vraiment l'auteur du Dialogue dont nous parlerons plus bas, on en doit conclure qu'il suivait dans sa jeunesse les plaidoiries de M. Aper et de Julius Sécundus, orateurs alors en grand renom[3]. Sa correspondance avec Pline le Jeune nous apprend qu'il cultiva aussi la poésie[4]: et il est facile de s'en apercevoir à la pompe de son style, et à quelques fragments de vers qui lui échappent, surtout dans ses premiers ouvrages.

Tacite épousa en 77 ou en 78 la fille d'Agricola[5], et cette alliance prouve qu'il tenait un rang distingué parmi les jeunes Romains : Agricola venait d'être consul, et il partait pour le gouvernement de Bretagne, un des plus importants de l'empire, et le seul où l'occasion s'offrît en ce temps-là de s'illustrer par les armes. Il n'est dit

1. Vopicus, *Tacit.*, x. — 2. Pline, *Ép.*, VII, xx. — 3. *Dialogue sur les Orateurs*, chap. II. — 4. Pline, *Ép.*, IX, x. — 5. *Agricola*, chap. IX.

nulle part si Tacite eut des enfants de ce mariage : toutefois il est probable qu'il ne mourut pas sans postérité, puisque l'empereur Tacitus se glorifiait de tirer de lui son origine, et qu'au ve siècle l'historien est cité dans une lettre de Sidonius Apollinaris comme un des ancêtres de Polémius, alors préfet des Gaules. Au reste, l'une et l'autre descendance pourraient être collatérales; il serait même possible qu'elles fussent imaginaires; et, si nous en parlons, c'est que, dans le manque absolu de renseignements positifs, aucune indication ne doit être négligée.

Nous savons de Tacite lui-même qu'il entra sous Vespasien dans la carrière des honneurs[1], dont le premier degré était le vigintivirat, magistrature subalterne par laquelle, depuis Auguste, il fallait passer pour arriver à la questure[2]. Vespasien mourut en 79 : si Tacite fut questeur sous son règne, sa naissance ne peut être placée plus bas que l'an 55; car on ne pouvait être questeur qu'à vingt-quatre ans accomplis. Ses honneurs furent accrus par Titus, qui lui conféra sans doute l'édilité ou le tribunat; ce qui est certain, c'est qu'en l'an 88, à l'époque des jeux séculaires célébrés par Domitien, Tacite était préteur et quindécemvir[3]. Il passa loin de Rome la moitié au moins des huit années qui s'écoulèrent depuis sa préture jusqu'à la mort de Domitien; car en 93, quand son beau-père cessa de vivre, il était absent depuis quatre ans. Il n'était pas exilé, comme l'ont prétendu quelques-uns, puisqu'il félicite Agricola de n'avoir vu ni ses amis ni sa famille frappés d'aucun revers. Juste-Lipse pense qu'il s'était éloigné pour fuir l'esclavage et chercher le repos : mais l'illustre critique oublie qu'il fallait aux sénateurs une permission du prince pour sortir de l'Italie[4]; et, si l'on en juge par les termes dans lesquels Tacite se plaint de son absence, il ne paraît pas qu'elle fût volontaire[5]. La supposition la plus vraisemblable, c'est qu'il exerçait dans quelque province les fonctions de propréteur. Pourquoi Domitien, qui lui avait donné à Rome la préture, lui aurait-il refusé cette charge, à laquelle il avait des droits? Pline le Jeune était préteur l'année même de la mort d'Agricola; d'où il suit évidemment que les deux amis n'étaient pas persécutés.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, Tacite était de retour à Rome pendant les dernières années de Domitien, comme le prouve assez la manière dont il parle de cette époque dans la Vie de son beau-père; et sa qualité de sénateur le rendit le témoin et le complice forcé des cruautés qu'il déplore avec tant d'éloquence[6].

Enfin le tyran fut accablé par une conspiration de ses proches; et le monde, fatigué de quinze ans d'oppression, vit s'ouvrir, par l'avé-

1. *Histoires*, liv, I, chap. I. — 2. *Annales*, liv. III, chap. XXIX.

3. *Ibid.*, liv. XI, chap. XI; ces jeux eurent lieu sous le consulat de Domitien et de L. Minucius, l'an de Rome 841, de notre ère 88.

4. *Ibid.*, liv. XII, chap. XXIII. — 5. *Agricola*, chap. XLIV : *tam longæ absentiæ conditione*. — 6. *Ibid.*, chap. XLV.

nement de Nerva, une ère plus heureuse[1]. C'est alors que Tacite fut élevé au consulat, qui était encore regardé comme la dignité suprême et le terme de l'ambition des citoyens. Étant consul, il prononça, du haut de la tribune aux harangues, l'oraison funèbre de Virginius Rufus, auquel il venait d'être subrogé. La fortune, toujours fidèle à Virginius, dit Pline le Jeune[2], gardait pour dernière grâce un tel orateur à de telles vertus. En effet, le peuple romain entendit quelque chose de plus grand que le panégyrique d'un empereur, celui d'un citoyen qui n'avait pas voulu l'être. Virginius, proclamé malgré lui par les légions de Germanie avant et après la mort de Néron, s'était montré inébranlable dans son refus, et avait, dit La Bletterie, « bravé plus de périls pour éviter la puissance souveraine, que l'ambition n'en affronte pour l'obtenir. » Quel sujet pour Tacite, parlant sous un prince qui, lui-même, n'avait accepté l'empire qu'à regret !

Le grand âge de Nerva ne lui permettait pas d'exercer longtemps l'autorité suprême; mais il étendit ses bienfaits au delà des bornes de sa vie en adoptant Trajan, et en le faisant nommer par le sénat son collègue et son successeur. Ce fut, à ce que l'on croit, pendant les quatre mois qui séparent cette adoption de la mort de Nerva, que la *Vie d'Agricola* fut composée. « Le style de cet ouvrage, dit La Harpe, a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant » que celui des *Annales* et des *Histoires*. C'est l'effet des deux sentiments qui l'inspirèrent, la piété filiale et l'admiration pour un grand caractère et de glorieux exploits. Cependant on retrouve dans la peinture de cet espionnage, « qui aurait ôté aux Romains la mémoire même avec la parole, s'il était aussi possible d'oublier que de se taire[3], » dans le tableau de ce Domitien, « spectateur des crimes qu'il ordonne, et observant tranquillement la pâleur des malheureux qu'il a faits[4] », une vigueur de pinceau et une énergie de blâme que nulle part l'auteur n'a surpassées. « Il écrivit cet ouvrage, dit encore La Harpe, « dans un temps de calme et de bonheur, où l'on voit qu'il commence à pardonner: » ce qui suppose qu'il aurait écrit les autres sous la tyrannie de Domitien, pendant laquelle, selon le même critique, « obligé de se replier sur lui-même, il jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager. » Ce jugement est ingénieux; mais il manque d'une condition indispensable, la vérité, puisque la première composition historique de Tacite est la *Vie d'Agricola*.

Je ne demanderai pas si l'ensemble de cet ouvrage est à l'abri de toute critique, si c'est une histoire, ou un discours, ou un mélange de plusieurs genres divers. Il suffit qu'il attache par la nouveauté des descriptions, par l'intérêt des récits, par la vérité des sentiments, que le style en soit noble et la morale élevée, qu'enfin il fasse aimer à la fois le panégyriste et le héros; or personne ne contestera ces

1. An de Rome 849; de J. C. 96. — 2. Pline, *Ép.*, II, I. — 3. *Agricola*, chap. II. — 4. *Ibid.*, chap. XLV.

mérites à la *Vie d'Agricola*. Je n'accorderai cependant pas à La Harpe qu'elle soit le chef-d'œuvre de Tacite. Elle offre certainement, dans un espace égal, plus d'obscurités qu'aucun autre des écrits de l'auteur; et ces obscurités ne tiennent pas toutes à l'altération du texte. Quelques constructions recherchées, quelques ellipses trop fortes, annoncent un écrivain dont le génie indépendant n'a pas encore posé à sa hardiesse des limites certaines. On pourrait considérer comme un défaut plus grave encore l'absence de ces détails sans lesquels il est difficile de suivre la marche d'Agricola. Toutefois, hâtons-nous de le dire, l'expédition de ce général dans des contrées neuves et inexplorées donne occasion à l'historien d'appliquer à la connaissance des peuples et des lieux cet esprit de curieuse investigation qu'il porte ailleurs dans la politique des princes et dans les secrets d'État. Ce n'est pas seulement la gloire de son beau-père que Tacite a transmise à la mémoire des hommes; ce sont encore les antiquités d'une des nations les plus puissantes de l'Europe; et la *Vie d'Agricola* reste, après tant de siècles, l'introduction nécessaire de toute histoire de la Grande-Bretagne.

Vers le même temps, sous le deuxième consulat de Trajan, Tacite publia son livre sur la Germanie, contrée aussi peu connue des Romains que la Bretagne, mais qui les intéressait au plus haut degré, puisque les Germains étaient le seul peuple d'Occident qui eût encore les moyens et la volonté de leur faire la guerre. En lisant la description de ces régions à peine découvertes, le peuple-roi était sans doute loin de penser qu'un jour il céderait son sceptre à ses sauvages habitants; mais il est douteux que Tacite partageât la sécurité générale, et qu'il eût une foi sans réserve à l'éternité de l'empire. Les terribles invasions des Cimbres, et, depuis leur catastrophe, deux cents ans d'une lutte acharnée contre des nations que l'on pouvait battre, mais que l'on ne parvenait jamais à vaincre, lui semblaient être pour sa patrie de sérieux avertissements. C'est sous l'impression de cette idée tristement prophétique qu'il a écrit la Germanie. Il a voulu que ses concitoyens connussent l'ennemi dont ils avaient tant de périls à redouter. C'était aussi une manière de les rappeler aux anciennes vertus, que d'opposer à la corruption de Rome les mœurs grossières mais pures et innocentes des barbares. Toutefois Tacite n'a pas eu l'intention de faire la satire de son pays : la leçon naît du contraste, et les allusions se présentent d'elles-mêmes. Tacite ne les a pas évitées; mais le ton grave et modéré dont il ne s'écarte jamais prouve aussi qu'il ne les cherchait pas.

Cet ouvrage a pour nous un autre genre d'intérêt; il peint les mœurs de nos ancêtres. Les usages que Tacite trouve établis dans ces contrées alors si peu civilisées régirent longtemps l'Europe sous les noms de lois saliques et ripuaires, de lois des Visigoths, des Bourguignons, des Lombards; et aujourd'hui même il n'est pas une seule nation qui n'en conserve quelque trace. Tacite, en écrivant ce livre sous le règne de Trajan, ne savait pas quel précieux monument il léguait à la posté-

rité de ces mêmes Germains auxquels Trajan faisait la guerre. « Il est court cet ouvrage, dit Montesquieu[1], mais c'est l'ouvrage de Tacite, qui abrégeait tout, parce qu'il voyait tout. » Nous pouvons ajouter que c'est, sous le rapport littéraire, un des morceaux les plus achevés de ce grand écrivain. Le lecteur nous permettra cependant de hasarder quelques critiques. Si l'on ne trouve dans la *Germanie* aucune de ces difficultés de construction que nous avons signalées dans l'*Agricola*, on y rencontre plus qu'ailleurs de ces phrases presque métriques que Tacite avait rapportées du commerce des poëtes. Un vers très-harmonieux, et qui ne paraît pas être une citation (ce serait la seule dans tout Tacite), est même tombé de sa plume[2]. Il est aussi tel passage où l'auteur ne s'est pas assez garanti de cette enflure que les rhéteurs du temps prenaient pour du sublime.

Je ne lui ferai pas un reproche d'avoir transporté chez les Germains quelques-unes des divinités de l'Olympe grec, Mercure, Mars, Hercule. Les Romains, peu curieux d'approfondir les croyances étrangères, identifiaient sur les moindres ressemblances les êtres les plus différents; et leur vanité aimait à retrouver partout ce qu'ils adoraient eux-mêmes. Tacite ne nous en donne pas moins les notions les plus exactes et les plus instructives sur les idées religieuses des Germains, sur leur culte et leurs superstitions, sur le pouvoir de leurs prêtres; et la foi à ce qu'il en rapporte ne doit pas être affaiblie par les erreurs qu'il débite ailleurs sur les Juifs. Son esprit, en étudiant la religion germanique, n'était prévenu d'aucun préjugé : là tout était nouveau, tout sollicitait sa curiosité; tandis qu'une foule d'idées toutes faites étaient répandues sur le culte hébraïque. Tacite aurait dû les examiner sans doute, au lieu de se borner à les reproduire : le mépris qu'il avait, avec toute sa nation, pour le peuple juif, lui en ôta la pensée. Un autre motif encore contribuait à le rendre injuste; c'est l'esprit exclusif de la religion juive : les Romains repoussaient une croyance qui repoussait toutes les autres. Ils confondaient dans la même haine le judaïsme et ce culte nouveau qui, sorti de la Judée, avait pénétré dans la capitale du monde. C'est en présence du christianisme, triomphant au milieu des persécutions, que Tacite médisait des Juifs. Sa disposition d'esprit était plus impartiale quand il parlait des Germains : le dieu Tuiston ne menaçait pas de détrôner Jupiter.

Les travaux historiques n'avaient pas enlevé Tacite tout entier à l'art oratoire : à peine avait-il achevé la Germanie que son éloquence eut un beau triomphe dans une occasion éclatante. Le proconsul Marius Priscus était accusé par la province d'Afrique d'avoir vendu la condamnation et la vie de plusieurs innocents. D'habiles défenseurs essayèrent vainement de réduire l'affaire à un procès de concussion, et de l'amener devant les juges ordinaires : le sénat la retint, et désigna Pline le Jeune et Tacite pour avocats de la province. La cause fut plaidée au commencement de janvier, époque où les assemblées du sénat

1. *Esprit des lois*, liv. XXX, chap. II. — 2. *Germanie*, chap. XXXIX.

étaient le plus nombreuses, et en présence de l'empereur, qui présidait en qualité de consul. Pline parla près de cinq heures pour l'accusation, et Tacite répondit au plaidoyer du défenseur « avec une rare éloquence et avec cette gravité majestueuse qui était le caractère distinctif de son langage[1]. » L'accusé fut condamné à des peines qui, dans nos mœurs, paraissent légères pour l'énormité de ses crimes; mais il fut ajouté au sénatus-consulte que Pline et Tacite s'étaient dignement acquittés de leur tâche.

Après la *Vie d'Agricola* et les *Mœurs des Germains*, Tacite écrivit l'histoire romaine, depuis la mort de Néron, en 68, jusqu'à celle de Domitien, en 96; espace de vingt-huit ans, pendant lequel l'empire, déchiré par Galba, Othon, Vitellius, se reposa douze ans sous Vespasien et Titus, pour retomber pendant quinze longues années sous la tyrannie sanglante de Domitien. Le temps n'a épargné que les quatre premiers livres de ce grand ouvrage et le commencement du cinquième. On ignore combien il en contenait; mais on peut mesurer l'étendue de la perte en songeant que ce qui subsiste n'embrasse qu'un an et quelques mois.

Les *Annales*, dans l'ordre de la composition, suivirent les *Histoires*, quoiqu'elles les précèdent par la date des faits. Elles renferment, en seize livres, l'espace de cinquante-quatre ans, compris entre la mort d'Auguste et celle de Néron. Les six premiers livres sont consacrés au règne de Tibère. Une lacune, qui s'étend sur plus de deux années, nous prive de la partie du cinquième où étaient racontées la conjuration et la mort de Séjan. Les quatre ans de Caligula manquent entièrement, et la narration recommence au onzième livre, à la septième année de Claude. Elle continue ensuite, sans interruption, jusqu'à la mort de Thraséas, qui précéda de deux ans la fin de Néron.

Plusieurs passages de ces livres prouvent que c'est Tacite qui le premier leur donna le titre d'*Annales*. Il y rapporte les événements selon l'ordre des années, comme il le dit lui-même; et, s'il joint quelquefois dans un même récit des faits accomplis sous plusieurs consulats, il a soin d'en avertir, et il revient bientôt à la date qu'il avait dépassée.

Le titre des *Histoires* n'est pas non plus d'invention moderne, puisque Tertullien, réfutant la fable de la tête d'âne adorée par les Juifs, dit qu'elle se trouve dans le cinquième livre des *Histoires* de Cornélius Tacitus; ce qui montre de plus que les deux ouvrages étaient bien distincts, et que quelques éditeurs ont eu tort de les réunir en un seul[2].

1. Pline, *Ép.* II, x : « Respondit Cornelius Tacitus eloquentissime, et, « quod eximium orationi ejus inest, *σεμνῶς*. »

2. Saint Jérôme, *Comment. in cap.* XIV *Zachariæ*, dit que Tacite a écrit les *Vies des Césars* en trente livres, depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Domitien, *Vitas Cæsarum triginta voluminibus exaravit;* et par conséquent il ne distingue pas les *Annales* des *Histoires*. Mais en accordant à ce passage toute l'autorité qu'il peut avoir, il n'en restera pas moins certain

Il nous reste une trop petite partie des *Histoires* pour qu'on puisse dire avec certitude si l'auteur y suivait le même ordre chronologique que dans les *Annales*. On serait fondé à le croire, puisque, la seule fois qu'il passe d'une année à une autre, il annonce l'ouverture du nouveau consulat, et commence ses récits aux kalendes de janvier. L'année à laquelle les consuls Galba et Vinius donnent leur nom occupe trois livres et presque la moitié du quatrième, tandis que chaque livre des *Annales* embrasse plusieurs consulats. Les faits sont donc racontés dans les *Histoires* avec beaucoup plus de détails, et cependant il n'est pas probable que toutes les parties de cette vaste composition fussent également développées. L'auteur n'a pas eu partout à retracer l'élévation et la chute de trois princes, l'avénement d'un quatrième, la guerre civile à l'Orient et à l'Occident, des batailles sanglantes en Italie, des combats jusque dans Rome, et, pendant ce temps, la Germanie en armes, les Gaules soulevées, et l'empire en danger de passer aux nations transalpines. Un critique[1] a comparé cette partie des *Histoires* à un poëme épique : et, en effet, elle en a la marche imposante, le majestueux ensemble, les épisodes variés; et tous les faits y sont tellement enchaînés, qu'ils concourent à un but unique, la pacification du monde sous Vespasien, accomplie par la soumission de Civilis et la chute de Jérusalem. Le véritable poëte de cette grande épopée est sans doute la Providence, qui en a fourni les éléments et les a ramassés dans l'espace de moins de deux années; mais avec quel génie l'historien a su les mettre en œuvre !

L'image des temps se déroule, dans la longue série des *Annales*, avec plus de simplicité, sans autre lien que l'ordre de leur succession. Voilà quelle est la différence la plus sensible entre ces deux ouvrages, et c'est probablement dans cette différence qu'il faut chercher la raison des titres qu'ils ont reçus[2]. Aulu-Gelle[3] en indique plusieurs autres; par exemple, que l'histoire est le récit des événements contemporains, ce qui s'accorde assez bien avec l'étymologie grecque de ce mot[4], et convient aux temps que Tacite a décrits, puisqu'il sortait au moins de l'enfance à la mort de Néron.

que Tacite a composé en des temps différents et en deux parties séparées ce que saint Jérôme appelle les *Vies des Césars*. Seulement on pourrait conclure du témoignage de ce Père que les *Histoires* contenaient quatorze livres, puisque les *Annales* en renferment certainement seize. Mais quatorze livres ont-ils pu suffire à vingt-huit ans, lorsque quatre livres et plus n'embrassent pas un an et demi? Je suis porté à croire avec M. Daunou que la numération des livres de Tacite n'était pas très-bien connue, ou que, dans les citations de ce genre, on ne se piquait pas d'une rigoureuse exactitude.

1. Walther, préface, p. xiij.

2. Voy. *de Oratore*, liv. II, ch. XII, un passage où Cicéron fait connaître fort clairement quelle idée il attache aux mots *Histoires* et *Annales*.

3. *Nuits Attiques*, V, XVIII.

4. Ἴστωρ, témoin; *ἱστορία*, récit des faits dont on a été le témoin.

Que les *Annales* aient été composées après les *Histoires*, ainsi que nous l'avons dit, c'est ce dont il est impossible de douter, puisque l'auteur renvoie au récit des jeux séculaires de Domitien en parlant de ceux qui furent célébrés par Claude[1]. Il paraît même que les *Annales* ne furent pas publiées avant l'an 115; car on y trouve une allusion évidente aux conquêtes qui ajoutèrent à l'empire la Mésopotamie et l'Assyrie[2], et ces conquêtes ne furent achevées qu'à cette époque. Tacite pouvait alors être âgé de soixante ans, et le passage dont nous parlons est au second livre d'un ouvrage qui en contient seize.

En commençant ses *Histoires*, l'auteur réservait pour sa vieillesse les règnes de Nerva et de Trajan; et, pendant qu'il écrivait les *Annales*, il forma le projet de raconter également, s'il lui restait assez de vie, les événements du siècle d'Auguste[3]. Il est probable que l'un et l'autre dessein furent rompus par sa mort : il n'existe nulle part ni trace ni mention de ces deux ouvrages.

Si l'on en croit le grammairien Fulgentius Planciadès, le grave historien se délassait dans le commerce de muses moins sévères; et il existait de lui au ve siècle un recueil de *Facéties*, qui, s'il était venu jusqu'à nous, nous montrerait sous un nouvel aspect ce génie aussi varié que sublime. Mais nous possédons un monument d'un bien plus grand intérêt, et dont les plus habiles critiques s'accordent aujourd'hui à le croire l'auteur : c'est le *Dialogue sur les Orateurs*, ou sur les causes de la corruption de l'éloquence. Le narrateur de cette conversation, réelle ou supposée, entre les hommes les plus diserts de l'époque, annonce qu'elle eut lieu dans un temps où lui-même était fort jeune; or il en place la date à la sixième année de Vespasien, la soixante-quinzième de notre ère, et Tacite avait alors à peu près vingt ans. De plus, tous les manuscrits mettent le *Dialogue* sous le nom de Tacite, et Pomponius Sabinus, grammairien du moyen âge, cite comme de lui une expression remarquable qui ne se trouve que dans cet ouvrage. Plusieurs alliances de mots, qui ne sont pas moins frappantes et qu'on n'oserait guère, dit M. Dureau de Lamalle, emprunter qu'à soi-même, se rencontrent à la fois dans le *Dialogue* et dans les autres écrits de l'historien. On y remarque aussi très-fréquemment une forme de style qui n'est pas étrangère à Tacite, surtout dans ses premières compositions, et qui consiste à joindre ensemble des mots presque synonymes, soit pour insister davantage sur la pensée, soit pour donner à la phrase un tour plus nombreux. J'imagine que Tacite avait contracté au barreau l'habitude de ces redoublements d'expression, qui remplissent agréablement l'oreille des auditeurs, mais dont l'utilité est moins sensible dans un ouvrage fait pour être lu.

Cette observation peut expliquer encore le ton oratoire qui règne

1. *Annales*, liv. XI, chap. XI. — 2. *Ibid.*, liv. II, chap. LXI. — 3. *Ibid.*, liv. III, chap. XXIV.

dans tout le *Dialogue :* c'est un orateur qui écrit sur l'éloquence, et les personnages qu'il fait parler sont eux-mêmes des orateurs ou des poëtes. Ce n'est pas que la concision dont on a fait si souvent à Tacite un mérite ou un reproche exclue la pompe et la magnificence; et M. D. de Lamalle, qui ne doute pas que le *Dialogue* ne soit de notre auteur, prouve très-bien qu'il y a dans les *Histoires* et dans la *Vie d'Agricola* un grand nombre de ces périodes harmonieuses et cadencées qu'on ne serait pas étonné de lire dans Cicéron. Je ne m'arrêterai donc pas à combattre les arguments qu'on tire du style de ce morceau pour le refuser à Tacite. Je ne dirai même pas, avec quelques-uns, que c'est une œuvre de sa jeunesse : s'il n'avait que vingt ans, peut-être moins, quand l'entretien eut lieu, il était plus âgé quand il le rédigea, puisque c'est à sa mémoire qu'il s'adresse pour en retrouver les détails[1]. Ceux qui l'attribuent à Quintilien se fondent sur ce que ce rhéteur a traité le même sujet, comme il l'atteste positivement dans plusieurs endroits. Il appelle même l'ouvrage qu'il avait composé et que nous n'avons pas, *Liber de Causis corruptæ eloquentiæ;* et c'est aussi, dans quelques éditions, le titre de notre *Dialogue;* mais ce titre est dû à Juste-Lipse, qui l'a pris dans Quintilien même, et il ne se trouve sur aucun manuscrit. Quintilien d'ailleurs avait trente-trois ans, la sixième année du règne de Vespasien, et par conséquent il ne pouvait pas se dire *admodum juvenis.*

Je ne prolongerai pas davantage cette discussion, que je suis loin d'avoir épuisée : je crois fermement, sans oser pourtant l'affirmer, que le *Dialogue* est de Tacite, et que c'est son premier ouvrage. Il est digne à tous égards de ce grand écrivain. L'éloquence y est envisagée d'une manière neuve, et la théorie de l'art oratoire s'y rattache partout à l'histoire des mœurs et des institutions politiques. « Cette littérature forte et profonde, dit M. Daunou, est celle qui convient à l'historien des empereurs. » C'est une des pièces les plus intéressantes de l'éternel procès des anciens et des modernes, procès qui dut se plaider chez les Grecs entre les partisans de Démétrius de Phalère et ceux d'une éloquence plus saine et plus virile; procès qui, du temps de Cicéron, s'était transformé en une querelle entre les vrais et les faux attiques; procès qui donna lieu chez nous à une controverse si animée vers la fin du XVIIe siècle, qui s'est renouvelé de nos jours avec d'autres éléments et sous d'autres noms, et qui recommencera toutes les fois que l'esprit humain croira faire un progrès, dût ce progrès le mener à la décadence. Il est remarquable en effet que ces questions ne s'agitent que quand une littérature a produit ses chefs-d'œuvre les plus parfaits, époque où les esprits, après avoir épuisé toutes les jouissances intellectuelles, ne sont plus frappés, pour ainsi dire, que de la monotonie du beau, et veulent à tout prix de la nouveauté. L'une et l'autre cause a, dans notre *Dialogue*, de zélés défenseurs; et, quoique la préférence de l'auteur pour les anciens ne soit

1. *Dialogue*, chap. I.

pas équivoque, il ne dissimule pas que le temps amène nécessairement en éloquence des formes nouvelles et des genres différents. L'idée seule de cette discussion prouve d'ailleurs combien sont indépendantes les doctrines littéraires de l'écrivain; et, si cet écrivain est Tacite, ses ouvrages historiques en sont une preuve non moins éclatante.

Nous avons passé en revue tout ce qui compose la collection des œuvres de Tacite. Il est très-vraisemblable qu'une lettre insérée parmi celles de Pline le Jeune[1], et à laquelle nous avons déjà fait allusion, doit encore lui être attribuée. Nous avons parlé de l'amitié qui l'unissait à Pline. Elle était si connue, qu'on ne pouvait nommer l'un des deux sans que le nom de l'autre se présentât aussitôt. On ne pouvait même parler des belles-lettres sans penser aux deux illustres amis qui s'en partageaient l'empire. Un jour Tacite, assistant aux jeux du cirque, lia conversation avec un chevalier romain assis près de lui. Après quelques moments d'un entretien savant et varié, celui-ci lui demanda s'il était d'Italie ou de province. « Je ne vous suis pas tout à fait inconnu, répondit Tacite, et c'est aux lettres que je dois cet avantage. — Vous êtes donc Tacite ou Pline, » reprit vivement le chevalier, qui donnait ainsi à l'un et à l'autre un éloge d'autant plus flatteur qu'il était fortuit et désintéressé[2].

Nous ne connaissons aucun autre détail sur la personne et la vie de Tacite; l'époque de sa mort est également ignorée, et c'est une assertion purement gratuite de dire qu'il vécut quatre-vingts ans. Il est néanmoins fort probable qu'il vit l'empire d'Adrien, puisque c'est vers la fin de Trajan qu'il écrivait ses *Annales*.

Du reste sa vie, quelle qu'en ait été la durée, fut remplie par de nobles travaux, et nous venons de voir qu'il eut le bonheur assez rare d'être apprécié de ses contemporains et de jouir de sa gloire. La postérité lui a rendu la même justice que son siècle; et, quoique mutilés, ses écrits sont encore une des plus belles parties de l'héritage que l'antiquité savante a légué aux âges modernes.

Ce n'est pas que, depuis la renaissance des lettres, son mérite n'ait été le sujet de vives controverses. Des puristes de latinité critiquent sa diction, et relèguent parmi les auteurs du second ordre celui que Bossuet appelle le plus grave des historiens et Racine le plus grand peintre de l'antiquité. Sa latinité sans doute n'est pas celle de Cicéron : en un siècle et demi la langue avait subi des changements; de nouvelles expressions avaient été introduites, d'anciennes renouvelées; des hellénismes qui, au temps d'Horace et de Virgile, n'étaient admis que dans les vers, s'étaient peu à peu naturalisés et avaient cours même dans la prose. Ces détails, en quelque sorte matériels, peuvent être un objet d'étude pour le philologue qui s'occupe de l'histoire du langage. Mais ce que tout lecteur doit admirer dans Tacite, c'est ce style tantôt vif et rapide, tantôt calme et majestueux,

1. Pline, *Ép.*, IX, x. — 2. *Ibid.*, XXIII.

souvent sublime, toujours simple dans sa grandeur, et toujours original et vrai, parce qu'il part d'une âme fortement convaincue et d'un esprit qui pense d'après lui-même; c'est cette précision, qui consiste à dire ce qu'il faut, rien de plus, rien de moins, et qui n'exclut ni la pompe des expressions, ni l'éclat des images, ni l'harmonie des périodes. La concision même, qu'on reproche quelquefois à Tacite, et qui, avare de paroles, enferme dans ses coupes heurtées et ses oppositions inattendues plus de sens que de mots, n'est ordinairement qu'une heureuse hardiesse, un secret du génie, qui conçoit fortement sa pensée et la dessine à grands traits. Voilà ce qui caractérise la diction de Tacite; voilà pourquoi on ne peut la comparer avec celle d'aucun autre écrivain, pas même de Salluste, qui, avec autant de nerf et de justesse, a peut-être moins d'âme et de véritable chaleur. Tacite, comme Bossuet, a fait sa langue : avec de tels génies, la critique ordinaire est en défaut, et l'on doit chercher dans un ordre plus élevé la règle de ses jugements.

Est-ce à dire qu'on ne trouve point dans Tacite quelques constructions hasardées, quelques recherches d'élocution, quelques phrases, bien rares cependant, où l'antithèse est dans les mots plutôt que dans la pensée, quelques formules qui lui sont particulières et qui reviennent de temps à autre, enfin de longues périodes qui manquent d'unité, parce que les membres qui les composent ne concourent point au développement d'une idée principale? Nous ne prétendons pas dissimuler ces légers défauts, pas plus que nous n'avons passé sous silence les taches que nous avons cru remarquer dans l'*Agricola* et dans la *Germanie*. Mais nous ne pouvons nous empêcher de relever un mérite que l'on n'a peut-être pas assez loué dans Tacite : c'est cette variété de ton et de couleur, toujours appropriée à la nature des objets. Ainsi, quand il peint ou le champ de bataille de Varus, ou la flotte de Germanicus battue par les tempêtes de l'Océan, ou Cécina dégageant ses légions des marais de la Frise avec des travaux inouïs, l'horizon brumeux et le ciel écrasé de la Germanie communiquent au style de l'historien leurs teintes sombres et mélancoliques; tandis que le soleil de l'Orient semble réfléchir sa lumière sur les pages où l'auteur raconte les merveilles de l'Égypte et les fables de la Grèce. L'écrivain qui pénétra le plus avant dans les replis du cœur humain est peut-être encore celui qui a trouvé, pour peindre le monde physique, les couleurs les plus riches et les plus habilement nuancées.

On accuse Tacite de finesse et de subtilité. Pour lui, dit-on, les motifs les plus vrais ne sont que des prétextes; il rapporte les moindres actions à des vues profondes, et il donne à des effets tout naturels des causes mystérieuses. C'est principalement sur l'histoire de Tibère que tombe cette critique. Mais, si l'on pense aux ménagements auxquels Tibère se croyait obligé envers le sénat, si l'on considère que ce despote soupçonneux ne crut jamais son pouvoir assez affermi, on jugera que la politique cauteleuse que lui prête Tacite était une nécessité ou de sa position ou de son caractère. Tibère d'ailleurs n'eut

pas toujours le premier rôle dans l'emploi de la ruse : quelquefois il ne fit que se tirer avec adresse de piéges habilement tendus; si cet ennemi de l'indépendance témoignait en même temps son dégoût pour l'adulation, gardons-nous de croire que ce fût hypocrisie : l'abjecte servilité d'un sénat prêt à toutes les bassesses le flattait peu, et n'en compromettait pas moins sa popularité. Le mérite de Tacite est d'avoir deviné cet esprit à la fois perplexe et délié, prudent à l'excès et fertile en ressources, et de l'avoir suivi dans ses voies tortueuses et multiples.

Si du prince nous descendons aux instruments de sa tyrannie, ici encore la vérité des portraits ne saisit pas moins vivement que la vue pénétrante de l'historien qui les a tracés. Balzac a quelque part appelé Tacite « l'ancien original des finesses modernes [1]. » Il serait difficile en effet d'innover après les maîtres d'astuce et de perfidie qu'il a voués à la malédiction des siècles. Mais ces odieux modèles, il ne les a pas créés; et, lorsqu'il offre à nos regards, ici l'accusateur sans honte comme sans pitié, qui met publiquement la main sur la victime [2], là le délateur clandestin qui s'adresse tout bas à la cruauté du prince [3], ailleurs le vil agent qui provoque les complots afin de les dénoncer [4], on sent que ces personnages sont réels, que ces figures sont celles d'hommes qui ont vécu, et que l'artiste a pris la nature sur le fait. Non, Tacite ne calomnie pas l'humanité; il peint sans ménagement, mais sans colère, une société corrompue et des âmes dégradées. Il ne dénigre pas; il fait justice : il obéit à la loi de son sujet plutôt qu'au penchant de son esprit. Lui-même envie le sort des historiens de Rome libre et triomphante, et se plaint de n'avoir sans cesse à rapporter que des ordres tyranniques, des accusations intéressées, des amitiés indignement trahies, d'injustes supplices [5], déplorable uniformité de crimes et de malheurs qui le fatigue et lui pèse. L'historien qui nous fait chérir les vertus autant qu'admirer les talents d'Agricola, qui nous montre dans Germanicus la réunion de toutes les qualités aimables sans mélange d'aucun défaut, dans la fille de Soranus la piété filiale portée jusqu'à l'héroïsme [6], dans Thraséas un sage qui égala Caton par l'indépendance de sa vie et Socrate par la gloire de sa mort, cet historien n'est pas un misanthrope qui interprète malignement les actions des hommes et ne voit dans toutes les conduites que le côté blâmable.

Je ne fais pas au reste un plaidoyer pour Tacite, qui n'en a pas besoin. Chaque lecteur, suivant son goût et les habitudes de son esprit, estimera plus ou moins la pénétration de l'écrivain et les conjectures qu'elle lui suggère : libre même à qui voudra de le trouver trop enclin à tout expliquer. Mais son impartialité dans le récit des faits ne sera

1. Voy. Bayle, art. TACITE, note F. — 2. *Annales,* liv. I, chap. LXXIII; liv. XVI, chap. XXII, XXIII; et *passim.* — 3. *Ibid.*, liv. I, chap. LXXIV.
4. *Ibid.*, liv. II, chap. XXVII; liv. IV, chap. LXVIII. — 5. *Ibid.*, liv. IV, chap. XXXII, XXXIII. — 6. *Ibid.*, liv. XVI, chap. XXX-XXXII.

pas révoquée en doute. Rome entière accusait Domitien de la mort d'Agricola, et le gendre de ce grand homme déclare qu'il ignore si ce bruit est fondé[1]. Ailleurs il consacre un chapitre entier à justifier Tibère d'un parricide que la postérité ajouterait peut-être aux crimes de ce prince, si l'historien n'eût pris soin d'en décharger sa mémoire[2]. La mort même de Germanicus, son héros de prédilection, est pour lui un problème à jamais insoluble, et il est bien près de tenir Pison pour innocent, non sans doute de vœux meurtriers et de menées coupables, mais au moins de poison[3].

Il est encore un reproche que l'on a quelquefois adressé à Tacite, celui d'obscurité. Si l'on veut parler de la diction, nous avons fait, à l'occasion de la *Vie d'Agricola*, les seules concessions possibles. S'il s'agit des pensées, nous dirons que, pour être fines et profondes, elles ne sont pas obscures, et que, s'il faut quelque attention pour les saisir, l'intelligence satisfaite ne regrette jamais la peine qu'elle s'est donnée. Elle trouve ordinairement plus qu'elle n'attendait : un mot jeté au milieu du récit contient souvent une importante maxime; une seule expression réveille une foule d'idées accessoires et s'adresse en même temps à la raison, au cœur, à l'imagination. Les termes ne sont point vagues; ils sont riches de sens, et l'auteur choisit toujours ceux qui embrassent le mieux toute l'étendue de sa pensée. Mais, comme le langage est borné et la pensée infinie, il arrive que celle-ci n'apparaît quelquefois que dans une sorte de demi-jour, et laisse au lecteur des découvertes à faire.

C'est pour cela que de savants hommes[4] ont appliqué au style de Tacite ce que lui-même a dit de Poppée, femme de Néron[5] : « Elle ne se montrait jamais qu'à demi voilée, soit pour ne pas rassasier les regards, soit qu'elle eût ainsi plus de charmes. »

Cette prétendue obscurité de Tacite est en effet une des principales sources du plaisir que l'on prend à sa lecture, et qui devient plus vif, plus il est répété. Du reste, elle ne s'étend point à l'exposition des faits : rien de plus clair que chacune des narrations de ce grand écrivain, rien de mieux ordonné que l'ensemble de ses récits. Toutefois j'ai déjà remarqué qu'il en est quelques-uns où l'on désirerait des détails plus circonstanciés; j'ajouterai que l'habitude de présenter ses idées sous la forme la plus générale entraîne quelquefois le narrateur dans une apparence d'exagération. Ainsi, en racontant que Tibère fit mettre à mort tous ceux qui étaient détenus comme complices de Séjan, il peint la terre jonchée de cadavres, et les corps de nobles et d'inconnus, d'enfants et de femmes, gisant épars ou amoncelés[6]. Notre exactitude moderne aimerait à connaître le nombre des victimes[7];

1. *Agricola*, chap. XLIII. — 2. *Annales*, liv. IV, chap. XI. — 3. *Ibid.*, liv. III, chap. XIV, XIX. — 4. Gordon, La Bletterie, et M. Ancillon, *Mélanges de littérature et de philosophie*. — 5. *Annales*, liv. XIII, chap. XLV. — 6. *Ibid.*, liv. VI, chap. XIX. — 7. Suétone en compte vingt dans un jour; mais il ne dit pas combien de jours durèrent les exécutions.

mais les anciens étaient artistes dans l'histoire comme dans toutes leurs œuvres. Le beau dans les formes, dont ils avaient un sentiment si vif, et qui se concilie si bien avec le beau moral, était la première loi de leurs compositions. Nous y avons gagné des chefs-d'œuvre, et nous y perdons peu en instruction véritable. Il n'importe guère, après tout, de savoir au juste combien Tibère sacrifia de malheureux; mais il importe, pour la moralité de l'histoire, que la cruauté soit flétrie et que la mémoire du tyran soit traînée devant la postérité, couverte du sang qu'il versa.

Il me reste à parler de deux accusations contradictoires, et qui ne sont pas les moins graves. On prétend que Tacite est tantôt superstitieux à l'excès, tantôt sceptique jusqu'à l'impiété. Qu'il soit superstitieux en effet, qu'il croie aux prodiges, à la divination, aux prédictions des aruspices, je ne lui en ferai point un crime. Ces croyances étaient une partie de la vieille religion des Romains, et un écrivain dont toutes les pensées sont graves et morales devait respecter la religion de son pays; il devait même s'y attacher d'autant plus fortement, que les progrès de l'incrédulité et l'invasion des cultes nouveaux l'avaient plus ébranlée. C'est à l'époque où l'on avait pu dire : « Les dieux s'en vont, » que la république avait cessé d'être. Les souvenirs de la liberté se liaient à ceux des cérémonies antiques; doit-on s'étonner que Tacite les confondît dans les mêmes regrets? Le dogme de la fatalité, dont il déclare que la plupart des hommes sont imbus[1], avait d'ailleurs pour conséquence nécessaire la foi aux présages. Cependant Tacite n'accordait pas tant au destin qu'il ne fît sa part à la liberté de l'homme[2]; et il n'admettait pas si aveuglément les prodiges, qu'il ne se permît quelquefois une expression de doute[3]. Au reste, que les prodiges soient, aux yeux de l'écrivain, des signes de l'avenir, ou de simples phénomènes de la nature, ou des inventions de la peur et de l'ignorance, ils n'en sont pas moins du domaine de l'histoire. Faux ou réels, ils ont les mêmes effets s'ils s'emparent des esprits de la multitude. Ce que le monde a cru, l'historien doit le rapporter, quand ce serait une erreur : les erreurs ont souvent influé plus puissamment que la vérité sur le sort des États.

Si ce que nous avons dit de l'esprit religieux de Tacite est fondé, le reproche d'impiété n'a plus besoin de réfutation. Il ne s'appuie en effet que sur deux phrases, où l'on prétend que Tacite nie ou insulte la Providence, tandis que dans ces phrases mêmes il lui rend un éclatant hommage. Au commencement des *Histoires*, après avoir tracé rapidement l'effrayant tableau d'une époque féconde en forfaits et en catastrophes, il s'écrie : « Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain ni plus justes arrêts de la puissance divine ne prouvèrent au monde que, si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent

1. *Annales*, liv. VI, chap. XXII. — 2. *Ibid.*, liv. IV, chap. XX.

3. *Ibid.*, liv. I, chap. XXVIII; *Histoires*, liv. I, chap. X, LXXXVI; liv. IV, chap. XXVI, etc.

soin de notre vengeance[1]; » et on lui fait dire « que les dieux ne veillent sur les hommes que pour les punir[2]. » A la fin des *Annales*[3], il désigne au mépris des gens de bien un certain Égnatius qui, cachant sous l'extérieur d'un stoïcien l'âme d'un monstre, faisait trafic du sang de son ami; et il rapproche de cette trahison le dévouement généreux du Bithynien Asclépiodote, qui se laisse exiler et dépouiller de ses richesses plutôt que d'abandonner la disgrâce de Soranus, dont il avait honoré la fortune. « Ainsi, ajoute l'auteur, la justice des dieux opposait un bon exemple à un mauvais. » L'étrange préoccupation de quelques esprits a vu dans ces paroles que « les dieux étaient indifférents au vice et à la vertu. »

Ce serait ici le lieu de rechercher quelles furent les opinions philosophiques de Tacite, si la lecture de ses ouvrages n'était pas le meilleur moyen de s'en faire une idée. Au temps où il vécut, la raison humaine était partagée entre la doctrine de Zénon et celle d'Épicure. La première s'était propagée au milieu de la dépravation et de l'avilissement des âmes, comme pour protester en faveur de la dignité de l'homme : elle élevait l'opprimé au-dessus du tyran, en lui faisant mépriser la douleur et la mort; elle consolait même des malheurs publics en donnant la force de souffrir ce qu'on ne peut empêcher. La philosophie d'Épicure, plus conforme à la pente générale des mœurs, pouvait néanmoins être aussi un refuge contre la tyrannie : elle ne bravait point le péril, mais elle en écartait l'idée; elle ne créait point à l'homme une liberté qu'il pût conserver jusque dans les fers, mais elle couvrait ses chaînes de fleurs: en amollissant les âmes, elle leur rendait la résignation moins pénible. Si Tacite eût fait un choix, certes il se fût décidé pour l'école qui a produit Caton et Thraséas; mais rien n'autorise à croire qu'il ait subordonné sa raison aux dogmes d'aucune secte. Sa philosophie, aussi forte, aussi élevée que celle des stoïciens, mais plus douce et plus indulgente, ne connaissait pas ce rigorisme qui, en outrant les principes, les pousse jusqu'au paradoxe.

Cette mesure dans la sagesse est aussi la règle de ses jugements politiques. L'amour de la liberté respire partout dans ses écrits; partout on y sent le regret des temps qui ne sont plus : son âme est républicaine sous la monarchie des Césars, mais il se soumet de bonne foi au gouvernement établi. Il ne cache pas qu'il doit son élévation à trois princes, dont le dernier était Domitien. Il loue Agricola d'avoir opposé à la haine de ce tyran une conduite prudente et modérée; il pense qu'il peut y avoir de grands hommes sous de mauvais princes[5], et « qu'il est possible de trouver, entre la résistance qui se perd et la servilité qui se déshonore, une route exempte à la fois de bassesse et de pé-

1. *Histoires*, liv. I, chap. III.

2. Cette phrase est de d'Alembert : je la choisis comme exprimant plus nettement qu'aucune autre le contre-sens que tant d'interprètes, de traducteurs et de critiques, s'accordent à faire sur ce passage.

3. *Annales*, liv. XVI, chap. XXXIII. — 4. *Agricola*, chap. XLII.

rils[1]. » Et ces maximes, il ne les professe pas seulement en son nom personnel; il les place encore dans la bouche de Thraséas, détournant le tribun Rusticus d'une opposition qui compromettrait son avenir[2]. Un despote seul pourrait craindre qu'on ne cherchât dans Tacite des aliments à l'esprit de révolte et des conseils de sédition. Si les Tibère et les Néron sont punis par cela même que Tacite les a peints, tous les bons princes nous semblent récompensés par les éloges qu'il leur donne dans la personne d'un Nerva, « qui sait allier deux choses jadis incompatibles, le pouvoir suprême et la liberté[3]; » dans celle d'un Trajan, « sous l'empire duquel on est libre de penser ce qu'on veut et de dire ce qu'on pense[4]. »

La traduction que j'offre au public est de moi tout entière. On y trouvera peu de ressemblances avec celles qui l'ont précédée. Ce n'est pas que j'aie mis de l'amour-propre à refaire autrement ce qui était bien fait; mais, dût ce jugement paraître sévère, j'ai eu trop rarement à me défendre de cette tentation. D'ailleurs tout homme qui écrit a son style propre, qui dépend surtout de la forme sous laquelle il conçoit sa pensée et du tour qu'il y donne. Or, il y a plus d'une manière de voir ses propres idées et, à plus forte raison, celles d'autrui; et voilà pourquoi tant de traducteurs, en voulant reproduire le même modèle, font des copies si dissemblables entre elles. J'en conclus qu'une même phrase peut être suffisamment bonne et convenable dans une traduction, et cesser de l'être si on la transporte dans une autre, parce qu'elle n'aura point ou la tournure, ou le mouvement, ou la couleur, demandés par ce qui suit et par ce qui précède. Aussi je n'ai jamais pensé qu'on pût faire une bonne traduction en corrigeant celles des autres. Du moins n'obtiendra-t-on jamais par ce moyen cette unité de ton et cette harmonie d'ensemble nécessaires dans toute œuvre de l'esprit.

De plus, une traduction, pour être lue, doit être de son siècle. Et je ne plaide pas ici la cause du néologisme : la nouveauté des mots ne fait pas celle du style, et la langue française possède depuis longtemps des expressions pour toutes les idées. Mais il est un progrès universel auquel ce genre d'ouvrages doit participer comme le reste. Les mêmes choses sont envisagées, d'un siècle à l'autre, d'une manière différente : on découvre chaque jour dans des objets déjà et souvent observés des rapports inaperçus; et, pour appliquer à un exemple particulier cette remarque générale, on entend mieux les anciens depuis que les grandes scènes de leur histoire se sont en quelque sorte renouvelées sous nos yeux. Cette lumière qui naît des événements et du jeu des passions nous montre dans leurs écrits ce qu'auparavant on n'y distinguait pas assez. Si donc il est vrai de dire que ce serait manquer à la vérité historique et faire un perpétuel anachronisme que de ne regarder l'anti-

1. *Annales*, liv. IV, chap. xx. — 2. *Ibid.*, liv. XVI, chap. xxvi.
3. *Agricola*, chap. iii. — 4. *Histoires*, liv. I, chap. i.

quité qu'à travers les intérêts contemporains et la politique du jour, il est vrai aussi que le traducteur est entraîné par le mouvement public de son temps, qu'il en reçoit l'impression, et que son travail en réfléchit une image plus ou moins fidèle. C'est par cette raison qu'aux plus brillantes époques de notre littérature les traducteurs les plus habiles donnaient sans scrupule

L'air et l'esprit français à l'antique Italie.

C'était la faute du siècle autant que de l'écrivain. Une pareille erreur serait aujourd'hui condamnée de tout le monde, et quiconque a senti l'influence du temps où nous vivons est averti de ne pas y tomber. Le goût des recherches historiques a éveillé la critique, et, à mesure qu'on a plus étudié les sociétés anciennes, on les a vues sous un jour plus vrai. Ce sont des réalités qu'on demande à l'histoire, et on les accepte telles qu'elle les donne. Les choses les plus opposées à nos mœurs ne paraissent plus ni bizarres ni choquantes; on les tolère au moins comme des faits. Par une conséquence nécessaire, on s'est familiarisé avec les mots qui les expriment: et les noms de dignités civiles ou militaires n'ont plus besoin de se produire sous un déguisement moderne.

La réforme s'est étendue même jusqu'au style. Le bon goût public a fait justice de cette distinction arbitraire qu'une école vieillie établissait entre une belle traduction et une traduction fidèle : on pense aujourd'hui que la fidélité et la beauté peuvent aller de compagnie. Peut-être fallait-il qu'après des copies platement littérales parussent des imitations qui visaient à l'élégance plus qu'à l'exactitude, et qui s'offraient comme leçon et modèle de beau langage français. Mais les choses n'en pouvaient rester là : on ne traduit plus pour enseigner le style à ses contemporains, mais pour reproduire, si l'on peut, dans sa langue, les pensées d'un auteur ancien avec leur forme originale et leur couleur native. Or, en même temps qu'on a senti le besoin de se rapprocher de l'antique, on s'est aperçu que la langue française fournissait pour cela des ressources à qui saurait les trouver. Mais si les devoirs, les droits et les moyens du traducteur sont mieux connus, sa tâche en est devenue aussi plus pénible. On lui permet d'être ancien avec les anciens: on lui en fait même une loi: mais on veut qu'il le soit avec grâce, et que chargé d'entraves il marche en liberté.

Je borne ici ces réflexions, dont le but n'est pas de montrer ce que j'ai fait, mais ce que j'ai voulu faire. Après ce peu de mots sur l'esprit qui a dirigé mon travail, je dois entrer dans quelques détails pour ainsi dire matériels, dont le lecteur excusera la sécheresse en faveur de leur nécessité.

Quoique le texte de Tacite ait été travaillé, corrigé, épuré par beaucoup d'habiles commentateurs, on peut dire cependant qu'il y reste toujours quelque chose d'indécis, puisque les meilleures éditions diffèrent dans certains passages. J'aurais pu en adopter une et m'y tenir; mais il en coûte de renoncer à son libre arbitre; et j'ai cru d'ailleurs

que le travail long et approfondi de la traduction me donnait, dans une juste mesure, le droit de juger les leçons diverses et de faire mon choix. J'ai comparé beaucoup d'éditions; je ne parlerai que des trois principales : celle de Lallemand, Paris, 1760, d'où proviennent la plupart des réimpressions qui ont cours en France; celle de Brotier, in-12, Paris, 1776; enfin celle d'Oberlin, imprimée à Leipsic en 1801, et répétée dans la belle collection de M. Lemaire. Le texte d'Oberlin est aujourd'hui le plus accrédité; cependant j'y trouve de loin en loin quelques innovations qui me semblent ou inutiles ou inadmissibles. D'un autre côté, je ne pouvais suivre aveuglément aucun des deux autres, non plus que celui de Deux-Ponts. Quand beaucoup de raisons ne m'en auraient pas empêché, il suffisait qu'un savant comme Oberlin eût cru nécessaire une nouvelle révision, pour exclure de la préférence tout travail antérieur au sien. Quand ces diverses éditions ne s'accordent pas entre elles, j'ai choisi la leçon qui m'a paru la meilleure et la plus autorisée.

Pour les noms propres d'hommes, j'ai suivi le système judicieux recommandé par Tillemont, qui est de ne pas joindre une terminaison française avec une terminaison latine; ainsi j'ai dit Fontéius Capito et Sophonius Tigellinus. Mais, quand les surnoms paraissent seuls, je n'ai pas craint de dire, suivant l'analogie de notre langue, Capiton et Tigellin. Il ne peut en résulter aucune obscurité, et souvent l'oreille est plus satisfaite. Racine dit également Claudius et Claude, et tout le monde appelle Caïus Cracchus le second des Gracques. Du reste, l'usage a été en ce point mon principal guide. Il en est de même pour les noms de villes. Quand ils n'ont subi que l'altération qu'un mot éprouve en passant d'un idiome dans un autre, et que d'ailleurs ces villes sont très-connues, j'emploie le nom généralement usité. Ainsi, pour *Brundusium*, je dis Brindes, au même titre que les Grecs disaient Βρεντήσιον; pour *Placentia*, je dis Plaisance, par la même raison que pour *Roma*, *Gallia*, *Hispania*, on dit Rome, la Gaule, l'Espagne; je dis même Lyon, qui n'est qu'une abréviation de *Lugdunum*. Mais quand les noms sont tout à fait changés ou moins connus, je conserve l'ancien : je dis donc *Ticinum*, et non Pavie; *Brixellum*, et non Bersello; *Dyrrachium*, et non Durazzo ou Duras.

Deux expressions d'un autre genre, qui se rencontrent quelquefois dans ma traduction, méritent une observation particulière : ce sont les mots *règne* et *trône*. On trouvera peut-être qu'ils réveillent chez nous des idées étrangères aux Romains, chez qui les empereurs n'étaient pas des rois. Mais qu'il suffise d'avertir ici que nous ne les employons pas dans leur acception propre et, pour ainsi dire, officielle, mais dans un sens figuré et symbolique. Bossuet et Montesquieu connaissaient bien la nature du gouvernement romain, et cependant nous lisons dans le premier : « Auguste acheva son règne avec beaucoup de gloire; » et dans le second : « Lorsque Tibère commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du sénat? » Tacite lui-même se sert souvent de *regnum*, pour désigner le pouvoir réel qu'exerçaient les princes.

Si l'on rejetait certains mots qui tiennent au fond de la langue et dont la signification est toujours relative au sujet dont on parle, il faudrait bannir aussi le mot empereur; car *imperator* en diffère à beaucoup d'égards. Je ne parle pas des mots *souverain*, *diadème*, *couronne*; il serait aussi ridicule de s'en servir ici que d'appeler Allemands ou Hollandais les Germains ou les Bataves.

Toutes ces remarques sont minutieuses, et j'avais hâte d'en trouver la fin. Il ne me reste qu'à confier ce volume à la justice du public. Avant d'être soumis à ce tribunal suprême, il a éprouvé déjà une censure bienveillante, mais sérieuse. M. Villemain a bien voulu entendre la lecture du manuscrit, et je dois beaucoup à ses critiques franches et rapides, à ses inspirations soudaines, enfin, et c'est ce qui me touche encore plus que le reste, à sa complaisance inépuisable. Qu'il en accepte mes remercîments, et qu'il permette que mon livre paraisse sous le patronage d'un nom si cher à plus d'un titre à tous les nobles esprits[1] !

1. La traduction de M. Burnouf parut d'abord en six volumes. Il s'agit ici de celui qui contenait les deux premiers livres des *Histoires*. (Éd.)



ANNALES.

LIVRE PREMIER.

Ce livre renferme un espace de deux ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
767	14	Sextus Pompéius. Sextus Apuléius.
768	15	Drusus César. C. Norbanus Flaccus.

I. Rome fut d'abord soumise à des rois. L. Brutus fonda la liberté et le consulat. Les dictatures étaient passagères; le pouvoir décemviral ne dura pas au delà de deux années, et les tribuns militaires se maintinrent peu de temps à la place des consuls. La domination de Cinna, celle de Sylla, ne furent pas longues, et la puissance de Pompée et de Crassus passa bientôt dans les mains de César, les armes de Lépide et d'Antoine dans celles d'Auguste, qui reçut sous son obéissance le monde fatigué de discordes, et resta maître sous le nom de prince[1]. Les prospérités et les revers de l'ancienne république ont eu d'illustres historiens; et les temps mêmes d'Auguste n'en ont pas manqué, jusqu'au moment où les progrès de l'adulation gâtèrent les plus beaux génies. L'histoire de Tibère, de Caïus, de Claude et de Néron, falsifiée par la crainte aux jours de leur

1. Le titre de prince ne conférait aucune autorité ni civile ni militaire. Du temps de la république, il se donnait au citoyen que les censeurs avaient inscrit le premier sur le tableau des sénateurs, et qui pour cela était appelé *princeps senatus*. Quand Auguste eut réuni dans ses mains les pouvoirs de toutes les magistratures, il préféra ce nom de prince à tout autre, comme moins propre à exciter l'envie.

grandeur, fut écrite, après leur mort, sous l'influence de haines trop récentes. Je dirai donc peu de mots d'Auguste, et de sa fin seulement. Ensuite je raconterai le règne de Tibère et les trois suivants, sans colère comme sans faveur, sentiments dont les motifs sont loin de moi.

II. Lorsque, après la défaite de Brutus et de Cassius, la cause publique fut désarmée, que Pompée[1] eut succombé en Sicile, que l'abaissement de Lépide et la mort violente d'Antoine n'eurent laissé au parti même de César d'autre chef qu'Auguste, celui-ci abdiqua le nom de triumvir, s'annonçant comme simple consul, et content, disait-il, pour protéger le peuple, de la puissance tribunitienne. Quand il eut gagné les soldats par ses largesses, la multitude par l'abondance des vivres, tous par les douceurs du repos, on le vit s'élever insensiblement et attirer à lui l'autorité du sénat, des magistrats, des lois. Nul ne lui résistait : les plus fiers républicains avaient péri par la guerre ou la proscription; ce qui restait de nobles trouvaient, dans leur empressement à servir, honneurs et opulence, et, comme ils avaient gagné au changement des affaires, ils aimaient mieux le présent et sa sécurité que le passé avec ses périls. Le nouvel ordre de choses ne déplaisait pas non plus aux provinces, qui avaient en défiance le gouvernement du sénat et du peuple, à cause des querelles des grands et de l'avarice des magistrats, et qui attendaient peu de secours des lois, impuissantes contre la force, la brigue et l'argent.

III. Auguste, pour donner des appuis à sa domination, éleva aux dignités d'édile curule et de pontife Claudius Marcellus[2], fils de sa sœur, à peine entré dans l'adolescence, et honora de deux consulats consécutifs M. Agrippa, d'une naissance obscure, mais grand homme de guerre et compagnon de sa victoire; il le prit même pour gendre[3], après la mort de Marcellus, et il décora du titre d'*Imperator* les deux fils de sa femme,

1. Sextus Pompée.

2. C'est ce jeune Marcellus, tant célébré dans les beaux vers de Virgile, *Énéide*, VI, 860 et suiv. Il était fils d'Octavie, et il avait épousé Julie, fille d'Auguste. Il mourut à vingt ans, l'an de Rome 731.

3. Agrippa eut de la fille d'Auguste Agrippine, femme de Germanicus, la seconde Julie, les Césars Caïus et Lucius, et enfin Postumus, qui naquit après la mort de son père. D'une première femme, Attica, fille de Pomponius Atticus, il avait déjà eu Vipsania Agrippina, épouse de Tibère et mère du jeune Drusus, qui fut depuis empoisonné par Séjan.

Tibérius Néro et Claudius Drusus [1], quoique sa propre maison fût encore florissante : car il avait fait entrer dans la famille des Césars Caïus et Lucius [2], fils d'Agrippa, qui, même avant d'avoir quitté la robe de l'enfance, furent nommés princes de la jeunesse [3] et désignés consuls; ce qu'Auguste, tout en feignant de le refuser, avait ardemment désiré. Mais Agrippa cessa de vivre; les deux Césars, Lucius en allant aux armées d'Espagne, Caïus en revenant blessé d'Arménie, furent enlevés par une mort que hâtèrent les destins ou le crime de leur marâtre Livie; depuis longtemps Drusus n'était plus, il ne restait à Auguste d'autre beau-fils que Tibère. Alors celui-ci fut le centre où tout vint aboutir : il est adopté, associé à l'autorité suprême et à la puissance tribunitienne, montré avec affectation à toutes les armées. Ce n'était plus par d'obscures intrigues, mais par de publiques sollicitations, que sa mère allait à son but. Elle avait tellement subjugué la vieillesse d'Auguste, qu'il jeta sans pitié dans l'île de Planasie [4] son unique petit-fils, Agrippa Postumus, jeune homme, il est vrai, d'une ignorance grossière et stupidement orgueilleux de la force de son corps, mais qui n'était convaincu d'aucune action condamnable. Toutefois il mit Germanicus, fils de Drusus, à la tête de huit légions sur le Rhin, et obligea Tibère de l'adopter, quoique celui-ci eût un fils déjà sorti de l'adolescence; mais Auguste voulait multiplier les soutiens de sa maison. Il ne restait alors aucune guerre, si ce n'est contre les Germains; et l'on combattait plutôt pour effacer la honte du désastre de Varus que pour l'agrandissement de l'empire ou les fruits de la victoire. Au dedans tout était calme; rien de changé dans le nom des magistratures; tout ce qu'il y avait de jeune était né depuis la bataille d'Actium, la plupart des vieillards au milieu des guerres civiles : combien restait-il de Romains qui eussent vu la république?

IV. La révolution était donc achevée; un nouvel esprit avait partout remplacé l'ancien; et chacun, renonçant à l'égalité, les

1. Tibérius Néro (l'empereur Tibère) et Claudius Drusus étaient fils de Tibérius Claudius et de Livia Drusilla, que Tibérius céda pour femme à Auguste, pendant qu'elle était enceinte de Drusus.

2. Par adoption.

3. Le chevalier romain que les censeurs avaient inscrit le premier sur le tableau de son ordre s'appelait *princeps equestris ordinis*. Le titre de *princeps juventutis* paraît analogue à celui-là.

4. Voisine de l'île d'Elbe; on la nomme aujourd'hui *Planosa*.

yeux fixés sur le prince, attendait ses ordres. Le présent n'inspira pas de craintes, tant que la force de l'âge permit à Auguste de maintenir son autorité, sa maison, et la paix. Quand sa vieillesse, outre le poids des ans, fut encore affaissée par les maladies, et que sa fin prochaine éveilla de nouvelles espérances, quelques-uns formèrent pour la liberté des vœux impuissants; beaucoup redoutaient la guerre, d'autres la désiraient, le plus grand nombre épuisaient, sur les maîtres dont Rome était menacée, tous les traits de la censure : « Agrippa, d'une humeur farouche, irrité par l'ignominie, n'était ni d'un âge ni d'une expérience à porter le fardeau de l'empire. Tibère, mûri par les années, habile capitaine, avait en revanche puisé dans le sang des Claudius l'orgueil héréditaire de cette famille impérieuse; et, quoi qu'il fît pour cacher sa cruauté, plus d'un indice la trahissait. Élevé, dès le berceau, parmi les maîtres du monde, chargé, tout jeune encore, de triomphes et de consulats, les années même de sa retraite ou plutôt de son exil à Rhodes n'avaient été qu'un perpétuel exercice de vengeance, de dissimulation, de débauches secrètes. Ajoutez sa mère, et tous les caprices d'un sexe dominateur. Il faudra donc ramper sous une femme et sous deux enfants[1], qui pèseront sur la république, en attendant qu'ils la déchirent.

V. Pendant que ces pensées occupaient les esprits, Auguste s'affaiblissait de jour en jour. Quelques soupçons tombèrent sur son épouse. Un bruit avait couru que, peu de mois auparavant, le prince, après s'être ouvert à des confidents choisis, s'était rendu, accompagné du seul Fabius Maximus, dans l'île de Planasie, pour voir Agrippa. Beaucoup de larmes coulèrent de part et d'autre, et des signes d'une mutuelle tendresse firent espérer que le jeune homme reverrait le palais de son aïeul. Maximus révéla ce secret à sa femme Marcia, celle-ci à Livie. Auguste le sut; et, bientôt après, Maximus ayant fini ses jours par une mort qui peut-être ne fut pas naturelle, on entendit, à ses funérailles, Marcia s'accuser en gémissant d'avoir causé la perte de son époux. Quoi qu'il en soit, à peine entré dans l'Illyricum, Tibère est rappelé par une lettre pressante de sa mère. On ne saurait dire si Auguste respirait encore ou n'était déjà plus, lorsqu'il arriva à Nole; car Livie avait entouré la maison de gardes qui en fermaient soigneusement les avenues. De temps en temps elle faisait publier des nouvelles rassu-

1. Drusus, fils de Tibère, et Germanicus, son neveu.

rantes, et, lorsqu'elle eut bien concerté ses mesures, on apprit qu'Auguste était mort et Tibère empereur.

VI. Le coup d'essai du nouveau règne fut le meurtre de Postumus Agrippa : un centurion déterminé le surprit sans armes, et cependant ne le tua qu'avec peine. Tibère ne parla point au sénat de cet événement. Il feignait qu'un ordre de son père avait enjoint au tribun qui veillait sur le jeune homme de lui donner la mort, aussitôt que lui-même aurait fini sa destinée. Il est vrai qu'Auguste, après s'être plaint avec aigreur du caractère de Postumus, avait fait confirmer son exil par un sénatus-consulte. Mais sa rigueur n'alla jamais jusqu'à tuer aucun des siens; et il n'est pas croyable qu'il ait immolé son petit-fils à la sécurité du fils de sa femme. Il est plus vraisemblable que Tibère et Livie, l'un par crainte, l'autre par une haine de marâtre, se hâtèrent d'abattre une tête suspecte et odieuse. Quand le centurion, suivant l'usage militaire, vint annoncer que les ordres de César étaient exécutés, celui-ci répondit qu'il n'avait point donné d'ordres, et qu'on aurait à rendre compte au sénat de ce qui s'était fait. A cette nouvelle, Sallustius Crispus [1], confident du prince, et qui avait envoyé le billet au tribun, craignant de voir retomber sur lui-même une accusation également dangereuse, soit qu'il soutînt le mensonge ou déclarât la vérité, fit sentir à Livie « qu'il importait de ne point divulguer les mystères du palais, les conseils des amis de César, les services des gens de guerre ; que Tibère énerverait l'autorité, en renvoyant tout au sénat; que la première condition du pouvoir, c'est qu'il n'y ait de comptes reconnus que ceux qui se rendent à un seul. »

VII. Cependant, à Rome, tout se précipite dans la servitude, consuls, sénateurs, chevaliers, plus faux et plus empressés à proportion de la splendeur des rangs. On se compose le visage pour ne paraître ni joyeux à la mort d'un prince, ni triste à l'avénement d'un autre, et chacun s'étudie à mêler les pleurs, l'allégresse, les plaintes, l'adulation. Les consuls Sext. Pompéius et Sext. Apuléius jurèrent les premiers obéissance à Tibère César; et entre leurs mains firent serment Séius Strabo et C. Turranius, préfets, celui-ci des vivres et l'autre du prétoire, puis le sénat, les soldats et le peuple. Car Tibère laissait aux consuls l'initiative de tous les actes, à l'imitation de l'ancienne république, et comme s'il n'était pas sûr que l'empire

1. Neveu et fils adoptif de l'historien Salluste.

fût à lui. L'édit même par lequel il appela les sénateurs au conseil, il ne le rendit qu'en vertu de la puissance tribunitienne, qu'il avait reçue sous Auguste. Le texte en était court et le sens très-modeste : « il voulait consulter le sénat sur les honneurs dus à son père, dont il ne quittait pas le corps; ce serait son seul acte d'autorité publique. » Et cependant, Auguste à peine mort, il avait donné l'ordre comme empereur aux cohortes prétoriennes ; des veilles se faisaient à sa porte ; il avait des gardes, une cour; des soldats l'escortaient au Forum, l'accompagnaient au sénat; il écrivit aux armées comme un prince déjà reconnu; il ne marquait d'hésitation que devant les sénateurs. La principale cause de ce contraste était la crainte que Germanicus, maître de tant de légions et d'un nombre immense d'auxiliaires, jouissant d'ailleurs d'une merveilleuse popularité, n'aimât mieux posséder l'empire que de l'attendre. Il tenait aussi, dans l'intérêt de sa renommée, à paraître avoir été appelé et choisi par la république, plutôt qu'imposé furtivement par les intrigues d'une femme et l'adoption d'un vieillard. On reconnut dans la suite que sa feinte irrésolution avoit encore pour objet de lire dans la pensée des grands. Il tournait les paroles, les regards, en autant de crimes que sa haine mettait en réserve.

VIII. Tibère voulut que la première séance fût consacrée tout entière à Auguste. Le testament de ce prince, apporté par les Vestales [1], nommait Tibère et Livie ses héritiers; Livie était adoptée dans la famille des Jules, et recevait le nom d'Augusta. Après eux il appelait ses petits-fils et arrière-petits-fils, et à leur défaut les premiers personnages de l'État, la plupart objets de sa haine ; mais il affectait la générosité au profit de sa mémoire. Ses legs n'excédaient pas ceux d'un particulier : seulement il donnait au peuple romain et aux tribus de la ville quarante-trois millions cinq cent mille sesterces [2], mille à chaque soldat prétorien, et trois cents par tête aux légions et aux cohortes de citoyens romains. On délibéra ensuite sur les honneurs funèbres, dont les plus remarquables furent, « que le convoi passât par la porte triomphale » ; cet avis fut ouvert par Asinius Gallus : « que les titres des lois dont Auguste était l'auteur, et les noms des peuples qu'il avait vaincus, fussent

1. C'était l'usage de déposer les testaments et les traités dans les temples, et particulièrement dans celui de Vesta.

2. Ou 7 951 910 fr. Le sesterce, à l'époque d'Auguste, valait 20 cent.

portés en tête du cortége »; ainsi opina L. Arruntius. Messala Valérius ajoutait à son vote celui de renouveler chaque année le serment à Tibère. Interrogé par le prince s'il l'avait chargé de faire cette proposition, il répondit « qu'il l'avait faite de son propre mouvement, et que, dans tout ce qui intéresserait le bien public, il ne prendrait conseil que de lui-même, dût-il déplaire ». C'était le seul raffinement qui manquât à la flatterie. Les sénateurs proposèrent par acclamation de porter le corps au bûcher sur leurs épaules. Tibère se fit, avec une arrogante modestie, arracher son consentement. Il publia un édit pour avertir le peuple « de ne point troubler les funérailles d'Auguste, comme autrefois celles de César, par un excès de zèle, et de ne pas exiger que son corps fût brûlé dans le Forum plutôt que dans le Champ-de-Mars, où l'attendait son mausolée ». Le jour de la cérémonie funèbre, les soldats furent sous les armes comme pour prêter main-forte : grand sujet de risée pour ceux qui avaient vu par eux-mêmes, ou connu par les récits de leurs pères, cette journée d'une servitude encore toute récente et d'une délivrance vainement essayée, où le meurtre de César paraissait à ceux-ci un crime détestable, à ceux-là une action héroïque. « Fallait-il donc maintenant tout l'appareil de la force militaire, pour protéger les obsèques d'un prince vieilli dans le pouvoir, et mort après avoir assuré contre la république la fortune de ses héritiers? »

IX. Auguste lui-même devint le sujet de mille entretiens. Le peuple, frappé des plus futiles circonstances, remarquait « que le prince avait cessé de vivre le même jour où jadis il avait reçu l'empire; qu'il était mort à Nole dans la même maison, dans la même chambre que son père Octavius. » On comptait ses consulats, « égaux en nombre à ceux de Marius et de Valérius Corvus réunis[1], ses trente-sept années consécutives de puissance tribunitienne, le nom d'*Imperator* reçu vingt et une fois, et tant d'autres honneurs ou souvent réitérés ou entièrement nouveaux. » Les gens éclairés s'entretenaient de sa vie, dont ils faisaient l'éloge ou la censure. Suivant les uns, « la piété filiale et les malheurs de la république livrée à l'anarchie l'avaient seuls entraîné dans des guerres civiles, qu'on ne peut ni entreprendre ni soutenir par des voies légitimes. Il avait, pour venger son père, accordé beaucoup à Antoine, beaucoup à Lépide. Quand celui-ci se fut perdu par

1. Valérius Corvus fut consul six fois, Marius sept.

sa lâche indolence, l'autre par ses folles amours, il ne restait de remède aux divisions de la patrie que le gouvernement d'un seul. Toutefois le pacificateur de l'État, content du nom de prince, ne s'était fait ni roi ni dictateur. Il avait donné pour barrières à l'empire l'Océan ou des fleuves lointains, réuni par un lien commun les légions, les flottes, les provinces, respecté les droits des citoyens, ménagé les alliés, embelli Rome elle-même d'une magnificence inconnue. Quelques rigueurs en petit nombre n'avaient fait qu'assurer le repos général. »

X. On disait, d'un autre côté, « que sa tendresse pour son père et les désordres de la république ne lui avaient servi que de prétextes; que c'était par ambition qu'il avait rassemblé les vétérans à force de largesses, levé une armée au sortir de l'enfance et sans titre public, corrompu les légions d'un consul, affecté pour le parti de Pompée un zèle hypocrite; c'était par ambition qu'ayant usurpé, à la faveur d'un sénatus-consulte, les faisceaux et l'autorité de préteur, il s'était emparé des troupes d'Hirtius et de Pansa [1], tués par l'ennemi peut-être, mais peut-être aussi par les artifices de César, s'il est vrai que du poison fut versé sur la blessure de Pansa, et qu'Hirtius périt de la main de ses propres soldats. Que dire du consulat envahi malgré les sénateurs? des armes reçues contre Antoine et tournées contre la république? de cette proscription de citoyens, de ces distributions de terres, qui n'avaient pas même l'approbation de leurs auteurs? Que la mort de Cassius et des deux Brutus eût été vraiment offerte aux mânes paternels, on pouvait le croire; et encore eût-il pu, sans impiété, immoler à l'intérêt public ses ressentiments domestiques. Mais Sextus, mais Lépide, il les avait trompés, l'un par un simulacre de paix, l'autre par une feinte amitié; mais Antoine, il l'avait entraîné dans le piége par les traités de Tarente et de Brindes et l'hymen de sa sœur, alliance perfide que le malheureux Antoine avait payée de sa vie. La paix sans doute était venue ensuite, mais une paix sanglante : au dehors, les désordres de Lollius et de Varus; à Rome, le meurtre des Varron, des Égnatius, des Iule. » On n'épargnait pas même sa vie privée : on lui reprochait « la femme de Tibérius enlevée au lit conjugal; les pontifes interrogés par dérision si, enceinte d'un premier

1. Il se livra, près de Modène, deux batailles sanglantes, dont la première eut lieu le 15 avril 711, et qui coûtèrent la vie aux deux consuls.

époux, il lui était permis de se marier à un autre; et le luxe effréné de Q. Tédius et de Védius Pollio; et Livie, fatale, comme mère, à la république, plus fatale, comme marâtre, à la maison des Césars; et les honneurs des dieux ravis par un homme qui avait voulu comme eux des temples, des images sacrées, des flamines, des prêtres. Même en appelant Tibère à lui succéder, il n'avait consulté ni son cœur, ni le bien public; mais il avait deviné cette âme hautaine et cruelle, et cherché de la gloire dans un odieux contraste. » En effet, peu d'années avant sa mort, Auguste, demandant une seconde fois pour Tibère la puissance tribunitienne, avait, dans un discours, d'ailleurs à sa louange, jeté sur son maintien, son extérieur et ses mœurs, quelques traits d'une censure déguisée en apologie.

XI. La solennité des funérailles terminée, on décerne au prince mort un temple et les honneurs divins; puis toutes les prières s'adressent à Tibère. Celui-ci répond par des discours vagues sur la grandeur de l'empire et sa propre insuffisance. Selon lui, « le génie d'Auguste pouvait seul embrasser toutes les parties d'un aussi vaste corps; appelé par ce prince à partager le fardeau des affaires, lui-même avait appris par expérience combien il est difficile et hasardeux de le porter tout entier; dans un empire qui comptait tant d'illustres appuis, il ne fallait pas que tout reposât sur une seule tête : la tâche de gouverner l'État serait plus facile, si plusieurs y travaillaient de concert. » Il y avait dans ce langage plus de dignité que de franchise. Tibère, lors même qu'il ne dissimulait pas, s'exprimait toujours, soit par caractère soit par habitude, en termes obscurs et ambigus; mais il cherchait ici à se rendre impénétrable, et des ténèbres plus épaisses que jamais enveloppaient sa pensée. Les sénateurs, qui n'avaient qu'une crainte, celle de paraître le deviner, se répandent en plaintes, en larmes, en vœux. Ils lèvent les mains vers les statues des dieux, vers l'image d'Auguste; ils embrassent les genoux de Tibère. Alors il fait apporter un registre dont il ordonne la lecture; c'était le tableau de la puissance publique : on y voyait combien de citoyens et d'alliés étaient en armes, le nombre des flottes, des royaumes, des provinces, l'état des tributs et des péages, l'aperçu des dépenses nécessaires et des gratifications. Auguste avait tout écrit de sa main, et il ajoutait le conseil de ne plus reculer les bornes de l'empire : on ignore si c'était prudence ou jalousie.

••

XII. Le sénat s'abaissant alors aux plus humiliantes supplications, il échappa à Tibère de dire que, s'il ne peut supporter tout entier le poids du gouvernement, il se chargera cependant de la partie qu'on voudra lui confier. « Apprends-nous donc, César, dit alors Asinius Gallus, quelle partie de la chose publique tu veux que l'on te confie. » Déconcerté par cette question inattendue, Tibère garde un instant le silence. Puis, remis de son trouble, il répond « que sa délicatesse ne lui permet ni choix ni exclusion parmi des devoirs dont il désirerait être tout à fait dispensé. » Gallus avait démêlé sur son visage les signes du dépit : il répliqua « qu'il n'avait pas fait cette question pour que César divisât ce qui était indivisible, mais pour qu'il fût convaincu, par son propre aveu, que la république, formant un seul corps, devait être régie par une seule âme. » Ensuite il fit l'éloge d'Auguste, et pria Tibère de se rappeler ses propres victoires et tant d'années d'une glorieuse expérience dans les fonctions de la paix. Toutefois il ne put adoucir sa colère : Tibère le haïssait de longue main, prévenu de l'idée que son mariage avec Vipsanie, fille d'Agrippa, que lui-même avait eue pour femme, cachait des projets au-dessus de la condition privée, et qu'il avait hérité de tout l'orgueil de son père Asinius Pollio.

XIII. Bientôt L. Arruntius, par un discours à peu près semblable à celui de Gallus, s'attira la même disgrâce. Ce n'est pas que Tibère eût contre lui d'anciens ressentiments ; mais Arruntius, riche, homme d'action, doué de qualités éminentes, honorées de l'estime publique, excitait sa défiance. Auguste en effet, parlant dans ses derniers entretiens de ceux qu'il croyait dignes du rang suprême, mais peu jaloux d'y monter, ou ambitieux de l'obtenir sans en être dignes, ou enfin ambitieux et capables tout à la fois, avait dit « que M. Lépidus serait digne de l'empire, mais le dédaignait ; que Gallus le désirait sans le mériter ; que L. Arruntius ne manquait point de capacité, et, dans l'occasion, ne manquerait pas d'audace. » On est d'accord sur les deux premiers ; quelques-uns nomment Cn. Piso au lieu d'Arruntius. Tous, excepté Lépidus, périrent depuis, victimes de différentes accusations que Tibère leur suscita. Q. Hatérius et Mamercus Scaurus blessèrent encore cet esprit soupçonneux ; le premier pour avoir dit : « Jusques à quand, César, laisseras-tu la république sans chef ? » l'autre pour avoir fait espérer « que César ne serait pas inexorable aux prières du sénat, puisqu'il n'avait point opposé sa puis-

sance tribunitienne à la délibération que venaient d'ouvrir les consuls. » Tibère éclata sur-le-champ contre Hatérius; quant à Scaurus, objet d'une haine plus implacable, il n'eut point de réponse. Las enfin des clameurs de l'assemblée et des instances de chaque membre, Tibère céda peu à peu, sans avouer pourtant qu'il acceptait l'empire : mais au moins il cessa de refuser et de se faire prier. Hatérius se rendit au palais pour implorer son pardon. C'est un fait certain que, s'étant prosterné sur le passage de Tibère afin d'embrasser ses genoux, il pensa être tué par les gardes, parce que le hasard, ou peut-être les mains du suppliant, firent tomber le prince. Toutefois le péril d'un homme si distingué n'adoucit point Tibère : il fallut qu'Hatérius eût recours à Augusta, dont les instantes prières purent seules le sauver.

XIV. Les sénateurs prodiguèrent aussi les adulations à Augusta. Les uns voulaient qu'on lui donnât le titre de Mère, d'autres qu'on l'appelât Mère de la patrie, la plupart qu'au nom de César on ajoutât « Fils de Julie. » Tibère répondit « que les honneurs de ce sexe devaient avoir des bornes; que lui-même n'accepterait qu'avec discrétion ceux qui lui seraient offerts. » La vérité est que son inquiète jalousie voyait dans l'élévation d'une femme son propre abaissement; aussi ne souffrit-il pas même qu'on donnât un licteur à sa mère : on allait voter un autel de l'adoption et d'autres choses semblables; il s'y opposa. Cependant il demanda pour Germanicus la puissance proconsulaire, et une députation fut envoyée à ce général pour lui porter le décret, et lui adresser des consolations au sujet de la mort d'Auguste. S'il ne fit point la même demande pour Drusus, c'est que Drusus était présent et désigné consul. Tibère nomma douze candidats pour la préture : c'était le nombre fixé par Auguste; et, comme le sénat le pressait d'y ajouter, il fit serment au contraire de ne l'excéder jamais.

XV. Alors, pour la première fois, les comices passèrent du Champ-de-Mars au sénat : car, si jusqu'à ce jour le prince avait disposé des plus importantes élections, quelques-unes cependant étaient encore abandonnées aux suffrages des tribus. Le peuple, dépouillé de son droit, ne fit entendre que de vains murmures; et le sénat se saisit volontiers d'une prérogative qui lui épargnait des largesses ruineuses et des prières humiliantes. Tibère d'ailleurs se bornait à recommander quatre candidats, dispensés, il est vrai, des soins de la brigue et des chances d'un refus. Dans le même temps, les tribuns du peuple

demandèrent à donner à leurs frais des jeux qui seraient ajoutés aux fastes, et, du nom d'Auguste, appelés Augustaux. Mais on assigna des fonds sur le trésor, et l'on permit aux tribuns de paraître au cirque en robe triomphale : le char ne leur fut pas accordé. Bientôt la célébration annuelle de ces jeux fut transportée à celui des préteurs qui juge les contestations entre les citoyens et les étrangers.

XVI. Telle était à Rome la situation des affaires, quand l'esprit de révolte s'empara des légions de Pannonie ; révolte sans motif, si ce n'est le changement de prince, qui leur montrait la carrière ouverte au désordre et des récompenses à gagner dans une guerre civile. Trois légions étaient réunies dans les quartiers d'été, sous le commandement de Junius Blésus. En apprenant la fin d'Auguste et l'avénement de Tibère, ce général avait, en signe de deuil ou de réjouissance, interrompu les exercices accoutumés. De là naquirent, parmi les soldats, la licence, la discorde, l'empressement à écouter les mauvais conseils, enfin l'amour excessif des plaisirs et du repos, le dégoût du travail et de la discipline. Il y avait dans le camp un certain Percennius, autrefois chef d'entreprises théâtrales, depuis simple soldat, parleur audacieux, et instruit, parmi les cabales des histrions, à former des intrigues. Comme il voyait ces esprits simples en peine de ce que serait après Auguste la condition des gens de guerre, il les ébranlait peu à peu dans des entretiens nocturnes; ou bien, sur le soir, lorsque les hommes tranquilles étaient retirés, il assemblait autour de lui tous les pervers. Enfin, lorsqu'il se fut associé de nouveaux artisans de sédition, prenant le ton d'un général qui harangue, il demandait aux soldats :

XVII. « Pourquoi ils obéissaient en esclaves à un petit nombre de centurions, à un plus petit nombre de tribuns. Quand donc oseraient-ils réclamer du soulagement, s'ils n'essayaient, avec un prince nouveau et chancelant encore, les prières ou les armes? C'était une assez longue et assez honteuse lâcheté, de courber, trente ou quarante ans, sous le poids du service, des corps usés par l'âge ou mutilés par les blessures. Encore si le congé finissait leurs misères ! mais après le congé il fallait rester au drapeau [1], et, sous un autre nom, subir les

1. Quand les années du service légionnaire étaient finies, les soldats n'étaient pas encore renvoyés chez eux. Il leur était dû une récompense en argent ou en fonds de terre ; et, en attendant qu'ils la reçussent, on les

mêmes fatigues. Quelqu'un échappait-il vivant à de si rudes épreuves ? on l'entraînait en des régions lointaines, où il recevait, comme fonds de terre, la fange des marais ou des roches incultes. Le service en lui-même était pénible, infructueux : dix as par jour, voilà le prix qu'on estimait l'âme et le corps d'un soldat; là-dessus, il devait se fournir d'armes, d'habits, de tentes, se racheter de la cruauté des centurions, payer les moindres dispenses. Mais les verges, mais les blessures, de rigoureux hivers, des étés laborieux, des guerres sanglantes, des paix stériles, à cela jamais de fin. Le seul remède était qu'on ne devînt soldat qu'à des conditions fixes : un denier[1] par jour; le congé au bout de la seizième année; passé ce terme, plus d'obligation de rester sous le drapeau, et, dans le camp même, la récompense argent comptant. Les cohortes prétoriennes, qui recevaient deux deniers par tête, qui après seize ans étaient rendues à leurs foyers, couraient-elles donc plus de hasards ? Il n'ôtait rien de leur mérite aux veilles qui se faisaient dans Rome; mais lui, campé chez des peuples sauvages, de sa tente il voyait l'ennemi. »

XVIII. Les soldats répondaient par des cris confus, et, s'animant à l'envi, l'un montrait les coups dont il fut déchiré, l'autre ses cheveux blancs, la plupart leurs vêtements en lambeaux et leurs corps demi-nus. Enfin, leur fureur s'allumant par degrés, ils parlèrent de réunir les trois légions en une seule. L'esprit de corps fit échouer ce dessein, parce que chacun voulait la préférence pour sa légion : ils prennent un autre parti, et placent ensemble les trois aigles et les enseignes des cohortes. En même temps ils amassent du gazon et dressent un tribunal, afin que le point de ralliement s'aperçoive de plus loin. Pendant qu'ils se hâtaient, Blésus accourt, menace, arrête tantôt l'un tantôt l'autre. « Soldats, s'écrie-t-il, trempez plutôt vos mains dans mon sang : ce sera un crime moins horrible de tuer votre général que de trahir votre empereur. Ou vivant, je maintiendrai mes légions dans le devoir; ou, massacré par elles, ma mort avancera leur repentir. »

XIX. Le tertre de gazon ne s'en élevait pas moins; déjà il avait atteint la hauteur de la poitrine, lorsque, vaincus par l'inébranlable fermeté du général, ils l'abandonnèrent. Blésus,

retenait sous un drapeau nommé *vexillum*, où ils servaient en qualité de vétérans.

1. Le denier valait 16 as, et l'as environ 5 centimes.

avec une adroite éloquence, leur représente « que ce n'est point par la sédition et le désordre que les vœux des soldats doivent être portés à César; que jamais armées sous les anciens généraux, jamais eux-mêmes sous Auguste, n'avaient formé des demandes si imprévues; qu'il était peu convenable d'ajouter ce surcroît aux soucis d'un nouveau règne. S'ils voulaient cependant essayer, en pleine paix, des prétentions que n'élevèrent jamais dans les guerres civiles les vainqueurs les plus exigeants, pourquoi, au mépris de la subordination et des lois sacrées de la discipline, recourir à la force? Ils pouvaient nommer une députation et lui donner leurs instructions en sa présence. » Un cri universel désigna pour député le fils de Blésus, tribun des soldats, et lui enjoignit de demander le congé au bout de seize ans; « on s'expliquerait sur le reste, quand ce premier point serait accordé. » Le départ du jeune homme ramena un peu de calme. Mais le soldat, fier de voir le fils de son général devenu l'orateur de la cause commune, sentit que la contrainte avait arraché ce que la soumission n'aurait pas obtenu.

XX. Cependant quelques manipules, envoyés à Nauport [1], avant la sédition, pour l'entretien des chemins et des ponts et les autres besoins du service, en apprenant que la révolte a éclaté dans le camp, partent avec les enseignes et pillent les villages voisins, sans excepter Nauport, qui était une espèce de ville. Les centurions qui les retiennent sont poursuivis de huées, d'outrages, à la fin même de coups. Le principal objet de leur colère était le préfet de camp [2] Aufidiénus Rufus. Arraché de son chariot et chargé de bagages, ils le faisaient marcher devant eux, lui demandant par dérision « s'il aimait à porter de si lourds fardeaux, à faire de si longues routes. » C'est que Rufus, longtemps simple soldat, puis centurion, ensuite préfet de camp, remettait en vigueur l'ancienne et austère discipline; homme vieilli dans la peine et le travail, et dur à proportion de ce qu'il avait souffert.

XXI. A l'arrivée de ces mutins la sédition recommence, et une multitude de pillards se répand dans la campagne. Blésus

1. Cellarius croit que c'est Oberlaybach, dans la Carniole, à quelques lieues de Laybach.

2. Le préfet de camp était, dans les armées romaines, tout à la fois l'officier du génie et l'administrateur militaire. Il s'occupait de tout ce qui concernait les campements, les transports, les machines de guerre, les malades et les médecins, etc.

en arrête quelques-uns, principalement ceux qui étaient chargés de butin, et, pour effrayer les autres, il ordonne qu'on les batte de verges et qu'on les jette en prison : alors le général était encore obéi des centurions et de ce qu'il y avait de bon parmi les soldats. Les coupables entraînés résistent, embrassent les genoux de leurs camarades, les appellent par leurs noms; ou bien, invoquant chacun sa centurie, sa cohorte, sa légion, ils s'écrient que tous sont menacés d'un sort pareil. En même temps ils chargeaient le lieutenant d'imprécations, attestaient le ciel et les dieux, n'omettaient rien pour exciter l'indignation, la pitié, la crainte, la fureur. Tout le monde accourt en foule; la prison est forcée, les prisonniers dégagés de leurs fers; et cette fois on s'associe les déserteurs et les criminels condamnés à mort.

XXII. Alors l'embrasement redouble de violence, et la sédition trouve de nouveaux chefs. Un certain Vibulénus, simple soldat, se fait élever sur les épaules de ses camarades, devant le tribunal de Blésus; et, au milieu de cette multitude émue et attentive à ce qu'il allait faire: « Amis, s'écrie-t-il, vous venez de rendre la jouissance de la lumière et de l'air à ces innocentes et malheureuses victimes; mais mon frère, qui lui rendra la vie? Il était envoyé vers vous par l'armée de Germanie, pour traiter de nos intérêts communs; et, la nuit dernière, ce tyran l'a fait égorger par les gladiateurs qu'il entretient et qu'il arme pour être les bourreaux des soldats. Réponds-moi, Blésus : où as-tu jeté le cadavre de mon frère? à la guerre même on n'envie pas la sépulture à un ennemi. Laisse-moi rassasier ma douleur de baisers et de larmes, ensuite commande qu'on m'égorge à mon tour; pourvu que ces braves amis rendent les derniers devoirs à deux infortunés, dont tout le crime est d'avoir défendu la cause des légions. »

XXIII. A ces paroles incendiaires, il ajoutait des pleurs, et se frappait la poitrine et le visage. Bientôt il écarte ceux qui le soutenaient, se jette par terre, et, se roulant aux pieds de ses camarades, il excite un transport si universel de pitié et de vengeance, qu'une partie des soldats met aux fers les gladiateurs de Blésus, tandis que les autres enchaînent ses esclaves, ou se répandent de tous côtés pour chercher le cadavre. Si l'on n'eût promptement acquis la certitude que nulle part on ne trouvait de corps, que les esclaves, mis à la torture, niaient l'assassinat, enfin que Vibulénus n'avait jamais eu de frère, la vie du général courait de grands dangers. Cependant

ils chassent les tribuns et le préfet de camp, pillent leurs bagages, et tuent le centurion Lucillius. que, dans leurs plaisanteries militaires, ils avaient surnommé *Encore une*, parce qu'après avoir rompu sur le dos d'un soldat sa verge de sarment[1], il criait d'une voix retentissante qu'on lui en donnât encore une, et après celle-là une troisième. Les autres centurions échappèrent en se cachant; un seul fut retenu, Julius Clémens, qui, par la facilité de son esprit, sembla propre à porter la parole au nom des soldats. Enfin les légions elles-mêmes se divisèrent, et la huitième allait en venir aux mains avec la quinzième pour un centurion surnommé Sirpicus[2], que celle-ci défendait tandis que l'autre demandait sa mort, si la neuvième n'eût interposé ses prières, appuyées de menaces contre ceux qui les repousseraient.

XXIV. Instruit de ces mouvements, Tibère, quoique impénétrable et soigneux de cacher surtout les mauvaises nouvelles, se décide à faire partir son fils Drusus avec les premiers de Rome et deux cohortes prétoriennes. Drusus ne reçut point d'instructions précises: il devait se régler sur les circonstances. Les cohortes furent renforcées de surnuméraires choisis. On y ajouta une grande partie de la cavalerie prétorienne, et l'élite des Germains que l'empereur avait alors dans sa garde. Le préfet du prétoire Élius Séjanus, donné pour collègue à son père Strabon, et tout-puissant auprès de Tibère, partit aussi, pour être le conseil du jeune homme et montrer de loin à chacun les faveurs et les disgrâces. A l'approche de Drusus, les légions, par une apparence de respect, allèrent au-devant de lui, non toutefois avec les signes ordinaires d'allégresse, ni parées de leurs décorations, mais dans la tenue la plus négligée, et avec des visages qui, en affectant la tristesse, laissaient percer la révolte.

XXV. Lorsqu'il fut entré dans le camp, elles s'assurèrent des portes et distribuèrent à l'intérieur des pelotons armés : le reste environna le tribunal d'un immense concours. Drusus était debout, et de la main demandait le silence. Les soldats, enhardis par la vue de leur nombre, poussaient des cris menaçants; puis tout à coup, en regardant César, ils s'intimidaient : c'était tour à tour un murmure confus, d'horribles

1. Le cep de vigne était la marque distinctive des centurions. C'est avec cette verge qu'ils châtiaient les soldats coupables ou indociles.

2. *Sirpicus* paraît venir de *sirpus* ou *scirpus*, jonc. Peut-être le centurion dont il s'agit se servait-il de jonc, au lieu de vigne, pour frapper le soldat.

clameurs, un calme soudain; agités de passions contraires, ils tremblaient et faisaient trembler. Enfin, le tumulte cessant un moment, Drusus lit une lettre de son père. Elle portait « que ses premiers soins étaient pour ces vaillantes légions avec lesquelles il avait enduré les fatigues de tant de guerres; que, dès l'instant où le deuil lui laisserait quelque repos, il entretiendrait le sénat de leurs demandes; qu'en attendant il leur avait envoyé son fils, qui accorderait sans retard ce qu'il était permis d'accorder sur-le-champ; que le reste devait être réservé au sénat, auquel il était juste de laisser sa part dans la distribution ou le refus des grâces. »

XXVI. L'armée répondit que le centurion Clémens était chargé de s'expliquer pour tous. Celui-ci, prenant la parole, demande « le congé après seize ans, les récompenses à la fin du service, un denier de paye par jour, enfin que les vétérans ne soient plus retenus sous le drapeau. » Drusus parlait d'attendre la décision suprême du sénat et de son père; des cris l'interrompent : « Qu'est-il venu faire, s'il ne peut ni augmenter la paye du soldat, ni soulager ses maux? il est donc sans pouvoir pour le bien? Ah ! les pouvoirs ne manquent à personne, quand il s'agit de frapper ou de tuer. Tibère jadis empruntait le nom d'Auguste pour refuser justice aux légions; Drusus renouvelle les mêmes artifices : ne leur viendra-t-il donc jamais que des enfants en tutelle? Chose étrange! l'empereur ne renvoie au sénat que ce qui est en faveur des gens de guerre : il faut donc aussi consulter le sénat toutes les fois qu'on les mène au combat ou au supplice. Récompenser est-il le privilége de quelques-uns; punir, le droit de tous? »

XXVII. Ils quittent enfin le tribunal, et, à mesure qu'ils rencontrent des prétoriens ou des amis de Drusus, ils les menacent du geste, dans l'intention d'engager une querelle et de tirer l'épée. Ils en voulaient principalement à Cn. Lentulus, le plus distingué de tous par son âge et sa gloire militaire, et, à ce titre, soupçonné d'affermir l'esprit du jeune César, et de s'indigner plus qu'un autre de ces attentats contre la discipline. Peu de moments après, il se retirait avec Drusus, et retournait par prudence au camp d'hiver, lorsqu'on l'entoure en lui demandant « où il va; si c'est vers le sénat ou vers l'empereur, afin d'y combattre aussi la cause des légions. » En même temps on fond sur lui avec une grêle de pierres; et, déjà tout sanglant d'un coup qui l'atteignit, sa mort était certaine,

si la troupe qui accompagnait Drusus ne fût accourue pour le sauver.

XXVIII. La nuit était menaçante et aurait enfanté des crimes, si le hasard n'eût tout calmé. On vit, dans un ciel serein, la lune pâlir tout à coup. Frappé de ce phénomène, dont il ignorait la cause, le soldat crut y lire l'annonce de sa destinée. Cet astre qui s'éteignait lui parut l'image de sa propre misère; et il conçut l'espoir que ses vœux seraient accomplis, si la déesse reprenait son majestueux éclat. Ils font donc retentir l'air du bruit de l'airain, du son des clairons et des trompettes[1]; tour à tour joyeux ou affligés, suivant qu'elle apparaît plus brillante ou plus obscure. Enfin des nuées qui s'élèvent la dérobent à leurs regards, et ils la croient ensevelie pour jamais dans les ténèbres. C'est alors que, passant, par une pente naturelle, de la frayeur à la superstition, ils s'écrient en gémissant que le ciel leur annonce d'éternelles infortunes, et que les dieux ont horreur de leurs excès. Attentif à ce mouvement des esprits, et persuadé que la sagesse devait profiter de ce qu'offrait le hasard, Drusus ordonna qu'on parcourût les tentes. Il fait appeler le centurion Clémens, et avec lui tous ceux qui jouissaient d'une popularité honnêtement acquise. Ceux-ci se mêlent parmi les soldats chargés de veiller dans le camp ou de garder les portes; ils invitent à l'espérance, ils font agir la crainte. « Jusques à quand assiégerons-nous le fils de notre empereur? Quel sera le terme de nos dissensions? Prêterons-nous serment à Percennius et à Vibulénus? Sans doute Percennius et Vibulénus donneront au soldat sa paye, des terres aux vétérans! Ils iront, à la place des Nérons et des Drusus, dicter des lois au peuple romain! Ah! plutôt, si nous avons été les derniers à faillir, soyons les premiers à détester notre faute. Ce qu'on demande en commun se fait attendre; une faveur personnelle est obtenue aussitôt que méritée. » Après avoir ainsi ébranlé les esprits et semé de mutuelles défiances, ils détachent les jeunes soldats des vieux, une légion d'une autre. Alors l'amour du devoir rentre peu à peu dans les cœurs; les veilles cessent aux por-

1. Les éclipses de la lune étaient imputées à des maléfices, et les peuples s'efforçaient de la secourir par un bruit confus et tumultueux. Ils s'imaginaient que les cris des hommes, le son retentissant de l'airain et des trompettes, empêcheraient la déesse d'entendre les enchantements de la magicienne qui essayait de la faire descendre sur la terre.

tes; les enseignes, réunies au commencement de la sédition, sont reportées chacune à sa place.

XXIX. Drusus, au lever du jour, convoque les soldats, et, avec une dignité naturelle qui lui tenait lieu d'éloquence, il condamne le passé, loue le présent; déclare « qu'il est inaccessible à la terreur et aux menaces; que, s'il les voit soumis, s'il entend de leur bouche des paroles suppliantes, il écrira à son père d'accueillir avec bonté les prières des légions. » Sur leur demande, le fils de Blésus est envoyé une seconde fois vers Tibère avec L. Apronius, chevalier romain de la suite de Drusus, et Justus Catonius, centurion primipilaire[1]. Les avis furent ensuite partagés : les uns voulaient qu'on attendît le retour de ces députés, et que dans l'intervalle on achevât de ramener le soldat par la douceur. D'autres penchaient pour les remèdes violents, soutenant « que la multitude était toujours extrême; terrible, si elle ne tremble, et, une fois qu'elle a peur, se laissant impunément braver; qu'il fallait ajouter aux terreurs de la superstition la crainte du pouvoir, en faisant justice des chefs de la révolte. » Drusus était naturellement enclin à la rigueur : il mande Vibulénus et Percennius, et ordonne qu'on les tue. La plupart disent que leurs corps furent enfouis dans la tente du général, plusieurs qu'on les jeta hors du camp, en spectacle aux autres.

XXX. Ensuite on rechercha les principaux séditieux. Plusieurs, épars dans la campagne, furent tués par les centurions ou les prétoriens. Les manipules eux-mêmes, pour gage de leur fidélité, en livrèrent quelques-uns. Un hiver prématuré causait aux soldats de nouvelles alarmes : des pluies affreuses et continuelles les empêchaient de sortir des tentes et de se rassembler; à peine pouvaient-ils préserver leurs enseignes des coups de vent et des torrents d'eau qui les emportaient. Ajoutons la colère céleste, dont la crainte durait encore : « Ce n'était pas en vain qu'ils voyaient les astres pâlir, et les tempêtes se déchaîner sur leurs têtes impies. Le seul remède à tant de maux était d'abandonner un camp dévoué au malheur et souillé par le crime, et de se soustraire à la vengeance des dieux en regagnant leurs quartiers d'hiver. » La huitième légion partit d'abord, ensuite la quinzième. La neuvième demandait à grands cris qu'on attendît la réponse de

1. Le centurion primipilaire (le premier de tous) avait rang immédiatement après les tribuns.

Tibère. Enfin, restée seule par le départ des autres, elle prévint d'elle-même une nécessité désormais inévitable; et Drusus, voyant le calme entièrement rétabli, reprit le chemin de Rome sans attendre le retour de la députation.

XXXI. Presque dans le même temps et pour les mêmes causes, les légions de Germanie s'agitèrent plus violemment encore, étant en plus grand nombre. Elles espéraient d'ailleurs que Germanicus ne pourrait souffrir un maître, et qu'il se donnerait à des légions assez fortes pour entraîner tout l'empire. Deux armées étaient sur le Rhin : l'une, appelée supérieure, avait pour chef C. Silius; l'autre, inférieure, obéissait à A. Cécina. La direction suprême de toutes les deux appartenait à Germanicus, occupé alors à régler le cens des Gaules[1]. Les légions de Silius, encore irrésolues, observaient quel serait pour autrui le succès de la révolte. Celles de l'armée inférieure s'y jetèrent avec rage. Le mal commença par la vingt et unième et la cinquième, qui entraînèrent la vingtième et la première. Toutes quatre étaient réunies dans un camp d'été, sur les frontières des Ubiens, oisives ou faisant peu de service. Quand on apprit la fin d'Auguste, une foule de gens du peuple, enrôlés depuis peu dans Rome, et qui en avaient apporté l'habitude de la licence et de la haine du travail, remplirent ces esprits grossiers de l'idée « que le temps était venu, pour les vieux soldats, d'obtenir un congé moins tardif, pour les jeunes d'exiger une plus forte paye, pour tous de demander du soulagement à leurs maux et de punir la cruauté des centurions. » Et ces discours, ce n'est point un seul homme qui les débite, comme Percennius en Pannonie, à des oreilles craintives, au milieu d'une armée qui en voit derrière elle de plus puissantes. Ici la sédition a mille bouches, mille voix qui répètent « que les légions germaniques font le destin de l'empire; que leurs victoires en reculent les bornes; que les généraux empruntent d'elles leur surnom. »

XXXII. Le lieutenant n'essayait point de les contenir : ce délire universel lui avait ôté le courage. Soudain la fureur les

1. Jules César avait imposé à la Gaule un tribut annuel; mais il ne paraît pas qu'il eût soumis les habitants à une assiette régulière d'impôts : il laissait probablement aux cités le soin d'acquitter collectivement cette dette des vaincus. Ce fut seulement en 727 que le cens fut institué : c'était un dénombrement des personnes et des biens, d'après lequel on réglait la contribution de chacun.

emporte, et ils fondent l'épée à la main sur les centurions, éternels objets de la haine du soldat, et premières victimes de ses vengeances. Ils les terrassent et les chargent de coups, s'acharnant soixante sur un seul, comme les centurions étaient soixante par légion. Enfin ils les jettent déchirés, mutilés, la plupart morts, dans le Rhin ou devant les retranchements. Septimius s'était réfugié sur le tribunal et se tenait prosterné aux pieds de Cécina : ils le réclamèrent avec tant d'obstination qu'il fallut l'abandonner à leur rage. Cassius Chéréa, qui depuis s'est assuré un nom dans la postérité par le meurtre de Caïus, et qui alors était jeune et intrépide, s'ouvrit un passage avec son épée à travers les armes de ces furieux. Dès lors ni tribun, ni préfet de camp, ne trouva d'obéissance : les soldats se partageaient entre eux les veilles, les gardes, les autres soins du moment. Ce qui parut, à quiconque avait étudié l'esprit des camps, le principal symptôme d'une grande et implacable rébellion, c'est qu'au lieu de s'agiter en désordre et à la voix de quelques factieux, tous éclataient, tous se taisaient à la fois, avec tant d'ensemble et de concert, qu'on aurait cru leurs mouvements commandés.

XXXIII. Cependant Germanicus, occupé, comme nous l'avons dit, à régler le cens des Gaules, reçut la nouvelle qu'Auguste n'était plus. Il avait épousé sa petite-fille Agrippine, dont il avait plusieurs enfants. Lui-même était fils de Drusus, neveu de Tibère, et petit-fils d'Augusta. Mais ces titres ne le rassuraient pas contre la haine secrète de son oncle et de son aïeule, haine dont les causes étaient d'autant plus actives, qu'elles étaient injustes. La mémoire de Drusus était grande auprès des Romains, et l'on croyait que, s'il fût parvenu à l'empire, il eût rétabli la liberté. De là leur affection pour Germanicus, à qui s'attachaient les mêmes espérances. En effet, l'esprit populaire et les manières affables du jeune César contrastaient merveilleusement avec l'air et le langage de Tibère, si hautain et si mystérieux. A cela se joignaient des animosités de femmes : Livie montrait pour Agrippine toute l'aigreur d'une marâtre; Agrippine elle-même ne savait pas assez se contenir. Toutefois sa chasteté et sa tendresse conjugale faisaient tourner au profit de la vertu cette hauteur de caractère.

XXXIV. Mais plus Germanicus était près du rang suprême, plus il s'efforçait d'y affermir Tibère. Il le fit reconnaître par les cités les plus voisines, celles des Séquanes et des Belges. Bientôt, instruit de la révolte des légions, il part à la hâte et

les trouve hors du camp. Elles venaient à sa rencontre yeux baissés vers la terre, comme par repentir. Quand i entré dans l'enceinte, des murmures confus commencère s'élever. Quelques soldats, prenant sa main sous prétex la baiser, glissèrent ses doigts dans leur bouche, afin touchât leurs gencives sans dents; d'autres lui montr leurs corps courbés par la vieillesse. Tout le monde étai semblé pêle-mêle : il leur ordonne de se ranger par manip afin de mieux entendre sa réponse; de prendre leurs e gnes, afin qu'il pût au moins distinguer les cohortes. On o mais lentement. Alors, commençant par rendre un pieux h mage à Auguste, il passe aux victoires et aux triomph Tibère, et célèbre avant tout ses glorieuses campagne Germanie, à la tête de ces mêmes légions. Il leur montre cord unanime de l'Italie, la fidélité des Gaules, enfin la et l'union régnant dans tout l'empire.

XXXV. Ces paroles furent écoutées en silence ou n'ex rent que de légers murmures. Mais lorsque, arrivé à la tion, il leur demanda ce qu'était devenue la subordin militaire, où était l'antique honneur de la discipline, ce q avaient fait des centurions, des tribuns; alors, se dépoui tous à la fois de leurs vêtements, ils lui demandent à leur s'il voit les cicatrices de leurs blessures, les traces des c de verges. Bientôt des milliers de voix accusent en n temps le trafic des exemptions, l'insuffisance de la sold dureté des travaux, qu'ils énumèrent en détail : retran ments, fossés, transport de fourrage et de bois, enfin to qu'on exige du soldat pour les besoins du service ou bannir l'oisiveté des camps. Les vétérans se distinguaien la violence de leurs cris, nombrant les trente années et qu'ils portaient les armes, et implorant sa pitié pour des gues sans mesure. « Passeraient-ils donc immédiatemen travail à la mort? Quand trouveraient-ils la fin d'une si l rieuse milice, et un repos qui ne fût pas la misère ? » Il eut aussi qui réclamèrent le legs d'Auguste, en ajoutant vœux pour la grandeur de Germanicus, et l'offre de leurs s'il voulait l'empire. A ce mot, comme si un crime eût so son honneur, il s'élance de son tribunal et veut s'éloig Les soldats lui présentent la pointe de leurs armes et l'en nacent s'il ne remonte. Il s'écrie alors qu'il mourra plutôt de trahir sa foi; et, tirant son épée, il la levait déjà po plonger dans son sein, lorsque ceux qui l'entouraient lui

sirent le bras et le retinrent de force. Des séditieux qui se pressaient à l'extrémité de l'assemblée, et dont plusieurs, chose à peine croyable, s'avancèrent exprès hors de la foule, l'exhortaient à frapper; et un soldat, nommé Calusidius, lui offrit son épée nue, en disant qu'elle était plus tranchante. Ce trait parut cruel et révoltant, même aux plus furieux; et il y eut un moment de relâche dont les amis de César profitèrent pour l'entraîner dans sa tente.

XXXVI. Là il fut délibéré sur le choix des remèdes : on annonçait que les mutins préparaient une députation pour attirer à leur parti l'armée du haut Rhin; qu'ils avaient résolu de saccager la ville des Ubiens[1], et que, les mains une fois souillées de cette proie, ils s'élanceraient sur les Gaules et y porteraient le ravage. Pour surcroît d'alarmes, l'ennemi connaissait nos discordes, et, si on abandonnait la rive, il ne manquerait pas de s'y jeter. Armer les auxiliaires et les alliés contre les légions rebelles, c'était allumer la guerre civile : la sévérité était dangereuse, la faiblesse humiliante; tout refuser, tout accorder, mettait également la république en péril. Toutes les raisons mûrement examinées, on prit le parti de supposer des lettres de l'empereur : elles promettaient « le congé après vingt ans, la vétérance après seize, à condition de rester sous le drapeau, sans autre devoir que de repousser l'ennemi; quant au legs d'Auguste, il serait payé et porté au double. »

XXXVII. Le soldat comprit que c'était une ruse pour gagner du temps et voulut qu'on tînt parole sans délai. Les tribuns donnent aussitôt les congés; pour les largesses, chaque légion devait les recevoir dans ses quartiers d'hiver. Mais la cinquième et la vingt et unième ne relâchèrent rien de leur obstination qu'on n'eût payé dans le camp même, avec l'argent que César et ses amis avaient apporté pour leurs besoins personnels. Cécina ramena dans la ville des Ubiens la première et la vingtième; marche honteuse, où l'on voyait traîner entre les aigles et les enseignes un trésor conquis sur le général. Germanicus se rendit à l'armée supérieure pour recevoir son serment. La seconde, la treizième et la seizième légion le prêtèrent sans balancer. La quatorzième avait montré quelque hésitation : on y distribua, sans que personne l'eût demandé, les congés et l'argent.

XXXVIII. Il y eut chez les Cauques un essai de révolte,

1. Qui depuis fut Cologne, *Colonia Agrippinensis.*

tenté par les vexillaires[1] des légions rebelles, qui garda ce pays, et réprimé un moment par le prompt supplice deux soldats. C'est un exemple que fit, avec moins de droit d'utilité, le préfet de camp Mennius. Bientôt l'orage dev plus terrible, et Mennius fugitif est découvert : la sûreté ne lui offrait point sa retraite, il la trouve dans son aud « Ce n'est pas à un préfet, s'écrie-t-il, que vous faite guerre ; c'est à Germanicus, votre général ; c'est à Tibè votre empereur. » Il intimide tout ce qui résiste, saisit le d peau, tourne droit vers le fleuve ; et, menaçant de tra comme déserteur quiconque s'écartera des rangs, il les ram au camp d'hiver, agités mais contenus.

XXXIX. Cependant les envoyés du sénat arrivent au de Germanicus, déjà revenu à l'Autel des Ubiens[2]. Deux gions, la première et la vingtième, y étaient en quartier d' ver, avec les corps des vétérans nouvellement formés. esprits, égarés par le délire de la peur et du remords, se p suadent qu'on vient, au nom du sénat, révoquer les fave que la sédition avait extorquées ; et, comme il faut à la m titude un coupable, n'y eût-il pas de crime, ils accusen consulaire Munatius Plancus, chef de la députation, d'é l'auteur du sénatus-consulte. Au milieu de la nuit, ils c mencent à demander l'étendard placé dans la maison de G manicus, courent en foule à sa demeure et en brisent portes. Le général est arraché de son lit, et contraint, p échapper à la mort, de livrer l'étendard. Les mutins, err ensuite par la ville, rencontrent les députés qui, au prem bruit de ce tumulte, se rendaient chez Germanicus. Ils chargent d'injures et s'apprêtent à les massacrer, Plan surtout, qui avait cru la fuite indigne de son rang. Il n'eut, ce péril, d'autre refuge que le camp de la première légion. tenant embrassés l'aigle et les enseignes, il se couvrait en v de leur protection sacrée ; et, si l'aquilifère Calpurnius n'av empêché les dernières violences, on aurait vu, dans un ca romain, un envoyé du peuple romain, victime d'un attentat r même entre ennemis, souiller de son sang les autels des die Lorsqu'enfin le jour éclaira de sa lumière général et solda

1. Corps détachés d'un corps principal auquel ils appartiennent. L'ensei de la cohorte s'appelait *vexillum ;* celle de la légion était l'aigle.

2. Quelques-uns pensent que c'est Bonn, d'autres Cologne ou un voisin.

et permit de distinguer les hommes et leurs actions, Germanicus entra dans le camp, se fit amener Plancus, et le plaça auprès de lui sur son tribunal. Alors, condamnant ces nouveaux transports, dont il accuse moins les soldats que la fatalité et la colère des dieux, il explique le sujet de la députation, déplore éloquemment l'outrage fait au caractère d'ambassadeur, le malheur si cruel et si peu mérité de Plancus, l'opprobre dont la légion vient de se couvrir; et, après avoir étonné plutôt que calmé les esprits, il renvoie les députés avec une escorte de cavalerie auxiliaire.

XL. En ces moments critiques, tout le monde blâmait Germanicus de ne pas se rendre à l'armée supérieure, où il trouverait obéissance et secours contre les rebelles. « Les congés, les dons, la faiblesse, n'avaient, disait-on, que trop aggravé le mal. Si la vie n'était rien pour lui, pourquoi laisser un fils en bas âge, une épouse enceinte à la merci de forcenés, violateurs des droits les plus saints? Qu'il les rendît au moins à un aïeul, à la république! » Germanicus balança longtemps; Agrippine répoussait l'idée de fuir, protestant qu'elle était fille d'Auguste et qu'elle ne dérogerait pas en face du danger. A la fin son époux, embrassant avec larmes leur jeune enfant et ce sein dépositaire d'un autre gage, la détermine à partir. On vit alors un spectacle déplorable, l'épouse d'un général fugitive et emportant son enfant dans ses bras, autour d'elle les femmes éplorées de leurs amis, qu'elle entraînait dans sa fuite, et, avec la douleur de ce triste cortége, la douleur non moins grande de ceux qui restaient.

XLI. Ce tableau, qui annonçait plutôt une ville prise par l'ennemi que le camp et la fortune d'un César, ces pleurs, ces gémissements, attirèrent l'attention et les regards des soldats eux-mêmes. Ils sortent de leurs tentes: « Quels sont ces cris lamentables? qu'est-il donc arrivé de sinistre? des femmes d'un si haut rang, et pas un centurion, pas un soldat pour les protéger! l'épouse de César, sans suite, sans aucune des marques de sa grandeur! et c'est aux Trévires, c'est à une foi étrangère, qu'elle va confier sa tête! » Alors la honte et la pitié, le souvenir d'Agrippa son père, d'Auguste son aïeul, de son beau-père Drusus, l'heureuse fécondité d'Agrippine elle-même et sa vertu irréprochable, cet enfant né sous la tente, élevé au milieu des légions, qui lui donnaient le surnom militaire de Caligula, parce que, afin de le rendre agréable aux soldats, on lui faisait souvent porter leur chaus-

sure [1], tout concourt à les émouvoir. Mais rien n'y contril comme le dépit de se voir préférer les Trévires. Ils se jett au-devant d'Agrippine, la supplient de revenir, de rest et, tandis qu'une partie essaye d'arrêter ses pas, le plus gr nombre retourne vers Germanicus. Lui, encore ému de d leur et de colère, s'adressant à la foule qui l'environne :

XLII. « Ne croyez pas, dit-il, que mon épouse et mon me soient plus chers que mon père et la république. Mais n père a pour sauvegarde sa propre majesté; l'empire a ses tres armées. Ma femme et mes enfants, que j'immolerais lontiers à votre gloire, je les dérobe maintenant à votre reur, afin que, si le crime ensanglante ces lieux, je sois seule victime, et que le meurtre de l'arrière-petit-fils d'A guste et de la belle-fille de Tibère n'en comble pas la mesu En effet, qu'y a-t-il eu pendant ces derniers jours que n violé votre audace? Quel nom donnerai-je à cette foule m'entoure? vous appellerai-je soldats? vous avez assi comme un ennemi le fils de votre empereur; citoyens? v foulez aux pieds l'autorité du sénat : les lois même de la guer le caractère sacré d'ambassadeur, le droit des gens, v avez tout méconnu. Jules César apaisa d'un mot une sédit de son armée, en appelant *Quirites* des hommes qui trah saient leurs serments [2]. Auguste, d'un seul de ses regar fit trembler les légions d'Actium. Si nous n'égalons pas enc ces héros, nous sommes leurs rejetons; et l'on verrait a surprise et indignation le soldat d'Espagne ou de Syrie n manquer de respect. Et c'est la première légion, tenant enseignes de Tibère; c'est vous, soldats de la vingtième, c pagnons de ses victoires, riches de ses bienfaits, qui pa votre général d'une telle reconnaissance! Voilà donc ce j'annoncerai à mon père, qui de toutes les autres provin ne reçoit que des nouvelles heureuses! Je lui dirai que jeunes soldats, que ses vétérans, ne se rassasient ni de c gés, ni d'argent; qu'ici seulement les centurions sont tués, tribuns chassés, les députés prisonniers; qu'ici le sang ino les camps, rougit les fleuves; qu'ici enfin ma vie est à la me d'une multitude furieuse.

1. La chaussure des soldats s'appelait *caliga*.

2. Ces soldats mutinés, qui ne repectaient plus la discipline, respecta encore leur nom de soldats. L'appellation de *Quirites* leur parut la m injure que si l'on apostrophait un de nos bataillons du nom de *bourgeoi*

XLIII. « Pourquoi, le premier jour où j'élevai la voix, m'arrachiez-vous le fer que j'allais me plonger dans le cœur, trop aveugles amis? Il me rendait un bien plus généreux office, celui qui m'offrait son glaive : j'aurais péri du moins avant d'avoir vu la honte de mon armée. Vous auriez choisi un autre chef, qui sans doute eût laissé ma mort impunie, mais qui eût vengé le massacre de Varus et des trois légions. Car nous préservent les dieux de voir passer aux Belges, malgré l'empressement de leur zèle, l'éclatant honneur d'avoir soutenu la puissance romaine et abaissé l'orgueil de la Germanie! Ame du divin Auguste, reçue au séjour des immortels, image de mon père Drusus [1], mémoire sacrée d'un grand homme, venez, avec ces mêmes soldats, sur qui la gloire et la vertu reprennent leurs droits, venez effacer une tache humiliante, et tournez à la ruine de l'ennemi ces fureurs domestiques. Et vous, dont je vois les visages, dont je vois les cœurs heureusement changés, si vous rendez au sénat ses députés, à l'empereur votre obéissance, à moi ma femme et mon fils, rompez avec la sédition, séparez de vous les artisans de trouble. Ce sera la marque d'un repentir durable, et le gage de votre fidélité. »

XLIV. Touchés de ce discours, ils lui demandent grâce, et, reconnaissant la vérité de ses reproches, ils le conjurent de punir le crime, de pardonner à l'erreur, et de les mener à l'ennemi : « Que César rappelle son épouse; que le nourrisson des légions revienne, et ne soit pas livré en otage aux Gaulois. » Germanicus répondit que l'hiver et une grossesse trop avancée s'opposaient au retour d'Agrippine ; que son fils reviendrait; que c'etait aux soldats de faire le reste. A ces mots, devenus d'autres hommes, ils courent arrêter les plus séditieux, et les traînent enchaînés devant C. Cétronius, lieutenant de la première légion, qui en fit justice de cette manière. Les légions se tenaient, l'épée nue, autour du tribunal. On y plaçait le prévenu, et un tribun le montrait à l'assemblée. Si le cri général le déclarait coupable, il etait jeté en bas et mis à mort. Le soldat versait ce sang avec plaisir, croyant par là s'absoudre lui-même. Germanicus laissait faire : comme il n'avait donné aucun ordre, l'excès de ces cruautés retombait sur leurs auteurs. Les vétérans suivirent cet exemple, et furent bientôt envoyés en Rhétie, sous prétexte de défendre cette

1 L'image de Drusus était parmi les étendards.

province, menacée par les Suèves; on voulait, au fond, le arracher d'un camp où la violence du remède, autant que souvenir du crime, entretenait de sinistres pensées. On fit en suite la revue des centurions : chacun d'eux, appelé par général, déclarait son nom, sa centurie, son pays, ses anné de service, ses faits d'armes et les récompenses militair qu'il pouvait avoir reçues. Ceux dont les tribuns et la légio attestaient le mérite et la probité conservaient leur grade. To centurion qu'une voix unanime accusait de cruauté ou d'ava rice était renvoyé de l'armée.

XLV. Le calme rétabli de ce côté, restait un autre péril aussi grand que le premier, dans l'obstination de la cinquièm et de la vingt et unième légions, en quartier d'hiver à soixant milles de distance, au lieu nommé Vétéra. C'était par elle qu'avait commencé la révolte, par leurs mains qu'avaient ét commis les plus coupables excès. Ni l'effrayante punition le mémorable repentir de leurs compagnons ne désarmaien leur colère. Germanicus se prépare donc à descendre le Rhi avec une flotte chargée d'armes et de troupes alliées, résolu si l'on bravait son autorité, de recourir à la force.

XLVI. A Rome, on ne savait pas encore l'issue des trouble d'Illyrie, quand on apprit le soulèvement des légions germa niques. La ville alarmée se plaint hautement de ce que « Ti bère s'amuse à jouer par ses feintes irrésolutions un peupl sans armes et un sénat sans pouvoir, tandis que le soldat s révolte, et certes ne sera pas réduit à l'obéissance par la jeun autorité de deux enfants. Ne devait-il pas se montrer lui même, et opposer la majesté impériale à des rebelles dont l fureur tomberait devant un prince fort de sa longue expé rience et arbitre souverain des châtiments et des grâces? Au guste, chargé d'années, avait tant de fois visité la Germanie et Tibère, dans la vigueur de l'âge, ne savait que rester a sénat pour y tourner en crime les paroles des sénateurs! O n'avait que trop pourvu à l'esclavage de Rome; c'était l'espri des soldats qu'il s'agissait de calmer, afin de leur apprendre supporter la paix. »

XLVII. Peu touché de ces murmures, Tibère fut inébranla ble dans la résolution de ne point quitter la capitale de l'em pire, et de ne pas mettre au hasard le sort de la république e le sien. Il était combattu de mille pensées diverses. « L'armé de Germanie était plus puissante, celle de Pannonie plus voi sine ; la première s'appuyait sur toutes les forces de la Gaule

la seconde menaçait l'Italie. Laquelle visiter de préférence, sans faire à l'autre un affront dont elle s'indignerait? mais il pouvait par ses fils les visiter toutes deux à la fois, sans commettre la majesté suprême, qui de loin impose plus de respect. On excuserait d'ailleurs les jeunes Césars de renvoyer quelque chose à la décision de leur père; et, si les rebelles résistaient à Germanicus ou à Drusus, lui-même pourrait encore les apaiser ou les réduire; mais quelle ressource, s'ils avaient une fois bravé l'empereur? » Au reste, comme s'il eût dû partir à chaque instant, il nomma sa suite, fit rassembler des bagages, équiper des vaisseaux; puis, prétextant un jour la saison, un autre les affaires, il tint dans l'erreur d'abord jusqu'aux plus clairvoyants, ensuite la multitude, et très-longtemps les provinces.

XLVIII. Cependant Germanicus avait déjà réuni son armée, et tout était prêt pour le châtiment des rebelles. Voulant toutefois leur donner le temps d'imiter un exemple récent et de prendre eux-mêmes leur parti, il écrit à Cécina qu'il arrive en force, et que, si l'on ne prévient sa justice par la punition des coupables, le fer n'épargnera personne. Cécina lit secrètement cette lettre aux porte-enseignes des légions et des cohortes, et à la plus saine partie des soldats. Il les exhorte à sauver l'armée de l'infamie, à se sauver eux-mêmes de la mort : « car, en paix, chacun est traité selon son mérite et ses œuvres; une fois la guerre allumée, l'innocent périt avec le criminel. » Ceux-ci sondent adroitement les esprits, et, s'étant assurés de la fidélité du plus grand nombre, ils fixent un jour avec le lieutenant, pour tomber, l'épée à la main, sur ce qu'il y avait de plus pervers et de plus séditieux. Au signal convenu, ils se jettent dans les tentes, égorgent sans qu'on ait le temps de se reconnaître, et sans que personne, excepté ceux qui étaient dans le secret, sache comment le massacre a commencé, ni quand il finira.

XLIX. Ce fut un spectacle tel que nulle autre guerre civile n'en offrit de pareil. Les combattants ne s'avancent point, de deux camps opposés, sur un champ de bataille : c'est au sortir des mêmes lits, après avoir mangé la veille aux mêmes tables, goûté ensemble le repos de la nuit, qu'ils se divisent et s'attaquent. Les traits volent, on entend les cris, on voit le sang et les blessures; la cause, on l'ignore. Le hasard conduisit le reste; et quelques soldats fidèles périrent comme les autres, quand les coupables, comprenant à qui l'on faisait la guerre,

eurent aussi pris les armes. Ni lieutenant ni tribuns n'inte vinrent pour modérer le carnage : la vengeance fut laissé la discrétion du soldat, et n'eut de mesure que la satiété. P de temps après Germanicus entre dans le camp, et, les larm aux yeux, comparant un si cruel remède à une bataille perd il ordonne qu'on brûle les morts. Bientôt ces courages enc frémissants sont saisis du désir de marcher à l'ennemi po expier de si tristes fureurs, et ne voient d'autre moyen d paiser les mânes de leurs compagnons que d'offrir à de gl rieuses blessures des cœurs sacriléges. Germanicus répon à leur ardeur : il jette un pont sur le Rhin, passe le fleuve av douze mille légionnaires, vingt-six cohortes alliées, et h ailes de cavalerie[1], qui, pendant la sédition, étaient rest soumises et irréprochables.

L. Joyeux et rapprochés de nos frontières, les Germai triomphaient de l'inaction où nous avait retenus d'abord deuil d'Auguste, ensuite la discorde. L'armée romaine, ap une marche rapide, perce la forêt Césia[2], ouvre le remp construit par Tibère[3], et campe sur ce rempart même, couve en avant et en arrière par des retranchements, sur les de flancs par des abatis d'arbres. Ensuite elle traverse des b épais. On délibéra si, de deux chemins, on prendrait le pl court et le plus fréquenté, ou l'autre plus difficile, non fra et que par cette raison l'ennemi ne surveillait point. On ch sit la route la plus longue, mais on redoubla de vitesse; c nos coureurs avaient rapporté que la nuit suivante était u fête chez les Germains, et qu'ils la célébraient par des festi solennels. Cécina eut ordre de s'avancer le premier avec cohortes sans bagages, et d'écarter les obstacles qu'il trouv rait dans la forêt; les légions suivaient à quelque distan Une nuit éclairée par les astres favorisa la marche. On arri au village des Marses, et on les investit. Les barbares étaie encore étendus sur leurs lits ou près des tables, sans moindre inquiétude, sans gardes qui veillassent pour eu

1. Les *ailes* de cavalerie étaient généralement composées de provinci et d'étrangers. Le nombre d'hommes variait de 500 à 1000. Elles éta divisées en *turmes* de trente hommes, et chaque turme en trois *decuries*.

2. Celle qu'on appelle aujourd'hui Heserwald, dans le duché de Clèves.

3. Dans les pays où l'empire n'était point défendu par des fleuves ou montagnes, les Romains élevaient entre eux et les barbares une barri factice : c'était un rempart immense, garni de fortes palissades, qui s'ét dait d'un poste militaire à l'autre et régnait tout le long de la frontière.

tant leur négligence laissait tout à l'abandon. Ils ne songeaient point à la guerre, et leur sécurité même était moins celle de la paix que le désordre et l'affaissement de l'ivresse.

LI. César, pour donner à ses légions impatientes plus de pays à ravager, les partage en quatre colonnes. Il porte le fer et la flamme sur un espace de cinquante milles. Ni l'âge ni le sexe ne trouvent de pitié ; le sacré n'est pas plus épargné que le profane, et le temple le plus célèbre de ces contrées, celui de Tanfana, est entièrement détruit. Nos soldats revinrent sans blessures ; ils n'avaient eu qu'à égorger des hommes à moitié endormis, désarmés ou épars. Ce massacre réveilla les Bructères, les Tubantes, les Usipiens ; ils se postèrent dans les bois par où l'armée devait faire sa retraite. Le général en fut instruit, et disposa tout pour la marche et pour le combat. Une partie de la cavalerie et les cohortes auxiliaires formaient l'avant-garde ; venait ensuite la première légion ; au centre étaient les bagages ; la vingt et unième légion occupait le flanc gauche, la cinquième le flanc droit ; la vingtième protégeait les derrières, suivie du reste des alliés. Les ennemis attendirent tranquillement que toute la longueur de la colonne fût engagée dans les défilés. Alors, faisant sur le front et les ailes de légères attaques, ils tombent de toute leur force sur l'arrière-garde. Les bataillons serrés des Germains commençaient à porter le désordre dans nos cohortes légèrement armées, lorsque César accourut vers la vingtième légion et lui cria d'une voix forte « que le temps était venu d'effacer la mémoire de la sédition ; qu'elle marchât donc, et qu'elle se hâtât de changer en gloire le blâme qu'elle avait mérité. » Les courages s'enflamment : l'ennemi, enfoncé d'un choc, est rejeté dans la plaine et taillé en pièces. Au même moment la tête de l'armée, sortie du bois, se retranchait déjà. Le retour s'acheva paisiblement. Fier du présent, oubliant le passé, le soldat rentre dans ses quartiers d'hiver.

LII. Ces nouvelles causèrent à l'empereur de la joie et de l'inquiétude. Il voyait avec plaisir la révolte étouffée ; mais la faveur des soldats, que Germanicus avait acquise en avançant les congés et en distribuant les gratifications, et aussi la gloire militaire de ce général, lui donnaient de l'ombrage. Cependant il rendit compte au sénat de ses services, et fit de son courage un grand éloge, mais en termes trop pompeux pour qu'on le crût sincère. Il loua Drusus et l'ordre rétabli dans l'Illyrie en moins de mots, mais avec plus de chaleur et de franchise. Il

ratifia toutes les concessions de Germanicus, et les étendit a
armées de Pannonie.

LIII. Cette même année mourut Julie, fille d'Auguste, q
son père avait confinée jadis, à cause de ses désordres, da
l'île de Pandatère[1], ensuite à Rhégium, sur le détroit de
cile. Mariée à Tibère dans le temps où florissaient les Cés
Caïus et Lucius, elle avait trouvé cette alliance inégale; et,
fond, nulle cause n'influa autant que ses mépris sur la
traite de Tibère à Rhodes. Bannie, déshonorée, privée, par
meurtre d'Agrippa Postumus, de sa dernière espérance,
survécut peu à l'avénement de ce prince : il la fit périr len
ment de faim et de misère, persuadé qu'à la suite d'un si lo
exil[2] sa mort passerait inaperçue. De semblables motifs arı
rent sa cruauté contre Sempronius Gracchus. Cet homı
d'une haute naissance, d'un esprit délié, doué d'une éloque
dont il usait pour le mal, avait séduit cette même Julie, qua
elle était femme de M. Agrippa. Et l'adultère ne cessa pas a
cette union. Son amour obstiné la suivit dans la maison
Tibère, et il aigrissait contre ce nouvel époux son orgueil
sa haine. Une lettre injurieuse pour Tibère, qu'elle écrivi
Auguste, fut même regardée comme l'ouvrage de Gracch
Relégué en conséquence dans l'île de Cercine, sur les cô
d'Afrique, il y endurait depuis quatorze ans les rigueurs
l'exil. Les soldats envoyés pour le tuer le trouvèrent sur ı
pointe du rivage, n'attendant rien moins qu'une bonne n
velle. A leur arrivée, il demanda quelques instants pour écı
ses dernières volontés à sa femme Alliaria. Ensuite il prése
sa tête aux meurtriers et reçut la mort avec un courage digne
nom de Sempronius, qu'il avait démenti par sa vie. Quelqu
uns rapportent que ces soldats ne vinrent point de Rome, m
que le proconsul Asprénas les envoya d'Afrique, par ordre
Tibère, qui s'était flatté vainement de faire retomber sur
prénas l'odieux de ce meurtre.

LIV. On créa, la même année, une nouvelle institution r
gieuse, le collége des prêtres d'Auguste, comme jadis Ti
Tatius, pour conserver le culte des Sabins, avait créé les p
tres Titiens. A vingt et un membres tirés au sort parmi
principaux de Rome, on ajouta Tibère, Drusus, Claude et G

1. Voisine de la Campanie.

2. Il y avait quinze ans que Julie était reléguée; et le peuple, qui d'ab
s'était fort intéressé à elle, avait eu le temps de l'oublier.

manicus. Les jeux Augustaux furent troublés par le premier désordre auquel aient donné lieu les rivalités des histrions. Auguste avait toléré cette espèce d'acteurs afin de complaire à Mécène, qui était passionné pour Bathylle. Lui-même ne haïssait pas les amusements de ce genre, et il croyait se montrer ami du peuple en partageant ses plaisirs. Un autre esprit dirigeait Tibère : toutefois il n'osait pas encore imposer de privations à des hommes accoutumés depuis tant d'années à un régime plus doux.

LV. Sous le consulat de Drusus César et de C. Norbanus, le triomphe fut décerné à Germanicus, quoique la guerre durât encore. Il se disposait à la pousser vigoureusement pendant l'été; ce qui n'empêcha pas que, dès les premiers jours du printemps, il ne fît par avance une soudaine incursion chez les Cattes. Il comptait sur les divisions de l'ennemi, partagé entre Ségeste et Arminius, qui avaient tous deux signalé envers nous, l'un sa fidélité, l'autre sa perfidie. Arminius soufflait la révolte parmi les Germains : Ségeste en avait plus d'une fois dénoncé les apprêts. Même au dernier festin, après lequel on courut aux armes, il avait conseillé à Varus de s'emparer de lui Ségeste, d'Arminius et des principaux nobles : « La multitude n'oserait rien, privée de ses chefs; et le général pourrait à loisir discerner l'innocent du coupable. » Mais Varus subit sa destinée, et tomba sous les coups d'Arminius. Ségeste, entraîné à la guerre par le soulèvement général du pays, n'en garda pas moins ses dissentiments, et des motifs personnels achevaient de l'aigrir. Sa fille, promise à un autre, avait été enlevée par Arminius, gendre odieux, qui avait son ennemi pour beau-père; et ce qui resserre, quand on est d'intelligence, les nœuds de l'amitié, n'était pour ces cœurs divisés par la haine qu'un aiguillon de colère.

LVI. Germanicus donne à Cécina quatre légions, cinq mille auxiliaires et les milices levées à la hâte parmi les Germains qui habitent en deçà du Rhin. Il prend avec lui le même nombre de légions et le double de troupes alliées, relève sur le mont Taunus[1] un fort que son père y avait jadis établi, et fond avec son armée sans bagages sur le pays des Cattes, laissant derrière lui L. Apronius, chargé d'entretenir les routes et les digues. Une sécheresse, rare dans ces climats, et le peu

1. Selon Malte-Brun, le mont Taunus est situé au nord de Francfort, et se nomme aujourd'hui *die Hœhe* (la hauteur.)

de hauteur des rivières, lui avaient permis d'avancer sa obstacles; mais on craignait pour le retour les pluies et la cr des eaux. Son arrivée chez les Cattes fut si imprévue, q tout ce que l'âge et le sexe rendaient incapable de résistan fut pris ou tué dans un instant. Les guerriers avaient traver l'Éder à la nage, et voulaient empêcher les Romains d'y jet un pont. Repoussés par nos machines et nos flèches, aya essayé vainement d'entrer en négociation, quelques-uns pa sèrent du côté de Germanicus; les autres, abandonnant leu bourgades et leurs villages, se dispersèrent dans les forêt César, après avoir brûlé Mattium, chef-lieu de cette nation, ravagé le plat pays, tourna vers le Rhin. L'ennemi n'osa i quiéter la retraite, comme le font ces peuples lorsqu'ils o cédé le terrain par ruse plutôt que par crainte. Les Chérusqu avaient eu l'intention de secourir les Cattes; mais Céci leur fit peur en promenant ses armes par tout le pays. L Marses eurent l'audace de combattre : une victoire les r prima.

LVII. Bientôt après, une députation de Ségeste vint im plorer notre secours contre sa nation, qui le tenait assiég L'influence d'Arminius était alors la plus forte : il conseilla la guerre, et, chez les barbares, l'audace est un titre à la co fiance; son importance s'accroît des troubles qu'elle a susc tés. Ségeste avait adjoint aux députés Ségimond son fils; ma une conscience inquiète arrêtait le jeune homme : l'année o la Germanie se révolta, nommé prêtre à l'Autel des Ubiens, arracha les bandelettes sacrées et s'enfuit aux rebelles. Ras suré toutefois par la clémence romaine, dont on flatta son e poir, il apporta le message de son père, reçut un bon accue et fut envoyé avec une escorte sur la rive gauloise. L'occasio méritait que Germanicus retournât sur ses pas : on attaqu les assiégeants, et Ségeste fut enlevé de leurs mains avec un troupe nombreuse de ses clients et de ses proches. Dans nombre étaient de nobles femmes; parmi lesquelles l'épous d'Arminius, fille de Ségeste, plus semblable par la fierté d son cœur à son mari qu'à son père, sans s'abaisser aux larme sans prononcer une parole suppliante, marchait les mair croisées sur sa poitrine, les yeux attachés sur le sein où el portait un fils d'Arminius. Venaient ensuite les dépouilles d l'armée de Varus, échues dans le partage du butin à la plupa de ceux qui se remettaient alors en nos mains. Enfin Ségest se reconnaissait à la hauteur de sa taille et à l'air assuré qu

lui donnait le souvenir d'une alliance fidèlement gardée. Voici comment il s'exprima :

LVIII. « Cette journée n'est pas la première qui ait signalé ma fidélité et mon dévouement pour le peuple romain. Depuis que la faveur d'Auguste m'a mis au nombre de vos citoyens, j'ai toujours consulté dans le choix de mes amis et de mes ennemis le bien de votre empire : et je ne l'ai pas fait en haine de ma patrie (les traîtres sont odieux à ceux mêmes qu'ils servent); mais Rome et la Germanie me semblaient avoir les mêmes intérêts, et j'ai pensé que la paix valait mieux que la guerre. Aussi ai-je dénoncé à Varus, alors chef de vos légions, le ravisseur de ma fille, l'infracteur de vos traités, le perfide Arminius. Réduit, par les lenteurs de votre général, à ne plus rien espérer des lois, je le conjurai de nous saisir tous, Arminius, ses complices et moi-même : j'en atteste cette nuit fatale; eh ! que n'a-t-elle été la dernière de mes nuits! Déplorer les faits qui suivirent est plus facile que de les justifier. Du reste, Arminius a porté mes fers; vaincu par sa faction, j'ai porté les siens. Enfin il nous est donné de vous voir, et aussitôt je renonce aux nouveautés pour l'ordre ancien, au trouble pour le repos. Puisse ce retour, entièrement désintéressé, m'absoudre du reproche de perfidie, et donner aux Germains un utile médiateur, s'ils aiment mieux se repentir que de se perdre ! Je demande grâce pour la jeunesse et l'erreur de mon fils. Je conviens que ma fille est conduite en ces lieux par la nécessité ; c'est à vous de juger si vous verrez en elle l'épouse d'Arminius ou la fille de Ségeste. » Germanicus lui répondit avec douceur, promettant sûreté à ses enfants et à ses proches, et à lui-même un établissement dans une de nos anciennes provinces. Il ramena son armée et reçut, de l'aveu de Tibère, le titre d'*Imperator*. La femme d'Arminius mit au monde un fils, qui fut élevé à Ravenne. Je dirai plus tard quelles vicissitudes tourmentèrent la destinée de cet enfant [1].

LIX. La soumission de Ségeste et l'accueil fait à ce chef excitèrent chez les barbares l'espérance ou la douleur, selon que chacun redoutait ou désirait la guerre. Arminius, livré aux transports d'une violence que redoublaient encore son épouse enlevée et son enfant captif dès le sein maternel, parcourait le pays des Chérusques, demandant vengeance contre Ségeste, vengeance contre César. Sa fureur ne ménageait pas les in-

[1] La partie des *Annales* où Tacite parlait du fils d'Arminius est perdue.

vectives : « Quel tendre père! quel grand capitaine! quelle i trépide armée! tant de bras réunis pour emmener une femm Lui du moins, c'étaient trois légions, autant de généraux qu avait exterminés. Car ses ennemis n'étaient point des femm enceintes, ni ses armes de lâches trahisons : il faisait u guerre ouverte à des hommes de guerre. Les enseignes r maines, consacrées par sa main aux dieux de la patrie, pe daient encore aux arbres des forêts germaniques. Ségeste pc vait habiter la rive des vaincus et rendre à son fils un sacerdoce : jamais de véritables Germains ne se croiraient a sous d'avoir vu entre l'Elbe et le Rhin les verges, les hach et la toge. Heureuses les nations qui ne connaissaient point domination romaine! elles n'avaient pas enduré les supplic gémi sous les tributs. Puisque les Germains s'en étaie affranchis, et avaient renversé les projets de cet Auguste dc Rome a fait un dieu, de ce Tibère, dont elle a fait son maît craindraient-ils un enfant dénué d'expérience et une armée séditieux? S'ils préféraient leur patrie, leurs parents à c tyrans, leur antique indépendance à ces colonies inconnues leurs pères; qu'ils suivissent Arminius dans le chemin de gloire et de la liberté, plutôt que Ségeste, qui les menai l'opprobre et à la servitude. »

LX. Il souleva par ces discours non-seulement les Chéru ques, mais encore les nations voisines, et entraîna dans ligue son oncle Inguiomère, nom depuis longtemps estimé c Romains : César vit ce nouveau péril. Pour empêcher que tc le poids de la guerre ne pesât sur un seul point, et afin de viser les forces de l'ennemi, il envoya Cécina vers l'Ems, p le pays des Bructères, avec quarante cohortes romaines. préfet Pédo conduisit la cavalerie par les confins de la Fris Germanicus lui-même s'embarqua sur les lacs[1] avec qua légions ; et bientôt l'infanterie, la cavalerie et la flotte, se tr vèrent réunies sur le fleuve marqué pour rendez-vous. I Cauques offrirent des secours et furent admis sous nos d peaux. Les Bructères mettaient en cendres leur propre pa L. Stertinius, envoyé par César avec une troupe légèrem équipée, les battit ; et, en continuant de tuer et de piller, il trouva l'aigle de la dix-neuvième légion, perdue avec Var Ensuite l'armée s'avança jusqu'aux dernières limites des Br

1. Les lacs de la Batavie, dont la réunion, opérée par le temps et par invasions de la mer, a formé le Zuiderzée.

tères, et tout fut ravagé entre l'Ems et la Lippe, non loin de la forêt de Teutberg[1], où, disait-on, gisaient sans sépulture les restes de Varus et de ses légions.

LXI. César éprouva le désir de rendre les derniers honneurs au chef et aux soldats; et tous les guerriers présents furent saisis d'une émotion douloureuse en songeant à leurs proches, à leurs amis, aux chances de la guerre et à la destinée des humains. Cécina est envoyé en avant pour sonder les profondeurs de la forêt, et construire des ponts ou des chaussées sur les marécages et les terrains d'une solidité trompeuse; puis l'on pénètre dans ces lieux pleins d'images sinistres et de lugubres souvenirs. Le premier camp de Varus, à sa vaste enceinte, aux dimensions de sa place d'armes, annonçait l'ouvrage de trois légions. Plus loin un retranchement à demi ruiné, un fossé peu profond, indiquaient l'endroit où s'étaient ralliés leurs faibles débris. Au milieu de la plaine, des ossements blanchis, épars ou amoncelés, suivant qu'on avait fui ou combattu, jonchaient la terre pêle-mêle avec des membres de chevaux et des armes brisées. Des têtes humaines pendaient au tronc des arbres; et l'on voyait, dans les bois voisins, les autels barbares où furent immolés les tribuns et les principaux centurions. Quelques soldats échappés à ce carnage, ou qui depuis avaient brisé leurs fers, montraient la place où périrent les lieutenants, où les aigles furent enlevées. « Ici Varus reçut une première blessure; là son bras malheureux, tourné contre lui-même, le délivra de la vie. » Ils disaient « sur quel tribunal Arminius harangua son armée, combien il dressa de gibets, fit creuser de fosses pour les prisonniers; par quelles insultes son orgueil outragea les enseignes et les aigles romaines. »

LXII. Ainsi les soldats présents sur le théâtre du désastre recueillaient, après six ans, les ossements de trois légions; et, sans savoir s'ils couvraient de terre la dépouille d'un proche ou d'un étranger, animés contre l'ennemi d'une colère nouvelle, et la vengeance dans le cœur aussi bien que la tristesse, ils ensevelissaient tous ces restes comme ceux d'un parent ou d'un frère. On éleva un tombeau, dont César posa le premier gazon; pieux devoir par lequel il honorait les morts et s'associait à la douleur des vivants. Toutes ces choses ne furent point approuvées de Tibère; soit que Germanicus ne pût rien faire

1. Dans le voisinage de la petite ville de Horn, en Westphalie.

qu'il n'y trouvât du crime; soit que l'image de tant de guer riers massacrés et privés de sépulture lui parût capable d refroidir l'armée pour les combats, et de lui inspirer la craint de l'ennemi; soit enfin qu'il pensât qu'un général, consacr par l'augurat et les rites les plus antiques, ne devait appro cher ses mains d'aucun objet funèbre.

LXIII. Cependant Arminius s'enfonçait dans des lieux im praticables. Germanicus l'y suivit, et, dès qu'il put le joindre il détacha sa cavalerie avec ordre d'enlever aux barbares un plaine qu'ils occupaient. Arminius se replie d'abord et se rap proche des forêts; puis il fait tout à coup volte-face, et or donne à ceux qu'il avait cachés dans les bois de s'élancer e avant. Cette nouvelle armée jette le trouble parmi les cavaliers des cohortes envoyées pour les soutenir sont entraînées dan leur fuite et augmentent le désordre. Elles allaient être pous sées dans un marais connu du vainqueur, dangereux pou des étrangers, si Germanicus n'eût fait avancer ses légions e bataille. Ce mouvement porta la terreur chez l'ennemi, la con fiance chez les nôtres, et l'on se sépara sans avantage décide Bientôt Germanicus ramena son armée vers l'Ems, et fit em barquer les légions sur la flotte. Une partie de la cavalerie eu ordre de regagner le Rhin en côtoyant l'Océan. Cécina mar chait séparément; et, quoiqu'il revînt par des routes connues Germanicus lui conseilla de passer au plus tôt les Long Ponts. On appelle ainsi une chaussée étroite, construite au trefois dans de vastes marais par L. Domitius. Des deux côté on ne trouve qu'un limon fangeux, une vase épaisse, entre coupée de ruisseaux. Tout autour, des bois s'élèvent en pent douce. Arminius les remplit de troupes; il avait, par des che mins plus courts et une marche rapide, devancé nos soldat chargés d'armes et de bagages. Cécina, incertain comment i pourrait à la fois rétablir les ponts, ruinés par le temps, et re pousser l'ennemi, résolut de camper en ce lieu et d'employe une partie de son armée au travail et l'autre au combat.

LXIV. Les barbares, essayant de forcer nos postes pou tomber sur les travailleurs, attaquent de front, en flanc, d tous les côtés; les cris des ouvriers se mêlent aux cris de combattants. Tout se réunissait contre les Romains, une fang profonde et glissante, où le pied ne pouvait ni se tenir ni avan cer, la pesanteur de leurs cuirasses, la difficulté de lancer le javelines au milieu des eaux. Les Chérusques avaient pour eu l'habitude de combattre dans les marais, une haute stature e

la distance où atteignaient leurs longues piques. Nos légions commençaient à plier, quand la nuit vint les soustraire à un combat inégal. Le succès rendait les Germains infatigables : au lieu de prendre du repos, ils détournent toutes les eaux qui coulent des hauteurs environnantes, les versent dans la vallée, et, en noyant les ouvrages faits, doublent le travail du soldat. C'était la quarantième année que Cécina passait dans les camps, soit à obéir, soit à commander : l'expérience de la bonne et de la mauvaise fortune l'avait aguerri contre la crainte. Après avoir calculé toutes les chances, il ne trouva d'autre parti à prendre que de contenir l'ennemi dans les bois, tandis qu'il ferait passer d'abord les blessés et les bagages. Entre les collines et les marais s'allongeait une plaine étroite, où l'on pouvait ranger une armée sur peu de profondeur. Il choisit la cinquième légion pour former la droite; il donne la gauche à la vingt et unième; la première devait conduire la marche, et la vingtième la protéger par derrière.

LXV. La nuit fut sans repos des deux côtés; mais les festins joyeux des barbares, leurs chants d'allégresse, leurs cris effrayants répercutés par l'écho des vallées et des bois; et, chez les Romains, des feux languissants, des soldats couchés auprès des palissades ou errant le long des tentes, moins occupés de veiller qu'incapables de dormir, faisaient un étrange contraste. Un songe affreux épouvanta le général : Quintilius Varus, tout couvert de sang, lui parut se lever du fond de ces marais; il crut entendre, sans toutefois y obéir, sa voix qui l'appelait, et repousser sa main étendue vers lui. Au retour de la lumière, les légions envoyées sur les ailes, soit crainte, soit esprit de révolte, quittèrent leur poste et gagnèrent à la hâte un champ situé au delà du marais. Arminius pouvait charger sans obstacle : il ne le fit point. Mais quand il vit les bagages embarrassés dans la fange et dans les fossés, et, tout autour, les soldats en désordre, les enseignes confondues, il profita de ce moment où chaque homme, tout entier au soin de sa conservation, n'entend plus la voix des chefs, pour donner aux Germains le signal de l'attaque : « Voilà Varus, s'écrie-t-il; voilà ses légions que leur fatalité nous livre une seconde fois. » Il dit; et, avec l'élite de ses guerriers, il rompt notre ligne, et s'attache surtout à blesser les chevaux. Le pied manquait à ces animaux sur une terre glissante et mouillée de leur sang : ils renversent leurs cavaliers, dispersent tout devant eux, écrasent tout sur leurs pas. Les plus laborieux efforts se firent

autour des aigles, qu'on ne pouvait ni porter à travers une grêle de traits, ni planter sur un sol fangeux. Cécina, en soutenant le courage des siens, eut son cheval tué sous lui. Il tomba et allait être enveloppé, sans la résistance de la première légion. L'avidité de l'ennemi, qui laissa le carnage pour courir au butin, permit aux légions d'atteindre, vers le soir, un terrain découvert et solide. Mais la fin de leurs maux n'était pas venue : il fallait élever des retranchements et en amasser les matériaux. Les instruments propres à remuer les terres et à couper le gazon étaient perdus en grande partie. On n'avait plus ni tentes pour les soldats, ni médicaments pour les blessés : pendant qu'on se partageait quelques vivres souillés de sang et de boue, l'horreur de cette nuit funeste, l'attente d'un lendemain qu'on croyait le dernier pour tant de milliers d'hommes, remplissaient le camp de lamentations.

LXVI. Le hasard voulut qu'un cheval, ayant rompu ses liens et fuyant épouvanté par le bruit, renversât quelques hommes sur son passage. L'effroi devint général : on crut que les Germains avaient pénétré dans le camp; et chacun se précipita vers les portes, principalement vers la décumane[1], qui, étant du côté opposé à l'ennemi, paraissait la plus sûre pour la fuite. Cécina, qui avait reconnu que c'était une fausse alarme, essayait vainement d'arrêter les fuyards : ni ses ordres, ni ses prières, ni son bras, ne pouvaient les retenir. Enfin la pitié les retint : il se coucha en travers de la porte, et les soldats n'osèrent marcher sur le corps de leur général. En même temps les tribuns et les centurions les détrompèrent sur le sujet de leur frayeur.

LXVII. Alors il les rassemble sur la place d'armes, et, après leur avoir ordonné de l'écouter en silence, il les avertit de ce qu'exigent le temps et la nécessité. « Ils n'ont de salut que dans les armes; mais la prudence doit en régler l'usage : il faut rester dans le camp jusqu'à ce que les barbares, espérant le forcer, soient au pied des remparts; alors ils sortiront de tous les côtés à la fois, et cette sortie les mène au Rhin. En fuyant,

1. Les camps romains étaient carrés et avaient une porte au milieu de chaque face. Celle qui était à la tête du camp, vis-à-vis de la tente du général, s'appelait la porte prétorienne : c'est par là que l'armée sortait pour la marche ou pour le combat. La décumane était du côté opposé : on la nommait ainsi, comme la plus voisine de la dixième cohorte de chaque légion.

ils trouveraient de plus vastes forêts, des marais plus profonds, un ennemi féroce; vainqueurs, la gloire et les distinctions les attendent. » Il invoque tour à tour les souvenirs de la famille et l'honneur militaire; les revers, il n'en parle pas. Ensuite il fait amener les chevaux des lieutenants et des tribuns, en commençant par les siens; et, sans rien considérer que le mérite, il les donne aux plus braves. Ceux-ci devaient charger d'abord, ensuite l'infanterie.

LXVIII. L'espoir, l'impatience, la lutte des opinions entre les chefs, ne tenaient pas les Germains dans une moindre agitation. Arminius voulait qu'on laissât partir les Romains, et que, pendant leur marche à travers des lieux difficiles et marécageux, on les enveloppât de nouveau. L'avis d'Inguiomère, plus violent et plus goûté des barbares, était de donner l'assaut. « La victoire serait prompte, les prisonniers plus nombreux, et l'on sauverait tout le butin. » Au lever du jour ils remplissent les fossés, jettent des claies, gravissent au haut des retranchements, où quelques soldats clair-semés semblaient immobiles de frayeur. Dès que Cécina les vit attachés à la palissade, il donna le signal aux cohortes. Clairons, trompettes, tout sonne à la fois; bientôt un cri part, on s'élance et l'on enveloppe les Germains par derrière, en leur demandant où sont à présent leurs marais et leurs bois : « Ici tout est égal, le terrain et les dieux. » Les ennemis avaient cru trouver un pillage facile, une poignée d'hommes mal armés : le son des trompettes, l'éclat des armes, leur firent une impression de terreur d'autant plus profonde qu'elle était inattendue. Ils tombaient par milliers, aussi déconcertés dans la mauvaise fortune qu'impétueux dans la bonne. Les deux chefs abandonnèrent le combat, Arminius sain et sauf, Inguiomère grièvement blessé. On fit main-basse sur la multitude, tant que dura la colère et le jour. La nuit ramena nos légions avec plus de blessures que la veille, et ne souffrant pas moins de la disette des vivres; mais elles retrouvèrent tout dans la victoire, santé, vigueur, abondance.

LXIX. Cependant le bruit s'était répandu que l'armée avait été surprise, et que les Germains victorieux s'avançaient vers les Gaules; et, si Agrippine n'eût empêché qu'on rompît le pont établi sur le Rhin, il se trouvait des lâches qui n'eussent pas reculé devant cette infamie. Mais cette femme courageuse remplit, pendant ces jours d'alarmes, les fonctions de général; elle distribua des vêtements aux soldats pauvres, des secours

aux blessés. Pline [1], historien des guerres de Germanie, rapporte qu'elle se tint à la tête du pont, adressant aux légions, à mesure qu'elles passaient, des éloges et des remercîments. Ces actes furent profondément ressentis par Tibère. Selon lui, « tant de zèle n'était point désintéressé, et l'on enrôlait contre un autre ennemi que le barbare. Quel soin resterait donc aux empereurs, si une femme faisait la revue des cohortes, approchait des enseignes, essayait les largesses ? comme si ce n'était pas assez se populariser que de promener en habit de soldat le fils d'un général, et de donner à un César le nom de Caligula ! Déjà le pouvoir d'Agrippine était plus grand sur les armées que celui des lieutenants, que celui des généraux : une femme avait étouffé une sédition contre laquelle le nom du prince avait été impuissant. » Séjan envenimait encore et aggravait ces reproches, semant, dans une âme qu'il connaissait à fond, des haines qui couveraient en silence, pour éclater quand l'orage serait assez grossi.

LXX. Cependant Germanicus, afin que sa flotte voguât plus légère parmi les bas-fonds, ou s'échouât plus doucement à à l'instant du reflux, débarqua la seconde et la quatorzième légions, et chargea Vitellius de les ramener par terre. Vitellius marcha d'abord sans obstacle sur une grève sèche, ou à peine atteinte par la vague expirante. Bientôt, poussée par le vent du nord, une de ces marées d'équinoxe, où l'Océan s'élève à sa plus grande hauteur, vint assaillir et rompre nos bataillons. La terre se couvre au loin : mer, rivages, campagnes, tout présente un aspect uniforme. On ne distingue plus les fonds solides des sables mouvants, les gués des abîmes. Le soldat est renversé par la lame, noyé dans les gouffres, heurté par les chevaux, les bagages, les corps morts, qui flottent entre les rangs. Les manipules se confondent ; les hommes sont dans l'eau tantôt jusqu'à la poitrine, tantôt jusqu'au cou ; quelquefois, le sol manquant sous leurs pieds, ils sont engloutis ou dispersés. C'est en vain qu'ils s'encouragent de la voix et luttent contre les vagues. Le brave n'a aucun avantage sur le lâche, le sage sur l'imprudent, le conseil sur le hasard : tout est enveloppé dans l'inévitable tourmente. Enfin Vitellius parvint à gagner une éminence, où il rallia son armée. Ils y passèrent la nuit, sans provisions, sans feu, la plupart nus ou le corps tout meurtri, non moins à plaindre que des malheureux en-

1. Pline l'ancien.

tourés par l'ennemi : ceux-là du moins ont la ressource d'un trépas honorable; ici la mort était sans gloire. La terre reparut avec le jour, et l'on atteignit les bords de l'Hunsing[1], où Germanicus avait conduit sa flotte. Il y fit rembarquer les deux légions. Le bruit courait qu'elles avaient été submergées, et l'on ne crut à leur conservation qu'en voyant César et l'armée de retour.

LXXI. Déjà Stertinius, envoyé pour recevoir à discrétion Ségimère, frère de Ségeste, l'avait amené lui et son fils dans la cité des Ubiens. Tous deux obtinrent leur pardon, Ségimère facilement, son fils avec plus de peine : il avait, disait-on, insulté le cadavre de Varus. Au reste les Gaules, l'Espagne, l'Italie, rivalisèrent de zèle pour réparer les pertes de l'armée : chaque peuple offrit ce qu'il avait, des armes, des chevaux, de l'or. Germanicus loua leur empressement, et n'accepta que des hommes et des chevaux pour la guerre. Il secourut les soldats de sa bourse; et, afin d'adoucir encore par ses manières affables le souvenir de leurs maux, il visitait les blessés, relevait leurs belles actions. En examinant les blessures, il encourageait celui-ci par l'espérance, celui-là par la gloire, tous par des paroles et des soins qui lui gagnaient les cœurs et les affermissaient pour l'heure des combats.

LXXII. On décerna cette année les ornements du triomphe[2] à Cécina, à L. Apronius et à C. Silius, pour la part qu'ils avaient eue aux succès de Germanicus. Tibère refusa le nom de père de la patrie, dont le peuple s'obstinait à le saluer; et, malgré l'avis du sénat, il ne permit pas qu'on jurât sur ses actes[3], affectant de répéter « que rien n'est stable dans la vie, et que, plus on l'aurait placé haut, plus le poste serait glissant. » Et cependant cette fausse popularité n'en imposait à personne. Il avait remis en vigueur la loi de majesté; loi qui

1. Rivière qui passe à Groningue.

2. Le général honoré de cette distinction avait le droit de porter la robe triomphale à certains jours et dans de certaines cérémonies; et on lui érigeait une statue qui le représentait avec ce costume et couronné de laurier.

3. Les triumvirs imaginèrent les premiers de jurer eux-mêmes et de faire jurer par les autres qu'ils regarderaient comme inviolables et sacrés les actes de Jules César. Ce serment eut lieu le 1er janvier 712. Le même jour de l'an 730, le sénat ratifia, par un serment pareil, tout ce qu'avait fait Auguste; et l'usage s'établit de jurer ainsi, au renouvellement de l'année, sur les actes de l'empereur régnant et de ses prédécesseurs.

chez les anciens, avec le même nom, embrassait des objets tout différents, trahisons à l'armée, séditions à Rome, atteinte portée par un magistrat prévaricateur à la majesté du peuple romain. On condamnait les actions, les paroles restaient impunies : Auguste le premier étendit cette loi aux libelles scandaleux, indigné de l'audace de Cassius Sévérus, dont les écrits insolents avaient diffamé des hommes et des femmes d'un rang illustre. Dans la suite Tibère, consulté, par le préteur Pompéius Macer, s'il fallait recevoir les accusations de lèse-majesté, répondit que les lois devaient être exécutées. Lui aussi avait été aigri par des vers anonymes qui coururent alors sur sa cruauté, son orgueil, et son aversion pour sa mère.

LXXIII. Il ne sera pas inutile de rapporter ici quel essai fut tenté sur Falanius et Rubrius, simples chevaliers romains, de ces sortes d'accusations : on verra avec quelle adresse Tibère jeta au sein de la république les premiers germes d'un mal si funeste, et comment l'incendie, étouffé un instant, finit par éclater et par tout dévorer. L'accusateur reprochait à Falanius d'avoir reçu dans une de ces confréries que chaque maison réunissait alors pour le culte d'Auguste, un pantomine de mœurs infâmes, nommé Cassius, et d'avoir, en vendant ses jardins, livré en même temps la statue d'Auguste. Le crime imputé à Rubrius était d'avoir profané par un faux serment le nom de ce prince. Informé de ces accusations, Tibère écrivit aux consuls « que son père n'avait pas reçu l'apothéose pour la perte des citoyens; que l'histrion Cassius avait coutume d'assister, avec d'autres hommes de sa profession, aux jeux que Livie célébrait en mémoire de son époux: qu'on pouvait, sans outrager la religion, comprendre la statue d'Auguste, comme celles des autres divinités, dans la vente des maisons et des jardins; qu'à l'égard du parjure, il fallait le considérer comme si l'offense était faite à Jupiter, et laisser aux dieux le soin de venger les dieux. »

LXXIV. Peu de temps après, Granius Marcellus, gouverneur de Bithynie, fut accusé de lèse-majesté par son propre questeur, Cépio Crispinus, auquel se joignit Romanus Hispo. Crispinus fut l'inventeur d'une industrie que le malheur des temps et l'effronterie des hommes mirent depuis fort en vogue. Pauvre, obscur, intrigant, il s'adressa d'abord, par des voies obliques et à l'aide de mémoires secrets, à la cruauté du prince. Bientôt il attaqua les plus grands noms; et, puissant auprès d'un seul, abhorré de tous, il donna un exemple dont les imi-

tateurs, devenus riches et redoutables d'indigents et méprisés qu'ils étaient, firent la perte d'autrui, et à la fin se perdirent eux-mêmes. Cépion reprochait à Marcellus d'avoir tenu sur Tibère des discours injurieux; délation d'un succès infaillible : l'accusateur choisissait les traits les plus hideux de la vie du prince, et les mettait dans la bouche de l'accusé; comme les faits étaient vrais, on croyait facilement aux paroles. Hispon ajouta « que la statue de Marcellus était placée plus haut que celles des Césars, et que, d'une autre statue, on avait ôté la tête d'Auguste pour y substituer celle de Tibère. » A ces mots Tibère éclate, et, sortant brusquement de son silence, il s'écrie « que, lui aussi, il donnera sa voix dans cette cause, et qu'il la donnera tout haut et avec serment. » C'était obliger les autres à en faire autant. Quelques accents restaient encore à la liberté mourante : « Apprends-nous, César, lui dit Cn. Piso, dans quel rang tu opineras. Si tu parles le premier, j'aurai sur qui me régler. Si tu ne parles qu'après nous, je crains d'être, sans le savoir, d'un autre avis que le tien. » Déconcerté par cette question, Tibère comprit qu'il s'était emporté trop loin, et, patient par repentir, il souffrit que Marcellus fût absous du crime de lèse-majesté. Restait celui de concussion, pour lequel on alla devant des récupérateurs [1].

LXXV. Ce n'était pas assez pour Tibère des procédures sénatoriales : il assistait encore aux jugements ordinaires, assis dans un coin du tribunal, afin de ne pas déplacer le préteur de sa chaise curule; et sa présence fit échouer, dans plus d'une affaire, les brigues et les sollicitations des grands; mais, si cette influence profitait à la justice, c'était aux dépens de la liberté. Vers ce temps-là, le sénateur Pius Aurélius se plaignit que la construction d'un chemin et d'un aqueduc avait mis sa maison en danger de ruine, et recourut à la protection du sénat. Les préteurs de l'épargne [2] combattant sa demande, Tibère y pourvut et lui paya le prix de ses bâtiments. Ce prince aimait à faire un noble usage de ses trésors; c'est une vertu qu'il conserva longtemps après avoir abjuré toutes les autres. Propertius Céler, ancien préteur, qui demandait à se retirer

1. Commissaires donnés aux parties par le préteur, ou, comme ici, par le sénat, pour estimer en argent une réparation d'injure ou une restitution de deniers.

2. Auguste, en 726, chargea deux préteurs de l'administration du trésor public.

du sénat à cause de son indigence, reçut de sa générosité un million de sesterces[1]; c'était un fait connu que son père l'avait laissé sans fortune. D'autres aspirèrent aux mêmes faveurs : il leur enjoignit de faire approuver leurs motifs par le sénat; tant l'esprit de sévérité rendait amer jusqu'au bien qu'il faisait ! Tous préférèrent la pauvreté et le silence à des bienfaits achetés par un pénible aveu.

LXXVI. Cette même année le Tibre, grossi par des pluies continuelles, avait inondé les parties basses de Rome, et entraîné, en se retirant, une grande quantité de ruines et de cadavres. Asinius Gallus voulait que l'on consultât les livres sibyllins : Tibère s'y opposa, aussi mystérieux en religion qu'en politique. Mais il fut décidé que L. Arruntius et Atéius Capito chercheraient les moyens de contenir le fleuve. L'Achaïe et la Macédoine imploraient une diminution des charges : on les délivra pour le moment du gouvernement proconsulaire, et on les remit aux mains de César. Drusus avait offert, au nom de Germanicus, son frère, et au sien, un combat de gladiateurs : il y présida et vit couler un sang, vil d'ailleurs, avec une joie trop marquée. Le peuple s'en alarma, et son père, dit-on, lui en fit des reproches. Celui-ci ne parut point à ce spectacle, et l'on interpréta diversement son absence. C'était, selon les uns, dégoût de réunions; selon d'autres, tristesse d'humeur et crainte d'un fâcheux parallèle; car Auguste se montrait à ces jeux de l'air le plus affable. Je ne puis croire qu'il eût voulu ménager à son fils l'occasion de mettre sa cruauté au grand jour et de s'aliéner les cœurs : toutefois cela fut dit aussi.

LXXVII. Les désordres du théâtre, qui avaient commencé l'année précédente, éclatèrent avec une nouvelle fureur. Des hommes furent tués parmi le peuple; des soldats même et un centurion périrent, et un tribun prétorien fut blessé, en voulant apaiser le tumulte et faire respecter les magistrats. Un rapport fut fait au sénat sur cette sédition; et l'on proposait de donner aux préteurs le droit de frapper de verges les histrions. Hatérius, tribun du peuple, s'y opposa et fut vivement combattu par Asinius Gallus, sans qu'il échappât un seul mot à Tibère : il aimait à laisser au sénat ces simulacres de liberté. Cependant l'opposition prévalut, parce qu'une ancienne décision

1. Cette somme, à la fin d'Auguste et au commencement de Tibère, équivalait à 198 798 fr. de notre monnaie.

d'Auguste mettait les histrions à l'abri des verges, et que les paroles d'Auguste étaient pour Tibère des lois inviolables. On fit plusieurs règlements pour borner le salaire des pantomimes et réprimer la licence de leurs partisans : les plus remarquables défendaient aux sénateurs d'entrer dans les maisons des pantomimes, aux chevaliers de leur faire cortége en public, à eux-mêmes de donner des représentations ailleurs qu'au théâtre. Les préteurs furent autorisés à punir de l'exil tout spectateur qui troublerait l'ordre.

LXXVIII. La permission d'élever un temple à Auguste dans la colonie de Tarragone fut accordée aux Espagnols, et ce fut un exemple pour toutes les provinces. Le peuple demandait la suppression du centième imposé sur les ventes depuis les guerres civiles. Tibère déclara par un édit que ce revenu était la seule ressource du trésor militaire, et que même il ne suffirait pas, si la vétérance n'était reculée jusqu'à la vingtième année de service. Ainsi les concessions onéreuses arrachées par la dernière sédition, et qui fixaient le congé à seize ans, furent révoquées pour l'avenir.

LXXIX. Le sénat examina ensuite, sur le rapport d'Arruntius et d'Atéius, si, afin de prévenir les débordements du Tibre, on donnerait un autre écoulement aux lacs et aux rivières qui le grossissent. On entendit les députations des municipes et des colonies. Les Florentins demandaient en grâce que le Clain ne fût pas détourné de son lit pour être rejeté dans l'Arno, ce qui causerait leur ruine. Ceux d'Intéramne[1] parlèrent dans le même sens : « On allait, disaient-ils, abîmer sous les eaux et changer en des marais stagnants les plus fertiles campagnes de l'Italie, si l'on ne renonçait pas au projet de diviser le Nar en petits ruisseaux. » Réate[2] ne se taisait pas sur le danger de fermer l'issue par où le lac Vélin se décharge dans le Nar : « Bientôt ce lac inonderait les plaines environnantes. La nature avait sagement pourvu aux intérêts des mortels, en marquant aux rivières leurs routes et leurs embouchures, le commencement et la fin de leur cours. Quelque respect aussi était dû à la religion des alliés, chez qui les fleuves de la patrie avaient un culte, des bois sacrés, des autels; le Tibre lui-même, déshérité du tribut des ondes voisines, s'indignerait de couler moins glorieux. » Les prières des villes, ou la difficulté des

1. Terni, dans l'Ombrie, sur le Nar, aujourd'hui la Néra.
2. Maintenant Riéti, au pays des Sabins, près du *lacus Velinus*.

travaux, ou enfin la superstition, firent prévaloir l'avis de Pison, qui conseillait de ne rien changer.

LXXX. Poppéus Sabinus fut continué dans le gouvernement de Mésie, auquel on joignit l'Achaïe et la Macédoine. Ce fut une des maximes de Tibère de laisser longtemps l'autorité dans les mêmes mains; et, sous lui, plus d'un gouverneur garda jusqu'à la mort son armée ou sa juridiction. On en donne différents motifs : les uns disent que, pour s'épargner l'ennui de nouveaux choix, il maintenait irrévocablement les premiers; d'autres, que sa jalousie craignait de satisfaire trop d'ambitions. Quelques-uns pensent que la finesse de son esprit n'empêchait pas les perplexités de son jugement. Il ne recherchait point les vertus éminentes, et d'un autre côté il haïssait les vices; il avait peur des gens de bien pour lui-même, des méchants pour l'honneur public. Cette irrésolution l'entraîna jusqu'à donner des provinces à des gouverneurs qu'il ne devait pas laisser sortir de Rome.

LXXXI. Il tint alors pour la première fois les comices consulaires. Je n'oserais rien affirmer sur cette élection ni sur celles qui la suivirent, tant je trouve de contradictions dans les historiens et dans les discours mêmes du prince. Tantôt, sans dire le nom des candidats, il parlait de leur origine, de leur vie, de leurs campagnes, de manière à les faire reconnaître; tantôt, supprimant jusqu'à cette désignation, il les exhortait à ne point troubler les comices par des brigues, et leur promettait de solliciter pour eux. Souvent il dit que les seuls qui eussent déclaré devant lui leurs prétentions étaient ceux dont il avait remis les noms aux consuls, que d'autres pouvaient encore se présenter, s'ils comptaient sur leur crédit ou sur leurs titres : paroles spécieuses, mais vaines ou perfides; dehors trompeurs de liberté, dont se couvrait la tyrannie, pour éclater un jour avec plus de violence.

LIVRE SECOND.

Ce livre renferme un espace de quatre ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
769	16	T. Statilius Sisenna Taurus. L. Scribonius Libo.
770	17	C. Cécilius Rufus. L. Pomponius Flaccus Grécinus.
771	18	Cl. Tibérius Néro César Augustus, III. Germanicus César, II.
772	19	M. Julius Silanus. L. Norbanus Flaccus.

I. Sous les consuls Sisenna Statilius Taurus et L. Libo, des troubles agitèrent les royaumes de l'Orient et les provinces romaines. Le signal fut donné par les Parthes, qui, sujets d'un roi qu'ils avaient demandé à Rome et reconnu volontairement, le méprisaient comme étranger, quoique du sang des Arsacides. Ce roi était Vonon, qu'Auguste avait reçu en otage de Phraate. Car Phraate, quoiqu'il eût chassé nos armées et nos généraux, n'en avait pas moins rendu à Auguste tous les hommages du respect; et, pour mieux s'assurer son amitié, il lui avait envoyé une partie de ses enfants, moins toutefois par crainte des Romains que par défiance des siens.

II. Après la mort de Phraate et des rois ses successeurs, une ambassade vint à Rome au nom des grands du royaume, qui, las de voir couler le sang, redemandaient Vonon, le plus âgé de ses fils. Cette démarche flatta l'orgueil d'Auguste, qui renvoya le prince enrichi de ses dons. Les barbares l'accueillirent avec ces transports dont ils ont coutume de saluer leurs nouveaux maîtres. Mais bientôt, honteux de leur choix, ils s'accusent « d'avoir dégradé le nom des Parthes, en allant chercher dans un autre monde un roi corrompu par les arts de l'ennemi. Le trône des Arsacides était donc tenu et donné comme une province romaine! Où était la gloire de ces héros qui avaient tué Crassus et chassé Marc-Antoine, si un esclave de César, flétri par tant d'années de servitude, régnait sur les

Parthes ? » Ainsi s'exprimait leur indignation, que Vonon achevait d'enflammer par son éloignement pour les usages des ancêtres, chassant rarement, aimant peu les chevaux, ne paraissant jamais dans les villes que porté en litière, et dédaignant les festins du pays. On tournait encore en dérision son cortége de Grecs et son cachet apposé sur les plus vils objets. Même son abord facile et son humeur prévenante, qualités ignorées de ces barbares, n'étaient pour eux que des vices nouveaux. Un air étranger rendait en lui le bien et le mal également odieux.

III. Ils appellent donc Artaban, autre prince Arsacide, élevé chez les Dahes[1], qui, vaincu dans un premier combat, retrouve des forces et s'empare du trône. Vonon fugitif se retira en Arménie, pays alors sans maître, et dont la foi partagée flottait entre les Parthes et les Romains depuis le crime d'Antoine, qui, après avoir, sous le nom d'ami, attiré dans un piége Artavasde, roi des Arméniens, le chargea de fers et finit par le tuer. Artaxias, fils de ce prince, ennemi de Rome à cause du souvenir de son père, se maintint, lui et son royaume, avec le secours des Arsacides. Artaxias ayant péri par la trahison de ses proches, Tigrane fut donné par Auguste aux Arméniens, et conduit dans ses États par Tibérius Néro[2]. Le trône ne resta pas longtemps à Tigrane, non plus qu'à ses enfants, quoique, selon l'usage des barbares, le frère et la sœur eussent associé leur lit et leur puissance. Un autre Artavasde fut imposé par Auguste, puis renversé, non sans perte pour nous.

IV. C'est alors que Caïus César[3] fut choisi pour pacifier l'Arménie. Il la donna au Mède Ariobarzane, dont les avantages extérieurs et le grand courage plaisaient aux Arméniens. Ariobarzane périt d'une mort fortuite, et sa race fut rejetée. Les Arméniens essayent alors du gouvernement d'une femme, nommée Érato, la chassent bientôt; puis irrésolus, livrés à l'anarchie, moins libres que sans maître, ils placent enfin sur le trône le fugitif Vonon. Mais Artaban le menaçait, les Arméniens étaient peu capables de le défendre, et, si nous embrassions sa querelle, il fallait avoir la guerre avec les Parthes : le gouverneur de Syrie, Créticus Silanus, l'attire dans sa province et le retient captif, en lui laissant le nom et l'appareil

1. Nation scythe, qui a donné son nom à la province appelée encore aujourd'hui Dahistan.

2. Depuis, l'empereur Tibère.

3. Fils d'Agrippa et de Julie, petit-fils d'Auguste.

de roi. Nous dirons plus tard[1] comment Vonon essaya d'échapper à cette dérision.

V. Tibère vit sans déplaisir les troubles de l'Orient : ils lui donnaient un prétexte pour enlever Germanicus à ses vieilles légions et le livrer, dans de nouvelles provinces, aux doubles attaques de la fortune et de la perfidie. Mais lui, d'autant plus occupé de hâter sa victoire, qu'il connaissait mieux le dévouement de ses troupes et la haine de son oncle, réfléchit à la conduite de la guerre, et à ce qu'en trois ans d'expéditions il a éprouvé d'heureux ou de funeste. Il juge « que les Germains, toujours défaits en plaine et en bataille rangée, ont pour eux leurs bois et leurs marais, des étés courts, des hivers prématurés ; que les soldats souffrent moins du fer de l'ennemi que de la longueur des marches et de la perte de leurs armes ; que la Gaule épuisée ne peut plus fournir de chevaux ; qu'une longue file de bagages est facile à surprendre, difficile à protéger ; que par mer, au contraire, l'invasion serait rapide, inattendue ; la campagne commencerait plus tôt ; les légions et les convois vogueraient ensemble ; et la cavalerie, en remontant les fleuves, arriverait toute fraîche, hommes et chevaux, au cœur de la Germanie. »

VI. Il tourne donc ses vues de ce côté ; et, pendant que P. Vitellius et C. Antius vont régler le cens des Gaules, Silius, Antéius et Cécina sont chargés de construire une flotte. Mille vaisseaux parurent suffisants et furent bientôt achevés. Les uns étaient courts, étroits de poupe et de proue, larges de flancs, afin de mieux résister aux vagues ; les autres à carènes plates, pour pouvoir échouer sans péril ; la plupart à double gouvernail, afin qu'en changeant de manœuvre on les fît aborder à volonté par l'un ou l'autre bout ; un grand nombre pontés, pour recevoir les machines ou servir au transport des chevaux et des provisions ; tous bons voiliers, légers sous la rame, et montés par des soldats dont l'ardeur rendait cet appareil plus imposant et plus formidable. L'île des Bataves[2] fut assignée pour rendez-vous, à cause de ses abords faciles et de la commodité qu'elle offre pour embarquer des troupes et envoyer la guerre sur un autre rivage. Car le Rhin, jusque-là contenu dans un seul lit, ou n'embrassant que des îles de médiocre étendue, se partage, à l'entrée du territoire batave, comme en deux fleuves différents. Le bras qui coule le long

1. Voy. ci-dessous, chap. LXVIII. — 2. Voy. *Histoires*, IV, XII.

de la Germanie conserve son nom et la violence de son cours jusqu'à ce qu'il se mêle à l'Océan. Plus large et plus tranquille, celui qui arrose la frontière gauloise reçoit des habitants le nom de Vahal, et le perd bientôt en se réunissant à la Meuse, avec laquelle il se décharge dans ce même Océan par une vaste embouchure.

VII. En attendant que sa flotte fût rassemblée, César envoya Silius avec un camp volant faire une incursion chez les Cattes. Lui-même, instruit qu'on assiégeait un fort établi sur la Lippe [1], y mena six légions. Silius, à cause des pluies qui survinrent, ne réussit qu'à enlever un peu de butin, avec la femme et la fille d'Arpus, chef des Cattes. Quant à César, les assiégeants ne lui fournirent pas l'occasion de combattre, s'étant dispersés à la nouvelle de son approche. Cependant ils avaient détruit le tombeau élevé dernièrement aux légions de Varus et un ancien autel consacré à Drusus. César releva l'autel, et rendit honneur à son père en défilant alentour à la tête des légions : il ne crut pas devoir rétablir le tombeau. Tout le pays situé entre le fort Aliso et le Rhin fut retranché et fermé par de nouvelles barrières.

VIII. La flotte arrivée, Germanicus fait partir en avant les provisions, distribue les légionnaires et les alliés sur les navires, et entre dans le canal qui porte le nom de Drusus [2], en priant son père « d'être propice à un fils qui ose marcher sur ses traces, et de le soutenir par l'inspiration de ses conseils et l'exemple de ses travaux. » Ensuite une heureuse navigation le porta par les lacs et l'Océan jusqu'à l'Ems. Il laissa la flotte à Amisia [3], sur la rive gauche, et ce fut une faute de n'avoir pas remonté le fleuve : il fallut faire passer l'armée sur la rive droite, où elle devait agir, et plusieurs jours furent perdus à construire des ponts. La cavalerie et les légions franchirent en bon ordre les premiers courants, la mer ne montant pas encore Il y eut de la confusion à l'arrière-garde, formée des auxi-

1. Ce fort avait été construit par Drusus, père de Germanicus, à l'endroit où la rivière d'Aliso se jette dans la Lippe.

2. Tout le monde convient, dit d'Anville, que ce canal est celui qui sort du Rhin sur la droite, au-dessous de la séparation du Vahal (ou Whaal), et qui se joint à l'Yssel près de Doesbourg. Il est appelé communément Nouvel-Yssel.

3. Amisia n'est pas Embden, puisque Embden est sur la rive droite de l'Ems. C'était quelque bourgade située sur la rive occidentale du fleuve, peut-être en face de la ville moderne.

liaires : les Bataves, qui en faisaient partie, voulurent braver le flot et se montrer habiles nageurs, et quelques-uns furent noyés. César traçait son camp lorsqu'on lui annonça que les Angrivariens s'étaient soulevés derrière lui. Stertinius, détaché aussitôt avec de la cavalerie et des troupes légères, punit cette perfidie par le fer et la flamme.

IX. Le Véser coulait entre les Romains et les Chérusques. Arminius parut sur la rive avec les autres chefs, et s'informa si César était présent. On lui répondit qu'il l'était; alors il demanda la permission de s'entretenir avec son frère. Ce frère, nommé parmi nous Flavius, servait dans nos troupes avec une fidélité remarquable, et quelques années auparavant il avait perdu un œil en combattant sous Tibère. L'entrevue accordée, Flavius, s'avance; Arminius le salue, renvoie son escorte, et demande que les archers qui bordaient notre rive s'éloignent pareillement. Quand ils se sont retirés, Arminius prie son frère de lui dire pourquoi il est ainsi défiguré. Flavius cite le lieu et le combat. Arminius veut savoir quelle a été sa récompense. Flavius énumère ce qu'il a reçu : une augmentation de paye, un collier, une couronne et d'autres présents militaires. Le Germain admira qu'on se fît esclave à si bon marché.

X. Ensuite le débat s'engage. L'un fait valoir « la grandeur romaine, les forces de César, les châtiments terribles réservés aux vaincus, la clémence offerte à quiconque se soumet, enfin la femme et le fils d'Arminius généreusement traités. » L'autre invoque « les droits sacrés de la patrie, la liberté de leurs ancêtres, les dieux tutélaires des Germains, une mère qui se joint à ses prières et conjure son fils de ne pas aimer mieux, déserteur de ses proches, de ses alliés, de sa nation, les trahir que de les commander. » Peu à peu ils s'emportèrent jusqu'aux injures; et, malgré le fleuve qui les séparait, ils allaient en venir aux mains, si Stertinius, accouru à la hâte, n'eût retenu Flavius, qui, bouillant de colère, demandait son cheval et ses armes. On voyait sur l'autre bord Arminius menaçant nous appeler au combat; car il jetait, parmi ses invectives, beaucoup de mots latins, qu'il avait appris lorsqu'il commandait dans nos armées un corps de Germains.

XI. Le lendemain, les barbares parurent en bataille au delà du Véser. César, persuadé qu'un général ne pouvait exposer ses légions sans avoir établi des ponts, avec des postes pour les défendre, fait passer à gué sa cavalerie. Stertinius et le primipilaire Émilius guidèrent le passage sur des points diffé-

rents, afin de partager l'attention de l'ennemi. Cariovalde, chef des Bataves, s'élança par l'endroit le plus rapide du fleuve. Les Chérusques, à l'aide d'une fuite simulée, l'attirent dans une plaine environnée de bois. Bientôt, sortis de leur embuscade, ils l'enveloppent, et culbutent tout ce qui résiste, poursuivent tout ce qui plie. Les Bataves, s'étant formés en cercle, sont attaqués de près par les uns, harcelés de loin par les autres. Cariovalde, après avoir soutenu longtemps la violence du combat, exhorte les siens à percer en masse les bataillons ennemis, se jette lui-même à travers les rangs les plus serrés, et, accablé de traits, ayant eu son cheval tué, il tombe, et autour de lui beaucoup de nobles bataves : les autres furent sauvés par leur courage, ou par la cavalerie de Stertinius et d'Émilius, qui vint les dégager.

XII. César, ayant passé le Véser, apprit d'un transfuge qu'Arminius avait choisi son champ de bataille, que d'autres nations s'étaient réunies à lui dans une forêt consacrée à Hercule, et qu'ils tenteraient sur le camp romain une attaque nocturne. On crut à ce rapport : on voyait d'ailleurs les feux de l'ennemi; et des éclaireurs, qui s'étaient plus avancés, annoncèrent des hennissements de chevaux et le bruit d'une immense et confuse multitude. A l'approche d'une affaire décisive, César voulut sonder les dispositions des soldats, et il réfléchissait aux moyens de rendre l'épreuve fidèle. Il connaissait « le penchant des tribuns et des centurions à donner plutôt de bonnes nouvelles que des avis certains, l'esprit servile des affranchis, la faiblesse des amis, trop enclins à flatter. Convoquer une assemblée n'était pas plus sûr : là, quelques voix commencent, toutes les autres répètent. Il fallait lire dans les âmes, lorsque les soldats, seuls, sans surveillants, au milieu des repas militaires, expriment librement leurs craintes et leurs espérances. »

XIII. Au commencement de la nuit, il sort de l'augural par une porte secrète, ignorée des sentinelles; et, suivi d'un seul homme, les épaules couvertes d'une peau de bête, il parcourt les rues du camp, s'arrête auprès des tentes, et là, confident de sa renommée, il entend l'un vanter la haute naissance du général, l'autre sa bonne mine, la plupart sa patience, son affabilité, son humeur toujours la même dans les affaires et dans les plaisirs. Tous se promettent de le payer de ses bienfaits sur le champ de bataille, et d'immoler à sa vengeance et à sa gloire un ennemi parjure et infracteur des traités. En

cet instant, un Germain qui parlait notre langue pousse son cheval jusqu'aux palissades, et d'une voix forte promet au nom d'Arminius, à tout déserteur, une femme, des terres, et cent sesterces par jour jusqu'à la fin de la guerre. Cette injure alluma la colère des légions : « Que le jour vienne, et qu'on livre bataille; le soldat saura prendre les terres des Germains et emmener leurs femmes ; ils en acceptent l'augure; les femmes et les trésors de l'ennemi seront le butin de la victoire. » Vers la troisième veille[1], les barbares insultèrent le camp, et se retirèrent sans avoir lancé un trait, lorsqu'ils virent les retranchements garnis de nombreuses cohortes et tous les postes bien gardés.

XIV. Cette même nuit mêla d'une douce joie le repos de Germanicus. Il lui sembla qu'il faisait un sacrifice, et que, le sang de la victime ayant rejailli sur sa robe, il en recevait une plus belle d'Augusta, son aïeule. Encouragé par ce présage, que confirmaient les auspices, il convoque les soldats et leur donne, avec une sagesse prévoyante, ses instructions pour la bataille qui s'approche. « Il ne fallait pas croire, disait-il, que les plaines fussent seules favorables au soldat romain; les bois et les défilés ne l'étaient pas moins, s'il profitait de ses avantages. Les immenses boucliers des barbares et leurs énormes piques n'étaient point, entre les arbres et au milieu des broussailles, d'un usage aussi commode que la javeline, l'épée et une armure serrée contre le corps. Il fallait presser les coups et chercher le visage avec la pointe des armes. Les Germains n'avaient ni cuirasses ni casques; leurs boucliers mêmes, sans cuir ni fer qui les consolidât, n'étaient que de simples tissus d'osier, ou des planches minces, recouvertes de peinture. Leur première ligne, après tout, était seule armée de piques; le reste n'avait que des bâtons durcis au feu ou de très-courts javelots. Et ces corps d'un aspect effroyable, vigoureux dans un choc de quelques instants, pouvaient-ils endurer une blessure? Insensibles à la honte, sans nul souci de leurs chefs, ils lâchaient pied, ils fuyaient, tremblant dans les revers, bravant le ciel et la terre dans la prospérité. Si l'armée, lasse des marches et de la mer, désirait la fin de ses travaux, elle la trouverait sur ce champ de bataille. Déjà elle était plus près de l'Elbe que du Rhin ; et là cessait toute guerre, si, foulant avec lui les tra-

1. Minuit. Les Romains comptaient douze heures du coucher au lever du soleil, et partageaient la nuit en quatre veilles de trois heures chacune.

ces de son père et de son oncle[1], elle le rendait vainqueur sur ce théâtre de leur gloire. » L'ardeur des soldats répondit aux paroles du général, et le signal du combat fut donné.

XV. De leur côté, Arminius et les autres chefs des Germains en attestent leurs guerriers : « Ces Romains, que sont-ils, sinon les fuyards de l'armée de Varus, qui, pour échapper à la guerre, se sont jetés dans la révolte; qui, le dos chargé de blessures ou le corps tout brisé par les flots et les tempêtes, viennent s'exposer de nouveau au fer de l'ennemi et au courroux des dieux, sans apporter même l'espérance? En effet, cachés dans leurs vaisseaux, ils ont cherché par mer des routes où nul homme ne pût ni les attendre ni les poursuivre; mais, quand on se mesurera corps à corps, ce ne sont ni les vents ni les rames qui les tireront de nos mains. Guerriers, rappelez-vous leur avarice, leur cruauté, leur orgueil. Que vous reste-t-il, sinon de sauver la liberté, ou de mourir avant de la perdre? »

XVI. Enflammés par ces discours et brûlant de combattre, ils descendent dans les champs qui portent le nom d'Idistavise [2]. C'est une plaine située entre le Véser et des collines, dont l'inégale largeur s'étend ou se resserre en suivant les sinuosités du fleuve et les saillies des montagnes. A l'extrémité s'élevait un bois de haute futaie, dont les arbres laissaient entre eux la terre dégarnie. L'armée des barbares se rangea dans la plaine et à l'entrée de ce bois. Les Chérusques seuls occupèrent les hauteurs, d'où ils devaient tomber sur les Romains au plus fort du combat. Voici l'ordre dans lequel marcha notre armée : les auxiliaires gaulois et germains en tête; ensuite les archers à pied; puis quatre légions, et Germanicus avec deux cohortes prétoriennes [3] et un corps de cavalerie d'élite; enfin quatre autres légions, l'infanterie légère et les archers à cheval, avec le reste des alliés. Le soldat était attentif et prêt au signal, afin que l'ordre de marche se transformât tout à coup en ordre de bataille.

XVII. Germanicus, voyant les bandes des Chérusques s'élancer, emportées par leur ardeur, commande à ses meilleurs

1. Drusus et Tibère.

2. Il faut chercher Idistavise sur la rive droite du Véser. Brotier la suppose près de Hameln, non loin du lieu où le maréchal d'Estrées remporta en 1757 la célèbre victoire d'Hastembeck.

3. Cohortes d'élite qui, dès le temps de la république, servaient de garde particulière au général dans ses campagnes.

escadrons d'attaquer en flanc, tandis que Stertinius, avec le reste de la cavalerie, tournerait l'ennemi et et le chargerait en queue : lui-même promit de les seconder à propos. En ce moment, huit aigles furent vus se dirigeant vers la forêt, où ils pénétrèrent. Frappé d'un augure si beau, Germanicus crie aux soldats « de marcher, de suivre ces oiseaux romains, ces divinités des légions. » Aussitôt l'infanterie se porte en avant ; et déjà la cavalerie enfonçait les flancs et l'arrière-garde. On vit, chose étrange! les deux parties d'une même armée se croiser dans leur fuite : ceux qui avaient occupé la forêt se sauvent dans la plaine, ceux de la plaine courent vers la forêt. Du haut de leurs collines, les Chérusques étaient précipités à travers cette mêlée. Parmi eux on distinguait Arminius blessé, qui, de son bras, de sa voix, de son sang, essayait de ranimer le combat. Il s'était jeté sur nos archers, tout prêt à les rompre, si les alliés, Rhètes, Vindéliciens et Gaulois, ne lui eussent opposé leurs cohortes. Toutefois, par un vigoureux effort et l'impétuosité de son cheval, il se fit jour, la face couverte du sang de sa blessure pour n'être pas reconnu : quelques-uns prétendent que les Cauques, auxiliaires dans l'armée romaine, le reconnurent cependant et le laissèrent échapper. La même valeur ou la même trahison sauva Inguiomère; le reste fut taillé en pièces. Un grand nombre, voulant passer le Véser à la nage, furent tués à coups de traits, ou emportés par le courant, ou abîmés dans l'eau par le poids l'un de l'autre et par l'éboulement des rives. Plusieurs cherchèrent sur les arbres un honteux refuge, et se cachèrent entre les branches : nos archers se firent un amusement de les percer de flèches ; ou bien l'arbre abattu les entraînait dans sa chute. Cette victoire fut grande et nous coûta peu de sang.

XVIII. Massacrés sans relâche depuis la cinquième heure [1] jusqu'à la nuit, les ennemis couvrirent de leurs armes et de leurs cadavres un espace de dix milles. On trouva, parmi les dépouilles, des chaînes qu'ils avaient apportées pour nos soldats ; tant ils se croyaient sûrs de vaincre. L'armée proclama Tibère *Imperator* sur le champ de bataille. Elle éleva un tertre avec un trophée d'armes, où l'on inscrivit le nom des nations vaincues.

1. Les Romains comptaient, du lever au coucher du soleil, douze heures, plus longues ou plus courtes suivant les saisons. Aux équinoxes, la cinquième heure serait, dans notre manière de mesurer le jour, onze heures du matin.

XIX. Ni blessures, ni morts, ni ravages, n'avaient allumé dans le cœur des Germains autant de colère et de vengeance que la vue de ce monument. Ces hommes, qui tout à l'heure s'apprêtaient à quitter leurs foyers et à se retirer de l'autre côté de l'Elbe, veulent des combats, courent aux armes : jeunes, vieux, peuple, grands, tout se lève à la fois et trouble par des incursions subites la marche des Romains. Enfin ils choisissent pour champ de bataille une plaine étroite et marécageuse, resserrée entre le fleuve et des forêts. Les forêts elles-mêmes étaient entourées d'un marais profond, excepté d'un seul côté, où les Angrivariens avaient construit une large chaussée qui servait de barrière entre eux et les Chérusques. L'infanterie se rangea sur cette chaussée ; la cavalerie se cacha dans les bois voisins pour prendre nos légions à dos, lorsqu'elles seraient engagées dans la forêt.

XX. Aucune de ces mesures n'était ignorée de César. Projets, positions, résolutions publiques ou secrètes, il connaissait tout, et faisait tourner les ruses des ennemis à leur propre ruine. Il charge le lieutenant Séius Tubéro de la cavalerie et de la plaine; il dispose les fantassins de manière qu'une partie entre dans la forêt par le côté où le terrain était plat, tandis que l'autre emporterait d'assaut la chaussée. Il prend pour lui-même le poste le plus périlleux, et laisse les autres à ses lieutenants. Le corps qui avançait de plain-pied pénétra facilement. Ceux qui avaient la chaussée à gravir recevaient d'en haut, comme à l'attaque d'un mur, des coups meurtriers. Le général sentit que, de près, la lutte n'était pas égale; il retire ses légions un peu en arrière, et ordonne aux frondeurs de viser sur la chaussée et d'en chasser les ennemis. En même temps les machines lançaient des javelots, dont les coups renversèrent d'autant plus de barbares que le lieu qu'ils défendaient les mettait plus en vue. Maître du rempart, Germanicus s'élance le premier dans la forêt à la tête des cohortes prétoriennes. Là on combattit corps à corps. La retraite était fermée à l'ennemi par le marais, aux Romains par le fleuve et les montagnes. De part et d'autre une position sans issue ne laissait d'espoir que dans le courage, de salut que dans la victoire.

XXI. Égaux par la bravoure, les Germains étaient inférieurs par la nature du combat et par celle des armes. Resserrés dans un espace trop étroit pour leur nombre immense, ne pouvant ni porter en avant et ramener leurs longues piques, ni s'élan-

cer par bonds et déployer leur agilité, ils étaient réduits à se défendre sur place, tandis que le soldat romain, le bouclier pressé contre la poitrine, l'épée ferme au poing, sillonnait de blessures leurs membres gigantesques et leurs visages découverts, et se frayait un passage en les abattant devant lui. Et déjà s'était ralentie l'ardeur d'Arminius, rebuté sans doute par la continuité des périls, ou affaibli par sa dernière blessure. Inguiomère lui-même, qui volait de rang en rang, commençait à être abandonné de la fortune plutôt que de son courage ; et Germanicus, ayant ôté son casque pour être mieux reconnu, criait aux siens « de frapper sans relâche; qu'on n'avait pas besoin de prisonniers ; que la guerre n'aurait de fin que quand la nation serait exterminée. » Sur le soir, il retira du champ de bataille une légion pour préparer le campement; les autres se rassasièrent jusqu'à la nuit du sang des ennemis; la cavalerie combattit sans avantage décidé.

XXII. Germanicus, après avoir publiquement félicité les vainqueurs, érigea un trophée d'armes avec cette inscription magnifique : « Victorieuse des nations entre le Rhin et l'Elbe, l'armée de Tibère César a consacré ce monument à Mars, à Jupiter, à Auguste. » Il n'ajouta rien sur lui-même, soit crainte de l'envie, soit qu'il pensât que le témoignage de la conscience suffit aux belles actions. Il chargea Stertinius de porter la guerre chez les Angrivariens; mais ils la prévinrent par la soumission et les prières; et, en ne se refusant à rien, ils se firent tout pardonner.

XXIII. Cependant l'été s'avançait, et quelques légions furent renvoyées par terre dans leurs quartiers d'hiver. Germanicus fit embarquer le reste sur l'Ems, et regagna l'Océan. D'abord la mer, tranquille sous ces mille vaisseaux, ne retentissait que du bruit de leurs rames, ne cédait qu'à l'impulsion de leurs voiles. Tout à coup, d'un sombre amas de nuages s'échappe une effroyable grêle. Au même instant les vagues tumultueuses, soulevées par tous les vents à la fois, ôtent la vue des objets, empêchent l'action du gouvernail. Le soldat, sans expérience de la mer, s'épouvante; et, en troublant les matelots ou les aidant à contre-temps, il rend inutile l'art des pilotes. Bientôt tout le ciel et toute la mer n'obéissent plus qu'au souffle du midi, dont la violence, accrue par l'élévation des terres de la Germanie, la profondeur de ses fleuves, les nuées immenses qu'il chasse devant lui, enfin par le voisinage des régions glacées du nord, disperse les vaisseaux, les entraîne

au large, ou les pousse vers des îles bordées de rocs escarpés ou de bancs cachés sous les flots[1]. On parvint à s'en éloigner un peu avec beaucoup d'efforts. Mais quand le reflux porta du même côté que le vent, il ne fut plus possible de demeurer sur les ancres, ni d'épuiser l'eau qui entrait de toutes parts. Chevaux, bêtes de somme, bagages, tout, jusqu'aux armes, est jeté à la mer pour soulager les navires, qui s'entr'ouvraient par les flancs ou s'enfonçaient sous le poids des vagues.

XXIV. Autant l'Océan est plus violent que les autres mers, et le ciel de la Germanie plus affreux que les autres climats, autant ce désastre surpassa par sa grandeur et sa nouveauté tous les désastres semblables. On n'avait autour de soi que des rivages ennemis, ou une mer si vaste et si profonde qu'on la regarde comme la limite de l'univers, et qu'on ne suppose pas de terres au delà. Une partie des vaisseaux fut engloutie. Un plus grand nombre fut jeté sur des îles éloignées[2], où les soldats, ne trouvant aucune trace d'habitation humaine, périrent de faim ou se soutinrent avec la chair des chevaux échoués sur ces bords. La seule trirème de Germanicus prit terre chez les Cauques. Pendant tous les jours et toutes les nuits qu'il y passa, on le vit errer sur les rochers et sur les pointes les plus avancées, s'accusant d'être l'auteur de cette grande catastrophe; et ses amis ne l'empêchèrent qu'avec peine de chercher la mort au sein des mêmes flots. Enfin la marée et un vent favorable ramenèrent le reste des navires, tout délabrés, presque sans rameurs, n'ayant pour voiles que des vêtements étendus, quelques-uns traînés par les moins endommagés. Germanicus les fit réparer à la hâte et les envoya visiter les îles. La plupart des naufragés furent ainsi recueillis. Les Angrivariens, nouvellement soumis, en rachetèrent beaucoup dans l'intérieur des terres, et nous les rendirent. D'autres, emportés jusqu'en Bretagne, furent renvoyés par les petits princes du pays. Plus chacun revenait de loin, plus il racon-

1. Sans doute les petites îles qui bordent la côte entre l'embouchure de l'Ems et celle du Véser; car le vent du midi dut porter les vaisseaux vers le nord : peut-être en échoua-t-il aussi entre l'Ems et le Rhin. Quoi qu'il en soit, il n'y a, dans ces îles, ni rochers à pic, ni côtes escarpées : c'est un rivage plat et sablonneux, ce qui explique comment les navires furent recueillis et ramenés après leur naufrage.

2. Walther indique les Orcades, les îles de Shetland, et celles qui bordent la Norvége.

tait de merveilles, bourrasques furieuses, oiseaux inconnus, poissons prodigieux, monstres d'une forme indécise entre l'homme et la bête: phénomènes réels ou fantômes de la peur.

XXV. Le bruit semé que la flotte était perdue, en relevant l'espoir des ennemis, excita Germanicus à réprimer leur audace. Il envoya Silius contre les Cattes avec trente mille hommes de pied et trois mille chevaux. Lui-même entra chez les Marses avec une armée encore plus forte. Leur chef Mallovendus, qui s'était rendu depuis peu, déclara qu'une des aigles de Varus était enfouie dans un bois voisin, et gardée par une poignée d'hommes. Aussitôt un détachement est envoyé pour attirer les barbares en avant, tandis qu'un autre irait par derrière et enlèverait l'aigle. Tous deux réussirent. Animé par ce succès, Germanicus s'enfonce dans le pays, le dévaste et le pille, sans que l'ennemi osât en venir aux mains; ou, s'il résistait quelque part, il était repoussé à l'instant, et jamais, au rapport des prisonniers, les Germains n'avaient ressenti une plus grande terreur. Ils disaient hautement « que les Romains étaient invincibles et à l'épreuve de tous les coups de la fortune, puisque, après le naufrage de leurs vaisseaux et la perte de leurs armes, lorsque les rivages étaient jonchés des cadavres de leurs hommes et de leurs chevaux, ils revenaient à la charge, aussi fiers, aussi intrépides, et comme multipliés. »

XXVI. Le soldat fut ramené dans les quartiers d'hiver, satisfait d'avoir compensé par la victoire les malheurs de la navigation. César mit le comble à la joie par sa munificence, en payant à chacun ce qu'il déclarait avoir perdu. On ne doutait plus que les ennemis découragés ne songeassent à demander la paix, et qu'une nouvelle campagne ne terminât la guerre. Mais Tibère, par de fréquents messages, pressait Germanicus de revenir à Rome, où le triomphe l'attendait. « C'était assez d'événements, assez de hasards; il avait livré d'heureux et mémorables combats; mais devait-il oublier les vents et les flots, dont la fureur, qu'on ne pouvait reprocher au général, n'en avait pas moins causé de cruels et sensibles dommages? Lui-même, envoyé neuf fois en Germanie par Auguste, avait dû plus de succès au conseil qu'à la force : c'était ainsi qu'il avait amené les Sicambres à se soumettre, enchaîné par la paix les Suèves et le roi Maroboduus. A présent que l'honneur de l'empire était vengé, on pouvait aussi abandonner à leurs querelles domestiques les Chérusques et les autres nations rebelles. » Germanicus demandait en grâce un an pour achever son ou-

vrage : Tibère livre à sa modestie une attaque plus vive, en lui offrant un deuxième consulat, dont il excercerait les fonctions en personne. Il ajoutait « que, s'il fallait encore faire la guerre, Germanicus devait laisser cette occasion de gloire à son frère Drusus, qui, faute d'un autre ennemi, ne pouvait qu'en Germanie mériter le nom d'*Imperator* et cueillir de nobles lauriers. » Germanicus ne résista plus, quoiqu'il comprît que c'était un prétexte inventé par la jalousie pour l'arracher à une conquête déjà faite.

XXVII. Vers le même temps, Libo Drusus, de la maison Scribonia, fut accusé de complots contre l'ordre établi. Je rapporterai en détail le commencement, la suite et la fin de cette affaire, parce qu'elle offre le premier exemple de ces intrigues qui furent tant d'années une des plaies de l'État. Firmius Catus, sénateur, intime ami de Libon, amena ce jeune homme imprévoyant et crédule à se fier aux promesses des Chaldéens[1] et aux mystères de la magie; il le poussa même chez des interprètes de songes. Sans cesse il montrait à ses yeux son bisaïeul Pompée, sa tante Scribonie, autrefois épouse d'Auguste, les Césars ses parents, et sa maison pleine d'illustres images ; l'engageant dans le luxe et les emprunts, s'associant à ses plaisirs, à ses liaisons, afin de multiplier les dépositions dont il enlacerait sa victime.

XXVIII. Dès qu'il eut assez de témoins et qu'il put produire des esclaves instruits des mêmes faits, il sollicita une audience du prince, et lui fit connaître l'accusation et le nom de l'accusé par Flaccus Vescularius, chevalier romain, qui avait auprès de Tibère un accès plus facile. Tibère, sans repousser la délation, refuse l'audience, en disant qu'on pouvait communiquer par ce même Flaccus. Cependant il décore Libon de la préture, l'admet à sa table, sans jamais laisser voir (tant sa colère était renfermée) aucun mécontentement sur son visage, aucune émotion dans ses paroles. Maître de prévenir les discours et les actions du jeune homme, il préférait les épier. Enfin un certain Junius, que Libon priait d'évoquer par des enchantements les ombres des morts, en avertit Fulcinius Trio. Fulcinius était un accusateur célèbre et avide d'infamie : il saisit à l'instant cette proie, court chez les consuls, demande

1. Les peuples de la Chaldée furent, selon Cicéron, les inventeurs de l'astrologie judiciaire. De là l'usage de donner le nom de Chaldéens à tous ceux qui se mêlaient de cet art chimérique.

une instruction devant le sénat. Le sénat est convoqué; l'édit portait qu'on aurait à délibérer sur une affaire grave et des faits atroces.

XXIX. Cependant Libon, couvert d'habits de deuil, accompagné de femmes du premier rang, allait de maison en maison, implorant l'appui de ses proches et la voix d'un défenseur; vaines prières, que tous repoussaient sous des prétextes divers, mais par le même motif, la peur. Le jour de l'assemblée, affaibli par l'inquiétude et les chagrins, ou, selon quelques-uns, feignant d'être malade, il se fait conduire en litière jusqu'aux portes du sénat, et, appuyé sur le bras de son frère, il élève vers Tibère des mains et une voix suppliantes. Le prince l'écoute avec un visage immobile; puis il lit les pièces et le nom des témoins, de ce ton mesuré qui évite également d'adoucir ou d'aggraver les charges.

XXX. Aux accusateurs, Catus et Trio, s'étaient joints Fontéius Agrippa et C. Vibius. Tous quatre se disputaient à qui signalerait son éloquence contre l'accusé. Enfin Vibius, voyant que personne ne voulait céder, et que Libon était sans défenseur, déclare qu'il se bornerait à exposer l'un après l'autre les chefs d'accusation. Il produisit des pièces vraiment extravagantes : ainsi Libon s'était enquis des devins « s'il aurait un jour assez d'argent pour en couvrir la voie Appienne jusqu'à Brindes. » Les autres griefs étaient aussi absurdes, aussi frivoles, et, à le bien prendre, aussi dignes de pitié. Cependant une des pièces contenait les noms des Césars et des sénateurs, avec des notes, les unes hostiles, les autres mystérieuses, écrites, selon l'accusateur, de la main de Libon. Celui-ci les désavouant, on proposa d'appliquer à la question ceux de ses esclaves qui connaissaient son écriture; et, comme un ancien sénatus-consulte défendait qu'un esclave fût interrogé à la charge de son maître, le rusé Tibère, inventeur d'une nouvelle jurisprudence, les fit vendre à un agent du fisc, afin qu'on pût, sans enfreindre la loi, les forcer à déposer contre Libon. Alors l'accusé demanda un jour de délai; et, de retour chez lui, il chargea son parent, P. Quirinus, de porter à l'empereur ses dernières prières. On lui répondit de s'adresser au sénat.

XXXI. Cependant sa maison était environnée de soldats. Déjà on entendait le bruit qu'ils faisaient dans le vestibule : on pouvait même les apercevoir. En cet instant Libon, qui cherchait dans les plaisirs de la table une dernière jouissance,

n'y trouvant plus qu'un nouveau supplice, demande la mort, saisit les mains de ses eslcaves, y met son épée malgré eux. Ceux-ci reculent effrayés et renversent la lumière placée sur la table. Au milieu de ces ténèbres, qui furent pour lui celles du tombeau, Libon se porta deux coups dans les entrailles. Ses affranchis accoururent au cri qu'il poussa en tombant, et les soldats, le voyant mort, se retirèrent. L'accusation n'en fut pas poursuivie avec moins de chaleur dans le sénat, et Tibère jura qu'il aurait demandé la vie de l'accusé, tout coupable qu'il était, s'il ne se fût trop hâté de mourir.

XXXII. Les biens de Libon furent partagés entre ses accusateurs, et des prétures extraordinaires données à ceux qui étaient de l'ordre du sénat [1]. Cotta Messallinus [2] vota pour que l'image de Libon ne pût être portée aux funérailles de ses descendants, Cn. Lentulus pour qu'aucun membre de la maison Scribonia ne prît désormais le surnom de Drusus. Plusieurs jours de supplications [3] furent décrétés sur la proposition de Pomponius Flaccus; et, sur celle de L. Publius, d'Asinius Gallus, de Papius Mutilus et de L. Apronius, on résolut de consacrer des offrandes à Jupiter, à Mars, à la Concorde, et de fêter à l'avenir les ides de septembre, jour où Libon s'était tué. J'ai rapporté ces bassesses et les noms de leurs auteurs, afin qu'on sache que l'adulation est un mal ancien dans l'État. D'autres sénatus-consultes chassèrent d'Italie les astrologues et les magiciens. Un d'entre eux, L. Pituanius, fut précipité de la roche Tarpéienne. Un autre, P. Marcius, conduit par ordre des consuls hors de la porte Esquiline, après que son jugement eut été proclamé à son de trompe, fut exécuté à la manière ancienne.

XXXIII. A la séance suivante, le consulaire Q. Hatérius et l'ancien préteur Octavius Fronto s'élevèrent avec force contre le luxe de Rome. La vaisselle d'or fut bannie des tables, et la soie interdite aux hommes, comme une parure dégradante. Fronton alla plus loin et demanda qu'on fixât ce que chacun pourrait avoir d'argenterie, de meubles, d'esclaves. Alors en-

1. C'est-à-dire qu'ils furent créés préteurs par une nomination spéciale, et en sus du nombre ordinaire, qui était de douze.

2. Cet homme, dont le nom reviendra plusieurs fois dans ces *Annales*, et qui fut un des opprobres de ce siècle, était fils de l'orateur M. Valérius Messala Corvinus.

3. Prières publiques adressées aux dieux pour les remercier d'une faveur éclatante.

core on voyait souvent les sénateurs, en opinant sur une question, proposer par surcroît tout ce qui leur paraissait utile. Asinius Gallus combattit le projet de Fronton. Selon lui, « les richesses particulières s'étaient accrues en même temps que l'empire; et ce progrès n'était pas nouveau ; les plus vieilles mœurs s'en étaient ressenties : autre était la fortune des Fabricius, autre celle des Scipions ; tout se proportionnait à l'état de la république : pauvre, elle avait vu ses citoyens logés à l'étroit ; depuis qu'elle était parvenue à ce degré de splendeur, chacun s'était agrandi ; en fait d'esclaves, d'argenterie, d'ameublements, le luxe et l'économie se mesuraient sur la condition du possesseur : si la loi exigeait plus de revenu du sénateur que du chevalier, ce n'était pas que la nature eût mis entre eux aucune différence; c'était afin qu'à la prééminence des fonctions, des dignités, des rangs, se joignissent tous les moyens de délasser l'esprit et d'entretenir la santé. Car on ne voudrait pas sans doute que ces grands citoyens, à qui sont imposés le plus de soins et de périls, fussent privés de ce qui peut en adoucir le poids et les inquiétudes. » On se rendit sans peine à l'avis de Gallus, faisant, sous des noms honnêtes, l'aveu des vices publics devant des hommes qui les partageaient. Tibère d'ailleurs avait ajouté « que ce n'était pas le temps de réformer les mœurs, qu'au premier signe de décadence elles ne manqueraient pas d'une voix qui vînt à leur secours. »

XXXIV. Cependant L. Piso [1], après s'être plaint des intrigues du Forum, de la corruption des juges, de la cruauté des orateurs, dont les accusations menaçaient toutes les têtes, protesta qu'il allait quitter Rome et ensevelir sa vie dans quelque retraite lointaine et ignorée; et, en achevant ces mots, il sortait du sénat. Tibère, vivement ému, essaya de le calmer par de douces paroles; il engagea même les parents de ce sénateur à employer, pour le retenir, leur crédit et leurs prières. Bientôt après, ce même Pison fit preuve d'une indignation non moins courageuse, en appelant en justice Urgulanie, que la faveur d'Augusta mettait au-dessus des lois. Urgulanie, au lieu de comparaître, se fit porter au palais de César, d'où elle bravait Pison, et celui-ci n'en continua pas moins ses poursuites, quoique Augusta se plaignît que c'était l'outrager elle-même et lui manquer de respect. Tibère, en prince citoyen,

1. Le même dont le procès et la mort sont racontés, au liv. IV, chap. XXI.

borna la condescendance pour sa mère à la promesse d'aller au tribunal du préteur et d'appuyer Urgulanie. Il sort du palais et ordonne aux soldats de le suivre de loin. On le voyait, au milieu d'un concours de peuple, s'avancer avec un visage composé, allongeant par différents entretiens le temps et le chemin ; lorsqu'enfin, Pison persistant malgré les représentations de ses proches, Augusta fit apporter la somme demandée. Ainsi finit un procès qui ne fut pas sans gloire pour Pison, et qui accrut la renommée de Tibère. Au reste le crédit d'Urgulanie était si scandaleux, qu'appelée en témoignage dans une cause qui s'instruisait devant le sénat, elle dédaigna de s'y rendre. Il fallut qu'un préteur allât chez elle recevoir sa déposition, quoique de tout temps celles des Vestales mêmes aient été entendues au Forum et devant le tribunal.

XXXV. Il y eut cette année dans les affaires une interruption dont je ne parlerais pas, s'il n'était bon de connaître sur ce sujet les avis opposés de Cn. Piso et d'Asinius Gallus. Tibère avait annoncé qu'il serait absent quelque temps, et Pison voulait que pour cette raison même on redoublât d'activité : « Ce serait l'honneur du gouvernement, qu'en l'absence du prince le sénat et les chevaliers portassent également le poids de leurs fonctions. » Gallus, sans affecter une liberté dont Pison lui avait dérobé le mérite, soutint « que la présence de César était indispensable pour donner aux actes publics cet éclat qui convient à la majesté de l'empire, et que des discussions où l'Italie accourait, où affluaient les provinces, devaient être réservées à d'augustes regards. » Tibère écoutait en silence ces avis, qui furent débattus avec beaucoup de chaleur. Toutefois les affaires furent remises.

XXXVI. Bientôt une discussion s'éleva entre Gallus et Tibère lui-même. Gallus était d'avis « qu'on élût à la fois les magistrats pour cinq ans ; que les lieutenants placés à la tête des légions avant d'avoir exercé la préture fussent de droit désignés préteurs ; enfin, que le prince nommât douze candidats pour chacune des cinq années. » Cette proposition couvrait évidemment des vues plus profondes, et touchait aux ressorts les plus cachés de l'empire. Tibère cependant, comme si elle avait dû accroître sa puissance, répondit « que sa modération serait gênée de choisir tant de concurrents et d'en ajourner tant d'autres : à peine, dans les élections annuelles, où une espérance prochaine consolait d'un refus, on évitait de faire des mécontents ; que de haines soulèverait une exclusion

de cinq ans ! Et comment prévoir quels changements pouvait apporter un si long avenir dans les intentions, dans les familles, dans les fortunes? Être désigné un an d'avance suffisait pour enfler l'orgueil; que ne feraient pas cinq ans d'honneurs anticipés? Ce serait enfin quintupler le nombre des magistrats, et renverser les lois qui fixaient une durée aux poursuites des prétendants, à la recherche et à la possession des dignités. »

XXXVII. Par ce langage, populaire en apparence, Tibère sut retenir le pouvoir dans ses mains. Il augmenta le revenu de quelques sénateurs; ce qui fit paraître plus étonnante la dureté avec laquelle il reçut la prière de M. Hortalus, jeune noble d'une pauvreté bien connue. Hortalus était petit-fils d'Hortensius l'orateur. Auguste, par le présent d'un million de sesterces [1], l'avait engagé à se marier, afin de donner des rejetons à une famille illustre, qui allait s'éteindre. Ses quatre fils étaient debout à la porte du sénat, assemblé dans le palais. Quand son tour d'opiner fut venu, il se leva, et, portant ses regards tantôt sur l'image d'Hortensius, placée entre les orateurs, tantôt sur celle d'Auguste : « Pères conscrits, dit-il, ces enfants, dont vous voyez le nombre et le jeune âge, si je leur ai donné le jour, c'est uniquement par le conseil du prince; et mes ancêtres, après tout, méritaient d'avoir des descendants : car pour moi, à qui l'inconstance du sort n'a permis de recevoir ou d'acquérir ni les richesses, ni la faveur du peuple, ni l'éloquence, ce patrimoine de notre maison, il me suffisait que ma pauvreté ne fût ni honteuse à moi-même, ni à charge à personne. L'empereur m'ordonna de prendre une épouse; j'obéis. Voilà les rejetons et la postérité de tant de consuls, de tant de dictateurs ! Et ce langage n'est point celui du reproche; c'est à votre pitié seule que je l'adresse. Ils obtiendront, César, sous ton glorieux empire, les honneurs qu'il te plaira de leur donner : en attendant, défends de la misère les arrière-petits-fils de Q. Hortensius, les nourrissons du divin Auguste. »

XXXVIII. Le sénat paraissait favorable : ce fut une raison pour Tibère de s'opposer plus vivement; ce qu'il fit à peu près en ces termes : « Si tous les pauvres s'habituent à venir ici demander de l'argent pour leurs enfants, la république s'épuisera sans rassasier jamais les particuliers. Quand nos ancêtres

1. Cette somme répondait, sous Tibère, à 194 835 fr. 61 cent.

ont permis qu'un sénateur s'écartât quelquefois de l'objet sur lequel il vote, pour faire des propositions d'intérêt général, certes ils n'ont pas voulu que ce droit s'étendît aux affaires domestiques, et que nous vinssions, au profit de notre fortune, exposer le sénat et le prince à des censures inévitables, soit qu'ils accordent, soit qu'ils refusent. Non, ce n'est pas une prière, c'est une importunité, une surprise, que de se lever au milieu d'hommes réunis à tout autre fin, de violenter, avec le nombre et l'âge de ses enfants, la religion du sénat, d'exercer sur moi la même contrainte, et de forcer en quelque façon les portes du trésor, sans songer qu'il faudra le remplir par des crimes, si nous le vidons par complaisance. Auguste fut généreux envers toi, Hortalus, mais sans en être requis, mais sans faire une loi de te donner toujours. Ce serait ôter aux âmes leur ressort et mettre la paresse en honneur, que de souffrir que chacun plaçât hors de soi ses craintes et ses espérances, et, attendant avec sécurité des secours étrangers, vécût inutile à lui-même, onéreux à l'État. » Ce discours, applaudi par ces hommes que les princes trouvent toujours prêts à louer également le bien et le mal, fut accueilli du plus grand nombre par un profond silence ou des murmures étouffés. Tibère s'en aperçut, et, reprenant la parole après quelques instants, il dit « qu'il avait répondu à Hortalus; qu'au reste, si le sénat le jugeait à propos, il donnerait deux cent mille sesterces à chacun de ses enfants mâles. » Le sénat rendit grâces. Hortalus resta muet, soit qu'il fût retenu par la peur, soit qu'au sein de l'infortune il se ressouvînt de la dignité de ses aïeux. Depuis ce temps, le cœur de Tibère, fermé à la pitié, laissa tomber la maison d'Hortensius dans une détresse humiliante.

XXXIX. Cette même année, l'audace d'un seul homme, si on ne l'eût promptement réprimée, allait plonger l'État dans les discordes et la guerre civile. Un esclave de Postumus Agrippa, nommé Clémens, en apprenant la mort d'Auguste, conçut un projet au-dessus de sa condition, celui de passer à l'île de Planasie, d'enlever son maître par force ou par ruse, et de le conduire aux armées de Germanie. Ce coup hardi manqua par la lenteur du vaisseau qui portait Clémens : on avait, dans l'intervalle, égorgé Postumus. L'esclave forme alors un dessein plus grand et plus périlleux : il dérobe les cendres du mort, se rend à Cosa [1], promontoire d'Étrurie, et se tient caché dans

1. Aujourd'hui Monte-Argentaro, près d'Orbitello, en Toscane. Dans le

les lieux inconnus, assez longtemps pour laisser croître sa barbe et ses cheveux : il avait à peu près l'âge et les traits de son maître. Des émissaires, qu'il avait mis dans sa confidence, semèrent adroitement le bruit qu'Agrippa était vivant. D'abord c'est un secret qui se dit à voix basse, comme tout ce qui est illicite : bientôt la nouvelle vole de bouche en bouche, accueillie par la foule ignorante et par ces esprits turbulents qui ne désirent que révolutions. Clémens lui-même allait dans les villes, mais le soir, et sans paraître en public, sans prolonger nulle part son séjour. Convaincu que, si la vérité s'accrédite par le temps et l'examen, la précipitation et le mystère conviennent au mensonge, il devançait sa renommée ou s'y dérobait à propos.

XL. Cependant on publiait dans l'Italie qu'un miracle des dieux avait sauvé Agrippa : on le croyait à Rome ; et déjà l'imposteur, débarqué à Ostie, avait été reçu par une multitude immense ; déjà dans Rome même il se trouvait à des réunions clandestines. Tibère éprouvait une vive anxiété, ne sachant s'il emploierait à réduire son esclave les armes des soldats, ou s'il attendrait que l'illusion se dissipât d'elle-même. Persuadé tantôt que nul péril n'est à mépriser, tantôt qu'il ne faut pas s'alarmer de tout, combattu par la honte et par la crainte, il finit par s'en remettre à Crispus Sallustius. Celui-ci choisit deux de ses clients (quelques-uns disent deux soldats), et les charge de se présenter comme de nouveaux auxiliaires au faux Agrippa, et de lui offrir leur bourse, leur foi et leur épée. Ils font ce qui est commandé. Ensuite ils profitent d'une nuit où le fourbe n'était pas sur ses gardes, et, appuyés d'une force suffisante, ils le traînent lié et bâillonné au palais impérial. Là, interrogé par Tibère comment il était devenu Agrippa, on prétend qu'il répondit : « Comme toi César. » On ne put le contraindre à nommer ses complices. Tibère, n'osant hasarder en public le supplice de cet homme, ordonna qu'il fût tué dans un coin du palais, et que son corps fût emporté secrètement. Et, quoiqu'on assurât que beaucoup de personnes de la maison du prince, ainsi que des chevaliers et des sénateurs, l'avaient soutenu de leurs richesses ou aidé de leurs conseils, il ne se fit aucune recherche.

XLI. A la fin de l'année on dédia un arc de triomphe, élevé

voisinage de ce promontoire était une colonie romaine, qui portait aussi le nom de Cosa.

près du temple de Saturne, en mémoire des aigles de Varus reconquises par les armes de Germanicus et sous les auspices de Tibère; un temple de la déesse Fors-Fortuna, bâti près du Tibre, dans les jardins légués par le dictateur César au peuple romain; enfin, à Boville [1], un sanctuaire consacré à la famille des Jules, et une statue de l'empereur Auguste. Sous le consulat de C. Cécilius et de L. Pomponius, le sept avant les kalendes de juin, Germanicus César triompha des Chérusques, des Cattes, des Angrivariens et des autres nations qui habitent jusqu'à l'Elbe. Les dépouilles, les captifs, les représentations des montagnes, des fleuves, des batailles, précédaient le vainqueur. On lui comptait comme finie cette guerre qu'un pouvoir supérieur l'avait seul empêché de finir. Ce qui attachait surtout les regards, c'était son air majestueux, et son char couvert de ses cinq enfants. Mais de tristes pressentiments venaient à la pensée, quand on se rappelait l'affection publique placée, avec peu de bonheur, sur son père Drusus; son oncle Marcellus enlevé si jeune aux adorations de l'empire; les amours du peuple romain si courtes et si malheureuses.

XLII. Tibère donna au peuple trois cents sesterces par tête, au nom de Germanicus, et voulut être son collègue dans le consulat. Toutefois ces marques de tendresse n'en imposèrent à personne; et bientôt il résolut de l'éloigner sous un prétexte honorable, dont il saisit l'occasion, s'il ne la fit pas naître. Archélaüs, qui depuis cinquante ans régnait en Cappadoce [2], était haï de Tibère, auquel il n'avait rendu aucun hommage lorsque ce prince vivait à Rhodes. Archélaüs ne s'en était point dispensé par orgueil, mais par le conseil des amis d'Auguste, qui, à l'époque de la faveur de Caïus César et de sa mission en Orient, ne croyaient pas sans péril l'amitié de Tibère. Quand la postérité des Césars fut détruite, et Tibère maître de l'empire, il chargea sa mère d'écrire au roi une lettre, où, sans dissimuler les ressentiments de son fils, elle lui offrait un pardon généreux s'il venait le demander. C'était un

1. Petite ville à 11 milles de Rome. Les habitants des colonies et des municipes avaient apporté jusque-là le corps d'Auguste, mort à Nole. C'est à Boville que les chevaliers allèrent le prendre sur leurs épaules pour achever le voyage.

2. La Cappadoce est une contrée de l'Asie-Mineure, située entre la Cilicie, l'Arménie et le Pont-Euxin. Lorsqu'elle devint province romaine, Mazaca, qui en était la capitale, reçut le nom de Césarée, en l'honneur de Tibère.

piége pour l'attirer dans Rome : Archélaüs ne le vit point, ou, craignant la violence, il feignit de ne pas le voir et se hâta de venir. Reçu durement par Tibère, puis accusé devant le sénat, et accablé, non par les faits, qui étaient controuvés, mais par le chagrin, la vieillesse et l'abaissement, insupportable aux rois, pour qui l'égalité même est un état si nouveau, une mort, peut-être volontaire, mit bientôt fin à ses jours. Son royaume fut réduit en province romaine, et Tibère déclara qu'avec le revenu de ce pays on pouvait abaisser l'impôt du centième [1], qu'en effet il diminua de moitié. Vers le même temps la mort d'Antiochus, roi de Commagène [2], et celle de Philopator, roi de Cilicie, avaient mis le trouble parmi ces nations, où les uns voulaient pour maîtres les Romains, les autres de nouveaux rois. Enfin les provinces de Syrie et de Judée, écrasées sous le poids des tributs, imploraient un soulagement.

XLIII. Tibère rendit compte au sénat de toutes ces affaires et de celles d'Arménie, dont j'ai parlé plus haut. « L'Orient ne pouvait, disait-il, être pacifié que par la sagesse de Germanicus. Son âge à lui-même penchait vers le déclin, et celui de Drusus n'était pas encore assez mûr. » Alors un décret fut rendu, qui attribuait à Germanicus les provinces d'outre-mer, avec une autorité supérieure à celle des lieutenants du sénat et du prince, dans tous les lieux où il se trouverait. Cependant Tibère avait retiré de la Syrie Silanus Créticus, dont la fille, promise à Néron, fils aîné de Germanicus, unissait les deux pères par des liens de famille. Il avait mis à sa place Cneius Piso, violent de caractère, incapable d'égards, héritier de toute la fierté de son père, cet autre Pison qui, dans la guerre civile, voyant le parti vaincu se relever en Afrique, s'y distingua parmi les ennemis les plus acharnés de César, combattit ensuite sous Brutus et Cassius, enfin, autorisé à revenir à Rome, s'abstint de demander les honneurs, jusqu'à ce qu'on allât le prier d'accepter un consulat que lui offrait Auguste. Cet orgueil héréditaire était accru par la naissance

1. Tacite a raconté ci-dessus, I, LXXVIII, que le peuple demandait l'abolition du centième sur les ventes publiques, et que Tibère n'avait pu l'accorder. Ici le prince, enrichi des revenus de la Cappadoce, diminue cet impôt de moitié.

2. Partie la plus septentrionale de la Syrie. La ville principale était Samosate, aujourd'hui Sémisat.

et les richesses de sa femme Plancine. A peine il cédait le pas à Tibère : il regardait les enfants de ce prince avec le dédain d'un homme beaucoup au-dessus d'eux, et il ne doutait pas qu'on ne l'eût donné pour gouverneur à la Syrie afin qu'il tînt en respect l'ambition de Germanicus. Quelques-uns même ont pensé qu'il avait reçu de Tibère de secrètes instructions; et il est certain que Livie avait recommandé à Plancine d'humilier Agrippine par toutes les prétentions d'une rivale. Car la cour était divisée en deux partis, dont l'un penchait secrètement pour Drusus, l'autre pour Germanicus. Tibère préférait Drusus comme le fils né de son sang; quant à Germanicus, l'aversion de son oncle lui donnait un titre de plus à l'amour des autres. D'ailleurs sa naissance était supérieure du côté maternel, où il avait Marc-Antoine pour aïeul et Auguste pour grand-oncle; tandis que le bisaïeul de Drusus était un simple chevalier romain, Pomponius Atticus, dont l'image semblait déparer celle des Claudes. Enfin Agrippine, femme de Germanicus, effaçait par sa fécondité et sa bonne renommée Livie [1], femme de Drusus. Toutefois les deux frères vivaient dans une admirable union, que les querelles de leurs proches n'altérèrent jamais.

XLIV. Peu de temps après, Drusus fut envoyé dans l'Illyricum, afin qu'il apprît la guerre et se conciliât l'affection des troupes. Tibère pensait qu'un jeune homme passionné pour les plaisirs de la ville serait mieux dans les camps, et il se croyait plus en sûreté lui-même, si ses deux fils avaient des légions sous leurs ordres. Du reste, les Suèves fournirent un prétexte en demandant des secours contre les Chérusques. En effet, délivrés, par la retraite des Romains [2], de toute crainte étrangère, les barbares, fidèles à leur coutume et animés alors par une rivalité de gloire, avaient tourné leurs armes contre eux-mêmes. La puissance des deux peuples, la valeur des deux chefs, allaient de pair; mais Maroboduus était roi, et, à ce titre, haï de sa nation; Arminius, défenseur de la liberté, était chéri de la sienne.

XLV. Aussi Arminius ne vit-il pas seulement ses vieux soldats, les Chérusques et leurs alliés, embrasser sa querelle : du sein même des États de Maroboduus, les Semnones et les Lombards, peuples suèves, accoururent sous ses drapeaux.

1. Livia, ou Livilla, sœur de Germanicus et de Claude.
2. La retraite de Germanicus et de son armée.

Ce renfort lui donnait l'avantage, si Inguiomère, suivi de ses clients, n'eût passé à l'ennemi ; défection causée par la seule honte d'obéir à son neveu, et de soumettre sa vieillesse aux ordres d'un jeune homme. Les deux armées se rangèrent en bataille avec une égale espérance. Et ce n'étaient plus ces Germains accoutumés à charger au hasard et par bandes éparses : de longues guerres contre nous leur avaient appris à suivre les enseignes, à se ménager des réserves, à écouter la voix des chefs. Arminius, à cheval, courait de rang en rang, montrant à ses guerriers « la liberté reconquise, les légions massacrées, et ces dépouilles, et ces armes romaines, que beaucoup d'entre eux avaient encore dans leurs mains. Qu'était-ce, au contraire, que Maroboduus? un fuyard, qui s'était sauvé sans combat dans la forêt Hercynienne, et, du fond de cet asile, avait mendié la paix par des présents et des ambassades; un traître à la patrie, un satellite de César[1], qu'il fallait poursuivre avec cette même furie qui les animait quand ils tuèrent Varus. Qu'ils se souvinssent seulement de toutes ces batailles dont le succès, couronné enfin par l'expulsion des Romains, montrait assez à qui était resté l'honneur de la guerre. »

XLVI. Maroboduus n'était pas moins prodigue d'éloges pour lui-même, d'injures contre l'ennemi. Tenant Inguiomère par la main, « Voilà, disait-il, le véritable héros des Chérusques; voilà celui dont les conseils ont préparé tout ce qui a réussi. » Puis il peignait Arminius comme « un furieux dénué d'expérience, qui se parait d'une gloire étrangère, pour avoir surpris, à force de perfidie, trois légions incomplètes et un chef trop confiant; succès funeste à la Germanie et honteux à son auteur, dont la femme, dont le fils, subissaient encore l'esclavage[2]. Lui, au contraire, menacé par douze légions ayant Tibère à leur tête, il avait conservé sans tache l'honneur des Germains et traité ensuite d'égal à égal: et certes il ne regrettait pas d'avoir mis son pays dans une position telle envers les Romains, qu'il pût choisir entre une guerre où ses forces seraient entières, et une paix qui n'avait point coûté de sang. »

1. Strabon, VII, I, § 3, nous fournit l'explication de ce reproche : Maroboduus avait habité Rome pendant sa jeunesse, et avait reçu des bienfaits d'Auguste. C'est après son retour en Germanie que, de simple particulier, il se fit chef de sa nation, établie, suivant l'opinion la plus commune, entre le Rhin, le Mein et le Danube, et la transplanta en Bohême.

2. Voy. livre I, chap. LVIII.

Outre l'effet de ces discours, des motifs particuliers aiguillonnaient encore les deux armées : les Chérusques et les Lombards combattaient pour une ancienne gloire ou une liberté récente [1], les Suèves pour étendre leur domination. Jamais choc ne fut plus violent, ni bataille plus indécise. De chaque côté l'aile droite fut mise en déroute. On s'attendait à une nouvelle action, quand Maroboduus se replia sur les hauteurs : ce fut le signe et l'aveu de sa défaite. Affaibli peu à peu par la désertion, il se retira chez les Marcomans et députa vers Tibère pour implorer des secours. On lui répondit « qu'il n'avait aucun droit d'invoquer les armes romaines contre les Chérusques, puisqu'il n'avait rien fait pour les Romains dans leurs guerres avec ce peuple. » Cependant Drusus, ainsi que nous l'avons dit, fut envoyé comme médiateur.

XLVII. Cette même année, douze villes considérables de l'Asie furent renversées par un tremblement de terre qui eut lieu pendant la nuit, ce qui rendit le désastre plus imprévu et plus terrible; et l'on n'eut pas la ressource ordinaire en ces catastrophes de fuir dans la campagne, les terres entr'ouvertes n'offrant que des abîmes. On rapporte que de hautes montagnes s'affaissèrent, que des plaines s'élevèrent en collines, que des feux jaillirent du milieu de ce bouleversement. Sardes, la plus cruellement frappée, fut la plus généreusement secourue : César lui promit dix millions de sesterces, et la déchargea pour cinq ans de tout ce qu'elle payait à l'État ou au prince. Magnésie de Sipyle [2] reçut, après Sardes, le plus de dommage et de soulagement. Temnos, Philadelphie, Éges [3], Apollonide [4], Mostène, Hyrcanie la Macédonienne [5], Hiérocésa-

1. Les Chérusques, vainqueurs de Varus. Les Lombards, qui s'étaient récemment soustraits à la domination de Maroboduus.

2. Magnésie, située au pied du mont Sipyle, à la gauche de l'Hermus, aujourd'hui Magnisa. Son surnom la distingue d'une autre Magnésie sur le Méandre.

3. Strabon, XIII, III, § 5, compte parmi les cités éoliques de l'Asie Éges et Temnos, patrie du rhéteur Hermagoras. Philadelphie, à l'orient de Sardes, au pied du mont Tmolus, avait été fondée par Attale Philadelphe, frère d'Eumène, roi de Pergame.

4. Apollonide, à moitié chemin entre Sardes et Pergame, à 300 stades de distance de l'une et de l'autre.

5. La ville de Mostène en Lydie est mentionnée dans les monuments et les géographes. — La plaine d'Hyrcanie avait reçu ce nom des Perses, à cause d'une colonie d'Hyrcaniens qu'ils y avaient amenée Le surnom de *Macedones*

rée[1], Myrine, Cymé, Tmolus[2], furent exemptées de tributs pour le même temps; et l'on décida qu'un sénateur irait sur les lieux examiner le mal et le réparer. On choisit un simple ex-préteur, M. Alétus, de peur que, l'Asie étant gouvernée par un consulaire, il ne survînt entre deux hommes de même rang des rivalités qui nuiraient à la province.

XLVIII. César couronna ces grandes libéralités publiques par des traits de générosité qui ne furent pas moins agréables. Les biens d'Émilia Musa, femme opulente, morte sans testament, étaient réclamés par le fisc : il les fit donner à Émilius Lépidus, parce qu'Émilia paraissait être de sa maison. Patuléius, riche chevalier romain, lui avait légué une partie de son héritage : il l'abandonna tout entier à M. Servilius, en faveur duquel un testament antérieur et non suspect en avait disposé. Il déclara que ces deux sénateurs avaient besoin de fortune pour soutenir leur naissance. Jamais il n'accepta de legs qu'il ne les eût mérités à titre d'ami : les inconnus, et ceux qui ne le nommaient dans un testament qu'en haine de leurs proches, furent toujours repoussés. Du reste, s'il soulagea la pauvreté honnête et vertueuse, il exclut du sénat, ou laissa se retirer d'eux-mêmes, des hommes que la prodigalité et le vice avaient réduits à l'indigence, Vibidius Varro, Marius Népos, Appius Appianus, Cornélius Sylla et Q. Vitellius[3].

XLIX. Vers la même époque il dédia quelques temples que le feu ou les ans avaient ruinés, et qu'Auguste avait commencé à rebâtir : celui de Bacchus, Cérès et Proserpine, près du grand Cirque, voué anciennement par le dictateur A. Postumius[4]; celui de Flore, élevé au même endroit par les édiles Lucius et Marcus Publicius[5]; celui de Janus[6], bâti près du

donné aux habitants semble indiquer que leur ville avait été fondée ou du moins agrandie par les Macédoniens.

1. Ville de Lydie, célèbre par un temple de Diane persique.

2. Myrine, ville maritime de l'Éolide, qui prenait le surnom de Sébastopolis. — Cymé, sur la même côte, à 9 milles de Myrine, était la plus puissante des colonies éoliques. D'Anville dit qu'on en a trouvé des vestiges dans un lieu appelé *Nemourt.* — Tmolus, près de la montagne du même nom, d'où sort le Pactole, ce fleuve autrefois si renommé, mais qui, dès le temps de Strabon, ne roulait plus de paillettes d'or.

3. Oncle du Vitellius qui depuis fut empereur.

4. L'an de Rome 257, avant la bataille du lac Régille.

5. L'an de Rome 513.

6. Ne pas confondre ce temple avec celui qui avait été bâti par Numa,

marché aux légumes par Duillius, qui le premier illustra sur mer les armes romaines et mérita, par la défaite des Carthaginois, le triomphe naval. Le temple de l'Espérance fut inauguré par Germanicus : Atilius[1] l'avait voué dans la même guerre.

L. Cependant la loi de majesté prenait vigueur : elle fut invoquée contre Apuléia Varilia, petite-nièce d'Auguste, qu'un délateur accusait d'avoir fait de ce prince, de Tibère et d'Augusta, le sujet d'un injurieux badinage, et de souiller par l'adultère le sang des Césars. On jugea que l'adultère était assez réprimé par la loi Julia[2] : quant au crime de lèse-majesté, le prince demanda qu'on fît une distinction, et qu'en punissant les discours qui auraient outragé la divinité d'Auguste, on s'abstînt de rechercher ceux qui ne blessaient que lui. Prié par le consul de s'expliquer sur les propos contre sa mère imputés à Varilie, il garda le silence ; mais à la séance suivante, il demanda aussi au nom d'Augusta que jamais, en quelques termes qu'on eût parlé d'elle, on ne fût accusé pour ce fait. Il déchargea Varilie du crime de lèse-majesté : il fit même adoucir en sa faveur les peines de l'adultère, et fut d'avis que sa famille la reléguât, selon l'ancien usage, à deux cents milles de Rome. L'Italie et l'Afrique furent interdites à son complice Manlius.

LI. Le choix d'un préteur pour remplacer Vipsanius Gallus, qui venait de mourir, excita quelques débats. Germanicus et Drusus (car ils étaient encore à Rome) soutenaient Hatérius Agrippa, parent de Germanicus. Un parti nombreux réclamait l'exécution de la loi d'après laquelle le candidat qui a le plus d'enfants doit être préféré. Tibère voyait avec plaisir le sénat balancer entre ses fils et les lois : la loi fut vaincue, et cela devait être ; mais elle ne le fut pas sans opposition ; elle ne le fut qu'à une faible majorité, comme les lois avaient coutume d'être vaincues dans le temps même de leur puissance.

LII. Cette même année, la guerre commença en Afrique contre Tacfarinas. C'était un Numide, déserteur des armées romaines, où il avait servi comme auxiliaire. Il réunit d'abord,

et dont les portes, ouvertes ou fermées, étaient le signe de la guerre ou de la paix.

1. Non pas le fameux Atilius Régulus, mais le consul Atilius Calatinus.

2. Voy. livre IV, chap. XLII.

pour le vol et le butin, des bandes vagabondes, accoutumées au brigandage : bientôt il sut les discipliner, les ranger sous le drapeau, les distribuer en compagnies; enfin, de chef d'aventuriers, il devint général des Musulans. Ce peuple puissant, qui confine aux déserts de l'Afrique, et qui alors n'avait point encore de villes, prit les armes et entraîna dans la guerre les Maures, ses voisins : ceux-ci avaient pour chef Mazippa. Les forces furent partagées : Tacfarinas se chargea de tenir dans des camps et d'habituer à l'obéissance et à la discipline les hommes d'élite, armés à la romaine, tandis que Mazippa, avec les troupes légères, porterait partout l'incendie, le carnage et la terreur. Déjà ils avaient forcé les Cinithiens, nation considérable, de se joindre à eux, lorsque Furius Camillus, proconsul d'Afrique, après avoir réuni sa légion et ce qu'il y avait d'auxiliaires sous les étendards, marcha droit à l'ennemi. C'était une poignée d'hommes, eu égard à la multitude des Numides et des Maures; mais on évitait surtout d'inspirer à ces barbares une crainte qui leur eût fait éluder nos attaques : en leur faisant espérer la victoire, on réussit à les vaincre. La légion fut placée au centre, les cohortes légères et deux ailes de cavalerie sur les flancs. Tacfarinas ne refusa pas le combat. Les Numides furent défaits ; et la gloire des armes, après de longues années, rentra dans la maison des Furius. Car, depuis le libérateur de Rome et Camillus son fils, l'honneur de gagner des batailles était passé à d'autres familles : encore le Furius dont nous parlons n'était-il pas regardé comme un grand capitaine. Tibère en fit plus volontiers devant le sénat l'éloge de ses exploits. Les pères conscrits lui décernèrent les ornements du triomphe, distinction qui, grâce au peu d'éclat de sa vie, ne lui devint pas funeste.

LIII. L'année suivante, Tibère fut consul pour la troisième fois, Germanicus pour la seconde. Germanicus prit possession du consulat à Nicopolis [1], ville d'Achaïe, où il venait d'arriver après avoir côtoyé l'Illyrie, vu en Dalmatie son frère Drusus, et essuyé sur la mer Adriatique et sur la mer Ionienne les traverses d'une navigation difficile : aussi employa-t-il quelques jours à réparer sa flotte. Pendant ce temps, il visita le golfe fameux par la victoire d'Actium, les monuments consacrés par Auguste et le camp de Marc-Antoine, l'imagination

1. Colonie romaine fondée par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium. On en trouve les ruines près de Prevezza-Vecchia.

toute pleine de ses aïeux. Il était, comme je l'ai dit, petit-neveu d'Auguste, petit-fils d'Antoine, et ces lieux réveillaient en lui de grands souvenirs de deuil et de triomphe. De là il se rendit à Athènes, et, par égard pour une cité ancienne et alliée, il y parut avec un seul licteur. Les Grecs lui prodiguèrent les honneurs les plus recherchés, ayant soin, pour ajouter du prix à l'adulation, de mettre en avant les actions et les paroles mémorables de leurs ancêtres.

LIV. D'Athènes, Germanicus passa dans l'île d'Eubée, puis dans celle de Lesbos, où Agrippine mit au monde Julie, son dernier enfant. Ensuite il longea les extrémités de l'Asie, visita dans la Thrace Périnthe[1] et Byzance, et pénétra, par la Propontide, jusqu'à l'embouchure de l'Euxin, curieux de connaître ces lieux antiques et renommés. En même temps il soulageait les maux des provinces déchirées par la discorde ou opprimées par leurs magistrats. Il voulait, à son retour, voir les mystères de Samothrace[2]; mais les vents du nord l'écartèrent de cette route. Après s'être donné à Ilion le spectacle des choses humaines, et avoir contemplé avec respect le berceau des Romains, il côtoie de nouveau l'Asie et aborde à Colophon, pour consulter l'oracle d'Apollon de Claros. L'interprête du dieu n'est point une femme, comme à Delphes : c'est un prêtre, choisi dans certaines familles et ordinairement à Milet. Il demande seulement le nombre et le nom des personnes qui se présentent : puis il descend dans une grotte, boit de l'eau d'une fontaine mystérieuse; et cet homme, étranger le plus souvent aux lettres et à la poésie, répond en vers à la question que chacun lui fait par la pensée. On a dit que celui-ci avait annoncé à Germanicus, dans le langage ambigu des oracles, une mort prématurée.

LV. Cependant, afin de commencer plus tôt l'exécution de ses desseins, Pison, après avoir porté l'effroi dans Athènes par le fracas de son entrée, adressa aux habitants une sanglante invective, où il blâmait indirectement Germanicus

1. Périnthe, ville de Thrace, sur le bord de la Propontide, ou mer de Marmara. Elle fut plus tard appelée Héraclée, nom qui subsiste encore dans celui d'Érékli.

2. Les mystères de Samothrace, île de la mer Égée, à la hauteur de la Chersonèse de Thrace, étaient célèbres dans tout l'univers. Ils passaient pour les plus anciens de la Grèce, et pour avoir donné naissance à ceux d'Éleusis.

« d'avoir, à la honte du nom romain, traité avec un excès de considération, non les Athéniens (après tant de désastres il n'en restait plus), mais une populace, vil ramas de toutes les nations, qui fut l'alliée de Mithridate contre Sylla, d'Antoine contre Auguste. » Il allait chercher aussi dans le passé leurs guerres malheureuses avec la Macédoine, les violences d'Athènes envers ses propres citoyens, et leur reprochait ces faits avec une animosité que redoublait encore un motif personnel, la ville lui refusant la grâce d'un certain Théophile, que l'Aréopage avait condamné comme faussaire. Ensuite, par une navigation rapide à travers les Cyclades, et en prenant les routes les plus courtes, il atteignit Germanicus à Rhodes. Celui-ci n'ignorait pas de quelles insultes il avait été l'objet; mais telle était la générosité de son âme, que, voyant une tempête emporter sur des écueils le vaisseau de Pison, et pouvant laisser périr un ennemi dont la mort eût été attribuée au hasard, il envoya des galères à son secours et le sauva du danger. Loin d'être désarmé par ce bienfait, Pison contint à peine un seul jour son impatience : il quitte Germanicus, le devance; et, arrivé en Syrie, il s'attache à gagner l'armée à force de largesses et de complaisances, prodigue les faveurs aux derniers des légionnaires, remplace les vieux centurions et les tribuns les plus fermes par ses clients ou par des hommes décriés, encourage l'oisiveté dans le camp, la licence dans les villes, laisse errer dans les campagnes une soldatesque effrénée; corrupteur de la discipline à ce point que la multitude ne le nommait plus que le père des légions. Plancine, de son côté, oubliant les bienséances de son sexe, assistait aux exercices de la cavalerie, aux évolutions des cohortes, se répandait en injures contre Agrippine, contre Germanicus. Quelques-uns même des meilleurs soldats secondaient par zèle ces coupables menées, parce qu'un bruit sourd s'était répandu que rien ne se faisait sans l'aveu de l'empereur.

LVI. Germanicus était instruit de tout; mais son soin le plus pressant fut de courir en Arménie. De tout temps la foi de ce royaume fut douteuse, à cause du caractère des habitants et de la situation du pays, qui borde une grande étendue de nos provinces, et de l'autre côté s'enfonce jusqu'aux Mèdes. Placés entre deux grands empires, les Arméniens sont presque toujours en querelle, avec les Romains par haine, par jalousie avec les Parthes. Depuis l'enlèvement de Vonon, ils n'avaient point de roi; mais le vœu de la nation se déclarait en faveur

de Zénon. Ce prince, fils de Polémon, roi de Pont, en imitant dès son enfance les usages et la manière de vivre des Arméniens, leurs chasses, leurs festins, et tous les goûts des barbares, s'était également concilié les grands et le peuple. Germanicus se rend donc dans la ville d'Artaxate, et, du consentement des nobles, aux acclamations de la multitude, il le ceint du bandeau royal. Le peuple se prosterna devant son nouveau maître et le salua du nom d'Artaxias, formé de celui de la ville. La Cappadoce, qui venait d'être réduite en province romaine, reçut pour gouverneur Q. Véranius, et l'on diminua quelque chose des tributs qu'elle payait à ses rois, afin qu'elle passât sous notre empire avec d'heureuses espérances. Q. Servéus fut mis à la tête de la Commagène, qui recevait pour la première fois un préteur.

LVII. La paix si heureusement rétablie parmi les alliés ne donnait à Germanicus qu'une joie imparfaite, à cause de l'orgueil de Pison, auquel il avait commandé de mener en Arménie une partie de l'armée, soit en personne, soit par son fils, et qui s'était dispensé de le faire. Ils eurent enfin à Cyrrhe [1], au camp de la dixième légion, une entrevue, où tous deux se composèrent le visage, pour n'avoir pas l'apparence, Pison de la crainte, Germanicus de la menace. Celui-ci d'ailleurs était, comme je l'ai dit, naturellement doux; mais ses amis, habiles à aigrir ses ressentiments, exagéraient les torts réels, en supposaient d'imaginaires, inculpaient de mille manières et Pison, et Plancine, et leurs enfants. L'entretien eut lieu en présence de quelques amis : Germanicus commença dans les termes que pouvaient suggérer la colère et la dissimulation; Pison répondit par d'insolentes excuses, et ils se séparèrent la haine dans le cœur. Depuis ce temps, Pison parut rarement au tribunal de Germanicus; et, s'il y siégeait quelquefois, c'était avec un air mécontent et un esprit d'opposition qu'il ne cachait pas. On l'entendit même, à un festin chez le roi des Nabatéens, où des couronnes d'or d'un grand poids furent offertes à César et à sa femme, de plus légères à Pison et aux autres, s'écrier que « c'était au fils du prince des Romains, et non à celui du roi des Parthes, que ce repas était donné. » En même temps il jeta sa couronne et se déchaîna contre le luxe. Ces outrages, tout cruels qu'ils étaient, Germanicus les dévorait cependant.

1. Ville de Syrie, dans la Cyrrhestique, à deux journées d'Antioche.

LVIII. Sur ces entrefaites arrivèrent des ambassadeurs d'Artaban, roi des Parthes. Ils rappelèrent en son nom l'alliance et l'amitié qui unissait les deux empires, ajoutant « qu'il désirait les renouveler en personne, et que, par honneur pour Germanicus, il viendrait jusqu'au bord de l'Euphrate : il demandait, en attendant, qu'on éloignât Vonon de la Syrie, d'où, à la faveur du voisinage, ses émissaires excitaient à la révolte les grands du royaume. » Germanicus répondit avec une noble fierté sur l'alliance des Romains et des Parthes, avec une dignité modeste sur la déférence que le roi lui marquait en venant à sa rencontre. Vonon fut conduit à Pompéiopolis, ville maritime de Cilicie : c'était tout ensemble une satisfaction donnée au monarque, et un affront fait à Pison, auquel Vonon s'était rendu agréable par les soins et les présents qu'il prodiguait à Plancine.

LIX. Sous le consulat de M. Silanus et de L. Norbanus, Germanicus partit pour l'Égypte, afin d'en visiter les antiquités : les besoins de la province lui servirent de prétexte. Il fit baisser le prix des grains en ouvrant les magasins, et charma les esprits par une conduite toute populaire, comme de marcher sans gardes, avec la chaussure et le vêtement grecs, à l'exemple de Scipion, qui, au plus fort de la guerre punique, en avait usé de même en Sicile. Tibère, après avoir blâmé en termes mesurés cette parure étrangère, se plaignit vivement de ce que, au mépris des lois d'Auguste, Germanicus était entré dans Alexandrie sans l'aveu du prince. Car Auguste, parmi d'autres maximes d'État, s'en fit une de séquestrer l'Égypte, en défendant aux sénateurs et aux chevaliers romains du premier rang d'y aller jamais qu'il ne l'eût permis. Il craignait que l'Italie ne fût affamée par le premier ambitieux qui s'emparerait de cette province, où, tenant les clefs de la terre et de la mer, il pourrait se défendre avec très-peu de soldats contre de grandes armées.

LX. Cependant Germanicus ignorait encore qu'on lui fît un crime de son voyage, et déjà il remontait le Nil, après s'être embarqué à Canope. Cette ville fut fondée par les Spartiates, en mémoire d'un de leurs pilotes, enseveli sur ces bords à l'époque où Ménélas, retournant en Grèce, fut écarté de sa route et poussé jusqu'aux rivages de Libye. De Canope, Germanicus était entré dans le fleuve par l'embouchure voisine, consacrée à Hercule, lequel, selon les Égyptiens, est né dans ce pays, et a précédé tous les autres héros émules de sa valeur et ap-

pelés de son nom. Bientôt il visita les grandes ruines de Thèbes. Des caractères égyptiens [1], tracés sur des monuments d'une structure colossale, attestaient encore l'opulence de cette antique cité. Un vieux prêtre, qu'il pria de lui expliquer ces inscriptions, exposait « que la ville avait contenu jadis sept cent mille hommes en âge de faire la guerre; qu'à leur tête le roi Rhamsès [2] avait conquis la Libye, l'Éthiopie, la Médie, la Perse, la Bactriane, la Scythie; que tout le pays qu'habitent les Syriens, les Arméniens, et, en continuant par la Cappadoce, tout ce qui s'étend de la mer de Bithynie à celle de Lycie, avait appartenu à son empire. » On lisait, sur ces mêmes inscriptions, le détail des tributs imposés à tant de peuples, le poids d'or et d'argent, la quantité d'armes et de chevaux, les offrandes pour les temples, en parfums et en ivoire, le blé et les autres provisions que chaque nation devait fournir : tributs comparables par leur grandeur à ceux que lèvent de nos jours la monarchie des Parthes ou la puissance romaine.

LXI. D'autres merveilles attirèrent encore les regards de Germanicus : il vit la statue en pierre de Memnon, qui, frappée des rayons du soleil, rend le son d'une voix humaine; et ces pyramides, semblables à des montagnes, qu'élevèrent, au milieu de sables mouvants et presque inaccessibles, l'opulence et l'émulation des rois ; et ces lacs [3] creusés pour recevoir les eaux surabondantes du Nil débordé, et ailleurs ce même fleuve pressé entre ses rives et coulant dans un lit dont nul homme n'a jamais pu sonder la profondeur. De là il se rendit à Éléphantine et à Syène, où furent jadis les barrières de l'empire romain, reculées maintenant jusqu'à la mer Rouge [4].

LXII. Pendant que Germanicus employait l'été à parcourir les provinces, Drusus se fit honneur par l'adresse avec laquelle il sut diviser les Germains, et susciter à Maroboduus, déjà si ébranlé, une guerre qui achevât de l'abattre. Il y avait parmi les Gothons un jeune homme d'une haute naissance, nommé Catualda, jadis obligé de fuir devant la puissance de Maroboduus, et que les malheurs de son ennemi enhardirent à se venger. Il entre en force chez les Marco-

1. Les hiéroglyphes. — 2. Le même que Sésostris. — 3. Le lac Mœris.

4. Allusion aux conquêtes de Trajan en Arabie, en Mésopotamie et en Assyrie. Les anciens étendaient la dénomination de mer Rouge jusqu'à l'Océan indien.

mans; et, soutenu des principaux de la nation, qu'il avait corrompus, il s'empare de la résidence royale et du château qui la défendait. Il y trouva du butin depuis longtemps amassé par les Suèves, ainsi que des vivandiers et des marchands de nos provinces, que la liberté du commerce, puis l'amour du gain, enfin l'oubli de la patrie, avaient arrachés à leurs foyers et fixés dans ces terres ennemies.

LXIII. Maroboduus, abandonné de toutes parts, n'eut de ressource que dans la pitié de Tibère. Il passa le Danube, à l'endroit où ce fleuve borde la Norique, et il écrivit au prince, non comme un fugitif ou un suppliant, mais en homme qui se souvenait de sa première fortune. « Beaucoup de nations, disait-il, appelaient à elles un roi naguère si fameux; mais il avait préféré l'amitié des Romains. » César lui répondit « qu'un asile sûr et honorable lui était ouvert en Italie, tant qu'il y voudrait demeurer; que, si son intérêt l'appelait ailleurs, il en sortirait aussi librement qu'il y serait venu. » Au reste, il dit dans le sénat, « que ni Philippe n'avait été aussi redoutable pour les Athéniens, ni Pyrrhus et Antiochus pour le peuple romain. » Son discours existe encore : il y relève la grandeur de Maroboduus, la force irrésistible des nations qui lui étaient soumises, le danger d'avoir si près de l'Italie un pareil ennemi, et les mesures qu'il avait prises pour amener sa chute. On plaça Maroboduus à Ravenne, d'où il servit à contenir l'insolence des Suèves, que l'on tenait perpétuellement sous la menace de son retour. Toutefois, il ne quitta pas l'Italie pendant les dix-huit ans qu'il vécut encore, et il vieillit dans cet exil, puni, par la perte de sa renommée, d'avoir trop aimé la vie. Catualda tomba comme lui, et, comme lui, eut recours à Tibère : chassé, peu de temps après son rival, par une armée d'Hermondures, sous les ordres de Vibillius, il fut accueilli dans l'empire et envoyé à Fréjus, colonie de la Gaule narbonnaise. De peur que les barbares venus à la suite des deux rois ne troublassent, par leur mélange avec les populations, la paix de nos provinces, ils furent établis au delà du Danube, entre le Mare et le Cuse [1], et reçurent pour roi Vannius, de la nation des Quades.

LXIV. Comme on apprit dans le même temps qu'Artaxias venait d'être mis par Germanicus sur le trône d'Arménie, un sénatus-consulte décerna l'ovation à Germanicus et à Drusus :

1. La Morava ou March, en Moravie, et le Waag, en Hongrie.

et, des deux côtés du temple de Mars vengeur [1], furent élevés des arcs de triomphes où l'on plaça leurs statues. Tibère était plus satisfait d'avoir assuré la paix par sa politique, que s'il eût terminé la guerre par des victoires. Aussi eut-il recours aux mêmes armes contre Rhescuporis, roi de Thrace. Rhémétalcès avait possédé seul tout ce royaume. A sa mort, Auguste le partagea entre Rhescuporis son frère et Cotys son fils. Cotys eut les terres cultivees, les villes, et ce qui touche à la Grèce; les pays incultes, sauvages, voisins des nations ennemies, échurent à Rhescuporis : partage assorti au caractère des deux princes, l'un d'un esprit doux et agréable, l'autre farouche, ambitieux, incapable de souffrir un égal. Ils vécurent d'abord dans une intelligence trompeuse : bientôt Rhescuporis franchit ses limites, entreprend sur les États de Cotys, et, si l'on résiste, il emploie la violence, avec hésitation sous Auguste, par qui tous deux régnaient, et qu'il n'osait braver dans la crainte de sa vengeance, mais plus hardiment depuis le changement de prince : alors il détachait des troupes de brigands, ruinait les forteresses, faisait tout pour amener la guerre.

LXV. Tibère n'appréhendait rien tant que de voir la paix troublée quelque part. Il envoie un centurion défendre aux deux rois de vider leur querelle par les armes. Cotys congédie à l'instant les troupes qu'il avait rassemblées. Rhescuporis, avec une feinte modération, demande une entrevue : « Une seule conférence, pouvait, disait-il, terminer leurs débats. » On convint sans peine du temps, du lieu, et ensuite des conditions, la facilité d'une part et la perfidie de l'autre faisant tout accorder et tout accepter. Rhescuporis, sous prétexte de sceller la réconciliation, donna un festin, dont la joie, animée par le vin et la bonne chère, se prolongea bien avant dans la nuit. Cotys, sans défiance, s'aperçoit trop tard qu'il est trahi; et, tout en invoquant le nom sacré de roi, les dieux de leur famille, les priviléges de la table hospitalière, il est chargé de fers. Son rival, en possession de toute la Thrace, écrivit à Tibère qu'un complot avait été formé contre sa personne, et qu'il en avait prévenu l'exécution. Et, alléguant une guerre contre les Bastarnes [2] et les Scythes, il se renforçait de nouvelles troupes d'infanterie et de cavalerie.

1. Bâti par Auguste, en conséquence d'un vœu qu'il avait fait pendant qu'il combattait contre Brutus et Cassius pour venger la mort de son père.

2. Les Bastarnes habitaient au nord du Danube et s'étendaient jusqu'à l'embouchure de ce fleuve.

LXVI. Tibère lui répondit avec ménagement « que, s'il avait agi sans fraude, il devait se reposer sur son innocence; qu'au reste ni lui ni le sénat ne pourraient discerner qu'après un mûr examen le tort du bon droit; qu'il livrât donc Cotys, et qu'en venant lui-même il détournât sur son adversaire le soupçon du crime. » Latinius Pandus, propréteur de Mésie, lui envoya cette lettre, avec des soldats chargés de recevoir Cotys. Rhescuporis, combattu quelque temps par la crainte et par la colère, aima mieux avoir à répondre d'un attentat consommé que d'être coupable à demi : il fait tuer Cotys, et publie qu'il s'est donné la mort. Cependant Tibère ne renonça pas à sa politique artificieuse : Pandus, que Rhescuporis accusait d'être son ennemi personnel, venait de mourir; il mit à sa place Pomponius Flaccus, homme éprouvé par de longs services, et qui, lié d'une étroite amitié avec le roi, en était plus propre à le tromper : c'est là surtout ce qui lui fit donner le gouvernement de la Mésie.

LXVII. Flaccus passe dans la Thrace, et, calmant à force de promesses les craintes que donnait à Rhescuporis une conscience criminelle, il l'attire au milieu des postes romains. Là on l'entoure, comme par honneur, d'une garde nombreuse; puis, à la persuasion des tribuns et des centurions, il s'engage plus avant; et, tenu dans une captivité chaque jour moins déguisée, comprenant enfin qu'il ne peut plus reculer, il est traîné jusqu'à Rome. Il fut accusé devant le sénat par la veuve de Cotys, et condamné à rester en surveillance loin de son royaume. La Thrace fut partagée entre son fils Rhémétalcès, qui s'était opposé à ses desseins, et les enfants de Cotys. Ceux-ci étant très-jeunes encore, on donna la régence de leurs États à Trébelliénus Rufus, ancien préteur, de même qu'autrefois on avait envoyé en Égypte M. Lépidus pour servir de tuteur aux enfants de Ptolémée[1]. Rhescuporis fut conduit à Alexandrie, où une tentative d'évasion, réelle ou supposée, le fit mettre à mort.

LXVIII. A la même époque, Vonon, relégué en Cilicie, comme je l'ai rapporté, corrompit ses gardiens et entreprit de se sauver en Arménie, de là chez les Albaniens et les Hénioques[2],

1. Immédiatement après la fin de la seconde guerre punique et avant la guerre de Macédoine.

2. Les Albaniens habitaient la partie orientale du Caucase, le long de la mer Caspienne. Les Hénioques étaient plus voisins du Pont-Euxin.

enfin chez le roi des Scythes, son parent. Sous prétexte d'une partie de chasse, il s'éloigne de la mer et s'enfonce dans les forêts : bientôt, courant de toute la vitesse de son cheval, il atteint le fleuve Pyrame[1]. Les habitants, avertis de sa fuite, avaient rompu les ponts, et le fleuve n'était pas guéable. Arrêté sur la rive par Vibius Fronton, préfet de cavalerie[2], Vonon est chargé de chaînes. Peu de temps après, un évocat[3] nommé Remmius, qui gardait le roi avant son évasion, lui passa, comme par colère, son épée au travers du corps : on n'en fut que mieux persuadé qu'il était son complice, et qu'il l'avait tué pour prévenir ses révélations.

LXIX. Cependant Germanicus, à son retour d'Égypte, trouva l'ordre qu'il avait établi dans les légions et dans les villes, ou aboli, ou remplacé par des règlements contraires. De là des reproches sanglants contre Pison, qui de son côté n'épargnait pas les offenses à César. Enfin Pison résolut de quitter la Syrie. Retenu par une maladie de Germanicus, à la nouvelle de son rétablissement, et pendant qu'on acquittait à Antioche les vœux formés pour la conservation de ce général, il fit renverser par ses licteurs l'appareil du sacrifice, enlever les victimes et disperser la multitude que cette fête avait rassemblée. Bientôt Germanicus eut une rechute, et Pison se rendit à Séleucie[4] pour en attendre les suites. Le mal, déjà violent, était aggravé par la persuasion où était César que Pison l'avait empoisonné. On trouvait aussi dans le palais, à terre et autour des murs, des lambeaux de cadavres arrachés aux tombeaux, des formules d'enchantements et d'imprécations, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb, des cendres humaines à demi brûlées et trempées d'un sang noir, et d'autres symboles magiques, auxquels on attribue la vertu de dévouer les âmes aux divinités infernales. Enfin toutes les personnes envoyées

1. Un des principaux fleuves de la *Cilicia campestris*. Il se nomme aujourd'hui Geihoun, ou plutôt Djihoun.

2. Le *præfectus equitum* commandait une aile de cavalerie, et son grade répondait à celui de tribun dans une légion.

3. Les évocats formaient un corps particulier, et portaient le cep de vigne comme les centurions.

4. On trouve dans la géographie ancienne treize villes nommées Séleucie. Celle où Pison s'embarqua était à quelques milles d'Antioche, près de l'embouchure de l'Oronte, et portait le surnom de *Pieria*, parce qu'elle était voisine d'une montagne à laquelle les Macédoniens avaient donné le nom de *Pierus*.

par Pison étaient accusées de venir épier les progrès de la maladie.

LXX. Ces noirceurs inspirèrent à Germanicus autant d'indignation que d'alarmes. « Si sa porte était assiégée, s'il lui fallait exhaler son dernier soupir sous les yeux de ses ennemis, que deviendrait sa malheureuse épouse? quel sort attendait ses enfants au berceau? Le poison était donc trop lent! on hâtait, on précipitait sa mort, afin d'être seul maître de la province et des légions. Mais Germanicus n'était pas encore délaissé à ce point, et le prix du meurtre ne resterait pas longtemps aux mains de l'assassin. » Il déclara, par lettres, à Pison, qu'il renonçait à son amitié. Plusieurs ajoutent qu'il lui ordonna de sortir de la province. Pison, sans tarder davantage, se mit en mer; mais il s'éloignait avec une lenteur calculée, pour être plus tôt de retour si la mort de Germanicus lui ouvrait la Syrie.

LXXI. César eut un rayon d'espérance qui le ranima quelques instants : ensuite ses forces l'abandonnèrent; et, sentant approcher sa fin, il parla en ces termes à ses amis, rassemblés près de son lit : « Si je cédais à la loi de la nature, la plainte me serait encore permise, même envers les dieux, dont la rigueur prématurée m'enlèverait si jeune à mes parents, à mes enfants, à ma patrie : maintenant, frappé par le crime de Pison et de Plancine, je dépose dans vos cœurs mes dernières prières. Dites à mon père et à mon frère de quels traits cruels mon âme fut déchirée, quels piéges environnèrent mes pas, avant qu'une mort déplorable terminât la vie la plus malheureuse. Ceux que mes espérances ou les liens du sang intéressaient à mon sort, ceux même dont Germanicus vivant pouvait exciter l'envie, ne verront pas sans quelques larmes un homme jadis entouré de splendeur, échappé à tant de combats, périr victime des complots d'une femme. Vous aurez, vous, des plaintes à porter devant le sénat, les lois à invoquer. Le premier devoir de l'amitié n'est pas de donner à celui qui n'est plus de stériles regrets; c'est de garder le souvenir de ce qu'il a voulu, d'accomplir ce qu'il a commandé. Les inconnus même pleureront Germanicus : vous, vous le vengerez, si c'était moi que vous aimiez plutôt que ma fortune. Montrez au peuple romain la petite-fille du divin Auguste, celle qui fut mon épouse; nombrez-lui mes six enfants. La pitié sera pour les accusateurs; et, quand le mensonge alléguerait des ordres impies, on refuserait de croire, ou l'on ne pardonnerait pas. » Les amis

de César lui jurèrent, en touchant sa main défaillante, de mourir avant de renoncer à le venger.

LXXII. Alors, se tournant vers Agrippine, il la conjure, au nom de sa mémoire, au nom de leurs enfants, de dépouiller sa fierté, d'abaisser sous les coups de la fortune la hauteur de son âme, et, quand elle serait à Rome, de ne pas irriter par des prétentions rivales un pouvoir au-dessus du sien. A ces paroles, que tous purent entendre, il en ajouta d'autres en secret, et l'on croit qu'il lui révéla les dangers qu'il craignait de Tibère. Peu de temps après il expira, laissant dans un deuil universel la province et les nations environnantes. Les peuples et les rois étrangers le pleurèrent : tant il s'était montré affable aux alliés, clément pour les ennemis ; homme dont l'aspect et le langage inspiraient la vénération, et qui savait, dans un si haut rang, conserver cette dignité qui sied à la grandeur, et fuir l'orgueil qui la rend odieuse.

LXXIII. Ses funérailles, sans images et sans pompe, furent ornées par l'éloge de sa vie et le souvenir de ses vertus. Plusieurs, trouvant dans sa figure, son âge, le genre de sa mort et le lieu même où il finit ses jours, le sujet d'un glorieux parallèle, comparaient sa destinée à celle du grand Alexandre. « Tous deux avaient eu en partage la beauté, la naissance, et tous deux, à peine sortis de leur trentième année, avaient péri par des trahisons domestiques, au milieu de nations étrangères. Mais Germanicus était doux envers ses amis, modéré dans les plaisirs, content d'un seul hymen et père d'enfants légitimes; du reste non moins guerrier qu'Alexandre, bien qu'il fût moins téméraire, et qu'après tant de coups portés à la Germanie on l'eût empêché de la soumettre au joug. S'il eût été seul arbitre des affaires, s'il avait possédé le nom et l'autorité de roi, certes il aurait bien vite égalé, par la gloire des armes, le héros au-dessus duquel sa clémence, sa tempérance et ses autres vertus l'avaient tant élevé. » Son corps, avant d'être brûlé, fut exposé nu dans le Forum d'Antioche, lieu destiné à la cérémonie funèbre. Y parut-il quelque trace de poison? le fait est resté douteux: la pitié pour Germanicus, les préventions contraires ou favorables à Pison, donnèrent lieu à des conjectures tout opposées.

LXXIV. Un conseil fut tenu entre les lieutenants et les sénateurs présents, pour décider à qui l'on confierait la Syrie. Vibius Marsus et Cn. Sentius partagèrent longtemps les suffrages, que les autres n'avaient que faiblement disputés. Vibius

céda enfin à l'âge de son rival et à l'ardeur de sa poursuite. Il y avait dans la province une célèbre empoisonneuse, nommée Martina, fort aimée de Plancine : Sentius l'envoya à Rome, sur la demande de Vitellius, de Véranius et des autres amis de Germanicus, qui, sans attendre que leur accusation fût admise, préparaient déjà les moyens de conviction.

LXXV. Agrippine, accablée de douleur, malade, et cependant impatiente de tout retardement qui différerait sa vengeance, s'embarque avec ses enfants et les cendres de Germanicus; départ où l'on ne put voir sans une émotion profonde cette femme, d'une si auguste naissance, parée naguère de l'éclat du plus noble mariage, naguère environnée de respects et d'adorations, porter maintenant dans ses bras des restes funèbres, incertaine si elle obtiendra justice, inquiète de sa destinée et malheureuse par sa fécondité même, qui l'expose tant de fois aux coups de la fortune. Pison apprit dans l'île de Cos que Germanicus avait cessé de vivre. A cette nouvelle, il ne se contient plus : il immole des victimes, court dans les temples, mêlant ses transports immodérés à la joie encore plus insolente de Plancine, qui, en deuil d'une sœur qu'elle avait perdue, reprit ce jour-là même des habits de fête.

LXXVI. Les centurions arrivaient en foule, l'assurant du dévouement des légions, l'exhortant à reprendre une province qu'on n'avait pas eu le droit de lui ravir, et qui était sans chef. Il délibéra sur ce qu'il avait à faire, et son fils, Marcus Piso, fut d'avis qu'il se hâtât de retourner à Rome : « Il n'avait point jusqu'ici commis de crime inexpiable. Des soupçons vagues, de vaines rumeurs ne devaient point l'alarmer. Sa mésintelligence avec Germanicus pouvait lui mériter de la haine, mais non des châtiments. Par la perte de sa province, il avait satisfait à l'envie : s'il voulait y rentrer, la résistance de Sentius causerait une guerre civile. Quant aux centurions et aux soldats, il n'en fallait attendre qu'une foi peu durable, dont la mémoire récente de leur général et leur vieil attachement aux Césars triompheraient bientôt. »

LXXVII. Domitius Céler, un de ses amis les plus intimes, dit au contraire « qu'il fallait profiter des conjectures ; que Pison, et non Sentius, était gouverneur de Syrie; qu'à lui seul avaient été donnés les faisceaux, l'autorité de préteur, le commandement des légions. S'il survenait une attaque de l'ennemi, à qui appartiendrait-il d'y opposer les armes, autant qu'à celui qui a reçu des pouvoirs directs et des instructions

personnelles? Il faut laisser aux bruits les plus vains le temps de se dissiper : souvent l'innocence n'a pu résister aux premiers effets de la prévention. Mais Pison, à la tête d'une armée et accru de nouvelles forces, verra naître du hasard mille événements favorables, qu'on ne saurait prévoir. Nous presserons-nous d'arriver avec les cendres de Germanicus, afin que la tempête excitée par les gémissements d'Agrippine et les clameurs d'une multitude égarée vous emporte avant que votre voix ait pu se faire entendre? Vous avez pour vous vos intelligences avec Augusta, la faveur de César; mais c'est en secret, et nul ne pleure Germanicus avec plus d'ostentation que ceux à qui sa mort cause le plus de joie. »

LXXVIII. Pison, qui aimait les partis violents, fut sans peine entraîné. Il écrivit à Tibère des lettres où il accusait Germanicus de faste et d'arrogance. « Chassé, ajoutait-il, pour que le champ restât libre à des projets ambitieux, la même fidélité qu'il avait montrée dans le commandement des légions lui avait fait un devoir de le reprendre. » En même temps il fit partir Domitius sur une trirème pour la Syrie, avec ordre d'éviter les côtes et de se tenir au large en passant devant les îles. Des déserteurs arrivaient de toutes parts : il les forme en compagnies, arme les valets d'armée, et, s'étant rendu avec sa flotte sur le continent, il intercepte un détachement de nouveaux soldats qui allait en Syrie, et mande aux petits souverains de la Cilicie de lui envoyer des secours. Le jeune Marcus, qui s'était prononcé contre la guerre, ne l'en secondait pas avec moins d'ardeur dans ces préparatifs.

LXXIX. La flotte de Pison, en côtoyant les rivages de Lycie et de Pamphylie, rencontra les vaisseaux qui ramenaient Agrippine. Le premier mouvement, des deux côtés, fut d'apprêter ses armes ; et, des deux côtés, la crainte, plus forte que la colère, fit qu'on s'en tint aux injures. Marsus Vibius somma Pison de venir à Rome pour s'y justifier. Pison répondit avec ironie « qu'il y serait quand le préteur qui connaît des empoisonnements aurait fixé le jour à l'accusé et aux accusateurs. » Cependant Domitius avait abordé à Laodicée, ville de Syrie, et se rendait au camp de la sixième légion, qu'il croyait la plus disposée à servir ses desseins : il y fut prévenu par le lieutenant Pacuvius. Sentius annonça cette nouvelle à Pison, dans une lettre où il l'avertissait de ne plus attaquer l'armée par la corruption, la province par les armes : puis il rassemble tous ceux qu'il savait attachés à la mémoire de Germanicus

et ennemis de ses persécuteurs; et, invoquant la majesté de l'empereur, protestant que c'est à la république elle-même qu'on déclare la guerre, il se met en marche avec une troupe nombreuse et décidée à combattre.

LXXX. Pison, qui voyait échouer ses tentatives, n'en prit pas moins les meilleures mesures que permît la circonstance : il s'empara d'un château très-fort de Cilicie, nommé Célendéris. En mêlant les déserteurs, les recrues dernièrement enlevées, les esclaves de Plancine et les siens, aux troupes envoyées par les petits princes de Cilicie, il en avait formé l'équivalent d'une légion. Il attestait sa qualité de lieutenant de César. « C'était de César, disait-il, qu'il tenait sa province; et il en était repoussé, non par les légions (elles-mêmes l'appelaient), mais par Sentius, qui cachait sous de fausses imputations sa haine personnelle. Qu'on se montrât seulement en bataille; et les soldats de Sentius refuseraient de combattre dès qu'ils apercevraient Pison, que naguère ils nommaient leur père, Pison fort de son droit si l'on consultait la justice, assez fort de ses armes si l'on recourait à l'épée. » Il déploie ses manipules devant les remparts du château, sur une hauteur escarpée, du seul côté qui ne soit pas baigné par la mer. Les vétérans de Sentius s'avancèrent sur plusieurs lignes, et soutenus de bonnes réserves. Ici d'intrépides soldats ; là une position du plus rude accès, mais nul courage, nulle confiance, pas même d'armes, si ce n'est des instruments rustiques, ramassés à la hâte. Le combat, une fois engagé, ne dura que le temps nécessaire aux cohortes romaines pour gravir la colline : les Ciliciens prirent la fuite, et s'enfermèrent dans le château.

LXXXI. Pison fit contre la flotte, mouillée à peu de distance, une entreprise qui n'eut pas de succès. Il rentra dans la place, et, du haut des murailles, tantôt se désespérant aux yeux des soldats, tantôt les appelant par leur nom, les engageant par des récompenses, il les excitait à la révolte. Déjà il avait ébranlé les esprits au point qu'un porte-enseigne de la sixième légion était passé à lui avec son drapeau. Alors Sentius fait sonner les trompettes et les clairons, ordonne qu'on marche au rempart, qu'on dresse les échelles, que les plus résolus montent à l'assaut, tandis que d'autres, avec les machines, lanceront des traits, des pierres, des torches enflammées. L'opiniâtreté de Pison fléchit à la fin, et il offrit de livrer ses armes, demandant seulement à rester dans le fort jusqu'à ce que César eût décidé à qui serait confiée la Syrie. Ces condi-

tions furent rejetées; et Pison n'obtint que des vaisseaux, et sûreté jusqu'en Italie.

LXXXII. Cependant, lorsque le bruit de la maladie de Germanicus se répandit à Rome, avec les sinistres détails dont le grossissait l'éloignement des lieux, la douleur, l'indignation, les murmures éclatèrent de toutes parts : « Voilà donc pourquoi on l'a relégué au bout de l'univers, pourquoi la province a été livrée à Pison; c'est là le secret des entretiens mystérieux d'Augusta et de Plancine. Les vieillards ne disaient que trop vrai en parlant de Drusus : les despotes ne pardonnent point à leurs fils d'être citoyens. Germanicus périt, comme son père, pour avoir conçu la pensée de rendre au peuple romain le règne des lois et de la liberté. » Sa mort, qu'on apprit au milieu de ces plaintes, en augmenta la violence; et, avant qu'il parût ni édit des magistrats, ni sénatus-consulte, le cours des affaires fut suspendu. Les tribunaux sont déserts, les maisons fermées; partout le silence ou des gémissements. Et rien n'était donné à l'ostentation : si l'on portait les signes extérieurs du deuil, le deuil véritable était au fond des cœurs. Sur ces entrefaites, des marchands, partis de Syrie lorsque Germanicus vivait encore, annoncèrent un changement heureux dans son état. La nouvelle est aussitôt crue, aussitôt publiée. Le premier qui l'entend court, sans examen, la répéter à d'autres, qui la racontent à leur tour, exagérée par la joie. La ville entière est en mouvement; on force l'entrée des temples. La nuit aidait à la crédulité; et, dans les ténèbres, on affirme avec plus de hardiesse. Tibère ne démentit point ces faux bruits; mais le temps les dissipa de lui-même; et le peuple, comme s'il eût perdu Germanicus une seconde fois, le pleura plus amèrement.

LXXXIII. Chaque sénateur, suivant la vivacité de son amour ou de son imagination, s'évertua pour lui trouver des honneurs. On décréta que son nom serait chanté dans les hymnes des Saliens [1]; qu'il aurait, à toutes les places destinées aux prêtres d'Auguste, des chaises curules [2], sur lesquelles on po-

1. Les Saliens ne chantaient que les dieux : insérer dans leurs hymnes le nom de Germanicus, c'était donc une espèce d'apothéose.

2. C'était un honneur insigne d'avoir une chaise curule au Cirque et dans les théâtres. Cette distinction fut accordée à César pendant sa vie, au jeune Marcellus après sa mort. Ce siége vide rappelait incessamment le souvenir des personnes regrettées, et semblait, par une touchante illusion, témoigner qu'elles n'étaient qu'absentes.

serait des couronnes de chêne[1]; qu'aux jeux du Cirque son image en ivoire ferait partie de la pompe sacrée[2]; que nul ne lui succéderait comme augure ou comme flamine, s'il n'était de la maison des Jules. On ordonna qu'il lui fût élevé à Rome, sur le bord du Rhin, et sur le mont Amanus en Syrie, des arcs de triomphe qui porteraient inscrits ses exploits, avec la mention qu'il était mort pour la république; un mausolée dans Antioche, où il avait été mis au bûcher; un tribunal à Épidaphne[3], où il avait terminé sa vie. Il serait difficile de compter les statues qui lui furent érigées, les lieux où il fut honoré d'un culte. On proposait de le représenter, parmi les orateurs célèbres, sur un écusson en or[4], d'une grandeur plus qu'ordinaire: Tibère déclara « qu'il lui en consacrerait un pareil à ceux des autres; que l'éloquence ne se jugeait point d'après les rangs; que c'était assez de gloire pour Germanicus d'être égalé aux anciens écrivains. » L'ordre équestre appela du nom de Germanicus l'escadron de la Jeunesse, et voulut que l'image de ce grand homme fût portée en tête de la cavalcade solennelle des ides de juillet[5]. La plupart de ces règlements sont restés en vigueur; quelques-uns ne furent jamais suivis, ou le temps les a fait oublier.

LXXXIV. Le deuil de Germanicus durait encore, lorsque Livie sa sœur, mariée à Drusus, mit au monde deux fils jumeaux. Ce bonheur peu commun, et qui réjouit les plus modestes foyers, causa au prince un plaisir si vif, que, dans l'ivresse de sa joie, il se vanta devant le sénat d'être le premier Romain de ce rang qui eût vu naître à la fois deux soutiens de sa race: car il tirait vanité de tout, même des événements fortuits. En de pareilles circonstances, celui-ci fut pour le peuple un chagrin de plus: cette famille, accrue de nou-

1. Comme au sauveur des citoyens.

2. Parmi les statues des dieux et des héros, que l'on portait en pompe dans le cortége solennel qui, partant du Capitole, traversait le Forum et se rendait au grand Cirque.

3. Faubourg d'Antioche, ou plutôt village célèbre à quelque distance de cette ville, avec un bois très-vaste d'oliviers et de cyprès consacré à Apollon.

4. Écussons sur lesquels étaient sculptés les bustes des hommes illustres, et que l'on suspendait dans la salle du sénat.

5. Il se faisait tous les ans, le 15 juillet, une cavalcade solennelle, dans laquelle les chevaliers romains se rendaient en pompe au Capitole, en partant du temple de Mars ou de celui de l'Honneur.

veaux rejetons, semblait peser davantage sur celle de Germanicus.

LXXXV. La même année le sénat rendit, contre les dissolutions des femmes, plusieurs décrets sévères. La profession de courtisane fut interdite à celles qui auraient pour aïeul, pour père ou pour mari, un chevalier romain. Vistilia, née d'une famille prétorienne, venait en effet de déclarer sa prostitution chez les édiles, d'après un usage de nos ancêtres, qui croyaient la femme impudique assez punie par l'aveu public de sa honte. Titidius Labéo, mari de Vistilia, fut recherché pour n'avoir pas appelé, sur une épouse manifestement coupable, la vengeance de la loi. Il répondit que les soixante jours accordés pour se consulter n'étaient pas révolus; et le sénat crut faire assez en envoyant Vistilia cacher son ignominie dans l'île de Sériphe[1]. On s'occupa aussi de bannir les superstitions égyptiennes et judaïques. Un sénatus-consulte ordonna le transport en Sardaigne de quatre mille hommes, de la classe des affranchis, infectés de ces erreurs et en âge de porter les armes. Ils devaient y réprimer le brigandage; et, s'ils succombaient à l'insalubrité du climat, la perte serait peu regrettable. Il fut enjoint aux autres de quitter l'Italie, si, dans un temps fixé, ils n'avaient pas abjuré leur culte profane.

LXXXVI. Tibère proposa ensuite d'élire une Vestale pour remplacer Occia, qui, pendant cinquante-sept ans, avait présidé aux rites sacrés avec une pureté de mœurs irréprochable. Il remercia Fontéius Agrippa et Domitius Pollio du zèle qu'ils montraient à l'envi pour la république en offrant leurs filles. On préféra la fille de Pollio, uniquement parce qu'il avait toujours conservé l'épouse dont elle était née; car un divorce avait fait quelque tort à la maison d'Agrippa. Le prince consola, par une dot d'un million de sesterces, celle qui ne fut pas choisie.

LXXXVII. Le peuple se plaignait de la cherté des vivres. César fixa le prix que l'acheteur payerait le blé, et promit au vendeur un dédommagement de deux sesterces par boisseau. Il n'en continua pas moins à refuser le titre de Père de la patrie, dont l'offre lui fut renouvelée; et il réprimanda sévèrement ceux qui avaient appelé ses occupations divines, et qui l'avaient salué du nom de Maître. Aussi ne restait-il au dis-

1. Aujourd'hui Serfo ou Serfanto, petite île de l'Archipel, une des Cyclades.

cours qu'un sentier étroit et glissant, sous un prince qui craignait la liberté et haïssait la flatterie.

LXXXVIII. Je trouve, chez les auteurs contemporains, et dans les mémoires de quelques sénateurs, qu'on lut au sénat une lettre d'Adgandestrius, chef des Cattes, qui promettait la mort d'Arminius, si le poison nécessaire à son dessein lui était envoyé. On répondit « que le peuple romain ne se vengeait pas de ses ennemis par la fraude et les complots, mais ouvertement et à main armée : » trait glorieux de ressemblance que Tibère se donnait avec ces anciens généraux qui empêchèrent l'empoisonnement du roi Pyrrhus et lui en dénoncèrent le projet. Au reste Arminius, après la retraite des Romains et l'expulsion de Maroboduus, voulut régner, et souleva contre lui la liberté de ses concitoyens. On prit les armes, et, après des succès divers, il périt par la trahison de ses proches. Cet homme fut sans contredit le libérateur de la Germanie; et ce n'était pas, comme tant de rois et de capitaines, à Rome naissante qu'il faisait la guerre, mais à l'empire dans sa grandeur et sa force. Battu quelquefois, jamais il ne fut dompté. Sa vie dura trente-sept ans, sa puissance douze. Chanté encore aujourd'hui par les barbares, il est ignoré des Grecs, qui n'admirent d'autres héros que les leurs, et trop peu célèbre chez les Romains, qui, enthousiastes du passé, dédaignent tout ce qui est moderne.



LIVRE TROISIÈME.

Ce livre renferme un espace de trois ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
773	20	M. Valérius. C. Aurélius.
774	21	Cl. Tibérius Néro César Augustus, IV. Drusus César, II.
775	22	C. Sulpicius Galba. D. Hatérius Agrippa.

I. Agrippine, dont l'hiver n'avait nullement interrompu la navigation, arrive à l'île de Corcyre, située vis-à-vis de la Calabre [1]. Elle y resta quelques jours, afin de calmer les emportements d'une âme qui ne savait pas endurer son malheur. Cependant, au premier bruit de son retour, les amis les plus dévoués de sa famille, tous ceux qui avaient fait la guerre sous Germanicus, beaucoup d'inconnus même, accourus des cités voisines, les uns parce qu'ils croyaient plaire à César, les autres par esprit d'imitation, se précipitèrent dans Brindes, le point le plus rapproché et le plus sûr où elle pût aborder. Aussitôt que la flotte fut aperçue dans le lointain, le port, le rivage, les remparts de la ville, les toits des maisons, tous les lieux d'où la vue s'étendait sur la mer, se couvrirent de spectateurs éplorés, qui se demandaient si l'on recevrait Agrippine en silence ou avec quelque acclamation. On doutait encore quel accueil serait le plus convenable, lorsque insensiblement la flotte toucha le port, dans un appareil où, au lieu de l'allégresse ordinaire des rameurs, tout annonçait la tristesse et le deuil. Au moment où, sortie du vaisseau avec deux

1. Les anciens n'appliquaient pas le nom de Calabre au même pays que nous. Ils appelaient ainsi la pointe de l'Italie qui s'avance dans la mer ionienne, au sud-est de l'Apulie, et qui est aussi désignée par les noms de *Messapia* et d'*Iapygia*. Quant à la Calabre actuelle, qui occupe la pointe la plus méridionale de l'Italie et se termine au détroit de Sicile, c'est ce que les Romains nommaient le pays des Brutiens.

de ses enfants, Agrippine parut, l'urne sépulcrale dans les mains, les yeux baissés vers la terre, il s'éleva un gémissement universel : et l'on n'eût pas distingué les parents des étrangers, les regrets des hommes de la désolation des femmes ; seulement le cortége d'Agrippine semblait abattu par une longue affliction, et la douleur du peuple, étant plus récente, éclatait plus vivement.

II. Tibère avait envoyé deux cohortes prétoriennes, avec ordre aux magistrats de la Calabre, de l'Apulie et de la Campanie, de rendre à la mémoire de son fils les honneurs suprêmes. Les cendres étaient portées sur les épaules des tribuns et des centurions : devant elles marchaient les enseignes sans ornements et les faisceaux renversés. Quand on passait dans les colonies, le peuple vêtu de noir, les chevaliers en trabée, brûlaient, selon la richesse du lieu, des étoffes, des parfums, et tout ce qu'on offre aux morts pour hommage. Les habitants mêmes des villes éloignées de la route accouraient à l'envi, dressaient des autels, immolaient des victimes aux dieux mânes, et témoignaient leur douleur par des larmes et des acclamations funèbres. Drusus s'avança jusqu'à Terracine avec Claude, frère de Germanicus, et les enfants que celui-ci avait laissés à Rome. Les consuls M. Valérius et C. Aurélius, qui avaient déjà pris possession de leur charge, le sénat et une partie du peuple, se répandirent en foule sur la route. Ils marchaient sans ordre et chacun pleurait à son gré ; car l'adulation était loin de leur pensée, personne n'ignorant la joie mal déguisée que causait à Tibère la mort de Germanicus.

III. Tibère et Augusta s'abstinrent de paraître en public : soit qu'ils crussent au-dessous de la majesté suprême de donner leurs larmes en spectacle ; soit qu'ils craignissent que tant de regards, observant leurs visages, n'y lussent la fausseté de leurs cœurs. Pour Antonia, mère de Germanicus, je ne trouve ni dans les histoires, ni dans les Actes journaliers [1] de cette époque, qu'elle ait pris part à aucune cérémonie remarquable ; et cependant, avec Agrippine, Drusus et Claude, sont expressément nommés tous les autres parents. Peut-être futelle empêchée par la maladie ; peut-être, vaincue par la douleur, n'eut-elle pas la force d'envisager de ses yeux la gran-

1. Véritables journaux manuscrits, qui circulaient non-seulement à Rome, mais dans les provinces. On y racontait les nouvelles de la ville, les jeux publics, les supplices, etc.

deur de son infortune. Toutefois je croirais plutôt que Tibère et Augusta, qui ne sortaient pas du palais, l'y retinrent malgré elle, afin que l'affliction parût également partagée, et que l'absence de la mère justifiât celle de l'oncle et de l'aïeule.

IV. Le jour où les cendres furent portées au tombeau d'Auguste, un vaste silence et des gémissements confus se succédèrent tour à tour. La multitude remplissait les rues; des milliers de torches brillaient dans le champ de Mars. Là les soldats en armes, les magistrats dépouillés de leurs insignes, le peuple rangé par tribus, s'écriaient « que c'en était fait de la république, qu'il ne restait plus d'espérance. » A la vivacité, à la franchise de ces plaintes, on eût dit qu'ils avaient oublié leurs maîtres. Cependant rien ne blessa plus profondément Tibère que leur enthousiasme pour Agrippine : ils l'appelaient « l'honneur de la patrie, le véritable sang d'Auguste, l'unique modèle des anciennes vertus; » puis, les yeux levés au ciel, ils priaient les dieux « de protéger ses enfants, et de les faire survivre à leurs persécuteurs. »

V. Quelques-uns auraient désiré plus de pompe à des funérailles publiques : ils rappelaient ce que la magnificence d'Auguste avait fait pour honorer les obsèques de Drusus, père de Germanicus, « son voyage à Ticinum [1], au plus fort de l'hiver, et son entrée dans Rome avec le corps, dont il ne s'était pas un instant séparé; ces images des Claudes et des Jules environnant le lit funéraire; les pleurs du Forum; l'éloge prononcé du haut de la tribune; tous les honneurs institués par nos ancêtres ou imaginés dans les âges modernes, accumulés pour Drusus : tandis que Germanicus n'avait pas reçu les plus ordinaires, ceux auxquels tout noble avait droit de prétendre. Qu'il eût fallu, à cause de l'éloignement des lieux, lui dresser dans une terre étrangère un vulgaire bûcher, n'était-ce pas une raison pour lui rendre avec usure ce que le sort lui avait dénié en ce premier moment? Son frère n'était allé au-devant de lui qu'à une journée de Rome; son oncle ne s'était pas même avancé jusqu'aux portes. Qu'étaient devenues les coutumes antiques, ce lit de parade où l'on plaçait l'effigie du mort, ces vers que l'on chantait à sa louange, ces panégyriques, ces larmes, symboles d'une douleur au moins apparente? »

VI. Tibère fut instruit de ces murmures : afin de les étouf-

1. Aujourd'hui Pavie.

fer, il rappela par un édit « que beaucoup de Romains étaient morts pour la patrie, et que pas un n'avait excité une telle ardeur de regrets : regrets honorables sans doute et au prince et aux citoyens, pourvu qu'ils eussent des bornes; car la dignité interdisait aux chefs d'un grand empire et au peuple-roi ce qui était permis à des fortunes privées et à de petits États. Une douleur récente n'avait pas dû se refuser la consolation du deuil et des pleurs; mais il était temps que les âmes retrouvassent leur fermeté : ainsi le divin Jules, privé de sa fille unique, ainsi le divin Auguste, après la mort de ses petits-fils, avaient dévoré leurs larmes. S'il fallait des exemples plus anciens, combien de fois le peuple romain n'avait-il pas supporté courageusement la défaite de ses armées, la perte de ses généraux, l'extinction de ses plus nobles familles? Les princes mouraient; la république était immortelle. On pouvait donc retourner aux devoirs accoutumés, et même aux plaisirs, qu'allaient ramener les jeux de la grande Déesse[1]. »

VII. Alors le cours des affaires recommence, chacun reprend ses fonctions, et Drusus part pour l'Illyrie, laissant Rome dans une vive attente de la vengeance qu'on tirerait de Pison, et toute pleine de rumeurs contre « l'arrogance de cet homme, qui s'amusait à parcourir les beaux rivages de l'Asie et de la Grèce, et, avec ces délais perfidement calculés, anéantissait les preuves de ses crimes. » Le bruit s'était en effet répandu que l'empoisonneuse Martina, envoyée, comme je l'ai dit, par Sentius, était morte subitement à Brindes, et qu'on avait découvert du poison dans un nœud de ses cheveux, sans qu'il parût sur son corps aucun indice qu'elle s'en fût servie contre elle-même.

VIII. Pison se fit précéder à Rome par son fils, avec des instructions pour adoucir le prince, et se rendit auprès de Drusus, dans lequel il espérait trouver moins d'exaspération que de bienveillance, le coup qui lui enlevait un frère le délivrant d'un rival. Tibère, afin de paraître exempt de prévention, reçut poliment le jeune homme, et lui donna les marques de générosité qui étaient d'usage envers les fils des grandes familles. Drusus répondit au père « que, si les bruits qu'on faisait courir étaient vrais, il serait le premier à demander vengeance; qu'il désirait au reste que la fausseté en

1. Les fêtes de la grande Déesse (de la mère des dieux) tombaient aux nones d'avril.

fût prouvée, et que la mort de Germanicus ne devînt funeste à personne. » Il parla ainsi publiquement, et il évita toute entrevue secrète. On crut reconnaître les leçons de Tibère, en voyant Drusus, malgré la franchise de son caractère et de son âge, déployer cette politique de vieillard.

IX. Pison, ayant traversé la mer de Dalmatie et laissé ses vaisseaux à Ancône, passa par le Picénum, et atteignit, sur la voie Flaminienne, une légion qui venait de Pannonie à Rome, d'où elle devait être conduite en Afrique. On s'entretint beaucoup de l'affectation avec laquelle il s'était montré, disait-on, aux soldats, sur la route et dans la marche. A Narni, pour écarter les soupçons, ou par un effet des irrésolutions de la peur, il s'embarqua sur le Nar; puis il descendit le Tibre, et mit le comble à l'indignation générale, en abordant près du tombeau des Césars. C'est de là qu'en plein jour, au moment où la rive était couverte de peuple, Pison, entouré de nombreux clients, Plancine, suivie d'un cortége de femmes, s'avancèrent, le front haut et radieux. Tout contribuait à irriter les haines, leur maison dominant sur le Forum, un appareil de fête, un banquet splendide, la publicité même, à laquelle rien n'échappe dans un lieu si fréquenté.

X. Le lendemain, Fulcinius Trio déféra Pison aux consuls. De leur côté, Vitellius, Véranius et les autres amis de Germanicus soutenaient que Trio usurpait un rôle qui n'était pas le sien; qu'ils venaient eux-mêmes, non comme accusateurs, mais comme témoins, pour révéler les faits et parler au nom de Germanicus. Trio renonça donc à la poursuite principale, et on lui abandonna la vie antérieure de l'accusé. Tibère fut prié d'instruire la cause en personne, et Pison même ne le récusait pas : effrayé des préventions du peuple et du sénat, il espérait tout d'un prince assez fort pour braver les clameurs, et d'un fils engagé dans les secrets de sa mère. « Un seul homme aussi discernait mieux la vérité de l'erreur; la haine et l'envie triomphaient trop facilement devant une assemblée. » Tibère n'ignorait pas quel fardeau s'imposait le juge d'un tel procès, et à quelles imputations lui-même était en butte. Il écouta en présence de quelques familiers les menaces des accusateurs, les prières de Pison, et renvoya toute l'affaire au sénat.

XI. Dans cet intervalle, Drusus, revenu d'Illyrie, ajourna l'ovation que le sénat lui avait décernée pour la soumission de Maroboduus et les succès de la dernière campagne, et en-

tra sans pompe dans la ville. Cependant Pison demanda pour défenseurs L. Arruntius, T. Vinicius, Anisius Gallus, Éserninus Marcellus et Sextus Pompéius, qui tous alléguèrent différentes excuses. M. Lépidus, L. Piso et Livinéius Régulus se chargèrent de sa cause. Rome était impatiente de voir comment les amis de Germanicus lui garderaient leur foi, jusqu'où irait la confiance de l'accusé, si Tibère saurait maîtriser et comprimer ses vrais sentiments. Tout préoccupé de ces pensées, jamais le peuple ne se permit contre le prince plus de ces paroles qui se disent à voix basse, de ces réticences où perce le soupçon.

XII. Le jour où le sénat fut assemblé, Tibère, dans un discours plein de ménagements étudiés, rappela « que Pison avait été l'ami et le lieutenant de son père; que lui-même, de l'aveu du sénat, l'avait placé auprès de Germanicus pour le seconder dans l'administration de l'Orient. Avait-il aigri le jeune César par des hauteurs et des contradictions? s'était-il réjoui de sa mort? l'avait-il hâtée par un crime? voilà ce qu'il fallait rechercher avec impartialité. Oui, pères conscrits, si un lieutenant est sorti des bornes du devoir, s'il a manqué de déférence pour son général, s'il a triomphé de sa mort et de ma douleur, je le haïrai, je lui fermerai ma maison, je vengerai mon injure privée et non celle du prince. Mais si un attentat, punissable quelle qu'en soit la victime, vous est révélé, c'est à votre justice à consoler les enfants de Germanicus de la perte d'un père et nous de celle d'un fils. Examinez en même temps si Pison a tenu, à la tête des armées, une conduite turbulente et factieuse, s'il a brigué ambitieusement la faveur des soldats, s'il est rentré de vive force dans la province, ou bien si ce ne sont là que des faussetés grossies par les accusateurs, dont au surplus le zèle trop ardent a droit de m'offenser. Que servait-il en effet de dépouiller le corps de Germanicus, de l'exposer nu aux regards de la foule, et de répandre jusque chez les nations étrangères des bruits d'empoisonnement, si le fait, douteux encore, a besoin d'être éclairci? Je pleure mon fils, il est vrai, je le pleurerai toujours; mais je n'empêche pas l'accusé de produire tout ce qui peut appuyer son innocence, de dévoiler même les torts de Germanicus, s'il en eut quelques-uns. Que le douloureux intérêt que j'ai dans cette cause ne vous engage pas à prendre de simples allégations pour des preuves. Si le sang ou l'amitié donne à Pison des défenseurs, qu'ils emploient tout ce qu'ils ont d'éloquence

et de zèle à le sauver du péril. J'exhorte les accusateurs aux mêmes efforts, à la même fermeté. Nous aurons accordé à Germanicus un seul privilége : c'est que le procès de sa mort soit instruit dans le sénat plutôt qu'au Forum, devant vous plutôt que devant les juges ordinaires. Que l'esprit d'égalité préside à tout le reste : ne voyez ni les larmes de Drusus, ni mon affliction, ni ce que la calomnie peut inventer contre nous. »

XIII. On décida que les accusateurs auraient deux jours pour exposer leurs griefs, et qu'après un intervalle de six jours il en serait donné trois à la défense. Fulcinius commença par de vieux reproches d'avarice et d'intrigues dans le gouvernement de l'Espagne; allégations futiles, qui, prouvées, ne pouvaient nuire à l'accusé, s'il détruisait les charges nouvelles, et, réfutées, ne l'absoudraient pas, s'il était convaincu de plus graves délits. Après lui Servéus, Véranius et Vitellius, tous trois avec une égale chaleur, le dernier avec une grande éloquence, soutinrent « qu'en haine de Germanicus et dans des vues de bouleversement, Pison, en autorisant la licence des troupes et l'oppression des alliés, avait gâté l'esprit des soldats au point d'être nommé, par ce qu'il y avait de plus méprisable, le père des légions; tandis qu'il persécutait tous les hommes d'honneur, et principalement les compagnons et les amis de Germanicus. » Ils peignirent « les maléfices et le poison employés contre les jours de ce général, les actions de grâces de Pison et de Plancine et leurs sacrifices impies, la république attaquée par les armes d'un rebelle, et réduite à le vaincre pour l'amener en justice. »

XIV. Excepté sur un point, la défense chancela : Pison ne pouvait nier ses ambitieuses complaisances pour le soldat, ni la province livrée en proie à des brigands, ni ses insultes envers son général. Le crime de poison fut le seul dont il parût s'être justifié; et les accusateurs aussi l'appuyaient de trop faibles preuves : selon eux, « Pison, invité à un repas chez Germanicus, et placé à table au-dessus de lui, avait de sa main empoisonné les mets. » Or, il paraissait incroyable qu'entouré d'esclaves qui n'étaient pas les siens, devant une foule de témoins, sous les yeux de Germanicus lui-même, il eût eu cette audace. L'accusé demandait d'ailleurs que ses propres esclaves et ceux qui avaient servi le repas fussent mis à la question. Mais les juges avaient chacun leurs motifs pour être inexorables : Tibère ne pardonnait point la guerre portée en Syrie; les sénateurs ne pouvaient se persuader que le crime

fût étranger à la mort de Germanicus. D'un autre côté on entendait le peuple crier, aux portes de l'assemblée, « qu'il ferait justice lui-même, si les suffrages du sénat épargnaient le coupable. » Déjà les statues de Pison, traînées aux Gémonies, allaient être mises en pièces, si le prince ne les eût fait protéger et remettre à leurs places. Pison remonta en litière et fut reconduit par un tribun des cohortes prétoriennes ; ce qui fit demander si cet homme le suivait pour garantir sa vie ou pour présider à sa mort.

XV. Plancine, non moins odieuse, avait plus de crédit : aussi ne savait-on pas jusqu'à quel point le prince serait maître de son sort. Elle-même, tant que Pison eut encore de l'espoir, protesta « qu'elle suivrait sa destinée, prête, s'il le fallait, à mourir avec lui. » Lorsque, par la secrète intercession de Livie, elle eut obtenu sa grâce, elle se détacha peu à peu de son époux et ne plaida plus que sa propre cause. L'accusé comprit ce que cet abandon avait de sinistre : incertain s'il tenterait un dernier effort, il cède aux exhortations de ses fils, s'arme de courage et reparaît dans le sénat. Là il entendit répéter l'accusation; il essuya les invectives des sénateurs, leurs cris de haine et de vengeance ; et rien cependant ne l'effraya plus que de voir Tibère impassible, sans pitié, sans colère, fermant son âme à toutes les impressions. De retour chez lui, Pison feint de préparer une défense pour le lendemain, écrit quelques lignes, et les remet cachetées à un affranchi. Ensuite il donne à son corps les soins accoutumés, et, bien avant dans la nuit, sa femme étant sortie de l'appartement, il fait fermer la porte. Au lever du jour, on le trouva égorgé; son épée était par terre à côté de lui.

XVI. Je me souviens d'avoir entendu raconter à des vieillards qu'on vit plusieurs fois, dans les mains de Pison, des papiers dont il ne divulgua point le secret, mais qui, au dire de ses amis, contenaient des lettres et des instructions de Tibère contre Germanicus. « Il avait résolu, dit-on, de les lire en plein sénat et d'accuser le prince, si Séjan ne l'eût amusé par de vaines promesses. Enfin il ne se tua pas lui-même : un meurtrier lui fut dépêché. » Je ne garantis ni l'un ni l'autre de ces faits ; cependant je n'ai pas dû supprimer une tradition dont les auteurs vivaient encore dans ma jeunesse. Tibère, avec une tristesse affectée, se plaignit devant le sénat d'une mort qui avait pour but de lui attirer des haines ; ensuite il questionna beaucoup l'affranchi sur le dernier jour, sur la

dernière nuit de Pison. A des réponses généralement prudentes cet homme mêlant quelques paroles indiscrètes, Tibère lut la lettre de Pison, qui était conçue à peu près en ces termes : « Accablé sous la conspiration de mes ennemis et sous le poids d'une odieuse et fausse imputation, puisque la vérité, puisque mon innocence ne trouvent accès nulle part, je prends les dieux à témoin, César, que ma fidélité envers toi fut toujours égale à mon pieux respect pour ta mère. Je vous implore tous deux en faveur de mes enfants. Cnéius, de quelque façon qu'on me juge, n'est pas lié à ma fortune, n'ayant point quitté Rome pendant ces derniers temps. Marcus m'avait dissuadé de rentrer en Syrie ; et plût aux dieux que j'eusse cédé à la jeunesse de mon fils, plutôt que lui à l'âge et à l'autorité de son père ! Je t'en conjure avec plus d'instances de ne pas le punir de mon erreur, dont il est innocent. C'est au nom de quarante-cinq ans de dévouement, au nom du consulat où nous fûmes collègues [1], au nom de l'estime dont m'honora le divin Auguste, ton père, qu'un ami, qui ne te demandera plus rien, te demande la grâce d'un fils infortuné. » La lettre ne disait pas un mot de Plancine.

XVII. Tibère disculpa le jeune Marcus de la guerre civile : « C'étaient, disait-il, les ordres de son père ; un fils ne pouvait désobéir. » Ensuite il plaignit « la destinée d'une si noble famille, et la fin, méritée peut-être, mais déplorable, de Pison. » Quant à Plancine, il parla pour elle en homme confus et humilié de son rôle, alléguant les sollicitations de sa mère. Aussi était-ce surtout contre Livie que s'exhalait en secret l'indignation des gens de bien. « Il était donc permis à une aïeule d'envisager la femme qui tua son petit-fils, de lui adresser la parole, de l'arracher à la justice du sénat ! Ce que les lois obtenaient pour tout citoyen était refusé au seul Germanicus ! La voix de Vitellius et de Véranius demandait vengeance pour un César ; l'empereur et Augusta défendaient Plancine ! Sûre de ses poisons et d'un art si heureusement éprouvé, que tardait-elle à les tourner contre Agrippine, contre ses enfants, à rassasier une aïeule si tendre, un oncle si généreux, du sang de cette famille ? » Deux jours furent employés encore à une ombre de procédure, pendant laquelle Tibère pressait les fils de Pison de défendre leur mère. Comme les accusateurs et les témoins parlaient à l'envi, sans que personne se levât pour répondre,

1. Pison fut consul en 731 avec Auguste, en 747 avec Tibère.

la compassion faisait plus de progrès que la haine. Le consul Aurélius Cotta, interrogé le premier (car, lorsque c'était l'empereur qui ouvrait une délibération, les magistrats donnaient aussi leur suffrage), proposa « de rayer des fastes le nom de Pison, de confisquer une partie de ses biens, d'abandonner une autre à son fils Cnéius, qui changerait de prénom. Marcus, exclu du sénat, recevrait cinq millions de sesterces et serait relégué pour dix ans. La grâce de Plancine était accordée aux prières d'Augusta. »

XVIII. Le prince adoucit beaucoup la sévérité de cet avis. Il ne voulut pas que le nom de Pison fût rayé des fastes, puisqu'on y maintenait celui de Marc-Antoine, qui avait fait la guerre à la patrie, celui d'Iulus Antonius, qui avait porté le déshonneur dans la maison d'Auguste[1]. Il sauva Marcus de l'ignominie, et lui laissa les biens paternels. J'ai déjà dit plusieurs fois que Tibère n'était point dominé par l'avarice ; et la honte d'avoir absous Plancine le disposait à la clémence. Valérius Messalinus proposait de consacrer une statue d'or dans le temple de Mars Vengeur, Cécina Sévérus d'élever un autel à la Vengeance; César s'y opposa : « Ces monuments, disait-il, étaient faits pour des victoires étrangères; les malheurs domestiques devaient être couverts d'un voile de tristesse. » Messalinus avait opiné aussi pour que Tibère, Augusta, Antonia, Drusus et Agrippine reçussent des actions de grâces comme vengeurs de Germanicus. Il n'avait fait aucune mention de Claude, et L. Asprénas lui demanda publiquement si cette omission était volontaire : alors le nom de Claude fut ajouté au décret. Pour moi, plus je repasse dans mon esprit de faits anciens et modernes, plus un pouvoir inconnu me semble se jouer des mortels et de leurs destinées. Certes, le dernier homme que la renommée, son espérance, les respects publics, appelassent à l'empire, était celui que la fortune tenait caché pour en faire un prince.

XIX. Peu de jours après, Tibère fit donner par le sénat des sacerdoces à Vitellius, à Véranius, à Servéus. En promettant à Fulcinius de l'appuyer dans la recherche des honneurs, il l'avertit de prendre garde aux écarts d'une éloquence trop fougueuse. Là se bornèrent les expiations offertes aux mânes de Germanicus, dont la mort a été, non-seulement chez les con-

1. Il fut puni de mort comme complice des débordements de Julie, pendant qu'elle était la femme de Tibère.

temporains, mais dans les générations suivantes, un sujet inépuisable de controverse : tant sont enveloppés de nuages les plus grands événements, grâce à la crédulité qui accueille les bruits les moins fondés, au mensonge qui altère les faits les plus reels ; double cause d'une incertitude qui s'accroît avec le temps. Drusus, qui était sorti de Rome pour reprendre les auspices[1], y rentra bientôt avec l'appareil de l'ovation. Au bout de quelques jours, il perdit sa mère Vipsanie, le seul des enfants d'Agrippa[2] dont la mort ait été naturelle; car, de tous les autres, l'un périt certainement par le fer, et le reste, si l'on en croit la renommée, par la faim ou par le poison.

XX. La même année Tacfarinas, battu l'été précédent par Camillus, ainsi que je l'ai dit, recommença la guerre en Afrique. Ce furent d'abord de simples courses, dont la vitesse le dérobait à toutes les poursuites. Bientôt il saccage les bourgades, entraîne après lui d'immenses butins, et finit par assiéger, près du fleuve Pagida[3], une cohorte romaine. Le poste avait pour commandant Décrius, intrépide soldat, capitaine expérimenté, qui tint ce siége pour un affront. Après avoir exhorté sa troupe à présenter le combat en rase campagne, il la range devant les retranchements. Elle est repoussée au premier choc : Décrius, sous une grêle de traits, se jette à travers les fuyards, les arrête, crie aux porte-enseignes « qu'il est honteux que le soldat romain tourne le dos à une bande de brigands et de déserteurs. » Couvert de blessures, ayant un œil crevé, il n'en fait pas moins face à l'ennemi, et combat jusqu'à ce qu'il tombe mort, abandonné des siens.

XXI. A la nouvelle de cet échec, L. Apronius, successeur de Camillus. plus indigné de la honte des Romains qu'alarmé du succès de l'ennemi, fit un exemple rare dans ces temps-là, et d'une sévérité antique : il décima la cohorte infâme, et tous ceux que désigna le sort expirèrent sous la verge. Cet acte de rigueur fut si efficace, qu'un corps de cinq cents vétérans

1. Un général déposait le commandement en entrant dans Rome. Or Drusus, revenu d'Illyrie, y était entré et avait ajourné son ovation à cause des funérailles de son frère : il fallait donc, avant de la célébrer, qu'il sortît de nouveau, et qu'il reprît le commandement et par conséquent les auspices; car on ne pouvait jouir ni du grand ni du petit triomphe sans être revêtu du pouvoir militaire.

2. Nous avons énuméré, p. 2, note 3, les enfants d'Agrippa.

3. Brotier écrit *Pagyda*, et conjecture que c'est la rivière d'Abeadh, dans la province de Constantine.

défit seul les mêmes troupes de Tacfarinas, devant le fort de Thala [1], qu'elles venaient attaquer. Dans cette action, Helvius Rufus, simple soldat, eut la gloire de sauver un citoyen. Apronius lui donna la pique et le collier. Comme proconsul, il pouvait ajouter la couronne civique : il laissa ce mérite au prince, qui s'en plaignit plus qu'il n'en fut offensé. Tacfarinas, voyant ses Numides découragés et rebutés des siéges, court de nouveau la campagne, fuyant dès qu'on le presse, et bientôt revenant à la charge. Tant qu'il suivit ce plan, il se joua des efforts de l'armée romaine, qui se fatiguait vainement à le poursuivre. Lorsqu'il eut tourné sa course vers les pays maritimes, embarrassé de son butin, il lui fallut s'assujettir à des campements fixes. Alors Apronius Césianus, envoyé par son père avec de la cavalerie et des cohortes auxiliaires renforcées des légionnaires les plus agiles, battit les Numides et les rechassa dans leurs déserts.

XXII. Cependant à Rome, Lépida, en qui l'honneur d'avoir Sylla et Pompée pour bisaïeuls rehaussait l'éclat du nom Émilien, fut accusée d'avoir supposé un fruit de son mariage avec P. Quirinus, homme riche et sans enfants. On lui reprochait encore l'adultère, le poison, et des questions criminelles adressées aux astrologues sur la maison de César. Elle fut défendue par Manius Lépidus, son frère. Quoique décriée et coupable, l'acharnement de Quirinus à la poursuivre après l'avoir répudiée lui conciliait la pitié publique. Il serait difficile de discerner quels furent, dans ce procès, les vrais sentiments du prince, tant il sut varier et entremêler les signes de colère et de clémence. Il pria d'abord le sénat de ne point avoir égard à l'accusation de lèse-majesté ; ensuite il fit adroitement dénoncer par le consulaire M. Servilius, et par d'autres témoins, ce qu'il semblait avoir voulu taire. D'un autre côté, il transféra les esclaves de Lépida de la garde des soldats à celle des des consuls [2], et il ne souffrit pas qu'à la question ils fussent interrogés sur ce qui touchait la famille impériale. Il ne voulut pas non plus que Drusus, consul désigné, opinât le premier; exception où les uns virent une garantie donnée à la

1. Ville de Numidie, voisine du désert, ruinée dans la guerre de César contre Juba.

2. Trois modes de détention étaient en usage à Rome : 1° renfermer le détenu dans la prison publique; 2° le confier à la garde d'un magistrat; 3° le remettre à un soldat, qui répondait de sa personne.

liberté des suffrages, et les autres une intention cruelle : ceux-ci pensèrent que Drusus n'aurait pas cédé son rang, s'il n'eût fallu condamner.

XXIII. Lépida, pendant les jeux [1] qui suspendirent le cours du procès, se rendit au théâtre, accompagnée de femmes du plus haut rang. Là, invoquant avec des cris lamentables le nom de ses ancêtres, celui du grand Pompée, fondateur de ce monument et dont les images frappaient de tous côtés les regards, elle excita une émotion si profonde que les spectateurs, fondant en larmes, chargèrent d'invectives et de malédictions Quirinus, « ce vieillard sans naissance, auquel on immolait, parce qu'il n'avait pas d'héritiers [2], une femme destinée jadis à être l'épouse de L. César et la bru d'Auguste. » Les esclaves révélèrent à la torture les débordements de leur maîtresse; et l'on adopta l'avis de Rubellius Blandus, qui lui interdisait le feu et l'eau. Drusus s'y rangea lui-même, quoique d'autres en eussent ouvert de plus doux. En considération de Scaurus, qui avait une fille de Lépida, les biens ne furent pas confisqués. Le jugement prononcé, Tibère déclara savoir encore, par les esclaves de Quirinus, que Lépida avait essayé d'empoisonner leur maître.

XXIV. Les revers qui venaient d'accabler presque en même temps deux illustres maisons, en enlevant Pison aux Calpurnius, Lépida aux Émiles, eurent une compensation dans le rappel de Décimus Silanus, qui fut rendu à la famille Junia. Je reprendrai en peu de mots son histoire. La fortune, toujours fidèle à Auguste contre la république, le rendit malheureux dans sa vie privée, par les dérèglements de sa fille et de sa petite fille. Il les chassa de Rome et punit leurs séducteurs de la mort ou de l'exil; car, en donnant à une faute que les vices des deux sexes ont rendue si commune les noms aggravants de sacrilége et de lèse-majesté, il y appliquait des peines inconnues à la clémence de nos ancêtres et à ses propres lois. Mais je raconterai le châtiment des autres coupables et les événements de ce siècle, si, parvenu au terme de mon travail, il me reste assez de vie pour une tâche nouvelle. D. Silanus, à

1. Les grands jeux, les jeux romains, qui se célébraient au cirque et au théâtre depuis le 5 jusqu'au 13 de septembre (des nones aux ides).

2. L'avarice avait fini par gagner Tibère; et il était bien aise de faire plaisir à un vieux riche sans héritiers, qui, par reconnaissance, ne manquerait pas de tester en sa faveur.

qui son commerce avec la petite-fille d'Auguste n'attira d'autre rigueur que la disgrâce du prince, se tint néanmoins pour averti d'aller en exil; et ce ne fut que sous Tibère qu'il osa implorer le sénat et l'empereur. Il dut son rappel au crédit de Marcus Silanus, son frère, homme aussi éminent par son éloquence que par l'éclat de sa noblesse. Tibère, auquel Marcus adressait des remercîments, lui répondit en plein sénat, « qu'il se réjouissait avec lui de ce que son frère était revenu d'un long voyage; que Décimus avait usé de son droit, puisque ni loi ni sénatus-consulte ne l'avaient banni; que cependant il ne lui rendait pas l'amitié que son père lui avait retirée, et que les volontés d'Auguste n'étaient pas révoquées par le retour de Silanus. » Décimus acheva sa vie à Rome, sans parvenir aux honneurs.

XXV. On parla ensuite d'adoucir la loi Papia Poppéa[1], qu'Auguste, déjà vieux, avait ajoutée aux lois Juliennes[2], pour assurer la punition du célibat et accroître les revenus du trésor public[3]. Cette loi ne faisait pas contracter plus de mariages ni élever plus d'enfants (on gagnait trop à être sans héritiers); mais elle multipliait les périls autour des citoyens; et, interprétée par les délateurs, il n'était pas de maison qu'elle ne bouleversât : alors les lois étaient devenues un fléau, comme autrefois les vices. Cette réflexion me conduit à remonter aux sources de la législation, et aux causes qui ont amené cette multitude infinie de lois différentes.

XXVI. Les premiers hommes, encore exempts de passions désordonnées, menaient une vie pure, innocente, et libre par là même de châtiments et de contrainte. Les récompenses non plus n'étaient pas nécessaires, puisqu'on pratiquait la vertu par instinct; et, comme on ne désirait rien de contraire au bon ordre, rien n'était interdit par la crainte. Quand l'égalité disparut, et qu'à la place de la modération et de l'honneur régnèrent l'ambition et la force, des monarchies s'établirent, et chez beaucoup de peuples elles se sont perpétuées. D'autres dès

1. Cette loi fut portée en 762, sous les consuls subrogés M. Papius Mutilus, et Q. Poppéus Sécundus.

2. La loi Julia, *de Maritandis ordinibus*, fut portée par Auguste en 736, pour encourager les mariages et punir le célibat. Son principal but était de réparer la population épuisée par les guerres civiles, où il avait péri 80 000 hommes armés.

3. Voy. chap. XXVIII.

l'origine, ou après s'être lassés de la royauté, préférèrent des lois. Elles furent simples d'abord et conformes à l'esprit de ces siècles grossiers. La renommée a célébré surtout celles que Minos donna aux Crétois, Lycurgue aux Spartiates, et plus tard Solon aux Athéniens : celles-ci sont déjà plus raffinées et en plus grand nombre. Chez nous, Romulus n'eut de règle que sa volonté. Numa, qui vint après, imposa au peuple le frein de la religion et des lois divines : quelques principes furent trouvés par Tullus et par Ancus; mais le premier de nos législateurs fut Servius Tullius, aux institutions duquel les rois même devaient obéissance.

XXVII. Après l'expulsion de Tarquin, le peuple, en vue d'assurer sa liberté et d'affermir la concorde, se donna, contre les entreprises des patriciens, de nombreuses garanties. Des décemvirs furent créés, qui, empruntant aux législations étrangères ce qu'elles avaient de meilleur, en formèrent les Douze-Tables, dernières lois dont l'équité soit le fondement : car si celles qui suivirent eurent quelquefois pour but de réprimer les crimes, plus souvent aussi, nées de la division entre les ordres, d'une ambition illicite, de l'envie de bannir d'illustres citoyens, ou de quelque motif également condamnable, elles furent l'ouvrage de la violence. De là les Gracques et Saturninus semant le trouble dans la multitude; et Drusus non moins prodigue de concessions au nom du sénat; et les alliés gâtés par les promesses, frustrés par les désaveux. Ni la guerre italique, ni la guerre civile, qui la suivit de près, n'empêchèrent d'éclore une foule de lois, souvent contradictoires; jusqu'à ce que L. Sylla, dictateur, après en avoir aboli, changé, ajouté un grand nombre, fît trêve aux nouveautés, mais non pour longtemps; car les séditieuses propositions de Lépidus[1] éclatèrent aussitôt, et la licence ne tarda pas à être rendue aux tribuns d'agiter le peuple au gré de leur caprice. Alors on ne se borna plus à ordonner pour tous; on statua même contre un seul et jamais les lois ne furent plus multipliées que quand l'État fut le plus corrompu.

XXVIII. Pompée, chargé dans son troisième consulat de réformer les mœurs, employa des remèdes plus dangereux que les maux; et, premier infracteur des lois qu'il avait faites, il

1. Lépidus, père de celui qui fut triumvir avec Marc-Antoine et Octave, voulut, après la mort de Sylla, faire revivre le parti de Marius et abolir les lois du dictateur.

perdit par les armes un pouvoir qu'il soutenait par les armes. Puis succédèrent vingt années de discordes[1] : plus de frein, plus de justice; le crime restait impuni, et trop souvent la mort était le prix de la vertu. Enfin, consul pour la sixième fois, César Auguste, sûr de sa puissance, abolit les actes de son triumvirat, et fonda une constitution qui nous donnait la paix sous un prince. Dès ce moment les liens de l'autorité se resserrèrent, des gardiens veillèrent pour elle, et la loi Papia Poppéa les intéressa par des récompenses à ce que les héritages laissés à quiconque n'aurait pas les priviléges des pères fussent déclarés vacants, et dévolus au peuple romain, à titre de père commun. Mais la délation allait plus loin que la loi; elle envahit Rome, l'Italie, tout l'empire : déjà beaucoup de fortunes avaient été renversées, et la terreur était dans toutes les familles, quand Tibère, pour arrêter ce désordre, fit désigner par le sort quinze sénateurs, dont cinq anciens préteurs et cinq consulaires, qui, en exceptant beaucoup de cas des gênes de la loi, ramenèrent pour le présent un peu de sécurité.

XXIX. Vers le même temps, le prince recommanda aux sénateurs Néron, l'un des fils de Germanicus, déjà sorti de l'enfance, et sollicita pour lui la dispense d'exercer le vigintivirat[2], et le droit de briguer la questure cinq ans avant l'âge légal; demande qu'on ne pouvait guère écouter sans rire. Il alléguait que lui-même et son frère avaient obtenu la même faveur par l'intercession d'Auguste : mais dès lors une telle prière donna lieu sans doute à plus d'une raillerie secrète; et cependant la grandeur des Césars ne faisait que de naître, les souvenirs de la république étaient plus rapprochés, et un beau-père tenait par des liens moins étroits aux enfants de sa femme qu'un aïeul à son petit-fils. Le sénat ajouta la dignité de pontife; et, le jour où Néron fit son entrée au Forum, des largesses furent distribuées au peuple, que la vue d'un fils de Germanicus arrivé à cet âge remplissait d'allégresse. La joie fut redoublée par le mariage de Néron avec Julie, fille de Drusus. Mais, si cette alliance eut l'approbation générale, on vit avec déplaisir Séjan destiné pour beau-père au fils de Claude.

1. Du troisième consulat de Pompée à la bataille d'Actium, en 723.

2. C'est une dénomination collective, qui comprenait les *triumviri capitales*, les *triumviri monetales*, les *quatuorviri viales*, et les *decemviri litibus judicandis*. Les premiers étaient des magistrats inférieurs, chargés de surveiller la prison publique, et de faire exécuter les jugements criminels.

On jugea que Tibère souillait la noblesse de sa race, et qu'il élevait beaucoup trop un favori déjà suspect d'une ambition démesurée.

XXX. A la fin de l'année moururent deux hommes distingués, L. Volusius et Sallustius Crispus. La famille de Volusius, quoique ancienne n'avait jamais dépassé la préture : il y fit entrer le consulat. Il exerça même le pouvoir de la censure pour composer les décuries de chevaliers, et il accumula le premier les immenses richesses qui ont donné tant d'éclat à cette maison. Sallustius, d'origine équestre, avait pour aïeule une sœur de l'illustre historien C. Sallustius, par lequel il fut adopté. Quoique la carrière des honneurs fût ouverte devant lui, il prit Mécène pour modèle, et, sans être sénateur, il surpassait en crédit beaucoup de triomphateurs et de consulaires. Sa manière de vivre n'avait rien d'un ancien Romain; les recherches de sa parure, le luxe de sa maison, le rendaient plus semblable à un riche voluptueux. Toutefois ces dehors cachaient une vigueur d'esprit capable des plus grandes affaires, et une âme d'autant plus active qu'il affectait davantage le sommeil et l'indolence. Le second dans la confiance du prince tant que vécut Mécène, il fut après lui le principal dépositaire des secrets du palais, et il eut part au meurtre d'Agrippa Postumus. Sur le déclin de son âge, il conserva l'apparence plutôt que la réalité de la faveur ; et c'est aussi ce qui était arrivé à Mécène. Est-ce donc la destinée du pouvoir d'être rarement durable? ou bien le dégoût s'empare-t-il des princes quand ils ont tout accordé, ou des favoris quand ils n'ont plus rien à prétendre?

XXXI. Viennent ensuite le quatrième consulat de Tibère et le second de Drusus, remarquables en ce que le père eut son fils pour collègue. Il est vrai que, deux ans auparavant, Tibère avait partagé la même dignité avec Germanicus; mais c'était à regret, et, après tout, il n'était que son oncle. Au commencement de l'année, Tibère, sous prétexte de rétablir sa santé, se retira dans la Campanie, soit que déjà il préludât à sa longue et continuelle absence [1], soit pour laisser Drusus remplir seul et sans l'appui d'un père les fonctions du consulat. Une affaire peu importante, mais qui excita de grands débats, fournit en effet au jeune homme l'occasion de se faire honneur. Domitius

1. Ce fut cinq ans après cette époque que Tibère quitta Rome pour ne plus y rentrer. Voy. liv. IV, ch. LVII.

Corbulo, qui avait exercé la préture, se plaignit au sénat de ce qu'à un spectacle de gladiateurs un jeune noble, nommé Sylla, n'avait pas voulu lui céder sa place. Corbulon avait pour lui son âge, la coutume ancienne, la faveur des vieillards; Sylla était soutenu par Mamercus Scaurus, L. Arruntius et ses autres parents. Il y eut, des deux côtés, des discours pleins de chaleur : on alléguait les exemples de nos ancêtres, qui avaient réprimé, par de sévères décrets, l'irrévérence de la jeunesse. Enfin Drusus fit entendre des paroles conciliantes; et satisfaction fut donnée à Corbulon par l'organe de Scaurus, oncle et beau-père de Sylla, et le plus fécond des orateurs de son temps. Le même Corbulon ne cessait de dénoncer le mauvais état des chemins, qui, par la fraude des entrepreneurs et la négligence des magistrats, étaient rompus et impraticables dans presque toute l'Italie. Il se chargea volontiers d'y pourvoir; ce qui tourna moins à l'avantage du public qu'à la ruine de beaucoup de particuliers, auxquels il ôta la fortune et l'honneur par des condamnations et des ventes à l'encan.

XXXII. Peu de temps après, un message de Tibère informa les sénateurs que l'Afrique était de nouveau troublée par une incursion de Tacfarinas, et qu'il importait que leur choix désignât un proconsul qui sût la guerre, et dont la force de corps suffît à une telle expédition. Sextus Pompéius saisit cette occasion d'exhaler sa haine contre Manius Lépidus, et le peignit comme « un lâche, un indigent, opprobre de ses ancêtres, qu'il fallait écarter même du proconsulat d'Asie : » reproches désavoués par le sénat, qui trouvait Lépidus plus doux que nonchalant, et lui faisait un honneur plutôt qu'un crime d'une pauvreté héréditaire qui n'avait pas entaché sa noblesse. Lépidus fut donc envoyé en Asie; et, quant à l'Afrique, on décida que César en choisirait lui-même le gouverneur.

XXXIII. Dans cette discussion, Cécina Sévérus demanda qu'il fût interdit à tout magistrat chargé d'une province d'y mener sa femme avec lui. Il déclara d'abord, à plusieurs reprises, « qu'il avait une épouse d'une humeur assortie à la sienne, mère de six enfants, et que, ce qu'il exigeait des autres, il se l'était prescrit à lui-même, l'ayant toujours retenue en Italie, quoiqu'il eût fait quarante campagnes dans différentes provinces. Nos ancêtres avaient eu raison de ne pas vouloir qu'on traînât des femmes avec soi chez les alliés ou les nations étrangères. Une telle compagnie embarrassait en paix par son luxe, en guerre par ses frayeurs, et

donnait à une armée romaine l'apparence d'une marche de barbares. Leur sexe n'était pas seulement faible et incapable de soutenir la fatigue : il devenait, quand on le laissait faire, cruel, ambitieux, dominateur. Elles se promenaient parmi les soldats; les centurions étaient à leurs ordres. Une femme [1] avait présidé naguère aux exercices des cohortes, à la revue des légions. Le sénat savait que, dans tous les procès de concussion, la femme était la plus accusée. C'était à l'épouse du gouverneur que s'attachaient d'abord les intrigants d'une province; elle s'entremettait des affaires, elle les décidait. A elle aussi on faisait cortége en public; elle avait son prétoire, et ses ordres étaient les plus absolus, les plus violents. Enchaînées jadis par la loi Oppia [2] et par d'autres non moins sages, les femmes, depuis que ces liens étaient rompus, régnaient dans les familles, dans les tribunaux et jusque dans les armées. »

XXXIV. Ce discours eut peu d'approbateurs : on criait de toutes parts que ce n'était pas là le sujet de la délibération, qu'il fallait une autorité plus imposante que celle de Cécina pour une si grande réforme. Bientôt Valérius Messalinus, en qui l'on retrouvait une image de l'éloquence de son père Messala, répondit « que d'heureuses innovations avaient adouci en beaucoup de points la dureté des anciennes mœurs; qu'en effet Rome n'avait plus, comme autrefois, la guerre à ses portes ou ses provinces pour ennemies; qu'on faisait aux besoins des femmes certaines concessions, qui, loin d'être à charge aux alliés, ne l'étaient pas même à leurs époux; qu'en tout le reste la communauté était entière, et que leur présence n'avait rien de gênant dans la paix. A la guerre sans doute il fallait être libre de tout embarras; mais, au retour des travaux, quel délassement plus honnête que la société d'une épouse? Quelques femmes peut-être avaient cédé à l'avarice ou à l'ambition : mais les magistrats eux-mêmes n'étaient-ils pas sujets à mille passions diverses? cependant on ne laissait pas pour cela

1. Plancine, femme de Pison.

2. La loi Oppia fut portée en 541, au plus fort de la seconde guerre punique, par le tribun C. Oppius. Elle défendait aux femmes d'avoir à leur usage plus d'une demi-once d'or, de porter des habits de diverses couleurs, de se faire voiturer à Rome, ou à mille pas à la ronde, dans un char attelé de chevaux, si ce n'était pour se rendre aux sacrifices publics. Cette loi fut révoquée en 559, malgré l'opposition énergique du vieux Caton, alors consul.

les provinces sans gouverneurs. Souvent les vices des femmes avaient corrompu les maris : mais tous ceux qui n'avaient pas de femmes étaient-ils donc irréprochables? Les lois Oppiennes, disait-il encore, ont été trouvées bonnes jadis, parce que le malheur des temps les rendait nécessaires; d'autres convenances en ont fait depuis modérer la rigueur. En vain nous voulons déguiser notre faiblesse sous des noms empruntés; c'est la faute du mari si la femme sort des bornes prescrites. Faut-il, pour un ou deux caractères pusillanimes, ravir aux maris la compagne de leurs plaisirs et de leurs peines? On doit craindre aussi d'abandonner un sexe naturellement fragile, et de le livrer à son goût pour le luxe et aux passions d'autrui. A peine, sous les yeux surveillants d'un époux, la sainteté du mariage est-elle respectée : que sera-ce, si plusieurs années de séparation et presque de divorce en relâchent les nœuds? Que l'on remédie aux abus des provinces, mais sans oublier les désordres de Rome. » Drusus ajouta quelques mots comme mari lui-même. Il dit « que le devoir des princes les appelait souvent aux extrémités de l'empire. Combien de fois Auguste n'avait-il pas visité l'Occident et l'Orient, accompagné de Livie? Lui aussi était allé en Illyrie, et au besoin il irait dans d'autres contrées ; mais ce ne serait pas toujours de bon gré, si on le séparait d'une épouse chérie, qui l'avait rendu père de tant d'enfants. » Ainsi fut éludée la proposition de Cécina.

XXXV. Dans la séance suivante, on reçut une lettre de Tibère, où, après avoir indirectement reproché au sénat de rejeter tous les soins sur le prince, il désignait deux candidats au proconsulat d'Afrique, M. Lépidus et Junius Blésus. Tous deux furent entendus : Lépidus s'excusa en termes pressants, alléguant une santé faible, l'âge de ses enfants, une fille à marier. Une raison qu'il ne disait pas, et que tout le monde devinait, c'est que Blésus était oncle de Séjan, titre certain à la préférence. Blésus feignit aussi de refuser; mais il insista beaucoup moins, et les flatteurs s'accordèrent à ne pas le soutenir.

XXXVI. Ensuite on donna cours à des plaintes renfermées jusqu'alors dans le secret des entretiens privés. Le dernier scélérat, pourvu qu'il tînt une image de l'empereur, était en possession de charger impunément les honnêtes gens d'outrages et d'invectives. L'affranchi même et l'esclave, en menaçant un maître, un patron, du geste ou de la voix, se

faisaient redouter. Le sénateur C. Cestius représenta « qu'à la vérité les princes étaient comme des dieux ; mais que les dieux n'écoutaient les prières que quand elles étaient justes ; que personne ne se réfugiait dans le Capitole ou dans les autres temples pour faire de son asile le théâtre de ses crimes ; que les lois étaient renversées, anéanties, depuis qu'Annia Rufilla, condamnée pour fraude à sa requête, venait en plein Forum, à la porte du sénat, l'insulter et le menacer, sans qu'il osât invoquer la justice : cette femme se couvrait d'une image de l'empereur [1]. » Une foule de voix dénoncèrent des traits pareils ou de plus révoltants, et prièrent Drusus de faire un exemple. Rufilla fut mandée, convaincue et mise en prison.

XXXVII. En même temps Considius Æquus et Célius Cursor, chevaliers romains, qui avaient forgé contre le préteur Magius Cécilianus une accusation de lèse-majesté, furent punis, sur la demande du prince, par un décret du sénat. Ces deux actes tournèrent à la louange de Drusus. Vivant au milieu de Rome, se mêlant aux réunions, aux entretiens de la ville, il passait pour adoucir l'humeur concentrée de son père ; on pardonnait même volontiers à sa jeunesse le goût du plaisir : « Puisse-t-il, disait-on, se livrer à ce penchant, consumer les jours en spectacles, les nuits en festins, plutôt que d'entretenir, seul et loin de toutes les distractions, une vigilance chagrine et des soucis malfaisants ! »

XXXVIII. En effet, ni Tibère ni les accusateurs ne se lassaient. Ancharius Priscus avait dénoncé Césius Cordus, proconsul de Crète, comme coupable de concussion, crime auquel il ajoutait celui de lèse-majesté, alors complément nécessaire de toutes les accusations. Tibère, informé qu'Antistius Vétus, un des principaux de la Macédoine, venait d'être absous dans un procès d'adultère, réprimanda les juges, et, sous le même prétexte de lèse-majesté, le ramena devant la justice, comme un factieux, mêlé aux complots de Rhescuporis à l'époque où ce prince, après avoir tué Cotys son neveu, songeait à nous faire la guerre. L'eau et le feu furent interdits à Antistius, et l'on décida qu'il serait confiné dans une île qui ne fût à portée

1. Les triumvirs élevèrent à Jules César un temple avec droit d'asile. Cet exemple eut des suites, et bientôt l'impunité fut assurée à tout malfaiteur qui se réfugiait auprès d'une statue de l'empereur régnant. Il paraît même qu'il suffisait, pour se rendre inviolable, de tenir une image du prince dans ses mains.

ni de la Thrace ni de la Macédoine. Car, depuis que la Thrace était partagée entre Rhémétalcès et les enfants de Cotys, auxquels on avait donné pour tuteur, à cause de leur bas âge, Trébelliénus Rufus, ces peuples, peu faits à notre présence, étaient mécontents; et ils n'accusaient pas moins Rhémétalcès que Trébelliénus de laisser leurs injures sans vengeance. Les Célètes, les Odruses[1] et d'autres nations puissantes, prirent les armes sous des chefs différents, égaux entre eux par leur obscurité; ce qui, en tenant leurs forces désunies, nous préserva d'une guerre sanglante. Les uns soulèvent le pays; les autres franchissent le mont Hémus[2], afin d'appeler à eux les populations éloignées; les plus nombreux et les mieux disciplinés assiégent le roi dans Philippopolis[3], ville bâtie par Philippe de Macédoine.

XXXIX. A cette nouvelle P. Velléius, qui commandait l'armée la plus voisine, détache les auxiliaires à cheval et les cohortes légères contre les bandes qui couraient le pays pour le piller ou en tirer des renforts. Lui-même s'avance avec le gros de l'infanterie pour faire lever le siége. Tout réussit à la fois : les coureurs furent taillés en pièces; la discorde éclata parmi les assiégeants, et le roi fit une sortie heureusement combinée avec l'arrivée de la légion. On ne saurait donner le nom de bataille ou de combat à une rencontre où fut massacrée, sans qu'il nous en coûtât de sang, une multitude éparse et mal armée.

XL. Cette même année les cités gauloises, fatiguées de l'énormité des dettes, essayèrent une rébellion, dont les plus ardents promoteurs furent, parmi les Trévires, Julius Florus, chez les Éduens, Julius Sacrovir, tous deux d'une naissance distinguée, et issus d'aïeux à qui leurs belles actions avaient valu le droit de cité romaine, alors que, moins prodigué, il était encore le prix de la vertu. Dans de secrètes conférences, où ils réunissent les plus audacieux de leurs compatriotes, et ceux à qui l'indigence ou la crainte des supplices faisait du

1. Les Célètes étaient divisés en *majores* et *minores*. Les grands Célètes habitaient au pied du mont Hémus, qui borne la Thrace vers le nord; et les petits au pied du mont Rhodope, qui la traverse. — Les Odryses étaient plus voisins des sources de l'Hèbre, aujourd'hui la Maritza.

2. Le Balkan.

3. Maintenant Philippopoli, sur l'Hèbre, à environ 30 lieues ouest-nord-ouest d'Andrinople.

crime un besoin, ils conviennent que Florus soulèvera la Belgique, et Sacrovir les cités les plus voisines de la sienne. Ils vont donc dans les assemblées, dans les réunions, et se répandent en discours séditieux sur la durée éternelle des impôts, le poids accablant de l'usure, l'orgueil et la cruauté des gouverneurs; ajoutant « que la discorde est dans nos légions depuis la mort de Germanicus; que l'occasion est belle pour ressaisir la liberté, si les Gaulois considèrent l'état florissant de la Gaule, le dénûment de l'Italie, la population énervée de Rome, et ces armées où il n'y a de fort que ce qui est étranger. »

XLI. Il y eut peu de cantons où ne fussent semés les germes de cette révolte. Les Andécaves et les Turoniens [1] éclatèrent les premiers. Le lieutenant Acilius Aviola fit marcher une cohorte qui tenait garnison à Lyon, et réduisit les Andécaves. Les Turoniens furent défaits par un corps de légionnaires que le même Aviola reçut de Visellius, gouverneur de la basse Germanie, et auquel se joignirent des nobles Gaulois, qui cachaient ainsi leur défection pour se déclarer dans un moment plus favorable. On vit même Sacrovir se battre pour les Romains, la tête découverte, afin, disait-il, de montrer son courage; mais les prisonniers assuraient qu'il avait voulu se mettre à l'abri des traits en se faisant reconnaître. Tibère, consulté, méprisa cet avis, et son irrésolution nourrit l'incendie.

XLII. Cependant Florus, poursuivant ses desseins, tente la fidélité d'une aile de cavalerie levée à Trèves et disciplinée à notre manière, et l'engage à commencer la guerre par le massacre des Romains établis dans le pays. Quelques hommes cédèrent à la corruption; le plus grand nombre resta dans le devoir. Mais la foule des débiteurs et des clients de Florus prit les armes; et ils cherchaient à gagner la forêt d'Ardenne, lorsque des légions des deux armées de Visellius et de C. Silius, arrivant par des chemins opposés, leur fermèrent le passage. Détaché avec une troupe d'élite, Julius Indus, compatriote de Florus, et que sa haine pour ce chef animait à nous bien servir, dissipa cette multitude qui ne ressemblait pas encore à une armée. Florus, à la faveur de retraites inconnues, échappa quelque temps aux vainqueurs. Enfin, à la vue des soldats qui assiégeaient son asile, il se tua de sa propre main. Ainsi finit la révolte des Trévires.

1. L'Anjou et la Touraine.

XLIII. Celle des Éduens fut plus difficile à réprimer, parce que cette nation était plus puissante, et nos forces plus éloignées. Sacrovir, avec des cohortes régulières, s'était emparé d'Augustodunum[1], leur capitale, où les enfants de la noblesse gauloise étudiaient les arts libéraux : c'étaient des otages qui attacheraient à sa fortune leurs familles et leurs proches. Il distribua aux habitants des armes fabriquées en secret. Bientôt il fut à la tête de quarante mille hommes, dont le cinquième était armé comme nos légionnaires : le reste avait des épieux, des coutelas et d'autres instruments de chasse. Il y joignit les esclaves destinés au métier de gladiateur, et que dans ce pays on nomme *cruppellaires*. Une armure de fer les couvre tout entiers, et les rend impénétrables aux coups, si elle les gêne pour frapper eux-mêmes. Ces forces étaient accrues par le concours des autres Gaulois, qui, sans attendre que leurs cités se déclarassent, venaient offrir leurs personnes, et par la mésintelligence de nos deux généraux, qui se disputaient la conduite de cette guerre. Varron, vieux et affaibli, la céda enfin à Silius, qui était dans la vigueur de l'âge.

XLIV. Cependant à Rome ce n'étaient pas seulement les Trévires et les Éduens qu'on disait soulevés : à en croire les exagérations de la renommée, les soixante-quatre cités de la Gaule étaient en pleine révolte; elles avaient entraîné les Germains, et l'Espagne chancelait. Les gens de bien gémissaient pour la république. Beaucoup de mécontents, en haine d'un régime dont ils desiraient la fin, se réjouissaient de leurs propres périls. Ils s'indignaient que Tibère consumât son temps à lire des accusations, quand le monde était en feu : « Citerait-il Sacrovir devant le sénat comme criminel de lèse-majesté? Il s'était enfin trouvé des hommes qui allaient arrêter par les armes le cours de ses messages sanglants. Mieux valait la guerre qu'une paix misérable. » Tibère, affectant plus de sécurité que jamais, passa ces jours d'alarmes dans ses occupations ordinaires, sans quitter sa retraite, sans changer de visage. Était-ce fermeté d'âme? ou savait-il combien la voix publique grossissait le danger?

XLV. Pendant ce temps Silius s'avançait avec deux légions précédées d'un corps d'auxiliaires, et ravageait les dernières bourgades des Séquanes, qui, voisines et alliées des Éduens, avaient pris les armes avec eux. Bientôt il marche à

1. La même ville que *Bibracte*, maintenant Autun.

grandes journées sur Augustodunum : les porte-enseignes disputaient de vitesse; le soldat impatient ne voulait ni du repos accoutumé, ni des longues haltes de la nuit : « qu'il vît seulement l'ennemi, qu'il en fût aperçu, c'était assez pour vaincre. » A douze milles d'Augustodunum, on découvrit dans une plaine les troupes de Sacrovir. Il avait mis en première ligne ses hommes bardés de fer, ses cohortes sur les flancs, et par derrière des bandes à moitié armées. Lui-même, entouré des principaux chefs, parcourait les rangs sur un cheval superbe, rappelant les anciennes gloires des Gaulois, les coups terribles qu'ils avaient portés aux Romains, combien la liberté serait belle après la victoire, mais combien, deux fois subjugués, leur servitude serait plus accablante.

XLVI. Il parla peu de temps et fut écouté avec peu d'enthousiasme : nos légions s'avançaient en bataille, et cette multitude sans discipline et sans expérience de la guerre ne pouvait plus rien voir ni rien entendre. De son côté Silius, à qui l'assurance du succès permettait de supprimer les exhortations, s'écriait cependant « qu'un ennemi comme les Gaulois devait faire honte aux conquérants de la Germanie. Une cohorte vient d'écraser le Turonien rebelle; une aile de cavalerie a réduit les Trévires, et quelques escadrons de notre armée ont battu les Séquanes : plus riches et plus adonnés aux plaisirs, les Éduens sont encore moins redoutables. Vous êtes vainqueurs; songez à poursuivre. » L'armée répond par un cri de guerre. La cavalerie investit les flancs de l'ennemi, l'infanterie attaque le front. Il n'y eut point de résistance sur les ailes; mais les hommes de fer, dont l'armure était à l'épreuve de l'épée et du javelot, tinrent quelques instants. Alors le soldat, saisissant la hache et la cognée comme s'il voulait faire brèche à une muraille, fend l'armure et le corps qu'elle enveloppe; d'autres, avec des leviers ou des fourches, renversent ces masses inertes, qui restaient gisantes comme des cadavres, sans faire aucun effort pour se relever. Sacrovir se retira d'abord à Augustodunum; ensuite, craignant d'être livré, il se rendit, avec les plus fidèles de ses amis, à une maison de campagne voisine. Là il se tua de sa propre main : les autres s'ôtèrent mutuellement la vie; et la maison, à laquelle ils avaient mis le feu, leur servit à tous de bûcher.

XLVII. Alors seulement Tibère écrivit au sénat pour lui annoncer le commencement et la fin de la guerre. Il en parlait sans rien taire, sans rien exagérer. « Du reste, ajoutait-il, le

dévouement et le courage de ses lieutenants, et les mesures prescrites par lui-même, avaient triomphé de tout. » Il expliquait ensuite pourquoi ni lui ni Drusus n'étaient allés dans les Gaules, exaltant « la grandeur de l'empire, dont les chefs oublieraient leur dignité si, pour un ou deux cantons soulevés, ils quittaient la ville d'où partent les ordres qui régissent le monde. Maintenant que la crainte ne pouvait plus le conduire, il irait voir l'état du pays et consolider la paix. » Le sénat décréta des vœux pour son retour, des actions de grâces aux dieux, et d'autres honneurs où les convenances étaient gardées. Le seul Cornélius Dolabella, tombant par émulation de zèle dans une absurde flatterie, proposa que Tibère, à son retour de Campanie, entrât avec l'appareil de l'ovation. Aussi le prince ne tarda-t-il pas à écrire « qu'après avoir dompté les nations les plus belliqueuses, et reçu dans sa jeunesse ou refusé tant de triomphes, il ne se croyait pas assez dépourvu de gloire pour ambitionner à son âge cette vaine récompense d'une promenade aux portes de Rome. »

XLVIII. A peu près dans le même temps, il demanda au sénat que la mort de Sulpicius Quirinus fût honorée par des funérailles publiques. Quirinus, né à Lanuvium, n'était point de l'ancienne famille patricienne des Sulpicius ; mais sa bravoure à la guerre, et des commissions où il avait montré de l'énergie, lui avaient valu le consulat sous Auguste. Il avait obtenu les ornements du triomphe pour avoir enlevé aux Homonades[1], nation de Cilicie, toutes leurs forteresses. Donné pour conseil à Caïus César, lorsque celui-ci commandait en Arménie, il n'en avait pas moins rendu des hommages à Tibère dans sa retraite de Rhodes. Le prince fit connaître ce fait au sénat, louant l'attachement de Quirinus pour sa personne, et accusant M. Lollius, aux suggestions duquel il attribuait l'injuste inimitié du jeune César. Mais la mémoire de Quirinus n'était point agréable aux sénateurs, tant à cause de ses persécutions contre Lépida, dont j'ai parlé plus haut, que de sa vieillesse avare et odieusement puissante.

XLIX. A la fin de l'année, C. Lutorius Priscus, chevalier romain, auteur d'un poëme où il avait déploré avec succès la mort de Germanicus, et pour lequel il avait reçu du prince une gratification, tomba dans les mains d'un délateur. Son crime

1. Peuple de la Cilicie Trachée, dont la capitale était Homonada, aujourd'hui Ermenek.

était d'avoir fait d'autres vers pendant une maladie de Drusus, dans l'espoir que, s'il mourait, ils seraient encore mieux récompensés. Lutorius avait eu l'indiscrète vanité de les lire chez P. Pétronius, devant Vitellia, belle-mère de ce dernier, et beaucoup de femmes de distinction. Quand celles-ci virent le fait dénoncé, la frayeur les saisit, et elles avouèrent tout. Vitellia seule protesta qu'elle n'avait rien entendu; mais les dépositions qui perdaient l'accusé furent plus écoutées, et Hatérius Agrippa, consul désigné, opina pour le dernier supplice.

L. M. Lépidus fut d'un avis contraire. « Pères conscrits, dit-il, si nous n'envisageons que l'horrible pronostic dont C. Lutorius a souillé son imagination et les oreilles qui l'ont entendu, ni le cachot, ni le lacet des criminels, ni les tortures des esclaves ne suffisent pour l'en punir. Mais si la modération du prince, si les exemples de vos ancêtres et les vôtres ont mis des bornes aux remèdes et aux châtiments, quand les désordres et les forfaits n'en ont point, s'il y a loin de l'indiscrétion au crime, des paroles aux attentats; nous pouvons prononcer un arrêt tel que, sans laisser impunie la faute de Lutorius, nous n'ayons à nous reprocher ni trop d'indulgence ni trop de rigueur. J'ai plus d'une fois entendu le chef de cet empire se plaindre de ceux qui, par une mort volontaire, s'étaient dérobés à sa clémence : Lutorius est encore vivant, et sa vie ne peut être un danger, ni son supplice une leçon. Tout condamnable qu'est son délire, les œuvres en sont vaines et promptement oubliées. Quelle crainte sérieuse pourrait inspirer un insensé qui se trahit lui-même, et qui, n'osant s'adresser aux hommes, va mendier l'approbation de quelques femmes? Toutefois qu'il s'éloigne de Rome; qu'il perde ses biens, et qu'il soit privé du feu et de l'eau[1]. Et cet avis, je le donne comme si la loi de majesté lui était réellement applicable. »

LI. Seul de tous les sénateurs, le consulaire Rubellius Blandus partagea l'opinion de Lépidus : les autres se rangèrent à celle d'Agrippa. Lutorius fut conduit en prison et mis à mort sur-le-champ. Tibère, dans une lettre pleine de ses ambiguïtés ordinaires, en fit reproche au sénat, exaltant le zèle pieux avec lequel il vengeait les moindres injures du prince,

1. C'était la formule de l'exil : cette interdiction du feu et de l'eau s'étendait à une certaine distance de Rome ou de l'Italie, distance au delà de aquelle le condamné était libre de choisir sa résidence.

le priant de ne pas punir avec tant de précipitation de simples paroles, louant Lépidus, ne blâmant point Agrippa. Alors il fut résolu que les décrets du sénat ne seraient portés au trésor qu'après dix jours[1], et qu'on laisserait aux condamnés cette prolongation de vie. Mais ni les sénateurs n'avaient la liberté de révoquer leurs arrêts, ni le temps n'adoucissait Tibère.

LII. Le consulat suivant fut celui de C. Sulpicius et de Décimus Hatérius. L'année, sans troubles au dehors, ne fut pas au dedans sans alarmes : on craignit des rigueurs contre le luxe, dont les prodigalités en tout genre ne connaissaient plus de mesure. Il est vrai qu'en dissimulant le prix des achats on tenait cachées les profusions les plus ruineuses; mais les folles dépenses de la table étaient le sujet de tous les entretiens, et l'on tremblait que le prince, d'une économie antique, ne les réprimât durement. Bibulus et, après lui, les autres édiles avaient représenté que la loi somptuaire était méprisée, que les prix illicites qu'on mettait aux denrées s'élevaient de jour en jour, et que des remèdes ordinaires seraient impuissants. Le sénat consulté remit l'affaire à la décision du prince. Tibère réfléchit longtemps s'il était possible d'arrêter cette licence effrénée, si la réforme ne serait pas plus dangereuse que l'abus, combien serait humiliante une tentative sans succès, ou un succès qui couvrirait d'opprobre et d'infamie les premiers de l'État. Enfin il écrivit au sénat une lettre dont voici à peu près le sens :

LIII. « Dans toute autre délibération, pères conscrits, le mieux serait peut-être que mon avis sur ce qui convient à l'iutérêt public fût demandé et reçu de vive voix. Dans celle-ci, mon absence est préférable : au moins, s'il est des hommes coupables d'un luxe honteux, je ne les verrai pas, designés par vos regards, rougir devant moi et me rendre témoin de leurs frayeurs. Si les édiles, dont j'estime le courage, en avaient d'abord conféré avec moi, peut-être leur aurais-je conseillé de laisser leur cours à des vices si anciens et si accrédités, plutôt que de nous mettre au hasard de montrer que nous ne pouvons rien contre certains désordres. Mais les édiles ont fait leur devoir comme je voudrais que tous les

1. Dans l'origine, les sénatus-consultes étaient déposés dans le temple de Cérès, sous la garde des édiles plebéiens. Dans la suite, ils furent portés au trésor public, et ce n'était qu'après cette formalité qu'ils étaient exécutoires.

magistrats s'acquittassent du leur. Quant à moi, je ne puis me taire avec bienséance, et il m'est difficile de parler; car mon langage ne peut être celui d'un édile, ou d'un préteur, ou d'un consul : on exige d'un prince des vues plus grandes et plus élevées; et, quand chacun s'attribue l'honneur du bien qui s'opère, les fautes de tous retombent sur lui seul. Par où commencer la réforme, et que faut-il réduire d'abord à l'antique simplicité? Sera-ce l'étendue sans limites de nos maisons de campagne? cette multitude, ou plutôt ces nations d'esclaves? ces masses d'or et d'argent? ces bronzes précieux et ces merveilles du pinceau? ces vêtements qui nous confondent avec les femmes, et la folie particulière à ce sexe, ces pierreries pour lesquelles on transporte chez des peuples étrangers ou ennemis les trésors de l'empire?

LIV. « Je n'ignore pas que, dans les festins et dans les cercles, un cri général s'élève contre ces abus et en demande la répression : mais faites une loi, prononcez des peines, et les censeurs eux-mêmes s'écrieront que l'État est bouleversé, qu'on prépare la ruine des plus grandes familles, qu'il n'y aura plus personne d'innocent. Cependant, lorsque les maladies du corps sont opiniâtres et invétérées, un traitement sévère et rigoureux peut seul en arrêter le progrès; ainsi, quand l'âme, à la fois corrompue et corruptrice, nourrit elle-même le feu qui la dévore, il faut, pour éteindre cette fièvre, des remèdes aussi forts que les passions qui l'allumèrent. Tant de lois, ouvrage de nos ancêtres, tant d'autres qu'institua la sagesse d'Auguste, tombées en désuétude, ou, ce qui est plus honteux, abrogées par le mépris, n'ont fait qu'enhardir le luxe. Car le vice, encore libre du frein des lois, appréhende de s'y voir soumis; mais, s'il a pu le briser impunément, ni crainte ni pudeur ne le retiendront plus. Pourquoi donc l'économie régnait-elle autrefois? c'est que chacun réglait ses désirs; c'est que nous étions tous citoyens d'une seule ville. Même quand notre domination embrassa l'Italie, la soif des plaisirs n'était pas irritée à ce point. Nos victoires lointaines nous ont appris à dissiper le bien d'autrui, les guerres civiles à prodiguer le nôtre. Qu'est-ce, après tout, que le mal dont se plaignent les édiles? combien il paraîtra léger, si l'on porte plus loin ses regards! Eh! personne ne se lève pour nous dire que l'Italie attend sa subsistance de l'étranger; que chaque jour de la vie du peuple romain flotte à la merci des vagues et des tempêtes; que, si l'abondance des provinces ne venait au secours et des maîtres,

et des esclaves, et de ces champs qui ne produisent plus, ce ne seraient pas sans doute nos parcs et nos maisons de plaisance qui fourniraient à nos besoins. Voilà, pères conscrits, les soins qui occupent le prince; voilà ce qui, négligé un instant, entraînerait la chute de la république. Pour le reste, il faut chercher le remède en soi-même. Que l'honneur accomplisse notre réforme, la nécessité celle du pauvre, la satiété celle du riche. Ou si quelqu'un des magistrats nous promet assez d'habileté et de vigueur pour s'opposer au torrent, je le loue de son zèle, et je confesse qu'il me décharge d'une partie de mes travaux. Mais si, en voulant se donner le mérite d'accuser le vice, l'on soulève des haines dont on me laissera tout le poids, croyez, pères conscrits, que je suis aussi peu avide d'inimitiés que personne. J'en brave pour la république d'assez cruelles et, trop souvent, d'assez peu méritées; mais celles qui seraient sans objet, et dont ni moi ni vous ne recueillerions aucun fruit, il est juste qu'on me les épargne. »

LV. Après la lecture du message impérial, on dispensa les édiles du soin qu'ils prenaient; et le luxe de la table, qui, depuis la bataille d'Actium jusqu'à la révolution qui donna l'empire à Galba, s'était signalé par d'énormes profusions, est tombé peu à peu. Je crois à propos de rechercher les causes de ce changement. Autrefois les familles qui joignaient la richesse à la naissance ou à l'illustration s'abandonnaient sans réserve au goût de la magnificence. Alors encore il était permis de se concilier le peuple, les alliés, les rois, et d'en recevoir des hommages. L'opulence, une maison splendide, l'appareil de la grandeur, attiraient de la popularité, des clientèles, qui en rehaussaient l'éclat. Quand des flots de sang coulèrent et qu'une brillante renommée fut un arrêt de mort, le danger rendit les hommes plus sages. En outre, ces nouveaux sénateurs qu'on appelait chaque jour des municipes, des colonies et même des provinces, apportèrent à Rome l'économie de leur pays; et, quoiqu'on vît la plupart d'entre eux, aidés par la fortune ou par le talent, parvenir à une vieillesse opulente, leur premier esprit se conservait toujours. Mais le principal auteur de la réforme fut Vespasien, qui, à sa table et dans ses vêtements, donnait l'exemple de la simplicité antique. Le désir de plaire au prince et l'empressement de l'imiter furent plus efficaces que la crainte des lois et des châtiments. Ou peut-être les choses humaines sont-elles sujettes à des vicissitudes réglées ; peut-être les mœurs ont-elles leurs périodes comme les

temps. Tout ne fut pas mieux autrefois; notre siècle aussi a produit des vertus et des talents dignes d'être un jour proposés pour modèles. Puisse durer toujours cette rivalité glorieuse avec nos ancêtres !

LVI. Tibère, après avoir fait applaudir sa modération en arrêtant les dénonciateurs prêts à tomber sur leur proie, écrivit au sénat une lettre où il demandait pour Drusus la puissance tribunitienne. C'est le titre qu'avait attaché au rang suprême la politique d'Auguste, qui, sans prendre le nom de roi ni de dictateur, en voulait un cependant par lequel il dominât tous les autres pouvoirs. Auguste partagea d'abord cette dignité avec M. Agrippa, et, ce dernier étant mort, il y associa Tibère, afin qu'il ne restât sur son successeur aucune incertitude. Il croyait ainsi contenir des ambitions perverses, et il se reposait sur la fidélité de Tibère et sur sa propre grandeur. A son exemple, le prince approchait alors Drusus du trône impérial, après avoir, pendant la vie de Germanicus, tenu son choix indécis entre les deux frères. Il commençait sa lettre par prier les dieux de faire tourner ses desseins à la prospérité de la république; ensuite il parlait modestement et sans exagération des qualités de son fils, ajoutant « qu'il avait une femme, trois enfants, et l'âge où lui-même fut appelé par Auguste à ces hautes fonctions; que cette élévation d'ailleurs n'était point prématurée; que Drusus, éprouvé par huit ans de travaux, ayant réprimé des séditions, terminé des guerres, mérité un triomphe et deux consulats, partagerait des soins qui lui étaient connus. »

LVII. Les sénateurs s'attendaient à cette demande; aussi l'adulation avait-elle étudié son langage. Elle n'imagina pourtant rien de plus que les honneurs accoutumés, des statues aux deux princes, des autels aux dieux, des temples, des arcs de triomphe. Seulement M. Silanus chercha dans l'avilissement du consulat un moyen d'honorer les empereurs : il fit la proposition que, au lieu de dater par les consuls de l'année, on inscrivît à l'avenir, sur les monuments et les actes soit publics, soit particuliers, les noms de ceux qui exerceraient la puissance tribunitienne. Q. Hatérius voulut aussi que les décrets de ce jour fussent gravés en lettres d'or dans le sénat; et cette basse flatterie couvrit de ridicule un vieillard qui, à son âge, ne pouvait en recueillir que la honte.

LVIII. Cependant, Junius Blésus ayant été continué dans le gouvernement de l'Afrique, Servius Maluginensis, flamine de

Jupiter, demanda la province d'Asie. Selon lui, « on avait tort de croire que les ministres de ce dieu ne pouvaient sortir de l'Italie : le droit n'était pas autre pour lui que pour les flamines de Mars et de Quirinus ; or, si ces derniers obtenaient des provinces, pourquoi ceux de Jupiter en seraient-ils privés? Aucun décret du peuple, aucun livre sur les rites ne prononçait leur exclusion. Souvent les pontifes[1] avaient desservi les autels de Jupiter, lorsque la maladie ou des fonctions publiques en éloignaient le flamine. Après le meurtre de Cornélius Mérula[2], ce sacerdoce avait vaqué soixante et douze ans, et l'on n'avait point vu les sacrifices interrompus. Si le culte du dieu s'était maintenu si longtemps, sans que l'on créât de prêtre, combien serait moins sensible l'absence d'une année qu'exigeait le proconsulat! C'était pour satisfaire des ressentiments personnels que les grands pontifes avaient interdit les provinces au flamine : maintenant, grâce aux dieux, le premier des pontifes était aussi le premier des hommes; ni rivalités, ni haines, ni aucune des passions de la condition privée, n'avaient d'empire sur lui. »

LIX. A ces raisonnements l'augure Lentulus et d'autres sénateurs opposaient des réponses diverses, et l'on résolut enfin d'attendre la décision du souverain pontife. Tibère, différant cet examen, apporta quelques restrictions aux décrets rendus pour honorer la puissance tribunitienne de son fils. Il blâma spécialement la proposition de Silanus comme étrange, et dit que l'inscription en caractères d'or serait contraire aux anciens usages. Une lettre de Drusus, lue ensuite, quoique d'une modestie étudiée, fut trouvée pleine d'orgueil. « Voilà donc, disait-on, l'abaissement où Rome est descendue! Un jeune homme est élevé au faîte des honneurs, et il ne daigne pas visiter les dieux de la cité, venir au sénat, inaugurer du moins sa nouvelle dignité sur le sol de la patrie. La guerre sans doute ou un voyage lointain le retiennent, lui qui parcourt à loisir les rivages et les lacs de la Campanie! C'est ainsi qu'on

1. Les pontifes avaient dans leurs attributions le culte de tous les dieux, tandis que les flamines étaient attachés à tel ou tel dieu en particulier. En outre, le collége des pontifes décidait souverainement de toutes les affaires qui intéressaient la religion.

2. Après le retour de Marius, en 667, Cornélius Mérula se donna la mort au pied de l'autel de Jupiter, dont il était flamine, en priant le dieu que son sang retombât sur Cinna et sur tout son parti.

forme le maître du monde ; voilà les premières leçons qu'il reçoit de son père. Qu'un vieil empereur fuie comme une vue importune l'aspect des citoyens, il a pour prétexte l'accablement de l'âge et ses travaux passés : mais Drusus, qui peut l'éloigner d'eux, si ce n'est l'arrogance ? »

LX. Cependant Tibère, content de fortifier dans ses mains les ressorts du pouvoir, offrait au sénat l'image des temps qui n'étaient plus, en renvoyant à sa décision les demandes des provinces. Les asiles se multipliaient sans mesure dans les villes grecques, et cet abus était enhardi par l'impunité. Les temples se remplissaient de la lie des esclaves; ils servaient de refuge aux débiteurs contre leurs créanciers, aux criminels contre la justice. Point d'autorité assez forte pour réprimer les séditions du peuple, qui, par zèle pour les dieux, protégeait les attentats des hommes. Il fut résolu que chaque ville enverrait des députés avec ses titres. Quelques-uues renoncèrent d'elles-mêmes à des prérogatives usurpées. D'autres invoquaient d'anciennes croyances ou des services rendus au peuple romain. Ce fut un beau jour que celui où les bienfaits de nos ancêtres, les traités conclus avec nos alliés, les décrets mêmes des rois qui avaient eu l'empire avant nous, et le culte sacré des dieux, furent soumis à l'examen du sénat, libre comme autrefois de confirmer ou d'abolir.

LXI. Les Éphésiens eurent audience les premiers. Ils représentèrent « que Diane et Apollon n'étaient point nés à Délos, comme le pensait le vulgaire; qu'on voyait chez eux le fleuve Cenchrius et le bois d'Ortygie, où Latone, au terme de sa grossesse, et appuyée contre un olivier qui subsistait encore, avait donné le jour à ces deux divinités ; que ce bois avait été consacré par un ordre du ciel ; qu'Apollon lui-même, après le meurtre des Cyclopes, y avait trouvé un asile contre la colère de Jupiter; que Bacchus victorieux avait épargné celles des Amazones qui s'étaient réfugiées au pied de l'autel ; que dans la suite Hercule, maître de la Lydie, avait accru les priviléges du temple, priviléges restés sans atteinte sous la domination des Perses, respectés par les Macédoniens, et maintenus par nous. »

LXII. Immédiatenant après, les Magnésiens[1] firent valoir des ordonnances de L. Scipio[2] et de L. Sylla, qui, vainqueurs

1. Magnésie, sur le Méandre.

2. Scipion l'Asiatique, qui remporta sur Antiochus, près de Ma-

l'un d'Antiochus, l'autre de Mithridate, honorèrent le dévouement et le courage de ce peuple en déclarant le temple de Diane Leucophryne[1] un asile inviolable. Les députés d'Aphrodisias[2] et de Stratonice[3] présentèrent un décret du dictateur César, prix de services anciennement rendus à sa cause, et un plus récent de l'empereur Auguste : ces villes y étaient louées d'avoir subi une irruption des Parthes, sans que leur fidélité envers la république en fût ébranlée. Les Aphrodisiens défendirent les droits de Vénus, les Stratoniciens ceux de Jupiter et d'Hécate. Remontant plus haut, les orateurs d'Hiérocésarée[4] exposèrent que Diane Persique avait chez eux un temple dédié sous le roi Cyrus ; ils citèrent les noms de Perpenna, d'Isauricus[5] et de plusieurs autres généraux, qui avaient étendu jusqu'à deux mille pas de distance la sainteté de cet asile. Les Cypriotes parlèrent pour trois temples, élevés, le plus ancien à Vénus de Paphos par Aérias, le second par Amathus, fils d'Aérias, à Vénus d'Amathonte, le troisième à Jupiter de Salamine par Teucer, fuyant la colère de son père Télamon.

LXIII. On entendit aussi les députations des autres peuples. Fatigué de ces longues requêtes et des vifs débats qu'elles excitaient, le sénat chargea les consuls d'examiner les titres, et, s'ils y démêlaient quelque fraude, de soumettre de nouveau l'affaire à sa délibération. Outres les villes que j'ai nommées, les consuls firent connaître « qu'on ne pouvait contester à celle de Pergame son asile d'Esculape, mais que les autres cités ne s'appuyaient que sur de vieilles et obscures traditions. Ainsi les Smyrnéens alléguaient un oracle d'Apollon, en vertu duquel ils avaient dédié un temple à Vénus Stratonicienne ;

gnésie de Sipyle, la célèbre victoire qui soumit aux Romains toute l'Asie mineure.

1. Il y a plusieurs traditions sur ce surnom de Leucophryne donné à Diane. Il paraîtrait assez naturel de le rapporter à la ville de *Leucophrys*, située dans les plaines du Méandre, où la déesse avait un temple fort révéré. *Leucophrys* était aussi l'ancien nom de l'île de Ténédos.

2. Aphrodisias, ville considérable de Carie.

3. Autre ville de Carie, fondée par les Séleucides, et qui tire son nom de Stratonice, femme d'Antiochus Soter.

4. Voy. la note 1 de la page 75.

5. Perpenna, ou Perperna, vainquit Aristonicus, qui se prétendait héritier d'Attale, et le fit prisonnier dans Stratonice (an de Rome 624). — P. Servilius Isauricus fit la guerre aux pirates de Cilicie et subjugua la nation des Isauriens, d'où il tira son surnom (an de Rome 676).

ceux de Ténos[1] une réponse du même dieu, qui leur avait enjoint de consacrer une statue et un sanctuaire à Neptune. Sans remonter à des temps si reculés, Sardes se prévalait d'une concession d'Alexandre victorieux, Milet d'une ordonnance du roi Darius : ces deux villes étaient vouées l'une et l'autre au culte de Diane et d'Apollon. Enfin les Crétois formaient aussi leur demande pour la statue d'Auguste. » Des sénatus-consultes furent rédigés dans les termes les plus honorables, et restreignirent cependant toutes ces prétentions. On ordonna qu'ils seraient gravés sur l'airain et suspendus dans chaque temple, afin que la mémoire en fût consacrée, et que les peuples ne se créassent plus, sous l'ombre de la religion, des droits imaginaires.

LXIV. Vers le même temps, une maladie dangereuse d'Augusta mit le prince dans la nécessité de revenir promptement à Rome ; soit qu'une sincère union régnât encore entre la mère et le fils, soit que leur haine ne fût que déguisée. En effet, lors de la dédicace qu'elle avait faite récemment d'une statue d'Auguste, près du théâtre de Marcellus, Augusta n'avait inscrit le nom de Tibère qu'après le sien ; et l'on croyait que le prince, offensé de ce trait comme d'une insulte à sa majesté, en gardait au fond du cœur un vif ressentiment. Au reste, un sénatus-consulte ordonna des prières solennelles et la célébration des grands jeux[2] dont on chargea les pontifes, les augures et les quindécemvirs, conjointement avec les septemvirs[3] et les prêtres d'Auguste. L. Apronius avait proposé que les féciaux y présidassent aussi. Tibère lui opposa les attributions diverses des sacerdoces et l'autorité des exemples : il dit « que jamais les féciaux n'avaient été admis à de si hautes fonctions ; que, si l'on y appelait cette fois les prêtres d'Auguste, c'était comme attachés par leur institution à la famille pour laquelle s'acquittaient les vœux. »

LXV. Mon dessein n'est pas de rapporter toutes les opinions : je me borne à celles que signale un caractère particu-

1. Ténos, île de la mer Égée, l'une des Cyclades, à 1 mille d'Andros, à 15 milles de Délos.

2. Les jeux du cirque.

3. On appelait *septemviri epulones* des prêtres chargés spécialement de présider aux banquets sacrés que l'on offrait aux dieux dans les solennités religieuses. Les pontifes, les augures, les quindécemvirs et les septemvirs formaient ce qu'on appelait les quatre grands colléges de prêtres, *sacerdotes summorum collegiorum.*

lier de noblesse ou d'avilissement, persuadé que le principal objet de l'histoire est de préserver les vertus de l'oubli, et d'attacher aux paroles et aux actions perverses la crainte de l'infamie et de la postérité. Au reste, dans ce siècle infecté d'adulation et de bassesse, la contagion ne s'arrêtait pas aux premiers de l'État, qui avaient besoin de cacher un nom trop brillant sous l'empressement de leurs respects : tous les consulaires, une grande partie des anciens préteurs, et même beaucoup de sénateurs obscurs, se levaient à l'envi pour voter les flatteries les plus honteuses et les plus exagérées. On raconte que Tibère, chaque fois qu'il sortait du sénat, s'écriait en grec : « O hommes prêts à tout esclavage! » Ainsi, celui même qui ne voulait pas de la liberté publique ne voyait qu'avec dégoût leur servile et patiente abjection.

LXVI. De la bassesse, un insensible progrès les menait à la cruauté. C. Silanus, proconsul d'Asie, était dénoncé par la province comme concussionnaire ; le consulaire Mamercus Scaurus, le préteur Junius Otho, l'édile Brutidius Niger, s'emparent de cette victime, et l'accusent d'avoir offensé la divinité d'Auguste, manqué de respect à la majesté de Tibère. Mamercus, s'autorisant d'illustres exemples, citait L. Cotta, accusé par Scipion l'Africain, Serv. Galba par Caton le Censeur, P. Rutilius par M. Scaurus ; comme si c'étaient des crimes de cette espèce qu'eussent poursuivis et Scipion, et Caton, et cet ancien Scaurus que son arrière-petit-fils Mamercus, l'opprobre de ses aïeux, déshonorait par l'infamie de ses œuvres. Junius Otho avait été d'abord maître d'école : devenu sénateur par le crédit de Séjan, il cherchait à pousser, à force d'impudence et d'audace, une fortune sortie du néant. Brutidius, rempli de belles qualités, pouvait, en suivant le droit chemin, arriver à la situation la plus brillante; mais une impatiente ambition le sollicitait à surpasser d'abord ses égaux, puis ceux d'un rang supérieur, enfin ses propres espérances. Et la même cause a fait la ruine de bien des hommes, d'ailleurs estimables, qui, dédaignant une élévation tardive et sans péril, courent, au risque de se perdre, à des succès prématurés.

LXVII. Gellius Publicola et M. Paconius grossirent le nombre des accusateurs : le premier était questeur de Silanus, l'autre son lieutenant. Il ne paraissait pas douteux que ce proconsul ne fût coupable d'exactions et de violences; mais l'orage amassé sur sa tête eût fait trembler l'innocence elle-même. A tant de sénateurs ligués contre lui, aux plus habiles orateurs

de l'Asie entière, choisis pour l'accuser, il fallait qu'il répondît seul, sans connaître l'art de la parole, et cela dans un danger personnel, circonstance qui intimide l'éloquence la mieux exercée. Et Tibère l'accablait encore de sa voix, de ses regards, le pressant de questions multipliées, sans qu'il lui fût permis de rien éluder, de rien combattre : souvent même il était contraint d'avouer, pour que le prince n'eût pas interrogé vainement. En outre, un agent du fisc avait acheté les esclaves de Silanus, afin qu'on pût les mettre à la torture; et, de peur qu'un ami généreux ne vînt à son secours, l'accusation de lèse-majesté, supplément aux autres griefs, enchaînait le zèle et faisait du silence une nécessité. Aussi, après avoir demandé une remise de quelques jours, Silanus abandonna sa propre défense : il hasarda toutefois une lettre à César, où il mêlait la plainte aux prières.

LXVIII. Tibère, afin de pallier, à la faveur d'un exemple, l'odieux du traitement qu'il préparait à Silanus, fit lire un mémoire de l'empereur Auguste au sujet de Volésus Messala, aussi proconsul d'Asie, et un sénatus-consulte rendu contre ce magistrat. Ensuite il demanda l'avis de Lucius Piso. Celui-ci, après un éloge pompeux de la clémence du prince, proposa d'interdire à l'accusé le feu et l'eau, et de le reléguer dans l'île de Gyare. Les autres furent du même avis : seulement Cn. Lentulus ajouta que, Silanus étant né d'une mère sans reproche, il était juste d'excepter de la confiscation ses biens maternels et de les rendre à son fils; ce qui fut approuvé de Tibère. Cornélius Dolabella voulut pousser plus loin l'adulation : il commença par censurer les mœurs de Silanus; puis il demanda que nul homme d'une vie scandaleuse et d'une réputation décriée ne pût obtenir un gouvernement, exclusion dont le prince serait juge. « En effet, disait-il, si les lois punissent les délits, n'y aurait-il pas bienveillance pour les candidats, avantage pour les provinces, à faire en sorte qu'il ne s'en commît point? »

LXIX. Tibère combattit cette proposition. Il dit « qu'il n'ignorait pas ce que la renommée publiait de Silanus; mais que la renommée ne devait pas être la règle de nos jugements; que beaucoup de gouverneurs avaient agi, dans leurs provinces, autrement qu'on ne l'avait craint ou espéré; que certaines âmes s'élevaient avec la fortune, et devenaient meilleures où d'autres perdaient leur vertu; qu'il était impossible que le prince connût tout par lui-même, dangereux qu'il se laissât

guider aux passions d'autrui; que les lois avaient pour objet les faits accomplis, parce que les actes futurs étaient incertains; qu'ainsi l'avaient voulu nos ancêtres : le délit d'abord, ensuite la peine; qu'il ne fallait pas changer des institutions sages et consacrées par le temps ; que les princes avaient assez de devoirs, assez même de puissance; que la justice perdait tout ce que gagnait le pouvoir, et que l'autorité n'avait rien à faire où les lois conservaient leur action. » Des paroles si généreuses sortaient rarement de la bouche de Tibère : celles-ci en furent accueillies avec plus de joie. Le prince, qui savait modérer les sévérités, quand il n'était pas animé par des ressentiments personnels, ajouta « que Gyare était une île sauvage et déserte; qu'on devait à la famille des Junius, à un homme qui avait été sénateur, de le reléguer plutôt à Cythnos; que la sœur de Silanus, Torquata, Vestale d'une vertu antique, demandait aussi cette grâce. » Cet avis fut adopté.

LXX. On donna ensuite audience aux Cyrénéens; et Césius Cordus, accusé par Ancharius Priscus, fut condamné pour concussion. L. Ennius, chevalier romain, était dénoncé comme coupable de lèse-majesté, pour avoir converti en argenterie une statue du prince, et Tibère ne voulait pas qu'on admît l'accusation : il fut hautement combattu par Atéius Capito, qui, avec une fausse indépendance, s'écria « qu'on ne devait pas enlever au sénat sa juridiction, ni laisser un si grand forfait impuni. Que César mît, s'il le voulait, de la mollesse à poursuivre ses injures personnelles; mais qu'il ne fût pas généreux au préjudice de la vengeance publique. » Tibère prit ces paroles pour ce qu'elles étaient, et persista dans son opposition. Quant à Capito, son ignominie fut d'autant plus éclatante, que, profondément versé dans les lois divines et humaines, il déshonorait un grand mérite d'homme d'État et de belles qualités domestiques.

LXXI. Un doute s'éleva sur le temple où l'on placerait une offrande vouée par les chevaliers romains à la Fortune Équestre pour le rétablissement d'Augusta. La déesse avait des sanctuaires en plusieurs endroits de Rome, mais dans aucun elle n'était adorée sous ce titre. On trouva qu'un temple ainsi nommé existait à Antium, et qu'il n'était point en Italie d'institution religieuse, de lieu sacré, d'image des dieux qui ne fût sous la juridiction suprême du peuple romain ; et le don fut porté à Antium. Pendant qu'on s'occupait de religion, le prince fit connaître sa réponse, différée jusqu'alors, sur l'affaire de

Servius Maluginensis, flamine de Jupiter. Il lut un décret des pontifes qui autorisait le ministre de ce dieu à s'absenter plus de deux nuits, pour cause de maladie et avec le consentement du grand pontife, pourvu que ce ne fût point dans le temps des sacrifices publics, ni plus de deux fois par an. Ce règlement, établi sous Auguste, prouvait assez que les prêtres de Jupiter ne pouvaient être absents une année entière, ni gouverner les provinces : on citait même l'exemple d'un grand pontife, L. Métellus, qui avait retenu à Rome le flamine Aulus Postumius[1]. Ainsi l'Asie fut donnée au consulaire le plus ancien après Maluginensis.

LXXII. A la même époque, Lépidus demanda la permission de réparer et d'embellir à ses frais la basilique de Paulus, ouvrage des Émiles et monument de leur nom. Alors encore la munificence privée s'exerçait au profit du public ; et Auguste n'avait pas empêché Taurus, Philippe, Balbus, de consacrer à l'ornement de Rome et à l'illustration de leur postérité les dépouilles ennemies et le superflu d'une immense fortune. C'est dans le même esprit que Lépidus, quoiqu'il eût peu de richessses, voulut renouveler les titres de sa maison. Quant au théâtre de Pompée, qu'un incendie avait réduit en cendres, Tibère déclara qu'aucun membre de la famille ne pouvant suffire aux dépenses de sa reconstruction, il le rebâtirait lui-même, et n'en laisserait pas moins subsister le nom du fondateur. Il fit aussi un grand éloge de Séjan, dont les efforts et la vigilance avaient su, disait-il, borner à un seul édifice les ravages de la flamme. Les sénateurs décernèent à Sejan une statue, qui serait placée dans le théâtre de Pompée ; et, peu de temps après, Tibère, en décorant des insignes du triomphe Junius Blésus, proconsul d'Afrique, dit qu'il le faisait par estime pour Séjan, dont Blésus était l'oncle.

LXXIII. Cependant les exploits de Blésus méritaient que cet honneur lui fût personnel. Tacfarinas, souvent chassé par nos troupes, et toujours revenu du fond de l'Afrique avec de nouvelles forces, avait enfin poussé l'insolence jusqu'à envoyer à César une ambassade, qui demandait un établissement pour lui et pour son armée, ou menaçait d'une guerre interminable. On rapporte que jamais insulte à l'empereur et au peuple ro-

1. L'an de Rome 512, pendant la première guerre punique, le consul A. Postumius Albinus se préparait à partir pour la Sicile. Le grand pontife Métellus l'en empêcha, parce qu'il était flamine du dieu Mars.

main n'indigna Tibère comme de voir un déserteur et un brigand s'ériger en puissance ennemie. « Il n'avait pas été donné à Spartacus lui-même, lorsque, après la défaite de tant d'armées consulaires, il saccageait impunément l'Italie, lorsque les grandes guerres de Sertorius et de Mithridate ébranlaient la république, d'obtenir un traité qui lui garantît le pardon; et l'empire au faîte de la puissance se rachèterait, par la paix et par des concessions de territoire, des brigandages de Tacfarinas! » Il chargea Blésus d'offrir l'impunité à ceux qui mettraient bas les armes, mais de s'emparer du chef à quelque prix que ce fût.

LXXIV. Beaucoup de rebelles profitèrent de l'amnistie : bientôt, aux ruses du Numide, on opposa le genre de guerre dont il donnait l'exemple. Comme ses troupes, moins fortes que les nôtres, et meilleures pour les surprises que pour le combat, couraient par bandes détachées, attaquant tour à tour ou éludant les attaques et dressant des embuscades, l'armée romaine se mit en marche dans trois directions et sur trois colonnes. Le lieutenant Cornélius Scipio ferma les passages par où l'ennemi venait piller le pays de Leptis [1] et se sauvait ensuite chez les Garamantes : du côté opposé, le fils de Blésus alla couvrir les bourgades dépendantes de Cirta : au milieu, le général lui-même, avec un corps d'élite, établissait dans les lieux convenables des postes fortifiés ; de sorte que les barbares, serrés, enveloppés de toutes parts, ne faisaient pas un mouvement sans trouver des Romains en face, sur leurs flancs, souvent même sur leurs derrières. Beaucoup furent tués ainsi ou faits prisonniers. Alors Blésus subdivisa ses trois corps en plusieurs détachements, dont il donna la conduite à des centurions d'une valeur éprouvée; et, l'été fini, au lieu de retirer ses troupes suivant la coutume, et de les mettre en quartier d'hiver dans notre ancienne province, il les distribua dans des forts qui cernaient, pour ainsi dire, le théâtre de la guerre. De là, envoyant à la poursuite de Tacfarinas des coureurs qui connaissaient les routes de ces déserts, il le chassait de retraite en retraite. Il ne revint qu'après s'être emparé du frère de ce chef; et ce fut encore trop tôt pour le bien des alliés, puisqu'il laissait derrière lui des ennemis prêts à re-

1. On connaît, dans l'antiquité, deux villes de Leptis, la grande, aujourd'hui *Lebeda*, dans le pays de Tripoli, et la petite, beaucoup plus à l'ouest, dans la province que les Romains nommaient proprement Afrique.

commencer la lutte. Tibère la considéra cependant comme terminée, et permit que Blésus fût salué par ses légions du nom d'*Imperator :* c'est un titre que les armées, dans l'enthousiasme et les acclamations de la victoire, donnaient jadis aux généraux qui avaient bien mérité de la république. Plusieurs en étaient revêtus à la fois, sans cesser d'être les égaux de leurs concitoyens. Auguste l'avait même accordé à quelques-uns : Blésus le reçut alors de Tibère, et nul ne l'obtint après lui.

LXXV. La mort enleva cette année deux hommes d'un grand nom, Asinius Saloninus et Atéius Capito. Petit-fils de M. Agrippa et d'Asinius Pollio, Saloninus était de plus frère de Drusus, et l'empereur lui destinait une de ses petites-filles. Capito, dont j'ai parlé déjà[1], s'était placé par ses vastes connaissances au rang des premiers citoyens. Du reste il avait pour aïeul un centurion de Sylla, et pour père un simple préteur. Auguste l'éleva de bonne heure au consulat, afin que l'éclat de cette dignité lui donnât la prééminence sur Antistius Labéo, son rival dans la science des lois. Car le même siècle vit briller ces deux ornements de la paix : mais Labéo, d'une liberté inflexible, avait une renommée plus populaire; Capito, habile courtisan, était plus avant dans la faveur du maître. L'un ne parvint qu'à la préture, et cette injustice accrut sa considération; l'autre fut consul, et l'opinion jalouse s'en vengea par la haine.

LXXVI. Ce fut cette même année, la soixante-quatrième après la bataille de Philippes[2], que Junie, sœur de Brutus, veuve de Cassius et nièce de Caton, finit sa carrière. Son testament fut le sujet de mille entretiens, parce que, étant fort riche, et mentionnant honorablement dans ses legs presque tous les grands de Rome, elle avait omis l'empereur. Tibère prit cet oubli en citoyen, et n'empêcha pas que l'éloge fût prononcé à la tribune, que la pompe accoutumée décorât les funérailles. On y porta les images de vingt familles illustres : les Manlius, les Quintius y parurent, avec une foule de Romains d'une égale noblesse; mais Cassius et Brutus, qui n'y furent pas vus, les effaçaient tous par leur absence même.

1. Voy. chap. LXX.
2. La bataille de Philippes eut lieu l'an de Rome 712.

LIVRE QUATRIÈME.

Ce livre renferme un espace de six ans.

An de R.	de J.-C.	Consul.
776	23	C. Asinius Pollio. C. Antistius Vétus.
777	24	Cornélius Céthégus. Visellius Varro.
778	25	M. Asinius Agrippa. Cossus Cornélius Lentulus.
779	26	Cn. Cornélius Lentulus Gétulicus. C. Calvisius Sabinus.
780	27	M. Licinius Crassus. L. Calpurnius Piso.
781	28	App. Junius Silanus. P. Silius Nerva.

I. Sous le consulat de C. Asinius et C. Antistius, Tibère voyait, pour la neuvième année, la république paisible et sa maison florissante (car il comptait la mort de Germanicus au nombre de ses prospérités), quand la fortune commença tout à coup à troubler ce repos. Le prince devint cruel, ou prêta des forces à la cruauté d'autrui. Ce fut l'ouvrage d'Élius Séjanus, préfet des cohortes prétoriennes. J'ai déjà parlé de son crédit: je vais retracer son origine, ses mœurs, et le crime par lequel il tenta de s'élever au pouvoir suprême. Né à Vulsinie[1] de Séius Strabo, chevalier romain, il s'attacha dans sa première jeunesse à Caïus César[2], petit-fils d'Auguste, et certains bruits l'accusèrent de s'être prostitué pour de l'argent au riche et prodigue Apicius. Bientôt, à force d'artifices, il enchaîna si bien Tibère qu'il rendit confiant et ouvert pour lui seul ce cœur impénétrable à tout autre : ce qu'il faut attribuer moins à l'adresse de Séjan, vaincu dans la suite par des ruses semblables,

1. Ville d'Étrurie, maintenant Bolséna, bourg des États de l'Église.
2. Fils d'Agrippa et de Julie, fille d'Auguste.

qu'à la colère des dieux sur les Romains, à qui furent également funestes sa puissance et sa chute. Son corps était infatigable, son âme audacieuse. Habile à se déguiser et à noircir les autres, rampant et orgueilleux tout ensemble, il cachait sous les dehors de la modestie le désir effréné des grandeurs; affectant, pour y parvenir, quelquefois la générosité et le faste, plus souvent la vigilance et l'activité, non moins pernicieuses quand elles servent de masque à l'ambition de régner.

II. Avant lui, la préfecture du prétoire donnait une autorité médiocre; pour l'accroître, il réunit dans un seul camp les cohortes jusqu'alors dispersées dans Rome. Il voulait qu'elles reçussent ses ordres toutes à la fois, et que leur nombre, leur force, leur vue mutuelle, inspirassent à elles plus de confiance, aux autres plus de terreur. Ses prétextes furent la licence de soldats épars; les secours contre un péril soudain, plus puissants par leur ensemble; la discipline, plus sévère entre des remparts, loin des séductions de la ville. Le campement achevé, il s'insinua peu à peu dans l'esprit des soldats par sa familiarité et ses caresses. En même temps il choisissait lui-même les centurions et les tribuns, et n'oubliait pas de se ménager des appuis dans le sénat, en donnant à ses créatures les dignités et les gouvernements; toujours avoué par la facile complaisance de Tibère, qui, non-seulement dans ses entretiens, mais au sénat et devant le peuple, aimait à proclamer Séjan le compagnon de ses travaux, et souffrait que ses images fussent honorées au théâtre, dans les places, et à la tête des légions.

III. Toutefois, la maison impériale remplie de Césars, un fils dans la force de l'âge, des petits-fils déjà sortis de l'enfance, reculaient le terme de son ambition. Frapper tant de têtes à la fois était dangereux; et la ruse, plus sûre que la force, demandait un intervalle entre les crimes. Il préféra cependant les voies sourdes de la ruse, et résolut de commencer par Drusus, contre qui l'animait une colère toute récente. Drusus, incapable de souffrir un rival et impétueux de caractère, ayant un jour pris querelle avec Séjan, l'avait menacé de la main, et celui-ci, dans un mouvement pour avancer, avait été frappé au visage. De toutes les vengeances, Séjan trouva que la plus prompte était de s'adresser à la femme de son ennemi. C'était Livie, sœur de Germanicus, qui, dépourvue dans son enfance des agréments de la figure, avait acquis avec l'âge une rare beauté. En feignant pour elle un ardent

amour, il commença par la séduire. Une femme qui a sacrifié sa pudeur n'a plus rien à refuser. Quand il eut sur elle les droits du premier crime, il lui mit en tête l'espérance du mariage, le partage du trône, l'assassinat de son époux. Ainsi la nièce d'Auguste, la bru de Tibère, la mère des enfants de Drusus, sans respect ni d'elle-même, ni de ses aïeux, ni de ses descendants, se prostituait à un vil étranger, et sacrifiait une grandeur présente et légitime à des espérances criminelles et incertaines. On mit dans la confidence Eudémus, ami et médecin de Livie, et qui, sous prétexte de son art, la voyait souvent sans témoins. Séjan, pour ôter tout ombrage à sa complice, répudia sa femme Apicata, dont il avait trois enfants. Toutefois l'énormité de l'attentat multipliait les craintes, les délais, les résolutions contradictoires.

IV. Ce fut au commencement de cette année que Drusus, un des enfants de Germanicus, prit la robe virile. Tous les décrets rendus en l'honneur de son frère Néron[1] furent renouvelés pour lui. Tibère prononça en outre un discours où il relevait par de grands éloges la bienveillance paternelle de son fils pour ceux de Germanicus. Car, quoique la puissance et la concorde habitent rarement ensemble, Drusus passait pour aimer ses neveux, ou du moins pour ne pas les haïr. Ensuite le prince remit en avant le projet tant de fois annoncé et toujours feint de visiter les provinces. Il prétexta le grand nombre des vétérans et les levées à faire pour compléter les armées; ajoutant que les enrôlements volontaires manquaient, ou ne donnaient que des soldats sans courage et sans discipline, parce qu'il ne se présentait guère pour servir que des indigents et des vagabonds. Il fit à ce sujet l'énumération rapide des légions et des provinces qu'elles avaient à défendre. Je crois à propos de dire aussi ce que Rome avait alors de forces militaires, quels rois étaient ses alliés, et combien l'empire était moins étendu qu'aujourd'hui.

V. Deux flottes, l'une à Misène[2], l'autre à Ravenne[3], protégeaient l'Italie sur l'une et l'autre mer; et des galères qu'Auguste avait prises à la bataille d'Actium et envoyées à Fréjus gardaient, avec de bons équipages, la partie des Gaules la plus rapprochée. Mais la principale force était sur le Rhin, d'où elle contenait également les Germains et les Gaulois; elle se

1. Voy. liv. III, xxix. — 2. Sur la mer Tyrrhénienne, près de Naples. 3. Sur l'Adriatique.

composait de huit légions. Trois légions occupaient l'Espagne, dont on n'avait que depuis peu achevé la conquête. Juba régnait sur la Mauritanie, présent du peuple romain. Le reste de l'Afrique était gardé par deux légions, l'Égypte par deux autres; quatre suffisaient pour tenir en respect les vastes contrées qui, à partir de la Syrie, s'étendent jusqu'à l'Euphrate et confinent à l'Albanie, à l'Ibérie[1], et à d'autres royaumes dont la grandeur romaine protége l'indépendance. La Thrace était sous les lois de Rhémétalcès et des enfants de Cotys. Deux légions en Pannonie, deux en Mésie, défendaient la rive du Danube. Deux autres, placées en Dalmatie, se trouvaient, par la position de cette province, en seconde ligne des précédentes, et assez près de l'Italie pour voler à son secours dans un danger soudain. Rome avait d'ailleurs ses troupes particulières, trois cohortes urbaines et neuf prétoriennes, levées en général dans l'Étrurie, l'Ombrie, le vieux Latium, et dans les plus anciennes colonies romaines. Il faut ajouter les flottes alliées, les ailes et les cohortes auxiliaires, distribuées selon le besoin et la convenance des provinces. Ces forces étaient presque égales aux premières; mais le détail en serait incertain, puisque, suivant les circonstances, elles passaient d'un lieu dans un autre, augmentaient ou diminuaient de nombre.

VI. Il sera bon de jeter aussi un regard sur les autres parties de l'administration, et de voir quels principes les dirigèrent, jusqu'à l'année qui apporta dans le gouvernement de Tibère un funeste changement. Et d'abord les affaires publiques et les plus importantes des affaires particulières se traitaient dans le sénat. Les principaux de cet ordre discutaient librement, et, s'ils tombaient dans la flatterie, le prince était le premier à les arrêter. Dans la distribution des honneurs, il avait égard à la noblesse des aïeux, à la gloire militaire, à l'éclat des talents civils. On convenait généralement qu'il n'aurait pu faire de meilleurs choix. Les consuls, les préteurs, conservaient l'extérieur de leur dignité; les magistrats subalternes exerçaient sans obstacle l'autorité de leurs charges. Les lois, si l'on excepte celle de majesté, étaient sagement appliquées. Les blés de la république, les impôts et les autres revenus de l'État étaient affermés à des compagnies de chevaliers romains. Quant à ses intérêts privés, le prince en chargeait

1. L'Albanie s'étend au levant de l'Ibérie, le long de la mer Caspienne, jusqu'au Cyrus ou Kur. Les Turcs l'appellent Dagh-istan, ou Pays de montagnes.

les hommes les plus intègres, quelques-uns sans les connaître et sur la foi de leur renommée. Son choix fait, il y était fidèle, même jusqu'à l'excès; et la plupart vieillissaient dans leur emploi. Le peuple souffrait de la cherté des grains; mais ce n'était pas la faute du prince. Tibère n'épargna même ni soins ni dépenses pour remédier à la stérilité de la terre et aux accidents de mer. Il veillait à ce que de nouvelles charges ne portassent point l'effroi dans les provinces, et il empêchait que les anciennes ne fussent aggravées par l'avarice ou la cruauté des magistrats : on ne parlait ni de punitions corporelles ni de confiscations.

VII. Les domaines du prince en Italie étaient peu nombreux, ses esclaves retenus, sa maison bornée à quelques affranchis. Était-il en différend avec un particulier? on allait au Forum, et la justice prononçait. Sans doute il lui manquait des manières affables, et son air repoussant n'inspirait guère que la terreur. Toutefois il retint ces sages maximes, jusqu'à ce qu'elles fussent renversées par la mort de Drusus; car elles régnèrent tant que celui-ci vécut. Séjan voulait signaler par de bons conseils son pouvoir naissant. Il craignait aussi dans Drusus un vengeur qui ne déguisait pas sa haine et se plaignait souvent que, l'empereur ayant un fils, un autre fût appelé le compagnon de ses travaux. « Et à quoi tenait-il encore qu'il ne fût nommé son collègue? Les premières espérances de l'ambition étaient d'un haut et difficile abord; ce degré franchi, elle trouvait un parti, des ministres. Déjà un camp avait été construit au gré du préfet; on avait mis des soldats dans ses mains; son image brillait au milieu des monuments de Pompée[1]; le sang des Drusus allait communiquer sa noblesse aux petits-fils de Séjan. Il était temps après cela d'implorer sa modération, pour qu'il daignât se borner! » Et ce n'était ni rarement, ni devant un petit nombre d'amis qu'il tenait ces discours. Ses paroles les plus secrètes étaient révélées d'ailleurs par son infidèle épouse.

VIII. Séjan pensa donc qu'il fallait se hâter. Il choisit un poison dont l'action lente et insensible imitât les progrès d'une maladie naturelle. Il le fit donner à Drusus par l'eunuque Lygdus, comme on le reconnut huit ans après. Pendant la maladie de son fils, Tibère, sans inquiétude ou par ostentation de

1. Une statue de bronze avait été dédiée à Séjan dans le théâtre de Pompée.

courage, alla tous les jours au sénat. Il y alla même entre sa mort et ses funérailles. Les consuls, en signe d'affliction, s'étaient assis parmi les simples sénateurs : il les fit souvenir de la place qui appartenait à leur dignité; et pendant que l'assemblée s'abandonnait aux larmes, seul étouffant ses gémissements, il la releva par un discours suivi. Il dit qu'on le blâmerait peut-être de se montrer aux regards du sénat, dans ces premiers moments de douleur où l'on se refuse même aux entretiens de ses proches, où l'on supporte à peine la lumière du jour; que, sans accuser de faiblesse un sentiment si naturel aux affligés, il avait cherché dans les bras de la république des consolations plus dignes d'une âme forte. Ensuite, après quelques réflexions douloureuses sur l'extrême vieillesse de sa mère, sur le bas âge de ses petits-fils, et sur ses propres années, qui penchaient vers leur déclin, il demanda qu'on fît entrer les fils de Germanicus, unique adoucissement aux maux qui l'accablaient. Les consuls sortent, adressent à ces jeunes hommes des paroles d'encouragement, et les amènent devant l'empereur. Celui-ci les prenant par la main : « Pères conscrits, dit-il, quand la mort priva ces enfants de leur père, je les confiai à leur oncle, et, quoique lui-même eût des fils, je le priai de les chérir, de les élever comme s'ils étaient son propre sang, de les former pour lui et pour sa postérité. Maintenant que Drusus nous est ravi, c'est à vous que j'adresse mes prières. Je vous en conjure, en présence des dieux et de la patrie, adoptez les arrière-petits-fils d'Auguste, les rejetons de tant de héros; soyez leurs guides; remplissez auprès d'eux votre placee et la mienne. Et vous, Néron et Drusus [1], voilà ceux qui vous tiendront lieu de pères. Dans le rang où vous êtes nés, vos biens et vos maux intéressent la république. »

IX. A ce discours beaucoup de larmes coulèrent, beaucoup de vœux s'élevèrent au ciel; et, si Tibère eût ensuite gardé le silence, il laissait tous les cœurs pénétrés d'attendrissement et remplis de sa gloire. En retombant sur le propos vain et usé par le ridicule, de remettre l'empire et d'en charger ou les consuls ou quelque autre chef, il décrédita même ce qu'il pouvait avoir dit de paroles sincères et généreuses. La mémoire de Drusus reçut tous les honneurs déjà rendus à Germanicus,

1. Des trois fils de Germanicus, Tibère ne recommanda aux sénateurs que les deux plus âgés, Néron et Drusus. Le seul dont il ne parla point est celui qui régna. Caligula

et beaucoup d'autres qu'y ajouta la flatterie, toujours pressée d'enchérir sur elle-même. Des images sans nombre décorèrent la pompe de ses funérailles. Énée, tige de la maison des Jules, tous les rois Albains, Romulus, fondateur de la ville, puis les nobles effigies de la branche sabine, Attus Clausus et tous les Claudius ses descendants, formaient un long et majestueux cortége.

X. Dans ce récit de la mort de Drusus, j'ai rapporté les faits attestés par les auteurs les plus nombreux et les plus dignes de foi. Cependant je ne puis omettre un bruit tellement accrédité alors qu'il n'a pas encore perdu toute créance. Séjan, dit-on, après avoir engagé Livie dans le crime par le déshonneur, s'assura par une liaison non moins infâme, de l'eunuque Lygdus, chéri de son maître pour sa jeunesse et sa beauté, et chargé dans la maison de Drusus d'un des premiers emplois. Ensuite, quand le jour et le lieu de l'empoisonnement furent arrêtés entre les complices, il eut l'audace de donner le change; et, accusant Drusus en termes couverts de méditer un parricide, il avertit le prince d'éviter la première coupe qui lui serait présentée à la table de son fils. Dupe de cet artifice, le vieillard remit à Drusus la coupe qui lui fut offerte au commencement du repas, et le jeune homme sans défiance la vida d'un seul trait, ce qui fortifia les soupçons : on crut que, dans son effroi et sa honte, il s'était condamné lui-même à la mort qu'il destinait à son père.

XI. Tels étaient les bruits populaires; mais aucune autorité ne les confirme, et le moindre examen les réfute. Quel homme en effet, je ne dirai pas instruit comme Tibère par ce que l'expérience a de plus hautes leçons, mais quel homme de bon sens, aurait pu, sans entendre son fils, lui présenter la mort, et cela de sa propre main, au risque de se préparer d'inutiles regrets? N'eût-il pas plutôt mis à la torture l'esclave qui offrait le poison? Ne serait-il pas remonté à la source du crime? Aurait-il renoncé, pour un fils unique jusqu'alors irréprochable, à cette lenteur circonspecte dont il usait même envers des étrangers? Mais l'opinion qu'il n'était pas un forfait dont Séjan ne fût capable, la faiblesse du prince pour ce favori, la haine dont l'un et l'autre étaient l'objet, accréditaient jusqu'aux fables les plus monstrueuses ; et la renommée se plaît à entourer la mort des princes de tragiques circonstances. D'ailleurs Apicata, femme de Séjan, révéla toute l'intrigue; et les aveux d'Eudème et de Lygdus, à la torture, la

mirent dans le plus grand jour. Aussi de tous les écrivains qui, en haine de Tibère, ont recherché et grossi tous ses torts, pas un n'a chargé sa mémoire de ce trait odieux. J'ai voulu le rapporter et le combattre, afin de confondre, par un exemple éclatant, les traditions mensongères, et d'engager ceux dans les mains de qui tombera ce fruit de mon travail à ne point préférer des récits incroyables, avidement reçus par la multitude, à des faits réels, et que n'a point altérés l'amour du merveilleux.

XII. Tibère prononça du haut de la tribune un éloge de son fils, que le sénat et le peuple accueillirent avec les démonstrations de la douleur plutôt qu'avec une émotion véritable. On pensait à Germanicus, et l'on voyait avec une joie secrète se relever sa maison. Mais cette popularité naissante et les espérances trop peu déguisées de sa veuve Agrippine en hâtèrent la chute. Quand Séjan vit que la mort de Drusus n'était ni vengée sur ses assassins ni pleurée des Romains, emporté par l'audace du crime et l'ivresse d'un premier succès, il ne songea plus qu'aux moyens de détruire les enfants de Germanicus, qui devaient naturellement succéder à l'empire. On ne pouvait leur donner à tous trois du poison; la fidélité de leurs gouverneurs et la vertu de leur mère formaient autour d'eux un impénétrable rempart. Il prend le parti d'accuser de révolte la fierté d'Agrippine; il arme contre elle la haine invétérée d'Augusta et les nouveaux intérêts de sa complice Livie, afin que toutes deux la dénoncent au prince comme une femme orgueilleuse de sa fécondité, appuyée sur la faveur populaire, et insatiable de domination. Il employait en outre d'adroits calomniateurs, au nombre desquels il avait choisi, comme l'instrument le plus propre à ses desseins, Julius Postumus, amant de Mutilie, et devenu par ce commerce adultère un des familiers d'Augusta, auprès de laquelle Mutilie était toute-puissante. Alarmant ainsi la vieillesse d'une femme jalouse de son pouvoir, il rendait l'aïeule intraitable pour sa bru. L'intrigue trouvait même auprès d'Agrippine des complices, dont les perfides suggestions exaspéraient de son côté ce caractère altier.

XIII. Cependant Tibère, sans interrompre un instant ses travaux accoutumés, et cherchant sa consolation dans les soins de l'empire, réglait les droits des citoyens, écoutait les prières des alliés. Les villes de Cibyre[1] en Asie, d'Égium en

1. Cibyre, ville considérable de Phrygie, qui paraît sous le nom de Buruz dans les annales turques.

Achaïe[1], avaient été ruinées par des tremblements de terre. Des sénatus-consultes, rendus à la demande du prince, les déchargèrent pour trois ans de l'impôt. Vibius Sérénus, proconsul de l'Espagne ultérieure, condamné pour son excessive dureté d'après la loi sur la violence publique, fut déporté dans l'île d'Amorgos[2]. Carsidius Sacerdos, accusé d'avoir fourni du blé à Tacfarinas, ennemi de l'empire, fut absous. Caïus Gracchus, poursuivi pour la même cause, le fut également. Gracchus avait partagé dès l'enfance l'exil de son père Sempronius, qui l'avait emmené avec lui dans l'île de Cercine. Élevé parmi des bannis, dans toute l'ignorance de ce pays barbare, il n'avait pour subsister d'autre ressource que d'échanger en Sicile et en Afrique quelques viles marchandises : obscure condition qui ne put le dérober aux périls des grandes fortunes. Si Élius Lamia et L. Apronius, anciens gouverneurs d'Afrique, n'eussent protégé son innocence, l'éclat d'un nom malheureux et l'influence des destins paternels le perdaient à son tour.

XIV. Des villes grecques envoyèrent encore cette année des députations. Les habitants de Samos demandaient pour le temple de Junon, ceux de Cos pour le temple d'Esculape, la confirmation d'un ancien droit d'asile. Les Samiens s'appuyaient sur un décret des Amphictyons, juges suprêmes de toutes les affaires au temps où les Grecs, par les villes qu'ils avaient fondées en Asie, régnaient sur toutes les côtes de cette mer. Ceux de Cos produisaient des titres d'une égale antiquité, et leur temple avait des droits à notre reconnaissance : ils l'avaient ouvert aux citoyens romains, pendant qu'on les égorgeait, par ordre de Mithridate, dans toutes les îles et toutes les cités de l'Asie. Ensuite les préteurs renouvelant, contre la licence des histrions, des plaintes longtemps inutiles, le prince soumit enfin cette affaire au sénat. Il représenta que ces bouffons troublaient la tranquillité publique et portaient le déshonneur dans les familles ; que les vieilles scènes des Osques[3], sans procurer au peuple beaucoup d'amusement, étaient devenues l'occasion de tant d'audace et de scandales, qu'il fallait pour les réprimer toute l'autorité du sénat. Les histrions furent chassés d'Italie.

1. D'Anville croit qu'*Ægium* est remplacé par la ville moderne de Vostitza.
2. Ile de l'Archipel grec, connue encore aujourd'hui sous le même nom.
3. C'étaient les mêmes scènes qu'on appelait *atellanes*, d'Atella, ville des Osques, où ces jeux avaient pris naissance.

XV. La même année mit de nouveau le prince en deuil, en lui ravissant un des jumeaux de Drusus, et un ami dont la perte ne l'affligea pas moins. C'était Lucilius Longus, le compagnon de sa bonne et de sa mauvaise fortune, et le seul des sénateurs qui l'eût suivi dans sa retraite de Rhodes. Aussi, quoique Lucilius fût un homme nouveau, un sénatus-consulte lui décerna, aux frais du trésor, des funérailles solennelles et une statue dans le forum d'Auguste. Car toutes les affaires se traitaient encore dans le sénat. C'est même par ce corps que fut jugé Lucilius Capito, procurateur d'Asie, accusé par la province. Tibère protesta hautement qu'il ne lui avait donné de pouvoir que sur ses esclaves et sur ses domaines particuliers; que, si son intendant s'était arrogé les droits d'un gouverneur et avait employé la force militaire, c'était au mépris de ses ordres; qu'ainsi on écoutât les plaintes des alliés. Le procès fut instruit et Capito condamné. Reconnaissantes de cet acte de justice, et de la vengeance qu'elles avaient obtenue l'année précédente contre Silanus, les villes d'Asie décernèrent un temple à l'empereur, à sa mère et au sénat. On leur permit de l'élever, et Néron adressa pour elles au sénat et à son aïeul des actions de grâces qui excitèrent dans tous les cœurs de douces émotions. La mémoire de Germanicus était encore présente; on croyait le voir, on croyait l'entendre. La modestie du jeune homme, son air noble et digne d'un si beau sang, ajoutaient à l'illusion et s'embellissaient de tout ce que la haine trop connue de Séjan lui préparait de dangers.

XVI. Vers le même temps mourut le flamine de Jupiter, Servius Maluginensis. Tibère, en consultant le sénat sur le choix de son successeur, proposa de changer la loi qui réglait cette élection. Il dit que l'ancien usage de nommer d'abord trois patriciens nés de parents unis par confarréation [1], et d'élire parmi eux le flamine, était devenu d'une pratique difficile. En effet, la confarréation était abolie, ou ne se conservait que dans un petit nombre de familles. Il en donnait plusieurs causes : d'abord l'insouciance des deux sexes; ensuite les difficultés mêmes de la cérémonie, que l'on aimait à s'épargner;

1. La confarréation était un acte religieux, que l'on accomplissait en présence de dix témoins et avec des paroles solennelles. On offrait un sacrifice où l'on employait un gâteau fait avec l'espèce de blé nommée *far*. La confarréation rendait l'union de l'homme et de la femme indissoluble, et le divorce impossible.

enfin l'intérêt de la puissance paternelle, dont le flamine de Jupiter et sa femme étaient affranchis. Il était d'avis qu'on adoucît par un sénatus-consulte la rigueur de l'usage, ainsi qu'Auguste avait accommodé aux nouvelles mœurs plusieurs institutions d'une sévérité trop antique. Ce point de religion soigneusement éclairci, on résolut de ne rien innover à l'égard du flamine lui-même; mais une loi ordonna que l'épouse du flamine serait sous la puissance de son mari pour ce qui regarde le culte de Jupiter, et que, pour le reste, elle demeurerait soumise au droit commun des femmes. Le fils de Maluginensis fut substitué à son père. Afin de relever la dignité des sacerdoces et d'exciter pour le service des autels plus de zèle et d'empressement, on assigna deux millions de sesterces à la vestale Cornélie, élue pour remplacer Scantia; et il fut décidé que désormais Augusta s'assoirait parmi les vestales, toutes les fois qu'elle irait au théâtre.

XVII. Sous le consulat de Cornélius Céthégus et de Visellius Varro, les pontifes, et à leur exemple les autres prêtres, offrant des vœux pour le prince, recommandèrent aux mêmes dieux Néron et Drusus, moins par tendresse pour eux que par esprit de flatterie; et, dans un État corrompu, l'absence et l'excès de la flatterie sont également dangereux. Tibère n'avait jamais aimé la famille de Germanicus; mais voir honorer des enfants à l'égal de sa vieillesse lui causa un dépit dont il ne fut pas maître. Il fit venir les pontifes et leur demanda si c'était aux prières ou aux menaces d'Agrippine qu'ils avaient accordé ce triomphe. Ils s'en défendirent; et cependant ils furent censurés, mais avec ménagement, car ils étaient tous les parents de l'empereur ou les premiers de Rome. Au reste, dans un discours au sénat, le prince recommanda pour l'avenir de ne point enorgueillir par des honneurs prématurés de jeunes et mobiles esprits. Séjan animait sa colère. Il lui montrait la république divisée comme par une guerre civile; le nom de parti d'Agrippine prononcé par des hommes qui se vantaient d'en être. « Et ce parti grossira si on ne l'étouffe; le seul moyen d'arrêter les progrès de la discorde est de frapper une ou deux des têtes les plus séditieuses. »

XVIII. Il dirigea ses attaques contre C. Silius et Titius Sabinus. L'amitié de Germanicus leur fut fatale à tous deux, et ce n'était pas le seul crime de Silius. Il avait commandé sept ans une puissante armée, mérité en Germanie les ornements du triomphe, vaincu le rebelle Sacrovir. C'était une grande

victime qui, tombant avec cette masse de gloire, répandrait par sa chute une profonde terreur. Plusieurs pensèrent que son indiscrétion aggravait ses dangers. Il répétait avec trop de jactance que ses légions étaient restées fidèles, quand toutes les autres se soulevaient, et que l'empire aurait changé de maître, si l'esprit de révolte avait gagné son armée. De tels souvenirs semblaient détrôner Tibère, et sa fortune se sentait accablée sous le poids d'un si grand service : car le bienfait conserve son mérite, tant que l'on croit pouvoir s'acquitter ; quand la reconnaissance n'a pas de prix assez haut, on le paye par la haine.

XIX. Silius avait pour femme Sosia Galla, aimée d'Agrippine, et à ce titre haïe de Tibère. On résolut de les frapper tous deux, et d'ajourner Sabinus ; et l'on mit en avant le consul Varron, qui, sous prétexte de venger son père, servait honteusement les passions de Séjan. L'accusé demandait un court délai, jusqu'à ce que l'accusateur fût sorti de charge. Le prince s'y opposa. « De tout temps, selon lui, les magistrats avaient cité en justice des hommes privés, et il ne fallait pas attenter aux droits du consul, sur la vigilance duquel reposait le salut de la république. » Ce fut le crime de Tibère d'emprunter au passé son langage, pour déguiser des forfaits tout nouveaux. Il assemble donc le sénat avec des protestations hypocrites, comme si les lois eussent été intéressées au jugement de Silius, comme si Varron eût été un consul, ou le gouvernement de Tibère une république. L'accusé se tut ; ou, s'il hasarda quelques mots pour sa défense, il ne laissa pas ignorer quelle haine l'accablait. On l'accusait d'avoir longtemps dissimulé, par une connivence coupable, la trahison de Sacrovir, déshonoré sa victoire par des rapines, et toléré les excès de sa femme. Et certes, l'un et l'autre se seraient difficilement justifiés du reproche de concussion ; mais tout le procès roula sur le crime de lèse-majesté, et Silius prévint par une mort volontaire une condamnation inévitable.

XX. On sévit cependant contre ses biens ; et ce ne fut pas pour rendre l'argent aux peuples tributaires : personne ne le redemandait. Mais on reprit les libéralités d'Auguste, et l'on supputa rigoureusement tout ce qui pouvait retourner au fisc. Ce fut la première fois que Tibère regarda le bien d'autrui d'un œil intéressé. Sosia fut, sur l'avis d'Asinius Gallus, condamnée à l'exil. Gallus voulait que la moitié de ses biens fût confisquée, l'autre moitié laissée à ses enfants. Mais M. Lépidus fit donner le quart aux accusateurs, pour obéir à la loi,

et les enfants conservèrent le reste. Je trouve que Lépidus fut, pour ces temps malheureux, un homme sage et ferme. J'en juge par tant d'arrêts cruels, que l'adulation dictait aux autres et qu'il fit adoucir. Et cependant sa conduite ne manquait pas de ménagement, puisqu'il conserva jusqu'à la fin son influence et l'amitié de Tibère. C'est ce qui me fait douter si l'ascendant irrésistible qui règle notre sort destine aussi, dès la naissance, aux uns la faveur des princes, aux autres leur disgrâce; ou si la sagesse humaine ne peut pas, entre la résistance qui se perd et la servilité qui se déshonore, trouver une route exempte à la fois de bassesse et de périls. Messalinus Cotta, d'une naissance non moins illustre, mais d'un caractère différent, proposa de décréter que tout magistrat dont la femme serait accusée par la province, fût-il innocent lui-même et eût-il ignoré le crime, serait puni cependant comme s'il en était l'auteur.

XXI. On s'occupa ensuite de Calpurnius Pison, ce noble renommé par la fierté de son esprit. C'est lui qui, s'élevant contre les manœuvres des délateurs, avait protesté en plein sénat qu'il sortirait de Rome, et qui, bravant le pouvoir d'Augusta, n'avait pas craint de traîner en justice Urgulanie et de l'arracher du palais de César. Tibère respecta pour le moment cette liberté républicaine. Mais, dans une âme qui se repliait sur les offenses passées, en vain la blessure avait été légère; le souvenir l'aggravait. Q. Granius accusa Pison de discours tenus secrètement contre la majesté du prince. Il lui reprochait en outre d'avoir chez lui du poison, et de venir au sénat armé d'une épée : imputations qui tombèrent, décréditées par leur gravité même. Sur les autres griefs, qu'on accumulait en grand nombre, l'accusation fut reçue, mais non poursuivie : Pison mourut à propos. On entendit aussi un rapport sur Cassius Sévérus, déjà exilé. Cet homme, d'une basse origine, d'une vie malfaisante, mais puissant par la parole, avait soulevé contre lui tant de haines, qu'un arrêt du sénat, rendu sous la religion du serment, l'avait relégué en Crète. Là, continuant ses habitudes perverses, il s'attira de nouvelles inimitiés et réveilla les anciennes. Dépouillé de ses biens et privé du feu et de l'eau, il vieillit sur le rocher de Sériphe.

XXII. Vers le même temps, le préteur Silvanus avait, pour un motif qu'on ignore, précipité d'une fenêtre sa femme Apronia. Traîné devant César par son beau-père Apronius, il répondit avec trouble : il feignait un profond sommeil, pendant

lequel sa femme, sûre qu'il ne la voyait pas, s'était elle-même donné la mort. Tibère court à l'instant dans la maison, visite l'appartement, et y trouve des signes certains de violence et de résistance. Il fit son rapport au sénat, et des juges furent nommés. Mais Urgulanie, aïeule de Silvanus, envoya un poignard à son petit-fils. On crut que c'était le prince qui lui avait donné ce conseil, à cause de sa liaison avec Augusta. Silvanus, après avoir vainement essayé le fer, se fit ouvrir les veines. Bientôt Numantina, sa première femme, accusée d'avoir, par des philtres et des enchantements, aliéné sa raison, fut déclarée innocente.

XXIII. Cette année délivra enfin le peuple romain de la longue guerre du Numide Tacfarinas. Jusqu'alors nos généraux, contents d'obtenir les ornements du triomphe, laissaient reposer l'ennemi dès qu'ils croyaient les avoir mérités. Déjà trois statues couronnées de laurier s'élevaient dans Rome, et Tacfarinas mettait encore l'Afrique au pillage. Il s'était accru du secours des Maures, qui, abandonnés par la jeunesse insouciante de Ptolémée, fils de Juba, au gouvernement de ses affranchis, s'étaient soustraits par la guerre à la honte d'avoir des esclaves pour maîtres. Recéleur de son butin et compagnon de ses ravages, le roi des Garamantes, sans marcher avec une armée, envoyait des troupes légères, que la renommée grossissait en proportion de l'éloignement. Du sein même de la province [1], tous les indigents, tous les hommes d'une humeur turbulente, couraient sans obstacle sous les drapeaux du Numide. En effet, Tibère, croyant l'Afrique purgée d'ennemis par les victoires de Blésus, en avait rappelé la neuvième légion; et le proconsul de cette année, P. Dolabella, n'avait osé la retenir : il redoutait les ordres de César encore plus que les périls de la guerre.

XXIV. Cependant Tacfarinas, ayant semé le bruit que la puissance romaine, entamée déjà par d'autres nations, se retirait peu à peu de l'Afrique, et qu'on envelopperait facilement le reste des nôtres, si tous ceux qui préféraient la liberté à l'esclavage voulaient fondre sur eux, augmente ses forces, campe devant Thubusque et investit cette place. Aussitôt Dolabella rassemble ce qu'il a de soldats; et, grâce à la terreur du nom romain, jointe à la faiblesse des Numides en présence

1. La partie de l'Afrique septentrionale dont les Romains avaient fait une province.

de l'infanterie, il chasse les assiégeants par sa seule approche, fortifie les postes avantageux, et fait trancher la tête à quelques chefs musulmans qui préparaient une défection. Puis, convaincu par l'expérience de plusieurs campagnes qu'une armée pesante et marchant en un seul corps n'atteindrait jamais des bandes vagabondes, il appelle le roi Ptolémée avec ses partisans, et forme quatre divisions qu'il donne à des lieutenants ou à des tribuns. Des officiers maures choisis conduisaient au butin des troupes légères; lui-même dirigeait tous les mouvements.

XXV. Bientôt on apprit que les Numides, réunis près des ruines d'un fort nommé Auzéa, qu'ils avaient brûlé autrefois, venaient d'y dresser leurs huttes et de s'y établir, se fiant sur la bonté de cette position tout entourée de vastes forêts. A l'instant, des escadrons et des cohortes, libres de tout bagage et sans savoir où on les mène, courent à pas précipités. Au jour naissant, le son des trompettes et un cri effroyable les annonçaient aux barbares à moitié endormis. Les chevaux des Numides étaient attachés ou erraient dans les pâturages. Du côté des Romains, tout était prêt pour le combat, les rangs de l'infanterie serrés, la cavalerie à son poste. Chez les ennemis, rien de prévu : point d'armes, nul ordre, nul mouvement calculé; ils se laissent traîner, égorger, prendre comme des troupeaux. Irrité par le souvenir de ses fatigues, et joyeux d'une rencontre désirée tant de fois et tant de fois éludée, le soldat s'enivrait de vengeance et de sang. On fit dire dans les rangs de s'attacher à Tacfarinas, connu de tous après tant de combats; que, si le chef ne périssait, la guerre n'aurait jamais de fin. Mais le Numide, voyant ses gardes renversés, son fils prisonnier, les Romains débordant de toutes parts, se précipite au milieu des traits, et se dérobe à la captivité par une mort qu'il fit payer cher. La guerre finit avec lui.

XXVI. Le général demanda les ornements du triomphe et ne les obtint pas. Tibère eût craint de flétrir les lauriers de Blésus, oncle de son favori. Mais Blésus n'en fut pas plus illustre, et la gloire de Dolabella s'accrut de l'honneur qui lui était refusé. Avec une plus faible armée, il avait fait des prisonniers de marque, tué le chef ennemi, mérité le renom d'avoir terminé la guerre. A sa suite arrivèrent des ambassadeurs des Garamantes, spectacle rarement vu dans Rome. Effrayée de la chute de Tacfarinas, et n'ignorant pas ses propres torts, cette nation les avait envoyés pour donner satis-

faction au peuple romain. Sur le compte qui fut rendu des services de Ptolémée pendant cette guerre, on renouvela un usage des premiers temps : un sénateur fut député pour lui offrir le sceptre d'ivoire, la toge brodée, antiques présents du sénat. et le saluer des noms de roi, d'allié et d'ami.

XXVII. Ce même été, le hasard étouffa en Italie les germes d'une guerre d'esclaves. Le chef de la révolte, T. Curtisius, autrefois soldat prétorien, avait d'abord tenu à Brindes et dans les villes voisines des assemblées secrètes, et maintenant, par des proclamations publiquement affichées, il appelait à la liberté les pâtres grossiers et féroces de ces forêts lointaines, lorsque arrivèrent, comme par une faveur des dieux, trois birèmes destinées à protéger la navigation de cette mer. Le questeur Curtius Lupus, auquel était échue la surveillance des pâturages, de tout temps réservée à la questure, se trouvait aussi dans ces contrées. Il se mit à la tête des soldats de marine, et dissipa cette conjuration au moment même où elle éclatait. Bientôt le tribun Staïus, envoyé à la hâte par Tibère avec un fort détachement, traîne à Rome le chef et ses plus audacieux complices. L'alarme y était déjà répandue, à cause de la multitude des esclaves qui croissait sans mesure, pendant que la population libre diminuait chaque jour.

XXVIII. Sous les mêmes consuls, on vit un exemple horrible des misères et de la cruauté de ces temps, un père accusé, un fils accusateur. Tous deux, nommés Vibius Sérénus, furent introduits dans le sénat. Arraché de l'exil, le père, dans un triste et hideux appareil, écoutait enchaîné le discours de son fils. Le jeune homme, élégamment paré, le visage rayonnant, tout à la fois dénonciateur et témoin, parlait de complots formés contre le prince, d'émissaires envoyés dans les Gaules pour y souffler la révolte. C'était, ajoutait-il, l'ancien préteur Cécilius Cornutus qui avait fourni l'argent. Cornutus, pour abréger ses inquiétudes, et persuadé que le péril était la mort, se hâta de mourir. Quant à l'accusé, rien n'abattit son courage. Tourné vers son fils, il secouait ses chaînes, invoquait les dieux vengeurs, afin qu'ils lui rendissent un exil où il ne verrait pas de telles mœurs, et que leur justice atteignît quelque jour un fils dénaturé. Il protestait que Cornutus était innocent et victime de fausses terreurs; qu'on en aurait la preuve en exigeant le nom des autres complices : car sans doute deux hommes n'avaient pas conjuré seuls la mort du prince et le renversement de l'État.

XXIX. Alors l'accusateur nomma Cn. Lentulus et Séius Tubéro; à la grande confusion de César, qui voyait les premiers de Rome, ses plus intimes amis, Lentulus, d'une extrême vieilesse, Tubéro, d'une santé languissante, accusés d'avoir appelé la guerre étrangère et conspiré contre la république. Tous deux furent aussitôt déchargés. On mit à la question les esclaves du père, et leurs dépositions confondirent le dénonciateur. Celui-ci, égaré par le délire du crime, effrayé des clameurs du peuple, qui le menaçait du cachot fatal[1], de la roche tarpéienne, ou du supplice des parricides, s'enfuit de la ville. Ramené par force de Ravenne, il fut contraint de continuer sa poursuite. Tibère ne cachait pas sa vieille haine contre l'exilé Sérénus. Après la condamnation de Libon, celui-ci s'était plaint, dans une lettre à l'empereur, d'être le seul dont le zèle fût resté sans récompense; et il avait ajouté quelques paroles trop fières pour ne pas blesser des oreilles superbes et délicates. Tibère, après huit ans, rappela ses griefs, et chargea le temps intermédiaire d'imputations diverses, « toutes certaines, disait-il, quoique la torture n'eût arraché aucun aveu à l'opiniâtreté des esclaves. »

XXX. Plusieurs sénateurs furent d'avis que Sérénus fût puni à la manière de nos ancêtres[2]. Tibère s'y opposa, pour diminuer l'odieux de cette affaire. Gallus Asinius voulait qu'on l'enfermât à Gyare ou à Donuse. Il s'y opposa encore, parce que ces deux îles manquaient d'eau, et qu'on devait laisser les moyens de vivre lorsque l'on accordait la vie. Sérénus fut reconduit à l'île d'Armogos. Comme Cornutus s'était donné la mort, on parla de supprimer les récompenses des accusateurs, lorsqu'un homme, poursuivi pour lèse-majesté, se serait lui-même privé de l'existence avant la fin du procès. On allait se ranger à cet avis, si Tibère, contre sa coutume, se déclarant ouvertement pour les accusateurs, ne se fût plaint avec dureté « que les lois perdaient leur sanction, que la république était au bord du précipice. Mieux valait renverser tous les droits que d'ôter les gardiens qui veillaient à leur maintien. » Ainsi

1. Dans la prison publique bâtie sur le penchant du mont Capitolin, vis-à-vis du Forum, était un cachot souterrain où l'on exécutait les criminels condamnés à mort. C'est aujourd'hui la chapelle souterraine d'une petite église qu'on appelle *San Pietro in carcere*, parce que saint Pierre y fut mis en prison.

2. Peut-être par l'expression « punir à la manière des ancêtres, » faut-il entendre en général punir de mort.

l'on faisait un appel aux délateurs, et cette race d'hommes, née pour la ruine publique, et que nul châtiment ne réprima jamais assez, était encouragée par des récompenses.

XXXI. Cette triste succession d'événements douloureux fut interrompue par un moment de joie. Un chevalier romain, C. Cominius, convaincu d'avoir fait contre l'empereur des vers satiriques, obtint sa grâce ; César l'accorda aux prières de son frère, qui était sénateur. Étrange contradiction ! Tibère voyait le bien, il connaissait la gloire attachée à la clémence, et il préférait la rigueur ! Car ce n'était pas faute de lumières qu'il s'égarait ; il en faut peu, d'ailleurs, pour discerner si l'enthousiasme qu'excitent les actions des princes est feint ou véritable. Lui-même n'étudiait pas toujours son langage ; et ses paroles, ordinairement pénibles et embarrassées, coulaient plus faciles et plus abondantes quand il prêtait sa voix au malheur. Du reste, il fut inflexible pour Suilius, ancien questeur de Germanicus, convaincu d'avoir pris de l'argent dans un procès où il était juge. On le bannissait d'Italie : le prince voulut qu'il fût relégué dans une île ; et telle fut la chaleur avec laquelle il soutint son avis, qu'il affirma par serment que le bien public l'exigeait. Cette sévérité, mal reçue d'abord, devint un sujet d'éloges après le retour de Suilius, que la génération suivante vit, également puissant et vénal, jouir longtemps de l'amitié de Claude et toujours en abuser. La même peine fut proposée contre le sénateur Catus Firmius, pour avoir intenté faussement à sa sœur une accusation de lèse-majesté. C'est Catus qui avait, comme je l'ai dit [1], attiré Libon dans le piége, pour le dénoncer ensuite et le perdre. Tibère reconnut ce service en lui faisant remettre, sous d'autres prétextes, la peine de l'exil. Il le laissa cependant exclure du sénat.

XXXII. Peut-être la plupart des faits que j'ai rapportés et de ceux que je rapporterai encore sembleront petits et indignes de l'histoire, je le sais ; mais on ne doit pas comparer ces Annales aux monuments qu'ont élevés les historiens de l'ancienne république. De grandes guerres, des prises de villes, des rois vaincus et captifs, et, au dedans, les querelles des tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires, les rivalités du peuple et des nobles, offraient à leurs récits une vaste et libre carrière. La mienne est étroite et mon travail sans gloire : une paix profonde ou faiblement inquiétée, Rome

1. Voy. livre II, chap. xxvii et suiv.

pleine de scènes affligeantes, un prince peu jaloux de reculer les bornes de l'empire. Toutefois il ne sera pas inutile d'observer des faits indifférents au premier aspect, mais d'où l'on peut souvent tirer de grandes leçons.

XXXIII. En effet, chez toutes les nations, dans toutes les villes, c'est le peuple, ou les grands, ou un seul, qui gouverne. Une forme du société, composée de mélange heureusement assorti des trois autres, est plus facile à louer qu'à établir; et, fût-elle établie, elle ne saurait être durable. Rome vit autrefois le peuple et le sénat faire la loi tour à tour; et alors il fallait connaître le caractère de la multitude, et savoir par quels tempéraments on peut la diriger; alors qui avait étudié à fond l'esprit du sénat et des grands, possédait le renom de sage et d'habile politique. Aujourd'hui que tout est changé, et que Rome ne diffère plus d'un État monarchique, la recherche et la connaissance des faits que je rapporte acquièrent de l'utilité. Peu d'hommes, en effet, distinguent par leurs seules lumières ce qui avilit de ce qui honore, ce qui sert de ce qui nuit : les exemples d'autrui sont l'école du plus grand nombre. Au reste, si ces détails sont utiles, j'avoue qu'ils offrent peu d'agrément. La description des pays, les scènes variées des combats, les morts fameuses des chefs, voilà ce qui attache, ce qui ranime l'attention. Mais moi, dans cet enchaînement d'ordres barbares, de continuelles accusations, d'amitiés trompeuses, d'innocents condamnés, et de procès qui tous ont une même issue, je ne rencontre qu'une monotone et fatigante uniformité. Ajoutez que les anciens écrivains trouvent peu de censeurs passionnés. Et qu'importe au lecteur qu'on relève plus ou moins la gloire des armées romaines ou carthaginoises? Mais beaucoup de ceux qui, sous Tibère, subirent le supplice ou l'infamie, ont une postérité; et, en supposant même leurs familles éteintes, il y aura toujours des hommes qui, se reconnaissant dans vos peintures, croiront que vous leur reprochez les bassesses d'autrui. La vertu même offense quelquefois, et les gloires trop récentes paraissent accuser ce qui ne leur ressemble pas. Mais je reviens à mon sujet.

XXXIV. Sous les consuls Cornélius Cossus et Asinius Agrippa, Crémutius Cordus fut l'objet d'une accusation nouvelle et jusqu'alors sans exemple : « Il avait publié des Annales, où il louait Brutus et appelait Cassius le dernier des Romains. » Les accusateurs étaient Satrius Sécundus et Pinarius Natta, clients de Séjan. Ce fut la perte de l'accusé, pro-

noncée d'ailleurs par la colère qui se peignait sur le visage du prince en écoutant sa défense. Résolu de quitter la vie, Crémutius parla en ces termes : « Pères conscrits, on accuse mes paroles, tant mes actions sont innocentes: mais ces paroles mêmes n'attaquent ni César ni sa mère, les seuls qu'embrasse la loi de majesté. J'ai loué, dit-on, Brutus et Cassius ! beaucoup d'autres ont écrit leur histoire, et personne n'a parlé d'eux sans éloge. Tite-Live, signalé entre les auteurs par son éloquence et sa véracité, a donné tant de louanges à Pompée, qu'Auguste l'appelait le Pompéien; et leur amitié n'en fut point affaiblie. Scipion, Afranius[1], Cassius lui-même et Brutus, n'ont jamais reçu de Tite Live les noms de brigands et de parricides qu'on leur prodigue aujourd'hui. Souvent même il en parle comme de personnages illustres. Les écrits d'Asinius Pollion[2] ne retracent d'eux que de nobles souvenirs; Messala Corvinus[3] appelait hautement Cassius son général : et cependant Messala et Pollion vécurent au sein de l'opulence et des honneurs. Cicéron fit un livre où il élevait Caton jusqu'au ciel. Quelle vengeance en tira le dictateur César? il répondit par un autre livre, comme s'il eût plaidé devant des juges. Les lettres d'Antoine, les harangues de Brutus, contiennent des invectives, fausses, il est vrai, mais sanglantes, contre Auguste. Dans Bibaculus[4], dans Catulle, on lit une foule de vers où les Césars sont outragés. Et ces dieux de l'empire, les Jules, les Auguste, souffrirent ces offenses et les dédaignèrent. Gloire en soit rendue à leur sagesse, autant peut-être qu'à leur modération! car une satire méprisée tombe d'elle-même; en témoigner de la colère, c'est accepter le reproche. »

XXXV. « Je ne parle pas des Grecs : chez eux la licence même n'eut pas plus de frein que la liberté; ou, si jamais des paroles furent punies, ce fut par des paroles. Mais certes on

1. Scipion Métellus, qui, après la bataille de Pharsale, se rendit en Afrique, et y continua la guerre, de concert avec Caton, Varus, Afranius, Pétréius, Labiénus, et les autres chefs du parti pompéien, aidés des secours de Juba, roi de Mauritanie.

2. C'est celui auquel Virgile adresse sa fameuse églogue *Sicelides musæ*, etc., et Horace la première ode du second livre, *Motum ex Metello consule*, etc.

3. M. Valérius Messala Corvinus avait composé un ouvrage sur les familles romaines, cité par Pline, mais perdu.

4. M. Furius Bibaculus, poëte satirique, dont il ne reste que deux fragments très-courts, cités par Suétone.

put toujours, librement et sans crime, exprimer sa pensée sur ceux que la mort a soustraits à la haine et à la faveur. Brutus et Cassius couvrent-ils donc de leurs bataillons armés les plaines de Philippes, tandis qu'orateur séditieux j'excite le peuple à la guerre civile? ou ne sont-ils pas morts depuis soixante-dix ans? et, quand on peut contempler leurs traits sur des images respectées même du vainqueur, serait-il défendu à l'histoire de conserver aussi leur souvenir? La postérité rend à chacun l'honneur qui lui est dû. Si je suis condamné, on n'oubliera pas Cassius et Brutus, et quelques-uns peut-être se souviendront de moi. » Après ce discours, il sortit de l'assemblée et mit fin à sa vie en se privant de nourriture. Le sénat enjoignit aux édiles de brûler son ouvrage; mais l'ouvrage subsista, caché, puis reproduit: tant la tyrannie est insensée de croire que son pouvoir d'un moment étouffera jusque dans l'avenir le cri de la vérité! Persécuter le génie, c'est en augmenter l'influence; et ni les rois étrangers, ni ceux qui à leur exemple ont puni les talents, n'ont rien obtenu que honte pour eux-mêmes et gloire pour leurs victimes.

XXXVI. Au reste, de continuelles accusations remplirent tellement cette année, que, même pendant les féries latines[1], au moment où Drusus, préfet de Rome, était monté sur son tribunal pour prendre possession de sa charge, Calpurnius Salvianus vint lui dénoncer Sext. Marius: trait odieux qui, publiquement censuré par Tibère, valut l'exil à son auteur. La ville de Cyzique fut accusée d'avoir négligé le culte d'Auguste et usé de violence envers des citoyens romains, Elle perdit la liberté, qu'elle avait méritée dans la guerre de Mithridate, lorsqu'assiégée par ce prince elle dut sa délivrance à son courage autant qu'aux armes de Lucullus. Fontéius Capito, ancien proconsul d'Asie, fut absous. On reconnut fausses les imputations alléguées contre lui par Vibius Sérénus. Toutefois Sérénus ne porta pas la peine de sa calomnie: la haine publique lui servait de sauvegarde; car tout accusateur un peu redoutable devenait en quelque sorte une personne sacrée:

1. Quarante-sept peuples latins étaient liés par une confédération religieuse, et célébraient chaque année, sur le mont Albain, une fête en l'honneur de Jupiter *latiaris*, à laquelle présidaient les Romains. Tous les magistrats romains y assistaient. Pour que la ville ne restât point livrée à l'anarchie pendant leur absence, on créait un magistrat temporaire, sous le nom de *préfet de Rome à cause des féries latines*. C'est cette charge qui est ici confiée à Drusus, fils de Germanicus.

les délateurs sans nom et sans conséquence étaient seuls punis.

XXXVII. Vers le même temps, l'Espagne ultérieure envoya des députés au sénat pour demander la permission d'élever, à l'exemple de l'Asie, un temple à César et à sa mère. L'âme de Tibère avait cette force qui fait mépriser les honneurs. Il crut d'ailleurs que c'était l'occasion de réfuter les bruits qui l'accusaient de s'être plié aux faiblesses de la vanité, et il tint à peu près ce discours : « Je sais, pères conscrits, que mon caractère a paru se démentir lorsque, les villes d'Asie ayant fait dernièrement la même demande, je ne l'ai pas combattue. Je vais exposer à la fois les raisons de mon silence passé, et ce que j'ai résolu pour l'avenir. Quand Pergame[1] voulut consacrer un temple à Auguste et à Rome, ce prince immortel ne s'y opposa pas; et, comme toutes ses actions et toutes ses paroles sont pour moi des lois inviolables, j'ai suivi d'autant plus volontiers un exemple déjà donné, que le sénat devait partager avec moi la vénération des peuples. Mais si c'est une chose excusable d'avoir accepté une fois, laisser dans toutes les provinces adorer nos images parmi celles des dieux, serait vanité, orgueil. Le culte d'Auguste s'avilira d'ailleurs, si l'adulation le prodigue sans mesure.

XXXVIII. « Oui, pères conscrits, je suis mortel ; les devoirs que je remplis sont ceux d'un mortel, et c'est assez pour moi d'être placé au rang suprême; vous m'en êtes témoins, et je veux que la postérité s'en souvienne : trop heureux si elle pense un jour que je fus digne de mes ancêtres, attentif à vos intérêts, ferme dans les périls, prêt à braver toutes les inimitiés pour servir l'État. Mes temples, mes statues, je veux les avoir dans vos cœurs ; voilà les plus beaux, les plus durables des monuments : ceux qu'on élève en marbre sont méprisés comme de vils sépulcres, si la haine de la postérité révoque l'apothéose. Puissent donc les alliés, les citoyens, les dieux mêmes, entendre ma prière! Que ceux-ci m'accordent, jusqu'à la fin de ma vie, la paix de l'âme et l'intelligence des lois divines et humaines; et quand j'aurai payé tribut à la nature, puissent les autres donner quelques éloges à ma mémoire et prononcer mon nom avec reconnaissance ! » Il continua depuis à repousser, jusque dans ses plus secrets entretiens, un culte dont il

1. C'est aujourd'hui un lieu peu considérable de l'Anatolie, nommé Bergamo.

serait l'objet. Les uns voulaient que ce fût modestie, d'autres défiance de lui-même, d'autres enfin bassesse d'âme. « Les grands hommes, en effet, aspiraient aux grandes récompenses. C'était par là que Bacchus et Hercule chez les Grecs, Quirinus chez les Romains, avaient pris place parmi les dieux. Honneur à Auguste, qui sut espérer! Les princes possèdent tous les autres biens : un seul leur reste à conquérir, et ils en doivent être insatiables : c'est une immortalité glorieuse. Qui méprise la gloire, méprise aussi la vertu. »

XXXIX. Séjan, tout à la fois enivré de sa fortune et stimulé par l'impatience d'une femme (car Livie demandait instamment le mariage promis), présente un mémoire à César : c'était l'usage alors de s'adresser par écrit à l'empereur, même présent. « Comblé, lui disait-il, des bontés d'Auguste, son père, honoré par lui-même de tant de preuves d'estime, il avait pris l'habitude de confier ses espérances et ses vœux aux oreilles des princes, avant de les porter aux dieux. Et jamais il n'avait désiré l'éclat des dignités : veiller et travailler, comme le dernir des soldats, pour la sûreté de l'empereur, était plus de son goût. Cependant de tous les honneurs il avait obtenu le plus grand, celui d'être jugé digne d'allier sa famille à celle de César. C'était là l'origine de son espérance; et, comme il avait entendu dire qu'Auguste, voulant donner un époux à sa fille, avait un moment jeté les yeux sur de simples chevaliers romains, il priait César, s'il en cherchait un pour Livie, de ne pas oublier un ami qui dans cette alliance n'envisageait que la gloire : car il ne voulait pas se décharger des devoirs imposés à son zèle; il lui suffisait d'affermir sa maison contre les injustes ressentiments d'Agrippine. Encore n'avait-il besoin d'appui que pour ses enfants; car, pour lui, des jours dont il aurait rempli la mesure au service d'un tel prince seraient assez longs. »

XL. Tibère, après avoir loué dans sa réponse l'attachement de Séjan, et parlé avec modestie de ses propres bienfaits, demanda du temps comme pour en délibérer, et ajouta « qu'il n'en était pas des princes comme des autres hommes : ceux-ci n'avaient à consulter que leur intérêt; mais les princes devaient surtout considérer l'opinion. Ainsi, laissant à part des réponses qui se présentaient d'elles-mêmes, il ne lui dirait pas que c'était à Livie à décider si, après Drusus, elle voulait avoir un époux ou rester dans le veuvage; que d'ailleurs elle avait une mère, une aïeule, ses conseils naturels. Il parlerait avec

plus de franchise. Et d'abord, les haines d'Agrippine ne deviendraient-elles pas plus ardentes, si le mariage de Livie partageait la maison des Césars comme en deux factions? Déjà la rivalité de ces femmes éclatait par des chocs dont ses petits-fils ressentaient la secousse; que serait-ce si un tel mariage venait animer le combat? Car tu te trompes, Séjan, si tu penses que cette union te laisserait dans le rang où tu es, et que la veuve de Caïus César et de Drusus consentirait à vieillir femme d'un chevalier. Quand je le permettrais, ceux qui ont vu son frère, son père, tous nos aïeux, au faîte des honneurs, voudraient-ils le souffrir? Sans doute, tu n'ambitionnes pas un plus haut rang que le tien. Mais ces magistrats, ces grands, qui, malgré toi, pénètrent chez toi et te consultent sur toutes les affaires, trouvent que tu es elevé depuis longtemps au-dessus de l'ordre équestre, et que les amitiés de mon père n'égalèrent jamais la faveur dont tu jouis. Ils ne s'en cachent pas; et, par jalousie contre toi, ils m'accusent moi-même. Auguste eut, dit-on, la pensée de donner sa fille à un chevalier romain. Est-il étonnant qu'un prince occupé de soins infinis, et qui savait à quel comble de grandeur allait monter celui qu'une telle alliance aurait mis hors de pair, ait nommé dans ses entretiens C. Proculéius, et d'autres citoyens connus par la tranquillité de leur vie et un éloignement absolu des affaires publiques? Mais si nous sommes touchés de l'incertitude d'Auguste, combien le serons-nous plus de son choix, qui fut pour Agrippa d'abord, ensuite pour moi? Voilà ce que mon amitié n'a pas dû te cacher. Au reste, je ne m'opposerai ni à tes projets ni à ceux de Livie. Quant aux secrets desseins que j'ai formés sur toi, et aux nouveaux liens dont je veux t'unir plus étroitement à ma personne, je m'abstiendrai d'en parler en ce moment. Je me borne à te dire qu'il n'est rien de si élevé où tes vertus et tes sentiments pour moi ne te donnent droit de prétendre. Quand il sera temps, soit au sénat, soit devant le peuple, je ne m'en tairai pas. »

XLI. Séjan écrivit encore, mais sans parler de mariage. Ses craintes portaient plus loin, et il cherchait à conjurer les soupçons de la defiance, la malignité du vulgaire, les menaces de l'envie. Éloigner de sa maison la cour assidue qui la remplissait, c'eût été affaiblir sa puissance; continuer de la recevoir, c'était donner des armes à ses accusateurs : il résolut d'engager Tibère à vivre loin de Rome, dans quelque riant asile. Il voyait à cela beaucoup d'avantages. Les avenues du palais ne

s'ouvriraient que par lui; les lettres même, portées par des soldats, seraient en grande partie à sa discrétion; le prince, déjà sur le déclin de l'âge, et amolli par la retraite, lui abandonnerait plus facilement les rênes de l'empire; enfin l'envie serait moins acharnée, quand elle ne verrait plus autour de lui cette foule d'adorateurs; et, ce qu'il perdrait en représentation, il le gagnerait en pouvoir. Il s'élève donc insensiblement contre les embarras de la ville, et ce concours de peuple, ces flots de courtisans, dont on y est assiégé, exaltant les douceurs du repos et de la solitude, où, à l'abri des ennuis et des mécontentements, on peut traiter à loisir les plus grandes affaires.

XLII. Tibère balançait. Le procès de Votiénus Montanus, qu'on instruisit alors, acheva de le décider à éviter les assemblées du sénat, où souvent des vérités dures retentissaient à son oreille. Montanus, homme célèbre par son esprit, était accusé d'avoir tenu contre l'empereur des discours injurieux. Le témoin Émilius, militaire, pour mieux appuyer sa déposition, répéta mot pour mot ces discours. En vain on cherchait à étouffer sa voix; il en insistait avec plus de force, et Tibère entendit les malédictions dont on le chargeait secrètement. Il en fut si troublé, qu'il voulait, s'écriait-il, se justifier sur-le-champ ou par une instruction formelle, et que les prières de ses voisins, les adulations de tous, eurent peine à calmer son esprit. Montanus fut puni d'après la loi de majesté. Tibère, voyant qu'on lui reprochait sa rigueur envers les accusés, s'y attacha plus opiniâtrément. Aquilia était poursuivie comme coupable d'adultère avec Varius Ligur, et le consul désigné Lentulus la condamnait aux peines de la loi Julia[1]: le prince la punit de l'exil. Apidius Mérula n'ayant pas juré sur les actes d'Auguste, il le raya du tableau des sénateurs.

XLIII. On entendit ensuite les députés de Lacédémone et de Messène, au sujet du temple de Diane Limnatide[2], dont ces deux villes se disputaient la propriété. Les Lacédémoniens affirmaient, sur la foi des historiens et des poëtes, qu'il avait été bâti par leurs ancêtres et sur leur territoire; qu'à la vé-

1. Loi contre l'adultère, portée par Auguste, l'an de Rome 737.

2. Il y avait, sur les confins de la Laconie et de la Messénie, au bourg de *Limnæ* (en grec Λίμναι, les marais), un temple de Diane, où les deux pays offraient en commun des sacrifices. Telle est l'origine du surnom de Limnatide donné à cette déesse.

rité Philippe de Macédoine le leur avait enlevé, dans une guerre, par la force des armes; mais qu'une décision de Jules César et d'Antoine les en avait remis en possession. Les Messéniens, de leur côté, faisaient valoir un ancien partage du Péloponèse entre les descendants d'Hercule. Selon eux, « le champ de Denthélie, où est ce temple, était échu à leur roi; et d'antiques inscriptions, gravées sur la pierre et sur l'airain, attestaient encore ce fait. S'il fallait invoquer le témoignage de l'histoire et de la poésie, des monuments plus nombreux et plus authentiques déposaient pour eux. La décision de Philippe était un acte de sa justice et non de son pouvoir : le roi Antigone, le général romain Mummius, avaient prononcé comme lui; les Milésiens, pris pour arbitres, et en dernier lieu Atidius Géminus, préteur d'Achaïe, avaient confirmé cet arrêt. » On jugea en faveur des Messéniens. Le temple de Vénus, sur le mont Éryx, était tombé de vétusté. Les Ségestains demandèrent qu'on le rebâtît, rappelant, sur son origine, ce que les traditions connues ont de flatteur pour le prince. Tibère se chargea volontiers de ce soin, comme d'un devoir de famille. On s'occupa ensuite d'une requête des Marseillais, et l'exemple de P. Rutilius fut l'autorité qui décida la réponse. Banni par les lois, Rutilius avait reçu le droit de cité chez les Smyrnéens; et c'est à son imitation que Vulcatius Moschus, exilé comme lui et devenu citoyen de Marseille, avait légué ses biens à sa nouvelle patrie.

XLIV. Cette année moururent deux hommes d'un haut rang, Cn. Lentulus et L. Domitius. Honoré du consulat et des décorations triomphales, méritées en combattant les Gétules, Lentulus eut encore une autre gloire : après avoir soutenu la pauvreté sans bassesse, il jouit sans orgueil d'une grande fortune légitimement acquise. Domitius brillait de l'éclat de son père, qui fut maître de la mer dans la guerre civile, jusqu'à ce qu'il se joignît au parti d'Antoine, puis enfin à celui de César. Son aïeul périt à la bataille de Pharsale, pour la cause des grands. Lui-même fut choisi pour être l'époux de la jeune Antonia, fille d'Octavie. A la tête d'une armée, il passa l'Elbe et pénétra dans la Germanie plus avant qu'aucun de ses prédécesseurs : succès qui lui valurent les ornements du triomphe. Dans ce temps mourut aussi L. Antonius, héritier d'un nom illustre, mais malheureux. Il était très-jeune lorsque son père Julus Antonius fut puni de mort pour son commerce adultère avec Julie; et Auguste envoya cet enfant, petit-fils de sa

sœur, dans la cité de Marseille, où ses études servirent de prétexte à un véritable exil. Cependant on honora ses funérailles, et sa cendre fut portée, par ordre du sénat, dans le tombeau des Octaves.

XLV. Sous les mêmes consuls, un crime atroce fut commis dans l'Espagne citérieure, par un paysan termestin. Le gouverneur de la province, L. Piso, voyageait avec toute la sécurité de la paix. L'assassin l'attaque brusquement sur la route et le tue d'un seul coup; puis, s'enfuyant d'une course rapide, il gagne les bois, quitte son cheval, et s'enfonce dans des lieux coupés et sans chemins, où l'on perdit sa trace. Mais il ne put échapper longtemps. On s'empara du cheval; et, en le conduisant dans les villages voisins, on apprit quel en était le maître. Celui-ci fut découvert et mis à la question : mais, au lieu de nommer ses complices, il s'écria de toutes ses forces, dans la langue du pays, qu'on l'interrogeait vainement; que ses compagnons pouvaient accourir et regarder; que jamais la douleur, si forte qu'elle fût, n'arracherait la vérité de sa bouche. Le lendemain, comme on le ramenait à la torture, il s'échappa tout à coup des mains de ses gardiens, et se jeta la tête contre une pierre avec tant de violence, qu'il mourut à l'instant. On croit que le meurtre de Pison fut une vengeance concertée par les Termestins, parce qu'il poursuivait les détenteurs de deniers publics avec une rigueur que des barbares ne savent pas supporter.

XLVI. Sous les consuls Lentulus Gétulicus et C. Calvisius, les ornements du triomphe furent décernés à Poppéus Sabinus, pour avoir réduit des nations de la Thrace, que la vie sauvage des montagnes entretenait dans une farouche indépendance. Outre le caractère de ce peuple, la révolte eut pour cause sa répugnance à souffrir les levées de soldats et à donner à nos armées l'élite de sa jeunesse. Accoutumée à n'obéir même à ses rois que par caprice, à ne leur envoyer de troupes qu'avec des officiers de son choix, à ne faire la guerre que sur ses frontières, cette nation crut, sur des bruits alors répandus, qu'on allait l'arracher à ses foyers, la mêler à d'autres peuples et la disperser dans des contrées lointaines. Toutefois, avant de prendre les armes, ils envoyèrent des députés pour rappeler leur fidélité, leur soumission, et déclarer qu'ils resteraient les mêmes tant que de nouvelles charges ne tenteraient point leur patience ; mais que, si on leur imposait l'esclavage comme à des vaincus, ils avaient du fer, des guerriers, et ce

courage qui sait vouloir la liberté ou la mort. En même temps ils montraient, sur la cime des rochers, les forteresses où ils avaient réuni leurs parents et leurs femmes, et nous menaçaient d'une guerre rude, sanglante, hérissée d'obstacles.

XLVII. Poppéus, pour avoir le temps de rassembler une armée, répondit par des paroles conciliantes. Lorsque Pomponius Labéo fut arrivé avec une des légions de Mésie, et le roi Rhémétalcès avec des secours que fournirent les Thraces restés fidèles, le général ajouta ce qu'il avait de forces, et marcha droit aux rebelles. Ils étaient déjà postés dans des gorges, au milieu des bois. D'autres, plus hardis, se montraient sur des collines découvertes. Poppéus y monte en bon ordre et les chasse sans peine. Les barbares perdirent peu de monde, ayant leur refuge tout près. Ensuite Poppéus se retranche dans ce lieu même, et occupe, avec un fort détachement, une montagne dont la croupe étroite, mais unie et continue, s'étendait jusqu'à une première forteresse gardée par de nombreux défenseurs, soldats ou multitude. Pendant que les plus ardents s'agitaient devant les remparts, avec leurs chants et leurs danses sauvages, il envoya contre eux l'élite de ses archers. Tant que ceux-ci combattirent de loin, ils firent beaucoup de mal sans en recevoir. S'étant avancés plus près, une brusque sortie les mit en désordre. Ils furent soutenus par une cohorte de Sicambres [1], que le général avait placée à quelque distance; troupe intrépide, et non moins effrayante que les Thraces par ses chants guerriers et le fracas de ses armes.

XLVIII. Ensuite Poppéus alla camper en face de l'ennemi, et laissa dans ses premiers retranchements les Thraces auxiliaires dont j'ai parlé. Il leur fut permis de ravager, de brûler, de piller, pourvu que leurs courses finissent avec le jour, et que la nuit, renfermés dans le camp, ils y fissent bonne garde. Cet ordre fut observé d'abord. Bientôt, prenant le goût de la débauche et enrichis par le pillage, ils cessent de garder les postes. Ce ne sont plus que festins désordonnés, que soldats tombant d'ivresse et de sommeil. Les rebelles, instruits de leur négligence, se divisent en deux corps. L'un devait fondre sur ces pillards, l'autre assaillir le camp romain, non dans l'espérance de le prendre, mais afin que leurs cris, leurs

1. Nation germanique que Tibère soumit l'an de Rome 746, et qu'il transporta sur la rive gauche du Rhin.

traits, enfin le danger personnel, attirant toute l'attention des nôtres, leur dérobassent le bruit de l'autre combat. Ils choisirent la nuit, pour augmenter la frayeur. Ceux qui attaquèrent le camp des légions furent aisément repoussés. La soudaine irruption des autres jeta l'effroi parmi les Thraces auxiliaires, dont une partie dormait le long des palissades, tandis qu'un plus grand nombre errait dans la campagne. Ils furent massacrés avec d'autant plus de fureur, qu'on les regardait comme des transfuges et des traîtres, qui se battaient pour leur esclavage et celui de la patrie.

XLIX. Le lendemain, Poppéus déploya son armée hors des retranchements, pour essayer si les barbares, animés par le succès de la nuit, hasarderaient une bataille. Voyant qu'ils ne quittaient point leur fort ou les hauteurs voisines, il en commença le siége en élevant de distance en distance de fortes redoutes, qu'il unit ensuite par un fossé et des lignes dont le circuit embrassait quatre mille pas. Peu à peu, pour ôter aux assiégés l'eau et le fourrage, il resserra son enceinte et les enferma plus étroitement. Quand on fut assez près, on construisit une terrasse d'où on lançait des pierres, des feux, des javelines. Mais rien ne fatiguait l'ennemi autant que la soif. Il ne restait qu'une seule fontaine pour une si grande multitude de combattants et de peuple. Les chevaux, les troupeaux, enfermés avec eux suivant la coutume des barbares, périssaient faute de nourriture. A côté de ces animaux gisaient les cadavres des hommes que les blessures ou la soif avaient tués. Tout était infecté par la corruption, l'odeur, le contact de la mort. A tant de calamités se joignit, pour dernier fléau, la discorde. Les uns parlaient de se rendre, les autres de mourir en se frappant mutuellement. Il s'en trouva qui, au lieu d'une mort sans vengeance, conseillèrent une sortie désespérée; résolution noble aussi, quoique différente.

L. Dinis, un des chefs, à qui son grand âge et sa longue expérience avaient appris à connaître la force et la clémence de Rome, soutenait l'avis de mettre bas les armes, comme le seul remède en de telles extrémités. Lui-même vint le premier, avec sa femme et ses enfants, se livrer au vainqueur. Il fut suivi de ceux que leur âge ou leur sexe condamne à la faiblesse, et de ceux qui aimaient la vie plus que la gloire. La jeunesse était partagée entre Tarsa et Turésis. Tous deux voulaient périr avec la liberté; mais Tarsa s'écriait qu'il fallait hâter leur fin, et trancher d'un seul coup les craintes et les espé-

rances. Il donna l'exemple en se plongeant son épée dans le sein, et sa mort ne manqua pas d'imitateurs. Turésis attendit la nuit avec sa troupe, non toutefois à l'insu de notre général. Aussi, tous les postes furent garnis de renforts nombreux. Avec la nuit s'était élevée une affreuse tempête; et l'ennemi, par des cris effroyables, suivis tout à coup d'un vaste silence, avait jeté l'incertitude parmi les assiégeants. Poppéus parcourt aussitôt toute sa ligne : il exhorte les soldats à ne pas ouvrir de chance aux barbares, en se laissant attirer par un bruit trompeur, ou surprendre par un calme perfide; mais à rester immobiles à leurs postes, et à ne lancer leurs traits qu'à coup sûr.

LI. Cependant les barbares, descendant par pelotons, jettent sur nos retranchements des pierres, des pieux durcis au feu, des tronçons d'arbres; d'autres remplissent les fossés de fascines, de claies, de cadavres. Quelques-uns, munis de ponts et d'échelles, les appliquent au rempart, saisissent, arrachent les palissades, et luttent corps à corps avec ceux qui les défendent. Nos soldats les renversent à coups de traits, les poussent du bouclier ou leur envoient d'énormes javelines, et roulent sur eux des monceaux de pierres. Chez les nôtres, la victoire qu'ils tiennent dans les mains, et qui rendra, si elle échappe, la honte plus éclatante; chez les barbares, l'idée que ce combat est leur dernier espoir, les cris lamentables de leurs femmes et de leurs mères, qui les suivent dans la mêlée, échauffent les courages. La nuit accroît l'audace des uns, grossit aux autres le danger. Les coups volent au hasard, arrivent inattendus; amis, ennemis, on ne distingue personne. L'écho de la montagne, dont nos soldats entendaient le retentissement derrière eux, acheva de tout confondre. Ils crurent les retranchements forcés et en abandonnèrent une partie. Cependant les ennemis ne les traversèrent qu'en petit nombre. Les plus braves furent tués ou blessés; et, au point du jour, le reste fut poursuivit jusqu'au sommet du rocher, où ils furent, à la fin, contraints de se rendre. Les bourgades voisines se soumirent d'elles-mêmes. L'hiver rigoureux et prématuré du mont Hémus empêcha que les autres ne fussent réduites par la force ou par des siéges.

LII. A Rome, de violentes secousses agitaient la maison de César. Pour préluder aux coups dont Agrippine devait un jour être atteinte, on attaque sa cousine Claudia. L'accusateur fut Domitius Afer. Cet homme sortait de la préture, avec

peu de considération, et prêt à tout faire pour acquérir une prompte célébrité. Il reprochait à Claudia une vie déréglée, un commerce adultère avec Furnius, des maléfices et des enchantements contre le prince. Agrippine, toujours emportée, et qu'enflammait encore le danger de sa parente, court chez Tibère, et le trouve occupé d'un sacrifice à Auguste. Tirant de cette vue le sujet d'une invective amère, elle s'écrie « qu'on ne devrait pas immoler des victimes au divin Auguste, quand on persécute ses enfants. Ce n'est pas dans de muettes images que réside l'esprit de ce dieu ; son image vivante, celle qui est formée de son sang immortel, comprend ses dangers ; elle se couvre de deuil, pendant qu'on encense les autres. On accuse Claudia : vain subterfuge ! Claudia périt pour avoir follement adressé son culte à la malheureuse Agrippine, sans songer que le même crime a perdu Sosia. » Ces plaintes arrachèrent à la dissimulation de Tibère un de ces mots si rares dans sa bouche. Il lui répliqua sévèrement, par un vers grec, que ses droits n'étaient pas lésés de ce qu'elle ne régnait point. Claudia et Furnius furent condamnés. Afer prit place parmi les hommes les plus éloquents : ce procès venait de révéler son génie; et le prince avait mis le sceau à sa réputation en disant que le titre d'orateur lui appartenait de plein droit. Il continua d'accuser et de défendre; carrière où il fit plus admirer son talent qu'estimer son caractère. Et ce talent même perdit beaucoup dans son dernier âge, où, malgré l'affaiblissement de son esprit, il ne put se résigner au silence.

LIII. Cependant Agrippine tomba malade et reçut la visite de César. Opiniâtre en sa colère, elle pleura longtemps sans rompre le silence. Enfin, exhalant son dépit avec ses prières, elle le conjure « d'avoir pitié de sa solitude ; de lui donner un époux : elle est jeune encore, et une femme vertueuse ne peut demander de consolations qu'à l'hymen ; Rome a des citoyens qui daigneront sans doute recevoir la veuve de Germanicus avec ses enfants. » Tibère sentit les conséquences politiques de cette demande. Toutefois, pour ne pas laisser éclater son mécontentement ou ses craintes, il sortit sans répondre, malgré les instances d'Agrippine. Ce fait n'est pas rapporté dans les annales du temps. Je le trouve dans les Mémoires où Agrippine, sa fille et mère de Néron, a transmis à la postérité l'histoire de sa propre vie et les malheurs de sa famille.

LIV. Bientôt Séjan, abusant de sa douleur et de son imprévoyance pour lui porter un coup plus fatal, lui fit donner

l'avis perfidement officieux qu'on voulait l'empoisonner; qu'elle se défiât des festins de son beau-père. Agrippine ne savait point dissimuler. Un jour elle était à table, près de l'empereur, silencieuse, le visage immobile, ne touchant à aucun mets. Tibère s'en aperçut, soit par hasard, soit qu'il fût averti; et, pour mieux pénétrer sa pensée, il loua des fruits qu'on venait de servir, et en présenta lui-même à sa bru. Les soupçons d'Aggrippine s'en accrurent. Elle remit les fruits aux esclaves, sans en avoir goûté. Tibère cependant ne lui adressa pas une parole; mais, se tournant vers sa mère, il dit que ce ne serait pas une chose étonnante qu'il fût un peu sévère pour une femme qui l'accusait d'empoisonnement. Aussitôt le bruit se répandit que la perte d'Agrippine était résolue, et que l'empereur, craignant les regards des Romains, cherchait la solitude pour consommer ce crime.

LV. Le prince, pour détourner ces rumeurs, allait au sénat plus assidûment que jamais. Il entendit pendant plusieurs jours les députés de l'Asie, qui disputaient entre eux où serait construit le temple de Tibère. Onze villes d'un rang inégal soutenaient leurs prétentions avec une égale ardeur. Toutes vantaient, à peu près dans les mêmes termes, l'ancienneté de leur origine, leur zèle pour le peuple romain pendant les guerres de Persée, d'Aristonicus et des autres rois. Tralles, Hypèpes, Laodicée et Magnésie [1], furent d'abord exclues, comme d'un rang trop inférieur. Ilion même allégua vainement que Troie était le berceau de Rome : elle n'avait d'autre titre que son antiquité. On pencha un moment en faveur d'Halicarnasse [2]. Pendant douze siècles aucun tremblement de terre n'avait ébranlé les demeures de ses habitants, et ils promettaient d'asseoir sur le roc vif les fondements de l'édifice. Pergame faisait valoir son temple d'Auguste : on jugea qu'il suffisait à sa gloire. Vouées tout entières au culte, l'une de Diane et l'autre d'Apollon, Éphèse et Milet parurent ne plus avoir de place pour un culte nouveau. C'est donc entre Sardes

1. Hypèpe, petite ville de Lydie, sur le penchant du Tmolus. Elle n'existe plus. — Tralles, ville considérable du même pays, dont on voit les ruines sur une hauteur, non loin du Méandre. — Laodicée, ville de Phrygie, dont les restes sont encore appelés Ladik. — Magnésie, au pied du mont Sipyle, à la gauche de l'Hermus, aujourd'hui Magnisa.

2. Capitale de la Carie. D'Anville croit qu'elle était au lieu où se trouve aujourd'hui un château nommé Bodroun.

et Smyrne qu'il restait à délibérer. Les Sardiens lurent un décret par lequel les Étrusques les reconnaissaient pour frères. On y voyait qu'autrefois Tyrrhénus et Lydus, fils du roi Atys, se partagèrent la nation, devenue trop nombreuse. Lydus resta dans son ancienne patrie; Tyrrhénus alla en fonder une nouvelle; et ces deux chefs donnèrent leur nom à deux peuples, l'un en Italie, l'autre en Asie. Dans la suite, les Lydiens, ayant encore augmenté leur puissance, envoyèrent des colonies dans cette partie de la Grèce qui doit son nom à Pélops. Sardes produisait en outre des lettres de nos généraux et des traités faits avec nous pendant les guerres de Macédoine; enfin elle n'oubliait pas la beauté de ses fleuves, la douceur de son climat, la richesse de ses campagnes.

LVI. Smyrne, après avoir rappelé sa haute antiquité, soit qu'elle eût pour fondateur Tantale, fils de Jupiter, ou Thésée, également issu d'une race divine, ou l'une des Amazones, se hâta d'exposer des titres plus réels, les services qu'elle avait rendus au peuple romain en lui fournissant des vaisseaux, non-seulement pour les guerres du dehors, mais même pour celles d'Italie. Elle ajouta « qu'elle avait, la première, érigé un temple à la ville de Rome, sous le consulat de Marcus Porcius[1], dans un temps où le peuple romain, quoique déjà très-puissant, n'était pas encore maître de l'univers; car alors Carthage subsistait, et de grands monarques régnaient en Asie. » Elle prit à témoin le dictateur Sylla, « dont elle avait secouru l'armée, réduite à une affreuse détresse par la rigueur de l'hiver et le manque de vêtements. La nouvelle de nos besoins avait été apportée à Smyrne au moment où le peuple était assemblé, et aussitôt tous les citoyens s'étaient dépouillés de leurs habits pour les envoyer à nos légions. » Les sénateurs allèrent aux voix, et Smyrne obtint la préférence. Vibius Marsus proposa de donner à M. Lépidus, nommé gouverneur d'Asie, un lieutenant extraordinaire pour veiller à la construction du temple. Lépidus refusant par modestie de le choisir lui-même, on eut recours au sort, qui désigna l'ancien préteur Valérius Naso.

LVII. Cependant Tibère, exécutant à la fin un projet médité longtemps et tant de fois différé, partit pour la Campanie, sous prétexte de dédier un temple de Jupiter à Capoue et un d'Auguste à Nole, mais avec la résolution de vivre loin de

1. Sous le consulat de Caton l'Ancien, l'an de Rome 559, avant J. C. 195.

Rome. J'ai suivi la tradition la plus accréditée en attribuant son départ aux artifices de Séjan. Mais, comme il vécut encore six ans dans la solitude après le supplice de cet homme, peut-être, sans chercher ses motifs hors de lui-même, les trouverait-on dans le besoin d'un séjour qui cachât ce que ses actions affichaient, ses vices et sa cruauté. Plusieurs ont pensé que, dans sa vieillesse, son extérieur même lui causait quelque honte. Sa haute taille était grêle et courbée, son front chauve, son visage semé de tumeurs malignes, et souvent tout couvert d'emplâtres. D'ailleurs il s'était accoutumé, dans sa retraite de Rhodes, à fuir les réunions et à renfermer ses débauches. On dit encore que ce fut l'humeur impérieuse de sa mère qui le chassa de Rome. Il en coûtait à son orgueil de l'admettre au partage du pouvoir, et il n'osait l'en exclure, parce que ce pouvoir était un présent de ses mains. Car Auguste avait eu l'idée de laisser l'empire à Germanicus, petit-fils de sa sœur et objet des louanges universelles. Mais, vaincu par les prières de sa femme, il prit Tibère pour fils et donna Germanicus à Tibère. Voilà ce que reprochait Augusta, ce qu'elle redemandait.

LVIII. Une suite peu nombreuse accompagna le prince : un seul sénateur, homme consulaire et profond jurisconsulte, Coccéius Nerva[1] ; Séjan, et un autre chevalier romain du premier rang, Curtius Atticus ; enfin quelques gens de lettres, la plupart Grecs, dont l'entretien amuserait ses loisirs. Les astrologues prétendirent que Tibère était sorti de Rome sous des astres qui ne lui promettaient pas de retour ; prédiction fatale à plusieurs, qui crurent sa fin prochaine et en semèrent le bruit. Ils étaient loin de prévoir la chance, incroyable en effet, que, de son plein gré, il se priverait onze ans de sa patrie. La suite fit voir combien dans cet art l'erreur est près de la science, et de quels nuages la vérité s'y montre enveloppée. L'annonce qu'il ne rentrerait plus dans la ville n'était pas vaine ; le reste trompa tous les calculs, puisque, habitant tour à tour quelque campagne ou quelque rivage près de Rome, souvent même établi au pied de ses murailles, il parvint à une extrême vieillesse.

LIX. Vers ce temps-là, un accident qui mit sa vie en danger accrédita ces frivoles conjectures et augmenta sa confiance dans l'amitié et l'intrépidité de Séjan. Ils soupaient dans une

1. L'aïeul de l'empereur Nerva.

grotte naturelle, à Spélunca [1], entre la mer d'Amycle [2] et les montagnes de Fondi. L'entrée de la grotte, s'écroulant tout à coup, écrasa quelques esclaves. La peur saisit tous les autres, et les convives s'enfuient. Séjan, appuyé sur un genou, les bras tendus, les yeux attachés sur Tibère, oppose son corps aux masses qui tombaient. Les soldats accourus au secours le trouvèrent dans cette attitude. Il en devint plus puissant; et, quelque pernicieux que fussent ses conseils, l'idée qu'il s'oubliait lui-même leur donnait de l'autorité. Il affectait à l'égard des enfants de Germanicus l'impartialité d'un juge, tandis que ses affidés les accusaient pour lui, et s'acharnaient surtout contre Néron, le plus proche héritier. Il est vrai que ce jeune homme, d'ailleurs sage et modeste, ne se souvenait pas toujours des ménagements qu'exigeait sa fortune. Ses clients et ses affranchis, impatients d'acquérir du pouvoir, l'excitaient à montrer une âme élevée et confiante : « C'était la volonté du peuple romain, le désir des armées; alors tomberait l'audace de Séjan, qui maintenant bravait également la patience d'un vieillard et la faiblesse d'un jeune homme ».

LX. Animé par de tels discours, Néron, sans former aucune pensée coupable, laissait échapper quelquefois des paroles d'une hardiesse imprudente, que des espions placés près de lui ne manquaient pas de recueillir, d'envenimer et de dénoncer, sans qu'il lui fût permis de se défendre. D'un autre côté, les alarmes se multipliaient autour de lui sous toutes les formes. L'un évitait sa rencontre ; les autres, après lui avoir rendu le salut, se détournaient aussitôt; plusieurs commençaient à lui parler et le quittaient brusquement, tandis que des amis de Séjan restaient pour insulter à son humiliation. Quant à Tibère, il le recevait avec un visage menaçant ou un sourire faux. Que le jeune homme parlât, qu'il se tût, on trouvait du crime à son silence, du crime à ses discours. La nuit même, ses dangers ne cessaient pas ; s'il veillait, s'il dormait, s'il poussait un soupir, sa femme en rendait compte à Livie sa mère, et celle-ci à Séjan. Cet homme gagna même Drusus, frère de sa victime, en le flattant du rang suprême, s'il en écartait un frère aîné déjà presque abattu. A la soif du pouvoir, et à ces haines si violentes entre frères, l'âme passionnée de Drusus

1. Aujourd'hui Sperlonga, au royaume de Naples, près de Fondi, sur le bord de la mer.

2. Ville du Latium, entre Gaète et Terracine.

joignait tous les emportements de la jalousie, à cause des préférences de leur mère Agrippine pour Néron. Au reste, Séjan, tout en caressant Drusus, ne laissait pas de préparer de loin les coups qui devaient le frapper aussi; trop sûr que son caractère fougueux le livrerait sans défense aux embûches de la trahison.

LXI. A la fin de l'année moururent deux hommes distingués : Asinius Agrippa, d'une famille moins ancienne qu'illustre, dont sa vie ne ternit pas la noblesse; et Q. Hatérius, d'une maison sénatoriale, et, tant qu'il vécut, orateur célèbre. Les monuments qui nous restent de son talent ne répondent pas à sa renommée. C'est qu'il avait plus de chaleur que d'art. Aussi, tandis que la gloire des ouvrages que vivifient le travail et la méditation s'accroît d'âge en âge, l'éloquence harmonieuse et rapide de Q. Hatérius s'est éteinte avec lui.

LXII. Sous le consulat de M. Licinius et de L. Calpurnius, un malheur imprévu égala seul les calamités des plus grandes guerres. Le même instant vit commencer et consommer le désastre. Un certain Atilius, affranchi d'origine, voulant donner à Fidène un spectacle de gladiateurs, avait construit son amphithéâtre sans en assurer les fondements, ni en consolider par des liens assez forts la vaste charpente; aussi n'était-ce pas la surabondance des richesses ni l'ambition de se populariser dans sa ville, mais un sordide intérêt, qui lui avait suggéré cette entreprise. Là courut, avide de spectacles et sevrée de plaisirs sous un prince comme Tibère, une multitude de tout sexe, de tout âge, dont la proximité où Fidène est de Rome augmentait l'affluence. La catastrophe en fut plus terrible. L'edifice entièrement rempli, ses flancs se déchirent; il s'écroule en dedans, se renverse en dehors, entraînant dans sa chute ou couvrant de ses ruines la foule innombrable qui regardait les jeux ou se pressait à l'entour. Heureux, dans un tel malheur, ceux qui dès le premier instant moururent écrasés! ceux-là du moins échappèrent aux souffrances. Les plus à plaindre furent ceux qui, tout mutilés, conservaient un reste de vie, et qui, le jour, avaient sous les yeux, la nuit, reconnaissaient à leurs cris lamentables leurs femmes et leurs enfants. Au premier bruit de l'événement, on accourt de toutes parts. L'un redemande en pleurant un frère ou un parent, l'autre son père ou sa mère. Ceux même dont les amis et les proches étaient absents pour d'autres causes ne sont pas sans alarmes. Tant qu'on ignora quelles victimes le sort

avait frappées, les craintes furent sans bornes, comme l'incertitude.

LXIII. Cependant on écarte les débris, et chacun se précipite autour des morts, les embrasse, les couvre de baisers. Souvent trompés par l'âge et par la taille, plusieurs se disputent des restes défigurés, que l'œil ne peut reconnaître. Cinquante mille personnes furent estropiées ou écrasées par ce funeste accident. Pour en prévenir le retour, un sénatus-consulte défendit de donner des spectacles de gladiateurs, à moins d'avoir quatre cent mille sesterces de revenu, et d'élever aucun amphithéâtre que la solidité du terrain n'eût été constatée. Atilius fut envoyé en exil. Au reste, dans cette calamité, les maisons des grands furent ouvertes; on trouva partout des secours et des médecins; et pendant ces premiers jours l'aspect de Rome, tout morne qu'il était, rappela ces temps antiques, où, après de grandes batailles, les citoyens prodiguaient aux blessés leurs soins et leurs richesses.

LXIV. Rome pleurait encore ce malheur, quand elle fut ravagée par un incendie dont la violence extraordinaire mit en cendres tout le mont Célius. Chacun disait que cette année était sinistre, et que Tibère avait formé sous de funestes auspices le projet de son absence; car c'est la coutume du peuple d'imputer aux hommes les torts de la fortune. Mais l'empereur apaisa les murmures en distribuant des sommes proportionnées aux pertes. La reconnaissance publique eut dans le sénat d'illustres interprètes, et la renommée, organe du peuple, vanta cette munificence, qui, sans brigue, sans sollicitations de cour, appelait même des inconnus au partage de ses dons. On proposa que le mont Célius fût nommé désormais le mont Auguste, parce qu'au milieu de l'embrasement général la seule statue de Tibère, placée dans la maison du sénateur Junius, avait été respectée par le feu. « Ce même prodige était, disait-on, arrivé jadis pour Claudia Quinta; et sa statue, échappée deux fois à la fureur des flammes, avait été consacrée par nos ancêtres dans le temple de la Mère des dieux. La race des Claudes était sainte et chérie du ciel; et il fallait attacher de nouveaux respects au lieu où les immortels avaient rendu au prince un si éclatant honneur. »

LXV. Il n'est pas hors de propos de remarquer que ce mont fut d'abord appelé Querquétulanus, à cause du grand nombre de chênes dont il était couvert. Il fut ensuite nommé Célius, de Célès Vibenna, chef étrusque, qui, appelé au secours de

Rome avec un corps de sa nation, fut établi en cet endroit par Tarquin l'Ancien ou quelque autre de nos rois : car les historiens diffèrent sur ce point; du reste, tous conviennent que ces étrangers, fort nombreux, s'étendirent même au bas de la montagne et jusqu'auprès du Forum. C'est d'eux que la rue Toscane a tiré son nom.

LXVI. Mais si l'humanité des grands et les largesses du prince avaient adouci des calamités fortuites, il n'était point de remède contre la rage des accusateurs, qui se déchaînait plus forte chaque jour et plus acharnée. Domitius Afer s'était saisi de Quintilius Varus, riche, parent de César, et dont il avait déjà fait condamner la mère Claudia Pulchra. Personne ne fut surpris que Domitius, longtemps pauvre, et qui avait dissipé follement un premier salaire, courût à de nouvelles bassesses. Mais on s'étonna de voir P. Dolabella s'associer à cette délation, et qu'un homme issu de nobles ancêtres, allié de Varus, dégradât sa noblesse et devint le bourreau de son propre sang. Le sénat résista cependant, et fut d'avis qu'on attendît l'empereur, seul et passager refuge contre les maux les plus pressants.

LXVII. Après la dédicace des temples de Campanie, Tibère, non content d'avoir défendu par un édit qu'on vînt troubler son repos, et de s'être entouré de soldats qui repoussaient loin de lui le concours des habitants, prit en haine les villes municipales, les colonies, tous les lieux situés sur le continent, et se cacha dans l'île de Caprée, que sépare du promontoire de Surrentum un canal de trois mille pas. Je suis porté à croire que cette solitude lui plut, parce que l'île, sans aucun port, offre à peine quelques lieux de refuge aux bâtiments légers, et qu'on ne peut y aborder sans être aperçu par les gardes. Une montagne, qui l'abrite des vents froids, y entretient pendant l'hiver une douce température; et l'aspect du couchant, la libre étendue de la mer, y rafraîchissent délicieusement les étés. L'œil découvrait du côté de la terre le plus bel horizon, avant que l'éruption du Vésuve changeât la face des lieux. Les Grecs possédèrent, dit-on, ces rivages, et des Téléboens[1] habitèrent Caprée. Tibère, maintenant, venait d'y bâtir douze

1. Les Téléboens, suivant Strabon, étaient un peuple d'Acarnanie. Sous Auguste, l'île de Caprée appartenait à la cité de Naples. Auguste l'acquit de cette république, à laquelle il donna en échange d'autres petites îles. Caprée était donc une propriété particulière de l'empereur.

maisons de plaisance, dont les noms et les constructions l'avaient envahie tout entière. C'est là que ce prince, si occupé jadis des affaires publiques, ensevelit ses dissolutions honteuses et son oisiveté malfaisante. Car il lui restait cette crédulité soupçonneuse, que Séjan avait nourrie dans Rome, et que chaque jour il inquiétait davantage. Déjà cet homme ne se bornait plus contre Néron et sa mère à d'obscures intrigues. Un soldat était sans cesse attaché à leurs pas. Messages, visites, démarches publiques ou secrètes, il inscrivait tout comme dans des annales. Des gens apostés leur conseillaient en même temps de se réfugier auprès des armées de Germanie, ou de courir, au moment où la foule se presse dans le Forum, embrasser la statue d'Auguste, et implorer la protection du sénat et du peuple. Ils repoussaient en vain de tels projets; on les accusait de les avoir formés.

LXVIII. L'année des consuls Junius Silanus et Silius Nerva s'ouvrit sous d'affreux auspices : on la commença par traîner au cachot fatal un chevalier romain du premier rang, Titius Sabinus, coupable d'attachement à Germanicus. Il n'avait cessé d'honorer sa veuve et ses fils, les visitant dans leur maison, les accompagnant en public, resté seul après tant de clients, et, à ce titre, loué des bons, odieux aux pervers. Latinius Latiaris, Porcius Cato, Pétilius Rufus et M. Opsius, anciens préteurs, se liguent pour le perdre. Ils voulaient le consulat, auquel on n'arrivait que par Séjan, et l'on n'achetait l'appui de Séjan que par le crime. Il fut convenu entre eux que Latiaris, qui avait quelques relations avec Sabinus, tendrait le piége, que les autres seraient témoins, et qu'ensuite on intenterait l'accusation. Latiaris commence par des propos vagues et indifférents. Bientôt louant la constance de Sabinus, il le félicite de ce qu'ami d'une maison florissante, il ne l'a pas, comme les autres, abandonnée dans ses revers. En même temps, il parlait honorablement de Germanicus et déplorait le sort d'Agrippine. Les malheureux s'attendrissent facilement : Sabinus versa des larmes, se plaignit à son tour. Alors Latiaris attaque plus hardiment Séjan, sa cruauté, son orgueil, son ambition. Tibère même n'est pas épargné dans ses invectives. Ces entretiens, comme des confidences séditieuses, formèrent entre eux l'apparence d'une étroite amitié. Bientôt Sabinus fut le premier à chercher Latiaris, à le visiter, à lui confier ses douleurs comme à l'ami le plus sûr.

LXIX. Les hommes que j'ai nommés délibérèrent sur le

moyen de faire entendre ses discours par plus d'un témoin. Il fallait que le lieu du rendez-vous parût solitaire. S'ils se tenaient derrière la porte, ils avaient à craindre quelque regard, le bruit, un soupçon que le hasard ferait naître. L'espace qui sépare le toit du plafond fut l'ignoble théâtre d'une ruse détestable. C'est là que se cachèrent trois sénateurs, l'oreille attachée aux trous et aux fentes. Cependant Latiaris, ayant trouvé Sabinus dans la rue, feint d'avoir des secrets tout nouveaux à lui apprendre, l'entraîne chez lui, le conduit dans sa chambre. Là, le passé et le présent lui fournissent une abondante matière, qu'il grossit des terreurs de l'avenir. Sabinus s'abandonne aux mêmes plaintes, et plus longtemps encore; car la douleur, une fois qu'elle s'exhale, ne sait plus s'arrêter. L'accusation est dressée à l'instant. Les traîtres écrivent à César, et, avec le détail de l'intrigue, ils lui racontent leur propre déshonneur. Jamais plus de consternation et d'alarmes ne régnèrent dans Rome. On tremble devant ses plus proches parents; on n'ose ni s'aborder, ni se parler; connue, inconnue, toute oreille est suspecte. Même les choses muettes et inanimées inspirent de la défiance : on promène sur les murs et les lambris des regards inquiets.

LXX. Le jour des kalendes de janvier, Tibère adressa un message au sénat pour le renouvellement de l'année. Après les vœux ordinaires, il en vint à Sabinus, qu'il accusait d'avoir corrompu quelques-uns de ses affranchis pour attenter à ses jours. Il demandait vengeance en termes non équivoques, et cette vengeance fut prononcée à l'instant. Sabinus condamné, on le traînait à la mort, la gorge serrée, la voix étouffée avec ses vêtements ; et, en cet état, ramassant toutes ses forces : « C'était donc ainsi, s'écriait-il, que l'on commençait l'année! voilà quelles victimes tombaient en l'honneur de Séjan ! » Partout où il portait ses regards, où arrivaient ses paroles, ce n'était plus que fuite et solitude ; les rues, les places étaient abandonnées. Quelques-uns pourtant revenaient sur leurs pas et se montraient de nouveau, épouvantés de leur propre frayeur. On se demandait « quel jour vaqueraient les supplices, si, parmi les sacrifices et les vœux, quand l'usage défendait jusqu'aux paroles profanes, on voyait mettre les chaînes, serrer le cordon fatal? Non, ce n'était pas sans dessein que Tibère avait affronté l'odieux d'un tel exemple. Sa cruauté réfléchie avait voulu que les Romains s'attendissent à voir désormais les nouveaux magistrats ouvrir le cachot aussi

bien que les temples. » Le prince écrivit bientôt au sénat pour le remercier d'avoir fait justice d'un ennemi de la répubique. Il ajouta que sa vie était pleine d'alarmes, qu'il redoutait d'autres complots. Il ne nommait personne; mais on ne douta pas qu'il n'eût en vue Agrippine et Néron.

LXXI. Si mon plan ne m'obligeait à suivre l'ordre des années, je céderais à l'impatience d'anticiper sur les événements et de raconter ici comment finirent Latiaris, Opsius, et les autres artisans de cette trame exécrable, non-seulement quand l'empire fut aux mains de Caïus, mais déjà même du vivant de Tibère. Car s'il ne voulait pas voir briser par d'autres les instruments de ses crimes, il s'en lassa plus d'une fois; et, quand des ministres nouveaux s'offrirent pour les mêmes services, il sacrifia ceux dont l'ancienneté lui pesait. Mais je raconterai ces châtiments et ceux des autres coupables, quand le temps sera venu. Asinius Gallus, dont les enfants avaient Agrippine pour tante maternelle, fut d'avis qu'on priât l'empereur d'avouer le sujet de ses craintes et de permettre au sénat de l'en délivrer. Parmi ce que Tibère croyait ses vertus, il n'estimait rien à l'égal de la dissimulation; aussi fut-il offensé de voir qu'on révélât ce qu'il cachait. Séjan le calma, non par intérêt pour Gallus, mais pour laisser mûrir la vengeance du prince. Il savait que Tibère n'éclatait qu'après de longues réflexions, mais qu'alors des actes cruels suivaient de près les paroles menaçantes. Dans le même temps mourut Julie, petite-fille d'Auguste. Convaincue d'adultère et condamnée pour ce crime, son aïeul l'avait jetée dans l'île de Trimère[1], non loin des côtes d'Apulie. Elle y endura vingt ans les rigueurs de l'exil, subsistant des libéralités d'Augusta, qui, après avoir renversé par de sourdes intrigues la maison de son époux, étalait pour ses malheureux débris une fastueuse pitié.

LXXII. La même année, la paix fut troublée chez les Frisons, au delà du Rhin, plutôt par notre avarice que par l'indocilité de ce peuple. La nation était pauvre, et Drusus ne lui avait imposé d'autre tribut qu'un certain nombre de cuirs de bœufs pour l'usage de nos troupes. Personne ne les avait inquiétés sur la grandeur et la force de ces cuirs, jusqu'au primipilaire Olennius, qui, chargé du commandement de la Frise,

1. Le nom actuel est Trémiti. C'est une des îles que les anciens appelaient *Diomedeæ insulæ*. Elles sont dans la mer Adriatique, non loin des côtes de la Capitanate, au royaume de Naples.

choisit des peaux d'aurochs pour modèle de celles qu'on recevrait. Cette condition, dure partout ailleurs, était impraticable en Germanie, où les animaux domestiques sont petits, tandis que les forêts en nourrissent d'énormes. Ils furent réduits à livrer d'abord les bœufs mêmes, ensuite leurs champs, enfin à donner comme esclaves leurs enfants et leurs femmes. De là l'indignation, les plaintes, et la guerre, dernier remède à des maux dont on n'obtenait point le soulagement. Ils saisissent les soldats qui levaient le tribut, et les mettent en croix. Olennius dut son salut à la fuite. Il trouva un asile dans le château de Flève, d'où un corps assez nombreux de Romains et d'alliés observait les côtes de l'Océan.

LXXIII. A cette nouvelle, L. Apronius, propréteur de la Basse-Germanie, fait venir de la province supérieure des détachements des légions et l'élite de l'infanterie et de la cavalerie auxiliaire. Avec ces troupes réunies aux siennes, il s'embarque sur le Rhin et descend chez les Frisons. Les rebelles avaient déjà levé le siége du château pour courir à la défense de leurs foyers. Des lagunes arrêtaient la marche d'Apronius; il y construisit des chaussées et des ponts, pour assurer le passage du gros de l'armée. Pendant ce temps ayant trouvé un gué, il détache une aile de Canninéfates[1], et ce qu'il avait sous ses drapeaux d'infanterie germaine, avec ordre de tourner l'ennemi. Celui-ci, déjà rangé en bataile, repousse les escadrons alliés et la cavalerie légionnaire envoyée pour les soutenir. Alors on fait partir trois cohortes légères, ensuite deux, et quelque temps après toute la cavalerie auxiliaire, forces suffisantes, si elles eussent donné toutes ensemble; arrivant par intervalles, non-seulement elles ne rendirent point le courage à ceux qui pliaient, mais la terreur et la fuite des autres les entraînèrent elles-mêmes. Le général donne à Céthégus Labéo, lieutenant de la cinquième légion, ce qui lui restait de troupes alliées. Ce nouveau renfort pliait aussi, et Céthégus, placé dans une position critique, dépêchait courrier sur courrier, pour implorer le secours des légions. Elles s'élancent, la cinquième en tête, et, après un combat opiniâtre, elles repoussent l'ennemi et ramènent les cohortes et la cavalerie chargées de blessures. Le général romain ne songea point à la vengeance et n'ensevelit pas les morts, quoiqu'on eût perdu beaucoup de tribuns, de préfets, et les

1. Les Canninéfates habitaient la partie occidentale de l'île des Bataves.

premiers centurions. On sut bientôt par les transfuges que neuf cents Romains avaient péri auprès du bois de Baduhenne, après avoir prolongé le combat jusqu'au lendemain, et que quatre cents autres, voulant se défendre dans une maison dont le maître, nommé Cruptorix, avait servi dans nos armées, avaient craint d'être trahis, et s'étaient mutuellement donné la mort.

LXXIV. Depuis ce temps le nom des Frisons fut célèbre parmi les Germains. Tibère dissimula nos pertes, pour ne pas confier à quelqu'un la conduite d'une guerre. Quant au sénat, il s'inquiétait peu si le nom romain était déshonoré aux extrémités de l'empire. La peur des maux domestiques préoccupait les esprits, et l'on y cherchait un remède dans l'adulation. Ainsi l'on interrompit une délibération commencée, pour voter un autel à la Clémence, et un autre à l'Amitié, entouré des statues de Tibère et de Séjan. On implorait, par des sollicitations redoublées, la faveur de les voir. Toutefois ils ne vinrent ni à Rome ni dans le voisinage. Ils crurent faire assez de sortir de leur île et de se montrer à l'entrée de la Campanie. Là coururent sénateurs, chevaliers, une grande partie du peuple, tous en peine d'arriver à Séjan, dont l'accès plus difficile ne s'ouvrait qu'à la brigue ou à la complicité. On s'accorde à dire que son arrogance fut accrue par le spectacle d'une servitude si honteusement étalée. A Rome, les yeux sont accoutumés au mouvement, et la grandeur de la ville ne permet pas de savoir quel intérêt dirige les pas des citoyens. Ici, c'est dans la plaine ou sur le rivage que cette multitude, étendue pêle-mêle, passe les jours et les nuits, pour subir, à la porte du favori, les dédains ou la protection de ses esclaves. Bientôt on leur ôte même ce droit; et ils reviennent à Rome, les uns désespérés de ce qu'il ne les a pas jugés dignes d'une parole, d'un regard, les autres follement enivrés d'une amitié qui leur prépare de sinistres destins.

LXXV. Cependant Tibère maria la jeune Agrippine, fille de Germanicus, à Cn. Domitius. Après les avoir unis lui-même, il voulut que les noces fussent célébrées à Rome. Le prince avait choisi en Domitius le rejeton d'une antique famille et un parent des Césars. Ce Romain avait Octavie pour aïeule, et par elle il était petit-neveu d'Auguste.

LIVRE CINQUIÈME.

Ce livre renferme un espace de trois ans, y compris ce qui est perdu.

A. de R.	de J. C..	Consuls.
782	29	C. Rubellius Géminus. C. Fufius Géminus.
783	30	M. Vinicius Quartinus. C. Cassius Longinus.
784	31	Cl. Tibérius César. V. L. Élius Séjanus.

I. Sous les consuls Rubellius et Fufius, surnommés tous deux Géminus, mourut, dans un âge très-avancé, Julia Augusta [1], héritière de la noblesse des Claudes, réunie par adoption à celle des Livius et des Jules. Elle fut mariée d'abord à Tibérius Néro [2], qui s'enfuit de sa patrie dans la guerre de Pérouse [3], et y revint lorsque la paix fut faite entre Sext. Pompée et les triumvirs. Dejà mère et enceinte de nouveau, César, épris de sa beauté, l'enleva à son mari (on ne sait si ce fut malgré elle); et, dans son impatience, il en fit son épouse, sans attendre même qu'elle fût accouchée. Il n'eut pas d'enfants de ce dernier mariage; mais l'union d'Agrippine et de Germanicus mêla son sang à celui d'Auguste [4], et lui donna des arrière-petits-fils communs avec ce prince. Elle fut pure dans ses mœurs comme aux anciens jours, prévenante au delà de ce qui semblait permis aux femmes d'autrefois, mère impérieuse, épouse complaisante, le caractère

1. C'est le nom que portait Livie, depuis que, par le testament d'Auguste, elle avait été adoptée dans la famille des Jules.

2. Lorsque César Octavien se fit céder Livie par son mari Tibérius Claudius Néro, elle était déjà mère de Tibère, et, de plus, enceinte de Drusus.

3. Contre L. Antonius, frère du triumvir.

4. Germanicus était petit-fils de Livie, et Agrippine petite-fille d'Auguste : les enfants qui naquirent d'eux descendaient donc au même degré d'Auguste et de Livie.

enfin le mieux assorti à la politique de son époux, à la dissimulation de son fils. Ses funérailles furent modestes, son testament longtemps négligé. Elle fut louée à la tribune par Caïus César, son arrière-petit-fils, qui depuis parvint à l'empire.

II. Tibère, qui n'avait point interrompu le cours de ses plaisirs pour rendre à sa mère les derniers devoirs, s'en excusa, par lettre, sur la grandeur des affaires; et, parmi les honneurs dont le sénat s'était montré libéral pour la mémoire d'Augusta, il retrancha les uns, comme par modestie, reçut un très-petit nombre des autres, ajoutant qu'on s'abstînt de décerner l'apothéose; que telle était la volonté de sa mère. Il s'eleva même dans un endroit de sa lettre contre ces amitiés qu'on lie avec les femmes; censure indirecte qui s'adressait au consul Fufius, dont la fortune était l'ouvrage d'Augusta. Fufius était doué des agréments qui attirent ce sexe; du reste, diseur de bons mots, et se permettant sur Tibère de ces plaisanteries mordantes dont les hommes puissants conservent un long souvenir.

III. Depuis ce moment, la domination devint emportée et violente. Du vivant d'Augusta, il restait encore un refuge : le prince gardait à sa mère un respect d'habitude, et Séjan n'osait opposer son crédit à l'autorité maternelle. Délivrés de ce frein, ils s'abandonnèrent à leur rage. Une lettre fut adressée au sénat contre Agrippine et Néron. On crut qu'envoyée depuis longtemps elle avait été arrêtée par Augusta; car elle fut lue peu de jours après sa mort. Elle contenait des expressions d'une amertume étudiée. Au reste, il n'y était question ni de révolte, ni de complots. Tibère imputait à son petit-fils des amours infâmes et l'oubli de sa propre pudeur. Quant à sa bru, n'osant même calomnier ses mœurs, il lui reprochait un air hautain et une âme rebelle. La peur et le silence régnaient dans le sénat. Enfin, quelques-uns de ces hommes qui n'attendent rien des moyens honnêtes (et l'ambition particulière sait tourner à son profit les malheurs publics) demandèrent qu'on délibérât. Déjà Messalinus Cotta, plus empressé que les autres, proposait un avis cruel : mais le reste des grands tremblait, et surtout les magistrats; car Tibère, malgré la violence de son invective, avait laissé sa volonté douteuse.

IV. Un sénateur, nommé Junius Rusticus, était chargé par le prince de tenir le journal des actes du sénat, et on le croyait initié aux pensées de Tibère. Cet homme, entraîné sans doute par un mouvement involontaire (car il n'avait

donné jusqu'alors aucune preuve de courage), ou par une fausse politique qui, l'aveuglant sur un danger présent, l'effrayait d'un avenir incertain, se joint aux indécis, et engage les consuls à ne pas commencer la délibération. Il représente qu'un instant peut tout changer, et que, par respect pour le nom de Germanicus, il faut laisser au vieux prince le temps de se repentir. Cependant le peuple, portant les images d'Agrippine et de Néron, entoure le sénat, et, au milieu de ses acclamations et de ses vœux pour Tibère, il ne cesse de crier que la lettre est fausse et que c'est contre la volonté du prince qu'on trame la perte de sa maison. Aucune résolution cruelle ne fut donc prise ce jour-là. On fit même circuler, sous le nom de quelques consulaires, de prétendues opinions prononcées contre Séjan : satires où des auteurs inconnus exerçaient sans contrainte la malignité de leur esprit. La colère du favori en devint plus violente, et ses calomnies eurent un prétexte de plus. « Le sénat, selon lui, méprisait les douleurs du prince. Le peuple était en pleine révolte ; déjà on entendait, on lisait les harangues et les sénatus-consultes d'un nouveau gouvernement. Que leur restait-il à faire, sinon de tirer l'épée, et de choisir pour chefs et pour empereurs ceux dont les images leur servaient d'étendards ? »

V. Tibère renouvela donc ses invectives contre son petit-fils et sa bru. Il blâma le peuple par un édit, et se plaignit au sénat que les conseils perfides d'un seul homme eussent attiré un affront public à la majesté impériale. Il demanda cependant que tout fût réservé à sa décision. Le sénat ne balança plus, non pas à ordonner les dernières rigueurs (on l'avait défendu), mais à déclarer que, prêt à venger l'empereur, il était retenu par sa volonté suprême [1]....

VI. On entendit à ce sujet [2] quarante-quatre discours, dont quelques-uns étaient dictés par la crainte, un plus grand nombre par l'habitude de flatter.... « J'ai pensé que ce serait attirer la honte sur moi ou l'envie sur Séjan..... La fortune est changée, et celui qui avait choisi cet homme pour collègue et pour gendre [3] se pardonne son erreur ; les autres, après lui

1. Ici commence une lacune qui embrasse le reste de l'année courante, la suivante tout entière, et au moins dix mois de la troisième.

2. Probablement la conjuration de Séjan.

3. Tibère avait fait Séjan consul avec lui, et l'avait trompé par l'espoir d'une alliance.

avoir prodigué un vil encens, lui déclarent une guerre impie.... Est-on plus à plaindre, accusé à cause de l'amitié, que dénonciateur de son ami? je ne le déciderai pas. Du reste, je n'éprouverai ni la rigueur ni la clémence de personne. Libre et jouissant de ma propre estime, je préviendrai le danger. Et vous qui m'entendez, au lieu de donner des pleurs à ma mémoire, bénissez mes destins, et mettez-moi au nombre de ceux qui, par une fin honorable, ont échappé aux malheurs publics.»

VII. Ensuite il passa une partie du jour à s'entretenir avec ses amis, permettant à chacun de se retirer quand il voulait, ou de rester auprès de lui. Ils l'entouraient encore en grand nombre et admiraient l'intrépidité de son visage, sans penser que l'heure suprême dût arriver sitôt, lorsqu'il se laissa tomber sur une épée qu'il avait cachée sous sa robe. Tibère ne flétrit sa mémoire d'aucune imputation, quoiqu'il eût cruellement outragé celle de Blésus.

VIII. On instruisit ensuite le procès de P. Vitellius et de Pomponius Sécundus. Le premier était accusé d'avoir offert à la conjuration les clefs de l'épargne, dont il était préfet, ainsi que le trésor de la guerre. L'ancien préteur Considius reprochait au second l'amitié d'Élius Gallus, qui, après le supplice de Séjan, avait choisi les jardins de Pomponius comme l'asile le plus sûr où il pût se réfugier. Les accusés ne trouvèrent d'appui que dans le dévouement de leurs frères, qui se firent leurs cautions. L'affaire fut souvent remise, et Vitellius, également fatigué d'espérer et de craindre, demanda un canif comme s'il eût voulu écrire, et s'en piqua légèrement les veines. Quelque temps après, le chagrin termina sa vie. Pomponius, qui joignait une grande élégance de mœurs à un esprit distingué, supporta courageusement l'infortune et survécut à Tibère.

IX. On résolut ensuite de sévir contre les derniers enfants de Séjan, quoique la colère du peuple commençât à s'amortir, et que les premiers supplices eussent calmé les esprits. On les porte à la prison : le fils prévoyait sa destinée; la fille la soupçonnait si peu que souvent elle demanda quelle était sa faute, en quel lieu on la traînait, ajoutant qu'elle ne le ferait plus, qu'on pouvait la châtier comme on châtie les enfants. Les auteurs de ce temps rapportent que, l'usage semblant défendre qu'une vierge subît la peine des criminels, le bourreau la viola auprès du lacet fatal. Puis il les étrangla l'un et l'autre, et les corps de deux enfants furent jetés aux Gémonies!

X. Vers le même temps, une alarme assez vive, mais qui dura peu, effraya l'Asie et l'Achaïe. Le bruit courut que Drusus, fils de Germanicus, avait été vu aux îles Cyclades, puis sur le continent. Il y parut en effet un jeune homme à peu près de son âge, que quelques affranchis de Tibère feignaient de reconnaître, et qu'ils accompagnaient par ruse. D'autres le suivaient de bonne foi, séduits par l'éclat de son nom et cet amour du merveilleux et de la nouveauté si naturel aux Grecs. Échappé de sa prison, il allait, disait-on, rejoindre les armées de son père et s'emparer de l'Égypte et de la Syrie; et les inventeurs de cette fable y croyaient les premiers. Déjà il voyait la jeunesse accourir sur ses pas, et les villes lui adresser des hommages publics, succès qui l'enivraient de chimériques espérances, lorsque la nouvelle de ce mouvement parvint à Poppéus Sabinus. Ce général, occupé alors en Macédoine, n'en veillait pas moins sur l'Achaïe. Vraies ou fausses, il voulut aller au-devant des prétentions de cet homme : il passe rapidement les golfes de Torone et de Thermes, l'île d'Eubée dans la mer Égée, le Pirée dans l'Attique, côtoie le rivage de Corinthe, traverse l'Isthme, et, se rembarquant sur une autre mer [1], il arrive à Nicopolis [2], colonie romaine, où il apprend que, pressé par d'adroites questions, l'imposteur s'était dit fils de M. Silanus, et que, abandonné de presque tous ses partisans, il était monté sur un vaisseau comme pour aller en Italie. Sabinus en instruisit Tibère. Du reste, je n'ai pu découvrir ni l'origine ni l'issue de cette entreprise.

XI. A la fin de l'année, la mésintelligence des consuls, longtemps accrue dans le silence, éclata. Trion, exercé aux combats de la parole et toujours prêt à défier les haines, avait indirectement accusé Régulus de négligence à poursuivre les complices de Séjan. Régulus, modéré quand on ne le provoquait pas, non-seulement repoussa l'attaque; mais il voulut poursuivre son collègue comme complice lui-même de la conjuration. En vain beaucoup de sénateurs les priaient de calmer des inimitiés qui tourneraient à leur ruine: ils continuèrent de se haïr et de se menacer jusqu'à la fin de leur magistrature.

1. Le golfe Corinthiaque, dans la mer Ionienne.
2. Aujourd'hui Preveza Vecchia, sur le golfe de l'Arta.

LIVRE SIXIÈME.

Ce livre renferme un espace d'environ six ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
785	32	Cn. Domitius Ahénobarbus. M. Furius Camillus Scribonianus.
786	33	Serv. Sulpicius Galba. L. Cornélius Sylla.
787	34	Paullus Fabius Persicus. L. Vitellius.
788	35	C. Cestius Gallus. M. Servilius.
789	36	Q. Plautius. Sext. Papinius.
790	37	Cn. Acerronius. C. Pontius.

I. Cn. Domitius et Camillus Scribonianus avaient pris possession du consulat, quand Tibère, franchissant le détroit qui sépare Caprée de Surrentum, se mit à côtoyer les rivages de Campanie, incertain s'il entrerait à Rome, ou décidé peut-être à n'y pas entrer, et, par cette raison, faisant croire à sa prochaine arrivée. Il descendit même plusieurs fois dans les environs, et visita ses jardins situés près du Tibre. Ensuite, regagnant ses rochers, il cacha de nouveau, dans la solitude des mers, des crimes et des dissolutions dont il était honteux. L'ardeur de la débauche l'emportait à ce point, qu'à l'exemple des rois il souillait de ses caresses les jeunes hommes libres. Et ce n'étaient pas seulement les grâces et la beauté du corps qui allumaient ses désirs; il aimait à outrager dans ceux-ci une enfance modeste, dans ceux-là les images de leurs ancêtres. Alors furent inventés les noms auparavant inconnus de *sellarii*, de *spintriæ*, qui rappelaient des lieux obscènes ou de lubriques raffinements. Des esclaves affidés lui cherchaient, lui traînaient des victimes, récompensant la bonne volonté,

effrayant la résistance; et si un parent, si un père défendait sa famille, ils exerçaient sur elle la violence, le rapt, toutes les brutalités d'un vainqueur sur ses captifs.

II. A Rome, au commencement de cette année, comme si les crimes de Livie, punis depuis longtemps, eussent été récemment découverts, on proposait encore des arrêts flétrissants contre ses images et sa mémoire. On voulait aussi que les biens de Séjan fussent enlevés au trésor public et donnés à celui du prince, comme si le choix importait. Ces avis, les Scipions, les Silanus, les Cassius, qui ne faisaient guère que répéter les paroles l'un de l'autre, les exprimaient avec beaucoup de feu, lorsque Togonius Gallus, en essayant d'associer son obscurité à de si grands noms, se couvrit de ridicule. Il priait Tibère de choisir des sénateurs, dont vingt, désignés par le sort et armés d'un glaive, veilleraient à sa sûreté toutes les fois qu'il viendrait au sénat. Togonius avait sans doute cru sincère une lettre où le prince demandait l'escorte d'un des consuls, pour venir sans péril de Caprée à Rome. Tibère, qui savait mêler le sérieux à la dérision, rendit grâces au sénat de sa bienveillance; « mais qui exclure? qui choisir? Prendrait-on toujours les mêmes, ou de nouveaux tour à tour? des vieillards qui eussent passé par les charges, ou des jeunes gens? des hommes privés, ou des magistrats? D'ailleurs, quel spectacle que celui de sénateurs mettant l'épée à la main pour entrer au conseil! Il estimait peu la vie, s'il fallait la défendre par les armes. » C'est ainsi qu'il combattit Togonius en termes très-mesurés, et conseillant seulement de rejeter sa proposition.

III. Quant à Junius Gallio, qui avait proposé que les prétoriens vétérans eussent le droit de s'asseoir, au théâtre, sur les quatorze rangs de siéges destinés aux chevaliers, il lui fit une violente réprimande, lui demandant, comme s'il eût été devant lui, « ce qu'il avait de commun avec les soldats; s'il était juste que ceux-ci reçussent les ordres de l'empereur et leurs récompenses d'un autre. Pensait-il donc avoir trouvé dans son génie quelque chose qui eût échappé à la prévoyance d'Auguste? ou plutôt, complice de Séjan, ne cherchait-il pas une occasion de discorde et de trouble, en soufflant dans des esprits grossiers une ambition qui ruinerait la discipline? » Voilà ce que valut à Gallion cette recherche de flatterie. Chassé sur-le-champ du sénat, ensuite de l'Italie, on trouva que son exil serait trop doux dans l'île célèbre et agréable de Lesbos, qu'il avait choisie pour retraite; on l'en tira pour l'emprisonner à

Rome, dans les maisons des magistrats [1]. Par la même lettre, Tibère frappa l'ancien préteur Sextius Paconianus d'une accusation qui remplit de joie le sénat. C'était un homme audacieux, malfaisant, épiant les secrets de toutes les familles, et que Séjan avait choisi pour préparer la ruine de Caïus César. Au récit de cette intrigue, les haines amassées depuis longtemps éclatèrent. On condamnait Paconianus au dernier supplice, s'il n'eût promis une révélation.

IV. Lorsqu'il eut prononcé le nom de Latiaris, ce fut un agréable spectacle de voir aux prises un accusateur et un accusé également odieux. Latiaris, principal auteur du complot contre Sabinus, fut aussi le premier qui en porta la peine. Sur ces entrefaites, Hatérius Agrippa, s'attaquant aux consuls de l'année précédente, demanda « où en étaient leurs menaces d'accusation mutuelle, et d'où venait maintenant leur silence. Il concevait qu'une communauté de craintes et de remords les eût réconciliés ; mais le sénat devait-il taire ce qu'il avait entendu ? » Régulus répondit que le temps restait à sa vengeance, et qu'il la poursuivrait en présence de l'empereur. Trion soutint que ces rivalités entre collègues, et des imputations échappées à la colère, ne méritaient que l'oubli. Hatérius insistait : le consulaire Sanquinius Maximus pria le sénat de ne point aigrir les chagrins du prince, en lui cherchant de nouvelles amertumes ; que César saurait lui-même prescrire le remède. Ainsi fut sauvé Régulus, et fut différée la perte de Trion. Pour Hatérius, il en devint plus odieux. On s'indignait de voir qu'un homme énervé par le sommeil ou par des veilles dissolues, et protégé par son abrutissement contre toutes les cruautés du prince, méditât, au milieu de l'ivresse et des plaisirs honteux, la ruine des plus illustres Romains.

V. Messalinus Cotta, auteur des avis les plus sanguinaires et objet d'une haine invétérée, fut chargé, dès que l'occasion s'en offrit, d'accusations nombreuses. Il avait appelé Caïus César, *Caïa*, comme pour lui reprocher des mœurs infâmes. Assistant à un banquet donné par les prêtres pour célébrer le jour natal d'Augusta, il avait traité ce repas de banquet funèbre. Un jour qu'il se plaignait de L. Arruntius et de M. Lépidus, avec lesquels il avait une discussion d'intérêt : « Si le

1. Les sénateurs et les citoyens de quelque distinction n'étaient point mis dans la prison publique. On les donnait en garde à un magistrat qui les enfermait chez lui.

sénat est pour eux, avait-il ajouté, j'ai pour moi mon petit Tibère. » Et sur tous ces points les premiers de Rome confondaient ses dénégations. Pressé par leurs témoignages, il en appelle à César ; et bientôt arrive une lettre en forme de plaidoyer, où le prince, après avoir rappelé l'origine de son amitié avec Cotta, et les preuves nombreuses d'attachement qu'il avait reçues de lui, priait le sénat de ne pas tourner en crimes des paroles mal interprétées et quelques plaisanteries échappées dans la gaieté d'un repas.

VI. Le début de cette lettre parut remarquable. Tibère la commençait par ces mots : « Que vous écrirai-je, pères conscrits? comment vous écrirai-je? ou que dois-je en ce moment ne pas vous écrire? Si je le sais, que les dieux et les déesses me tuent plus cruellement que je ne me sens périr tous les jours. » Tant ses forfaits et ses infamies étaient devenus pour lui-même un affreux supplice. Ce n'est pas en vain que le prince de la sagesse avait coutume d'affirmer que, si l'on ouvrait le cœur des tyrans, on le verrait déchiré de coups et de blessures, ouvrage de la cruauté, de la débauche, de l'injustice, qui font sur l'âme les mêmes plaies que fait sur le corps le fouet d'un bourreau. Ni le trône ni la solitude ne préservaient Tibère d'avouer les tourments de sa conscience et les châtiments par lesquels il expiait ses crimes.

VII. Libre de prononcer à son gré sur le sénateur Cécilianus, qui avait produit contre Cotta les charges les plus nombreuses, le sénat le punit de la même peine qu'Aruséius et Sanquinius, accusateurs d'Arruntius ; et c'est le plus grand honneur qu'ait jamais reçu Cotta, noble, il est vrai, mais ruiné par le luxe et décrié par ses bassesses, d'avoir paru digne d'une vengeance qui égalait ses vices aux vertus d'Arruntius. Q. Servéus et Minucius Thermus comparurent ensuite : Servéus, ancien préteur, et compagnon de Germanicus dans ses campagnes; Minucius, de l'ordre équestre; tous deux ayant joui, sans en abuser, de l'amitié de Séjan, ce qui excitait pour eux une pitié plus vive. Mais Tibère, après les avoir traités comme les principaux instruments du crime, enjoignait à C. Cestius, le père, de déclarer devant le sénat ce qu'il avait écrit au prince; et Cestius se chargea de l'accusation. Ce fut le plus triste fléau de ces temps malheureux, que les premiers sénateurs descendissent même aux plus basses délations. On accusait en public; plus encore en secret. Nulle distinction de parents ou d'étrangers, d'amis ou d'inconnus. Le fait le plus oublié

comme le plus récent, une conversation indifférente au Forum ou dans un repas, tout devenait crime. C'était à qui dénoncerait le plus vite et ferait un coupable, quelques-uns pour leur sûreté, le plus grand nombre par imitation, et comme atteints d'une fièvre contagieuse. Minucius et Servéus, condamnés, se joignirent aux délateurs, et firent éprouver le même sort à Julius Africanus, né en Saintonge, dans les Gaules, et à Séius Quadratus, dont je n'ai pu savoir l'origine. Je n'ignore pas que la plupart des écrivains ont omis beaucoup d'accusations et de supplices, soit que leur esprit fatigué ne pût suffire au nombre; soit que, rebutés de tant de scènes affligeantes, ils aient voulu épargner aux lecteurs le dégoût qu'eux-mêmes en avaient éprouvé. Pour moi, j'ai rencontré beaucoup de faits dignes d'être connus, bien que laissés par d'autres dans le silence et l'oubli.

VIII. Ainsi, lorsque chacun reniait sans pudeur l'amitié de Séjan, un chevalier romain, M. Térentius, accusé d'y avoir eu part, osa s'en faire honneur devant le sénat. « Pères conscrits, dit-il, peut-être conviendrait-il mieux à ma fortune de repousser l'accusation que de la reconnaître. Mais, quel que puisse être le prix de ma franchise, je l'avouerai, je fus l'ami de Séjan, j'aspirai à le devenir; je fus joyeux d'y avoir réussi. Je l'avais vu commander avec son père les cohortes prétoriennes; je le voyais remplir à la fois les fonctions civiles et militaires. Ses proches, ses alliés, étaient comblés d'honneurs; son amitié était le titre le plus puissant à celle de César; sa haine plongeait dans les alarmes et le désespoir quiconque l'avait encourue. Je ne prends personne pour exemple : je défendrai à mes seuls périls tous ceux qui, comme moi, furent innocents de ses derniers complots. Non, ce n'était pas à Séjan de Vulsinies que s'adressaient nos hommages; c'était à la maison des Claudes et des Jules, dont une double alliance l'avait rendu membre [1]; c'était à ton gendre, César, à ton collègue dans le consulat, au dépositaire de ton autorité. Ce n'est pas à nous d'examiner qui tu places sur nos têtes, ni quels sont tes motifs. A toi les dieux ont donné la souveraine décision de toutes choses; obéir est la seule gloire qui nous soit laissée. Or, nos yeux sont frappés de ce qu'ils ont en spectacle; ils voient à qui tu dispenses les richesses, les honneurs, où se trouve la plus

1. Allusion à l'union arrêtée anciennement entre la fille de Séjan et le fils de Claude, et à celle que Tibère avait promise à Séjan lui-même avec une femme de sa famille, sans doute avec sa bru Livie.

grande puissance de servir ou de nuire. Cette puissance, ces honneurs, on ne peut nier que Séjan ne les ait possédés. Vouloir deviner les secrètes pensées du prince et ses desseins cachés, est illicite, dangereux; le succès d'ailleurs manquerait à nos recherches. Pères conscrits, ne considérez pas le dernier jour de Séjan; pensez plutôt à seize ans de sa vie. A cause de lui, Satrius même et Pomponius obtinrent nos respects. Être connu de ses affranchis, des esclaves qui veillaient à sa porte, fut réputé un précieux avantage. Que conclure de ces réflexions? qu'elles donnent également l'innocence à tous les amis de Séjan? non, sans doute; il faut faire une juste distinction : que les complots contre la république et les attentats à la vie du prince soient punis; mais qu'une amitié qui a fini, César, en même temps que la tienne, nous soit pardonnée comme à toi. »

IX. La fermeté de ce discours, et la joie de trouver un homme dont la bouche proclamât ce qui était dans toutes les âmes, eurent tant de pouvoir, que ses accusateurs, dont on rappela en même temps les crimes passés, furent punis par la mort ou l'exil. Tibère écrivit ensuite contre Sext. Vestilius, ancien préteur, autrefois cher à Drusus son frère, et à ce titre admis par lui-même dans sa familiarité. La disgrâce de Vestilius fut causée par un écrit injurieux aux mœurs de Caïus, qu'il avait composé, ou dont peut-être on l'accusa faussement. Banni pour ce crime de la table du prince, ce vieillard essaya sur lui-même un fer mal assuré, puis se referma les veines, écrivit une lettre suppliante, et, n'ayant reçu qu'une réponse dure, se les ouvrit de nouveau. Après lui furent poursuivis en masse, pour lèse-majesté, Annius Pollio, auquel on joignait son fils Vinicianus, Appius Silanus, Mamercus Scaurus, et Sabinus Calvisius, tous illustres par leur naissance, quelques-uns par l'éclat des premières dignités. Les sénateurs tremblèrent d'épouvante. Lequel d'entre eux ne tenait pas, soit par l'alliance, soit par l'amitié, à tant d'accusés d'un si haut rang? Toutefois, l'un des dénonciateurs, Celsus, tribun d'une cohorte urbaine, en sauva deux, Appius et Calvisius. Tibère différa le procès de Pollio, de Vinicianus et de Scaurus, se réservant de l'instruire lui-même avec le sénat. Sa lettre contenait sur Scaurus quelques mots d'un sinistre augure.

X. Les femmes même n'étaient pas exemptes de danger. Ne pouvant leur imputer le dessein d'usurper l'empire, on accusait leurs larmes. La mère de Fufius Géminus, Vitia, d'un âge

très-avancé, fut tuée pour avoir pleuré la mort de son fils. Tels étaient les actes du sénat. Le prince, de son côté, faisait périr Vescularius Atticus et Julius Marinus, deux de ses plus anciens amis, qui l'avaient suivi à Rhodes et ne le quittaient point à Caprée. Vescularius avait prêté son entremise au complot contre Libon. Séjan s'était servi de Marinus pour perdre Curtius Atticus. Aussi vit-on avec joie la délation s'emparer contre eux de leurs propres exemples. Dans le même temps mourut le pontife L. Piso, et, ce qui était rare dans une si haute fortune, sa mort fut naturelle. Jamais la servilité n'eut en lui un organe volontaire, et, toutes les fois que la nécessité lui imposa une opinion, il l'adoucit par de sages tempéraments. J'ai dit qu'il était fils d'un père honoré de la censure. Sa carrière s'étendit jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait mérité en Thrace les ornements du triomphe ; mais il acquit sa principale gloire comme préfet de Rome, par les ménagements admirables avec lesquels il usa d'un pouvoir dont la perpétuité récente pesait à des esprits neufs pour l'obéissance.

XI. Autrefois, quand les rois, et après eux les magistrats, s'éloignaient de la ville, afin qu'elle ne restât point livrée à l'anarchie, un homme choisi pour le temps de leur absence était chargé de rendre la justice et de pourvoir aux besoins imprévus. Romulus donna, dit-on, cette magistrature passagère à Denter Romulius, Tullus Hostilius à Marcius Numa, et Tarquin le Superbe à Sp. Lucrétius. Dans la suite, le choix appartint aux consuls. On conserve une image de cette institution, en nommant encore aujourd'hui, pour les féries latines, un préfet chargé des fonctions consulaires. Auguste, pendant les guerres civiles, avait confié à Cilnius Mécénas, chevalier romain, l'administration de Rome et de toute l'Italie. Devenu maître de l'empire, et considérant la grandeur de la population, la lenteur des secours qu'on trouve dans les lois, il chargea un consulaire de contenir les esclaves, et cette partie du peuple dont l'esprit remuant et audacieux ne connaît de frein que la crainte. Messala Corvinus reçut le premier ce pouvoir, qui lui fut retiré bientôt comme au-dessus de ses forces. Statilius Taurus, quoique d'un âge avancé, en soutint dignement le poids. Après lui, Pison l'exerça vingt ans avec un succès qui ne se démentit jamais. Le sénat lui décerna des funérailles publiques.

XII. Le tribun du peuple Quintilianus soumit ensuite à la

délibération du sénat un nouveau livre sibyllin, que le quindécemvir Caninius Gallus voulait faire admettre par un sénatus-consulte. Le décret, rendu au moyen du partage [1], fut blâmé par une lettre du prince. Tibère y faisait au tribun une légère réprimande, accusant sa jeunesse d'ignorer les anciens usages. Plus sévère pour Gallus, il s'étonnait qu'un homme vieilli dans la science religieuse eût accueilli l'ouvrage d'un auteur incertain, sans consulter son collége, sans le faire lire et juger, suivant la coutume, par les maîtres des rites, et l'eût proposé aux suffrages d'une assemblée presque déserte. Il rappelait en outre une ordonnance d'Auguste, qui, voyant de prétendus oracles publiés chaque jour sous un nom accrédité, fixa un terme pour les porter chez le préteur de la ville, et défendit que personne en pût garder entre ses mains. Un décret semblable avait été rendu chez nos ancêtres après l'incendie du Capitole, au temps de la guerre sociale. Alors on recueillit à Samos, à Ilium, à Érythrée [2], en Afrique même, en Sicile, et dans les villes d'Italie, tous les livres sibyllins (soit qu'il ait existé une ou plusieurs Sibylles), et on chargea les prêtres de reconnaître, autant que des hommes pouvaient le faire, quels étaient les véritables. Celui de Gallus fut également soumis à l'examen des quindécemvirs.

XIII. Sous les mêmes consuls, la cherté des vivres excita presque une sédition. Des murmures éclatèrent au théâtre, pendant plusieurs jours, avec une hardiesse qu'on ne s'était jamais permise à l'égard de l'empereur. Le prince irrité reprocha aux magistrats et au sénat de n'avoir point employé l'autorité publique pour réprimer cette audace. Il nomma en outre toutes les provinces d'où il tirait des provisions de blé, beaucoup plus abondantes que n'avait jamais fait Auguste. Le peuple fut réprimandé par un sénatus-consulte d'une sévérité antique. Les consuls publièrent un édit non moins ferme. Le silence du prince, au lieu d'être populaire, comme il l'avait cru, fut pris pour de l'orgueil.

XIV. A la fin de l'année périrent Géminius, Celsus et Pom-

1. Si les opinions étaient suffisamment formées, les partisans de la proposition passaient d'un côté de la salle, les adversaires se rangeaient de l'autre. Si la chose était encore douteuse, on demandait les voix individuellement, et chacun prononçait son avis en le motivant. Le premier mode s'appelait *per discessionem;* le second, *per exquisitas sententias*, ou encore *per relationem.*

2. Ville célèbre d'Ionie, vis-à-vis de l'île de Chio, aujourd'hui Érethri.

péius, chevaliers romains, accusés d'avoir eu part à la conjuration. De grandes dépenses et une vie voluptueuse avaient lié Géminius avec Séjan, mais leur amitié n'eut jamais un objet sérieux. Celsus était tribun : il s'étrangla dans sa prison en tirant sur sa chaîne, qu'il trouva moyen d'allonger assez pour se la passer autour du cou. On donna des gardiens à Rubrius Fabatus, sous prétexte que, désespérant de Rome, il fuyait chez les Parthes pour y chercher la pitié. Il est vrai que, surpris vers le détroit de Sicile et ramené par un centurion, il ne put alléguer aucune raison plausible d'un voyage lointain. Cependant on lui laissa la vie, par oubli plutôt que par clémence.

XV. Sous les consuls Serv. Galba et L. Sylla, Tibère, longtemps incertain sur le choix des époux qu'il donnerait à ses petites-filles, et voyant que leur âge ne permettait plus de retard, se décida pour L. Cassius et M. Vinicius. D'origine municipale, et sorti de Calès, Vinicius était fils et petit-fils de consulaires, et toutefois d'une famille équestre; du reste, esprit doux, élégant orateur. Cassius, originaire de Rome, était d'une maison plébéienne, mais ancienne et décorée; et, quoique élevé par son père sous une austère discipline, il se recommandait plutôt par la facilité de ses mœurs que par l'énergie de son âme. Il reçut en mariage Drusille, et Vinicius Julie, toutes deux filles de Germanicus. Tibère en écrivit au sénat, avec quelques mots d'éloge pour les époux. Dans la même lettre, après avoir allégué sur son absence de vagues et frivoles excuses, il passait à de plus graves objets, les haines qu'il encourait pour la république, et demandait que le préfet Macron et un petit nombre de centurions et de tribuns pussent entrer avec lui toutes les fois qu'il irait au sénat. Un décret fut rendu dans les termes les plus favorables, sans fixation de l'espèce ni du nombre des gardes; et Tibère, loin de venir jamais au conseil public, ne vint pas même dans Rome. Tournant autour de sa patrie, presque toujours par des routes écartées, il semblait à la fois la chercher et la fuir.

XVI. Cependant une légion d'accusateurs se déchaîna contre ceux qui s'enrichissaient par l'usure, au mépris d'une loi du dictateur César sur la proportion des créances et des possessions en Italie; loi depuis longtemps mise en oubli par l'intérêt particulier, auquel le bien public est toujours sacrifié. L'usure fut de tout temps le fléau de cette ville, et une cause sans cesse renaissante de discordes et de séditions. Aussi,

même dans des siècles où les mœurs étaient moins corrompues, on s'occupa de la combattre. Les Douze Tables réduisirent d'abord à un pour cent l'intérêt, qui, auparavant, n'avait de bornes que la cupidité des riches. Ensuite un tribun le fit encore diminuer de moitié; enfin on défendit tout prêt à usure, et de nombreux plébiscistes furent rendus pour prévenir les fraudes de l'avarice, qui, tant de fois réprimées, se reproduisaient avec une merveilleuse adresse. Le préteur Gracchus, devant qui se faisaient les poursuites dont nous parlons ici, fut effrayé du grand nombre des accusés et consulta le sénat. Les sénateurs alarmés (car pas un ne se sentait irréprochable) demandèrent grâce au prince. Leur prière fut entendue, et dix-huit mois furent donnés à chacun pour régler ses affaires domestiques comme la loi l'exigeait.

XVII. Des remboursements qui remuaient à la fois toutes les dettes, et la vente des biens de tant de condamnés, qui accumulait dans le fisc ou dans l'épargne les espèces monnayées, rendirent l'argent rare. Ajoutez un décret du sénat qui enjoignait aux prêteurs de placer en biens-fonds situés dans l'Italie les deux tiers de leurs créances. Or ceux-ci les exigeaient en entier; et les débiteurs, requis de payer, ne pouvaient sans honte rester au-dessous de leurs engagements. En vain ils courent, ils sollicitent; le tribunal du préteur retentit bientôt de demandes. Les ventes et les achats, où l'on avait cru trouver un remède, augmentèrent le mal. Plus d'emprunts possibles; les riches serraient leur argent pour acheter les terres. La multitude des ventes en fit tomber le prix; et plus on était obéré, plus on avait de peine à trouver des acheteurs. Beaucoup de fortunes étaient renversées, et la perte des biens entraînait celle du rang et de la réputation. Enfin Tibère soulagea cette détresse en faisant un fonds de cent millions de sesterces [1], sur lesquels l'État prêtait sans intérêt, pendant trois ans, à condition que le débiteur donnerait une caution en biens-fonds du double de la somme empruntée. [illegible]si l'on vit renaître le crédit, et peu à peu les particuliers [illegible]t. Quant aux achats de biens, on ne tint pas à [illegible] sénatus-consulte; et c'est le sort de toutes les réformes, sévères au commencement, à la fin négligées.

XVIII. Bientôt on retomba dans les anciennes alarmes, en voyant Considius Proculus accusé de lèse-majesté. Il célébrait

1. — 19 483 561 francs.

tranquillement le jour de sa naissance, lorsqu'il fut tout à coup, et dans le même instant, traîné au sénat, condamné, mis à mort. Sancia, sa sœur, fut privée du feu et de l'eau. L'accusateur était Q. Pomponius, esprit turbulent, qui couvrait ses bassesses du désir de gagner les bonnes grâces du prince, afin de sauver son frère Pomponius Sécundus. L'exil fut aussi prononcé contre Pompéia Macrina, dont Tibère avait déjà frappé le mari Argolicus et le beau-père Laco, deux des principaux de l'Achaïe. Son père, chevalier romain du premier rang, et son frère, ancien préteur, menacés d'une condamnation inévitable, se tuèrent eux-mêmes. Un de leurs crimes était l'amitié qui avait uni à Pompée leur bisaïeul Théophane de Mitylène, et les honneurs divins décernés à ce même Théophane par l'adulation des Grecs[1].

XIX. Après eux, Sext. Marius, le plus riche des Espagnols, fut accusé d'inceste avec sa propre fille, et précipité de la roche Tarpéienne. Pour qu'on ne doutât point que ses richesses étaient la cause de sa perte, Tibère garda pour lui ses mines d'or, bien qu'elles fussent confisquées au profit de l'État. Bientôt, les supplices irritant sa cruauté, il fit mettre à mort tous ceux qu'on retenait en prison comme complices de Séjan. La terre fut jonchée de cadavres; et tous les âges, tous les sexes, des nobles, des inconnus, gisaient épars ou amoncelés. Les parents, les amis, ne pouvaient en approcher, les arroser de larmes, les regarder même trop longtemps. Des soldats, postés à l'entour, épiaient la douleur, suivaient ces restes misérables lorsque, déjà corrompus, on les traînait dans le Tibre. Là, flottant sur l'eau, ou poussés vers la rive, les corps restaient abandonnés sans que personne osât les brûler, osât même les toucher. La terreur avait rompu tous les liens de l'humanité; et plus la tyrannie devenait cruelle, plus on se défendait de la pitié.

XX. A peu près dans le même temps, Caïus César, q[illegible]vait accompagné son aïeul à Caprée, reçut en mariag[illegible] fille de M. Silanus. Caïus, sous une artificieuse [illegible] chait une âme atroce. La condamnation de s[illegible] ses frères, ne lui arrachèrent pas une pl[illegible]

1. Théophane fut l'ami et l'historiographe du grand Pompée, qui, à sa prière, rendit aux Lesbiens la liberté qu'ils avaient perdue pour avoir embrassé le parti de Mithridate. C'est en reconnaissance de ce bienfait que les Lesbiens décernèrent à Théophane les honneurs divins.

se composait sur Tibère; c'était le même visage, presque les mêmes paroles. De là ce mot si heureux et si connu de l'orateur Passiénus, « qu'il n'y eut jamais un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. » Je n'omettrai pas une prédiction de Tibère au consul Servius Galba. Il le fit venir, et, après un entretien dont le but était de le sonder, il lui dit en grec : « Et toi aussi, Galba, tu goûteras quelque jour à l'empire; » allusion à sa tardive et courte puissance, révélée à Tibère par sa science dans l'art des Chaldéens. Rhodes lui avait offert, pour en étudier les secrets, du loisir et un maître nommé Thrasylle, dont il éprouva l'habileté de la façon que je vais dire.

XXI. Toutes les fois qu'il voulait consulter sur une affaire, il choisissait une partie élevée de sa maison, et prenait pour confident un seul affranchi. Cet homme, d'une grossière ignorance, d'une grande force de corps, menait, par un sentier bordé de précipices (car la maison est sur la mer, au haut d'un rocher), l'astrologue dont Tibère se proposait d'essayer le talent. Au moindre soupçon de charlatanisme ou de fraude, le guide, en revenant, précipitait le devin dans les flots, afin de prévenir ses indiscrétions. Thrasylle fut, comme les autres, amené par cette route escarpée. Tibère, vivement frappé de ses réponses, qui lui promettaient le rang suprême et lui dévoilaient habilement les secrets de l'avenir, lui demanda s'il avait aussi fait son horoscope, et à quel signe étaient marqués pour lui cette année et ce jour même. Thrasylle, observant l'état du ciel et la position des astres, hésite d'abord; ensuite il pâlit, et, plus il poursuit ses calculs, plus il semble agité de surprise et de crainte. Il s'écrie enfin que le moment est critique, et que le dernier des dangers le menace de près. Alors Tibère, l'embrassant, le félicite d'avoir vu le péril, le rassure; et, regardant comme des oracles les prédictions qu'il venait de lui faire, il l'admet dès ce jour dans sa plus intime confiance.

XXII. Ces exemples et d'autres semblables me font douter si les choses humaines sont régies par des lois éternelles et une immuable destinée, ou si elles roulent au gré du hasard. Les plus sages d'entre les anciens et leurs modernes sectateurs professent sur ce point des doctrines opposées. Beaucoup sont imbus de l'opinion que notre commencement, que notre fin, que les hommes, en un mot, ne sont pour les dieux le sujet d'aucun soin, et que de là naissent deux effets trop ordinaires, les malheurs de la vertu et les prospérités du vice. D'autres

subordonnent les événements à une destinée. Mais, indépendante du cours des étoiles, ils la voient dans les causes premières et l'enchaînement des faits qui deviennent causes à leur tour. Toutefois ils nous laissent le choix de notre vie; mais, ajoutent-ils, « ce choix entraîne, dès qu'il est fait, une suite de conséquences inévitables. D'ailleurs les biens et les maux ne sont pas ce que pense le vulgaire : plusieurs semblent accablés par l'adversité, sans en être moins heureux; et un grand nombre sont malheureux au sein de l'opulence, parce que les uns supportent courageusement la mauvaise fortune, ou que les autres usent follement de la bonne. » Au reste, la plupart des hommes ne peuvent renoncer à l'idée que le sort de chaque mortel est fixé au moment de sa naissance; que, si les faits démentent quelquefois les prédictions, c'est la faute de l'imposture, qui prédit ce qu'elle ignore; qu'ainsi se décrédite un art dont la certitude a été démontrée, et dans les siècles anciens et dans le nôtre, par d'éclatants exemples. Et en effet, le fils de ce même Thrasylle annonça d'avance l'empire de Néron, comme je le rapporterai dans la suite : ce récit m'entraînerait maintenant trop loin de mon sujet.

XXIII. Sous les mêmes consuls, on apprit la mort d'Asinius Gallus. Personne ne doutait qu'elle ne fût l'ouvrage de la faim; mais on ignora si elle était volontaire ou forcée. Tibère, à qui on demanda la permission de lui rendre les derniers devoirs, ne rougit pas de l'accorder, tout en se plaignant du sort qui enlevait un accusé avant qu'il fût publiquement convaincu : comme si trois ans n'avaient pas suffi pour qu'un vieillard consulaire, et père de tant de consuls, parût devant ses juges! Drusus[1] mourut ensuite, réduit à ronger la bourre de son lit, affreuse nourriture, avec laquelle il traîna sa vie jusqu'au neuvième jour. Il était en prison dans le palais. Quelques-uns rapportent que Macron avait ordre de l'en tirer, et de le mettre à la tête du peuple, si Séjan recourait aux armes. Bientôt, le bruit s'étant répandu que Tibère allait se réconcilier avec sa bru et son petit-fils, il aima mieux être cruel que de paraître se repentir.

XXIV. Il poursuivit Drusus jusque dans le tombeau, lui reprochant d'infâmes prostitutions, une haine mortelle pour sa famille, un esprit ennemi de la république. Il fit lire le journal qu'on avait tenu de ses actions, de ses moindres paroles.

1. Fils de Germanicus.

Ce fut le comble de l'horreur de voir combien d'années des gens placés autour de lui avaient épié son visage, ses gémissements, ses soupirs les plus secrets ; de penser qu'un aïeul avait pu entendre ces détails, les lire, les produire au grand jour. On en croyait à peine ses oreilles, si les lettres du centurion Actius et de l'affranchi Didyme n'eussent désigné par leurs noms les esclaves qui, chaque fois que Drusus voulait sortir de sa chambre, l'avaient repoussé de la main, épouvanté du geste. Le centurion répétait même des mots pleins de cruauté dont il faisait gloire. Il citait les paroles du mourant, qui, dans un faux délire, s'était livré d'abord contre Tibère aux emportements d'une raison égarée, et bientôt, privé de tout espoir, l'avait chargé d'imprécations étudiées et réfléchies, souhaitant à l'assassin de sa bru, de son neveu, de ses petits-fils, au bourreau de toute sa maison, un supplice qui vengeât à la fois ses aïeux et sa postérité. Le sénat, par ses murmures, semblait protester contre de pareils vœux; mais la peur descendait au fond des âmes, avec l'étonnement qu'un homme, si rusé jadis et si attentif à envelopper ses crimes de ténèbres, en fût venu à cet excès d'impudence, de faire en quelque sorte tomber les murailles, et de montrer son petit-fils sous la verge d'un centurion, frappé par des esclaves, implorant, pour soutenir un reste de vie, des aliments qui lui sont refusés.

XXV. Ces impressions douloureuses n'étaient pas encore effacées lorsqu'on apprit la mort d'Agrippine. Sans doute qu'après le supplice de Séjan, soutenue par l'espérance, elle consentit à vivre, puis se laissa mourir, quand elle vit que la tyrannie n'adoucissait point ses rigueurs. Peut-être aussi la priva-t-on d'aliments, pour ménager à l'imposture la supposition d'une mort volontaire. Ce qui est certain, c'est que Tibère éclata contre sa mémoire en reproches outrageants. C'était, à l'en croire, une femme adultère, que la mort de son amant Asinius Gallus avait jetée dans le dégoût de la vie. Mais Agrippine, d'un caractère ambitieux et dominateur, en revêtant les passions des hommes, avait dépouillé les vices de son sexe. Tibère remarqua qu'elle était morte le jour même où, deux ans plus tôt, Séjan avait expié sa trahison ; fait dont il voulut que l'on conservât la mémoire. Il se fit un mérite de ce qu'elle n'avait été ni étranglée ni jetée aux Gémonies. Des actions de grâces lui en furent rendues, et on décréta que le quinze avant les kalendes de novembre, jour où Agrippine et

Séjan avaient péri, on consacrerait tous les ans un don à Jupiter.

XXVI. Peu de temps après, Coccéius Nerva, ami inséparable du prince, profondément versé dans les lois divines et humaines, jouissant d'une fortune prospère, exempt d'infirmités, résolut de mourir. Instruit de ce dessein, Tibère ne quitte plus ses côtés, le presse de questions, a recours aux prières, lui avoue enfin quel poids ce sera pour sa conscience, quelle injure pour sa renommée, que son ami le plus intime ait fui la vie sans aucune raison de vouloir la mort. Nerva, sourd à ces représentations, s'abstint dès lors de toute nourriture. Les confidents de ses pensées disaient que, voyant de plus près que personne les maux de la république, c'était par colère et par crainte qu'il avait cherché une fin honorable, avant que sa gloire et son repos fussent attaqués. Au reste, la perte d'Agrippine, ce qu'on croirait à peine, entraîna celle de Plancine. Mariée autrefois à Cn. Pison, cette femme avait publiquement triomphé de la mort de Germanicus. Quand Pison tomba, protégée par les prières de Livie, elle ne le fut pas moins par la haine d'Agrippine. Dès que la haine et la faveur cessèrent, la justice prévalut. Accusée de crimes manifestes, elle s'en punit de sa main, châtiment plus tardif que rigoureux.

XXVII. Pendant que toutes ces morts mettaient Rome en deuil, ce fut un surcroît de douleur de voir Julie, fille de Drusus, autrefois épouse de Néron, passer par le mariage dans la maison de Rubellius Blandus, petit-fils d'un homme que plusieurs se souvenaient d'avoir connu à Tibur simple chevalier romain. A la fin de l'année, la mort d'Élius Lamia fut honorée par des funérailles solennelles. Élius, délivré enfin du vain titre de gouverneur de Syrie, avait été préfet de Rome. Sa naissance était distinguée; sa vieillesse fut pleine de vigueur, et le gouvernement dont on l'avait privé le relevait encore dans l'estime publique. On lut ensuite, à l'occasion de la mort de Pomponius Flaccus, propréteur de Syrie, une lettre de Tibère. Il se plaignait de ce que les hommes les plus illustres et les plus capables de commander les armées refusaient cet emploi; refus qui le contraignait d'avoir recours aux prières pour déterminer quelques-uns des consulaires à se charger des gouvernements. Il avait oublié que depuis dix ans il empêchait Arruntius de se rendre en Espagne. La même année, mourut M. Lépidus, dont j'ai assez fait connaître la modération et la sagesse dans les livres précédents. Il est inutile de parler lon-

guement de sa noblesse : la maison des Émiles fut toujours féconde en grands citoyens; et, dans cette famille, ceux même qui n'eurent pas de vertus fournirent encore une carrière brillante [1].

XXVIII. Sous le consulat de Paulus Fabius et de L. Vitellius, parut en Égypte, après un long période de siècles, le phénix, oiseau merveilleux qui fut pour les savants grecs et nationaux le sujet de beaucoup de dissertations. Je rapporterai les faits sur lesquels ils s'accordent, et un plus grand nombre qui sont contestés et qui pourtant méritent d'être connus. Le phénix est consacré au soleil. Ceux qui l'ont décrit conviennent unanimement qu'il ne ressemble aux autres oiseaux, ni par la forme, ni par le plumage. Les traditions diffèrent sur la durée de sa vie. Suivant l'opinion la plus accréditée, elle est de cinq cents ans. D'autres soutiennent qu'elle est de quatorze cent soixante et un. Le phénix parut, dit-on, pour la première fois sous Sésostris, ensuite sous Amasis, enfin sous Ptolémée, le troisième des rois macédoniens; et chaque fois il prit son vol vers Héliopolis, au milieu d'un cortége nombreux d'oiseaux de toute espèce, attirés par la nouveauté de sa forme. Mais de telles antiquités sont pleines de ténèbres. Entre Ptolémée et Tibère, on compte moins de deux cent cinquante ans. Aussi quelques-uns ont-ils cru que ce dernier phénix n'était pas le véritable, qu'il ne venait pas d'Arabie, et qu'on ne vit se vérifier en lui aucune des anciennes observations. On assure, en effet, qu'arrivé au terme de ses années, et lorsque sa mort approche, le phénix construit dans sa terre natale un nid auquel il communique un principe de fécondité, d'où doit naître son successeur. Le premier soin du jeune oiseau, le premier usage de sa force, est de rendre à son père les devoirs funèbres. La prudence dirige son entreprise. D'abord il se charge de myrrhe, essaye sa vigueur dans de longs trajets, et, lorsqu'elle suffit à porter le fardeau et à faire le voyage, il prend sur lui le corps de son père, et va le déposer et le brûler sur l'autel du soleil. Ces récits sont incertains, et la fable y a mêlé ses fictions. Néanmoins on ne doute pas que cet oiseau ne paraisse quelquefois en Égypte.

1. L'auteur fait allusion surtout au triumvir Lépide et au père du triumvir, M. Émilius Lépidus, qui, étant consul après la mort de Sylla, réunit les débris du parti de Marius, recommença la guerre civile, et fut battu par son collégue Catulus, d'abord sous les murs de Rome, puis en Étrurie.

XXIX. Cependant à Rome, où le sang ne cessait de couler, Pomponius Labéo, le même que la Mésie avait eu pour gouverneur, s'ouvrit les veines et abandonna la vie. Sa femme Paxéa suivit son exemple. La crainte du bourreau multipliait ces morts volontaires. Les condamnés étaient d'ailleurs privés de sépulture et leurs biens confisqués ; on gagnait au contraire à disposer de soi-même et à se hâter de mourir : les honneurs du tombeau et le respect des testaments étaient à ce prix. Au reste, Tibère écrivit au sénat « que l'usage de nos ancêtres était d'interdire leur maison, en signe de rupture, à ceux dont ils voulaient cesser d'être amis ; qu'il en avait usé de la sorte avec Labéo, et que cet homme, accablé par les preuves d'une administration infidèle et de plusieurs autres attentats, avait couvert sa honte de l'intérêt qu'inspire une victime. Quant à sa femme, elle s'était faussement alarmée : quoique coupable, elle n'avait rien à craindre. » Ensuite fut attaqué de nouveau Mamercus Scaurus, distingué par sa noblesse et son éloquence, infâme par ses mœurs. Ce ne fut point l'amitié de Séjan qui le perdit : ce fut la haine de Macron, non moins mortelle à qui l'avait encourue. Macron continuait, mais avec plus de mystère, les pratiques de son prédécesseur. Il dénonça le sujet d'une tragédie composée par Scaurus, et indiqua les vers dont le sens détourné s'appliquait au prince. Mais Servilius et Cornélius, chargés de l'accusation, alléguèrent un commerce adultère avec Livie, et des sacrifices magiques. Scaurus, avec un courage digne des Émiles ses aïeux, prévint le jugement, à la persuasion de sa femme Sextia, qui partagea sa mort après l'avoir conseillée.

XXX. Les accusateurs étaient punis à leur tour, quand l'occasion s'en présentait. Ainsi Cornélius et Servilius, qu'avait honteusement signalés la perte de Scaurus, furent relégués dans une île, avec interdiction du feu et de l'eau, pour avoir fait payer leur silence à Varius Ligur, qu'ils menaçaient d'une dénonciation; et Abudius Ruso, ancien édile, ayant voulu faire un crime à Lentulus Gétulicus, sous lequel il avait commandé une légion, d'avoir choisi pour gendre le fils de Séjan, fut condamné lui-même et chassé de Rome. Gétulicus commandait alors les légions de la Haute-Germanie, et s'était acquis auprès d'elles une merveilleuse popularité, prodigue de grâces, avare de châtiments, et, par son beau-père Apronius, agréable même à l'armée voisine. C'est une tradition accréditée qu'il osa écrire au prince que, « s'il avait pensé à l'alliance de Séjan,

c'était par le conseil de Tibère ; qu'il avait pu se tromper aussi bien que César ; que la même erreur ne devait pas être pour l'un sans reproche, pour les autres sans pardon ; que sa foi, inviolable jusqu'alors, le serait toujours, si sa sûreté n'était pas menacée ; qu'il regarderait l'envoi d'un successeur comme un arrêt de mort ; qu'ils pouvaient conclure une espèce de traité, par lequel le prince, maître du reste de l'empire, laisserait au général sa province. » Ce fait, tout surprenant qu'il est, parut croyable, quand on vit que, de tous les alliés de Séjan, Gétulicus seul conservait sa vie et sa faveur. Chargé de la haine publique et affaibli par les années, Tibère comprit que l'opinion, plus que la force, soutenait sa puissance.

XXXI. Sous le consulat de C. Cestius et de M. Servilius, quelques grands de la nation des Parthes vinrent à Rome, à l'insu de leur roi Artaban. Fidèle aux Romains et juste envers les siens tant qu'il craignit Germanicus, ce prince ne tarda pas ensuite à braver notre empire et à tyranniser ses peuples. Des guerres faites avec succès aux nations voisines avaient enflé son orgueil ; il méprisait, comme faible et désarmée, la vieillesse de Tibère, et il convoitait l'Arménie. Ce pays ayant perdu son roi Artaxias, Artaban lui imposa l'aîné de ses fils, nommé Arsace ; et, joignant l'insulte à l'usurpation, il envoya réclamer les trésors laissés par Vonon dans la Syrie et la Cilicie. En même temps il parlait des anciennes limites des Perses et des Macédoniens, et menaçait, avec une insolente jactance, de reprendre tout ce qu'avaient possédé Cyrus et Alexandre. Le Parthe dont les conseils contribuèrent le plus à l'envoi d'une députation secrète, fut Sinnacès, également distingué par sa naissance et par ses richesses, et après lui l'ennuque Abdus. Chez les barbares, la qualité d'eunuque n'entraîne point le mépris ; elle conduit même quelquefois au pouvoir. Ces deux hommes s'associèrent d'autres nobles ; et, comme ils ne pouvaient placer sur le trône aucun prince du sang d'Arsace, la plupart ayant été tués par Artaban, et les autres n'étant pas encore sortis de l'enfance, ils demandèrent à Rome Phraate, fils du roi Phraate. « Il ne leur fallait, disaient-ils, qu'un nom et l'aveu de César. Qu'il fût permis à un Arsacide de se montrer sur les bords de l'Euphrate, c'était assez. »

XXXII. Ce plan entrait dans les vues de Tibère. Fidèle à sa maxime d'employer dans les affaires du dehors la ruse et la politique, sans y engager ses armées, il envoie Phraate, enrichi de présents, à la conquête du trône paternel. Pendant ce

temps, Artaban, instruit de ces complots, était tantôt retenu par la crainte, tantôt embrasé du feu de la vengeance : et, pour les barbares, différer est d'un esclave; exécuter à l'instant, c'est agir en roi. Toutefois l'intérêt prévalut. Il invite Abdus à un repas, en signe d'amitié, et s'assure de lui par un poison lent. Il dissimule avec Sinnacès, et l'enchaîne par des présents et des emplois. Quant à Phraate, accoutumé depuis tant d'années à la vie des Romains, il la quitta en Syrie pour reprendre celle des Parthes; et, trop faible pour des mœurs qui n'étaient plus les siennes, il fut emporté par une maladie. Tibère n'en poursuivit pas moins ses desseins. Il donne pour rival à Artaban Tiridate, prince du même sang, choisit l'Ibérien Mithridate pour reconquérir l'Arménie, le réconcilie avec Pharasmane, son frère, qui régnait en Ibérie, héritage de la famille, et charge Vitellius de diriger toutes les révolutions qui se préparaient en Orient. Je n'ignore pas que ce consulaire a laissé à Rome une mémoire décriée, et que mille traits sont racontés à sa honte. Mais il porta dans le gouvernement des provinces les vertus antiques. Après son retour, la crainte de Caïus, l'amitié de Claude, l'abaissèrent à une honteuse servilité, et on le cite aujourd'hui comme le modèle de la plus abjecte adulation. Sa fin a démenti ses commencements, et une vieillesse couverte d'opprobre a flétri une jeunesse honorable.

XXXIII. Parmi les princes d'Orient, Mithridate, s'adressant le premier à Pharasmane, lui persuade de le seconder par la ruse et par la force. On trouva des corrupteurs, qui, avec beaucoup d'or, poussèrent au crime les serviteurs d'Arsace; et en même temps les Ibériens, avec des troupes nombreuses, envahirent l'Arménie et s'emparèrent de la ville d'Artaxate. A cette nouvelle, Artaban confie sa vengeance à son fils Orode, lui donne une armée de Parthes, et envoie au dehors acheter des auxiliaires. Pharasmane, de son côté, se ligue avec les Albaniens, et appelle les Sarmates, dont les princes, payés par les deux partis, se vendirent, suivant l'usage de leur nation, aux deux causes opposées. Mais les Ibériens, maîtres du pays, ouvrirent les portes Caspiennes [1], et inondèrent l'Arménie de

1. L'espace qui sépare la mer Caspienne du Pont-Euxin forme une espèce d'isthme au travers duquel le Caucase s'élève comme une muraille immense. Les divers passages de cette montagne ont reçu des anciens le nom de portes : ce sont les portes Caucasiennes, Albaniennes, Ibériennes. Le nom de portes Caspiennes est appliqué vaguement par les Romains à plusieurs de

leurs Sarmates. Ceux qui arrivaient aux Parthes étaient au contraire facilement arrêtés : l'ennemi occupait tous les passages ; le seul qui restât entre la mer et les dernières montagnes d'Albanie était impraticable à cause de l'été, car alors les vents étésiens submergent cette côte. C'est en hiver seulement, lorsque le vent du midi refoule les eaux et fait rentrer la mer dans son lit, que les grèves sont découvertes.

XXXIV. Orode était ainsi privé de secours. Pharasmane, appuyé de ses auxiliaires, lui présente la bataille, et, voyant qu'il l'évitait, il le harcèle, insulte son camp, massacre ses fourrageurs ; souvent même il l'environne d'une ceinture de postes et le tient comme assiégé. Enfin les Parthes, peu faits à souffrir l'outrage, entourent leur roi et lui demandent le combat. Toute leur force consistait en cavalerie. Pour Pharasmane, il avait aussi des gens de pied. Car les Ibériens et les Albaniens, habitant un pays de montagnes, supportent mieux une vie dure et des travaux pénibles. Ils se disent issus de ces Thessaliens qui suivirent Jason, lorsqu'après avoir enlevé Médée et en avoir eu des enfants il revint, à la mort d'Éétès, occuper son palais désert et donner un maître à Colchos. Le nom de ce héros se retrouve partout dans le pays, et l'oracle de Phrixus y est révéré. On n'oserait y sacrifier un bélier, animal sur lequel ils croient que Phrixus passa la mer, ou dont peut-être l'image décorait son vaisseau. Les deux armées rangées en bataille, le Parthe vante à ses guerriers l'éclat des Arsacides, et demande ce que peuvent, contre une nation maîtresse de l'Orient, l'Ibérien sans gloire et ses vils mercenaires. Pharasmane rappelle aux siens qu'ils n'ont jamais subi le joug des Parthes ; que, plus leur entreprise est grande, plus elle offre de gloire au vainqueur, de honte et de péril au lâche qui fuirait. Et il leur montre, de son côté, des bataillons hérissés de fer, du côté de l'ennemi, des Mèdes chamarrés d'or ; ici des soldats, là une proie à saisir.

XXXV. Mais ce n'était pas la voix seule du chef qui animait les Sarmates. Ils s'excitent l'un l'autre à ne pas engager l'action avec leurs flèches, mais à s'élancer et à fondre inattendus sur l'armée ennemie. La bataille offrit un spectacle varié. Le Parthe, également exercé à poursuivre et à fuir, se débande, prend de l'espace pour mesurer ses coups. Les Sarmates, re-

ces défilés, quoiqu'il appartienne proprement à un passage beaucoup plus au sud, dans le mont Caspius, entre la Médie et le pays des Parthes.

nonçant à leurs arcs, dont la portée est moins longue, courent la pique en avant ou l'épée à la main. Tantôt, comme dans un combat de cavalerie, c'est une alternative de charges et de retraites; tantôt c'est une mêlée où les armes s'entre-choquent, les hommes se poussent et se repoussent. Enfin les Albaniens et les Ibériens saisissent leurs ennemis, les démontent, les mettent dans un double péril, entre les coups dont les accable d'en haut le bras des cavaliers, et ceux que le fantassin leur assène de plus près. Pharasmane et Orode couraient partout, secondant ou ranimant les courages. Ils se reconnaissent aux marques de leur dignité; et leurs cris, leurs traits, leurs coursiers se croisent à l'instant. Pharasmane était le plus impétueux : il perça le casque d'Orode; mais, emporté par son cheval, il ne put redoubler, et le blessé fut couvert par les plus intrépides de ses gardes. Toutefois le bruit faussement répandu qu'Orode était mort effraya les Parthes, et ils cédèrent la victoire.

XXXVI. Artaban remua, pour venger cette défaite, toutes les forces de son empire. Les Ibériens, connaissant mieux le pays, eurent un nouvel avantage; et cependant il ne se rebutait pas encore, si Vitellius, en rassemblant ses légions et en semant le bruit d'une invasion dans la Mésopotamie, ne lui eût fait peur des armes romaines. Alors Artaban quitta l'Arménie, et ses affaires allèrent en décadence. Vitellius sollicitait les Parthes d'abandonner un roi qui était leur fléau, dans la paix par sa cruauté, dans la guerre par ses revers. J'ai déjà dit que Sinnacès était l'ennemi d'Artaban. Il entraîne à la révolte son père Abdagèse et d'autres mécontents dont cette suite de désastres avait encouragé les secrets desseins. Le parti se grossit peu à peu de tous ceux qui, plus soumis par crainte que par attachement, avaient repris de l'audace en se voyant des chefs. Artaban n'avait pour toute ressource que quelques étrangers dont il formait sa garde, vil ramas de bannis, qui n'ont ni intelligence du bien, ni souci du mal, mercenaires qu'on nourrit pour être les instruments du crime. Il part avec eux et s'enfuit rapidement jusqu'aux frontières de la Scythie : il croyait y trouver du secours, ayant des liaisons de famille avec les Hyrcaniens et les Carmaniens; et même il fondait quelque espoir sur l'inconstance des Parthes, aussi prompts à regretter leurs rois qu'à les trahir.

XXXVII. Vitellius, voyant Artaban en fuite et les esprits disposés à un changement de maître, exhorte Tiridate à pren-

dre possession de sa conquête, et mène aux rives de l'Euphrate l'élite des légions et des auxiliaires. Là, suivant l'usage des Romains, il offrait aux dieux un suovétaurile [1], et Tiridate immolait un cheval en l'honneur du fleuve. Tout à coup les habitants annoncèrent que, de lui-même et sans la moindre pluie, l'Euphrate venait de s'élever outre mesure, et que l'écume blanchissante formait à la surface de l'eau des cercles qui semblaient autant de diadèmes. Ce fut pour les uns l'augure d'un heureux passage; d'autres, par une interprétation plus subtile, en conclurent que la fortune, favorable d'abord, ne le serait pas longtemps. Selon eux, « les phénomènes du ciel et de la terre parlaient sans doute un langage plus sûr; mais les fleuves, dans leur éternelle mobilité, ne faisaient que montrer et emporter le présage. » Cependant on fit un pont de bateaux, et l'armée passa sur l'autre rive. Ornospade vint le premier s'y joindre avec plusieurs milliers d'hommes à cheval. Exilé jadis, Ornospade se distingua sous Tibère, qui achevait la guerre de Dalmatie, et ses services lui valurent le droit de cité romaine. Depuis, rentré en grâce auprès du roi, et comblé de distinctions, il eut le gouvernement des plaines immenses qui, enfermées entre les deux célèbres fleuves du Tigre et de l'Euphrate, ont reçu le nom de Mésopotamie. Peu après, Sinnacès amena de nouvelles troupes ; et Abdagèse, le soutien de ce parti, livra les trésors et toutes les décorations de la grandeur royale. Vitellius, persuadé qu'il suffisait d'avoir montré les armes romaines, engage Tiridate et les grands, l'un à ne pas oublier qu'il est le petit-fils de Phraate et le nourrisson de César, deux titres si glorieux pour lui, les autres à demeurer toujours soumis à leur roi, respectueux envers nous, fidèles à l'honneur et au devoir. Ensuite il revient en Syrie avec ses légions.

XXXVIII. Ces événements furent l'ouvrage de deux étés. Je les ai réunis pour me délasser du spectacle des malheurs domestiques. Car trois ans s'étaient vainement écoulés depuis la mort de Séjan : le temps, les prières, la satiété, qui adoucissent les cœurs les plus aigris, n'avaient point désarmé Tibère. Il poursuivait des faits douteux et oubliés, comme des crimes récents et irrémissibles. Averti par ces rigueurs, Fulcinius Trio ne voulut pas subir l'outrage d'une accusation. Dans l'écrit dépositaire de ses dernières pensées, il entassa

1. De *sus*, *ovis*, *taurus*, un porc, un bélier, un taureau.

mille invectives contre Macron et les principaux affranchis du palais; il n'épargna pas même l'empereur, que l'âge avait, disait-il, privé de sa raison, et dont la retraite sans fin n'était qu'un exil. Les héritiers cachaient ce testament : Tibère en ordonna la lecture, affectant de souffrir la liberté d'autrui, et bravant sa propre infamie, ou curieux peut-être, après avoir ignoré si longtemps les crimes de Séjan, de les entendre publier à quelque prix que ce fût, et d'apprendre, au moins par l'injure, la vérité qu'étouffe l'adulation. Quelques jours après, le sénateur Granius Martianus, accusé de lèse-majesté par C. Gracchus, se donna la mort; et Tatius Gratianus, ancien préteur, poursuivi sous le même prétexte, fut condamné au dernier supplice.

XXXIX. De semblables trépas finirent les jours de Trébelliénus Rufus et de Sextius Paconianus. Le premier se tua de sa main ; l'autre avait fait dans sa prison des vers contre le prince, il y fut étranglé. Et ce n'était plus de l'autre côté de la mer et par de lointains messages que Tibère recevait ces nouvelles. Établi près de Rome [1], et répondant le jour même ou après l'intervalle d'une nuit aux lettres des consuls, il regardait, en quelque sorte, le sang couler à flots dans les maisons, et les bourreaux à l'ouvrage. A la fin de l'année mourut Poppéus Sabinus, d'une naissance médiocre, honoré, par l'amitié des princes, du consulat et des décorations triomphales, et placé vingt-quatre ans à la tête des plus grandes provinces, non qu'il fût doué de qualités éminentes, mais parce que sa capacité suffisait aux affaires, sans s'élever au-dessus.

XL. L'année suivante eut pour consuls Q. Plautius et Sext. Papinius. Le supplice de L. Aruséius, dans une ville accoutumée au spectacle de ses maux, fut une cruauté à peine remarquée; mais la terreur fut au comble, quand on vit le chevalier romain Vibulénus, après avoir entendu jusqu'au bout ses accusateurs, tirer du poison de dessous sa robe et l'avaler en plein sénat. Il tomba mourant : les licteurs le saisirent à la hâte, le traînèrent dans la prison, et les étreintes du lacet pressèrent un cadavre. Tigrane même, autrefois souverain d'Arménie et alors accusé, ne put échapper au supplice; roi, il périt comme les citoyens. Le consulaire C. Galba et les deux Blésus finirent volontairement leurs jours : Galba, sur une lettre sinistre où l'empereur lui défendait de se présenter au

1. Tantôt à Tusculum, tantôt dans le territoire d'Albe.

partage des provinces; les Blésus, parce que des sacerdoces promis à chacun d'eux pendant la prospérité de leur maison, ajournés depuis ses malheurs, venaient enfin d'être donnés à d'autres comme des dignités vacantes. C'était un arrêt de mort; ils le comprirent et l'exécutèrent. Émilia Lépida, dont j'ai rapporté le mariage avec le jeune Drusus, et qui fut l'accusatrice acharnée de son époux, vécut abhorrée, et toutefois impunie, tant que son père Lépidus vit le jour. Quand il fut mort, les délateurs s'emparèrent d'elle, pour cause d'adultère avec un esclave. On ne doutait nullement du crime; aussi, renonçant à se défendre, elle mit fin à sa vie.

XLI. Pendant ce même temps, la nation des Clites, soumise au Cappadocien Archélaüs[1], et mécontente d'être assujettie, comme nos tributaires, au cens et aux impôts, se retira sur les hauteurs du mont Taurus, où l'avantage des lieux la soutenait contre les troupes mal aguerries du roi. Enfin le lieutenant M. Trébellius y fut envoyé par Vitellius, gouverneur de Syrie, avec quatre mille légionnaires et l'élite des alliés. Les barbares occupaient deux collines, la moins haute nommée Cadra, l'autre Davara. Il les environna d'une circonvallation et tailla en pièces ceux qui hasardèrent des sorties; la soif obligea les autres à se rendre. Tiridate cependant, reconnu volontairement par les Parthes, prit possession de Nicéphorium, d'Anthémusiade[2] et des autres villes qui, fondées par les Macédoniens, ont reçu des noms grecs; il prit aussi deux villes parthiques, Artémite et Halus[3]; et partout éclatait l'enthousiasme des peuples, qui, détestant pour sa cruauté Artaban, nourri chez les Scythes, espéraient de Tiridate, élève de la civilisation romaine, un caractère plus doux.

XLII. L'adulation se signala particulièrement à Séleucie[4].

1. La Cappadoce avait été réduite en province romaine à la mort de son roi Archélaüs, sans doute père de celui-ci. Les Clites habitaient la partie montagneuse de la Cilicie.

2. Nicéphorium, ville de Mésopotamie, sur le bord de l'Euphrate, bâtie par ordre d'Alexandre, aujourd'hui Racca. — Anthémusiade, ville de l'Osroène, dans la même contrée, entre l'Euphrate et le Tigre.

3. Halus, ville d'Assyrie, aujourd'hui Galoula, selon d'Anville. D'Anville dit que la position d'Artémite, cette ancienne cité, tombe sur un lieu nommé Dascara et surnommé El-Melik, la Royale, parce que Khosroès II, roi de Perse, y habita vingt-quatre ans; elle s'appelait alors Dastagerda.

4. Séleucie était située sur la rive droite du Tigre, à quelques lieues au-

C'est une ville puissante, environnée de murailles, et qui, au milieu de la barbarie, a gardé l'esprit de son fondateur Séleucus. Trois cents citoyens, choisis d'après leur fortune ou leurs lumières, lui composent un sénat. Le peuple a sa part de pouvoir. Quand ces deux ordres sont unis, on ne craint rien du Parthe ; s'ils se divisent, chacun cherche de l'appui contre ses rivaux, et l'étranger, appelé au secours d'un parti, les asservit tous deux. C'est ce qui venait d'avoir lieu sous Artaban, dont la politique livra le peuple à la discrétion des grands; il savait que le gouvernement populaire est voisin de la liberté, tandis que la domination du petit nombre ressemble davantage au despotisme d'un roi. A l'arrivée de Tiridate, on lui prodigua tous les honneurs dont jouirent les anciens monarques, avec ceux qu'y avait encore ajoutés l'adulation moderne; et en même temps on maudissait le nom d'Artaban, qui, disait-on, « ne tenait que par sa mère à la famille d'Arsace, et n'était du reste qu'un rejeton bâtard. » Tiridate remit le pouvoir aux mains du peuple. Ensuite, comme il délibérait sur le jour où il prendrait solennellement les marques de la royauté, il reçut de Phraate et d'Hiéron, gouverneurs des deux principales provinces, des lettres où ils le priaient de les attendre quelques jours. Il crut devoir cet égard à des hommes si puissants. Dans l'intervalle, il se rendit à Ctésiphon, siége de l'empire. Mais, comme ils demandaient chaque jour un nouveau délai, Suréna, suivant l'usage du pays, et aux acclamations d'un peuple immense, ceignit du bandeau royal le front de Tiridate.

XLIII. Si en ce moment il avait pénétré plus avant et s'était montré au reste des provinces, il s'emparait des volontés indécises, et tout se ralliait sous les mêmes étendards. En assiégeant un château où Artaban avait renfermé ses trésors et ses concubines, il laissa le temps d'oublier les promesses. Phraate, Hiéron, et tous ceux dont le concours avait manqué à la solennité du jour où il prit le diadème, redoutant sa colère, ou jaloux d'Abdagèse, qui gouvernait la cour et le nouveau roi, se tournèrent du côté d'Artaban. Ce prince fut trouvé en Hyrcanie, couvert de haillons, et n'ayant que son arc pour fournir à ses besoins. Il crut d'abord qu'on lui tendait un

dessous de la position actuelle de Bagdad. Sur la rive opposée du même fleuve, et pour contre-balancer la puissance de Séleucie, les Parthes bâtirent Ctésiphon.

piége et conçut des craintes. Bientôt, sur l'assurance qu'on était venu pour lui rendre son trône, il reprend courage et demande quel est donc ce changement soudain. Alors Hiéron se déchaîne contre Tiridate, qu'il appelle un enfant. « Non, l'empire n'était pas aux mains d'un Arsacide; ce lâche, corrompu par la mollesse étrangère, ne possédait qu'un vain titre; la puissance était dans la maison d'Abdagèse. »

XLIV. L'expérience du vieux roi comprit que, si leur amour était faux, leurs haines ne l'étaient pas. Il ne différa que le temps de rassembler chez les Scythes des troupes auxiliaires, et s'avança rapidement pour prévenir et les ruses de ses ennemis, et l'inconstance de ses amis. Il avait conservé ses haillons, afin d'émouvoir la pitié de la multitude. Artifices, prières, il n'omit rien pour gagner les indécis, affermir les zélés. Déjà il s'approchait en force de Séleucie, et Tiridate apprit à la fois la marche et l'arrivée d'Artaban. A ce coup subit, il demeure incertain s'il ira le combattre, ou s'il traînera la guerre en longueur. Ceux qui étaient d'avis de livrer bataille et de brusquer la fortune voulaient qu'on profitât du désordre et de la fatigue d'une longue route, et du peu de temps qu'avaient eu pour se rattacher au devoir des soldats traîtres naguère et rebelles au maître qu'ils servaient maintenant. Mais le conseil d'Abdagèse était qu'on se retirât en Mésopotamie. Là, couverts par le fleuve, on ferait lever derrière soi les Arméniens, les Élyméens et les autres nations; puis, accrus de ces renforts et de ceux qu'enverrait le général romain, on tenterait le sort des armes. Cet avis prévalut, grâce à l'ascendant d'Abdagèse et à la faiblesse de Tiridate en présence du danger. Mais la retraite eut l'air d'une fuite. La désertion commence par les Arabes, et bientôt chacun regagne sa demeure, ou va grossir l'armée d'Artaban. Enfin Tiridate retourne lui-même en Syrie avec une poignée d'hommes, et sauve à tous la honte d'une trahison.

XLV. La même année, un violent incendie éclata dans Rome, et consuma la partie du cirque qui touche au mont Aventin et tout le quartier bâti sur cette colline. Tibère fit tourner ce désastre à sa gloire en payant le prix des maisons détruites. Cent millions de sesterces furent employés à cet acte de munificence, dont on lui sut d'autant plus de gré, que pour lui-même il dépensait peu en bâtiments. Du reste, il ne construisit non plus que deux édifices publics, un temple à Auguste et la scène du théâtre de Pompée; et même, quand ces ouvrages

furent achevés, soit mépris des applaudissements, soit vieillesse, il négligea d'en faire la dédicace. L'estimation des pertes causées par l'incendie fut confiée aux quatre gendres de l'empereur[1], Cn. Domitius, Cassius Longinus, M. Vinicius et Rubellius Blandus, auxquels fut adjoint, sur le choix des consuls, P. Pétronius, On décerna au prince tous les honneurs que put inventer le génie de l'adulation. On ignore ceux qu'il agréa ou refusa : sa mort suivit de trop près. Ce fut en effet au bout d'assez peu de temps que les derniers consuls du règne de Tibère, Cn. Acerronius et C. Pontius, entrèrent en charge. Déjà Macron jouissait d'un pouvoir excessif. Il n'avait jamais négligé l'amitié de Caïus César, et de jour en jour il la cultivait avec plus d'empressement. Après la mort de Claudia, qui avait été, comme je l'ai dit, mariée à Caïus, Macron fit servir à ses vues sa femme Ennia, que lui-même envoyait auprès du jeune homme avec mission de le séduire, et de l'enchaîner par une promesse de mariage. Celui-ci se prêtait à tout pour arriver au trône; car, malgré la violence de son caractère, il avait appris, à l'école de son aïeul, les ruses de la dissimulation.

XLVI. Le prince le savait; aussi balança-t-il sur le choix du maître qu'il donnerait à l'empire. De ses deux petits-fils, la tendresse et le sang parlaient pour celui dont Drusus était le père; mais il n'était pas encore sorti de l'enfance. Le fils de Germanicus, déjà dans la force de l'âge, était chéri du peuple et par conséquent haï de son aïeul. Restait Claude, d'un âge mûr, désirant naturellement le bien, mais faible d'esprit : Tibère n'y songea qu'un instant. De chercher un successeur hors de sa maison, il craignait que ce ne fût livrer la mémoire d'Auguste et le nom des Césars à l'insulte et aux outrages : car, si l'opinion contemporaine le touchait peu, l'avenir n'était pas indifférent à sa vanité. Enfin, l'esprit irrésolu, le corps affaissé, il abandonna au destin une délibération dont il n'était pas capable. Toutefois, des paroles tombées de sa bouche témoignèrent qu'il en prévoyait l'issue. Il fit à Macron le reproche clairement allégorique de quitter le couchant pour regarder l'orient. Il prédit à Caïus, qui dans une conversation se moquait de Sylla, qu'il aurait tous les vices de ce dictateur et pas une de ses vertus. Comme il embrassait, en pleurant beaucoup, le plus jeune de ses petits-fils, il surprit à Caïus un

1. Les maris de ses petites-filles.

regard sinistre : « Tu le tueras [1], lui dit-il, et un autre te tuera. » Cependant sa santé s'affaiblissait de jour en jour, sans qu'il renonçât à aucune de ses débauches ; patient pour paraître fort ; accoutumé d'ailleurs à se railler de la médecine et de ceux qui, passé trente ans, avaient besoin, pour connaître ce qui leur était bon ou mauvais, de conseils étrangers.

XLVII. A Rome, on préparait les voies à des assassinats qui devaient avoir leur cours même après Tibère. Lélius Balbus avait accusé de lèse-majesté Acutia, qui avait été femme de P. Vitellius. Acutia condamnée, comme on décernait une récompense à l'accusateur, Junius Otho, tribun du peuple, opposa son intervention. Ce fut entre eux une source de haines, que l'exil d'Otho suivit de près. Une femme décriée par le nombre de ses amants, Albucilla, qui avait eu pour mari Satrius Sécundus, dénonciateur de Séjan, fut déférée comme impie envers le prince. On lui donnait pour complices d'impiété et d'adultères Cn. Domitius [2], Vibius Marsus, L. Arruntius. J'ai parlé de l'illustration de Domitius. Marsus joignait aussi à d'anciens honneurs l'éclat des talents. Les pièces envoyées au sénat portaient que Macron avait présidé à l'interrogatoire des témoins et à la torture des esclaves. Le prince d'ailleurs n'ayant point écrit contre les accusés, on soupçonnait Macron d'avoir abusé de son état de faiblesse, et forgé peut-être à son insu la plupart des griefs, en haine d'Arruntius, dont on le savait ennemi.

XLVIII. Domitius, en préparant sa défense, Marsus, en feignant de se laisser mourir de faim, prolongèrent leur vie. Pressé par ses amis de temporiser comme eux, Arruntius répondit « que les convenances n'étaient pas les mêmes pour tous; qu'il avait assez vécu ; que tout son regret était d'avoir traîné, parmi les affronts et les périls, une vieillesse tourmentée, odieux longtemps à Séjan, maintenant à Macron, toujours à la puissance du moment, et cela sans autre tort que son horreur pour le crime. Sans doute il pouvait échapper aux derniers jours d'un prince expirant; mais comment éviter la jeunesse du maître qui menaçait l'empire ? Si Tibère, avec sa

1. Caïus fit mourir, en effet, le jeune Tibère, dès la première année de son règne.

2. Le gendre même de Tibère, le mari d'Agrippine, mère de Néron. Voy. Suétone, *Néron*, chap. v.

longue expérience, n'avait pas tenu contre cet enivrement du pouvoir qui change et bouleverse les âmes, qu'attendre de Caïus, à peine sorti de l'enfance, ignorant de toutes choses, ou nourri dans la science du mal? Entrerait-il dans de meilleures voies, sous la conduite d'un Macron, qui, pire que Séjan et, à ce titre, choisi pour l'accabler, avait déchiré la république par plus de forfaits encore? Déjà il voyait s'avancer un plus dur esclavage, et il fuyait à la fois le passé et l'avenir. » Après ces mots, prononcés avec un accent prophétique, il s'ouvrit les veines. La suite prouvera qu'Arruntius fit sagement de mourir. Albucilla, blessée par sa propre main d'un coup mal assuré, fut portée dans la prison par ordre du sénat. Les ministres de ses débauches furent condamnés, Carsidius Sacerdos, ancien préteur, à être déporté dans une île, Pontius Frégellanus à perdre le rang de sénateur. On prononça les mêmes peines contre Lélius Balbus, et ce fut avec plaisir : Balbus passait pour un orateur d'une éloquence farouche, toujours prête à se déchaîner contre l'innocence.

XLIX. Pendant ces mêmes jours, Sext. Papinius, d'une famille consulaire, choisit un trépas aussi affreux que soudain; il se précipita. La cause en fut imputée à sa mère, dont les caresses et les séductions, longtemps repoussées, avaient, disait-on, réduit enfin ce jeune homme à une épreuve d'où il ne pouvait sortir que par la mort. Accusée devant le sénat, en vain elle se jeta aux pieds de ses juges, attestant la douleur que cause à tous les hommes la perte d'un fils, douleur plus vive en un sexe plus faible; en vain, pour augmenter la pitié, elle fit entendre de longues et déchirantes lamentations : elle n'en fut pas moins bannie de Rome pour dix ans, en attendant que le second de ses fils eût passé l'âge où les piéges sont à craindre.

L. Déjà le corps, déjà les forces défaillaient chez Tibère, mais non la dissimulation. C'était la même inflexibilité d'âme, la même attention sur ses paroles et ses regards, avec un mélange étudié de manières gracieuses, vains déguisements d'une visible décadence. Après avoir plusieurs fois changé de séjour, il s'arrêta enfin auprès du promontoire de Misène, dans une maison qui avait eu jadis Lucullus pour maître. C'est là qu'on sut qu'il approchait de ses derniers instants, et voici de quelle manière. Auprès de lui était un habile médecin nommé Chariclès, qui, sans gouverner habituellement la santé du prince, lui donnait cependant ses conseils. Chariclès, quittant l'em-

pereur sous prétexte d'affaires particulières, et lui prenant la main pour la baiser en signe de respect, lui toucha légèrement le pouls. Il fut deviné; car Tibère, offensé peut-être et n'en cachant que mieux sa colère, fit recommencer le repas d'où l'on sortait, et le prolongea plus que de coutume, comme pour honorer le départ d'un ami. Le médecin assura toutefois à Macron que la vie s'éteignait, et que Tibère ne passerait pas deux jours. Aussitôt tout est en mouvement, des conférences se tiennent à la cour, on dépêche des courriers aux armées et aux généraux. Le dix-sept avant les calendes d'avril, Tibère eut une faiblesse, et l'on crut qu'il avait terminé ses destins. Déjà Caïus sortait, au milieu des félicitations, pour prendre possession de l'empire, lorsque tout à coup on annonce que la vue et la parole sont revenues au prince, et qu'il demande de la nourriture pour réparer son épuisement. Ce fut une consternation générale : on se disperse à la hâte; chacun prend l'air de la tristesse ou de l'ignorance. Caïus était muet et interdit, comme tombé, d'une si haute espérance, à l'attente des dernières rigueurs. Macron, seul intrépide, fait étouffer le vieillard sous un amas de couvertures, et ordonne qu'on s'éloigne. Ainsi finit Tibère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

LI. Il était fils de Tibérius Néro, et des deux côtés issu de la maison Claudia, quoique sa mère fût passée par adoption dans la famille des Livius, puis dans celle des Jules. Il éprouva dès le berceau les caprices du sort. De l'exil, où l'avait entraîné la proscription de son père, il passa, comme beau-fils d'Auguste, dans la maison impériale. Là, de nombreux concurrents le désespérèrent, tant que dura la puissance de Marcellus, d'Agrippa, et ensuite des Césars Caïus et Lucius. Il eut même dans son frère Drusus un rival heureux de popularité. Mais sa situation ne fut jamais plus critique que lorsqu'il eut reçu Julie en mariage, forcé qu'il était de souffrir les prostitutions de sa femme ou d'en fuir le scandale. Revenu de Rhodes, il remplit douze ans le vide que la mort avait fait dans le palais du prince, et régla seul, près de vingt-trois autres années, les destins du peuple romain. Ses mœurs eurent aussi leurs époques diverses : honorable dans sa vie et sa réputation, tant qu'il fut homme privé ou qu'il commanda sous Auguste; hypocrite et adroit à contrefaire la vertu, tant que Germanicus et Drusus virent le jour; mêlé de bien et de mal jusqu'à la mort de sa mère; monstre de cruauté, mais cachant ses dé-

bauches, tant qu'il aima ou craignit Séjan, il se précipita tout à la fois dans le crime et l'infamie, lorsque, libre de honte et de crainte, il ne suivit plus que le penchant de sa nature.

LIVRE ONZIÈME[1].

Ce livre renferme un espace d'environ deux ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
800	47	L. Vitellius, III. Tib. Claudius César, IV.
801	48	Aulus Vitellius. L. Vipstanus.

I. Messaline crut que Valérius Asiaticus, deux fois consul, avait été autrefois l'amant de Poppéa. D'ailleurs elle convoitait ses jardins, commencés par Lucullus, et qu'il embellissait avec une rare magnificence. Elle déchaîna contre l'un et l'autre l'accusateur Suilius. Chargé de le seconder, Sosibius, précepteur de Britannicus, avertissait Claude, avec une hypocrite sollicitude, de se mettre en garde contre une audace et un crédit menaçants pour les princes; « qu'Asiaticus, premier auteur du meurtre de Caïus[2], n'avait pas craint d'avouer ce forfait dans l'assemblée du peuple romain, et de s'en faire une gloire criminelle; que, depuis ce temps, son nom était célèbre dans Rome, répandu dans les provinces; qu'il se disposait à partir pour les armées de Germanie, et qu'étant né à Vienne, et soutenu d'une parenté nombreuse et puissante, il soulèverait sans peine des peuples dont il était le compatriote. » Claude, sans rien approfondir, et comme s'il s'agis-

1. Les livres VII, VIII, IX et X des *Annales*, où étaient racontés le règne de Caligula et les six premières années de Claude, nous manquent tout entiers avec le commencement du onzième. Tibère était mort l'an de Rome 790; Caïus avait régné quatre ans moins quelques jours; Claude avait reçu l'empire en 794. La partie qui nous reste du onzième livre commence à l'an 800 (après J. C., 47), Claude étant consul pour la quatrième fois, et censeur avec Vitellius, père de celui qui fut empereur.

2. Caligula.

sait d'étouffer une guerre naissante, envoie à la hâte Crispinus, préfet du prétoire, avec un détachement de soldats. Asiaticus fut trouvé à Baies, chargé de fers, et traîné à Rome.

II. On ne lui permit pas de se justifier devant le sénat. Il fut entendu dans l'appartement de Claude, en présence de Messaline. Suilius le peignit comme un corrupteur des soldats, qu'il avait, disait-il, achetés au crime par ses largesses et ses impudicités. Il l'accusa ensuite d'adultère avec Poppéa; enfin il lui reprocha de dégrader son sexe. A ce dernier outrage, sa patience vaincue lui échappe : « Interroge tes fils, dit-il à Suilius, ils avoueront que je suis un homme. » Les paroles qu'il prononça pour sa défense émurent vivement Claude, et arrachèrent des larmes à Messaline elle-même. En sortant pour les essuyer, elle avertit Vitellius de prendre garde que l'accusé n'échappât. Pour elle, tournant ses soins à la perte de Poppéa, elle aposta des traîtres, qui la poussèrent, par la peur du cachot, à se donner la mort. Ce fut tellement à l'insu du prince, que, peu de jours après, ayant reçu à sa table Scipion, mari de Poppéa, Claude lui demanda pourquoi il était venu sans sa femme. Scipion répondit qu'elle avait fini sa destinée.

III. Claude délibéra s'il absoudrait Asiaticus. Alors Vitellius, après avoir rappelé en pleurant son ancienne amitié avec l'accusé, les respects qu'ils avaient rendus ensemble à Antonia, mère du prince, puis les services d'Asiaticus envers la république, ses exploits récents contre la Bretagne, enfin tout ce qui semblait capable de lui concilier la pitié, conclut à lui laisser le choix de sa mort; et Claude se déclara aussitôt pour la même clémence. Les amis d'Asiaticus l'exhortaient à sortir doucement de la vie en s'abstenant de nourriture : il les remercie de leur bienveillance; puis il se livre à ses exercices accoutumés, se baigne, soupe gaiement; et. après avoir dit qu'il eût été plus honorable de périr victime de la politique de Tibère ou des fureurs de Caïus, que des artifices d'une femme et de la langue impure de Vitellius, il se fait ouvrir les veines. Il avait auparavant visité son bûcher, et ordonné qu'on le changeât de place, de peur que l'ombrage de ses arbres ne fût endommagé par la flamme : tant il envisageait tranquillement son heure suprême!

IV. On convoque ensuite le sénat, et Suilius, continuant ses poursuites, accuse deux chevaliers romains du premier rang, surnommés Pétra. La cause de leur mort fut d'avoir prêté

leur maison aux entrevues de Poppéa et d'Asiaticus. Le prétexte fut un songe où l'un d'eux avait cru voir Claude ceint d'une couronne d'épis renversés, image qu'il avait interprétée, disait-on, comme le pronostic d'une famine. Quelques-uns rapportent que la couronne était de pampres blanchissants, et que l'accusé en avait conclu que le prince mourrait au déclin de l'automne. Un point qui n'est pas douteux, c'est qu'un songe, quel qu'il soit, causa la perte des deux frères. Quinze cent mille sesterces[1] et les ornements de la préture furent décernés à Crispinus. Vitellius fit ajouter un million de sesterces pour Sosibius, en récompense des services qu'il rendait à Britannicus par ses leçons, à Claude par ses conseils. Scipion ne fut pas dispensé de donner son avis. « Je pense comme tout le monde, dit-il, sur les liaisons de Poppéa; supposez donc que je parle aussi comme tout le monde : » tempérament ingénieux entre l'amour du mari et ce que la nécessité commandait au sénateur.

V. Depuis ce temps Suilius continua d'accuser sans relâche ni pitié, et les imitateurs ne manquèrent pas à son audace. Le prince, en attirant à lui toute la puissance des magistrats et des lois, avait ouvert un vaste champ à la cupidité. Nulle marchandise publiquement étalée ne fut plus à vendre que la perfidie des avocats. Ainsi un chevalier romain distingué, Samius, après avoir donné à Suilius quatre cent mille sesterces, reconnut qu'il le trahissait et se perça de son épée dans la maison de ce défenseur infidèle. Cependant, à la voix de C. Silius, consul désigné, dont je raconterai en leur temps la fortune et la chute, les sénateurs se lèvent et demandent l'exécution de l'ancienne loi Cincia, qui défend de recevoir, pour plaider une cause, ni argent, ni présents.

VI. Ceux à la honte desquels on invoquait cette loi éclataient en murmures. Silius, ennemi personnel de Suilius, insiste avec force, rappelant l'exemple des anciens orateurs, qui regardaient l'estime de la postérité comme le plus digne salaire de l'éloquence. Il ajoute que, « penser autrement, c'est profaner par un vil trafic le plus noble des arts; qu'il n'est plus de garantie contre la trahison, quand la grandeur des profits est comptée pour quelque chose; que, si la plaidoirie n'enrichissait personne, il y aurait moins de procès; que les inimitiés, les accusations, les haines, les injustices, étaient en-

1. — 292 253 francs de notre monnaie.

couragées par les avocats, qui trouvaient dans cette plaie du barreau, comme les médecins dans les maladies, une source de fortune ; qn'on se souvînt d'Asinius, de Messala, et, dans des temps plus voisins, d'Arruntius et d'Éserninus, qui tous étaient montés au faîte des honneurs par une vie sans reproche et une éloquence désintéressée. » Ainsi parlait le consul désigné; et, le plus grand nombre partageant son avis, on préparait un décret pour soumettre les coupables à la loi sur les concussions, lorsque Suilius, Cossutianus et d'autres, qui voyaient décréter, non leur accusation (ils étaient convaincus d'avance), mais leur châtiment, entourent le prince et implorent l'oubli du passé. Enhardis par son consentement, ils essayent de répondre.

VII. Ils demandent quel est l'homme assez présomptueux pour se promettre l'immortalité. Selon eux, « l'éloquence a un objet plus utile et plus réel : c'est un appui ménagé à la faiblesse, pour qu'elle ne soit pas, faute de défenseurs, à la merci de la force. Et cependant ce talent ne s'acquiert pas sans qu'il en coûte. L'orateur néglige ses affaires pendant qu'il se dévoue à celles d'autrui. Le guerrier vit de son épée, le laboureur de sa charrue; nul n'embrasse un état sans en avoir auparavant calculé les avantages. Asinius et Messala, enrichis par la guerre dans les querelles d'Antoine et d'Auguste, Éserninus et Arruntius, héritiers de familles opulentes, avaient pu aisément se parer de magnanimité; mais d'autres exemples attestaient à quel prix les Clodius, les Curion, mettaient leur éloquence. Pour eux, simples sénateurs, vivant sous un gouvernement tranquille, ils n'aspiraient à rien, qu'à jouir des fruits de la paix. Que sera-ce du peuple, s'il en est dans cet ordre qui se distinguent au barreau? Oui, c'en est fait des talents, si l'on supprime les récompenses. » Si ces réflexions étaient peu nobles, le prince ne les trouva pas sans fondement. Il fixa des bornes aux honoraires, et permit de recevoir jusqu'à dix mille sesterces[1], au delà desquels on serait coupable de concussion.

VIII. Vers le même temps, Mithridate, ce roi d'Arménie qui fut amené devant Caïus, ainsi que je l'ai raconté, retourna dans son royaume par le conseil de Claude et sur la foi qu'il avait aux secours de Pharasmane. Celui-ci, roi d'Ibérie et frère de Mithridate, annonçait que les Parthes étaient en proie

1. — 1948 francs de notre monnaie.

à la discorde, et que, l'empire étant divisé sur le choix d'un maître, il ne restait plus de soins pour de moindres intérêts. Las en effet des cruautés de Gotarzès, et craignant tout d'un homme qui avait immolé son propre frère Artaban, avec la femme et le fils de ce frère, les Parthes avaient appelé Bardane. Ce prince, actif et audacieux, franchit trois mille stades en deux jours, surprend Gotarzès et le chasse épouvanté. Puis, sans perdre un instant, il s'empare des provinces voisines. Seuls dans tout le pays, les Séleuciens refusaient de se soumettre. Bardane, irrité contre un peuple dont son père avait aussi éprouvé la rébellion, écoute plus la colère que la politique, et s'engage dans les longueurs d'un siége contre une ville puissante, protégée par un fleuve, munie de remparts et d'approvisionnements. Cependant Gotarzès, fortifié du secours des Dahes et des Hyrcaniens, renouvelle la guerre; et Bardane, contraint d'abandonner Séleucie, va camper dans les plaines de la Bactriane.

IX. Pendant que cette querelle partageait l'Orient et tenait les nations indécises, Mithridate trouva l'occasion d'envahir l'Arménie, dont la valeur romaine lui conquérait les hauteurs et les forteresses, tandis que les troupes d'Ibérie infestaient la campagne. Car les Arméniens ne résistèrent plus, après la défaite de leur gouverneur Démonax, qui avait hasardé un combat. Le succès fut un peu retardé par Cotys, roi de la petite Arménie, auquel plusieurs grands étaient venus se joindre. Une lettre de Claude suffit pour le contenir, et tout se soumit à Mithridate, qui montra une dureté peu habile au commencement d'un règne. Quant aux Parthes, les deux chefs rivaux se préparaient au combat, lorsqu'à la nouvelle d'une conspiration de leurs sujets, que Gotarzès découvrit à son frère, ils se réconcilièrent tout à coup. Ils eurent une entrevue, où, après quelques moments d'hésitation ils se donnèrent la main, et se promirent, sur les autels des dieux, de punir la perfidie de leurs ennemis et de s'accorder entre eux sur leurs prétentions. Ils jugèrent que le sceptre serait mieux placé dans les mains de Bardane; et, pour ne pas donner d'ombrage, Gotarzès se retira au fond de l'Hyrcanie. Quand Bardane reparut, Séleucie ouvrit ses portes. C'était la septième année que durait sa révolte, non sans honte pour les Parthes, dont une seule ville avait bravé si longtemps la puissance.

X. Bardane se saisit ensuite des provinces les plus importantes, et il se préparait à reconquérir l'Arménie, si Vibius

Marsus, gouverneur de Syrie, ne l'eût arrêté en le menaçant de la guerre. De son côté, regrettant la couronne qu'il avait cédée, et rappelé par la noblesse, dont la paix rend toujours l'esclavage plus dur, Gotarzès lève des troupes. Les deux rivaux se rencontrèrent près du fleuve Érinde[1], dont le passage fut vivement disputé. Bardane resta vainqueur, et, par une suite de combats heureux, il soumit toutes les nations jusqu'au Sinde[2], qui sépare les Dahes et les Aries. Ce fut là le terme de ses succès ; car les Parthes, quoique vainqueurs, se refusaient à des guerres si lointaines. Il érigea des monuments en mémoire de sa conquête, et pour attester que nul Arsacide avant lui n'avait imposé tribut à ces nations ; puis il revint glorieux dans ses États. Mais son orgueil s'accrut avec sa gloire, et le rendit de plus en plus insupportable à ses sujets. Ils formèrent un complot contre sa vie, et le tuèrent pendant qu'il se livrait sans défiance au plaisir de la chasse. Ainsi mourut Bardane à la fleur de l'âge, mais avec un nom que peu de rois vieillis sur le trône auraient surpassé, s'il eût été aussi jaloux d'être aimé de ses peuples que d'être craint de ses ennemis. Sa mort remit le trouble chez les Parthes, incertains quel nouveau maître ils se donneraient. Beaucoup penchaient pour Gotarzès ; quelques-uns pour Méherdate, descendant de Phraate, et qui était en otage à Rome. Gotarzès l'emporta. Mais une fois sur le trône, sa cruauté et ses débauches forcèrent les Parthes d'adresser à l'empereur une prière secrète pour que Méherdate leur fût rendu et vînt reprendre le sceptre de ses pères.

XI. Sous les mêmes consuls, huit cents ans après la fondation de Rome, soixante-quatre ans après les jeux séculaires[3] d'Auguste, Claude renouvela cette solennité. Je ne dirai pas quels calculs suivirent les deux princes, je les ai fait connaître dans l'histoire de Domitien ; car cet empereur donna aussi des jeux séculaires. J'y assistai même très-exactement : j'étais revêtu alors du sacerdoce des quindécemvirs et préteur en exercice ; ce que je ne rapporte pas ici par vanité, mais parce

1. Tacite est le seul auteur qui nomme ce fleuve. Ryckius croit que c'est le même que Ptolémée place entre l'Hyrcanie et la Médie, sous le nom de Charondas.

2. Ce fleuve doit être au sud-est de la mer Caspienne.

3. Les jeux séculaires furent institués, suivant quelques-uns, l'an de Rome 245, après l'expulsion des rois, et, suivant d'autres, l'an 353. Un oracle sibyllin ordonnait de les célébrer tous les cent dix ans, et ils duraient trois jours et trois nuits.

que le soin de ces jeux appartint de tout temps au collége des quindécemvirs, et que les magistrats étaient chargés des principales cérémonies. Aux jeux du cirque, où Claude était présent, les jeunes nobles exécutaient à cheval les courses troyennes [1], ayant avec eux Britannicus fils du prince, et L. Domitius, qui bientôt après devint par adoption héritier de l'empire, et fut appelé Néron. Les acclamations du peuple, plus vives en faveur de Domitius, furent regardées comme un présage. On publiait aussi que des dragons avaient paru auprès de son berceau, comme pour le garder; prétendu prodige emprunté aux fables étrangères. Néron lui-même, qui n'était pas accoutumé à se rabaisser, a souvent raconté qu'un seul serpent avait été vu dans sa chambre.

XII. Cette prédilection du peuple était un reste de son attachement à Germanicus, dont ce jeune homme était le dernier descendant mâle. L'intérêt qu'inspirait Agrippine sa mère croissait d'ailleurs avec la cruauté de Messaline. Cette implacable ennemie, plus acharnée que jamais, n'eût pas tardé à lui trouver des crimes et des accusateurs, si un amour nouveau et voisin de la frénésie ne l'eût préoccupée. Elle s'était enflammée pour C. Silius, le plus beau des Romains, d'une si violente ardeur, qu'afin de le posséder sans partage elle chassa de son lit une épouse du plus haut rang, Junia Silana. Silius ne se déguisait ni le crime ni le danger; mais, avec la certitude de périr s'il refusait, une vague espérance de tromper Claude, et de grandes récompenses, il attendait l'avenir, jouissait du présent, et se consolait ainsi. Elle, dédaignant de se cacher, traînait chez lui tout son cortége, ne quittait pas sa maison, s'attachait partout à ses pas, lui prodiguait honneurs et richesses; enfin, comme si déjà l'empire eût changé de mains, les esclaves du prince, ses affranchis, les ornements de son palais, étaient vus publiquement chez l'amant de sa femme.

XIII. Claude, qui, sans voir les désordres de sa maison, exerçait les fonctions de censeur, réprima par des édits sévères la licence du théâtre, où le peuple avait outragé le consulaire Pomponius, auteur de poëmes destinés à la scène, et plusieurs femmes illustres. Il mit un frein à la cruauté des usuriers, en leur défendant de prêter aux fils de famille des sommes remboursables à la mort de leurs pères. Il détourna les eaux des monts Simbruins et les amena dans Rome. Il

1. C'est ce jeu que Virgile décrit dans l'Énéide, V, 545 et suiv.

ajouta de nouveaux caractères à l'écriture, et les fit adopter, se fondant sur ce que l'alphabet grec n'était pas non plus sorti complet des mains de ses inventeurs.

XIV. Les Égyptiens surent les premiers représenter la pensée avec des figures d'animaux, et les plus anciens monuments de l'esprit humain sont gravés sur la pierre. Ils s'attribuent aussi l'invention des lettres. Les Phéniciens, disent-ils, plus puissants sur mer, les portèrent dans la Grèce, et eurent le renom d'avoir trouvé ce qu'ils avaient reçu. La tradition veut en effet que Cadmus, arrivé sur une flotte de Phénicie, les ait enseignées aux Grecs encore barbares. Quelques-uns prétendent que Cécrops l'Athénien, ou Linus le Thébain, ou, au temps de la guerre de Troie, Palamède d'Argos, en inventèrent seize, et que d'autres ensuite, principalement Simonide, ajoutèrent le reste. En Italie, les Étrusques les reçurent du Corinthien Démarate, et les Aborigènes de l'Arcadien Évandre; et l'on voit que nos lettres ont la forme des plus anciens caractères grecs. Au commencement aussi nous en eûmes peu; le nombre fut augmenté plus tard. Claude, d'après cet exemple, en ajouta trois, qui employées sous son règne et tombées depuis en désuétude, se voient encore aujourd'hui sur les tables d'airain posées dans les temples et les places pour donner à tous la connaissance des actes publics.

XV. Il appela ensuite la délibération du sénat sur le collège des aruspices. « Il ne fallait pas, disait-il, laisser périr par négligence le plus ancien des arts cultivés en Italie. Souvent, dans les calamités publiques, on y avait eu recours; et les cérémonies sacrées, rétablies à la voix des aruspices, avaient été plus religieusement observées. Les premières familles d'Étrurie, soit d'elles-mêmes, soit par le conseil du sénat romain, avaient gardé et transmis à leurs descendants le dépôt de cette science; zèle bien refroidi maintenant par l'indifférence du siècle pour les connaissances utiles, et par l'invasion des superstitions étrangères [1]. Sans doute l'état présent de l'empire était florissant; mais c'était une reconnaissance justement due à la bonté des dieux, de ne pas mettre en oubli dans la prospérité les rites pratiqués dans les temps difficiles. » Un sénatus-consulte chargea les pontifes de juger ce qu'il fallait conserver et affermir dans l'institution des aruspices.

1. Le culte de Sérapis, le judaïsme, et cette religion plus pure et plus spirituelle qui devait détrôner tous les dieux de l'empire.

XVI. La même année, les Chérusques nous demandèrent un roi. Leur noblesse avait péri dans les guerres civiles, et il ne restait de la race royale qu'un seul rejeton, nommé Italicus, que l'on gardait à Rome. Ce prince avait pour père Flavius, frère d'Arminius. Sa mère était fille de Cattumère, chef des Cattes. Bien fait de sa personne, il savait manier les armes et monter à cheval, à la manière de son pays aussi bien qu'à la nôtre. Claude lui donne de l'argent, des gardes, et l'exhorte à reprendre, avec une noble fierté, le rang de ses ancêtres. « Il sera le premier qui, né à Rome, et l'ayant habitée comme citoyen, non comme otage, en soit sorti pour occuper un trône étranger. » Son arrivée fit d'abord la joie de la nation, d'autant plus que, n'étant prévenu d'aucun esprit de parti, il régnait avec une impartiale équité. On se pressait à sa cour; il était entouré de respects; tantôt se montrant affable et tempérant, ce qui ne déplaît à personne, plus souvent encore se livrant au vin et aux autres excès, ce qui plaît tant aux barbares. Déjà les contrées limitrophes, déjà même les pays éloignés retentissaient de son nom, lorsque, jaloux de sa puissance, les factieux qui avaient brillé à la faveur des troubles se retirent chez les peuples voisins et les prennent à témoin que c'en est fait de l'antique liberté des Germains, et que Rome triomphe. « Leur patrie n'avait donc pas enfanté un homme qui fût digne du rang suprême! Il fallait que le fils d'un espion, d'un Flavius, fût imposé à tant de braves! En vain on invoquait le nom d'Arminius : ah! le propre fils de ce héros, nourri dans une terre ennemie[1], vînt-il pour régner, on devait craindre un homme que l'éducation, la servitude, le genre de vie, enfin tout eût infecté des poisons de l'étranger. Mais si c'était l'esprit de son père qu'Italicus apportait sur le trône, qui fut, plus que ce père, l'implacable ennemi de sa patrie et de ses dieux domestiques?»

XVII. A la faveur de tels discours, ils parvinrent à rassembler des forces nombreuses. Italicus n'avait pas moins de partisans; « car enfin, disaient-ils, ce n'était pas de vive force qu'il était entré dans le pays : on l'avait appelé. Puisqu'il était le premier par la naissance, il fallait au moins éprouver sa valeur, et voir s'il serait digne de son oncle Arminius, de son aïeul Cattumère. Pourquoi rougirait-on de son père? Engagé envers Rome par la volonté des Germains, qu'avait-il fait que

1 Le fils d'Arminius avait été réellement élevé à Ravenne.

de garder sa foi? La liberté n'était qu'un vain prétexte dont se couvraient des factieux qui, nés pour être la honte de leur famille et le fléau de leur patrie, n'avaient d'espoir que dans la discorde. » La multitude applaudissait avec transport à ces discours. Un grand combat fut livré entre les barbares, et le roi demeura vainqueur. Bientôt l'orgueil de la bonne fortune en fit un tyran. Chassé par les siens, rétabli par le secours des Lombards, ses succès et ses revers affaiblirent également la puissance des Chérusques.

XVIII. Dans le même temps, les Cauques, exempts de troubles intérieurs et enhardis par la mort de Sanquinius, firent, avant l'arrivée de Corbulon, des incursions dans la basse Germanie. Leur chef était Gannascus, Canninéfate d'origine, qui, longtemps auxiliaire dans nos armées, ensuite transfuge, exerçait la piraterie avec des vaisseaux légers, et ravageait surtout les côtes habitées par les Gaulois, qu'il savait riches et peu guerriers. Mais Corbulon entra dans la province. Là, déployant un zèle payé bientôt par la gloire (car cette campagne fut le commencement de sa renommée), il fit descendre les galères par le Rhin, et les autres navires par les canaux et les lacs, suivant la navigation à laquelle ils étaient propres. Après avoir submergé les barques ennemies et chassé au loin Gannascus, voyant la paix suffisamment rétablie, il s'occupa de ramener à l'ancienne discipline les légions, qui ne connaissaient plus les travaux ni la fatigue, et ne prenaient plaisir qu'au pillage. Il défendit de s'écarter dans les marches, de combattre sans son ordre. Garde, veilles, service de jour et de nuit, désormais tout se fit en armes. Deux soldats furent, dit-on, punis de mort pour avoir travaillé aux retranchements, l'un sans être armé, l'autre armé seulement du poignard : exemples d'une rigueur excessive, controuvés peut-être, mais dont le récit n'en atteste pas moins la sévérité du général. Certes il dut être ferme et inexorable pour les grandes fautes, celui qu'on supposait si rigoureux pour les plus légères.

XIX. Au reste, la terreur de cette discipline produisit sur nous et sur l'ennemi deux effets opposés : elle accrut le courage des Romains; elle brisa l'orgueil des barbares. Les Frisons, toujours rebelles ou prêts à le devenir depuis la révolte qui avait commencé par la défaite d'Apronius, donnèrent des otages et se renfermèrent dans le territoire qui leur fut assigné par Corbulon. Ce général établit chez eux un sénat, des magistrats, des lois; et, pour s'assurer de leur obéissance, il

éleva une forteresse dans le pays. En même temps, il envoyait des émissaires chez les grands Cauques pour les solliciter à se soumettre, et pour tramer secrètement la perte de Gannascus. La ruse fut employée avec succès et sans honte contre un déserteur et un parjure. Mais la mort de ce chef irrita les Cauques; et Corbulon jetait parmi eux des semences de révolte. Aussi, reçues par le plus grand nombre avec enthousiasme, ces nouvelles inspiraient à quelques-uns des réflexions sinistres : « Pourquoi provoquer l'ennemi? les revers pèseront sur la république, les succès sur leur auteur. La paix s'effraye des noms éclatants, et un prince sans courage en est importuné. » Claude empêcha si bien toute entreprise nouvelle contre la Germanie, qu'il fit ramener les garnisons en deçà du Rhin.

XX. Corbulon campait déjà sur le territoire ennemi, lorsqu'il reçut cet ordre. A ce coup soudain, l'esprit combattu de mille pensées diverses, et craignant tout ensemble la colère de l'empereur, le mépris des barbares, les railleries des alliés, il ne prononça pourtant que ce peu de mots : « Heureux autrefois les généraux romains! » et il donna le signal de la retraite. Toutefois, pour arracher les soldats à l'oisiveté, il fit creuser entre la Meuse et le Rhin un canal de vingt-trois milles, destiné à donner une issue aux débordements de l'Océan. Claude, qui lui avait refusé l'occasion de vaincre, lui accorda cependant les ornements du triomphe. Bientôt après, Curtius Rufus obtint le même honneur pour avoir fait ouvrir une mine d'argent dans le pays de Mattium [1], entreprise qui rapporta peu et pendant peu de temps, mais qui coûta cher aux légions, condamnées à creuser des tranchées souterraines et à faire dans ces abîmes des travaux déjà pénibles à la clarté des cieux. Rebutés de tant de fatigues, et voyant qu'on endurait les mêmes maux dans d'autres provinces, les soldats composèrent secrètement une lettre, par laquelle l'empereur était prié, au nom des armées, d'accorder d'avance aux généraux qu'il nommerait les décorations triomphales.

XXI. Je me tairai sur l'origine de Curtius Rufus, que quelques-uns font naître d'un gladiateur. Je craindrais de répéter des mensonges; et le vrai même, j'ai quelque honte à le dire. Au sortir de l'adolescence, ayant suivi notre questeur en Afrique, il se trouvait dans la ville d'Adrumète. C'était vers le milieu du jour, et il se promenait seul sous les portiques dé-

1. Dans la Germanie, au delà du Rhin.

serts, lorsqu'une femme d'une taille plus qu'humaine apparut à ses yeux, et lui dit ces paroles : « C'est toi, Rufus, qui viendras un jour dans cette province comme proconsul. » Cette prédiction enfle ses espérances. Il retourne à Rome, et, par la faveur de ses amis et sa propre activité, il parvient à la questure. Bientôt, préféré aux plus nobles candidats, il est créé préteur par le suffrage du prince. Tibère, pour voiler la bassesse de sa naissance, dit que Curtius Rufus était le fils de ses œuvres. Il parvint depuis à une longue vieillesse; et, tristement servile auprès des grands, hautain envers les petits, capricieux avec ses égaux, il obtint le consulat, les ornements du triomphe, et enfin le gouvernement de l'Afrique. Il acheva, en y mourant, de vérifier l'annonce de sa destinée.

XXII. Cependant, à Rome, un chevalier nommé Cn. Novius, sans motif connu alors ou qu'on ait pu découvrir depuis, fut trouvé avec un poignard dans la foule de ceux qui venaient saluer le prince. Déchiré par la torture, il s'avoua coupable, sans révéler de complices; on ignore s'il en avait dont il cachât les noms. Sous les mêmes consuls, P. Dolabella proposa qu'il fût donné tous les ans un spectacle de gladiateurs aux frais de ceux qui obtiendraient la questure. Du temps de nos ancêtres, cette dignité était le prix de la vertu, et tout citoyen qui se sentait du mérite pouvait demander les magistratures. L'âge même n'était pas fixé, et rien n'empêchait que, dès la première jeunesse, on ne fût consul ou dictateur. La questure fut instituée sous les rois, comme on le voit par la loi curiate[1] que Brutus renouvela. Le droit d'élire à cette charge demeura aux consuls, jusqu'aux temps où le peuple la conféra comme les autres honneurs. Les premiers questeurs qu'il nomma furent Valérius Potitus et Mamercus Émilius, soixante-trois ans après l'expulsion des Tarquins; ils devaient accompagner les généraux à la guerre. Les affaires se multipliant chaque jour, on en ajouta deux pour la ville. Le nombre en fut doublé lorsqu'aux tributs que payait déjà l'Italie se joignirent les revenus des provinces. Sylla, par une loi, le porta

1. On appelait *loi curiate* l'acte par lequel le peuple, assemblé en curies, confirmait un testament ou une adoption, et celui par lequel il attribuait aux magistrats le commandement militaire, *imperium;* acte sans lequel ils ne possédaient que l'autorité civile, *potestas*. Il s'agit ici de la loi qui réglait le pouvoir des rois et qui était renouvelée à chaque règne; Brutus la renouvela aussi, afin de conférer aux consuls les mêmes pouvoirs qu'avaient eus les rois auxquels ils succédaient.

jusqu'à vingt, afin qu'ils servissent à recruter le sénat, auquel il avait attribué les jugements[1]. Plus tard, les jugements furent rendus aux chevaliers. Mais toujours la questure, qu'elle fût obtenue par le mérite ou accordée par la faveur, était donnée gratuitement, jusqu'à l'époque où, sur la proposition de Dolabella, on commença de la vendre.

XXIII. Sous le consulat d'Aulus Vitellius et de L. Vipstanus, il fut question de compléter le sénat. Les principaux habitants de la Gaule chevelue[2], qui depuis longtemps avaient obtenu des traités et le titre de citoyens, désiraient avoir dans Rome le droit de parvenir aux honneurs. Cette demande excita de vives discussions et fut débattue avec chaleur devant le prince. On soutenait « que l'Italie n'était pas assez épuisée pour ne pouvoir fournir un sénat à sa capitale. Les seuls enfants de Rome, avec les peuples de son sang, y suffisaient jadis; et certes on n'avait pas à rougir de l'ancienne république : on citait encore les prodiges de gloire et de vertu qui, sous ces mœurs antiques, avaient illustré le caractère romain. Était-ce donc peu que des Vénètes et des Insubriens eussent fait irruption dans le sénat; et fallait-il y faire entrer en quelque sorte la captivité elle-même avec cette foule d'étrangers? A quels honneurs pourraient désormais prétendre ce qui restait de nobles et les sénateurs pauvres du Latium? Ils allaient tout envahir, ces riches dont les aïeuls et les bisaïeuls, à la tête des nations ennemies, avaient massacré nos légions, assiégé le grand César auprès d'Alise. Ces injures étaient récentes : que serait-ce si on se rappelait le Capitole et la citadelle presque renversés par les mains de ces mêmes Gaulois? Qu'ils jouissent, après cela, du nom de citoyens; mais les décorations sénatoriales, mais les ornements des magistratures, qu'ils ne fussent pas ainsi prostitués. »

XXIV. Le prince fut peu touché de ces raisons. Il y répondit sur-le-champ; et, après avoir convoqué le sénat, il les combattit encore par ce discours[3] : « Mes ancêtres, dont le

1. L'an de Rome 672, Sylla rendit une loi qui admettait les seuls sénateurs à siéger comme juges dans les tribunaux.

2. On appelait ainsi la Gaule transalpine, à cause de l'usage où étaient les habitants de porter les cheveux longs. La Gaule cisalpine était nommée *togata*, parce qu'on y avait adopté la toge romaine.

3. Le discours même de Claude existe presque entier, gravé sur des tables de bronze découvertes à Lyon en 1528, et que l'on conserve dans cette ville.

plus ancien, Clausus, né parmi les Sabins, reçut tout à la fois et le droit de cité romaine et le titre de patricien, semblent m'exhorter à suivre la même politique en transportant ici tout ce qu'il y a d'illustre dans les autres pays. Je ne puis ignorer qu'Albe nous a donné les Jules, Camérie les Coruncanius, Tusculum les Porcius, et, sans remonter si haut, que l'Étrurie, la Lucanie, l'Italie entière, ont fourni des sénateurs. Enfin, en reculant jusqu'aux Alpes les bornes de cette contrée, ce ne sont plus seulement des hommes, mais des nations et de vastes territoires que Rome a voulu associer à son nom. La paix intérieure fut assurée, et notre puissance affermie au dehors, quand les peuples d'au delà du Pô firent partie de la cité, quand la distribution de nos légions dans tout l'univers eut servi de prétexte pour y admettre les meilleurs guerriers des provinces, et remédier ainsi à l'épuisement de l'empire. Est-on fâché que les Balbus soient venus d'Espagne, et d'autres familles non moins illustres, de la Gaule narbonnaise? Leurs descendants sont parmi nous, et leur amour pour cette patrie ne le cède point au nôtre. Pourquoi Lacédémone et Athènes, si puissantes par les armes, ont-elles péri, si ce n'est pour avoir repoussé les vaincus comme des étrangers? Honneur à la sagesse de Romulus notre fondateur, qui tant de fois vit ses voisins en un seul jour ennemis et citoyens! Des étrangers ont régné sur nous. Des fils d'affranchis obtiennent les magistratures : et ce n'est point une innovation, comme on le croit faussement; l'ancienne république en a vu de nombreux exemples. Nous avons combattu, dit-on, avec les Sénonais. Jamais sans doute les Èques et les Volsques ne rangèrent contre nous une armée en bataille! Nous avons été pris par les Gaulois. Mais nous avons donné des otages aux Étrusques, et nous avons passé sous le joug des Samnites. Et cependant rappelons-nous toutes les guerres; aucune ne fut plus promptement terminée que celle des Gaulois, et rien n'a depuis altéré la paix. Déjà les mœurs, les arts, les alliances, les confondent avec nous; qu'ils nous apportent aussi leurs richesses et leur or, plutôt que d'en jouir seuls. Pères conscrits, les plus anciennes institutions furent nouvelles autrefois. Le peuple fut admis aux magistratures après les patriciens, les Latins après le peuple, les autres nations d'Italie après les Latins. Notre décret vieillira comme le reste, et ce que nous justifions aujourd'hui par des exemples servira d'exemple à son tour. »

XXV. Un sénatus-consulte fut rendu sur le discours du

prince, et les Éduens reçurent les premiers le droit de siéger dans le sénat. Cette distinction fut accordée à l'ancienneté de leur alliance, et au nom de frères des Romains, qu'ils prennent seuls parmi tous les Gaulois. A la même époque, le prince éleva les sénateurs les plus anciens, ou dont les pères s'étaient le plus illustrés, à la dignité de patriciens. Il restait peu des familles patriciennes de première et de seconde création, instituées par Romulus et par Brutus ; et celles qu'avaient ajoutées le dictateur César par la loi Cassia, l'empereur Auguste par la loi Sénia, étaient aussi presque éteintes. Cette partie des fonctions de la censure avait quelque chose de populaire, et Claude s'en acquittait avec joie. Plus inquiet sur les moyens de purger le sénat des membres déshonorés, il eut recours à un tempérament doux et nouvellement imaginé, plutôt qu'à la sévérité des anciens temps. Il dit que c'était à chacun d'interroger sa conscience et de demander à n'être plus sénateur; que cette faculté s'obtiendrait sans peine, et qu'il présenterait les expulsions sans les distinguer des retraites volontaires, afin que la justice des censeurs, confondue avec celle qu'on se ferait à soi-même, en devînt moins flétrissante. A cette occasion, le consul Vipstanus proposa de décerner à Claude le nom de père du sénat. Celui de père de la patrie était à son gré devenu trop vulgaire, et des services nouveaux voulaient être honorés par des titres nouveaux. Mais le prince arrêta lui-même le zèle du consul : il trouva que c'était pousser trop loin la flatterie. Il fit la clôture du lustre, où l'on compta six millions neuf cent quarante-quatre mille citoyens. C'est vers ce temps qu'il cessa d'ignorer la honte de sa maison : il fut forcé d'ouvrir les yeux et de punir les débordements de sa femme, en attendant qu'un autre mariage mît l'inceste en son lit.

XXVI. Dégoûtée de l'adultère, dont la facilité émoussait le plaisir, déjà Messaline courait à des voluptés inconnues, lorsque de son côté Silius, poussé par un délire fatal, ou cherchant dans le péril même un remède contre le péril, la pressa de renoncer à la dissimulation. « Ils n'en étaient pas venus à ce point, lui disait-il, pour attendre que le prince mourût de vieillesse : l'innocence pouvait se passer de complots ; mais le crime, et le crime public, n'avait de ressource que dans l'audace. Des craintes communes leur assuraient des complices; lui-même, sans femme, sans enfants, offrait d'adopter Britannicus en épousant Messaline : elle ne perdrait rien de son

pouvoir, et elle gagnerait de la sécurité, s'ils prévenaient Claude, aussi prompt à s'irriter que facile à surprendre. » Elle reçut froidement cette proposition, non par attachement à son mari, mais dans la crainte que Silius, parvenu au rang suprême, ne méprisât une femme adultère, et, après avoir approuvé le forfait au temps du danger, ne le payât bientôt du prix qu'il méritait. Toutefois le nom d'épouse irrita ses désirs, à cause de la grandeur du scandale, dernier plaisir pour ceux qui ont abusé de tous les autres. Elle n'attendit que le départ de Claude, qui allait à Ostie pour un sacrifice, et elle célébra son mariage avec toutes les solennités ordinaires.

XXVII. Sans doute il paraîtra fabuleux que, dans une ville qui sait tout et ne tait rien, l'insouciance du péril ait pu aller à ce point chez aucun mortel, et, à plus forte raison, qu'un consul désigné ait contracté avec la femme du prince, à un jour marqué, devant des témoins appelés pour sceller un tel acte, l'union destinée à perpétuer les familles; que cette femme ait entendu les paroles des auspices, reçu le voile nuptial, sacrifié aux dieux, pris place à une table entourée de convives; qu'ensuite soient venus les baisers, les embrassements, la nuit, enfin, passée entre eux dans toutes les libertés de l'hymen. Cependant je ne donne rien à l'amour du merveilleux : les faits que je raconte, je les ai entendus de la bouche de nos vieillards ou lus dans les écrits du temps.

XXVIII. A cette scène, la maison du prince avait frémi d'horreur. On entendait surtout ceux qui, possédant le pouvoir, avaient le plus à craindre d'une révolution, exhaler leur colère, non plus en murmures secrets, mais hautement et à découvert. « Au moins, disaient-ils, quand un histrion [1] foulait insolemment la couche impériale, s'il outrageait le prince, il ne le détrônait pas. Mais un jeune patricien, distingué par la noblesse de ses traits, la force de son esprit, et qui bientôt sera consul, nourrit assurément de plus hautes espérances. Eh! qui ne voit trop quel pas reste à faire après un tel mariage? » Toutefois ils sentaient quelques alarmes en songeant à la stupidité de Claude, esclave de sa femme, et aux meurtres sans nombre commandés par Messaline. D'un autre côté, la faiblesse même du prince les rassurait : s'ils la subjuguaient une fois par le récit d'un crime si énorme, il était possible que Messaline fût condamnée et punie avant d'être jugée. Le point

1. Le pantomime Mnester.

important était que sa défense ne fût pas entendue, et que les oreilles de Claude fussent fermées même à ses aveux.

XXIX. D'abord Calliste, dont j'ai parlé à l'occasion du meurtre de Caïus, Narcisse, instrument de celui d'Appius [1], et Pallas, qui était alors au plus haut période de sa faveur, délibérèrent si, par de secrètes menaces, ils n'arracheraient pas Messaline à son amour pour Silius, en taisant d'ailleurs tout le reste. Ensuite, dans la crainte de se perdre eux-mêmes, Pallas et Calliste abandonnèrent l'entreprise, Pallas par lâcheté, Calliste par prudence : il avait appris à l'ancienne cour que l'adresse réussit mieux que la vigueur, à qui veut maintenir son crédit. Narcisse persista : seulement il eut la précaution de ne pas dire un mot qui fît pressentir à Messaline l'accusation ni l'accusateur, et il épia les occasions. Comme le prince tardait à revenir d'Ostie, il s'assure de deux courtisanes qui servaient habituellement à ses plaisirs; et, joignant aux largesses et aux promesses l'espérance d'un plus grand pouvoir quand il n'y aurait plus d'épouse, il les détermine à se charger de la délation.

XXX. Calpurnie (c'était le nom d'une de ces femmes), admise à l'audience secrète du prince, tombe à ses genoux, et s'écrie que Messaline est mariée à Silius. Puis elle s'adresse à Cléopatre, qui, debout près de là, n'attendait que cette question, et lui demande si elle en est instruite. Sur sa réponse qu'elle le sait, Calpurnie conjure l'empereur d'appeler Narcisse. Celui-ci, implorant l'oubli du passé et le pardon du silence qu'il a gardé sur les Titius, les Vectius, les Plautius, déclare « qu'il ne vient pas même en ce moment dénoncer des adultères, ni engager le prince à redemander sa maison, ses esclaves, tous les ornements de sa grandeur; ah ! plutôt, que le ravisseur jouît des biens, mais qu'il rendît l'épouse, et qu'il déchirât l'acte de son mariage. Sais-tu, César, que tu es répudié? Le peuple, le sénat, l'armée, ont vu les noces de Silius, et, si tu ne te hâtes, le mari de Messaline est maître de Rome. »

XXXI. Alors Claude appelle les principaux de ses amis; et d'abord il interroge le préfet des vivres Turranius, ensuite Lusius Géta, commandant du prétoire. Enhardis par leur déposition, tous ceux qui environnaient le prince lui crient à

1. Messaline avait jeté un œil incestueux sur Appius Silanus, mari de sa mère. Repoussée comme elle devait l'être, elle résolut de se venger.

l'envi qu'il faut aller au camp, s'assurer des cohortes prétoriennes, pourvoir à sa sûreté avant de songer à la vengeance. C'est un fait assez constant que Claude, dans la frayeur dont son âme était bouleversée, demanda plusieurs fois lequel de lui ou de Silius était empereur ou simple particulier. On était alors au milieu de l'automne : Messaline, plus dissolue et plus abandonnée que jamais, donnait dans sa maison un simulacre de vendanges. On eût vu serrer les pressoirs, les cuves se remplir ; des femmes vêtues de peaux bondir comme les bacchantes dans leurs sacrifices ou dans les transports de leur délire; Messaline échevelée, secouant un thyrse, et près d'elle Silius couronné de lierre, tous deux chaussés du cothurne, agitant la tête au bruit d'un chœur lascif et tumultueux. On dit que, par une saillie de débauche, Vectius Valens étant monté sur un arbre très-haut, quelqu'un lui demanda ce qu'il voyait, et qu'il répondit : « Un orage furieux du côté d'Ostie ; » soit qu'un orage s'élevât en effet, ou qu'une parole jetée au hasard soit devenue le présage de l'événement.

XXXII. Cependant ce n'est plus un bruit vague, mais des courriers arrivant de divers côtés, qui annoncent que Claude, instruit de tout, accourt pour se venger. Messaline se retire aussitôt dans les jardins de Lucullus; Silius, pour déguiser ses craintes, alla vaquer aux affaires du Forum. Comme les autres se dispersaient à la hâte, des centurions surviennent et les chargent de chaînes, à mesurent qu'ils les trouvent dans les rues ou les découvrent dans leurs retraites. Messaline, malgré le trouble où la jette ce revers de fortune, prend la résolution hardie, et qui l'avait sauvée plus d'une fois, d'aller au-devant de son époux et de s'en faire voir. Elle ordonne à Britannicus et à Octavie de courir dans les bras de leur père, et elle prie Vibidia, la plus ancienne des vestales, de faire entendre sa voix au souverain pontife et d'implorer sa clémence. Elle-même, accompagnée en tout de trois personnes (telle est la solitude qu'un instant avait faite), traverse à pied toute la ville, et, montant sur un de ces chars grossiers dans lesquels on emporte les immondices des jardins, elle prend la route d'Ostie : spectacle qu'on vit sans la plaindre, tant l'horreur de ses crimes étouffait la pitié.

XXXIII. L'alarme n'était pas moindre du côté de César. Il se fiait peu au préfet Géta, esprit léger, aussi capable de mal que de bien. Narcisse, d'accord avec ceux qui partageaient ses craintes, déclare que l'unique salut de l'empereur est de re-

mettre, pour ce jour-là seul, le commandement des soldats à l'un de ses affranchis, et il offre de s'en charger; puis, craignant que, sur la route, les dispositions de Claude ne soient changées par L. Vitellius et Largus Cécina, il demande et prend une place dans la voiture qui les portait tous trois.

XXXIV. On a souvent raconté, depuis, qu'au milieu des exclamations contradictoires du prince, qui tantôt accusait les déréglements de sa femme, tantôt s'attendrissait au souvenir de leur union et du bas âge de leurs enfants, Vitellius ne dit jamais que ces deux mots : « O crime! ô forfait! » En vain Narcisse le pressa d'expliquer cette énigme et d'énoncer franchement sa pensée, il n'en put arracher que des réponses ambiguës et susceptibles de se prêter au sens qu'on y voudrait donner. L'exemple de Vitellius fut suivi par Cécina. Déjà cependant Messaline paraissait de loin, conjurant le prince à cris redoublés d'entendre la mère d'Octavie et de Britannicus; mais l'accusateur couvrait sa voix en rappelant Silius et son mariage. En même temps, pour distraire les yeux de Claude, il lui remit un mémoire où étaient retracées les débauches de sa femme. Quelques moments après, comme le prince entrait dans la ville, on voulut présenter à sa vue leurs communs enfants; mais Narcisse ordonna qu'on les fît retirer. Il ne réussit pas à écarter Vibidia, qui demandait, avec une amère énergie, qu'une épouse ne fût pas livrée à la mort sans avoir pu se défendre. Narcisse répondit que le prince l'entendrait, et qu'il lui serait permis de se justifier; qu'en attendant la vestale pouvait retourner à ses pieuses fonctions.

XXXV. Claude gardait un silence étrange en de pareils moments. Vitellius semblait ne rien savoir. Tout obéissait à l'affranchi. Narcisse fait ouvrir la maison du coupable et y mène l'empereur. Dès le vestibule, il lui montre l'image de Silius le père, conservée au mépris d'un sénatus-consulte; puis toutes les richesses des Nérons et des Drusus, devenues le prix de l'adultère. Enfin, voyant que sa colère allumée éclatait en menaces, il le transporte au camp, où l'on tenait déjà les soldats assemblés. Claude, inspiré par Narcisse, les harangue en peu de mots; car son indignation, quoique juste, était honteuse de se produire. Un long cri de fureur part aussitôt des cohortes : elles demandent le nom des coupables et leur punition. Amené devant le tribunal, Silius, sans chercher à se défendre ou à gagner du temps, pria qu'on hâtât sa mort. La même fermeté fit désirer un prompt trépas à plusieurs chevaliers romains

d'un rang illustre. Titius Proculus, auquel Silius avait confié la garde de Messaline, Vectius Valens, qui avouait tout et offrait des révélations, deux complices, Pompéius Urbicus et Saufellus Trogus, furent traînés au supplice par l'ordre de Claude. Décius Calpurnianus, préfet des gardes nocturnes, Sulpicius Rufus, intendant des jeux, et le sénateur Juncus Virgilianus, subirent la même peine.

XXXVI. Le seul Mnester donna lieu à quelque hésitation. Il criait au prince, en déchirant ses vêtements, « de regarder sur son corps les traces des verges; de se souvenir du commandement exprès par lequel lui-même l'avait soumis aux volontés de Messaline; que ce n'était point, comme d'autres, l'intérêt ou l'ambition, mais la nécessité, qui l'avait fait coupable; qu'il eût péri le premier, si l'empire fût tombé aux mains de Silius. » Ému par ces paroles, Claude penchait vers la pitié. Ses affranchis lui persuadèrent qu'après avoir immolé de si grandes victimes on ne devait pas épargner un histrion; que, volontaire ou forcé, l'attentat n'en était pas moins énorme. On n'admit pas même la justification du chevalier romain Traulus Montanus. C'était un jeune homme de mœurs honnêtes, mais d'une beauté remarquable, que Messaline avait appelé chez elle et chassé dès la première nuit, aussi capricieuse dans ses dégoûts que dans ses fantaisies. On fit grâce de la vie à Suilius Césoninus et à Plautius Latéranus. Ce dernier dut son salut aux services signalés de son oncle. Césoninus fut protégé par ses vices: il avait joué le rôle de femme dans cette abominable fête.

XXXVII. Cependant Messaline, retirée dans les jardins de Lucullus, cherchait à prolonger sa vie et dressait une requête suppliante, non sans un reste d'espérance, et avec des retours de colère; tant elle avait conservé d'orgueil en cet extrême danger. Si Narcisse n'eût hâté sa mort, le coup retombait sur l'accusateur. Claude, rentré dans son palais, et charmé par les délices d'un repas dont on avança l'heure, n'eut pas plus tôt les sens échauffés par le vin, qu'il ordonna qu'on allât dire à la malheureuse Messaline (c'est, dit-on, le terme qu'il employa) de venir le lendemain pour se justifier. Ces paroles firent comprendre que la colère refroidie faisait place à l'amour; et, en différant, on redoutait la nuit et le souvenir du lit conjugal. Narcisse sort brusquement, et signifie aux centurions et au tribun de garde d'aller tuer Messaline; que tel est l'ordre de l'empereur. L'affranchi Évodus fut chargé de les surveiller et

de presser l'exécution. Évodus court aux jardins, et, arrivé le premier, il trouve Messaline étendue par terre, et Lépida, sa mère, assise auprès d'elle. Le cœur de Lépida, fermé à sa fille tant que celle-ci fut heureuse, avait été vaincu par la pitié en ces moments suprêmes. Elle lui conseillait de ne pas attendre le fer d'un meurtrier, ajoutant que la vie avait passé pour elle, et qu'il ne lui restait plus qu'à honorer sa mort. Mais cette âme, corrompue par la débauche, était incapable d'un effort généreux. Elle s'abandonnait aux larmes et à des plaintes inutiles, quand les satellites forcèrent tout à coup la porte. Le tribun se présente en silence; l'affranchi, avec toute la bassesse d'un esclave, se répand en injures.

XXXVIII. Alors, pour la première fois, Messaline comprit sa destinée. Elle accepta un poignard, et, pendant que sa main tremblante l'approchait vainement de sa gorge et de son sein, le tribun la perça d'un coup d'épée. Sa mère obtint que son corps lui fût remis. Claude était encore à table quand on lui annonça que Messaline était morte, sans dire si c'était de sa main ou de celle d'un autre. Le prince, au lieu de s'en informer, demande à boire et achève tranquillement son repas. Même insensibilité les jours qui suivirent : il vit, sans donner un signe de haine ni de satisfaction, de colère ni de tristesse, et la joie des accusateurs, et les larmes de ses enfants. Le sénat contribua encore à effacer Messaline de sa mémoire, en ordonnant que son nom et ses images fussent ôtés de tous les lieux publics et particuliers. Narcisse reçut les ornements de la questure, faible accessoire d'une fortune qui surpassait celle de Calliste et de Pallas. Ainsi fut consommée une vengeance, juste sans doute, mais qui eut des suites affreuses, et ne fit que changer la scène de douleur qui affligeait l'empire.



LIVRE DOUZIÈME.

Ce livre contient un espace de six ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
802	49	C. Pompéius. Q. Véranius.
803	50	C. Antistius. M. Suilius.
804	51	Tib. Caudius César, V. Ser. Cornélius Orphitus.
805	52	P. Cornélius Sylla. L. Salvius Otho.
806	53	D. Junius Silanus. Q. Hatérius.
807	54	M. Asinius Marcellus. M. Acilius Aviola.

I. Le meurtre de Messaline bouleversa le palais. Les affranchis se disputaient à qui choisirait une épouse à Claude, impatient du célibat, et mari toujours dépendant. L'ambition des femmes n'était pas moins ardente. Naissance, beauté, richesse, elles faisaient tout valoir, et chacune étalait ses titres à un si noble hymen. Mais le choix indécis flottait surtout entre Lollia Paullina, fille du consulaire M. Lollius, et Agrippine, dont Germanicus était le père. Celle-ci avait Pallas pour appui; l'autre était soutenue par Calliste. Narcisse protégeait une troisième rivale, Élia Pétina, de la famille des Tubérons. Le prince penchait tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, suivant la dernière impression qu'il avait reçue. Voyant enfin qu'ils ne pouvaient s'accorder, il les réunit en conseil, enjoignant à chacun de dire son avis et de le motiver.

II. Narcisse alléguait en faveur de Pétina son ancien mariage avec le prince et le gage qui en restait (car Antonia était sa fille), ajoutant que le palais ne s'apercevrait d'aucun changement au retour d'une épouse déjà connue, qui certes n'aurait point pour Britannicus et Octavie, liés si étroitement

à son propre sang, la haine d'une marâtre. Calliste soutint qu'un long divorce l'avait condamnée pour toujours, et ne ferait qu'enfler son orgueil si elle rentrait au palais ; qu'il valait beaucoup mieux y appeler Lollia, qui, sans enfants, et par conséquent sans jalousie, servirait de mère à ceux de son époux. Pallas louait surtout, dans Agrippine, l'avantage d'associer à la famille impériale un petit-fils de Germanicus, bien digne d'une si haute fortune. Elle serait d'ailleurs le noble lien qui réunirait tous les descendants des Claudius, et une femme jeune encore, d'une fécondité éprouvée, ne porterait pas dans une autre maison l'illustration des Césars.

III. Cet avis prévalut, appuyé des séductions d'Agrippine, qui, profitant de son titre de nièce pour visiter à chaque instant son oncle, prit sur lui un tel empire que, préférée à ses rivales, et sans avoir encore le nom d'épouse, elle en exerçait déjà l'autorité. Une fois sûre de son mariage, elle porte ses vues plus loin, et songe à en conclure un second entre Domitius, qu'elle avait eu de Cn. Ahénobarbus, et Octavie, fille de l'empereur. Ce projet ne pouvait s'accomplir sans un crime : car Octavie était fiancée à Silanus ; et Claude, ajoutant à l'illustration dont brillait déjà ce jeune homme les ornements du triomphe et la magnificence d'un spectacle de gladiateurs, l'avait désigné d'avance à la faveur publique. Mais rien ne paraissait difficile avec un prince qui n'avait ni affection ni haine qui ne lui fût suggérée ou prescrite.

IV. Vitellius, couvrant son artificieuse servilité du nom de censeur, et habile à pressentir l'avénement des puissances nouvelles, s'engagea dans les intrigues d'Agrippine, afin de gagner ses bonnes grâces. Il se fit le calomniateur de Silanus, dont la sœur Julia Calvina, belle, il est vrai, et libre en ses manières, avait été peu auparavant épouse de son fils. Ce fut le fondement de l'accusation : il tourna en crime un amour fraternel innocent, mais indiscret. Claude prêtait l'oreille : sa tendresse pour sa fille le rendait facile à prévenir contre son gendre. Silanus, alors préteur, ignorait le complot, lorsque tout à coup il est chassé du sénat par édit de Vitellius, quoique le choix des sénateurs et la clôture du lustre fussent achevés depuis longtemps. Claude, de son côté, rompt l'alliance conclue, et Silanus est forcé d'abdiquer la préture. Il lui restait un jour d'exercice, qui fut rempli par Éprius Marcellus.

V. Sous le consulat de C. Pompéius et de Q. Véranius, le

mariage arrêté entre Claude et Agrippine avait déjà reçu la sanction de la publicité et d'un amour illicite. Toutefois ils n'osaient pas encore célébrer la cérémonie nuptiale, parce qu'il était sans exemple qu'une nièce fût devenue l'épouse de son oncle. On s'effrayait même de l'inceste, et on craignait, en bravant ce scrupule, d'attirer sur l'État quelque grand malheur. L'incertitude ne cessa que lorsque Vitellius eut pris sur lui de terminer l'affaire par un coup de son génie. Il demande à l'empereur s'il cédera aux ordres du peuple, à l'autorité du sénat; et, sur sa réponse qu'un citoyen ne peut résister seul à la volonté de tous, il le prie d'attendre dans son palais. Lui-même se rend au sénat; et, protestant qu'il s'agit des plus grands intérêts de la république, il obtient la permission de parler le premier. Aussitôt il expose « que les immenses travaux de César, travaux qui embrassent l'univers, lui rendent nécessaire un appui sur lequel il se repose des soins domestiques, pour veiller uniquement au bien général. Or, où l'âme d'un censeur trouverait-elle un délassement plus honnête que dans la société d'une épouse qui partage ses soucis et ses joies, à laquelle puisse ouvrir son cœur et confier ses jeunes enfants un prince qui n'a jamais connu les excès ni les plaisirs, mais qui, dès sa première jeunesse, s'est fait un devoir d'obéir aux lois? »

VI. Après cet exorde insinuant, qui fut reçu par les sénateurs avec un applaudissement universel, Vitellius, reprenant la parole, ajouta « que, puisque toutes les voix conseillaient le mariage du prince, il fallait lui choisir une femme distinguée par sa noblesse, sa fécondité, sa vertu; qu'Agrippine avait sans contredit une naissance supérieure à toute autre; qu'elle avait donné des preuves de fécondité, et que ses vertus répondaient à ce double avantage. Mais c'était, selon lui, une faveur signalée des dieux qu'elle fût veuve [1] : elle s'unirait libre à un prince qui n'avait jamais attenté aux droits d'un autre époux. Leurs pères avaient vu, ils avaient vu eux-mêmes des Césars enlever arbitrairement des femmes à leurs maris : combien cette violence était loin de la modération présente! Il était bon de régler par un grand exemple comment le prince devait recevoir une épouse. L'union entre l'oncle et la nièce est, dira-t-on, nouvelle parmi nous. Mais elle est consacrée

1. Agrippine était veuve de l'orateur Crispus Passiénus, qu'elle avait épousé après la mort de Cn. Domitius, père de Néron.

chez d'autres nations, et aucune loi ne la défend. Longtemps aussi les mariages entre cousins germains furent inconnus; ils ont fini par devenir fréquents. Les coutumes varient selon les intérêts; et la nouveauté d'aujourd'hui demain sera un usage. »

VII. Il ne manqua pas de sénateurs qui se précipitèrent à l'envi hors de l'assemblée, en protestant que, si César balançait, ils emploieraient la force. Une multitude confuse s'attroupe aussitôt, et répète à grands cris que le peuple romain forme les mêmes vœux. Claude, sans différer davantage, se présente aux félicitations du Forum; puis, s'étant rendu au sénat, il demande un décret qui autorise à l'avenir le mariage des oncles avec les filles de leurs frères. Un seul homme se rencontra cependant qui désirât former une telle union, T. Allédius Sévérus, chevalier romain : encore a-t-on dit que c'était pour plaire à Agrippine. Dès ce moment la révolution fut complète. Tout obéissait à une femme; mais cette femme n'était plus Messaline, faisant de la chose publique le jouet de ses caprices : on crut sentir la main d'un homme qui ramenait à soi les rênes de l'autorité. Agrippine portait au dehors un visage sévère et plus souvent hautain. Au dedans, ses mœurs n'outrageaient point la pudeur, à moins que ce ne fût au profit de l'ambition. Une soif insatiable de l'or se couvrait du prétexte de ménager des ressources au pouvoir.

VIII. Le jour du mariage, Silanus se donna la mort, soit qu'il eût conservé jusqu'à ce moment l'espérance de vivre, ou qu'il cherchât dans le choix de cette journée un contraste odieux. Sa sœur Calvina fut chassée d'Italie. Claude fit ajouter au décret que les pontifes célébreraient les cérémonies instituées par le roi Tullus, et feraient des expiations dans le bois sacré de Diane : grand sujet de risée, de voir quel temps on choisissait pour expier et punir un inceste. Cependant Agrippine, afin de ne pas se signaler uniquement par le mal, obtint pour Sénèque le rappel de l'exil et la dignité de préteur, persuadée que cet acte serait généralement applaudi à cause de l'éclat de ses talents, et bien aise que l'enfance de Domitius grandît sous un tel maître, dont les conseils pourraient d'ailleurs leur être utiles à tous deux pour arriver à la domination : car on croyait Sénèque dévoué à Agrippine par le souvenir du bienfait, ennemi de Claude par le ressentiment de l'injure.

IX. On résolut au reste de ne pas différer; et à force de pro-

messes on engagea le consul désigné, Memmius Pollio, à proposer un sénatus-consulte par lequel Claude serait prié de fiancer Octavie à Domitius. Leur âge ne s'y opposait pas, et c'était un chemin ouvert à de plus grands desseins. Pollio répète à peu près ce qu'avait dit Vitellius au sujet d'Agrippine. Octavie est fiancée, et Domitius, joignant à ses premiers titres ceux d'époux et de gendre, marche désormais l'égal de Britannicus, grâce aux intrigues de sa mère et à la politique des accusateurs de Messaline, qui craignaient que son fils ne la vengeât un jour.

X. Dans le même temps les ambassadeurs des Parthes, venus, comme je l'ai dit, pour demander Méherdate, furent admis à l'audience du sénat. Ils exposèrent « qu'ils n'ignoraient pas nos traités et qu'ils ne venaient point comme rebelles à la famille des Arsacides; qu'ils recouraient au fils de Vonon, au petit-fils de Phraate, contre la domination de Gotarzès, également insupportable à la noblesse et au peuple ; que, non content d'avoir assassiné frères, parents, étrangers, Gotarzès immolait maintenant les femmes enceintes et les enfants au berceau, tyran imbécile dans la paix, malheureux dans la guerre, qui voulait faire oublier sa lâcheté par ses barbaries. » Ils ajoutaient « que leur alliance avec nous était ancienne et contractée au nom de la nation; que nous devions secourir des amis qui, étant nos rivaux en force, nous cédaient par respect ; que, s'ils nous donnaient en otage les enfants de leurs rois, c'était afin de pouvoir, quand l'oppression lasserait leur patience, recourir au sénat et au prince, et leur demander un maître formé à notre école et plus digne de régner. »

XI. Tel fut à peu près le discours des ambassadeurs. Claude, à son tour, parla de la grandeur romaine et des hommages qu'elle recevait des Parthes, s'égalant à Auguste, auquel ils avaient déjà demandé un roi, et sans faire mention de Tibère, qui cependant leur avait aussi envoyé des souverains. Puis, s'adressant à Méherdate, qui était présent, il lui conseilla de voir, dans lui-même et dans son peuple, non un maître et des esclaves, mais un chef et des citoyens, et de pratiquer la clémence et la justice, vertus que leur nouveauté même ferait chérir des barbares. Enfin il se tourna vers les députés et fit l'éloge de Méherdate. « C'était, disait-il, un élève de Rome, et sa modération ne s'était pas encore démentie. Du reste il fallait supporter le caractère des rois, et l'on ne gagnait rien à en changer trop souvent. Rassasiée de gloire, Rome pouvait désormais souhai-

ter le repos même aux peuples étrangers. » C. Cassius, gouverneur de Syrie, fut chargé de conduire le jeune prince jusqu'aux rives de l'Euphrate.

XII. Cassius était alors le premier des Romains dans la science des lois. Je ne dis rien des talents militaires : on ne les connaît point dans cette inaction de la paix, qui tient au même rang l'homme de cœur et le lâche. Toutefois, autant qu'il était possible sans guerre, il faisait revivre l'ancienne discipline, exerçait continuellement les troupes, aussi actif, aussi vigilant que s'il eût eu l'ennemi en présence; c'est ainsi qu'il honorait ses ancêtres et le nom des Cassius, déjà célèbre parmi ces nations [1]. Il appelle tous ceux qui avaient voulu qu'on demandât le nouveau roi, et campe près de Zeugma [2], lieu où le passage du fleuve est le plus facile. Lorsque les principaux d'entre les Parthes, et Acbare, roi des Arabes, furent arrivés, il avertit Méherdate que le zèle des barbares, d'abord impétueux, languit si l'on diffère, ou se change en perfidie; qu'il fallait donc presser l'entreprise. Cet avis fut méprisé par la faute d'Acbare; et ce traître, abusant de l'inexpérience d'un jeune homme qui plaçait la grandeur dans les plaisirs, le retint longtemps à Édesse. En vain Carrhène les appelait et leur promettait un succès infaillible s'ils arrivaient promptement : au lieu d'aller droit en Mésopotamie, ils firent un détour et gagnèrent l'Arménie, alors peu praticable parce que l'hiver commençait.

XIII. Après de grandes fatigues au milieu des neiges et des montagnes, ils approchaient enfin des plaines, lorsqu'ils se joignirent aux troupes de Carrhène. Ils passent le Tigre et traversent l'Adiabénie, dont le roi Izatès, en apparence allié de Méherdate, penchait secrètement pour Gotarzès et le servait de meilleure foi. On prit, chemin faisant, Ninive, ancienne capitale de l'Assyrie, et Arbèle, château fameux par cette dernière bataille entre Darius et Alexandre, où la puissance des Perses fut abattue. Cependant Gotarzès était sur le mont Sambulos, offrant des vœux aux divinités du lieu. Le culte principal est celui d'Hercule. Ce dieu, à de certaines epoques,

1. Cassius, qui fut depuis l'un des meurtriers de César, avait défendu la Syrie contre les Parthes, après la défaite de Crassus, dont il était questeur.

2. Le mot grec *Zeugma* veut dire pont, et plusieurs auteurs rapportent qu'Alexandre en fit construire un en cet endroit pour passer l'Euphrate : une ville bâtie à côté en emprunta le nom.

avertit ses prêtres, pendant leur sommeil, de tenir auprès du temple des chevaux équipés pour la chasse. Sitôt qu'on a mis sur ces chevaux des carquois garnis de flèches, ils se répandent dans les bois, et à l'entrée de la nuit ils reviennent tout hors d'haleine, rapportant les carquois vides. Le dieu, par une nouvelle apparition nocturne, indique les chemins qu'il a parcourus dans la forêt, et l'on y trouve les animaux étendus de côté et d'autre.

XIV. Au reste Gotarzès, dont l'armée n'était pas encore assez nombreuse, se couvrait du fleuve Corma comme d'un rempart. Là, malgré les insultes et les défis par lesquels on le provoquait au combat, il temporisait, changeait de positions, envoyait des corrupteurs acheter la trahison dans les rangs ennemis. Bientôt Izatès, et ensuite Acbare, se retirèrent avec les Adiabéniens et les Arabes : telle est l'inconstance de ces peuples; et l'expérience a prouvé d'ailleurs que les barbares aiment à nous demander des rois bien plus qu'à les garder. Méherdate, privé de si puissants auxiliaires et craignant la défection des autres, prit le seul parti qui lui restât, celui de s'en remettre à la fortune et de hasarder une bataille. Gotarzès, enhardi par l'affaiblissement de l'ennemi, ne la refusa point. Le choc fut sanglant et le succès douteux, jusqu'au moment où Carrhène, ayant renversé tout ce qui était devant lui, se laissa emporter trop loin et fut enveloppé par des troupes fraîches. Alors tout fut désespéré; et Méherdate, s'étant fié aux promesses de Parrhace, client de son père, fut enchaîné par cet ami perfide, et livré au vainquer. Celui-ci, après l'avoir désavoué pour son parent, pour un Arsacide, et traité d'étranger et de Romain, lui fait couper les oreilles et le laisse vivre pour être un monument de sa clémence et de notre honte. Gotarzès mourut ensuite de maladie, et Vonon, alors gouverneur des Mèdes, fut appelé au trône. Ni prospérités ni revers n'ont rendu célèbre le nom de ce nouveau roi. Son règne fut court et sans gloire, et la couronne des Parthes fut donnée après lui à son fils Vologèse.

XV. Mithridate, roi détrôné du Bosphore, errait de pays en pays, lorsqu'il sut que le général romain Didius était absent avec l'élite de son armée, et qu'il ne restait pour garder le Bosphore que le nouveau roi Cotys, jeune homme sans expérience, et un petit nombre de cohortes commandées par un simple chevalier romain, Julius Aquila. Plein de mépris pour ces deux chefs, Mithridate appelle aux armes les nations voi-

sines, attire des transfuges; enfin, parvenu à former une armée, il chasse le roi des Dandarides[1] et s'empare de ses États. A cette nouvelle, qui menaçait le Bosphore d'une prochaine invasion, Aquila et Cotys, se défiant de leurs forces, et voyant que Zorsinès, roi des Siraques, avait recommencé les hostilités, cherchèrent aussi des appuis au dehors : ils députèrent vers Eunone, chef de la nation des Aorses. L'alliance ne fut pas difficile à conclure : Eunone avait à choisir entre la puissance romaine et le rebelle Mithridate. On convint qu'il fournirait de la cavalerie, et que les Romains assiégeraient les villes.

XVI. Alors on s'avance en bon ordre, ayant en tête et en queue les Aorses, et au centre nos cohortes avec les troupes du Bosphore, armées à la romaine. L'ennemi est repoussé, et l'on arrive à Soza, ville de la Dandarique, abandonnée par Mithridate, où, à cause des dispositions équivoques des habitants, on laissa garnison. Marchant ensuite contre les Siraques, on passe le fleuve Panda, et l'on investit la ville d'Uspé, située sur une éminence et défendue par des fossés et des murs. Mais ces murs, construits, au lieu de pierre, avec de la terre soutenue des deux côtés de claies et de branchages, ne pouvaient tenir contre un assaut. Nos tours, plus élevées, lançaient des torches et des javelines qui jetaient le désordre parmi les assiégés, et, si la nuit n'eût mis fin au combat, le siége eût été entrepris et achevé en un jour.

XVII. Le lendemain, des députés vinrent demander grâce pour les personnes libres et offrir dix mille esclaves. Les vainqueurs rejetèrent cette proposition : massacrer des gens reçus à merci eût été barbare; garder tant de prisonniers était difficile. On aima mieux qu'ils périssent par le droit de la guerre. Déjà les soldats avaient escaladé les murs : on leur donna le signal du carnage. Le sac d'Uspé intimida les autres villes. Elles ne voyaient plus de rempart assuré contre un vainqueur que n'arrêtaient ni armes ni retranchements, ni bois ni montagnes, ni fleuves ni murailles. Zorsinès réfléchit longtemps s'il risquerait le trône de ses pères pour la cause désespérée de Mithridate. Enfin l'intérêt de sa maison prévalut : il donna des

1. Strabon compte les *Dandari* parmi les Méotes, peuples Sauromates ou Sarmates, qui habitaient sur la côte orientale de la mer d'Azof (les Palus-Méotides), entre le Kuban et le Don ou Tanaïs. Il place dans les mêmes contrées les Aorses et les Siraques, répandus vers le midi, jusqu'aux monts Caucasiens.

otages et vint se prosterner devant la statue de César ; à la grande gloire de l'armée romaine, qui, par une suite de victoires non sanglantes, était parvenue jusqu'à trois journées du Tanaïs. Le retour fut moins heureux : quelques-uns des navires qui rapportaient les troupes par mer furent jetés sur le rivage de la Tauride, et enveloppés par les barbares, qui tuèrent un préfet de cohorte et plusieurs centurions.

XVIII. Cependant Mithridate, qui n'attendait plus rien des armes, délibérait à qui demander de la pitié. Traître, puis ennemi, son frère Cotys ne lui donnait que des craintes. Il n'y avait dans le pays aucun Romain d'une assez haute considération pour qu'on pût s'assurer dans les promesses qu'il ferait. Il se tourne vers Eunone, exempt à son égard de haine personnelle, et fort auprès de nous du crédit que donne une amitié récente. Il prend donc l'air et l'habit le plus conforme à sa fortune, entre dans le palais d'Eunone, et tombant à ses genoux : « Tu vois, dit-il, ce Mithridate que les Romains cherchent depuis tant d'années sur terre et sur mer : il se remet lui-même en tes mains. Dispose à ton gré du descendant du grand Achéménès[1] : ce titre est le seul bien que mes ennemis ne m'aient pas ravi. »

XIX. Le nom éclatant de Mithridate, l'inconstance des choses humaines, la dignité de cette prière, émurent Eunone. Il relève le suppliant, et le loue d'avoir choisi la nation des Aorses et l'intercession de leur roi pour demander son pardon. Aussitôt il envoie des députés vers Claude avec une lettre dont le sens était « que les premières alliances entre les empereurs romains et les monarques des plus puissantes nations avaient eu pour base leur commune grandeur ; qu'il y avait entre Claude et lui un lien de plus, celui de la victoire ; que c'était finir glorieusement la guerre, que de la terminer en pardonnant ; qu'ainsi on n'avait rien ôté à Zorsinès vaincu ; que, Mithridate étant plus coupable, Eunone ne demandait pour lui ni puissance ni trône, mais la vie et la faveur de n'être pas mené en triomphe. »

1. Mithridate, roi du Bosphore, étant issu du grand Mithridate, septième du nom, sa famille remontait jusqu'à Mithridate Ier, satrape de la Cappadoce maritime, pays plus connu dans la suite sous le nom du royaume de Pont. Or, Mithridate Ier descendait d'un certain Artabaze, regardé par quelques historiens comme un fils de Darius Hystaspes, roi de Perse ; et la tige des rois de Perse était Achéménès, aïeul (ou bisaïeul) de Cambyse, père de Cyrus.

XX. Les grandeurs étrangères trouvaient facilement grâce devant Claude. Il délibéra cependant s'il devait recevoir à merci un tel prisonnier, ou le réclamer les armes à la main. Le ressentiment et la vengeance conseillaient ce dernier parti. Mais on objecta mille inconvénients : « d'abord, la guerre dans un pays sans routes et sur une mer sans ports; ensuite des rois intrépides, des peuples errants, un sol stérile; enfin les ennuis de la lenteur, les dangers de la précipitation; peu de gloire si l'on était vainqueur, beaucoup de honte si l'on était repoussé. Pourquoi ne pas saisir ce qui était offert, et garder en exil un captif dont le supplice serait d'autant plus grand, que sa vie, dénuée de tout, se prolongerait davantage? » Convaincu par ces raisons, Claude écrivit à Eunone « que Mithridate avait mérité les dernières rigueurs, et que la force ne manquait pas aux Romains pour faire un grand exemple; mais qu'ils avaient appris de leurs ancêtres à montrer autant de clémence envers les suppliants que de vigueur contre les ennemis; qu'à l'égard du triomphe, on ne le gagnait que sur des peuples ou des rois qui ne fussent pas déchus. »

XXI. Mithridate, livré alors et conduit à Rome par Junius Cilo, procurateur du Pont, montra, dit-on, en parlant à Claude, une fierté plus haute que sa fortune. Voici ses paroles telles que la renommée les publia : « Je n'ai point été renvoyé vers toi, j'y suis revenu; si tu ne le crois pas, laisse-moi partir, et tâche de me reprendre. » Son visage conserva toute son intrépidité, lorsque, placé près des rostres et entouré de gardes, il fut offert aux regards du peuple. Les ornements consulaires furent décernés à Cilo, ceux de la préture à Julius Aquila.

XXII. Sous les mêmes consuls, Agrippine, implacable en ses haines, et mortelle ennemie de Lollia, qui lui avait disputé la main de Claude, lui chercha des crimes et un accusateur. Elle avait, disait-on, interrogé des astrologues et des magiciens, et consulté l'oracle d'Apollon de Claros sur le mariage du prince. Claude, sans entendre l'accusée, prononce son avis dans le sénat. Après un long exorde sur l'illustration de cette femme, qui était nièce de L. Volusius, petite-nièce de Messalinus Cotta, et qui avait eu Memmius Régulus pour époux (car il omettait à dessein son mariage avec l'empereur Caïus), il ajouta qu'il fallait réprimer des complots funestes à la république, et ôter au crime ses moyens de succès. Il proposa donc la confiscation des biens et le bannissement hors de l'Italie. Lollia fut exilée, et, sur son immense fortune, on lui laissa cinq millions

de sesterces[1]. Calpurnie, femme du premier rang, fut frappée à son tour, parce que le prince avait loué sa figure; éloge indifférent toutefois, où l'amour n'entrait pour rien : aussi la colère d'Agrippine n'alla-t-elle pas aux dernières violences. Quant à Lollia, un tribun fut envoyé pour la forcer à mourir. On condamna encore Cadius Rufus en vertu de la loi sur les concussions : il était accusé par les Bithyniens.

XXIII. La Gaule narbonnaise, distinguée par son respect envers le sénat, reçut en récompense un privilége réservé jusqu'alors à la Sicile : il fut permis aux sénateurs de cette province d'aller visiter leurs biens sans demander la permission du prince. Les Ituréens et les Juifs, dont les rois, Sohémus et Agrippa, venaient de mourir, furent réunis au gouvernement de Syrie. L'augure de Salut[2] était négligé depuis vingt-cinq ans : on ordonna qu'il fût pris de nouveau et continué dans la suite. Claude étendit le pomérium[3], d'après un ancien usage qui donnait à ceux qui avaient reculé les bornes de l'empire le droit d'agrandir aussi l'enceinte de la ville ; droit dont cependant aucun des généraux romains n'avait usé, même après les plus vastes conquêtes, si ce n'est Sylla et Auguste.

XXIV. Quelle fut, à cet égard, ou la vanité ou la gloire des rois, c'est un point sur lequel les traditions varient. Mais je ne crois pas inutile de connaître en quel lieu furent bâtis les premiers édifices, et quel pomérium fut marqué par Romulus. Le sillon tracé pour désigner l'enceinte de la place partait du marché aux bœufs, où nous voyons un taureau d'airain (à cause de la charrue traînée par cet animal), et ce sillon embrassait le grand autel d'Hercule. Ensuite, des pierres placées de distance en distance, en suivant le pied du mont Palatin, allaient d'abord à l'autel de Consus[4], puis aux anciennes Curies[5],

1. — 974 178 francs de notre monnaie.

2. Espèce de divination qu'on employait, lorsque la république était dans une paix complète, pour savoir si les dieux approuvaient qu'on leur en demandât la continuation.

3. « A s'en tenir à l'étymologie, dit Tite Live, I, XLIV, le mot *pomœrium* signifie ce qui est derrière les murs; mais on l'emploie pour désigner cet espace vide que les Étrusques consacraient en bâtissant une ville, et qui régnait tout à l'entour, tant en dedans qu'en dehors. Il n'était permis ni de le cultiver ni d'y bâtir. »

4. C'est ce dieu qu'on adorait aussi sous le nom de Neptune Équestre, et dont la fête servit de prétexte à l'enlèvement des Sabines.

5. Ces curies étaient des édifices où les membres de chacune des curies

enfin au petit temple des Lares et au *forum Romanum*. Quant au Capitole, on croit que c'est Tatius, et non Romulus, qui l'a enfermé dans la ville. Depuis, l'enceinte de Rome s'est accrue avec sa fortune. Les limites fixées par Claude sont faciles à connaître : elles sont marquées dans les actes publics.

XXV. Sous le consulat de C. Antistius et de M. Suilius, on employa le crédit de Pallas à hâter l'adoption de Domitius. Lié doublement aux intrigues d'Agrippine et par son mariage, dont il avait été le négociateur, et par l'adultère, où elle l'avait engagé depuis, l'affranchi pressait Claude « de songer aux intérêts de l'empire, de donner un appui à l'enfance de Britannicus. Ainsi l'empereur Auguste, quoiqu'il eût des petits-fils pour soutiens de sa maison, avait approché de son trône les enfants de sa femme; ainsi Tibère, ayant déjà un héritier de son sang, avait adopté Germanicus. Claude, à leur exemple, devait s'appuyer d'un jeune homme qui partageât les soins du rang suprême. » Vaincu par ces discours, Claude préfère à son propre fils Domitius, plus âgé de deux ans, et va répéter au sénat les raisons que son affranchi venait de lui donner. Les habiles remarquèrent qu'il n'y avait eu jusqu'alors aucune adoption dans la branche patricienne des Claudius, et que, depuis Attus Clausus, elle s'était perpétuée sans mélange.

XXVI. On adressa au prince des actions de grâces où la flatterie épuisa tous ses raffinements pour Domitius. Une loi fut rendue pour le faire passer dans la famille Claudia et l'appeler Néron; Agrippine fut décorée du surnom d'Augusta. Ces actes consommés, il n'y eut pas de cœur si dur que le sort de Britannicus ne touchât de pitié. Délaissé peu à peu, jusqu'à n'avoir plus un esclave pour le servir, il tournait en dérision les soins importuns de sa marâtre, dont il comprenait l'hypocrisie : car on prétend que son esprit ne manquait pas de vivacité, soit que la chose fût vraie, ou qu'il doive à la recommandation du malheur une renommée qu'il n'eut pas le temps de de justifier.

XXVII. Agrippine voulut aussi étaler son pouvoir aux yeux des peuples alliés. Elle obtint qu'on envoyât dans la ville des Ubiens, où elle était née, des vétérans et une colonie, à laquelle on donna son nom. Par une rencontre du hasard, c'é-

qui composaient le peuple romain offraient des sacrifices et prenaient des repas en commun, à certains jours réglés. On appelait vieilles les Curies qu'avait bâties Romulus.

tait son aïeul Agrippa qui, à l'époque où cette nation passa le Rhin, l'avait reçue dans notre alliance. Vers le même temps, une irruption des Cattes, accourus pour piller, jeta l'alarme dans la haute Germanie. Aussitôt le lieutenant L. Pomponius détache les cohortes des Vangions et des Némètes [1], soutenues par des cavaliers auxiliaires, avec ordre de prévenir les pillards, ou de tomber à l'improviste sur leurs bandes éparses. Les soldats secondèrent habilement les vues du général ; ils se divisèrent en deux corps, dont l'un prit à gauche, et trouva les barbares nouvellement revenus du butin. La débauche où ils s'étaient plongés et l'accablement du sommeil les rendirent faciles à envelopper. La joie fut accrue par la délivrance de quelques soldats de Varus, arrachés, après quarante ans, à la servitude.

XXVIII. Ceux qui s'étaient avancés à droite et par des chemins plus courts, rencontrant un ennemi qui osa combattre, en firent un plus grand carnage. Tous, chargés de gloire et de butin, revinrent au mont Taunus, où le général les attendait avec les légions, dans l'espoir que les Cattes, animés par la vengeance, lui fourniraient l'occasion de livrer une bataille. Ceux-ci, craignant d'être enfermés d'un côté par les Romains, de l'autre par les Chérusques, leurs éternels ennemis, envoyèrent à Rome des députés et des otages. Pomponius reçut les ornements du triomphe, et c'est, auprès de la postérité, le moindre titre d'une gloire dont il doit à ses vers la plus belle partie.

XXIX. A la même époque, le roi Vannius, imposé aux Suèves par Drusus César, fut chassé de ses États. Les premières années de son règne avaient été glorieuses et populaires. L'orgueil vint avec le temps, et arma contre lui la haine de ses voisins et les factions domestiques. Les auteurs de sa perte furent Vangion et Sidon, tous deux fils de sa sœur, et Vibillius, roi des Hermondures. Aucune prière ne put décider Claude à interposer ses armes dans cette querelle entre barbares. Il promit à Vannius un asile s'il était chassé ; et il écrivit à P. Atellius Hister, gouverneur de Pannonie, d'occuper la rive du Danube avec sa légion et des auxiliaires choisis dans le pays même, afin de protéger les vaincus et de tenir les vainqueurs en respect, de peur qu'énorgueillis par le succès

1. Nations venues de la Germanie transrhénane, et qui occupaient les pays de Worms et de Spire.

ils ne troublassent aussi la paix de notre empire. Car une multitude innombrable de Lygiens[1] accourait avec d'autres nations, attirées par le bruit des trésors que Vannius, pendant trente ans d'exactions, avait accumulés dans ce royaume. Vannius, avec l'infanterie qu'il avait à lui et la cavalerie que lui fournissaient les Sarmates Iazyges[2], était faible contre tant d'ennemis. Aussi résolut-il de se défendre dans ses places et de traîner la guerre en longueur.

XXX. Mais les Sarmates ne pouvaient souffrir l'ennui d'être assiégés. En courant les campagnes voisines, ils attirèrent de ce côté les Lygiens et les Hermondures, et le combat devint inévitable. Vannius quitte ses forteresses et perd une bataille, revers qui lui valut au moins l'éloge d'avoir payé de sa personne et reçu d'honorables blessures. Il gagna la flotte qui l'attendait sur le Danube. Bientôt après ses vassaux le suivirent, et reçurent dans la Pannonie des terres et un établissement. Vangion et Sidon se partagèrent le royaume, et nous gardèrent une foi inaltérable; très-aimés des peuples avant qu'ils fussent leurs maîtres, et (dirai-je par la faute de leur caractère, ou par le malheur de la domination?) encore plus haïs quand ils le furent devenus.

XXXI. C'est le temps ou le propréteur P. Ostorius arrivait dans la Bretagne, qu'il trouva pleine de troubles. Les ennemis avaient fait sur les terres de nos alliés une incursion d'autant plus furieuse qu'ils ne s'attendaient pas qu'un nouveau général avec une armée inconnue, et déjà en hiver, marcherait contre eux. Ostorius, qui savait combien les premiers événements ôtent ou donnent de confiance, vole avec les cohortes, tue ce qui résiste, poursuit les autres dispersés; puis, dans la crainte qu'ils ne se rallient, et afin de se prémunir contre une paix hostile et trompeuse qui ne laisserait de repos ni au général ni aux soldats, il s'apprête à désarmer les peuplades suspectes, et à les contenir, par une ligne de postes fortifiés, au delà des rivières d'Auvone et de Sabrine[3]. La résistance commença par les Icéniens, nation puissante et que les combats n'avaient point mutilée, parce qu'elle avait d'elle-même embrassé notre alliance. Soulevés par eux, les peuples d'alentour choisissent un champ de bataille entouré d'une terrasse rustique, avec une

1. Les Lygiens habitaient sur la Vistule.

2. Au nord des Palus-Méotides, entre le Tanaïs et le Borysthène.

3. La Saverne et probablement le Nen ou Nyne, qui passe à Northampton, et se jette dans la mer du Nord.

entrée si étroite que la cavalerie n'y pouvait pénétrer. Le général romain n'avait point amené les légions, cette force d'une armée : il entreprit toutefois, avec les seuls auxiliaires, d'emporter ces retranchements. Il distribue les postes aux cohortes, et tient la cavalerie elle-même prête à combattre à pied. Le signal donné, on fait brèche au rempart, et l'ennemi, emprisonné dans ses propres fortifications, est mis en désordre. Pressés par la conscience de leur rébellion, jointe à l'impossibilité de fuir, les barbares firent des prodiges de valeur. Dans ce combat, M. Ostorius, fils du général, mérita la couronne civique.

XXXII. Le désastre des Icéniens contint ceux qui balançaient entre la paix et la guerre, et l'armée fut conduite chez les Canges [1]. Les champs furent dévastés et l'on ramassa beaucoup de butin, sans que l'ennemi osât en venir aux mains, ou, s'il essaya par surprise d'entamer nos colonnes, on l'en fit repentir. Déjà on approchait de la mer qui est en face de l'Hibernie, lorsque des troubles survenus chez les Brigantes [2] rappelèrent le général, inébranlable dans la résolution de ne point tenter de nouvelles conquêtes qu'il n'eût assuré les anciennes. Le supplice d'un petit nombre de rebelles armés, et le pardon accordé aux autres, pacifièrent les Brigantes. Quant aux Silures [3], ni rigueur ni clémence ne put les ramener : ils continuèrent la guerre, et il fallut que des légions, campées au milieu d'eux, les pliassent au joug. Pour y mieux réussir, on conduisit à Camulodunum [4], sur les terres enlevées à l'ennemi, une forte colonie de vétérans. C'était un boulevard contre les rebelles, et une école où les alliés apprendraient à respecter les lois.

XXXIII. On marcha ensuite contre les Silures, dont l'intrépidité naturelle était doublée par leur confiance aux ressources de Caractacus, guerrier que beaucoup de revers, beaucoup de succès, avaient élevé si haut, qu'il éclipsait tous les autres chefs de la Bretagne. Il avait pour lui ses ruses et les piéges

1. Les Canges habitaient dans le nord du pays de Galles, près des Ordoviques.

2. Les Brigantes, au nord des Canges et des Ordoviques, s'étendaient d'une mer à l'autre, dans les comtés de Lancastre, de Cumberland, de Durham et d'York.

3. Les Silures habitaient le midi du pays de Galles, entre la Saverne et la mer d'Irlande.

4. Plusieurs pensent que c'est aujourd'hui Colchester.

du terrain, mais non la force des soldats : en conséquence, il transporte la guerre chez les Ordoviques, se recrute de tous ceux qui redoutaient la paix que nous donnons, et hasarde une action décisive, après avoir choisi un champ de bataille où l'accès, la retraite, tout fût danger pour nous, avantage pour les siens. Il occupait des montagnes escarpées, et, partout où la pente était plus douce, il avait entassé des pierres en forme de rempart. Au-devant coulait un fleuve dont les gués n'étaient pas sûrs, et des bataillons armés bordaient les retranchements.

XXXIV. Cependant les chefs de chaque nation parcourent les rangs, exhortent, encouragent, atténuant le danger, exagérant l'espérance, n'oubliant rien de ce qui peut animer au combat. Pour Caractacus, il volait de tous les côtés, s'écriant que ce jour, que cette bataille allait commencer l'affranchissement de la Bretagne ou son éternelle servitude. Il nommait aux guerriers ces héros leurs ancêtres, qui avaient chassé le dictateur César, et par qui, sauvés des haches et des tributs, ils conservaient à l'abri de l'outrage leurs femmes et leurs enfants. Pendant qu'ils parlaient de la sorte, l'armée applaudissait à grand bruit, et chacun jurait, par les dieux de sa tribu, que ni fer ni blessures ne le feraient reculer.

XXXV. Cet enthousiasme intimida le général romain. Un fleuve à traverser, un rempart à franchir, ces monts escarpés, ces lieux où l'œil ne découvrait que du fer et des soldats, tout ébranlait son courage. Mais l'armée demandait le combat : tous s'écriaient à l'envi qu'il n'est rien dont la valeur ne triomphe; et les préfets, les tribuns, tenant le même langage, échauffaient encore leur ardeur. Ostorius, ayant reconnu ce qui est accessible, ce qui ne l'est point, les fait avancer ainsi animés, et passe facilement la rivière. Parvenus au rempart, tant que l'on combattit avec des armes de trait, les blessés et les morts furent plus nombreux de notre côté; mais lorsque, à l'abri de la tortue, on eut démoli cet amas informe de pierres amoncelées, et que les deux armées furent aux prises sur le même terrain, les barbares reculèrent vers le sommet de leurs montagnes. Mais les troupes légères et l'infanterie pesamment armée y coururent après eux, celles-là en les harcelant à coups de traits, celles-ci en pressant, par une marche serrée, leurs bataillons rompus et en désordre. Car les Bretons n'avaient pour se couvrir ni casque ni cuirasse; et, s'ils essayaient de résister aux auxiliaires, ils tombaient sous l'épée et le javelot du légion-

naire; s'ils faisaient face aux légions, le sabre et les javelines des auxiliaires jonchaient la terre de leurs corps. Cette victoire fut éclatante : on prit la femme et la fille de Caractacus, et ses frères se rendirent à discrétion.

XXXVI. Le malheur appelle la trahison : Caractacus avait cru trouver un asile chez Cartismandua, reine des Brigantes; il fut chargé de fers et livré aux vainqueurs. C'était la neuvième année que la guerre durait en Bretagne. La renommée de ce chef, sortie des îles où elle était née, avait parcouru les provinces voisines et pénétré jusqu'en Italie. On était impatient de voir quel était ce guerrier qui, depuis tant d'années, bravait notre puissance. A Rome même le nom de Caractacus n'était pas sans éclat; et le prince, en voulant rehausser sa gloire, augmenta celle du vaincu. On convoque le peuple comme pour un spectacle extraordinaire; les cohortes prétoriennes sont rangées en armes dans la plaine qui est devant leur camp. Alors paraissent les vassaux du roi barbare, avec les ornements militaires, les colliers, les trophées conquis par lui sur les peuples voisins; viennent ensuite ses frères, sa femme et sa fille; enfin lui-même est offert aux regards. Les autres s'abaissèrent par crainte à des prières humiliantes; lui, sans courber son front, sans dire un mot pour implorer la pitié, arrivé devant le tribunal, parla en ces termes :

XXXVII. « Si ma modération dans la prospérité eût égalé ma naissance et ma fortune, j'aurais pu venir ici comme ami, jamais comme prisonnier; et toi-même tu n'aurais pas dédaigné l'alliance d'un prince issu d'illustres aïeux et souverain de plusieurs nations. Maintenant le sort ajoute à ta gloire tout ce qu'il ôte à la mienne. J'ai eu des chevaux, des soldats, des armes, des richesses : est-il surprenant que je ne les aie perdus que malgré moi? Si vous voulez commander à tous, ce n'est pas une raison pour que tous acceptent la servitude. Que je me fusse livré sans combat, ni ma fortune ni ta victoire n'auraient occupé la renommée : et même aujourd'hui mon supplice serait bientôt oublié. Mais si tu me laisses la vie, je serai une preuve éternelle de ta clémence. » Claude lui pardonna, ainsi qu'à sa femme et à ses frères. Dégagés de leurs fers, ils allèrent vers Agrippine, qu'on voyait assise à une petite distance sur un autre tribunal, et lui rendirent les mêmes hommages et les mêmes actions de grâce qu'à l'empereur; chose nouvelle assurément et opposée à l'esprit de nos ancêtres, de voir une femme siéger devant les enseignes romaines :

ses aïeux avaient conquis l'empire ; elle en revendiquait sa part.

XXXVIII. Le sénat fut ensuite convoqué, et l'on y fit de pompeux discours sur la prise de Caractacus, que l'on comparait aux anciennes prospérités du peuple romain, lorsque Scipion, Paul-Émile et les autres généraux montraient à ses regards Siphax, Persée et d'autres rois, captifs et enchaînés. Les ornements du triomphe furent décernés à Ostorius. Il n'avait eu jusqu'alors que des succès : bientôt sa fortune se démentit; soit que, délivré de Caractacus, et croyant la guerre terminée, il laissât la discipline se relâcher parmi nous ; soit que les ennemis, touchés du malheur d'un si grand roi, courussent à la vengeance avec un redoublement d'ardeur. Un préfet de camp et plusieurs cohortes légionnaires, restés chez les Silures pour y construire des forts, furent enveloppés ; et, si l'on ne fût promptement accouru des villages et des postes voisins, le massacre eût été général. Malgré ce secours, le préfet, huit centurions, et les plus braves soldats périrent. Peu de temps après, nos fourrageurs et la cavalerie envoyée pour les soutenir furent mis en déroute.

XXXIX. Ostorius fit sortir alors de l'infanterie légère; et cependant la fuite ne s'arrêtait pas encore. Il fallut que les légions soutinssent le combat. Leur masse plus solide rétablit l'égalité et bientôt nous donna l'avantage. Les ennemis s'enfuirent sans beaucoup de perte, parce que le jour baissait. Ce ne furent, depuis ce moment, que rencontres fortuites ou cherchées, et dont la plupart ressemblaient à des attaques de brigands. On se battait dans les bois, dans les marais, tumultuairement ou avec méthode, par vengeance ou pour faire du butin, par l'ordre des chefs ou à leur insu. Les plus acharnés étaient les Silures, qu'une parole du général romain, publiquement répétée, enflammait de colère. Il avait dit, en les comparant aux Sicambres, exterminés jadis et transportés dans la Gaule, qu'il fallait anéantir aussi jusqu'au nom des Silures. Deux cohortes, conduites par des préfets trop avides, pillaient sans précaution : ils les enlevèrent; et, en partageant avec les autres nations les dépouilles et les prisonniers, ils les entraînaient toutes à la révolte, lorsque, dévoré d'ennuis et d'inquiétudes, Ostorius mourut. Les ennemis s'en réjouirent, satisfaits de voir qu'à défaut de leur épée la guerre du moins eût consumé les jours d'un général qui n'était nullement à mépriser.

XL. Quand l'empereur eut appris la mort de son lieutenant, pour ne pas laisser la province sans chef, il mit à sa place A. Didius. Celui-ci, malgré sa diligence, ne trouva pas les choses dans l'état où Ostorius les avait laissées. Une légion commandée par Manlius Valens avait été battue dans l'intervalle; échec que les Bretons grossissaient pour effrayer le nouveau général, et dont lui-même exagéra l'importance, afin de se ménager ou plus de gloire, s'il le réparait, ou une excuse plus légitime, si l'ennemi conservait l'avantage. C'étaient encore les Silures qui nous avaient porté ce coup; et jusqu'à ce que Didius, accouru à la hâte, les eût repoussés, ils infestèrent au loin le pays. Depuis la prise de Caractacus, les barbares n'avaient pas de meilleur capitaine que Vénusius. J'ai déjà dit qu'il était de la nation des Brigantes. Fidèle à notre empire et défendu par nos armes tant qu'il fut l'époux de la reine Cartismandua, il ne fut pas plus tôt séparé d'elle par le divorce, ensuite par la guerre, qu'il devint aussitôt notre ennemi. La lutte fut d'abord entre eux seuls, et Cartismandua, par un adroit stratagème, fit prisonnier le frère et les parents de Vénusius. Indignés et redoutant l'ignominie d'obéir à une femme, les ennemis armèrent leur plus brave jeunesse, et fondirent sur les États de la reine. Nous l'avions prévu, et des cohortes envoyées à son secours livrèrent un rude combat, où la fortune, d'abord indécise, finit par nous être prospère. Une légion combattit avec le même succès sous les ordres de Césius Nasica : car Didius, appesanti par l'âge et rassasié d'honneurs, faisait la guerre par ses officiers, et se bornait à repousser l'ennemi. Ces événements eurent lieu en plusieurs années sous deux propréteurs, Ostorius et Didius. Je les ai réunis, de peur que séparés ils ne laissassent un souvenir trop fugitif. Je reviens à l'ordre des temps.

XLI. Sous le consulat de Cornélius Orphitus et le cinquième de Claude, on donna prématurément la robe virile à Néron, afin qu'il parût en état de prendre part aux affaires publiques. Le prince accorda facilement aux adulations des sénateurs que Néron prît possession du consulat à vingt ans, que jusque-là il eût le titre de consul désigné et le pouvoir proconsulaire hors de Rome, enfin qu'il fût nommé prince de la jeunesse. On fit de plus en son nom des libéralités au peuple et aux soldats; et, dans les jeux du cirque qui furent donnés pour lui gagner l'affection de la multitude, Britannicus parut avec la prétexte, et Néron avec la robe triomphale. Ainsi le peuple

romain put les contempler tous deux, revêtus, l'un des habits de l'enfance, l'autre des attributs du commandement, et pressentir à cette vue leurs futures destinées. Quelques centurions et quelques tribuns plaignaient le sort de Britannicus : on les éloigna par des motifs supposés, ou sous prétexte d'emplois honorables. On écarta même le peu d'affranchis qui lui eussent gardé jusqu'alors une foi incorruptible, et voici à quelle occasion. Un jour, les deux frères se rencontrant, Néron salua Britannicus par son nom, et celui-ci appela Néron, Domitius. Agrippine dénonce ce mot à son époux comme un signal de discorde, et s'en plaint amèrement. « On méprise, selon elle, une auguste adoption; on abroge dans l'intérieur du palais un acte conseillé par le sénat, ordonné par le peuple. Si l'on ne réprime la méchanceté des maîtres qui donnent ces leçons de haine, elle enfantera quelque malheur public. » Ces invectives furent pour Claude des accusations capitales. Il bannit ou fit mourir les plus vertueux instituteurs de son fils, et plaça près de lui des surveillants du choix de sa marâtre.

XLII. Toutefois Agrippine n'osait tenter les dernières entreprises, tant que les gardes prétoriennes resteraient confiées aux soins de Crispinus et de Géta, qu'elle croyait attachés à la mémoire et aux enfants de Messaline. Elle représente donc que la rivalité inévitable entre deux chefs divise les cohortes, et que, sous l'autorité d'un seul, la discipline serait plus ferme. Claude suivit le conseil de sa femme, et le prétoire fut mis sous les ordres de Burrus Afranius, guerrier distingué, mais qui savait trop de quelle main il tenait le commandement. Agrippine rehaussait de plus en plus l'éclat de sa propre grandeur. On la vit entrer au Capitole sur un char suspendu, privilége réservé de tout temps aux prêtres et aux images des dieux, et qui ajoutait aux respects du peuple pour une femme de ce rang, la seule jusqu'à nos jours qui ait été fille d'un César[1], sœur, épouse et mère d'empereurs[2]. Cependant le plus zélé de ses partisans, Vitellius, dans toute la force de son crédit, à la fin de sa carrière (tant la fortune des grands est incertaine), fut frappé d'une accusation. Le sénateur Junius Lupus le dénonçait comme coupable de lèse-majesté, et lui reprochait de convoiter l'empire. Claude eût prêté l'oreille, si les menaces encore plus que les prières d'Agrippine n'avaient

1. Germanicus.
2. Agrippine était sœur de Caligula, femme de Claude, mère de Néron.

changé ses dispositions, au point qu'il prononça contre l'accusateur l'interdiction du feu et de l'eau ; c'est tout ce que Vitellius avait exigé.

XLIII. Cette année fut fertile en prodiges. On vit des oiseaux sinistres perchés sur le Capitole. De nombreux tremblements de terre renversèrent des maisons, et, dans le désordre que produisait la crainte de désastres plus étendus, les personnes les plus faibles furent écrasées par la foule. La disette de grains et la famine qu'elle causa furent aussi regardées comme des présages funestes. On ne se borna pas à de secrets murmures. Pendant que Claude rendait la justice, le peuple l'environna tout à coup avec des cris tumultueux. Il fut poussé jusqu'à l'extrémité du Forum, et on l'y pressait vivement, lorsqu'à l'aide d'un gros de soldats il perça cette multitude irritée. C'est un fait certain qu'il ne restait dans Rome que pour quinze jours de vivres, et il fallut la bonté signalée des dieux et un hiver sans orages pour la préserver des derniers malheurs. Étrange vicissitude ! jadis l'Italie envoyait ses productions dans les provinces les plus éloignées : la terre n'est pas plus stérile aujourd'hui ; mais nous cultivons de préférence l'Afrique et l'Égypte, et la vie du peuple romain est abandonnée aux hasards de la mer.

XLIV. La même année, une guerre survenue entre les Arméniens et les Ibères s'étendit aux Romains et aux Parthes, et donna lieu entre eux à de grands mouvements. Vologèse, né d'une concubine grecque, régnait, du consentement de ses frères, sur la nation des Parthes. Pharasmane tenait l'Ibérie de ses ancêtres, et Mithridate, son frère, devait à la protection de Rome le trône d'Arménie. Pharasmane avait un fils nommé Rhadamiste, d'une taille majestueuse, d'une force de corps extraordinaire, habile dans tous les exercices de son pays, et célèbre jusque chez les peuples voisins. Ce jeune homme trouvait que la vieillesse de son père gardait longtemps le petit royaume d'Ibérie, et il le répétait si souvent et d'un ton si animé, qu'on ne pouvait se méprendre sur ses désirs. Pharasmane, craignant pour ses années déjà sur le déclin une ambition jeune, impatiente, et soutenue par l'attachement des peuples, lui offrit un autre appât dans la conquête de l'Arménie. « Lui-même, disait-il, l'avait arrachée aux Parthes et donnée à Mithridate : toutefois il fallait différer l'emploi de la force ; la ruse était plus sûre, et on accablerait Mithridate sans qu'il fût sur ses gardes. » Alors Rhadamiste, feignant d'avoir

encouru la disgrâce de son père et de céder aux haines d'une marâtre, se retire chez son oncle. Reçu par lui comme un fils, et traité avec la bonté la plus généreuse, il excite à la révolte les grands du royaume; intrigue ignorée de Mithridate, qui le comblait chaque jour de nouveaux bienfaits.

XLV. Retourné chez son père sous prétexte d'une réconciliation, il lui annonce que tout ce qu'on pouvait attendre de la ruse est préparé, que c'est aux armes à faire le reste. Pharasmane invente alors un sujet de rupture. Il suppose qu'étant en guerre avec le roi d'Albanie, et appelant les Romains à son secours, il avait trouvé dans son frère un obstacle à ses desseins, injure dont il prétend se venger par la ruine de Mithridate. En même temps il donne à son fils des troupes nombreuses. Celui-ci, par une soudaine irruption, épouvante l'ennemi, le chasse de la campagne, et le pousse jusque dans le fort de Gornéas, défendu à la fois par sa position et par une garnison romaine sous les ordres du préfet Célius Pollio et du centurion Caspérius. Rien de plus inconnu aux barbares que l'usage des machines et l'art des siéges, rien au contraire où nous excellions davantage. Aussi Rhadamiste, après avoir tenté plusieurs attaques sans succès ou avec perte, investit la place, et achète de l'avarice du préfet ce qu'il n'attend plus de la force. En vain Caspérius demandait avec instance qu'un roi allié, que le royaume d'Arménie, présent du peuple romain, ne fussent pas sacrifiés au crime et vendus pour de l'or. Pollion alléguait le grand nombre des ennemis, Rhadamiste les ordres de son père. Enfin le centurion convient d'une trêve, et part dans l'intention de décider Pharasmane à cesser la guerre, ou d'instruire le gouverneur de Syrie Ummidius Quadratus de l'état de l'Arménie.

XLVI. Le préfet, délivré ainsi d'un surveillant importun, presse Mithridate de traiter sans retard. Il lui rappelle les nœuds sacrés de la fraternité, l'âge plus avancé de Pharasmane, les autres liens qui l'unissent à ce prince comme époux de sa fille et beau-père de Rhadamiste. Il fait valoir la modération des Ibériens, qui ne refusent point la paix malgré leurs succès, la perfidie trop connue des Arméniens, le peu de ressources qu'offre un château dépourvu de vivres, enfin les avantages d'une capitulation qui épargnerait le sang. Mithridate n'osait se fier au préfet, qui avait séduit une de ses concubines, et qu'on croyait, pour de l'or, prêt à toutes les bassesses. Pendant qu'il hésitait, Caspérius arrive chez Pharasmane

et demande que les Ibériens lèvent le siége. Le roi lui donne en public des réponses équivoques; souvent même il feint de consentir, tandis que ses émissaires avertissent Rhadamiste de hâter par tous les moyens possibles la prise de la forteresse. On augmente le salaire du crime, et Pollion, corrupteur de ses propres soldats, les pousse secrètement à demander la paix, si l'on ne veut qu'ils abandonnent la place. Vaincu par la nécessité, Mithridate accepte une entrevue où le traité doit se conclure, et sort du château.

XLVII. A son arrivée, Rhadamiste se jette dans ses bras, lui prodigue les marques de respect, les noms de père et de beau-père. Il ajoute le serment de n'employer contre lui ni le fer ni le poison; puis il l'entraîne dans un bois voisin où il avait, disait-il, ordonné les apprêts d'un sacrifice, afin que la paix fût scellée en présence des dieux. L'usage de ces rois, quand ils font une alliance, est de se prendre mutuellement la main droite et de s'attacher ensemble les pouces par un nœud très-serré. Lorsque le sang est venu aux extrémités, une légère piqûre le fait jaillir, et chacun des contractants suce celui de l'autre. Cette consécration du sang leur paraît donner au traité une force mystérieuse. Celui qui était chargé d'appliquer le lien feignit de tomber, et, saisissant les genoux de Mithridate, le renversa lui-même. Aussitôt ce prince est environné, chargé de chaînes, et entraîné les fers aux pieds, ce qui est chez les barbares le dernier des opprobres. Le peuple, traité durement sous son règne, s'en vengea par des injures et des gestes menaçants. Il en était aussi dont cette grande vicissitude de la fortune excitait la pitié. Sa femme suivait avec ses enfants en bas âge, et faisait retentir l'air de ses lamentations. On les enferma séparément dans des chariots couverts, jusqu'à ce qu'on eût pris les ordres de Pharasmane. Un frère et une fille n'étaient rien pour ce barbare auprès d'une couronne, et son âme était disposée à tous les crimes. Cependant, par un reste de pudeur, il ne les fit pas tuer devant lui. De son côté, Rhadamiste se souvint de son serment : il n'employa, contre son oncle et sa sœur, ni le fer ni le poison; mais il les fit étendre par terre, et étouffer sous un amas d'étoffes pesantes. Les fils même de Mithridate furent égorgés pour avoir pleuré en voyant périr les auteurs de leurs jours.

XLVIII. A la nouvelle de la trahison qui avait mis le royaume de Mithridate au pouvoir de ses meurtriers, Quadratus assemble son conseil, expose les faits, met en délibération

s'il en tirera vengeance. L'honneur public eut peu de défenseurs. Le plus grand nombre, inclinant pour le parti le plus sûr, soutinrent que ces crimes étrangers devaient faire notre joie, qu'il fallait même jeter parmi les barbares des semences de haine, comme avaient fait plusieurs fois les empereurs romains en donnant cette même Arménie moins comme un présent que comme un sujet de discordes. « Que Rhadamiste jouisse de son injuste conquête, pourvu qu'il en jouisse odieux et décrié ; elle servirait moins bien les intérêts de Rome, si elle était plus glorieuse. » Cet avis prévalut. Cependant, pour ne point paraître approuver un crime, et dans la crainte que Claude ne donnât des ordres contraires, on fit sommer Pharasmane d'abandonner l'Arménie et d'en rappeler son fils.

XLIX. La Cappadoce avait pour procurateur Julius Pélignus, homme à qui les difformités de son corps, autant que la lâcheté de son âme, attiraient le mépris, mais l'un des familiers de Claude, à l'époque où celui-ci, encore simple particulier, amusait avec des bouffons ses stupides loisirs. Pélignus lève dans sa province un corps d'auxiliaires, comme pour reconquérir l'Arménie ; et, après avoir pillé les alliés plutôt que les ennemis, abandonné des siens, assailli par les barbares, dépourvu de ressources, il se rend chez Rhadamiste. Gagné par l'or de ce prince, il l'exhorta le premier à ceindre le diadème, et, satellite d'un ennemi, il autorisa cette cérémonie par sa présence. Quand cette honteuse nouvelle fut divulguée, pour montrer que tous les Romains n'étaient pas des Pélignus, on envoya le lieutenant Helvidius Priscus à la tête d'une légion, avec pouvoir de remédier au désordre selon les circonstances. Helvidius franchit rapidement le mont Taurus ; et déjà, par la douceur plus que par la force, il avait commencé à rétablir le calme, lorsqu'il reçut l'ordre de rentrer en Syrie, de peur d'occasionner une guerre avec les Parthes.

L. Car Vologèse, croyant le moment arrivé de reprendre l'Arménie, possédée jadis par ses ancêtres et devenue par un crime la proie de l'étranger, avait rassemblé des troupes, et se préparait à placer sur ce trône Tiridate, son frère, afin que sa famille ne comptât que des rois. L'arrivée des Parthes suffit, même sans combat, pour chasser les Ibères, et les villes arméniennes d'Artaxate et de Tigranocerte acceptèrent le joug. Ensuite un hiver rigoureux, le défaut de vivres, dû peut-être à l'imprévoyance, et les maladies produites par cette double cause, forcèrent Vologèse de quitter pour le moment sa con-

quête. Voyant l'Arménie abandonnée, Rhadamiste y rentra plus terrible que jamais : il avait une rébellion à punir, et il en craignait une nouvelle. En effet, les Arméniens, quoique faits à la servitude, éclatèrent enfin, et coururent en armes investir le palais.

LI. Rhadamiste n'eut d'autre ressource que la vitesse de ses chevaux, sur lesquels il s'enfuit accompagné de sa femme. Celle-ci était enceinte : toutefois la crainte de l'ennemi et la tendresse conjugale lui donnèrent des forces, et elle supporta le mieux qu'elle put les premières fatigues. Bientôt, les continuelles secousses d'une course prolongée lui déchirant les entrailles, elle conjure son époux de la soustraire par une mort honorable aux outrages de la captivité. Rhadamiste l'embrasse, la soutient, l'encourage, passant tour à tour de l'admiration pour son héroïsme à la crainte de la laisser au pouvoir d'un autre. Enfin, transporté de jalousie, habitué d'ailleurs aux grands attentats, il tire son cimeterre, l'en frappe, et, l'ayant traînée au bord de l'Araxe, il l'abandonne au courant du fleuve, pour que son corps même ne puisse être enlevé. Pour lui, il gagne précipitamment les États de son père. Cependant Zénobie (c'était le nom de cette femme) flotta doucement jusque sur la rive, respirant encore et donnant des signes manifestes de vie. Des bergers l'aperçurent; et, jugeant à la noblesse de ses traits qu'elle n'était pas d'une naissance commune, ils bandent sa plaie, y appliquent les remèdes connus aux champs; ensuite, instruits de son nom et de son aventure, ils la portent dans la ville d'Artaxate. De là elle fut conduite, par les soins des magistrats, à la cour de Tiridate, qui la reçut avec bonté et la traita en reine.

LII. Pendant le consulat de Faustus Sylla et de Salvius Otho, Furius Scribonianus fut exilé sous prétexte qu'il avait interrogé des astrologues sur l'époque de la mort du prince. On lui reprochait en outre les plaintes de sa mère, bannie elle-même, et qui, disait-on, supportait impatiemment sa disgrâce. Le père de Scribonianus, Camille, avait essayé une révolte en Dalmatie, et Claude se piqua de clémence en épargnant pour la seconde fois une race ennemie. Au reste, l'exilé ne jouit pas longtemps de la vie qui lui était laissée. Il mourut, naturellement suivant les uns, suivant d'autres par le poison. On rendit, pour chasser les astrologues d'Italie, un sénatus-consulte rigoureux, mais sans effet. Ensuite le prince loua dans un discours les sénateurs qui, à cause de la médiocrité de leur

fortune, se retiraient volontairement du sénat, et il en exclut ceux qui, s'obstinant à y rester, ajoutaient l'impudence à la pauvreté.

LIII. On délibère ensuite sur la punition des femmes qui auraient commerce avec des esclaves. Il fut décidé qu'elles seraient elles-mêmes tenues pour esclaves, si elles s'étaient ainsi dégradées à l'insu du maître; pour affranchies, si c'était de son aveu. Claude ayant déclaré que l'idée de ce règlement était due à Pallas, le consul désigné, Baréa Soranus, proposa de lui décerner les ornements de la préture et quinze millions de sesterces. Cornélius Scipion voulut en outre qu'on le remerciât, au nom de l'État, de ce qu'étant issu des rois d'Arcadie il sacrifiait au bien public une très-ancienne noblesse, et consentait à être compté parmi les serviteurs du prince. Claude assura que Pallas, content de l'honneur, voulait rester dans sa pauvreté; et un sénatus-consulte fut gravé sur l'airain et publiquement affiché, où un affranchi, possesseur de trois cents millions de sesterces[1], était loué comme le parfait modèle de l'antique désintéressement.

LIV. Il était en effet désintéressé, en comparaison de son frère surnommé Félix, depuis longtemps procurateur en Judée, et qui, soutenu de l'énorme crédit de Pallas, croyait l'impunité assurée d'avance à tous ses crimes. Il est vrai que les Juifs avait donné des signes de rébellion en se soulevant contre l'ordre de placer dans leur temple la statue de Caïus. Caïus était mort, et l'ordre resté sans exécution; mais la crainte qu'un autre prince n'en donnât un pareil subsistait tout entière. De son côté, Félix aigrissait le mal par des remèdes hors de saison, et Ventidius Cumanus n'imitait que trop bien ses excès. Cumanus administrait une partie de la province : il avait sous ses ordres les Galiléens, Félix les Samaritains, nations de tout temps ennemies, et dont les haines, sous des chefs méprisés, éclataient sans contrainte. Chaque jour on voyait ces deux peuples se piller mutuellement, envoyer l'un chez l'autre des troupes de brigands, se dresser des embuscades, se livrer même de véritables combats, et rapporter aux procurateurs les dépouilles et le butin. Ceux-ci s'en réjouirent d'abord : bientôt, alarmés des progrès de l'incendie, ils voulurent l'arrêter avec des soldats, et les soldats furent taillés en pièces. La guerre eût embrasé la province, si Quadratus,

1. Près de trois millions de notre monnaie (2 922 534 fr.)

gouverneur de Syrie, ne fût venu la sauver. Les Juifs qui avaient eu l'audace de massacrer nos soldats ne donnèrent pas lieu à une longue délibération : ils payèrent ce crime de leur tête. Cumanus et Félix embarrassèrent davantage le général : car le prince, informé des causes de la révolte, lui avait donné pouvoir de prononcer même sur ses procurateurs. Mais Quadratus montra Félix parmi les juges, et, en le faisant asseoir sur son tribunal, il étouffa les voix prêtes à l'accuser. Cumanus fut condamné seul pour les crimes que deux avaient commis, et le calme fut rendu à la province.

LV. Peu de temps après, les tribus sauvages de Cilicie, connues sous le nom de Clites, et qui déjà s'étaient soulevées plus d'une fois, se révoltèrent de nouveau, conduites par Trosobore, et campèrent sur des montagnes escarpées. De là, elles descendaient sur les côtes et jusque dans les villes, et enlevaient les habitants ou les laboureurs, mais surtout les marchands et les maîtres de navires. La ville d'Anémur fut assiégée par ces barbares, et des cavaliers envoyés de Syrie avec le préfet Curtius Sévérus, pour la secourir, furent mis en déroute, à cause de l'âpreté du terrain, qui était favorable à des gens de pied, tandis que la cavalerie n'y pouvait combattre. Enfin le roi de ce pays, Antiochus, en flattant la multitude et en trompant le chef, parvint à désunir les forces des rebelles ; et, après avoir fait mourir Trosobore et quelques autres des plus marquants, il ramena le reste par la clémence.

LVI. Vers le même temps, on acheva de couper la montagne qui sépare le lac Fucin [1] du Liris [2]; et, afin que la magnificence de l'ouvrage eût plus de spectateurs, on donna sur le lac même un combat naval, comme avait fait Auguste sur un bassin construit en deçà du Tibre. Mais Auguste avait employé des vaisseaux plus petits et moins de combattants. Claude arma des galères à trois et quatre rangs de rames, qui furent montées par dix-neuf mille hommes. Une enceinte de radeaux fermait tout passage à la fuite, et embrassait cependant un espace où pouvaient se déployer la force des rameurs, l'art des pilotes, la vitesse des navires, et toutes les manœuvres d'un combat. Sur les radeaux étaient rangées des troupes prétoriennes, infanterie et cavalerie, et devant elles on avait dressé des parapets d'où l'on pût faire jouer les catapultes et les balistes. Les

1. Aujourd'hui le lac de Célano, dans l'Abruzze ultérieure.
2. Le Garigliano.

combattants, sur des vaisseaux pontés, occupaient le reste du lac. Les rivages, les collines, le penchant des montagnes, formaient un vaste amphithéâtre, où se pressait une foule immense, accourue des villes voisines et de Rome même, par curiosité ou pour plaire à César. Claude, revêtu d'un habit de guerre magnifique, et non loin de lui Agrippine, portant aussi une chlamyde tissue d'or, présidèrent au spectacle. Le combat, quoique entre des criminels, fut digne des plus braves soldats. Après beaucoup de sang répandu, on les dispensa de s'entr'égorger.

LVII. Le spectacle achevé, on ouvrit passage aux eaux, et alors parut à découvert l'imperfection de l'ouvrage : le canal destiné à la décharge du lac ne descendait pas à la moitié de sa profondeur. On prit du temps pour creuser davantage; et, afin d'attirer de nouveau la multitude, on donna un combat de gladiateurs sur des ponts construits à ce dessein. Un repas fut même servi près du lieu où le lac devait se verser dans le canal, et devint l'occasion d'une terrible épouvante. Cette masse d'eau violemment élancée entraîna tout sur son passage, et ce qu'elle n'atteignit pas fut ébranlé par la secousse ou effrayé par le fracas et le bruit. Agrippine, profitant de la terreur du prince pour l'animer contre Narcisse, directeur de ces travaux, l'accusa de cupidité et de vol. Narcisse ne manqua pas d'accuser à son tour le caractére impérieux de cette femme et son ambition démesurée.

LVIII. Sous les consuls D. Junius et Q. Hatérius, Néron, âgé de seize ans, reçut en mariage Octavie, fille de Claude. Afin d'illustrer sa jeunesse par un emploi honorable du talent et par les succès de l'éloquence, on le chargea de la cause d'Ilium. Après avoir rappelé dans un brillant discours l'origine troyenne des Romains, Énée, père des Jules, et d'autres traditions qui touchent de près à la fable, il obtint que les habitants d'Ilium fussent exemptés de toutes charges publiques. A la demande du même orateur, la colonie de Bologne, ruinée par un incendie, reçut un secours de dix millions de sesterces; la liberté fut rendue aux Rhodiens[1], qui l'avaient souvent perdue ou recouvrée, selon qu'ils nous avaient servis dans nos guerres ou offensés par leurs séditions; enfin le tribut fut remis pour cinq ans à la ville d'Apamée, renversée par un tremblement de terre.

1. Les Rhodiens avaient perdu la liberté neuf ans auparavant, pour avoir mis en croix des citoyens romains.

LIX. Cependant les artifices d'Agrippine poussaient Claude aux plus odieuses cruautés. Statilius Taurus avait de grandes richesses : elle convoita ses jardins, et, afin de le perdre, elle lui suscita pour accusateur Tarquitius Priscus. Cet homme avait été lieutenant de Taurus, proconsul en Afrique. A leur retour, il l'accusa de concussion, mais en alléguant peu de griefs; il lui reprochait surtout des superstitions magiques. Taurus ne supporta pas longtemps les impostures de la calomnie et le rôle humiliant d'accusé. Il se donna la mort avant la décision du sénat. Tarquitius fut cependant chassé de cet ordre : les sénateurs, indignés de sa délation, remportèrent ce triomphe sur les intrigues d'Agrippine.

LX. Dans le cours de cette année, on entendit Claude répéter souvent que les jugements de ses procurateurs[1] devaient avoir la même force que si c'était lui qui les eût prononcés; et, afin qu'on ne prît pas ces paroles pour un propos sans conséquence, un sénatus-consulte y pourvut par une concession plus formelle et plus étendue que jamais. Déjà l'empereur Auguste avait donné aux chevaliers qui gouvernaient l'Égypte l'administration de la justice, et avait voulu que leurs décisions fussent aussi respectées que si elles émanaient des magistrats romains. Bientôt furent ainsi partagées, dans les autres provinces et à Rome même, des attributions qui anciennement n'appartenaient qu'aux préteurs. Enfin Claude livra tout entier un droit qui donna lieu jadis à tant de séditions ou de combats, lorsque les lois semproniennes mettaient l'ordre équestre en possession des jugements, ou qu'à leur tour les lois serviliennes les rendaient au sénat; un droit qui, plus que tout le reste, arma l'un contre l'autre Sylla et Marius. Mais alors c'était une lutte entre les ordres de l'État, et le parti vainqueur dominait à titre de puissance publique. C. Oppius et Cornélius Balbus furent les premiers que la volonté d'un homme, le dictateur César, érigea en négociateurs de la paix et en arbitres de la guerre. Il n'est pas besoin de citer après eux les Matius, les Védius, et tant d'autres chevaliers fameux par leur immense pouvoir, quand on voit Claude égaler à lui-

1. Les procurateurs étaient les intendants des domaines et des revenus du prince. Là se bornaient leurs fonctions dans les provinces gouvernées par des proconsuls ou des propréteurs. Mais eux-mêmes tenaient lieu de gouverneurs dans certaines provinces moins importantes, comme les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, etc.

même et aux lois les affranchis qu'il avait chargés de ses affaires domestiques.

LXI. Le prince fit ensuite la proposition d'exempter de tributs l'île de Cos, et s'étendit beaucoup sur l'antiquité du peuple qui l'habite. Il dit « que les Argiens, ou Céus, père de Latone, y avaient les premiers établi leur séjour; qu'ensuite Esculape y avait apporté l'art de la médecine, art cultivé avec éclat par ses descendants, » dont il cita les noms et fixa les époques. Il ajouta « que Xénophon, à la science duquel lui-même avait ordinairement recours, était issu de cette famille; qu'il fallait accorder à ses prières une immunité qui fît de l'île de Cos une terre sacrée à jamais, et vouée sans partage au culte de son dieu. » Nul doute que cette nation n'eût des titres à la reconnaissance du peuple romain, et l'on aurait pu citer plusieurs de nos victoires auxquelles son courage l'avait associée. Mais Claude, avec sa facilité irréfléchie, négligea d'appuyer sur des raisons politiques une faveur qui était toute personnelle.

LXII. Les Byzantins, admis à l'audience du sénat, implorèrent une diminution des charges qui pesaient sur eux, et n'omirent aucun de leurs titres. Ils rappelèrent d'abord le traité de paix qu'ils avaient fait avec nous, dans le temps de notre guerre contre ce roi de Macédoine, qui, usurpant une origine illustre, reçut le nom de faux Philippe. Ils parlèrent ensuite des troupes qu'ils nous avaient fournies contre Antiochus, Persée, Aristonicus; de leur zèle à seconder Antoine contre les pirates; des secours qu'ils avaient offerts à Sylla, à Lucullus, à Pompée; enfin des services plus récents qu'avait rendus aux Césars une ville placée si avantageusement pour le passage, soit par terre, soit par mer, de nos armées et de nos généraux, ainsi que pour le transport des approvisionnements.

LXIII. En effet, c'est aux lieux où l'Europe et l'Asie sont séparées par le plus petit intervalle, que les Grecs ont fondé Byzance, à l'endroit même où l'Europe finit. Ils avaient consulté sur l'emplacement de leur ville Apollon Pythien, et l'oracle leur avait répondu de chercher une demeure en face de la terre des aveugles. Ce nom mystérieux désignait les Chalcédoniens, qui, arrivés les premiers sur ces côtes, et pouvant choisir la meilleure position, avaient pris la plus mauvaise. Près de Byzance, la terre et la mer sont également fécondes. Une quantité innombrable de poissons[1] qui se jettent hors de

1. Le thon.

l'Euxin, apercevant sous l'eau une barre de rochers, s'éloignent effrayés de la côte d'Asie, et refluent vers ce port. Ce fut pour les Byzantins une source de commerce et d'opulence. Des charges énormes les accablèrent ensuite : ils en sollicitaient alors la fin ou la diminution; le prince appuya leur demande, en disant qu'ils étaient épuisés par les dernières guerres de Thrace et du Bosphore, et qu'il était juste de les soulager. Les tributs leur furent remis pour cinq ans.

LXIV. Sous le consulat de M. Asinius et de M. Acilius, des prodiges nombreux annoncèrent dans l'État de funestes changements. Des enseignes militaires et des tentes furent brûlées par le feu du ciel; un essaim d'abeilles alla se poser au faîte du Capitole; on débita que des femmes avaient donné le jour à des monstres, et qu'un porc était né avec des serres d'épervier. On comptait encore au nombre des présages sinistres la diminution qu'éprouvèrent dans leur nombre tous les colléges de magistrats, un questeur, un édile, un tribun, un préteur, un consul, étant morts dans l'espace de quelques mois. Mais Agrippine était plus que personne tourmentée par la crainte. Une parole échappée à Claude dans l'ivresse la faisait trembler : il avait dit que sa destinée était de supporter les désordres de ses femmes et de les punir ensuite. C'est pourquoi elle résolut d'agir, et d'agir au plus tôt. Mais elle immola d'abord à la vanité de son sexe Domitia Lépida. Fille d'Antonia la jeune, petite-nièce d'Auguste, cousine germaine du père d'Agrippine, et sœur de son premier mari Domitius, Lépida se croyait son égale du côté de la noblesse. La beauté, l'âge, les richesses différaient peu entre l'une et l'autre. Toutes deux impudiques, déshonorées, violentes, elles étaient rivales de vices autant que de fortune. Mais la grande querelle était à qui, de la mère ou de la tante, aurait le plus d'ascendant sur Néron. Lépida enchaînait ce jeune cœur par les présents et les caresses. Agrippine, au contraire, ne lui montrait qu'un visage sévère et menaçant : elle voulait bien donner l'empire à son fils, elle ne pouvait souffrir qu'il en exerçât les droits.

LXV. Au reste, Lépida fut accusée d'avoir essayé, contre l'hymen du prince, des enchantements sacriléges, et d'entretenir en Calabre des légions d'esclaves dont l'indiscipline troublait la paix de l'Italie. L'arrêt de mort fut prononcé, malgré l'opposition de Narcisse, qui, se défiant de plus en plus d'Agrippine, s'en ouvrit avec ses amis les plus intimes, et leur dit « que sa perte était certaine, soit que Britannicus,

soit que Néron succédât à l'empire; mais que la reconnaissance lui faisait une loi de s'immoler pour le service de Claude; qu'il avait convaincu Messaline et Silius; que les mêmes raisons d'accuser se présentaient de nouveau, accusation qui le perdrait si Néron venait à régner, et ne le sauverait pas si c'était Britannicus; que cependant les intrigues d'une marâtre bouleversaient tout le palais, et qu'il y aurait plus de honte à se taire qu'il n'y en aurait eu à dissimuler les impudicités de la précédente épouse; qu'au reste la pudeur n'était pas moins outragée par celle qui se prostituait à Pallas : elle témoignait assez, par cet avilissement d'elle-même, que la décence, que l'honneur, que rien enfin n'était sacré pour son ambition. » En tenant ces discours et d'autres semblables, il embrassait Britannicus; il priait les dieux de hâter pour lui l'âge de la force; il tendait les mains tantôt vers le ciel, tantôt vers le jeune homme, et lui souhaitait de croître, de chasser les ennemis de son père, dût-il punir aussi les meurtriers de sa mère.

LXVI. En proie à de si graves soucis, Narcisse tomba malade et se rendit à Sinuesse, dans l'espoir que la douce température de l'air et la salubrité des eaux rétabliraient ses forces. Agrippine, dont le crime, résolu depuis longtemps, avait des ministres tout prêts, saisit avidement l'occasion. Le choix du poison l'embarrassait un peu : trop soudain et trop prompt, il trahirait une main criminelle; si elle en choisissait un qui consumât la vie dans une langueur prolongée, Claude, en approchant de son heure suprême, pouvait deviner le complot et revenir à l'amour de son fils. Il fallait un venin d'une espèce nouvelle, qui troublât la raison, sans trop hâter la mort. On jeta les yeux sur une femme habile en cet art détestable, nommée Locusta, condamnée depuis peu pour empoisonnement, et qui fut longtemps, pour les maîtres de l'empire, un instrument de pouvoir. Le poison fut préparé par le talent de cette femme, et donné par la main de l'eunuque Halotus, dont la fonction était de servir les mets et de les goûter.

LXVII. Tous les détails de ce crime devinrent bientôt si publics que les écrivains du temps n'en omettent aucun. Le poison fut mis dans un ragoût de champignons, mets favori du prince. La stupidité de Claude, ou peut-être l'ivresse, en déguisèrent l'effet pendant quelque temps. La nature, en soulageant ses entrailles, parut même l'avoir sauvé. Agrippine effrayée, et

bravant tout parce qu'elle avait tout à craindre, s'adressa au médecin Xénophon, dont elle s'était assuré d'avance la complicité. Celui-ci, sous prétexte d'aider le vomissement, enfonça, dit on, dans le gosier de Claude une plume imprégnée d'un poison subtil, bien convaincu que, s'il y a du péril à commencer les plus grands attentats, on gagne à les consommer.

LXVIII. Cependant le sénat s'assemblait, les consuls et les prêtres offraient des vœux pour la conservation du prince, tandis que son corps déjà sans vie était soigneusement enveloppé dans son lit, où l'on affecta de lui prodiguer des soins, jusqu'à ce que le pouvoir de Néron fût établi sans retour. Dès le premier instant, Agrippine, feignant d'être vaincue par la douleur et de chercher des consolations, courut auprès de Britannicus. Elle le serrait dans ses bras, l'appelait la vivante image de son père, empêchait par mille artifices qu'il ne sortît de son appartement. Elle retint de même ses sœurs Antonia et Octavie. Des gardes fermaient par ses ordres toutes les avenues du palais, et elle publiait de temps en temps que la santé du prince allait mieux, afin d'entretenir l'espérance des soldats et d'attendre le moment favorable marqué par les astrologues.

LXIX. Enfin, le trois avant les ides d'octobre, à midi, les portes du palais s'ouvrent tout à coup, et Néron, accompagné de Burrus, s'avance vers la cohorte qui, suivant l'usage militaire, faisait la garde à ce poste. Au signal donné par le préfet, Néron est accueilli avec des acclamations et placé dans une litière. Il y eut, dit-on, quelques soldats qui hésitèrent, regardant derrière eux, et demandant où était Britannicus. Mais, comme il ne s'offrait point de chef à la résistance, ils suivirent l'impulsion qu'on leur donnait. Porté dans le camp, Néron fit un discours approprié aux circonstances, promit des largesses égales à celles de son père, et fut salué empereur. Cet arrêt des soldats fut confirmé par les actes du sénat; il n'y eut aucune hésitation dans les provinces. Les honneurs divins furent décernés à Claude, et ses funérailles célébrées avec la même pompe que celles d'Auguste; car Agrippine fut jalouse d'égaler la magnificence de sa bisaïeule Livie. Toutefois on ne lut pas le testament, de peur que l'injustice d'un père qui sacrifiait son fils au fils de sa femme ne révoltât les esprits et ne causât quelque trouble.



LIVRE TREIZIÈME.

Ce livre contient la fin de l'an de Rome 807 et les quatre années suivantes.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
808	55	Néro Claudius César. L. Antistius Vétus.
809	56	Q. Volusius Saturninus. P. Cornélius Scipio.
810	57	Néro Claudius César, II. L. Calpurnius Piso.
811	58	Néro Claudius César, III. M. Valérius Messala.

1. Le premier meurtre du nouveau règne fut celui de Junius Silanus, proconsul d'Asie, que préparèrent, à l'insu de Néron, les intrigues d'Agrippine. Ce n'est pas qu'il eût provoqué sa destinée par la violence de son humeur : c'était un homme indolent, et tenu sous les maîtres précédents en un si grand dédain, que Caïus l'appelait souvent la brebis d'or[1] ; mais Agrippine, qui avait tramé la perte de son frère Lucius, craignait un vengeur; et la voix publique préférait hautement à Néron, à peine sorti de l'enfance et parvenu à l'empire par un crime, un homme irréprochable, d'un âge mur, d'un nom illustre, et, ce qu'alors on eût considéré, du sang des Césars. Car Silanus descendait aussi au quatrième degré de l'empereur Auguste : ce fut la cause de sa mort. Le chevalier romain P. Céler et l'affranchi Hélius, tous deux intendants des domaines du prince en Asie, en furent les instruments. Ils empoisonnèrent le proconsul à table, et avec si peu de précaution que personne ne s'y méprit. La perte de Narcisse, affranchi de Claude, dont j'ai rapporté les invectives contre Agrippine, ne fut pas moins précipitée : une prison rigoureuse, puis un ordre fatal, le forcèrent de se tuer. Sa mort affligea Néron, dont les vices, en-

1. Caïus se moquait des richesses de Silanus et de son indolence.

core cachés, s'accordaient merveilleusement avec l'avarice et la prodigalité de cet affranchi.

II. On allait se précipiter dans les meurtres, si Burrus et Sénèque ne s'y fussent opposés. Ces deux hommes, qui gouvernaient la jeunesse de l'empereur avec un accord peu commun dans un pouvoir partagé, exerçaient, à des titres divers, une égale influence : Burrus par ses talents militaires et la sévérité de ses mœurs, Sénèque par ses leçons d'éloquence et les grâces dont il parait la sagesse; travaillant de concert à sauver le prince des périls de son âge, et, si la vertu l'effarouchait, à le contenir au moins par des plaisirs permis. Ils n'avaient l'un et l'autre à combattre que la violence d'Agrippine, qui, tourmentée de tous les délires d'un pouvoir malfaisant, était soutenue de Pallas, auteur du mariage incestueux et de la funeste adoption par lesquels Claude s'était perdu lui-même. Il est vrai que Néron n'était pas de caractère à plier sous un esclave; et Pallas, par son humeur triste et hautaine, sortant des bornes de sa condition, s'était rendu à charge. Toutefois on accumulait publiquement les honneurs sur Agrippine : un tribun, suivant l'usage militaire, étant venu à l'ordre, Néron lui donna pour mot, « la meilleure des mères. » Le sénat lui décerna deux licteurs, avec le titre de prêtresse de Claude, et à Claude des funérailles solennelles, ensuite l'apothéose.

III. Le jour des obsèques, Néron prononça l'éloge funèbre. Tant qu'il vanta dans Claude l'ancienneté de sa race, les consulats et les triomphes de ses ancêtres, l'attention de l'auditoire soutint l'orateur. On se prêta même à l'entendre louer ses connaissances littéraires, et rappeler que, sous son règne, la république n'avait essuyé aucun échec au dehors; mais quand il en vint à la sagesse et à la prévoyance de Claude, personne ne put s'empêcher de rire. Cependant le discours, ouvrage de Sénèque, était paré de tous les ornements de l'éloquence : on sait combien cet écrivain avait un esprit agréable et assorti au goût de ses contemporains. Les vieillards, qui s'amusent à rapprocher le passé du présent, remarquaient que Néron était le premier des maîtres de l'empire qui eût eu besoin de recourir au talent d'autrui. Le dictateur César ne le cédait pas aux plus grands orateurs. Auguste avait l'élocution abondante et facile qui convient à un prince; Tibère savait de plus peser ses expressions avec un art merveilleux, donnant de la force à sa pensée, ou l'enveloppant à dessein. Dans Caïus même, le désordre de la raison ne détruisit pas l'énergie de la

parole; et Claude, toutes les fois qu'il avait préparé ses discours, ne manquait pas d'une certaine élégance. Néron, dès son enfance, tourna d'un autre côté la vivacité de son esprit; il s'exerçait à graver, à peindre, à chanter ou à conduire des chars. Quelquefois aussi des poésies de sa composition prouvèrent qu'il avait au moins une teinture des lettres.

IV. Quand on eut donné à l'imitation de la douleur ce que demande l'usage, Néron fit son entrée au sénat. Après avoir fondé son droit sur l'autorité de cet ordre et le vœu unanime des soldats, il ajouta « qu'il avait, pour bien gouverner, tout ce qu'il faut de conseils et d'exemples; que ni guerres civiles ni querelles domestiques n'avaient aigri sa jeunesse; qu'il n'apportait au rang suprême ni haine, ni offenses reçues, ni désir de vengeance. » Puis il traça le plan de son règne futur, écartant surtout les abus dont l'odieux souvenir était encore présent. « Ainsi, on ne le verrait point, juge de tous les procès, enfermer dans le secret du palais l'accusation et la défense, afin que le pouvoir de quelques hommes y triomphât sans obstacle. Ni la vénalité ni la brigue ne pénétreraient à sa cour; sa maison et l'État seraient deux choses distinctes; le sénat pouvait reprendre ses antiques fonctions, l'Italie et les provinces du peuple romain s'adresser au tribunal des consuls : par eux, on aurait accès auprès des pères conscrits; lui, chargé des armées, leur réservait tous ses soins. »

V. Ces paroles ne furent pas vaines, et l'indépendance du sénat parut dans plusieurs décisions : ainsi l'on défendit aux orateurs de faire acheter leurs services par des présents ou de l'argent; et les questeurs désignés furent dispensés de donner des combats de gladiateurs. En vain Agrippine prétendit que c'était renverser les actes de Claude; le vœu des sénateurs prévalut. Les séances se tenaient au palais, afin qu'à la faveur d'une porte dérobée elle pût y assister derrière un voile, qui l'empêchait d'être vue sans l'empêcher d'entendre. Elle fit plus : un jour que des ambassadeurs arméniens plaidaient devant Néron la cause de leur pays, elle se préparait à monter sur le tribunal de l'empereur et à siéger près de lui, si, bravant la crainte qui tenait les autres immobiles, Sénèque n'eût averti le prince d'aller au-devant de sa mère. Ainsi le respect filial servit de prétexte pour prévenir un déshonneur public.

VI. A la fin de l'année, de sinistres rumeurs annoncèrent une nouvelle irruption des Parthes, l'envahissement de l'Arménie et l'expulsion de Rhadamiste, qui, souvent maître de ce

royaume et souvent fugitif, avait alors renoncé même à la guerre. Rome est avide d'entretiens ; elle se demandait « comment un prince à peine âgé de dix-sept ans pourrait soutenir un pareil fardeau ou s'en délivrer. Qu'attendre d'un enfant gouverné par une femme? Ses précepteurs dirigeraient-ils aussi les combats, les siéges et toutes les opérations de la guerre? » D'autres se félicitaient « que ce ne fût pas Claude, un vieillard imbécile, qui fût appelé aux travaux guerriers, pour les conduire au gré de ses esclaves. Burrus, après tout, et Sénèque, n'avaient-ils pas donné mille preuves de capacité? et l'empereur même, que manquait-il à la force de son âge, puisque Pompée à dix-huit ans, Octavien à dix-neuf, avait soutenu le poids des guerres civiles? Les auspices[1] et la politique d'un prince font plus que son épée et son bras. Néron montrera clairement s'il place bien ou mal son amitié, selon qu'il saura, en dépit de l'envie, choisir un habile capitaine, ou que, cédant à la brigue, il préférera quelque riche en faveur. »

VII. Ainsi s'expliquaient hautement les opinions diverses; et cependant Néron faisait venir, pour compléter les légions d'Orient, des troupes levées dans les provinces voisines, et ordonnait aux légions elles-mêmes de se rapprocher de l'Arménie. Il manda en outre aux deux anciens rois Antiochus et Agrippa de tenir leurs troupes prêtes à entrer sur le territoire des Parthes. Des ponts sont jetés sur l'Euphrate; l'Arménie mineure est donnée avec les ornements de la royauté à Aristobule, et le pays de Sophène[2] à Sohémus. Enfin un rival s'élève à propos contre Vologèse dans la personne de son fils Vardanes, et les Parthes quittent l'Arménie, en hommes qui ne font que différer la guerre.

VIII. L'importance de ces événements fut exagérée dans le sénat par le vote de plusieurs jours d'actions de grâces, auquel il fut ajouté que Néron porterait pendant leur durée la robe triomphale; qu'il entrerait dans Rome avec les honneurs de l'ovation, et que des statues d'une grandeur égale à celle de Mars Vengeur lui seraient érigées dans le temple de ce dieu. A l'esprit d'adulation s'unissait la joie de voir Corbulon

1. L'empereur était le général en chef et le commandant suprême de toutes les armées de la république, et, en cette qualité, lui seul avait le droit de prendre les auspices.

2. La Sophène faisait partie de l'Arménie majeure.

choisi pour sauver l'Arménie, et l'idée que la carrière était ouverte au mérite. Les troupes d'Orient furent ainsi divisées : une partie des auxiliaires et deux légions restèrent en Syrie sous le commandement d'Ummidius Quadratus, gouverneur de cette province; un pareil nombre de Romains et d'étrangers furent donnés à Corbulon, avec les cohortes et la cavalerie qui étaient en quartier d'hiver dans la Cappadoce. Les rois alliés eurent ordre d'obéir à l'un ou à l'autre, suivant les besoins de la guerre; mais leur zèle inclinait de préférence vers Corbulon. Ce général, pour se concilier la renommée, dont l'influence est décisive au commencement de toute entreprise, fait une marche rapide, et arrive à Égée[1], ville de Cilicie. Il y trouva Quadratus, qui s'était avancé jusque-là, dans la crainte que, si Corbulon entrait en Syrie pour y prendre son armée, il n'attirât sur lui tous les regards, imposant par sa taille, magnifique dans son langage, et joignant à l'expérience et au talent ces vains dehors qui ont aussi leur puissance.

IX. Au reste, nos deux généraux conseillaient, par des envoyés, au roi Vologèse de préférer la paix à la guerre, et d'imiter, en donnant des otages au peuple romain, la déférence de ses prédécesseurs. Vologèse, soit pour faire à loisir ses préparatifs, soit pour écarter, sous le nom d'otages, ceux dont il craignait la rivalité, livra les plus nobles des Arsacides. Ils furent reçus par le centurion Histéius, qui, envoyé par Quadratus et arrivé le premier, eut à ce sujet une entrevue avec le roi. A cette nouvelle, Corbulon ordonne au préfet de cohorte Arrius Varus d'aller les retirer de ses mains. Une querelle s'engagea entre le préfet et le centurion; et, afin de ne pas donner plus longtemps ce spectacle aux barbares, on prit pour arbitres les otages eux-mêmes et les ambassadeurs qui les conduisaient. Ceux-ci, par respect pour une gloire récente, et cédant, quoique ennemis, à un secret penchant, préférèrent Corbulon. La discorde se mit alors entre les deux chefs : Quadratus se plaignit qu'on lui enlevait le fruit de ses négociations; Corbulon protestait au contraire « que les Parthes n'avaient songé à offrir des otages qu'au moment où, choisi pour leur faire la guerre, il avait changé en crainte leurs espérances. » Néron, pour les mettre d'accord, fit publier « qu'en l'honneur des succès de Quadratus et de Corbulon, les fais-

1. On croit reconnaître ce lieu dans le port d'Aïas, sur le golfe d'Alexandrette.

ceaux de l'empereur seraient ornés de lauriers. » Une partie de ces faits anticipe sur le consulat suivant; je les ai réunis.

X. La même année, le prince demanda au sénat une statue pour son père, Cn. Domitius, et les ornements consulaires pour Asconius Labéo, qui avait été son tuteur. On lui offrait à lui-même des statues d'argent ou d'or massif : il les refusa; et, quoique les sénateurs eussent émis le vœu que désormais le nouvel an s'ouvrît au mois de décembre, où était né le prince, il conserva aux calendes de janvier leur solennel et antique privilége de commencer l'année. Il ne voulut pas qu'on mît en jugement le sénateur Carinas Céler, accusé par un esclave, ni Julius Densus, chevalier romain, auquel on faisait un crime de son attachement à Britannicus.

XI. Sous le consulat de Néron et de L. Antistius, comme les magistrats juraient sur les actes des princes, Néron défendit à son collègue de jurer sur les siens : modestie à laquelle le sénat prodigua les éloges, afin que ce jeune cœur, animé par la gloire qui s'attachait aux plus petites choses, s'élevât jusqu'aux grandes. Ce trait fut suivi d'un exemple de douceur envers Plautius Latéranus, chassé du sénat comme coupable d'adultère avec Messaline : Néron le rendit à son ordre, engageant solennellement sa clémence, dans de fréquentes harangues que Sénèque, pour attester la sagesse de ses leçons ou pour faire briller son génie, publiait par la bouche du prince.

XII. Cependant le pouvoir d'Agrippine fut ébranlé peu à peu par l'amour auquel son fils s'abandonna pour une affranchie nommée Acté, et l'ascendant que prirent deux jeunes et beaux favoris qu'il mit dans sa confidence, Othon, issu d'une famille consulaire, et Sénécion, fils d'un affranchi du palais. Leur liaison avec le prince, ignorée d'abord, puis vainement combattue par sa mère, était née au sein des plaisirs, et avait acquis, dans d'équivoques et mystérieuses relations, une intimité chaque jour plus étroite. Au reste, ceux même des amis de Néron qui étaient plus sévères ne mettaient pas d'obstacle à son penchant pour Acté; ce n'était après tout qu'une femme obscure, et les désirs du prince étaient satisfaits sans que personne eût à se plaindre. Car son épouse Octavie joignait en vain la noblesse à la vertu : soit fatalité, soit attrait plus puissant des voluptés défendues, il n'avait que de l'aversion pour elle; et il était à craindre que, si on lui disputait l'objet de sa fantaisie, il ne portât le déshonneur dans les plus illustres maisons.

XIII. Mais Agrippine, avec toute l'aigreur d'une femme offen-

sée, se plaint qu'on lui donne une affranchie pour rivale, une esclave pour bru. Au lieu d'attendre le repentir de son fils ou la satiété, elle éclate en reproches, et plus elle l'en accable, plus elle allume sa passion. Enfin Néron, dompté par la violence de son amour, dépouille tout respect pour sa mère, et s'abandonne à Sénèque. Déjà un ami de ce dernier, Annéus Sérénus, feignant d'aimer lui-même l'affranchie, avait prêté son nom pour voiler la passion naissante du jeune prince; et les secrètes libéralités de Néron passaient en public pour des présents de Sérénus. Alors Agrippine change de système, et emploie pour armes les caresses : c'est son appartement, c'est le sein maternel, qu'elle offre pour cacher des plaisirs dont un si jeune âge et une si haute fortune ne sauraient se passer. Elle s'accuse même d'une rigueur hors de saison; et ouvrant son trésor, presque aussi riche que celui du prince, elle l'épuise en largesses; naguère sévère à l'excès pour son fils, maintenant prosternée à ses pieds. Ce changement ne fit pas illusion à Néron. D'ailleurs les plus intimes de ses amis voyaient le danger, et le conjuraient de se tenir en garde contre les piéges d'une femme toujours implacable, et alors implacable à la fois et dissimulée. Il arriva que vers ce temps Néron fit la revue des ornements dont s'étaient parées les épouses et les mères des empereurs, et choisit une robe et des pierreries qu'il envoya en présent à sa mère. Il n'avait rien épargné : il offrait les objets les plus beaux, et ces objets, que plus d'une femme avait désirés, il les offrait sans qu'on les demandât. Mais Agrippine s'écria : « que c'était moins l'enrichir d'une parure nouvelle que la priver de toutes les autres, et que son fils lui faisait sa part dans un héritage qu'il tenait d'elle tout entier. » On ne manqua pas de répéter ce mot et de l'envenimer.

XIV. Irrité contre ceux dont s'appuyait cet orgueil d'une femme, le prince ôte à Pallas la charge qu'il tenait de Claude [1], et qui mettait en quelque sorte le pouvoir dans ses mains. On rapporte qu'en le voyant se retirer suivi d'un immense cortége, Néron dit assez plaisamment que Pallas allait abdiquer : il est certain que cet affranchi avait fait la condition que le passé ne donnerait lieu contre lui à aucune recherche, et qu'il serait quitte envers la république. Cependant Agrippine, for-

1. Pallas était maître des comptes et trésorier de Claude; indépendamment des revenus particuliers de l'empereur, il administrait encore les finances de l'État.

cenée de colère, semait autour d'elle l'épouvante et la menace; et, sans épargner même les oreilles du prince, elle s'écriait « que Britannicus n'était plus un enfant; que c'était le véritable fils de Claude, le digne héritier de ce trône, qu'un intrus et un adopté n'occupait que pour outrager sa mère. Il ne tiendrait pas à elle que tous les malheurs d'une maison infortunée ne fussent mis au grand jour, à commencer par l'inceste et le poison. Grâce aux dieux et à sa prévoyance, son beau-fils au moins vivait encore : elle irait avec lui dans le camp; on entendrait d'un côté la fille de Germanicus, et de l'autre l'estropié Burrus et l'exilé Sénèque, venant, l'un avec son bras mutilé, l'autre avec sa voix de rhéteur, solliciter l'empire de l'univers. » Elle accompagne ces discours de gestes violents, accumule les invectives, en appelle à la divinité de Claude, aux mânes des Silanus, à tant de forfaits inutilement commis.

XV. Néron, alarmé de ces fureurs, et voyant Britannicus près d'achever sa quatorzième année, rappelait tour à tour à son esprit et les emportements de sa mère, et le caractère du jeune homme, que venait de révéler un indice léger, sans doute, mais qui avait vivement intéressé en sa faveur. Pendant les fêtes de Saturne, les deux frères jouaient avec des jeunes gens de leur âge, et, dans un de ces jeux, on tirait au sort la royauté; elle échut à Néron. Celui-ci, près avoir fait aux autres des commandements dont ils pouvaient s'acquitter sans rougir, ordonne à Britannicus de se lever, de s'avancer et de chanter quelque chose. Il comptait faire rire aux dépens d'un enfant étranger aux réunions les plus sobres, et plus encore aux orgies de l'ivresse. Britannicus, sans se déconcerter, chanta des vers dont le sens rappelait qu'il avait été précipité du rang suprême et du trône paternel. On s'attendrit, et l'émotion fut d'autant plus visible que la nuit et la licence avaient banni la feinte. Néron comprit cette censure, et sa haine redoubla. Agrippine par ses menaces en hâta les effets. Nul crime dont on pût accuser Britannicus, et Néron n'osait publiquement commander le meurtre d'un frère : il résolut de frapper en secret, et fit préparer du poison. L'agent qu'il choisit fut Julius Pollio, tribun d'une cohorte prétorienne, qui avait sous sa garde Locusta, condamnée pour empoisonnement, et fameuse par beaucoup de forfaits. Dès longtemps on avait eu soin de ne placer auprès de Britannicus que des hommes pour qui rien ne fût sacré : un premier breuvage lui fut donné par ses gouverneurs mêmes, et ses entrailles s'en délivrèrent, soit que le poison fût

trop faible, soit qu'on l'eût mitigé, pour qu'il ne tuât pas sur-le-champ. Néron, qui ne pouvait souffrir cette lenteur dans le crime, menace le tribun, ordonne le supplice de l'empoisonneuse, se plaignant, que, pour prévenir de vaines rumeurs et se ménager une apologie, ils retardaient sa sécurité. Ils lui promirent alors un venin qui tuerait aussi vite que le fer : il fut distillé auprès de la chambre du prince, et composé de poisons d'une violence éprouvée.

XVI. C'était l'usage que les fils des princes mangeassent assis avec les autres nobles de leur âge, sous les yeux de leurs parents, à une table séparée et plus frugale. Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave, fut servi à Britannicus; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put la boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui : les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours penché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit que c'était un événement ordinaire, causé par l'épilepsie dont Britannicus était attaqué depuis l'enfance; que peu à peu la vue et le sentiment lui reviendraient. Pour Agrippine, elle composait inutilement son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclatèrent si visiblement qu'on la jugea aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus : et en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, la gaieté du festin recommença.

XVII. La même nuit vit périr Britannicus et allumer son bûcher. L'apprêt des funérailles était fait d'avance; elles furent simples : toutefois ses restes furent ensevelis au Champ-de-Mars; il tombait une pluie si violente, que le peuple y vit un signe de la colère des dieux contre un forfait que bien des hommes ne laissaient pas d'excuser, en se rappelant l'histoire des haines fraternelles et en songeant qu'un trône ne se partage pas. Presque tous les écrivains de ce temps rapportent

que, les derniers jours avant l'empoisonnement, Néron déshonora par de fréquents outrages l'enfance de Britannicus. Ainsi, quoique frappé à la table sacrée du festin, sous les yeux de son ennemi, et si rapidement qu'il ne put même recevoir les embrassements d'une sœur, on ne trouve plus sa mort ni prématurée, ni cruelle, quand on voit l'impureté souiller, avant le poison, ce reste infortuné du sang des Claudius. Néron excusa par un édit la précipitation des obsèques. « C'était, disait-il, la coutume de nos ancêtres, de soustraire aux yeux les funérailles du jeune âge, sans en prolonger l'amertume par une pompe et des éloges funèbres. Quant à lui, privé de l'appui d'un frère, il n'avait plus d'espérance que dans la république; nouveau motif pour le sénat et le peuple d'entourer de leur bienveillance un prince qui restait seul d'une famille née pour le rang suprême. » Ensuite il combla de largesses les principaux de ses amis.

XVIII. On ne manqua pas de trouver étrange que des hommes qui professaient une morale austère [1] se fussent, dans un pareil moment, partagé comme une proie des terres et des maisons. Quelques-uns pensèrent qu'ils y avaient été forcés par le prince, dont la conscience coupable espérait se faire pardonner son crime, en enchaînant par des présents ce qu'il y avait de plus accrédité dans l'État. Mais aucune libéralité n'apaisa le courroux de sa mère : elle serre Octavie dans ses bras; elle a de fréquentes et secrètes conférences avec ses amis; à son avarice naturelle paraît se joindre une autre prévoyance, et elle ramasse de l'argent de tous côtés, accueillant d'un air gracieux tribuns et centurions, honorant les noms illustres et les vertus que Rome possède encore, comme si elle cherchait un chef et des partisans. Agrippine conservait, comme mère de l'empereur, la garde qu'elle avait eue en qualité d'épouse : Néron, instruit de ses manœuvres, ordonna qu'elle en fût privée, ainsi que des soldats germains qu'il y avait ajoutés par surcroît d'honneur. Pour éloigner d'elle la foule des courtisans, il sépara leurs deux maisons et transporta sa mère dans l'ancien palais d'Antonia [2]. Lui-même n'y allait jamais qu'escorté de centurions, et il se retirait après un simple baiser.

XIX. Rien au monde n'est aussi fragile et aussi fugitif qu'un

1. Entre autres, Sénèque et Burrus.

2. Il s'agit sans doute d'Antonia, l'aïeule de Néron.

renom de pouvoir qui n'est pas appuyé sur une force réelle. Le seuil d'Agrippine est aussitôt désert; personne ne la console, personne ne la visite, si ce n'est quelques femmes qu'attire l'amitié, ou la haine peut-être. Parmi elles était Junia Silana, que Messaline avait chassée, comme je l'ai raconté plus haut, du lit de Silius. Silana, célèbre par sa naissance, sa beauté, la licence de ses mœurs, fut longtemps chérie d'Agrippine. De secrètes inimitiés avaient rompu leur intelligence, depuis qu'Agrippine, à force de répéter que c'était une femme dissolue et surannée, avait dégoûté de sa main un jeune noble, Sextius Africanus; non sans doute en vue de se réserver Sextius pour elle-même, mais afin d'empêcher les biens de Silana, riche et sans enfants, de tomber au pouvoir d'un mari. Celle-ci crut tenir l'occasion de se venger : elle suscite parmi ses clients deux accusateurs, Iturius et Calvisius. Sans s'arrêter aux reproches tant de fois renouvelés de pleurer Britannicus, de divulguer les chagrins d'Octavie, ce qu'elle dénonce est plus grave : « Agrippine médite une révolution en faveur de Rubellius Plautus, descendant d'Auguste par les femmes au même degré que Néron; ensuite, par le partage de son lit et de son trône, elle envahira de nouveau la puissance suprême. » Iturius et Calvisius révèlent ces projets à un affranchi de Domitia, tante de Néron, nommé Atimétus. Joyeux de cette confidence (car il régnait entre Agrippine et Domitia une mortelle jalousie), Atimétus détermine un autre affranchi de Domitia, l'histrion Paris, à courir chez le prince et à présenter la dénonciation sous les plus noires couleurs.

XX. La nuit était avancée, et Néron prolongeait les heures de la débauche, quand Paris se présenta. C'était le moment où il avait coutume de venir chez le prince, afin d'animer ses plaisirs. L'air triste qu'il avait pris cette fois, et les complots dont il fit le détail, effrayèrent tellement Néron, que sa première idée fut de tuer sa mère et Plautus. Il voulait même ôter à Burrus le commandement du prétoire, sur le soupçon que, tenant tout d'Agrippine, il la payait de retour. Si l'on en croit Fabius Rusticus, un ordre fut écrit, qui transportait cette charge à Tuscus Cécina [1]; mais le crédit de Sénèque sauva cet affront à Burrus. Pline et Cluvius [2] disent qu'il ne

1. Cécina Tuscus était fils de la nourrice de Néron.

2. Cluvius Rufus, sous Galba, était gouverneur d'Espagne. On pense que c'est le même qui écrivit dans la suite l'histoire de son temps.

s'éleva aucun doute sur la fidélité du préfet. Il est certain que Fabius incline à louer Sénèque, auteur de sa fortune : pour moi, l'accord des écrivains me sert de règle ; quand ils diffèrent, je rapporte les faits sous leur nom. Néron, troublé par la peur et impatient de se délivrer de sa mère, ne consentit à différer que quand Burrus lui eut promis qu'elle mourrait si elle était convaincue. « Mais tout accusé, une mère surtout, avait droit de se défendre. Où étaient les accusateurs? La seule voix qui s'élevât partait d'une maison ennemie : et que de choses devaient mettre en défiance, les ténèbres, les veilles d'une nuit de plaisir, tant de causes d'erreur et de surprise ! »

XXI. La frayeur du prince fut un peu calmée, et au retour de la lumière on alla chez Agrippine, afin que, l'accusation entendue, elle se justifiât ou fût punie. Burrus porta la parole en présence de Sénèque : quelques affranchis assistaient comme témoins de l'entretien. Après avoir exposé les griefs et nommé les dénonciateurs, Burrus prit le ton de la menace. Alors Agrippine, rappelant toute sa fierté : « Je ne m'étonne pas, dit-elle, que Silana, qui n'eut jamais d'enfants, ne connaisse point le cœur d'une mère; non, une mère ne change pas de fils comme une prostituée d'amants. Si Calvisius et Iturius, après avoir dévoré leur fortune, n'ont d'autre ressource que de vendre à une vieille courtisane leurs délations mercenaires, faut-il que j'encoure le soupçon d'un parricide, ou que César en subisse le remords? Quant à Domitia, je rendrais grâce à sa haine, si elle disputait avec moi de tendresse pour mon cher Néron. Mais la voilà qui arrange avec son favori Atimétus et l'histrion Paris des scènes de théâtre. Elle construisait à Baïes ses magnifiques réservoirs, tandis que Néron, adopté, revêtu de la puissance proconsulaire, désigné consul, voyait tomber par mes soins toutes les barrières qui le séparaient du trône. Qu'une voix s'élève et me convainque d'avoir sollicité une cohorte dans Rome, ébranlé la fidélité des provinces, corrompu des esclaves ou des affranchis. Hélas ! pouvais-je espérer de vivre, si Britannicus eût régné? Et maintenant, que Plautus ou tout autre s'empare du pouvoir et devienne mon juge, manquerai-je d'accusateurs prêts à me reprocher, non des paroles indiscrètes, échappées à une tendresse jalouse, mais des crimes dont mon fils seul peut absoudre sa mère? » Ceux qui étaient présents furent vivement émus et cherchèrent à calmer ses transports. Elle demanda alors une entrevue

avec son fils : elle n'y parla ni de son innocence, dont elle eût paru se défier, ni de ses bienfaits, ce qui eût semblé un reproche; mais elle obtint la punition de ses dénonciateurs, et des récompenses pour ses amis.

XXII. La préfecture des vivres fut donnée à Fénius Rufus; Arruntius Stella fut chargé des jeux que préparait César, et C. Balbillus eut le gouvernement de l'Égypte. La Syrie fut promise à P. Antéius; mais on éluda son départ sous différents prétextes, et il fut enfin retenu à Rome. Silana fut envoyée en exil, Iturius et Calvisius relégués, et Atimétus livré au supplice. Paris était trop nécessaire aux plaisirs du prince pour être puni; quant à Plautus, on ne parla pas de lui pour le moment.

XXIII. Bientôt Pallas et Burrus furent accusés d'avoir fait un complot pour donner l'empire à Cornélius Sylla, né d'une race illustre, et honoré de l'alliance de Claude, dont l'hymen d'Antonia l'avait rendu gendre. Cette délation était l'ouvrage d'un certain Pétus, solliciteur odieusement célèbre de confiscations et d'enchères [1], et qui fut alors convaincu d'imposture. L'innocence de Pallas fit moins de plaisir que son orgueil ne révolta. En entendant nommer quelques-uns de ses affranchis, qu'on lui donnait pour complices, il répondit « que jamais il n'avait commandé chez lui que des yeux ou du geste, et que, s'il fallait de plus longues explications, il écrivait, pour ne pas prostituer ses paroles. » Burrus, quoique accusé, opina parmi les juges. L'accusateur fut puni de l'exil, et l'on brûla des registres où il faisait revivre des créances du trésor anciennement éteintes.

XXIV. A la fin de l'année, la cohorte qui faisait la garde aux jeux publics en fut retirée, afin que la liberté parût plus entière, et que le soldat, cessant d'être mêlé à la licence du théâtre, en fût moins corrompu. On voulait voir encore si le peuple serait paisible quand il n'aurait plus de surveillants. Le prince, sur une réponse des aruspices, purifia la ville, parce que la foudre était tombée sur les temples de Jupiter et de Minerve.

XXV. Le consulat de Q. Volusius et de P. Scipion vit au dehors une paix profonde, au dedans les plus scandaleux désordres. Néron parcourait les rues de la ville, les lieux de dé-

1. Il s'était perdu de réputation en recherchant les biens sur lesquels le trésor avait des droits, et qui avaient échappé à la confiscation.

bauche, les tavernes, déguisé en esclave, et accompagné de gens qui pillaient les marchandises et blessaient les passants. On le reconnaissait si peu, que lui-même recevait des coups dont il porta les marques au visage. Quand on sut que l'auteur de ces violences était César, les outrages se multiplièrent contre les hommes et les femmes du premier rang. Une fois la licence autorisée par le nom du prince, d'autres commirent impunément, avec leurs bandes, de semblables excès, et Rome offrait chaque nuit l'image d'une ville prise. Julius Montanus, de l'ordre sénatorial, mais qui n'était pas encore parvenu aux honneurs, rencontra Néron dans les ténèbres, et repoussa vivement son attaque; il le reconnut ensuite, fit des excuses qu'on prit pour des reproches, et fut contraint de se tuer. Néron cependant, devenu plus timide, s'entoura de soldats et de gladiateurs. Tant que la lutte n'était pas trop violente, ils la traitaient comme une querelle privée et laissaient faire; si la résistance était un peu vigoureuse, ils interposaient leurs armes. La licence du théâtre et les cabales en faveur des histrions furent aussi encouragées par l'impunité et les récompenses : Néron en fit presque des combats, dont il jouissait sans être vu, et que plus souvent encore il contemplait publiquement. Enfin la discorde allumée parmi le peuple fit craindre de plus dangereux mouvements, et l'on ne trouva d'autre remède que de chasser les histrions d'Italie, et de placer de nouveau des soldats au théâtre.

XXVI. Vers le même temps, des plaintes s'élevèrent dans le sénat contre les trahisons des affranchis, et l'on demanda que les patrons eussent le droit de punir l'ingratitude en révoquant la liberté. Beaucoup de sénateurs étaient prêts à donner leur avis; mais le prince n'était pas prévenu, et les consuls n'osèrent ouvrir la délibération : toutefois ils lui transmirent par écrit le vœu du sénat. Néron délibéra dans son conseil s'il autoriserait ce règlement. Les opinions furent partagées : quelques-uns s'indignaient des excès où s'emportait l'insolence enhardie par la liberté. « C'était peu que l'affranchi fût l'égal de son maître; déjà il osait lever sur lui un bras menaçant, et cette violence restait impunie, ou la punition faisait rire le coupable. Quelle vengeance était permise en effet au patron offensé, que de reléguer son affranchi au delà du vingtième mille, aux beaux rivages de Campanie? Dans tout le reste, nulle différence entre eux devant les tribunaux. Il fallait aux maîtres une arme qu'on ne pût braver. Il en coûterait

peu aux affranchis de conserver la liberté comme ils l'avaient acquise, par de justes égards. Quant aux auteurs de crimes manifestes, ils méritaient bien de rentrer dans l'esclavage : ainsi les âmes insensibles aux bienfaits seraient contenues par la crainte. »

XXVII. D'autres soutinrent « que les coupables devaient porter la peine de leurs fautes, sans que, pour un petit nombre, on attaquât les droits de tous; que ce corps était répandu dans toute la société; qu'il servait à recruter les tribus [1], les décuries [2], les cohortes même de la ville [3]; qu'on en tirait les officiers des magistrats et des prêtres; que la plupart des chevaliers et beaucoup de sénateurs n'avaient pas une autre origine; que, si l'on faisait des affranchis une classe séparée, la disette de citoyens nés libres paraîtrait à découvert. Non, ce n'est pas en vain que nos pères, en faisant à chacun des ordres sa part de dignité, laissèrent la liberté commune et indivise; ils instituèrent même deux sortes d'affranchissement, afin qu'on eût le temps, ou de changer d'avis, ou de confirmer son bienfait par un autre. L'esclave que son maître n'a pas rendu libre dans la forme solennelle tient encore à la servitude par une dernière chaîne. C'est à chacun de peser le mérite, et de ne pas accorder légèrement un don irrévocable.» Cet avis prévalut. Le prince écrivit au sénat d'examiner les plaintes des patrons contre les affranchis toutes les fois qu'il s'en présenterait, mais de ne rien statuer de général. Peu de temps après, la tante de Néron se vit enlever, par un abus du droit civil, son affranchi Paris; non sans honte pour le prince, qui fit prononcer par jugement que Paris était né libre.

XXVIII. Toutefois, il subsistait encore un fantôme de république. Une contestation s'éleva entre le préteur Vibullius et Antistius, tribun du peuple, au sujet de quelques séditieux arrêtés par le préteur pour leur violence dans les cabales du théâtre, et relâchés par ordre du tribun. Le sénat blâma cet ordre comme un excès de pouvoir, et se déclara pour Vibullius. En même temps on défendit aux tribuns d'usurper la

1. Le peuple romain était divisé en trente-cinq tribus, dont trente et une de la campagne, et quatre de la ville. Celles-ci comprenaient les prolétaires, les *capite censi*, enfin tout le menu peuple; aussi étaient-elles moins honorables que les autres. C'est par cette raison qu'on y faisait entrer les affranchis.

2. Les décuries des scribes ou greffiers des magistrats.

3. Les gardes nocturnes, établies par Auguste et composées d'abord d'affranchis.

juridiction des préteurs ou des consuls, ou de citer devant eux aucune personne d'Italie contre laquelle les voies légales seraient ouvertes. L. Pison, consul désigné, fit ajouter qu'ils ne prononceraient dans leur maison aucune condamnation; que nulle amende imposée par eux ne serait portée sur les registres publics par les questeurs de l'épargne, qu'après un délai de quatre mois; que, pendant ce temps, on pourrait en appeler, et que les consuls statueraient sur l'appel. On restreignit aussi le pouvoir des édiles, et l'on détermina ce que les édiles curules, ce que les édiles plébéiens pourraient prendre de gages[1] ou infliger d'amende. Helvidius Priscus, tribun du peuple, profita de ce moment pour satisfaire ses ressentiments particuliers contre Obultronius Sabinus, questeur de l'épargne, qu'il accusait d'aggraver sans pitié le droit de saisie contre les pauvres. Bientôt le prince ôta aux questeurs les registres du trésor pour les confier à des préfets.

XXIX. Cette partie de l'administration publique changea souvent de forme. Auguste laissa d'abord au sénat le soin d'élire des préfets; ensuite on craignit la brigue, et l'on substitua des préteurs, pris au sort parmi ceux de l'année. Cet usage ne dura pas non plus, parce que le sort s'égarait sur des hommes peu capables. Alors Claude rendit l'épargne aux questeurs; et, pour encourager leur sévérité contre la crainte de déplaire, il leur promit les honneurs par privilége. Mais, comme c'était leur première magistrature, il leur manquait la maturité de l'âge; Néron choisit donc d'anciens préteurs, dont l'expérience offrît une garantie.

XXX. Sous les mêmes consuls, Vipsanius Lénas fut condamné pour ses rapines dans le gouvernement de la Sardaigne. Accusé de concussion, Cestius Proculus fut absous, sur le désistement de ses accusateurs. Clodius Quirinalis, préfet des galères stationnées à Ravenne, qui s'était conduit en Italie comme chez la dernière des nations, et l'avait désolée par sa débauche et sa cruauté, prévint son jugement en prenant du poison. Caninius Rébilus, un des premiers de Rome par son habileté et par ses immenses richesses, se déroba, en s'ouvrant

1. Le citoyen qui ne se rendait pas à la citation d'un magistrat, le sénateur qui, dûment convoqué, ne venait pas à l'assemblée, étaient contraints par une saisie que l'on exerçait sur leurs meubles. C'est ce que l'on appelait *pignus capere*. Ce gage répondait de l'amende à laquelle était condamné celui qui ne justifiait pas son absence par un motif légitime.

les veines, aux tourments d'une vieillesse infirme : c'est un courage qu'on n'attendait pas d'un homme dont les mœurs infâmes faisaient mentir son sexe. L. Volusius mourut aussi, mais environné de l'estime publique : une carrière de quatre-vingt-treize ans, de grands biens légitimement acquis, tant de règnes tyranniques traversés sans disgrâce, tel fut le partage de Volusius.

XXXI. Peu d'événements mémorables signalèrent l'année où Néron, consul pour la seconde fois, eut L. Pison pour collègue; à moins qu'on ne veuille employer des volumes à vanter les fondements et la charpente du vaste amphithéâtre que le prince fit construire au Champ-de-Mars. Mais la dignité du peuple romain ne veut dans un livre d'annales que des faits éclatants; elle laisse ces détails aux journaux de la ville. Les colonies de Capoue et de Nucérie reçurent un renfort de vétérants. Quatre cents sesterces par tête furent distribués au peuple à titre de largesse, et quarante millions furent portés au trésor public, pour assurer le crédit de l'empire. Le vingt-cinquième dû sur les achats d'esclaves fut supprimé, suppression plus apparente que réelle; car le vendeur, obligé de payer cet impôt, élevait d'autant le prix de la vente. Un édit de César défendit aux magistrats et aux procurateurs de donner dans leurs provinces ni spectacles de gladiateurs, ni combats d'animaux, ni jeux d'aucune espèce. Auparavant, de telles libéralités n'étaient pas moins que leurs rapines un fléau pour les sujets, en mettant sous la protection de la popularité les crimes de l'avarice.

XXXII. Un sénatus-consulte, tout ensemble de vengeance et de sécurité, ordonna que, si un maître était tué par ses esclaves, ceux qu'il aurait affranchis par son testament subiraient comme les autres le dernier supplice, s'ils habitaient sous le même toit. On rendit au sénat le consulaire Lucius Varius, condamné autrefois comme concussionnaire. Une femme de la première distinction, Pomponia Grécina, épouse de Plautius, auquel ses exploits en Bretagne avaient mérité l'ovation, fut accusée de se livrer à des superstitions étrangères, et abandonnée au jugement de son mari. Arbitre de la vie et de l'honneur de sa femme, Plautius, d'après l'ancien usage, instruisit son procès devant un conseil de famille, et la déclara innocente. Pomponia vécut longtemps et toujours dans les larmes : car, après que les intrigues de Messaline eurent fait périr Julie, fille de Drusus, pendant quarante ans elle ne porta que des

habits de deuil, ne s'occupa que de sa douleur; constance impunie sous Claude, et qui fut après lui un titre de gloire.

XXXIII. La même année vit plusieurs accusations, entre autres celle de P. Céler, que dénonçait la province d'Asie. Néron, ne pouvant l'absoudre, traîna le procès en longueur jusqu'à ce que l'accusé mourût de vieillesse. Céler avait empoisonné, comme je l'ai déjà dit, le proconsul Silanus, et la grandeur de ce crime couvrait tous les autres. Cossutianus Capito était poursuivi par les Ciliciens comme un infâme chargé de souillures, et dont l'audace s'etait arrogé dans la province les mêmes droits qu'elle avait usurpés à Rome. Lassé par la persévérance des accusateurs, il renonça enfin à se défendre, et fut condamné d'après la loi sur la concussion. Éprius Marcellus, attaqué en restitution par les Lyciens, dut à la brigue un succès plus heureux : son crédit fut assez fort pour faire exiler quelques-uns des accusateurs, sous prétexte qu'ils avaient mis en péril un innocent.

XXXIV. Néron, dans son troisième consulat, eut pour collègue Valérius Messala, dont quelques vieillards se ressouvenaient encore d'avoir vu le bisaïeul, l'orateur Corvinus, exercer cette magistrature avec Auguste, trisaïeul de Néron. L'éclat de cette noble famille fut accru par le don qu'on offrit à Messala de cinq cent mille sesterces par an, pour l'aider à soutenir son honorable pauvreté. Aurélius Cotta et Hatérius Antoninus reçurent aussi du prince un revenu annuel, quoiqu'ils eussent dissipé dans les prodigalités du luxe les richesses de leurs pères. Au commencement de cette année, la guerre entre les Parthes et les Romains pour la possession de l'Arménie, mollement engagée et traînée jusqu'alors en longueur, éclata vivement. Vologèse ne voulait pas que son frère Tiridate fût privé d'un trône qu'il tenait de ses mains, ni qu'il le possédât comme le don d'une puissance étrangère. De son côté, Corbulon croyait digne de la grandeur romaine de recouvrer les conquêtes de Lucullus et de Pompée. Enfin, la foi indécise des Arméniens appelait tour à tour les deux partis. Toutefois ce peuple, par la position des lieux, ainsi que par les mœurs, se rapprochait des Parthes; et, confondu avec eux par les mariages, ignorant d'ailleurs la liberté, c'est d'eux qu'une préférence naturelle le portait à recevoir des maîtres.

XXXV. Mais la perfidie de l'ennemi donna moins d'embarras à Corbulon que la lâcheté de ses troupes. Amollies par une longue paix, les légions appelées de Syrie supportaient impa-

tiemment les travaux du soldat romain. On tint pour constant qu'il y avait dans cette armée des vétérans qui n'avaient jamais ni veillé, ni monté la garde; la vue d'un fossé et d'un retranchement les étonnait comme un spectacle nouveau. Sans casques, sans cuirasses, occupés de se parer ou de s'enrichir, c'était dans les villes qu'ils avaient accompli le temps de leur service. Corbulon congédia ceux que l'âge ou les infirmités avaient affaiblis, et demanda des recrues. Des levées se firent dans la Galatie et dans la Cappadoce. Il lui vint en outre une légion de Germanie, ayant avec elle ses auxiliaires tant à pied qu'à cheval. Toute l'armée fut retenue sous la tente, malgré les rigueurs de l'hiver le plus rude. La terre était si durcie par la glace, qu'il fallait la creuser avec le fer pour y enfoncer les pieux. Beaucoup de soldats eurent les membres gelés, et plusieurs moururent en sentinelle. On en remarqua un qui, en portant une fascine, eut les mains tellement roidies par le froid, qu'elles s'attachèrent à ce fardeau et tombèrent de ses bras mutilés. Corbulon, vêtu légèrement, la tête nue, se multipliait dans les marches, dans les travaux, louant l'activité, consolant la faiblesse, donnant l'exemple à tous. Cependant la dureté du climat et celle du service rebutèrent le soldat, et beaucoup désertaient : on eut recours alors à la sévérité. Dans les autres armées, on pardonnait une première, une seconde faute; sous Corbulon, quiconque abandonnait son drapeau était sur-le-champ puni de mort. Cette rigueur fut salutaire, et l'on reconnut qu'elle valait mieux que la clémence; car il y eut moins de désertions à punir dans ce camp que dans ceux où l'on faisait grâce.

XXXVI. Corbulon tint ses légions campées jusqu'aux premiers beaux jours du printemps, et distribua ses cohortes auxiliaires dans des positions avantageuses, avec défense de hasarder aucune attaque. Le commandement de ces détachements fut confié à Pactius Orphitus, qui avait été primipilaire. En vain Pactius écrivit que la négligence des barbares offrait des chances dont on pouvait profiter; il lui fut enjoint de rester dans ses retranchements et d'attendre de plus grandes forces. Mais il enfreignit cet ordre; et, renforcé de quelques escadrons qui arrivaient des postes voisins, et qui demandaient imprudemment le combat, il en vint aux mains et fut mis en déroute. Effrayés par sa défaite, ceux qui devaient le soutenir s'enfuirent en désordre chacun dans leur camp. Corbulon, indigné, réprimanda Pactius, ainsi que les officiers et les soldats,

et les condamna tous à camper hors des retranchements[1]; ils subirent cette humiliation, et n'en furent relevés qu'à la prière de l'armée tout entière.

XXXVII. Cependant Tiridate joignait au parti qu'il avait lui-même l'appui de Vologèse son frère; et ce n'était plus par des attaques furtives, mais par une guerre ouverte qu'il désolait l'Arménie, pillant ceux qu'il croyait attachés à notre cause, éludant la rencontre des troupes envoyées contre lui, enfin voltigeant de tous côtés, et causant plus de terreur par le bruit de ses courses que par la force de ses armes. Corbulon, après avoir longtemps cherché le combat, frustré dans son attente, et contraint de porter, à l'exemple de l'ennemi, la guerre en vingt endroits, divise ses troupes, afin que ses lieutenants et ses préfets attaquent sur plusieurs points à la fois; il avertit en outre le roi Antiochus[2] d'entrer dans les provinces de son voisinage. De son côté, Pharasmane venait de tuer, comme traître à sa personne, son fils Rhadamiste; et, afin de nous prouver sa fidélité, il assouvissait avec un redoublement d'ardeur sa vieille haine contre les Arméniens. Enfin, une nation distinguée par son attachement aux Romains, les Insiques, attirés alors pour la première fois dans notre alliance, parcouraient les lieux les plus impraticables de l'Arménie. Ainsi étaient déconcertés les plans de Tiridate : il envoya des ambassadeurs demander, en son nom et au nom des Parthes, « pourquoi, lorsqu'on venait de livrer des otages et qu'une amitié renouvelée semblait annoncer aussi des bienfaits nouveaux, on le dépouillait d'une ancienne possession. Il ajoutait que, si Vologèse n'agissait pas encore, c'était parce qu'ils aimaient mieux discuter leurs droits que de recourir à la force; mais que, si l'on s'obstinait à la guerre, les Arsacides retrouveraient cette valeur et cette fortune que les défaites des Romains signalèrent plus d'une fois. » Corbulon savait qu'une révolte des Hyrcaniens occupait Vologèse : pour toute réponse, il conseille à Tiridate d'employer auprès de César les prières pour armes; « il peut s'assurer une puissance durable et un trône qui ne coûtera pas de sang, si, au lieu de lointaines et tardives espérances, il en poursuit de plus prochaines et de plus sûres. »

1. C'était une punition militaire usitée depuis les temps les plus anciens. On condamnait les troupes coupables à rester hors du camp, quelquefois même sans tentes, et sans pouvoir s'entourer de fossés et de palissades.

2. Antiochus, roi de Commagène.

XXXVIII. Ensuite, comme l'échange des courriers n'avançait point la conclusion de la paix, on proposa un rendez-vous où les deux chefs conféreraient en personne. Tiridate voulait s'y trouver escorté de mille chevaux : « il ne fixait à Corbulon ni le nombre ni l'espèce des troupes qui l'accompagneraient, pourvu qu'elles vinssent dans un appareil pacifique, sans casques ni cuirasses. » Personne, et encore moins un vieux et prudent capitaine, ne se fût laissé prendre à cette ruse du barbare. « Ce nombre, borné pour l'un des chefs, illimité pour l'autre, cachait un piége. A quoi servirait la multitude des soldats, si on les offrait découverts à une cavalerie si habile à lancer des flèches? » Toutefois Corbulon, comme s'il n'eût rien soupçonné, répondit que des affaires qui intéressaient les deux peuples seraient discutées plus dignement en présence des deux armées. Puis il choisit un lieu dont une partie, s'élevant en pente douce, était propre à recevoir les lignes de l'infanterie, et l'autre, s'étendant en plaine, permettait à la cavalerie de se développer. Au jour convenu, Corbulon, arrivé le premier, plaça sur les ailes les cohortes auxiliaires et les troupes des rois alliés; il mit au centre la sixième légion, renforcée de trois mille hommes de la troisième, qu'il avait tirés, pendant la nuit, d'un autre camp. Il ne laissa qu'une seule aigle, pour n'offrir l'apparence que d'une seule légion. Le jour baissait déjà quand Tiridate parut, mais à une distance d'où il était plus facile de le voir que de l'entendre. La conférence n'eut pas lieu, et le général romain fit rentrer ses soldats chacun dans leur camp.

XXXIX. Le roi, soit pour éviter les embûches que lui fit craindre la marche de nos troupes dans plusieurs directions, soit pour intercepter les convois qui nous arrivaient de l'Euxin et de Trébizonde, se retira précipitamment; mais il ne put enlever les convois, parce qu'ils cheminaient par des montagnes garnies de troupes romaines. Et d'un autre côté, pour empêcher que la guerre ne se prolongeât sans fruit, et réduire les Arméniens à la nécessité de se défendre, Corbulon résolut de détruire leurs places. La plus forte de cette province se nommait Volande : il se charge lui-même d'en faire le siége, et confie celui des moins importantes au lieutenant Cornélius Flaccus, et au préfet de camp Instéius Capito. Après avoir visité l'enceinte et tout préparé pour un assaut, il anime ses soldats contre « un ennemi vagabond qui ne veut ni de la paix ni du combat, et qui fait, en fuyant, l'aveu de sa lâcheté

et de sa perfidie. » Il les exhorte à lui ôter ses retraites, et leur montre à la fois la gloire et le butin. Ensuite il divise son armée en quatre parties : l'une forme la tortue et s'approche pour saper la muraille; une autre reçoit l'ordre de dresser les échelles; un grand nombre, de lancer avec les machines des javelots et des torches; enfin un poste est assigné aux frondeurs pour envoyer de loin une grêle de balles : ainsi, également menacé partout, l'ennemi ne pourrait porter de secours nulle part. L'ardeur du soldat fut telle qu'avant le tiers du jour les murs étaient balayés, les portes enfoncées, les fortifications prises par escalade, tous les adultes passés au fil de l'épée; et nous n'avions que peu de blessés, pas un mort. La foule inhabile aux combats fut vendue comme esclave, et le reste du butin abandonné aux vainqueurs. Le lieutenant et le préfet eurent le même succès; et trois places emportées en un jour entraînèrent, par la terreur ou la bonne volonté des habitants, la reddition de toutes les autres. Dès lors Corbulon se crut assez fort pour attaquer Artaxate, capitale du pays : toutefois il n'y conduisit pas directement son armée. L'Araxe coule au pied des murailles; et, en le passant sur un pont, il aurait mis ses légions sous les coups de l'ennemi : on traversa le fleuve plus loin, par un gué assez large.

XL. Tiridate flottait entre la honte et la crainte : laisser faire le siége, c'était avouer son impuissance; et il ne pouvait l'empêcher sans s'engager peut-être, lui et sa cavalerie, dans des lieux impraticables. Il résolut de se montrer en bataille, et d'attendre le point du jour, soit pour combattre en effet, soit pour nous attirer dans quelque piége par une fuite simulée. Les barbares se répandent donc tout à coup autour de l'armée romaine, mais sans surprendre le général, qui avait tout disposé et pour la marche et pour le combat. La troisième légion s'avançait à la droite, la sixième à la gauche, l'élite de la dixième au centre; les bagages étaient placés entre les lignes, et mille chevaux formaient l'arrière-garde, avec ordre de tenir ferme si l'on chargeait, mais de ne jamais poursuivre. Les cohortes, les archers et le reste de la cavalerie garnissaient les deux ailes : la gauche se prolongeait davantage en suivant le pied des collines, afin que, si l'ennemi essayait de pénétrer, il fût reçu par une attaque de front et de flanc tout à la fois. Tiridate nous harcelait de son côté, sans approcher cependant jusqu'à la portée des traits, et affectant tour à tour la menace ou la frayeur, dans l'espoir de désunir nos lignes et de fondre

sur nos corps isolés : mais la témérité ne fit aucun désordre ; seulement un centurion de cavalerie, emporté par son audace, tomba percé de flèches. Sa mort fut pour les autres une leçon de discipline, et aux approches de la nuit l'ennemi se retira.

XLI. Corbulon campa sur le lieu même, et songea d'abord à profiter de la nuit pour aller avec ses légions sans bagages investir Artaxate [1], où il croyait que le roi s'était retiré ; mais ayant appris par les éclaireurs que Tiridate s'éloignait, sans qu'on sût s'il allait en Médie ou en Albanie, il différa jusqu'au jour, et fit partir en avant ses cohortes légères, avec ordre d'environner la place et de commencer l'attaque de loin. Mais les habitants ouvrirent leurs portes, et s'abandonnèrent aux Romains avec ce qu'ils possédaient. Cette soumission sauva leurs personnes ; la ville fut livrée aux flammes et détruite de fond en comble : il eût fallu, pour la conserver, une forte garnison, à cause de la grandeur de l'enceinte ; et nous n'avions pas assez de troupes pour les partager entre la guerre active et la garde d'une telle place. D'un autre côté, la laisser debout sans s'en assurer la possession, c'était perdre la gloire et le fruit de cette conquête. On ajoute que la volonté du ciel s'était manifestée par un prodige : un soleil brillant éclairait tous les dehors de la ville, lorsqu'en un moment tout ce qu'enfermaient les murailles se couvrit d'un nuage épais et sillonné d'éclairs. On en conclut que les dieux irrités la livraient à sa perte. Néron, pour ce succès, fut salué *imperator ;* un sénatus-consulte décerna des actions de grâces aux dieux, et au prince des statues, des arcs de triomphe, le consulat pour plusieurs années. On proposa de consacrer par des fêtes les jours où la victoire avait été remportée, connue à Rome, annoncée au sénat ; sans compter mille autres flatteries si excessives que Cassius, en votant pour le reste, déclara « que, si la reconnaissance publique devait égaler ses hommages aux bienfaits du ciel, toute l'année ne suffirait pas aux actions de grâces ; qu'il fallait des jours de travail ainsi que des jours sacrés, afin d'honorer les dieux sans entraver les affaires des hommes. »

XLII. Un accusé, qui éprouva longtemps des fortunes diverses et mérita bien des haines, fut condamné ensuite, non toutefois sans qu'il en rejaillît de l'odieux sur Sénèque. C'était Suilius, orateur vénal et redouté sous Claude, tombé, par le changement des temps, moins bas que ses ennemis n'auraient

1. Capitale de toute l'Arménie.

voulu, et qui préférait le rôle de coupable à celui de suppliant. On attribuait au seul dessein de le perdre la proposition de renouveler par un sénatus-consulte les peines de la loi Cincia contre les orateurs qui vendaient leurs services. Suilius ne ménageait ni plaintes ni reproches, violent par caractère, et trop près du tombeau pour n'être pas libre. Sénèque était l'objet de ses invectives. « Cet homme se vengeait, selon lui, sur les amis de Claude, du juste exil qu'il avait subi sous ce prince. Accoutumé aux études mortes de l'école et habile devant une jeunesse ignorante, il était jaloux de ceux qui consacraient à la défense des citoyens une vive et saine éloquence. Il avait été, lui, le questeur de Germanicus, et Sénèque le séducteur de sa fille. Était-ce donc un plus grand crime de recevoir le prix offert par la reconnaissance à un travail honorable, que de souiller la couche des princesses? Quelle sagesse, quelles leçons de philosophie, avaient instruit Sénèque à entasser, en quatre ans de faveur, trois cents millions de sesterces[1]? Rome, où il surprenait les testaments et attirait dans ses piéges les vieillards sans héritiers, l'Italie et les provinces, qu'il épuisait à force d'usures, ne le savaient que trop! Pour lui, de pénibles travaux ne lui avaient procuré que des biens modiques; et il subirait accusation, périls, tout, plutôt que d'humilier, devant cette fortune soudaine, sa longue et ancienne considération. »

XLIII. Des bouches ne manquèrent pas pour faire à Sénèque un rapport, fidèle ou envenimé, de ces discours. On trouva des dénonciateurs qui accusèrent Suilius d'avoir pillé les alliés et volé le trésor public pendant qu'il gouvernait l'Asie. Un an leur fut donné pour recueillir les preuves; mais bientôt ils jugèrent plus court de chercher à Rome même des crimes dont ils eussent les témoins tout prêts. Pomponius jeté dans la guerre civile par la violence de ses accusations, Julie, fille de Drusus, et Poppéa Sabina contraintes de mourir, Valérius Asiaticus, Lusius Saturninus, Cornélius Lupus perdus par ses intrigues, enfin des légions de chevaliers romains condamnées, et toutes les cruautés de Claude, voilà ce qu'ils lui reprochèrent. L'accusé répondit « qu'il n'avait rien fait de son propre mouvement, qu'il avait obéi à César. » Mais Néron lui ferma la bouche en déclarant que son père n'avait jamais ordonné

1. Trois cents millions de sesterces valaient sous Néron 55 142 940 fr. de notre monnaie.

une accusation : qu'il en trouvait la preuve dans les tablettes de ce prince. Alors il mit en avant les ordres de Messaline, et la défense chancela. « Pourquoi, en effet, avait-il été choisi plutôt qu'un autre pour prêter sa voix aux fureurs d'une prostituée? Il fallait punir ces exécuteurs d'ordres barbares, qui, après avoir reçu le salaire du crime, rejetaient le crime sur autrui. » Dépouillé de la moitié de ses biens (car la moitié fut laissée à son fils et à sa petite-fille, avec ce qu'ils tenaient par testament de leur mère ou aïeule), il fut relégué dans les îles Baléares [1], sans que, ni pendant son procès, ni après sa condamnation, l'on vît fléchir son orgueil. On dit qu'il consola, par une vie molle et voluptueuse, l'ennui de cet exil. Les accusateurs attaquèrent, en haine de lui, son fils Nérulinus, sous prétexte de concussion. Le prince les arrêta, en disant qu'on avait assez fait pour la vengeance.

XLIV. Vers le même temps, Octavius Sagitta, tribun du peuple, épris pour une femme mariée, nommée Pontia, d'un violent amour, achète l'adultère à force de présents. Bientôt il la décide à quitter son mari, s'engage à l'épouser, et reçoit sa promesse. Mais Pontia, une fois libre, remettait de jour en jour, opposait la volonté de son père ; séduite enfin par l'espérance d'un plus riche mariage, elle retira sa parole. Octavius se plaint, menace, atteste sa réputation perdue, sa fortune épuisée, offrant à Pontia de prendre jusqu'à sa vie, le seul bien qui lui reste. Toujours repoussé, il demande pour consolation une dernière nuit, dont les douceurs lui rendront l'empire sur ses sens. La nuit est fixée : Pontia donne la garde de sa chambre à une suivante qui était dans la confidence; Octavius, accompagné d'un seul affranchi, entre avec un fer caché sous sa robe. On sait tout ce qu'inspirent la colère et l'amour, querelles, prières, reproches, raccommodement; le plaisir eut aussi dans les ténèbres ses moments privilégiés. Tout à coup, saisi d'une fureur à laquelle Pontia était loin de s'attendre, Octavius la perce de son poignard. L'esclave accourt ; il l'écarte d'un second coup, et s'élance hors de la chambre. Le lendemain le meurtre fut public, et l'on n'avait aucun doute sur le meurtrier : le séjour d'Octavius chez Pontia était avéré. Mais l'affranchi se déclara seul coupable : il avait, disait-il, vengé l'injure de son patron ; et la noblesse de cet aveu ébranlait

1. Deux îles de la Méditerranée, vis-à-vis l'Espagne ; aujourd'hui Majorque et Minorque.

quelques esprits, lorsque la suivante, guérie de sa blessure, découvrit la vérité. Octavius, en sortant du tribunat [1], fut cité devant les consuls par le père de sa victime, et condamné par le sénat, d'après la loi sur les assassins.

XLV. Une impudicité non moins scandaleuse signala cette année, et fut pour la république le commencement de grands malheurs. Il y avait à Rome une femme nommée Sabina Poppéa : fille de T. Ollius, elle avait pris le nom de son aïeul maternel Poppéus Sabinus, dont la mémoire, plus illustre, brillait des honneurs du consulat et du triomphe ; car Ollius n'avait pas encore rempli les hautes dignités, quand l'amitié de Séjan le perdit. Rien ne manquait à Poppée, si ce n'est une âme honnête. Sa mère, qui surpassait en beauté toutes les femmes de son temps, lui avait transmis tout ensemble ses traits et l'éclat de son nom. Ses richesses suffisaient à son rang ; son langage était poli, son esprit agréable. Cachant, sous les dehors de la modestie, des mœurs dissolues, elle paraissait rarement en public, et toujours à demi voilée, soit pour ne pas rassasier les regards, soit qu'elle eût ainsi plus de charmes. Prodigue de sa renommée, elle ne distingua jamais un amant d'un époux ; indépendante de ses affections comme de celles d'autrui, et pourtant, où elle voyait son intérêt, ses changeantes amours. Elle était mariée au chevalier romain Rufius Crispinus, dont elle avait un fils, lorsqu'Othon la séduisit par sa jeunesse, son faste, et la réputation qu'il avait d'être le favori le plus aimé de Néron. L'adultère fut bientôt suivi du mariage.

XLVI. Othon ne cessait de vanter à Néron la beauté et les grâces de son épouse, indiscret par amour, ou voulant peut-être allumer les désirs du prince, dans l'idée que la possession de la même femme serait un nouveau lien qui assurerait son crédit. Souvent on l'entendit répéter, en quittant la table de César, « qu'il allait revoir ce trésor accordé à sa flamme, cette noblesse, cette beauté, l'objet des vœux de tous, la joie des seuls favoris du sort. » De telles amorces eurent bientôt produit leur effet. Admise au palais, Poppée établit son empire par les caresses et la ruse : elle feint de ne pouvoir maîtriser son ardeur, d'être éprise de la figure de Néron ; puis, quand elle voit que la passion du prince est assez vive, elle prend de la fierté ; s'il veut la retenir plus d'une ou deux nuits, elle re-

1. On ne pouvait mettre en jugement un magistrat qu'après l'expiration de sa charge.

présente « qu'elle a un époux, et qu'elle ne peut renoncer à son mariage. Othon tient son cœur enchaîné par un genre de vie que personne n'égale; c'est lui dont l'âme est grande, le train magnifique, c'est chez lui qu'elle voit un spectacle digne du rang suprême; tandis que Néron, amant d'une vile esclave et captif sous les lois d'Acté, n'a retiré de ce commerce ignoble rien que de bas et de servile. » Othon fut exclus d'abord de l'intimité du prince, puis de sa cour et de sa suite; enfin, pour éloigner de Rome un rival importun, on l'envoya gouverner la Lusitanie. Il y resta jusqu'à la guerre civile, et fit oublier par une vie pure et irréprochable ses premiers scandales; sans frein dans la condition privée, plus maître de lui dans le pouvoir.

XLVII. Depuis ce temps Néron ne chercha plus à voiler ses débauches et ses crimes. Il se défiait surtout de Cornélius Sylla [1], dont l'indolence, changeant de nature à ses yeux, lui paraissait finesse et dissimulation. Graptus, affranchi du palais, à qui son grand âge et une expérience commencée dès le règne de Tibère avaient appris la cour, redoubla ses craintes par le mensonge que voici. Le pont Milvius était alors, pour les plaisirs nocturnes, un rendez-vous célèbre : le prince y allait souvent, afin de donner, hors de Rome, une plus libre carrière à ses dissolutions. Un jour, à en croire Graptus, on l'attendit au retour sur la voie Flaminienne, et, s'il évita l'embuscade, c'est qu'heureusement il revint par une autre route aux jardins de Salluste; et l'auteur de ce complot était Sylla. Il est vrai que des serviteurs du prince avaient rencontré en revenant des jeunes gens qui, par une licence très-ordinaire alors, s'étaient fait un jeu de les effrayer. On n'avait reconnu parmi eux aucun des esclaves ni des clients de Sylla; et son caractère, méprisé de tout le monde et incapable d'une pensée hardie, réfutait l'accusation. Cependant, comme s'il eût été convaincu, il reçut ordre de quitter sa patrie, et de se confiner dans les murs de Marseille.

XLVIII. Sous les mêmes consuls, on entendit les députations envoyées séparément au sénat romain par le sénat et le peuple de Pouzzoles. Le premier accusait les violences de la multitude; le second s'élevait contre l'avarice des magistrats et des grands. Déjà des pierres lancées, des menaces d'incen-

1. Mari d'Antonia, fille de Claude, le même auquel Pallas et Burrus furent accusés de vouloir donner l'empire.

die, marquaient le progrès de la sédition, et appelaient le massacre et les armes : C. Cassius fut choisi pour y porter remède; mais sa sévérité révolta les esprits; et, sur sa propre demande, on mit à sa place les deux frères Scribonius, auxquels on donna une cohorte prétorienne. La terreur qu'elle inspira, jointe à quelques supplices, rétablit la concorde.

XLIX. Je ne rapporterais pas un sénatus-consulte d'aussi peu d'intérêt que celui qui permit aux Syracusains d'excéder dans les jeux le nombre prescrit de gladiateurs, si Thraséas, en le combattant, n'eût donné à ses détracteurs l'occasion de censurer son vote. « Car enfin, s'il croyait la liberté du sénat si nécessaire à la république, pourquoi s'attacher à de telles frivolités ? Que ne consacrait-il sa voix à discuter la paix ou la guerre, les impôts, les lois, tout ce qui touche à la grandeur romaine? Tout sénateur, chaque fois qu'il recevait le droit d'opiner, était libre d'exposer ses vœux et de requérir une délibération. Était-ce donc la seule réforme à faire que d'empêcher que Syracuse ne dépensât trop en spectacles? et régnait-il dans tout le reste un aussi bel ordre que si Thraséas tenait, à la place de Néron, le gouvernail de l'État? Si l'on gardait un silence prudent sur les choses importantes, combien plus devait-on se taire sur des bagatelles ! » Thraséas répondait à ses amis, qui de leur côté lui demandaient ses motifs : « que, s'il s'opposait à de pareils décrets, ce n'était pas faute de connaître la situation des affaires; c'était pour sauver l'honneur du sénat, en faisant voir à tous que des yeux ouverts sur des objets si frivoles ne se fermeraient pas sur les grands intérêts de l'empire. »

L. La même année, touché des instances réitérées du peuple, et de ses plaintes contre la tyrannie des publicains, Néron eut la pensée d'abolir toutes les taxes[1], et de faire ainsi au genre humain le plus magnifique des présents. Mais les sénateurs, après avoir beaucoup loué la générosité du prince, en arrêtèrent l'élan. Ils lui représentèrent « que c'en était fait de l'empire, si l'on diminuait les revenus qui soutenaient sa puissance ; que, les péages supprimés, on ne manquerait pas de demander aussi la suppression du tribut; que la plupart des fermes publiques avaient été établies par les consuls et les tribuns du peuple, quand la liberté romaine était encore dans

1. Les douanes, les droits d'entrée et de péage et les taxes sur les consommations.

toute sa vigueur; qu'on n'avait fait depuis que pourvoir aux moyens d'égaler les recettes aux dépenses; qu'on réprimât, à la bonne heure, l'avarice des traitants, afin que des charges supportées sans murmure depuis tant d'années ne fussent pas changées, par des rigueurs nouvelles, en d'odieuses vexations. »

LI. Le prince ordonna donc par un édit « que les lois qui réglaient chaque impôt, tenues secrètes jusqu'alors, fussent affichées; que ce qu'on n'aurait pas demandé dans l'année, on ne pût l'exiger plus tard; qu'à Rome le préteur, et dans les provinces le propréteur ou le proconsul, connussent extraordinairement de toute plainte contre les publicains; que les soldats conservassent leur immunité, excepté pour les objets dont ils feraient trafic; » et plusieurs autres dispositions très-sages, qui furent observées quelque temps, ensuite méprisées. Cependant il nous reste encore l'abolition du quarantième et du cinquantième[1], et de quelques autres perceptions illégales, inventées sous des noms divers par d'avides exacteurs. On rendit moins onéreux pour les provinces d'outre-mer le transport des blés, et l'on régla que les navires ne seraient pas comptés dans le cens des négociants, ni sujets au tribut.

LII. Deux accusés, qui avaient exercé en Afrique le pouvoir proconsulaire, Sulpicius Camérinus et Pomponius Silvanus, furent absous par Néron. Camérinus n'avait pour adversaires qu'un petit nombre de particuliers, qui lui reprochaient des actes de rigueur plutôt que des concussions. Silvanus était assailli par une foule d'accusateurs. Ceux-ci demandaient du temps pour faire venir des témoins; l'accusé voulait se justifier à l'instant même. Il l'emporta, parce qu'il était riche, sans héritiers, et vieux; vieillesse qui ne l'empêcha pas de survivre à ceux dont la brigue l'avait sauvé.

LIII. Jusqu'à cette époque tout avait été tranquille en Germanie, par la politique de nos généraux, qui, voyant prodiguer les décorations triomphales, espéraient trouver dans le maintien de la paix un honneur moins vulgaire. Paullinus Pompéius et L. Vétus avaient alors le commandement des armées. Afin de ne pas laisser le soldat oisif, Paullinus acheva la digue commencée depuis soixante-trois ans par Drusus, pour contenir le Rhin. Vétus se disposait à joindre la Moselle et la Saône par un canal au moyen duquel les troupes, après

1. Droits de douane.

avoir traversé la Méditerranée, remonté le Rhône et la Saône, seraient entrées dans la Moselle, puis dans le Rhin, qu'elles auraient descendu jusqu'à l'Océan. On eût évité par là des marches difficiles, et la navigation aurait uni les rivages du nord à ceux du couchant. Élius Gracilis, lieutenant de Belgique, lui envia l'honneur de cette entreprise, en le détournant de conduire ses légions dans une province qui n'était pas la sienne, et de chercher dans les Gaules une popularité qui alarmerait l'empereur; crainte qui fait échouer souvent les plus louables desseins.

LIV. Du reste, la longue inaction des armées fit croire que nos généraux n'avaient plus le droit de les mener à l'ennemi. Aussi les Frisons s'approchèrent du Rhin, la jeunesse guerrière par les bois et les marais, le reste par les lacs, et occupèrent des terres vacantes, réservées pour l'usage des troupes : l'entreprise avait pour chefs Verritus et Malorix, rois de cette nation, si l'on peut dire que les Germains aient des rois. Déjà ils avaient construit des maisons, ensemencé les champs, et ils cultivaient ce sol comme un héritage de leurs pères, lorsque Dubius Avitus, successeur de Paullinus, les menaça des armes romaines s'ils ne retournaient dans leur ancien séjour, ou s'ils n'obtenaient de César ces nouvelles demeures, et décida Verritus et Malorix à recourir aux prières. Ils se rendirent à Rome : là, en attendant que Néron, occupé d'autres soins, leur donnât audience, on étalait à leurs yeux les merveilles de la ville : on les mena un jour au théâtre de Pompée, afin qu'ils vissent l'immensité du peuple réuni dans ce lieu. Le spectacle n'offrait à leur ignorance aucun intérêt : ils passaient le temps à s'enquérir de la composition de l'assemblée, comment l'on distinguait les ordres, quels étaient les chevaliers, où s'asseyaient les sénateurs. Ils remarquèrent parmi ces derniers des spectateurs en costume étranger [1]. Ils demandèrent qui ils étaient, et, apprenant qu'on donnait ces places d'honneur aux députés des nations les plus distinguées par leur courage et par leur fidélité à l'empire : « Aucun peuple, s'écrient-ils, n'est plus brave ni plus fidèle que les Germains, » et à l'instant ils descendent et vont s'asseoir entre les sénateurs; hardiesse qu'on accueillit avec bienveillance, comme la saillie d'une franchise antique, et l'effet d'une utile émulation. Néron les reçut tous deux au nombre des citoyens : les Frisons eurent

1. Ces étrangers étaient des ambassadeurs parthes et arméniens.

ordre de quitter le pays; comme ils s'y refusaient, la cavalerie auxiliaire, envoyée subitement contre eux, leur fit une nécessité d'obéir, en tuant ou faisant prisonniers les plus opiniâtres.

LV. Ces mêmes champs furent envahis par les Ansibariens, plus redoutables que les Frisons, à cause de leur nombre et de la pitié qu'ils trouvèrent chez les nations voisines. Chassés par les Cauques, sans terre où se fixer, ils imploraient un exil tranquille. Un homme célèbre parmi ces peuples, et fidèle à notre empire, nommé Boiocalus, appuyait leur demande, en représentant « que, dans la révolte des Chérusques, Arminius l'avait chargé de fers; qu'ensuite il avait porté les armes sous Tibère et Germanicus. Il venait, à cinquante ans d'obéissance, ajouter un nouveau service, en mettant sa nation sous nos lois. De ces champs inutiles combien était petite la partie sur laquelle on transportait quelquefois les troupeaux de l'armée! qu'on leur réservât, à la bonne heure, l'espace que l'homme abandonne partout aux animaux; mais pourquoi préférer le voisinage d'un désert à celui d'un peuple ami ? Ce territoire avait appartenu jadis aux Chamaves, puis aux Tubantes, enfin aux Usipiens. La terre fut donnée aux mortels, comme le ciel aux dieux : les places vides sont un domaine public. » Ensuite regardant le soleil, s'adressant à tous les astres, comme s'ils eussent été devant lui, il leur demandait « s'ils voudraient éclairer un sol inhabité. Ah ! qu'ils versassent plutôt les eaux de l'Océan sur les ravisseurs de la terre. »

LVI. Offensé de ce discours, Avitus répondit « qu'il fallait subir la loi du plus digne; que ces dieux dont ils attestaient la puissance avaient fait Rome maîtresse de donner ou d'ôter, sans reconnaître d'autre juge qu'elle-même. » Telle fut sa réponse publique aux Ansibariens : quant à Boiocalus, il lui dit qu'en mémoire de sa longue amitié il lui donnerait des terres; et le Germain repoussa cette offre comme le prix de la trahison. « La terre, ajouta-il peut nous manquer pour vivre; elle ne peut nous manquer pour mourir; » et les deux partis se séparèrent également irrités. Les Ansibariens appelaient à leur secours les Bructères, les Tenctères, et même des nations plus éloignées. Avitus écrivit à Curtilius Mancia, général de l'armée du Haut-Rhin, de passer le fleuve et de se montrer sur les derrières des barbares. De son côté, il conduisit ses légions chez les Tenctères, et menaça de tout saccager s'ils

ne renonçaient à la ligue : ils obéirent. La même terreur désarma les Bructères, et chacun désertant les périls d'une querelle qui n'était pas la sienne, les Ansibariens, restés seuls, reculèrent jusque chez les Usipiens et les Tubantes. Chassés de ces cantons, ils fuient chez les Cattes, puis chez les Chérusques; et, après des courses longues et vagabondes, étrangers, manquant de tout, reçus en ennemis, les hommes jeunes et armés périrent par le fer, loin du sol natal; le reste fut partagé comme une proie.

LVII. Un combat sanglant se livra, le même été, entre les Hermondures et les Cattes. Ils se disputaient un fleuve dont l'eau fournit le sel en abondance[1], et qui arrose leurs communes limites. A la passion de tout décider par l'épée, se joignait la croyance religieuse « que ces lieux étaient le point le plus voisin du ciel, et que nulle part les dieux n'entendaient de plus près les prières des hommes. C'était pour cela que le sel, donné par une prédilection divine à cette rivière et à ces forêts, ne naissait pas, comme en d'autres pays, des alluvions de la mer lentement évaporées. On versait l'eau du fleuve sur une pile d'arbres embrasés; et deux éléments contraires, la flamme et l'onde, produisaient cette précieuse matière. » La guerre, heureuse pour les Hermondures, fut d'autant plus fatale aux Cattes, que les deux partis avaient dévoué à Mars et à Mercure l'armée qui serait vaincue, vœu suivant lequel hommes, chevaux, tout est livré à l'extermination. Ici du moins les menaces de nos ennemis tournaient contre eux-mêmes : bientôt un fléau inattendu frappa les Ubiens, nos amis. Des feux sortis de terre ravageaient les fermes, les champs cultivés, les villages, et s'avançaient jusqu'aux murs de la colonie nouvellement fondée. Rien ne pouvait les éteindre, ni l'eau du ciel, ni celle des rivières, ni aucun autre liquide. Enfin, de colère contre un mal où ils ne trouvaient point de remède, quelques paysans lancent de loin des pierres dans les flammes, et, les voyant s'affaisser, ils approchent et les chassent, comme on chasse des animaux, avec des bâtons et des fouets. Enfin ils se dépouillent de leurs vêtements et les jettent sur le feu : plus l'étoffe était sale et usée, plus elle l'étouffait aisément.

LVIII. La même année, le figuier Ruminal, qu'on voyait au Comice, et qui, plus de huit cent quarante ans auparavant,

1. Eckard pense que cette rivière est la Saale ou Sala.

avait ombragé l'enfance de Rémus et de Romulus, perdit ses branches, et son tronc se dessécha, ce qui parut d'un sinistre augure ; mais il poussa de nouveaux rejetons.

LIVRE QUATORZIÈME.

Ce livre contient un espace d'environ quatre ans.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
812	59	C. Vipstanus Apronianus. C. Fontéius Capito.
813	60	Néro Claudius César, IV. Cossus Cornélius Lentulus.
814	61	C. Césonius Pétus. C. Pétronius Turpilianus.
815	62	P. Marius Celsus. L. Asinius Gallus.

I. Sous le consulat de C. Vipstanus et de Fontéius, Néron ne différa plus le crime qu'il méditait depuis longtemps. Une longue possession de l'empire avait affermi son audace, et sa passion pour Poppée devenait chaque jour plus ardente. Cette femme, qui voyait dans la vie d'Agrippine un obstacle à son mariage et au divorce d'Octavie, accusait le prince et le raillait tour à tour, l'appelant un pupille, un esclave des volontés d'autrui, qui se croyait empereur et n'était pas même libre. « Car pourquoi différer leur union? Sa figure déplaît apparemment, ou les triomphes de ses aïeux, ou sa fécondité et son amour sincère? Ah! l'on craint qu'une épouse, du moins, ne révèle les plaintes du sénat offensé et la colère du peuple, soulevée contre l'orgueil et l'avarice d'une mère. Si Agrippine ne peut souffrir pour bru qu'une ennemie de son fils, que l'on rende Poppée à celui dont elle est la femme : elle ira, s'il le faut, aux extrémités du monde; et, si la renommée lui apprend qu'on outrage l'empereur, elle ne verra pas sa honte, elle ne sera pas mêlée à ses périls. » Ces traits, que les pleurs et l'art d'une amante rendaient plus pénétrants, on n'y opposait rien : tous désiraient l'abaissement d'Agrippine, et personne ne croyait que la haine d'un fils dût aller jamais jusqu'à tuer sa mère.

II. Cluvius rapporte qu'entraînée par l'ardeur de conserver le pouvoir, Agrippine en vint à ce point, qu'au milieu du jour, quand le vin et la bonne chère allumaient les sens de Néron, elle s'offrit plusieurs fois au jeune homme ivre, voluptueusement parée et prête à l'inceste. Déjà des baisers lascifs et des caresses, préludes du crime, étaient remarqués des courtisans, lorsque Sénèque chercha, dans les séductions d'une femme, un remède aux attaques de l'autre, et fit paraître l'affranchie Acté. Celle-ci, alarmée tout à la fois pour elle-même et pour l'honneur de Néron, l'avertit « qu'on parlait publiquement de ses amours incestueuses; que sa mère en faisait trophée, et qu'un chef impur serait bientôt rejeté des soldats. » Selon Fabius Rusticus, ce ne fut point Agrippine, mais Néron, qui conçut un criminel désir; et la même affranchie eut l'adresse d'en empêcher le succès. Mais Cluvius est ici d'accord avec les autres écrivains, et l'opinion générale penche pour son récit; soit qu'un si monstrueux dessein fût éclos en effet dans l'âme d'Agrippine, soit que ce raffinement inouï de débauche paraisse plus vraisemblable chez une femme que l'ambition mit, encore enfant, dans les bras de Lépide, que la même passion prostitua depuis aux plaisirs d'un Pallas, et que l'hymen de son oncle avait instruite à ne rougir d'aucune infamie.

III. Néron évita donc de se trouver seul avec sa mère, et, quand elle partait pour ses jardins et pour ses campagnes de Tuscule et d'Antium, il la louait de songer au repos. Elle finit, en quelque lieu qu'elle fût, par lui peser tellement, qu'il résolut sa mort. Il n'hésitait plus que sur les moyens, le poison, le fer, ou tout autre. Le poison lui plut d'abord; mais, si on le donnait à la table du prince, une fin trop semblable à celle de Britannicus ne pourrait être rejetée sur le hasard; tenter la foi des serviteurs d'Agrippine paraissait difficile, parce que l'habitude du crime lui avait appris à se défier des traîtres; enfin, par l'usage des antidotes, elle avait assuré sa vie contre l'empoisonnement. Le fer avait d'autres dangers : une mort sanglante ne pouvait être secrète, et Néron craignait que l'exécuteur choisi pour ce grand forfait ne méconnût ses ordres. Anicet offrit son industrie : cet affranchi, qui commandait la flotte de Misène, avait élevé l'enfance de Néron, et haïssait Agrippine autant qu'il en était haï. Il montre « que l'on peut disposer un vaisseau de telle manière, qu'une partie détachée artificiellement en pleine mer la submerge à l'impro-

viste. Rien de plus fertile en hasards que la mer : quand Agrippine aura péri dans un naufrage, quel homme assez injuste imputera au crime le tort des vents et des flots ? Le prince donnera d'ailleurs à sa mémoire un temple, des autels, tous les honneurs où peut éclater la tendresse d'un fils. »

IV. Cette invention fut goûtée, et les circonstances la favorisaient. L'empereur célébrait à Baïes les fêtes de Minerve ; il y attire sa mère, à force de répéter qu'il faut souffrir l'humeur de ses parents, et apaiser les ressentiments de son cœur : discours calculés pour autoriser des bruits de réconciliation, qui seraient reçus d'Agrippine avec cette crédulité de la joie, si naturelle aux femmes. Agrippine venait d'Antium ; il alla au-devant d'elle le long du rivage, lui donna la main, l'embrassa et la conduisit à Baules [1] ; c'est le nom d'une maison de plaisance, située sur une pointe et baignée par la mer, entre le promontoire de Misène et le lac de Baïes [2]. Un vaisseau plus orné que les autres attendait la mère du prince, comme si son fils eût voulu lui offrir encore cette distinction ; car elle montait ordinairement une trirème, et se servait des rameurs de la flotte : enfin, un repas où on l'avait invitée donnait le moyen d'envelopper le crime dans les ombres de la nuit. C'est une opinion assez accréditée que le secret fut trahi, et qu'Agrippine, avertie du complot et ne sachant si elle y devait croire, se rendit en litière à Baïes. Là, les caresses de son fils dissipèrent ses craintes ; il la combla de prévenances, la fit placer à table au-dessus de lui. Des entretiens variés, où Néron affecta tour à tour la familiarité du jeune âge et toute la gravité d'une confidence auguste, prolongèrent le festin. Il la reconduisit à son départ, couvrant de baisers ses yeux et son sein ; soit qu'il voulût mettre le comble à sa dissimulation, soit que la vue d'une mère qui allait périr attendrît en ce dernier instant cette âme dénaturée.

V. Une nuit brillante d'étoiles, et dont la paix s'unissait au calme de la mer, semblait préparée par les dieux pour mettre le crime dans toute son évidence. Le navire n'avait pas encore fait beaucoup de chemin. Avec Agrippine étaient deux personnes de sa cour, Crépéréius Gallus et Acerronie. Le pre-

1. Baules est une maison de campagne qui avait appartenu à l'orateur Hortensius.

2. La face des lieux ayant été changée par l'invasion de la mer, le lac de Baïes ne subsiste plus.

mier se tenait debout près du gouvernail; Acerronie, appuyée sur le pied du lit où reposait sa maîtresse, exaltait, avec l'effusion de la joie, le repentir du fils et le crédit recouvré par la mère. Tout à coup, à un signal donné, le plafond de la chambre s'écroule sous une charge énorme de plomb. Crépéréius écrasé reste sans vie. Agrippine et Acerronie sont défendues par les côtés du lit qui s'elevaient au-dessus d'elles, et qui se trouvèrent assez forts pour résister au poids. Cependant le vaisseau tardait à s'ouvrir, parce que, dans le désordre général, ceux qui n'étaient pas du complot embarrassaient les autres. Il vint à l'esprit des rameurs de peser tous du même côté, et de submerger ainsi le navire. Mais, dans ce dessein formé subitement, le concert ne fut point assez prompt; et une partie, en faisant contre-poids, ménagea aux naufragés une chute plus douce. Acerronie eut l'imprudence de s'écrier « qu'elle était Agrippine, qu'on sauvât la mère du prince; » et elle fut tuée à coups de crocs, de rames, et des autres instruments qui tombaient sous la main. Agrippine, qui gardait le silence, fut moins remarquée, et reçut cependant une blessure à l'épaule. Après avoir nagé quelque temps, elle rencontra des barques qui la conduisirent dans le lac Lucrin, d'où elle se fit porter à sa maison de campagne.

VI. Là, rapprochant toutes les circonstances, et la lettre perfide, et tant d'honneurs prodigués pour une telle fin, et ce naufrage près du port, ce vaisseau qui, sans être battu par les vents ni poussé contre un écueil, s'était rompu par le haut comme un édifice qui s'écroule; songeant en même temps au meurtre d'Acerronie, et jetant les yeux sur sa propre blessure, elle comprit que le seul moyen d'échapper aux embûches était de ne pas les deviner. Elle envoya l'affranchi Agérinus annoncer à son fils « que la bonté des dieux et la fortune de l'empereur l'avaient sauvée d'un grand péril; qu'elle le priait, tout effrayé qu'il pouvait être du danger de sa mère, de différer sa visite; qu'elle avait en ce moment besoin de repos. » Cependant, avec une sécurité affectée, elle fait panser sa blessure et prend soin de son corps. Elle ordonne qu'on recherche le testament d'Acerronie, et qu'on mette le scellé sur ses biens : en cela seulement elle ne dissimulait pas.

VII. Néron attendait qu'on lui apprît le succès du complot, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Agrippine s'était sauvée avec une légère blessure, et n'avait couru que ce qu'il fallait de danger pour ne pouvoir en méconnaître l'auteur. Éperdu, hors de lui-

même, il croit déjà la voir accourir avide de vengeance. « Elle allait armer ses esclaves, soulever les soldats, ou bien se jeter dans les bras du sénat et du peuple, et leur dénoncer son naufrage, sa blessure, le meurtre de ses amis : quel appui restait-il au prince, si Burrus et Sénèque ne se prononçaient? » Il les avait mandés dès le premier moment : on ignore si auparavant ils étaient instruits. Tous deux gardèrent un long silence, pour ne pas faire des remontrances vaines ; ou peut-être croyaient-ils les choses arrivées à cette extrémité, que, si l'on ne prévenait Agrippine, Néron était perdu. Enfin Sénèque, pour seule initiative, regarda Burrus et lui demanda s'il fallait ordonner le meurtre aux gens de guerre. Burrus répondit « que les prétoriens, attachés à toute la maison des Césars, et pleins du souvenir de Germanicus, n'oseraient armer leurs bras contre sa fille. Qu'Anicet achevât ce qu'il avait promis. » Celui-ci se charge avec empressement de consommer le crime. A l'instant Néron s'écrie « que c'est en ce jour qu'il reçoit l'empire, et qu'il tient de son affranchi ce magnifique présent ; qu'Anicet parte au plus vite et emmène avec lui des hommes dévoués. » De son côté, apprenant que l'envoyé d'Agrippine, Agérinus, demandait audience, il prépare aussitôt une scène accusatrice. Pendant qu'Agérinus expose son message, il jette une épée entre les jambes de cet homme ; ensuite il le fait garrotter comme un assassin pris en flagrant délit, afin de pouvoir feindre que sa mère avait attenté aux jours du prince, et que, honteuse de voir son crime découvert, elle s'en était punie par la mort.

VIII. Cependant, au premier bruit du danger d'Agrippine, que l'on attribuait au hasard, chacun se précipite vers le rivage. Ceux-ci montent sur les digues ; ceux-là se jettent dans des barques ; d'autres s'avancent dans la mer, aussi loin qu'ils peuvent; quelques-uns tendent les mains. Toute la côte retentit de plaintes, de vœux, du bruit confus de mille questions diverses, de mille réponses incertaines. Une foule immense était accourue avec des flambeaux : enfin l'on sut Agrippine vivante, et déjà on se disposait à la féliciter, quand la vue d'une troupe armée et menaçante dissipa ce concours. Anicet investit la maison, brise la porte, saisit les esclaves qu'il rencontre, et parvient à l'entrée de l'appartement. Il y trouva peu de monde; presque tous, à son approche, avaient fui épouvantés. Dans la chambre, il n'y avait qu'une faible lumière, une seule esclave, et Agrippine, de plus en plus inquiète de

ne voir venir personne de chez son fils, pas même Agérinus. La face des lieux subitement changée, cette solitude, ce tumulte soudain, tout lui présage le dernier des malheurs. Comme la suivante elle-même s'éloignait : « Et toi aussi, tu m'abandonnes, » lui dit-elle : puis elle se retourne et voit Anicet, accompagné du triérarque Herculéus et d'Oloarite, centurion de la flotte. Elle lui dit « que, s'il était envoyé pour la visiter, il pouvait annoncer qu'elle était remise; que, s'il venait pour un crime, elle en croyait son fils innocent; que le prince n'avait point commandé un parricide. » Les assassins environnent son lit, et le triérarque lui décharge le premier un coup de bâton sur la tête. Le centurion tirait son glaive pour lui donner la mort. « Frappe ici, » s'écria-t-elle en lui montrant son ventre, et elle expira percée de plusieurs coups.

IX. Voilà les faits sur lesquels on s'accorde. Néron contempla-t-il le corps inanimé de sa mère, en loua-t-il la beauté? les uns l'affirment, les autres le nient. Elle fut brûlée la nuit même, sur un lit de table, sans la moindre pompe; et, tant que Néron fut maître de l'empire, aucun tertre, aucune enceinte ne protégea sa cendre. Depuis, des serviteurs fidèles lui élevèrent un petit tombeau sur le chemin de Misène, près de cette maison du dictateur César, qui, située à l'endroit le plus haut de la côte, domine au loin tout le golfe. Quand le bûcher fut allumé, un de ses affranchis, nommé Mnester, se perça d'un poignard, soit par attachement à sa maîtresse, soit par crainte des bourreaux. Telle fut la fin d'Agrippine, fin dont bien des années auparavant elle avait cru et méprisé l'annonce. Un jour qu'elle consultait sur les destins de Néron, les astrologues lui répondirent qu'il régnerait et qu'il tuerait sa mère : « Qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il règne. »

X. C'est quand Néron eut consommé le crime qu'il en comprit la grandeur. Il passa le reste de la nuit dans un affreux délire : tantôt morne et silencieux, tantôt se relevant avec effroi, il attendait le retour de la lumière comme son dernier moment. L'adulation des centurions et des tribuns, par le conseil de Burrus, apporta le premier soulagement à son désespoir. Ils lui prenaient la main, le félicitaient d'avoir échappé au plus imprévu des dangers, aux complots d'une mère. Bientôt ses amis courent aux temples des dieux, et, l'exemple une fois donné, les villes de Campanie témoignent leur allégresse par des sacrifices et des députations. Néron, par une dissimulation contraire, affectait la douleur; il semblait haïr des jours

conservés à ce prix, et pleurer sur la mort de sa mère. Mais les lieux ne changent pas d'aspect comme l'homme de visage, et cette mer, ces rivages, toujours présents, importunaient ses regards. L'on crut même alors que le son d'une trompette avait retenti sur les coteaux voisins, et des gémissements, dit-on, furent entendus au tombeau d'Agrippine. Néron prit le parti de se retirer à Naples, et écrivit une lettre au sénat.

XI. « Un assassin, disait-il, Agérinus, affranchi d'Agrippine et l'un de ses plus intimes confidents, avait été surpris avec un poignard; et elle-même, cédant au cri de sa conscience, s'était infligé la peine comme elle avait ordonné le crime. » A cette accusation, il en ajoutait de plus anciennes. « Elle avait rêvé le partage de l'empire; elle s'était flattée que les cohortes prétoriennes jureraient obéissance à une femme, et que le sénat et le peuple subiraient le même déshonneur. Trompée dans ses désirs, elle s'en était vengée sur les sénateurs, le peuple et les soldats, en s'opposant aux largesses du prince, et en amassant les dangers sur les plus illustres têtes. Avec quelle peine ne l'avait-il pas empêchée de forcer les portes du sénat, et de donner ses réponses aux nations étrangères ! » Il remontait jusqu'au temps de Claude, dont il fit la satire indirecte, rejetant sur sa mère tous les crimes de ce règne, et attribuant sa mort à la fortune de Rome : car il parlait aussi du naufrage, sans songer qu'il n'y avait personne d'assez stupide pour le croire fortuit, ou pour s'imaginer qu'une femme, échappée des flots, eût envoyé un homme à travers les cohortes et les flottes de l'empereur, afin que seul, avec une épée, il brisât ce rempart. Aussi ce n'était plus sur Néron que tombait la censure publique ; sa barbarie était trop au-dessus de toute indignation : c'était sur Sénèque, auquel on reprochait d'avoir tracé dans ce discours un horrible aveu.

XII. On vit toutefois parmi les grands une merveilleuse émulation de bassesse. Des actions de grâces sont ordonnées dans tous les temples, et des jeux annuels ajoutés aux fêtes de Minerve pour célébrer la découverte du complot. On vote à la déesse une statue d'or, qui sera placée dans le sénat, et auprès de laquelle on verra l'image du prince; enfin le jour où naquit Agrippine est mis au nombre des jours néfastes. Pétus Thraséas, qui laissait passer les adulations ordinaires sans autre protestation que le silence, ou une adhésion froidement exprimée, sortit alors du sénat, ce qui lui attira des dangers, sans que les autres en devinssent plus libres. Des prodiges nom-

breux furent vus dans ce temps, et n'eurent pas plus d'effet. Une femme accoucha d'un serpent ; une autre fut tuée par la foudre dans les bras de son mari ; le soleil s'éclipsa tout à coup, et le feu du ciel tomba dans les quatorze quartiers de Rome. Mais ces phénomènes annonçaient si peu l'intervention des dieux, qu'on vit se prolonger encore bien des années le règne et les crimes de Néron. Au reste, pour faire à sa victime une mémoire plus odieuse, et prouver que sa clémence était plus grande depuis que sa mère n'y mettait plus obstacle, il rendit à leur patrie deux femmes du premier rang, Junie et Calpurnie, et deux anciens préteurs, Valérius Capito et Licinius Gabolus, tous bannis autrefois par Agrippine. Il permit aussi qu'on rapportât les cendres de Lollia Paullina, et qu'on lui élevât un tombeau. Il fit grâce à Iturius et à Calvisius, que lui-même avait relégués depuis peu. Quant à Silana, elle avait fini ses jours à Tarente : elle y était revenue d'un exil plus éloigné, lorsque Agrippine, dont la haine avait causé sa chute, chancelait à son tour ou s'était adoucie.

XIII. Néron parcourait lentement les villes de Campanie, inquiet sur son retour à Rome, et craignant de n'y plus retrouver le dévouement du sénat et l'affection du peuple. Mais tous les pervers (et jamais cour n'en réunit davantage) l'assuraient « que le nom d'Agrippine était abhorré, et que sa mort avait redoublé pour lui l'enthousiasme populaire. Qu'il allât donc sans crainte, et qu'il essayât la vertu de sa présence auguste. » Eux-mêmes demandent à le précéder, et trouvent un empressement qui passait leurs promesses, les tribus accourant au-devant de lui, le sénat en habits de fête, des troupes de femmes et d'enfants, rangées suivant l'âge et le sexe, et, sur tout son passage, des amphithéâtres qu'on avait dressés comme pour voir un triomphe. Fier et vainqueur de la servilité publique, Néron monta au Capitole, rendit grâce aux dieux, et s'abandonna au torrent de ses passions, mal réprimées jusqu'alors, mais dont l'ascendant d'une mère, quelle qu'elle fût, avait suspendu le débordement.

XIV. Il avait depuis longtemps à cœur de conduire un char dans la carrière ; et par une fantaisie non moins honteuse, on le voyait souvent, tenant une lyre, imiter à table les chants du théâtre. « Des rois, disait-il, d'anciens généraux l'avaient fait avant lui. Cet art était célébré par les poëtes et servait à honorer les dieux. Le chant n'était-il pas un attribut sacré d'Apollon ? et n'était-ce pas une lyre à la main que, dans les

temples de Rome, aussi bien que dans les villes de la Grèce, on représentait ce dieu, l'un des plus grands de l'Olympe, le dieu des oracles?» Déjà rien ne pouvait plus le retenir, quand Sénèque et Burrus résolurent de lui céder une victoire, pour éviter qu'il en remportât deux. On établit dans la vallée du Vatican une enceinte fermée où il pût guider un char sans se prodiguer aux regards de la foule : bientôt le peuple romain fut appelé à ce spectacle et applaudit avec transport, avide de plaisir, comme l'est toute multitude, et joyeux de retrouver ses penchants dans le prince. On avait cru que la publicité de la honte en amènerait le dégoût; elle ne fut qu'un aiguillon nouveau : se croyant moins flétri, plus il en flétrirait d'autres, il dégrada les fils de plusieurs nobles familles, en traînant sur la scène leur indigence vénale. Tout morts qu'ils sont, je ne les nommerai pas, par respect pour leurs ancêtres : le plus déshonoré, après tout, est celui qui emploie son or à payer l'infamie plutôt qu'à la prévenir. Des chevaliers romains d'un nom connu descendirent même dans l'arène : il les engagea pour ce honteux service à force de présents; mais les présents de qui peut commander ne sont-ils pas une véritable contrainte ?

XV. Cependant, pour ne pas se prostituer encore sur un théâtre public, il institua la fête des Juvénales[1] : c'est ainsi qu'il appela des jeux nouveaux, où les citoyens s'enrôlèrent en foule. Ni la noblesse ni l'âge ne retinrent personne : on vit d'anciens magistrats exercer l'art d'un histrion grec ou latin, se plier à des gestes, moduler des chants indignes de leur sexe. Des femmes même, d'une haute naissance, étudièrent des rôles indécents. Dans le bois qu'Auguste avait planté autour de sa naumachie, furent construites des salles et des boutiques où tout ce qui peut irriter les désirs était à vendre. On y distribuait de l'argent, que chacun dépensait aussitôt, les gens honnêtes par nécessité, les débauchés par vaine gloire. De là une affreuse contagion de crimes et d'infamie; et jamais plus de séductions qu'il n'en sortit de ce cloaque impur n'assaillirent une société dès longtemps corrompue. Les bons exemples maintiennent à peine les bonnes mœurs; comment, dans cette publique émulation de vices, eût-on sauvé le

1. Suivant Dion, Néron institua ces jeux à l'occasion de sa première barbe, dont il consacra les poils à Jupiter Capitolin, après les avoir fait enchâsser dans une boîte d'or.

moindre sentiment de pudicité, de modestie, d'honneur? Enfin Néron monta lui-même sur la scène, touchant les cordes d'une lyre, et préludant avec une grâce étudiée. Ses courtisans étaient près de lui, et, avec eux, une cohorte de soldats, les centurions, les tribuns et Burrus, qui gémissaient tout en applaudissant. Alors fut créé ce corps de chevaliers romains qu'on appela les Augustans, tous vigoureux et brillants de jeunesse, attirés les uns par un esprit de licence, les autres par des vues ambitieuses. Le jour entendait leurs acclamations; ils en faisaient retentir les nuits, cherchant à la voix et à la beauté du prince des noms parmi les dieux : ils avaient à ce prix ce qu'on mérite par la vertu, les honneurs et l'illustration.

XVI. Toutefois, afin que la gloire de l'empereur ne fût pas bornée aux arts de la scène, il ambitionna encore le nom de poëte. Il réunissait chez lui les jeunes gens qui avaient quelque talent pour les vers : là, chacun étant assis, leur tâche était de lier et d'assortir les morceaux que Néron avait apportés ou qu'il improvisait, et de remplir les mesures imparfaites, en conservant, bonnes ou mauvaises, ses propres expressions : on s'en aperçoit au style de ces poésies, dénuées d'inspiration et de verve, et qui ne semblent pas couler d'une même source. Enfin, il donnait aussi aux philosophes quelques moments après le repas; et, remarquant l'opposition de leurs doctrines, il se plaisait à les mettre aux prises : car il s'en trouva plus d'un qui fut bien aise qu'on le vît, avec son maintien grave et son visage austère, servir aux passe-temps du maître.

XVII. Vers la même époque, une dispute légère fut suivie d'un horrible massacre entre les habitants de deux colonies romaines, Nucéria et Pompéi. Livinéius Régulus, que j'ai dit avoir été chassé du sénat, donnait un spectacle de gladiateurs. De ces railleries mutuelles où s'égaye la licence des petites villes, on en vint aux injures, puis aux pierres, enfin aux armes. La victoire resta aux Pompéiens, chez qui se donnait la fête. Beaucoup de Nucériens furent rapportés chez eux le corps tout mutilé; un grand nombre pleuraient la mort d'un fils ou d'un père. Le prince renvoya le jugement de cette affaire au sénat, et le sénat aux consuls. Le sénat, en ayant été saisi de nouveau, défendit pour dix ans à la ville de Pompéi ces sortes de réunions, et supprima les associations qui s'y étaient formées aux mépris des lois. Livinéius et les autres auteurs de la sédition furent punis de l'exil.

XVIII. Pédius Blésus perdit aussi le rang de sénateur, accusé par les Cyrénéens d'avoir violé le trésor d'Esculape, et cédé, dans la levée des soldats, à la double corruption de la brigue et de l'or. Le même peuple poursuivait Acilius Strabo, ancien préteur, envoyé par Claude pour régler la propriété de plusieurs domaines possédés autrefois par le roi Apion[1], et que ce prince avait laissés, avec ses États, au peuple romain. Les propriétaires voisins les avaient envahis, et ils se prévalaient d'une usurpation longtemps tolérée, comme d'un titre légitime. En prononçant contre eux, le juge souleva les esprits contre lui-même. Le sénat répondit aux Cyrénéens qu'il ignorait les ordres de Claude, et qu'il fallait consulter le prince. Néron, approuvant le jugement d'Acilius, écrivit néanmoins que, par égard pour les alliés, il leur faisait don de ce qu'ils avaient usurpé.

XIX. Bientôt après, deux hommes du premier rang, Domitius Afer et M. Servilius, terminèrent une carrière qui avait brillé de tout l'éclat des honneurs et de l'éloquence, Tous deux furent célèbres au barreau; Servilius le devint doublement en écrivant l'histoire romaine, et il le fut encore par une élégance de mœurs à laquelle la vie toute différente de son rival de génie donnait un nouveau lustre.

XX. Sous le quatrième consulat de Néron, qui eut pour collégue Cornélius Cassus, des jeux quinquennaux, institués à Rome à l'imitation des combats de la Grèce, donnèrent lieu, comme toutes les nouveautés, à des réflexions diverses. Selon les uns, « Pompée lui-même avait encouru le blâme des vieillards en établissant un théâtre permanent; car avant lui la scène et les gradins, érigés pour le besoin présent, ne duraient pas plus que les jeux; et même, si l'on remontait plus haut, le peuple y assistait debout; assis, on eût craint qu'il ne consumât des journées entières dans l'oisiveté du théâtre. Au moins fallait-il s'en tenir aux spectacles anciens, tels que les donnaient encore les préteurs, où nul citoyen n'était obligé de disputer le prix. Les mœurs de la patrie, altérées peu à peu, allaient périr entièrement par cette licence importée. Ainsi tout ce qui peut au monde recevoir et donner la corruption serait vu dans Rome! ainsi dégénérerait, énervée par

1. Le roi Apion, descendant des Lagides, dernier souverain d'une partie de la Libye, avait légué ses États au peuple romain, l'an de Rome 660. Les principales villes étaient Bérénice, Ptolémaïs et Cyrène.

des habitudes étrangères, une jeunesse dont les gymnases, le désœuvrement et d'infâmes amours se partageraient la vie; et cela par la volonté du prince et du sénat, qui, non contents de tolérer le vice, en faisaient une loi. Que les grands de Rome allassent donc, sous le nom de poëtes et d'orateurs se dégrader sur la scène. Que leur restait-il à faire, sinon de jeter leurs vêtements, de prendre le ceste, et de renoncer, pour les combats de l'arène, à la guerre et aux armes? En seraient-ils des augures plus savants, et les chevaliers en rempliraient-ils mieux les nobles fonctions de juges, pour avoir entendu en connaisseurs des voix mélodieuses et des chants efféminés? Les nuits mêmes étaient ajoutées aux heures du scandale, afin que pas un instant ne fût laissé à la pudeur, et que, dans ces confus rassemblements, ce que le vice aurait convoité pendant le jour, il l'osât au milieu des ténèbres. »

XXI. C'était cette licence même qui plaisait au plus grand nombre, et cependant ils couvraient leur secrète pensée de prétextes honnêtes. « Nos ancêtres, disaient-ils, ne s'étaient pas refusé plus que nous le délassement des spectacles, et ils en avaient de conformes à leur fortune : c'est ainsi que des Étrusques ils avaient pris les histrions, des Thuriens[1] les courses de chevaux. Maîtres de la Grèce et de l'Asie, ils avaient donné plus de pompe à leurs jeux, sans qu'aucun Romain de naissance honnête se fût abaissé jusqu'aux arts de la scène, pendant les deux siècles écoulés depuis le triomphe de Mummius, qui le premier avait montré à Rome ces spectacles nouveaux. C'était au reste par économie qu'on avait bâti un théâtre fixe et durable, au lieu de ces constructions éphémères que chaque année voyait s'élever à grands frais. Plus de nécessité aux magistrats d'épuiser leur fortune à donner des spectacles grecs, plus de motifs aux cris du peuple pour en obtenir des magistrats, lorsque l'État ferait cette dépense. Les victoires des poëtes et des orateurs animeraient les talents; et quel juge, enviant à son oreille un plaisir légitime, serait fâché d'assister à ces nobles exercices de l'esprit? C'était à la joie, bien plus qu'à la licence, que l'on consacrait quelques nuits en cinq ans, nuits éclairées de tant de feux, qu'elles n'auraient plus d'ombres pour cacher le désordre. » Il est cer-

1. Thurium, bâtie après la destruction de Sybaris et non loin de ses ruines, était située entre les rivières de Crathis et de Sybaris, près du golfe de Tarente.

tain que cette fête passa sans laisser après elle aucune éclatante flétrissure. Le peuple même ne se passionna pas un instant. C'est que les pantomimes, quoique rendus à la scène, n'étaient pas admis dans les jeux sacrés. Personne ne remporta le prix de l'éloquence ; mais Néron fut proclamé vainqueur. L'habillement grec, avec lequel beaucoup de personnes s'étaient montrées pendant la durée des fêtes, fut quitté aussitôt.

XXII. Il parut dans ce temps une comète, présage, aux yeux du peuple, d'un règne qui va finir. A cette vue, comme si Néron eût été déjà renversé du trône, les pensées se tournèrent vers le choix de son successeur. Toutes les voix proclamaient Rubellius Plautus, qui par sa mère tirait sa noblesse de la famille des Jules. Attaché aux maximes antiques, Plautus avait un extérieur austère; sa maison était chaste, sa vie retirée; et plus il s'enveloppait d'une prudente obscurité, plus la renommée le mettait en lumière. Les conjectures non moins vaines auxquelles donna lieu un coup de tonnerre accrurent encore ces rumeurs : comme Néron soupait auprès des lacs Simbruins, dans le lieu nommé *Sublaqueum* [1], les mets furent atteints de la foudre, et la table fracassée; or, cet événement étant arrivé sur les confins de Tibur, d'où Plautus tirait son origine paternelle, on en conclut que la volonté des dieux le destinait à l'empire. Il eut même des courtisans parmi ces hommes qu'une politique intéressée et souvent trompeuse hasarde les premiers au devant des fortunes naissantes. Néron alarmé écrivit à Plautus « de pourvoir au repos de la ville, et de se dérober à la méchanceté de ses diffamateurs ; qu'il avait en Asie des domaines héréditaires, où, loin des dangers et du trouble, il jouirait en paix de sa jeunesse. » Plautus partit avec sa femme Antistia et quelques amis. A la même époque, une recherche indiscrète de plaisir valut à Néron infamie et péril : il avait nagé dans la fontaine d'où l'eau Marcia [2] est amenée à Rome, et l'on croyait qu'en y plongeant son corps il avait profané une source sacrée, et violé la sain-

1. Tacite, liv. XI, ch. XIII, a fait mention des monts Simbruins. Pline parle de trois lacs fort agréables, formés par l'Anio, ou Téveron, qui ont donné le nom au lieu appelé *Sublaqueum*.

2. L'eau Marcia est un des plus célèbres aqueducs de l'ancienne Rome. La source était dans les montagnes des Péligniens. On voit encore, près de Rome, des ruines imposantes de cet aqueduc.

teté du lieu. Une maladie qui vint à la suite parut un témoignage de la colère céleste.

XXIII. Cependant Corbulon, qui venait de raser Artaxate, voulut profiter d'une première impression de terreur pour s'emparer de Tigranocerte, afin de redoubler l'effroi des ennemis en détruisant cette ville, ou de s'acquérir, en la conservant, un renom de clémence. Il y marcha donc, mais d'une marche inoffensive, pour ne pas porter le désespoir devant lui, et toutefois sans négliger les soins de la prudence, à cause de l'humeur changeante de ces peuples, lents et craintifs à l'aspect du danger, toujours prêts à l'heure de la trahison. Les barbares, chacun selon son caractère, se présentent en suppliants, ou abandonnent leurs hameaux et fuient loin des routes pratiquées. Il y en eut même qui se cachèrent dans des cavernes avec ce qu'ils avaient de plus cher. Le général romain, ménageant habilement sa conduite, faisait grâce aux prières, poursuivait la fuite avec rapidité. Impitoyable pour ceux qui occupaient des retraites souterraines, il leur ferma toutes les issues avec des sarments et des broussailles, et les brûla dans leurs repaires. Comme il longeait les frontières des Mardes[1], cette nation, exercée au brigandage et défendue par des monts inaccessibles, le harcela de ses incursions. Il envoya les Ibériens ravager leur pays, et l'audace de cet ennemi fut punie aux dépens d'un sang étranger.

XXIV. Mais si Corbulon et son armée ne perdaient rien par le combat, toute leur vigueur pliait sous le faix des travaux et de la misère. Réduits pour unique nourriture à la chair des bestiaux, le manque d'eau, un été brûlant, de longues marches, mettaient le comble à leurs souffrances, que la seule patience du général adoucissait un peu : car lui-même endurait plus de maux que le dernier des soldats. On arriva ensuite dans des lieux cultivés, et l'on fit la moisson. De deux forteresses où les Arméniens s'étaient réfugiés, l'une fut prise d'assaut; celle qui repoussa la première attaque fut forcée par un siége. On passa de là dans le pays des Taurannites, où Corbulon sortit heureusement d'un péril inattendu. Un barbare de distinction, surpris non loin de sa tente avec un poignard et mis à la torture, s'avoua l'auteur d'une conspiration, dont il découvrit le plan et les complices. Les traîtres qui, sous le masque de l'amitié, tramaient un assassinat, furent convain-

1. Au pied des monts Gordyens.

cus et punis. Bientôt après, Tigranocerte annonça par une députation que ses portes étaient ouvertes, et qu'elle était prête à recevoir des ordres. En même temps elle envoyait une couronne d'or, gage d'hospitalité. Corbulon reçut les députés avec honneur et n'ôta rien à la ville, dans l'espoir qu'une obéissance plus zélée serait le prix de ce bienfait.

XXV. Mais la citadelle, où se tenait enfermée une jeunesse intrépide, ne fut pas réduite sans combat. Ils affrontèrent au pied de leurs murs les hasards d'une bataille, et, repoussés derrière les remparts, ils ne cédèrent qu'à l'extrémité, lorsque déjà l'on forçait la place. Ces succès étaient facilités par la guerre d'Hyrcanie, qui occupait les Parthes. Les Hyrcaniens avaient même envoyé vers l'empereur pour lui demander son alliance, faisant valoir, comme une preuve de leur amitié, l'occupation qu'ils donnaient à Vologèse. A leur retour, les députés risquaient d'être surpris, de l'autre côté de l'Euphrate par les détachements de l'ennemi : Corbulon leur donna une escorte et les fit accompagner jusqu'aux bords de la mer Rouge, d'où, en évitant les frontières des Parthes, ils retournèrent dans leur patrie.

XXVI. Tiridate essayait de pénétrer en Arménie par le pays des Mèdes. Le général détache aussitôt le lieutenant Vérulanus avec les auxiliaires, le suit rapidement à la tête des légions, et force le barbare de fuir au loin et de renoncer à ses projets de guerre. Enfin, ayant désolé par le fer et la flamme ceux qu'il savait animés, à cause du roi, de sentiments hostiles, il était en pleine possession de l'Arménie, lorsque parut Tigranes, choisi par Néron pour souverain de cette contrée. Tigranes, né d'un sang illustre en Cappadoce, était petit-fils du roi Archélaüs ; mais retenu longtemps comme ôtage à Rome, il en avait rapporté l'esprit lâche et rampant d'un esclave. Il ne fut pas reçu sans opposition. Les Arsacides régnaient encore dans quelques âmes ; mais le plus grand nombre, révolté de l'orgueil des Parthes, préférait un roi donné par les Romains. On laissa auprès de Tigranes un détachement de mille légionnaires, trois cohortes alliées et deux ailes de cavalerie; et, afin qu'il maintînt plus facilement son pouvoir naissant, on soumit aux rois Pharasmane, Polémon, Aristobule et Antiochus, les parties de l'Arménie voisines de leurs États. Corbulon se retira dans la Syrie, privée de gouverneur par la mort de Quadratus, et confiée à ses soins.

XXVII. La même année, un tremblement de terre renversa

Laodicée[1], l'une des cités les plus célèbres de l'Asie : elle se releva par elle-même et sans notre concours. En Italie, l'ancienne ville de Pouzzoles obtint de Néron les droits et le surnom de colonie romaine. Des vétérans furent désignés pour habiter Antium et Tarente, et ne remédièrent point à la dépopulation de ces villes : ils se dispersèrent presque tous, et chacun regagna la province où il avait achevé son service. Étrangers d'ailleurs à l'usage de se marier et d'élever des enfants, ils ne laissaient dans leurs maisons désertes aucune postérité. Car ce n'étaient plus ces légions que jadis on établissait tout entières, tribuns, centurions, soldats de mêmes manipules, et qui, unies d'esprit et de cœur, ne tardaient pas à former une cité : c'étaient des hommes inconnus entre eux, tirés de différents corps, sans chef, sans affection mutuelle, qui tous venaient comme d'un autre monde, et dont le soudain assemblage formait une multitude plutôt qu'une colonie.

XXVIII. L'élection des préteurs, ordinairement abandonnée au sénat, fut agitée par des brigues plus vives que de coutume : le prince y ramena la paix, en mettant à la tête d'une légion trois candidats qui excédaient le nombre des charges. Il releva la dignité des sénateurs, en ordonnant que ceux qui, des juges particuliers, appelleraient au sénat, consigneraient la même somme que ceux qui appelaient à César. Auparavant, les appels à cet ordre étaient libres et francs de toute amende. A la fin de l'année, Vibius Sécundus, chevalier romain, accusé de concussion par les Maures, fut condamné et chassé d'Italie. Le crédit de son frère Crispus le sauva seul d'une peine plus sévère.

XXIX. Sous le consulat de Césonius Pétus et de Pétronius Turpilianus, l'empire essuya en Bretagne un sanglant désastre. J'ai déjà dit que le lieutenant Aulus Didius s'était contenté d'y maintenir nos conquêtes. Véranius, son successeur, fit quelques incursions chez les Silures[2], et, surpris par la mort, il ne put porter la guerre plus loin. Cet homme, à qui la renommée attribua toute sa vie une austère indépendance, laissa voir, dans les derniers mots de son testament, l'esprit d'un courtisan : il y prodiguait mille flatteries à Néron, ajoutant que, s'il eût vécu encore deux années, il lui aurait sou-

1. Laodicée de Phrygie, dont le nom subsiste encore dans celui de Ladik.
2. Voy. la note 3 de la page 250.

mis la province tout entière. Après lui, les Bretons eurent pour gouverneur Suétonius Paullinus, que ses talents militaires et la voix publique, qui ne laisse jamais le mérite sans rival, donnaient pour émule à Corbulon. Lui-même songeait à l'Arménie reconquise, et brûlait d'égaler un exploit si glorieux en domptant les rebelles. L'île de Mona[1], déjà forte par sa population, était encore le repaire des transfuges : il se dispose à l'attaquer, et construit des navires dont la carène fût assez plate pour aborder sur une plage basse et sans rives certaines. Ils servirent à passer les fantassins; la cavalerie suivit à gué ou à la nage, selon la profondeur des eaux.

XXX. L'ennemi bordait le rivage : à travers ses bataillons épais et hérissés de fer, couraient, semblables aux Furies, des femmes échevelées, en vêtements lugubres, agitant des torches ardentes; et des druides, rangés à l'entour, levaient les mains vers le ciel avec d'horribles prières. Une vue si nouvelle étonna les courages, au point que les soldats, comme si leurs membres eussent été glacés, s'offraient immobiles aux coups de l'ennemi. Rassurés enfin par les exhortations du général, et s'excitant eux-mêmes à ne pas trembler devant un troupeau fanatique de femmes et d'insensés, ils marchent en avant, terrassent ce qu'ils rencontrent, et enveloppent les barbares de leurs propres flammes. On laissa garnison chez les vaincus, et l'on coupa les bois consacrés à leurs atroces superstitions; car ils prenaient pour un culte pieux d'arroser les autels du sang des prisonniers, et de consulter les dieux dans des entrailles humaines. Au milieu de ces travaux, Suétonius apprit que la province venait tout à coup de se révolter.

XXXI. Le roi des Icéniens, Prasutagus, célèbre par de longues années d'opulence, avait nommé l'empereur son héritier, conjointement avec ses deux filles. Il croyait que cette déférence mettrait à l'abri de l'injure son royaume et sa maison. Elle eut un effet tout contraire : son royaume, en proie à des centurions, sa maison, livrée à des esclaves, furent ravagés comme une conquête. Pour premier outrage, sa femme Boadicée est battue de verges, ses filles déshonorées : bientôt, comme si tout le pays eût été donné en présent aux ravisseurs, les principaux de la nation sont dépouillés des biens de leurs aïeux, et jusqu'aux parents du roi sont mis en esclavage. Soulevés par ces affronts et par la crainte de

1. Anglesey.

maux plus terribles (car ils venaient d'être réduits à l'état de province), les Icéniens courent aux armes et entraînent dans leur révolte les Trinobantes [1] et d'autres peuples, qui, n'étant pas encore brisés à la servitude, avaient secrètement conjuré de s'en affranchir. L'objet de leur haine la plus violente étaient les vétérans, dont une colonie, récemment conduite à Camulodunum, chassait les habitants de leurs maisons, les dépossédait de leurs terres, en les traitant de captifs et d'esclaves, tandis que les gens de guerre, par une sympathie d'état et l'espoir de la même licence, protégeaient cet abus de la force. Le temple élevé à Claude offensait aussi les regards, comme le siége et la forteresse d'une éternelle domination; et ce culte nouveau engloutissait la fortune de ceux qu'on choisissait pour en être les ministres. Enfin il ne paraissait pas difficile de détruire une colonie qui n'avait point de remparts, objet auquel nos généraux avaient négligé de pourvoir, occupés qu'ils étaient de l'agréable avant de songer à l'utile.

XXXII. Dans ces conjonctures, une statue de la Victoire, érigée à Camulodunum, tomba sans cause apparente et se trouva tournée en arrière, comme si elle fuyait devant l'ennemi. Des femmes agitées d'une fureur prophétique annonçaient une ruine prochaine. Le bruit de voix étrangères entendu dans la salle du conseil, le théâtre retentissant de hurlements plaintifs, l'image d'une ville renversée vue dans les flots de la Tamise, l'Océan couleur de sang, et des simulacres de cadavres humains abandonnés par le reflux, tous ces prodiges que l'on racontait remplissaient les vétérans de terreur et les Bretons d'espérance. Comme Suétonius était trop éloigné, on demanda du secours au procurateur Catus Décianus. Il n'envoya pas plus de deux cents hommes mal armés, et la colonie n'avait qu'un faible détachement de soldats. On comptait sur les fortifications du temple, et d'ailleurs de secrets complices de la rébellion jetaient le désordre dans les conseils; aussi on ne s'entoura ni de fossés ni de palissades, on n'éloigna point les vieillards et les femmes pour n'opposer à l'ennemi que des guerriers. La ville, aussi mal gardée qu'en pleine paix, est envahie subitement par une nuée de barbares. Tout fut en un instant pillé ou mis en cendres; le temple seul, où s'étaient ralliés les soldats, soutint un siége et fut emporté le second

1. Les Trinobantes habitaient entre les Icéniens au nord et la Tamise au sud : maintenant les comtés de Middlesex et d'Essex.

jour. Pétilius Cérialis, lieutenant de la neuvième légion, arrivait au secours; les Bretons victorieux vont au-devant de lui et battent cette légion. Ce qu'il y avait d'infanterie fut massacré; Cérialis, avec la cavalerie, se sauva dans son camp et fut protégé par ses retranchements. Alarmé de cette défaite et haï de la province, que son avarice avait poussée à la guerre, le procurateur Catus se retira précipitamment dans la Gaule.

XXXIII. Mais Suétonius, avec un courage admirable, perce au travers des ennemis, et va droit à Londinium, ville qui, sans être décorée du nom de colonie, était l'abord et le centre d'un commerce immense. Il délibéra s'il choisirait ce lieu pour théâtre de la guerre. Mais, voyant le peu de soldats qui était aux environs et la terrible leçon qu'avait reçue la témérité de Cérialis, il résolut de sacrifier une ville pour sauver la province. En vain les habitants en larmes imploraient sa protection; inflexible à leurs gémissements, il donne le signal du départ, et emmène avec l'armée ceux qui veulent la suivre. Tout ce que retint la faiblesse du sexe, ou la caducité de l'âge, ou l'attrait du séjour, tout fut massacré par l'ennemi. Le municipe de Vérulam [1] éprouva le même sort; car les Bretons laissaient de côté les forts et les postes militaires, courant, dans la joie du pillage et l'oubli de tout le reste, aux lieux qui promettaient les plus riches dépouilles et le moins de résistance. On calcula que soixante-dix mille citoyens ou alliés avaient péri dans les endroits que j'ai nommés. Faire des prisonniers, les vendre, enfin tout trafic de guerre, eût été long pour ces barbares : les gibets, les croix, le fer, le feu, servaient mieux leur fureur ; on eût dit qu'ils s'attendaient à l'expier un jour, et qu'ils vengeaient par avance leurs propres supplices.

XXXIV. Suétonius réunit à la quatorzième légion les vexillaires de la vingtième et ce qu'il y avait d'auxiliaires dans le voisinage. Il avait environ dix mille hommes armés, lorsque, sans temporiser davantage, il se dispose au combat. Il choisit une gorge étroite et fermée par un bois, bien sûr auparavant qu'il n'avait d'ennemis qu'en face, et que la plaine, unie et découverte, ne cachait point d'embûches. C'est là qu'il s'éta-

1. Ancienne ville, dont l'illustration a été renouvelée par le titre de baron de Vérulam, donné au célèbre chancelier Bacon. C'est aujourd'hui Saint-Albans, dans le comté d'Hertford.

blit, la légion au centre et les rangs serrés, les troupes légères rangées à l'entour, la cavalerie ramassée sur les ailes. Quant aux Bretons, leurs bandes à pied et à cheval se croisaient et voltigaient tumultueusement, plus nombreuses qu'en aucune autre bataille, et animées d'une audace si présomptueuse, que, afin d'avoir jusqu'aux femmes pour témoins de la victoire, elles les avaient traînées à leur suite, et placées sur des chariots qui bordaient l'extrémité de la plaine.

XXXV. Boadicée, montée sur un char, ayant devant elle ses deux filles, parcourait l'une après l'autre ces nations rassemblées, en protestant « que, tout accoutumés qu'étaient les Bretons à marcher à l'ennemi conduits par leurs reines, elle ne venait pas, fière de ses nobles aïeux, réclamer son royaume et ses richesses; elle venait, comme une simple femme, venger sa liberté ravie, son corps déchiré de verges, l'honneur de ses filles indignement flétri. La convoitise romaine, des biens, était passée aux corps, et ni la vieillesse ni l'enfance n'échappaient à ses souillures. Mais les dieux secondaient enfin une juste vengeance : une légion, qui avait osé combattre, était tombée tout entière; le reste des ennemis se tenait caché dans son camp, ou ne songeait qu'à la fuite. Ils ne soutiendraient pas le bruit même et le cri de guerre, encore moins le choc et les coups d'une si grande armée. Qu'on réfléchît avec elle au nombre des combattants et aux causes de la guerre, on verrait qu'il fallait vaincre en ce lieu ou bien y périr. Femme, c'était là sa résolution : les hommes pouvaient choisir la vie et l'esclavage. »

XXXVI. Suétonius ne se taisait pas non plus en ce moment décisif. Plein de confiance dans la valeur de ses troupes, il les exhortait cependant, il les conjurait « de mépriser ce vain fracas et ces menaces impuissantes de l'armée barbare : on y voyait plus de femmes que de soldats; cette multitude sans courage et sans armes lâcherait pied sitôt qu'elle reconnaîtrait, tant de fois vaincue, le fer et l'intrépidité de ses vainqueurs. Beaucoup de légions fussent-elles réunies, c'était encore un petit nombre de guerriers qui gagnait les batailles ; et ce serait pour eux un surcroît d'honneur d'avoir prouvé qu'une poignée de braves valait une grande armée. Ils devaient seulement se tenir serrés, lancer leurs javelines, puis, frappant de l'épée et du bouclier, massacrer sans trêve ni relâche, et ne pas s'occuper du butin : la victoire livrerait tout en leurs mains. » Telle fut l'ardeur qui éclatait à chacune de ces paroles, et l'air dont ba-

lançaient déjà leurs redoutables javelines ces vieux soldats éprouvés dans cent batailles, que Suétonius, assuré du succès, donna aussitôt le signal du combat.

XXXVII. Immobile d'abord, et se faisant un rempart de la gorge étroite où elle était postée, la légion attendit que l'ennemi s'approchât, pour lui envoyer des coups plus sûrs. Quand elle eut épuisé ses traits, elle s'avança rapidement en forme de coin. Les auxiliaires chargent en même temps, et les cavaliers, leurs lances en avant, rompent et abattent ce qui résiste encore. Le reste fuyait ou plutôt essayait de fuir à travers la haie de chariots qui fermait les passages. Le soldat n'épargna pas même les femmes; et jusqu'aux bêtes de somme tombèrent sous les traits et grossirent les monceaux de cadavres. Cette journée fut glorieuse et comparable à nos anciennes victoires : quelques-uns rapportent qu'il n'y périt guère moins de quatre-vingt mille Bretons. Quatre cents soldats environ furent tués de notre côté; il n'y eut pas beaucoup de blessés. Boadicée finit sa vie par le poison. Quand Pénius Postumus, préfet de camp de la deuxième légion, apprit le succès de la quatorzième et de la vingtième, désespéré d'avoir privé la sienne d'une gloire pareille en se refusant, contre les lois de la discipline, aux ordres du général, il se perça de son épée.

XXXVIII. Toute l'armée fut ensuite réunie et tenue sous la tente, pour éteindre les derniers restes de la guerre. L'empereur la renforça en envoyant de Germanie deux mille légionnaires, huit cohortes alliées et mille chevaux. Les soldats légionnaires servirent à compléter la neuvième légion; les cohortes et la cavalerie furent placées dans des cantonnements nouveaux, et toutes les nations qui s'étaient montrées indécises ou ennemies en furent punies par le fer et la flamme. Mais aucun fléau ne les désolait autant que la famine : comme elles avaient compté sur nos magasins, tous les âges s'étaient tournés vers la guerre, sans qu'on se mît en peine d'ensemencer les champs. Toutefois ces peuples opiniâtres tardaient à déposer les armes, parce que Julius Classicianus, successeur de Catus et ennemi du général, opposait au bien public ses haines particulières. Il faisait débiter qu'il fallait prendre un nouveau chef, qui, n'ayant ni la colère d'un ennemi ni l'orgueil d'un vainqueur, userait de clémence envers la soumission. En même temps il écrivait à Rome que la lutte ne finirait jamais tant que Suétonius ne serait pas remplacé, at-

tribuant les revers à sa mauvaise conduite et les succès à la fortune de l'empire.

XXXIX. Néron envoya l'affranchi Polyclète pour reconnaître l'état de la Bretagne : il avait un grand espoir que son ascendant rétablirait la concorde entre le général et le procurateur, et que même il ramènerait à la paix les esprits rebelles des barbares. Polyclète ne manqua pas de traîner au delà de l'Océan ce cortége immense dont il avait foulé l'Italie et la Gaule, et de marcher redoutable à nos soldats eux-mêmes : mais il fut la risée des Bretons; la liberté vivait encore dans leurs âmes, et ils ne connaissaient pas alors cette puissance des affranchis. Leur étonnement était grand de voir le général et l'armée qui venaient d'achever une guerre si terrible obéir à des esclaves. Au reste, l'état des choses fut présenté à Néron sous un jour favorable, et Suétonius laissé à la tête des affaires. Depuis, ayant perdu sur le rivage quelques navires avec leurs rameurs, il reçut ordre, comme si la guerre eût encore duré, de remettre l'armée à Pétronius Turpilianus, déjà sorti du consulat. Celui-ci, sans provoquer l'ennemi ni en être inquiété, décora du nom de paix sa molle inaction.

XL. La même année, deux crimes fameux signalèrent à Rome l'audace d'un sénateur et celle d'un esclave. Il y avait un ancien préteur, nommé Domitius Balbus, riche, sans enfants, et qu'une longue vieillesse livrait aux piéges de la cupudité. Un de ses parents, Valérius Fabianus, destiné à la carrière des honneurs, lui supposa un testament, de concert avec Vinicius Rufinus et Térentius Lentinus, chevaliers romains. Ceux-ci mirent dans le complot Antonius Primus[1] et Asinius Marcellus, le premier d'une audace à tout entreprendre, le second brillant du lustre de son bisaïeul Asinius Pollio, et jusqu'alors estimé pour ses mœurs, si ce n'est qu'il regardait la pauvreté comme le dernier des maux. Fabianus fit sceller l'acte faux par ceux que je viens de dire et par d'autres d'un rang moins élevé, et il en fut convaincu devant le sénat. Lui et Antonius furent condamnés, avec Rufinus et Térentius, aux peines de la loi Cornélia[2]. Quant à Marcellus, la mémoire de ses ancêtres et les prières de César le sauvèrent du châtiment plutôt que de l'infamie.

1. C'est ce même Antonius qui joue un si grand rôle dans la guerre entre Vitellius et Vespasien.

2. Exil, déportation dans une île, ou exclusion du sénat.

XLI. Le même jour vit frapper aussi Pompéius Élianus, jeune homme qui avait été questeur, et qu'on jugea instruit des bassesses de Fabianus. Le séjour de l'Italie, ainsi que de l'Espagne, où il était né, lui fut interdit. Valérius Ponticus subit la même flétrissure, parce que, afin de soustraire les coupables à la justice du préfet de Rome, il les avait déférés au préteur, couvrant d'un prétendu respect des lois une collusion ménagée pour éluder leur vengeance. Il fut ajouté au sénatus-consulte que quiconque aurait acheté ou vendu de telles connivences serait soumis aux mêmes peines que le calomniateur condamné par un jugement public [1].

XLII. Peu de temps après, le préfet de Rome Pédanius Sécundus fut tué par un de ses esclaves, soit qu'il eût refusé de l'affranchir après être convenu du prix de sa liberté, soit que l'esclave, jaloux de ses droits sur le complice d'un vil amour, ne pût souffrir son maître pour rival. Lorsque, d'après un ancien usage, il fut question de conduire au supplice tous les esclaves qui avaient habité sous le même toit, la pitié du peuple, émue en faveur de tant d'innocents, éclata par des rassemblements qui allèrent jusqu'à la sédition. Dans le sénat même un parti repoussait avec chaleur cette excessive sévérité, tandis que la plupart ne voulaient aucun changement. Parmi ces derniers, C. Cassius, quand son tour d'opiner fut venu, prononça ce discours :

XLIII. « Souvent, pères conscrits, j'ai vu soumettre à vos délibérations des demandes qui allaient à contredire par des réglements nouveaux les principes et les lois de nos pères, et je ne les ai pas combattues. Non que je doutasse qu'en toutes choses la prévoyance des anciens n'eût été mieux inspirée que la nôtre, et qu'innover dans ses décrets, ce ne fût changer le bien en mal; mais je craignais que trop d'attachement aux coutumes antiques ne fût attribué au désir de relever la science que je cultive ; et de plus, je ne voulais pas affaiblir, par une opposition habituelle, l'autorité que peuvent avoir mes paroles, afin de la trouver entière au moment où la république aurait besoin de conseils. Ce moment est venu, aujourd'hui qu'un consulaire est assassiné dans ses foyers, par la trahison d'un esclave, trahison que pas un des autres n'a ni prévenue ni révélée, quoique aucune attaque n'eût encore ébranlé

1. Ces peines étaient l'infamie, le talion, l'exil, la relégation dans une île, ou l'exclusion de l'ordre auquel on appartenait.

le sénatus-consulte qui les menaçait tous du dernier supplice. Décrétez maintenant l'impunité : qui de nous trouvera dans sa dignité de maître une sauvegarde que le préfet de Rome n'a pas trouvée dans sa place? qui s'assurera en de nombreux serviteurs, lorsque quatre cents n'ont pas sauvé Pédanius? A qui porteront secours des esclaves que déjà la crainte de la mort n'intéresse pas à nos dangers? Dira-t-on, ce que plusieurs n'ont pas rougi de feindre, que le meurtrier avait des injures à venger? Apparemment il avait hérité de son père l'argent de sa rançon, ou l'esclave qu'on lui enlevait était un bien de ses aïeux! Faisons plus : prononçons que, s'il a tué son maître, il en avait le droit.

XLIV. « Veut-on argumenter sur des questions résolues par de plus sages que nous? Eh! bien, si nous avions celle-ci à décider pour la première fois, croyez-vous qu'un esclave ait conçu le dessein d'assassiner son maître, sans qu'il lui soit échappé quelque parole menaçante, sans qu'une seule indiscrétion ait trahi sa pensée? Je veux qu'il l'ait enveloppée de secret, que personne ne l'ait vu aiguiser son poignard : pourra-t-il traverser les gardes de nuit, ouvrir la chambre, y porter de la lumière, consommer le meurtre, à l'insu de tout le monde? Mille indices toujours précèdent le crime. Si nos esclaves le révèlent, nous pourrons vivre seuls au milieu d'un grand nombre, sûrs de notre vie parmi des gens inquiets pour la leur; enfin, entourés d'assassins, si nous devons périr, ce ne sera pas sans vengeance. Nos ancêtres redoutèrent toujours l'esprit de l'esclavage, alors même que, né dans le champ ou sous le toit de son maître, l'esclave apprenait à le chérir en recevant le jour. Mais depuis que nous comptons les nôtres par nations [1], dont chacune a ses mœurs et ses dieux, non, ce vil et confus assemblage ne sera jamais contenu que par la crainte. Quelques innocents périront. Eh! lorsqu'on décime une armée qui a fui, le sort ne peut-il pas condamner même un brave à expirer sous le bâton? Tout grand exemple est mêlé d'injustice, et le mal de quelques-uns est racheté par l'avantage de tous. »

XLV. A cet avis de Cassius, que personne n'osa combattre individuellement, cent voix confuses répondaient en plaignant

1. Les troupes immenses d'esclaves que possédaient quelques Romains étaient divisées selon leur pays, leur couleur, leur âge : c'est-à-dire qu'on mettait respectivement ensemble les Thraces, les Phrygiens, les Africains, etc.

le nombre, l'âge, le sexe de ces malheureux, et, pour la plupart, leur incontestable innocence. Le parti qui voulait le supplice prévalut cependant. Mais la multitude attroupée, et qui s'armait déjà de pierres et de torches, arrêtait l'exécution. Le prince réprimanda le peuple par un édit, et borda de troupes tout le chemin par où les condamnés furent conduits à la mort. Cingonius Varro avait proposé d'étendre la punition aux affranchis qui demeuraient sous le même toit, et de les déporter hors de l'Italie. Le prince s'y opposa, pour ne pas aggraver par de nouvelles rigueurs un usage ancien que la pitié n'avait pas adouci.

XLVI. Sous les mêmes consuls, Tarquitius Priscus, accusé par les Bithyniens, fut condamné aux peines de la concussion; à la grande joie des sénateurs, qui se souvenaient de l'avoir vu accuser lui-même son proconsul Statilius Taurus. Il y eut dans les Gaules un recensement des biens. Q. Volusius et Sextius Africanus, qui le firent avec Trébellius Maximus, étaient divisés par des prétentions de naissance. Pendant qu'ils se disputaient le premier rang, leurs communs dédains y placèrent Trébellius.

XLVII. La même année, mourut Memmius Régulus, dont le crédit, le caractère, la renommée, eurent autant d'éclat qu'il est permis d'en avoir sous l'ombre du trône impérial. Un jour, Néron, malade et entouré de flatteurs qui lui disaient que c'en était fait de l'empire si le destin ne préservait ses jours, répondit qu'un appui restait à la république. On lui demanda lequel : « C'est, dit-il, Memmius Régulus. » Régulus survécut cependant, protégé par le silence de sa vie : il n'était d'ailleurs ni d'une maison anciennement illustre, ni d'une opulence à tenter les envieux. Néron fit cette année la dédicace d'un gymnase, et, par une libéralité toute grecque, il fournit l'huile aux chevaliers et aux sénateurs.

XLVIII. Sous le consulat de P. Marius et de L. Asinius, le préteur Antistius, qui, étant tribun du peuple, s'était signalé, comme je l'ai dit, par l'abus de son pouvoir, composa des vers injurieux pour le prince, et les lut devant de nombreux convives, à un souper chez Ostorius Scapula. Aussitôt il fut accusé de lèse-majesté par Cossutianus Capito, qui, à la prière de Tigellin, son beau-père, avait recouvré depuis peu le rang de sénateur. C'était la première fois que la loi de majesté fût remise en vigueur; on croyait même que le but de ce procès était moins la perte de l'accusé que la gloire du prince, et que,

lorsque Antistius aurait été condamné par le sénat, Néron userait de sa puissance tribunitienne pour le sauver de la mort. Appelé en témoignage, Ostorius déclara n'avoir rien entendu : on crut de préférence les témoins qui accusaient. Junius Marullus, désigné consul, opina pour que le coupable fût destitué de la préture, et mis à mort suivant la coutume de nos ancêtres. Chacun approuvant cet avis, Thraséas se lève à son tour, et, après un hommage éclatant rendu à César, et une vive censure d'Antistius, il ajoute : « que, sous un si bon prince, et quand le sénat n'est enchaîné par aucune nécessité, ses arrêts ne doivent pas ordonner tout ce que le criminel mériterait de souffrir; que le bourreau et le lacet fatal sont depuis longtemps oubliés; qu'il existe des châtiments établis par les lois, et qu'on peut infliger des peines qui n'attestent pas la cruauté des juges et la honte du siècle. Oui, relégué dans une île et dépouillé de ses biens, plus Antistius y traînera longtemps sa coupable existence, plus il sentira cruellement ses misères privées, sans cesser d'être un grand exemple de la clémence publique. »

XLIX. La liberté de Thraséas arracha les autres à leur asservissement, et, le consul ayant autorisé le partage, tous passèrent du côté de ce grand homme, excepté quelques flatteurs, entre lesquels A. Vitellius[1] se distingua par l'empressement de sa bassesse, attaquant de ses invectives les plus gens de bien, et, comme font les lâches, restant muet à la première réponse. Toutefois les consuls, n'osant rédiger le décret du sénat, écrivirent au prince le vœu de cet ordre. Néron balança d'abord entre la honte et la colère : enfin il répondit « que, sans être provoqué par aucune injure, Antistius s'était permis contre le prince les paroles les plus outrageantes; que vengeance en avait été demandée au sénat; qu'il eût été juste de proportionner la peine à la grandeur du crime; mais que, résolu par avance d'arrêter l'effet de la sévérité, il ne s'opposerait pas à la clémence ; qu'ils prononçassent ce qu'ils voudraient; qu'au nombre de leurs pouvoirs était même celui d'absoudre. » Cette lettre, où chaque mot décelait une âme offensée, fut lue sans que les consuls changeassent rien à la délibération, ou que Thraséas renonçât à son avis, ou que les autres désavouassent ce qu'ils avaient approuvé. Les uns craignaient qu'on ne leur prêtât l'intention de rendre le prince

1. Celui même qui fut empereur.

odieux; la plupart se confiaient en leur nombre; Thraséas ne consultait que la fermeté de son âme et les intérêts de sa gloire.

L. Une accusation du même genre causa la ruine de Fabricius Véiento. Il avait composé, sous le nom de Codicille, un livre rempli d'invectives contre les sénateurs et les prêtres. L'accusateur, Talius Géminus, lui reprochait encore d'avoir trafiqué des faveurs du prince, et vendu le droit de parvenir aux honneurs; circonstance qui décida Néron à évoquer à lui cette affaire. Véiento fut convaincu et chassé d'Italie. L'ouvrage, condamné aux flammes, fut recherché et lu avidement, tant qu'il y eut péril à se le procurer; dès que tout le monde put l'avoir, il tomba dans l'oubli.

LI. Cependant l'État perdait ses appuis à mesure que ses maux s'aggravaient. Burrus cessa de vivre; par la maladie ou par le poison, c'est ce qu'on ne put savoir. Une enflure au dedans de la gorge, qui, s'accroissant peu à peu, lui ôta la vie avec la respiration, semblait annoncer une mort naturelle; mais on assurait plus généralement qu'une main guidée par Néron lui avait, sous le nom de remède, humecté le palais de sucs meurtriers. Burrus, ajoute-t-on, s'aperçut de ce crime; et, Néron étant venu le visiter, il détourna les yeux, et, pour toute réponse à ses questions, lui dit qu'il se trouvait bien. Cette grande perte excita des regrets, que nourrirent longtemps le souvenir des vertus de Burrus et le choix de ses successeurs, l'un d'une probité molle et nonchalante, l'autre ardent pour le crime et tout souillé d'adultères; car le prince avait donné deux chefs aux cohortes prétoriennes, Fénius Rufus, désigné par la faveur populaire à cause de son désintéressement dans l'administration des vivres, et Sophonius Tigellinus, qui avait pour titres l'impureté de ses mœurs et une longue infamie. Leur destinée répondit à leur caractère: Tigellin fut tout-puissant sur l'esprit de Néron, et confident de ses débauches les plus secrètes; Fénius, estimé du peuple et des soldats, en eut moins de droits aux bonnes grâces du maître.

LII. La mort de Burrus brisa la puissance de Sénèque: le parti de la vertu était affaibli d'un de ses chefs, et Néron d'ailleurs penchait pour les méchants. Ceux-ci commencent l'attaque par mille imputations diverses. Selon eux, « Sénèque, dont les immenses richesses excédaient la mesure d'une condition privée, travaillait à s'enrichir encore; il recherchait une ambi-

tieuse popularité; bientôt il surpasserait l'empereur par l'agrément de ses jardins et la magnificence de ses maisons de campagne. » Ils lui reprochaient encore de s'arroger à lui seul la gloire de l'éloquence, de faire des vers plus fréquemment, depuis que Néron avait pris le goût de la poésie. « Censeur injuste et public des amusements du prince, il lui refuse le mérite de bien conduire un char; il rit de ses accents, toutes les fois qu'il chante. Quand donc tout ce qui se fait de glorieux dans l'État cessera-t-il de paraître inspiré par cet homme? Certes, l'enfance de Néron est finie, et l'âge de la force est venu pour lui. Qu'il s'affranchisse d'une odieuse discipline : n'a-t-il pas d'autres maîtres, et d'assez grands, ses aïeux? »

LIII. Sénèque, averti, par quelques hommes encore sensibles à l'honneur, des crimes qu'on lui prêtait, voyant d'ailleurs le prince repousser de plus en plus son intimité, demande un entretien, et, l'ayant obtenu, il parle ainsi : « Il y a quatorze ans, César, que je fus placé auprès du berceau de ta future grandeur; il y en a huit que tu règnes. Pendant ce temps, tu as accumulé sur moi tant d'honneurs et de richesses, qu'il ne manque rien à ma félicité que d'avoir des bornes. Je citerai de grands exemples, et je les prendrai non dans mon rang, mais dans le tien. Ton trisaïeul Auguste permit que M. Agrippa se retirât à Mitylène, et que Mécène, sans quitter Rome, s'y reposât comme dans une lointaine retraite. L'un, compagnon de ses guerres, l'autre, éprouvé à Rome par des travaux de toute espèce, avaient reçu des récompenses, magnifiques sans doute, mais achetées par d'immenses services. Moi, quels titres ai-je apportés à ta munificence, si ce n'est des études nourries, pour ainsi dire, dans l'ombre, et qui empruntent tout leur éclat de ce que je parais avoir dirigé les essais de ta jeunesse, prix déjà si haut de si faibles talents? Mais toi, César, tu m'as environné d'un crédit sans bornes, de richesses infinies, au point que souvent je me dis à moi-même : « Qui? « moi, né simple chevalier, au fond d'une province[1], je suis « compté parmi les premiers de l'État! ma nouveauté s'est fait « jour entre tant de noms décorés d'une longue illustration! « Où est cette philosophie si bornée dans ses désirs? est-ce elle « qui embellit ces jardins, qui promène son faste dans ces mai- « sons de plaisance, qui possède ces vastes domaines, ces iné-

1. Sénèque était né à Cordoue, en Espagne, d'une famille de chevaliers romains.

« puisables revenus? » Une seule excuse se présente : je n'ai pas dû repousser tes bienfaits.

LIV. « Mais nous avons tous deux comblé la mesure, toi de ce qu'un prince peut donner à son ami, moi de ce qu'un ami peut recevoir de son prince. Plus de bontés irriteraient l'envie : je sais qu'elle rampe, avec le reste des choses humaines, bien au-dessous de ta grandeur; mais elle pèse sur moi; c'est moi qu'il faut soulager. Soldat épuisé de travaux ou voyageur fatigué de la route, je demanderais un appui : de même, en ce chemin de la vie, où, vieux et succombant aux moindres soins, je ne puis porter plus loin le fardeau de mes richesses, j'implore une main secourable. Ordonne qu'elles soient régies par tes intendants, reçues dans ton domaine impérial. Je ne me réduirai pas ainsi à la pauvreté; je déposerai des biens dont l'éclat m'importune, et tout le temps que me ravit le soin de ces jardins et de ces terres, je le rendrai à mon esprit. La force surabonde en toi, et de longues années ont assuré dans tes mains le gouvernail de l'empire. Nous, tes vieux amis, nous pouvons maintenant acquitter notre dette par le repos. Cela même doit tourner à ta gloire, que tu aies élevé aux grandeurs des hommes capables de soutenir la médiocrité. »

LV. Néron lui répondit à peu près ainsi : « Si je réplique sur-le-champ à un discours préparé, c'est un premier avantage que je te dois, puisque tu m'as appris à parler également, que le sujet fût prévu ou qu'il ne le fût pas. Mon trisaïeul Auguste, après les grands travaux d'Agrippa et de Mécène, leur permit le repos; mais il était d'un âge dont l'autorité mettait cette faveur, quelle qu'elle fût, à l'abri de la censure; et cependant il ne dépouilla ni l'un ni l'autre des récompenses qu'ils avaient reçues de lui. Ils les avaient méritées par la guerre et les périls! c'est que la jeunesse d'Auguste se passa dans les périls et la guerre. Certes, ton bras et ton épée ne m'auraient pas manqué non plus, si j'avais eu les armes à la main. Mais tu as fait ce que les temps demandaient : tes lumières, tes conseils, tes préceptes, ont formé mon enfance, cultivé ma jeunesse. Et les biens dont tu m'as enrichi dureront impérissables, tant que durera ma vie : ceux que tu tiens de moi, jardins, trésors, maisons de campagne, sont sujets aux caprices du sort; et, tout grands qu'ils paraissent, combien d'hommes, fort au-dessous de ton mérite, en ont possédé davantage! J'ai honte de citer des affranchis qui étalent une tout autre opulence. Je

rougis même que, le premier dans mon cœur, tu ne sois pas encore au-dessus de tous par la fortune.

LVI. « Mais ton âge plein de vigueur suffit toujours et aux travaux, et aux jouissances que les travaux procurent; et moi je fais mes premiers pas dans la carrière du gouvernement. Sans doute tu ne te mets pas au-dessous de Vitellius, qui fut trois fois consul, ni moi au-dessous de Claude; et cependant Volusius a plus acquis de biens par de longues épargnes, que ne peut t'en donner ma générosité. Tu sais combien la pente de la jeunesse est glissante; si elle m'entraîne, sois près de moi pour me retenir. Soutiens cette raison que as ornée; gouverne ma force avec plus de soin que jamais. Ce n'est pas ta modération, si tu renonces à tes biens, ni ton amour du repos, si tu quittes le prince, c'est mon avarice, c'est la crainte supposée de ma cruauté, qui seront dans toutes les bouches : mais dût la voix publique célébrer ton désintéressement, jamais il ne sera digne d'un sage de sacrifier à sa gloire la réputation d'un ami. » A ces paroles, il ajoute des embrassements et des baisers; formé par la nature, exercé par l'habitude à voiler sa haine sous d'insidieuses caresses. Sénèque lui rendit grâce, conclusion ordinaire des entretiens avec les puissances; mais il changea les habitudes d'une faveur qui n'était plus. Il écarte cette foule qui s'empressait à le visiter; il évite qu'on lui fasse cortége, se montre peu dans la ville, alléguant tour à tour qu'une santé faible ou des études philosophiques le retenaient chez lui.

LVII. Sénèque abattu, il ne fut pas difficile d'ébranler Fénius : son crime était l'amitié d'Agrippine. Tigellin devenait donc plus fort de jour en jour. Persuadé que ses vices, unique fondement de son crédit, seraient mieux reçus du prince, si une société de crimes resserrait leur union, il épie ses défiances; et, s'étant assuré qu'il ne craignait personne autant que Plautus et Sylla, relégués depuis peu, Plautus en Asie, et Sylla dans la Gaule narbonnaise, il lui parle de leur naissance, de leur séjour auprès des armées, l'un d'Orient, l'autre de Germanie. A l'en croire, « il ne nourrit pas, lui, comme faisait Burrus, de doubles espérances; la sûreté de Néron est tout ce qui l'occupe. Le prince a contre les complots du dedans une sauvegarde telle quelle, sa présence; mais les gouvernements lointains, quel moyen de les réprimer? Le nom de Sylla, ce nom dictatorial, tient la Gaule attentive; et un petit-fils de Drusus porte au milieu de l'Asie une illustration qui ne la rend pas

moins suspecte. Sylla est pauvre, ce qui accroît son audace; il feint l'indolence, en attendant l'heure de tenter les hasards. Plautus, maître d'une grande fortune, n'affecte pas même le désir du repos. Il se pare d'une ambitieuse imitation des vieux Romains. Il prend jusqu'à l'arrogance des stoïciens, et l'esprit d'une secte qui fait des intrigants et des séditieux. » On ne perdit pas un moment : en six jours, des meurtriers sont rendus à Marseille, et avant le premier soupçon, le moindre bruit du danger, Sylla est tué en se mettant à table. Sa tête, rapportée à Néron, excita ses railleries; il la trouva blanchie avant le temps.

LVIII. La mort de Plautus ne put être préparée avec le même secret : plus de personnes s'intéressaient à sa conservation; et la distance des lieux, les délais d'un long voyage de terre et de mer, donnèrent l'éveil à la renommée. On supposa qu'il s'était rendu auprès de Corbulon, qui avait alors de grandes armées sous son commandement, et qui était un des premiers menacés, si la gloire et l'innocence étaient des arrêts de mort. On ajoutait que l'Asie avait pris les armes en faveur du jeune homme, que le nombre ou la résolution avait manqué aux soldats envoyés pour consommer le crime, et que, n'ayant pu exécuter leurs ordres, ils avaient embrassé les intérêts nouveaux. Ces fictions, comme tous les bruits publics, étaient grossies par une oisive crédulité. Au reste, un affranchi de Plautus, favorisé par les vents, prévint les meurtriers, et lui apporta les paroles d'Antistius, son beau-père : il lui disait « de ne pas abandonner lâchement sa vie; qu'un secours lui restait, la haine du tyran et l'intérêt qui s'attache à un grand nom; que les gens de bien viendraient à lui; qu'il appellerait les audacieux; qu'en attendant aucune ressource n'était à dédaigner; que, s'il repoussait soixante soldats (c'est le nombre qui était en route), il faudrait du temps pour que la nouvelle en fût portée à Néron, pour qu'une autre troupe passât la mer, et que sa résistance, aidée par mille événements, pouvait devenir une guerre; qu'enfin, ou cette résolution le sauverait, ou le courage ne lui attirerait pas un danger de plus que la faiblesse. »

LIX. Ces raisons ne décidèrent point Plautus : soit qu'il ne comptât sur aucun secours, exilé et sans armes; soit ennui de vivre entre l'espoir et la crainte; soit amour de sa femme et de ses enfants, qui trouveraient peut-être Néron plus exorable, lorsqu'aucune alarme n'aurait troublé son repos. Quel-

ques-uns rapportent qu'un autre message de son beau-père lui annonça qu'il n'avait rien à craindre; et que deux philosophes, le Grec Céranus, et Musonius, Toscan d'origine, lui conseillèrent d'attendre courageusement la mort, plutôt que de mener une vie précaire et agitée. Il est certain qu'on le trouva, au milieu du jour, nu et se livrant à des exercices du corps. C'est en cet état que le centurion le tua, en présence de l'eunuque Pélagon, qui, par l'ordre du prince, commandait au chef et aux soldats, comme le ministre d'un roi à des satellites. La tête de Plautus fut apportée à Rome. « Eh! bien, dit le prince en la voyant (et je cite ses propres paroles), Néron doit être rassuré : que ne hâte-t-il les noces de Poppée, retardées jusqu'ici par toutes ces terreurs, et le renvoi d'Octavie, cette épouse sage, il est vrai, mais que le nom de son père et l'attachement du peuple lui rendent insupportable? » Il envoya une lettre au sénat, où, sans rien avouer du meurtre de Sylla et de Plautus, il les peignait comme des esprits turbulents, ajoutant qu'il veillait avec soin au salut de la république. On décréta que des actions de grâces auraient lieu dans les temples, et que Sylla et Plautus seraient chassés du sénat; dérision toutefois plus insultante que funeste.

LX. Néron n'eut pas plus tôt reçu le décret du sénat, que, voyant tous ses crimes érigés en vertus, il chasse Octavie sous prétexte de stérilité; ensuite il s'unit à Poppée. Cette femme, longtemps sa concubine, et toute-puissante sur l'esprit d'un amant devenu son époux, suborne un des gens d'Octavie, afin qu'il l'accuse d'aimer un esclave : on choisit, pour en faire le coupable, un joueur de flûte, natif d'Alexandrie, nommé Eucérus. Les femmes d'Octavie furent mises à la question, et quelques-unes, vaincues par les tourments, avouèrent un fait qui n'était pas; mais la plupart soutinrent constamment l'innocence de leur maîtresse. Une d'elles, pressée par Tigellin, lui répondit qu'il n'y avait rien sur le corps d'Octavie qui ne fût plus chaste que sa bouche. Octavie est éloignée cependant, comme par un simple divorce, et reçoit, don sinistre, la maison de Burrus et les terres de Plautus. Bientôt elle est reléguée en Campanie, où des soldats furent chargés de sa garde. De là beaucoup de murmures; et, parmi le peuple, dont la politique est moins fine, et l'humble fortune sujette à moins de périls, ces murmures n'étaient pas secrets. Néron s'en émut; et, par crainte bien plus que par repentir, il rappela son épouse Octavie.

LXI. Alors, ivre de joie, la multitude monte au Capitole et adore enfin la justice des dieux ; elle renverse les statues de Poppée ; elle porte sur ses épaules les images d'Octavie, les couvre de fleurs, les place dans le Forum et dans les temples. Elle célèbre même les louanges du prince et demande qu'il s'offre aux hommages publics. Déjà elle remplissait jusqu'au palais de son affluence et de ses clameurs, lorsque des pelotons de soldats sortent avec des fouets ou la pointe du fer en avant, et la chassent en désordre. On rétablit ce que la sédition avait déplacé, et les honneurs de Poppée sont remis dans tout leur éclat. Cette femme, dont la haine, toujours acharnée, était encore aigrie par la peur de voir ou la violence du peuple éclater plus terrible, ou Néron, cédant au vœu populaire, changer de sentiments, se jette à ses genoux, et s'écrie « qu'elle n'en est plus à défendre son hymen, qui pourtant lui est plus cher que la vie ; mais que sa vie même est menacée par les clients et les esclaves d'Octavie, dont la troupe séditieuse, usurpant le nom de peuple, a osé en pleine paix ce qui se ferait à peine dans la guerre ; que c'est contre le prince qu'on a pris les armes ; qu'un chef seul a manqué, et que, la révolution commencée, ce chef se trouvera bientôt : qu'elle quitte seulement la Campanie et vienne droit à Rome, celle qui, absente, excite à son gré les soulèvements ! Mais Poppée elle-même, quel est donc son crime ? qui a-t-elle offensé ? Est-ce parce qu'elle donnerait aux Césars des héritiers de leur sang, que le peuple romain veut voir plutôt les rejetons d'un musicien d'Égypte assis sur le trône impérial ? Ah ! que le prince, si la raison d'État le commande, appelle de gré plutôt que de force une dominatrice, ou qu'il assure son repos par une juste vengeance ! Des remèdes doux ont calmé les premiers mouvements ; mais, si les factieux désespèrent qu'Octavie soit la femme de Néron, ils sauront bien lui donner un époux. »

LXII. Ce langage artificieux, et calculé pour produire la terreur et la colère, effraya tout à la fois et enflamma le prince. Mais un esclave était mal choisi pour asseoir les soupçons, et d'ailleurs l'interrogatoire des femmes les avait détruits. On résolut donc de chercher l'aveu d'un homme auquel on pût attribuer aussi le projet d'un changement dans l'État. On trouva propre à ce dessein celui par qui Néron avait tué sa mère, Anicet, qui commandait, comme je l'ai dit, la flotte de Misène. Peu de faveur, puis beaucoup de haine, avait suivi son crime ; c'est le sort de qui prête son bras aux forfaits d'au-

trui : sa vue est un muet reproche. Néron fait venir Anicet et lui rappelle son premier service : « lui seul avait sauvé la vie du prince des complots de sa mère ; le moment était venu de mériter une reconnaissance non moins grande, en le délivrant d'une épouse ennemie. Ni sa main ni son épée n'avaient rien à faire ; qu'il s'avouât seulement l'amant d'Octavie. » Il lui promet des récompenses, secrètes d'abord, mais abondantes, des retraites délicieuses, ou, s'il nie, la mort. Cet homme, pervers par nature, et à qui ses premiers crimes rendaient les autres faciles, ment au delà de ce qu'on exigeait, et se reconnaît coupable devant plusieurs favoris, dont le prince avait formé une sorte de conseil. Relégué en Sardaigne, il y soutint, sans éprouver l'indigence, un exil que termina sa mort.

LXIII. Cependant Néron annonce par un édit, que, dans l'espoir de s'assurer de la flotte, Octavie en a séduit le commandant ; et, sans penser à la stérilité dont il l'accusait naguère, il ajoute que, honteuse de ses désordres, elle en a fait périr le fruit dans son sein. Il a, dit-il, acquis la preuve de ces crimes ; et il confine Octavie dans l'île de Pandataria. Jamais exilée ne tira plus de larmes des yeux témoins de son infortune. Quelques-uns se rappelaient encore Agrippine, bannie par Tibère ; la mémoire plus récente de Julie, chassée par Claude, remplissait toutes les âmes. Toutefois, l'une et l'autre avaient atteint la force de l'âge ; elles avaient vu quelques beaux jours, et le souvenir d'un passé plus heureux adoucissait les rigueurs de leur fortune présente. Mais Octavie, le jour de ses noces fut pour elle un jour funèbre : elle entrait dans une maison où elle ne devait trouver que sujets de deuil, un père, puis un frère, empoisonnés coup sur coup, une esclave plus puissante que sa maîtresse, Poppée ne remplaçant une épouse que pour la perdre, enfin une accusation plus affreuse que le trépas.

LXIV. Ainsi une faible femme, dans la vingtième année de son âge, entourée de centurions et de soldats, et déjà retranchée de la vie par le pressentiment de ses maux, ne se reposait pourtant pas encore dans la paix de la mort. Quelques jours s'écoulèrent, et elle reçut l'ordre de mourir. En vain elle s'écrie qu'elle n'est plus qu'une veuve, que la sœur du prince[1] ;

1. Octavie était fille de Claude par la nature, Néron fils par l'adoption. Répudiée comme épouse, elle n'était donc plus que la sœur du prince.

en vain elle atteste les Germanicus, leurs communs aïeux[1], et jusqu'au nom d'Agrippine, du vivant de laquelle, épouse malheureuse, elle avait du moins échappé au trépas : on la lie étroitement, et on lui ouvre les veines des bras et des jambes. Comme le sang, glacé par la frayeur, coulait trop lentement, on la mit dans un bain très-chaud, dont la vapeur l'étouffa; et, par une cruauté plus atroce encore, sa tête ayant été coupée et apportée à Rome, Poppée en soutint la vue. Des offrandes pour les temples furent décrétées à cette occasion; et je le remarque, afin que ceux qui connaîtront, par mes récits ou par d'autres, l'histoire de ces temps déplorables, sachent d'avance que, autant le prince ordonna d'exils ou d'assassinats, autant de fois on rendit grâce aux dieux, et que ce qui annonçait jadis nos succès signalait alors les malheurs publics. Je ne tairai pas cependant les sénatus-consultes que distinguerait quelque adulation neuve, ou une servilité poussée au dernier terme.

LXV. La même année, Néron, à ce que l'on crut, tua par le poison ses principaux affranchis, Doryphore, pour s'être opposé à l'hymen de Poppée, Pallas, parce que sa longue vieillesse retenait sans fin des trésors immenses. Romanus avait secrètement accusé Sénèque de liaisons suspectes avec Pison; mais Sénèque rejeta victorieusement l'accusation sur son auteur. Pison conçut des craintes; et de là naquit plus tard une conspiration redoutable, mais malheureuse, contre le prince.

1. Claude, père d'Octavie, et Drusus, père de Claude, portaient tous deux le surnom de Germanicus. D'un autre côté, Néron était petit-fils, par sa mère Agrippine, du grand Germanicus, qui lui-même était frère de Claude et fils de Drusus. Le premier qui prit le titre de Germanique était donc aïeul d'Octavie et bisaïeul de Néron.



LIVRE QUINZIÈME.

Ce livre contient la fin de l'an de Rome 815, les deux années suivantes et une partie de l'an 818.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
816	63	C. Memmius Régulus. L. Virginius Rufus.
817	64	C. Lécanius Bassus. M. Licinius Crassus.
818	65	P. Silius Nerva. C. Julius Atticus Vestinus.

I. Cependant le roi des Parthes, Vologèse, instruit des succès de Corbulon, et voyant l'étranger Tigrane placé sur le trône d'Arménie, voulait d'abord venger la gloire des Arsacides, outragée par l'expulsion de son frère Tiridate. Puis la pensée de la grandeur romaine et le respect d'une ancienne et constante alliance arrêtaient son esprit combattu. Naturellement temporiseur, il était encore retenu par la révolte des Hyrcaniens, nation puissante, et par les guerres sans nombre où cette défection l'avait engagé. Pendant qu'il flottait indécis, l'annonce d'une insulte nouvelle vint aiguillonner sa lenteur. Tigrane, sorti de l'Arménie, avait désolé l'Adiabénie, contrée limitrophe, par des ravages trop longs et trop étendus pour n'être qu'un simple brigandage. Les grands de ces nations s'en plaignaient avec amertune : « A quel abaissement étaient-ils donc descendus, pour se voir envahis, non pas même par un général romain, mais par l'audace téméraire d'un otage, confondu tant d'années parmi de vils esclaves? » Monobaze, qui gouvernait l'Adiabénie, aigrissait leurs ressentiments en demandant « quels secours il devait implorer et à qui s'adresser. Déjà on avait cédé l'Arménie, et le reste suivrait, si les Parthes n'en prenaient la défense. Se soumettre aux Romains valait mieux que d'être conquis : on y gagnait un esclavage plus doux. » Tiridate, détrôné et fugitif, faisait, par le silence ou des plaintes mesurées, une impression plus forte encore : « Non, ce n'était point

par la lâcheté que les grands empires se soutenaient ; il fallait des hommes, des armes, des combats. Entre puissances, l'équité, c'est la force. Conserver ce qui est à soi, suffit à un particulier ; combattre pour ce qui est à d'autres, c'est la gloire d'un roi. »

II. Entraîné par tous ces motifs, Vologèse assemble son conseil, place Tiridate auprès de lui, et parle en ces termes : « Ce prince, né du même père que moi, m'ayant, à cause de mon âge, cédé la couronne la plus noble, je l'ai mis en possession de l'Arménie, troisième trône de notre famille ; car Pacorus occupait déjà celui des Mèdes. Je croyais avoir ainsi préservé notre maison des haines et des rivalités qui de tout temps régnèrent entre frères. Les Romains s'y opposent ; et la paix, qu'ils ne troublèrent jamais impunément, ils la rompent encore aujourd'hui pour leur perte. Je l'avouerai, c'est par l'équité plutôt que par le sang, par les négociations plutôt que par les armes, que j'ai voulu d'abord conserver les conquêtes de mes ancêtres. Si ce délai fut une faute, mon courage la réparera. Votre force, du moins, et votre gloire sont entières ; et vous avez de plus l'honneur de la modération, que les mortels les plus grands ne doivent pas dédaigner, et qui a son prix chez les dieux. » Ensuite il ceint du diadème le front de Tiridate, donne à Monèse, un des nobles, sa garde à cheval avec les auxiliaires de l'Adiabénie, et commande qu'on chasse Tigrane de l'Arménie : lui-même, après s'être réconcilié avec les Hyrcaniens, lève au cœur de ses États une armée formidable, et menace les provinces romaines.

III. Corbulon, instruit de ces faits par des rapports certains, envoie au secours de Tigrane Vérulanus Sévérus et Vettius Bolanus à la tête de deux légions, avec l'ordre secret de mettre dans leurs mouvements plus de précaution que de rapidité ; car il aimait mieux avoir la guerre que de la faire. Il avait même écrit à l'empereur qu'il fallait un chef particulier pour défendre l'Arménie ; que la Syrie, menacée par Vologèse, était dans un danger plus pressant. En attendant, il place le reste de ses légions sur la rive de l'Euphrate, arme un corps levé à la hâte dans la province, ferme avec des troupes les passages par où l'ennemi pouvait pénétrer, et, comme le pays est presque sans eau, il s'assure des sources en y élevant des forts ; il ensevelit aussi quelques ruisseaux sous des amas de sable.

IV. Pendant que Corbulon mettait ainsi la Syrie à couvert, Monèse voulut, par une marche rapide, devancer jusqu'au

bruit de son approche, et n'en trouva pas moins Tigrane prévenu et sur ses gardes. Ce prince s'était jeté dans Tigranocerte, ville également forte par ses défenseurs et par la hauteur de ses murailles. En outre le fleuve Nicéphore[1], d'un assez large cours, environne une partie des remparts, et un vaste fossé défend ce que le fleuve eût trop peu garanti. Des soldats romains étaient dans la place, et on l'avait munie d'approvisionnements. Quelques-uns des hommes chargés de ce soin s'étant emportés trop avant, l'ennemi les avait subitement enveloppés, et cette perte avait inspiré aux autres plus de colère que de crainte. D'ailleurs le Parthe réussit mal dans les siéges, faute d'audace pour attaquer de près : il lance au hasard quelques flèches, qui trompent ses efforts et n'effrayent point un ennemi retranché. Les Adiabéniens, ayant approché des échelles et des machines, furent aisément renversés, et les nôtres, dans une brusque sortie, les taillèrent en pièces.

V. Corbulon, persuadé, malgré ces heureux succès, qu'il fallait user modérément de la fortune, députa vers Vologèse pour se plaindre qu'on eût attaqué sa province, qu'on tînt assiégés un roi allié et ami et des cohortes romaines. Il l'avertissait de lever le siége, ou lui-même irait camper sur les terres ennemies. Le centurion Caspérius chargé de cette mission trouva le roi dans Nisibe[2], à trente-sept milles de Tigranocerte, et lui exposa fièrement ses ordres. Vologèse avait depuis longtemps pour maxime invariable d'éviter les armes romaines. D'un autre côté, ses affaires prenaient un cours malheureux : le siége était sans résultat; Tigrane ne manquait ni de soldats ni de vivres; un assaut venait d'être repoussé; des légions étaient entrées en Arménie, et d'autres, sur les frontières de Syrie, n'attendaient que le signal d'envahir ses États : lui, cependant, n'avait qu'une cavalerie épuisée par le manque de fourrages; car une multitude de sauterelles avait dévoré tout ce qu'il y avait dans le pays d'herbes et de feuilles. Il renferme donc ses craintes, et, prenant un langage modéré, il répond qu'il va envoyer une ambassade à l'empereur des Romains pour lui demander l'Arménie et affermir la paix. Il or-

1. Selon d'Anville, c'est le Khabour, et il passe près d'une ville nommée Séred, qui, dit ce géographe, pourrait tenir la place de l'ancienne Tigranocerte.

2. Ville forte de l'ancienne Mygdonie, partie de la Mésopotamie : il n'en reste que de faibles traces dans le bourg de Nesbin.

donne à Monèse d'abandonner Tigranocerte, et lui-même se retire.

VI. La plupart, attribuant cette retraite aux craintes du roi et aux menaces de Corbulon, en parlaient avec enthousiasme. D'autres supposaient un accord secret par lequel, la guerre cessant des deux côtés, et Vologèse retirant ses troupes, Tigrane quitterait aussi l'Arménie. « Car pourquoi avoir rappelé l'armée romaine de Tigranocerte? Pourquoi abandonner dans la paix ce qu'on avait défendu par la guerre? Avait-on plus commodément passé l'hiver au fond de la Cappadoce, sous des huttes construites à la hâte, que dans la capitale d'un royaume qu'on venait de sauver? Non, ce n'était qu'une trêve consentie par Vologèse pour avoir en tête un autre ennemi que Corbulon, par Corbulon pour ne plus exposer une gloire, ouvrage de tant d'années. » J'ai dit en effet que ce général avait demandé pour l'Arménie un chef particulier, et l'on parlait de l'arrivée prochaine de Césennius Pétus. Il parut bientôt, et les troupes furent ainsi divisées : la quatrième et la douzième légion, avec la cinquième, appelée récemment de Mésie, ainsi que les auxiliaires du Pont, de la Galatie et de la Cappadoce, obéirent à Pétus. La troisième, la sixième, la dixième et les anciens soldats de Syrie restèrent à Corbulon. Du reste, ils devaient, suivant les circonstances, unir ou partager leurs forces. Mais Corbulon ne souffrait pas de rival; et Pétus, à qui l'honneur du second rang aurait dû suffire, rabaissait les exploits de ce chef. Il ne cessait de dire « qu'il n'avait ni tué d'ennemis ni enlevé de butin; que les villes qu'il avait forcées se réduisaient à de vains noms; qu'il saurait, lui, imposer aux vaincus des lois, des tributs, et, au lieu d'un fantôme de roi, la domination romaine. »

VII. Vers le même temps, les ambassadeurs que Vologèse avait, comme je l'ai dit, envoyés vers le prince, revinrent sans avoir rien obtenu, et les Parthes commencèrent ouvertement la guerre. Pétus ne refusa pas le défi; il prend avec lui deux légions, la quatrième, commandée alors par Funisulanus Vettonianus, la douzième, par Calavius Sabinus, et entre en Arménie sous de sinistres auspices. Au passage de l'Euphrate, qu'il traversait sur un pont, le cheval qui portait les ornements consulaires prit l'effroi sans cause apparente, et s'échappa en retournant sur ses pas. Pendant qu'on fortifiait un camp, une victime, debout près des travaux, rompit les palissades à moitié terminées et se sauva hors des retranchements.

Enfin les javelots des soldats jetèrent des flammes, prodige d'autant plus frappant que c'est avec des armes de trait que combattent les Parthes.

VIII. Pétus méprisa ces présages, et, sans avoir achevé ses fortifications, sans avoir pourvu aux subsistances, il entraîna l'armée au delà du mont Taurus, afin, disait-il, de reprendre Tigranocerte et de ravager des pays que Corbulon avait laissés intacts. Il prit en effet plusieurs forts, et il eût remporté quelque gloire et quelque butin, s'il eût su chercher l'une avec mesure et prendre soin de l'autre. Après avoir parcouru de vastes espaces qu'on ne pouvait garder, et détruit les provisions qu'on avait enlevées, pressé par l'approche de l'hiver, il ramena ses troupes, et adressa au prince une lettre où, supposant la guerre terminée, il cachait le vide des choses sous la magnificence des paroles.

IX. Pendant ce temps, Corbulon, qui n'avait pas un moment négligé la rive de l'Euphrate, la garnit de postes plus rapprochés que jamais; et, afin que les bandes ennemies, qui déjà voltigaient avec un appareil redoutable dans la plaine opposée, ne pussent l'empêcher de jeter un pont, il fait avancer sur le fleuve de très-grands bateaux, liés ensemble avec des poutres et surmontés de tours. De là, il repousse les barbares au moyen de balistes et de catapultes, d'où les pierres et les javelines volaient à une distance que ne pouvait égaler la portée de leurs flèches. Le pont est ensuite achevé, et les collines de l'autre rive occupées par les cohortes auxiliaires, ensuite par le camp des légions, avec une telle promptitude et un déploiement de forces si imposant, que les Parthes renoncèrent à envahir la Syrie, et tournèrent vers l'Arménie toutes leurs espérances.

X. Pétus, sans prévoir l'orage qui s'approchait de lui, tenait au loin dans le Pont la cinquième légion, et avait affaibli les autres en prodiguant les congés, lorsqu'il apprit que Vologèse accourait avec une armée nombreuse et menaçante. Il appelle la douzième légion, et ce qui devait faire croire ses forces augmentées ne fit que trahir sa faiblesse. On pouvait toutefois conserver le camp, et déconcerter, en temporisant, les desseins des Parthes, si Pétus avait su marcher en ses conseils ou en ceux d'autrui d'un pas plus constant. Mais à peine des hommes habiles dans la guerre l'avaient-ils fortifié contre un péril imminent, que, afin de paraître n'avoir pas besoin de lumières étrangères, il changeait tout pour faire plus mal.

C'est ainsi qu'il abandonna ses quartiers, en s'écriant que ce n'était pas un fossé et des retranchements, mais des hommes et du fer qu'on lui avait donnés contre l'ennemi, et fit avancer ses légions comme pour combattre. Ensuite, ayant perdu un centurion et quelques soldats qu'il avait envoyés reconnaître les troupes barbares, il revint avec précipitation. Mais le peu d'ardeur que Vologèse avait mis à le poursuivre lui rendit sa folle confiance, et il plaça trois mille fantassins d'élite sur le sommet le plus voisin du mont Taurus, afin d'empêcher le passage du roi. Des Pannoniens qui faisaient la force de sa cavalerie furent confinés dans une partie de la plaine; enfin il cacha sa femme et son fils dans un château nommé Arsamosate[1], sous la garde d'une cohorte. Il dispersait ainsi son armée, qui, réunie, eût mieux résisté à des bandes vagabondes. On ne le détermina, dit-on, qu'avec peine à faire à Corbulon l'aveu de sa détresse; et celui-ci ne se pressait pas non plus de le secourir, afin que, le péril devenant plus grave, il y eût plus de gloire à l'en délivrer. Il ordonna cependant que mille hommes de chacune de ses trois légions, huit cents cavaliers, et un pareil nombre de soldats auxiliaires, se tinssent prêts à partir.

XI. Vologèse, informé que les passages étaient gardés, ici par la cavalerie, là par l'infanterie de Pétus, n'en suivit pas moins son dessein; et, joignant la force aux menaces, il effraya les hommes à cheval, écrasa les fantassins. Un seul centurion, Tarquitius Crescens, osa défendre une tour confiée à sa garde; il fit plusieurs sorties, tailla en pièces ceux des barbares qui approchaient le plus près, jusqu'à ce que des feux lancés du dehors l'enveloppassent de toutes parts. Ceux qui étaient sans blessures se sauvèrent loin des routes pratiquées; les blessés regagnèrent le camp, faisant de la valeur du roi, du nombre et de la férocité de ces peuples, mille récits exagérés par la crainte et facilement accueillis par une crainte semblable. Le général lui-même ne luttait plus contre ce cours fâcheux d'événements. Il avait abandonné tous les soins de la guerre, et conjuré Corbulon, par un second message, « de venir au plus tôt, de sauver les étendards, les aigles, le nom presque anéanti d'une armée malheureuse. Eux, en attendant, feraient leur devoir jusqu'au dernier soupir. »

1. Place considérable, dont, selon d'Anville, on retrouve le nom sous la forme de Simsat ou Shimshat. On croit que cette ville avait été fondée par Arsamès, qui régnait en Arménie vers 245 avant J. C.

XII. Corbulon, sans s'effrayer, laisse une partie de ses troupes en Syrie pour garder les fortifications construites sur l'Euphrate; et, prenant le chemin qui était le moins long et offrait le plus de ressources, il traverse la Commagène, puis la Cappadoce, et entre en Arménie. Il menait avec l'armée, outre l'attirail ordinaire de guerre, une grande quantité de chameaux chargés de blé, afin de repousser à la fois la famine et l'ennemi. Le premier des fuyards qu'il trouva sur la route fut le primipilaire Pactius, et après lui beaucoup de soldats. Aux prétextes dont ils s'efforçaient de couvrir leur fuite, il répondait en leur conseillant « de retourner aux drapeaux et d'essayer la clémence de Pétus; que, pour sa part, il fallait vaincre, ou il était sans pitié. » Ensuite il parcourt ses légions, les encourage, les fait souvenir de leurs premiers exploits, leur montre une gloire nouvelle. « Ce n'étaient plus des bourgades ou de petites villes d'Arménie, mais un camp romain, et, dans ce camp, deux légions assiégées, qui allaient être le prix de leurs travaux. Si chaque soldat recevait de la main du général une couronne particulière pour le citoyen qu'il aurait sauvé, combien serait glorieux le jour où il y aurait autant de couronnes civiques à distribuer qu'il y avait eu de citoyens en péril! » Par ces paroles et d'autres semblables, animés pour la cause commune d'une ardeur que doublait chez quelques-uns le danger particulier d'un parent ou d'un frère, ils hâtaient jour et nuit leur marche non interrompue.

XIII. Vologèse n'en pressait que plus vivement les assiégés, insultant tour à tour le camp des légions et le château où l'on gardait ceux que l'âge rend inhabiles à la guerre. Il s'approchait même plus qu'il n'est ordinaire aux Parthes, dans l'espoir que cette témérité attirerait ses ennemis au combat. Mais on avait peine à les arracher de leurs tentes, et ils se bornaient à la défense des retranchements, les uns pour obéir au général, les autres par lâcheté, alléguant qu'ils attendaient Corbulon, et prêts à faire valoir, si l'attaque devenait trop violente, les exemples de Numance et des fourches Caudines. « Et combien moins redoutables étaient les Samnites, peuple d'Italie, et les Carthaginois, quoique rivaux de notre empire! Oui, cette glorieuse antiquité avait aussi, dans les périls extrêmes, mis le salut avant tout. » Vaincu par le désespoir de son armée, le général écrivit à Vologèse une première lettre qui n'avait rien de suppliant. Il s'y plaignait au contraire que le roi nous fît la guerre pour l'Arménie, « de tout temps possédée par les Ro-

mains ou soumise à un prince du choix de l'empereur. » Il ajoutait « que la paix serait utile aux deux partis ; que Vologèse ne devait pas seulement envisager le présent ; qu'il était venu contre deux légions avec toutes les forces de son royaume, mais qu'il restait aux Romains l'univers pour soutenir leur querelle. »

XIV. Vologèse, sans rien discuter, répondit : « qu'il était obligé d'attendre ses frères Pacorus et Tiridate ; que ce lieu même et ce temps étaient désignés pour un conseil où ils prononceraient sur le sort de l'Arménie, et (puisque les justes dieux donnaient ce triomphe au sang d'Arsace) où ils fixeraient de plus le destin des légions romaines. » Pétus députa vers le roi pour lui demander un entretien : celui-ci envoya Vasacès, commandant de sa cavalerie. Alors le général parla des Lucullus, des Pompée, de tous les actes des Césars, soit pour garder, soit pour donner l'Arménie. Vasacès soutenait que, si nous avions l'image de ce pouvoir, les Parthes en avaient la réalité. Après de longs débats, Monobaze d'Adiabénie fut appelé le lendemain comme témoin de leur accord. On convint que le siége du camp serait levé, que tous les soldats sortiraient de l'Arménie, que les forts et les approvisionnements seraient livrés aux Parthes, et que, toutes ces choses accomplies, on donnerait le temps à Vologèse d'envoyer au prince des ambassadeurs.

XV. Cependant Pétus jeta un pont sur le fleuve Arsanias[1], qui coulait près du camp ; il feignit d'en avoir besoin pour son passage ; mais les Parthes avaient imposé ce travail en preuve de leur victoire, car ce fut à eux qu'il servit : les nôtres prirent la route opposée. La renommée ajouta que les légions avaient subi l'infamie du joug, et d'autres ignominies vraisemblables en de tels revers, et dont les Parthes se donnèrent le spectacle simulé ; car ils entrèrent dans le camp avant que l'armée romaine en fût sortie, et à son départ, ils se placèrent des deux côtés de la route, reconnaissant et emmenant des esclaves et des bêtes de somme depuis longtemps entre nos mains. Des habits même furent enlevés, des armes retenues, et le soldat tremblant n'osait s'y opposer, de peur d'être obligé de combattre. Vologèse, pour constater notre défaite, fit amonceler les armes et les corps des hommes tués ; du reste il se

1. Fleuve aujourd'hui nommé Arsen, qui traverse la Sophène et se rend dans l'Euphrate, après avoir passé par Arsamosate. (D'Anville.)

refusa à la vue de nos légions en fuite : son orgueil rassasié aspirait aux honneurs de la modération. Il affronta le courant de l'Arsanias monté sur un éléphant, et ceux qui étaient près de lui le traversèrent à cheval, parce que le bruit s'était répandu que le pont romprait sous le faix par la fraude des constructeurs ; mais ceux qui osèrent y passer reconnurent qu'il était solide et ne cachait aucun piége.

XVI. Au reste, il demeura constant que les assiégés étaient si bien pourvus de vivres qu'ils mirent le feu à des magasins de blé ; tandis qu'au rapport de Corbulon les Parthes, dénués de ressources, et voyant leurs fourrages épuisés, allaient abandonner le siége, et que lui-même n'était plus qu'à trois jours de marche. Corbulon ajouta que Pétus avait juré au pied des enseignes devant les envoyés de Vologèse, présents comme témoins, qu'aucun Romain n'entrerait en Arménie, jusqu'à ce qu'un message de l'empereur annonçât s'il consentait à la paix. Si ces récits furent arrangés en vue d'aggraver l'infamie, il est d'autres faits d'une évidence incontestable : c'est que Pétus fit quarante milles en un jour, laissant les blessés sur les chemins, et qu'une déroute en face de l'ennemi n'eût pas étalé un spectacle plus affreux que cette fuite précipitée. Corbulon, qui les rencontra au bord de l'Euphrate, ne voulut pas que son armée leur fît voir, dans l'éclat de ses armes et de ses décorations, un contraste humiliant. Tristes et plaignant le sort de leurs malheureux compagnons, les soldats ne purent même retenir leurs larmes : à peine, au milieu des pleurs, pensèrent-ils à donner et à rendre le salut. Ce n'était plus cette rivalité de courage, cette ambition de gloire, passions faites pour les cœurs heureux : la pitié régnait seule, plus vive dans les rangs moins élevés.

XVII. Les deux chefs eurent ensemble un court entretien. Corbulon se plaignit d'avoir inutilement fatigué son armée, tandis que la guerre pouvait finir par la fuite des Parthes. Pétus répondit que rien n'était perdu ni pour l'un ni pour l'autre ; qu'ils n'avaient qu'à porter leurs aigles en avant, et à fondre tous deux sur l'Arménie, affaiblie par la retraite de Vologèse. Corbulon répliqua qu'il n'avait pas l'ordre de César ; que le danger seul des légions l'avait tiré de sa province ; que, dans l'incertitude de ce que voulaient faire les Parthes, il allait retourner en Syrie ; qu'encore il lui faudrait implorer la bonne fortune, pour qu'une infanterie épuisée par de si longues marches n'y fût pas devancée par des cavaliers

alertes, dont de vastes plaines facilitaient la course. Pétus alla passer l'hiver dans la Cappadoce. Bientôt Vologèse envoya sommer Corbulon de retirer les postes qu'il avait au delà de l'Euphrate, afin que le fleuve séparât comme autrefois les deux empires. Corbulon demandait à son tour que les garnisons des Parthes sortissent de l'Arménie : le roi finit par y consentir. Les ouvrages élevés par Corbulon de l'autre côté de l'Euphrate furent démolis, et les Arméniens restèrent sans maîtres.

XVIII. Cependant, à Rome, on érigeait des trophées pour la défaite des Parthes, et, sur le penchant du mont Capitolin, s'élevaient des arcs de triomphe ordonnés par le sénat quand les chances de la guerre étaient entières, et continués malgré nos revers, pour flatter les yeux en dépit de la conscience publique. Afin de mieux dissimuler ses inquiétudes sur les affaires du dehors, Néron fit plus : une partie des blés destinés au peuple étaient vieux et gâtés ; il les jeta dans le Tibre, comme sûr de l'abondance ; et quoiqu'une tempête eût submergé dans le port même près de deux cents navires, et qu'un incendie en eût consumé cent autres qui avaient déjà remonté le fleuve, le prix des vivres ne fut point augmenté. Le prince confia ensuite les revenus publics à trois consulaires, L. Pison, Ducennius Géminus et Pompéius Paulinus, en blâmant ses prédécesseurs « d'avoir, par l'énormité de leurs dépenses, excédé la mesure des recettes : lui, au contraire, faisait à la république un présent annuel de soixante millions de sesterces. »

XIX. Une coutume des plus condamnables s'était établie vers ce temps. A l'approche des comices, ou lorsqu'on était près de tirer au sort les provinces, beaucoup de gens sans enfants se donnaient des fils par de feintes adoptions[1], et à peine avaient-ils concouru, à titre de pères, au partage des prétures et des gouvernements, qu'ils émancipaient ceux qu'ils venaient d'adopter. Des plaintes amères furent portées au sénat ; on fit valoir « les droits de la nature, les soins de l'éducation, contre des adoptions frauduleuses, calculées, éphémères. N'était-ce pas assez de priviléges pour les hommes sans enfants, de voir,

1. La loi Papia Poppéa, rendue sous Auguste, l'an de Rome 762, qui renouvelait et complétait la loi Julia, portée vingt-cinq ans plus tôt, accordait ou confirmait certains priviléges aux citoyens mariés et qui avaient des enfants. Ainsi, ils étaient préférés pour les magistratures et le gouvernement des provinces, et, entre plusieurs candidats, celui qui avait le plus d'enfants devait l'emporter ; ils pouvaient aspirer aux dignités avant l'âge légal, etc.

exempts de soucis et de charges, toutes les routes du crédit et des honneurs ouvertes à leurs désirs? Fallait-il que les promesses de la loi, si longtemps attendues, fussent enfin éludées, et que le prétendu père d'enfants qu'il possède sans inquiétude et perd sans regret vînt tout à coup balancer les vœux longs et patients d'un père véritable? » Un sénatus-consulte prononça que les adoptions simulées ne donneraient aucun droit aux fonctions publiques, et n'autoriseraient pas même à recevoir des héritages.

XX. Ensuite on instruisit le procès du Crétois Timarchus. Outre ces injustices que la richesse orgueilleuse et puissante fait éprouver aux faibles dans toutes les provinces, on lui reprochait une parole dont l'injurieuse atteinte pénétrait jusqu'au sénat : il avait affecté de dire « qu'il dépendait de lui que les gouverneurs de la Crète reçussent, ou non, des actions de grâces. » Thraséas, faisant tourner cette occasion au profit de la chose publique, vota d'abord l'exil du coupable hors de la province de Crète, ensuite il ajouta : « L'expérience prouve, pères conscrits, que les bonnes lois, les actes faits pour servir d'exemple, sont inpirés aux gens de bien par les vices des méchants. Ainsi doivent naissance à la licence des orateurs la loi Cincia, aux brigues des candidats les lois Juliennes[1], aux magistrats avares les plébiscites Calpurniens[2]; car, dans l'ordre des temps, la faute précède la peine, et la réforme vient après l'abus. Prenons aussi, contre cet orgueil nouveau des hommes de province, une résolution digne de la justice et de la gravité romaine, et qui, sans rien diminuer de la protection due aux alliés, nous désabuse de l'erreur qu'un Romain a d'autres juges de sa réputation que ses concitoyens.

XXI. « Jadis ce n'était pas seulement un préteur ou un consul qu'on envoyait dans les provinces : des particuliers même allaient quelquefois s'assurer de la soumission de chacun, afin d'en rendre compte, et des nations entières attendaient en tremblant le jugement d'un seul homme. Maintenant nous caressons les étrangers, nous rampons devant eux; et si, d'un geste, ils disposent ici des remercîments, plus facilement en-

1. Portées par Auguste pour réprimer la brigue.

2. L'an de Rome 605, le tribun L. Calpurnius Piso fit rendre la première loi contre les concussionnaires : elle donnait aux habitants des provinces le droit de poursuivre à Rome la restitution des sommes extorquées par les magistrats, et un tribunal permanent fut établi pour en connaître.

core ils y dictent les accusations. Accusons donc à leur voix, et laissons aux habitants des provinces ce moyen d'étaler leur puissance. Mais que toute louange fausse et mendiée soit interdite aussi sévèrement que la calomnie, que la cruauté. Souvent on commet plus de fautes en obligeant qu'en offensant; il est même des vertus dont la haine est le prix; telles sont une sévérité inflexible, une âme que la faveur ne peut vaincre. Aussi les commencements de nos magistrats sont-ils généralement meilleurs ; la fin dégénère, parce que ce ne sont plus que des candidats qui cherchent des suffrages. Empêchons ce désordre, et les provinces seront gouvernées avec une équité plus égale et plus ferme. Car, si la crainte des poursuites a mis un frein à l'avarice, la prohibition des actions de grâces préviendra les ménagements intéressés. »

XXII. Cet avis fut reçu avec un applaudissement universel. Toutefois le sénatus-consulte ne put être rendu, parce que les consuls refusèrent de le mettre en délibération. Bientôt après, sur la proposition du prince, un décret défendit que jamais on parlât dans le conseil des alliés de remercîments à demander au sénat pour les préteurs ou les proconsuls, et que personne vînt en députation pour cet objet. Sous les mêmes consuls, le feu du ciel brûla le Gymnase, et la statue de Néron qui s'y trouvait fut fondue en un bronze informe. Un tremblement de terre renversa en grande partie Pompéi, ville considérable de la Campanie. Enfin la vestale Lélia mourut et fut remplacée par Cornélia, de la branche de Cossus.

XXIII. Sous le consulat de Memmius Régulus et de Virginius Rufus, Néron reçut, avec les démonstrations d'une joie plus qu'humaine, une fille qui lui naquit de Poppée; il l'appela Augusta, et donna en même temps ce surnom à la mère. Les couches se firent dans la colonie d'Antium, où lui-même était né. Déjà le sénat avait recommandé aux dieux la grossesse de Poppée et décrété des vœux solennels; de nouveaux furent ajoutés, et on les accomplit tous. On décerna en outre des prières publiques, un temple à la Fécondité, des combats semblables aux jeux sacrés d'Actium. On ordonna que les images en or des deux Fortunes[1] seraient placées sur le trône de Jupiter Capitolin, et que les jeux du Cirque, établis à Boville en l'honneur de la maison des Jules, seraient également donnés à

1. Les Antiates adoraient la Fortune sous deux noms divers, la Fortune équestre et la Fortune prospère.

Antium, au nom des Domitius et des Claudes; institutions oubliées aussitôt, l'enfant étant mort avant l'âge de quatre mois. Ce furent alors de nouvelles adulations : on vota l'apothéose, le coussin sacré, un temple avec un prêtre. Pour Néron, sa douleur ne fut pas moins démesurée que sa joie. On fit la remarque qu'à la nouvelle de la naissance, le sénat s'étant précipité tout entier à Antium, Thraséas ne fut pas reçu, et qu'il soutint sans s'émouvoir cet affront, avant-coureur d'un prochain arrêt de mort. Bientôt le prince se vanta, dit-on, à Sénèque, de s'être réconcilié avec Thraséas, et Sénèque en félicita le prince : franchise qui augmentait tout ensemble la gloire et les périls de ces deux grands hommes.

XXIV. Au commencement du printemps arrivèrent les ambassadeurs des Parthes, avec des instructions de Vologèse et une lettre conçue dans le même sens. « Il se tairait, disait-il, sur la question tant de fois débattue de la souveraineté de l'Arménie, puisque les dieux, arbitres des nations les plus puissantes, avaient livré aux Parthes, non sans honte pour les Romains, la possession de ce royaume. Dernièrement il avait tenu Tigrane enfermé dans une place; plus tard, pouvant écraser Pétus et ses légions, il les avait renvoyés sans aucun mal. Déjà sa force s'était assez fait connaître; il venait de prouver également sa clémence. Tiridate ne refuserait pas d'aller à Rome pour y recevoir le diadème, s'il n'était retenu par les devoirs sacrés du sacerdoce[1]. Il irait auprès des étendards et des images du prince; et là, en présence des légions, se ferait l'inauguration de sa royauté. »

XXV. Comme cette lettre de Vologèse était en contradiction avec celles de Pétus, qui laissaient croire que rien n'était encore décidé, on interrogea sur l'etat de l'Arménie le centurion venu avec les ambassadeurs. Il répondit que tous les Romains l'avaient quittée. Alors on sentit l'ironie des barbares, qui demandaient ce qu'ils avaient pris; et Néron délibéra, avec les premiers de Rome, sur le choix à faire entre une guerre hasardeuse et une paix déshonorante : on ne balança pas à préférer la guerre; et, Corbulon connaissant par une longue expérience le soldat et l'ennemi, on lui en remit la conduite, de peur que l'ignorance d'un autre Pétus n'amenât encore des fautes et des regrets. Les ambassadeurs furent donc renvoyés sans avoir rien obtenu, et toutefois avec des présents, afin

1. Tiridate était mage.

qu'il restât l'espérance que Tiridate ne demanderait pas en vain, s'il apportait sa prière en personne. L'administration de la Syrie fut confiée à Cincius, les forces militaires à Corbulon. On y ajouta la quinzième légion, qui lui fut amenée de Panonie par Marius Celsus. On écrivit aux tétrarques et aux rois, aux préfets et aux procurateurs, enfin à ceux des préteurs qui gouvernaient les provinces voisines, d'obéir aux ordres de Corbulon, dont le pouvoir, ainsi augmenté, égalait presque celui que Pompée avait reçu du peuple romain pour faire la guerre aux pirates. Pétus, de retour, craignait un traitement sévère : le prince, bornant son châtiment à quelques railleries, lui dit à peu près « qu'il se hâtait de lui pardonner, de peur qu'un homme aussi prompt à s'alarmer que lui ne tombât malade d'inquiétude. »

XXVI. La perte des plus braves soldats et le découragement des autres rendait la quatrième et la douzième légion peu propres au combat. Corbulon les transporta en Syrie, et, de cette province, il conduisit en Arménie la sixième et la troisième, troupes fraîches et aguerries par beaucoup de travaux et de succès; il y ajouta la cinquième légion, qui, restée dans le Pont, n'avait point eu part au désastre, ainsi que la quinzième, récemment arrivée, des vexillaires choisis d'Illyrie et d'Égypte, ce qu'il avait d'auxilliaires à pied et à cheval, enfin les troupes des rois alliés, réunies en un seul corps à Mélitène[1], où il se proposait de passer l'Euphrate. Là, il rassembla son armée après les lustrations d'usage, et, promettant sous les auspices de César de brillantes prospérités, rappelant ses propres exploits, imputant les revers à l'inexpérience de Pétus, il parla aux soldats avec cet ascendant qui, dans un tel guerrier, tenait lieu d'éloquence.

XXVII. Ensuite il prend le chemin frayé autrefois par Lucullus, et rouvre les passages que le temps avait fermés. Des ambassadeurs de Tiridate et de Vologèse étant venus pour traiter de la paix, loin de les repousser, il envoie avec eux des centurions qui portaient des paroles conciliantes : « On n'en était pas réduit à la nécessité d'un combat à outrance. Beaucoup d'événements avaient été heureux pour les Romains, quelques-uns pour les Parthes; c'était une leçon contre l'orgueil. Il convenait aux intérêts de Tiridate de recevoir en présent un royaume qui ne fût pas ravagé; et Vologèse servirait

1. Aujourd'hui Malatié. Mélitène n'était alors qu'un camp romain.

mieux la nation des Parthes par son alliance avec Rome, que par des hostilités mutuellement funestes. Le général n'ignorait pas leurs discordes intestines, et quels peuples indomptables le roi gouvernait. Son empereur au contraire jouissait partout d'une paix profonde, et n'avait que cette seule guerre. » Aux conseils ajoutant la terreur, il chasse de leurs habitations les grands d'Arménie qui avaient commencé la révolte, et il rase leurs châteaux. Plaines et hauteurs, puissants et faibles, il remplit tout d'une égale consternation.

XXVIII. Le nom de Corbulon n'inspirait aux barbares mêmes aucune prévention, encore moins cette haine qu'on ressent pour un ennemi : aussi eurent-ils foi à ses conseils; et Vologèse, qui ne repoussait pas un accommodement, demanda une trêve pour plusieurs de ses provinces. Tiridate désira une entrevue. Le temps fut fixé à un jour prochain : le lieu fut celui où Pétus avait été naguère assiégé avec ses légions. Les barbares le choisirent à cause du succès qu'il leur rappelait, et Corbulon ne l'évita pas, dans l'idée que le contraste rehausserait sa gloire. Le mauvais renom de Pétus le touchait peu d'ailleurs : il en donna une preuve éclatante en chargeant le fils même de Pétus, tribun des soldats, d'aller avec un détachement et d'ensevelir les restes de la dernière défaite. Au jour convenu, Tibérius Alexander[1], chevalier romain du premier rang, donné à Corbulon pour l'aider dans cette guerre, et Vivianus Annius, gendre de ce général, trop jeune encore pour être sénateur, mais placé, avec les fonctions de lieutenant, à la tête de la cinquième légion, se rendirent dans le camp de Tiridate pour faire honneur à ce prince, et le rassurer, par un tel gage, contre toute crainte d'embûches. Les deux chefs prirent chacun vingt cavaliers. A la vue de Corbulon, le roi descendit le premier de cheval : Corbulon l'imita aussitôt, et l'un et l'autre, s'avançant à pied, se donnèrent la main.

XXIX. Alors le Romain loua le jeune prince de ce que, au lieu de se précipiter dans les hasards, il revenait aux conseils de la prudence. Celui-ci parla beaucoup de sa noble origine; puis, avec plus de modestie, il ajouta « qu'ainsi donc il irait à Rome, et porterait à César un triomphe inconnu jusqu'alors, un Arsacide suppliant, quand les Parthes n'étaient pas vaincus. » On convint que Tiridate déposerait devant l'effigie de

1. Le même qui depuis fut préfet d'Égypte et fit le premier reconnaître Vespasien comme empereur.

l'empereur le bandeau royal, et ne le reprendrait que de la main de Néron. Ensuite ils s'embrassent et se séparent. Après quelques jours d'intervalle, on vit se déployer, dans un appareil également imposant, d'un côté les cavaliers parthes, rangés par escadrons et parés des décorations de leurs pays, de l'autre les légions romaines, à la tête desquelles brillaient les aigles, les enseignes, et les images des dieux, dont l'aspect donnait à ce lieu la majesté d'un temple. Au centre s'élevait un tribunal, surmonté d'une chaise curule où était placée la statue de Néron. Tiridate, après avoir, suivant l'usage, immolé des victimes, s'avance, détache le diadème de sa tête, et le dépose aux pieds de la statue; spectacle qui remua profondément toutes les âmes, et dont l'impression fut d'autant plus vive, qu'on avait encore devant les yeux le massacre ou le siége des armées romaines. « Mais combien était changé le cours des destins! Tiridate allait se montrer aux nations; et que manquait-il pour que ce fût en captif? »

XXX. Aux soins de la gloire, Corbulon joignit les attentions de la politesse et donna un festin. Le roi, à chaque objet nouveau qui frappait ses regards, lui en demandait l'explication: « Pourquoi un centurion annonçait-il le commencement des veilles? d'où venait l'usage de se lever de table au son de la trompette, d'aller, avec une torche, allumer le feu sur un autel construit devant l'augural? » Corbulon, par des réponses où les paroles agrandissaient les choses, le remplit d'admiration pour nos anciennes coutumes. Le lendemain, Tiridate demanda que, avant d'entreprendre un si long voyage, il lui fût permis d'aller voir ses frères et sa mère. En attendant, il laissa sa fille en otage, avec une lettre suppliante pour Néron.

XXXI. Il part, et trouve Pacorus chez les Mèdes, Vologèse à Ecbatane[1]. Ce roi n'oubliait pas son frère. Il avait même, par des envoyés particuliers, demandé à Corbulon « qu'on lui épargnât toutes les formes de la servitude, qu'il ne rendît point son épée, qu'il fût admis à embrasser les gouverneurs de nos provinces, dispensé d'attendre à leur porte, traité à Rome avec la même distinction que les consuls. » C'est que Vologèse, accoutumé à l'orgueil des cours étrangères, ne connaissait pas l'esprit des Romains, pour qui la réalité du pouvoir est tout, ses vanités peu de chose.

1. Ecbatane, capitale de la Grande-Médie, maintenant Hamadan, ville considérable de l'Irak-Adjemi.

XXXII. La même année, le prince étendit aux nations des Alpes maritimes le droit du Latium[1]. Il assigna aux chevaliers romains des places dans le cirque, en avant de celles du peuple; car jusqu'alors ces deux ordres y assistaient confondus, la loi Roscia n'ayant statué que sur les quatorze premiers rangs du théâtre. Enfin il donna des spectacles de gladiateurs aussi magnifiques que les précédents; mais trop de sénateurs et de femmes distinguées se dégradèrent sur l'arène.

XXXIII. Sous le consulat de C. Lécanius et de M. Licinius, Néron était pressé d'un désir chaque jour plus ardent de monter sur les théâtres publics. Car jusqu'alors il n'avait chanté que dans son palais ou dans ses jardins, aux Juvénales, où les spectateurs étaient trop peu nombreux à son gré, et la scène trop étroite pour une voix si belle. N'osant toutefois faire ses débuts à Rome, il choisit Naples, en qualité de ville grecque : « là il préluderait, pour aller ensuite recueillir dans la Grèce ces brillantes couronnes que l'opinion des siècles a consacrées, et revenir avec une réputation qui enlèverait les applaudissements du peuple romain. » Bientôt la population de Naples rassemblée en foule, les curieux qu'attira des villes voisines le bruit de cette nouveauté, les courtisans du prince, et ceux que leur service attachait à sa suite, enfin jusqu'à des compagnies de soldats, remplirent le théâtre.

XXXIV. Il y arriva un événement, sinistre aux yeux de la plupart, mais où Néron vit une providence attentive et des dieux bienveillants : quand les spectateurs furent sortis, le théâtre s'écroula; et, comme il était vide, personne ne fut blessé. Néron composa des chants pour remercier les dieux et retracer l'histoire de cette mémorable aventure. Dans le dessein de traverser la mer Adriatique, il s'arrêta, chemin faisant, à Bénévent, où Vatinius donnait un brillant spectacle de gladiateurs. Vatinius fut une des plus hideuses monstruosités de cette cour. Élevé dans une boutique de cordonnier, les difformités de son corps et la bouffonnerie de son esprit le firent appeler d'abord pour servir de risée : il se poussa par la calomnie et acquit, aux dépens des gens de bien, un crédit, une

1. « Le droit de *Latium*, dit Gibbon, était d'une espèce particulière : dans les villes qui jouissaient de cette faveur, les magistrats seulement prenaient, à l'expiration de leurs offices, la qualité de citoyen romain; mais comme ils étaient annuels, les principales familles se trouvaient bientôt revêtues de cette dignité. »

fortune, un pouvoir de nuire, dont les plus pervers pouvaient être jaloux.

XXXV. Pendant que Néron assistait à ces jeux, les plaisirs même ne suspendaient pas le cours des assassinats. C'est précisément à cette époque que Torquatus Silanus fut contraint de mourir, parce qu'à l'illustration de la famille Junia il joignait le crime d'avoir Auguste pour trisaïeul. Les accusateurs eurent ordre de lui reprocher des largesses dont la prodigalité ne lui laissait d'espérance que dans une révolution. On l'accusait même d'avoir chez lui des hommes qu'il qualifiait de secrétaires, de maîtres des requêtes, de trésoriers, préludant par l'usurpation des titres à celle du pouvoir. Alors les affranchis de son intime confiance sont enlevés et chargés de fers. Lui-même, voyant approcher l'instant de sa condamnation, se coupa les veines des bras, et Néron ne manqua pas de dire, suivant sa coutume, que, quel que fût le crime de Torquatus et sa juste défiance dans une défense impossible, il aurait vécu cependant, s'il avait attendu la clémence de son juge.

XXXVI. Bientôt Néron, sans qu'on ait su pourquoi, renonça pour le moment à la Grèce et revint à Rome, l'imagination secrètement occupée des provinces d'Orient et surtout de l'Égypte. Il déclara enfin par un édit que son absence ne serait pas longue, et que le repos et la prospérité de l'État n'en seraient point altérés. Puis, à l'occasion de son départ, il monta au Capitole et adora les dieux. Étant allé ensuite au temple de Vesta, il se mit subitement à trembler de tous ses membres, effrayé sans doute par la présence de la déesse, ou par le souvenir de ses forfaits, qui ne le laissait pas un moment sans crainte. Dès lors, il abandonna son dessein, en protestant « qu'aucun soin ne balançait dans son cœur l'amour de la patrie. Il avait vu les visages abattus des citoyens, il entendait leurs plaintes secrètes : ce voyage entraînerait si loin d'eux celui dont ils ne supportaient pas même la plus courte absence, accoutumés qu'ils étaient à se rassurer par la vue du prince contre les coups de la fortune ! Dans les affections de famille, l'homme préférait ce qui tenait à lui de plus près : à ce même titre, le peuple romain avait les premiers droits sur Néron; et puisqu'il le retenait, il fallait obéir. » Ce langage fut agréable à la multitude, avide de plaisirs, et, ce qui est son principal souci, inquiète des subsistances si le prince s'éloignait. Pour le sénat et les grands, ils ne savaient si on devait, absent ou présent, le redouter davantage : à la fin, comme

dans toutes les grandes alarmes, l'événement qui arriva fut estimé le pire.

XXXVII. Pour accréditer l'opinion que le séjour de Rome faisait ses délices, Néron donnait des festins dans les lieux publics, et il semblait que la ville entière fût son palais. De tous ces repas, aucun n'égala en luxe et en célébrité celui qu'ordonna Tigellin, et que je citerai pour exemple, afin de n'avoir pas à raconter cent fois les mêmes profusions. On construisit sur l'étang d'Agrippa un radeau qui, traîné par d'autres bâtiments, portait le mobile banquet. Les navires étaient enrichis d'or et d'ivoire; de jeunes infâmes, rangés selon leur âge et leurs lubriques talents, servaient de rameurs. On avait réuni des oiseaux rares, des animaux de tous les pays, et jusqu'à des poissons de l'Océan. Sur les bords du lac s'élevaient des maisons de débauche remplies de femmes du premier rang, et, vis-à-vis, l'on voyait des prostituées toutes nues. Ce furent d'abord des gestes et des danses obscènes; puis, à mesure que le jour disparut, tout le bois voisin, toutes les maisons d'alentour, retentirent de chants, étincelèrent de lumières. Néron, souillé de toutes les voluptés que tolère ou que proscrit la nature, semblait avoir atteint le dernier terme de la corruption, si, quelques jours après, il n'eût choisi, dans cet impur troupeau, un certain Pythagoras auquel il se maria comme une femme, avec toutes les solennités de noces véritables. Le voile des épouses fut mis sur la tête de l'empereur : auspices, dot, lit nuptial, flambeaux de l'hymen, rien ne fut oublié. Enfin, on eut en spectacle tout ce que, même avec l'autre sexe, la nuit cache de son ombre.

XXXVIII. Le hasard, ou peut-être un coup secret du prince (car l'une et l'autre opinion a ses autorités), causa le plus grand et le plus horrible désastre que Rome eût jamais éprouvé de la violence des flammes. Le feu prit d'abord à la partie du Cirque qui tient au mont Palatin et au mont Célius. Là, des boutiques remplies de marchandises combustibles lui fournirent un aliment, et l'incendie, violent dès sa naissance et chassé par le vent, eut bientôt enveloppé toute la longueur du Cirque; car cet espace ne contenait ni maisons protégées par un enclos, ni temples ceints de murs, ni rien enfin qui pût en retarder les progrès. Le feu vole et s'étend, ravageant d'abord les lieux bas, puis s'élançant sur les hauteurs, puis redescendant, si rapide que le mal devançait tous les remèdes, et favorisé d'ailleurs par les chemins étroits et tortueux, les rues sans aligne-

ment de la Rome d'autrefois. De plus, les lamentations des femmes éperdues, l'âge qui ôte la force aux vieillards et la refuse à l'enfance, cette foule où chacun s'agite pour se sauver soi-même ou en sauver d'autres, où les plus forts entraînent ou attendent les plus faibles, où les uns s'arrêtent, les autres se précipitent, tout met obstacle aux secours. Souvent, en regardant derrière soi, on était assailli par devant ou par les côtés : on se réfugiait dans le voisinage, et il était envahi par la flamme ; on fuyait encore, et les lieux qu'on en croyait le plus loin s'y trouvaient également en proie. Enfin, ne sachant plus ce qu'il fallait ou éviter ou chercher, toute la population remplissait les rues, gisait dans les campagnes. Quelques-uns, n'ayant pas sauvé de toute leur fortune de quoi suffire aux premiers besoins de la vie, d'autres, désespérés de n'avoir pu arracher à la mort les objets de leur tendresse, périrent quoiqu'ils pussent échapper. Et personne n'osait combattre l'incendie : des voix menaçantes défendaient de l'éteindre; des inconnus lançaient publiquement des torches, en criant qu'ils étaient autorisés; soit qu'ils voulussent piller avec plus de licence, soit qu'en effet ils agissent par ordre.

XXXIX. Pendant ce temps, Néron était à Antium et n'en revint que quand le feu approcha de la maison qu'il avait bâtie pour joindre le palais des Césars aux jardins de Mécène. Toutefois on ne put empêcher l'embrasement de dévorer et le palais, et la maison, et tous les édifices d'alentour. Néron, pour consoler le peuple fugitif et sans asile, ouvrit le Champ de Mars, les monuments d'Agrippa et jusqu'à ses propres jardins. Il fit construire à la hâte des abris pour la multitude indigente; des meubles furent apportés d'Ostie et des municipes voisins, et le prix du blé fut baissé jusqu'à trois sesterces[1]. Mais toute cette popularité manqua son effet; car c'était un bruit général qu'au moment où la ville était en flammes il était monté sur son théâtre domestique et avait déclamé la ruine de Troie, cherchant, dans les calamités des vieux âges, des allusions au désastre présent.

XL. Le sixième jour enfin, on arrêta le feu au pied des Esquilies, en abattant un nombre immense d'édifices, afin d'op-

1. Le prix indiqué ici est celui du *modius*, qu'on traduit ordinairement par *boisseau*, et qui égalait 10 litres $^{1}/_{10}$ de nos mesures. Or 3 sesterces représentaient sous Néron 54 centimes $^{3}/_{4}$, ce qui porterait l'hectolitre à 5 fr. 42 c.

poser à sa contagion dévorante une plaine nue et pour ainsi dire le vide des cieux. La terreur n'était pas encore dissipée quand l'incendie se ralluma, moins violent, toutefois, parce que ce fut dans un quartier plus ouvert : cela fit aussi que moins d'hommes y périrent ; mais les temples des dieux, mais les portiques destinés à l'agrément, laissèrent une plus vaste ruine. Ce dernier embrasement excita d'autant plus de soupçons, qu'il était parti d'une maison de Tigellin dans la rue Émilienne. On crut que Néron ambitionnait la gloire de fonder une ville nouvelle et de lui donner son nom. Rome est divisée en quatorze régions : quatre restèrent intactes ; trois étaient consumées jusqu'au sol ; les sept autres offraient à peine quelques vestiges de bâtiments en ruine et à moitié brûlés.

XLI. Il serait difficile de compter les maisons, les *îles*[1], les temples qui furent détruits. Les plus antiques monuments de la religion. celui que Servius Tullius avait dédié à la Lune, le Grand autel et le temple consacrés par l'Arcadien Évandre à Hercule vivant et présent, celui de Jupiter Stator, voué par Romulus, le palais de Numa Pompilius et le sanctuaire de Vesta, avec les Pénates du peuple romain, furent la proie des flammes. Ajoutez les richesses conquises par tant de victoires, les chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, enfin les plus anciens et les plus fidèles dépôts des conceptions du génie, trésors dont les vieillards gardaient le souvenir, malgré la splendeur de la ville renaissante, et dont la perte était irréparable. Quelques-uns remarquèrent que l'incendie avait commencé le quatorze avant les kalendes d'août, le jour même où les Sénonais avaient pris et brûlé Rome. D'autres poussèrent leurs recherches jusqu'à supputer autant d'années, de mois et de jours de la fondation de Rome au premier incendie, que du premier au second.

XLII. Néron mit à profit la destruction de sa patrie, et bâtit un palais où l'or et les pierreries n'étaient pas ce qui étonnait davantage ; ce luxe est depuis longtemps ordinaire et commun : mais il enfermait des champs cultivés, des lacs, des solitudes artificielles, bois, esplanades, lointains. Ces ouvrages étaient conçus et dirigés par Céler et Sévérus, dont l'audacieuse ima-

1. On appela d'abord *insula* un quartier plus ou moins grand, compris entre quatre rues, ce qu'on nomme encore *île* dans plusieurs villes du midi de la France ; ce nom s'étendit peu à peu à chacune des maisons qui formaient cet assemblage.

gination demandait à l'art ce que refusait la nature, et se jouait capricieusement des ressources du prince. Ils lui avaient promis de creuser un canal navigable du lac Averne à l'embouchure du Tibre, le long d'un rivage aride ou sur un sol traversé de montagnes. On ne rencontrait d'eaux que celles des marais Pontins; le reste du pays était sec ou escarpé : dût-on venir à bout de vaincre les obstacles, le travail était excessif, l'utilité médiocre. Néron cependant voulait de l'incroyable : il essaya de percer les hauteurs voisines de l'Averne, et l'on voit encore des traces de son espérance déçue.

XLIII. Au reste, ce que l'habitation d'un homme laissa d'espace à la ville, ne fut pas, comme après l'incendie des Gaulois, rebâti au hasard et sans ordre. Les maisons furent alignées, les rues élargies, les édifices réduits à une juste hauteur. On ouvrit des cours, et l'on éleva des portiques devant la façade des bâtiments. Néron promit de construire ces portiques à ses frais, et de livrer aux propriétaires les terrains nettoyés, ajoutant, pour ceux qui auraient achevé leurs constructions dans un temps qu'il fixa, des récompenses proportionnés à leur rang et à leur fortune. Les marais d'Ostie furent destinés à recevoir les décombres; on en chargeait, à leur retour vers la mer, les navires qui avaient remonté le Tibre avec du blé. Une partie déterminée de chaque édifice fut bâtie sans bois, mais seulement avec des pierres d'Albe ou de Gabie, qui sont à l'épreuve du feu. L'eau, que des particuliers détournaient à leur usage, fut rendue au public; et des gardiens furent chargés de veiller à ce qu'elle coulât plus abondante et en plus de lieux divers : chacun fut obligé de tenir toujours prêt et sous la main ce qu'il faut pour arrêter le feu; enfin les murs mitoyens furent interdits, et l'on voulut que chaque maison eût son enceinte séparée. Ces règlements contribuèrent à l'embellissement non moins qu'à l'utilité de la nouvelle ville. Quelques-uns crurent cependant que l'ancienne forme convenait mieux pour la salubrité, parce que, les rues étant étroites et les toits élevés, le soleil y dardait moins de feu, tandis que, maintenant, il embrase de toutes ses ardeurs ces vastes espaces que ne défend aucune ombre.

XLIV. La prudence humaine avait ordonné tout ce qui dépend de ses conseils : on songea bientôt à fléchir les dieux, et l'on ouvrit les livres sibyllins. D'après ce qu'on y lut, des prières furent adressées à Vulcain, à Cérès et à Proserpine : des dames romaines implorèrent Junon, premièrement au Ca-

pitole, puis au bord de la mer la plus voisine, où l'on puisa de l'eau pour faire des aspersions sur les murs du temple et la statue de la déesse; enfin les femmes actuellement mariées célébrèrent des sellisternes [1] et des veillées religieuses. Mais aucun moyen humain, ni largesses impériales, ni cérémonies expiatoires, ne faisaient taire le cri public qui accusait Néron d'avoir ordonné l'incendie. Pour apaiser ces rumeurs, il offrit d'autres coupables, et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Pontius Pilatus. Réprimée un instant, cette exécrable superstition se débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où elle avait sa source, mais dans Rome même, où tout ce que le monde enferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans. On saisit d'abord ceux qui avouaient leur secte; et, sur leurs révélations, une infinité d'autres, qui furent bien moins convaincus d'incendie que de haine pour le genre humain. On fit de leurs supplices un divertissement : les uns, couverts de peaux de bêtes, périssaient dévorés par des chiens; d'autres mouraient sur des croix, ou bien ils étaient enduits de matières inflammables, et, quand le jour cessait de luire, on les brûlait en place de flambeaux. Néron prêtait ses jardins pour ce spectacle, et donnait en même temps des jeux au Cirque, où tantôt il se mêlait au peuple en habit de cocher, et tantôt conduisait un char. Aussi, quoique ces hommes fussent coupables et eussent mérité les dernières rigueurs, les cœurs s'ouvraient à la compassion, en pensant que ce n'était pas au bien public, mais à la cruauté d'un seul, qu'ils étaient immolés.

XLV. Cependant, pour remplir le trésor, on ravageait l'Italie, on ruinait les provinces, les peuples alliés, les villes qu'on appelle libres. Les dieux mêmes furent enveloppés dans ce pillage : on dépouilla les temples de Rome, et on en retira tout l'or votif ou triomphal que le peuple romain, depuis son origine, y avait consacré dans ses périls ou ses prospérités. Mais

1. Dans certaines solennités religieuses, ordonnées pour remercier ou apaiser le ciel, on couvrait les autels des mets les plus somptueux, et, comme si l'on eût invité les dieux à un festin, on rangeait leurs statues à l'entour, celles des dieux sur des lits, *lectos*, *pulvinaria*, celles des déesses sur des siéges, *sellas ;* d'où *lectisternia* et *sellisternia*.

en Asie, mais en Grèce, avec les offrandes, on enlevait encore les statues des dieux ; mission dignement remplie par Acratus et Sécundus Carinas, envoyés dans ces provinces. Acratus était un affranchi capable de tous les crimes ; Carinas, exercé dans la philosophie grecque, en avait les maximes à la bouche, sans que la morale eût pénétré jusqu'à son âme. Le bruit courut que Sénèque, pour échapper à l'odieux de tant de sacriléges, avait demandé à se retirer dans une terre éloignée, et que, sur le refus du prince, il avait feint d'être malade de la goutte et n'était plus sorti de son appartement. Quelques-uns rapportent que du poison fut préparé pour lui par un de ses affranchis nommé Cléonicus, qui en avait l'ordre de Néron, et que Sénèque fut sauvé, soit par la révélation de l'affranchi, soit par sa propre défiance et son extrême frugalité, ne se nourrissant que de fruits sauvages, et se désaltérant avec de l'eau courante.

XLVI. Dans le même temps, des gladiateurs qui étaient à Préneste essayèrent de rompre leurs fers, et furent contenus par les soldats chargés de les garder. Déjà les imaginations effrayées voyaient renaître Spartacus et tous les malheurs anciens : tant le peuple désire à la fois et redoute les nouveautés. Peu de temps après, on reçut la nouvelle d'un désastre naval, causé non par la guerre (jamais la paix ne fut plus profonde), mais par les ordres absolus de Néron, qui avait fixé un jour pour que la flotte fût rendue en Campanie, et n'avait pas excepté les hasards de la mer. Les pilotes obéissants partirent de Formies, malgré la tempête, et, pendant qu'ils s'efforçaient de doubler le promontoire de Misène, un vent violent d'Afrique les poussa sur les rivages de Cumes, où ils perdirent la plupart des trirèmes et beaucoup de petits bâtiments.

XLVII. A la fin de l'année, on ne s'entretint que de prodiges, avant-coureurs de calamités prochaines : coups de foudre plus réitérés qu'à aucune autre époque ; apparition d'une comète, sorte de présage que Néron expia toujours par un sang illustre ; embryons à deux têtes, soit d'hommes, soit d'animaux, jetés dans les chemins, ou trouvés dans les sacrifices où l'usage est d'immoler des victimes pleines. Enfin, dans le territoire de Plaisance, un veau naquit, dit-on, près de la route, avec la tête à la cuisse ; et les aruspices en conclurent qu'on voulait donner à l'empire une autre tête, mais qu'elle ne serait pas forte, ni le secret bien gardé, parce que

l'accroissement de l'animal avait été arrêté dans le ventre de la mère, et qu'il était né sur la voie publique.

XLVIII. Silius Nerva et Atticus Vestinus prirent possession du consulat au moment d'une conjuration, puissante aussitôt que formée, dans laquelle s'étaient jetés à l'envi des sénateurs, des chevaliers, des soldats, des femmes même, autant par haine contre le prince que par inclination pour C. Pison. Issu des Calpurnius, et tenant, par la noblesse du sang paternel, à beaucoup d'illustres familles, Pison devait à ses vertus, ou à des dehors qui ressemblaient aux vertus, une grande popularité. Consacrant son éloquence à défendre les citoyens, généreux envers ses amis, affable et prévenant même pour les inconnus, il avait encore ce que donne le hasard, une haute taille et une belle figure; mais nulle gravité dans les mœurs, nulle retenue dans les plaisirs : il menait une vie douce, amie du faste, dissolue quelquefois ; et c'était un titre de plus aux suffrages de tous ceux qui, séduits par les charmes du vice, ne veulent pas dans le pouvoir suprême trop de contrainte ni de sévérité.

XLIX. Le complot ne naquit point de son ambition, et toutefois j'aurais peine à dire quel en fut le premier auteur, et sous l'inspiration de qui se forma un dessein qui eut tant de complices. Les plus ardents, comme le prouva la fermeté de leur mort, furent Subrius Flavius, tribun d'une cohorte prétorienne, et le centurion Sulpicius Asper. Lucain et le consul désigné Plautius Latéranus y portèrent toute la vivacité de la haine. Un ressentiment personnel animait Lucain : Néron, pour étouffer sa réputation poétique, lui avait défendu de montrer ses vers, dont il avait la vanité d'être jaloux. Quant à Latéranus, élu consul, il n'avait aucun motif de vengeance ; l'amour seul de la patrie en fit un conjuré. Deux sénateurs, Flavius Scévinus et Afranius Quinctianus, démentirent leur renommée, en embrassant, dès le commencement, une si hasardeuse entreprise : car Scévinus avait l'âme énervée par la débauche, et sa vie languissait dans l'assoupissement ; Quinctianus, décrié pour l'impureté de ses mœurs, et diffamé par Néron dans des vers satiriques, pensait à venger son injure.

L. Ces hommes donc, par les propos qu'ils tenaient entre eux ou avec leurs amis sur les crimes du prince, la fin prochaine de l'empire, la nécessité de choisir un chef qui le sauvât de sa ruine, associèrent à leurs vues Tullius Sénécio, Cervarius Proculus, Vulcatius Araricus, Julius Tugurinus, Munatius

Gratus, Antonius Natalis, Martius Festus, tous chevaliers romains. D'une intime familiarité avec le prince, il restait à Sénécion les semblants de l'amitié, et plus de périls en menaçaient sa tête. Natalis était le confident de tous les secrets de Pison; le reste fondait sur une révolution d'ambitieuses espérances. Avec Subrius et Sulpicius, que j'ai déjà nommés, d'autres gens d'épée promirent encore leurs bras, Granius Silvanus et Statius Proximus, tribuns dans les cohortes prétoriennes, Maximus Scaurus et Vénétus Paulus, centurions. Mais la force principale semblait être dans le préfet du prétoire Fénius Rufus, homme estimé pour sa conduite et ses mœurs, que Tigellin, cruel, impudique, et, à ce titre, placé bien plus avant dans le cœur du prince, poursuivait de ses délations. Même il l'avait plus d'une fois mis en péril, sous prétexte d'amours criminelles avec Agrippine, que Fénius regrettait, selon lui, et qu'il voulait venger. Quand les conjurés virent un préfet du prétoire engagé dans leur parti, et qu'ils en eurent plusieurs fois reçu l'assurance de sa bouche, ils commencèrent à délibérer plus hardiment sur le lieu et le temps de l'exécution. On dit que Subrius avait déjà eu la pensée d'attaquer Néron pendant qu'il chantait sur la scène, ou lorsque, dans l'incendie du palais, il courait çà et là, de nuit et sans gardes. Ici la solitude, là tout un peuple témoin d'un coup si glorieux, aiguillonnaient ce généreux courage; mais il fut retenu par le désir de l'impunité, écueil ordinaire des grands desseins.

LI. Pendant que les conjurés indécis reculaient le terme de leurs espérances et de leurs craintes, une femme nommée Épicharis, qui était entrée dans le secret sans qu'on ait su comment (rien d'honnête jusqu'alors n'avait occupé sa pensée), les animait par ses exhortations et ses reproches. Enfin, ennuyée de leurs lenteurs, et se trouvant en Campanie auprès de la flotte de Misène, elle essaye d'en ébranler les chefs et de les lier au parti par la complicité. Voici le commencement de cette intrigue : un des chiliarques[1] de la flotte, Volusius Proculus, avait eu part à l'attentat de Néron contre les jours de sa mère, et se croyait peu récompensé pour un crime de cette importance. Soit qu'Épicharis le connût auparavant, ou qu'une amitié récente les unît, il lui parle des services qu'il avait rendus à Néron et du peu de fruit qu'il en recueillait.

1. Un commandant de mille hommes.

Les plaintes qu'il ajoute, sa résolution de se venger, s'il en avait le pouvoir, donnèrent à Épicharis l'espérance de l'entraîner, et, par lui, beaucoup d'autres. La flotte eût été d'un grand secours et aurait offert de fréquentes occasions, le prince aimant beaucoup à se promener sur mer à Pouzzoles et à Misène. Épicharis poursuit donc l'entretien et passe en revue tous les forfaits de Néron : « Oui, le sénat était anéanti; mais on avait pourvu à ce que le destructeur de la république expiât ses crimes : que Proculus se tînt prêt seulement à seconder l'entreprise et tâchât d'y gagner les plus intrépides soldats; il recevrait un digne prix de ses services. » Elle tut cependant le nom des conjurés : aussi les révélations de Proculus furent-elles sans effet, quoiqu'il eût rapporté à Néron tout ce qu'il avait entendu. Épicharis, appelée et confrontée avec le délateur, réfuta sans peine ce que n'appuyait aucun témoin. Toutefois, elle fut retenue en prison, Néron soupçonnant que des faits dont la vérité n'était pas démontrée pouvaient encore n'être pas faux.

LII. Alarmés cependant par la crainte d'une trahison, les conjurés furent d'avis de hâter le meurtre et de le consommer à Baïes, dans la maison de campagne de Pison; car l'empereur, charmé des agréments de ce lieu, s'y rendait souvent, et s'y livrait aux plaisirs du bain et de la table, sans garde et débarrassé de l'attirail de sa puissance. Mais Pison s'y refusa : il trouvait odieux d'ensanglanter par le meurtre d'un prince, quel qu'il fût, la table sacrée du festin et les dieux hospitaliers. « C'était au sein de Rome, dans ce palais abhorré, bâti des dépouilles des citoyens, c'était au moins dans un lieu public, qu'il fallait accomplir un dessein conçu pour l'avantage de tout le peuple. » Voilà ce qu'il disait tout haut; mais sa crainte secrète était que Silanus, qu'une illustre naissance et une âme formée par les soins et sous la discipline de C. Cassius semblaient porter à toutes les grandeurs, ne s'emparât du pouvoir; entreprise que s'empresseraient d'appuyer tous les hommes étrangers à la conjuration, et ceux qui plaindraient en Néron la victime d'une perfidie. Plusieurs crurent que Pison redoutait aussi le génie entreprenant du consul Vestinus, qui aurait pu songer à la liberté, ou choisir un prince qui reçût l'empire comme un don de sa main. Car Vestinus n'était pas de la conjuration, bien qu'elle ait servi de prétexte à Néron pour l'immoler, malgré son innocence, à de vieilles inimitiés.

LIII. Enfin ils résolurent d'exécuter leur projet pendant les jeux du Cirque, le jour consacré à Cérès. Néron, dont les sorties étaient rares, et qui se tenait renfermé dans son palais ou dans ses jardins, ne manquait pas de venir à ces fêtes, et la gaieté du spectacle rendait auprès de lui l'accès plus facile. Voici comme ils avaient concerté leur attaque. Latéranus, sous prétexte d'implorer pour les besoins de sa maison la générosité du prince, devait tomber à ses genoux d'un air suppliant, le renverser adroitement et le tenir sous lui; car Latéranus était d'un courage intrépide et d'une stature colossale. Ainsi terrassé et fortement contenu, les tribuns, les centurions et les plus déterminés des autres complices accourraient pour le tuer. Scévinus sollicitait l'honneur de frapper le premier : il avait enlevé un poignard du temple de la déesse Salus en Étrurie, ou, suivant quelques-uns, du temple de la Fortune à Férentum, et il le portait sans cesse, comme une arme vouée à quelque grand exploit. On était convenu que Pison attendrait dans le temple de Cérès, où Fénius et les autres iraient le prendre pour le conduire au camp : Antonia, fille de l'empereur Claude, devait l'y accompagner, afin de lui concilier la faveur des soldats; c'est au moins ce que rapporte Pline. Quoi qu'il en soit de cette tradition, je n'ai pas cru devoir la négliger, malgré le peu d'apparence qu'Antonia, sur un espoir chimérique, eût prêté son nom, et hasardé ses jours, ou que Pison, connu pour aimer passionément sa femme, se fût lié par la promesse d'un autre mariage; si ce n'est pourtant qu'il n'y a pas de sentiment que n'étouffe l'ambition de régner.

LIV. Il est étonnant combien, entre tant de conjurés, différents d'âge, de rang, de naissance, hommes, femmes, riches, pauvres, tout fut renfermé dans un impénétrable secret. Enfin la trahison partit de la maison de Scévinus. La veille de l'exécution, après un long entretien avec Natalis, il rentra chez lui et scella son testament; puis, tirant du fourreau le poignard dont je viens de parler, et se plaignant que le temps l'eût émoussé, il ordonna qu'on en avivât le tranchant sur la pierre et qu'on y fît une pointe bien acérée; il confia ce soin à l'affranchi Milichus. En même temps il fit servir un repas plus somptueux qu'à l'ordinaire, et donna la liberté à ses esclaves favoris, de l'argent aux autres. Du reste, il était sombre, et une grande pensée le préoccupait visiblement, quoiqu'il s'égarât en des propos divers où il affectait la gaieté.

Enfin il charge ce même Milichus d'apprêter ce qu'il faut pour bander des plaies et arrêter le sang; soit que cet affranchi connût la conjuration et eût été fidèle jusqu'alors, soit qu'il ignorât un secret dont le premier soupçon lui serait venu à cet instant même, comme la suite l'a fait dire à plusieurs. Quand cette âme servile eut calculé le prix de la perfidie, ne rêvant plus que trésors et puissance, elle oublia le devoir, la vie d'un patron, la liberté reçue. Milichus avait pris d'ailleurs les conseils de sa femme, conseils lâches et pervers. Elle lui remplissait l'esprit de frayeurs : « Beaucoup d'esclaves, lui disait-elle, beaucoup d'affranchis avaient vu les mêmes choses que lui; le silence d'un seul homme ne sauverait rien; mais un seul homme aurait toutes les récompenses, quand il aurait donné le premier avis. »

LV. Au point du jour, Milichus courut donc aux jardins de Servilius. D'abord on lui en refusa l'entrée; mais à force de répéter qu'il apportait un avis de la nature la plus grave, la plus effrayante, il se fit introduire chez Épaphrodite, affranchi de Néron. Conduit par celui-ci devant le prince, il lui dénonce un péril imminent, de redoutables complots, enfin tout ce qu'il a entendu, tout ce qu'il a conjecturé. Il lui montre même le poignard aiguisé pour le tuer, et demande qu'on fasse venir celui qu'il accuse. Enlevé aussitôt par des soldats, Scévinus paraît et cherche à se justifier : « Le fer dont on lui faisait un crime était l'objet d'un culte héréditaire dans sa famille; il le gardait dans sa chambre, d'où son perfide affranchi l'avait dérobé. Déjà plus d'une fois il avait scellé son testament, sans avoir pour cet acte des jours de préférence : plus d'une fois aussi il avait donné à des esclaves ou de l'argent ou la liberté; s'il s'était montré plus généreux en cette occasion, c'est que, devenu moins riche et pressé par ses créanciers, il avait des craintes pour son testament. De tout temps sa table avait été libéralement servie, et il aimait à se donner des douceurs que les juges sévères n'avaient pas toujours approuvées. D'appareils pour panser les blessures, il n'en avait point commandé; mais le calomniateur, sentant qu'il incriminait vainement des faits publics, en avait supposé un dont il fût tout à la fois le dénonciateur et le témoin. » Une intrépide fermeté soutenait ce langage : il traite à son tour l'affranchi de monstre exécrable, chargé de tous les crimes, et cela d'un ton et d'un visage si assurés que la délation tombait, si Milichus n'eût été averti par sa femme que Natalis avait eu avec Scévinus une

longue et secrète conférence, et que tous deux étaient intimes amis de Pison.

LVI. On fait venir Natalis et on les interroge séparément sur la nature et l'objet de cet entretien. La diversité de leurs réponses ayant fait naître des soupçons, on les chargea de fers. Leur constance ne tint point contre l'aspect et la menace des tortures. Ce fut pourtant Natalis qui parla le premier. Mieux instruit de tout le complot et accusateur plus adroit, il nomma d'abord Pison ; puis il ajouta Sénèque, soit qu'en effet il eût servi de négociateur entre Pison et lui, soit dans la vue de plaire à Néron, qui haïssait mortellement Sénèque et cherchait tous les moyens de le perdre. Quand Scévinus connut les dépositions de Natalis, succombant à la même faiblesse, ou peut-être croyant tout découvert et ne voyant plus d'avantage à garder le silence, il révéla les autres complices. Trois d'entre eux, Lucain, Quinctianus et Sénécion, nièrent longtemps. Enfin, corrompus par la promesse de l'impunité, ils voulurent se faire pardonner la lenteur de leurs aveux, et Lucain prononça le nom d'Atilla, sa propre mère, Quinctianus celui de Glitius Gallus, Sénécion celui d'Annius Pollio, leurs meilleurs amis.

LVII. Néron cependant se ressouvint qu'Épicharis était détenue sur la dénonciation de Proculus, et, persuadé qu'un sexe si faible ne résisterait pas à la douleur, il donna ordre qu'on la déchirât de tortures. Mais ni le fouet, ni les feux, ni la rage des bourreaux, qui redoublaient d'acharnement pour ne pas être bravés par une femme, ne purent lui arracher un aveu. C'est ainsi que le premier jour elle triompha de la question. Le lendemain, comme on la traînait au même supplice, assise dans une chaise à porteur (car ses membres tout brisés ne pouvaient plus la soutenir), elle défit le vêtement qui lui entourait le sein, et, avec le lacet, forma un nœud coulant qu'elle attacha au haut de la chaise ; puis elle y passa son cou, et, pesant sur ce nœud de tout le poids de son corps, elle s'ôta le souffle de vie qui lui restait : courage admirable dans une affranchie, dans une femme, qui, soumise à une si redoutable épreuve, protégeait de sa fidélité des étrangers, presque des inconnus ; tandis que des hommes de naissance libre, d'un sexe fort, des chevaliers romains, des sénateurs, n'attendaient pas les tortures pour trahir à l'envi ce qu'ils avaient de plus cher. Car Lucain même, et Sénécion, et Quinctianus, dénonçaient encore et révélaient complices sur complices, au grand

effroi de Néron, qui tremblait de plus en plus, malgré les gardes sans nombre dont il s'était environné.

LVIII. Et c'était peu de ses gardes : il couvrit de troupes les murailles, en assiégea la mer et le fleuve; on eût dit qu'il tenait Rome même prisonnière. De tous côtés voltigeaient sur les places, dans les maisons et jusque dans les campagnes et dans les villes voisines, des fantassins, des cavaliers entremêlés de Germains, qui avaient la confiance du prince à titre d'étrangers. Ils ramenaient par longues files des légions d'accusés, qu'on entassait aux portes des jardins. Quand on les introduisait pour être jugés, malheur à celui qui avait souri à un conjuré, qui lui avait parlé par hasard, qui l'avait seulement rencontré, ou qui s'était trouvé avec lui dans un repas ou à quelque spectacle : c'étaient autant de crimes. Durement interrogés par Tigellin et Néron, Fénius les pressait encore avec acharnement : personne ne l'avait nommé jusqu'alors; mais, en traitant impitoyablement ses complices, il se ménageait un moyen de faire croire qu'il avait tout ignoré. Subrius, présent aux interrogatoires, eut l'idée de tirer son glaive et de frapper Néron sur l'heure même; il fit signe à Fénius, qui par un signe contraire arrêta son mouvement; déjà le tribun portait la main à la garde de son épée.

LIX. Quand le secret de la conjuration fut trahi, pendant qu'on entendait Milichus et que Scévinus balançait encore, quelques amis de Pison le pressèrent de se rendre au camp, ou de monter à la tribune aux harangues et d'essayer les dispositions du peuple ou des soldats. « Si les confidents de leurs desseins accouraient à ce signal, ils entraîneraient tout le reste : et quelle impression ne ferait pas ce premier coup porté, impression si puissante en toute nouvelle entreprise? Néron n'avait rien de préparé contre cette attaque. Une surprise déconcertait jusqu'aux braves : irait-il, ce comédien, accompagné sans doute de Tigellin avec ses concubines, opposer la force à la force? On voyait souvent réussir à l'épreuve ce qu'un esprit timide aurait cru impossible. En vain Pison espérait-il de tant de complices silence et fidélité : ou les âmes, ou les corps pouvaient faillir; il n'était pas de secret que ne pénétrassent les tortures ou les récompenses. On viendrait donc l'enchaîner à son tour, et le traîner à une mort ignominieuse. Combien il serait plus beau de périr dans les bras de la république, en élevant le drapeau de la liberté ! Dussent les soldats manquer à son courage, dût-il être abandonné du peu-

ple, ah ! que du moins, si la vie lui était arrachée, il honorât sa mort aux yeux de ses ancêtres et de ses descendants ! » Insensible à ces exhortations, il sortit un instant, puis se renferma chez lui, fortifiant son âme contre le moment suprême. Bientôt parut une troupe de satellites que Néron avait composée de recrues ou de gens ayant peu de service : il craignait que l'esprit des vieux soldats ne fût gagné au parti. Pison mourut en se faisant couper les veines des bras. Il laissa un testament rempli pour Néron de basses flatteries : c'était par faiblesse pour son épouse, femme dégradée, sans autre mérite que sa beauté, et qu'il avait enlevée à la couche d'un de ses amis. Elle se nommait Arria Galla, le premier mari Domitius Silius ; tous deux ont à jamais flétri la renommée de Pison, lui par d'infâmes complaisances, elle par son impudicité.

LX. La première mort qui suivit fut celle du consul désigné Plautius Latéranus; elle fut si précipitée que Néron ne lui permit ni d'embrasser ses enfants, ni de jouir de ce peu de moments qu'il laissait à d'autres pour choisir leur trépas. Traîné au lieu réservé pour le supplice des esclaves, il est égorgé par la main du tribun Statius et meurt plein d'une silencieuse constance, et sans reprocher au tribun sa propre complicité. A cette mort succéda celle de Sénèque, plus agréable au prince que toutes les autres : non que rien prouvât qu'il eût eu part au complot ; mais Néron voulait achever par le fer ce qu'il avait en vain tenté par le poison. Natalis seul avait nommé Sénèque, et il s'était borné à dire « que, celui-ci étant malade, il avait eu mission de le visiter et de se plaindre que sa porte fût fermée à Pison, quand ils devraient plutôt cultiver leur amitié, en se voyant familièrement. A quoi Sénèque avait répondu que des visites mutuelles et de fréquents entretiens ne convenaient ni à l'un ni à l'autre; qu'au reste ses jours étaient attachés à la conservation de Pison. » Granius Silvanus, tribun d'une cohorte prétorienne, fut chargé de communiquer cette déposition à Sénèque, et de lui demander s'il reconnaissait les paroles de Natalis et sa propre réponse. Soit hasard, soit dessein, Sénèque était arrivé ce jour-là de Campanie, et il s'était arrêté dans une maison de plaisance, à la quatrième pierre milliaire. Le tribun s'y rendit vers le soir, et entoura la maison de soldats. Sénèque était à table avec sa femme Pompéia Paullina et deux de ses amis, quand il lui exposa le message de l'empereur.

LXI. Il répondit « que Natalis était venu chez lui se plaindre,

au nom de Pison, que ce dernier ne fût pas admis à lui rendre visite, et que pour excuse il avait allégué sa santé et son amour du repos; que du reste il n'avait aucune raison de préférer les jours d'un particulier à sa propre conservation; qu'il n'avait pas l'esprit enclin à la flatterie; que Néron le savait mieux que personne, ayant plus souvent trouvé en lui un homme libre qu'un esclave. » Quand Silvanus eut rapporté ces paroles à Néron, en présence de Poppée et de Tigellin, les conseillers intimes de ses cruautés, le prince demanda si Sénèque se disposait à quitter la vie. Le tribun assura qu'il n'avait remarqué en lui aucun signe de frayeur, que rien de triste n'avait paru dans ses discours ni sur son visage. A l'instant il reçut l'ordre de retourner et de lui signifier son arrêt de mort. Fabius Rusticus raconte que Silvanus ne prit pas le chemin par où il était venu, mais qu'il se détourna pour aller chez Fénius, et que, après lui avoir exposé les volontés du prince, il lui demanda s'il devait obéir, ce que le préfet lui conseilla de faire. Étrange concours de lâcheté! Silvanus aussi était de la conjuration, et il grossissait le nombre des crimes dont il avait conspiré la vengeance. Il eut toutefois la pudeur de ne pas se montrer; et un centurion entra par son ordre pour notifier à Sénèque la sentence fatale.

LXII. Sénèque, sans se troubler, demande son testament, et, sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare « que, puisqu'on le réduit à l'impuissance de reconnaître leurs services, il leur laisse le seul bien qui lui reste, et toutefois le plus précieux, l'image de sa vie; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié deviendra leur gloire. » Ses amis pleuraient : lui, par un langage tour à tour consolateur et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant « ce qu'étaient devenus les préceptes de la sagesse, où était cette raison qui se prémunissait depuis tant d'années contre tous les coups du sort. La cruauté de Néron était-elle donc ignorée de quelqu'un? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance? »

LXIII. Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu en ces tristes instants, il la prie, il la conjure « de modérer sa douleur; de ne pas nourrir des regrets éternels; de chercher plutôt, dans la contemplation d'une vie toute consacrée à la vertu, de nobles consolations à la perte d'un époux. » Mais

Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir; et elle appelle avec instance la main qui doit frapper. Sénèque ne voulut pas s'opposer à sa gloire; son amour d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. « Je t'avais montré, lui dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie : tu préfères l'honneur de la mort; je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Ce courageux trépas, nous le subirons l'un et l'autre d'une constance égale; mais plus d'admiration consacrera ta fin. » Ensuite le même fer leur ouvre les veines des bras. Sénèque, dont le corps affaibli par les années et par l'abstinence laissait trop lentement échapper le sang, se fait aussi couper les veines des jambes et des jarrets. Bientôt, dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que ses souffrances n'abattissent le courage de sa femme, et que lui-même, en voyant les tourments qu'elle endurait, ne se laissât aller à quelque faiblesse; il la pria de passer dans une chambre voisine. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires et leur dicta un assez long discours. Comme on l'a publié tel qu'il sortit de sa bouche, je m'abstiendrai de le traduire en des termes différents.

LXIV. Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par sa cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, ses esclaves et ses affranchis lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à l'insu de Pauline; car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron inexorable, elle ambitionna le renom d'être morte avec son époux, mais qu'ensuite, flattée d'une plus douce espérance, elle se laissa vaincre aux charmes de la vie. Elle la conserva quelques années seulement, gardant une honorable fidélité à la mémoire de son mari, et montrant assez, par la pâleur de son visage et la blancheur de ses membres, à quel point la force vitale s'était épuisée en elle. Quant à Sénèque, comme le sang coulait péniblement et que la mort était lente à venir, il pria Statius Annéus, qu'il avait reconnu par une longue expérience pour un ami sûr et un habile médecin, de lui apporter le poison dont il s'était pourvu depuis longtemps, le même qu'on emploie dans Athènes contre ceux qu'un jugement public a condamnés à mourir[1]. Sénèque

1. Ce poison est la ciguë.

prit en vain ce breuvage : ses membres déjà froids et ses vaisseaux rétrécis se refusaient à l'activité du poison. Enfin il entra dans un bain chaud, et répandit de l'eau sur les esclaves qui l'entouraient, en disant : « J'offre cette libation à Jupiter Libérateur. » Il se fit ensuite porter dans une étuve, dont la vapeur le suffoqua. Son corps fut brûlé sans aucune pompe : il l'avait ainsi ordonné par un codicille, lorsque, riche encore et tout-puissant, il s'occupait déjà de sa fin.

LXV. Le bruit courut que Subrius, de concert avec les centurions, avait décidé secrètement, mais non pourtant à l'insu de Sénèque, qu'une fois Néron tué par la main de Pison, Pison serait tué à son tour, et l'empire donné à Sénèque, comme à un homme sans reproche, appelé au rang suprême par l'éclat de ses vertus. On débitait même une parole de Subrius : « Opprobre pour opprobre, qu'importe un musicien ou un acteur de tragédies ? » car, si Néron jouait de la lyre, Pison déclamait en habit de tragédien.

LXVI. La complicité des gens de guerre fut enfin découverte. On se lassa de voir Fénius poursuivre un crime auquel il avait pris part, et l'indignation lui fit des accusateurs. Pressé par ses questions menaçantes, Scévinus répondit, avec un sourire expressif, que personne n'en savait plus que lui ; et il l'exhorta vivement à payer de reconnaissance un si bon prince. A ces mots Fénius ne trouve plus de voix et pourtant ne veut pas se taire ; il bégaye quelques paroles entrecoupées, qui trahissent sa peur : bientôt il est confondu par les autres et surtout par Cervarius Proculus, chevalier romain, qui l'accusent à l'envi ; et l'empereur donne ordre au soldat Cassius, qu'il tenait près de lui à cause de sa force extraordinaire, de le saisir et de le garrotter.

LXVII. Le tribun Subrius périt, dénoncé par les mêmes complices. Il allégua d'abord la différence de ses mœurs et l'impossibilité que lui, homme de guerre, eût concerté un projet si hardi avec des lâches et des efféminés. Ensuite, comme on le pressait, il embrassa la gloire d'un généreux aveu. Interrogé par Néron sur la cause qui avait pu l'entraîner à l'oubli de son serment : « Je te haïssais, répondit-il : aucun soldat ne te fut plus fidèle tant que tu méritas d'être aimé ; j'ai commencé à te haïr depuis que tu es devenu assassin de ta mère et de ta femme, cocher, histrion, incendiaire. » J'ai rapporté ses propres paroles, parce qu'elles ne furent pas publiques comme celles de Sénèque, et que cette courageuse et naïve

saillie d'une âme guerrière ne méritait pas moins d'être connue. Rien, dans toute cette conjuration, ne blessa plus sensiblement les oreilles du prince, toujours prêt à commettre des crimes, mais peu fait à les entendre appeler par leur nom. Le supplice de Subrius fut confié au tribun Véianus Niger. Comme il faisait creuser la fosse dans un champ voisin, Subrius la trouva trop étroite et trop peu profonde : « Cela même, dit-il aux soldats qui l'entouraient, ils ne savent pas le faire dans les règles. » Averti de tenir la tête ferme : « Que ta main, répliqua-t-il, soit aussi ferme que ma tête ! » En effet, Niger tout tremblant put à peine la lui abattre en deux coups ; il s'en fit auprès de Néron un mérite barbare, en disant qu'il avait tué Subrius une fois et demie.

LXVIII. Après Subrius, nul ne montra plus d'intrépidité que le centurion Sulpicius Asper. Néron lui demandant pourquoi il avait conspiré contre sa vie, il dit, pour toute réponse « qu'on ne pouvait secourir autrement un homme souillé de tant de forfaits, » et il marcha au supplice. Les autres centurions subirent aussi la mort sans que leur fermeté se dementît. Mais Fénius n'eut pas le même courage, et il déposa ses lamentations jusque dans son testament. Néron attendait qu'on enveloppât dans l'accusation le consul Vestinus, qu'il regardait comme un homme violent et ennemi de sa personne. Mais les conjurés ne s'étaient point ouverts à Vestinus, quelques-uns à cause d'anciennes inimitiés, le plus grand nombre parce qu'ils ne voyaient en lui qu'un esprit fougueux et insociable. Au reste, la haine de Néron contre Vestinus était née d'une étroite liaison, où ils avaient appris, l'un à connaître et à mépriser la bassesse du prince, l'autre à craindre la fierté d'un ami dont il avait souvent essuyé les mordantes plaisanteries : or ces jeux d'esprit, quand ils tiennent trop de la vérité, laissent après eux de vifs ressouvenirs. A ces causes de haine s'en joignait une récente : Vestinus venait d'épouser Statilia Messallina, quoiqu'il n'ignorât pas que l'empereur était un de ses amants.

LXIX. Comme il ne se découvrait ni crime ni accusateur, Néron, ne pouvant se donner l'apparence d'un juge, eut recours à la force d'un maître. Il envoya le tribun Gérélanus, à la tête d'une cohorte, avec ordre « de prévenir les desseins du consul, d'enlever sa forteresse, de désarmer sa milice. » Vestinus avait en effet une maison qui dominait le Forum, et une troupe d'esclaves bien faits et d'âges assortis. Il avait rempli

ce jour-là toutes les fonctions consulaires, et il donnait un festin, sans rien craindre de fâcheux, ou pour mieux dissimuler ses craintes, lorsque les soldats entrèrent et dirent que le tribun le demandait. Il se lève sans tarder, et tout s'achève en un moment. Il est enfermé dans une chambre, un médecin s'y trouve et lui coupe les veines; encore plein de vie, il est porté au bain et plongé dans l'eau chaude, sans avoir proféré un seul mot où il plaignît son destin. Les convives, environnés de soldats, ne furent rendus à la liberté que bien avant dans la nuit, après que Néron, se représentant l'état de ces malheureux qui attendaient la mort au sortir de table, et riant de leur frayeur, eut dit qu'ils avaient payé assez cher l'honneur de souper chez un consul.

LXX. Le prince ordonne ensuite le meurtre de Lucain. Pendant que le sang coulait de ses veines, ce poëte, sentant se refroidir ses pieds et ses mains, et la vie se retirer peu à peu des extrémités, tandis que le cœur conservait encore la chaleur et le sentiment, se ressouvint d'un passage où il avait décrit, avec les mêmes circonstances, la mort d'un soldat blessé, et se mit à réciter les vers : ce furent ses dernières paroles. Sénécion mourut ensuite, puis Quinctianus, puis Scévinus, mieux que ne promettait la mollesse de leur vie. Les autres conjurés périrent à leur tour, sans avoir rien dit ni rien fait de mémorable.

LXXI. Cependant la ville se remplissait de funérailles et le Capitole de victimes. A mesure que l'un perdait un fils, l'autre un frère, un parent, un ami, ils rendaient grâce aux dieux, ornaient leurs maisons de laurier, tombaient aux genoux du prince, et fatiguaient sa main de baisers. Néron, qui prenait ces démonstrations pour de la joie, récompensa par l'impunité les promptes révélations de Natalis et de Cervarius. Milichus, comblé de richesses, se décora d'un nom grec qui veut dire Sauveur[1]. Un des tribuns, Silvanus, quoique absous, se tua de sa main; un autre, Statius Proximus, avait reçu son pardon de l'empereur : il mourut pour braver sa clémence. Pompéius, Cornélius Martialis, Flavius Népos, Statius Domitius, furent dépouillés du tribunat, sous prétexte que, s'ils n'étaient pas les ennemis du prince, ils passaient pour l'être. Novius Priscus avait été l'ami de Sénèque; Glitius Gallus et Annius Pollio étaient plus compromis que convaincus : on leur assigna

1. Il prit le surnom de Soter.

des exils. Priscus y fut suivi d'Antonia Flaccilla sa femme, Gallus d'Égnatia Maximilla. Celle-ci possédait de grands biens qu'on lui laissa d'abord, et qu'on finit par lui ôter; deux circonstances qui relevèrent également sa gloire. Rufius Crispinus fut aussi exilé : la conjuration servit de prétexte; le vrai motif, c'est que Néron ne lui pardonnait pas d'avoir été le mari de Poppée. Virginius et Rufus durent leur bannissement à l'éclat de leur nom. Virginius, par ses leçons d'éloquence, Musonius Rufus, en enseignant la philosophie, entretenaient parmi les jeunes gens une émulation suspecte. Cluvidiénus Quiétus, Julius Agrippa, Blitius Catullinus, Pétronius Priscus, Julius Altinus, allèrent, comme une colonie, peupler les îles de la mer Égée. Cadicia, femme de Scévinus, et Césonius Maximus, chassés d'Italie, n'apprirent que par la punition qu'on les avait accusés. Atilla, mère de Lucain, ne fut ni justifiée ni punie : on ne fit pas mention d'elle.

LXXII. Toutes ces choses accomplies, Néron fit assembler les soldats et leur distribua deux mille sesterces [1] à chacun, en ordonnant de plus que le blé, qu'ils avaient payé jusqu'alors au prix du commerce, leur fût livré gratuitement. Ensuite, comme s'il eût eu à rendre compte de quelque exploit guerrier, il convoque le sénat, et il donne les ornements du triomphe au consulaire Pétronius Turpilianus, à Coccéius Nerva [2], préteur désigné, au préfet du prétoire Tigellin; si prodigue d'honneurs pour Tigellin et Nerva, qu'outre les statues triomphales qui leur furent érigées au Forum, il plaça encore leurs images dans le palais. Nymphidius reçut les décorations consulaires. Comme il s'offre pour la première fois dans mes récits, j'en dirai quelques mots; car ce sera aussi l'un des fléaux de Rome. Né d'une affranchie qui prostitua sa beauté aux esclaves et aux affranchis des princes, il se prétendait fils de l'empereur Caïus, parce que le hasard lui avait donné sa haute stature et son regard farouche : ou peut-être Caïus, qui descendait jusques aux courtisanes, avait-il porté chez la mère de cet homme ses brutales fantaisies.

LXXIII. Non content d'avoir assemblé le sénat et harangué les pères conscrits, Néron adressa au peuple un édit, auquel

1. En monnaie actuelle, 367 fr. 62 cent.

2. Le même qui depuis fut empereur. Entre cette dignité suprême et les honneurs qu'il reçoit de Néron, il éprouva les malheurs de l'exil : il fut relégué à Tarente par Domitien, qui le soupçonnait de conspirer contre lui.

était joint le recueil de toutes les dépositions, avec les aveux des condamnés. C'était une réponse aux bruits populaires qui l'accusaient d'avoir tué des innocents par envie ou par crainte. Au reste, qu'une conjuration ait été formée, mûrie, étouffée, ceux qui cherchaient la vérité de bonne foi n'en doutèrent pas alors; et les exilés revenus à Rome après la mort de Néron l'ont eux-mêmes reconnu. Dans le sénat, tout le monde était aux pieds du prince, et les plus affligés flattaient plus que les autres. Comme Junius Gallio, effrayé de la mort de Sénèque, son frère, demandait grâce pour lui-même, Saliénus Clémens, se déchaînant contre lui, le traita d'ennemi et de parricide. Il fallut, pour arrêter Saliénus, que le sénat tout entier le conjurât « de ne pas laisser croire qu'il abusait des malheurs publics au profit de ses haines particulières, et de ne pas ramener sous le glaive ce que la clémence du prince avait couvert de la paix ou de l'oubli. »

LXXIV. On décerna ensuite des offrandes et des actions de grâces aux dieux, avec des hommages particuliers au Soleil, qui a, près du Cirque, où devait s'exécuter le crime, un ancien temple, et dont la providence avait dévoilé ces mystérieux complots. Il fut décidé qu'aux jeux célébrés dans le Cirque en l'honneur de Cérès on ajouterait de nouvelles courses de chars, que le nom de Néron serait donné au mois d'avril, et un temple élevé à la déesse Salus, au lieu même d'où Scévinus avait tiré son poignard. Néron consacra cette arme dans le Capitole, avec l'inscription : A JUPITER VINDEX. Ces mots ne furent pas remarqués d'abord : après le soulèvement de Julius Vindex, on y vit l'annonce et le présage d'une future vengeance. Je trouve dans les actes du sénat que le consul désigné Cérialis Anicius avait opiné pour que l'État fît au plus tôt bâtir à ses frais un temple au dieu Néron, hommage qu'il lui décernait sans doute comme à un héros élevé au-dessus de la condition humaine et digne de l'adoration des peuples, mais qu'on pouvait un jour interpréter comme un pronostic de sa mort : car on ne rend aux princes les honneurs des dieux que quand ils ont cessé d'habiter parmi les hommes.



LIVRE SEIZIÈME.

Ce livre contient la fin de l'an de Rome 888, et une partie de l'année suivante.

A. de R.	de J. C.	Consuls.
819	66	C. Suétonius Paullinus. L. Pontius Télésinus.

I. Bientôt la fortune se joua de Néron, abusé par sa propre crédulité et par les promesses du Carthaginois Césellius Bassus. Cet homme, d'une imagination mal réglée, avait pris pour un oracle infaillible l'illusion d'un songe. Il vient à Rome, achète une audience du prince, lui expose « qu'il a découvert dans son champ un souterrain d'une profondeur immense, renfermant une grande quantité d'or non monnayé, dont les masses brutes annonçaient la plus antique origine. C'étaient d'un côté d'énormes lingots entassés par terre, tandis que de l'autre côté l'or s'élevait en colonnes : trésors enfouis depuis tant de siècles pour accroître les prospérités de l'âge présent. Nul doute, au reste, que ce ne fût la Phénicienne Didon qui, après sa fuite de Tyr et la fondation de Carthage, avait caché ces richesses, de peur qu'un peuple naissant ne fût amolli par trop d'opulence, ou que les rois numides, déjà ses ennemis, ne fussent entraînés par la soif de l'or à s'armer contre elle. »

II. Néron, sans examiner quelle foi méritait l'auteur de ce récit ou le récit même, et sans charger personne d'aller reconnaître si on lui annonçait la vérité, accrédite le premier cette nouvelle, et envoie chercher une proie qu'il croit déjà tenir. Afin d'accélérer le voyage, il donne des galères avec des équipages choisis. Ce fut, dans ce temps-là, l'unique objet des crédules entretiens de la foule et des réflexions toutes contraires des gens éclairés. Comme on célébrait alors les secondes Quinquennales, les orateurs tirèrent de ce fonds les principaux ornements de leurs panégyriques : « C'était peu, disaient-ils, que la terre se couvrît de moissons et engendrât ces minerais où l'or est enveloppé; elle ouvrait les sources d'une

fécondité nouvelle, et les biens s'offraient d'eux-mêmes, apportés par la main des dieux; » serviles inventions, qu'avec beaucoup d'éloquence et non moins de bassesse ils variaient à l'infini, sûrs de trouver auprès de Néron une croyance facile.

III. Cependant, sur ce frivole espoir, le luxe allait croissant, et l'on épuisait les anciens trésors, dans l'idée qu'il s'en offrait un nouveau qui suffirait aux profusions d'un grand nombre d'années. Néron donnait même déjà sur ce fonds, et l'attente des richesses fut une des causes de la pauvreté publique. Bassus fouilla son champ et tous ceux d'alentour, assurant qu'à telle place, puis à telle autre, était la caverne promise, et suivi non-seulement d'une troupe de soldats, mais de tout le peuple des campagnes, appelé à ce travail. Enfin, revenu de son délire, et ne pouvant concevoir que ses rêves, jusqu'alors infaillibles, l'eussent une fois trompé, il se déroba par une mort volontaire à la honte et à la crainte. Quelques-uns rapportent qu'il fut mis en prison, puis relâché, et qu'on lui prit ses biens pour tenir lieu des trésors de Didon.

IV. A l'approche des jeux quinquennaux, le sénat, pour sauver l'honneur, offrit au prince la victoire du chant; il y joignait la couronne de l'éloquence, qui devait couvrir la honte d'une palme théâtrale; mais Néron déclara « que ni la brigue ni l'autorité du sénat ne lui étaient nécessaires; que tout serait égal entre lui et ses rivaux, et qu'il devrait à la religion des juges le triomphe qu'il aurait mérité. » Il commence par réciter des vers sur la scène. Bientôt, pressé par la multitude « de faire jouir le public de tous ses talents » (ce furent leurs expressions), il s'avance sur le théâtre, en obéissant à toutes les lois prescrites pour les combats de la lyre, comme de ne pas s'asseoir, quelque fatigué qu'il pût être, de n'essuyer la sueur de son front qu'avec la robe qu'il portait, de ne point cracher ni se moucher à la vue des spectateurs. Enfin il fléchit le genou, et, saluant respectueusement de la main une telle assemblée, il attendait avec une feinte anxiété la décision des juges. La populace de Rome, prodigue d'encouragements même pour des histrions, faisait entendre des acclamations notées et applaudissait en mesure. On eût dit qu'elle était joyeuse, et peut-être se réjouissait-elle en effet, dans sa profonde insouciance du déshonneur public.

V. Mais ceux qui étaient venus des villes éloignées, où l'on retrouve encore la sévère Italie avec ses mœurs antiques, et

ceux qu'une mission publique ou leurs affaires particulières avaient amenés du fond des provinces, où une telle licence est inconnue, ne pouvaient ni soutenir cet aspect, ni suffire à cette indigne tâche. Leurs mains ignorantes tombaient de lassitude et troublaient les habiles. Aussi étaient-ils souvent frappés par les soldats qui, debout entre les gradins, veillaient à ce qu'il n'y eût pas un moment d'inégalité ni de relâche dans les acclamations. C'est un fait constant que beaucoup de chevaliers, en voulant traverser les flots impétueux de la multitude, furent écrasés dans les passages trop étroits, et que d'autres, à force de rester jour et nuit sur leurs siéges, furent atteints de maladies mortelles : mais ce danger les effrayait moins que celui de l'absence, des gens apostés, les uns publiquement, un plus grand nombre en secret, remarquant les noms et les visages, la tristesse ou la gaieté de chaque spectateur. Les accusés vulgaires étaient aussitôt livrés au supplice : avec ceux d'un plus haut rang, la haine, un moment dissimulée, était une dette qui se payait plus tard. Vespasien, dit-on, durement réprimandé par l'affranchi Phébus, sous prétexte que le sommeil lui fermait les yeux, fut sauvé, non sans peine, par les prières des gens de bien, et, s'il échappa depuis à la perte qui l'attendait, c'est qu'un destin plus fort le protégea.

VI. Après la fin des jeux mourut Poppée, victime d'un emportement de son époux, dont elle reçut, étant enceinte, un violent coup de pied; car je ne crois pas au poison, dont plusieurs écrivains ont parlé, moins par conviction que par haine : Néron désirait des enfants et il avait le cœur vivement épris de sa femme. Le corps de Poppée ne fut point consumé par le feu, suivant l'usage romain; il fut embaumé à la manière des rois étrangers, et porté dans le tombeau des Jules. On lui fit cependant des funérailles publiques, et le prince, du haut de la tribune, loua la beauté de ses traits, la divinité de l'enfant dont elle avait été mère, et les autres dons de la fortune, ses uniques vertus.

VII. L'odieux de la mort de Poppée (qui d'ailleurs, pleurée en public, inspirait une joie secrète à cause de la barbarie et de l'impudicité de cette femme) fut porté au comble par la défense que Néron fit à C. Cassius de paraître aux funérailles. Ce fut le premier signe de l'orage, qui ne tarda pas à éclater. Silanus fut associé à sa perte. Tout leur crime était de briller entre les Romains, Cassius par son opulence héréditaire et la gravité de ses mœurs, Silanus par une naissance illustre et

une jeunesse sagement réglée. Néron, dans un discours envoyé au sénat, exposa qu'il fallait soustraire la république à l'influence de ces deux hommes. Il reprochait au premier d'honorer parmi les images de ses aïeux celle de l'ancien Cassius, qui portait cette inscription : LE CHEF DU PARTI. « Cassius, disait-il, jetait ainsi des semences de guerre civile, et appelait la révolte contre la maison des Césars. Et, non content de réveiller la mémoire d'un nom ennemi pour allumer la discorde, il s'était associé Silanus, jeune homme d'une naissance noble et d'un esprit aventureux, afin de le montrer à la rébellion. »

VIII. Passant à Silanus lui-même, Néron l'accusa, comme son oncle Torquatus, « de préluder ambitieusement aux soins de l'empire ; de faire ses affranchis trésoriers, secrétaires, maîtres des requêtes : » imputations aussi fausses que frivoles ; car la crainte tenait Silanus sur ses gardes, et le malheur de son oncle lui avait, par une leçon terrible, enseigné la prudence. Néron fit paraître de prétendus témoins qui chargèrent Lépida, femme de Cassius, tante paternelle de Silanus, d'un inceste avec son neveu et de sacrifices magiques. On lui donnait pour complices Vulcatius Tullinus et Marcellus Cornélius, sénateurs, Calpurnius Fabatus [1], chevalier romain. Ceux-ci éludèrent, par un appel au prince, la condamnation qui les menaçait ; et Néron, occupé de forfaits plus importants, négligea de si obscures victimes.

IX. Cependant le sénat prononce l'exil de Cassius et de Silanus, et renvoie au prince le jugement de Lépida. Cassius fut déporté dans l'île de Sardaigne ; on se reposait du reste sur sa vieillesse. Silanus, sous prétexte qu'on devait l'embarquer pour Naxos, est conduit à Ostie, puis enfermé dans un municipe d'Apulie nommé Barium. Il y supportait en sage l'indignité de son sort, lorsqu'un centurion, envoyé pour le tuer, le saisit tout à coup. Cet homme l'engageant à se laisser ouvrir les veines, il lui répondit « que sa mort était résolue dans le fond de son âme, mais qu'il n'en donnerait pas la gloire à la main d'un bourreau. » Il était sans armes, et toutefois sa vigueur et son air, où se peignait plus de colère que de crainte, intimidèrent le centurion, qui donna ordre aux soldats de se jeter sur lui. Silanus ne cessa de se défendre et de frapper lui-même autant qu'il le pouvait de ses bras désarmés, jusqu'au moment où, accablé par le centurion de

1. Aïeul de la femme de Pline le Jeune.

blessures toutes reçues par devant, il tomba comme sur un champ de bataille.

X. Ce ne fut pas avec moins de courage que L. Vétus, sa belle-mère Sextia, et Pollutia sa fille, subirent le trépas. Ils étaient odieux au prince, auquel leur vie semblait reprocher le meurtre de Rubellius Plautus, gendre de Vétus. Mais cette haine, pour éclater, attendait une occasion; l'affranchi Fortunatus la fournit, en accusant son maître, après l'avoir ruiné. Il se fit appuyer de Claudius Démianus, que Vétus, étant proconsul d'Asie, avait emprisonné pour ses crimes, et que Néron mit en liberté pour prix de sa délation. Vétus, apprenant qu'il était accusé, et qu'il fallait lutter d'égal à égal avec son affranchi, se retira dans sa terre de Formies, où des soldats le gardèrent secrètement à vue. Sa fille était avec lui, doublement exaspérée par le danger présent et par la longue douleur qui obsédait son âme depuis qu'elle avait vu les assassins de son mari Plautus, et qu'elle avait reçu dans ses bras sa tête ensanglantée. Ce sang et les vêtements qu'il avait arrosés, elle les conservait précieusement, veuve inconsolable, toujours enveloppée de deuil, et ne prenant de nourriture que pour ne pas mourir. A la prière de son père, elle se rend à Naples : là, privée de tout accès auprès de Néron, elle épiait ses sorties et lui criait à son passage « d'entendre un innocent, de ne pas livrer à la merci de son esclave un homme qui fut consul avec le prince. » Elle continua ses cris, tantôt avec l'accent d'une femme au désespoir, tantôt avec une énergie toute virile et d'une voix indignée, jusqu'à ce qu'elle vît qu'il n'était ni larmes ni reproches qui pussent émouvoir Néron.

XI. Elle revient donc, et annonce à son père qu'il faut abandonner l'espérance et se soumettre à la nécessité. On apprend en même temps que le procès va s'instruire devant le sénat, et qu'un arrêt cruel se prépare. Plusieurs conseillèrent à Vétus de nommer le prince héritier d'une grande partie de sa fortune, afin d'assurer le reste à ses petits-fils. Vétus s'y refusa, pour ne pas flétrir, par une fin servile, une vie passée avec quelque indépendance. Il distribue ce qu'il avait d'argent à ses esclaves et leur ordonne de partager entre eux ce qui peut s'emporter, réservant seulement trois lits pour autant de funérailles. Alors tous trois, dans la même chambre, avec le même fer, s'ouvrent les veines, et aussitôt, couverts pour la décence d'un seul vêtement chacun, ils se font porter au bain. Là, tenant les yeux attachés, le père et l'aïeule sur leur fille,

la fille sur son aïeule et son père, ils souhaitaient à l'envi que leur âme achevât promptement de s'exhaler, afin de laisser les objets de leur tendresse encore vivants, quoique si près de mourir. Le sort garda l'ordre de la nature : la plus âgée expira d'abord ; la plus jeune s'éteignit la dernière. Mis en jugement après leurs funérailles, ils furent condamnés au genre de supplice usité chez nos ancêtres, et Néron, intervenant, leur permit un trépas de leur choix : c'est ainsi qu'à des meurtres consommés on ajoutait la dérision.

XII. L. Gallus, chevalier romain, intime ami de Fénius, et qui n'avait pas été sans liaisons avec Vétus, fut puni par l'interdiction du feu et de l'eau. L'affranchi et l'accusateur eurent, pour salaire, une place au théâtre parmi les viateurs des tribuns[1]. Le mois d'avril portait déjà le nom de Néron ; on donna celui de Claudius à mai, celui de Germanicus à juin. Cornélius Orfitus, qui proposa ces changements, protestait que, s'il ne voulait pas qu'un mois s'appelât juin, c'etait parce que déjà deux Torquatus, mis à mort pour leurs crimes, avaient rendu sinistre le nom de Junius.

XIII. Cette année souillée de tant de forfaits, les dieux la signalèrent encore par les tempêtes et les épidémies. La Campanie fut ravagée par un ouragan qui emporta métairies, arbres, moissons. Ce fléau promena sa violence jusqu'aux portes de Rome, tandis qu'au dedans une affreuse contagion étendait ses ravages sur tout ce qui respire. On ne voyait aucun signe de corruption dans l'air, et cependant les maisons se remplissaient de cadavres, les rues de funérailles : ni sexe, ni âge n'échappait au péril ; la multitude, esclave ou libre, était moissonnée avec une égale rapidité; ils expiraient au milieu des lamentations de leurs femmes et de leurs enfants, qui, frappés à leur chevet, atteints en pleurant leur trépas, étaient souvent brûlés sur le même bûcher. Les morts des chevaliers et des sénateurs, quoique aussi nombreuses, étaient moins déplorables : la mortalité commune semblait les dérober à la cruauté du prince. La même année on fit des levées dans la Gaule narbonaise, dans l'Asie et dans l'Afrique, afin de recruter les légions d'Illyrie, d'où l'on congédia les soldats fatigués par l'âge où les infirmités. Le prince soulagea le désastre de Lyon par le don de quatre millions de sester-

1. Les fonctions du viateur consistaient particulièrement à accompagner les tribuns et les édiles.

ces[1], qu'il fit à la ville pour relever ses ruines : les Lyonnais nous avaient eux-mêmes offert cette somme dans des temps malheureux.

XIV. C. Suétonius et L. Télésinus étant consuls, Antistius Sosianus, exilé, comme je l'ai dit, pour avoir fait contre Néron des vers satiriques, fut tenté par les récompenses prodiguées aux délateurs et la facilité du prince à répandre le sang. Il y avait dans le même lieu un autre exilé, Pammène, fameux dans l'art des Chaldéens, et, à ce titre, engagé dans une infinité de liaisons. Sosianus, esprit remuant, et que l'occasion trouvait toujours prêt, tira parti de la conformité de leur sort pour gagner sa confiance. Persuadé que ce n'était pas sans quelque motif qu'à chaque instant Pammène recevait des messages, donnait des consultations, il apprit en outre que P. Antéius lui faisait une pension annuelle. Or, il n'ignorait pas qu'Antéius était haï de Néron comme ami d'Agrippine, que son opulence était faite pour éveiller la cupidité, et qu'une cause pareille était fatale à beaucoup d'autres. Il intercepta donc une lettre d'Antéius, et déroba des papiers secrets où Pammène avait tracé l'horoscope de cet homme; il trouva aussi les calculs de l'astrologue sur la naissance et la vie d'Ostorius Scapula. Aussitôt il écrit à Néron « que, s'il veut suspendre un moment son exil, il lui révélera des secrets importants, où la sûreté de sa personne est intéressée; qu'Antéius et Ostorius ont des vues sur l'empire; qu'ils s'enquièrent de leurs destinées et de celles du prince. » Des galères sont envoyées, et Sosianus amené en toute hâte. Sa délation fut à peine connue que déjà on voyait dans Antéius et Ostorius moins des accusés que des condamnés. Personne n'aurait même scellé le testament d'Antéius, si Tigellin n'eût autorisé cette hardiesse : il l'avait averti auparavant de ne pas différer ses dernières dispositions. Antéius prit du poison; puis, fatigué d'en attendre l'effet, il hâta son trépas en se coupant les veines.

XV. Ostorius était alors dans une terre éloignée, sur la fron-

1. La colonie de *Lugdunum* (Lyon) fut fondée par Munatius Plancus, l'an de Rome 711, sur la hauteur de Fourvière, qui n'est aujourd'hui que la moindre partie de cette grande cité. Cent ans après, l'an 811, elle fut entièrement détruite par un incendie, qui fait le sujet de la Lettre XCI[e] de Sénèque. Il s'était donc écoulé sept ans entre le désastre de cette ville et le moment où Néron vint à son secours. — Quatre millions de sesterces équivalent à 735 239 fr. 20 c.

tière de Ligurie. Un centurion fut chargé d'aller sans retard lui porter la mort. Cette précipitation avait ses motifs : environné d'une grande réputation militaire, et décoré d'une couronne civique méritée en Bretagne, Ostorius intimidait Néron par la force prodigieuse de son corps et son adresse à manier les armes. Le prince croyait déjà s'en voir assailli, de tout temps sujet à la peur, mais plus effrayé que jamais depuis la dernière conjuration. Le centurion, après avoir fermé toutes les issues de la maison d'Ostorius, lui signifie un ordre de l'empereur. Celui-ci tourne alors contre lui-même un courage si souvent éprouvé contre les ennemis. Comme ses veines, quoiqu'elles fussent ouvertes, laissaient couler peu de sang, il eut recours à un esclave, dont il exigea, pour tout service, qu'il tînt d'un bras ferme un poignard levé; puis il lui saisit la main et de sa gorge alla chercher le fer.

XVI. Quand même des guerres étrangères et des morts courageusement reçues pour la république seraient l'objet de mes récits, la constante uniformité des événements m'aurait lassé moi-même, et je n'attendrais du lecteur qu'un dédaigneux ennui, à la vue de ces honorables mais tristes et continuels trépas. Combien plus cette soumission passive et ces flots de sang perdus en pleine paix fatiguent l'âme et serrent péniblement le cœur? Un mot sera ma seule apologie : que ceux qui liront ces pages me permettent de ne pas haïr des victimes si lâchement résignées. La colère des dieux sur les Romains se déclarait par des exemples qu'on ne peut, comme la défaite d'une armée ou la prise d'une ville, raconter une fois et passer outre. Accordons ce privilége aux rejetons des grandes familles, que, si la pompe de leurs funérailles les distingue de la foule, l'histoire consacre aussi à leurs moments suprêmes une mention particulière.

XVII. Dans l'espace de peu de jours, tombèrent coup sur coup Annéus Mella, Cérialis Anicius, Rufius Crispinus et C. Pétronius. Mella et Crispinus étaient deux chevaliers romains de rang sénatorial[1]. Crispinus, ancien préfet des gardes prétoriennes et décoré des ornements consulaires, venait d'être relégué en Sardaigne, comme complice de Pison. En apprenant l'ordre de sa mort, il se tua lui-même. Mella, né des mêmes parents que Gallion et Sénèque, s'était abstenu de bri-

1. Chevaliers romains qui avaient le cens nécessaire pour devenir sénateurs et le droit de porter le laticlave.

guer les honneurs ; ambitieux à sa manière, et voulant égaler, simple chevalier romain, le crédit des consulaires : il croyait d'ailleurs que l'administration des biens du prince était, pour aller à la fortune, le chemin le plus court. C'était lui qui avait donné le jour à Lucain, ce qui ajoutait beaucoup à l'éclat de son nom. Après la mort de celui-ci, la recherche exacte et empressée qu'il fit de ses biens lui attira un accusateur, Fabius Romanus, intime ami du poëte. On supposa le père initié par son fils au secret de la conjuration ; et l'on produisit une fausse lettre de Lucain. Néron, après l'avoir lue, ordonna qu'elle fût portée à Mella, dont il convoitait les richesses. Mella choisit, pour mourir, la voie que tout le monde prenait alors : il se coupa les veines, après avoir fait un codicille où il léguait à Tigellin et au gendre de Tigellin, Cossutianus Capito, une grande somme d'argent, afin de sauver le reste. Une phrase fut ajoutée par laquelle on lui faisait dire, comme pour accuser l'injustice de son sort, « qu'il périssait le moins coupable des hommes, tandis que Rufius Crispinus et Anicius Cérialis jouissaient de la vie, quoique ennemis du prince. » On crut ce trait forgé contre Crispinus, parce qu'il était mort, contre Cérialis, afin qu'il mourût ; car peu de temps après il mit fin à ses jours, moins plaint toutefois que les autres : on se souvenait qu'il avait livré à Caïus le secret d'une conjuration.

XVIII. Je reprendrai d'un peu plus haut ce qui regarde Pétrone. Il consacrait le jour au sommeil, la nuit aux devoirs et aux agréments de la vie. Si d'autres vont à la renommée par le travail, il y alla par la mollesse. Et il n'avait pas la réputation d'un homme abîmé dans la débauche, comme la plupart des dissipateurs, mais celle d'un voluptueux qui se connaît en plaisirs. L'insouciance même et l'abandon qui paraissait dans ses actions et dans ses paroles leur donnait un air de simplicité d'où elles tiraient une grâce nouvelle. On le vit cependant, proconsul en Bithynie et ensuite consul, faire preuve de vigueur et de capacité. Puis retourné aux vices, ou à l'imitation calculée des vices, il fut admis à la cour parmi les favoris de prédilection. Là, il était l'arbitre du bon goût : rien d'agréable, rien de délicat, pour un prince embarrassé du choix, que ce qui lui était recommandé par le suffrage de Pétrone. Tigellin fut jaloux de cette faveur : il crut avoir un rival plus habile que lui dans la science des voluptés. Il s'adresse donc à la cruauté du prince, contre laquelle ne tenaient jamais les autres passions, et signale Pétrone comme ami de

Scévinus : un délateur avait été acheté parmi ses esclaves, la plus grande partie des autres jetés dans les fers, et la défense interdite à l'accusé.

XIX. L'empereur se trouvait alors en Campanie, et Pétrone l'avait suivi jusques à Cumes, où il eut ordre de rester. Il ne soutint pas l'idée de languir entre la crainte et l'espérance; et toutefois il ne voulut pas rejeter brusquement la vie. Il s'ouvrit les veines, puis les referma, puis les ouvrit de nouveau, parlant à ses amis et les écoutant à leur tour : mais dans ses propos, rien de sérieux, nulle ostentation de courage; et, de leur côté, point de réflexions sur l'immortalité de l'âme et les maximes des philosophes ; il ne voulait entendre que des vers badins et des poésies légères. Il récompensa quelques esclaves, en fit châtier d'autres; il sortit même; il se livra au sommeil, afin que sa mort, quoique forcée, parût naturelle. Il ne chercha point, comme la plupart de ceux qui périssaient, à flatter par son codicille ou Néron, ou Tigellin, ou quelque autre des puissants du jour. Mais, sous les noms de jeunes impudiques et de femmes perdues, il traça le récit des débauches du prince, avec leurs plus monstrueuses recherches, et lui envoya cet écrit cacheté : puis il brisa son anneau, de peur qu'il ne servît plus tard à faire des victimes.

XX. Néron cherchait comment avaient pu être divulgués les mystères de ses nuits. Silia s'offrit à sa pensée : épouse d'un sénateur, ce n'était point une femme inconnue; elle servait d'instrument à la lubricité du prince, et d'étroites liaisons l'avaient unie à Pétrone. Elle fut exilée, comme n'ayant pas su taire ce qu'elle avait vu et enduré. Néron l'avait sacrifiée à sa propre haine : il livra Minucius Thermus, ancien préteur, aux ressentiments de Tigellin, contre lequel un affranchi de Thermus avait hasardé quelques accusations. L'affranchi expia son indiscrétion par d'horribles tortures, et le maître, qui en était innocent, la paya de sa tête.

XXI. Après avoir massacré tant d'hommes distingués, Néron voulut à la fin exterminer la vertu même, en immolant Pétus Thraséas et Baréa Soranus. Tous deux il les haïssait depuis longtemps; mais Thraséas avait à sa vengeance des titres particuliers. Il était sorti du sénat, comme je l'ai dit, pendant la délibération qui suivit la mort d'Agrippine. Aux représentations des Juvénales, il n'avait pas fait voir un zèle assez empressé, offense d'autant plus sensible à Néron, que le même Thraséas, étant à Padoue, sa patrie, aux jeux du Ceste insti-

tués par le Troyen Anténor[1], avait chanté sur la scène en costume tragique. De plus, le jour où le préteur Antistius allait être condamné à mort pour une satire contre le prince, il avait proposé et fait prévaloir un avis plus doux. Enfin, lorsqu'on décerna les honneurs divins à Poppée, il s'était absenté volontairement, et n'avait point paru aux funérailles. C'étaient autant de souvenirs que ne laissait pas tomber Cossutianus Capito, esprit naturellement pervers, et de plus ennemi de Thraséas, dont le suffrage avait entraîné sa condamnation, quand les députés ciliciens vinrent l'accuser de rapines.

XXII. Il lui trouvait encore d'autres crimes : « Au commencement de l'année, Thraséas évitait le serment solennel; il n'assistait pas aux vœux pour l'empereur, quoiqu'il fût revêtu du sacerdoce des quindécemvirs; jamais il n'avait offert de victimes pour le salut du prince ni pour sa voix céleste. Assidu jadis et infatigable à défendre ou à repousser les moindres sénatus-consultes, il n'avait pas, depuis trois ans, mis le pied dans le sénat. Dernièrement encore, pendant qu'on y courait à l'envi pour réprimer les complots de Silanus et de Vétus, il avait donné la préférence aux intérêts particuliers de ses clients. N'était-ce pas là une scission prononcée, un parti, et, si beaucoup imitaient cette audace, une guerre? Il fut un temps où c'était de Caton et de César, aujourd'hui, Néron, c'est de Thraséas et de toi que s'entretient un peuple avide de discordes. Thraséas a des sectateurs, ou plutôt des satellites, qui, sans se permettre encore ses votes séditieux, copient déjà son air et son maintien; gens qui se font rigides et austères, afin de te reprocher une vie dissolue. Lui seul n'a pas une pensée pour ta conservation, pas un hommage pour tes talents. Les succès du prince excitent ses mépris : faut-il encore que son deuil et ses douleurs ne puissent rassasier sa haine? Ne pas croire à la divinité de Poppée vient du même esprit que de ne pas jurer sur les actes des dieux Jules et Auguste. Il brave la religion, anéantit les lois. Les armées, les provinces, lisent les journaux du peuple romain avec un redoublement de curiosité, afin de savoir ce que Thraséas n'a pas fait. De deux choses l'une : embrassons les maximes qu'il pro-

1. Tout le monde connait la tradition qui attribuait au Troyen Anténor la fondation de Patavium, ou Padoue. Les jeux qu'on y célébrait se rattachaient donc aux plus anciens souvenirs de la patrie, et avaient quelque chose de national et de religieux à la fois.

fesse, si elles valent mieux que les nôtres; ou ôtons aux partisans des nouveautés leur chef et leur instigateur. Cette secte a produit les Tubéron et les Favonius, noms qui déplurent même à l'ancienne république. Pour renverser le pouvoir, ils parlent de liberté ; le pouvoir abattu, ils attaqueront la liberté elle-même. Vainement tu as éloigné Cassius, si tu laisses les émules des Brutus se multiplier et marcher tête levée. Enfin, César, n'écris rien toi-même sur Thraséas : que le sénat soit juge entre lui et moi. » Le prince échauffe encore l'esprit de Capiton, si animé déjà par la colère, et lui adjoint Éprius Marcellus, orateur d'une fougueuse énergie.

XXIII. Quant à Baréa Soranus, son accusation avait été retenue par Ostorius Sabinus, chevalier romain, lorsqu'à peine il sortait du proconsulat d'Asie, où plusieurs causes avaient augmenté contre lui les mécontentements du prince; d'abord sa justice et son activité, puis le soin qu'il avait pris d'ouvrir le port d'Éphèse, enfin l'impunité laissée à la ville de Pergame, qui avait empêché par la force Acratus, affranchi de l'empereur, d'enlever ses statues et ses tableaux. Le prétexte de l'accusation fut l'amitié de Plautus et la recherche d'une séditieuse popularité. On choisit, pour les deux condamnations, le temps où Tiridate venait recevoir la couronne d'Arménie, afin que, tout entière aux choses étrangères, l'attention publique remarquât moins ce crime domestique : ou peut-être Néron, en frappant des têtes illustres, croyait-il faire éclater, par des coups dignes d'un roi, la grandeur impériale.

XXIV. Au moment où toute la population se précipitait hors de Rome, pour aller au-devant de César et contempler le monarque, Thraséas reçut défense d'approcher. Son courage n'en fut point abattu : il écrivit à Néron, lui demandant quel était son crime, et promettant de se justifier pleinement, si on lui donnait connaissance de l'accusation et liberté de répondre. Néron lut avidement cette lettre, dans l'espérance que Thraséas effrayé aurait écrit des choses où triompherait la vanité du prince, et qui déshonoreraient leur auteur. Trompé dans son attente, il redouta lui-même les regards, la fierté, la libre franchise d'un innocent, et fit assembler le sénat. Thraséas, entouré de ses amis, délibéra s'il essayerait ou dédaignerait de se défendre : les avis furent partagés.

XXV. Ceux qui lui conseillaient d'aller au sénat, « étaient, disaient-ils, sûrs de sa fermeté. Il ne prononcerait pas une parole qui n'augmentât sa gloire. Les faibles seuls et les ti-

mides environnaient de secret leurs derniers moments. Il fallait que le peuple vît un homme courageux en face de la mort; que le sénat entendît les oracles d'une voix plus qu'humaine. Ce prodige pouvait ébranler jusqu'à Néron; mais, s'obstinât-il dans sa cruauté, la postérité distinguerait au moins le brave qui honore son trépas, du lâche qui périt en silence. »

XXVI. D'autres voulaient qu'il attendît chez lui. « De son courage, ils n'en doutaient pas; mais que d'outrages et d humiliations il aurait à subir! Ils lui conseillaient de dérober son oreille à l'invective et à l'injure. Marcellus et Capiton n'étaient pas seuls voués au crime; trop de méchants étaient capables de se jeter sur lui dans leur brutale furie; et la peur n'entraînait-elle pas jusqu'aux bons? Ah! que plutôt il épargnât au sénat, dont il avait été l'ornement, la honte d'un si grand forfait, et qu'il laissât incertain ce qu'auraient décidé les pères conscrits à la vue de Thraséas accusé! Croire que Néron pût rougir de ses crimes, c'était se flatter d'un chimérique espoir. Combien plus il fallait craindre que la femme de Thraséas, sa famille, tous les objets de sa tendresse, ne périssent à leur tour! Qu'il finît donc ses jours, sans qu'aucun affront eût profané sa vertu; et que la gloire des sages dont les exemples et les maximes avaient guidé sa vie éclatât en sa mort. » A ce conseil assistait Rusticus Arulénus [1], jeune homme ardent, qui, par amour de la gloire, offrit de s'opposer au sénatus-consulte; car il était tribun du peuple. Thraséas retint son élan généreux, et le détourna d'une entreprise vaine, et qui, sans fruit pour l'accusé, serait fatale au tribun. Il ajouta « que sa carrière était achevée, et qu'il ne pouvait abandonner les principes de toute sa vie; que Rusticus, au contraire, débutait dans les magistratures, et que tout l'avenir était à lui; qu'il se consultât longtemps sur la route politique où, dans un tel siècle, il lui convenait d'entrer. » Quant à la question s'il devait aller au sénat, il se réserva d'y songer encore.

XXVII. Le lendemain, au lever du jour, deux cohortes prétoriennes sous les armes investirent le temple de Vénus Géni-

1. Il était préteur lorsque la sanglante querelle entre Vitellius et Vespasien se vida aux portes de Rome et dans le sein même de la ville (*Hist.*, liv. III, ch. LXXX). Il écrivit la vie de Thraséas, qu'il se faisait gloire de prendre pour modèle, et ce courage lui valut la mort : il fut condamné sous Domitien; et le délateur Régulus, non content d'avoir contribué à sa perte, insulta sa mémoire dans un écrit public, où il le traitait de singe des stoïciens.

trix; un gros d'hommes en toge, avec des épées qu'ils ne cachaient même pas, assiégeait l'entrée du sénat; enfin des pelotons de soldats étaient distribués sur les places et dans les basiliques. Ce fut en essuyant les menaces et les regards de ces satellites, que les sénateurs se rendirent au conseil. Un discours du prince fut lu par son questeur. Sans prononcer le nom de personne, il accusait les sénateurs d'abandonner les fonctions publiques et d'autoriser par leur exemple l'insouciance des chevaliers. « Fallait-il s'étonner qu'on ne vînt pas des provinces éloignées, lorsque, après avoir obtenu des consulats et des sacerdoces, la plupart ne songeaient qu'à l'embellissement de leurs jardins? » Ces paroles furent comme une arme que saisirent les accusateurs.

XXVIII. Capiton attaqua le premier; puis Marcellus, plus violent encore, s'écria : « qu'il s'agissait du salut de l'État; que la révolte des inférieurs aigrissait un chef naturellement doux; que c'était, de la part du sénat, un excès d'indulgence d'avoir laissé jusqu'à ce jour un Thraséas, déserteur de la chose publique, un Helvidius Priscus, gendre de cet homme et complice de ses fureurs, un Paconius Agrippinus, héritier de la haine de son père contre les princes, un Curtius Montanus, auteur de vers abominables, braver impunément sa justice; qu'il voulait voir au sénat un consulaire, un prêtre aux vœux publics, un citoyen au serment annuel; à moins qu'au mépris des institutions et des rites antiques Thraséas ne se fût ouvertement déclaré traître et ennemi. Qu'il vienne donc, ce sénateur zélé, ce protecteur de quiconque ose calomnier le prince, qu'il vienne reprendre son rôle, nous dire quelle réforme, quel changement il exige : on supportera plutôt des censures qui attaquent tout en détail, qu'un silence qui condamne tout en masse. Est-ce la paix de l'univers, ou ces victoires qui ne coûtent point de sang à nos armées, qui lui déplaisent? Si le bonheur public le désespère, si nos places, nos théâtres, ne sont pour lui que d'odieuses solitudes, s'il nous menace chaque jour de son exil, ne comblons pas ses détestables vœux. Il ne reconnaît ni vos décrets, ni vos magistrats; pour lui Rome même n'est plus Rome : qu'il brise en mourant ses derniers liens avec une cité depuis longtemps bannie de son cœur, aujourd'hui insupportable à sa vue. »

XXIX. Pendant ces invectives, que Marcellus, naturellement farouche et menaçant, débita d'une voix animée, le visage et les yeux tout en feu, il régnait parmi les sénateurs non

cette tristesse que des périls de chaque jour avaient tournée en habitude, mais une terreur inconnue et que rendait plus profonde la vue des soldats et des glaives. La figure vénérable de Thraséas s'offrait en même temps à leur pensée. Quelques-uns plaignaient aussi Helvidius, qu'on allait punir d'une alliance qui n'avait rien de coupable. Et Agrippinus, quel était son crime, sinon la triste destinée d'un père innocent comme lui, et victime de Tibère? Et Montanus, jeune homme vertueux dont les vers ne diffamaient personne, on l'exilait donc pour avoir montré du talent!

XXX. Cependant Ostorius Sabinus, accusateur de Soranus, entre et parle à son tour. Il lui reproche « ses liaisons avec Plautus, et son proconsulat d'Asie, où, plus soigneux de lui-même et de sa popularité que de l'intérêt public, il a entretenu dans les villes l'esprit de sédition. » Ces griefs étaient vieux : il en impute un plus récent à la fille de Soranus, qu'il associe au danger de son père « pour avoir prodigué de l'argent à des devins. » Servilie (c'était son nom) avait eu en effet ce malheur, et la piété filiale en était cause. Sa tendresse pour son père, l'imprudence de son âge, l'avaient conduite chez les devins, uniquement toutefois pour savoir ce que sa maison devait espérer; si Néron se laisserait fléchir; si le sénat prononcerait un arrêt qui ne fût pas sinistre. Servilie fut appelée à l'instant; et l'on vit debout, devant le tribunal des consuls, d'un côté un père chargé d'années; en face de lui, sa fille à peine âgée de vingt ans, condamnée déjà, par l'exil récent d'Annius Pollio son mari, au veuvage et à la solitude, et n'osant pas même lever les yeux sur son père, dont elle semblait avoir aggravé les périls.

XXXI. Interrogée par l'accusateur si elle n'avait pas vendu ses présents de noces et le collier dont elle était parée, pour en employer l'argent à des sacrifices magiques, elle se jette par terre et ne répond d'abord que par un long silence et d'abondantes larmes. Ensuite, embrassant les autels : « Non, s'écria-t-elle, je n'ai point invoqué d'affreuses divinités ni formé de vœux impies; tout ce que j'ai demandé par ces prières malheureuses, c'est d'obtenir de toi, César, et de vous, pères conscrits, le salut du meilleur des pères. Mes pierreries, mes robes, les décorations de mon rang, je les ai données comme j'aurais donné mon sang et ma vie s'ils l'eussent exigé. C'est à ces hommes, inconnus de moi jusqu'alors, à répondre du nom qu'ils portent et de l'art qu'ils exercent. Quant au prince, je

ne le nommai jamais qu'entre les dieux. Et cependant mon malheureux père ignore tout : si un crime fut commis, moi seule en suis coupable. »

XXXII. Elle parlait encore; Soranus l'interrompt et s'écrie « qu'elle ne l'a pas suivi dans sa province; qu'à son âge elle n'a pu être connue de Plautus; qu'elle n'a pas été nommée dans les faits reprochés à son époux; que trop de piété fut tout son crime. Ah! qu'on sépare leur cause, et que lui-même subisse le destin qu'on voudra. » En même temps, il se précipitait dans les bras de sa fille, élancée vers lui; mais des licteurs se jetèrent entre deux et les retinrent. Bientôt on entendit les témoins; et, autant la cruauté de l'accusation avait ému les cœurs de pitié, autant la déposition de P. Égnatius les souleva d'indignation. Cet homme, client de Soranus, et acheté pour être l'assassin de son ami, se parait de l'extérieur imposant du stoïcisme; habile à exprimer dans son air et son maintien l'image de la probité, du reste, perfide, artificieux, recélant au fond de son cœur l'avarice et la débauche. Quand l'or eut mis à découvert cet abîme de vices, on eut la preuve qu'il ne faut pas se défier uniquement des méchants enveloppés de fraude et souillés d'opprobres, mais que, sous de plus beaux dehors, il est aussi de fausses vertus et de trompeuses amitiés.

XXXIII. Le même jour vit cependant une action généreuse : Cassius Asclépiodotus, Bithynien distingué par ses grandes richesses, après avoir honoré la fortune de Soranus, n'abandonna pas sa disgrâce; trait qui lui valut l'exil et la perte de tous ses biens : ainsi la justice des dieux opposait un bon exemple à un mauvais. Thraséas, Soranus, Servilie, eurent le choix de leur mort. Helvidius et Paconius furent chassés d'Italie. La grâce de Montanus fut accordée à son père, à condition que le jeune homme renoncerait aux honneurs. Les accusateurs Marcellus et Capiton reçurent chacun cinq millions de sesterces[1], Ostorius douze cent mille[2], avec les insignes de la questure.

XXXIV. Thraséas était alors dans ses jardins, où le questeur du consul lui fut envoyé sur le déclin du jour. Il avait réuni un cercle nombreux d'hommes et de femmes distingués, et il s'entretenait particulièrement avec Démétrius, philosophe de l'école cynique. A en juger par l'expression de sa figure,

1. De notre monnaie, 919 049 fr. — 2. 220 571 fr. 76 c.

et quelques mots prononcés un peu plus haut que le reste, il s'occupait de questions sur la nature de l'âme et sa séparation d'avec le corps; lorsque Domitius Cécilianus, un de ses intimes amis, arrive et lui expose ce que vient d'ordonner le sénat. A cette nouvelle, tous pleurent, tous gémissent : Thraséas les presse de s'éloigner au plus tôt, et de ne pas lier imprudemment leur fortune à celle d'un condamné. Arria voulait, à l'exemple de sa mère [1], partager le destin de son époux : il la conjura de vivre et de ne pas ravir à leur fille son unique soutien.

XXXV. Puis il s'avance sous le portique de sa maison, où arriva bientôt le questeur. Il le reçut d'un air presque joyeux, parce qu'il venait d'apprendre que son gendre Helvidius n'était que banni d'Italie. Quand on lui eut remis l'arrêt du sénat, il fit entrer Helvidius et Démétrius dans sa chambre, et présenta au fer ses deux bras à la fois. Aussitôt que le sang coula, il en répandit sur la terre, et, priant le questeur d'approcher : « Faisons, dit-il, cette libation à Jupiter Libérateur. Regarde, jeune homme, et puissent les dieux détourner ce présage! mais tu es né dans des temps où il convient de fortifier son âme par des exemples de fermeté. » La mort était lente à venir, et Thraséas souffrait de cruelles douleurs; se tournant vers Démétrius. . . . .

1. Arria, belle-mère de Thraséas, était femme de Pétus Cécina, qui prit part à la révolte de Scribonianus contre Claude, et qui, forcé de mourir, reçut d'elle l'exemple du courage : elle se perça la première, et, lui présentant le poignard qu'elle venait de retirer de son sein : « Pétus, lui dit-elle, cela ne fait pas de mal : *Pæte, non dolet.* »

mort Néron
p. 392

LE RESTE DES ANNALES EST PERDU.

mort Néron et prochain empereur.

HISTOIRES.

LIVRE PREMIER.

Ces événements se passent au commencement de l'an de Rome 822, de J. C. 69.

I. Je commencerai mon ouvrage au deuxième consulat de Servius Galba, qui eut pour collègue T. Vinius [1]. Les huit cent vingt ans écoulés depuis la fondation de Rome jusqu'à cette époque n'ont pas manqué d'historiens; et, tant que l'histoire fut celle du peuple romain, elle fut écrite avec autant d'éloquence que de liberté. Mais après la bataille d'Actium, quand le pouvoir d'un seul devint une condition de la paix, ces grands génies disparurent. Plusieurs causes d'ailleurs altérèrent la vérité : d'abord l'ignorance d'intérêts politiques où l'on n'avait plus de part; ensuite l'esprit d'adulation; quelquefois aussi la haine du pouvoir. Ou esclaves ou ennemis, tous oubliaient également la postérité. Mais l'écrivain qui fait sa cour éveille assez la défiance, tandis que la détraction et l'envie trouvent des oreilles toujours ouvertes. C'est que la flatterie porte le honteux caractère de la servitude; la malignité plaît par un faux air d'indépendance. Pour moi, Galba, Othon, Vitellius, ne me sont connus ni par le bienfait ni par l'injure. Vespasien commença mes honneurs; Titus y ajouta, Domitien les accrut encore, j'en conviens; mais un historien qui se consacre à la vérité doit parler de chacun sans amour et sans haine. Que s'il me reste assez de vie, j'ai réservé pour ma

1. Néron était mort le 11 juin, l'an de Rome 821, de J. C. 68, et dès ce moment Galba, qui était alors en Espagne, avait été reconnu empereur par le sénat. Il prit possession du consulat avec Vinius le 1er janvier suivant, et fut tué le 15.

vieillesse un sujet plus riche et plus paisible, le règne de Nerva et l'empire de Trajan; rares et heureux temps, où il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire ce qu'on pense.

II. J'aborde une époque féconde en catastrophes, ensanglantée de combats, déchirée par les séditions, cruelle même durant la paix : quatre princes [1] tombant sous le fer; trois guerres civiles [2], beaucoup d'étrangères, et souvent des guerres étrangères et civiles tout ensemble [3]; des succès en Orient, des revers en Occident; l'Illyrie agitée; les Gaules chancelantes; la Bretagne entièrement conquise et bientôt délaissée; les populations des Sarmates et des Suèves levées contre nous; le Dace illustré par ses défaites et les nôtres; le Parthe lui-même prêt à courir aux armes pour un fantôme de Néron; et en Italie des calamités nouvelles ou renouvelées après une longue suite de siècles; des villes abîmées [4] ou ensevelies sous leurs ruines, dans la partie la plus riche de la Campanie; Rome désolée par le feu, voyant consumer ses temples les plus antiques; le Capitole même brûlé par la main des citoyens; les cérémonies saintes profanées; l'adultère dans les grandes familles; la mer couverte de bannis; les rochers souillés de meurtres [5]; des cruautés plus atroces dans Rome : noblesse, opulence, honneurs refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémissible de tous; les délateurs, dont le salaire ne révoltait pas moins que les forfaits, se partageant comme un butin sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnant au palais, menant tout au gré de leur caprice; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; enfin ceux à qui manquait un ennemi, accablés par leurs amis.

III. Ce siècle toutefois ne fut pas si stérile en vertus qu'on n'y vît briller aussi quelques beaux exemples. Des mères accompagnèrent la fuite de leurs enfants, des femmes suivirent

1. Galba, Othon, Vitellius et Domitien.

2. La premiere entre Othon et Vitellius; la seconde entre Vitellius et Vespasien; la troisième entre Domitien et L. Antonius.

3. Comme celle de Civilis.

4. Pompéia et Herculanum, englouties par l'éruption du Vésuve qui eut lieu sous Titus, l'an de J. C. 79.

5. On jetait les malheureux bannis sur des îles, ou plutôt sur des rochers déserts, comme Sériphe et Gyare; souvent ensuite on y envoyait des meurtriers pour les tuer.

leurs maris en exil; on vit des parents intrépides, des gendres courageux, des esclaves d'une fidélité invincible aux tortures, des têtes illustres soumises à la dernière de toutes les épreuves, cette épreuve même supportée sans faiblesse, et des trépas comparables aux plus belles morts de l'antiquité. A ce concours inouï d'événements humains se joignirent des prodiges dans le ciel et sur la terre, et les voix prophétiques de la foudre, et mille signes de l'avenir, heureux ou sinistres, certains ou équivoques. Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain ni plus justes arrêts de la puissance divine ne prouvèrent au monde que, si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent soin de notre vengeance.

IV. Mais, avant d'entrer dans ces grands récits, il convient d'exposer la situation de Rome, l'esprit des armées, l'état des provinces, celui du monde entier, et quelles parties de ce grand corps étaient saines ou languissantes; afin que ne se bornant pas à connaître le dénoûment et le succès des affaires, qui sont souvent l'ouvrage du hasard, on en découvre la marche et les ressorts cachés. La fin de Néron, après les premiers transports de la joie publique, agita diversement les esprits non-seulement du sénat, du peuple, des troupes de la ville, mais encore des légions et des généraux : le secret de l'État venait d'être révélé; un empereur pouvait se faire autre part que dans Rome. Le sénat se réjouissait, et, sans perdre un instant, il s'était ressaisi d'une liberté, plus indépendante et plus hardie sous un prince nouveau et absent. Les principaux de l'ordre équestre éprouvaient une joie presque égale à celle des sénateurs. La partie saine du peuple, liée d'intérêt aux grandes familles, les clients, les affranchis des condamnés et des bannis, renaissaient à l'espérance; la populace accoutumée au cirque et aux théâtres, et avec elle la lie des esclaves, et les dissipateurs ruinés, qui vivaient de l'opprobre de Néron, étaient consternés et recueillaient avidement tous les bruits.

V. Les soldats prétoriens, attachés aux Césars par un long respect du serment militaire, et dont la foi n'avait manqué à Néron que par l'effet d'une surprise et d'une impulsion étrangère, ne voyant pas arriver les largesses promises au nom de Galba, comprenant d'ailleurs que la paix ne donnerait pas lieu, comme la guerre, aux grands services et aux grandes récompenses, et qu'ils étaient devancés dans la faveur d'un prince ouvrage des légions, inclinaient d'eux-mêmes aux

nouveautés; et la perfidie de leur préfet Nymphidius Sabinus, qui conspirait pour se faire empereur, nourrissait de plus en plus cet esprit séditieux. Nymphidius, il est vrai, périt dans l'essai de son crime. Mais, quoique la révolte eût perdu son chef, il restait à la plupart des soldats le sentiment inquiet de leur complicité. Il ne manquait pas de voix qui murmuraient contre la vieillesse et l'avarice de Galba. Sa sévérité, célébrée jadis dans les camps par tous les éloges de la renommée, alarmait des esprits dégoûtés de l'ancienne discipline, et qui avaient appris sous Néron, par une habitude de quatorze ans, à aimer les vices des princes, autant qu'autrefois ils respectaient leurs vertus. Ajoutons ce que dit Galba, « qu'il choisissait les soldats et ne les achetait point : » parole qui honorait ses principes politiques aux dépens de sa sûreté; car le reste de sa conduite ne répondait pas à cette maxime.

VI. Le faible vieillard était livré à T. Vinius et à Cornélius Laco, l'un le plus méchant, l'autre le plus lâche des hommes, qui, amassant sur lui la haine due aux forfaits et le mépris qu'attire l'indolence, le perdaient de concert. La marche de Galba[1] avait été lente et ensanglantée: il avait fait mourir Cingonius Varro, consul désigné, et Pétronius Turpilianus, homme consulaire. Accusés, celui-là d'avoir été complice de Nymphidius, celui-ci conseil de Néron, tous deux périrent avec les honneurs de l'innocence, sans avoir été ni entendus ni défendus. Son entrée dans Rome, que signala le massacre de tant de milliers de soldats désarmés, fut d'un présage malheureux, et jusqu'aux meurtriers frémirent d'épouvante. Une légion d'Espagne était entrée avec lui; celle que Néron avait levée sur la flotte n'était pas sortie; Rome était pleine d'une milice inaccoutumée, grossie encore de nombreux détachements venus de Germanie, de Bretagne, d'Illyrie. Néron les avait choisis et fait partir en avant pour les portes Caspiennes et la guerre qu'il préparait contre les Albaniens; puis il les avait rappelés pour étouffer la révolte de Vindex. C'était un puissant moyen de révolutions; et, sans favoriser de préférence aucun intérêt, cette multitude était à la disposition du premier audacieux.

VII. Le hasard voulut qu'on apprît dans ce même temps le meurtre de Clodius Macer et celui de Fontéius Capito[2]. Macer,

1. D'Espagne à Rome.

2. Clodius Macer était gouverneur d'Afrique; et Fontéius Capito commandait l'armée de la Basse-Germanie.

on n'en peut douter, troublait en Afrique la paix de l'empire : le procurateur Trébonius Garucianus le mit à mort par ordre de Galba. Capiton, essayant de remuer en Germanie, fut tué sans ordre par Cornélius Aquinus et Fabius Valens, lieutenants de légions. Plusieurs ont cru que Capiton, flétri d'ailleurs de toutes les souillures de l'avarice et de la débauche, n'avait conçu aucune pensée de révolte; mais que les deux lieutenants, après avoir essayé vainement de pousser à la guerre, préparèrent de concert son accusation et sa perte; et que Galba, soit légèreté d'esprit, soit pour éviter des recherches dangereuses, approuva sans examen ce qui était sans remède. Au reste, ces deux meurtres laissèrent une impression fâcheuse; et le prince une fois odieux, le bien et le mal qu'il fait pèsent également sur lui. Déjà des affranchis puissants mettaient tout à l'enchère; d'avides esclaves dévoraient à l'envi une fortune soudaine, et se hâtaient sous un vieillard. C'était dans la nouvelle cour tous les désordres de l'ancienne; on en souffrait autant, on les excusait moins. La vieillesse même de Galba était l'objet d'un moqueur et superbe dégoût, pour des hommes accoutumés à la jeunesse de Néron, et qui jugeaient les princes, comme le peuple les juge, sur la beauté du corps et les grâces extérieures.

VIII. Voilà quel était, dans l'immense population de Rome, la disposition dominante des esprits. Quant aux provinces, l'Espagne obéissait à Cluvius Rufus, homme éloquent, doué des talents de la paix, mais qui n'avait pas encore fait ses preuves à la guerre. Déjà liées par le souvenir de Vindex, les Gaules l'étaient encore par le don récent du droit de cité romaine, et la diminution d'impôts accordée pour l'avenir. Cependant les cités gauloises les plus voisines des armées de Germanie, traitées avec moins de faveur ou même privées d'une partie de leur territoire, mesuraient avec l'œil d'un égal dépit les avantages d'autrui et leurs propres injures. Les armées de Germanie nourrissaient deux sentiments redoutables avec de si grandes forces, l'inquiétude et le mécontentement : enorgueillies qu'elles étaient d'une victoire récente [1], et craignant le reproche d'avoir favorisé un autre parti. Elles avaient tardé à se détacher de Néron, et Virginius ne s'était pas aussitôt déclaré pour Galba : on doutait s'il n'avait pas voulu

1. La victoire remportée sur Vindex, sous le commandement de Virginius.

l'empire; on était sûr que le soldat le lui avait offert. Enfin le meurtre de Capiton indignait ceux même qui n'avaient pas le droit de s'en plaindre. Un chef manquait toutefois : Virginius, appelé à la cour sous un faux-semblant d'amitié, était retenu, accusé même, et l'armée voyait dans ce traitement sa propre accusation.

IX. Celle du Haut-Rhin méprisait son général Hordéonius Flaccus, vieux, tourmenté de la goutte, sans caractère, sans autorité. Dans une armée paisible, il ne commandait pas; sa molle résistance achevait d'enflammer une armée déjà furieuse. Les légions de la Basse Germanie furent assez longtemps sans chef consulaire. Enfin Aulus Vitellius arriva de la part du prince. Il était fils de Vitellius, censeur, trois fois consul, et ce titre parut suffisant. Il n'y avait aucun signe de mécontentement parmi les troupes de Bretagne. Et ces légions furent sans contredit celles qui, dans tous les mouvements des guerres civiles, se maintinrent le plus irréprochables; soit à cause de la distance et de l'Océan qui les tenait isolées, soit parce qu'étant souvent en campagne, elles avaient appris à ne haïr que l'ennemi. Même repos en Illyrie, quoique les légions que Néron en avait appelées eussent, pendant un séjour prolongé dans l'Italie, essayé des négociations auprès de Virginius. Au reste, séparées par de longs intervalles, ce qui est la meilleure garantie de la foi militaire, les armées ne pouvaient ni mêler leurs vices, ni réunir leurs forces.

X. L'Orient était encore immobile. La Syrie et quatre légions recevaient les ordres de Licinius Mucianus homme également fameux par ses prospérités et par ses disgrâces. Jeune il avait cultivé ambitieusement d'illustres amitiés. Un temps vint où, ses richesses étant épuisées, sa fortune chancelante, lui-même en doute s'il n'avait pas encouru le déplaisir de Claude, on l'envoya languir au fond de l'Asie, aussi près de l'exil alors, qu'il le fut depuis du rang suprême. C'était un mélange de mollesse et d'activité, de politesse et d'arrogance, de bonnes qualités et de mauvaises : des voluptés sans retenue au temps du loisir, au besoin de grandes vertus; des dehors qu'on aurait loués, et sous ces dehors une vie qu'on déchirait; du reste, auprès de ses inférieurs, de ses amis, de ses collègues, puissant en séductions de tout genre; homme enfin qui trouva plus commode de donner l'empire que de le garder. Vespasien (c'est Néron qui l'avait choisi) conduisait avec trois légions la guerre de Judée. Ce chef ne

formait pas un vœu, pas une pensée contre Galba. Même il avait envoyé son fils Titus, comme nous le dirons dans la suite, pour lui porter ses hommages et faire partie de sa cour. Qu'une loi secrète du destin, révélée par des prodiges et des oracles, eût destiné l'empire à Vespasien et à ses enfants, nous l'avons cru après son élévation.

XI. Quant à l'Égypte, des chevaliers romains commandent depuis Auguste les troupes chargées de la garder, et y tiennent lieu de rois. La politique a jugé qu'une province d'un accès difficile, l'un des greniers de Rome, entretenue par la superstition et la licence des mœurs dans l'amour de la discorde et des révolutions, étrangère aux lois, ignorant ce que c'est que magistrats, devait rester sous la main du prince. Elle avait alors pour gouverneur un homme né dans son sein, Tibérius Alexander. L'Afrique et ses légions venaient de voir périr Clodius Macer. Après avoir fait l'essai d'un maître subalterne, elles s'en tenaient au chef que reconnaîtrait l'empire. Les deux Mauritanies, la Rhétie, la Norique, la Thrace, toutes les provinces régies par des procurateurs, partageaient les sentiments de l'armée la plus voisine, amies ou ennemies, suivant l'impulsion qu'elles recevaient d'une force au-dessus d'elles. Les pays sans défense, et l'Italie plus qu'aucun autre, à la merci du premier occupant, devaient être le prix de la victoire. Voilà où en étaient les affaires de l'empire quand Servius Galba, consul pour la seconde fois, et Titus Vinius ouvrirent l'année, qui fut la dernière pour eux, et pensa l'être pour la république.

XII. Peu de temps après les kalendes de janvier, le procurateur Pompéius Propinquus annonça de Belgique que les légions de la Haute-Germanie, trahissant la foi du serment, demandaient un autre empereur, et toutefois, afin de pallier leur sédition, laissaient au sénat et au peuple la faculté de l'élire. Cette nouvelle hâta l'accomplissement d'un dessein que dès auparavant Galba méditait en lui-même et agitait avec ses amis, celui de se donner un fils adoptif Il n'était même rien, depuis plusieurs mois, dont on parlât davantage dans toute la ville, grâce à la licence de l'opinion, avide de ces sortes d'entretiens, et aux années dont le faix pesait sur Galba. Peu de conjectures étaient dictées par la justice ou l'amour du bien public, beaucoup par de secrètes espérances. Chacun, dans ses prédictions intéressées, désignait ou son ami ou son patron; des noms même furent prononcés en haine de Vinius,

plus détesté chaque jour, à mesure qu'il devenait plus puissant. Car ces cupidités dévorantes qu'une grande fortune éveille dans les amis qui l'entourent, la facilité de Galba les redoublait encore; prince faible et crédule, sous lequel le mal se faisait avec moins de crainte et plus de profit.

XIII. Le pouvoir impérial était partagé entre le consul Vinius et le préfet du prétoire Cornélius Laco. Icélus, affranchi de Galba, n'était pas moins en crédit; il venait de recevoir l'anneau d'or, et son nom parmi les chevaliers était Martianus. Divisés entre eux et allant chacun à leur but dans les affaires moins graves, ils s'étaient séparés, pour le choix d'un héritier de l'empire, en deux factions rivales. Vinius agissait pour Othon; Laco et Icélus d'intelligence le repoussaient plutôt qu'ils n'en soutenaient un autre. L'amitié d'Othon et de Vinius n'était pas d'ailleurs ignorée de Galba; et ceux à qui nulle remarque n'échappe, voyant que la fille de Vinius était veuve et la main d'Othon libre, faisaient déjà des deux amis un gendre et un beau-père. Peut-être Galba songea-t-il aussi à la république vainement sauvée de Néron, si Othon devait en rester maître. Othon avait contre lui une enfance abandonnée, une jeunesse scandaleuse, et la faveur de Néron, qu'une émulation de débauches lui avaient acquise. Aussi était-ce à lui, comme au confident de ses voluptés, que ce prince avait donné en garde la courtisane impériale Sabina Poppéa[1], en attendant qu'il se fût délivré d'Octavie son épouse. Bientôt, le soupçonnant d'abuser de son dépôt, il l'avait exilé en Lusitanie sous le nom de gouverneur. Après une administration douce et populaire, Othon passa le premier dans le parti de Galba. Il y montra de l'activité, et, tant que dura la guerre, il effaça par sa magnificence toute la suite du prince. L'espoir d'une adoption qu'il conçut dès lors, il l'embrassait chaque jour avec plus d'ardeur, encouragé par les vœux de la plupart des soldats, agréable surtout à la cour de Néron, auquel il ressemblait.

XIV. La nouvelle des troubles de Germanie n'apprenait encore rien de certain au sujet de Vitellius. Toutefois Galba, ne sachant par quels coups éclaterait l'audace des armées, ne se fiant pas même aux soldats de la ville, eut recours au seul remède

1. Voy., *Annales*, liv. XIII, ch. XLV, le même fait raconté d'une manière un peu différente et peut-être plus vraisemblable. Les *Annales* furent composées après les *Histoires*, et Tacite pouvait avoir alors des renseignements plus exacts.

qu'il crût efficace, celui de désigner un empereur. Ayant donc appelé Vinius et Laco, et avec eux le consul désigné Marius Celsus et Ducennius Géminus préfet de Rome, il dit quelques mots de sa vieillesse, et ordonna qu'on fît venir Piso Licinianus. On ignore si ce choix était le sien, ou s'il lui avait été arraché, comme quelques-uns l'ont cru, par les instances de Laco, qui chez Rubellius Plautus s'était lié d'amitié avec Pison. Au reste, protecteur adroit, Laco parlait de celui-ci comme d'un inconnu, et la bonne réputation du candidat donnait du poids à ses conseils. Pison, né de M. Crassus et de Scribonie, appartenait à deux familles illustres, et retraçait dans son air et son maintien les mœurs du vieux temps; à le bien juger, son humeur était sévère; elle semblait dure à des yeux prévenus. Ce trait de son caractère plaisait au prince adoptant, par l'ombrage même qu'en prenaient des consciences inquiètes.

XV. Quand Pison fut entré, Galba lui prit la main et lui parla, dit-on, de cette manière : « Si j'étais simple citoyen, et que je t'adoptasse selon l'usage, devant les pontifes et avec la sanction des curies, ce serait encore une gloire pour moi de faire entrer dans ma maison le descendant de Crassus et de Pompée, et pour toi un beau privilége d'ajouter à ta noblesse l'illustration des Sulpicius et des Lutatius[1]. Mais la volonté des dieux et des hommes m'ayant fait empereur, tes grandes qualités et l'amour de la patrie m'ont décidé à t'appeler du sein du repos à ce rang suprême, que nos ancêtres se disputaient par les armes, et que la guerre m'a donné. Ainsi le divin Auguste y appela d'abord son neveu Marcellus, puis son gendre Agrippa, ensuite ses petits-fils, enfin Tibère fils de sa femme, et les plaça près du faîte de sa grandeur. Toutefois Auguste chercha un successeur dans sa maison, moi dans la république. Ce n'est pas que je n'aie des parents ou des compagnons d'armes; mais je ne dois pas l'empire à des considérations personnelles; et la preuve que j'en dispose avec un jugement impartial, c'est la préférence que je te donne, non sur les miens seulement, mais même sur les tiens. Tu as un frère, aussi noble que toi, né avant toi, digne de ce haut rang, si tu ne l'étais davan-

1. Le nom de famille de Galba était Sulpicius, et il descendait de ce Servius Sulpicius Galba qui est marqué par Cicéron comme le premier Romain qui ait connu toutes les ressources de l'art oratoire. L'empereur Galba eut pour mère Mummia Achaïca, petite-fille de Q. Lutatius Catulus, consul en 675.

tage. L'âge où tu es a échappé déjà aux passions de la jeunesse; ta vie passée n'a rien à se faire pardonner. Jusqu'ici tu n'as soutenu que la mauvaise fortune; la bonne a pour essayer les âmes de plus fortes épreuves. Car les misères se supportent; le bonheur nous corrompt. La bonne foi, la franchise, l'amitié, ces premiers biens de l'homme, tu les cultiveras sans doute avec une constance inaltérable; mais d'autres les étoufferont sous de vains respects. A leur place pénétreront de toutes parts l'adulation, les feintes caresses, et ce mortel ennemi de tout sentiment vrai, l'intérêt personnel. Aujourd'hui même nous nous parlons l'un à l'autre avec simplicité; tout le reste s'adresse à notre fortune plus volontiers qu'à nous. Il faut le dire aussi : donner à un prince de bons conseils est une tâche pénible; être le servile approbateur de tous les princes, on le peut sans que le cœur s'en mêle.

XVI. « Si ce corps immense de l'État pouvait se soutenir et garder son équilibre sans un modérateur suprême, j'étais digne de recommencer la république. Mais tel est depuis longtemps le cours de la destinée, que ni ma vieillesse ne peut offrir au peuple romain de plus beau présent qu'un bon successeur, ni ta jeunesse lui donner rien de plus qu'un bon prince. Sous Tibère, sous Caïus et sous Claude, Rome fut comme le patrimoine d'une seule famille. L'élection qui commence en nous tiendra lieu de liberté. A présent que la maison des Jules et des Claudius n'est plus, l'adoption ira chercher le plus digne. Naître du sang des princes est une chance du hasard, devant laquelle tout examen s'arrête : celui qui adopte est juge de ce qu'il fait; s'il veut choisir, la voix publique l'éclaire. Que Néron soit devant tes yeux : ce superbe héritier de tant de Césars, ce n'est pas Vindex à la tête d'une province désarmée, ce n'est pas moi avec une seule légion, c'est sa barbarie, ce sont ses débauches qui l'ont renversé de dessus nos têtes : or il n'y avait point encore d'exemple d'un prince condamné. Nous que la guerre et l'opinion ont faits ce que nous sommes, les vertus les plus éminentes ne nous sauveraient pas de l'envie. Ne t'effraye pas cependant, si deux légions sont encore émues d'une secousse qui a remué l'univers. Ni moi non plus je n'ai pas trouvé l'empire sans orages; et, quand on saura ton adoption, je cesserai de paraître vieux, seul reproche qu'on me fasse aujourd'hui. Néron sera toujours regretté des méchants; c'est à nous deux de faire en sorte qu'il ne le soit pas aussi des gens de bien. De plus longs

avis ne sont pas de saison; et l'œuvre du conseil est accomplie tout entière, si j'ai fait un bon choix. Le moyen le plus sûr et le plus court de juger ce qui est bien ou mal est d'examiner ce que tu as voulu ou condamné sous un autre prince. Car il n'en est pas ici comme dans les monarchies, où une famille privilégiée est maîtresse absolue, et tout le reste esclave. Tu commanderas à des hommes qui ne peuvent souffrir ni une entière servitude, ni une entière liberté. » Ainsi parlait Galba en homme qui faisait un empereur; les autres s'exprimèrent comme si cet empereur était déjà sur le trône.

XVII. On dit que Pison vit se tourner sur lui les regards du conseil, et plus tard ceux de la multitude, sans donner aucun signe de trouble ni d'allégresse. Sa réponse fut respectueuse envers son père et son prince, mesurée par rapport à lui-même. Nul changement dans son air ni dans son maintien; il semblait mériter l'empire plutôt que le vouloir. On délibéra si l'on choisirait la tribune, ou le sénat, ou le camp, pour y déclarer l'adoption. On résolut d'aller au camp[1] : « cette préférence honorerait les soldats, dont la faveur, mal acquise par l'argent et la brigue, n'est pas à dédaigner quand on l'obtient par de bonnes voies. » Cependant la curiosité publique assiégeait le palais, attendant avec impatience une grande révélation; et le secret, vainement retenu, éclatait par le mystère même dont on voulait le couvrir.

XVIII. La journée du dix janvier fut des plus orageuses : la pluie, le tonnerre, les éclairs, toutes les menaces du ciel la troublèrent à l'envi. Ces phénomènes, qui anciennement rompaient les comices, n'empêchèrent pas Galba de se rendre au camp. Il les méprisait comme l'œuvre du hasard; ou peut-être telle est la force de la destinée que, même averti, on ne songe pas à la fuir. Là, en présence des cohortes assemblées, il déclare avec la brièveté du commandement qu'il adopte Pison, à l'exemple du divin Auguste, et dans le même esprit qu'à la guerre un brave en choisit un autre. Et de peur que la révolte, s'il n'en parlait pas, ne fût grossie par la crédulité, il se hâta d'assurer « que la quatrième et la dix-huitième légion, égarées par quelques séditieux, s'étaient permis tout au plus des murmures indiscrets, et qu'elles seraient bientôt rentrées dans le devoir. » A ce discours il n'ajouta ni caresses ni présents. Les tribuns cependant, les centurions, et les soldats placés le plus

1. Le camp des prétoriens, placé aux portes de Rome.

près de lui, répondirent par des félicitations. Les autres gardèrent un morne silence. Ils croyaient perdre en temps de guerre ces largesses dont l'usage avait consacré la nécessité même durant la paix. Il est constant que la moindre libéralité, échappée à la parcimonie du vieux prince, aurait pu lui concilier les esprits : il les aliéna par cette sévère et antique rigidité, trop forte pour nos mœurs.

XIX. Le discours de Galba devant les sénateurs ne fut ni plus paré ni plus long que devant les soldats. Celui de Pison fut civil, et le sénat l'entendit avec faveur. Beaucoup applaudissaient franchement; ceux qui avaient formé d'autres vœux n'en montraient que plus de zèle; les indifférents, et c'était le grand nombre, spéculaient sur l'empressement de leurs hommages, sans donner une pensée à l'État. Pison, dans les quatre jours suivants, qui séparèrent son adoption de sa mort, ne dit plus rien, ne fit plus rien en public. De nouveaux avis arrivaient à chaque instant sur la révolte de Germanie, et trouvaient un facile accueil dans une ville disposée à croire toutes les nouvelles, quand elles sont mauvaises. Le sénat fut d'avis qu'on envoyât des députés à l'armée rebelle. On délibéra dans un conseil secret si Pison n'irait pas aussi, pour donner plus de poids à l'ambassade en joignant à l'autorité du sénat la dignité d'un César. On voulait y envoyer avec lui le préfet du prétoire Laco : celui-ci fit échouer le projet. Le choix des députés, remis par le sénat à l'empereur, offrit une honteuse inconstance de nominations, de démissions, de remplacements, selon que la crainte ou l'ambition faisait briguer à chacun la faveur de rester ou de partir.

XX. Le premier soin fut ensuite de trouver de l'argent; et, tout bien examiné, rien ne parut plus juste que de s'adresser à ceux d'où venait la détresse publique. Néron avait prodigué deux milliards deux cent millions de sesterces[1] en libéralités. Galba fit redemander ces dons, en laissant à chacun la dixième partie de ce qu'il avait reçu. Mais ce dixième, à peine le possédaient-ils encore, aussi prompts à dévorer le bien d'autrui que le leur. Les plus avides, qui étaient aussi les plus débauchés, n'avaient conservé ni terres ni revenus; il ne leur restait que l'attirail de leurs vices. Trente chevaliers romains furent chargés de faire restituer : nouvelle espèce de magistrats, dont l'émulation et le nombre se firent rudement sentir.

1. De notre monnaie, 391 380 000 fr.

Ce n'était partout que piques entourées d'acheteurs [1]. Les encans ne laissaient pas de repos à la ville. Toutefois ce fut une grande joie de voir ceux que Néron avait enrichis, aussi pauvres que ceux qu'il avait dépouillés. Pendant ces mêmes jours on congédia plusieurs tribuns : deux parmi les prétoriens, Antonius Taurus et Antonius Naso; un dans les cohortes urbaines, Émilius Pacensis; un dans les gardes de nuit, Julius Fronto. Bien loin de ramener les autres, cet exemple éveilla leurs inquiétudes; ils y virent une politique timide qui, les craignant tous, les chassait en détail.

XXI. Othon cependant, sans espérance dans un état de choses régulier, tournait toutes ses pensées vers le désordre. Mille motifs l'excitaient à la fois : un luxe onéreux même pour un prince, une indigence à peine supportable pour un particulier, la colère contre Galba, la jalousie contre Pison. Il se forgeait même des craintes, afin d'irriter ses désirs. « N'avait-il pas fait ombrage à Néron? et fallait-il attendre qu'on le renvoyât en Lusitanie subir l'honneur d'un nouvel exil? Toujours la défiance et la haine du maître poursuivaient le successeur que lui destinait la renommée. Cette idée l'avait perdu auprès du vieux prince; que serait-ce avec un jeune homme d'un naturel farouche, aigri par un long bannissement? La vie d'Othon n'était pas à l'abri du poignard; il fallait donc agir, il fallait oser, pendant que Galba chancelait, avant que Pison fût affermi. Les époques de transition étaient favorables aux grandes entreprises. Pourquoi balancer alors que le repos est plus dangereux que la témérité? La mort, tous la reçoivent égale aux yeux de la nature; l'oubli ou la gloire, voilà l'unique différence. Et après tout, s'il lui fallait innocent ou coupable également périr, il y avait plus de courage à mériter son destin. »

XXII. Othon n'avait pas l'âme efféminée comme le corps. Les affranchis et les esclaves de son intime confiance, gâtés par un régime trop corrupteur pour une maison particulière, étalaient à ses regards la cour de Néron et ses délices, les adultères, les mariages, les autres fantaisies du pouvoir absolu. Toutes ces jouissances, si chères à ses désirs, étaient à lui, s'il osait; à un autre, s'il préférait un indigne repos. Les astrologues le pressaient de leur côté : ils avaient vu dans le ciel des révolutions nouvelles, et ils annonçaient une année glorieuse pour Othon : espèce d'hommes qui trahit la puis-

1. Une pique dressée était le signal des ventes à l'encan.

sance, trompe l'ambition, et qui toujours proscrite dans Rome s'y maintiendra toujours. Le cabinet de Poppée avait entretenu beaucoup de ces devins, détestable ameublement d'un ménage impérial. L'un d'eux, Ptolémée, accompagnant Othon en Espagne, lui avait prédit qu'il survivrait à Néron. Quand l'événement eut donné crédit à ses paroles, il alla plus loin : guidé par ses propres conjectures et par les réflexions qu'il entendait faire sur le grand âge de Galba et la jeunesse d'Othon, il lui persuada qu'il serait appelé à l'empire. Othon recevait cette prédiction comme un oracle de la science et une révélation des destins : tant l'homme est avide de croire, surtout le merveilleux. Ptolémée d'ailleurs n'épargnait pas ses conseils, qui déjà étaient ceux du crime; et, en de pareils desseins, du vœu au crime le passage est facile.

XXIII. On ne sait toutefois si l'idée de la révolte lui vint soudainement. Il y avait longtemps qu'espérant succéder à l'empire, ou songeant à s'en emparer, il briguait la faveur des gens de guerre. Pendant la marche vers Rome, sur la route et dans les campements, il appelait par leur nom les vieux soldats, et, faisant allusion au temps où il était comme eux à la suite de Néron, il les nommait ses camarades. Il reconnaissait les uns, s'informait des autres, les aidait de son argent ou de son crédit, mêlant souvent à ses discours des plaintes, des mots équivoques sur Galba, et tout ce qui peut agiter la multitude. La fatigue des marches, la disette des vivres, la dureté du commandement, donnaient lieu à d'amères réflexions, lorsqu'aux lacs de Campanie et aux villes de la Grèce, qu'ils visitaient naguère portés des flottes, ils comparaient les Alpes et les Pyrénées, et ces routes interminables, où il leur fallait cheminer laborieusement courbés sous le faix des armes.

XXIV. Mévius Pudens, un des familiers de Tigellin, avait, pour ainsi dire, mis le feu à ces mécontentements déjà si animés. Séduisant d'abord les caractères les plus remuants, et ceux que le besoin d'argent précipitait dans l'amour de la nouveauté, il en vint insensiblement au point que, sous prétexte de donner un repas à la cohorte de garde, chaque fois que Galba soupait chez Othon, il lui distribuait cent sesterces par tête. Ces largesses en quelque sorte publiques, Othon en augmentait l'effet par des dons secrets et individuels; corrupteur si hardi qu'un soldat de la garde, Coccéius Proculus, étant en procès avec un de ses voisins pour les limites d'un champ, il acheta tout entier de son argent le champ de ce voi-

sin, et en fit présent au soldat. Et tout cela était souffert par la stupide insouciance d'un préfet, auquel échappaient les choses les mieux connues comme les plus cachées.

XXV. Le crime une fois résolu, il en confia l'exécution à son affranchi Onomaste, qui lui amena Barbius Proculus, tesseraire [1] des gardes, et Véturius, officier subalterne du même corps. Othon les sonda sur des objets divers, et, quand il les sut audacieux et rusés, il les combla de dons et de promesses, et leur remit de l'argent pour acheter des complices. Deux soldats prirent sur eux de transférer l'empire des Romains, et ils le transférèrent. Ils ne découvrirent qu'à un petit nombre de confidents le coup qu'ils préparaient. Quant aux autres, ils ébranlaient de mille manières leur fidélité chancelante; insinuant aux principaux militaires que les bienfaits de Nymphidius les rendaient suspects, irritant la foule des soldats par le désespoir d'obtenir jamais la gratification tant de fois différée. Quelques esprits s'enflammaient par le souvenir de Néron, et le regret d'une licence dont le temps n'était plus. Enfin une crainte commune les effrayait tous, celle de passer dans un service inférieur.

XXVI. La contagion gagna jusqu'aux esprits des légions et des auxiliaires, émus déjà par la nouvelle que l'armée de Germanie n'était pas ferme dans le devoir. La sédition était si bien concertée entre les méchants, et les plus fidèles lui laissaient un si libre cours, que le quatorze janvier, comme Othon revenait d'un souper, ils l'auraient entraîné au camp, s'ils n'eussent craint les erreurs de la nuit, la distance des quartiers militaires épars dans toute la ville, la difficulté de s'entendre au milieu de l'ivresse. Ce n'est pas qu'ils eussent aucun souci de la république, puisqu'ils se préparaient de sang-froid à la souiller du meurtre de son chef; mais ils voulaient éviter que le premier qui serait offert aux soldats du Rhin ou de Pannonie ne fût, dans les ténèbres, proclamé pour Othon, que la plupart ne connaissaient pas. Beaucoup de signes qui trahissaient la conjuration furent étouffés par les complices; et si quelques bruits parvinrent aux oreilles de Galba,

1. On appelait *tessera* (du grec τέσσαρες) une planchette carrée sur laquelle on écrivait le mot d'ordre, et qui, du tribun ou du commandant d'un corps, passait successivement à tous les centurions, jusqu'à ce qu'elle revînt à celui qui l'avait donnée. Les soldats chargés de la faire circuler étaient nommés *tesserarii*.

l'impression en fut éludée par le préfet Laco, homme ignorant de l'esprit des camps, ennemi de tout bon conseil qu'il n'avait pas donné, opposant l'obstination à l'expérience.

XXVII. Le quinze janvier, Galba sacrifiant au temple d'Apollon, l'aruspice Umbricius lui dénonça des entrailles menaçantes, des embûches dressées, un ennemi domestique. Othon, placé tout près, entendait ces paroles, et, prenant pour lui le sens opposé, il en tirait un augure favorable à ses desseins. Bientôt l'affranchi Onomaste lui annonce que l'architecte l'attend avec les entrepreneurs; c'était le mot convenu, pour dire que les soldats se rassemblaient, et que la conjuration était prête. Interrogé sur la cause de son départ, Othon prétexte l'achat d'une maison, dont la vétusté lui est suspecte, et qu'il veut examiner d'abord. Ensuite, appuyé sur le bras de son affranchi, il se rend par le palais de Tibère au Vélabrum[1], et de là au Milliaire d'or[2], près le temple de Saturne. Là, vingt-trois soldats de la garde le saluent empereur, et, tout tremblant à la vue de leur petit nombre, le jettent dans une litière, mettent l'épée à la main, et l'enlèvent. Leur troupe se grossit en chemin d'à peu près autant de soldats; quelques-uns complices, la plupart étonnés et curieux, les uns poussant des cris et agitant leurs épées, les autres suivant en silence, et attendant l'événement pour trouver du courage.

XXVIII. Le tribun Julius Martialis faisait la garde dans le camp. Interdit par la grandeur et la soudaineté de l'attentat, ou craignant peut-être que la corruption ne fût trop étendue, et que sa résistance ne servît qu'à le perdre, il donna lieu de soupçonner qu'il était du complot. Les autres tribuns et tous les centurions préférèrent aussi un présent sûr à un avenir douteux et honorable. Et telle fut la disposition des esprits dans cette coupable entreprise, que peu l'osèrent, beaucoup la voulurent, tous la souffrirent.

XXIX. Galba, sans rien savoir, et tout entier à son pieux office, fatiguait de ses prières les dieux d'un empire qui n'était plus à lui. Tout à coup le bruit se répand que les troupes enlèvent on ne sait quel sénateur; bientôt l'on désigne Othon;

1. C'était dans l'origine une eau stagnante et que l'on passait en bateau entre le Forum et le mont Aventin. Quand ce marais fut desséché, la place conserva l'ancien nom.

2. Colonne dorée que l'empereur Auguste fit élever à l'entrée du Forum, et de laquelle on commençait à compter les distances sur toutes les routes.

et des témoins oculaires accourent à la fois de toute la ville, exagérant le danger, ou bien le diminuant; car alors même quelques-uns pensaient encore à flatter. On délibéra donc; et l'on crut bon de sonder les dispositions de la cohorte qui était de garde au palais, mais sans que Galba se montrât en personne : on ménageait son autorité pour la trouver entière en de plus grands besoins. Pison fit assembler les soldats devant les degrés du palais, et leur parla de cette manière : « Braves compagnons, voilà six jours que sans être dans le secret de l'avenir, et sans savoir si ce titre était à désirer ou à craindre, j'ai été fait César; heureusement ou non pour notre maison ou pour l'État, c'est vous qui en déciderez. Ce n'est pas que je redoute personnellement une triste catastrophe : j'ai connu la mauvaise fortune, et j'apprends aujourd'hui que la bonne n'est pas moins périlleuse. C'est mon père, c'est le sénat, c'est l'empire même que je plains, s'il faut que nous recevions aujourd'hui la mort, ou, par un malheur aussi cruel à tout homme de bien, s'il faut que nous la donnions. Le dernier ébranlement[1] nous laissait une consolation : Rome n'en fut point ensanglantée, et la révolution s'accomplit sans discorde. Mon adoption semblait avoir pourvu à ce que, même après Galba, la guerre fût impossible.

XXX. « Je ne ferai point vanité de ma naissance ou de mes mœurs. Citer des vertus quand on se compare à Othon n'est pas chose nécessaire. Les vices dont il fait toute sa gloire ont renversé l'empire, alors même qu'il n'en était qu'au rôle de favori. Est-ce par ce maintien et cette démarche, est-ce par cette parure efféminée, qu'il mériterait le rang suprême? Ils se trompent, ceux que son faste éblouit par un air de générosité : il saura perdre; donner, il ne le saura jamais. D'infâmes plaisirs, de scandaleux festins, des sociétés de femmes, voilà ce qu'il rêve aujourd'hui; c'est là qu'il met le bonheur de régner, bonheur dont les joies, les voluptés seraient pour lui seul; l'opprobre et la honte pour tous. Non, jamais pouvoir acquis par le crime ne fut vertueusement exercé. Galba fut nommé César par la voix du genre humain; moi, par celle de Galba soutenue de votre assentiment. Si la république, si le sénat, si le peuple, ne sont plus que de vains noms, il vous importe, à vous, braves compagnons d'armes, que les derniers les hommes ne fassent pas un empereur. On a vu quelquefois les

1. La révolution qui transporta le pouvoir suprême de Néron à Galba.

légions se révolter contre leurs chefs; vous, votre foi et votre honneur sont encore sans reproche. Néron lui-même vous manqua le premier, et non vous à Néron. Quoi! une trentaine au plus de déserteurs et de transfuges, qu'on ne verrait pas sans indignation se choisir un centurion ou un tribun, disposeront de l'empire! Et vous autoriserez cet exemple! et en souffrant ce crime vous en ferez le vôtre! Cette licence, croyez-moi, passera dans les provinces; et, si c'est à nos périls que se trament les complots, c'est aux vôtres que se feront les guerres. Rien de plus cependant ne vous est promis pour tuer un prince que pour rester innocents. Vous recevrez de nous le don militaire comme prix de la fidélité, aussi bien que des rebelles comme salaire du crime. »

XXXI. Ceux qu'on nomme *spéculateurs*[1], s'étant dispersés, le reste de la cohorte l'entendit sans murmurer et leva ses enseignes; ce fut sans doute, comme il arrive dans les alarmes subites, un premier mouvement où il n'entrait encore aucun dessein : on a cru depuis que c'était une feinte et une trahison. Marius Celsus fut envoyé vers le détachement de l'armée d'Illyrie qui avait son quartier sous le portique Vipsanien[2]. L'ordre fut donné aux primipilaires Amulius Sérénus et Domitius Sabinus d'amener du temple de la Liberté[3] les soldats de Germanie : on ne se fiait pas à ceux de la légion de marine, aigris par le massacre qu'avait fait Galba de leurs camarades à son entrée dans Rome. Enfin les tribuns Cétrius Sévérus, Subrius Dexter, Pompéius Longinus, allèrent au camp même des prétoriens, pour essayer si la sédition naissante et qui n'avait pu grandir encore ne céderait pas à de meilleurs conseils. Les deux premiers n'essuyèrent que des menaces; quant à Longinus, les soldats le saisirent à main forte et le désarmèrent, parce qu'élevé au grade de tribun avant son rang et par l'amitié de Galba, il était fidèle à son prince, et à ce titre suspect aux rebelles. La légion de marine court sans hésiter se joindre aux prétoriens. Le détachement d'Illyrie chasse Celsus à coups de traits. Les soldats de Germanie balancèrent longtemps : rappelés brusquement d'A-

1. On appelait *spéculateurs* des soldats qu'on employait comme éclaireurs en campagne, et comme espions dans le camp ennemi ou les villes assiégées. Sous les premiers empereurs, un corps de *spéculateurs* était attaché à la garde du prince.

2. Au champ de Mars. — 3. Sur le mont Aventin.

lexandrie, où Néron les avait envoyés pour l'y attendre, leurs corps épuisés par cette longue navigation n'avaient pas encore recouvré leurs forces, et les soins empressés de Galba pour les refaire avaient calmé leurs esprits.

XXXII. Déjà le peuple entier, pêle-mêle avec les esclaves, remplissait le palais, demandant par des cris confus la mort d'Othon et le supplice des conjurés, comme ils auraient demandé au cirque ou au théâtre un spectacle de leur goût. Et ce n'était chez eux ni choix ni conviction (ils allaient, avant la fin du jour, exprimer avec la même chaleur des vœux tout opposés); mais ils suivaient l'usage reçu de flatter indistinctement tous les princes par des acclamations effrénées et de vains empressements. Galba cependant flottait entre deux avis. Celui de Vinius était « de rester au palais, d'y armer les esclaves, d'en fortifier les avenues, de ne pas affronter des courages irrités. » Il voulait « qu'on laissât du temps au repentir des méchants, au concert des bons. Le crime a besoin de se hâter; la sagesse prépare lentement ses triomphes. Enfin, si, plus tard, il faut se hasarder, on le pourra toujours; mais le retour, si l'on s'est trop engagé, c'est d'autrui qu'il dépend. »

XXXIII. D'autres pensaient, « qu'il fallait agir avant de laisser prendre des forces à cette conjuration faible encore et peu nombreuse; que l'épouvante saisirait même Othon, qui furtivement échappé du temple, porté dans le camp sans y être attendu, profitait maintenant, pour étudier le rôle d'empereur, de tout le temps perdu dans ces lâches délais. Attendrait-on que, maître paisible du camp, il envahît le Forum et montât au Capitole à la vue de Galba, tandis que ce grand capitaine, retranché avec ses intrépides amis derrière la porte de son palais, se préparerait sans doute à y soutenir un siége? Quel merveilleux secours on tirerait des esclaves, si l'ardeur d'une immense multitude et sa première indignation toujours si redoutable venaient à languir et s'éteindre! Oui, le parti le plus honteux était aussi le moins sûr; et, fallût-il tomber, il était beau de braver le péril : Othon en serait plus haï, eux-mêmes plus honorés. » Vinius combattait cet avis; Laco l'assaillit de menaces, et Icélus animait Laco : lutte opiniâtre entre des haines privées qui tournait à la ruine publique.

XXXIV. Galba, sans balancer davantage, se rangea du côt qui promettait le plus d'honneur. Toutefois il fut décidé que

Pison le précéderait dans le camp : on comptait sur le grand nom de ce jeune homme et sur sa popularité toute nouvelle encore ; on le choisissait aussi comme ennemi de Vinius, soit qu'il le fût en effet, ou que ceux qui l'étaient eux-mêmes le désirassent ainsi ; or dans le doute, c'est la haine qui se présume. A peine était-il sorti qu'on annonce qu'Othon vient d'être tué dans le camp. Ce n'était d'abord qu'un bruit vague et incertain ; bientôt, comme il arrive dans les grandes impostures, des hommes affirment qu'ils étaient présents, qu'ils ont vu ; et la nouvelle est accueillie avec toute la crédulité de la joie ou de l'indifférence. Plusieurs ont pensé que cette fable avait été inventée et répandue par des amis d'Othon, mêlés d'avance à la foule, et qui, pour attirer Galba hors du palais, l'avaient flatté d'une agréable erreur.

XXXV. Au reste, ce ne furent pas seulement les applaudissements du peuple et les transports immodérés d'une aveugle multitude qui éclatèrent alors. La plupart des chevaliers et des sénateurs, passant de la crainte à l'imprudence, brisent les portes du palais, se précipitent au dedans, et courent se faire voir de Galba, en se plaignant qu'on leur ait dérobé l'honneur de le venger. Les plus lâches, les moins capables, comme l'effet le prouva, de rien oser en face du péril, étaient pleins de jactance, intrépides en paroles. Personne ne savait rien ; tout le monde affirmait. Enfin, dans l'impuissance de connaître la vérité, vaincu par cette unanimité d'erreur, Galba prend sa cuirasse ; et, comme il n'était ni d'âge ni de force à soutenir les flots impétueux de la multitude, il se fait porter en litière. Il était encore dans le palais, quand un soldat de la garde, Julius Atticus, vint à sa rencontre, et, lui montrant son épée toute sanglante, s'écria qu'il venait de tuer Othon : « Camarade, dit Galba, qui te l'a commandé? » vigueur singulière d'un chef attentif à réprimer la licence militaire, et qui ne se laissait pas plus corrompre à la flatterie qu'effrayer par les menaces.

XXXVI. Dans le camp, les sentiments n'étaient plus douteux ni partagés. L'ardeur était si grande pour Othon que les soldats, non contents de se presser autour de lui et de l'entourer de leurs corps, l'élevèrent sur le tribunal où peu auparavant était la statue d'or de Galba, l'y placèrent à côté des aigles, et l'environnèrent de leurs drapeaux. Ni tribuns ni centurions ne pouvaient approcher de ce lieu. Les simples soldats s'avertissaient même l'un l'autre de se défier des chefs

Tout retentissait de cris tumultueux, d'exhortations mutuelles; et ce n'étaient pas, comme parmi le peuple et la multitude, les vaines clameurs d'une oisive adulation : à mesure qu'ils voient un nouveau compagnon accourir du dehors, c'est à qui lui prendra les mains, l'embrassera de ses armes, le placera près du tribunal, lui dictant le serment, et recommandant tour à tour l'empereur aux soldats, les soldats à l'empereur. Othon de son côté, tendant les mains vers la foule, saluait respectueusement, envoyait des baisers, faisait, pour devenir maître, toutes les bassesses d'un esclave. Quand toute la légion de marine lui eut prêté serment, il prit confiance en ses forces, et, croyant qu'il était bon d'enflammer en commun ceux qu'il n'avait encore animés qu'en particulier, il les harangue ainsi devant les retranchements.

XXXVII. « Qui suis-je au moment où je parais devant vous, braves compagnons? je ne saurais le dire. M'appeler homme privé, je ne le dois pas, nommé prince par vous; prince, je ne le puis, un autre ayant le pouvoir. Votre nom à vous-mêmes sera contesté, tant qu'on doutera si c'est le chef ou l'ennemi de l'empire que vous avez dans votre camp. Entendez-vous comme on demande à la fois mon châtiment et votre supplice? Tant il est vrai que nous ne pouvons ni périr ni être sauvés qu'ensemble. Et Galba peut-être, avec l'humanité que vous lui connaissez, a déjà promis notre mort; n'a-t-il pas, sans que personne lui demandât ce crime, égorgé par milliers des soldats innocents? Mon âme frémit d'horreur en se retraçant la funèbre image de son entrée, et cette journée de carnage, la seule victoire de Galba, où sous les yeux de Rome il faisait décimer des suppliants qu'il avait reçus en grâce. Entré sous de tels auspices, quelle gloire a-t-il apportée au trône impérial, que celle d'avoir tué Obultronius Sabinus et Cornélius Marcellus en Espagne, Bétuus Chilo en Gaule, Capiton en Germanie, Macer en Afrique, Cingonius sur la route, Turpilianus dans la ville, Nymphidius dans le camp? Quelle province, quelle armée n'est sanglante de sa cruauté, souillée de sa honte, ou, s'il faut l'en croire, épurée, corrigée par ses réformes? Car ce qui est crime pour d'autres, est remède à ses yeux; corrupteur du langage qui appelle sévérité la barbarie, économie l'avarice, discipline vos supplices et votre humiliation. Sept mois sont à peine écoulés depuis la fin de Néron, et déjà Icélus a plus ravi de trésors que les Polyclète, les Vatinius, les Hélius[1] n'en ont amassé. La tyrannie de Vinius

aurait été moins avide et moins capricieuse, s'il eût régné lui-même ; régnant en sous-ordre, il a usé de nous comme de sa chose, abusé comme de celle d'autrui. La seule fortune de cet homme suffirait à ces largesses qu'on ne vous donne jamais, que sans cesse on vous reproche. »

XXXVIII. « Et, de peur de nous laisser du moins une espérance dans son successeur, Galba mande, du fond de l'exil, celui qu'il a jugé, par sa dureté et son avarice, être un second lui-même. Vous avez vu, braves compagnons, se déchaîner les tempêtes, et les Dieux même réprouver une sinistre adoption. L'indignation est la même dans le sénat, la même dans le peuple romain. On n'attend plus que votre vaillance : en elle est toute la force des conseils généreux ; sans elle les plus nobles volontés languissent impuissantes. Ce n'est ni à la guerre ni au danger que je vous appelle : tout ce qui est soldat et armé est avec nous. Qu'est-ce, autour de Galba, qu'une seule cohorte en toges [2] ? Elle ne le défend pas, elle le tient prisonnier. Quand elle vous apercevra, quand elle aura reçu de moi le signal, si elle combat avec vous, ce sera de zèle à mériter ma reconnaissance. Loin de nous toute hésitation dans un dessein qui, pour être loué, veut d'abord être accompli. » Il fit ensuite ouvrir l'arsenal. Aussitôt on se jette sur les armes, sans ordre, sans distinction de corps. Le légionnaire revêt l'armure du prétorien ; le Romain prend le casque et le bouclier de l'auxiliaire. Ni tribun ni centurion n'exhorte le soldat ; chaque homme est à lui-même son chef et son conseil, et ils avaient pour s'animer le premier encouragement des méchants, la consternation des gens de bien.

XXXIX. Déjà Pison, ramené précipitamment par le bruit de la sédition toujours croissante et les clameurs qui retentissaient jusque dans la ville, avait rejoint Galba qui venait de sortir et approchait du Forum ; déjà Marius Celsus avait rapporté des nouvelles malheureuses. Les uns étaient d'avis de rentrer au palais ; d'autres, de gagner le Capitole ; la plupart, de s'emparer des Rostres ; plusieurs se bornaient à tout contredire ; et, comme il arrive dans les conseils où le malheur

1. Tous affranchis de Néron.

2. Pour conserver une image de l'ancienne coutume, qui ne permettait à personne d'être en armes ou en habit militaire dans Rome, la cohorte qui faisait la garde au palais était vêtue de la toge et non du *sagum*.

préside, le parti qui semblait le meilleur était toujours celui dont le moment venait de passer. Laco proposa, dit-on, à l'insu de Galba, de tuer Vinius, soit pour calmer les soldats par le châtiment de cet homme, soit qu'il le crût complice d'Othon, soit enfin pour assouvir sa haine. Le temps et le lieu furent cause qu'on hésita, de peur que le massacre, une fois commencé, ne s'arrêtât plus ; et ce dessein fut rompu par l'effroi des survenants, la dispersion du cortége, la tiédeur de tous ceux qui d'abord étalaient avec le plus d'ostentation leur zèle et leur courage.

XL. Galba errait à la merci du hasard, emporté par les flots d'une multitude mobile et incertaine, tandis que de toutes les basiliques[1], de tous les temples, une foule également pressée regardait ce lugubre spectacle. Et pas une voix ne partait du milieu des citoyens ou de la populace. La stupeur était sur les visages ; les oreilles étaient inquiètes et attentives. Point de tumulte, et cependant point de calme : c'était le silence des grandes terreurs ou des grandes colères. On n'en venait pas moins annoncer à Othon que le peuple s'armait : il ordonne aux siens de courir en toute hâte et de prévenir le danger. Aussitôt le soldat romain, du même zèle que si c'était Vologèse ou Pacorus qu'il allât renverser du trône des Arsacides, et non son empereur, un homme sans armes, un vieillard, qu'il voulût massacrer, disperse la multitude, foule aux pieds le sénat, et terrible, le fer en main, courant de toute la vitesse des chevaux, se précipite dans le Forum. Ni l'aspect du Capitole, ni la sainteté de ces temples qui dominaient sur leurs têtes, ni les princes passés ou à venir ne détournèrent ces furieux d'un crime qui a son vengeur naturel dans tout successeur à l'empire.

XLI. En voyant approcher une foule de gens armés, le porte-étendard de la cohorte qui accompagnait Galba (il se nommait, dit-on, Atilius Vergilio) arrache de son enseigne l'image de l'empereur et la jette par terre. A ce signal, tous les soldats se déclarent aussitôt pour Othon. Le peuple en fuite laisse le Forum désert ; les glaives étincellent, et quiconque balance est menacé de la mort. Arrivé près du lac Curtius[2],

1. On appelait basiliques de grands bâtiments élevés autour du Forum, où se tenaient certains tribunaux, et où les négociants se rendaient pour traiter de leurs affaires.

2. Endroit dans la place publique, ainsi nommé d'un marécage qui s'y

Galba fut renversé de sa chaise par la précipitation de ses porteurs, et roula sur la poussière. Ses dernières paroles ont été diversement rapportées par la haine ou l'admiration. Suivant quelques-uns, il demanda d'une voix suppliante quel mal il avait fait, et pria qu'on lui laissât quelques jours pour payer le don militaire. Suivant le plus grand nombre, il présenta lui-même sa gorge aux assassins, les exhortant à frapper, si c'était pour le bien de la république. Les meurtriers trouvèrent que ses paroles étaient indifférentes. On n'est pas d'accord sur celui qui le tua. Les uns nomment l'évocat[1] Térentius, d'autres, Lécanius. La tradition la plus répandue, c'est que Camurius, soldat de la quinzième légion, lui enfonça son épée dans la gorge. Les autres s'acharnèrent sur ses bras et ses cuisses (car la poitrine était couverte), et les déchirèrent affreusement. La plupart des coups furent portés par une brutale et froide cruauté, lorsque déjà la tête était séparée du tronc.

XLII. On fondit ensuite sur Vinius, dont la fin donne aussi lieu à quelques doutes. On ignore si le saisissement lui étouffa la voix, ou s'il s'écria qu'Othon n'avait pas ordonné sa mort : paroles qui pouvaient être un mensonge dicté par la crainte, ou l'aveu qu'il avait part à la conjuration. Sa vie et sa réputation porteraient de préférence à le croire complice d'un crime dont il était cause. Il tomba devant le temple de Jules César, frappé d'un premier coup au jarret, puis achevé par Julius Carus, soldat légionnaire, qui le perça de part en part.

XLIII. Notre siècle vit ce jour-là un homme qui l'honore, Sempronius Densus. Centurion d'une cohorte prétorienne et chargé par Galba d'escorter Pison, il se jette, un poignard à la main, au-devant des soldats armés, et leur reprochant leur crime, les menaçant du geste et de la voix pour attirer tous les coups sur lui seul, il donne à Pison le temps de fuir. Pison parvint à se sauver dans le temple de Vesta, où il fut accueilli par la pitié d'un esclave public, et caché dans la demeure de cet homme. Là, moins protégé par la religion et la sainteté du lieu que par l'obscurité de sa retraite, il reculait l'instant

trouvait aux premiers temps de Rome, et où s'enfonça Métius Curtius, général des Sabins, dans le combat livré par ceux-ci aux Romains, ou bien du gouffre qui, dit-on, s'y ouvrit plus tard et ne put être rempli que quand M. Curtius s'y fut précipité à cheval et tout armé.

1. On nommait *evocati*, les soldats qui, ayant fini leur temps de service, consentaient à s'enrôler de nouveau.

d'une mort inévitable, lorsque arrivèrent, envoyés par Othon, deux assassins dont la fureur en voulait spécialement à sa vie. C'étaient Sulpicius Florus, soldat des cohortes britanniques, récemment admis par Galba aux droits de citoyen, et le spéculateur Statius Murcus. Arraché par eux de son asile, Pison fut massacré à la porte du temple.

XLIV. De toutes les morts annoncées à Othon, nulle autre ne le réjouit, dit-on, plus vivement, et aucune tête ne fut plus longtemps l'objet de ses insatiables regards; soit que son âme, délivrée pour la première fois de toute inquiétude, pût enfin s'abandonner à la joie, ou que le souvenir de la majesté dans Galba, de l'amitié dans Vinius, l'eût offusquée, toute cruelle qu'elle était, de sinistres images, tandis que le meurtre d'un rival et d'un ennemi lui donnait un plaisir sans scrupule et sans remords. Attachées à des piques, les trois têtes furent portées en triomphe parmi les enseignes des cohortes, auprès de l'aigle de la légion; et pendant ce temps accouraient à l'envi, montrant leurs mains sanglantes, et ceux qui avaient fait les meurtres, et ceux qui s'y étaient trouvés, et mille autres qui se vantaient de ce mérite, vrai ou supposé, comme d'un exploit brillant et mémorable. Plus de cent vingt requêtes, où l'on demandait le prix de quelque notable service rendu ce jour-là, tombèrent dans la suite aux mains de Vitellius. Il en rechercha les auteurs et les fit mettre à mort; non par honneur pour Galba, mais selon la politique ordinaire des princes, qui croient assurer ainsi leur vie ou leur vengeance.

XLV. Déjà tout était changé : on aurait cru voir un autre sénat, un autre peuple. Tout le monde se précipite vers le camp; on lutte de vitesse pour se devancer ou s'atteindre; on charge Galba d'imprécations; on vante le choix de l'armée; on baise la main d'Othon; et plus le zèle est faux, plus on en prodigue les vaines apparences. Othon ne rebutait personne, modérant de sa voix et de ses regards l'emportement d'une troupe avide et menaçante. Le consul désigné Marius Celsus, ami de Galba et fidèle à ce prince jusqu'au dernier instant, avait pour crime à leurs yeux ses talents et son innocence, et ils demandaient sa tête avec fureur. Il était facile de voir qu'ils ne cherchaient que l'occasion de commencer le pillage et les assassinats, et que la vie de tous les gens de bien était menacée. Mais si Othon n'était pas encore assez puissant pour empêcher le crime, il pouvait déjà l'ordonner. Il feint la co-

lère, fait charger Marius de chaînes, et, en assurant qu'il le garde pour un supplice plus rigoureux, il le dérobe à la mort. Tout le reste se fit au gré des soldats.

XLVI. Ils se choisirent eux-mêmes des préfets du prétoire. Le premier fut Plotius Firmus, jadis manipulaire et alors commandant des gardes nocturnes, qui même avant la chute de Galba s'était déclaré pour Othon. Ils lui associèrent Licinius Proculus, intime ami de ce dernier et suspect d'avoir secondé son entreprise. Ils donnèrent à Flavius Sabinus la préfecture de Rome, par respect pour le choix de Néron, sous lequel il avait eu le même emploi; plusieurs aussi regardaient en Sabinus son frère Vespasien. On demanda instamment la remise des droits qu'on payait aux centurions pour exemption de service. C'était comme un tribut annuel levé sur le simple soldat. Le quart de chaque manipule était épars loin des drapeaux, ou promenait son oisiveté dans le camp même, pourvu que le centurion eût reçu le prix des congés; et l'on ne mettait ni proportion dans les charges, ni scrupule dans les moyens d'y suffire. C'était par le brigandage et le vol, ou avec le profit des plus serviles emplois, que le soldat se rachetait de son devoir. S'il s'en trouvait un qui fût riche, on l'excédait de travaux et de mauvais traitements, jusqu'à ce qu'il achetât son congé. Épuisé par cette dépense, amolli par l'inaction, il revenait au manipule pauvre et fainéant, de riche et laborieux qu'il en était parti. Bientôt un autre lui succédait, puis un troisième; et corrompus tour à tour par le besoin et la licence, ils couraient à la sédition, à la discorde, et, pour dernier terme, à la guerre civile. Othon, pour ne pas faire aux soldats une grâce qui aliénât le cœur des centurions, promit qu'il payerait de son trésor impérial les congés annuels : règlement d'une utilité incontestable, et que les bons princes ont consacré depuis par une pratique constante. On feignit de reléguer dans une île le préfet Laco; mais un évocat envoyé par Othon l'attendit sur la route, et le perça de son glaive. Martianus Icélus n'étant qu'un affranchi, on l'exécuta publiquement.

XLVII. La journée s'était passée dans le crime; le dernier des maux fut de la finir dans la joie. Le préteur de la ville convoque le sénat; les autres magistrats font assaut de flatteries. Les sénateurs accourent; on décerne à Othon la puissance tribunitienne, le nom d'Auguste et tous les honneurs des princes. C'est à qui fera oublier ses invectives et ses insultes; et personne ne s'aperçut que ces traits, lancés confusément,

fussent restés dans le cœur d'Othon. Avait-il pardonné l'injure ou différé la vengeance? la brièveté de son règne n'a pas permis de le savoir. Othon s'avance au travers du Forum encore ensanglanté et des cadavres gisants sur la poussière. Porté au Capitole et de là au palais, il permit qu'on enlevât les corps et qu'ils fussent mis au bûcher. Pison fut enseveli par sa femme Vérania et Scribonianus son frère; Vinius, par sa fille Crispina. Il fallut chercher et acheter leurs têtes, que les meurtriers avaient gardées pour les vendre.

XLVIII. Pison achevait la trente et unième année d'une vie dont la renommée est plus à envier que la fortune. Deux de ses frères avaient péri, Magnus par la main de Claude, Crassus par celle de Néron. Lui-même longtemps exilé, quatre jours César, n'eut sur son frère aîné la préférence d'une adoption précipitée, que pour être tué le premier. Vinius vécut cinquante-sept ans avec des mœurs diverses. Son père était d'une famille honorée de la préture; son aïeul maternel avait été proscrit sous les triumvirs. Ses premières armes, qu'il fit sous Calvisius Sabinus, le laissèrent déshonoré. La femme de ce chef, follement curieuse de voir l'intérieur du camp, s'y glissa de nuit en habit de soldat, et après avoir, avec la même indiscrétion, affronté les gardes et porté sur tous les détails du service des regards téméraires, elle osa se prostituer dans l'enceinte même des aigles, et Vinius fut accusé d'être son complice. L'empereur Caïus le fit charger de chaînes; mais bientôt les temps changèrent, et Vinius, redevenu libre, parcourut sans obstacle la carrière des honneurs. Il eut, après sa préture, le commandement d'une légion, et s'y fit estimer. Dans la suite il fut entaché d'un opprobre fait pour des esclaves : on le soupçonna d'avoir vole une coupe d'or à la table de Claude; et le lendemain Claude ordonna que, de tous les convives, le seul Vinius fût servi en vaisselle de terre. Proconsul de la Gaule narbonnaise, il la gouverna toutefois avec fermeté et désintéressement. Bientôt la faveur de Galba le précipita sans retour; audacieux, rusé, entreprenant, et, selon qu'il tournait l'activité de son âme, portant dans le bien ou dans le mal une égale énergie. Le testament de Vinius demeura sans effet à cause de ses grandes richesses; la pauvreté de Pison protégea ses dernières volontés.

XLIX. Le corps de Galba, longtemps abandonné, fut, dans la licence des ténèbres, le jouet de mille outrages. Enfin Argius, intendant de ce prince et l'un de ses anciens esclaves, lui

donna dans les jardins qu'il avait avant d'être empereur une humble sépulture. Sa tête, que des vivandiers et des valets d'armée avaient attachée à une pique et déchirée cruellement, fut retrouvée le lendemain devant le tombeau de Patrobius, un affranchi de Néron puni par Galba. On en mêla les cendres à celles du corps, qui déjà était brûlé. Telle fut la fin de Servius Galba, qui, dans une carrière de soixante-treize ans, traversa cinq règnes toujours favorisé de la fortune, et plus heureux sous l'empire d'autrui que sur le trône. Il tenait de sa famille une antique noblesse et une grande opulence; d'ailleurs génie médiocre, exempt de vices plutôt que vertueux; sans indifférence pour la renommée et sans ostentation de vaine gloire, ne désirant point le bien d'autrui, économe du sien, avare de celui de l'État; avec ses amis et ses affranchis, d'une faiblesse sans crime quand ils se rencontraient gens de bien; d'un aveuglement inexcusable s'ils étaient méchants. Au reste, il dut une chose à l'éclat de sa naissance et au malheur des temps : c'est que l'indolence de son caractère passa pour sagesse. Dans la vigueur de l'âge, il s'illustra par les armes en Germanie. Proconsul, il gouverna l'Afrique avec modération; déjà vieux, il fit respecter à l'Espagne citérieure le même esprit de justice; élevé par l'opinion au-dessus de la condition privée, tant qu'il n'en sortit pas ; et, de l'aveu de tous, digne de l'empire s'il n'eût pas régné.

L. Rome effrayée tremblait à l'aspect du crime qui venait de l'ensanglanter, et au souvenir des anciennes mœurs d'Othon, lorsque pour surcroît de terreur elle apprit la révolte de Vitellius, dont on avait caché la nouvelle jusqu'à la mort de Galba, pour laisser croire que la défection se bornait à l'armée de la Haute-Germanie. C'est alors qu'on déplora la fatalité qui semblait avoir choisi pour perdre l'empire les deux hommes du monde les plus impudiques, les plus lâches, les plus dissolus. Et non-seulement le sénat et les chevaliers, qui ont quelque part et prennent quelque intérêt aux affaires publiques, mais la multitude même éclatait en gémissements. On ne parlait plus des récentes cruautés d'une paix sanguinaire : c'est dans les guerres civiles qu'on allait chercher des souvenirs. Rome tant de fois prise par ses propres armées, la dévastation de l'Italie, le pillage des provinces, et Pharsale, et Philippes, et Pérouse, et Modène, tous ces noms illustrés par les désastres publics, étaient dans toutes les bouches. « On avait vu l'univers presque renversé de la secousse, alors même que c'étaient

de grands hommes qui se disputaient le pouvoir. Et toutefois après la victoire de César, après la victoire d'Auguste, l'empire était resté debout. Sous Pompée et Brutus, la république n'aurait pas cessé d'être. Mais un Othon, mais un Vitellius, pour lequel des deux irait-on dans les temples? Ah! toutes les prières seraient impies, tous les vœux sacriléges entre des rivaux dont le combat n'aboutirait qu'à montrer le plus méchant dans le vainqueur. » Quelques-uns voyaient de loin Vespasien, et l'Orient en armes. Mais si on le préférait aux deux autres, on frémissait à l'idée que c'était une guerre et des malheurs de plus. La réputation de Vespasien était d'ailleurs équivoque; et de tous les princes, il est le premier que le trône ait rendu meilleur.

LI. J'exposerai maintenant la naissance et les causes du soulèvement de Vitellius. Julius Vindex avait péri avec toutes ses troupes. Ivre de gloire et chargée de butin, l'armée qui, sans fatigue ni péril[1], avait remporté cette riche victoire, ne parlait plus que d'expéditions et de batailles; la solde n'était rien : elle voulait des dépouilles. Elle avait porté longtemps le poids d'un service ingrat et laborieux, dans un pays pauvre, sous un ciel âpre et une discipline sévère : or la discipline, inflexible dans la paix, se relâche dans les discordes civiles, où des deux côtés les corrupteurs sont tout prêts, et les traîtres impunis. Hommes, armes, chevaux, on en avait assez pour le besoin, assez même pour la représentation. Mais avant la guerre chaque soldat ne connaissait que sa centurie ou son escadron; les limites des provinces séparaient aussi les armées. Depuis que, réunies contre Vindex, les légions eurent appris à se connaître et elles-mêmes et les Gaules, elles cherchaient une nouvelle guerre, de nouvelles dissensions. Ce n'était plus comme auparavant le nom d'alliés qu'elles donnaient aux Gaulois, mais celui d'ennemis et de vaincus. La partie de la Gaule qui touche au Rhin partageait cet esprit. Elle avait embrassé la même cause que l'armée, et c'est de là que partaient maintenant les plus violentes instigations contre les Galbiens : tel est le nom que, par dédain pour Vindex, on avait donné au parti de ce chef. Animé contre les Séquanes, les Éduens et les autres cités, d'une haine qu'il mesurait à leur opulence, le soldat repaissait sa pensée de la prise des villes, de la désola-

1. La guerre de Vindex fut terminée par un seul combat sous les murs de *Vesuntio* (Besançon).

tion des campagnes, du pillage des maisons. A l'avarice et à l'arrogance, vices dominants de qui se sent le plus fort, se joignait, pour aigrir les esprits, l'insolence des Gaulois qui, en se vantant que Galba leur avait remis le quart des tributs et donné des récompenses publiques, prenaient plaisir à braver l'armée. Le mal s'accrut du bruit adroitement semé, légèrement accueilli, qu'on allait décimer les légions et congédier les centurions les plus braves. De toutes parts venaient des nouvelles menaçantes; la renommée n'apportait de Rome que de sinistres récits; la colonie lyonnaise était mécontente, et, dans son opiniâtre attachement à Néron, il n'était sorte de rumeurs dont elle ne fût la source. Mais le mensonge et la crédulité avaient dans les camps surtout un fonds inépuisable : la haine, la crainte, et, à côté de la crainte, la reflexion qui compte ses forces et se sent rassurée.

LII. Entré dans la Basse-Germanie vers les kalendes de décembre de l'année précédente, Vitellius avait visité avec soin les quartiers d'hiver des légions, rendant la plupart des grades enlevés, remettant les peines ignominieuses, adoucissant les notes trop sévères; souvent par politique, quelquefois par justice. C'est ainsi que, condamnant la sordide avarice avec laquelle Capiton donnait ou ôtait les emplois militaires, il en répara les injustices avec une impartiale équité. Et ces actes, qui étaient après tout ceux d'un lieutenant consulaire, l'armée en exagérait l'importance. Pour les hommes graves, Vitellius était rampant; la prévention le trouvait affable : elle appelait bonté généreuse la profusion sans mesure ni discernement avec laquelle il donnait son bien, prodiguait celui des autres. J'ajouterai que le désir ardent d'être enfin commandés faisait ériger ses vices mêmes en vertus. S'il y avait dans l'une et l'autre armée beaucoup d'esprits sages et paisibles, il n'y en avait pas moins de pervers et de remuants. Mais nulle ambition n'était plus effrénée, nulle audace plus entreprenante, que celle des commandants de légions Alliénus Cecina et Fabius Valens. Valens se trouvait mal récompensé d'avoir dénoncé les irrésolutions de Virginius, étouffé les complots de Capiton; et, pour se venger de Galba, il animait Vitellius en lui vantant l'ardeur des gens de guerre. Il lui montrait « sa renommée remplissant tout l'empire, Hordéonius incapable de lui opposer d'obstacle, la Bretagne et les auxiliaires de Germanie disposés à le seconder, la foi des provinces chancelante, la précaire autorité d'un vieillard toute prête à tomber de ses mains.

Qu'avait-il à faire, sinon de tendre les bras à la fortune et d'aller au-devant d'elle ? Hésiter en un tel dessein convenait à Virginius, d'une famille de chevaliers, fils d'un père inconnu : l'empire accepté l'accablait ; refusé, le laissait sans péril. Mais Vitellius ! un père trois fois consul, censeur, collègue de César, avait depuis longtemps mis sur son front l'éclat du rang suprême, et lui avait ravi la sécurité de la condition privée. » Ces paroles étaient comme autant de secousses données à cette âme indolente, qui désirait cependant plus qu'elle n'espérait.

LIII. Dans la Haute-Germanie, Cécina, brillant de jeunesse, d'une taille imposante, d'une ambition sans mesure, avait par la séduction de ses discours et la noblesse de sa démarche gagné le cœur des soldats. Questeur en Bétique, il accourut des premiers sous les drapeaux de Galba, qui le mit à la tête d'une légion. Bientôt instruit qu'il avait détourné des deniers publics, ce prince ordonna qu'il fût traduit en justice. Cécina, plutôt que de le souffrir, résolut de tout bouleverser, et de cacher ses blessures privées sous les maux de l'État. L'armée renfermait déjà des semences de discorde. Elle avait marché tout entière contre Vindex, et n'était passée qu'après la mort de Néron sous l'obéissance de Galba. Encore avait-elle été devancée au serment par les détachements de la Basse-Germanie. De plus les Trévires, les Lingons [1] et les autres peuples que Galba avait frappés d'édits menaçants ou d'une diminution de territoire, voisins de cette armée, se mêlaient chaque jour à ses quartiers d'hiver. De là des entretiens séditieux, et l'esprit du soldat gâté par le commerce des habitants, et la popularité de Virginius prête à passer à qui voudrait en profiter.

LIV. La cité des Lingons, d'après un ancien usage, avait envoyé en présent aux légions deux mains entrelacées, symbole d'hospitalité. Ses députés, couverts de deuil et avec une contenance abattue, parcouraient la place d'armes, allaient de tentes en tentes, se plaignant tour à tour de leurs propres disgrâces et du bonheur des cités voisines ; puis, voyant le soldat prêter l'oreille, ils en venaient aux périls et aux humiliations de l'armée elle-même, et enflammaient ainsi les esprits. Déjà tout annonçait une sédition prochaine, lorsque Hordéonius Flaccus ordonna aux députés de retourner chez eux ; et, afin de cacher leur départ, il les fit sortir du camp pendant la nuit.

1. Peuples qui habitaient le pays où est aujourd'hui Langres.

De là d'affreux soupçons : on assura qu'ils avaient été massacrés, et que, si on n'y prenait garde, les plus braves soldats, tous ceux qui s'étaient permis quelques plaintes, seraient égorgés dans les ténèbres, à l'insu de leurs camarades. Les légions se donnent secrètement leur foi. La ligue formée, on y reçoit les auxiliaires, qui, suspects d'abord, comme pouvant servir à écraser les légions ainsi enveloppées d'escadrons et de cohortes, furent bientôt les plus ardents à conspirer avec elles : tant l'accord des méchants pour la guerre est plus facile que leur union dans la paix.

LV. Cependant les légions de la Basse-Germanie prêtèrent à Galba le serment accoutumé des kalendes de janvier. Ce ne fut pas sans hésiter beaucoup, et des premiers rangs seulement partirent quelques acclamations isolées. Dans tous les autres, chacun attendait en silence qu'un plus hardi que soi commencât la révolte; car telle est la nature de l'homme : on se hâte de suivre un exemple que l'on n'oserait donner. Du reste, l'animosité n'était pas la même dans toutes les légions. La première et la cinquième étaient si agitées qu'on y lança des pierres contre les images de Galba. La quinzième et la seizième, sans rien hasarder que des murmures et des menaces, regardaient autour d'elles si quelqu'un éclaterait. Le signal partit de l'armée du Haut-Rhin. Le jour même des kalendes de janvier, la quatrième et la dix-huitième légion, cantonnées dans le même lieu, brisèrent les images du prince. La quatrième était la plus décidée; la dix-huitième suivit en hésitant; bientôt leur ardeur fut égale. Et, afin qu'on ne pût pas dire qu'ils dépouillaient le respect dû à l'autorité suprême, ils invoquèrent dans leur serment les noms depuis longtemps oubliés du sénat et du peuple romain. Pas un des lieutenants ni des tribuns ne fit un effort en faveur de Galba. On en vit même dans ce tumulte se signaler par leur turbulence. Personne ne harangua cependant, ou ne monta sur une tribune : on n'avait point encore auprès de qui s'en vanter.

LVI. Spectateur de ce honteux attentat, le proconsul Hordéonius Flaccus regardait faire, n'osant ni réprimer les séditieux, ni retenir les indécis, ni encourager les bons; mais lâche, tremblant, et d'une incapacité qui l'absout de trahison. Quatre centurions de la dix-huitième légion, Nonius Réceptus, Donatius Valens, Romilius Marcellus, Calpurnius Répentinus, défendaient les images de Galba; les soldats les entraînent avec violence et les chargent de fers. Dès lors pas un qui restât

fidèle ou se souvînt de son premier serment. Il arriva ce qui arrive dans les séditions : tout se rangea du côté où était le grand nombre. La nuit d'après les kalendes de janvier, le porte-aigle de la quatrième légion se rend à Cologne, trouve Vitellius à table et lui annonce que la quatrième et la dix-huitième ont foulé aux pieds les images de Galba et juré obéissance au sénat et au peuple romain. Ce serment parut sans conséquence : on jugea qu'il fallait prévenir la fortune irrésolue et offrir un chef à l'empire. Vitellius fait savoir à ses légions et à ses lieutenants « que l'armée du Haut-Rhin vient d'abandonner Galba ; qu'il faut donc ou la combattre comme rebelle, ou, si l'on préfère la concorde et la paix, se hâter de faire un prince : or le péril est moindre à se donner un empereur qu'à le chercher. »

LVII. Les quartiers de la première légion étaient les plus voisins, et, parmi les lieutenants, Fabius Valens était le plus ardent. Dès le lendemain il entra dans Cologne avec la cavalerie de la légion et celle des auxiliaires, et salua Vitellius empereur. Le reste de l'armée suivit avec une merveilleuse émulation, et celle du Haut-Rhin, laissant là ces noms spécieux de sénat et de peuple romain, se donna le 3 janvier à Vitellius; c'est assez dire que pendant les deux jours précédents elle n'était pas à la république. Les Agrippiniens [1], les Trévires, les Lingons, rivalisaient d'ardeur avec les gens de guerre, offrant troupes, chevaux, armes et argent. C'était à qui payerait de sa personne, de sa fortune, de ses talents ; et ce zèle ne se bornait pas aux principaux des colonies ou de l'armée qui, déjà dans l'abondance, espéraient encore de la victoire un plus riche avenir. Les manipules même et les simples soldats donnaient à défaut d'argent leurs provisions de route, leurs baudriers, leurs décorations et les métaux précieux qui garnissaient leurs armes, prodigues par entraînement, par passion, par intérêt.

LVIII. Vitellius, après avoir loué l'empressement des troupes, distribue à des chevaliers romains les charges du palais, jusque-là confiées à des affranchis. Il paye aux centurions, avec l'argent du fisc, le prix des congés. La fureur du soldat

1. Agrippine, mère de Néron, avait fondé cette colonie dans la ville des Ubiens, afin d'éterniser la mémoire de son nom. Mais depuis bien des siècles, dit Crévier, on l'appelle simplement Cologne, et le nom d'Agrippine a disparu.

voulait des victimes : il lui en abandonna plusieurs; il lui en déroba d'autres, sous prétexte de les mettre en prison. Pompéius Propinquus, procurateur de Belgique, fut un de ceux qu'il laissa tuer sur-le-champ. Il sauva par ruse Julius Burdo, commandant de la flotte romaine en Germanie. Ce chef était en butte à la colère de l'armée, qui l'accusait d'avoir supposé des crimes, puis dressé des embûches à Fontéius Capiton. La mémoire de Capiton était chérie; et avec ces furieux, si l'on pouvait tuer ouvertement, il fallait se cacher pour faire grâce. Burdo fut gardé en prison; et après la victoire, quand les haines furent calmées, on le relâcha. En attendant on livra pour victime expiatoire le centurion Crispinus, qui avait trempé ses mains dans le sang de Capiton, et qui par là était mieux désigné à la vengeance et coûta moins à sacrifier.

LIX. Julius Civilis fut sauvé du même péril. Cet homme était puissant parmi les Bataves, et l'on craignit que sa mort n'aliénât une nation si fière. Or, il y avait au pays des Lingons huit cohortes de ce peuple, formant les auxiliaires de la quatorzième légion, dont elles étaient séparées par le désordre des temps; et elles ne pouvaient manquer, amies ou ennemies, de mettre un grand poids dans la balance. Les centurions Nonius, Donatius, Romilius, Calpurnius, dont j'ai parlé plus haut, furent mis à mort, comme coupables de fidélité, le plus grand des crimes aux yeux de la rébellion. Le parti se grossit de Valérius Asiaticus, lieutenant de la province belgique, dont Vitellius fit bientôt son gendre, et de Junius Blésus, gouverneur de la Gaule lyonnaise, qui livra la légion italique et la cavalerie de Turin, en cantonnement à Lyon. Les troupes de Rhétie ne tardèrent pas un instant à suivre cet exemple, et même en Bretagne personne n'hésita.

LX. Cette province avait pour chef Trébellius Maximus, méprisé et haï de l'armée pour sa sordide avarice; et cette haine, Roscius Célius, commandant de la vingtième légion, l'enflammait de plus en plus. Dès longtemps ennemi du général, Célius avait profité des guerres civiles pour éclater avec plus de violence. Trébellius lui reprochait un esprit séditieux et le camp livré à la confusion; et à son tour il reprochait à Trébellius la misère des légions dépouillées par ses rapines. Au milieu de ces honteuses querelles des chefs, la subordination périt dans l'armée; et le désordre fut tel que Trébellius, poursuivi par d'insolentes clameurs, même par les auxiliaires, abandonné des cohortes et de la cavalerie qui se rangèrent

autour de son rival, se réfugia auprès de Vitellius. La province resta paisible, malgré l'éloignement du chef consulaire. Les lieutenants des légions gouvernaient avec des droits égaux et une puissance inégale : celle de Célius s'augmentait de son audace.

LXI. Accru de l'armée de Bretagne, muni de forces redoutables et d'immenses ressources, Vitellius désigna deux chefs de guerre et deux routes à tenir. Valens eut ordre de gagner les Gaules au parti, ou, si elles résistaient, de les ravager, et de pénétrer en Italie par les Alpes Cottiennes [1]. Cécina, prenant le chemin le plus court, devait descendre par les Alpes Pennines [2]. L'élite de l'armée du Bas-Rhin, avec l'aigle de la cinquième légion et les auxiliaires tant à pied qu'à cheval, formèrent à Valens un corps de quarante mille hommes. Cécina en conduisit trente mille tirés de l'armée supérieure, et dont la force principale consistait dans la vingt-unième légion. A chacun de ces deux corps furent ajoutés des auxiliaires germains, dont Vitellius recruta aussi les troupes que lui-même allait mener à cette grande entreprise, voulant y peser de tout le poids de la guerre.

LXII. Il y avait entre l'armée et le général un merveilleux contraste. Le soldat impatient demande à combattre, tandis que la Gaule est en alarme, tandis que l'Espagne balance. Il veut : « Qu'on brave l'hiver, qu'on ne s'arrête point à de lâches négociations ; c'est l'Italie qu'il faut envahir, c'est Rome qu'il faut prendre ; rien dans les discordes civiles n'est plus sûr que la celérité : il y faut des actions bien plus que des conseils. » Vitellius, dans un stupide engourdissement, préludait par l'affaissement de la mollesse et les excès de la table aux jouissances du rang suprême, ivre dès le milieu du jour et gorgé de nourriture. Et cependant l'ardeur et l'enthousiasme des soldats, suppléant à l'inaction du chef, animaient tout, comme si, présent lui-même, il eût excité les braves par l'espérance, les lâches par la crainte, Les apprêts terminés et chacun à son poste, on demande le signal du départ. Vitellius reçut dès cet instant le surnom de Germanicus ; quant au

1. Les anciens désignaient sous le nom d'Alpes Cottiennes toute cette partie de la chaîne qui comprend le mont Viso, le mont Genèvre et le mont Cenis, et quelquefois l'une ou l'autre seulement de ces deux dernières montagnes.

2. Le grand Saint-Bernard.

nom de César, il le refusa même après la victoire. Un signe d'heureux augure apparut à Valens et à l'armée qu'il menait aux combats. Le jour même du départ, un aigle, planant doucement devant les bataillons en marche, semblait par son vol leur indiquer la route; et tels furent pendant un long espace les cris de joie du soldat, telle la sécurité de l'intrépide oiseau, qu'on en tira le présage infaillible d'un grand et favorable succès.

LXIII. On passa chez les Trévires, comme chez des alliés, sans la moindre inquiétude. A Divodurum [1], ville des Médiomatriques, malgré l'accueil le plus obligeant, une terreur subite emporta les courages, et l'on courut aux armes pour égorger un peuple innocent. Et ce n'était ni la soif de s'enrichir, ni le plaisir de piller, mais une fureur, une rage dont la cause était inconnue, et par là même le remède plus difficile. Sans les prières du général qui les calmèrent enfin, la ville était anéantie. Encore n'y eut-il pas moins de quatre mille hommes massacrés. Un tel effroi s'empara des Gaules, qu'à l'approche de l'armée les populations entières accouraient avec leurs magistrats pour demander grâce. On ne voyait que femmes et enfants prosternés sur la route; et toutes les autres images qui désarment la colère d'un ennemi, ces peuples, qui n'étaient pas en guerre, les étalaient pour obtenir la paix.

LXIV. La nouvelle de l'assassinat de Galba et de l'élévation d'Othon parvint à Valens dans le pays des Leuques [1]. Le soldat n'en conçut ni joie ni frayeur ; il ne rêvait que la guerre. Quant aux Gaulois, leur incertitude n'avait plus de motifs; et, s'ils haïssaient également Vitellius et Othon, ils craignaient de plus Vitellius. La cité la plus voisine était celle des Lingons, dont on était sûr. Généreusement accueillie, l'armée lutta de bons procédés; mais cette joie fut courte à cause de l'indiscipline des cohortes, séparées, comme je l'ai déjà dit, de la quatorzième légion, et dont Valens avait accru ses forces. De mutuelles invectives amenèrent entre les Bataves et les légionnaires une querelle qui partagea l'armée et serait devenue un combat sanglant, si Valens, par quelques châtiments, n'eût rappelé les Bataves à l'obéissance qu'ils avaient oubliée. On chercha en vain un prétexte de guerre avec les Éduens. Som-

1. Aujourd'hui Metz.

2. Les Leuques habitaient le pays dont le chef-lieu est Toul.

més d'apporter de l'argent et des armes, ils y ajoutèrent gratuitement des vivres. Ce que les Éduens firent par crainte, Lyon le fit par enthousiasme. On en retira la légion italique et la cavalerie de Turin; on y laissa la dix-huitième cohorte, dont ce lieu était le cantonnement ordinaire. Manlius Valens, commandant de la légion italique, quoique ayant bien mérité du parti, ne reçut de Vitellius aucune marque de faveur. Fabius Valens l'avait noirci par de secrètes délations, l'accusant à son insu, et, pour mieux le tromper, affectant de le louer.

LXV. Il régnait entre Vienne et Lyon d'anciennes discordes que la dernière guerre[1] avait rallumées. Le sang versé de part et d'autre, le nombre et l'acharnement des combats, annonçaient d'autres motifs que le seul intérêt de Galba et de Néron. Galba d'ailleurs, tirant profit de sa vengeance, avait réuni au fisc les revenus de Lyon, tandis qu'il prodiguait aux Viennois toute sorte de faveurs. De là des rivalités, des jalousies, et, comme un seul fleuve sépare les deux peuples, des haines toujours aux prises. Les Lyonnais, s'adressant à chacun des soldats, les animent de leurs passions et les excitent à exterminer les Viennois, en leur rappelant que « ceux-ci ont assiégé leur colonie, secondé les projets de Vindex, levé tout récemment des légions pour soutenir Galba. » Et après avoir exposé ces motifs de haine, ils étalaient aux yeux du soldat la richesse du butin. Bientôt ce ne sont plus de secrètes exhortations : ils les conjurent publiquement « de marcher à une juste vengeance, d'anéantir ce foyer de la guerre des Gaules. Là, rien qui ne fût étranger et ennemi; eux au contraire étaient une colonie romaine, une portion de l'armée, les compagnons de leurs prospérités et de leurs disgrâces. Ah! si la fortune était contraire, seraient-ils donc abandonnés à la merci de voisins furieux? »

LXVI. Ces discours et mille autres semblables avaient tellement animé les esprits, que les lieutenants eux-mêmes et les chefs du parti ne croyaient pas possible d'apaiser la colère de l'armée. Cependant les Viennois, trop certains du péril qui les menaçait, s'avancent sur son passage, tenant en main les bandelettes et les autres symboles de la douleur suppliante; et là, se jetant aux pieds des soldats, s'attachant à leurs armes, embrassant leurs genoux, ils viennent à bout de les fléchir.

1. La guerre de Vindex.

Valens ajouta un don de trois cents sesterces par tête; et alors on sentit ce que méritait d'égards une si ancienne colonie; alors les paroles de Valens, recommandant à ses troupes la vie et la sûreté des Viennois, trouvèrent des oreilles favorables. Toutefois le pays fut désarmé, et les particuliers fournirent aux soldats toute sorte de provisions. Ce fut un bruit accrédité, que Valens s'était fait acheter le premier pour une grosse somme d'argent. Longtemps misérable, devenu riche tout à coup, il déguisait mal son changement de fortune; effréné dans ses désirs, qu'avait allumés une longue privation, et, après une jeunesse indigente, vieillard prodigue. L'armée, poursuivant lentement sa route, traversa le pays des Allobroges et des Voconces [1]; et pendant ce temps le général trafiquait des marchés et des séjours, faisant avec les possesseurs des terres et les magistrats des villes de honteuses transactions, qu'il appuyait de menaces terribles. C'est ainsi qu'au Luc, municipe des Voconces, il tint des torches allumées contre la ville, jusqu'à ce qu'on l'eût apaisé avec de l'argent. Quand l'argent manquait, la prostitution et l'adultère étaient le prix qu'il mettait à sa clémence. On parvint de la sorte au pied des Alpes.

LXVII. Cécina ravit plus de dépouilles et versa plus de sang. Sa prompte et fougueuse colère s'était émue contre les Helvétiens, nation gauloise, célèbre jadis par le courage et le nombre de ses guerriers et maintenant par de glorieux souvenirs, qui, ne sachant pas encore le meurtre de Galba, refusait obéissance à Vitellius. La guerre fut allumée par l'avarice et la précipitation de la vingt-unième légion. Ce corps avait enlevé un convoi d'argent destiné à la solde d'une garnison qui depuis longtemps était fournie et entretenue par la nation helvétique. Les Helvétiens indignés avaient à leur tour intercepté les lettres qu'on portait de la part des légions du Rhin à celles de Pannonie, et retenaient prisonniers un centurion et quelques soldats. Avide de guerre, Cécina punissait la première faute commise, avant qu'on eût le temps de se repentir. Il lève le camp, ravage le pays, livre au pillage un lieu qui, à la faveur d'une longue paix, s'était accru en forme de ville, et dont les eaux,

1. Les Allobroges occupaient la plus grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui le Dauphiné, et une portion de la Savoie. Vienne était la principale ville de ce pays. — Les *Vocontii* habitaient au midi des Allobroges et avaient pour chef-lieu Vasio ou Vaison.

renommées par leur agrément et leur salubrité, attiraient une foule d'étrangers [1]. Enfin, il envoie l'ordre aux auxiliaires cantonnés en Rhétie d'attaquer les Helvétiens par derrière, pendant que la légion les combattrait en face.

LXVIII. Intrépides avant le moment critique, les Helvétiens tremblèrent à la vue du péril. Dans le premier tumulte, ils avaient nommé Claudius Sévérus général; mais ils ne savaient ni manier leurs armes, ni garder leurs rangs, ni agir de concert. Un combat avec de vieilles troupes était leur perte; un siége ne se pouvait guère soutenir derrière des murs tombant de vétusté. D'un côté, Cécina les pressait avec une puissante armée; de l'autre, s'avançaient les escadrons et les cohortes de Rhétie, soutenus de la jeunesse même de ce canton, qui était aguerrie et formée aux exercices militaires. Ce n'était partout que dévastation et carnage. Dans ce vaste désordre, errant à l'aventure, jetant leurs armes, les Helvétiens, en grande partie blessés ou épars, se réfugièrent sur le mont Vocétius [2]. Une cohorte de Thraces détachée contre eux les en chassa aussitôt. Dès lors, poursuivis sans relâche par les Germains et les Rhétiens, ils furent massacrés dans les bois et jusque dans les retraites les plus cachées. Plusieurs milliers d'hommes furent tués, plusieurs milliers vendus comme esclaves. Après avoir tout détruit, on marchait en bon ordre sur Aventicum [3], capitale du pays. Les habitants offrirent, par députés, de se rendre à discrétion, et cette offre fut acceptée. Cécina punit Julius Alpinus, un des principaux de la nation, comme auteur de la guerre. Il réserva les autres à la clémence ou aux rigueurs de Vitellius.

LXIX. On aurait peine à dire si ce fut l'empereur ou le soldat que les Helvétiens trouvèrent le plus inexorable. Les soldats veulent qu'on extermine la nation; ils dressent la pointe de leurs armes contre le visage des députés, les insultent de la main. Vitellius lui-même n'épargnait ni les gestes ni les paroles menaçantes, quand l'un de ces députés, Claudius Cossus, connu par son éloquence, mais qui sut cacher habilement son art sous un trouble qui le rendit plus puissant, par-

1. Baden, sur la Limmat, dans le canton d'Argovie, à cinq lieues environ de Zurich. Il y a encore aujourd'hui en cet endroit des eaux thermales, et on y trouve des médailles et des antiquités romaines.

2. Suivant D'Anville, c'est le Boetz-Berg, montagne qui fait partie du Jura.

3. Aujourd'hui Avenches, à deux lieues et demie de Fribourg.

vint à calmer les soldats. Telle est la multitude, sensible à l'impression du moment, et aussi prompte à s'attendrir qu'elle avait été excessive dans sa cruauté. Ils implorèrent Vitellius les larmes aux yeux, et, plus persévérants dans une demande plus juste, ils obtinrent l'impunité et le salut d'une nation proscrite.

LXX. Après être demeuré quelques jours en Helvétie pour attendre la décision de Vitellius et se préparer au passage des Alpes, Cécina reçut d'Italie l'agréable nouvelle que l'aile de cavalerie Syllana, cantonnée sur le Pô, venait de prêter serment à Vitellius. Elle l'avait eu pour général en Afrique lorsqu'il y était proconsul. Mandée par Néron pour le précéder en Égypte, rappelée ensuite à cause du soulèvement de Vindex et restée en Italie, elle fut entraînée par ses décurions, qui, ne connaissant pas Othon, et devant tout à Vitellius, ne parlaient que des forces redoutables qui s'avançaient à grands pas et de la haute renommée des légions germaniques. Ce corps fit donc sa soumission, et, pour offrir son présent au nouveau prince, il lui donna les meilleures places du pays au delà du Pô, Milan, Novarre, Ivrée, Verceilles. Cécina en fut instruit par eux-mêmes ; et, comme la plus vaste contrée de l'Italie ne pouvait être défendue par une seule division de gens à cheval, il y envoya ses cohortes de Gaulois, de Lusitaniens, de Bretons, et les vexillaires germains avec l'aile Pétrina. Il balança quelque temps s'il irait lui-même par les montagnes de Rhétie attaquer en Norique le procurateur Pétronius, qu'on croyait dévoué à la cause d'Othon, parce qu'il rassemblait des forces et rompait les ponts. Mais il craignit de perdre les cohortes et la cavalerie envoyées en avant ; il pensa d'ailleurs qu'il y aurait plus de gloire à conserver l'Italie, et que, quel que fût le théâtre des combats, la Norique serait une des conquêtes de la victoire. Il prit donc le chemin des Alpes Pennines, et cette pesante infanterie légionnaire franchit, pendant que l'hiver y régnait encore, ces sommets escarpés.

LXXI. Othon cependant, contre l'attente générale, ne languissait pas dans les délices ni dans la mollesse. Il remit les plaisirs à un autre temps, et, dissimulant son goût pour la débauche, il sut mettre dans toute sa conduite la dignité du rang suprême : nouveau sujet de crainte pour qui songeait que ces vertus étaient fausses, et que les vices reviendraient. J'ai dit que, pour soustraire le consul désigné Marius Celsus à la fureur des soldats, il avait pris le prétexte de le

mettre en prison. Il le fait appeler au Capitole. Il voulait se donner les honneurs de la clémence avec un homme d'un grand nom et odieux au parti qui l'avait élevé. Celsus accepta courageusement le reproche d'avoir été fidèle à Galba, et s'en fit même un titre à la confiance d'Othon. L'empereur à son tour évita l'air d'un ennemi qui pardonne, et, pour l'assurer que sa réconciliation ne cachait rien d'hostile, il l'admit sur-le-champ au nombre de ses plus intimes amis, et bientôt après il le choisit pour l'un de ses généraux. Celsus, comme par une loi de sa destinée, lui garda une fidélité également constante, également malheureuse. Agréable aux grands, célébrée par le peuple, la grâce de Celsus ne déplut pas même aux soldats, admirateurs de cette même vertu qui excitait leur colère.

LXXII. Des transports semblables éclatèrent bientôt pour une cause différente, le châtiment de Tigellin. Sophonius Tigellinus, né de parents obscurs, était flétri par une enfance prostituée et une vieillesse impudique. Parvenu au commandement des gardes nocturnes et des cohortes prétoriennes, enrichi de toutes les récompenses de la vertu, qu'il avait obtenues par le chemin bien plus court du vice, il ne tarda pas à signaler sa cruauté, puis son avarice, et à se montrer homme pour le crime; corrupteur de Néron, et qui, après l'avoir formé à tous les attentats et osé plus d'un forfait à son insu, finit par l'abandonner et le trahir. Aussi nul supplice ne fut-il demandé avec plus d'obstination, pour des motifs opposés, et par ceux qui haïssaient Néron et par ceux qui le regrettaient. Sous Galba, Vinius avait soutenu Tigellin de son crédit, en représentant qu'il lui devait les jours de sa fille [1]. Il est vrai qu'il l'avait sauvée de la mort, non par humanité (il en avait tué tant d'autres), mais pour se ménager un asile dans l'avenir. Car les plus grands scélérats se défient du présent, et, toujours en crainte des révolutions, ils aiment à se faire de la reconnaissance privée un appui contre la haine publique. De là un commerce d'impunité, où l'innocence n'est comptée pour rien. Le peuple en était d'autant plus implacable, et sa haine invétérée pour Tigellin s'aggravait de son indignation récente contre Vinius. De toutes les parties de la ville on court au palais et dans les places; le cirque et les théâtres, où la licence

1. Quand Galba, aidé de Vinius, se révolta en Espagne, la fille de Vinius était à Rome, exposée à la vengeance de Néron. Elle dut la vie à la protection de Tigellin.

de la multitude se déchaîne avec moins de contrainte, retentissent de cris séditieux. Enfin, Tigellin reçut aux eaux de Sinuesse l'arrêt qui lui ordonnait de mourir. Là, entouré de ses concubines et après avoir cherché dans leurs caresses et leurs embrassements de honteux délais, il se coupa la gorge avec un rasoir, et acheva de souiller une vie infâme par une mort tardive et déshonorée.

LXXIII. La clameur publique demandait en même temps le supplice de Galvia Crispinilla. Le prince, par différents subterfuges et une connivence qui ne lui fit pas honneur, la tira de ce danger. Intendante des plaisirs de Néron, cette femme était passée en Afrique pour exciter Macer à la révolte, et avait essayé ouvertement d'affamer le peuple romain ; ce qui ne l'empêcha pas d'être plus tard en crédit auprès de la ville entière. Un mariage consulaire lui valut cette faveur ; et, tranquille sous Galba, Othon, Vitellius, elle eut après eux toute la puissance d'une personne riche et sans héritiers, deux avantages aussi grands dans les meilleurs temps que dans les plus mauvais.

LXXIV. Othon cependant écrivait coup sur coup à Vitellius des lettres toutes pleines des avances les plus humiliantes, lui offrant argent, faveurs, et la retraite qu'il voudrait choisir pour s'y livrer en repos à ses profusions. Vitellius le tentait par les mêmes appâts. Bientôt aux mutuelles douceurs d'une stupide et honteuse dissimulation succédèrent les injures : ils se reprochèrent tous deux des impuretés et des crimes, et tous deux se rendaient justice. Othon fit revenir les députés de Galba[1], et en envoya d'autres sous le nom du sénat, aux armées de Germanie, à la légion italique et aux troupes cantonnées à Lyon. Ces députés restèrent dans le camp de Vitellius trop aisément pour y paraître captifs. Othon leur avait donné comme par honneur une escorte de prétoriens ; elle fut renvoyée avant d'avoir communiqué avec les légions. Valens lui remit des lettres au nom de l'armée de Germanie pour les cohortes de la ville et du prétoire ; il y exaltait les forces du parti, et offrait aux cohortes paix et union. Il se plaignait même le premier qu'elles eussent transporté à Othon l'empire donné si longtemps auparavant à Vitellius. Ainsi elles étaient attaquées à la fois par menaces et par promesses, comme trop faibles pour soutenir la guerre, et sûres de ne rien perdre en

1. Voy. sur cette députation la fin du chapitre XIX.

acceptant la paix. La fidélité des prétoriens n'en fut point ébranlée.

LXXV. Othon et Vitellius prirent le parti d'envoyer des assassins, l'un en Germanie, l'autre à Rome, et tous deux sans succès. Les émissaires de Vitellius demeurèrent impunis, perdus qu'ils étaient dans une si grande multitude d'hommes inconnus l'un à l'autre. Ceux d'Othon furent trahis par la nouveauté de leur visage au milieu de soldats qui se connaissaient tous. Vitellius écrivit à Titianus, frère d'Othon, que sa vie et celle de son fils lui répondraient de la sûreté de sa mère et de ses enfants. Les deux familles furent respectées. On doute si de la part d'Othon ce ne fut point un effet de la crainte; Vitellius eut, comme vainqueur, la gloire de la clémence.

LXXVI. Le premier événement qui donna de la confiance à Othon fut l'avis reçu de l'Illyricum que les légions de Dalmatie, de Pannonie, de Mésie, venaient de lui jurer obéissance. Une nouvelle semblable arriva d'Espagne, et Cluvius Rufus en fut remercié par un édit. L'instant d'après, on sut que l'Espagne était passée sous l'autorité de Vitellius. L'Aquitaine, entraînée par Julius Cordus dans le parti d'Othon, lui fit un serment qu'elle ne garda pas davantage. Nulle part il n'y avait de fidélité ni d'affection : la crainte et la nécessité faisaient ou rompaient les engagements. La même crainte donna la province de Narbonne à Vitellius : on passe aisément à celui qui est le plus près et qu'on voit le plus fort. Les provinces éloignées et toutes les forces d'outre-mer restaient sous les lois d'Othon. Ce n'était point attachement à son parti; mais Rome et le sénat étaient pour sa cause une recommandation puissante. Son nom d'ailleurs s'était le premier emparé des esprits. Vespasien dans la Judée, en Syrie Mucien, reçurent pour Othon le serment de leurs troupes. L'Égypte et toutes les provinces orientales le reconnaissaient également. L'Afrique n'était pas moins soumise; c'est Carthage qui avait donné le signal. Sans attendre l'autorisation du proconsul Apronianus Vipstanus, Crescens, affranchi de Néron (car dans les temps malheureux cette espèce d'hommes se mêle aussi aux affaires publiques), avait offert à la multitude un banquet pour fêter l'avénement du nouveau prince; le peuple fit le reste avec la dernière précipitation. Les autres villes imitèrent Carthage.

LXXVII. Les armées et les provinces étant ainsi divisées, Vitellius avait besoin de la guerre pour se mettre en possession de la souveraine puissance; Othon en faisait tous les

actes comme en pleine paix. Et dans ces actes il soutenait quelquefois la dignité de l'empire; mais plus souvent encore il y dérogeait par le besoin de se hâter. Il se nomma consul avec Titianus son frère jusqu'aux kalendes de mars[1]. Il désigna Virginius pour les deux mois suivants, voulant tenter par ce choix l'armée de Germanie. A Virginius il donna pour collègue Poppéus Vopiscus, sous prétexte d'honorer une ancienne amitié : beaucoup pensèrent que son vrai motif était de flatter les Viennois. Les autres consulats demeurèrent à ceux qu'avaient désignés Néron ou Galba : aux deux Sabinus, Célius et Flavius, jusqu'au premier juillet, à Marius Celsus et Arrius Antoninus, jusqu'au premier septembre. La victoire même de Vitellius ne changea rien à cet ordre. Othon décora d'un nouveau lustre des vieillards blanchis dans les honneurs, en les faisant augures ou pontifes; et de jeunes nobles à peine revenus de l'exil rentrèrent, pour consolation de leur disgrâce, dans les sacerdoces d'un aïeul ou d'un père. La dignité sénatoriale fut rendue à Cadius Rufus, à Pédius Blésus, à Sévinus Pomtinus, condamnés sous Claude et Néron comme concussionnaires. On voulut bien en leur pardonnant changer pour eux le nom des choses; et ce qui avait été rapine s'appela lèse-majesté, mot odieux en haine duquel on laissait périr ainsi les meilleures lois.

LXXVIII. Ses grâces intéressées s'étendirent sur des villes même et sur des provinces. Les colonies d'Hispalis et d'Émérita[2] furent accrues de nouvelles familles; il donna le droit de cité romaine à toute la nation des Lingons, et fit présent à la province Bétique du pays des Maures. Il accorda de nouveaux priviléges à la Cappadoce, de nouveaux à l'Afrique; concessions faites pour éblouir plutôt que pour durer. Au milieu de ces actes, excusés par les nécessités présentes et la difficulté des conjonctures, trouvant encore des pensées pour de vaines amours, il fit relever par décret du sénat les statues de

1. Pour l'intelligence de tout ce passage, il faut se souvenir que les empereurs, afin d'affaiblir l'autorité des consuls et de multiplier leurs propres créatures, avaient fait, pour ainsi dire, du consulat plusieurs parts, et nommaient par an jusqu'à douze titulaires de cette dignité, dont ils se réservaient le pouvoir à eux seuls. Sous Commode on vit même vingt-cinq consuls en une seule année. On datait par le nom de ceux qui entraient en charge le 1er janvier, et ils se nommaient *consules ordinarii;* les autres étaient appelés *suffecti.*

2. Séville, dans l'Andalousie, et Mérida dans l'Estramadure.

Poppée. On crut qu'il avait songé à rendre aussi des honneurs à la mémoire de Néron, dans la vue de s'attacher la multitude. Il est certain que quelques-uns exposèrent en public les images de ce prince : même dans certains jours, le peuple et le soldat, croyant donner au nouvel empereur plus de noblesse et de lustre, le saluèrent des noms réunis de Néron Othon. Il ne s'expliqua point sur ce titre, n'osant le refuser ou rougissant de l'accepter.

LXXIX. Les esprits tournés à la guerre civile ne songeaient plus aux dangers du dehors. Enhardis par cette négligence, les Rhoxolans, nation sarmate, après avoir massacré l'hiver précédent deux cohortes romaines, s'étaient jetés pleins d'espérance sur la Mésie, au nombre de neuf mille cavaliers tous animés d'une audace que doublait le succès, et plus occupés de butin que de combats. Pendant qu'ils erraient sans prévoyance, la troisième légion, soutenue des auxiliaires, les assaillit tout à coup. Du côté des Romains, tout était disposé pour l'action; les Sarmates, dispersés par l'ardeur de piller ou surchargés de bagages, et ne pouvant tirer parti de la vitesse de leurs chevaux dans des chemins glissants, se laissaient égorger comme des hommes enchaînés : car c'est une chose étrange à quel point tout le courage des Sarmates semble être hors d'eux-mêmes. Rien de si lâche pour combattre à pied ; quand leurs bandes arrivent à cheval, il est peu de troupes en bataille capables de résister. C'était un jour de pluie et de dégel : ni les piques, ni ces longs sabres qu'ils tiennent à deux mains, ne pouvaient leur servir, à cause des faux pas de leurs chevaux et du poids de leurs cataphractes. C'est une armure que portent les chefs et la noblesse : des lames de fer ou des bandes du cuir le plus dur en forment le tissu; mais, impénétrable aux coups, elle ôte au guerrier abattu par le choc des ennemis la facilité de se relever; ajoutons la neige molle et profonde où ils s'engloutissaient. Le soldat romain, vêtu d'une cuirasse plus souple, envoyait son javelot ou chargeait avec la lance; et, tirant au besoin sa courte épée, il en perçait le Sarmate découvert; car ce peuple ne connaît pas l'usage du bouclier. Enfin le peu qui échappèrent du combat se cachèrent dans des marais, où la rigueur du froid et les suites de leurs blessures les firent tous périr. Quand cette nouvelle fut connue à Rome, M. Aponius, gouverneur de Mésie, fut récompensé par une statue triomphale; Fulvius Aurélius, Julianus Titius et Numisius Lupus, commandants de légions, reçurent les ornements

consulaires. Othon se réjouissait, et, s'attribuant l'honneur de ce succès, il se faisait gloire d'être aussi un prince heureux à la guerre, et d'avoir par ses généraux et par ses armées agrandi la république.

LXXX. Cependant une circonstance indifférente fit naître, du côté dont on se défiait le moins, une sédition qui pensa tourner à la ruine de Rome. Othon avait ordonné qu'on amenât d'Ostie la dix-septième cohorte, et le soin de l'armer était remis à Varius Crispinus, l'un des tribuns du prétoire. Celui-ci, croyant exécuter plus paisiblement ses ordres pendant que tout serait tranquille dans le camp, fit ouvrir l'arsenal et charger à l'entrée de la nuit les voitures de la cohorte. L'heure parut suspecte, le motif criminel, et un excès de précaution devint une cause de tumulte. La vue des armes tenta les courages échauffés par le vin. Le soldat éclate en murmures, et accuse de trahison les centurions et les tribuns : on armait, disaient-ils, les esclaves des sénateurs pour assassiner Othon. Et quelques-uns parlaient de la sorte sans y penser et troublés par l'ivresse; les méchants ne cherchaient qu'une occasion de pillage; la foule suivait son caractère, avide de tout ce qui est mouvement et nouveauté; quant aux gens sages, la nuit privait de leur bon exemple. Le tribun voulut résister aux séditieux; ils le massacrent avec les centurions les plus fermes, s'emparent des armes, montent à cheval, et courent l'épée nue à la main vers la ville et le palais.

LXXXI. Othon donnait un repas où se trouvaient beaucoup d'hommes et de femmes du premier rang. Les convives alarmés ne savent si cette furie de la soldatesque est l'ouvrage du hasard ou une ruse de l'empereur, s'il est plus dangereux de rester et d'être enveloppés ou de fuir et de se disperser. Tour à tour feignant la constance ou trahis par leur frayeur, ils cherchaient à lire sur le visage d'Othon; et, comme il arrive quand les âmes sont tournées à la défiance, Othon inspirait des craintes qu'il ressentait lui-même. Non moins effrayé du péril des sénateurs que du sien propre, il avait envoyé dès le premier moment les deux préfets du prétoire pour calmer la colère des soldats, et il fit sortir promptement les convives. Alors tout fuit en désordre : des magistrats, jetant les marques de leur dignité et se dérobant aux gens de leur suite, des vieillards, des femmes, erraient au milieu des ténèbres et gagnaient à la hâte des quartiers opposés. Peu rentrèrent dans leurs maisons; la plupart se sauvèrent chez leurs amis, ou

cherchèrent sous le toit du plus obscur de leurs clients une retraite inconnue.

LXXXII. La violence des soldats ne respecta pas même les portes du palais ; ils se précipitèrent dans la salle du festin en demandant à grands cris qu'on leur fît voir Othon. Le tribun Julius Martialis et Vitellius Saturninus, préfet d'une légion, furent blessés en essayant de les arrêter. De toutes parts les armes étincellent, les menaces retentissent, tantôt contre les centurions et les tribuns, tantôt contre le sénat tout entier. Une peur aveugle égarait les esprits ; et, comme ils ne pouvaient dire quelle victime exigeait leur colère, ils demandaient pleine licence contre tout le monde. Il fallut que le prince, oubliant la majesté de son rang, montât sur un lit de table, d'où, à force de larmes et de prières, il parvint avec peine à les contenir. Ils retournèrent au camp malgré eux, et n'y retournèrent pas innocents. Le lendemain, Rome offrit l'aspect d'une ville prise : les maisons étaient fermées, les rues désertes, le peuple consterné ; et les regards des soldats baissés vers la terre annonçaient plus de mécontentement que de repentir. Les préfets Proculus et Plotius parlèrent aux différents manipules, chacun avec la douceur ou la sévérité de son caractère. La conclusion de ces discours fut de compter à chaque soldat cinq mille sesterces [1]. Othon osa pour lors se hasarder dans leur camp : à son entrée, les centurions et les tribuns l'environnent, jettent à ses pieds les marques de leur grade et implorent comme une faveur le repos et la vie. Les soldats sentirent le reproche, et, avec tous les dehors de la soumission, ils demandèrent les premiers qu'on livrât au supplice les auteurs du désordre.

LXXXIII. Othon voyait la tranquillité détruite et les soldats partagés de sentiments : les uns demandaient un prompt remède à la licence ; le grand nombre, enclin aux séditions, aimait dans le pouvoir une ambitieuse faiblesse ; et rien n'était plus efficace que le trouble et le pillage pour entraîner cette multitude à la guerre civile. Un empire acquis par le crime ne pouvait d'ailleurs être maintenu par une réforme soudaine et un retour à l'antique sévérité. Toutefois, alarmé de la position critique de Rome et des périls du sénat, il tint enfin ce discours : « Je ne suis venu, braves compagnons, ni pour réchauffer dans vos cœurs l'amour de ma personne, ni pour

1. Ou 889 fr. 50 c. de notre monnaie.

allumer le courage dans vos âmes; ces deux sentiments sont portés chez vous à un glorieux excès : c'est de tempérer le feu de ce courage, de mettre des bornes à cette affection, que je viens vous prier. Le dernier tumulte n'est l'œuvre ni de la cupidité ni de la haine, deux causes qui ont poussé tant d'armées à la discorde. La mauvaise volonté ou la crainte des périls n'y eurent pas plus de part. C'est votre attachement excessif qui, avec plus d'ardeur que de réflexion, a excité cet orage; car souvent les plus nobles intentions, si la prudence ne les dirige, ont de funestes succès. Nous allons à la guerre : faudra-t-il que toutes les nouvelles soient lues publiquement, que tous les conseils se tiennent en présence de l'armée ? La conduite des affaires, le vol si rapide de l'occasion ne le permettent pas. Il est des choses que le soldat doit ignorer, comme il en est qu'il doit savoir. Oui, le respect des chefs et la rigueur de la discipline veulent que les centurions mêmes et les tribuns ne reçoivent souvent que des ordres. Si chacun peut s'enquérir des raisons de ce qu'on lui commande, la subordination périssant, l'autorité périt avec elle. Ira-t-on aussi, quand l'ennemi sera devant nous, courir aux armes au milieu de la nuit? Un ou deux misérables, égarés par l'ivresse (car je ne puis en soupçonner davantage d'une coupable frénésie), iront-ils tremper leurs mains dans le sang d'un tribun ou d'un centurion, forcer la tente de leur empereur ?

LXXXIV. « C'est pour moi, je le sais, que s'armèrent vos bras; mais ces courses tumultueuses, les ténèbres, la confusion, peuvent ouvrir au crime des chances contre moi. Si Vitellius et les satellites qui l'entourent pouvaient avec des imprécations nous inspirer au gré de leur haine, quel autre esprit nous souffleraient-ils que la discorde et la sédition? Combien ils voudraient voir le soldat désobéir au centurion, le centurion au tribun, afin que tous, cavaliers et fantassins confondus, courussent pêle-mêle à leur perte! C'est en exécutant, braves compagnons, plutôt qu'en discutant les ordres de ses chefs, qu'on réussit à la guerre; et l'armée la plus soumise avant le combat est aussi la plus courageuse au moment du danger. Les armes et la vaillance, voilà votre partage; laissez-moi le conseil et le soin de diriger votre ardeur. Peu furent coupables; deux seulement seront punis. Que le reste abolisse à jamais la mémoire d'une nuit déshonorante, et que nulle autre armée ne sache quelles paroles ont été proférées contre le sénat. Dévouer aux supplices un ordre qui est la tête

de l'empire, l'élite et l'honneur de toutes les provinces, non, c'est ce que n'oseraient pas même ces Germains que Vitellius soulève aujourd'hui contre nous. Et des enfants de l'Italie, une jeunesse vraiment romaine, demanderaient le sang et le massacre de ce corps glorieux dont la splendeur, illustrant notre cause, fait honte à l'obscure abjection du parti de Vitellius! Ce rebelle a surpris quelques nations, il a une apparence d'armée; mais le sénat est avec nous, et par cela même la république est de ce côté, de l'autre ses ennemis. Pensez-vous que cette reine des cités consiste dans un assemblage de toits et de maisons, dans un amas de pierres? Ces ouvrages muets et inanimés périssent chaque jour, et chaque jour on les relève. L'éternité de l'empire, la paix de l'univers, mon salut et le vôtre, dépendent de la conservation du sénat. Institué sous les auspices des dieux par le père et le fondateur de Rome, il a duré florissant et immortel depuis les rois jusqu'aux Césars : transmettons-le à nos descendants tel que nous l'avons reçu de nos ancêtres. Car, si c'est de vos rangs que sortent les sénateurs, c'est du sénat que sortent les princes. »

LXXXV. Ce discours d'une autorité douce et réprimante à la fois, cette modération qui borna les sévérités au châtiment de deux coupables, furent reçus avec faveur, et calmèrent pour le moment des esprits que l'on ne pouvait contraindre. Rome cependant n'était pas redevenue tranquille : le bruit des armes en bannissait le repos, et l'on voyait partout l'image de la guerre. Les soldats réunis n'excitaient plus de tumulte public ; mais épars et déguisés, ils pénétraient dans les maisons, affectant un intérêt perfide pour ceux que leur noblesse, leur opulence, ou quelque éclatante distinction, avait exposés aux discours de la malignité. On crut même que des soldats de Vitellius s'étaient glissés dans Rome pour étudier l'esprit des différents partis. Aussi tout était plein de défiances, et le foyer domestique était à peine un asile contre la crainte. Mais c'est en public que la terreur était à son comble. A chaque nouvelle qu'apportait la renommée, on composait son esprit et son visage, de peur de laisser voir ou trop d'inquiétude si elle était fâcheuse, ou trop peu de joie si elle était bonne. Surtout dans les assemblées du sénat, rien de plus difficile que de ménager tellement sa conduite que le silence ne parût pas hostile et la liberté séditieuse. Quant à la flatterie, Othon, naguère homme privé et flatteur lui-même, en connaissait le mensonge. On retournait donc ses pensées, on les tourmentait de mille manières

pour appeler Vitellius ennemi et parricide. Les plus prudents se bornaient à des invectives communes : quelques-uns hasardaient d'injurieuses vérités, mais parmi les clameurs de cent voix confuses, ou avec une volubilité bruyante qui couvrait leurs propres paroles.

LXXXVI. Des prodiges dont les récits venaient de sources diverses, redoublaient encore les alarmes. Dans le vestibule du Capitole, la Victoire laissa échapper, dit-on, les rênes de son char. Un fantôme d'une taille plus qu'humaine sortit tout à coup du sanctuaire de Junon[1] ; la statue de Jules César placée dans l'île du Tibre se trouva tournée, par un temps calme et serein, d'occident en orient ; un bœuf parla dans l'Étrurie ; plusieurs animaux engendrèrent des monstres. J'omets beaucoup d'autres merveilles, observées en pleine paix dans les siècles grossiers, et dont on n'entend parler maintenant que dans les temps d'alarmes. Mais un phénomène plus terrible et qui, à la peur de l'avenir, ajoutait le mal présent, fut le subit débordement du Tibre. Le fleuve accru sans mesure rompit le pont Sublicius, et, arrêté par cette masse de débris, il franchit ses rives et inonda non-seulement les parties basses de la ville, mais les quartiers où l'on redoutait le moins un pareil fléau. Beaucoup de malheureux furent surpris dans les rues et entraînés ; plus encore furent submergés dans leurs boutiques ou dans leurs lits. La famine se répandit parmi le peuple, causée par le défaut de commerce et la disette des vivres. Des maisons, dont le séjour des eaux avait ruiné les fondements, tombèrent quand le fleuve se retira. Dès que le péril eut cessé de préoccuper les esprits, on remarqua que, dans un moment où Othon se préparait à la guerre, le champ de Mars et la voie Flaminia, qui étaient son chemin pour entrer en campagne, lui avaient été fermés ; et cet effet d'une cause fortuite ou naturelle parut un prodige, avant-coureur des revers qui le menaçaient.

LXXXVII. Après avoir purifié la ville et délibéré sur la conduite de la guerre, Othon, voyant les Alpes Pennines et Cottiennes, et les autres passages d'Italie en Gaule, fermés par les troupes de Vitellius, résolut d'attaquer la province narbonnaise. Il avait une bonne flotte, et il s'était assuré de sa fidélité en tirant des prisons où la cruauté de Galba les avait retenus les

1. Le temple du Capitole était divisé en trois nefs, consacrées l'une à Jupiter, l'autre à Junon, la troisième à Minerve.

soldats de marine échappés au massacre du pont Milvius, et en formant avec ces débris le cadre d'une légion. En même temps, il avait donné aux autres l'espoir de parvenir comme eux à un service plus honoré. Avec les troupes navales, il embarqua les cohortes urbaines et un grand nombre de prétoriens qui devaient être le nerf et la force de l'armée, les conseillers et les surveillants des généraux mêmes. La conduite de l'expédition fut confiée aux primipilaires Antonius Novellus et Suédius Clémens, et au tribun Émilius Pacensis, destitué par Galba, rétabli par Othon. L'affranchi Oscus conserva l'intendance de la flotte, avec une inspection secrète sur des hommes plus honorables que lui. Quant à l'armée de terre, Suétonius Paullinus, Marius Celsus et Annius Gallus furent désignés pour la commander. Mais l'homme de confiance était Licinius Proculus, préfet du prétoire. A Rome officier vigilant, à la guerre chef sans expérience, Proculus accusait tour à tour le crédit de Suétonius, la vigueur de Celsus, la maturité de Gallus, et, en faisant un crime à chacun de ses avantages, il obtenait le facile triomphe de la méchanceté adroite sur la vertu modeste.

LXXXVIII. En ce même temps, Cornélius Dollabella fut confiné dans la colonie d'Aquinum[1] et soumis à une surveillance qui n'était ni étroite ni déguisée. On ne trouvait aucun reproche à lui faire; mais l'ancienneté de son nom et sa parenté avec Galba le désignaient aux soupçons. Othon donna ordre à beaucoup de magistrats, à une grande partie des consulaires, de se tenir prêts à le suivre, non pour partager les périls ou les soins de la guerre, mais sous le seul prétexte de l'accompagner. De ce nombre était L. Vitellius : Othon fut le même pour lui que pour les autres, sans le traiter comme le frère ni d'un empereur ni d'un ennemi. Cependant les alarmes redoublèrent dans Rome : nul ordre qui fût à l'abri de la crainte ou du péril. Les premiers du sénat étaient affaiblis par l'âge et engourdis par une longue paix ; la noblesse avait désappris la guerre au sein de l'oisiveté; les chevaliers ne l'avaient jamais sue; chacun s'efforçait de cacher et de renfermer sa frayeur, et leurs efforts ne faisaient que la trahir. Ce n'est pas qu'on n'en vît au contraire, qui, par une folle vanité, achetaient de belles armes et de superbes chevaux, ou composaient leur équipage de guerre de tout l'attirail d'une table somptueuse et

1. Aquino, dans la terre de Labour, au royaume de Naples.

d'un luxe corrupteur. Les sages songeaient au repos et à la république; les esprits légers et imprévoyants s'enivraient de vaines espérances; une foule de gens, ruinés pendant la paix, se réjouissaient du désordre et trouvaient leur sûreté parmi les hasards.

LXXXIX. Du reste la multitude et la partie du peuple étrangère aux soucis trop relevés de la politique, commençait à ressentir les maux de la guerre. Les besoins de l'armée absorbaient tout l'argent; le prix des vivres était augmenté : deux fléaux que la révolte de Vindex n'avait pas fait éprouver au même point. Car alors Rome demeura tranquille, et la querelle, engagée aux extrémités d'une province entre les légions et les Gaules, semblait une guerre étrangère. En effet, depuis que l'empereur Auguste eut affermi le pouvoir des Césars, le peuple romain n'avait livré que des combats lointains, sujets pour un seul d'inquiétude et de gloire : sous Tibère et sous Caïus, on ne craignit que les malheurs de la paix. L'entreprise de Scribonianus contre Claude était réprimée avant qu'on en sût la nouvelle[1]. De simples messages, des bruits populaires, plutôt que les armes, renversèrent Néron. Mais ici les légions, les flottes, et, ce qui était presque sans exemple, les cohortes du prétoire et de la ville menées aux batailles, l'Orient et l'Occident apparaissant en seconde ligne avec toutes leurs forces, offraient, si l'on eût combattu sous d'autres chefs, la matière d'une longue guerre. Lorsque Othon voulut partir, quelques-uns lui opposèrent un scrupule religieux : les anciles n'étaient pas encore replacés dans le sanctuaire[2]. Il rejeta tous les délais, comme ayant déjà causé la perte de Néron. Cécina d'ailleurs, arrivé en deçà des Alpes, l'aiguillonnait puissamment.

XC. La veille des ides de mars, après avoir recommandé la république au sénat, il abandonna aux citoyens rappelés de l'exil ce qui n'était pas encore entré dans l'épargne sur les biens repris aux donataires de Néron : présent des plus justes

1. Furius Camillus Scribonianus, commandant en Dalmatie, se révolta contre Claude, l'an de Rome 793. Au bout de cinq jours, ses soldats se repentirent et il fut tué dans la petite île d'Issa, où il s'était enfui.

2. Les anciles ou boucliers sacrés, à la conservation desquels une tradition superstitieuse attachait le salut de l'empire, se gardaient dans le temple de Mars. On les en tirait au commencement du mois qui porte le nom de ce dieu : les prêtres saliens les promenaient dans les fêtes qu'on célébrait en son honneur et qui duraient trente jours; ensuite on les enfermait de nouveau.

et en apparence des plus magnifiques, mais stérile en effet, tant on avait depuis longtemps pressé les restitutions. Ensuite il convoqua le peuple; et, après avoir exalté la majesté de Rome et le consentement du sénat et du peuple romain déclarés pour sa cause, il discourut avec ménagement du parti contraire, accusant l'ignorance plutôt que l'audace des légions ; du reste, sans nommer Vitellius, soit modération de sa part, soit que l'auteur de la harangue se fût interdit toute invective par crainte pour lui-même. Car si, en matière de guerre, Othon prenait conseil de Suétonius et de Celsus, il passait aussi pour emprunter les talents de Galérius Trachalus dans les affaires civiles. On crut même reconnaître sa manière pompeuse, retentissante, faite pour emplir l'oreille, qu'un fréquent exercice du barreau avait rendue célèbre. Les acclamations du peuple, inspirées par la flatterie, en eurent l'exagération et la fausseté. Le dictateur César et l'empereur Auguste n'auraient pas excité un plus bruyant concert d'applaudissements et de vœux. Et ce n'était ni crainte ni amour : une émulation de servitude éveillait, comme dans les troupes d'esclaves, toutes les bassesses privées; pour l'honneur public, on n'y songeait plus. Othon en partant confia le repos de la ville et les soins de l'empire à Titianus son frère.

LIVRE SECOND.

Ces événements se passent en quelques mois, an de Rome 822, de J. C. 69.

I. Déjà la fortune jetait dans une autre partie du monde les fondements d'une domination nouvelle qui, dans la variété de ses destins, fit la joie ou la terreur de Rome, le bonheur ou la perte des princes qui l'exercèrent [1]. Galba vivait encore lorsque Titus Vespasianus partit de Judée par l'ordre de son père. Le but avoué de son voyage était de féliciter le prince et de

1. Des trois princes que produisit la maison Flavienne, Vespasien et Titus rendirent la république heureuse et le furent eux-mêmes; Domitien régna en tyran et fut assassiné.

briguer les honneurs pour lesquels son âge était mûr. Mais le vulgaire avide de conjectures le disait appelé par une illustre adoption. Ces bruits avaient leur source dans la vieillesse d'un empereur sans enfants, et dans l'empressement de la voix publique à nommer, pour un seul choix à faire, une foule de candidats. Tout concourait à désigner Titus, un génie au niveau de la plus haute fortune, les grâces du visage relevées par un certain air de grandeur, les exploits de Vespasien, des réponses prophétiques, et mille faits indifférents qui tiennent lieu d'oracles à la crédulité prévenue. Ce fut à Corinthe en Achaïe qu'il apprit avec certitude la mort de Galba. Quelques-uns même annonçaient comme indubitable le soulèvement de Vitellius et la guerre. Incertain de ce qu'il ferait, il assembla quelques amis et balança avec eux les conseils opposés : « S'il allait à Rome, on ne lui saurait nul gré d'un hommage apporté pour un autre, et lui-même deviendrait l'otage ou de Vitellius ou d'Othon. S'il retournait sur ses pas, il offensait infailliblement le vainqueur. Mais la victoire était encore indécise, et le père, en se déclarant pour un parti, porterait avec lui l'excuse de son fils. Que si Vespasien prenait l'empire pour lui-même, une offense n'était rien quand on songeait à la guerre. »

II. Dans ce combat de crainte et d'espérance, l'espérance l'emporta. Plusieurs attribuèrent son retour en Orient à un désir extrême de revoir Bérénice. Il est certain que son jeune cœur n'était pas insensible aux attraits de cette reine ; mais sa passion ne le détournait pas de soins plus importants. Il permit à sa jeunesse les amusements de la volupté, plus retenu pendant son règne que sous celui de son père. Titus côtoya donc la Grèce et l'Asie, et, laissant à gauche la mer qui en baigne les rivages, il cingla par des routes plus hardies de l'île de Rhodes vers celle de Chypre, et de là en Syrie. A Chypre il fut curieux de visiter le temple de la Vénus de Paphos, célèbre par le concours des indigènes et des étrangers. Je ferai sur l'origine de ce culte, l'établissement du temple, la forme de la déesse, qui n'est nulle part ainsi représentée, une courte digression.

III. Le fondateur du temple fut, suivant la tradition la plus ancienne, le roi Aérias ; nom que quelques-uns prétendent au contraire être celui de la déesse. Une opinion plus moderne est que le temple fut consacré par Cinyras, au lieu même où aborda Vénus après que la mer l'eut conçue. On ajoute que la science des aruspices et les secrets de cet art y vinrent du dehors,

apportés par le Cilicien Tamiras, et qu'il fut réglé que les descendants de ces deux familles présideraient de concert à tous les soins du culte. Bientôt, pour qu'il ne manquât à la maison royale aucune prééminence sur une race étrangère, les nouveaux venus renoncèrent à la science qu'ils avaient apportée, et le prêtre que l'on consulte est toujours un descendant de Cinyras. Toute victime est reçue, pourvue qu'elle soit mâle. C'est aux entrailles des chevreaux qu'on a le plus de confiance. Il est défendu d'ensanglanter les autels; des prières et un feu pur sont tout ce qu'on y offre, et, quoiqu'en plein air, jamais la pluie ne les a mouillés. La déesse n'est point représentée sous la figure humaine; c'est un bloc circulaire qui, s'élevant en cône, diminue graduellement de la base au sommet. La raison de cette forme est ignorée.

IV. Après avoir contemplé la richesse du temple, les offrandes des rois, et toutes ces antiquités que la vanité des Grecs fait remonter à des époques inconnues, Titus consulta d'abord sur sa navigation. Quand il eut appris que la route s'ouvrait devant lui et que la mer était propice, il sacrifia un grand nombre de victimes, et fit sur lui-même des questions enveloppées. Sostrate (c'était le nom du prêtre), voyant un accord parfait des signes les plus heureux, et sûr que la déesse avait pour agréable cette haute consultation, répond en peu de mots et dans le style ordinaire, puis il demande un entretien secret et déroule le tableau de l'avenir. Titus, plein d'un courage nouveau, rejoignit son père, et, dans un moment où l'esprit des armées et des provinces étaient en suspens, il jeta dans la balance des affaires tout le poids de sa propre confiance. Vespasien avait amené à son terme la guerre de Judée; il ne restait plus qu'à forcer Jérusalem, rude et pénible entreprise, à cause de sa situation escarpée et de son fanatisme opiniâtre; car d'ailleurs les assiégés n'avaient plus contre le fer et la faim que de faibles ressources. J'ai déjà dit que Vespasien avait trois légions, aguerries par les combats. Mucien en commandait quatre et ne faisait pas la guerre; mais l'émulation et la gloire de l'armée voisine les avaient sauvées de la mollesse, et autant les soldats de Vespasien s'étaient endurcis parmi les dangers et les travaux, autant les autres avaient acquis de cette vigueur que nourrit le repos et que les fatigues n'avaient pas émoussée. Les deux généraux avaient chacun de leur côté des auxiliaires, infanterie et cavalerie, des flottes, des rois, et à des titres divers un nom également célèbre.

V. Vespasien était un guerrier infatigable, toujours le premier dans les marches, choisissant lui-même les campements, opposant nuit et jour à l'ennemi ou sa prudence ou son bras, content de la plus vile nourriture, et dans ses vêtements et son extérieur se distinguant à peine du simple légionnaire, enfin, à l'avarice près, comparable aux capitaines de l'ancienne république. Mucien faisait voir des mœurs tout opposées. Un air de grandeur et d'opulence, un faste au-dessus de la condition privée, rehaussaient l'éclat de son rang. Plus adroit dans son langage, il excellait à disposer les ressorts et à préparer le succès des affaires civiles. Otez à chacun d'eux ses vices, et réunissez leurs vertus, de cet heureux mélange sortirait un prince accompli. Gouverneurs l'un de Syrie, l'autre de Judée, et divisés par la jalousie, effet de ce voisinage politique, ils se rapprochèrent à la mort de Néron et concertèrent leurs démarches. Ce fut d'abord par l'entremise de quelques amis; ensuite Titus, le principal lien de leur foi mutuelle, fit céder à l'intérêt commun de fâcheuses rivalités: esprit conciliateur que la nature et l'art avaient doué de séductions irrésistibles pour Mucien lui-même; quant aux tribuns, aux centurions, aux soldats, il attirait diversement les différents caractères: régularité, licence, vertus, plaisirs, tout en lui concourait à gagner les cœurs.

VI. Avant le retour de Titus, les deux armées avaient prêté serment d'obéissance à Othon. De pareils ordres arrivent toujours avec rapidité, et les apprêts d'une guerre civile entraînent des lenteurs. C'était la première dont l'Orient longtemps soumis et paisible méditât le dessein. Jusqu'alors les plus formidables chocs de Romains contre Romains avaient commencé en Italie ou en Gaule avec les forces de l'Occident. Pompée, Cassius, Brutus et Antoine, que la guerre suivit au delà des mers, y eurent tous une fin malheureuse. La Syrie et la Judée connaissaient plus le nom des Césars que leur personne. Nul mouvement séditieux parmi les légions; pour toute guerre, des menaces contre les Parthes, suivies de succès partagés; dans les derniers troubles, une paix profonde, quoique tout le reste s'émût, et sous Galba, une invariable fidélité. Mais quand on sut que Vitellius et Othon recouraient à des armes sacriléges pour s'arracher l'empire, le soldat frémit à l'idée de voir en d'autres mains les profits de la domination, et de n'avoir pour sa part que l'esclavage à subir, et il commença dès ce moment à compter ses forces. Sept légions

s'offraient d'abord, et avec elles les nombreuses milices de Judée et de Syrie ; immédiatement après venait l'Égypte avec deux légions; d'un autre côté la Cappadoce, le Pont et tous les camps dont l'Arménie est bordée ; ensuite l'Asie et les provinces voisines, où les hommes ne manquaient pas et l'argent abondait : puis tout ce que la mer enferme d'îles ; enfin la mer elle-même, qui éloignait la guerre et en secondait les préparatifs.

VII. Cette disposition des soldats n'était pas ignorée des chefs; mais on trouva bon d'attendre l'issue de la guerre que d'autres se faisaient. « Jamais entre vainqueurs ou vaincus l'union ne pouvait être solide, et peu importait qui de Vitellius ou d'Othon la fortune ferait survivre ; la prospérité enivrait les plus grands capitaines ; et ceux-ci n'avaient pour qualités qu'esprit de discorde, lâcheté, débauche; grâce à leurs vices, ils périraient l'un par la guerre, l'autre par la victoire. » Vespasien et Mucien remirent donc à une occasion favorable la prise d'armes qu'ils résolurent alors et que depuis longtemps leurs amis concertaient, les plus gens de bien par amour de la république, beaucoup par l'attrait du butin, d'autres à cause du dérangement de leurs affaires; car, bons et méchants, pour des motifs différents mais d'une ardeur égale, désiraient tous la guerre.

VIII. Vers la même époque, la Grèce et l'Asie furent épouvantées de la fausse nouvelle que Néron allait arriver [1]. Les récits contradictoires qu'on faisait de sa mort avaient donné lieu au mensonge et à la crédulité de le supposer vivant. Il s'éleva plusieurs imposteurs dont je raconterai dans le cours de cet ouvrage les tentatives et la catastrophes. Celui-ci était un esclave du Pont, ou selon d'autres un affranchi d'Italie, habile à chanter et à jouer de la lyre, talent qui, joint à la ressemblance des traits, favorisait le succès de sa fraude. Il prend avec lui des déserteurs errants et sans ressource, qu'il avait séduits par de magnifiques promesses, et se met en mer. Poussé par la tempête dans l'île de Cythnos [2], il y trouva quelques soldats

1. L'histoire parle de trois faux Nérons. Celui-ci est le premier. Le second, suivant Zonaras, parut sous Titus, vers l'an 80 de J. C., et fut appuyé quelque temps par un Artaban, roi des Parthes. Cet homme était né en Asie et se nommait Térentius Maximus. Enfin le troisième, selon Suétone (*Néron*, chap. LVII), trouva aussi de l'appui chez les Parthes, vingt ans après la mort de Néron, c'est-à-dire l'an 88 de J. C.

2. Cythnos, une des Cyclades, entre Sériphe et Céos, non loin du cap Sunium. On l'appelle aujourd'hui Thermia.

d'Orient qui venaient en congé; il les enrôle, ou, à leur refus, les fait tuer. Il dépouille même les négociants et arme leurs esclaves les plus robustes. Le centurion Sisenna, au nom de l'armée de Syrie, portait aux prétoriens les mains jointes, symbole de concorde : le fourbe essaya sur lui toutes les séductions, jusqu'à ce que Sisenna, quittant secrètement l'île, se fût hâté de fuir dans la crainte qu'on n'en vînt à la force. De là une vaste terreur, accrue par le grand nombre d'esprits mécontents et avides de nouveauté qui se réveillèrent au bruit d'un nom si fameux.

IX. L'imposture s'accréditait chaque jour, quand le hasard en dissipa le prestige. Calpurnius Asprénas avait été nommé par Galba gouverneur de Galatie et de Pamphylie. Deux trirèmes, détachées de la flotte de Misène pour lui servir d'escorte, arrivèrent avec lui à Cythnos. On ne manqua pas d'appeler les triérarques auprès du prétendu Néron. Celui-ci, avec une douleur affectée, les conjure, par la foi anciennement jurée à leur empereur, de le conduire en Syrie ou en Égypte. Les triérarques, ébranlés ou feignant de l'être, promirent de parler aux soldats et de revenir après avoir disposé les esprits; mais ils rendirent un compte fidèle de tout à Asprénas. Sur l'exhortation de ce chef, le vaisseau fut forcé, et l'aventurier mis à mort sans qu'on s'informât de son nom. Son corps, où les yeux, la chevelure, la férocité du visage, étaient surtout remarquables, fut porté en Asie, puis à Rome.

X. Dans une ville en proie à la discorde, et où le changement réitéré de prince avait rendu la limite indécise entre la licence et la liberté, les moindres affaires excitaient de grandes agitations. Vibius Crispus, auquel sa fortune, son crédit, ses talents, avaient acquis plus de renommée que d'estime, appelait Annius Faustus, chevalier romain, qui sous Néron faisait le métier de délateur, à se justifier devant le sénat. Car, par un décret rendu sous le règne de Galba, cet ordre avait autorisé les poursuites contre les accusateurs. Ce sénatus-consulte, respecté ou méconnu selon que l'accusé était faible ou puissant, subsistait malgré ces vicissitudes. A la terreur de la loi Crispus ajoutait tout le poids de son crédit, pour accabler le délateur de son frère. Entraînée par lui, une grande partie du sénat demandait que, sans être défendu ni entendu, Faustus fût livré à la mort. Auprès de quelques autres, rien au contraire ne servait mieux l'accusé que le pouvoir exécutif de l'accusateur. Ils pensaient qu'il fallait « lui donner du temps, produire

les griefs, et, tout odieux et coupable qu'il était, l'entendre cependant par respect pour l'usage. » Ils l'emportèrent d'abord, et le jugement fut remis à quelques jours plus tard. Faustus fut condamné, mais non avec cet assentiment de l'opinion publique que méritaient ses crimes. On se souvenait que Crispus avait comme lui fait trafic d'accusation, et, sans blâmer la vengeance, on haïssait le vengeur.

XI. Cependant la guerre eut pour Othon de favorables débuts, et les armées de Dalmatie et de Pannonie s'ébranlèrent à son commandement. Les légions étaient au nombre de quatre, sur lesquelles deux mille hommes partirent en avant : elles-mêmes suivaient à de médiocres intervalles. C'étaient la septième, levée par Galba, et trois vieux corps, la onzième, la treizième et la quatorzième, celle-ci fameuse entre les autres pour avoir réprimé le soulèvement de la Bretagne. Néron avait encore rehaussé la gloire de cette légion, en l'appelant de préférence à son secours. De là vient qu'elle lui resta longtemps fidèle et embrassa avec chaleur le parti d'Othon. Mais si l'armée était forte et aguerrie, sa confiance en elle-même rendait sa marche plus lente ; le gros de chaque légion était précédé de ses cohortes auxiliaires et de sa cavalerie. Les forces parties de Rome n'étaient pas non plus à mépriser. Elles se composaient de cinq cohortes prétoriennes, des vexillaires de la cavalerie[1] avec la première légion, enfin de deux mille gladiateurs; secours humiliant, mais que, dans les guerres civiles, des chefs sévères sur l'honneur n'avaient pas dédaigné. Ces troupes furent mises sous les ordres d'Annius Gallus et de Vestricius Spurinna, et envoyées en avant pour occuper les rives du Pô ; car les premiers plans étaient déconcertés par l'arrivée en deçà des Alpes de Cécina, qu'on avait cru pouvoir arrêter dans les Gaules. Othon partit ensuite, accompagné de l'élite des spéculateurs, avec le reste des cohortes prétoriennes, les vétérans du prétoire, et un très-grand nombre de soldats de marine. Et sa marche ne fut point celle d'un nonchalant ni d'un voluptueux: vêtu d'une cuirasse de fer, à pied devant les enseignes, son extérieur poudreux et négligé faisait mentir sa renommée.

XII. La fortune souriait à ses entreprises, et sa flotte, après avoir pris possession de la plus grande partie de l'Italie, avait pénétré jusqu'aux Alpes maritimes. Suédius Clémens, Anto-

1. Les vexillaires, ou escadrons détachés, de la cavalerie prétorienne.

nius Novellus, Émilius Pacensis, étaient chargés de reconnaître ce pays et d'attaquer la Gaule narbonnaise. Mais Pacensis avait été mis aux fers par les soldats mutinés ; Novellus était sans pouvoir ; Clémens pliait pour commander, énervant la discipline, et pourtant avide de combats. Ce n'était pas en Italie, au sein de la terre natale, qu'ils semblaient aborder ; on eût dit qu'ils attaquaient des rivages étrangers et des villes ennemies, brûlant, ravageant, pillant, avec un succès d'autant plus affreux que nulle part on n'était en garde contre le péril. Les campagnes étaient pleines de richesses, les maisons ouvertes ; les propriétaires, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, accouraient au-devant des troupes avec la sécurité de la paix, et les horreurs de la guerre les enveloppaient tout à coup. Le procurateur Marius Maturus gouvernait alors la province des Alpes maritimes. Il appelle aux armes la nation, dont la jeunesse ne laissait pas d'être nombreuse, et se met en devoir de chasser les Othoniens de sa frontière. Mais au premier choc les montagnards furent battus et dispersés, comme devaient l'être des hommes rassemblés au hasard, qui ne connaissaient ni campement ni chef, qui n'attachaient ni honneur à la victoire ni honte à la fuite.

XIII. Irritée par ce combat, la fureur des Othoniens se tourna contre le municipe d'Intémélium[1]. La victoire avait été sans dépouilles, avec des paysans pauvres et grossièrement armés ; des prisonniers, on n'en pouvait faire parmi des hommes si agiles et si au fait du pays : la cupidité se satisfit par le désastre d'une ville innocente. Le beau trait d'une Ligurienne accrut encore l'odieux de cette vengeance. Cette femme dérobait son fils aux recherches, et les soldats, s'imaginant qu'avec lui elle recélait de l'argent, la torturèrent pour qu'elle déclarât où elle cachait son enfant. « Là, » répondit-elle en montrant son ventre : parole courageuse que ni la terreur ni la mort ne purent jamais lui faire démentir.

XIV. Des courriers arrivés en toute hâte annoncèrent à Valens que la flotte d'Othon menaçait la province de Narbonne, qui avait reconnu Vitellius. En même temps des députés des colonies imploraient du secours. Il leur envoya le préfet Julius Classicus avec deux cohortes de Tongres, quatre compagnies à cheval du même pays, et toute l'aile des Tré-

1. Aujourd'hui Vintimille, mot formé par apocope d'*Albintemelium*.

vires. Une partie de ces forces restèrent à Fréjus, de peur que, si toutes les troupes prenaient le chemin de terre, la flotte, voyant que la mer n'était pas gardée, ne tombât sur cette colonie. Douze compagnies de cavalerie et l'élite des cohortes allèrent chercher l'ennemi. On y ajouta une cohorte de Liguriens, depuis longtemps cantonnée dans le pays, et cinq cents Pannoniens qui n'étaient pas encore sous le drapeau. Le combat ne tarda pas à se livrer, et voici quelle en fut l'ordonnance. Les soldats de marine, entremêlés d'habitants du pays, s'élevaient par échelons sur les collines qui bordent la mer; les prétoriens garnissaient tout l'espace qui s'étend du rivage au pied de ces collines; enfin, de la mer où elle était rangée en bataille, la flotte semblait faire corps avec l'armée et présentait le long de la plage un front menaçant. Les Vitelliens, inférieurs en infanterie, et dont la cavalerie faisait la principale force, placèrent les Liguriens sur les hauteurs voisines, et rangèrent les cohortes en ordre serré derrière les troupes à cheval. Les cavaliers de Trêves s'offrirent à l'ennemi sans précaution, et furent reçus en face par les vieux prétoriens, tandis que sur leur flanc tombait une grêle de pierres lancées par les gens du pays, aussi bons que des soldats pour ce genre de combat, et qui, mêlés aux troupes régulières et animés par la victoire, montraient, braves ou lâches, une égale résolution. Les Vitelliens chancelaient : la flotte mit la terreur à son comble en se portant sur leurs derrières. Enfermée de toute part, l'armée entière eût péri, si l'obscurité de la nuit n'avait arrêté la poursuite des vainqueurs et couvert la fuite des vaincus.

XV. Les Vitelliens, quoique battus, ne restèrent pas en repos : ils appellent des secours et fondent sur l'ennemi, que le succès rendait imprévoyant. Les sentinelles furent égorgées, le camp forcé, l'alarme jetée sur la flotte; enfin, la frayeur se calmant peu à peu, l'armée surprise occupa une hauteur voisine, d'où elle s'élança bientôt sur les agresseurs. Le carnage fut horrible. Les préfets des cohortes de Tongres, après avoir longtemps soutenu leurs troupes ébranlées, périrent accablés de traits. Et ce ne fut pas pour les Othoniens une victoire non sanglante. Quelques-uns poursuivaient sans précaution : la cavalerie tourna bride et les enveloppa. Ensuite, comme si l'on eût fait une trêve pour se délivrer des alarmes soudaines que se donnaient l'une à l'autre la flotte et la cavalerie, les Vitelliens se replièrent sur Antibes, municipe de la Gaule narbon-

naise, les Othoniens sur Albingaunum [1], bien avant dans la Ligurie.

XVI. La renommée de la flotte victoriense retint dans le parti d'Othon la Corse, la Sardaigne et les autres îles de cette mer. Toutefois le procurateur Décimus Pacarius pensa bouleverser la Corse par une témérité qui, sans pouvoir jamais influer sur le succès d'une si grande guerre, aboutit à le perdre. Ennemi d'Othon, il voulut aider Vitellius des forces de son gouvernement; vaine assistance, quand même elle eût été effective. Il convoqua les principaux de l'île et leur exposa son dessein. Claudius Phirricus, qui commandait la station des galères, et Quinctius Certus, chevalier romain, ayant osé le combattre, il les fit tuer. Épouvantée de leur mort, l'assemblée prêta serment à Vitellius et fut suivie de la foule ignorante, qui cédait en aveugle à une peur étrangère. Mais, quand Pacarius eut commencé à faire des levées et à soumettre ces hommes presque sauvages aux pénibles exercices du soldat, alors, maudissant une fatigue inaccoutumée, ils songèrent à leur faiblesse : « C'était une île qu'ils habitaient; la Germanie était loin d'eux, avec la masse des légions ; et la flotte n'avait-elle pas pillé, ravagé les pays même que protégeaient les escadrons et les cohortes ? » Ces réflexions aliénèrent tout à coup les esprits. Cependant on n'eut pas recours à la force ouverte. On épia le moment d'une surprise, et, à l'heure où tout le monde était retiré de sa maison, Pacarius nu et sans défense fut tué dans le bain. Les amis de sa suite furent massacrés après lui. Les meurtriers portèrent eux-mêmes leurs têtes à Othon, comme les trophées d'une victoire. Du reste ni Othon ne les récompensa, ni Vitellius ne les punit : dans la confusion générale de toutes choses, des crimes plus grands les firent oublier.

XVII. La cavalerie Syllana, comme je l'ai déjà dit, avait ouvert à la guerre les barrières de l'Italie. Othon n'avait dans le pays aucun ami : ce n'est pas non plus que les habitants préférassent Vitellius; mais une longue paix les avait rompus à toute espèce de servitude, et ils se donnaient au premier occupant, sans s'inquiéter s'il était le plus digne. La plus florissante contrée de l'Italie, tout ce que le Pô d'un côté, les Alpes de l'autre, embrassent de villes et de campagnes, était occupé

1. Mot composé de *Albium Ingaunum*, comme *Albintemelium* d'*Albium Intemelium*. Ce nom subsiste dans celui d'Albenga.

par les armes de Vitellius; car les cohortes détachées par Cécina étaient aussi arrivées. Une cohorte de Pannoniens fut faite prisonnière à Crémone; cent cavaliers et mille soldats de marine furent enveloppés entre Plaisance et Ticinum[1]; et ces succès animèrent les Vitelliens au point que le fleuve ne pouvait déjà plus les arrêter. Un obstacle comme le Pô ne faisait même qu'irriter l'audace des Bataves et des troupes venues de l'autre rive du Rhin. Ils le passèrent brusquement vis-à-vis de Plaisance, enlevèrent quelques coureurs, et frappèrent les autres d'une telle épouvante qu'ils s'enfuirent en répandant la fausse nouvelle que toute l'armée de Cécina était derrière eux.

XVIII. Spurinna, qui occupait Plaisance, avait la certitude que Cécina n'était pas encore arrivé; bien résolu d'ailleurs, s'il s'approchait, à retenir le soldat dans les retranchements, et à ne pas hasarder trois cohortes prétoriennes et mille vexillaires avec une poignée d'hommes à cheval contre une armée entière de vieilles troupes. Mais les soldats, sans frein et sans expérience, enlèvent les enseignes et les drapeaux et courent en avant, présentant la pointe de leurs armes au général, qui s'efforce de les arrêter, et bravant centurions et tribuns. Ils criaient même à la trahison, et prétendaient qu'on avait appelé Cécina. Cette témérité qui n'était pas la sienne, Spurinna s'y prête enfin, d'abord malgré lui, ensuite en feignant de l'approuver, afin que ses conseils en eussent plus d'autorité, si la sédition devenait moins violente.

XIX. Quand on fut à la vue du Pô, la nuit approchant d'ailleurs, on jugea nécessaire de se retrancher. Ce travail, nouveau pour une milice accoutumée à l'oisiveté de Rome, abattit les courages. Les plus vieux soldats s'accusent de crédulité; ils peignent avec effroi le danger qu'on aurait couru si Cécina, déployant son armée dans ces vastes plaines, eût enveloppé un si petit nombre de cohortes. Déjà on parlait dans tout le camp un langage modeste; et les centurions et les tribuns, se mêlant aux entretiens, louaient la prudence du général, qui avait choisi une colonie forte et opulente pour boulevard et pour centre de la guerre. Enfin Spurinna lui-même, après leur avoir fait sentir leur faute, moins par reproches que par raison, laisse en arrière des éclaireurs et ramène à Plaisance le reste de sa troupe, moins turbulente alors et soumise au commandement. On répara les murailles; on y ajouta de nouvelles

1. Pavie, sur le Tésin, non loin de son embouchure dans le Pô.

fortifications; on exhaussa les tours; on prit soin de s'assurer des armes, et outre les armes, cet esprit d'obéissance et de subordination, qui manqua seul à ce parti où le courage ne manquait pas.

XX. Cécina, comme s'il eût laissé au delà des Alpes la licence et la cruauté, maintint dans sa marche en Italie une exacte discipline. Son costume déplut toutefois aux villes municipales et aux colonies. On regardait comme un signe d'orgueil qu'en parlant à des hommes revêtus de la toge il portât les braies gauloises et le sagum rayé. Sa femme Salonina, montant un superbe cheval et assise sur la pourpre, offensait aussi les regards. Ce luxe n'était injurieux à personne; mais l'homme est ainsi fait : il considère d'un œil d'envie les fortunes récentes; et on n'exige jamais plus de modestie dans l'élévation que de ceux qu'on a vus de niveau avec soi. Cécina ayant passé le Pô essaya, pour ébranler la foi des Othoniens, les négociations et les promesses, et fut attaqué par les mêmes armes. Après qu'on eut vainement échangé les offres spécieuses de paix et de concorde, il ne songea plus qu'à préparer contre Plaisance une attaque formidable. Il savait combien un premier succès influerait sur l'opinion pour tout le reste de la guerre.

XXI. Le premier jour les Vitelliens, pour une vieille armée, attaquèrent avec moins d'art que d'impétuosité. Ils s'approchèrent des murailles, à découvert et sans précaution, gorgés de nourriture et de vin. Pendant le combat, un très-bel amphithéâtre situé hors de la ville fut réduit en cendres. On ignore si ce furent les assiégeants ou les assiégés qui le brûlèrent en se lançant mutuellement des torches, des globes ardents, des traits enflammés. Le peuple, avec la malignité soupçonneuse des petites villes, s'imagina que des matières combustibles y avaient été portées secrètement par quelques habitants des colonies voisines, jaloux de ce que cet édifice était le plus vaste qu'il y eût en Italie. Quelle que soit la cause du désastre, tant qu'on en craignit de plus grands, on le trouva léger; la sécurité revenue, on le déplora comme la plus grande des calamités. Au reste, Cécina fut repoussé avec beaucoup de perte, et la nuit se passa en préparatifs. Les Vitelliens disposent des claies, des mantelets et d'autres abris pour se couvrir en sapant les murs ou en donnant l'assaut. Les Othoniens se munissent de pieux aiguisés et font d'énormes amas de pierres, de plomb, d'airain, pour rompre ou écraser les as-

saillants. La honte, la gloire, également senties des deux côtés, s'y expriment par des exhortations contraires. Ici c'est la force des légions et de l'armée de Germanie, là c'est l'honneur des gardiens de Rome et des cohortes prétoriennes qu'on exalte à l'envi. Les uns traitent leurs ennemis de lâches, corrompus dans l'oisiveté du cirque et du théâtre, les autres d'étrangers et de barbares. Les noms de Vitellius et d'Othon, célébrés ou maudits (et la matière était plus riche pour l'invective que pour l'éloge), achevaient d'enflammer les courages.

XXII. Le jour à peine levé, les remparts étaient couverts de défenseurs, la plaine resplendissait de l'éclat des armes et des guerriers. Les gros bataillons légionnaires, les pelotons épars des alliés, font voler au haut des murs les flèches et les pierres, attaquent de près les endroits négligés par l'ennemi ou dégradés par le temps. Les Othoniens, mieux placés pour balancer leurs javelines et assurer leurs coups, accablent d'en haut les cohortes des Germains qui, nus à la manière de leur pays, s'avançaient témérairement avec des chants sauvages et en agitant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes. Le légionnaire, à l'abri de ses claies et de ses toits mobiles, sape les murs, élève des terrasses, bat les portes. Les prétoriens les attendaient avec des quartiers de roc, dont les masses pesantes roulèrent sur eux à grand bruit. Une partie des assaillants périrent écrasés. Les autres, percés de traits, épuisés de sang ou déchirés de blessures, dans un désordre qui augmentait leurs pertes et encourageait l'ennemi à redoubler ses coups, firent une retraite fâcheuse pour la renommée de ce parti. Cécina, honteux d'une attaque si mal concertée, ne voulut point languir devant une ville qui se riait de son impuissance. Il repasse le Pô et prend sa route vers Crémone. A son départ, Turullius Cérialis vint se livrer à lui avec un grand nombre de soldats de marine, et Julius Briganticus avec quelques chevaux. Celui-ci, né chez les Bataves, commandait une aile de cavalerie. L'autre était un primipilaire, déjà connu de Cécina pour avoir servi dans le même grade à l'armée du Rhin.

XXIII. Assuré du chemin que prenait l'ennemi, Spurinna mande à Gallus la belle défense de Plaisance, ce qui s'est passé jusqu'alors, et le dernier mouvement de Cécina. Gallus amenait la première légion au secours de la ville, dans la crainte qu'avec si peu de cohortes elle ne pût soutenir un long siége ni résister aux forces de l'armée de Germanie.

Quand il sut que Cécina repoussé marchait vers Crémone, il contint non sans peine sa légion, que l'ardeur de combattre emportait jusqu'à la révolte, et prit position à Bédriac. C'est un bourg situé entre Vérone et Crémone, et que le sang romain a flétri déjà deux fois d'une funeste célébrité[1]. Pendant ces mêmes jours, Martius Macer eut, non loin de Crémone, une affaire avantageuse. Cet officier, brave et entreprenant, embarque les gladiadeurs et les jette brusquement sur l'autre rive du Pô. Les auxiliaires vitelliens prennent l'épouvante et s'enfuient à Crémone : ce qui résista fut taillé en pièces. Mais Macer arrêta l'impétuosité des vainqueurs, de peur que l'ennemi, renforcé de nouvelles troupes, ne fît changer la fortune. Sa prudence fut suspecte aux Othoniens, qui prêtaient de coupables motifs à toutes les actions de leurs chefs. Il n'était pas un misérable au cœur lâche, à la bouche insolente, qui n'imputât crime sur crime à Gallus, à Suétonius, à Celsus ; car ces deux derniers avaient aussi reçu des commandements. Les plus ardents à souffler la discorde et la sédition étaient les meurtriers de Galba. Livrés au délire du crime et de la terreur, ils semaient le désordre, tantôt par des cris de révolte, tantôt par des lettres secrètes à Othon. Et celui-ci, crédule pour le dernier des soldats, défiant avec les honnêtes gens, était sans cesse en alarmes : inquiet au milieu des succès, et soutenant mieux la mauvaise fortune que la bonne. Il appela de Rome son frère Titianus et lui remit la conduite de la guerre. Dans l'intervalle, l'armée eut sous les ordres de Suétonius et de Celsus de brillants avantages.

XXIV. Cécina se tourmentait de voir échouer toutes ses entreprises, et la réputation de son armée périr de jour en jour. Repoussé de Plaisance, battu dans ses auxiliaires, faible jusque dans les rencontres d'éclaireurs (combats plus fréquents que dignes d'être rapportés) il voyait approcher Valens avec la crainte que tout l'honneur de la guerre n'allât à ce nouveau chef. Il voulut promptement ressaisir sa gloire, et mit à ce projet plus d'ardeur que de prudence. A douze milles de Crémone est un lieu nommé les Castors. C'est là que, dans les bois qui dominent la route, il cache les plus intrépides de ses auxiliaires. La cavalerie eut ordre de se porter en avant, d'enga-

1. La première bataille de Bédriac est racontée dans la suite de ce livre. Vitellius y gagna l'empire; il le perdit à la seconde, qui sera décrite au livre suivant.

ger le combat et de fuir aussitôt, afin d'offrir une amorce à la témérité de l'ennemi, jusqu'à ce que l'embuscade se levât pour l'écraser. Ce plan fut découvert aux généraux d'Othon. Suétonius se chargea de guider l'infanterie, Celsus la cavalerie. Le détachement de la treizième légion, quatre cohortes auxiliaires, cinq cents chevaux, furent placés à la gauche; trois cohortes prétoriennes en ordre profond occupèrent la chaussée; à la droite marchait la première légion avec deux cohortes auxiliaires et cinq cents autres chevaux. Enfin mille cavaliers, tant auxiliaires que prétoriens, venaient en dernière ligne pour achever la victoire, ou rétablir au besoin le combat.

XXV. Avant que les deux armées fussent aux mains, la cavalerie Vitellienne tourna le dos. Prévenu du stratagème, Celsus retint l'impétuosité des siens. Bientôt l'infanterie sort inconsidérément de ses bois, et en poursuivant trop loin Celsus qui se retirait au petit pas, elle se jette elle-même dans une embuscade. Sur ses flancs elle trouvait les cohortes; les troupes légionnaires étaient en face; et la cavalerie, s'avançant rapidement à droite et à gauche, l'avait déjà tournée par derrière. Suétonius ne fit pas donner aussitôt ses gens de pied. Aimant à prendre son temps, et préférant une marche prudemment régulière aux plus belles chances de succès, il fit combler les fossés et découvrir la campagne afin de pouvoir y déployer ses lignes. Il était assez tôt, selon lui, pour commencer à vaincre, quand on s'était assuré de n'être pas vaincu. Ce délai permit aux Vitelliens de se réfugier dans des vignes dont les rameaux attachés d'un arbre à l'autre embarrassaient le terrain, et près desquelles était un petit bois. De là hasardant une nouvelle attaque, ils tuèrent les cavaliers prétoriens que leur courage exposa le plus. Le roi Épiphane[1] fut blessé en faisant pour Othon des prodiges de valeur.

XXVI. Alors l'infanterie othonienne se montra tout à coup. Elle écrase le gros des ennemis et met en fuite les troupes de réserve à mesure qu'elles arrivent. Car Cécina, au lieu de faire agir à la fois toutes ses cohortes, les avait appelées successivement, et cette faute mit le comble au désordre, les fuyards entraînant dans leur déroute ces corps séparés et qui nulle part ne se trouvaient en force. Elle excita même une sédition dans le camp : irrités qu'on ne les fît pas marcher en masse,

1. Épiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène.

les soldats mirent aux fers le préfet de camp Julius Gratus, l'accusant d'intelligence avec son frère qui était au service d'Othon; tandis que ce frère lui-même, Julius Fronto, tribun militaire, était arrêté sur les mêmes soupçons par les Othoniens. Au reste, dans ces bandes qui se croisaient pour fuir ou pour avancer, sur le champ de bataille, devant les retranchements, partout, l'épouvante fut si grande, au dire universel des deux partis, que Cécina pouvait être détruit avec toute son armée, si Suétonius n'eût pas sonné la retraite. Suétonius alléguait la fatigue et la marche qu'il eût fallu soutenir encore, et la crainte que le Vitellien, sortant frais et reposé de son camp, ne tombât sur une troupe harassée qui, en cas d'échec, n'avait aucun appui derrière elle. Approuvé du petit nombre, ce calcul du chef fut interprété en mal par la multitude.

XXVII. Ce mauvais succès ôta moins le courage aux Vitelliens qu'il ne leur inspira le respect du devoir; et ce ne fut pas seulement dans le camp de Cécina (qui rejetait toute la faute sur une soldatesque plus disposée à se révolter qu'à se battre), ce fut encore dans l'armée de Valens, arrivée dès lors à Ticinum, que le soldat, cessant de mépriser l'ennemi et jaloux de recouvrer son honneur, obéit désormais au général avec une docilité plus égale et plus respectueuse. Une sédition violente avait précédemment éclaté parmi ces troupes : j'en reprendrai le récit d'un peu plus haut, n'ayant pas voulu interrompre l'ordre des opérations de Cécina. Les cohortes bataves, qui s'étaient séparées de la quatorzième légion pendant la guerre de Vindex, et qui, allant en Bretagne et apprenant en route le mouvement de Vitellius, s'étaient jointes à Valens dans le pays des Lingons, faisaient voir un insolent orgueil. Elles parcouraient les tentes du légionnaire, se vantant d'avoir contenu la quatorzième légion, d'avoir enlevé à Néron l'Italie, de tenir en leurs mains le sort de la guerre. Cette jactance était injurieuse aux soldats et offensait le général. Les disputes et les querelles rompirent les liens de la discipline, et Valens finit par craindre que l'insolence n'amenât après soi la trahison.

XXVIII. Dans ces conjonctures, instruit que l'armée navale d'Othon avait repoussé les Trévires et les Tongres et menaçait la Gaule narbonnaise, il voulut tout à la fois et protéger les alliés, et diviser par une ruse militaire des cohortes turbulentes dont la réunion était trop redoutable. Il ordonne à une partie des Bataves d'aller au secours de la province. Au pre-

mier bruit de cet ordre, les auxiliaires s'affligent, les légions murmurent : « On leur ôtait l'appui des plus braves guerriers ; ces vieux soldats vainqueurs dans tant de guerres, on attendait que l'ennemi fût en présence pour les arracher du champ de bataille. Si une province était préférable à Rome et au salut de l'empire, pourquoi donc ne pas y mener toute l'armée ? mais si l'Italie seule offrait à la victoire de la solidité, des soutiens, une garantie, pourquoi couper à un corps ses membres les plus vigoureux ? »

XXIX. La violence de leurs plaintes était au comble, lorsque Valens, ayant fait avancer ses licteurs pour réprimer la sédition, est assailli lui-même et poursuivi à coups de pierres. Ils l'accusent à grands cris de cacher les dépouilles des Gaules, l'or des Viennois [1] et le prix de leurs travaux : en même temps ils pillent les bagages, fouillent dans la tente du général, remuent jusqu'à la terre avec leurs javelines et leurs lances ; pour Valens, il se cachait sous des habits d'esclave chez un décurion de cavalerie. Le préfet de camp Alphénus Varus, voyant l'ardeur de la sédition s'amortir peu à peu, acheva de l'éteindre par un stratagème : il défendit aux centurions de visiter les postes, aux trompettes de sonner les exercices ordinaires. Les soldats frappés de stupeur se regardent l'un l'autre avec un muet étonnement. L'idée même d'être sans chef les épouvante. Le silence et la résignation, bientôt suivis de prières et de larmes, demandaient grâce pour eux. Mais lorsque Valens dans un indigne appareil, les yeux en pleurs, et vivant, lui qu'ils croyaient mort, parut à leurs regards, sa vue excita la joie, l'attendrissement, l'enthousiasme. La multitude va d'un excès à l'autre : dans leurs nouveaux transports ils le louent, le félicitent, et le portent, environné des drapeaux et des aigles, sur son tribunal. Modéré par politique, Valens ne demanda le supplice de personne ; et, pour ne pas dissimuler au point d'exciter la défiance, il se plaignit de quelques-uns : il savait que la guerre civile donne aux soldats plus de licence qu'aux chefs.

XXX. Comme ils retranchaient un camp auprès de Ticinum, la nouvelle de l'échec éprouvé par Cécina pensa renouveler la sédition ; ils accusaient la perfidie et les délais de Valens de les avoir fait manquer au combat. Ils partent sans vouloir de repos, sans attendre le général, devançant les enseignes,

1. Voy. liv. I, chap. LXVI.

pressant ceux qui les portent, et vont par une marche rapide se joindre à Cécina. Le nom de Valens n'était pas en honneur auprès de l'armée que ce chef commandait. Elle se plaignait que, si peu nombreuse en comparaison de l'autre, on l'eût exposée seule à toutes les forces ennemies. C'était une excuse que les soldats cherchaient pour eux-mêmes, et une flatterie par laquelle ils relevaient la supériorité des nouveaux venus, afin de n'en pas être méprisés comme des vaincus et des lâches. Il est vrai que Valens était le plus fort, ayant presque le double de légions et d'auxiliaires ; mais l'affection des troupes penchait du côté de Cécina. Outre la générosité dont on lui faisait honneur, il avait pour lui la vigueur de l'âge, une haute taille, et je ne sais quel caprice de l'opinion. Ce fut une source de jalousie entre les deux chefs. Cécina tournait Valens en ridicule comme un homme vil et chargé de souillures, et Valens peignait Cécina comme un présomptueux gonflé d'orgueil. Toutefois ils renfermaient leurs haines et se dévouaient sans réserve au même intérêt, ne cessant d'écrire contre Othon mille invectives, en hommes qui renonçaient au pardon ; tandis que les généraux othoniens, auxquels Vitellius offrait une si riche matière, s'abstenaient envers lui de toute injure.

XXXI. Il est vrai de le dire : avant que la mort eût rétabli dans l'estime publique la renommée d'Othon et mis le comble à l'infamie de Vitellius, on redoutait moins les stupides voluptés du dernier que les ardentes passions de son rival. Othon inspirait la terreur et la haine comme meurtrier de Galba; personne au contraire n'imputait à Vitellius le commencement de la guerre. Celui-ci, par sa gourmandise et son intempérance, était ennemi de lui-même ; Othon, par son luxe, sa cruauté, son audace, semblait menacer l'État de plus de calamités. Les troupes de Cécina et de Valens une fois réunies, rien ne s'opposait plus de la part des Vitelliens à une bataille générale. Othon délibéra s'il devait traîner la guerre en longueur ou tenter la fortune. Alors Suétonius, qui passait pour le plus habile capitaine de son temps, crut devoir à sa réputation de parler sur tout l'ensemble de la guerre, et soutint qu'il convenait à l'ennemi de se hâter, à Othon de temporiser.

XXXII. Il représenta « que l'armée de Vitellius était arrivée tout entière; que d'ailleurs elle avait peu d'appui derrière elle, la révolte couvant dans les Gaules et la prudence ne permettant pas d'abandonner la rive du Rhin aux irruptions de tant de peuples ennemis ; que la guerre et l'Océan tenaient les

soldats de Bretagne éloignés ; que les forces n'abondaient pas en Espagne ; que l'invasion de la flotte et un combat malheureux avaient consterné la province narbonnaise ; que l'Italie transpadane était fermée par les Alpes, sans ressources du côté de la mer, ravagée enfin par le seul passage des troupes ; que nulle part on n'y trouverait de vivres, et que sans vivres une armée se dissipait bientôt ; qu'à l'égard des Germains, portion la plus effrayante des forces ennemies, il suffirait d'atteindre l'été pour voir leurs corps affaissés succomber au changement de sol et de climat ; que plus d'une guerre dont le premier choc eût été redoutable s'était évanouie à travers les lenteurs et les retardements. » A ce tableau il opposait la cause d'Othon, « partout florissante et sûre de ses appuis : la Pannonie, la Mésie, la Dalmatie, l'Orient, étaient à eux avec l'intégrité de leurs forces ; ils avaient l'Italie, et Rome, la tête de l'empire ; le sénat et le peuple, noms dont l'éclat ne périrait jamais, dût-il être éclipsé quelquefois ; d'immenses richesses soit publiques soit privées, et l'argent plus puissant que le fer dans les discordes civiles ; enfin des soldats acclimatés en Italie ou faits à la chaleur, le fleuve du Pô pour les couvrir, des villes bien défendues et bien fortifiées, dont pas une ne céderait à l'ennemi, comme le prouvait assez l'exemple de Plaisance. Il fallait donc faire durer la guerre : dans peu de jours, la quatorzième légion arriverait avec les troupes de Mésie et tout l'ascendant de sa renommée ; alors on tiendrait un nouveau conseil, et, si le combat était résolu, on combattrait avec des forces plus nombreuses. »

XXXIII. Celsus partageait l'opinion de Suétonius. On envoya prendre l'avis de Gallus, malade depuis quelques jours d'une chute de cheval, et sa réponse fut la même. Othon penchait pour le combat. Son frère Titianus et le préfet du prétoire Proculus, impatients par ignorance, protestaient que la fortune, les dieux et le génie d'Othon présidaient à ses conseils, prendraient part à ses efforts ; et, pour échapper aux contradicteurs, ils se réfugiaient dans la flatterie. Quand la bataille fut résolue, on délibéra si l'empereur devait y assister ou se tenir à l'écart. Suétonius et Celsus ne voulurent pas qu'il leur fût reproché de mettre en péril la vie du prince ; ils se turent, et ceux qui avaient déjà fait prévaloir le plus mauvais conseil décidèrent Othon à se rendre à Brixellum [1], où, sans craindre

1. Maintenant Bresello (ou Bersello), sur la rive droite du Pô, à 30 milles romains (un peu plus de 11 lieues de poste), au-dessous de Crémone.

les chances des combats, il se réserverait pour la direction suprême de la guerre et les soins de l'empire. Ce premier jour fut mortel à la cause d'Othon. Avec lui partit un corps considérable de prétoriens, de spéculateurs, de cavaliers, et ce qui resta perdit courage. Les chefs étaient suspects à l'armée ; et Othon, en qui seul les soldats avaient confiance, ne se fiant lui-même qu'aux soldats, avait laissé l'autorité des généraux incertaine et précaire.

XXXIV. Aucun de ces détails n'échappait aux Vitelliens, grâce à la désertion si commune dans les guerres civiles : ajoutons que les espions, curieux des secrets du parti contraire, ne cachaient pas les leurs. Tranquilles et sur leurs gardes, Cécina et Valens, voyant l'ennemi courir aveuglément à sa ruine, prirent une résolution qui tient lieu de sagesse, celle d'attendre la folie d'autrui. Ils commencèrent un pont, comme pour aller au delà du Pô attaquer les gladiateurs campés vis à vis d'eux : ils voulaient empêcher aussi que le soldat ne s'engourdît dans le repos. Des barques placées à d'égales distances, liées ensemble par de fortes poutres et dirigées contre le courant, étaient retenues par des ancres qui assuraient la solidité de l'ouvrage. On avait laissé flottants les câbles de ces ancres, afin que, si les eaux croissaient, tout ce rang de bateaux pût sans être rompu s'élever avec le fleuve. Une tour construite sur la dernière barque fermait l'entrée du pont et contenait des machines et des balistes pour écarter l'ennemi.

XXXV. Les Othoniens avaient élevé sur la rive une autre tour, d'où ils lançaient des pierres et des torches. Au milieu du fleuve était une île que les gladiateurs voulaient gagner en bateau : les Germains les prévinrent à la nage. Comme ils se trouvaient en force, Macer remplit ses barques de ce qu'il avait de plus résolu et les fit attaquer. Mais les gladiateurs n'ont pas dans une action l'intrépidité du soldat ; et de leurs bateaux vacillants ils n'ajustaient pas comme l'ennemi de sa rive, où il avait le pied ferme. Dans les balancements causés par une foule en désordre qui se jetait sur un bord puis sur l'autre, rameurs et combattants se mêlent et s'embarrassent. Les Germains sautent dans l'eau, tirent les poupes en arrière, s'élancent sur les bancs ou s'accrochent aux bateaux et les submergent. Ce spectacle se donnait sous les yeux de l'un et de l'autre parti ; et plus il réjouissait les Vitelliens, plus les Othoniens chargeaient d'imprécations l'auteur de leur désastre.

XXXVI. Le combat finit par la fuite des navires qui purent s'en arracher. On demandait la mort de Macer. Déjà il avait reçu de loin un coup de lance, et on fondait sur lui l'épée nue à la main, lorsque les tribuns et les centurions accoururent et le couvrirent de leurs corps. Bientôt après, Spurina, sur l'ordre d'Othon, ayant laissé à Plaisance un simple détachement, arrive avec ses cohortes. Othon envoya ensuite le consul désigné Flavius Sabinus commander les troupes qu'avait eues Macer, à la grande joie des soldats, qui aimaient à changer de chefs, tandis que les chefs, lassés de tant de séditions, avaient en dégoût ces périlleux commandements.

XXXVII. Je trouve dans quelques auteurs qu'effrayées des maux de la guerre, ou également dégoûtées de deux princes dont la voix publique proclamait chaque jour plus hautement les bassesses et la honte, les deux armées balancèrent si elles ne poseraient pas les armes pour élire de concert un empereur ou en remettre le choix au sénat. C'est dans cette vue, ajoute-t-on, que les chefs othoniens avaient conseillé des lenteurs et des délais dont la principale chance était pour Suétonius, le plus ancien des consulaires, capitaine habile, et auquel ses exploits en Bretagne avaient mérité un nom glorieux. Je le reconnaîtrai volontiers : quelques-uns, dans leurs vœux secrets, préféraient sans doute la paix à la discorde, un prince bon et vertueux aux plus méchants et aux plus déshonorés des hommes; mais je ne crois pas que Suétonius, avec ses lumières, et dans un siècle aussi corrompu, ait assez compté sur la modération de la multitude pour espérer que ceux qui avaient troublé la paix par amour de la guerre renonceraient à la guerre par enthousiasme pour la paix; et il me semble difficile que des armées différentes de mœurs et de langage se soient accordées dans un si grand dessein, ou que des lieutenants et des chefs, dont la plupart se sentaient abîmés par le luxe, l'indigence et le crime, eussent souffert un prince qu'une communauté de souillures et des liens de reconnaissance ne leur eussent pas asservi.

XXXVIII. La passion du pouvoir, de tout temps enracinée au cœur des mortels, grandit avec la république et rompit enfin toutes les barrières. Tant que l'État fut borné, l'égalité se maintint facilement; mais après la conquête du monde, quand les cités et les rois qui nous disputaient l'empire furent abattus, et que l'ambition put à loisir convoiter les fruits d'une grandeur désormais hors d'atteinte, alors s'allumèrent les pre-

mières discordes du peuple et du sénat. Ce furent tantôt des tribuns factieux, tantôt des consuls trop absolus. La ville et le Forum servirent de théâtre aux essais de la guerre civile[1]. Marius, né dans les derniers rangs, Sylla, le plus cruel des nobles, substituèrent à la liberté vaincue par les armes la domination de la force. Après eux Pompée cacha mieux ses voies, sans être meilleur. Depuis ce temps il n'y eut pas de lutte qui ne fût une question de pouvoir. Ni Pharsale ni Philippes ne virent se séparer sans combat des légions toutes de citoyens; comment les armées d'Othon et de Vitellius auraient-elles volontairement déposé les armes? C'était toujours la colère des dieux, toujours la rage des hommes, toujours le besoin du crime, qui les poussait à la discorde. Si chaque guerre fut terminée du premier coup, la lâcheté des chefs en est la seule cause. Mais la considération des vieilles et des nouvelles mœurs m'a entraîné trop loin; je reviens à l'ordre des faits.

XXXIX. Depuis le départ d'Othon pour Brixellum, les honneurs du commandement étaient à son frère Titianus, et le préfet Proculus en exerçait le pouvoir. Celsus et Suétonius, dont personne n'employait les lumières, servaient sous le vain nom de généraux à couvrir les fautes d'autrui. Les tribuns et les centurions, voyant le mérite dédaigné et la préférence donnée aux plus indignes, étaient froids et indifférents. Le soldat, bouillant d'ardeur, aimait mieux toutefois interpréter les ordres de ses chefs que de les exécuter. On résolut d'aller camper à quatre milles en avant de Bédriac, et on le fit avec si peu de précaution, qu'au printemps, et dans un pays coupé de rivières, l'armée souffrit du manque d'eau. Là on délibéra sur la bataille à livrer. Othon écrivait en termes pressants qu'on se hâtât de combattre; les soldats demandaient que l'empereur fût présent à l'action; la plupart voulaient qu'on fît venir les troupes restées au delà du Pô. Il est moins facile de dire quel était le meilleur parti à prendre, que de juger qu'on prit le plus mauvais.

XL. Ils se mirent en marche comme pour une expédition et non pour un combat, se rendant à seize milles de distance, au confluent de l'Adda et du Pô. Celsus et Suétonius refusaient d'exposer des soldats fatigués de la route et surchargés de bagages devant un ennemi qui ne manquerait pas d'accourir

1. Allusion à la catastrophe sanglante des deux Gracques, qui fut en effet comme le prélude et l'essai des guerres civiles.

avec ses seules armes et de les attaquer, après avoir lui-même fait à peine quatre milles, pendant le désordre de la marche ou quand ils seraient dispersés pour travailler aux retranchements. Titianus et Proculus, vaincus par le raisonnement, en appelaient à l'autorité. Il est vrai qu'un Numide venait d'arriver à toute bride avec un message impérieux où Othon, accusant la paresse de ses généraux, leur ordonnait d'engager une action décisive. Attendre lui était un supplice; espérer, un état insupportable.

XLI. Le même jour, pendant que Cécina surveillait les travaux du pont, deux tribuns des cohortes prétoriennes se présentent et lui demandent un entretien. Il se préparait à entendre leurs conditions et à proposer les siennes, quand des éclaireurs accourent à pas précipités et annoncent l'ennemi. Le discours des tribuns fut interrompu, et il resta douteux si c'était une ruse de guerre, un projet de défection, ou quelque louable dessein qui les avait amenés. Cécina congédie les tribuns, retourne au camp, et trouve le signal du combat donné par Valens et le soldat sous les armes. Pendant qu'on tire au sort le rang de chaque légion, la cavalerie s'élance en avant; et, chose étonnante, une poignée d'Othoniens la rejetait sur les palissades, si le courage de la légion italique n'eût arrêté sa fuite : ces braves la reçoivent à la pointe de l'épée, lui font faire volte-face, et la contraignent de retourner à la charge. Les légions vitelliennes firent leurs dispositions sans aucun désordre : l'ennemi était tout près; mais des bosquets touffus dérobaient la vue de ses armes. Chez les Othoniens, les chefs étaient déconcertés, les soldats animés contre les chefs, les chariots et les vivandiers mêlés avec les troupes; enfin la route, bordée de deux tranchées profondes, était trop étroite même pour une marche paisible. Les uns environnent leurs drapeaux, d'autres les cherchent. Ce ne sont de toutes parts que clameurs confuses de gens qui accourent ou s'appellent; chacun, suivant son audace ou sa frayeur, se précipite aux premiers rangs ou recule aux derniers.

XLII. A cet étourdissement d'une terreur soudaine succéda une fausse joie qui alanguit les courages : un bruit se répand que l'armée de Vitellius vient de l'abandonner. Ce mensonge fut-il imaginé par les espions de Vitellius? fut-il l'œuvre de la perfidie ou du hasard chez les Othoniens eux-mêmes? on l'ignore; mais, leur feu s'éteignant tout à coup, ils se mettent à saluer l'ennemi, qui répond par un cri de guerre. La plupart

des leurs ignoraient pourquoi ce salut et se crurent trahis. En cet instant l'armée vitellienne les charge avec l'avantage de l'ordre, de la force et du nombre. Les Othoniens, épars, moins nombreux, fatigués, ne laissèrent pas d'engager une lutte vigoureuse. Le champ de bataille, embarrassé d'arbres et de vignes, offrait un spectacle varié : on s'attaque et de près et de loin, par masses ou en pointe; sur la chaussée, on se joint, on se bat corps à corps, on se heurte du bouclier; aucun ne pense à lancer sa javeline; la hache et l'épée fendent les casques, percent les cuirasses. Là, connu de ses camarades, en vue au reste de l'armée, chacun des soldats combat comme s'il était responsable du succès de la guerre.

XLIII. Le hasard mit deux légions aux prises dans une plaine découverte entre le Pô et la route. C'était du côté de Vitellius la vingt et unième appelée *Rapax*, dès longtems signalée par ses exploits, et du côté d'Othon la première *Adjutrix*, n'ayant jamais paru en bataille rangée, mais pleine d'ardeur, et pour qui la gloire avait tout l'attrait de la nouveauté. Celle-ci culbute les premiers rangs de la vingt et unième et lui enlève son aigle. La vingt et unième, outrée de cet affront, repousse à son tour la première, tue Orphidius Bénignus son commandant, et lui prend beaucoup d'enseignes et de drapeaux. D'un autre côté la treizième légion fut enfoncée par le choc de la cinquième, et le détachement de la qnatorzième fut entouré par des forces supérieures. Les généraux d'Othon étaient depuis longtemps en fuite, tandis que Cécina et Valens faisaient sans cesse avancer de nouvelles troupes. Un renfort important leur arriva : c'était Alphénus avec les cohortes bataves qui venaient de défaire les gladiateurs. Comme ce corps passait le Pô sur des barques, elles l'avaient reçu de la rive opposée, et massacré sur le fleuve même; ainsi victorieuses, elles se portèrent sur le flanc de l'ennemi.

XLIV. Rompus par leur centre, les Othoniens s'enfuirent en désordre pour regagner Bédriac. L'espace était immense, les chemins obstrués de morts : ce qui donna le temps de tuer davantage; car dans les guerres civiles on ne compte pas sur les prisonniers pour enrichir la victoire. Suétonius et Proculus, par des routes diverses, évitèrent le camp. Védius Aquila, commandant de la treizième légion, courut, dans l'égarement de la peur, s'offrir à la colère des soldats. Entré, encore de grand jour, dans les retranchements, il est assailli par les clameurs des séditieux et des fuyards. Outrages, violences,

rien ne lui est épargné ; les mots de déserteur et de traître retentissent à son oreille : non qu'il fût plus coupable qu'un autre ; mais, quand tout le monde a failli, chacun rejette sur autrui sa honte personnelle. La nuit favorisa Celsus et Titianus : ils trouvèrent les sentinelles posées et le tumulte assoupi. Gallus, à force de prières, de conseils, de fermeté, avait su persuader aux soldats « de ne pas aggraver les désastres d'un combat malheureux en tournant leur furie contre eux-mêmes ; que soit que la guerre fût arrivée à sa fin, ou qu'ils aimassent mieux reprendre les armes, l'unique adoucissement à leur défaite était toujours la concorde. » Tout était consterné ; les seuls prétoriens s'écriaient en frémissant « que ce n'était pas le courage, mais la trahison, qui les avait vaincus ; qu'ils avaient après tout laissé à l'ennemi une victoire ensanglantée, témoin sa cavalerie repoussée, une des légions dépouillée de son aigle. Ne restait-il pas d'ailleurs auprès d'Othon lui-même tout ce qu'il y avait de soldats au delà du Pô ? Les légions de Mésie arrivaient ; une grande partie de l'armée n'avait pas quitté Bédriac ; ceux-là du moins n'étaient pas encore vaincus ; et, dût-on périr, l'honneur voulait que ce fût sur le champ de bataille. » Tour à tour échauffés par ces réflexions ou effrayés de leur détresse, ces courages aigris ressentaient plus souvent l'aiguillon de la colère que celui de la peur.

XLV. L'armée vitellienne s'arrêta à cinq milles de Bédriac. Les chefs n'osèrent pas risquer le même jour l'attaque du camp ; ils comptaient d'ailleurs sur une soumission volontaire. Sortis sans bagages, et uniquement pour combattre, leurs armes et la victoire leur tinrent lieu de retranchements. Le lendemain, les dispositions des Othoniens n'étaient plus équivoques, et jusqu'aux plus fougueux inclinaient au repentir ; une députation fut envoyée pour demander la paix. Les généraux Vitelliens ne balancèrent pas à l'accorder ; les députés furent retenus quelque temps, et ce retard causa un moment d'hésitation dans l'armée othonienne, qui ne savait si sa demande était accueillie. Enfin les députés reviennent et les portes du camp sont ouvertes. Alors vainqueurs et vaincus fondent en larmes, et maudissent, dans l'épanchement d'une joie douloureuse, les calamités de la guerre civile. Confondus dans les mêmes tentes, ils pansaient les blessures l'un d'un frère, l'autre d'un parent. Espoir, récompenses, tout cela était douteux ; rien d'assuré, que les funérailles et le deuil ; et

pas un n'était assez exempt des communes douleurs pour n'avoir pas à pleurer quelque mort. On rechercha le corps du lieutenant Orphidius, et il reçut les honneurs du bûcher. Quelques-uns furent ensevelis par leurs amis ou leurs proches; le reste fut laissé gisant sur la terre.

XLVI. Othon, sans trouble, et en homme dont la résolution était prise, attendait le succès de la bataille. D'abord de tristes nouvelles, ensuite des fuyards échappés du combat, lui apprennent que tout est perdu. L'ardeur des soldats prévint en ce moment la voix de leur empereur. Ils lui criaient « d'avoir bon courage; qu'il lui restait encore des forces intactes; qu'eux-mêmes étaient prêts à tout souffrir et à tout oser. » Et ce n'était pas flatterie : ils brûlaient de combattre; l'idée de relever la fortune du parti les animait d'une sorte de fureur. Les plus éloignés du prince lui tendaient les mains; les plus proches embrassaient ses genoux. Plus empressé que tout autre, Plotius Firmus, préfet du prétoire, le conjurait de moment en moment de ne pas abandonner une armée si fidèle, des soldats si glorieusement éprouvés. « Il y avait plus de grandeur d'âme à soutenir le poids du malheur qu'à s'en décharger. Les hommes braves et fermes tiennent bon contre la fortune elle-même en s'attachant à l'espérance; les lâches et les faibles, à la première frayeur, se précipitent dans le désespoir. » Selon qu'à ces paroles Othon semblait s'émouvoir ou rester inflexible, il s'élevait un cri de joie ou des gémissements. Et cet esprit n'animait pas les seuls prétoriens, plus particulièrement soldats d'Othon : les troupes venues en avant de Mésie promettaient une foi non moins obstinée de la part des légions, qu'elles montraient arrivant à grands pas et entrées déjà dans Aquilée. On n'en saurait douter; la guerre eût pu se renouveler, acharnée, sanglante, incertaine pour les vaincus et pour les victorieux.

XLVII. Othon ne goûtait pas ces conseils guerriers. « Compagnons, dit-il, exposer tant de dévouement et de courage à de nouveaux périls, ce serait mettre à ma vie un plus haut prix qu'elle ne vaut. Vous me montrez, si je voulais vivre, un avenir plein de ressources : ma mort en sera plus belle. Nous nous sommes mutuellement éprouvés, moi et la fortune. Et ne calculez pas la durée de l'épreuve : il est plus difficile de se modérer dans les prospérités, quand on pense qu'elles cesseront bientôt. La guerre civile a commencé par Vitellius, et, si nous avons tiré le glaive pour la possession de l'empire,

la faute en est à lui. Ne l'avoir tiré qu'une fois est un exemple qu'on me devra; que la postérité juge Othon sur cet acte. Vitellius jouira des embrassements de son frère, de sa femme, de ses enfants; je n'ai besoin ni de vengeance ni de consolation. D'autres auront possédé l'empire plus longtemps; personne ne l'aura quitté avec plus de courage. Pourrais-je voir tant de généreux fils des Romains, tant de braves armées, jonchant de nouveau la terre et enlevés à la république? Laissez-moi emporter la persuasion que vous seriez morts pour ma cause; mais vivez, et ne mettons plus d'obstacle, moi à votre salut, vous à mon sacrifice. Parler trop longuement de sa fin, c'est déjà une lâcheté. La meilleure preuve que ma résolution est immuable, c'est que je n'accuse personne: qui se plaint des dieux ou des hommes tient encore à la vie. »

XLVIII. Après ce discours, il parle à chacun selon son rang et son âge; et, les pressant obligeamment de partir au plus tôt, afin de ne pas irriter la colère du vainqueur, il ébranle les plus jeunes par l'autorité, les plus vieux par les prières: paisible en son air, ferme dans son langage, et réprimant les pleurs inutiles qui coulent de tous les yeux. Il fait donner à ceux qui partent des bateaux et des voitures; il détruit les mémoires et les lettres où respirent trop d'attachement pour lui ou de mépris pour Vitellius; il distribue de l'argent, mais avec économie, et non pas en homme qui va périr. Salvius Coccéianus, fils de son frère, d'une extrême jeunesse, s'abandonnait aux larmes et au désespoir; il lui prodigua les consolations, louant sa tendresse, blâmant ses alarmes: « Vitellius serait-il assez impitoyable pour jouir du salut de tous les siens, sans payer leur sauveur de quelque retour? Et lui-même n'achetait-il pas en mourant si promptement la clémence du vainqueur? Ce n'était pas un vaincu réduit aux abois, c'était le chef d'une armée impatiente de combattre, qui épargnait à la république une dernière catastrophe. Assez d'illustration était acquise à son nom, assez de noblesse à ses descendants. Le premier après les Jules, les Claudes, les Servius, il avait porté l'empire dans une nouvelle maison. Que de motifs pour Coccéianus d'embrasser la vie avec courage, sans oublier jamais qu'Othon fut son oncle, et sans jamais trop s'en souvenir! »

XLIX. Ensuite il fit retirer tout le monde et se reposa quelques instants. Déjà les soins du moment suprême occupaient sa pensée, lorsqu'un tumulte soudain vint l'en distraire : c'é-

taient les soldats qui, dans un accès d'emportement et de licence, menaçaient de la mort ceux qui voulaient partir. Leur violence éclatait surtout contre Virginius, qu'ils tenaient assiégé dans sa maison. Le prince, après avoir réprimandé les auteurs de la sédition, rentra chez lui et se prêta aux adieux de ses amis, assez longtemps pour que tous partissent sans éprouver d'insulte. Aux approches de la nuit, il eut soif et but de l'eau fraîche. Puis, s'étant fait apporter deux poignards, il en essaya la pointe et en mit un sous son chevet. Il s'assura une dernière fois du départ de ses amis, et passa une nuit tranquille, et qui, dit-on, ne fut pas sans sommeil. Quand le jour parut, il se laissa tomber sur le fer. Au gémissement qu'il poussa en mourant, ses affranchis, ses esclaves et le préfet Plotius accoururent et le trouvèrent percé d'un seul coup. On hâta ses funérailles. Il l'avait recommandé avec une prévoyante sollicitude, de peur que sa tête ne fût séparée du corps et livrée aux outrages. Les cohortes prétoriennes le portèrent au bûcher, avec des éloges et des larmes, baisant sa blessure et ses mains. Quelques soldats se tuèrent auprès du bûcher même; et ce n'était chez eux ni remords ni crainte, mais émulation d'héroïsme et attachement à leur prince. Bientôt à Bédriac, à Plaisance et dans les autres camps, un entraînement général multiplia ces trépas volontaires. Un tombeau fut élevé à Othon, simple et qui devait durer.

L. C'est ainsi qu'il finit sa vie à l'âge de trente-sept ans. Sa famille sortait du municipe de Férentinum[1]. Son père fut consul, son aïeul préteur. Son origine maternelle, moins illustre, n'était pourtant pas sans éclat. Enfant et jeune homme, il fut tel que nous l'avons montré. Deux actes fameux, un crime horrible et un beau sacrifice, ont valu à sa mémoire autant d'éloges que de censures. Rechercher le merveilleux et amuser de fictions l'esprit des lecteurs, serait trop au-dessous de la gravité de cet ouvrage. Mais il est des traditions si accréditées que je n'oserais les traiter de fables. Le jour que l'on combattit à Bédriac, un oiseau d'une forme extraordinaire s'abattit, si l'on en croit les habitants de Régium Lépidum[2], dans un bois très-fréquenté près de cette ville. Ni le concours du peuple, ni une multitude d'oiseaux voltigeant

1. Il y avait plusieurs villes de Férentinum. Il paraît, d'après Suétone, *Othon*, chap. I, qu'il s'agit ici du Férentinum d'Étrurie.

2. Aujourd'hui Reggio, dans l'État de Modène, à 18 milles de Brixellum.

autour de lui, ne l'effrayèrent ou ne lui firent quitter la place, jusqu'au moment où Othon se frappa. Alors il disparut; et le calcul du temps fit voir que le commencement et la fin du prodige concouraient avec la mort d'Othon.

LI. Aux funérailles du prince, les regrets et la douleur des soldats rallumèrent la sédition, et il n'y avait pas de chef pour la réprimer. Ils coururent chez Virginius et le prièrent avec menaces, tantôt d'accepter l'empire, tantôt d'aller en députation auprès de Valens et de Cécina. Virginius, assailli dans sa maison, sortit par une porte dérobée et trompa leur violence. Rubrius Gallus porta la soumission des cohortes qui s'étaient trouvées à Brixellum. Leur pardon fut accordé aussitôt; et de son côté Flavius Sabinus remit aux vainqueurs les troupes qu'il avait commandées.

LII. La guerre avait cessé partout, lorsqu'une grande partie du sénat courut le dernier des dangers. C'était celle qu'Othon avait amenée avec lui de Rome et laissée à Modène. Quand la nouvelle de la défaite arriva dans cette ville, les soldats la repoussèrent comme un faux bruit répandu par les sénateurs en haine d'Othon. Discours, visage, maintien, ils épiaient tout pour y trouver du crime. Ils cherchèrent enfin dans les invectives et les injures une occasion d'aller jusqu'au massacre. Et ce n'était pas le seul péril qui alarmât les sénateurs : le parti de Vitellius devenait le plus fort, il ne fallait pas qu'on parût avoir reçu froidement sa victoire. Agités de cette double crainte, ils se rassemblent, aucun n'osant se décider seul et une faute partagée semblant moins dangereuse. Le sénat de Modène aggrava les terreurs de ces âmes inquiètes, en leur offrant des armes et de l'argent, et en les appelant pères conscrits, hommage hors de saison.

LIII. Le conseil fut témoin d'une sortie violente de Licinius Cécina sur Marcellus Éprius, auquel il reprochait l'ambiguïté de son langage. Les autres ne s'expliquaient pas plus clairement; mais le nom de Marcellus, lié aux odieux souvenirs de la délation et en prise à toutes les attaques, avait tenté Cécina, jaloux de signaler son élévation encore récente et sa nouveauté sénatoriale par d'éclatantes inimitiés. La médiation des hommes sages apaisa la querelle. Ils retournèrent tous à Bologne pour y délibérer une seconde fois; ils espéraient aussi recevoir dans l'intervalle des nouvelles plus détaillées. A Bologne, ils envoyèrent sur tous les chemins recueillir les plus fraîches. Un affranchi d'Othon, interrogé pourquoi il avait

quitté son maître, répondit qu'il était porteur de ses dernières instructions; qu'il l'avait laissé vivant, mais occupé uniquement de la postérité, et détaché sans retour des illusions de la vie. » L'admiration et la bienséance empêchèrent d'en demander davantage, et tous les esprits se tournèrent du côté de Vitellius.

LIV. Son frère L. Vitellius assistait à ces délibérations, et déjà il s'offrait aux hommages de la flatterie, lorsque Cénus, affranchi de Néron, vint par un mensonge impudent jeter l'effroi dans les âmes. Selon lui, l'arrivée de la quatorzième légion et la jonction des troupes de Brixellum avaient écrasé les vainqueurs et changé la fortune. Il inventa cette fable parce qu'on lui refusait des chevaux au mépris d'une patente d'Othon [1]; il voulait à l'aide d'une bonne nouvelle faire respecter cette pièce. Cénus fut en effet porté rapidement à Rome, et peu de jours après un ordre de Vitellius l'envoya au supplice. Son imposture accrut le péril des sénateurs, parce que les soldats othoniens la prirent pour la vérité. Les alarmes étaient encore redoublées par le caractère public qu'avaient eu le départ de Modène et l'abandon du parti. Depuis ce moment on ne délibéra plus en commun : chacun pourvut à sa sûreté, jusqu'à ce que des lettres de Valens eussent fait cesser les craintes; d'ailleurs la mort d'Othon était assez belle pour que le bruit s'en répandît promptement.

LV. Rome ne se sentait point du désordre : on y célébrait suivant l'usage les jeux sacrés de Cérès. Dès qu'on eut annoncé au théâtre la nouvelle certaine qu'Othon avait quitté la vie, et qu'à la voix de Flavius Sabinus, préfet de Rome, tout ce qui se trouvait de soldats dans la ville venait de prêter serment à Vitellius, le nom de Vitellius fut couvert d'applaudissements. Le peuple promena par les temples, avec des lauriers et des fleurs, les images de Galba, et lui fit, d'un amas de couronnes, une espèce de tombeau près du lac Curtius, au lieu même qu'avait ensanglanté le meurtre de ce prince. Dans le sénat, tous les honneurs inventés pendant les plus longs règnes furent décernés d'un seul coup. On ajouta des louanges

1. Les empereurs avaient établi sur toutes les routes des relais ou postes publiques, afin que les dépêches leur fussent apportées avec célérité. Les particuliers ne pouvaient se servir des chevaux qu'on y entretenait, sans un ordre du gouverneur de la province ou de l'empereur lui-même. Cet ordre ou patente s'appelait *diploma*.

et des actions de grâces pour les armées de Germanie. Une députation alla porter le tribut de la joie officielle. On lut un message de Valens aux consuls qui parut assez mesuré : la modestie de Cécina, qui n'écrivit pas, plut encore davantage.

LVI. Cependant des fléaux plus cruels et plus affreux que la guerre affligeaient l'Italie. Épars dans les colonies et les municipes, il n'était pillage, rapine, viol, impureté que n'y commissent les Vitelliens : capables de tous les crimes pour ravir une proie ou gagner un salaire, ils ne respectaient ni le sacré ni le profane. Dans ce désordre, des habitants égorgèrent leurs ennemis et en imputèrent le sang aux soldats. Les soldats eux-mêmes, connaissant les lieux, marquaient les fermes les mieux remplies, les propriétaires les plus riches, pour tout enlever, ou, si l'on résistait, pour tout détruire. Les généraux, dépendants de leurs troupes, n'osaient rien empêcher : moins avide d'argent que Valens, Cécina l'était davantage de popularité; Valens, décrié par ses rapines et ses gains sordides, fermait les yeux sur les fautes d'autrui. Tant d'infanterie et de cavalerie, tant de violences, de pertes, de vexations, étaient pour l'Italie dès longtemps épuisée un insupportable fardeau.

LVII. Pendant ce temps, Vitellius, vainqueur sans le savoir, venait comme à une guerre où la question serait entière, traînant avec lui le reste de l'armée de Germanie. Il avait laissé dans les quartiers d'hiver un petit nombre de vieux soldats, et pressé le recrutement dans les Gaules, afin de garnir les cadres vides des légions restantes. La garde du fleuve fut remise à Hordéonius. Vitellius emmena huit mille hommes tirés de Bretagne, et, après une marche de quelques jours, il apprit le succès de Bédriac et la fin de la guerre, éteinte par la mort d'Othon. Il assemble l'armée et comble d'éloges la valeur des soldats. Sollicité par les troupes d'élever son affranchi Asiaticus au rang de chevalier, il réprima cette basse adulation. Ensuite, par une bizarre inconséquence, ce qu'il avait refusé publiquement, il le donna dans le secret d'un repas, et il décora de l'anneau d'or Asiaticus, un esclave chargé d'opprobre, un courtisan qui n'avait de titres que ses crimes.

LVIII. Vers la même époque, on vint lui annoncer la réunion à son parti des deux Mauritanies et le meurtre d'Albinus, qui en était procurateur. Lucéius Albinus, placé par Néron à la tête de la Mauritanie césarienne, à laquelle Galba joignit la

Tingitane, disposait de forces respectables. Dix-neuf cohortes et cinq ailes de cavalerie étaient sous ses ordres, avec un grand nombre de Maures, gens que les courses et le brigandage rendent très-propres à la guerre. Après le meurtre de Galba, inclinant pour Othon et ne se contentant plus de l'Afrique, Albinus menaçait l'Espagne, qui en est séparée par un canal si étroit. Cluvius Rufus s'en alarma : il donne ordre à la dixième légion de s'approcher du détroit comme pour le passer ; et des centurions sont envoyés en avant pour gagner à Vitellius les esprits des Maures. Ils y réussirent sans peine, tant la réputation de l'armée de Germanie était grande en ces provinces. On répandait en outre que, dédaignant le titre de procurateur, Albinus se parait des marques de la royauté et du nom de Juba.

LIX. Les dispositions de l'Afrique ainsi changées, Asinius Pollion, préfet de cavalerie, l'un des amis les plus dévoués d'Albinus, ainsi que Festus et Scipion, chefs de cohortes, sont assassinés. Albinus lui-même, allant par mer de la province Tingitane dans la Mauritanie césarienne, est tué au débarquement. Sa femme, qui s'offrit volontairement aux meurtriers, fut égorgée avec lui. Et tous ces événements, Vitellius n'en demandait aucun compte. Il n'écoutait qu'en passant les plus grandes affaires, incapable qu'il était d'une application sérieuse. Il ordonne à son armée de continuer sa marche par terre ; lui-même s'embarque sur la Saône, étalant, au lieu de la splendeur impériale, le spectacle de son ancienne misère. Enfin Junius Blésus, gouverneur de la Gaule lyonnaise, d'une naissance illustre, d'une âme généreuse et faite pour l'opulence, l'environna de tout ce qui compose la maison d'un prince, et l'escorta en grand appareil ; odieux à ce titre même, quoique Vitellius cachât sa haine sous les plus serviles caresses. A Lyon se trouvèrent les généraux des deux partis, vainqueurs et vaincus. Vitellius, après avoir loué Cécina et Valens en présence de l'armée, les fit asseoir à ses côtés sur sa chaise curule. Ensuite il voulut que l'armée tout entière allât au-devant de son fils, enfant au berceau. Il se le fit apporter, le couvrit du manteau de général, et, le tenant dans ses bras, il l'appela Germanicus et le décora de tous les attributs du rang suprême : c'était trop d'honneurs dans la bonne fortune ; ce ne fut bientôt qu'une compensation de la mauvaise.

LX. On mit à mort les centurions les plus braves du parti d'Othon ; et rien n'aliéna davantage les armées d'Illyrie : la

contagion gagna même les autres légions, qui déjà étaient jalouses des soldats du Rhin, et les pensées se tournèrent à la guerre. Suétonius et Proculus essuyèrent l'humiliation d'une attente longue et suppliante. Entendus à la fin, la nécessité plus que l'honneur dicta leur apologie. Ils se donnèrent le mérite d'une trahison : la route immense parcourue avant le combat, la fatigue des Othoniens, les voitures de bagages mêlées parmi les bataillons, les chances même du hasard, tout selon eux était leur ouvrage. Vitellius crut récompenser la perfidie et ne fit qu'absoudre la fidélité. Titianus, frère d'Othon, ne courut aucun péril : le devoir et son incapacité lui servirent d'excuse. Celsus conserva la dignité de consul. Mais la renommée accusa Cécilius Simplex (à qui le reproche en fut fait plus tard dans le sénat) d'avoir marchandé cet honneur, et cela aux dépens de la vie de Celsus. Vitellius résista, et donna depuis à Simplex un consulat qui ne coûtait ni crime ni argent. Trachalus fut protégé contre ses accusateurs par Galérie, femme de Vitellius.

LXI. Au moment où s'agitait le sort des plus illustres têtes, un certain Mariccus, Boïen[1], de la lie du peuple, osa (j'ai honte de le dire) se mêler aux jeux de la fortune, et provoquer au nom du ciel les armes romaines. Déjà ce libérateur des Gaules, ce prétendu dieu (c'est le nom qu'il s'arrogeait), avait rassemblé huit mille hommes, et entraînait les cantons des Éduens le plus à sa portée, lorsque cette cité fidèle, avec l'élite de sa jeunesse et les cohortes qu'ajouta Vitellius, dispersa cette multitude fanatique. Pris dans le combat, Mariccus fut exposé aux bêtes. Comme elles tardaient à le dévorer, le stupide vulgaire le croyait invulnérable : Vitellius le fit tuer sous ses yeux.

LXII. Là se borna la sévérité contre les rebelles ; il n'y eut pas non plus de confiscations. Les testaments de ceux qui étaient morts en combattant pour Othon furent maintenus, et la loi suivie à défaut de testaments. Que Vitellius eût modéré sa débauche, son avarice inspirait peu de craintes ; mais il était d'une monstrueuse et insatiable gourmandise. Tout ce qui peut irriter un palais blasé lui arrivait de Rome et de l'Italie, et le bruit des charrois ne cessait pas sur les chemins de l'une et de l'autre mer[2] ; son passage ruinait en festins les

1. Les Boïens occupaient la partie de la Gaule appelée aujourd'hui le Bourbonnais.

2. La mer supérieure ou Adriatique, et la mer inférieure ou Tyrrhénienne.

principaux des villes; les villes elles-mêmes en étaient affamées. Le courage et l'amour du travail s'éteignaient parmi les soldats, dans l'habitude des plaisirs et le mépris d'un tel chef. Il se fit précéder à Rome d'un édit par lequel il différait à prendre le nom d'Auguste, refusait le nom de César; quant au pouvoir, il n'en retranchait rien. Les astrologues furent chassés de l'Italie; il fut sévèrement interdit aux chevaliers romains de se dégrader sur l'arène ou dans les écoles de gladiateurs. Les autres princes avaient souvent employé l'or, plus souvent la contrainte, pour les faire descendre à cet abaissement; et la plupart des municipes et des colonies se faisaient une servile émulation d'y entraîner à prix d'argent leur jeunesse la plus corrompue.

LXIII. Cependant Vitellius fut rejoint par son frère, et il se glissa auprès de lui des maîtres dans la science du pouvoir. Devenu à leur école plus orgueilleux et plus cruel, il ordonna le meurtre de Dolabella, qu'Othon avait, comme je l'ai dit, relégué dans la colonie d'Aquinum. A la nouvelle de la mort d'Othon, Dolabella était rentré à Rome. Plancius Varus, ancien préteur, son intime ami, lui en fit un crime aux yeux de Flavius Sabinus, préfet de la ville. Il l'accusait d'avoir rompu sa prison, afin de se montrer comme un nouveau chef au parti vaincu. Il avait même, selon lui, voulu séduire la cohorte cantonnée à Ostie. Incapable de prouver d'aussi graves accusations, Varus se repentit et chercha de tardives excuses à un crime consommé. Sabinus balançait dans une si grande affaire; Triaria, femme de L. Vitellius, d'une violence au-dessus de son sexe, l'avertit durement de ne pas chercher, aux dépens de la sûreté du prince, une réputation de clémence. Doux par caractère, mais prompt à se démentir quand la terreur s'emparait de son âme, Sabinus trembla pour lui-même dans le danger d'autrui, et, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir tendu la main à un malheureux, il le précipita.

LXIV. Sans parler de la crainte, Vitellius haïssait Dolabella pour avoir épousé Pétronia, peu de temps après que lui-même eut cessé de l'avoir pour femme. Il le mande par lettre, avec ordre à son conducteur d'éviter la voie Flaminienne comme trop fréquentée, de l'amener par Intéramne et de le tuer dans cette ville. Le temps parut long au meurtrier. Il le terrassa dans une hôtellerie de la route et lui coupa la gorge, au grand décri du nouveau règne, qui se faisait connaître à de pareils coups d'essai. La violence de Triaria contrastait odieusement

avec les exemples de modération qu'elle avait près d'elle en Galérie, femme de l'empereur, dont l'influence ne fit jamais couler de larmes, et Sextilia, mère des Vitellius, femme également irréprochable et modèle vivant des anciennes mœurs. Celle-ci, dit-on, à la première lettre de son fils, protesta que c'était de Vitellius et non de Germanicus qu'elle était mère [1]; et depuis ni caresses de la fortune, ni empressements du peuple romain, ne purent ouvrir son cœur à la joie. De la destinée de sa maison elle ne sentit que les malheurs.

LXV. Vitellius était parti de Lyon : Cluvius Rufus, qui avait quitté l'Espagne, le joignit en chemin, avec un air d'allégresse et de congratulation, mais inquiet dans l'âme et certain que la délation ne l'avait pas épargné. Hilarius, affranchi du prince, avait déclaré qu'en apprenant l'élévation à l'empire de Vitellius et d'Othon, Cluvius, ambitieux pour son compte, avait voulu s'approprier l'Espagne, et que, dans cette vue, il n'avait mis en tête de ses patentes le nom d'aucun prince. Il trouvait aussi dans quelques traits de ses discours l'intention d'outrager Vitellius et de se populariser lui-même. Le crédit de Cluvius l'emporta, et Vitellius fut le premier à faire punir son affranchi. Depuis ce temps, Cluvius fit partie de la cour, tout en conservant l'Espagne, qu'il gouverna sans y résider. Ainsi avait fait L. Arruntius, que Tibère retenait par défiance; mais c'était sans redouter Cluvius que le nouvel empereur le gardait près de lui. Trébellius Maximus ne fut pas si favorisé; il arrivait de Bretagne, fuyant la colère de son armée. Un des officiers présents, Vectius Bolanus, fut envoyé à sa place.

LXVI. L'esprit toujours indompté des légions vaincues alarmait Vitellius. Éparses dans l'Italie et mêlées aux vainqueurs, elles parlaient un langage hostile. La quatorzième surtout, plus arrogante que les autres, ne se confessait pas vaincue. « Il n'y avait eu, disait-elle, que ses vexillaires de repoussés à Bédriac; le corps de la légion n'y était pas. » Vitellius ordonna qu'on la renvoyât en Bretagne d'où Néron l'avait tirée, et qu'en attendant on fît camper avec elle les cohortes bataves, dont la vieille inimitié la tiendrait en respect. Entre gens armés que tant de haines divisaient, la paix ne fut pas longue.

1. Vitellius avait signé sa lettre du nom de Germanicus. Il ne le méritait pas plus que l'enfant au berceau qu'il venait d'en décorer en présence des légions.

A Turin, un Batave en querelle avec un ouvrier le traitait de voleur ; un légionnaire le soutient comme son hôte : on s'attroupe des deux côtés, et des injures on en vient aux coups. Un combat sanglant allait s'allumer, si deux cohortes prétoriennes, embrassant la cause de la quatorzième légion, ne l'eussent remplie d'une assurance qu'elles ôtèrent aux Bataves. Vitellius joignit ceux-ci, comme une troupe sûre, à son corps d'armée. Pour la légion, il la fit conduire par les Alpes Graïennes [1], avec ordre de prendre un détour qui l'éloignât de Vienne ; car on se défiait aussi des Viennois. La nuit où la légion quitta Turin, elle laissa de place en place des feux dont cette colonie fut en partie consumée : désastre que firent oublier, comme presque tous les maux de la guerre, les calamités plus grandes qui désolèrent d'autres villes. Après le passage des Alpes, les plus séditieux portaient les enseignes sur la route de Vienne. L'opposition des gens paisibles comprima cet esprit de révolte, et la légion fut transportée en Bretagne.

LXVII. Les prétoriens étaient la seconde terreur de Vitellius : séparés d'abord, ensuite licenciés avec l'adoucissement du congé honorable [2], chacun remit ses armes aux tribuns. Les choses durèrent ainsi jusqu'à ce que le bruit de la guerre entreprise par Vespasien se fût accrédité. Alors les cohortes se reformèrent et devinrent le plus ferme appui du parti flavien [3]. La première légion de marine fut envoyée en Espagne, afin qu'elle s'y adoucît dans la paix et le repos ; la onzième et la septième furent rendues à leurs quartiers d'hiver ; la treizième eut ordre de construire des amphithéâtres. Car Cécina préparait à Crémone, et Valens à Bologne, des spectacles de gladiateurs, Vitellius n'ayant jamais l'esprit si tendu aux affaires qu'il oubliât les plaisirs.

LXVIII. Il avait achevé sans secousse la dispersion du parti vaincu : une sédition éclata parmi les vainqueurs, pour une

1. A présent le Petit-Saint-Bernard.

2. Juste-Lipse, *de Milit. rom.*, V, XIX, compte quatre espèces de congés, *honesta*, *causaria*, *gratiosa*, *ignominiosa*. Le congé *honorable* se donnait à ceux qui avaient achevé avec honneur le temps de leur service. Le congé appelé *missio causaria* pouvait être en même temps *honesta*. Il s'obtenait pour cause de blessures, de maladie, ou toute autre qui rendait incapable de continuer le service. *Missio gratiosa* était le congé de faveur et de protection. La dernière espèce est assez désignée par l'épithète *ignominiosa*.

3. C'est ainsi qu'on appela le parti de Vespasien, de son nom de famille qui était Flavius.

cause qui ne serait qu'un jeu, si le nombre des tués n'eût ajouté à l'horreur de cette guerre. Vitellius soupait à Ticinum, et Virginius était du repas. Suivant les mœurs du général, les lieutenants et les tribuns se piquent d'une conduite sévère ou donnent aux festins un temps dû au travail; à leur exemple aussi le soldat respecte ou méprise le devoir. Dans l'armée de Vitellius, ce n'était que désordre et ivresse; tout y représentait les excès des fêtes nocturnes et des bacchanales plutôt que la discipline militaire et l'aspect d'un camp. Deux soldats, un de la cinquième légion, l'autre des cohortes gauloises, luttaient, tout en jouant, avec la chaleur d'un combat véritable; le légionnaire tomba, et, le Gaulois insultant à sa chute, les spectateurs prirent parti pour et contre : tout à coup les légionnaires sortirent en fureur pour exterminer les auxiliaires, et deux cohortes furent massacrées. Le remède à ce tumulte fut un tumulte nouveau. On apercevait au loin de la poussière et des armes : un cri général s'élève que c'est la quatorzième légion qui a rebroussé chemin et vient livrer bataille. C'était le corps chargé de maintenir l'ordre sur les derrières de l'armée : on le reconnut, et l'alarme se dissipa. Un esclave de Virginius vint à passer : on en fit un assassin aposté contre l'empereur; et déjà les soldats couraient à la salle du festin, demandant la mort de Virginius. Vitellius, qui tremblait pourtant au moindre soupçon, ne douta pas lui-même de son innocence : toutefois il eut peine à contenir cet acharnement d'une armée contre la vie d'un consulaire, son ancien capitaine; et en général personne ne fut plus souvent que Virginius en butte à la rage des séditions : l'admiration et l'estime subsistaient tout entières; mais le soldat haïssait l'homme dont il s'était cru dédaigné.

LXIX. Le lendemain, Vitellius reçut la députation du sénat qui, d'après ses ordres, l'attendait à Ticinum. Puis étant passé dans le camp, il prit la parole et loua le dévouement des soldats : éloges dont frémirent les auxiliaires, indignés de voir tant d'impunité et tant d'insolence devenues le privilége des légions. Les cohortes bataves, dont on craignait quelque vengeance, furent renvoyées en Germanie : ainsi se préparaient les éléments de la guerre à la fois étrangère et civile[1] que nous gardait le destin. On rendit à leur patrie les milices gauloises, immense multitude appelée dans les premiers instants

1. La guerre de Civilis, dont il sera question aux livres IV et V.

de la défection pour grossir l'appareil de la guerre. Afin que le trésor épuisé pût encore suffire à des largesses, Vitellius dégarnit les cadres des légions et des corps auxiliaires en défendant le recrutement; et en même temps on prodiguait les offres de congé. Ces mesures funestes à la république déplaisaient aux soldats, pour qui le même service réparti sur un moindre nombre ramenait plus souvent les périls et le travail. Leurs forces d'ailleurs s'énervaient dans le luxe, contre l'esprit de l'ancienne discipline et les maximes de nos ancêtres, sous lesquels le courage soutenait mieux que l'argent la puissance romaine.

LXX. Vitellius prit le chemin de Crémone, et, après avoir assisté aux jeux de Cécina, il sentit le désir de fouler les champs de Bédriac et de contempler de ses yeux les traces encore récentes de sa victoire. Hideux et horrible spectacle! c'était le quarantième jour après la bataille : on ne voyait partout que des corps en lambeaux, des membres séparés de leurs troncs, des cadavres d'hommes et de chevaux tombant en pourriture, la terre humectée d'une corruption fangeuse, et, à la place des arbres renversés et des moissons détruites, une vaste et affreuse nudité. Plus loin s'offrait un tableau non moins barbare : c'était la partie de la route que les Crémonais avaient jonchée de lauriers et de roses, et couverte d'autels où ils immolaient des victimes comme pour le triomphe d'un roi; adulation qui, après une courte joie, fut cause de leur ruine. Cécina et Valens étaient près de Vitellius et lui montraient en détail le théâtre du combat : « Les légions s'élancèrent d'ici; de là chargèrent les cavaliers; c'est de ce point que les auxiliaires se répandirent autour de l'ennemi. » De leur côté, préfets et tribuns, exaltant à l'envi leurs actions, mêlaient dans leurs récits le vrai, le faux, l'exagéré. La foule même des soldats, avec des cris d'allégresse, s'écarte du chemin, reconnaît les places où l'on a combattu, reste en admiration devant les monceaux d'armes et les corps entassés; il y en eut aussi que l'idée des vicissitudes humaines émut de pitié et toucha jusqu'aux larmes. Mais Vitellius ne détourna pas les yeux; il vit sans frissonner tant de milliers de citoyens privés de sépulture. Joyeux au contraire et ignorant du sort qui le menaçait de si près, il offrait un sacrifice aux divinités du lieu.

LXXI. A Bologne, il vit le spectacle de gladiateurs donné par Valens, et dont tout l'appareil fut apporté de Rome. Plus il approchait, plus sa marche étalait de corruption : pêle-mêle

avec les gens de guerre, on voyait des troupeaux d'histrions et d'ennuques, et tous les opprobres de la cour de Néron; car Néron lui-même était l'objet des continuelles admirations de Vitellius, qui le suivait jadis sur les théâtres, non par nécessité comme tant d'hommes honorables, mais par dissolution et vendu en esclave à qui l'engraisserait. Pour ouvrir à Cécina et Valens une place parmi les consuls de l'année, on prit sur les mois déjà promis à d'autres : Macer fut passé sous silence, parce qu'il avait commandé pour Othon; Valérius Marinus, choisi par Galba, fut remis à un autre temps; non qu'on lui reprochât aucun tort, mais on le savait doux et homme à supporter l'injure. Pédanius Costa fut retranché; il déplaisait au prince, pour s'être déclaré contre Néron et avoir sollicité Virginius. D'autres causes toutefois furent mises en avant, et l'on remercia Vitellius par habitude de servilité.

LXXII. Une imposture, qui eut d'abord de rapides succès, ne fit cependant illusion que peu de jours. Un homme parut qui prétendait être Scribonianus Camérinus, « caché, disait-il, pendant les terreurs du règne de Néron, dans la province d'Istrie, où les anciens Crassus avaient laissé des clients, des biens, et un nom dont la popularité subsistait encore. » Il s'associa pour jouer cette comédie les plus vils acteurs; et déjà le crédule vulgaire et quelques soldats abusés ou amis du désordre accouraient autour de lui, quand il fut traîné devant le prince. Interrogé qui il était, il ne répondit que par des mensonges. Reconnu d'ailleurs par son maître pour un échappé de servitude nommé Géta, il fut livré au supplice des esclaves.

LXXIII. Il est à peine croyable à quel point s'accrurent l'orgueil et l'extravagance de Vitellius, quand ses courriers lui eurent annoncé de Syrie et de Judée que l'Orient l'avait reconnu. Jusqu'alors, bien qu'incertaine encore et vague dans ses rapports, la renommée parlait cependant de Vespasien; et plus d'une fois à ce nom Vitellius avait tressailli. Maintenant le chef et l'armée, ne se voyant plus de rivaux, se jetèrent, en fait de cruauté, de débauche, de brigandage, dans tous les débordements des mœurs étrangères.

LXXIV. Cependant Vespasien tournait ses pensées vers la guerre et les armes, et faisait la revue de ses forces ou voisines ou éloignées. Dans son camp le soldat était tout prêt, jusqu'à ce point que, lorsqu'il dicta le serment et prononça les vœux pour Vitellius, pas une voix ne rompit le silence. Mucien n'avait pour Vespasien même aucun éloignement, et il avait

du penchant pour Titus; le préfet d'Égypte, Alexander, était d'intelligence avec eux; la troisième légion ayant servi en Syrie avant de passer en Mésie, il la comptait parmi les siennes, et l'on espérait que les autres légions de l'Illyricum se déclareraient après elle : car toutes les armées avaient frémi de colère en voyant l'arrogance des soldats venus d'auprès de Vitellius, et qui, avec leur aspect farouche et leur langage barbare, raillaient les autres comme des gens au-dessous d'eux. Mais une si grande guerre ne se remue pas sans qu'on y pense longtemps ; et si Vespasien sentait quelquefois l'enthousiasme de l'espérance, il lui arrivait aussi de songer aux revers. « Quel jour que celui où il livrerait au destin des batailles soixante années de vie et deux fils à la fleur de l'âge! Dans les projets de la condition privée, le retour était possible, et l'on avait le choix de s'intéresser plus ou moins dans les jeux de la fortune ; pour qui voulait l'empire, pas de milieu entre le trône et le précipice. »

LXXV. L'armée de Germanie lui apparaissait avec toute sa force, bien connue d'un si habile capitaine. « Ses légions n'avaient point fait leurs preuves dans la guerre civile; celles de Vitellius venaient d'y triompher; et chez les vaincus il y avait plus de mécontentement que de ressources. Dans les temps de discorde, il fallait peu compter sur la foi des armées, et tout craindre de chacun des soldats. Et que serviraient les escadrons et les cohortes, si un ou deux assassins allaient, sa tête à la main, demander le salaire toujours prêt dans l'autre camp? C'était ainsi que Scribonianus avait péri sous Claude; c'était ainsi que son meurtrier Volaginius était monté des derniers rangs de la milice aux grades les plus élevés. Il est plus facile de remuer une multitude d'hommes que d'en éviter un seul. »

LXXVI. Ses amis et ses lieutenants affermissaient contre ces frayeurs sa volonté chancelante ; enfin Mucien, après beaucoup d'entretiens secrets, lui parla ainsi devant tous les autres : « Celui qui met en délibération quelque haute entreprise doit examiner si elle est utile à l'État, glorieuse pour lui-même, d'une exécution facile ou du moins sans obstacles trop grands. Il faut considérer, de plus, si le conseiller qui en appuie le dessein est prêt à en partager les périls. et, en supposant la fortune prospère, de qui le succès doit fonder la grandeur. C'est moi, Vespasien, qui t'appelle au rang suprême, autant pour le salut de Rome que pour ta propre gloire : après les dieux, tu as l'empire dans tes mains. Et qu'un vain fantôme

d'adulation n'effraye pas ton esprit : c'est presque un affront plutôt qu'un honneur d'être choisi après Vitellius. Ce n'est ni contre la vigilante énergie d'Auguste, ni contre la vieillesse défiante et rusée de Tibère, ni même contre la maison de Caïus, de Claude, de Néron, affermie par une longue possession de l'empire, que nous levons l'étendard ; tu as respecté jusqu'aux aïeux de Galba : rester plus longtemps engourdi, et laisser la république aux mains qui l'avilissent et la perdent, semblerait assoupissement et lâcheté, dût la servitude être pour toi aussi exempte de périls que pleine d'ignominie. Il est passé, il est déjà loin, le temps où l'on aurait pu t'accuser d'ambition ; le trône n'est plus pour toi qu'un asile. Corbulon massacré est-il sorti de ta mémoire ? Sa naissance était plus éclatante que la nôtre, je l'avoue ; mais Néron aussi surpassait Vitellius pour la noblesse du sang. Quiconque est redouté n'est que trop illustre pour celui qui le redoute. Qu'une armée puisse faire un empereur, Vitellius le sait par son propre exemple, lui qui, sans réputation ni services militaires, ne fut élevé qu'en haine de Galba. Oui, Othon même, que n'a vaincu après tout ni le talent du général, ni la vigueur des troupes, mais un désespoir follement précipité, Othon semble grand auprès de lui, et déjà il en a fait un prince regrettable. Maintenant, il disperse les légions, désarme les cohortes, sème chaque jour de nouvelles causes de guerre ; et pendant ce temps, ce que ses soldats pouvaient avoir d'ardeur et de courage, ils l'usent dans les tavernes, l'éteignent dans la débauche et l'imitation de leur prince. Pour toi, la Judée, la Syrie, l'Égyte, te fournissent neuf légions complètes, qui ne sont ni épuisées par une bataille sanglante, ni corrompues par la discorde, mais aguerries par l'exercice, et victorieuses de l'ennemi étranger. Tu as des flottes, une cavalerie, des cohortes nombreuses, des rois dévoués, et le meilleur de tous les auxiliaires, ton expérience.

LXXVII. « Je ne prétends rien pour moi-même que de n'être pas compté après Cécina et Valens. Toutefois, si tu n'as pas Mucien pour rival, ne le dédaigne pas pour allié. Je me préfère à Vitellius ; je te préfère à moi. Un nom triomphal ennoblit ta maison ; tu as deux fils ; l'un d'eux est déjà capable de régner, et grâce à ses premières armes les légions de Germanie parlent aussi de sa gloire. Ce serait folie de ne pas céder l'empire à celui dont j'adopterais le fils si j'étais empereur. Au reste, les succès ne se partageront pas entre nous sur le même pied que les revers. Si nous sommes vainqueurs, le rang que tu me

donneras est celui que j'aurai; mais les dangers et les risques seront égaux pour tous deux. Ou plutôt (et ce conseil est le meilleur) réserve-toi pour diriger les armées d'Orient; laisse à moi seul la guerre et ses hasards. La discipline est aujourd'hui plus sévère chez les vaincus que chez les vainqueurs. La colère, la haine, le désir de la vengeance, allument le courage des premiers ; les autres s'engourdissent dans un dédaigneux et indocile orgueil. Le parti victorieux nourrit des plaies couvertes et envenimées : le premier effet de la guerre sera de les dévoiler et de les mettre à nu ; et, si j'espère beaucoup de ta vigilance, de ton économie, de ta sagesse, je ne compte pas moins sur l'abrutissement, l'ignorance et la cruauté de Vitellius. Enfin la guerre rend notre condition meilleure que la paix; délibérer, c'est être déjà rebelle. »

LXXVIII. Enhardis par ce discours, les autres amis de Vespasien se pressent autour de lui, l'encouragent, lui parlent de réponses prophétiques, d'astres favorables. Ces chimères n'étaient pas sans pouvoir sur l'esprit de Vespasien, puisque, devenu maître du monde, il tint publiquement à sa cour un astrologue nommé Séleucus, dont il faisait son conseil et son oracle. D'anciens présages lui revinrent à la pensée : un cyprès d'une hauteur remarquable s'élevait dans ses terres; un jour il tomba soudainement, et le lendemain, debout à la même place, il reverdissait avec sa tige majestueuse et un plus vaste branchage. C'etait, de l'aveu commun des aruspices, un grand et heureux pronostic, et d'éclatantes destinées furent prédites à Vespasien tout jeune en ce temps-là. Les décorations triomphales, le consulat, le beau nom de vainqueur de la Judée, semblaient d'abord avoir accompli le présage; en possession de cette gloire, il pensa que c'était l'empire qui lui était promis. Entre la Judée et la Syrie est le Carmel; c'est le nom tout à la fois d'une montagne et d'un dieu. Ce dieu n'a ni statue ni temple; ainsi l'ont voulu les fondateurs de son culte : il n'a qu'un autel et des adorations. Vespasien sacrifiait en ce lieu, dans le temps où son esprit roulait de secrètes espérances. Le prêtre, nommé Basilide, après avoir à plusieurs reprises considéré les entrailles de la victime : « Vespasien, lui dit-il, quelque projet que tu médites, soit de bâtir une maison, soit d'étendre tes domaines, soit de multiplier tes esclaves, le ciel te donne un vaste terrain, d'immenses limites, une grande multitude d'hommes. » La renommée avait alors recueilli cette énigme; elle l'expliquait maintenant; il n'était pas de sujet

dont le public s'entretînt davantage, et l'on en parlait encore plus dans l'intimité de Vespasien : on a beaucoup à dire à ceux qui espèrent beaucoup.

LXXIX. Les deux chefs se séparèrent, bien sûrs de leurs desseins, et Mucien se rendit à Antioche, Vespasien à Césarée : ce sont les capitales, celle-ci de Judée, et l'autre de Syrie. Le mouvement qui mit l'empire aux mains de Vespasien partit d'Alexandrie. Tibérius Alexander en hâta le signal en faisant reconnaître ce prince par ses légions dès les kalendes de juillet. L'usage a consacré ce jour comme le premier de son règne, quoique ce soit le cinq des nones que les troupes de Judée firent serment entre ses mains. Ce fut du reste avec tant d'ardeur qu'elles n'attendirent pas même son fils Titus revenant de Syrie et organe des intelligences de Mucien et de son père. L'enthousiasme des soldats fit tout sans qu'on les eût harangués, sans qu'on eût réuni les légions.

LXXX. Pendant qu'on cherchait un temps, un lieu favorables, et, ce qui est le plus difficile à trouver, une voix qui s'élevât la première, dans ces moments où l'espérance, la crainte, les calculs de la raison, les chances du hasard, assiégent la pensée; quelques soldats rangés à la porte de Vespasien, pour lui rendre, quand il sortirait de son appartement, les devoirs ordinaires, au lieu de le saluer comme général, le saluèrent comme empereur. Aussitôt leurs compagnons accoururent et lui donnèrent l'un sur l'autre les noms de César, d'Auguste, et tous les titres du rang suprême : les esprits affranchis de la peur s'étaient tournés du côté de la fortune. Chez Vespasien, nul signe d'arrogance ni d'orgueil; rien n'était nouveau en lui que sa destinée. Aussitôt qu'il eut dissipé cette nuée de soldats dont sa vue était comme obscurcie, il harangua militairement ses troupes, et bientôt les plus heureuses nouvelles arrivèrent de toutes parts. Mucien n'attendait que le mouvement de Judée : il convoque ses soldats déjà pleins d'ardeur, et reçoit leur serment; il se rend ensuite au théâtre d'Antioche, où les habitants s'assemblent pour délibérer, et là, entouré d'une foule immense qui se répandait en adulations, il leur adresse un discours : il s'énonçait, même en grec, avec assez de grâce, et savait embellir toutes ses paroles et toutes ses actions d'un éclat qui les faisait valoir. Rien n'enflammait les esprits de la province et de l'armée comme l'assurance donnée par Mucien que Vitellius avait résolu de transporter les légions du Rhin dans les riches et paisibles garnisons de la Syrie,

tandis que les légions de Syrie, reléguées dans les camps qui bordent le Rhin, auraient en échange le ciel âpre et le rude service de la Germanie. Les habitants, accoutumés à vivre avec les soldats, trouvaient de la douceur à ce commerce, que beaucoup avaient resserré par des liaisons d'amitié et des alliances de famille. Et les soldats, attachés au camp témoin de leurs longs services et connu de leurs yeux, le chérissaient comme de seconds pénates.

LXXXI. Avant les ides de juillet, toute la Syrie avait passé sous le même serment. Vinrent ensuite des rois avec leurs États : Sohémus[1], dont les forces n'étaient pas méprisables; Antiochus[2], fier d'une antique opulence et le plus riche des monarques sujets. Bientôt averti secrètement par les siens, et sorti de Rome avant que Vitellius eût encore rien appris, Agrippa[3] se joignit à eux après une rapide navigation. Le parti trouvait une auxiliaire non moins zélée dans la reine Bérénice, parée des fleurs de l'âge et de la beauté, agréable même aux vieux ans de Vespasien par la magnificence des présents qu'elle offrait. Toutes les provinces baignées par la mer jusqu'aux frontières de l'Asie et de la Grèce, toutes celles qui s'étendent à l'intérieur jusqu'aux royaumes de Pont et d'Arménie, jurèrent obéissance. Mais elles étaient aux mains de lieutenants désarmés, la Cappadoce n'ayant pas encore de légions. On tint un grand conseil à Béryte[4]. Mucien s'y rendit avec ses lieutenants, ses tribuns et les plus distingués des centurions et des soldats. L'armée de Judée fournit aussi l'élite et l'honneur de ses rangs. Tant de fantassins et de cavaliers rassemblés, la pompe que tous ces rois déployaient à l'envi, formaient un spectacle digne de la grandeur impériale.

LXXXII. Parmi les soins de la guerre, le premier fut de faire des levées et de rappeler les vétérans. On désigne des villes fortifiées pour y fabriquer des armes; on frappe à Antioche des monnaies d'or et d'argent, et tous ces travaux, dirigés par des mains habiles, exécutés chacun à leur place, avançaient avec rapidité. Vespasien les visite en personne, encourage les travailleurs, anime l'activité par ses éloges, la

1. Il avait été nommé par Néron roi de Sophène.

2. Roi de Commagène, issu des Séleucides.

3. Frère de Bérénice et roi d'une partie de la Judée.

4. Béryte, ville maritime de Phénicie près du mont Liban, nommée aussi Béroé.

lenteur par son exemple, usant plus souvent de persuasion que de contrainte, et dissimulant les vices de ses amis plutôt que leurs vertus. Il distribua des charges de procurateurs et de préfets ; il décora de la dignité sénatoriale beaucoup d'hommes que d'éminentes qualités élevèrent bientôt aux premiers honneurs : il en est toutefois à qui leur bonne fortune tint lieu de mérite. Quant au don militaire, Mucien dans sa première harangue ne l'avait que laissé entrevoir, et Vespasien lui-même n'offrit pas plus pour la guerre civile que d'autres en pleine paix : ennemi sagement inflexible de ces largesses qui corrompent le soldat, et par cela même mieux obéi de son armée. Des ambassadeurs furent envoyés chez le Parthe et l'Arménien, et l'on pourvut à ce que les légions employées à la guerre civile ne laissassent point derrière elles les frontières découvertes. Il fut réglé que Titus pousserait les succès en Judée, et que Vespasien garderait les barrières de l'Égypte. On crut que c'était assez contre Vitellius qu'une partie des troupes, Mucien pour chef, le nom de Vespasien, et une puissance qui triomphe de tout, les destins. Des lettres écrites à toutes les armées, à tous les lieutenants, recommandaient de mettre à profit la haine des prétoriens contre Vitellius, et de les gagner par l'espoir de rentrer sous le drapeau.

LXXXIII. A la tête d'une troupe légère, Mucien s'avançait en homme associé à l'empire, plutôt qu'en ministre d'un empereur; ne marchant ni trop lentement, de peur de sembler timide, ni trop vite, afin de laisser de l'espace aux progrès de la renommée : car il savait que ses forces étaient médiocres, et que l'opinion grossit ce que les yeux ne voient pas. Du reste, la sixième légion et treize mille vexillaires suivaient en un formidable appareil. Il avait ordonné que la flotte du Pont fût amenée à Byzance, incertain si, laissant de côté la Mésie, il n'irait pas avec son armée de terre occuper Dyrrachium, tandis qu'avec des vaisseaux longs il fermerait la mer qui baigne l'Italie. Ainsi seraient couvertes derrière lui la Grèce et l'Asie, exposées sans défense à Vitellius à moins qu'on n'y laissât des forces; ainsi Vitellius lui-même ne saurait quelle partie de l'Italie protéger de ses armes, quand il verrait à la fois Brindes, Tarente, les rivages de Lucanie et ceux de Calabre, menacés par des flottes ennemies.

LXXXIV. Les provinces retentissaient donc de préparatifs en tout genre, vaisseaux, armes, soldats. Mais rien ne les fatiguait autant que les poursuites fiscales. Mucien répétait

sans cesse que l'argent était le nerf de la guerre civile; aussi n'était-ce ni le droit, ni la vérité, mais la grandeur des richesses, qui dictaient ses sentences. La délation s'exerçait sans relâche, et tout homme opulent était saisi comme une proie : excès intolérables, excusés par les besoins de la guerre, mais qui subsistèrent jusque dans la paix. Ce n'est pas que Vespasien lui-même, dans les commencements de son règne, mît encore à enlever d'injustes arrêts une volonté obstinée. Un temps vint où, gâté par la fortune, instruit par des maîtres pervers, il apprit et osa. Mucien contribua de ses propres trésors aux dépenses de la guerre, libéral d'un bien qu'il reprenait à pleines mains sur la république. Les autres ouvrirent leur bourse à son exemple : très-peu eurent comme lui toute licence de s'en dédommager.

LXXXV. Les succès de Vespasien furent accélérés par l'empressement des légions illyriques à se ranger sous ses drapeaux. La troisième donna l'exemple aux autres légions de Mésie. C'étaient la huitième et la septième Claudienne, toutes deux passionnées pour la mémoire d'Othon, quoiqu'elles ne se fussent pas trouvées à la bataille. Elles s'étaient avancées jusqu'à Aquilée. Là, en chassant violemment ceux qui annonçaient la catastrophe d'Othon, en déchirant les enseignes qui portaient le nom de Vitellius, en pillant à la fin et se partageant le trésor militaire, elles s'étaient montrées en ennemies. Elles conçurent des craintes, et la crainte porta conseil : elles crurent qu'on pouvait faire valoir auprès de Vespasien ce qui auprès de son rival aurait besoin d'excuse. Les trois légions écrivirent à l'armée de Pannonie pour l'engager dans leurs desseins, et, en cas de refus, elles se préparaient à employer la force. Dans ce mouvement, Aponius Saturninus, gouverneur de Mésie, tenta un audacieux forfait : il envoya un centurion assassiner Tertius Julianus, lieutenant de la septième légion; vengeance particulière qu'il couvrait d'un motif politique. Julianus, instruit du danger, prit des guides sûrs, et s'enfuit par les déserts de la Mésie jusqu'au delà du mont Hémus. Depuis il ne fut plus mêlé à la guerre civile, reculant sous différents prétextes son arrivée au camp de Vespasien, pour lequel il s'était mis en route, et, selon la diversité des nouvelles, ralentissant ou hâtant sa marche.

LXXXVI. En Pannonie, la treizième légion et la septième Galbienne, nourrissant un profond ressentiment de l'affront de Bédriac, embrassèrent sans balancer la cause de Vespasien.

Ce fut surtout par l'influence d'Antonius Primus. Coupable devant les lois et condamné sous Néron pour crime de faux, cet homme (et ce fut un des maux de la guerre) avait recouvré le rang de sénateur. Chargé par Galba du commandement de la septième légion, il passait pour avoir écrit à Othon lettres sur lettres, s'offrant d'être un des chefs de son parti. Dédaigné par Othon, il n'eut aucun emploi dans cette guerre. Quand il vit chanceler la fortune de Vitellius, il suivit celle de Vespasien et mit un grand poids dans la balance; brave de sa personne, parlant avec facilité, habile artisan de haines, puissant auteur de discordes et de séditions, mêlant les vols et les largesses, détestable dans la paix, moins à mépriser dans la guerre. Fortes de leur union, les armées de Mésie et de Pannonie entraînèrent les soldats de Dalmatie, quoique les lieutenants consulaires ne fissent aucun mouvement. C'étaient pour la Pannonie Titus Ampius Flavianus, et pour la Dalmatie Poppéus Silvanus, riches et vieux l'un et l'autre. Mais près d'eux était un procurateur dans la force de l'âge et d'une grande naissance, Cornélius Fuscus. Dans sa première jeunesse, séduit par l'amour du repos, Fuscus avait abdiqué la dignité sénatoriale. Il donna sa colonie au parti de Galba, et ce service le fit procurateur. Passé sous les drapeaux de Vespasien, il fut le plus ardent à secouer les brandons de la guerre. Ami des dangers moins pour les fruits qu'on en tire que pour les dangers mêmes, il préférait à des avantages sûrs et anciennement acquis d'incertaines et hasardeuses nouveautés. On s'applique donc à remuer tous les mécontentements, à aigrir toutes les blessures. Des lettres sont adressées en Bretagne à la quatorzième légion, en Espagne à la première, parce qu'elles avaient tenu pour Othon contre Vitellius; des écrits sont répandus dans les Gaules, et l'espace d'un moment a vu s'allumer une guerre formidable où déjà les armées illyriques ont levé l'étendard, et les autres sont prêtes à suivre la fortune.

LXXXVII. Pendant que les choses étaient ainsi conduites dans les provinces par Vespasien et les chefs de son parti, Vitellius, plus méprisé de jour en jour et plus indolent, ne passant ni maison de plaisance ni ville un peu agréable sans y amuser sa paresse, traînait vers Rome sa marche pesante. A sa suite venaient soixante mille soldats corrompus par la licence, un plus grand nombre de valets d'armée, de tous les esclaves la plus insolente espèce, un cortége immense d'officiers et de courtisans, gens incapables d'obéir quand l'esprit

du commandement eût été le meilleur. Au fardeau de cette multitude se joignaient les sénateurs et les chevaliers, venus de Rome les uns par crainte, beaucoup par flatterie, la plupart et insensiblement tous pour ne pas rester quand les autres partaient. Du sein de la populace accouraient des troupes d'hommes connus de Vitellius par d'infâmes complaisances, bouffons, comédiens, cochers, dont la flétrissante amitié avait pour lui un merveilleux attrait. Et ce n'étaient pas seulement les colonies et les municipes que l'on épuisait pour amasser des approvisionnements; on dépouillait jusqu'aux laboureurs, et les campagnes, couvertes de moissons déjà mûres, étaient ravagées comme une terre ennemie.

LXXXVIII. Les soldats s'étaient souvent livré entre eux, depuis la sédition de Ticinum, des combats meurtriers, effet de la querelle toujours subsistante des légions et des auxiliaires, unis toutefois contre les habitants. Mais le plus grand carnage eut lieu à sept milles de Rome. Vitellius y distribuait à chaque soldat, comme à des gladiateurs qu'on engraisse, des viandes apprêtées; et la multitude accourue à grands flots avait inondé tout le camp. Des gens du peuple, par un badinage qu'ils croyaient plaisant, saisirent le moment où les soldats ne pensaient à rien pour en désarmer plusieurs, en coupant furtivement l'attache de leur baudrier; ils leur demandèrent ensuite s'ils avaient leurs épées. Ce jeu révolta des cœurs peu faits à l'insulte. On se jette le fer à la main sur une foule sans armes. Le père d'un soldat, qui était avec son fils, périt dans ce massacre. Il fut reconnu, et, au bruit semé de ce coup malheureux, on ménagea le sang innocent. Rome trembla néanmoins, envahie par une multitude de soldats qui devançaient l'armée. C'est le Forum qu'ils cherchaient surtout, impatients de visiter la place où Galba fut laissé gisant. Et eux-mêmes n'offraient pas un spectable moins horrible à voir, lorsque, vêtus de la dépouille hérissée des bêtes fauves et armés d'énormes javelines, ils allaient çà et là, heurtant la foule qu'ils ne savaient pas éviter, et, chaque fois que trahis par un pavé glissant ou renversés de quelque choc ils venaient à tomber, s'emportant en menaces que leur bras et leur fer exécutaient bientôt. Des tribuns même et des préfets couraient avec des bandes armées, semant partout la terreur.

LXXXIX. Vitellius cependant était parti du pont Milvius, monté sur un superbe cheval, avec l'habit du commandement et l'épée au côté, chassant devant lui le sénat et le peuple, et

tout prêt à entrer dans Rome, comme dans une ville prise, si ses amis ne l'en eussent détourné. Averti par leurs conseils, il revêtit la prétexte, rangea son armée en bon ordre et fit son entrée à pied. Les aigles de quatre légions paraissaient d'abord, et, des deux côtés de ces aigles, les drapeaux détachés de quatre autres légions. Venaient ensuite douze enseignes de cavalerie; puis les troupes légionnaires, et après elles les cavaliers; enfin trente-quatre cohortes, distinguées suivant le nom du pays et la variété des armures. Devant les aigles marchaient, vêtus de blanc, les préfets de camp, les tribuns et les premiers centurions; les autres étaient à la tête de leurs centuries, dans tout l'éclat de leurs armes et de leurs décorations. Au cou des soldats brillaient également des colliers et les autres prix de la valeur : spectacle imposant! armée digne d'un autre prince que Vitellius! Entré dans cet appareil au Capitole, il embrasse sa mère et la décore du nom d'Augusta.

XC. Le lendemain, comme s'il eût parlé devant le sénat et le peuple d'une autre ville, il prononça un magnifique éloge de lui-même, exaltant son activité et sa tempérance, tandis qu'il avait pour témoins de son opprobre et ceux qui l'entendaient, et l'Italie entière, à travers laquelle il venait de promener la honte de son assoupissement et de ses débauches. Toutefois le vulgaire insouciant et instruit à répéter, sans distinction de faux ni de vrai, les flatteries accoutumées, répondit par des vœux et des acclamations, et le força, malgré sa résistance, d'accepter le nom d'Auguste, aussi vain pour lui reçu que refusé.

XCI. Dans une ville où tout s'interprète, on regarda comme d'un sinistre augure que Vitellius, devenu souverain pontife, eût donné un édit sur le culte public le quinze des kalendes d'août, jour marqué depuis longtemps entre les plus funestes par les désastres de Crémère et d'Allia : tant, dans sa profonde ignorance des lois divines et humaines, au milieu d'affranchis et d'amis également stupides, tous ses actes semblaient dictés par le délire de l'ivresse! Toutefois, aux comices consulaires, il sollicita pour ses candidats comme un simple citoyen brigue pour ses amis. Jaloux de la faveur des dernières classes, afin d'en recueillir jusqu'aux moindres murmures, il assistait aux jeux du théâtre, prenait parti dans les cabales du cirque : conduite populaire sans doute, et qu'on aurait aimée si elle fût partie d'une source plus pure, mais qui, rapprochée du reste de sa vie, ne paraissait que basse et indécente. Il allait sou-

vent au sénat, même pour les délibérations d'une légère importance. Un jour Priscus Helvidius, désigné préteur, avait opiné contre l'avis qu'il favorisait. Vitellius, d'abord vivement ému, n'avait fait cependant qu'appeler les tribuns du peuple au secours de son pouvoir méprisé. Bientôt, aux paroles de ses amis, qui, craignant de sa part un plus profond ressentiment, essayaient de l'adoucir, il répondit : « que ce n'était pas chose nouvelle que le dissentiment de deux sénateurs dans la république; que lui-même avait aussi bien des fois contredit Thraséas. » Ce rapprochement effronté fut la risée du plus grand nombre : d'autres se complaisaient dans la pensée que ce n'était pas quelque riche en crédit, mais Thraséas, qu'il avait choisi pour modèle de la véritable gloire.

XCII. Il avait donné pour chefs aux prétoriens Publius Sabinus, ancien préfet d'une cohorte, et Julius Priscus, alors centurion, protégés, celui-ci par Valens et l'autre par Cécina. Entouré de dissensions, Vitellius était sans autorité : Cécina et Valens gouvernaient sous son nom, ennemis invétérés dont les haines, mal contenues dans la guerre et les camps, envenimées depuis par des amis pervers et le séjour d'une ville où abondent les germes de discorde, s'aigrissaient encore par les comparaisons qu'amenait entre eux la prétention d'avoir des courtisans, un cortége, des troupes immenses d'adulateurs. La faveur de Vitellius penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le pouvoir d'ailleurs n'est jamais assuré quand il est sans limites. Vitellius lui-même, passant avec mobilité d'un accès d'humeur à des caresses déplacées, était l'objet de leurs mépris et de leurs craintes. Ils ne s'en hâtaient pas moins d'envahir des palais, des jardins, toutes les richesses de l'empire, tandis que la déplorable indigence d'une foule de nobles que Galba avait, ainsi que leurs enfants, rendus à la patrie, n'obtenait de la pitié du prince aucun soulagement. Un acte agréable aux grands, approuvé même du peuple, fut d'accorder aux citoyens revenus de l'exil les droits des patrons[1]. Mais l'artificieuse bassesse des affranchis les éludait de toutes ma-

1. D'après la loi des douze Tables, les patrons succédaient, comme agnats, à ceux de leurs affranchis qui n'avaient pas d'héritiers *siens* et qui mouraient sans testament. Si l'affranchi faisait un testament, il ne pouvait disposer que de la moitié de ses biens, l'autre étant de plein droit dévolue au patron. De plus, l'affranchi était tenu envers le patron à des services et à des présents réglés par l'usage ; et, si celui-ci tombait dans l'indigence, il lui devait la nourriture comme un fils à son père.

nières, en plaçant leurs trésors dans d'obscurs dépôts ou sous de hautes protections. Quelques-uns même étaient passés au service du prince et devenus plus puissants que leurs maîtres.

XCIII. Les soldats, dont le camp trop rempli ne pouvait contenir l'immense multitude, jetés au hasard sous les portiques ou dans les temples, erraient par toute la ville sans connaître le lieu de ralliement, sans monter de gardes, sans se fortifier par le travail. Au milieu des délices de Rome, plongés dans des excès qu'on rougirait de nommer, ils énervaient leurs corps par l'oisiveté, leurs âmes par la débauche. Ils en vinrent jusqu'à négliger le soin de leur vie. Une partie campa dans les lieux les plus insalubres du Vatican, ce qui produisit une grande mortalité. Le voisinage du Tibre augmenta encore dans les Germains et les Gaulois la disposition aux maladies; et les eaux du fleuve offertes à leur avidité achevèrent d'abattre ces corps épuisés par la chaleur. Enfin la corruption et la brigue confondirent tous les degrés du service. On formait seize cohortes prétoriennes et quatre de la ville, chacune de mille hommes. Valens s'arrogeait dans cette opération la principale autorité, prétendant avoir sauvé Cécina lui-même. Il est vrai que l'arrivée de Valens avait fait la force du parti; les bruits qui accusaient la lenteur de sa marche avaient été réfutés par la victoire, et tous les soldats de la Basse-Germanie lui étaient dévoués. On croit que la foi de Cécina commença de cette époque à flotter incertaine.

XCIV. Au reste, Vitellius ne donnait pas aux chefs une telle licence que les soldats n'en eussent encore une plus grande. Chacun choisit lui-même ses drapeaux. Le plus indigne était, s'il le voulait, enrôlé pour le service de Rome, et il fut permis aux meilleurs soldats de rester légionnaires ou dans la cavalerie attachée aux légions. Il s'en trouva qui préférèrent ce parti, fatigués qu'ils étaient par les maladies, et maudissant l'intempérie du climat. Les légions et les escadrons n'en perdirent pas moins leur principale force; et une atteinte profonde fut portée à l'honneur du prétoire, par ce mélange confus de vingt mille hommes ramassés plutôt que choisis dans toute l'armée. Pendant que Vitellius haranguait les troupes, on demanda le supplice d'Asiaticus, de Flavius et de Rufinus, chefs gaulois qui avaient combattu pour Vindex. Vitellius ne réprimait pas ces clameurs : outre que la nature l'avait fait trop lâche, il sentait approcher le moment inévitable des gratifications; et manquant d'argent, il accordait aux soldats tout

le reste. Les affranchis du palais furent soumis à un tribut réglé sur le nombre de leurs esclaves. Quant à lui, n'ayant de soin que pour dissiper, il bâtissait des écuries aux conducteurs de chars, couvrait l'arène d'animaux et de gladiateurs, se jouait de l'argent comme s'il en eût regorgé.

XCV. L'anniversaire de sa naissance excita le zèle de Cécina et de Valens. Ils le célébrèrent à grands frais et avec un appareil inouï jusqu'alors, en donnant des spectacles de gladiateurs dans tous les quartiers de la ville. Ce fut une joie pour les âmes dégradées, un scandale pour les gens de bien, de voir Vitellius dresser des autels dans le Champ-de-Mars et honorer les mânes de Néron. Des victimes furent immolées au nom du peuple romain, et le feu du sacrifice allumé par les prêtres d'Auguste. C'est un sacerdoce imité de celui que Romulus fonda pour Tatius son collègue, et consacré par Tibère à la maison des Jules. Quatre mois ne s'étaient pas écoulés depuis la victoire, et l'affranchi du vainqueur, Asiaticus, égalait déjà les Polyclète, les Patrobius [1], et toutes ces odieuses célébrités des temps plus anciens. Personne dans cette cour ne se fit un titre de la vertu ni du talent. Le seul chemin du pouvoir était d'assouvir par des festins extravagants et de ruineuses orgies l'insatiable gourmandise de Vitellius. Lui, content de jouir de l'heure présente, n'étendait pas plus loin sa prévoyance; et l'on porte à neuf cents millions de sesterces les sommes qu'il engloutit en si peu de mois. Humiliante condition d'une grande et malheureuse cité, contrainte d'endurer en moins d'un an Othon et Vitellius, et tour à tour abandonnée aux Vinius, aux Valens, aux Icélus, aux Asiaticus, jusqu'à ce qu'elle passât dans les mains d'un Marcellus et d'un Mucien, en qui elle trouva d'autres hommes plutôt que d'autres mœurs.

XCVI. La première defection qu'apprit Vitellius fut celle de la troisième légion. Elle lui fut annoncée par Aponius Saturninus, avant que ce lieutenant embrassât lui-même le parti de Vespasien; mais Aponius, dans le premier étourdissement de la surprise, n'avait pas tout écrit, et la flatterie adoucissait encore la nouvelle : « ce n'était après tout qu'une légion mutinée; les autres armées étaient fidèles au devoir. » Tel fut même le langage que Vitellius tint devant les troupes, en y mêlant des invectives contre les prétoriens dernièrement li-

1. Deux affranchis de Néron, punis du dernier supplice par Galba, avec plusieurs autres scélérats fameux sous le dernier règne.

cenciés, qu'il accusait de semer de faux bruits, et en protestant qu'il n'y avait pas de guerre civile à craindre. Il supprima le nom de Vespasien; et des soldats furent répandus dans la ville pour imposer silence aux discours du vulgaire : c'était donner à la renommée un nouvel aliment.

XCVII. Il demanda toutefois des secours en Germanie, en Bretagne, en Espagne, mais mollement et en dissimulant l'urgence du besoin. Les lieutenants et les provinces imitaient sa froideur. Hordéonius, dont les Bataves excitaient déjà la défiance, craignait d'avoir personnellement une guerre à soutenir; et Bolanus n'avait jamais eu en Bretagne une paix complète : eux-mêmes d'ailleurs étaient irrésolus. On n'accourait pas plus vite de l'Espagne, alors privée de chef consulaire. Les lieutenants de trois légions, égaux en droits et qui eussent rivalisé de zèle pour Vitellius heureux, repoussaient à l'envi le fardeau de sa mauvaise fortune. En Afrique, la légion et les cohortes levées par Macer, puis congédiées par Galba, reprirent les armes sur l'ordre de Vitellius. Le reste de la jeunesse s'enrôlait aussi avec empressement. Le proconsulat de Vitellius avait laissé dans le pays un souvenir favorable de son intégrité ; celui de Vespasien était odieux et flétri. Les alliés partaient de là pour juger de ce que l'un et l'autre ferait comme empereur : mais l'expérience démentit leurs conjectures.

XCVIII. D'abord le lieutenant Valérius Festus seconda franchement l'ardeur de la province. Bientôt sa foi chancela. Il se déclarait publiquement pour Vitellius par ses édits et ses lettres, et il servait son rival par de secrets messages, prêt à soutenir l'un et l'autre rôle suivant le parti qui serait victorieux. Des centurions et des soldats, arrêtés dans la Rhétie et les Gaules avec des lettres et des édits de Vespasien, furent envoyés à Vitellius et mis à mort. Un plus grand nombre échappèrent, sauvés par la fidélité de leurs amis ou leur adresse à se cacher. Ainsi les préparatifs de Vitellius étaient connus, et les desseins de Vespasien restaient presque tous ignorés. La stupidité de Vitellius en était la première cause. Ensuite les Alpes pannoniennes, occupées par des corps ennemis, fermaient passage aux courriers ; et la mer, où régnaient les vents étésiens, était favorable pour aller en Orient, contraire pour en revenir.

XCIX. Enfin, épouvanté par l'invasion de l'ennemi et les nouvelles effrayantes qui arrivaient de toutes parts, Vitellius

ordonne à Valens et à Cécina de se tenir prêts pour la guerre. Cécina fut envoyé en avant; Valens, qui relevait d'une grande maladie, était retenu par sa faiblesse. L'armée de Germanie, à son départ de Rome, offrait un aspect que l'œil eût méconnu : des corps sans vigueur, des âmes sans énergie; une marche lente et éparpillée, des armes tombantes, des chevaux sans feu, des soldats impatients du soleil, de la poussière, des intempéries de l'air, et aussi ardents pour la discorde que mous à la fatigue. Il faut ajouter l'ancienne indulgence et l'engourdissement actuel de Cécina. Les caresses de la fortune l'avaient jeté dans une lâche indolence; ou peut-être, méditant une trahison, entrait-il dans son plan d'énerver le courage de l'armée. Plusieurs ont cru que c'étaient les conseils de Flavius Sabinus qui avaient ébranlé la fidélité de ce général. Organe de cette négociation, Rubrius Gallus lui assurait, dit-on, que les conditions en seraient maintenues par Vespasien ; il réveillait en même temps sa haine et sa jalousie contre Valens, et l'exhortait à chercher auprès d'un nouveau prince la faveur et la puissance dont il n'avait que la seconde part auprès de Vitellius.

C. Cécina reçut les embrassements de l'empereur, et partit comblé de distinctions. Il envoya une partie des cavaliers occuper Crémone. A leur suite marchèrent les vexillaires de la quatorzième et de la seizième légion, puis la cinquième et la dix-huitième, enfin la vingt et unième *Rapax*, et la première italique avec les vexillaires des trois légions de Bretagne, et des auxiliaires choisis. Après le départ de Cécina, Valens écrivit aux troupes qui avaient primitivement composé son armée, « de l'attendre en chemin ; que la chose était convenue avec son collègue. » Celui-ci, abusant de l'avantage que lui donnait sa présence, feignit un changement de résolution, dont le but était, selon lui, d'opposer au premier choc de la guerre une masse plus imposante. Les légions eurent ordre de presser leur marche, une partie pour Crémone, l'autre pour Hostilie. Lui-même se rendit à Ravenne, sous prétexte de s'entendre avec la flotte. Bientôt, accompagné de Lucilius Bassus, il alla cacher à Padoue les apprêts de sa trahison. Bassus, simple préfet de cavalerie, avait reçu de Vitellius le commandement des deux flottes de Ravenne et de Misène : irrité de n'avoir pas obtenu sur-le-champ la préfecture du prétoire, il cherchait dans une honteuse perfidie une injuste vengeance. On ne peut savoir si ce fut lui qui entraîna Cécina, ou si, par une de ces

rencontres que produit entre méchants la conformité de mœurs, la même perversité les poussa l'un et l'autre.

CI. Les annalistes contemporains, qui pendant la puissance de la maison flavienne ont écrit l'histoire de cette guerre, ont par esprit de flatterie attribué leur défection à l'amour de la paix et du bien public. Pour moi, sans parler de leur légèreté naturelle et du peu que devait coûter un parjure de plus à des hommes qui avaient trahi Galba, leur révolte me paraît le crime de la vanité et de l'envie : pour n'être pas surpassés dans la faveur de Vitellius, ils le précipitèrent. Cécina, ayant rejoint ses légions, mit tout en œuvre pour miner sourdement l'opiniâtre fidélité que lui gardaient les centurions et les soldats. Bassus, dans la même entreprise, trouva moins d'obstacles ; la flotte inclinait à violer sa foi, par le souvenir de la campagne qu'elle venait de faire pour Othon.

LIVRE TROISIÈME.

Ces événements se passent dans les derniers mois de l'an de Rome 822, de J. C. 69.

I. Les généraux du parti flavien concertaient avec un zèle plus fidèle et un meilleur destin les opérations de la guerre. Réunis à Pettau, quartier d'hiver de la treizième légion, ils y délibérèrent s'ils garderaient les passages des Alpes pannoniennes, jusqu'à ce que toutes leurs forces fussent levées derrière eux, ou s'il ne serait pas d'un courage plus ferme d'aller droit à l'ennemi et de lui disputer l'Italie. Ceux qui voulaient attendre des secours et traîner la guerre en longueur exaltaient la force et la renommée des légions germaniques. « Et pour surcroît, ajoutaient-ils, l'élite de l'armée de Bretagne était venue s'y joindre à la suite de Vitellius. Eux cependant étaient inférieurs, et par le nombre de leurs légions encore tout fraîchement repoussées, et, malgré l'audace des discours, par la résolution toujours moindre chez des vaincus. Mais pendant qu'on tiendrait les Alpes fermées, Mucien arriverait avec les troupes d'Orient. Il restait en outre à Vespa-

sien la mer, ses flottes, l'affection des provinces, prêtes à montrer, quand il voudrait, l'appareil menaçant d'une seconde guerre. Ainsi un salutaire délai leur assurait de nouvelles forces pour l'avenir, sans faire tort au présent. »

II. A ces discours, Antonius Primus, le plus ardent instigateur de cette guerre, répondait « que la promptitude était leur salut et la perte de Vitellius; que le succès avait engourdi plutôt qu'animé les vainqueurs; qu'au lieu d'être tenus en haleine et assujettis à camper, ils avaient promené leur oisiveté dans toutes les villes d'Italie, redoutables seulement à leurs hôtes, et d'autant plus ardents à dévorer des plaisirs nouveaux, qu'ils avaient mené jusqu'alors une vie plus sauvage; que le cirque, les théâtres, les délices de Rome, avaient achevé d'amollir ceux que les maladies n'avaient pas épuisés; mais que, si on leur donnait du temps, ils retrouveraient leur vigueur dans les apprêts de la guerre; que la Germanie, source de leurs forces, n'était pas éloignée; qu'un simple bras de mer conduisait en Bretagne; que les Gaules et l'Espagne étaient sous leur main; qu'à droite et à gauche ils trouvaient hommes, chevaux, subsides; qu'ils avaient de plus l'Italie elle-même et les ressources de Rome, et que, s'ils voulaient attaquer les premiers, ils disposaient de deux flottes, qui ne trouveraient pas un ennemi sur la mer d'Illyrie. Que serviraient alors les barrières des montagnes? que servirait d'avoir traîné la guerre jusqu'à l'été suivant? et d'où tirer dans l'intervalle de l'argent et des vivres? Pourquoi ne pas profiter de ce que les légions de Pannonie, plutôt trompées que vaincues, ne demandaient qu'à se relever pour la vengeance; de ce que les armées de Mésie avaient apporté leurs forces tout entières? Oui, si l'on compte les soldats et non les légions, nous avons des guerriers de plus, la débauche de moins, et le bien qu'a fait à la discipline l'affront même de Bédriac. Encore la cavalerie n'a-t-elle aucune part en cette défaite, puisque, malgré la fortune contraire, elle renversa les bataillons de Vitellius. Alors deux ailes de Pannonie et de Mésie enfoncèrent l'ennemi : que ne feront point seize corps pareils chargeant à la fois? le mouvement, le bruit, la seule poussière de leurs pas, accableront et feront disparaître des cavaliers et des chevaux déshabitués de la guerre. Si personne ne m'arrête, ce conseil que je donne, mon bras l'exécutera. Vous dont le sort est encore en vos mains, tenez ici les légions; des cohortes légères sont tout ce qu'il me faut. Bientôt vous entendrez dire que l'Italie est ou-

verte et la fortune de Vitellius sur le penchant de sa ruine. Ce vous sera plaisir alors de me suivre et de marcher sur les traces du vainqueur. »

III. Ces paroles et d'autres semblables, qu'il débita les yeux en feu et d'une voix tonnante, afin d'être entendu de plus loin (car les centurions et quelques soldats s'étaient mêlés à la délibération), entraînèrent jusqu'aux esprits timides et prévoyants. Quant à la multitude, il n'y eut plus pour elle qu'un seul homme, un seul général, auprès duquel tout le reste était une troupe de lâches. C'est l'impression que Primus avait donnée de lui-même dès l'assemblée où furent lues les lettres de Vespasien [1]. Là, au lieu de tenir comme les autres un langage équivoque, qu'il pût un jour interpréter au gré de sa politique, il s'était déclaré avec une franchise qui le rendait cher aux soldats, comme le complice de leur faute ou le compagnon de leur gloire.

IV. Le procurateur Cornélius Fuscus exerçait après lui la principale influence. Cet homme, à force de se déchaîner contre Vitellius, s'était aussi ôté toute espérance en cas de revers. T. Ampius Flavianus, par la lenteur de son caractère et de son âge, éveillait la défiance des soldats ; on le soupçonnait de n'avoir pas oublié ses liens de famille avec Vitellius ; et, comme il s'était enfui au premier mouvement des légions et qu'il était ensuite revenu de lui-même, on attribuait son retour à de perfides desseins. Il est vrai que Flavianus, après s'être retiré de Pannonie en Italie, où il pouvait attendre la crise sans se commettre, fut entraîné par l'amour des changements et les conseils de Cornélius Fuscus à reprendre son titre de lieutenant et à se jeter dans la guerre civile. Ce n'est pas que Fuscus eût besoin des talents de Flavianus ; mais il voulait couvrir le parti naissant de l'éclat d'un nom consulaire.

V. Au reste, afin de pouvoir impunément et avec fruit entrer en Italie, on écrivit à Aponius Saturninus d'amener les troupes de Mésie en toute diligence, et, pour ne pas laisser à la merci des barbares les provinces dégarnies, on appela dans les rangs de l'armée les chefs les plus puissants des Sarmates Iazyges [2]. Ils offraient aussi le gros de leur nation et cette redoutable cavalerie qui en fait toute la force. On les remercia de cette offre, de peur qu'au milieu de nos discordes ils ne se

1. Voy. liv. II, chap. LXXXII.
2. Voy. sur les Iazyges, *sup.* I, LXXIX, 1re note.

souvinssent qu'ils étaient étrangers, ou que leur foi, mise à l'enchère, ne se vendît à l'ennemi. On gagna au parti deux rois suèves[1], Sidon et Italicus, vieillis dans le respect du nom romain, et chefs d'une nation moins rebelle au joug des serments. On plaça en flanc un corps d'auxiliaires pour observer la Rhétie. Cette province était ennemie, à cause de son procurateur Portius Septiminus, dont la fidélité à Vitellius resta inébranlable. Ce fut Sextilius Félix qui, avec l'aile de cavalerie Auriana, huit cohortes et les milices de la Norique, alla occuper les bords de l'Inn, rivière qui sépare cette contrée de la Rhétie. Ni de part ni d'autre on ne chercha le combat; la destinée des partis se décidait ailleurs.

VI. Antonius prit avec lui les vexillaires des cohortes et une partie des cavaliers et courut envahir l'Italie, accompagné d'Arrius Varus, à qui ses campagnes sous Corbulon et les succès d'Arménie avaient donné la réputation d'un bon officier. Ce même Varus avait, dit-on, dans de secrets entretiens avec Néron, changé en crimes les vertus de son général et obtenu par un honteux retour le grade de primipilaire, honneur mal acquis dont il s'applaudit un instant et qui aboutit à le perdre. Antonius et lui, d'abord maîtres d'Aquilée, eurent bientôt toutes les places d'alentour. Opitergium et Altinum[1] les reçurent à bras ouverts ; une garnison fut laissée dans Altinum pour tenir en respect la flotte de Ravenne, dont on ignorait encore la défection. Ils rangèrent ensuite dans leur parti les villes de Padoue et d'Ateste[2]. Là ils apprirent que trois cohortes vitelliennes et la cavalerie Scriboniana occupaient le Forum d'Alliénus[3], où elles avaient jeté un pont. L'occasion parut bonne pour fondre sur cette troupe; car on sut en même temps qu'elle se gardait mal. L'attaque eut lieu au point du jour ; presque tous furent surpris sans armes. On avait recommandé d'épargner le sang et de les forcer par la terreur à changer de parti. Quelques-uns se rendirent aussitôt; un plus grand nombre rompirent le pont, et, en coupant le chemin au vainqueur, arrêtèrent la poursuite.

VII. A la nouvelle d'une victoire qui ouvrait la campagne si

1. Aquilée, Oderzo, Altino, dans le ci-devant État de Venise.

2. Padoue et Este, dans le même pays. Toutes ces villes faisaient partie de la Gaule cisalpine.

3. Muret pensait que *Forum Allieni* était Légnano, petite ville de l'État Vénitien, sur l'Adige.

heureusement pour les Flaviens, deux légions, la septième Galbienne et la treizième Gémina, se rendirent pleines d'allégresse à Padoue, avec le lieutenant Védius Aquila. Elles y prirent quelques jours de repos. Minucius Justus, préfet de camp de la septième légion, avait irrité les soldats en tenant les rênes de la discipline un peu plus hautes que ne le permet la guerre civile; on le sauva de leur fureur en l'envoyant auprès de Vespasien. Un acte longtemps désiré reçut beaucoup de prix des motifs auxquels on en fit honneur : les images de Galba avaient été renversées par le désordre des temps; Antonius les fit relever dans toutes les villes, persuadé qu'il donnerait du lustre à sa cause en paraissant estimer le gouvernement de Galba et ressusciter son parti.

VIII. On chercha ensuite où porter le théâtre de la guerre. Le choix tomba sur Vérone, dont les environs offrent de vastes plaines aux combats de cavalerie : or c'est l'arme où ils étaient supérieurs ; et d'ailleurs, c'était beaucoup pour l'utilité réelle et pour l'opinion que d'ôter à Vitellius une colonie si puissante. Chemin faisant, on s'empara de Vicence, succès qui était peu de chose en lui-même (la ville n'ayant que des forces médiocres), mais auquel on attacha de l'importance, en songeant que Cécina y était né, et qu'on enlevait au général ennemi sa patrie. Vérone était une conquête plus précieuse : son exemple et ses ressources servirent efficacement le parti; l'armée se trouvait d'ailleurs placée entre la Rhétie et les Alpes Juliennes[1], et l'on avait fermé les passages par où auraient pu pénétrer les troupes de Germanie. Ces mouvements étaient ignorés de Vespasien ou contraires à ses ordres. Il avait prescrit d'arrêter la guerre aux murs d'Aquilée et d'y attendre Mucien. A l'autorité il joignait la persuasion : « Tant qu'il tiendrait en ses mains l'Égypte, le grenier de l'empire, avec les revenus des plus riches provinces, l'armée de Vitellius, privée de solde et de vivres, pouvait être forcée de venir à merci. » Mucien donnait par des messages réitérés les mêmes

1. La Rhétie, beaucoup plus étendue que le pays actuel des Grisons, touchait à la Vénétie et aux plaines de la Gaule cisalpine. Le Tésin, l'Adda et l'Adige y prenaient leur source. Elle renfermait la plus grande partie du lac Majeur, et, plus au levant, les cantons de Trente, de *Brixen* et de Feltre. Les Alpes Juliennes partaient presque du golfe adriatique et se prolongeaient d'orient en occident, à travers ce qui est aujourd'hui la Carinthie, la Carniole, le Tyrol.

avertissements, alléguant les avantages d'une victoire qui ne coûterait ni sang ni larmes, et mille autres prétextes dont se couvrait une vanité jalouse et avide de s'approprier tout l'honneur de la victoire. Au reste, à de si grandes distances, les conseils arrivaient après les événements.

IX. Antonius fit donc une incursion subite à travers les postes ennemis; et après un léger engagement, où il ne voulait que tâter les courages, on se retira de part et d'autre sans avantage décidé. Bientôt Cécina établit un camp retranché entre Hostilie, bourgade du pays de Vérone, et les marais du Tartaro; position forte, où ses flancs étaient couverts par ces mêmes marais, et ses derrières par le fleuve. S'il eût fait loyalement son devoir, il pouvait, avec toutes les forces réunies des Vitelliens, écraser deux légions que l'armée de Mésie n'avait pas encore jointes; ou bien cette troupe, ramenée sur ses pas, eût abandonné l'Italie et donné le spectacle d'une fuite honteuse. Mais Cécina, par des retards calculés, livra aux ennemis les premiers moments de la guerre, s'amusant à gourmander par lettres ceux que le fer eût aisément repoussés, et attendant ainsi que ses émissaires eussent assuré les conditions de sa perfidie. Sur ces entrefaites, Aponius Saturninus arrive avec la septième Claudienne. Cette légion était commandée par le tribun Vipstanus Messala, officier d'une naissance illustre et d'un mérite éminent, le seul de tous qui eût apporté à cette guerre des intentions louables. Ces troupes étaient toujours faibles auprès des Vitelliens, ne se composant encore que de trois légions. Cécina leur écrivit qu'elles étaient bien téméraires de relever un drapeau vaincu; en même temps il exaltait le courage de l'armée de Germanie, sans autre mention de Vitellius que quelques formules vulgaires, sans aucune injure contre Vespasien, sans un mot qui tendît à séduire ou effrayer l'ennemi. Les chefs du parti flavien ne firent point l'apologie de leur fortune passée; ils répondirent par un éloge pompeux de Vespasien, parlèrent de leur cause avec confiance, et prodiguèrent à Vitellius toutes les menaces d'une haine sûre de triompher. Ils faisaient espérer aux tribuns et aux centurions la confirmation des avantages accordés par Vitellius, et s'adressant à Cécina lui-même, ils l'exhortaient en termes non épuivoques à changer de parti. Cette correspondance fut lue devant les soldats, qui sentirent redoubler leur courage, en voyant avec quelle attention Cécina évitait d'offenser Vespasien, tandis que leurs chefs affectaient de braver son rival.

X. Deux nouvelles légions arrivèrent ensuite : la troisième, commandée par Dillius Aponianus; la huitième, par Numisius Lupus. Alors on crut bon de faire montre de ses forces et d'établir autour de Vérone une enceinte militaire. La légion Galbienne, travaillant à la partie du retranchement qui regardait l'ennemi, vit venir de loin des cavaliers alliés. Elle les prit pour des Vitelliens et fut saisie d'une terreur panique. On court aux armes, et la vengeance du soldat qui se croit trahi tombant sur Ampius Flavianus, irréprochable dans ses actions mais haï de longue main, une troupe furieuse l'enveloppe comme un tourbillon et demande sa mort. Mille cris l'accusent à la fois d'être parent de Vitellius, traître à Othon, et d'avoir détourné à son profit les largesses du prince. Et nul moyen pour lui de se justifier : en vain il levait des mains suppliantes, prosterné dans la poussière, déchirant ses vêtements, le visage en pleurs et la poitrine suffoquée de sanglots; son désespoir même redoublait la colère des mutins, qui prenaient cet excès de frayeur pour le cri de la conscience. Des clameurs tumultueuses étouffent la voix d'Aponius, quand il essaye de parler; on repousse les autres chefs par des frémissements et des murmures. Les oreilles des soldats n'étaient ouvertes que pour Antonius; il avait de l'éloquence, un art merveilleux pour adoucir la multitude, et beaucoup d'empire sur les esprits. Quand il vit la sédition s'échauffer de plus en plus, et en venir des reproches et des invectives aux voies de fait et aux armes, il ordonna que Flavianus fût chargé de fers. Le soldat comprit la ruse. Les gardes qui défendaient le tribunal sont dispersés, et on allait se porter aux dernières violences : Antonius présente son sein à ces furieux, tenant son épée nue et protestant qu'il périra de leurs mains ou des siennes. A mesure qu'il aperçoit un soldat connu de lui ou revêtu de quelques décorations militaires, il l'appelle par son nom et réclame son secours. Enfin, se tournant vers les enseignes et les dieux des légions, il les conjure d'envoyer plutôt aux ennemis cet esprit de discorde et de fureur. Cependant la sédition se ralentit peu à peu, et à la fin du jour chacun se retire dans sa tente. Flavianus partit la nuit même et reçut en chemin une lettre de Vespasien qui lui rendit la sécurité.

XI. Les légions semblaient possédées d'une rage contagieuse. Aponius Saturninus, commandant de l'armée de Mésie, est attaqué à son tour, avec d'autant plus de violence que les soldats n'étaient pas, comme la première fois, épuisés par la fatigue

et le travail : ils éclatèrent au milieu du jour, sur des lettres qu'on publia comme écrites par ce général à Vitellius. Ce fut une émulation d'insolence et d'audace, comme autrefois de discipline; on eût dit qu'ils craignaient de demander la mort d'Aponius avec moins d'acharnement que celle de Flavianus. Les légions de Mésie rappelaient au soldat de Pannonie qu'elles avaient secondé sa vengeance; et le Pannonien, comme si la sédition des autres eût justifié la sienne, prenait plaisir à redoubler sa faute. On court au jardin où logeait Aponius ; et ce furent moins Antonius, Aponianus et Messala qui le sauvèrent, malgré tous leurs efforts, que l'obscurité de sa retraite : il se cacha dans le fourneau d'un bain qui heureusement n'était pas occupé. Bientôt il s'enfuit sans licteurs et se retire à Padoue. Le départ des consulaires[1] laissa Antonius maître absolu de l'une et de l'autre armée[2] : ses collègues lui cédaient l'autorité, et les soldats n'avaient d'affection que pour lui. Il ne manqua pas de gens qui pensèrent que lui-même avait fomenté ces deux séditions, afin de recueillir seul les fruits de la guerre.

XII. Aussi peu tranquilles dans le parti de Vitellius, les esprits étaient travaillés de discordes d'autant plus fatales qu'elles ne venaient pas des préventions de la multitude, mais de la perfidie des chefs. Lucilius Bassus, préfet de la flotte de Ravenne, abusant de l'irrésolution des soldats, qui, presque tous Pannoniens ou Dalmates, voyaient leur pays en la possession de Vespasien, les avait gagnés au parti de ce prince. On choisit une nuit pour la trahison, et l'on convint qu'à l'insu des autres les seuls complices se réuniraient sur la place d'armes. Bassus, soit honte, soit crainte, attendait l'événement dans sa maison. Les triérarques se jettent tumultueusement sur les images de Vitellius, et font main basse sur le peu d'hommes qui résistent : la foule, amoureuse de nouveautés, se déclarait déjà pour Vespasien. Alors Bassus paraît et se montre ouvertement comme chef de l'entreprise. Toutefois la flotte élut pour préfet Cornélius Fuscus, qui accourut en toute hâte. Bassus, conduit à Hadria[3] par des vaisseaux légers et sous une garde

1. Flavianus et Aponius.

2. L'armée de Mésie et celle de Pannonie.

3. Ancienne ville, qui s'écrivait aussi *Atria*, et que l'on croyait fondée par une colonie étrusque. C'est aujourd'hui Adria, dans la Polésine de Rovigo, au pays de Venise. La mer Adriatique a pris son nom de cette ville, dont elle baignait autrefois les murs.

honorable, fut mis en prison par le préfet de cavalerie Mennius Rufinus, qui occupait cette ville; mais ses fers furent aussitôt brisés, grâce à l'intervention d'Hormus, affranchi de Vespasien : cet homme comptait aussi parmi les chefs.

XIII. Quand la défection de la flotte fut connue, Cécina, pour trouver dans le camp la solitude qu'il cherchait, commanda aux troupes un service qui les tînt dispersées, et réunit sur la place d'armes les principaux centurions et un petit nombre de soldats. Là il exalte le courage de Vespasien et la force de son parti ; puis il montre la flotte révoltée, les vivres manquant, l'esprit hostile des Gaules et de l'Espagne, le peu de fond qu'on doit faire sur Rome ; et il parle de Vitellius en termes qui sont autant de satires. Ensuite il fait prêter serment au nouvel empereur : ceux qui étaient dans le secret commencèrent; les autres suivirent, étourdis par la surprise. A l'instant les images de Vitellius sont arrachées, et des courriers partent pour instruire Antonius de ces événements. Mais sitôt que la trahison fut divulguée dans le camp, et que le soldat, revenant en hâte à la place d'armes, aperçut le nom de Vespasien écrit sur les enseignes et les images de Vitellius jetées dans la poussière, ce fut d'abord un vaste silence; bientôt tout éclate à la fois : « Voilà donc où était retombée la gloire de l'armée de Germanie! livrer sans combat, sans blessures, ses bras enchaînés et ses armes prisonnières ! Et quels ennemis avait-on devant soi? des légions vaincues; encore l'unique force de l'armée othonienne, la première et la quatorzième étaient-elles absentes. Et celles-là aussi, ne les avait-on pas battues et mises en fuite dans ces mêmes plaines? c'était sans doute pour que tant de milliers d'hommes armés fussent donnés en présent, comme un troupeau d'esclaves, au banni Antonius ! Ainsi donc huit légions se mettraient à la suite de quelques gens de mer! Il avait plu à Cécina, il avait plu à Bassus, après avoir ravi au prince palais, jardins, trésors, de ravir à la fin le prince aux soldats. En vain ils apportaient aux Flaviens des forces intactes et un sang non épuisé : méprisables même pour ces nouveaux alliés, que diraient-ils à ceux qui leur demanderaient compte ou de leurs victoires ou de leurs défaites? »

XIV. Ainsi exhalait son indignation et chaque homme en particulier et toute l'armée ensemble. Au signal donné par la cinquième légion, les images de Vitellius sont replacées et Cécina mis aux fers. Les troupes choisissent pour chefs Fabius Fabullus, commandant de la cinquième légion, et Cassius

Longus, préfet de camp. Le hasard ayant amené sous leur main les soldats de trois galères qui ne savaient rien, qui n'avaient rien fait, elles les massacrent. Ensuite elles abandonnent le camp, rompent le pont et retournent à Hostilie, puis à Crémone, afin de s'y joindre à la première italique et à la vingt et unième *Rapax*, que Cécina avait envoyées en avant avec une partie de la cavalerie pour occuper la ville.

XV. A la nouvelle de ces désordres, Antonius, voyant la discorde allumée chez l'ennemi et ses forces divisées, résolut de l'attaquer avant que le temps eût rendu aux chefs l'autorité, aux soldats l'obéissance, et aux légions une fois réunies la confiance du nombre. Car il calculait que Valens, déjà parti de Rome, hâterait sa marche en apprenant la trahison de Cécina; or, Valens était fidèle à Vitellius et ne manquait pas de talents militaires. On craignait en outre, du côté de la Rhétie, une formidable invasion de Germains, et Vitellius avait appelé des secours de la Bretagne, de l'Espagne et des Gaules ; vaste contagion de guerre, prête à tout envelopper si Antonius, qui la redoutait, ne se fût d'avance, en précipitant le combat, saisi de la victoire. En deux marches il conduisit son armée tout entière de Vérone à Bédriac. Le lendemain, il garda les légions pour fortifier le camp, et envoya les cohortes auxiliaires sur le territoire de Crémone, afin que, sous prétexte d'y chercher des vivres, le soldat prît goût au butin de la guerre civile. Il se porta lui-même, avec quatre mille chevaux, à huit milles en avant de Bédriac, pour que le pillage fût mieux assuré. Des coureurs, selon la coutume, éclairaient le pays.

XVI. On était à peu près à la cinquième heure du jour[1], lorsqu'un cavalier, accourant à toute bride, annonce que l'ennemi approche, qu'un petit nombre d'hommes sont en avant, et qu'on entend sur un vaste espace du mouvement et du bruit. Tandis qu'Antonius délibère sur le parti à prendre, Arrius Varus, impatient de signaler ses services, s'élance avec les plus résolus des cavaliers et repousse les Vitelliens, sans en tuer beaucoup; car un renfort soudain changea la fortune, et les plus ardents à poursuivre se trouvèrent bientôt à la queue des fuyards. Cette brusque attaque n'avait pas eu l'aveu d'An-

1. Rappelons, une fois pour toutes, que les Romains divisaient le jour en douze heures, dont la première commençait au lever du soleil et la douzième finissait à son coucher. La cinquième était donc une heure avant midi.

tonius, et il en avait prévu le succès. Après avoir exhorté les siens à soutenir vaillamment le combat, il divise ses escadrons en deux ailes et laisse un vide au milieu, afin d'y recevoir Varus et les siens. Il envoie l'ordre aux légions de s'armer, et donne le signal aux troupes répandues dans la campagne de laisser là le butin et de faire face partout où elles trouveraient l'ennemi. Cependant Varus effrayé se mêle au gros de l'armée et y jette l'épouvante. Battus et non battus fuient pêle-mêle, précipités par la peur et se renversant mutuellement dans des chemins trop étroits.

XVII. Antonius n'omit dans ce désordre aucun des devoirs d'un habile capitaine et d'un intrépide soldat. Il court à ceux qui chancellent, retient ceux qui lâchent pied; partout où le danger redouble, partout où s'offre quelque espoir, il ordonne, combat, encourage, toujours en vue à l'ennemi, en spectacle aux siens. Il alla, dans l'excès de son ardeur, jusqu'à percer de sa lance un porte-enseigne qui fuyait; puis il saisit le drapeau et le porta en avant, courage qui fut imité de cent cavaliers au plus, retenus auprès de lui par la honte. La nature du lieu fit le reste: la route devenait plus étroite; un ruisseau dont le pont était rompu, la profondeur inconnue et les bords escarpés, coupait le chemin et arrêtait la fuite. Cet obstacle, ou peut-être la fortune, rétablit les affaires désespérées. Les fuyards retrouvent la force en se réunissant, et, les rangs serrés, ils reçoivent les Vitelliens qui accouraient en désordre. Ceux-ci se débandent à leur tour. Antonius poursuit ceux que la peur entraîne, terrasse ceux qui résistent. Les soldats, chacun suivant son caractère, dépouillent les morts, font des prisonniers, enlèvent armes et chevaux. Ralliés par les cris de joie, ceux même qui tout à l'heure fuyaient épars à travers la campagne viennent aussi se mêler à la victoire.

XVIII. A quatre milles de Crémone brillèrent tout à coup les enseignes de deux légions, l'Italique et la Ravissante, qui, en apprenant le premier succès de leur cavalerie, s'étaient avancées jusqu'à ce lieu. Mais quand la fortune fut changée, on ne les vit ni ouvrir leurs rangs pour recevoir les fuyards, ni marcher en avant et attaquer elles-mêmes un ennemi qu'un si long espace parcouru en combattant devait avoir épuisé. Vaincues pour s'être fiées au hasard, elles avaient moins senti dans la prospérité le besoin d'un général, qu'elles n'en sentirent la privation dans ce moment critique. Elles pliaient déjà quand la cavalerie victorieuse fondit sur elles. En même temps

le tribun Vipstanus Messala survint avec les auxiliaires de Mésie, que, même après cette marche forcée, on estimait autant que des légionnaires. Les Flaviens, cavaliers et fantassins réunis, enfoncèrent donc les deux légions. La proximité de Crémone, en offrant un abri à la fuite, diminuait d'autant le courage de la résistance.

XIX. Antonius ne poussa pas plus loin sa victoire, à cause des fatigues et des blessures dont un combat si longtemps douteux, quoique heureusement terminé, avait accablé les chevaux et les hommes. A l'entrée de la nuit, tout le gros de l'armée flavienne arriva. En marchant sur des monceaux de cadavres et en foulant un sol où le sang ruisselait encore, ils crurent que la guerre était finie et demandèrent qu'on allât droit à Crémone « pour recevoir la soumission des vaincus ou forcer leurs murailles. » Ainsi parlaient-ils publiquement, langage spécieux ; mais à part soi, chacun se disait « qu'une ville sise en plaine pouvait être enlevée d'assaut ; que dans les ténèbres on attaquait avec la même audace et l'on pillait avec plus de licence; que si on attendait la lumière, ce serait l'heure de la paix, des prières, et qu'ils n'emporteraient d'autre prix de leur sang et de leurs travaux qu'un vain renom de clémence et de gloire, tandis que les richesses de Crémone passeraient aux mains des préfets et des lieutenants : quand une ville est prise de force, le butin appartient au soldat; rendue, il est aux chefs. » Déjà ils méconnaissent centurions et tribuns, et, pour que nulle voix ne puisse être entendue, ils frappent sur leurs boucliers, tout prêts à braver le commandement si on ne les mène à l'assaut.

XX. Alors Antonius se mêle parmi les soldats, et, à mesure que sa vue et l'autorité de son caractère ont commandé le silence, il leur proteste « qu'il ne veut frustrer d'aussi bons services ni d'honneur, ni de salaire; mais que les devoirs se partagent entre l'armée et les chefs; qu'aux soldats sied l'ardeur de combattre; aux chefs la prévoyance, le conseil, une sage lenteur, bien plus féconde en succès que la précipitation, que s'il a, de son bras et de son épée, contribué pour sa part à leur victoire, il les servira maintenant par la raison, par la prudence, qui sont les qualités propres d'un capitaine, qu'il ne peut y avoir deux avis sur les difficultés qui se présentent : l'obscurité de la nuit, une ville inconnue, l'ennemi au dedans, à chaque pas des embûches à craindre. Non, les portes fussent-elles ouvertes, il n'y faudrait entrer qu'avec précaution,

qu'en plein jour. Commenceront-ils le siége à une heure où leurs yeux ne peuvent juger quel lieu est accessible, quelle est la hauteur des murailles, si des machines et des traits suffiront pour l'attaque, ou s'il faudra construire des ouvrages, se couvrir de mantelets? » Ensuite, s'adressant à chacun en particulier, il leur demande s'ils ont apporté des haches, des dolabres [1] et les autres instruments qui servent à forcer les villes. Et comme ils répondaient que non : « Est-ce avec des épées et des javelines, s'écria-t-il, qu'aucun bras d'homme peut briser et renverser des murailles? s'il faut élever une terrasse, se mettre à l'abri sous des planchers ou des claies, nous resterons donc, comme une foule sans prévoyance, à contempler stupidement la hauteur des tours et les remparts de l'ennemi? Ah! plutôt sacrifions une nuit à faire venir nos machines de siége, et apportons avec nous la force et la victoire! » En même temps il envoie les vivandiers et les valets d'armée, avec les moins fatigués des cavaliers, chercher à Bédriac des provisions et toutes les autres choses nécessaires.

XXI. Mais le soldat ne pouvait se résigner à l'attente : une sédition était près de s'élever, quand des cavaliers, s'étant avancés jusque sous les murs, arrêtèrent quelques habitants de Crémone épars dans la campagne. On sut par leur rapport « que six légions vitelliennes et toute l'armée d'Hostilie [2] venaient d'arriver, après avoir fait trente milles ce jour-là même; qu'en apprenant le désastre des leurs, elles s'étaient mises en devoir de combattre, et qu'elles allaient paraître. » Ce péril inattendu ouvrit aux conseils du chef les oreilles indociles. Il ordonne à la troisième légion de se tenir sur la chaussée de la voie Postumia. Tout près d'elle, à gauche, la septième Galbienne fut rangée dans la plaine, et plus à gauche encore la septième Claudienne, qui se trouva défendue par un fossé rustique. A droite, la huitième prit place sur l'espace découvert qui règne le long de la route, et à côté d'elle la treizième se couvrit des arbres d'un épais taillis. Tel était l'ordre des aigles et des enseignes; quant aux soldats, mêlés dans les ténèbres, ils se placèrent au hasard. Un corps de prétoriens eut son poste

1. Instrument servant à la fois de hache pour couper et fendre le bois, et de pic pour ouvrir la terre ou saper une muraille.

2. Hostilie est à l'est de Crémone, à une distance d'environ 70 milles romains.

derrière la troisième légion; sur ses ailes étaient les cohortes auxiliaires, et la cavalerie protégeait les flancs et les derrières. Sidon et Italicus, avec l'élite de leurs Suèves, étaient aux premiers rangs de cette ligne.

XXII. Au lieu de se reposer à Crémone, comme la raison le voulait, d'y réparer ses forces par la nourriture et le sommeil, et d'écraser le lendemain un ennemi glacé de froid, épuisé de besoin, l'armée vitellienne, privée de chef et dépourvue de conseil, alla vers la troisième heure de la nuit se heurter contre les Flaviens, qui l'attendaient en bon ordre. Quelle fut la disposition de cette armée, dans la double confusion de la colère et des ténèbres, je ne puis le dire avec certitude. On rapporte que la quatrième Macédonique était à l'aile droite; la cinquième et la quinzième, avec les vexillaires des trois légions de Bretagne (la neuvième, la seconde et la vingtième), au centre; enfin la seizième, la dix-huitième et la première à l'aile gauche. Les soldats de la Ravissante et de l'Italique s'étaient mêlés dans tous les manipules. La cavalerie et les corps auxiliaires se placèrent où ils voulurent. Le combat fut, toute la nuit, divers, incertain, sanglant, funeste à un parti, puis à l'autre; ni le courage, ni les bras, ni les yeux, qui du moins avertissent du péril, n'étaient d'aucun secours. Mêmes armes des deux côtés. Le mot d'ordre, demandé mille fois, était connu de tout le monde : les drapeaux se croisaient à l'aventure, arrachés, emportés à l'envi par des gros de combattants. La septième légion, récemment formée par Galba, était la plus vivement pressée. Six des principaux centurions périrent, plusieurs étendards furent pris; l'aigle même était perdue, si le primipilaire Atilius Vérus ne l'eût sauvée en faisant un grand carnage des ennemis et en mourant à son tour.

XXIII. Pour raffermir ses lignes ébranlées, Antonius fit avancer les prétoriens. Arrivés en présence, ils repoussent l'ennemi, puis en sont repoussés. Les Vitelliens avaient réuni toutes leurs machines sur le milieu de la route, afin qu'elles battissent librement et à découvert; car auparavant leurs coups dispersés allaient se briser contre les arbres, sans nuire à l'ennemi. Une baliste d'une grandeur extraordinaire, appartenant à la quinzième légion, écrasait les Flaviens avec d'énormes pierres. Elle eût fait dans leurs rangs un vaste carnage, sans l'action mémorable qu'osèrent deux soldats. Ils ramassent les boucliers sur le champ de bataille et vont, sans

être reconnus, couper les cordes qui servaient au jeu de la machine. Ils furent percés à l'instant, et leurs noms ont péri; quant au fait, on ne le révoque pas en doute. La fortune ne penchait encore d'aucun côté, et la nuit était avancée, lorsque la lune en se levant éclaira les deux armées de sa lumière trompeuse. Heureusement pour les Flaviens, ils l'avaient à dos. Par là s'allongeaient les ombres des chevaux et des hommes, et l'ennemi, qui prenait l'ombre pour le corps, visant à faux, ses traits tombaient en deçà du but. La clarté donnant au contraire sur la face des Vitelliens les offrait sans défense aux coups d'un adversaire pour ainsi dire invisible.

XXIV. Dès qu'Antonius put reconnaître les siens et en être reconnu, il les enflamma, les uns par la honte et les reproches, les autres par la louange et les exhortations, tous par l'espérance et les promesses. Il demandait aux légions de Pannonie pourquoi elles avaient repris les armes : « c'était pourtant sur ce champ de bataille qu'elles pouvaient laver leur dernier affront et recouvrer leur gloire. » Ensuite, se tournant vers les soldats de Mésie, il les appelait « les auteurs et les premiers boute-feux de la guerre : à quoi bon avoir provoqué les Vitelliens par menaces et paroles, s'ils ne pouvaient soutenir ni leurs bras ni leurs regards ? » Ainsi parlait-il en passant devant chaque corps. Il en dit davantage à la troisième légion, lui rappelant ses exploits anciens et nouveaux, « comment elle avait repoussé les Parthes sous Marc-Antoine, les Arméniens sous Corbulon, et tout récemment les Sarmates. Et vous, disait-il aux prétoriens avec indignation, paysans que vous êtes, à moins de vaincre aujourd'hui, quel autre empereur voudra de vous ? quel autre camp vous recevra ? c'est là que sont vos étendards et vos armes, et la mort si vous êtes vaincus; car la honte, vous l'avez épuisée tout entière. » Un cri s'éleva de toute part. Le soleil parut alors, et la troisième légion, comme c'est l'usage en Syrie, salua son lever.

XXV. De là un bruit vague, semé peut-être à dessein par le général, que Mucien vient d'arriver, et que les deux armées se sont donné mutuellement le salut. On s'élance avec l'audace qu'inspirerait un puissant renfort; et déjà la ligne des Vitelliens était moins garnie, les soldats sans chefs se serrant ou s'éparpillant selon qu'ils écoutaient le courage ou la peur. Antonius, les voyant ébranlés, pousse sur eux d'épais bataillons. Leurs rangs mal unis achèvent de se rompre ; ils ne peuvent se reformer, embarrassés par les machines et les ba-

gages. Dans l'ardeur de la poursuite, les vainqueurs se répandent sur la lisière de la route. Le carnage fut signalé par une aventure tragique : un fils tua son père. Je rapporterai le fait et les noms sur la foi de Vipstanus Messala. Julius Mansuétus, habitant de l'Espagne, enrôlé dans la Ravissante, avait laissé chez lui un fils encore enfant. Celui-ci, parvenu à l'âge militaire, entra dans la septième légion que formait Galba. Le hasard offrit son père à ses coups, et il le renversa demi-mort. Pendant qu'il le dépouille, il le reconnaît et en est reconnu. Alors il l'embrasse expirant, et d'une voix lamentable il prie les mânes paternels de lui faire grâce et de ne pas l'abhorer comme un parricide : « C'était le crime de tout le monde; et qu'est-ce que la part d'un soldat dans la guerre civile ? » Puis il emporte le cadavre, creuse une fosse et rend à son père les derniers devoirs. Les plus voisins s'en aperçurent d'abord, d'autres ensuite; et, de proche en proche, ce fut dans toute l'armée un cri général d'étonnement, de pitié, de malédiction contre une guerre si cruelle; et toutefois ils n'en dépouillent pas avec moins d'ardeur leurs parents, leurs alliés, leurs frères massacrés : ils se racontent le crime et ils le commettent.

XXVI. Un immense et nouveau travail les attendait devant Crémone. Dans la guerre contre Othon, les soldats de Germanie avaient placé leur camp autour de la ville et environné ce camp de retranchements, ouvrages de défense qu'ils avaient encore augmentés depuis. A cet aspect, les vainqueurs s'arrêtèrent, les chefs ne sachant qu'ordonner. Commencer l'attaque après les fatigues du jour et de la nuit était difficile et d'un succès douteux, faute d'avoir aucun secours à portée. Retourner à Bédriac, outre l'intolérable labeur d'une route aussi longue, c'était renoncer à tous les fruits de la victoire. Se retrancher dans un camp avait pareillement ses dangers, à une si petite distance de l'ennemi; car il pourrait, en les voyant épars et occupés au travail, les troubler par de brusques sorties. Par-dessus toutes ces alarmes, on redoutait les soldats eux-mêmes, plus prêts à soutenir le péril que l'attente : ennemis des précautions, ils espéraient tout de la témérité; mort, blessures, sang, il n'était rien que ne balançât pour eux l'amour du butin.

XXVII. Antonius se rendit à ces vœux et fit investir les retranchements. D'abord on combattit de loin avec des flèches et des pierres, au grand désavantage des Flaviens, qui rece-

vaient d'en haut des coups mieux ajustés. Bientôt le chef assigne à chaque légion sa porte ou sa portion du rempart, afin que la tâche ainsi partagée fît distinguer le brave du lâche, et que l'émulation seule enflammât déjà les courages. La troisième et la septième prirent pour elles le côté qui avoisine le chemin de Bédriac ; la huitième et la septième Claudienne se placèrent plus à droite ; un élan spontané entraîna la treizième à la porte de Brixia[1]. Il fallut attendre un peu qu'on eût apporté des villages voisins des hoyaux, des dolabres, des faux et des échelles. Alors les boucliers s'élèvent au-dessus des têtes, la tortue se forme, et l'on s'avance au pied des retranchements. C'était des deux côtés l'art puissant des Romains. Les Vitelliens roulent de pesantes masses de pierre, sondent avec des lances et de longues piques la tortue entr'ouverte et flottante, jusqu'à ce qu'ayant enfin brisé ce tissu de boucliers, ils renversent les hommes sanglants et mutilés et jonchent la terre d'un horrible débris.

XXVIII. L'assaut languissait, si les chefs, voyant le soldat fatigué se refuser à de stériles exhortations, ne lui eussent montré Crémone. Si ce fut une inspiration d'Hormus, comme le dit Messala, ou s'il faut en croire Pline[2] qui accuse Antonius, je ne saurais le décider. Mais soit Antonius, soit Hormus, aucun des deux ne démentit par ce forfait, tout détestable qu'il est, sa vie et sa renommée. Dès ce moment, ni sang ni blessures n'arrêtent plus les soldats. Saper les retranchements, battre les portes, s'appuyer sur les épaules l'un de l'autre, et saisir, en s'élançant sur la tortue reformée, les armes et jusqu'aux bras des ennemis, n'est rien pour eux. Blessés ou non blessés, expirants ou demi-morts, roulent pêle-mêle et périssent de trépas différents : la mort se multiplie sous toutes les formes.

XXIX. L'assaut le plus terrible était livré par la septième et la troisième légion, et Antonius s'était jeté sur le même point avec l'élite des auxiliaires. Les Vitelliens ne purent soutenir cette opiniâtre émulation d'efforts : et voyant leurs traits glisser sur la tortue, ils y roulèrent enfin la baliste elle-même.

1. Aujourd'hui Brescia.

2. Outre le grand ouvrage connu sous le nom d'*Histoire naturelle*, Pline avait écrit l'histoire de toutes les guerres de Germanie en vingt livres, et celle de Rome, depuis l'époque où s'était arrêté Aufidius Bassus, qui vivait sous Auguste et Tibère. Ces deux ouvrages sont perdus.

La machine en tombant la rompit un moment et écrasa quelques hommes, mais elle entraîna dans sa chute le parapet et le haut du rempart. En même temps une tour contiguë céda au choc redoublé des pierres. Pendant que la septième monte à la brèche par colonnes pointues, la troisième brise la porte à coups de haches et d'épées. Le premier qui força le passage fut, au rapport unanime de tous les auteurs, C. Volusius, soldat de la troisième légion. Parvenu sur le haut du rempart, il précipita ceux qui résistaient; puis, élevant la main et d'une voix retentissante, il s'écria que le camp était pris. Les autres y pénétrèrent, comme les Vitelliens effrayés se jetaient déjà en bas des retranchements. Tout l'espace entre les lignes et les murs de Crémone fut rempli de carnage.

XXX. Mais ici les travaux renaissent encore avec les obstacles : ce sont de hautes murailles, des tours de pierre, des portes barrées de fer, des haies de soldats qui brandissent leurs javelines; au dedans une population nombreuse et attachée à la cause de Vitellius, sans compter une grande partie de l'Italie rassemblée pour une foire; multitude qui, en donnant à la ville de plus nombreux défenseurs, offrait à la cupidité des assiégeants un plus riche butin. Antonius ordonne que l'on s'arme de feux et qu'on embrase les plus belles maisons situées hors de la ville, pour essayer si l'intérêt des habitants n'ébranlerait pas leur fidélité. Quant aux édifices voisins des murs et qui en excédaient la hauteur, il les remplit des plus braves soldats. Ceux-ci avec des poutres, des tuiles, des torches, balayent les hommes qui défendaient le rempart.

XXXI. Déjà les légions se serraient pour former la tortue, et une autre partie des assaillants lançait des traits et des pierres, lorsque le courage des Vitelliens défaillit peu à peu. Ceux que leur grade distinguait de la foule cédèrent à la fortune, dans la crainte qu'une fois la ville prise comme le camp il n'y eût plus de pardon, et que la colère du vainqueur, dédaignant une multitude pauvre, ne tombât tout entière sur les tribuns et les centurions, qu'on pouvait tuer avec plus de profit. Le simple soldat, sans souci de l'avenir et protégé par la bassesse de sa fortune, était plus opiniâtre. Errants dans les rues, cachés dans les maisons, ils ne demandaient pas la paix; quoique déjà ils eussent cessé la guerre. Les principaux officiers font disparaître le nom et les images de Vitellius; ils ôtent les fers à Cécina (car il était encore alors enchaîné), et le conjurent de paraître avec eux pour excuser leur con-

duite. Repoussés avec hauteur, ils essayent de le vaincre à force de larmes : spectacle où l'on vit le dernier de tous les maux, tant de vaillants hommes implorant la protection d'un traître. Enfin, du haut des murs, ils arborent les bandelettes et les autres attributs des suppliants. Antonius ayant fait cesser l'attaque, ils sortirent emportant les aigles et l s enseignes. Les soldats, sans armes, les yeux baissés vers la terre, marchaient tristement à la suite. Les vainqueurs s'étaient rassemblés autour d'eux, et, dans le premier moment, ils les chargeaient d'invectives et les menaçaient du geste. Bientôt, en les voyant présenter leur front aux insultes et souffrir, en vaincus dont tout l'orgueil est tombé, les plus sanglants outrages, ils se souvinrent que c'étaient les mêmes hommes qui naguère, à Bédriac, avaient usé de la victoire avec modération. Mais lorsque Cécina, revêtu de la pourpre et précédé des licteurs qui écartaient la foule devant lui, s'avança en appareil de consul, les vainqueurs éclatèrent de nouveau, lui reprochant son orgueil, sa cruauté, et (tant le crime est odieux) jusqu'à sa perfidie. Antonius le défendit de leur colère et l'envoya sous escorte à Vespasien.

XXXII. Cependant le peuple de Crémone était misérablement froissé entre des masses d'hommes armés, et l'instant du massacre n'était pas loin, quand le soldat fut adouci par les prières des chefs. Antonius, ayant rassemblé vainqueurs et vaincus, adressa aux uns de magnifiques éloges, aux autres des paroles de clémence; quant à Crémone, il ne dit rien ni pour ni contre. L'armée décida sa ruine, et, outre l'amour inné du pillage, elle se mit à l'œuvre avec l'acharnement d'une vieille haine : Crémone passait pour avoir aidé le parti de Vitellius dès la guerre d'Othon ; la treizième légion étant restée pour y construire un amphithéâtre, la populace, insolente comme dans toutes les villes, l'avait provoquée par la dérision et l'outrage. D'autres causes aigrissaient encore les esprits : le spectacle de gladiateurs donné en ce lieu par Cécina ; la même cité servant une seconde fois de théâtre à la guerre ; des vivres portés aux Vitelliens sur le champ de bataille, et jusqu'à des femmes tuées dans le combat, où les avait entraînées le zèle du parti. Enfin la foire qui se tenait alors donnait à cette colonie, déjà riche, l'aspect d'une opulence plus grande que jamais. Parmi les chefs flaviens, les autres étaient comme éclipsés; la fortune et la renommée exposaient le seul Antonius à tous les regards. Il courut aux bains pour laver le sang

dont il était souillé. Comme il se plaignait que l'eau n'était que tiède, une voix répondit qu'elle serait bientôt chaude. Le mot fut recueilli, et cette excuse d'un esclave fit tomber sur Antonius tout l'odieux de ce qui arriva : on crut qu'il avait donné le signal de brûler Crémone, qui déjà était en feu.

XXXIII. Quarante mille hommes armés s'y précipitèrent à la fois, sans compter un plus grand nombre de valets de troupe et de vivandiers, espèce plus sanguinaire et d'une brutalité plus effrénée. Ni l'âge ni le rang ne protégèrent personne contre l'assassinat et le viol réunis par un affreux mélange. De faibles vieillards, des femmes au déclin de la vie, méprisés comme butin, étaient traînés pour servir de jouet. Se rencontrait-il une jeune fille, un jeune homme d'une beauté remarquable, déchirés, mis en pièces par les mains qui se les disputaient, ils finissaient par exciter entre les ravisseurs eux-mêmes un combat à mort. Pendant qu'une partie se charge d'argent ou enlève aux temples l'or sacré des offrandes, de plus forts surviennent et les massacrent. Quelques-uns dédaignent la proie qui est devant eux, et, employant les coups et les tortures pour en découvrir d'autres, cherchent ce qui est caché, déterrent ce qui est enfoui. Des torches sont dans leurs mains, et, quand tout le butin est emporté, ils se font un amusement sauvage de les lancer sur les maisons vides et les temples dévastés. Dans cette armée, de langues et de mœurs différentes, assemblage de citoyens, d'alliés, de barbares, s'agitaient mille passions diverses ; la morale variait d'homme à homme, et il n'était pas de crime qui ne fût autorisé. Quatre jours durant, Crémone suffit à ces horreurs. Pendant que tous les édifices sacrés et profanes s'abîmaient dans les feux, un seul temple resta debout, celui de Méphitis [1] : situé hors des murailles, il fut défendu par sa position ou par la déesse.

XXXIV. Ainsi finirent les destins de Crémone, après une durée de deux cent quatre-vingt-six ans. Elle avait été fondée sous les consuls Tib. Sempronius et P. Scipion, au moment où l'invasion d'Annibal menaçait l'Italie. C'était un boulevard qu'on opposait aux Gaulois transpadans et aux irruptions qui pourraient se faire à travers les Alpes. Grâce au nombre d'habitants qu'on y établit, aux rivières ouvertes à son commerce, à la fertilité de ses champs, aux familles venues du

1. La déesse des mauvaises odeurs. On élevait des temples au méphitisme comme à la peste, pour s'en garantir.

dehors et aux mariages entre les colons et leurs voisins, la ville s'accrut et prospéra, épargnée par les armes étrangères, malheureuse dans les guerres civiles. Antonius, honteux de l'attentat commis et voyant éclater de plus en plus l'indignation publique, défendit qu'on retînt captif aucun des Crémonais. Déjà l'opinion de l'Italie avait avili ce butin dans la main des soldats : on refusait d'acheter de tels esclaves. Ils se mirent à les tuer, et alors leurs parents et leurs alliés les rachetèrent secrètement. Bientôt ce qui restait de la population revint à Crémone. Les places furent reconstruites, les temples relevés par la générosité des habitants du pays. Vespasien d'ailleurs encourageait ces efforts.

XXXV. Au reste, la terre, infectée d'un sang corrompu, ne permit pas aux vainqueurs de s'arrêter longtemps sur ce tombeau d'une ville en cendres. S'étant avancés à trois milles de distance, ils recueillirent les Vitelliens épars et tremblants, et les rangèrent chacun sous ses enseignes. Comme la guerre civile durait encore et rendait douteuse la foi des légious vaincues, elles furent dispersées dans les provinces illyriques. On remit à des courriers et à la renommée le soin d'annoncer la victoire en Bretagne et en Espagne. On envoya dans les Gaules le tribun Julius Calénus, et en Germanie Alpinus Montanus, préfet de cohorte. Montanus étant Trévire, Calénus Éduen, et tous deux du parti vaincu, on les montrait pour frapper les esprits. En même temps on occupa les passages des Alpes, par précaution contre la Germanie, qu'on soupçonnait d'armer pour Vitellius.

XXXVI. Cependant, lorsque Cécina fut parti pour la guerre, Vitellius content d'y avoir, au bout de quelques jours, poussé Valens après lui, couvrait ses embarras du faste de ses plaisirs : il ne songe ni à préparer des armes, ni à fortifier le soldat par l'exercice et les exhortations, ni à se montrer aux yeux du peuple. Caché sous les ombrages de ses jardins, semblable à ces animaux paresseux qui demeurent couchés et engourdis tant qu'on leur fournit de la pâture, il avait également banni de sa pensée le présent, le passé, l'avenir. Il languissait, oisif et indolent, dans les bosquets d'Aricie [1], quand la trahison de Bassus et la défection de la flotte de Ravenne étonnèrent sa stupeur. Peu de temps après arrivèrent du camp de Cécina

1. Aricia était une petite ville du Latium, fondée, suivant une tradition mythologique, par Hippolyte, et ainsi nommée de sa femme Aricie.

des nouvelles à la fois tristes et agréables : ce général avait trahi sa cause, mais l'armée le tenait dans les fers. La joie eut plus de prise que l'inquiétude sur cette âme apathique. Tout triomphant d'allégresse, on le rapporte à Rome : là, devant une nombreuse assemblée du peuple, il comble d'éloges le pieux attachement des soldats, puis il fait arrêter, comme ami de Cécina, P. Sabinus, préfet du prétoire, et met à sa place Alphénus Varus.

XXXVII. Ensuite il adresse au sénat une pompeuse harangue, et le sénat lui répond par tout ce que la flatterie a de plus recherché. L. Vitellius ouvrit, le premier, contre Cécina un avis rigoureux. Les autres, s'indignant en termes étudiés « qu'un consul eût trahi la république, un lieutenant son empereur, un ami l'homme qui l'avait comblé d'honneurs et de biens, » exhalèrent leurs propres ressentiments dans des plaintes dont Vitellius n'était que le prétexte. Pas un ne se permit d'invectives contre les chefs du parti contraire. Ils accusaient l'erreur et l'imprudence des armées, tournant avec une attentive et adroite précaution autour du nom de Vespasien. Cécina eût été consul encore un jour; un flatteur se trouva pour mendier à sa place cette dernière journée, au grand ridicule de celui qui donna une telle faveur et de celui qui la reçut. La veille des kalendes de novembre, Rosius Régulus entra en charge et en sortit. Les habiles remarquèrent que c'était la première fois que, sans destitution prononcée, sans loi rendue, un magistrat en remplaçât un autre. Car un consul d'un jour, l'exemple s'en était vu dans la personne de Caninius Rébilius, sous le dictateur César, lorsqu'on se hâtait de payer les services de la guerre civile.

XXXVIII. La mort de Junius Blésus, arrivée dans le même temps, occupa beaucoup la renommée. Voici ce que j'en ai appris. Vitellius, souffrant d'une douloureuse maladie, vit, des jardins de Servilius, une tour voisine éclairée de nombreuses lumières. Comme il en demandait la cause, on lui dit que Cécina Tuscus donnait un grand festin dont on faisait à Blésus les principaux honneurs. On parla avec exagération d'appareil somptueux, d'éclats de joie immodérés. Il ne manqua pas de courtisans qui accusèrent Tuscus et les autres, mais Blésus plus amèrement que personne, « de se livrer aux plaisirs pendant que le prince était malade. » Quand ceux dont l'œil pénétrant épie les ressentiments des princes virent l'empereur aigri et la ruine de Blésus préparée, le rôle de la délation fut donné

à L. Vitellius. Celui-ci, bassement jaloux de Blésus, parce qu'il sentait combien son nom, souillé de tous les opprobres, était au-dessous d'une renommée si pure, ouvre l'appartement de l'empereur, prend son fils dans ses bras, et tombe à ses genoux. Interrogé sur la cause de son trouble, il s'écrie : « qu'il ne vient point amené par une crainte personnelle ni inquiet sur lui-même; c'est pour son frère, c'est pour les enfants de ce frère, qu'il apporte des prières et des larmes. Ah ! c'est à tort que l'on redoute Vespasien, à qui tant de légions germaniques, tant de provinces fidèles et courageuses, de si vastes espaces de terre et de mer, opposent une barrière. Ils ont dans Rome, ils nourrissent dans leur sein l'ennemi vraiment à craindre, un homme tout vain des Junius et des Antoines ses aïeux, et qu'on voit, affable et magnifique à la fois, étaler devant les soldats son origine impériale. Tous les esprits sont tournés de ce côté, tandis que Vitellius, ne distinguant ni amis ni ennemis, caresse un rival qui, de la table d'un joyeux festin, contemple les souffrances du prince. Il faut lui rendre, pour cette joie à contre-temps, une nuit morne et funèbre, où il apprenne, où il sente que Vitellius est vivant, qu'il est empereur, et qu'à tout événement l'empereur a un fils. »

XXXIX. Vitellius, hors de lui, flottait entre le crime et la peur. Craignant de hâter sa perte s'il différait la mort de Blésus, de révolter les esprits s'il l'ordonnait publiquement, il eut recours au poison. Lui-même se dénonça par la joie qu'il laissa éclater dans une visite à Blésus. On entendit même de sa bouche une parole atroce : il se vanta (je rapporterai ses propres expressions) d'avoir repu ses yeux en regardant mourir un ennemi. Blésus, à l'éclat d'une naissance illustre et à l'élégance des mœurs, joignait une fidélité à toute épreuve. Avant la guerre, Cécina et les plus considérables du parti, déjà fatigués de Vitellius, essayèrent son ambition; il résista constamment. Irréprochable dans sa vie, ennemi du trouble, désirant peu les grandeurs soudaines et l'empire encore moins, il n'avait échappé qu'avec peine à l'honneur d'en être cru digne.

XL. Cependant Valens, suivi d'un cortége nombreux et efféminé de concubines et d'eunuques, s'avançait lentement pour un chef allant à la guerre, lorsqu'il apprit par de rapides messagers que Bassus avait livré la flotte à l'ennemi. En faisant diligence, il pouvait prévenir Cécina qui balançait encore,

ou atteindre les légions avant qu'elles eussent couru les chances d'une bataille. Plusieurs lui conseillaient de prendre avec lui les hommes les plus sûrs et de gagner Hostilie ou Crémone par des chemins détournés, en évitant Ravenne. D'autres voulaient qu'il fît venir de Rome les cohortes prétoriennes, et qu'il s'ouvrît de vive force un passage. Lui, par une temporisation inutile, perdit à délibérer le temps d'agir. Bientôt, repoussant l'un et l'autre conseil, il prit un parti mitoyen, le pire de tous dans les moments décisifs, et ne sut ni oser ni prévoir assez.

XLI. Il écrit à Vitellius et lui demande du secours. Il lui vint trois cohortes avec l'aile de cavalerie tirée de Bretagne, ce qui était trop pour dérober sa marche, trop peu pour forcer le passage. Du reste, au milieu même de si graves périls, Valens ne put échapper à la flétrissante imputation de ravir, chemin faisant, des plaisirs criminels, et de souiller d'adultères et d'autres impuretés les maisons de ses hôtes. C'était l'œuvre de la force, de l'argent, et les derniers caprices d'une fortune expirante. L'arrivée de l'infanterie et de la cavalerie mit en évidence la fausseté de ses mesures; car il ne pouvait percer à travers les ennemis avec cette poignée d'hommes, quelque fidèles qu'ils pussent être, et ils n'apportaient pas à la guerre une fidélité sans reproche. La honte cependant et la présence du chef les tenaient en respect; mais c'était un frein peu solide pour des esprits aventureux et que le déshonneur n'effrayait pas. Justement défiant, Valens garde auprès de lui quelques hommes qui n'avaient pas changé avec la fortune, et fait partir les cohortes pour Ariminum[1]. Il donna ordre à la cavalerie de couvrir leurs derrières. Lui-même tourna vers l'Ombrie, puis se rendit en Toscane, où il apprit l'issue du combat de Crémone. A cette nouvelle il conçut un dessein qui déjà n'était pas lâche, et que le succès pouvait rendre terrible : il voulait se jeter dans des vaisseaux et descendre sur quelque point de la Gaule narbonnaise, d'où il soulèverait les Gaules, les armées, les nations germaniques, enfin une guerre toute nouvelle.

XLII. Profitant du trouble où le départ de Valens laissa le détachement d'Ariminum, Cornélius Fuscus fit approcher son armée, envoya des galères le long du rivage et enveloppa cette troupe par terre et par mer. Les plaines de l'Ombrie et la partie

1. Maintenant Rimini, près de la mer Adriatique, au sud-est de Ravenne.

du Picénum[1] que baigne l'Adriatique furent occupées, et toute l'Italie se trouva partagée entre Vespasien et Vitellius par la chaîne des Apennins. Valens, parti du golfe de Pise, fut forcé par le calme ou les vents contraires de relâcher au port d'Hercule Monécus[2]. Non loin de ce lieu se trouvait Marius Maturus, procurateur des Alpes maritimes et dévoué à Vitellius, auquel il n'avait pas cessé jusqu'alors de garder son serment, quoique autour de lui tout fût révolté. Maturus accueillit civilement Valens et le détourna par ses conseils de se hasarder dans la Gaule narbonnaise. La crainte ébranla d'ailleurs la foi de ses compagnons, le procurateur Valérius Paullinus, bon militaire et ami de Vespasien même avant son élévation, ayant fait reconnaître par les cités environnantes l'autorité de ce prince.

XLIII. Ce chef avait rassemblé tous ceux qui, licenciés par Vitellius, ne demandaient que la guerre, et il tenait une garnison dans la colonie de Fréjus, qui est la clef de cette mer. Son influence était d'autant plus grande que Fréjus était sa patrie, et que son nom était en honneur parmi les prétoriens dont il avait été autrefois tribun. Les habitants eux-mêmes, par zèle pour un compatriote et dans l'espoir intéressé de sa future puissance, le secondaient de toutes leurs forces. Quand ces préparatifs, d'une importance réelle et que la renommée exagérait encore, eurent saisi les esprits incertains des Vitelliens, Valens, avec quatre spéculateurs, trois amis et autant de centurions, regagna ses vaisseaux. Maturus et les autres prirent le parti de rester et de jurer fidélité à Vespasien. Au reste, si la mer offrait plus de sûreté à Valens que les rivages et les villes, il n'en était pas moins inquiet de l'avenir, et il voyait mieux ce qu'il devait fuir qu'il ne savait à qui se fier. La tempête le porta dans les Stéchades[3], îles des Marseillais. Là, des galères envoyées par Paullinus s'emparèrent de lui.

XLIV. Valens pris, tout se rangea sous les lois du vainqueur. Le signal fut donné en Espagne par la première *Adjutrix*, qui, dévouée à la mémoire d'Othon, haïssait mortellement Vitellius. Cette légion entraîna la dixième et la sixième. Les

1. A présent la marche d'Ancône.

2. Port en Ligurie, où les Grecs-Marseillais bâtirent un temple d'Hercule avec une forteresse pour se défendre contre les Liguriens leurs ennemis; aujourd'hui Monaco.

3. Maintenant les îles d'Hières.

Gaules n'hésitèrent pas. En Bretagne, Vespasien jouissait d'une grande popularité, pour y avoir commandé sous Claude la deuxième légion et s'y être distingué par ses faits d'armes. Ce souvenir décida la province, non sans quelque résistance des autres légions, où la plupart des centurions et des soldats devaient leur avancement à Vitellius et changeaient avec crainte un prince dont ils avaient déjà fait l'essai.

XLV. Enhardis par ces divisions et par les bruits de guerre civile sans cesse répétés, les Bretons levèrent la tête à l'instigation de Vénusius. Outre l'audace de son caractère et sa haine du nom romain, ce chef était animé contre la reine Cartismandua d'un sentiment personnel de vengeance. Cartismandua régnait sur les Brigantes[1], avec tout l'éclat du sang le plus illustre. Sa puissance s'était accrue à l'égal de sa noblesse, depuis qu'en prenant par trahison le roi Caractacus elle avait pour ainsi dire fourni à Claude la matière de son triomphe. De là l'opulence et tous les abus de la prospérité. Dédaignant Vénusius qui était son époux, elle admit au partage de son lit et de son trône Vellocatus, écuyer de ce prince. Ce scandale ébranla sa maison. L'époux avait pour lui l'opinion du royaume : la passion de la reine et sa cruauté protégeaient l'adultère. Vénusius appela du secours, et, secondé par la défection des Brigantes eux-mêmes, il réduisit Cartismandua aux dernières extrémités. Alors elle demanda l'appui des Romains. Nos cohortes et notre cavalerie, après des chances partagées, tirèrent enfin la reine de péril. Vénusius eut le royaume, et nous la guerre.

XLVI. Dans ce même temps, le trouble se mit en Germanie, fomenté par la négligence des chefs et l'esprit séditieux des légions. La force étrangère s'unit à la perfidie des alliés, et la puissance romaine en fut presque abattue. Cette guerre, avec ses causes et ses résultats (car la lutte fut longue et sérieuse), sera l'objet d'un récit particulier. De leur côté s'émurent les Daces, nation toujours sans foi, alors sans crainte, la Mésie n'ayant plus d'armée. Ils observèrent en silence les premiers événements : quand ils virent l'Italie en feu et la moitié de l'empire armée contre l'autre, ils forcèrent les quartiers d'hiver des cohortes et de la cavalerie, et se trouvèrent maîtres des deux rives du Danube. Déjà ils s'apprêtaient à détruire le camp des légions, si Mucien ne leur eût opposé la sixième. Il

1. Les Brigantes habitaient l'Yorkshire et le Northumberland.

savait la victoire de Crémone, et il craignait la double masse de barbares qui pèserait sur l'empire, si de deux points différents le Dace et le Germain l'envahissaient à la fois. La fortune du peuple romain se montra présente alors, comme en tant d'autres rencontres, en amenant de ce côté Mucien et les forces d'Orient, tandis que la querelle se vidait à Crémone. Fontéius Agrippa, venant de l'Asie, qu'il avait gouvernée un an comme proconsul, reçut le commandement en Mésie. On lui donna des troupes de l'armée vitellienne, que la politique et le bien de la paix conseillaient de disperser dans les provinces et d'engager avec l'étranger.

XLVII. Les autres nations ne demeuraient pas en repos. Un bruit d'armes avait tout à coup retenti dans le Pont, excité par un esclave barbare, ancien préfet de la flotte royale. C'était Anicétus, affranchi de Polémon [1], tout-puissant jadis et mécontent de la révolution qui avait réduit ce royaume à l'état de province. Après avoir soulevé, au nom de Vitellius, les nations limitrophes, et séduit par l'espoir du pillage ce qu'il y avait de plus nécessiteux, cet homme, à la tête d'une troupe assez redoutable, tomba sur Trébizonde, ville d'une ancienne renommée, bâtie par les Grecs, à l'extrémité des côtes du Pont. Une cohorte y fut massacrée : c'étaient des soldats fournis par le roi, qui, d'auxiliaires devenus citoyens, avaient pris nos enseignes et nos armes, sans quitter la mollesse et la licence des Grecs. Ce rebelle brûla aussi la flotte romaine, et il avait la mer libre pour défier notre poursuite, Mucien ayant fait venir à Byzance les meilleures galères avec tous les soldats. Les barbares insultaient même audacieusement les côtes sur des navires rapidement construits, étroits de bord, larges du ventre, sans aucun lien d'airain ni de fer, qu'ils appellent *camares*. Quand la mer est agitée, à mesure que la vague s'élève, ils ajoutent des planches, jusqu'à ce que les deux bords, se rejoignant par en haut, les couvrent comme un toit. Ils roulent ainsi à travers les flots; et comme les deux extrémités se terminent en proue, et que la chiourme change de main à volonté, ils prennent terre, indistinctement et sans péril, par l'un ou l'autre bout.

XLVIII. Ces événements attirèrent l'attention de Vespasien, qui envoya un détachement de légionnaires sous la conduite

1. Polémon, roi de Pont, avait cédé volontairement son royaume à l'empire sous Néron, l'an de J. C. 63.

de Virdius Géminus, officier d'un mérite éprouvé. Celui-ci surprit les barbares au moment où, dans l'ardeur du pillage, ils erraient en désordre, et les rejeta sur leurs vaisseaux; puis, ayant à la hâte construit des galères, il atteignit le chef à l'embouchure du fleuve Cohibus, où il s'était réfugié sous la protection de Sédochus, roi des Lazes [1], dont il avait acheté l'alliance avec des présents et de l'or. Le roi essaya d'abord en faveur du suppliant les menaces et les armes. Quand on lui eut montré le prix d'une trahison, ou, à défaut, la guerre, infidèle comme un barbare, il vendit la tête d'Anicétus et livra les réfugiés : ainsi finit cette guerre d'esclaves. Vespasien se réjouissait de cette victoire, lorsque, tout réussissant au delà de ses vœux, la nouvelle du combat de Crémone vint le trouver en Égypte. Il en hâta d'autant plus sa marche vers Alexandrie, afin d'ajouter à la défaite de l'armée vitellienne le danger de Rome, en affamant cette ville toujours dépendante de secours étrangers. Car il se préparait à envahir aussi par terre et par mer l'Afrique, située dans les mêmes parages, pour envoyer à l'ennemi, en lui fermant tous ses greniers, la faim et la discorde.

XLIX. Pendant que la fortune de l'empire se déplaçait en remuant l'univers, la conduite d'Antonius était devenue, après Crémone, bien moins irréprochable; soit qu'il crût avoir assez fait pour la guerre, et que le reste s'achèverait de soi-même; soit que, dans une âme comme la sienne, la prospérité eût mis à nu l'avarice, l'orgueil et tous les vices qui se cachaient d'abord. Il foulait aux pieds l'Italie comme une terre de conquête; il ménageait les légions comme sa propriété. Nulle parole, nulle action qui n'eût pour but d'établir sa puissance. Pour infecter les soldats de l'esprit de licence, il livrait aux légions le remplacement des centurions tués. Leurs suffrages donnèrent les grades aux plus turbulents. Le soldat n'était plus soumis au jugement des chefs; les chefs étaient faits tumultueusement par le caprice des soldats. Et ces choix séditieux, fléau de la discipline, il les tournait encore au profit de sa cupidité, sans craindre l'arrivée prochaine de Mucien, ce qui était plus dangereux que s'il eût méprisé Vespasien lui-même.

L. Comme l'hiver approchait et que le Pô inondait les campagnes, l'armée se mit en marche sans bagages. Les enseignes et les aigles des légions victorieuses, les soldats vieux ou

1. Au nord du Phase.

blessés, beaucoup même qui ne l'étaient pas, furent laissés à Vérone; on crut que les cohortes, la cavalerie et l'élite des légionnaires seraient assez, au point où en était la guerre. La onzième légion venait de rejoindre, d'abord indécise, maintenant inquiète à la vue d'un succès où manquait sa présence. Six mille Dalmates de nouvelle levée l'accompagnaient. Poppéus Silvanus, lieutenant consulaire, avait le titre de chef; l'âme des conseils était Annius Bassus, commandant de la légion. Silvanus, officier nonchalant, consumait en paroles les jours de l'action. Annius le gouvernait, en feignant de lui complaire, et veillait à toutes les opérations avec une paisible activité. Les soldats de la flotte de Ravenne sollicitaient le service légionnaire; on incorpora les meilleurs dans les troupes en marche, et des Dalmates les remplacèrent sur la flotte. L'armée et les chefs s'arrêtèrent au lieu appelé *Fanum-Fortunæ* [1], irrésolu sur le parti qu'ils devaient prendre. On entendait dire que les cohortes prétoriennes étaient parties de Rome, et on croyait les passages de l'Apennin déjà occupés. De plus, on était dans un pays ruiné par la guerre; et la disette, jointe aux cris séditieux des soldats qui demandaient le *clavarium* [2] (c'est une sorte de gratification), effrayait les généraux. Ils ne s'étaient pourvus ni d'argent ni de vivres; la précipitation d'ailleurs et l'avidité détruisaient les ressources, en pillant ce qu'on aurait pu se faire donner.

LI. Un fait, dont j'ai les garants les mieux accrédités, prouve avec quel mépris les vainqueurs se jouaient des plus saintes lois de la nature. Un soldat de cavalerie vint déclarer qu'il avait tué son frère à la dernière bataille, et demanda sa récompense. La morale ne permettait pas aux chefs d'honorer un tel meurtre, ni la politique de le punir. Le soldat fut ajourné, comme méritant un prix trop haut pour être acquitté sur l'heure: on ne dit rien de la suite. Au reste, ce n'était pas la première guerre civile où se fût commis un pareil forfait. Dans le combat soutenu contre Cinna, au pied du Janicule, Sisenna raconte qu'un soldat de Pompéius tua son frère, et qu'après s'être aperçu du coup qu'il avait fait il se tua lui-même : tant le repentir du crime, aussi bien que la gloire de la vertu, était plus vivement senti chez nos ancêtres. Ces

1. Maintenant Fano, près de la mer, entre Rimini et Ancône.

2. Cette gratification avait pour origine ou pour prétexte de donner aux soldats de quoi payer les clous nécessaires à leur chaussure.

traits, et d'autres puisés dans l'histoire, nous fourniront à l'occasion, comme exemple du bien ou consolation du mal, d'utiles rapprochements.

LII. Antonius et les chefs du parti résolurent d'envoyer la cavalerie en avant pour reconnaître toute l'Ombrie, et chercher dans les Apennins quelque pente plus accessible que le reste. On convint encore de faire venir les aigles, les étendards et tout ce qu'il y avait de soldats à Vérone, enfin de couvrir le Pô et la mer de convois. Quelques chefs faisaient naître des obstacles : les prétentions d'Antonius leur pesaient déjà, et d'ailleurs ils espéraient de Mucien des avantages plus certains. Mucien de son côté, jaloux d'une victoire si rapide, et croyant, s'il n'était présent à la prise de Rome, que sa part de gloire lui échappait avec la guerre, écrivait à Primus et à Varus en termes équivoques, passant tour à tour du besoin de pousser vivement l'entreprise à l'utilité d'une sage lenteur, et calculant ses paroles de manière à pouvoir, selon l'événement, répudier les revers, accepter les succès. Il s'expliqua plus franchement avec Plotius Griphus, que Vespasien venait de créer sénateur et chef d'une légion, et avec les plus sûrs de ses amis. Aussi toutes leurs réponses peignirent-elles la célérité d'Antonius et de Varus sous des couleurs fâcheuses et qui flattaient la passion de Mucien. Envoyées à Vespasien, ces lettres empêchèrent les conseils et les actions d'Antonius d'être estimés au prix qu'y mettait son espérance.

LIII. Il en fut indigné et s'en prit à Mucien, dont les imputations avaient déprécié ses périls. Et il ne ménageait pas ses paroles, incapable de modérer sa langue et peu accoutumé aux déférences. Il écrivit à Vespasien avec plus de jactance qu'on n'écrit à un prince, et sans épargner contre Mucien les attaques détournées : « C'était lui Antonius qui avait armé les légions pannoniennes; lui qui avait éveillé le zèle des commandants de Mésie; lui dont l'audace avait ouvert les Alpes, envahi l'Italie, fermé le passage aux Rhètes et aux Germains. Si la cavalerie avait fondu comme la tempête sur les légions éparses et mal unies de Vitellius, si l'infanterie avait continué de les battre tout le jour et la nuit suivante, ce beau fait d'armes était son ouvrage. Quant au malheur de Crémone, il le fallait imputer à la guerre; les anciennes discordes des citoyens avaient coûté plus cher à la république et ruiné plus de villes. Ce n'était point par des messages et des lettres, mais de son bras et de ses armes qu'il servait son empereur. Non

qu'il voulût rabaisser la gloire de ceux qui pendant ce temps avaient mis l'ordre en Asie; la paix de la Mésie avait occupé leurs pensées; les siennes avaient eu pour objet le salut et la sécurité de l'Italie; enfin c'étaient ses exhortations qui avaient gagné à Vespasien la plus puissante partie de l'univers, les Gaules et l'Espagne: inutiles travaux, si le prix des dangers appartenait à ceux qui n'avaient eu aucune part aux dangers.» Ces traits n'échappèrent pas à Mucien. De là des haines amères, plus franches dans Antonius, mieux déguisées chez Mucien, et par là même plus implacables.

LIV. Cependant Vitellius, dont la défaite de Crémone avait ruiné les affaires, cachait soigneusement ce désastre : stupide dissimulation qui différait le remède sans ajourner le mal. S'il eût avoué et pris conseil, il lui restait de l'espoir et des ressources; en feignant que tout allait bien, il aggravait le péril par le mensonge. Un étrange silence régnait autour de lui sur la guerre; il était défendu d'en parler dans la ville, et par cela même on en parlait davantage. Libre, on eût simplement raconté les faits; ne l'étant pas, on les grossissait de sinistres détails; et les chefs ennemis aidaient encore aux exagérations de la renommée : prenaient-ils un espion de Vitellius, ils le promenaient dans le camp pour qu'il vît la force de l'armée victorieuse, puis ils le renvoyaient. Vitellius interrogea secrètement tous ces malheureux et les mit à mort. On remarqua le dévouement courageux du centurion Julius Agrestis. Après plusieurs entretiens, où il avait tenté vainement d'inspirer à Vitellius une généreuse ardeur, il obtint d'être envoyé lui-même pour reconnaître les forces de l'ennemi et ce qui s'était passé à Crémone. Il n'essaya pas de tromper Antonius par un espionnage clandestin. Il expose franchement ses ordres, son dessein, et demande à tout voir. On lui fit montrer le lieu du combat, les restes de Crémone et les légions prisonnières. Agrestis retourna auprès de Vitellius; et comme celui-ci niait la vérité de son rapport et l'accusait d'être gagné : « Eh bien, lui dit-il, puisqu'il te faut une grande preuve et que je ne puis plus te servir autrement ni par ma vie ni par ma mort, je vais t'en donner une à laquelle tu croiras. » Et le quittant à ces mots, il confirma ses paroles par un trépas volontaire. Quelques-uns disent qu'il fut tué par ordre de Vitellius : sur sa fidélité et son courage tous les récits sont d'accord.

LV. Vitellius, réveillé comme d'un profond sommeil, envoie Julius Priscus et Alphénus Varus occuper l'Apennin avec

quatorze cohortes prétoriennes et toute la cavalerie. Une légion de soldats de marine marchait à la suite. Tant de milliers de gens armés, où tout était choisi, hommes et chevaux, eussent suffi, sous un autre chef, même pour attaquer. Il chargea son frère Lucius de garder la ville avec le reste des cohortes. Quant à lui, sans rien diminuer de ses débauches habituelles, et pressé faute d'avenir, il tient à la hâte des comices où il désigne les consuls pour beaucoup d'années; prodigue aux alliés le droit fédéral, aux étrangers celui du Latium; remet aux uns les tributs, accorde aux autres des immunités ; enfin met l'empire en lambeaux, ssns aucun souci du temps qui doit suivre. La foule se pressait à cette abondante distribution de grâces ; les moins sensés les achetaient à prix d'argent; les sages regardaient comme chimériques des faveurs qui ne pouvaient être ni données ni reçues sans que l'État pérît. Enfin, cédant aux instances de l'armée, qui avait pris position à Mévania [1], il part avec une multitude de sénateurs, entraînés après lui, un grand nombre par le désir de plaire, un plus grand par la peur, et il arrive au camp l'esprit irrésolu et ouvert à tous les conseils de la perfidie.

LVI. Pendant qu'il haranguait (prodige incroyable), tant d'oiseaux funèbres voltigèrent sur sa tête, que leur nuée épaisse obscurcit le jour. A ce présage menaçant vint s'en joindre un autre : un taureau s'enfuit de l'autel en renversant l'appareil du sacrifice, et fut égorgé loin du lieu où l'on frappe les victimes. Mais le premier des phénomènes sinistres, c'était Vitellius lui-même, sans connaissance de la guerre, incapable de prévoyance, ne sachant ni régler une marche, ni comment on s'éclaire, ni dans quelle mesure il convient de se hâter ou de temporiser, réduit à questionner sans cesse, et, à chaque nouvelle, pâlissant, perdant contenance, puis s'enivrant. Enfin, ennuyé du camp et averti que la flotte de Misène abandonnait sa cause, il retourna à Rome, de toutes ses blessures ne sentant que la plus récente, sans songer à celle qui serait la dernière. Franchir l'Apennin et attaquer avec des troupes fraîches et vigoureuses un ennemi fatigué par l'hiver et la disette, était simple et facile; en dispersant ses forces, il livra au carnage ou à la captivité des soldats intrépides et obstinés

1. L'ancienne Mévania, dans l'Ombrie, est aujourd'hui Bévagna, bourg des États de l'Église, dans le duché de Spolette. Cette ville était sur la voie Flaminienne.

à tout braver pour lui; faute que condamnèrent jusqu'aux centurions de quelque talent, tout prêts, s'il les eût consultés, à le tirer d'erreur. Mais les familiers de Vitellius les tinrent éloignés ; ainsi étaient faites les oreilles de ce prince : l'utile le révoltait; ce qui pouvait le flatter et le perdre était seul entendu.

LVII. Quant à la flotte de Misène (que ne peut dans les discordes civiles l'audace d'un seul homme !), ce fut Claudius Faventinus, centurion ignominieusement congédié par Galba, qui la fit changer de parti, en supposant des lettres où Vespasien offrait une récompense à la perfidie. La flotte avait pour chef Claudius Apollinaris, qui ne sut être ni fidèle avec constance, ni traître avec résolution. Apinius Tiro, ancien préteur, qui se trouvait alors à Minturnes, se mit à la tête des révoltés. Ils entraînèrent les municipes et les colonies. Pouzzoles se montra la plus ardente pour Vespasien, tandis que Capoue tenait pour Vitellius ; ainsi les rivalités locales se mêlaient à la guerre civile. Vitellius choisit pour adoucir l'esprit des soldats Claudius Julianus, qui avait, peu auparavant, commandé la flotte avec une autorité mollement populaire. On lui donna pour appuyer sa mission une cohorte de la ville et les gladiateurs, qui alors étaient sous ses ordres. Quand les deux camps furent en face l'un de l'autre, Julianus, sans beaucoup d'hésitation, passa dans le parti de Vespasien, et tous ensemble occupèrent Terracine, mieux garantie par ses murailles et sa situation que par l'esprit de ses nouveaux défenseurs.

LVIII. A cette nouvelle, Vitellius, ayant laissé à Narni une partie de ses troupes et les préfets du prétoire, opposa son frère Lucius, avec six cohortes et cinq cents cavaliers, à la guerre qui s'avançait à travers la Campanie. Pour lui, en proie à toutes les souffrances de l'âme, il était soulagé par l'empressement des soldats et les cris du peuple qui demandait des armes ; et, dans son illusion, il donnait à un vil amas de lâches, incapables de rien oser au delà des paroles, le nom d'armée et de légions. D'après le conseil de ses affranchis (car c'était aux plus distingués de ses amis qu'il se fiait le moins), il convoque les tribus et reçoit le serment à mesure qu'on s'enrôle. Comme l'affluence était sans bornes, il partage entre les deux consuls le soin de faire un choix. Il impose aux sénateurs une contribution déterminée en esclaves et en argent; les chevaliers romains offrirent aussi des bras et de l'or. Les affranchis eux-mêmes sollicitèrent leur part de ces charges.

Cette scène de dévouement, née de la crainte, avait produit l'enthousiasme. La plupart plaignaient moins Vitellius que le rang suprême avili dans sa personne; et lui, de ses regards, de sa voix, de ses larmes, ne manquait pas d'implorer la pitié, généreux en promesses, prodigue même, comme tous ceux qui ont peur. Il voulut alors être appelé César, titre qu'il avait refusé d'abord : mais dans le péril il y attacha un espoir superstitieux; la crainte d'ailleurs écoute également les vaines clameurs de la multitude et les conseils de la prudence. Du reste, comme tous ces mouvements d'un zèle irréfléchi, impétueux en commençant, ne tardent pas à languir, les sénateurs et les chevaliers se retirèrent peu à peu, timidement d'abord et dans l'absence du prince, puis avec la franchise du mépris et sans choisir le moment, jusqu'à ce que Vitellius, honteux de sa vaine tentative, fît remise d'un tribut qu'on ne lui payait pas.

LIX. Si l'occupation de Mévania, qui semblait rallumer tout de nouveau la guerre, avait jeté la terreur dans l'Italie, le départ précipité de Vitellius y donna au parti flavien une faveur déclarée. Les Samnites, les Péligniens, les Marses, jaloux d'avoir été prévenus par la Campanie, coururent aux armes, et se soumirent aux autres charges de la guerre avec toute l'ardeur d'un dévouement naissant. Au reste, l'intempérie de la saison fatigua étrangement l'armée au passage de l'Apennin; les efforts qu'il lui fallut faire, dans une marche paisible, pour se tirer des neiges, montrèrent quels dangers l'attendaient si la fortune, qui servit les généraux flaviens aussi souvent que le conseil, n'eût ramené Vitellius en arrière. On rencontra en chemin Pétilius Cérialis, qui, sous des habits de villageois et grâce à la connaissance des lieux, avait échappé aux gardes avancées de Vitellius. Cérialis, allié de très-près à Vespasien, n'était pas d'ailleurs sans gloire militaire ; aussi fut-il reçu au nombre des chefs. Plusieurs rapportent que Flavius Sabinus [1] et Domitien furent aussi les maîtres de s'enfuir. Des émissaires d'Antonius, à la faveur de divers artifices, pénétrèrent jusqu'à eux, leur montrant le lieu où ils trouveraient asile et protection. Sabinus s'excusa sur sa santé, peu propre à la fatigue et à l'audace. Domitien ne manquait pas de résolution ; mais les gardiens placés auprès de lui par Vitellius, quoique promettant

1. Flavius Sabinus, frère de Vespasien, était préfet de Rome, et Vitellius ne lui avait pas ôté sa charge.

d'accompagner sa fuite, lui inspiraient de la défiance. Vitellius d'ailleurs, qui songeait aux objets de son affection, ne formait contre Domitien aucun dessein cruel.

LX. Les chefs du parti, arrivés à Carsule[1], prirent quelques jours de repos, en attendant les aigles et les enseignes des légions. Ce campement leur offrait plus d'un avantage, une vue étendue, des magasins sûrs, derrière soi un pays florissant, enfin la facilité de communiquer avec les Vitelliens, éloignés seulement de dix milles et qu'on espérait séduire. Cette politique déplaisait aux soldats, plus désireux de la victoire que de la paix. Ils ne voulaient pas même attendre le gros des légions, où ils voyaient des compagnons de butin bien plus que de péril. Antonius les fait assembler et leur représente « que Vitellius a encore une armée, chancelante si elle délibère, redoutable si on la pousse au désespoir; que si l'on doit abandonner à la fortune les commencements d'une guerre civile, c'est l'art et le conseil qui consomment la victoire; que déjà la flotte de Misène et les magnifiques rivages de la Campanie se sont déclarés; que de tout l'univers il ne reste à Vitellius que l'espace qui sépare Terracine de Narni. Assez de gloire a été acquise au combat de Crémone, trop de haines soulevées par la ruine de cette ville. Loin d'eux l'ambition d'être les conquérants plutôt que les sauveurs de Rome. Combien leurs récompenses seront plus grandes et leur nom plus illustre, s'ils assurent, sans effusion de sang, le salut du sénat et du peuple romain ! »

LXI. Ces paroles et d'autres semblables calmèrent les esprits; et bientôt après les légions arrivèrent. La nouvelle de ce formidable accroissement de l'armée ébranla les cohortes vitelliennes, que personne n'excitait à la guerre et que mille voix appelaient à la désertion; car c'était à qui livrerait son escadron, sa centurie, comme un présent dont le vainqueur tiendrait compte un jour. On apprit de ces transfuges qu'Intéramne[2], dans la campagne voisine, était occupée par un corps de quatre cents chevaux. Varus y fut envoyé sur-le-champ avec une troupe légère, et tua le peu d'hommes qui firent résistance. La plupart jetèrent leurs armes et demandèrent grâce; quelques-uns se réfugièrent dans le camp et le

1. Carsule était dans l'Ombrie, entre Mévania et Narni, à 10 milles de ce dernier endroit.

2. Ville d'Ombrie, aujourd'hui Terni.

remplirent d'épouvante, en exagérant la valeur et les forces de l'ennemi, pour diminuer la honte de leur défaite. Il n'y avait point chez les Vitelliens de peine pour le lâche, et le déserteur était sûr de sa récompense ; aussi l'on ne combattit plus que de perfidie. A chaque instant passaient à l'ennemi tribuns et centurions; car le simple soldat tenait opiniâtrément pour Vitellius. Enfin Priscus et Alphénus, abandonnant l'armée et retournant vers le prince, sauvèrent à tous les autres la honte d'une trahison.

LXII. Pendant ces mêmes jours, Valens fut tué à Urbinum[1], où il était prisonnier. On montra sa tête aux cohortes vitelliennes, afin de leur ôter leur dernière espérance; car elles croyaient que Valens avait pénétré en Germanie, et que là il mettait en mouvement les anciennes armées et en formait de nouvelles. La vue de sa tête sanglante les jeta dans le désespoir. Quant à l'armée flavienne, on ne saurait dire à quel point elle se réjouit d'une mort qu'elle regardait comme la fin de la guerre. Valens était né à Anagnia[2], d'une famille équestre. De mœurs libres et d'un esprit qui n'était pas sans agrément, il cherchait, par des jeux bouffons, une renommée d'élégance. Aux fêtes Juvénales, sous Néron, il monta sur le théâtre, d'abord comme par force, ensuite de son plein gré, et joua des mimes avec plus de talent que de pudeur. Commandant de légion sous Virginius, il lui fit la cour et le diffama. Il tua Capiton après l'avoir corrompu, ou peut-être parce qu'il n'avait pu le corrompre. Traître à Galba, fidèle à Vitellius, il reçut quelque éclat de la perfidie des autres.

LXIII. Voyant toute espérance détruite, les soldats vitelliens, décidés à changer de parti, voulurent encore ne pas le faire sans honneur : ils descendirent avec leurs enseignes et leurs drapeaux dans la plaine qui s'étend au-dessous de Narni. Les troupes flaviennes, rangées en armes comme pour le combat, bordaient de deux haies épaisses les côtés de la route. Les Vitelliens furent reçus au milieu, et, après les avoir fait environner, Antonius leur adressa des paroles de douceur et de paix. Une partie eut ordre de rester à Narni, l'autre à Intéramne. On laissa près d'eux quelques-unes des légions victo-

1. Urbinum dans l'Ombrie; aujourd'hui Urbino, patrie du grand peintre Raphaël.

2. Anagnia était le chef-lieu des Herniques dans le Latium ; c'est maintenant Anagni, petite ville des Etats de l'Eglise.

rieuses, qui, sans peser à la fidélité, fussent en force contre la rébellion. Antonius et Varus n'oublièrent pas, dans ces derniers jours, d'offrir à Vitellius, par de fréquents messages, la vie, des richesses et une retraite en Campanie, s'il voulait poser les armes et se remettre avec ses enfants aux mains de Vespasien. Mucien de son côté lui fit les mêmes offres; et Vitellius eut souvent la pensée d'y souscrire. Déjà il parlait du nombre d'esclaves qu'il désirait avoir, et du rivage dont il ferait choix. Son âme était frappée d'un tel engourdissement que, si les autres ne se fussent souvenus qu'il avait été prince, lui-même l'eût oublié.

LXIV. Cependant les premiers de l'État exhortaient secrètement Flavius Sabinus, préfet de Rome, « à prendre sa part de la victoire et de la renommée. Il avait des soldats à lui, les cohortes urbaines ; les gardes nocturnes ne lui manqueraient pas, non plus que les esclaves de ses amis, la fortune du parti, et ce privilége des victorieux de voir tomber tous les obstacles. Voudrait-il le céder en gloire à Antonius et à Varus? Il ne restait à Vitellius qu'un petit nombre de cohortes, que de tristes nouvelles venaient de toutes parts consterner d'effroi. Rien de si mobile que la faveur populaire; qu'il s'offrît pour chef, Vespasien deviendrait l'objet de toutes les adulations. Vitellius n'avait pu soutenir la prospérité; que pourrait-il entouré de ruines? Le mérite d'avoir terminé la guerre appartiendrait à celui qui s'assurerait de Rome. Il convenait à Sabinus de garder à son frère le dépôt de l'empire, à Vespasien que personne ne prît rang avant Sabinus. »

LXV. Il reçut froidement ces conseils, comme un homme affaibli par la vieillesse. Quelques-uns le chargèrent de la secrète imputation de retarder par malveillance et par jalousie la fortune de son frère. Sabinus était plus âgé que Vespasien ; et, quand tous deux vivaient dans la condition privée, il le surpassait en richesses et en considération; il avait même, disait-on, pour sauver son crédit chancelant, pris en gage sa maison et ses terres : aussi, malgré leur concorde apparente, on craignait de secrètes mésintelligences. Une supposition plus favorable, c'est que Sabinus, naturellement doux, avait horreur du sang et des meurtres, et que par cette raison il parla souvent à Vitellius de transaction et de paix. Après avoir eu l'un chez l'autre plusieurs entrevues, ils conclurent enfin le traité, à ce qu'on dit alors, dans le temple d'Apollon. Leurs paroles et les accents de leur voix ne furent entendus

que de deux témoins, Cluvius Rufus et Silius Italicus; les plus éloignés remarquaient leurs visages : celui de Vitellius était abattu et humilié; Sabinus paraissait plus loin d'insulter que de plaindre.

LXVI. Si Vitellius avait pu faire fléchir l'obstination des siens aussi facilement qu'il avait plié lui-même, l'armée flavienne serait entrée dans Rome sans que la ville fût ensanglantée; mais les plus fidèles de ses amis repoussaient toute idée de paix et de conciliation, lui montrant dans un accommodement péril, honte, et, pour toute garantie, le caprice du vainqueur. « Vespasien n'aurait pas l'orgueil de souffrir que Vitellius vécût son sujet; les vaincus même ne l'endureraient pas : ainsi le danger naîtrait pour lui de la pitié. Sans doute il était vieux et rassasié de prospérités et de revers; mais quel nom, quel état préparait-il à son fils Germanicus? On lui promettait maintenant de l'argent, des esclaves, les délicieux rivages de la Campanie : quand Vespasien serait maître de l'empire, ni ce chef, ni ses amis, ni les armées enfin ne retrouveraient la sécurité que toute espérance rivale ne fût étouffée. Valens prisonnier, Valens qui leur servait d'otage en cas de revers, avait importuné leurs regards. Pouvait-on croire qu'Antonius, que Fuscus, que Mucien même, l'homme éminent du parti, eussent reçu d'autres pouvoirs, au sujet de Vitellius, que celui de le tuer? Ni César n'avait laissé la vie à Pompée, ni Auguste à Antoine : aurait-il l'âme plus haute, ce Vespasien qui fut client d'un Vitellius, quand un Vitellius était collègue de Claude? Ah! que du moins la censure de son père, ses trois consulats, tant d'honneurs accumulés sur une illustre maison, lui apprissent à trouver de l'audace, ne fût-ce que dans le désespoir! Le soldat tenait ferme; il lui restait l'affection du peuple; et rien après tout ne les menaçait de plus affreux que le malheur où ils couraient d'eux-mêmes. Vaincus, il faudrait mourir; soumis, ils mourraient encore : la seule question était de savoir si leur dernier soupir s'exhalerait au milieu des mépris et de l'insulte, ou dans l'effort d'un généreux courage. »

LXVII. Les oreilles de Vitellius étaient sourdes aux conseils vigoureux; son âme, succombant aux préoccupations de la nature, craignait qu'une lutte opiniâtre ne laissât le vainqueur moins exorable aux prières de sa femme et de ses enfants. Il avait en outre une mère chargée d'années, qui du reste mourut assez tôt pour prévenir de quelques jours la ruine de sa

maison : elle n'avait gagné à l'élévation de son fils que des chagrins et l'estime publique. Le quinze avant les kalendes de janvier, à la nouvelle que la légion et les cohortes de Narni venaient d'abandonner ses drapeaux, Vitellius sortit du palais, couvert d'habits de deuil et environné de ses domestiques en larmes. Porté dans une petite litière, son jeune enfant venait ensuite comme à une pompe funèbre. Les acclamations du peuple furent flatteuses et en contraste avec le temps ; le soldat gardait un farouche silence.

LXVIII. Il n'y avait pas de cœur assez oublieux des vicissitudes humaines pour n'être pas ému de compassion en voyant un empereur romain, naguère maître du monde, quitter le séjour de sa grandeur, et, à travers le peuple, à travers la ville consternée, descendre de l'empire. On n'avait jamais vu, jamais ouï rien de pareil : une soudaine violence avait accablé le dictateur César; un complot obscur l'empereur Caïus ; la nuit et une campagne inconnue avaient caché la fuite de Néron ; Pison et Galba tombèrent comme sur un champ de bataille. Mais ce fut dans une assemblée convoquée par lui-même, au milieu de ses soldats, ayant jusqu'à des femmes pour témoins, que Vitellius déclara brièvement, et en termes conformes à sa triste fortune, « qu'il se retirait par amour de la paix et de la république, » demandant pour toute grâce « qu'on gardât quelque souvenir de lui, et qu'on prît en pitié son frère, sa femme et l'âge innocent de ses enfants. » En même temps il élevait son fils dans ses bras, et le recommandait tour à tour à chacun séparément et à tous ensemble. Enfin, les pleurs étouffant sa voix, il se tourna vers le consul Cécilius Simplex, debout à ses côtés, et, détachant son poignard de sa ceinture, comme pour se dessaisir du droit de vie et de mort sur les citoyens, il voulut le lui remettre ; sur le refus du consul, et l'assemblée se récriant tout entière, il s'achemine vers le temple de la Concorde pour y déposer les marques du pouvoir impérial, puis se retirer chez son frère. Alors, avec des cris plus violents, on s'oppose à ce qu'il aille dans une maison privée ; c'est au palais qu'on l'appelle. Les chemins étaient fermés de toutes parts, et il ne restait de passage ouvert que pour aller à la voie Sacrée[1] ; Vitellius, ne sachant que résoudre, retourna au palais.

1. La voie Sacrée conduisait du Forum au mont Palatin, où était situé l palais impérial.

LXIX. Le bruit s'était répandu d'avance qu'il abdiquait l'empire, et Flavius Sabinus avait écrit aux tribuns des cohortes de contenir leurs troupes. Aussitôt, comme si la république se fût jetée tout entière dans les bras de Vespasien, les principaux du sénat, la plupart des chevaliers, tous les soldats des gardes urbaines et nocturnes, remplirent la maison de Sabinus : là on vint annoncer les dispositions du peuple et les menaces des cohortes germaniques [1]. Sabinus s'était trop avancé pour retourner en arrière ; et les autres, craignant de se livrer, isolés et dès lors moins forts, à la poursuite des Vitelliens, poussaient aux armes le vieillard indécis. Mais, comme il arrive en de telles conjonctures, tous donnèrent conseil, un petit nombre seulement prit part au danger. En descendant vers la fontaine de Fundanus [2], un gros de gens armés qui accompagnaient Sabinus se heurta contre les plus avancés de la troupe vitellienne. Le combat fut peu de chose, la rencontre étant fortuite ; mais l'avantage resta aux Vitelliens. En ce désordre, Sabinus prit le parti qui lui offrait le plus de sûreté : il se jeta dans la forteresse du Capitole avec ses soldats et quelques sénateurs et chevaliers dont il me serait difficile de dire les noms ; car, depuis la victoire de Vespasien, beaucoup se sont donné faussement le mérite d'avoir été de ce nombre. Des femmes même se dévouèrent aux périls d'un siége, entre autres Gratilla Vérulana, la plus distinguée de toutes : elle ne suivait en ce lieu ni ses fils ni ses proches, mais la guerre. Les Vitelliens investirent négligemment la place, de sorte qu'au milieu de la nuit Sabinus y fit entrer ses enfants avec Domitien, fils de son frère, et profita d'une des issues négligées pour envoyer dire aux généraux flaviens qu'il était assiégé, et qu'à moins d'un prompt secours sa position était critique. Il passa du reste une nuit si tranquille, qu'il aurait pu sortir sans accident. Les soldats de Vitellius, intrépides en face du danger, manquaient d'activité pour les travaux et les veilles ; et une pluie d'hiver, qui tomba tout à coup par torrents, ôtait l'usage des oreilles et des yeux.

LXX. Au point du jour, Sabinus, avant que les hostilités

1. Les cohortes prétoriennes qui se trouvaient à Rome, et que Vitellius avait formées avec des soldats tirés des armées de Germanie.

2. On appelait ainsi une des treize cent cinquante-deux fontaines de Rome. Celle-ci était placée sur le mont Quirinal, ou tout près de cette colline.

commençassent, envoya le primipilaire Cornélius Martialis auprès de Vitellius, avec ordre de se plaindre de la rupture du traité. « Son abdication n'était donc qu'un vain simulacre, une scène jouée pour tromper tant d'illustres citoyens. Pourquoi être allé de la tribune à la maison de son frère, qui domine le Forum et semble provoquer les regards, plutôt que sur le mont Aventin, dans la demeure de sa femme? Voilà ce que devait faire un homme privé, résolu de fuir tout ce qui rappelle le rang suprême; et c'est au palais, c'est au lieu même où le pouvoir réside comme dans son fort, que Vitellius est retourné! Il en a fait descendre des bataillons armés; il a jonché des cadavres d'une foule d'innocents la partie la plus fréquentée de la ville; il ne respecte pas même le Capitole. Qu'il regarde Sabinus : vêtu de la toge, il s'assoit au rang des simples sénateurs, tandis que l'épée des légions, la conquête des cités, la soumission des cohortes, prononcent entre Vitellius et Vespasien. Déjà les Espagnes, les deux Germanies, la Bretagne, avaient changé de maître, et le frère de Vespasien restait fidèle, jusqu'au moment où l'on est venu lui demander à traiter. La paix et la concorde sont un besoin pour les vaincus; aux victorieux elles n'apportent que de la gloire. Si Vitellius se repent de ses promesses, ce n'est pas Sabinus qu'il doit attaquer par le fer, après l'avoir trompé par la perfidie; ce n'est pas non plus le fils de Vespasien, à peine entré dans d'adolescence. Que lui servirait le meurtre d'un vieillard et d'un enfant? Qu'il aille au-devant des légions, et que là il vide la querelle : le succès du combat entraînera tout le reste. » Vitellius troublé essaya quelques mots d'apologie, rejetant la faute sur les troupes, « dont toute sa prudence n'avait pu modérer le zèle trop ardent. » Il avertit Martialis de se retirer secrètement par une porte dérobée, de peur d'être tué par les soldats, en haine de la paix dont il était médiateur. Quant à lui, également impuissant pour ordonner et pour défendre, il avait cessé d'être empereur, il n'était plus qu'un sujet de guerre.

LXXI. Martialis était à peine rentré dans le Capitole, que le soldat furieux y arrivait déjà et sans chef : chacun prenait l'ordre de soi-même. Après avoir rapidement dépassé le Forum et les temples qui le dominent, ils s'élèvent en colonne, par la pente qui fait face, jusqu'à la première porte de la citadelle. Le long de la montée à droite se trouvaient d'anciens portiques, sur le toit desquels s'avancèrent les assiégés; de là ils écrasaient les Vitelliens avec des tuiles et des pierres. Ceux-ci

n'avaient à la main que leurs épées, et il leur semblait trop long de faire venir des machines ou des armes de trait. Ils embrasent, avec des torches, l'extrémité de la galerie, et cheminent à la suite du feu. Déjà la porte du Capitole était en flammes, et ils allaient y pénétrer, si Sabinus, arrachant de leurs bases les statues élevées à la gloire de nos ancêtres, n'en eût fait devant l'entrée une espèce de rempart. Alors l'ennemi, cherchant d'autres accès, escalade en même temps le côté qui touche au bois de l'Asile [1], et les cent degrés de la roche Tarpéienne [2]. De ces deux attaques également imprévues, celle de l'Asile était la plus vive et menaçait de plus près. Nul moyen d'arrêter les assaillants, qui montaient par une suite de maisons contiguës, élevées dans la sécurité de la paix, à une telle hauteur qu'elles étaient de niveau avec le terrain du Capitole. Ici l'on doute si ce furent les assiégeants ou les assiégés qui allumèrent l'incendie : l'opinion la plus commune est que les assiégés mirent le feu à ces édifices, pour repousser ceux qui montaient ou qui étaient en haut. La flamme gagna les portiques qui régnaient autour du temple : bientôt les aigles qui soutenaient le faîte, et dont le bois était vieux, prirent feu et nourrirent l'embrasement. Ainsi brûla le Capitole, les portes fermées, et sans que personne le défendît ni le pillât.

LXXII. Ce fut la plus déplorable et la plus honteuse catastrophe que Rome eût éprouvée depuis sa fondation. Elle était sans ennemis au dehors; elle était, autant que le permettent nos mœurs, en paix avec les dieux; et cette demeure du grand Jupiter, fondée par nos ancêtres, sur la foi des auspices, comme le gage de l'empire; ce temple, dont ne purent violer la sainteté, ni Porsenna quand la ville se rendit à lui, ni les Gaulois quand ils la prirent, elle le voyait périr dans les querelles furieuses de ses princes. Le feu avait déjà détruit le Capitole dans une guerre civile [3]; mais ce fut le crime de mains incon-

1. La montagne du Capitole avait deux sommets. Sur l'un était situé le temple de Jupiter ; l'autre formait la citadelle de Rome. C'est dans l'espèce de vallée qui séparait les deux cimes que Romulus avait ouvert son asile.

2 La roche Tarpéienne était derrière la citadelle, du côté diamétralement opposé à la montée qui partait du Forum.

3. L'an de Rome 671, sous les consuls Scipion et Norbanus, le Capitole fut consumé par un incendie dont on ne put découvrir la cause. Cet événement eut lieu pendant la guerre de Sylla contre la faction de Marius, vingt ans avant la conjuration de Catilina.

nues : ici il est assiégé publiquement, publiquement incendié. Et que voulaient nos funestes armes? quel bien fut acheté par ce grand désastre? est-ce donc pour la patrie que nous combattions? Tarquin l'ancien voua ce temple dans la guerre des Sabins, et il en jeta les fondements, sur des proportions plus conformes aux grandeurs de l'avenir qu'aux ressources encore faibles du peuple romain. Après lui, Servius Tullius, avec les offrandes des alliés, et Tarquin le superbe, avec les dépouilles conquises à Suessa Pométia [1], élevèrent l'édifice; mais la gloire d'un si bel ouvrage était réservée à la liberté. Après l'expulsion des rois, Horatius Pulvillus, consul pour la seconde fois, dédia ce monument, d'une magnificence déjà si grande, que les immenses richesses du peuple romain purent bien la parer depuis, mais ne purent l'augmenter. Il fut rebâti sur le même emplacement, lorsqu'après quatre cent vingt-cinq ans, sous le consulat de L. Scipion et de C. Norbanus, il eut été réduit en cendres. Sylla victorieux prit soin de le reconstruire; mais il n'en fit pas la dédicace [2] : c'est la seule chose qui ait été refusée à son bonheur. Le nom de Lutatius Catulus subsista parmi tant d'ouvrages des Césars, jusqu'au temps de Vitellius. Voilà quel monument les flammes dévoraient alors.

LXXIII. Toutefois l'incendie causa plus de frayeur aux assiégés qu'aux assiégeants. Les Vitelliens ne manquaient dans le péril ni de ruse ni de courage. Chez les Flaviens au contraire, ce sont des soldats qui s'agitent en désordre, un chef sans énergie et comme frappé de stupeur, qui ne sait plus rien voir, rien entendre, incapable de se laisser conduire ni de prendre conseil de lui-même, tournant à droite, à gauche, selon les cris de l'ennemi, ordonnant ce qu'il a défendu, défendant ce qu'il vient d'ordonner. Il arriva bientôt ce qui arrive quand tout est perdu : tous commandent, personne n'exécute; enfin ils jettent leurs armes et ne songent plus qu'à la fuite et aux moyens de tromper les recherches. Les Vitelliens se précipitent dans l'enceinte et y promènent le carnage, le fer et la flamme. Quelques gens de guerre, dont les plus distingués étaient Cornélius Martialis, Émilius Pacensis, Caspérius Niger, Didius Scéva, se mirent en défense et furent massacrés. Sabi-

1. Voy. Tite Live, liv. I, ch. LIII. Suessa Pométia était la principale ville des Volsques. Elle a donné son nom aux marais Pomptins.

2. Ce fut Catulus, qui, l'an 685, dédia le nouveau temple, quatorze ans après l'incendie de l'ancien. Sylla était mort l'an 676.

nus était sans armes et n'essayait pas de fuir : on l'enveloppe avec le consul Quinctius Atticus, que désignaient doublement cette ombre de magistrature et sa propre légèreté ; car il avait lancé dans le peuple des édits pleins d'éloges de Vespasien et d'invectives contre Vitellius. Le hasard sauva diversement le reste, quelques-uns vêtus en esclaves, d'autres recueillis par des clients fidèles et cachés parmi des bagages ; il y en eut qui surprirent le mot d'ordre par lequel les Vitelliens se reconnaissaient entre eux, et qui surent le demander ou le donner si à propos, que l'audace leur tint lieu d'asile.

LXXIV. Domitien, retiré, depuis la première invasion des assaillants, chez le gardien d'un temple, trouva dans l'adresse d'un affranchi le moyen d'en sortir, en tunique de lin, mêlé dans une troupe de sacrificateurs, et alla, sans être reconnu, se cacher auprès du Vélabrum, chez Cornélius Primus, client de son père. Quand celui-ci fut maître de l'empire, Domitien fit abattre le logement du garde et bâtir à la place un petit sanctuaire à Jupiter Conservateur, avec un autel où son aventure était gravée sur le marbre. Empereur à son tour, il dédia un vaste temple à Jupiter Gardien, et consacra sa propre effigie entre les bras du dieu. Sabinus et Atticus, chargés de chaînes et conduits à Vitellius, en furent reçus sans invectives ni aigreur, malgré les murmures du soldat, qui réclamait ses droits sur leur vie et le salaire mérité. Les plus voisins éclatèrent les premiers, et aussitôt la plus vile portion de la multitude demanda le supplice de Sabinus, mêlant, pour l'obtenir, adulations et menaces. Vitellius, debout sur les degrés du palais, voulut essayer les prières : leur obstination le força d'y renoncer. Sabinus tombe alors déchiré de mille coups ; sa tête est séparée du tronc, et son corps sanglant traîné aux Gémonies.

LXXV. Telle fut la fin d'un homme qui n'était nullement à mépriser. Il avait servi l'État durant trente-cinq ans, également distingué dans la paix et dans la guerre. Son désintéressement et sa justice sont au-dessus de la censure. Il parlait avec excès ; c'est le seul reproche que lui ait fait la renommée pendant sept ans qu'il gouverna la Mésie, et douze qu'il fut préfet de Rome. Sur la fin de sa vie on le crut pusillanime ; beaucoup ne le trouvèrent que modéré et avare du sang des citoyens. Un fait dont tout le monde convient, c'est qu'avant le règne de Vespasien l'éclat de cette maison résidait en Sabinus. Sa mort fit, dit-on, la joie de Mucien ; la plupart y virent

même un gage de paix, en ce qu'elle éteignait la rivalité de deux hommes, dont l'un n'eût pas oublié qu'il était frère de l'empereur, l'autre, qu'il partageait l'empire. Le peuple demandait aussi le supplice du consul : Vitellius résista, désarmé par la reconnaissance, et comme pour s'acquitter envers Atticus de ce que, pressé de dire qui avait mis le feu au Capitole, il s'était accusé lui-même. Atticus semblait par cet aveu, ou peut-être par ce mensonge politique, décharger le parti vitellien d'un crime dont il prenait sur lui tout l'odieux.

LXXVI. Pendant ces mêmes jours, Lucius Vitellius, campé à Féronie, menaçait de près Terracine, où étaient renfermés des gladiateurs et des gens de la flotte, qui n'osaient sortir des murailles ni se hasarder à découvert. Les gladiateurs, ainsi que nous l'avons dit, avaient pour chef Julianus, et les rameurs Apollinaris, deux hommes qui, par leur apathie et leurs dissolutions, ressemblaient eux-mêmes à des gladiateurs plus qu'à des généraux. Sous eux les veilles étaient négligées, les murs sans réparations ; nuit et jour plongés dans les délices, ils remplissaient de leurs fêtes bruyantes les plus beaux lieux du rivage; et pendant que, messagers de leurs débauches, les soldats erraient loin du drapeau, eux-mêmes ne parlaient de guerre qu'au milieu des festins. Apinius Tiro était sorti de la ville depuis quelques jours, et, par la rigueur avec laquelle il exigeait des municipes voisins des dons et de l'argent, il attirait plus de haines à son parti qu'il ne lui procurait de ressources.

LXXVII. Cependant un esclave de Virginius Capito passa dans le camp de L. Vitellius, et promit, s'il lui prêtait secours, de surprendre la citadelle sans défense et de la remettre en ses mains. Il part avec des cohortes légères, et, à l'heure la plus sombre de la nuit, il les mène par le sommet des montagnes jusque sur la tête des ennemis : de là elles se précipitent, non pas au combat, mais au carnage. Les uns sont frappés sans leurs armes, les autres en essayant de s'armer, plusieurs au sortir du sommeil, tous pendant que les ténèbres, la peur, le son des trompettes, les cris des assaillants, tiennent leurs sens éperdus; quelques gladiateurs résistèrent et ne périrent pas sans vengeance; le reste courut aux vaisseaux, où une égale frayeur remplissait tout de confusion, les habitants, que le vainqueur égorgeait sans pitié, fuyant pêle-mêle avec les soldats. Six galères s'étaient sauvées dès la première alarme, et avec elles le préfet de la flotte, Apollinaris ; les autres

furent prises sur le rivage ou s'enfoncèrent sous le poids des fuyards et furent englouties. Julianus, conduit devant L. Vitellius, fut déchiré de verges et massacré sous ses yeux. Plusieurs ont accusé Triaria, femme de Lucius, de s'être montrée ceinte de l'épée militaire parmi le deuil et les calamités de Terracine prise d'assaut, et d'y avoir signalé durement son orgueil et sa cruauté. Pour Lucius, il envoya à son frère les lauriers de cette victoire, et lui demanda s'il devait revenir ou achever la conquête de la Campanie. Cette hésitation fut le salut du parti flavien et même de la république; car si le soldat, récemment victorieux, et joignant à son opiniâtreté naturelle l'ivresse du succès, eût marché sur Rome, le choc ne pouvait être que terrible et fatal à cette grande cité. En effet, Lucius, quoique infâme, n'était pas sans talents; et s'il n'avait point, comme les gens de bien, l'énergie de la vertu, il trouvait, comme tous les pervers, des forces dans le vice.

LXXVIII. Pendant que ces événements se passaient du côté de Vitellius, l'armée de Vespasien, partie de Narni, célébrait tranquillement à Ocriculum[1] les fêtes de Saturne. Le but d'un retard si hors de saison était d'attendre Mucien. Ce n'est pas qn'Antoine ne fût en butte à quelques soupçons : plusieurs attribuèrent ses lenteurs à un message secret de Vitellius, qui lui offrait, pour prix d'une trahison, le consulat, la main de sa fille, et une dot immense. Cette supposition n'était, suivant d'autres, qu'une fable inventée au profit de Mucien. Selon d'autres encore, « les chefs étaient convenus de menacer Rome, sans y porter la guerre, espérant qu'abandonné de ses meilleures cohortes, et privé de toute espèce de ressources, Vitellius renoncerait à l'empire; mais toutes les mesures avaient été déconcertées par la précipitation et ensuite par la lâcheté de Sabinus, qui, ayant pris témérairement les armes et occupant la forteresse du Capitole, imprenable même à de grandes armées, n'avait pas su la défendre contre trois cohortes. » Il serait difficile d'assigner un auteur unique à une faute qui fut celle de tous : car Mucien, par ses lettres équivoques, arrêtait les vainqueurs; et Antoine, par une obéissance mal entendue, dont sa haine renvoyait peut-être à Mucien la responsabilité, donna prise à la censure. Les autres chefs aussi, en croyant la guerre terminée, préparaient les coups qui en signalèrent

1. Maintenant Otricoli, dans le duché de Spolette. — Les Saturnales commençaient le 17 décembre et finissaient le 24.

la fin. Cérialis lui-même, détaché à la tête de mille cavaliers, avec ordre de franchir par des routes de traverse le pays des Sabins, et d'entrer dans Rome par la voie Salaria[1], n'avait pas fait assez de diligence. Enfin la nouvelle du siége du Capitole vint tous les réveiller à la fois.

LXXIX. Antonius s'avança par la voie Flaminienne, et arriva aux Pierres-Rouges[2] assez avant dans la nuit, apportant un secours tardif : là il n'apprit que de tristes nouvelles, Sabinus tué, le Capitole en cendres, Rome tremblante; on annonçait en même temps que le peuple et les esclaves s'armaient pour Vitellius. La cavalerie de Cérialis venait, pour surcroît, d'éprouver un échec : ce chef courait sans précaution, comme sur des vaincus, lorsque les Vitelliens, cavaliers et fantassins entremêlés, les reçurent de pied ferme. Le combat eut lieu près de Rome, entre des maisons et des jardins, dans des routes sinueuses, connues des Vitelliens et qu'ignoraient les ennemis; aussi ces derniers se troublèrent. Tous n'étaient pas d'ailleurs également disposés : dans le nombre se trouvaient des soldats de Narni, qui, fâchés de s'être rendus, épiaient la fortune Tullius Flavianus, préfet de cavalerie, fut fait prisonnier; les autres s'enfuirent dans un affreux désordre, sans que le vainqueur les poursuivît au delà de Fidènes[3].

LXXX. Ce succès augmenta l'ardeur de la multitude; la populace de Rome prit les armes : peu avaient des boucliers; la plupart saisirent tout ce qui leur tombait sous la main et demandèrent le signal du combat. Vitellius les remercie et leur ordonne de courir à la défense de la ville; ensuite on assemble le sénat, et on choisit une députation pour aller, au nom de la république, conseiller aux armées la paix et la concorde. Le sort de ces députés fut divers : ceux qui étaient allés vers Cérialis coururent les derniers dangers, le soldat ne voulant entendre parler ni de paix ni de conditions. Le préteur Arulénus Rusticus fut blessé, attentat que son mérite personnel

1. La voie Salaria, ainsi nommée, dit-on, parce que c'est par là que les Sabins portaient à Rome le sel qu'on retirait des marais salants, aboutissait à une porte appelée également Salaria, mais qu'on désigne aussi très-souvent sous le nom de porte Colline.

2. D'Anville, *Ann. géogr. de l'Italie*, p. 148, compte, de Rome au lieu appelé les Pierres-Rouges, une distance de 9 milles, un peu moins de 3 lieues et demie de poste.

3. Fidènes était à 5 milles environ de Rome, au lieu appelé aujourd'hui Castel-Giubileo.

ne rendit pas moins odieux que sa qualité de magistrat et d'envoyé public; sa suite fut dispersée; son premier licteur périt en essayant courageusement d'écarter la foule; et, si le général ne leur eût donné une garde qui les défendit, le caractère d'ambassadeur, plus sacré chez les nations barbares que sous les murs de la patrie, eût été profané jusqu'au meurtre par la rage des guerres civiles. Ceux qui se rendirent auprès d'Antoine y reçurent un accueil plus pacifique; ce n'est pas que le soldat fût plus modéré, mais le chef était mieux obéi.

LXXXI. Aux députés s'était joint Musonius Rufus, chevalier romain, qui se piquait de philosophie et professait les maximes du portique. Mêlé parmi les soldats, il allait dissertant sur les biens de la paix et les dangers de la guerre, et faisait la leçon à des disciples armés. Il fit rire les uns, fatigua le plus grand nombre; et il ne manquait pas de gens qui allaient courir sur lui et le fouler aux pieds, si lui-même, cédant aux avis des plus sensés et aux menaces des autres, n'eût laissé là sa morale intempestive. Vinrent ensuite les vierges Vestales avec des lettres de Vitellius à Antoine : il y demandait « qu'une trêve d'un seul jour suspendît le combat décisif; pendant cet intervalle tout pourrait se concilier. » Les Vestales furent congédiées avec honneur. On répondit à Vitellius que le meurtre de Sabinus et l'incendie du Capitole avaient rompu tout commerce entre les deux partis.

LXXXII. Antonius cependant convoqua ses légions, et tâcha de les amener par la douceur à camper auprès du pont Milvius, et à n'entrer que le lendemain dans Rome. Il désirait ce délai, dans la crainte que le soldat, aigri par la résistance, n'épargnât ni le peuple, ni le sénat, ni les temples mêmes et les sanctuaires des dieux; mais tout retard éveillait les soupçons comme ennemi de la victoire : et d'ailleurs, des étendards brillant sur les collines, quoique suivis d'une multitude inhabile à la guerre, présentaient l'apparence d'une armée en bataille. On part sur trois colonnes : la première poursuivit sa marche par la voie Flaminienne, l'autre longea la rive du Tibre, la troisième s'approcha de la porte Colline par la voie Salaria. Une charge de cavalerie dispersa la populace de Vitellius; ses soldats s'avancèrent, comme l'ennemi, en trois corps séparés. Des combats nombreux et disputés se livrèrent devant la ville : les Flaviens, plus habilement conduits, eurent généralement l'avantage; il n'y eut de maltraités que ceux qui, se dirigeant à gauche vers les jardins de Salluste, s'étaient en-

gagés dans des chemins étroits et glissants. Montés sur les murs des jardins, les Vitelliens les écartèrent tout le jour à coups de pierres et de javelots, jusqu'au moment où la cavalerie, qui avait pénétré par la porte Colline, les enveloppa eux-mêmes. Deux corps ennemis se heurtaient aussi dans le Champ-de-Mars. Les Flaviens avaient pour eux la fortune, et leur cause tant de fois victorieuse; le désespoir seul emportait les Vitelliens, qui, toujours repoussés, se ralliaient encore au milieu de la ville.

LXXXIII. Spectateur de ces combats, le peuple y assistait comme aux jeux du Cirque, encourageant de ses cris et de ses applaudissements chaque parti tour à tour. Voyait-il l'un ou l'autre fléchir, et les vaincus se cacher dans les boutiques ou se réfugier dans les maisons, ses clameurs les en faisaient arracher et mettre à mort, et il emportait la meilleure part du butin ; car le soldat, tout entier au sang et au carnage, laissait les dépouilles à la multitude. C'était dans Rome entière un cruel et hideux spectacle : ici des combats et des blessures, là des gens qui se baignent ou s'enivrent; plus loin des courtisanes et des hommes prostitués comme elles, parmi des ruisseaux de sang et des corps entassés; d'un côté, toutes les débauches de la paix la plus dissolue; de l'autre, tous les crimes de la plus impitoyable conquête. On eût dit que la même ville était tout ensemble en fureur et en joie. Déjà Rome avait servi de champ de bataille à des légions armées, deux fois quand Sylla s'en rendit maître, une fois quand Cinna fut vainqueur. Il n'y eut pas alors moins de cruauté; il y avait de plus maintenant une barbare insouciance : les plaisirs ne furent pas un instant suspendus; il semblait qu'un nouveau divertissement vînt animer les Saturnales. On s'enivrait d'allégresse; on jouissait, sans aucun triomphe de parti, de la seule joie des malheurs publics.

LXXXIV. La tâche la plus rude fut l'attaque du camp [1], que les plus intrépides défendaient comme leur dernière espérance. Cette obstination accrut l'acharnement des vainqueurs et surtout celui des vieilles cohortes. Tout ce que l'art a inventé pour la destruction des plus fortes places fut mis en œuvre, tortue, machines, terrasses, torches enflammées. « Cet exploit, s'écriaient-ils, allait couronner les travaux et les périls essuyés

1. Il s'agit du camp des prétoriens, où les soldats de Vitellius, chassés de la ville, s'étaient retirés comme dans un dernier asile.

dans tant de combats ! La ville était rendue au sénat et au peuple, les temples aux dieux immortels; quant au soldat, l'honneur était pour lui dans son camp : c'était là sa patrie, ses pénates; s'ils n'étaient aussitôt reconquis, il fallait passer la nuit sous les armes. » Les Vitelliens, malgré leur nombre inégal et leur destin moins fort, embrassaient la dernière consolation des vaincus, celle d'inquiéter la victoire, de retarder la paix, de souiller de sang les autels et les maisons du camp. Beaucoup, blessés à mort, expirèrent sur les tours et les remparts. Quand les portes furent brisées, le reste se serra en peloton et fit face au vainqueur; il n'y en eut pas un qui ne tombât en frappant lui-même, et le visage tourné vers l'ennemi : tant, jusqu'au moment suprême, ils songeaient à honorer leur trépas !

LXXXV. Rome prise, Vitellius sortit du palais par une porte dérobée, et se fit porter en litière dans la maison de sa femme, sur le mont Aventin. Il comptait s'y cacher le reste du jour, et se réfugier ensuite à Terracine vers les cohortes de son frère; mais l'inconstance de son esprit et la peur, pour qui la situation présente est toujours la pire, le ramenèrent au palais. Il était vide et abandonné; tout, jusqu'aux derniers de ses esclaves, s'était dispersé ou fuyait sa rencontre. La solitude et le silence des lieux l'épouvante : il essaye les appartements fermés et frissonne de les trouver déserts. Las d'errer misérablement, il s'enfonce dans un réduit ignoble d'où il est arraché par Julius Placidus, tribun d'une cohorte. Ce fut un hideux spectacle de le voir, les mains liées derrière le dos, ses vêtements en pièces, traîné par la ville au milieu de mille outrages, auxquels personne ne mêlait une larme : la honte d'une telle fin fermait les cœurs à la pitié. Un soldat de Germanie se jeta au-devant de lui en frappant avec fureur : était-ce Vitellius qu'il voulait tuer, dans un accès de colère ou pour abréger son humiliation ? ou bien le coup s'adressait-il au tribun ? on l'ignore. Le tribun eut une oreille coupée, et le soldat fut aussitôt massacré. Quant à Vitellius, on le forçait avec la pointe des armes de lever le front et de le présenter à l'insulte, ou de regarder tantôt ses statues renversées, tantôt la tribune aux harangues et le lieu où avait péri Galba. Ils le poussèrent ainsi jusqu'aux Gémonies, où le corps de Sabinus gisait peu auparavant. Une seule parole généreuse fut entendue de sa bouche : il répondit au tribun qui le maltraitait « que cependant il avait été son empereur. » Il tomba enfin percé de

mille coups, et le peuple l'outragea mort, avec la même bassesse qu'il l'avait adoré vivant.

LXXXVI. Il était né à Lucérie, et il achevait la cinquante-septième année de son âge. Consulat, sacerdoces, supériorité de nom et de rang, il n'acquit rien par son talent, il dut tout à l'illustration de son père. Ceux qui lui déférèrent l'empire ne le connaissaient pas. Peu de capitaines gagnèrent l'affection des soldats par leur mérite, au même degré que lui par sa lâcheté; toutefois son âme était simple et sa main libérale, deux qualités qui tournent en ruine à qui n'y garde pas de mesure. Ignorant que ce n'est pas la grandeur des présents, mais la solidité du caractère qui attache les amis, il en acheta plus qu'il n'en eut. Il importait sans doute à la république que Vitellius tombât; mais ceux qui le trahirent pour Vespasien ne peuvent se faire un mérite de leur perfidie: Galba l'avait déjà éprouvée. Le jour étant sur son déclin et la peur ayant dispersé les sénateurs et les magistrats, dont les uns étaient sortis de Rome, et les autres cachés dans les maisons de leurs clients, le sénat ne put être convoqué. Domitien, ne voyant plus d'ennemis à redouter, se rendit auprès des chefs victorieux, et fut proclamé César; ensuite les soldats, toujours en armes, le conduisirent à la maison de son père.

LIVRE QUATRIÈME.

Ces événements se passent à la fin de l'an de Rome 822, de J. C. 69, et au commencement de l'année suivante.

I. La mort de Vitellius avait fini la guerre plutôt que rétabli la paix. Les vainqueurs, en armes dans la ville, poursuivaient les vaincus avec un acharnement implacable. Les rues étaient pleines de meurtres; le sang rougissait les places et les temples. On avait égorgé d'abord tout ce qu'offrait le hasard; bientôt, la licence croissant de plus en plus, on arracha ceux qui se cachaient du fond de leurs retraites. Si quelqu'un se rencontrait jeune et de haute taille[1], homme du peuple ou

1. Les vainqueurs cherchaient surtout les soldats vitelliens; or une grande

soldat, il était massacré. Enfin la cruauté, qui dans la première chaleur de la haine s'assouvissait avec du sang, fit place à la soif de l'or. Plus d'asile respecté; plus de lieu qu'on ne fasse ouvrir, sous prétexte qu'il recèle des Vitelliens. C'est alors qu'on se mit à forcer les maisons : la mort était le prix de la résistance. Un maître opulent ne manquait pas d'être désigné aux pillards par des esclaves pervers ou par des misérables de la lie du peuple; d'autres étaient montrés par leurs amis. C'étaient partout des lamentations, des cris de désespoir, et toute la destinée d'une ville prise. On en vint à regretter les violences, naguère si odieuses, des soldats de Vitellius et d'Othon. Les chefs du parti, si puissants pour allumer la guerre civile, étaient incapables de modérer la victoire : c'est que la force qui agite et remue les États est toujours plus grande chez les plus méchants, tandis que la paix et le bon ordre exigent des vertus.

II. Domitien portait le nom de César et habitait le palais, sans que les soins de son rang l'occupassent encore. C'est par le viol et l'adultère qu'il s'annonçait comme fils d'un empereur. La préfecture du prétoire était aux mains d'Arrius Varus; l'autorité souveraine en celles d'Antoine. Esclaves, argent, il enlevait tout de la maison du prince, comme si c'eût été le butin de Crémone. Plus modestes ou plus obscurs, les autres chefs, éclipsés à la guerre, étaient omis dans le partage des récompenses. La ville, tremblante et résignée à la servitude, demandait qu'on prévînt L. Vitellius, qui revenait de Terracine[1] avec ses cohortes, et qu'on étouffât les restes de la guerre. La cavalerie partit en avant pour Aricia[2]; les légions restèrent en deçà de Boville. Vitellius se remit sans balancer, lui et ses troupes, à la discrétion du vainqueur. Les soldats jetèrent, autant par colère que par crainte, des armes malheureuses. On vit cette longue suite de prisonniers, entre deux haies de gens armés, s'avancer au milieu de Rome. Pas un n'avait le front abaissé : leurs traits sombres, farouches, étaient impassibles aux applaudissements et aux moqueries

partie de ceux-ci étaient Germains, et les Germains étaient généralement d'une haute taille.

1. Terracine, sur la voie Appienne, à l'extrémité des marais Pomptins, près de la mer, était à 50 milles de Rome (22 lieues ½ de poste).

2. Cette petite ville était également sur la voie Appienne, à 16 milles de Rome (6 lieues de poste environ). Ce lieu se nomme aujourd'hui *La Riccia*.

d'une foule insolente. Quelques-uns s'élancèrent à travers leurs gardes et périrent sur la place ; les autres furent emprisonnés. Aucun d'eux ne prononça une parole avilissante. Au milieu de l'infortune, il leur resta du moins l'honneur du courage. L. Vitellius fut ensuite mis à mort. Aussi vicieux que son frère, mais plus vigilant au second rang que son frère au premier, il fut moins associé à sa grandeur qu'entraîné dans sa chute.

III. Dans le même temps, Lucilius Bassus fut envoyé avec un corps de cavalerie légèrement équipée, pour pacifier la Campanie, dont les villes étaient plutôt armées l'une contre l'autre que rebelles à l'empereur. La vue du soldat y ramena le calme. On pardonna aux petites cités. Capoue fut punie par le séjour de la troisième légion, qu'on y mit en quartier d'hiver, et par la ruine de ses plus illustres maisons. Et cependant Terracine saccagée ne recevait aucun dédommagement : tant l'injure est plus facile à rendre que le bienfait! la reconnaissance coûte ; on tire profit de la vengeance. Cette ville eut une seule consolation : ce fut de voir cet esclave de Virginius, qui l'avait trahie, attaché en croix, ayant au doigt l'anneau dont Vitellius avait payé son crime. A Rome, le sénat décernait à Vespasien tous les priviléges du rang suprême : les âmes étaient joyeuses et savaient enfin où placer leur espérance. Il semblait que la guerre civile, allumée dans les Gaules et l'Espagne, renaissant en Germanie, puis aux frontières illyriques, parcourant tour à tour l'Égypte, la Judée, la Syrie[1], toutes les provinces et toutes les armées, après avoir passé comme une grande expiation sur l'univers entier, fût arrivée au terme où elle devait s'éteindre. L'allégresse fut augmentée par une lettre de Vespasien, écrite comme si la guerre durait encore : telle en était du moins la forme extérieure. Du reste, c'est en prince qu'il s'y exprimait ; populaire en parlant de lui-même, généreux dans ses maximes de gouvernement, professant envers le sénat une grande déférence. Il fut nommé consul avec son fils Titus. Domitien reçut la préfecture et le pouvoir consulaire.

IV. Mucien avait aussi envoyé au sénat un message qui donna matière à beaucoup de réflexions : « S'il n'était que ci-

1. Révolte de Vindex dans les Gaules, prise d'armes de Galba en Espagne, mouvements d'Antonius dans l'Illyricum en faveur de Vespasien, Vespasien proclamé empereur par les armées d'Égypte, de Judée et de Syrie.

toyen, pourquoi écrire en homme public ? Ne pouvait-il pas, quelques jours après, dire les mêmes choses en opinant à son rang ? » Ses invectives même contre Vitellius parurent trop tardives pour être courageuses. Mais on trouva surtout humiliant pour la république et injurieux au prince qu'il se vantât d'avoir tenu l'empire dans ses mains, et de l'avoir donné à Vespasien. Toutefois le mécontentement se taisait; l'adulation parlait tout haut. Les décorations triomphales furent décernées à Mucien dans des termes magnifiques, et la guerre civile eut son triomphe; l'expédition contre les Sarmates y servit de prétexte. Antoine reçut les ornements consulaires; Fuscus et Varus les insignes de la préfecture. On eut ensuite un regard pour les dieux : on ordonna le rétablissement du Capitole. Valérius Asiaticus, consul désigné, fut l'auteur de toutes ces propositions; les autres approuvaient du visage et de la main : un petit nombre, que leur dignité mettait en vue, ou dont l'habitude de flatter avait exercé le talent, exprimèrent leur assentiment par des harangues étudiées. Quand ce fut le tour d'Helvidius Priscus, désigné préteur, il prononça une opinion qui était un hommage pour un bon prince, mais dont rien de faux n'altérait la franchise ; elle fut accueillie avec enthousiasme. Ce jour, décisif dans sa destinée, fut pour lui le commencement d'une grande défaveur et d'une grande gloire.

V. Puisque mon sujet ramène ici la mention d'un homme dont il faudra parler plus d'une fois, il me semble nécessaire de dire en peu de mots quelles furent sa vie, les occupations de son esprit, les vicissitudes de sa fortune. Helvidius Priscus naquit en Italie, au municipe de Terracine, d'un père nommé Cluvius, qui avait été primipilaire. Il dévoua, tout jeune encore, aux plus hautes études [1], un heureux et brillant génie; non, comme beaucoup d'autres, pour cacher une stérile oisiveté sous un titre fastueux, mais pour apporter aux affaires publiques un cœur affermi contre le sort. Il embrassa la doctrine philosophique [2] qui appelle uniquement bien ce qui est honnête, mal ce qui est honteux, et qui ne compte la puissance, la noblesse, et tout ce qui est hors de l'âme, au nombre ni des biens ni des maux. Choisi, n'ayant encore exercé que la questure, pour gendre de Thraséas, ce qu'il emprunta surtout

1. La philosophie morale et politique : c'est là ce que les Romains appelaient les hautes sciences.

2. Le stoïcisme

aux exemples de son beau-père, ce fut l'indépendance. Citoyen, sénateur, époux, gendre, ami, il accomplit avec une invariable fidélité tous les devoirs de la vie, contempteur des richesses, opiniâtre dans le bien, invincible à la crainte.

VI. Quelques-uns le trouvaient un peu trop désireux de renommée : il est vrai que la passion de la gloire est la dernière dont le sage se dépouille. La ruine de son beau-père entraîna son exil. Rappelé sous Galba, il entreprit d'accuser Marcellus Éprius, délateur de Thraséas. Cette grande et juste vengeance partagea les sénateurs ; car, si Marcellus était frappé, une légion de coupables tombait après lui. La lutte fut d'abord menaçante, et les discours éloquents des deux rivaux en sont la preuve. Bientôt, incertain de la volonté du prince, et cédant aux prières de beaucoup de sénateurs, Helvidius se désista ; résolution que la voix publique, suivant sa coutume, jugea diversement, les uns louant sa modération, où d'autres ne retrouvaient pas sa constance. Dans la séance où fut voté l'empire de Vespasien, on décida qu'une députation serait envoyée à ce prince. Ce fut encore le sujet d'une vive querelle entre Helvidius et Marcellus. Le premier voulait que chaque député fût choisi par les magistrats sous la religion du serment ; le second opinait pour le sort, suivant l'avis du consul désigné.

VII. Un intérêt de vanité animait Marcellus : il craignait qu'un choix où il ne serait pas compris ne parût une exclusion personnelle. Dans la chaleur croissante de l'attaque et de la réplique, ils en vinrent à des discours suivis et pleins d'animosité. Helvidius demanda « pourquoi Marcellus redoutait à ce point le jugement des magistrats. N'avait-il pas sur tant d'autres l'avantage des richesses et de l'éloquence? mais une conscience souillée le poursuivait de ses reproches. L'urne et le sort ne faisaient pas acception des mœurs ; les suffrages et l'examen du sénat avaient été institués pour pénétrer dans la vie et la réputation de chacun. Il importait à la république, il importait à l'honneur de Vespasien, qu'on envoyât au-devant de lui ce que cet ordre avait de plus irréprochable, des hommes dont le langage laissât dans l'esprit de l'empereur des impressions honnêtes. Vespasien avait été l'ami de Thraséas, de Soranus, de Sentius, dont il suffisait de ne pas punir les accusateurs, sans les montrer avec ostentation. Par ce choix du sénat, le prince était comme averti de ceux qu'il devait ou estimer ou craindre. Il n'était pas, pour un pouvoir ami du

bien, de plus grand trésor que des amis vertueux. Marcellus devait se contenter d'avoir poussé Néron à la ruine de tant d'innocents : qu'il jouît de ses salaires et de son impunité, et qu'il abandonnât Vespasien à de meilleurs conseils. »

VIII. Marcellus répondait « que l'opinion si vivement combattue ne venait pas de lui, mais du consul désigné ; opinion conforme d'ailleurs aux anciens exemples, qui voulaient que le sort nommât les députations, afin qu'il ne restât aucune place à la brigue ni aux haines. Quel événement autorisait donc l'oubli des usages consacrés? Et fallait-il qu'un honneur dû au prince tournât à la confusion de quelqu'un? Toute voix était bonne pour exprimer le respect : ce qu'on devait éviter, c'était que de certaines obstinations ne blessassent un pouvoir dont l'inquiète nouveauté observait tous les visages, épiait toutes les paroles. Il se souvenait dans quel siècle il était né, quelle forme de gouvernement leurs pères et les pères de leurs pères avaient établie. Voulait-on remonter plus haut? il admirait le passé, s'accommodait au présent. Pour les empereurs, il en souhaitait de bons, il les endurait quels qu'ils fussent. C'était l'arrêt du sénat autant que son discours qui avait accablé Thraséas : la cruauté de Néron se jouait de la conscience publique avec ces images de la justice ; et la faveur d'un tel ami n'avait pas été pour lui-même moins pleine d'alarmes que pour d'autres l'exil. Helvidius pouvait rivaliser de fermeté et de courage avec les Catons et les Brutus ; il n'était, lui, qu'un simple membre de ce sénat qui avait avec lui subi l'esclavage. Il conseillait même à Priscus de ne pas s'élever plus haut que l'empereur, de songer que Vespasien, vieillard honoré du triomphe, père d'enfants dans la force de l'âge, n'était pas homme auquel il dût faire la leçon. Si les mauvais princes veulent un pouvoir sans limites, les bons aiment une liberté mesurée. » Ces paroles, jetées de part et d'autre avec beaucoup de véhémence, étaient reçues diversement par les passions contraires. Le parti qui préférait le sort l'emporta : les indifférents même appuyaient l'avis de s'en tenir à l'usage; et les sénateurs les plus distingués penchaient de ce côté, dans la crainte d'exciter l'envie si le choix tombait sur eux.

IX. Cette contestation fut suivie d'une autre. Les préteurs de l'épargne (car les deniers publics étaient alors administrés par des préteurs) se plaignirent de la pauvreté de l'État, et demandèrent qu'on modérât les dépenses. Le consul désigné, envisageant la grandeur du fardeau et la difficulté du remède,

renvoyait ce soin à l'empereur. Helvidius voulut que le sénat prononçât. Les consuls recueillaient les avis, quand Vulcatius Tertullinus, tribun du peuple, s'opposa formellement à ce qu'une si grande affaire fût décidée en l'absence du prince. Helvidius avait proposé que l'État rebâtît le Capitole, en invitant Vespasien à aider l'entreprise. Un silence prudent laissa tomber cet avis, auquel on ne pensa plus. Il y en eut pourtant qui ne l'oublièrent pas.

X. Alors Musonius s'éleva contre P. Céler, et lui reprocha d'avoir fait périr Baréa Soranus par un faux témoignage. Ce procès semblait rouvrir à la haine la carrière des accusations; mais un si vil et si coupable accusé ne pouvait trouver de protecteurs. La mémoire de Soranus était révérée. Quant à Céler, maître de philosophie de Soranus, puis témoin à sa charge, il avait trahi et profané l'amitié, dont il faisait profession d'enseigner les devoirs. La cause fut remise au jour le plus prochain ; et ce n'était pas tant Céler et Musonius que Marcellus, Helvidius et beaucoup d'autres, que l'on attendait dans cette lice ouverte aux vengeances.

XI. Dans de telles conjonctures, et au milieu de l'anarchie où les discordes du sénat, la colère des vaincus, la faiblesse des vainqueurs, plongeaient une ville sans lois et sans prince, Mucien fit son entrée, et, en paraissant, attira tout à lui. La puissance d'Antoine et de Varus tomba devant la haine mal déguisée de ce chef; car son visage dissimulait en vain : Rome, habile à deviner les disgrâces, avait pris parti et transféré son obéissance. Mucien est seul recherché, seul entouré d'hommages. Lui, ne manque pas à sa grandeur : l'escorte armée qui l'accompagne, les palais et les jardins qu'il habite et quitte tour à tour, son faste, sa démarche, les gardes qui veillent à sa porte, tout annonce l'homme qui est prince de fait, et veut bien ne pas l'être de nom. De tous ses actes, celui qui répandit le plus de terreur fut le meurtre de Calpurnius Galérianus. Fils de C. Pison [1], il n'avait rien entrepris; mais une origine illustre et une jeunesse parée des grâces extérieures livraient son nom aux entretiens de la renommée; et, dans une ville encore agitée et avide de nouvelles, il se trouvait des bouches qui lui déféraient les honneurs d'un empire imaginaire. Mucien le fit enlever par des soldats; et, de peur

1. Pison, père du Calpurnius dont il s'agit ici, est le même qui avait conspiré contre Néron (*Ann.*, liv. XV, ch. XLVIII et suiv.).

que dans Rome sa mort n'eût trop de témoins, on le conduisit à quarante milles de distance, sur la voie Appienne, où il eut les veines ouvertes et perdit la vie avec le sang. Julius Priscus, préfet du prétoire sous Vitellius, se tua lui-même, plutôt par honte que par nécessité. Alphénus Varus survécut à sa lâcheté et à son infamie. Quant à l'affranchi Asiaticus, il expia par le supplice des esclaves[1] son pouvoir malfaisant.

XII. Pendant ces mêmes jours, la nouvelle de plus en plus accréditée d'un grand désastre en Germanie était reçue à Rome sans y répandre le deuil ; on parlait de nos armées battues, des camps de nos légions pris, des Gaules soulevées, comme de choses indifférentes. Je reprendrai d'un peu plus haut les causes de cette guerre, et je dirai combien de nations étrangères ou alliées concoururent à ce vaste embrasement. Les Bataves, tant qu'ils demeurèrent au delà du Rhin, firent partie des Cattes. Chassés par une sédition domestique, ils occupèrent l'extrémité alors inhabitée des côtes de la Gaule, et une île située entre des lagunes, et baignée en face par l'Océan, des trois autres côtés par le Rhin. Alliés des Romains, sans que la société du plus fort les écrase de sa prépondérance, ils ne fournissent à l'empire que des hommes et des armes. Les guerres de Germanie avaient longtemps exercé leur courage ; leur gloire s'accrut en Bretagne, où l'on fit passer plusieurs de leurs cohortes, commandées, selon l'usage de ce peuple, par les plus nobles de la nation. Le pays entretenait en outre une cavalerie d'élite, qui excellait à nager avec ses armes et ses chevaux, et qui traversait le Rhin sans rompre ses escadrons.

XIII. Julius Paulus et Claudius Civilis, issus d'un sang royal, surpassaient en illustration tous les autres Bataves. Paulus, accusé faussement de révolte, fut tué par Fontéius Capito. Civilis fut chargé de chaînes et envoyé à Néron; absous par Galba, il courut un nouveau danger sous Vitellius, dont l'armée demandait sa mort. Telle fut la cause de ses ressentiments : son espoir vint de nos malheurs. Civilis, plus rusé que le commun des barbares, et qui se comparait aux Annibal et aux Sertorius, parce qu'il portait au visage la même cicatrice[2], ne voulut pas attirer sur lui les forces romaines par une rébellion déclarée. Il feignit d'être ami de Vespasien et

1. Supplice de la croix.
2. Civilis était privé d'un œil, comme Annibal et comme Sertorius.

de prendre parti dans nos querelles. Il est vrai qu'Antonius Primus lui avait écrit de détourner par une fausse alarme les secours que mandait Vitellius, et de retenir nos légions en les menaçant des Germains. Hordéonius Flaccus lui avait donné de vive voix le même avis, par inclination pour Vespasien et par intérêt pour la république, dont la ruine était inévitable si la guerre se renouvelait, et que tant de milliers d'hommes armés inondassent l'Italie.

XIV. Quand sa révolte fut décidée, Civilis, tout en cachant des vues plus profondes, et résolu d'accommoder ses plans à la fortune, commença de la sorte à remuer l'ordre établi. Vitellius avait ordonné des levées parmi les Bataves. Cette charge, déjà pesante en elle-même, était aggravée par l'avarice et la débauche des agents du pouvoir; ils enrôlaient des vieillards et des infirmes, pour en tirer une rançon et les renvoyer. Dans ce pays les enfants sont généralement de haute taille; ils enlevaient les plus beaux pour d'infâmes plaisirs. Les esprits se soulevèrent, et des hommes apostés pour souffler la révolte persuadèrent au peuple de se refuser aux levées. Civilis, sous prétexte de donner un festin, réunit dans un bois sacré les principaux de la nation et les plus audacieux de la multitude. Quand la nuit et la joie eurent échauffé les imaginations, il commença par célébrer la gloire de la patrie; puis il énumère les injustices, les enlèvements, et tous les maux de la servitude. « Ce n'est plus comme autrefois en alliés qu'on les traite, mais en esclaves. Quand le général, avec sa suite écrasante et ses durs commandements, daigne-t-il même les visiter? On les abandonne à des préfets, à des centurions, qu'on change quand ils sont rassasiés de leur sang et de leurs dépouilles; et alors il faut de nouvelles proies; le brigandage recommence sous mille noms divers. Voici venir maintenant le recrutement, qui arrache, comme par une dernière séparation, les enfants à leurs parents, les frères à leurs frères. Cependant la puissance romaine ne fut jamais plus abattue; les camps ne renferment que du butin et des vieillards. Que les Bataves lèvent seulement les yeux et ne tremblent pas au vain nom de légions imaginaires; ils sont forts en infanterie, forts en cavalerie; les Germains sont leurs frères; les Gaules partagent leurs vœux; Rome même verra cette guerre sans déplaisir. Si la fortune balance, l'intérêt de Vespasien sera leur excuse; pour la victoire, elle ne doit de compte à personne. »

XV. Après ce discours, qui fut reçu avec enthousiasme,

Civilis lia tous les convives par les imprécations en usage parmi ces barbares. Il envoya vers les Canninéfates pour les associer à l'entreprise. Cette nation habite une partie de l'île : origine, langue, valeur, elle a tout des Bataves, excepté le nombre. Il gagna ensuite par des émissaires secrets les auxiliaires de Bretagne, ces cohortes bataves que nous avons vues partir pour la Germanie, et qui alors se trouvaient à Mayence. Il y avait chez les Canninéfates un homme appelé Brinnon, d'une audace brutale, d'une naissance éclatante. Son père, plus d'une fois rebelle, avait impunément bravé les ridicules expéditions de Caïus[1]. Le nom d'une famille signalée par la révolte fut un titre pour Brinnon : placé sur un bouclier, suivant l'usage du pays, et balancé sur les épaules de ses compagnons, il est proclamé chef ; aussitôt il appelle à son aide les Frisons, nation transrhénane, et se jette sur un camp de deux cohortes voisin de l'Océan et le plus à portée de son invasion. Les soldats n'avaient pas prévu cette attaque ; et, l'eussent-ils prévue, ils n'étaient pas en force pour la repousser. Le camp fut pris et pillé ; l'ennemi tombe ensuite sur les vivandiers et les marchands romains, épars çà et là dans toute la sécurité de la paix. Il menaçait de détruire tous nos postes ; les préfets de cohortes y mirent le feu, ne pouvant les défendre. Les drapeaux, les étendards, et tout ce qu'il y avait de troupes, furent réunis dans la partie supérieure de l'île, sous le commandement du primipilaire Aquilius : assemblage qui avait plutôt le nom que la force d'une armée. Vitellius avait enlevé l'élite et le nerf des cohortes, et, ramassant dans les bourgades voisines une foule confuse de Nerviens[2] et de Germains, il avait chargé d'armes ces simulacres de soldats.

XVI. Civilis, croyant devoir employer la ruse, fut le premier à blâmer nos préfets d'avoir abandonné les forts. « Lui seul, disait-il, avec sa cohorte, étoufferait la révolte des Canninéfates ; chacun pouvait retourner dans ses quartiers d'hiver. » Le piége était visible : on sentait que les cohortes éparses seraient plus facilement écrasées, et que le vrai chef

1. Voy. Suétone, *Caligula*, ch. XLIII-XLVIII, et Crévier, livre VII, § 2. Un des hauts faits de cet empereur, aussi ridicule que féroce, fut d'occuper toute une armée à ramasser des coquillages sur le bord de la mer. C'est ce qu'il appelait les dépouilles de l'Océan, dignes d'orner le Capitole et le palais impérial.

2. Ils habitaient le Hainaut.

de cette guerre n'était pas Brinnon, mais Civilis : le secret de ses desseins perçait peu à peu, mal gardé par la joie belliqueuse des Germains. Voyant le peu de succès de la ruse, Civilis a recours à la force; il fait des Canninéfates, des Frisons, des Bataves, trois corps séparés et tous formés en coin. On leur présenta la bataille près du Rhin, les vaisseaux, qu'on avait réunis en ce lieu depuis l'incendie des forts, ayant la proue tournée contre l'ennemi. Après un moment de combat, une cohorte de Tongres passa du côté de Civilis, et nos soldats, déconcertés par cette trahison, tombaient à la fois sous le fer des alliés et sous les coups des rebelles. La flotte fut le théâtre de la même perfidie. Une partie des rameurs étaient Bataves; ils empêchent par une maladresse calculée le service des matelots et des combattants. Bientôt ils changent de direction et présentent les poupes à la rive où est l'ennemi. Enfin ils massacrent les pilotes et les centurions qui essayent de résister; et la flotte entière, composée de vingt-quatre vaisseaux, est prise ou se livre elle-même.

XVII. Cette victoire procura aux ennemis gloire pour le présent, utilité pour l'avenir: elle leur donna des armes et des vaisseaux dont ils manquaient, et leur renommée fut grande dans les Gaules et la Germanie, qui les célébrèrent comme des libérateurs. La Germanie envoya aussitôt leur offrir des secours; quant aux Gaules, Civilis employait l'adresse et les présents pour gagner leur alliance, renvoyant dans leur patrie les préfets de cohortes prisonniers, donnant aux cohortes elles-mêmes le choix de rester ou de se retirer. Celles qui restaient avaient dans l'armée un poste d'honneur; on offrait aux autres une part de nos dépouilles; en même temps il leur rappelait dans de secrets entretiens « les maux que la Gaule avait soufferts durant tant d'années d'une affreuse servitude, qu'elle décorait du nom de paix. Les Bataves, quoique exempts de tributs, avaient pris les armes contre les communs dominateurs : la première bataille avait dispersé et vaincu les Romains; que serait-ce si les Gaules secouaient le joug? et que restait-il de forces en Italie? le sang des provinces domptait seul les provinces. Il ne fallait pas songer au combat de Vindex : c'était la cavalerie batave qui avait écrasé les Éduens et les Arvernes; Virginius avait eu des Belges pour auxiliaires ; et, à vrai dire, la Gaule s'était vaincue elle-même. Maintenant il n'existait plus qu'un seul parti, fortifié de toute la vigueur de discipline qui eût jamais régné dans les camps

romains : avec lui étaient ces vieilles cohortes, sous lesquelles avaient succombé dernièremeut les légions othoniennes. L'esclavage était fait pour la Syrie, pour l'Asie, pour l'Orient, accoutumé à servir sous des rois ; mais la Gaule, combien de vieillards y vivaient encore, nés avant les tributs ! Naguère du moins la Germanie avait exterminé Varus et chassé la servitude ; et ce n'était pas un Vitellius, c'était César Auguste, dont elle avait défié la puissance. La liberté est un présent de la nature, où les brutes mêmes ont part : la bravoure est l'héritage privilégié de l'homme, et les dieux secondent le plus brave. Que tardent-ils donc, pleins de force et libres de soins, à fondre sur un ennemi distrait et fatigué ? Pendant qu'on se passionne ici pour Vespasien, là pour Vitellius, tous deux sont en prise à la première attaque. »

XVIII. C'est ainsi qu'embrassant dans ses vues les Gaules et la Germanie, ce chef préparait une révolution qui n'allait à rien moins qu'à le faire roi de ces riches et puissantes contrées. Hordéonius Flaccus, en fermant les yeux sur ses premières tentatives, en aida le succès. Lorsqu'il vit des courriers arriver tout effrayés, annonçant nos quartiers envahis, nos cohortes détruites, le nom romain chassé de l'île des Bataves, il donna ordre au lieutenant Mummius Lupercus, qui commandait un camp de deux légions [1], de marcher contre l'ennemi. Lupercus mena rapidement dans l'île ce qu'il avait de légionnaires, les Ubiens [2] cantonnés près de là, et les cavaliers Trévires qui se trouvaient un peu plus loin. Il y joignit une aile de cavalerie batave, qui, depuis longtemps gagnée, feignait d'être fidèle, pour trahir sur le champ de bataille et déserter avec plus d'avantage. Civilis s'entoura des drapeaux de nos cohortes prisonnières, afin que ses guerriers combattissent en présence de leur gloire, et que le souvenir d'un récent désastre effrayât ses ennemis. Il plaça derrière l'armée sa mère ses sœurs, les femmes et les enfants de tous ses soldats, pour les exciter à vaincre, ou leur faire honte s'ils pliaient. Lorsque le chant des guerriers et les hurlements des femmes eurent retenti sur toute la ligne, il s'en fallut que nos légions et

1. Ce camp de deux légions sera nommé un peu plus bas *Vetera* (le Vieux-Camp), que D'Anville (*Notice de la Gaule*) prouve assez bien avoir été au lieu qu'on nomme aujourd'hui Santen.

2. Les Ubiens habitaient le pays dont le chef-lieu était Cologne (*Colonia Agrippinensis*).

nos cohortes répondissent par un cri aussi ferme. Les cavaliers bataves venaient de découvrir l'aile gauche, en passant à l'ennemi et se tournant aussitôt contre nous. Toutefois, en cet extrême péril, le soldat légionnaire gardait ses armes et ses rangs. Les auxiliaires Ubiens et Trévires, honteusement dispersés, erraient par toute la campagne. Les Germains s'acharnèrent sur eux, et les légions eurent le temps de se réfugier dans le camp nommé Vétéra. Le commandant des Bataves transfuges, Claudius Labéo, était compatriote, et, par l'effet de rivalités locales, ennemi de Civilis. Ce dernier craignait en le tuant de soulever les esprits, ou de nourrir en le gardant un germe de discorde : il le déporta chez les Frisons.

XIX. Pendant ces mêmes jours, des cohortes de Bataves et de Canninéfates que Vitellius faisait venir à Rome furent jointes en chemin par un courrier de Civilis. Aussitôt elles s'enflent d'orgueil et de prétentions; il leur faut, pour prix du voyage, le don militaire, une double paye, une augmentation dans le nombre des cavaliers, toutes choses promises, il est vrai, par Vitellius, mais qu'elles demandaient bien moins pour les obtenir que pour avoir une occasion de révolte. Hordéonius, en leur accordant beaucoup, n'avait fait que les enhardir à exiger plus impérieusement ce qu'elles savaient qu'il ne donnerait pas. Elles méconnaissent son autorité et gagnent la basse Germanie pour se joindre à Civilis. Hordéonius assembla les tribuns et les centurions, et délibéra s'il réprimerait par la force cette désobéissance; sa lâcheté naturelle et les terreurs de ses officiers, qu'alarmait la foi douteuse des auxiliaires, et qui se défiaient de légions recrutées à la hâte, le décidèrent à retenir le soldat dans le camp. Bientôt il se repentit, et, blâmé de ceux même dont il avait suivi le conseil, il sembla se disposer à poursuivre. Il écrivit à Hérennius Gallus, commandant de la première légion cantonnée à Bonn, « de fermer le passage aux Bataves; que lui-même avec son armée les presserait par derrière. » Ils pouvaient être écrasés, si Hordéonius d'un côté, Gallus de l'autre, eussent fait marcher leurs troupes et serré les mutins entre deux attaques; mais Hordéonius abandonna ce projet et avertit Gallus par un autre message de ne pas effaroucher leur retraite. On soupçonna dès lors que les généraux voyaient sans peine s'allumer la guerre, et que tous les malheurs arrivés ou prévus ne devaient être imputés ni à la lâcheté des soldats, ni à la valeur des ennemis, mais à la mauvaise foi des chefs.

XX. Les Bataves, en approchant du camp de Bonn, envoyèrent une députation déclarer à Gallus, au nom des cohortes, « qu'elles n'étaient point en guerre avec les Romains, pour qui elles avaient tant de fois combattu ; que fatiguées d'un long et stérile service elles soupiraient après la patrie et le repos ; que, si personne ne les arrêtait, leur marche serait inoffensive ; mais que si des armes leur fermaient le chemin, elles trouveraient passage avec le fer. » Le général balançait : les soldats le décidèrent à tenter le combat. Trois mille légionnaires, des cohortes belges levées tumultuairement, un gros de paysans et de vivandiers, troupe lâche, mais insolente avant le péril, sortent à la fois par toutes les portes, pour envelopper les Bataves inférieurs en nombre. Ces vieux guerriers se forment en bataillons triangulaires, dont les trois faces sont également serrées et impénétrables ; ils rompent ainsi nos lignes sans épaisseur. Les Belges pliant, la légion est repoussée, et l'on fuit en désordre vers les retranchements et les portes. C'est là que se fit le plus grand carnage : les fossés se comblèrent de corps ; et c'était peu du fer et des coups de l'ennemi : un grand nombre périrent par la chute même et percés de leurs propres armes. Les vainqueurs, évitant Cologne, achevèrent leur route sans commettre d'hostilités. Ils s'excusaient du combat de Bonn, en disant qu'ils avaient demandé la paix, et que, ne pouvant l'obtenir, ils avaient pourvu à leur défense.

XXI. L'arrivée de ces vieilles cohortes donnait enfin à Civilis une armée véritable; irrésolu toutefois, et songeant à la puissance des Romains, il fait reconnaître Vespasien par tous ceux qui étaient avec lui, et envoie proposer le même serment aux deux légions qui, repoussées à la première affaire, s'étaient retirées dans le camp de Vétéra. Elles répondirent, « qu'elles ne prenaient conseil ni d'un traître ni d'un ennemi ; que Vitellius était leur empereur, et que leur foi et leurs armes seraient à lui jusqu'au dernier soupir ; qu'un déserteur batave cessât donc de s'ériger en arbitre des destinées de Rome ; qu'il attendît plutôt le juste châtiment de son crime. » A cette réponse, Civilis brûlant de colère entraîne aux armes toute la nation batave ; les Bructères et les Tenctères s'y joignent aussitôt, et, avertie par de rapides messagers, la Germanie accourt au butin et à la gloire.

XXII. Pour résister à ce concours menaçant d'hostilités, les commandants des légions Mummius Lupercus et Numisius

Rufus renforçaient les palissades et les murailles. Des constructions, ouvrage d'une longue paix, formaient près du camp une espèce de ville ; on les rasa, de peur qu'elles ne servissent à l'ennemi. Mais le camp fut mal pourvu de vivres ; au lieu d'approvisionnements réguliers, on permit le pillage : aussi la licence dévora en peu de jours ce qui eût suffi aux nécessités d'un long siége. Civilis occupait le centre de l'armée ennemie avec sa robuste infanterie batave; et, pour ajouter à la terreur du coup d'œil, il avait couvert les deux rives du Rhin de bandes germaniques, tandis que sa cavalerie voltigeait dans la plaine, et que sa flotte s'avançait en remontant le fleuve. D'un côté les étendards de ces cohortes vieillies dans nos camps, de l'autre les sauvages représentations d'animaux, que ces peuples tirent de leurs forêts ou de leurs bois sacrés pour aller au combat, présentaient un mélange de guerre étrangère et civile, qui frappait les assiégés de stupeur. L'espoir des assiégeants était augmenté par l'étendue des retranchements, tracés pour deux légions, et défendus à peine par cinq mille Romains armés. Il est vrai qu'une multitude de vivandiers s'y était rassemblée à la première alarme et partageait le service.

XXIII. Une partie du camp s'élevait en pente douce, l'autre était au niveau de la plaine. Auguste avait cru que ce poste tiendrait la Germanie assiégée et immobile ; il n'avait pas prévu des temps assez malheureux pour que les barbares vinssent eux-mêmes assaillir nos légions. Aussi ne fit-on rien pour ajouter à la force de la position ni des lignes ; on se reposait sur le courage et les armes. Les Bataves et les guerriers d'outre-Rhin, jaloux de signaler séparément leur vaillance, afin qu'elle brillât dans un plus grand jour, se rangent par nations et attaquent de loin. Mais la plupart de leurs traits s'attachaient en pure perte aux tours et aux créneaux, et des pierres roulées d'en haut les écrasaient eux-mêmes. Alors, d'un cri et d'un élan, ils assaillent le rempart, les uns avec des échelles, les autres en montant sur la tortue de leurs camarades. Déjà plusieurs atteignaient le sommet, lorsque, repoussés à coups d'épée et de bouclier, ils retombent et sont accablés de traits et de javelots ; sanglante issue d'une fougue immodérée, rendue plus téméraire par la bonne fortune. Mais ici l'amour du butin leur faisait supporter la mauvaise. Ils essayèrent tout, jusqu'à l'emploi nouveau pour eux des machines. Ces barbares n'ont aucune industrie : les transfuges et

les prisonniers leur apprenaient à construire en charpente une espèce de pont, qu'ils plaçaient sur des roues et poussaient en avant, afin que les uns, debout sur le plancher, combattissent comme du haut d'une terrasse, tandis que les autres, à l'abri par-dessous, saperaient les murailles. Mais les pierres lancées avec la baliste renversèrent ces informes constructions. A mesure qu'ils voulaient établir des claies et des mantelets, nos machines leur envoyaient des javelines enflammées, et les assiégeants étaient eux-mêmes assiégés de feux. Enfin, désespérant de la force, ils appelèrent le temps à leur aide, n'ignorant pas que la place n'avait de vivres que pour peu de jours, avec un grand nombre de bouches inutiles. Ils comptaient d'aileurs sur la trahison, suite de la disette, sur la foi mobile des esclaves, sur les chances de la guerre.

XXIV. Cependant Hordéonius, apprenant le siége du camp, envoie dans les Gaules rassembler des secours, et donne l'élite des légions à Didius Vocula, commandant de la dix-huitième, avec ordre de marcher à grandes journées le long du Rhin; lui-même s'embarque sur le fleuve, malade et odieux aux soldats. Leur indignation s'exprimait hautement : « Il avait ouvert aux cohortes bataves les portes de Mayence, dissimulé les entreprises de Civilis, appelé les Germains au secours de la révolte. Non, Vespasien n'était pas plus grandi par les efforts d'Antoine et de Mucien que par les ruses de cet homme. Les haines déclarées, les guerres ouvertes, se repoussaient ouvertement; la fraude et la perfidie frappaient dans l'ombre des coups inévitables. Civilis marchait en avant, rangeait son armée en bataille; Hordéonius ordonnait de sa chambre, de son lit, tout ce qui pouvait rendre l'ennemi vainqueur. Fallait-il que les bras de tant d'hommes armés et courageux se mussent au gré d'un vieillard infirme? Eh ! qui les empêchait d'exterminer le traître, et de soustraire leur fortune et leur valeur à une funeste influence? » Ainsi échauffés par les discours l'un de l'autre, une lettre arrivée du camp de Vespasien acheva de les enflammer. Ne pouvant la cacher, Hordéonius la lut en présence des troupes, et envoya garrottés à Vitellius ceux qui l'avaient apportée.

XXV. Les esprits furent un peu calmés, et l'on parvint à Bonn, où était le camp de la première légion. Là, plus irrité encore, le soldat imputait sa défaite à Hordéonius : « C'était son ordre qui les avait mis aux prises avec les Bataves, que poursuivaient, à l'en croire, les légions de Mayence; c'était par

orateurs, mais hommes. Calvus, en effet, Asinius et Cicéron lui-même, ne furent pas exempts, je pense, de rivalités, de jalousies, ni des autres misères de la faiblesse humaine. Seul d'entre eux, Brutus me semble avoir exprimé, sans malice, sans envie, avec franchise et naïveté, le jugement de sa conscience : pouvait-il être jaloux de Cicéron, lui qui ne paraît pas même l'avoir été de César? Pour ce qui est de Galba, de Lélius et des autres anciens qu'Aper ne cesse d'attaquer, toute défense est superflue, puisque je conviens moi-même que leur éloquence naissante et encore trop peu formée avait des imperfections.

XXVI. « Au reste, s'il fallait renoncer au genre d'éloquence reconnu pour le meilleur et le plus accompli, je préférerais encore la fougue de C. Gracchus ou la maturité de Crassus aux colifichets de Mécène et aux cliquetis de Gallion : tant il vaut mieux revêtir l'orateur de l'étoffe la plus grossière, que de lui donner le fard et les ajustements d'une courtisane! Est-elle en effet digne de lui, est-elle même digne d'un homme, cette parure que recherchent presque tous les avocats de nos jours, cette coquetterie d'expression, cette frivolité de pensées, ces caprices d'harmonie, qui font du discours une musique de théâtre? Il est une chose que l'oreille devrait se refuser à entendre, et dont la plupart se vantent comme d'un succès qui les honore et prouve leur génie : on chante, disent-ils, et on danse leurs plaidoyers. De là cette impertinente et honteuse exclamation, si ordinaire dans quelques bouches, à propos de nos orateurs et de nos histrions : « Qu'il plaide vo-« luptueusement! quelle danse éloquente! » Je ne nierai pas que Cassius Sévérus, le seul dont notre ami Aper ait hasardé le nom, ne soit vraiment un orateur, si on le compare à ceux qui sont venus depuis; encore, dans une grande partie de ses ouvrages, a-t-il plus de nerf que d'embonpoint. Dédaignant le premier toute méthode, laissant de côté la modestie et la pudeur des mots, portant mal les armes mêmes qu'il a choisies. et, dans l'ardeur de frapper, se découvrant presque toujours, il ne combat point, il querelle. Je le répète cependant : comparé à ceux qui l'ont suivi, son érudition variée, l'agrément de ses plaisanteries, la force même de sa constitution, lui donnent tout l'avantage. Aussi n'en est-il pas un seul parmi eux qu'Aper ait osé nommer et amener sur le champ de bataille. Or je m'attendais qu'après avoir attaqué Asinius, et Célius, et Calvus, il mettrait en ligne une armée de modernes,

et qu'il produirait, sinon plus, au moins autant de noms célèbres, opposant l'un à Cicéron, l'autre à César, donnant enfin à chacun son rival. Mais, content d'avoir individuellement rabaissé les anciens, il n'a osé louer les nouveaux qu'en général et en masse. Il a craint, j'imagine, d'en offenser beaucoup, s'il en distinguait un petit nombre; car quel est celui de nos déclamateurs de l'école, qui, dans les rêves d'une vanité satisfaite, ne se compte avant Cicéron, quoique sans doute après Gabinianus?

XXVII. « Je ne craindrai pas, moi, de citer des noms propres, afin qu'ayant les exemples sous les yeux vous aperceviez plus facilement les progrès de la décadence. — Hâtez-vous plutôt, dit Maternus, d'accomplir votre promesse; car nous ne voulons pas arriver à la conclusion que les anciens maniaient plus habilement la parole : pour moi c'est un fait hors de doute. Ce sont les causes de ce fait que nous cherchons, et vous avez dit tout à l'heure que vous y pensiez souvent. Alors vous étiez plus doux et moins irrité contre l'éloquence de nos temps; Aper ne vous avait pas encore offensé en attaquant vos ancêtres. — Je ne suis pas offensé, dit Messala, de la critique d'Aper, et vous ne devez pas l'être davantage, si, dans ce que je vais dire, quelque mot un peu vif effleurait vos oreilles. Vous savez que la première loi de ces discussions est d'exprimer le jugement de son esprit, sans préjudice des sentiments de son cœur. — Continuez, dit Maternus, et, puisque vous parlez des anciens, usez de cette antique liberté dont nous avons encore plus dégénéré que de l'antique éloquence. »

XXVIII. Alors Messala reprit : « Les causes que vous cherchez, Maternus, ne sont pas difficiles à trouver; et ni vous, ni Sécundus, ni Aper, ne les ignorez, quoique vous m'ayez choisi pour être l'organe de notre pensée commune. Qui ne sait en effet que l'éloquence, comme les autres arts, est déchue de son ancienne gloire, non par la disette de talents, mais par la nonchalance de la jeunesse, la négligence des pères, l'incapacité des maîtres, l'oubli des mœurs antiques, tous maux qui, nés dans Rome, répandus bientôt en Italie, commencent enfin à gagner les provinces? Quoique vous connaissiez mieux ce qui se passe plus près de nous, je parlerai de Rome et des vices particuliers et domestiques qui assaillent notre berceau et s'accumulent à mesure que nos années s'accroissent; mais auparavant je dirai brièvement quelle était, en matière d'éducation, la discipline et la sévérité de nos an-

cêtres. Et d'abord, le fils né d'un chaste hymen n'était point élevé dans le servile réduit d'une nourrice achetée, mais entre les bras et dans le sein d'une mère, dont toute la gloire était de se dévouer à la garde de sa maison et au soin de ses enfants. On choisissait en outre une parente d'un âge mûr et de mœurs exemplaires, aux vertus de laquelle étaient confiés tous les rejetons d'une même famille, et devant qui l'on n'eût osé rien dire qui blessât la décence, ni rien faire dont l'honneur pût rougir. Et ce n'étaient pas seulement les études et les travaux de l'enfance, mais ses délassements et ses jeux, qu'elle tempérait par je ne sais quelle sainte et modeste retenue. Ainsi Cornélie, mère des Gracques, ainsi Aurélie, mère de César, ainsi Atia, mère d'Auguste, présidèrent, nous dit-on, à l'éducation de leurs enfants, dont elles firent de grands hommes. Par l'effet de cette austère et sage discipline, ces âmes pures et innocentes, dont rien n'avait encore faussé la droiture primitive, saisissaient avidement toutes les belles connaissances; et, vers quelque science qu'elles se tournassent ensuite, guerre, jurisprudence, art de la parole, elles s'y livraient sans partage et la dévoraient tout entière.

XXIX. « Aujourd'hui, le nouveau-né est remis aux mains d'une misérable esclave grecque, à laquelle on adjoint un ou deux de ses compagnons de servitude, les plus vils d'ordinaire, et les plus incapables d'aucun emploi sérieux. Leurs contes et leurs préjugés sont les premiers enseignements que reçoivent des âmes neuves et ouvertes à toutes les impressions. Nul dans la maison ne prend garde à ce qu'il dit ni à ce qu'il fait en présence du jeune maître. Faut-il s'en étonner? les parents même n'accoutument les enfants ni à la sagesse ni à la modestie, mais à une dissipation, à une licence qui engendrent bientôt l'effronterie et le mépris de soi-même et des autres. Mais Rome a des vices propres et particuliers, qui saisissent en quelque sorte, dès le sein maternel, l'enfant à peine conçu : je veux dire l'enthousiasme pour les histrions, le goût effréné des gladiateurs et des chevaux. Quelle place une âme obsédée, envahie par ces viles passions, a-t-elle encore pour les arts honnêtes? Combien trouvez-vous de jeunes gens qui à la maison parlent d'autre chose? et quelles autres conversations frappent nos oreilles, si nous entrons dans une école? Les maîtres même n'ont pas avec leurs auditeurs de plus ordinaire entretien. Car ce n'est point une discipline

sévère ni un talent éprouvé, ce sont les manéges de l'intrigue et les séductions de la flatterie qui peuplent leurs auditoires. Je passe sur les premiers éléments de l'instruction, qui sont eux-mêmes beaucoup trop négligés; on ne s'occupe point assez de lire les auteurs, ni d'étudier l'antiquité, ni de faire connaissance avec les choses, les hommes ou les temps. On se hâte de courir à ceux qu'on appelle rhéteurs, dont la profession fut introduite à Rome, à quelle époque et avec combien peu de succès auprès de nos ancêtres, je le dirai tout à l'heure.

XXX. « Je dois auparavant reporter ma pensée sur le plan d'études que suivaient ces orateurs, dont les travaux infinis, les méditations journalières, les exercices de tout genre, sont attestés par leurs propres ouvrages. Rien n'est plus connu de nous que le livre de Cicéron intitulé *Brutus*, dans la dernière partie duquel (car l'histoire des anciens orateurs occupe la première) il raconte ses commencements, ses progrès et, pour ainsi dire, l'éducation de son éloquence. Il apprit le droit civil chez Q. Mucius; l'académicien Philon, Diodote le stoïcien, lui enseignèrent à fond toutes les parties de la philosophie; et, non content de cette foule de maîtres que Rome lui avait offerts, il parcourut la Grèce et l'Asie pour embrasser le cercle entier des connaissances humaines. Aussi peut-on remarquer, en lisant Cicéron, que ni la géométrie, ni la musique, ni la littérature, ni aucune des sciences libérales, ne lui fut étrangère. Il connut les subtilités de la dialectique, les utiles préceptes de la morale, la marche et les causes des phénomènes naturels. Oui, estimables amis, oui, c'est de cette vaste érudition, de cette variété d'études, de ce savoir universel, que s'élance et coule, ainsi qu'un fleuve débordé, cette admirable éloquence. Et le génie oratoire n'est pas, comme les autres talents, circonscrit dans des limites étroites et resserrées : celui-là est orateur, qui peut sur toute question parler d'une manière élégante, ornée, persuasive, en ayant égard à la dignité du sujet, à la convenance des temps, au plaisir des auditeurs.

XXXI. « Voilà ce que se persuadaient les anciens, et, pour arriver à ce but, ils comprenaient qu'il ne fallait pas déclamer dans les écoles des rheteurs, ni s'amuser à des controverses imaginaires et sans aucun rapport avec la réalité, bonnes tout au plus pour exercer la langue et la voix, mais nourrir son esprit des sciences qui traitent du bien et du mal, du juste et de l'injuste, de ce qui est honnête et de ce qui est honteux.

Car telle est la matière proposée aux discours de l'orateur : devant les tribunaux, il s'agit ordinairement de l'équité ; dans les délibérations, de l'honneur; souvent de l'un et de l'autre tout ensemble. Or il est impossible d'en parler avec abondance, variété, agrément, si l'on ne connaît le cœur humain, la force de la vertu, les excès dont le vice est capable, enfin ces actes indifférents qui n'appartiennent ni à la vertu ni au vice. Des mêmes sources découlent encore d'autres avantages : ainsi on réussira plus facilement à exciter ou à calmer la colère du juge, quand on saura ce que c'est que la colère ; à toucher sa pitié, quand on saura ce que c'est que la miséricorde, et par quelles émotions on y conduit les âmes. Riche de ces connaissances et préparé par de tels exercices, l'orateur a-t-il à combattre la haine, la partialité, l'envie, la mauvaise humeur, la crainte? sa main tient les rênes dont il gouvernera les esprits : il mesurera son action, il accommodera son langage à la diversité des caractères, maître qu'il est d'instruments toujours prêts à servir et aussi variés que ses besoins. Il est des hommes auxquels un discours serré, compacte, enfermant en peu de mots chacun des arguments, inspire plus de confiance : auprès de ceux-là, l'étude de la dialectique sera d'un grand secours. D'autres préfèrent une éloquence abondante, coulant d'un cours égal, puisée à la source du bon sens universel : pour les émouvoir, nous emprunterons quelque chose aux péripatéticiens. Ils nous fourniront des développements heureux et appropriés à toute discussion ; nous apprendrons la polémique avec l'Académie ; Platon nous donnera l'élévation, Xénophon la grâce. Tirer même d'Épicure et de Métrodore[1] certaines maximes avouées par la morale, et s'en servir pour le besoin de sa cause, ne sera pas interdit à l'orateur; car nous ne formons pas un sage ni une république de stoïciens, mais un homme qui, sans approfondir telle ou telle science, doit avoir sur toutes des notions larges et suffisantes. Et voilà pourquoi les anciens orateurs embrassaient dans leurs études la jurisprudence, et prenaient une teinture des belles-lettres, de la musique, de la géométrie. La plupart des causes, pour ne pas dire toutes, exigent en effet la connaissance du droit; et il s'en rencontre beaucoup dans lesquelles ces autres sciences sont aussi nécessaires.

1. Métrodore, d'Athènes, fut l'ami et le principal disciple d'Épicure, qui ne balança pas de lui donner le nom de Sage.

XXXII. « Qu'on ne dise pas qu'il suffit de se faire donner au moment du besoin une instruction spéciale et restreinte à un seul objet. D'abord nous n'usons pas d'un bien qui nous est prêté comme s'il nous était propre; et c'est une chose extrêmement différente de posséder ce qu'on emploie, ou bien de l'emprunter. Ensuite la variété même des connaissances nous fournit des beautés que nous ne cherchons pas ; lorsqu'on y pense le moins, elle éclate et frappe les regards. Et ce n'est pas seulement l'auditeur éclairé par le savoir et le goût, c'est le peuple même qui est sensible à ce mérite. Aussi d'unanimes éloges proclament-ils aussitôt que celui qui parle a fait des études complètes, qu'il a parcouru tous les degrés de l'éloquence, en un mot qu'il est orateur. Et je soutiens qu'on ne peut mériter, que jamais on ne mérita ce titre qu'à une condition : c'est que, pareil au guerrier qui marche au combat pourvu de toutes ses armes, on descende au Forum armé de toutes les sciences. Or, c'est ce que nos parleurs modernes négligent à ce point que leurs plaidoyers, déshonorés par la familiarité la plus triviale, sont pleins de fautes choquantes et honteuses. Ils ignorent les lois, ne possèdent pas les sénatus-consultes, sont les premiers à se moquer du droit civil ; ils ont surtout pour l'étude de la sagesse et les préceptes de la philosophie une horreur profonde, d'ailleurs avares de périodes et réduisant à d'étroites et mesquines pensées l'éloquence, détrônée, pour ainsi dire, et bannie de son domaine ; en sorte que cette science, la reine de toutes les autres, et qui, entourée jadis de leur brillant cortége, remplissait l'âme de sa grandeur, rapetissée maintenant et mutilée, privée de pompe et d'honneurs, presque déchue du rang des arts libéraux, s'apprend comme un des plus vils et des plus ignobles métiers. Voilà, selon moi, la première et la principale cause qui nous a écartés si loin de l'éloquence antique. S'il faut des autorités, en pourrais-je citer de plus imposantes que Démosthène chez les Grecs et Cicéron chez nous ? Le premier fut, comme on sait, un des plus zélés disciples de Platon ; et l'autre dit, en propres termes, ce me semble, que, s'il a eu quelques succès en éloquence, il ne les doit pas aux leçons des rhéteurs, mais aux promenades de l'Académie. Il est d'autres causes graves et puissantes, que vous trouverez bon d'exposer à votre tour, car j'ai rempli ma tâche, et, selon mon habitude, je n'ai offensé que trop de gens, qui, s'ils entendaient ce que je viens de dire, ne manqueraient pas de prétendre qu'en louant la ju-

risprudence et la philosophie comme nécessaires à l'orateur, je n'ai fait qu'applaudir aux misères dont je m'occupe.

XXXIII. — Vous me semblez si peu, dit Maternus, avoir accompli votre tâche, que vous n'avez encore, à mon avis, qu'ébauché le tableau et tracé la première esquisse. Vous avez dit de quel fonds s'enrichissaient les anciens orateurs, et vous avez montré notre paresse et notre ignorance en opposition avec leurs études vigoureuses et fécondes. J'attends le reste; et, après avoir appris de vous ce qu'ils savaient et ce que nous ignorons, je voudrais connaître aussi par quels exercices, déjà sortis de l'adolescence et entrés au Forum, ils avaient coutume de fortifier et de nourrir leur talent. Car c'est bien moins l'art et la théorie que la facilité de parler, qui fait l'orateur; vous ne le nierez pas sans doute, et je lis sur le visage de nos amis que c'est aussi leur pensée. » Aper et Sécundus firent un signe d'approbation, et Messala, commençant en quelque sorte de nouveau : « Puisque vous trouvez, dit-il, que j'ai assez montré l'origine et les sources de l'ancienne éloquence, en exposant par quelles études les orateurs se formaient alors et cultivaient leur esprit, je parlerai maintenant de leurs exercices pratiques. Du reste, l'étude de tant de sciences est elle-même un exercice anticipé; et il est impossible d'amasser ce grand nombre de connaissances, si profondes et si variées, sans joindre la pratique à la théorie : or la pratique produit la facilité de parler, et cette facilité conduit à la haute éloquence; d'où l'on peut conclure que c'est une opération toute semblable, d'acquérir des idées que l'on exprimera, ou de les exprimer quand elles sont acquises. Mais si l'on trouve ce raisonnement obscur, et que l'on sépare la théorie de la pratique, on conviendra du moins qu'un esprit déjà riche de ce fonds d'instruction arrivera bien mieux préparé aux exercices qui appartiennent plus directement à l'orateur.

XXXIV. « Anciennement donc, le jeune homme qui se destinait aux travaux du Forum et à l'art oratoire, formé déjà par l'éducation domestique et nourri des plus belles études, était conduit par son père ou ses proches à l'orateur qui tenait alors le rang le plus distingué. Il fréquentait sa maison, accompagnait sa personne, assistait à tous ses discours, soit devant les juges, soit à la tribune aux harangues, également témoin de l'attaque et de la réplique, présent aux luttes animées de la parole, et apprenant, pour ainsi dire, la guerre sur le champ de bataille. De là résultait pour les jeunes gens une expérience

précoce, beaucoup d'assurance, une grande finesse de tact, étudiant, comme ils faisaient, à la face du jour et sur un théâtre orageux, où il ne pouvait échapper une sottise ou une contradiction qui ne fût repoussée par les juges, relevée par l'adversaire, condamnée même par les amis de l'orateur. Aussi prenaient-ils de bonne heure le goût d'une éloquence naturelle et vraie ; et, quoiqu'ils ne suivissent qu'un seul patron, ils faisaient connaissance, dans une foule de causes et devant des tribunaux divers, avec tous les talents contemporains; et ils entendaient encore les jugements si variés de l'opinion publique, qui les avertissait clairement de ce qu'on trouvait dans chacun à louer ou à reprendre. Ce n'était donc point un maître qui leur manquait : ils en avaient un excellent, un maître choisi, qui présentait à leurs regards l'éloquence elle-même et non sa vaine image; ils voyaient des adversaires et des rivaux combattre avec le glaive, au lieu d'escrimer avec la baguette; ils fréquentaient une école toujours pleine, toujours renouvelée, où l'envie prenait place comme la faveur, où les beautés n'étaient pas plus dissimulées que les fautes. Car, vous le savez, les grandes et durables réputations oratoires ne s'établissent pas moins sur les bancs opposés que sur les nôtres ; c'est même là qu'elles s'élèvent avec plus de vigueur, qu'elles poussent de plus profondes racines. Sous l'influence de tels enseignements, le jeune homme dont nous parlons, disciple des orateurs, élève du Forum, auditeur des tribunaux, aguerri et formé par les épreuves d'autrui, connaissant les lois pour les entendre expliquer chaque jour, familiarisé d'avance avec la figure des juges, habitué au spectacle des assemblées populaires, ayant remarqué souvent ce que désirait l'oreille des Romains, pouvait hardiment accuser ou défendre : seul et sans secours, il suffisait d'abord à la cause la plus importante. Crassus avait dix-neuf ans, César vingt et un, Asinius Pollio vingt-deux, Calvus n'en avait pas beaucoup plus, lorsqu'ils attaquèrent, l'un Carbon, l'autre Dolabella, le troisième C. Caton, le dernier Vatinius, par ces discours que nous lisons encore aujourd'hui avec admiration.

XXXV. « Maintenant nos jeunes élèves sont conduits aux théâtres de ces comédiens, nommés rhéteurs, qui apparurent peu avant l'époque de Cicéron et ne plurent pas à nos ancêtres, puisqu'un édit des censeurs Crassus et Domitius [1] ferma,

1. L'an de Rome 661.

comme parle Cicéron, cette école d'impudence. Nos enfants donc, pour revenir à notre propos, sont menés à ces écoles, où je ne saurais dire ce qui, du lieu même, ou des condisciples, ou du genre d'études, est le plus propre à leur gâter l'esprit. D'abord le lieu n'inspire aucun respect; tous ceux qui le fréquentent sont également ignorants. Puis nul profit à tirer de condisciples, enfants eux-mêmes ou à peine sortis de l'enfance, devant qui l'on parle, comme ils écoutent, avec toute la sécurité de cet âge. Quant aux exercices, ils vont en grande partie contre leur but. Deux sortes de matières sont traitées chez les rhéteurs, les délibératives (*suasoriæ*) et les judiciaires (*controversiæ*). La première espèce, comme plus facile et demandant moins de connaissances, est abandonnée aux enfants. Les controverses sont réservées aux plus forts; mais quelles controverses, bons dieux ! et quelles incroyables suppositions ! Or, avec des sujets où rien ne ressemble à la vérité, on ne doit attendre qu'un style déclamatoire et faux. C'est ainsi que les récompenses des tyrannicides, l'alternative offerte aux filles outragées, les remèdes à la peste, les fils déshonorant le lit maternel, et toutes ces questions qui s'agitent chaque jour dans l'école, rarement ou jamais devant les tribunaux, sont discutées par les élèves en termes emphatiques. Mais lorsqu'ils sont en présence de véritables juges. . . . .

(*Lacune considérable; ce qui suit appartient au discours de Maternus*).

Il s'occupait de la chose, il ne pouvait rien dire de bas ni de rampant.

XXXVI. « La grande éloquence est comme la flamme : il faut des aliments pour la nourrir, du mouvement pour l'exciter; c'est en brûlant qu'elle jette de l'éclat. Les mêmes causes favorisèrent aussi chez nos aïeux le talent de la parole. Les orateurs de nos jours ont sans doute obtenu les succès qu'ils pouvaient se promettre sous un gouvernement régulier, paisible et heureux. Toutefois la licence et les troubles semblaient ouvrir de plus vastes espérances, alors que, tout étant confondu et l'État manquant d'un modérateur unique, chaque orateur était goûté en proportion de l'ascendant qu'il exerçait sur un peuple abandonné à lui-même. De là ces continuelles propositions de lois et cette ambition de popularité; de là ces harangues de magistrats qui passaient presque la nuit à la tri-

bune; de là ces accusations contre les hommes les plus puissants et ces inimitiés qui s'étendaient à des familles entières; de là enfin les factions des grands et les querelles sans cesse renouvelées du peuple et du sénat : toutes choses qui, en déchirant la république, ne laissaient pas d'exercer l'éloquence et de lui offrir de brillants avantages. Plus un citoyen était puissant par la parole, plus aussi l'accès des honneurs lui était facile; plus, dans les honneurs mêmes, il l'emportait sur ses collègues; plus il avait de crédit auprès des grands, d'autorité dans le sénat, de réputation et de célébrité parmi le peuple. Voilà ceux dont l'immense clientèle embrassait des nations étrangères; ceux que tout gouverneur de province honorait avant son départ, cultivait après son retour; ceux au-devant de qui semblaient venir les prétures et les consulats. Même dans la condition privée, ils n'étaient pas sans pouvoir, puisqu'ils gouvernaient le peuple et le sénat par leurs conseils et leur influence. Je dis plus : nos aïeux étaient persuadés que sans l'éloquence on ne pouvait, dans Rome, atteindre ou se maintenir à un rang brillant et distingué. Et cette opinion était naturelle, dans un temps où l'on pouvait être, même contre son gré, conduit à la tribune[1]; où c'était peu d'opiner brièvement dans le sénat, si l'on ne soutenait son avis par le talent et la parole; où l'homme accusé ou en butte à la prévention devait répondre par sa propre bouche; où de simples témoignages demandaient une voix exercée, puisque, dans les causes publiques, on ne pouvait les donner absent ni par écrit, mais qu'il fallait déposer de vive voix et en personne. Ainsi aux grandes récompenses se joignait une impérieuse nécessité. Et, si la réputation de bien dire était belle et glorieuse, celle d'être muet et incapable de parler n'était pas moins humiliante. Aussi les talents étaient-ils aiguillonnés par l'honneur autant que par l'intérêt : on eût rougi de descendre du rang des patrons à celui des clients; de laisser passer à d'autres familles des relations héréditaires; de s'exposer, par inertie et par insuffisance, à ne pas obtenir les dignités, ou, les ayant obtenues, à rester au-dessous.

XXXVII. « Je ne sais s'il vous est tombé sous la main de ces anciens écrits que l'on trouve encore dans les vieilles biblio-

1. Les tribuns avaient droit de produire à la tribune aux harangues les consuls eux-mêmes, afin qu'ils donnassent au peuple les explications qu'il désirait.

thèques, et que Mucien s'occupe maintenant à rassembler (onze livres d'Actes et trois de Lettres sont déjà, si je ne me trompe, recueillis et publiés). On voit par cette lecture que Pompée et Crassus ne durent pas moins leur grandeur aux dons de l'esprit et au talent de parler, qu'à la force et aux armes; que les Lentulus, les Métellus, les Lucullus, les Curions et toute cette élite des Romains, consacrèrent à l'éloquence beaucoup de travaux et d'études, et que nul en ces temps-là ne parvint, sans le secours de la parole, à une haute puissance. Considérez encore ce que l'éclat des sujets et l'importance des causes ajoutaient à l'inspiration. Quelle différence en effet d'avoir à parler sur un vol, une formule, un interdit, ou sur les brigues des comices, le pillage des alliés, le massacre des citoyens! Il vaut mieux sans doute que tous ces maux n'arrivent pas, et l'état social le plus désirable est celui où l'on n'éprouve rien de pareil; mais enfin, quand ces désordres avaient lieu, ils fournissaient à l'éloquence une riche matière. L'imagination s'agrandit avec les objets; et le génie oratoire ne peut se déployer dans toute sa magnificence, s'il ne trouve un sujet qui soutienne son essor. Je ne pense pas que Démosthène tire son illustration des discours qu'il composa contre ses tuteurs; et Cicéron n'est pas un grand orateur pour avoir défendu Quintius ou Archias. C'est Catilina, c'est Milon, ce sont Verrès et Antoine, qui ont environné son nom d'un éclat immortel. Non que la république fût trop heureuse de produire de mauvais citoyens, pour que les orateurs eussent occasion de faire de beaux discours; mais, je le répète encore, souvenons-nous de la question, et sachons bien qu'il s'agit d'un art qui a régné principalement dans les temps de troubles et d'orages. Qui ne sait qu'il est plus utile et plus doux de jouir de la paix que d'essuyer les calamités de la guerre? cependant la guerre enfante plus de grands capitaines que la paix. Il en est de même de l'éloquence : plus elle se sera montrée souvent sur le champ de bataille, plus elle aura porté et reçu de coups, plus aura été vigoureux et pressant l'adversaire appelé par elle à de rudes combats, et plus elle-même, ennoblie par les dangers, apparaîtra haute et majestueuse aux regards des hommes, pour qui l'agitation et le péril ont naturellement de l'attrait.

XXXVIII. « Je passe à la forme et aux usages des anciens tribunaux. Si la procédure actuelle est plus favorable à la vérité, on conviendra aussi que l'éloquence trouvait plus d'exercice

dans ce vieux Forum, où l'on n'était pas forcé de tout dire en quelques heures, où les remises étaient libres, où chacun prenait l'espace qui lui semblait nécessaire, où ni le nombre des jours ni celui des avocats n'étaient limités. Pompée dans son troisième consulat rétrécit le premier cette carrière et donna pour ainsi dire un frein à l'éloquence, sans que les affaires cessassent pourtant d'être toutes traitées au Forum, toutes selon les lois, toutes devant les préteurs. Et ce qui prouve le mieux combien étaient plus grandes les causes qui s'agitaient alors devant ces magistrats, c'est que les questions centumvirales, aujourd'hui les plus importantes, étaient tellement éclipsées par l'éclat des autres jugements, que, parmi les discours de cette époque, on n'en lit pas un seul, ni de Cicéron, ni de César, ni de Brutus, ni de Célius, ni de Calvus, ni enfin d'aucun orateur célèbre, qui ait été prononcé devant les centumvirs, excepté les plaidoyers d'Asinius pour les héritiers d'Urbinia. Encore furent-ils composés vers le milieu de l'empire d'Auguste, après un long période de tranquillité, lorsque le repos inaltérable du peuple, le calme non interrompu du sénat et le gouvernement d'un grand prince eurent pacifié l'éloquence avec tout le reste.

XXXIX. « Ce que je vais dire semblera peut-être minutieux et ridicule; je le dirai cependant, ne fût-ce que pour qu'on en rie. A quel point croyez-vous que n'ont pas dégradé l'éloquence ces étroits manteaux dans lesquels nous venons serrés et emprisonnés causer avec les juges? Combien de force ne doivent pas ôter au discours ces salles d'audience et ces greffes où l'on explique maintenant la plupart des causes? S'il faut aux généreux coursiers une lice et de l'espace pour montrer leur vigueur, de même l'orateur a besoin d'une carrière où son génie se déploie librement et sans contrainte; sinon, l'éloquence languit et perd tout ressort. Il n'est pas jusqu'aux soins et jusqu'au travail d'une composition savamment préparée qui ne tournent contre nous; car souvent le juge nous interroge au moment où nous commencerions, et il faut commencer au point que sa question nous indique. Souvent aussi l'avocat s'interrompt pour faire entendre les preuves et les témoins; pendant ce temps il lui reste un ou deux auditeurs, et il parle dans le désert. Or il faut à l'orateur des acclamations, des applaudissements, un théâtre; et voilà ce que trouvaient chaque jour les orateurs anciens, alors que tant d'illustres personnages encombraient, pour ainsi dire, le Forum, et que pour

surcroît une foule de clients, les tribus, les députations des villes municipales, une partie de l'Italie, venaient soutenir l'accusé en péril; alors que, dans la plupart des affaires, le peuple romain se croyait intéressé lui-même au jugement qui serait prononcé. On sait assez avec quel concours de la ville entière furent accusés et défendus Cornélius, Scaurus, Milon, Bestia, Vatinius : il n'est pas de si froid orateur dont la lutte seule des affections populaires n'eût pu animer et enflammer le génie. Aussi les discours auxquels ces procès donnèrent lieu sont restés, et leurs auteurs n'ont pas de plus beaux titres oratoires.

XL. « Et cette tribune ouverte à de continuelles harangues, et ce droit reconnu d'attaquer les hommes les plus puissants, et cet empressement à rechercher de glorieuses inimitiés (empressement tel, que la plupart des habiles n'épargnaient pas même un Scipion, un Sylla, un Pompée, et que des histrions, qui connaissaient bien la nature de l'envie, se servaient des oreilles du peuple pour adresser l'outrage aux premiers de l'État), combien toutes ces choses réunies ne devaient-elles pas échauffer l'âme et animer l'enthousiasme des orateurs? Nous ne parlons pas ici d'un art oisif et pacifique, ami de la probité et de la modération. L'éloquence vraiment grande, vraiment frappante, est fille de cette licence qu'on appelait follement liberté. C'est la compagne des séditions, l'aiguillon des fureurs populaires. Incapable d'obéissance et de subordination, opiniâtre, téméraire, arrogante, ce n'est pas dans une société bien constituée qu'elle peut prendre naissance. De quel orateur lacédémonien ou crétois avons-nous jamais entendu parler? or Lacédémone et la Crète sont renommées par la sagesse de leur discipline et la sévérité de leurs lois. Nous ne connaissons non plus d'éloquence ni en Macédoine, ni en Perse, ni chez aucune nation qui ait été soumise à un gouvernement régulier. Rhodes eut quelques orateurs, Athènes en eut un grand nombre : c'est que le peuple pouvait tout, que les ignorants pouvaient tout, que tout le monde, pour ainsi dire, pouvait tout. Rome aussi, tant qu'elle flotta sans direction; tant qu'elle se consuma dans les querelles de parti, les dissensions, les discordes; tant qu'il n'y eut ni paix dans le Forum, ni accord dans le sénat, ni règle dans les jugements, ni respect pour les supérieurs, ni limite fixe à l'autorité des magistrats, Rome enfanta sans nul doute une éloquence plus vigoureuse, comme un champ que n'a pas dompté la culture

produit quelques herbes d'une végétation plus riche. Mais la république paya trop cher le talent oratoire des Gracques, s'il fallut aussi endurer leurs lois; et toutes les perfections de l'éloquence ne rachètent pas pour Cicéron le malheur de sa fin.

XLI. « La seule partie qui nous reste de l'ancien domaine des orateurs, le barreau n'annonce pas lui-même une réforme complète, ni une société où tout marche à souhait. Qui nous appelle, en effet, s'il n'est coupable ou malheureux? quelle ville a recours à la nôtre, si son repos n'est troublé par quelque voisin ou par des querelles domestiques? quelle province défendons-nous, si elle n'est dépouillée et opprimée? Or mieux vaudrait n'avoir pas à se plaindre que d'obtenir vengeance. Si l'on trouvait une cité où personne ne commît de faute, l'orateur serait de trop dans ce pays d'innocence, comme le médecin parmi des gens bien portants. Cependant, si l'art de guérir est moins en usage et fait moins de progrès chez les nations où les tempéraments sont meilleurs et les santés plus robustes, on peut dire aussi que la gloire de l'orateur est moindre et plus obscure, là où règnent les bonnes mœurs et le respect d'un pouvoir tutélaire. Qu'est-il besoin d'opiner longuement dans le sénat, quand les bons esprits sont si vite d'accord? A quoi bon tant de harangues devant le peuple, lorsque ce n'est pas une multitude d'ignorants qui délibèrent sur les intérêts publics, mais le plus sage et lui seul? Que serviraient des voix toujours prêtes pour l'accusation, quand les délits sont si rares et si légers? d'ennuyeuses et interminables défenses, quand la clémence du juge va au-devant de l'accusé en péril? Croyez-moi, hommes honorables et, autant que besoin est, orateurs accomplis : si vous étiez nés, vous dans les âges précédents, ceux que nous admirons, à l'époque où nous sommes, et qu'un Dieu eût tout à coup échangé vos places dans le temps et l'existence; non, la gloire éclatante dont brilla leur talent ne vous eût pas manqué, et eux-mêmes auraient connu la mesure qui tempère le vôtre. Mais, puisqu'on ne peut obtenir à la fois une grande renommée et un profond repos, que chacun jouisse des avantages de son siècle, sans décrier le siècle où il n'est pas. »

XLII. Maternus cessa de parler. « Il est des points, dit Messala, où j'oserais vous contredire; il en est d'autres sur lesquels je voudrais plus de développements; mais le jour est déjà fini. — Une autre fois, dit Maternus, il sera fait selon votre

volonté, et, si vous avez trouvé dans mes paroles quelque chose d'obscur, nous en conférerons de nouveau. » En même temps il se leva, et, embrassant Aper : « Nous vous dénoncerons, dit-il, moi aux poëtes, et Messala aux amateurs de l'antiquité. — Et moi, dit Aper, je vous dénoncerai tous deux aux rhéteurs et aux chefs de l'école. » On se mit à rire, et nous nous séparâmes.

FIN.

sa trahison qu'ils avaient été taillés en pièces, aucun secours n'étant survenu. Voilà ce qu'ignoraient les autres armées, ce qu'on n'annonçait pas à leur empereur. Et cependant le concours de tant de provinces eût pu étouffer la rébellion dès sa naissance. » Hordéonius lut à l'armée des copies de toutes les lettres par lesquelles il appelait à son aide les Gaules, la Bretagne et l'Espagne; et il donna le détestable exemple de remettre les dépêches aux porte-enseignes des légions, par qui les soldats en avaient lecture avant les chefs. Ensuite il fit arrêter un des séditieux, plutôt pour faire acte d'autorité que dans l'idée qu'un seul fût coupable. L'armée se rendit de Bonn à Cologne, où affluaient les renforts de la Gaule, qui d'abord nous servit avec zèle. Quand la cause des Germains sembla prévaloir, la plupart de ses peuples s'armèrent contre nous, animés par l'espoir d'être libres, et par l'ambition, une fois qu'ils le seraient, de commander à leur tour. L'esprit des légions s'aigrissait de plus en plus, et l'emprisonnement d'un soldat effrayait peu les autres. Le prisonnier même se donnait le général pour complice : « Agent secret des intelligences d'Hordéonius et de Civilis, on voulait, disait-il, à l'aide de la calomnie, étouffer en lui un témoin de la vérité. » Vocula monte sur le tribunal avec une fermeté exemplaire, fait saisir le soldat, et, malgré ses clameurs, il ordonne qu'on le mène au supplice. Les méchants tremblèrent, les bons obéirent. Ensuite, le cri général demandant Vocula pour chef, Hordéonius lui céda la direction des affaires.

XXVI. Mais tout concourait à exaspérer ces courages émus : la disette d'argent et de vivres, les Gaules se refusant aux tributs et aux levées, le Rhin presque fermé à la navigation par une sécheresse inouïe dans ces climats, des approvisionnements difficiles, des postes distribués sur toute la rive pour empêcher les Germains de passer à gué, et, par un double effet d'une même cause, moins de ressources et plus de besoins. Le vulgaire regardait comme un prodige menaçant la baisse même des eaux ; les fleuves, ces anciennes barrières de notre empire, semblaient nous manquer aussi ; et ce qu'en paix on attribue au hasard ou à la nature, devenait alors fatalité, colère céleste. Entrée à Novésium[1], l'armée s'y accrut de la seizième légion, Vocula reçut pour associé dans les soins du commandement le lieutenant Hérennius Gallus. N'osant

1. Aujourd'hui Nuyss, ou Neuss, près de Dusseldorf.

marcher à l'ennemi, ces deux chefs campèrent au lieu nommé Gelduba[1] : là, ils exerçaient les troupes à se ranger en bataille, à retrancher et palissader un camp, à faire tous les travaux qui sont l'apprentissage de la guerre et fortifient le soldat. Pour animer leur courage par l'attrait du butin, Vocula conduisit une partie de l'armée sur les terres des Gugernes[2], nation voisine, qui avait embrassé la cause de Civilis : l'autre partie resta avec Gallus.

XXVII. Un navire chargé de grains s'étant par hasard engravé non loin du camp, les Germains le tiraient de leur côté. Gallus ne put le souffrir : il envoie une cohorte au secours; mais les Germains arrivent plus nombreux, et, les forces grossissant de part et d'autre, on en vint à un combat en forme. Les ennemis, après un grand carnage des nôtres, entraînèrent le vaisseau. Les vaincus (c'était alors un usage reçu) s'en prirent non à leur propre lâcheté, mais à la perfidie du général; ils l'arrachent de sa tente, déchirent ses vêtements, l'accablent de coups, lui ordonnent de déclarer ses complices et ce qu'il a reçu pour trahir l'armée. Leur haine contre Hordéonius se réveille; c'est à lui qu'ils imputent le crime dont Gallus est l'instrument. Celui-ci, menacé de la mort, cède à la terreur et accuse lui-même Hordéonius de trahison; mis aux fers, il n'en sortit qu'à l'arrivée de Vocula. Le lendemain, Vocula fit mourir les auteurs de la révolte : étrange contraste d'une licence effrénée et d'une soumission passive! Dans cette armée, le simple soldat était dévoué sans réserve à Vitellius; les principaux officiers penchaient pour Vespasien : de là cette alternative de crimes et de supplices, ce mélange de fureurs et d'obéissance. On ne pouvait contenir les soldats, on pouvait les punir.

XXVIII. Cependant Civilis prenait d'immenses accroissements, appuyé de la Germanie entière, dont l'alliance lui était garantie par les plus nobles otages. Il fait ravager le pays des Ubiens et des Trévires par les bandes les plus voisines, pendant que d'autres passent la Meuse et vont désoler les Ménapiens, les Morins[3] et toute la frontière des Gaules. On fit du butin sur ces deux points; les Ubiens furent les plus maltrai-

1. Aujourd'hui Gelb, sur les bords du Rhin.

2. Reste de la grande nation des Sicambres, qu'Auguste établit en deçà du Rhin; ils s'étendaient le long du fleuve, entre les Ubiens et les Bataves.

3. Les Ménapiens paraissent avoir habité successivement divers cantons,

tés, parce qu'étant d'origine germanique ils avaient abjuré leur patrie et reçu le nom romain d'Agrippiniens; leurs cohortes furent taillées en pièces au village de Marcodurum[1], où elles se gardaient avec peu de soin, comme éloignées du fleuve. Ce revers n'empêcha pas les Ubiens d'aller à leur tour piller les Germains, et d'abord ce fut impunément; mais ils finirent par être enveloppés, et en général ils furent, dans toute cette guerre, moins heureux que fidèles. Les Ubiens écrasés, Civilis pressait, avec la force et la confiance d'un vainqueur, le siége de Vétéra, redoublant de vigilance pour empêcher tout avis secret d'y pénétrer et d'annoncer qu'il venait des secours. Il confie aux Bataves le service des machines et la construction des ouvrages : les Germains demandaient le combat; il les envoie arracher les palissades; repoussés, il leur ordonne de retourner à la charge; leur nombre inépuisable rendait les sacrifices faciles. La nuit ne mit pas fin à cette lutte.

XXIX. Les barbares ayant allumé de grands feux se mettent à manger à l'entour, et, à mesure que le vin les échauffe, ils courent à l'assaut avec un téméraire et vain emportement. Leurs coups s'égaraient parmi les ténèbres; ceux des Romains allaient chercher, dans ces bandes éclairées par la flamme, les hommes que signalaient le plus leur audace ou l'éclat de leur parure guerrière. Civilis s'en aperçut : il fit éteindre les feux et ajouta les horreurs de la nuit aux horreurs des combats. Ce ne furent alors que bruits discordants, chances inattendues : on ne voit ni à diriger, ni à parer les traits. Un cri arrive-t-il d'un côté? c'est par là qu'on se tourne, c'est là que visent tous les arcs. Le courage est une arme inutile; le sort a tout confondu, et le plus brave périt souvent par la main du plus lâche. Les Germains obéissaient à une aveugle fureur : le Romain, plus expérimenté, lançait des pieux ferrés, d'énormes pierres, et ne les jetait pas au hasard : le bruit l'avertissait quand on sapait les murailles; ou si des échelles dressées amenaient l'ennemi sous sa main, il le renversait avec son bouclier, le suivait de sa javeline. Plusieurs, déjà sur les retranchements, furent percés à coups de poignard. La nuit ainsi écoulée, le jour ouvrit une nouvelle scène de combats.

depuis le Rhin jusqu'aux frontières des Morins; ceux-ci occupaient le territoire où sont aujourd'hui Saint-Omer, Boulogne et Ypres. Le nom de *Morini* leur vient de leur situation le long de la mer.

1. Ce lieu est Duren sur la Roer, au-dessus de Juliers.

XXX. Les Bataves avaient construit une tour à deux étages, et ils l'approchaient de la porte prétorienne, endroit le plus accessible. On pointa contre ses flancs de fortes solives, et des poutres battantes fracassèrent l'édifice et ceux qui étaient dessus. Le désordre fut augmenté par une brusque et heureuse sortie; en même temps le légionnaire, plus habile dans les travaux d'art, dressait machines sur machines. La plus redoutable aux barbares fut un levier mobile et en équilibre, qui, subitement abaissé, saisissait un ou plusieurs hommes à la vue de leurs camarades, les enlevait en l'air, et, versant en arrière ce poids suspendu, le déchargeait dans le camp. Civilis, renonçant à l'espoir de forcer la place, prit de nouveau le parti de l'assiéger à loisir : pendant ce temps il n'épargnait ni nouvelles ni promesses pour ébranler la foi des légions.

XXXI. Ces choses se passèrent en Germanie avant la bataille de Crémone, dont une lettre d'Antonius Primus annonça le succès. A cette lettre était joint un édit de Cécina; et le préfet de cohorte Alpinus Montanus, un des vaincus, avouait en personne la fortune des siens. Cette nouvelle agita diversement les esprits. Les auxiliaires gaulois, qui n'avaient ni attachement ni haine de parti, et qui faisaient la guerre sans enthousiasme, abandonnèrent Vitellius à la première proposition de leurs préfets. Les vieux soldats se décidaient moins vite : Hordéonius commanda, les tribuns prièrent, et l'on prêta un serment que ne confirmaient ni les cœurs ni les visages. En prononçant la formule solennelle, ce ne fut qu'avec hésitation et à demi-voix qu'ils murmurèrent le nom de Vespasien : plusieurs même l'omirent tout à fait.

XXXII. Des lettres d'Antonius à Civilis, lues devant l'armée, irritèrent les défiances. Ce chef écrivait au Batave comme à à un allié qui servait sa cause, et parlait en termes hostiles des troupes de Germanie. Apportées au camp de Gelduba, les mêmes nouvelles donnèrent lieu aux mêmes discours et aux mêmes actes. Montanus fut envoyé vers Civilis pour lui dire « de cesser la guerre et de ne pas couvrir d'un drapeau menteur les desseins d'un ennemi; que s'il avait pris les armes pour aider Vespasien, sa tâche était remplie. » Civilis fit d'abord une réponse politique; puis, voyant à Montanus un caractère fougueux et tout disposé à la révolte, il commence par se plaindre des vingt-cinq ans de périls dont il a dévoré l'ennui dans les camps romains : « Et quelle digne récompense j'ai reçue de mon labeur ! la mort d'un frère, la prison, les cris

féroces de cette armée qui voulut avoir ma tête, et dont le droit des gens veut que je tire vengeance. Mais vous, Trévires, et vous tous qui traînez servilement vos chaînes, quel prix attendez-vous du sang prodigué tant de fois, si ce n'est un service ingrat, des tributs éternels, les verges, les haches, et tout ce que des maîtres savent inventer de supplices? Levez les yeux : je n'étais que préfet d'une cohorte; les Canninéfates et les Bataves ne sont qu'une faible portion de la Gaule; et ces camps, vastes mais impuissantes forteresses, nous les avons rasés, ou nous les tenons investis par le fer et la faim. Osons le vouloir, et la liberté est à nous; ou, vaincus, nous serons ce que nous sommes. » Après l'avoir ainsi enflammé, il le congédie, en le chargeant toutefois d'une réponse plus pacifique. Montanus revint comme un négociateur qui n'a pas réussi, et se tut sur des secrets qui éclatèrent bientôt.

XXXIII. Civilis, gardant avec lui une partie des troupes, détache les vieilles cohortes et ce qu'il y avait de plus résolu parmi les Germains, et les envoie contre Vocula, sous la conduite de Julius Maximus et d'un fils de sa sœur, Claudius Victor. Ceux-ci enlèvent en passant le quartier d'une aile de cavalerie, situé à Asciburgium [1], et fondent tellement inattendus sur le camp des légions, que Vocula n'eut le temps ni de haranguer son armée, ni de la déployer. Tout ce qu'il put faire dans le désordre d'une surprise fut d'ordonner qu'on fortifiât le centre en y plaçant les légionnaires. Les alliés se répandirent confusément sur les ailes; la cavalerie sortit brusquement, et, reçue par un ennemi qui l'attendait en bon ordre, elle tourna bride et se rejeta sur les siens. Ce fut dès lors un carnage, et non un combat. Les cohortes des Nerviens, soit peur, soit trahison, découvrirent nos flancs. L'attaque arriva ainsi jusqu'aux légionnaires; déjà elle les culbutait jusque dans les retranchements, lorsqu'un renfort imprévu changea la fortune. On avait commandé des cohortes de Vascons [2] levées par Galba. Lorsqu'en approchant du camp elles entendirent les cris des combattants, elles chargèrent par derrière l'ennemi occupé devant soi, et répandirent une plus grande terreur qu'on ne l'eût espéré de leur nombre. Pour les uns c'était l'armée de

1. Aujourd'hui Asburg, entre Nuyss et Santen.
2. Les *Vascones* (Gascons) habitaient en Espagne, avant d'être transplantés en Gaule et de donner leur nom au pays situé entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan.

Novésium, pour les autres c'était celle de Mayence, qui arrivaient tout entières. Cette erreur encouragea les Romains ; en se fiant sur les forces d'autrui, ils retrouvèrent les leurs. Ce qu'il y avait parmi les Bataves de plus intrépide en infanterie fut écrasé. Les cavaliers s'échappèrent avec les drapeaux et les prisonniers qu'ils avaient enlevés au commencement de l'action; le nombre des tués fut de notre côté plus grand et moins regrettable : les Germains perdirent l'élite de leurs guerriers.

XXXIV. Les deux généraux, par une faute semblable, méritèrent leurs revers et manquèrent à leurs succès. Que Civilis eût envoyé au combat des troupes plus nombreuses, si peu de cohortes n'eussent pu les envelopper, et le camp de Gelduba était pris et détruit. Vocula de son côté n'éclaira point l'arrivée des ennemis ; aussi fut-il aussitôt vaincu que sorti de ses lignes. Ensuite, vainqueur trop peu confiant, il perdit plusieurs jours avant de marcher à l'ennemi, au lieu que, s'il se fût hâté de le poursuivre et de profiter de la fortune, il aurait pu, de ce premier élan, faire lever le siége de Vétéra. Cependant Civilis avait essayé sur les assiégés l'effet de la terreur, en feignant que les Romains étaient perdus et les siens triomphants. Il promenait sous leurs yeux nos enseignes et nos étendards ; il montra même les prisonniers, et l'un d'entre eux fit une action héroïque : il proclame d'une voix éclatante ce qui s'est passé, et tombe percé de coups par les Germains, vengeance qui confirma ses paroles. En même temps le saccagement des campagnes et les flammes des villages embrasés annonçaient l'approche d'une armée victorieuse. Une fois en vue du camp, Vocula ordonne qu'on plante les étendards et qu'on s'entoure de fossés et de retranchements, afin que, délivrés des bagages, on combatte sans embarras. A cet ordre, un cri s'élève contre le général ; les soldats demandent l'attaque, et ils ne demandaient plus sans menacer ; ils n'attendent pas même qu'on les range en bataille ; ils s'avancent pêle-mêle, fatigués, et engagent l'action : car Civilis les attendait, ne comptant pas moins sur les fautes de l'ennemi que sur le courage des siens. Les chances varièrent chez les Romains, et les plus séditieux furent les plus lâches. D'autres, se souvenant de leur victoire récente, tenaient ferme, frappaient l'ennemi, s'encourageaient eux-mêmes et leurs voisins. Le combat ainsi ranimé, ils tendent les mains vers les assiégés, leur faisant signe de ne pas manquer l'occasion : ceux-ci, qui voyaient

tout du haut des murs, s'élancent par toutes les portes à la fois. En ce moment, Civilis fut terrassé par la chute de son cheval, et l'on ne saurait croire combien le bruit répandu dans les deux partis qu'il était blessé ou mort inspira d'effroi à son armée et d'ardeur à la nôtre.

XXXV. Vocula, négligeant de poursuivre un ennemi qui fuyait, se mit à renforcer de tours et de palissades le camp de Vétéra, comme s'il était menacé d'un second siége, et fut à bon droit suspect (tant il gâtait souvent sa victoire) de préférer la guerre à la paix. Rien ne fatiguait nos troupes autant que le défaut de vivres. Les équipages des légions, avec ce qu'il y avait de moins propre au combat, furent envoyés à Novésium pour en amener des grains par la route de terre, car les ennemis étaient maîtres du fleuve. Le premier convoi alla et revint tranquillement, Civilis n'étant pas encore rétabli de sa chute. Quand ce chef apprit qu'un second était parti pour Novésium, escorté par des cohortes qui marchaient comme en pleine paix, les drapeaux presque seuls, les armes sur les voitures, chacun errant à sa fantaisie, il l'assaillit en bon ordre, après avoir fait occuper d'avance les ponts et les défilés. On combattit sur une longue colonne et avec un succès douteux, jusqu'à ce que la nuit fît cesser l'action. Les cohortes gagnèrent Gelduba, où le camp subsistait toujours, gardé par un détachement qu'on y avait laissé. On n'ignorait pas les périls qui menaçaient le retour, quand une charge pesante embarrasserait des troupes déjà intimidées. Vocula prend dans la cinquième et la quinzième légion, qui avaient essuyé le siége de Vétéra, un renfort de mille hommes, esprits indomptés et violemment aigris contre les chefs. Il en partit plus qu'il n'en avait commandé. Ils criaient hautement, pendant la marche, qu'ils n'endureraient plus la faim et la perfidie des généraux. Ceux qui étaient restés se plaignaient de leur côté qu'on les sacrifiait, en séparant d'eux une partie des légionnaires. De là une double sédition, les uns rappelant Vocula, les autres refusant de revenir dans le camp.

XXXVI. Cependant Civilis remet le siége devant Vétéra : Vocula se rend à Gelduba, puis à Novésium. Civilis prend Gelduba et livre, près de Novésium, un combat de cavalerie où il remporte l'avantage. Pour nos soldats, les succès et les revers les animaient également à la perte des généraux. Les légions, accrues des mille hommes de la cinquième et de la quinzième, demandent le don militaire ; elles savaient que

Vitellius avait envoyé de l'argent : Hordéonius, sans se faire longtemps presser, le distribua au nom de Vespasien. La sédition en prit une nouvelle force; ce ne furent plus que débauches, festins, rassemblements nocturnes, au milieu desquels se ralluma leur vieille haine contre Hordéonius. Ni lieutenant ni tribun n'osait leur résister, et la nuit avait ôté le frein de la honte : ils l'arrachent de son lit et le tuent. Le même sort attendait Vocula, s'il ne se fût échappé à la faveur des ténèbres et sous les habits d'un esclave. Quand la passion calmée eut laissé rentrer la peur dans les âmes, ils envoyèrent vers les nations gauloises des centurions avec des lettres, pour solliciter des secours d'hommes et d'argent.

XXXVII. Toute multitude privée de chef est précipitée, craintive, sans énergie : à l'approche de Civilis, ils prennent tumultueusement les armes, les quittent aussitôt et se mettent à fuir. Le malheur enfanta la discorde, et les troupes qui appartenaient à l'armée du Haut-Rhin séparèrent leur cause de celle des autres. Toutefois les images de Vitellius furent replacées dans le camp et dans les cités belgiques du voisinage, quoique Vitellius fût déjà à la mort. Ensuite, dans un accès de repentir, la première, la quatrième et la dix-huitième légion se mirent sous les ordres de Vocula, qui, après les avoir engagées à Vespasien par un nouveau serment, les mena vers Mayence pour en faire lever le siége. L'ennemi l'avait levé de lui-même; c'était un assemblage de Cattes, d'Usipiens, de Mattiaques, qui, rassasiés de butin, s'étaient retirés, non toutefois sans perte : comme ils marchaient épars, nos soldats les avaient surpris et battus. De leur côté, les Trévires avaient fermé leurs frontières d'une enceinte palissadée, et ils soutenaient contre les Germains une lutte où beaucoup de sang coula de part et d'autre, jusqu'au jour où de si beaux titres à la reconnaissance du peuple romain furent souillés par la rébellion.

XXXVIII. Cependant le consulat de Titus et le second de Vespasien s'ouvrirent en leur absence, au milieu de la tristesse et des alarmes de Rome, qui aux maux réels ajoutait le tourment des peurs chimériques. L'Afrique, disait-on, était soulevée, et la révolution avait pour chef L. Pison, gouverneur de la province. Cet homme n'était rien moins qu'un esprit turbulent; mais les tempêtes de l'hiver interrompant la navigation, le peuple, qui achète chaque jour les aliments de chaque jour, et pour qui le seul intérêt politique est celui des vivres, s'imagina que les ports étaient fermés, les convois re-

tenus, et, comme il le craignait, il le crut. Ces bruits étaient accrédités par les Vitelliens, chez qui l'esprit de parti survivait à la défaite ; ils ne déplaisaient pas même aux vainqueurs, dont toutes les guerres étrangères n'auraient pas assouvi les insatiables convoitises, bien loin que la guerre civile ait jamais eu de victoire qui pût les satisfaire.

XXXIX. Le jour des kalendes de janvier, le sénat, convoqué par Julius Frontinus [1], préteur de la ville, décerna aux lieutenants, aux armées, aux rois [2], des éloges et des actions de grâces. La préture fut retirée à Tertius Julianus, sous prétexte qu'il avait abandonné sa légion lorsqu'elle passa sous les drapeaux de Vespasien, et Plotius Griphus lui fut substitué. Hormus reçut le titre de chevalier. Bientôt Frontinus ayant abdiqué, Domitien prit possession de la préture; son nom figurait à la tête des lettres et des édits : le pouvoir était aux mains de Mucien. Ce n'est pas que Domitien, poussé par les conseils de ses amis ou les caprices de sa volonté, n'agît souvent en maître. Mais aucune rivalité n'inquiétait Mucien comme celle d'Antoine et de Varus, illustrés tous deux de récentes victoires, chéris des soldats, en crédit jusqu'auprès du peuple, qui leur savait gré de n'avoir tiré le glaive que sur le champ de bataille. Antoine, disait-on, s'adressant à Scribonianus Crassus, à qui de nobles aïeux donnaient un lustre que relevait encore l'image de son frère, l'avait exhorté à se saisir du pouvoir, entreprise qui n'eût pas manqué de soutiens si Scribonianus ne s'y était refusé. Mais le succès le mieux assuré ne l'eût pas facilement séduit, bien moins encore une espérance douteuse. Dans ces conjonctures Mucien, ne pouvant perdre Antonius ouvertement, le comble d'éloges dans le sénat, l'accable en secret de promesses, montrant à son ambition l'Espagne citérieure, laissée vacante par le départ de Cluvius; en même temps il distribue à ses amis des tribunats et des préfectures. Quand il eut rempli cette âme vaine d'espoir et de prétentions, il mina ses forces en renvoyant dans son camp la septième légion, celle de toutes dont le zèle pour Antoine était le plus ardent; la troisième, dévouée à Varus, retourna

1. L'auteur des *Stratagèmes* et des *Aqueducs*. Il fut le prédécesseur d'Agricola dans le commandement de la Bretagne. Il mourut vers l'an 108 de notre ère, et eut Pline le Jeune pour successeur dans la dignité d'augure, dont il était revêtu.

2. Les rois Sohémus, Antiochus, Agrippa. Voy. liv. II, chap. LXXXI.

en Syrie. On conduisit en Germanie une autre partie de l'armée. Ainsi, purgée de ce qu'il y avait de plus turbulent, la ville reprit sa première forme, les lois leur autorité, les magistrats leurs fonctions.

XL. Le jour où Domitien fit son entrée au sénat, il dit, sur l'absence de son père et de son frère et sur sa propre jeunesse, quelques mots pleins de convenance, que faisait valoir la grâce de son maintien; et, comme on ignorait encore ses mœurs, la rougeur qui couvrait à chaque instant son visage passa pour modestie. Le nouveau César ayant proposé de rétablir les honneurs de Galba, Curtius Montanus fut d'avis que la mémoire de Pison fût aussi honorée. Le décret fut rendu pour tous deux : il ne fut pas exécuté pour Pison. On tira au sort des commissaires chargés de faire restituer les rapines de la guerre, de rechercher et de remettre en place les tables des lois tombées de vétusté, de purger les fastes des additions dont les avaient souillés l'adulation des temps, enfin de modérer les dépenses publiques. La préture fut rendue à Tertius Julianus, quand on eut reconnu qu'il s'était réfugié auprès de Vespasien : Griphus en conserva les honneurs. On reprit ensuite le procès entre Musonius Rufus et P. Céler. Céler fut condamné et les mânes de Soranus vengés. Ce jour, signalé par la sévérité publique, eut aussi son triomphe privé : Musonius recueillit la gloire d'avoir accompli un grand acte de justice. L'opinion jugea autrement Démétrius, philosophe cynique, qui s'était montré plus ambitieux de renommée que d'estime, en défendant un criminel déjà convaincu. Céler lui-même ne trouva ni courage dans le péril, ni paroles pour se justifier. Au signal de vengeance donné contre les accusateurs, Julius Mauricus pria César de communiquer au sénat les registres du palais, afin qu'on sût quelles accusations chacun avait sollicitées. Domitien répondit que sur une telle demande il fallait consulter le prince.

XLI. Les premiers du sénat firent un serment que répétèrent à l'envi tous les magistrats, et que les autres sénateurs prononcèrent en opinant à leur tour : ils prenaient les dieux à témoin « qu'ils n'avaient concouru à aucun acte qui pût nuire à la sûreté de personne, et qu'ils n'avaient tiré ni profit ni honneur de l'infortune des citoyens. » Un trouble visible et des termes adroitement changés dans la formule du serment trahissaient les consciences coupables. Les sénateurs applaudissaient à la bonne foi, protestaient contre le parjure. Cette espèce de cen-

ıure tomba de tout son poids sur Sariolénus Vocula, Nonnius Actianus et Cestius Sévérus, décriés tous trois par de nombreuses délations sous Néron. Sariolénus était de plus chargé d'une récente infamie, celle d'avoir renouvelé les mêmes pratiques auprès de Vitellius. On ne cessa de le poursuivre de gestes menaçants qu'il ne fût sorti de l'assemblée. On tomba ensuite avec la même violence sur Pactius Africanus, dont le crime était d'avoir désigné à la cruauté de Néron les deux frères Scribonius, célèbres par leur union et leur opulence. Africanus n'osait avouer et ne pouvait nier. Se tournant du côté de Vibius Crispus, qui le harcelait de questions, il l'implique dans des actes qu'il ne peut justifier, et, en se donnant un complice, il échappe à l'indignation.

XLII. Vipstanus Messala, qui n'avait pas encore l'âge sénatorial, acquit dans ce même jour une grande réputation d'éloquence et de tendresse fraternelle, en osant implorer la grâce de son frère Aquilius Régulus. Deux nobles maisons renversées, celle des Crassus et celle d'Orphitus, avaient allumé contre Régulus une haine universelle. C'était de lui-même que, très-jeune encore, il avait sollicité du sénat le rôle d'accusateur, non pour mettre sa tête à couvert, mais par pure ambition. Sulpicia Prétextata, veuve de Crassus, et ses quatre enfants, étaient prêts à demander vengeance, si le sénat instruisait le procès. Ce n'est donc ni la cause ni l'accusé que Messala essaye de défendre; c'est un frère menacé, et il se jette au-devant de ses périls. Il avait déjà fléchi plusieurs sénateurs, lorsque Curtius Montanus l'arrêta par un violent discours. Il alla jusqu'à dire qu'après le meurtre de Galba, Régulus avait donné de l'argent à l'assassin de Pison et déchiré de ses dents sa tête sanglante. « Ces horreurs du moins, Néron ne les a pas commandées, et tu n'as racheté ni ton rang ni tes jours par cette barbarie. Passons à d'autres la méprisable excuse d'avoir mieux aimé donner la mort que de subir le danger. Toi, tu avais pour sauvegarde un père exilé, ses biens partagés entre ses créanciers, ton âge trop jeune pour les honneurs, l'indifférence de Néron, qui ne voyait rien chez toi ni à désirer ni à craindre. L'instinct du meurtre, la soif des récompenses, éveillèrent seuls ton génie encore ignoré, et, avant qu'il eût fait preuve de soi dans aucune défense, lui firent pour son début goûter d'un sang illustre; alors que chargé de dépouilles consulaires[1]

1. Chargé de dépouilles consulaires, c'est-à-dire, des dépouilles d'un

ravies sur le tombeau de la république, gorgé de sept millions de sesterces[1], brillant de l'éclat du sacerdoce, tu enveloppais dans une même ruine des enfants innocents, de nobles vieillards, des femmes d'un rang élevé; alors que tu accusais la lenteur de Néron, qui se fatiguait lui et ses délateurs à frapper une maison, puis une autre, comme s'il ne pouvait pas, disais-tu, anéantir d'un seul mot le sénat tout entier. Conservez, pères conscrits, conservez soigneusement cet homme aux conseils sûrs et prompts, afin que chaque âge ait son école, et que, si Marcellus et Crispus sont le modèle de nos vieillards, nos jeunes gens prennent exemple de Régulus. Oui, la perversité, même malheureuse, trouve des imitateurs : que sera-ce si elle est forte et triomphante? Et ce questeur d'hier que nous tremblons d'offenser, le verrons-nous donc préteur et consulaire? Pensez-vous que Néron soit le dernier des tyrans? ils l'avaient cru de Tibère et de Caïus, ceux qui leur survécurent, et cependant un nouveau tyran s'est élevé, plus cruel et plus détestable. Nous ne craignons rien de Vespasien; son âge et sa modération nous rassurent, mais les exemples restent, les hommes passent. La langueur nous a gagnés, pères conscrits, et nous ne sommes plus ce sénat qui, après la mort de Néron, demandait que les délateurs et les ministres de la tyrannie fussent punis selon les lois de nos ancêtres. Le plus beau jour après un mauvais prince est toujours le premier. »

XLIII. Montanus fut entendu avec tant d'approbation par le sénat, qu'Helvidius en conçut l'espérance de renverser aussi Marcellus. Commençant donc par l'éloge de Cluvius Rufus, qui, riche comme lui et célèbre orateur, n'avait sous Néron mis personne en péril, il l'accablait à la fois de ses propres crimes et de l'innocence d'autrui. Les esprits étaient enflammés; Marcellus s'en aperçut, et se levant comme pour sortir : « Nous partons, dit-il, Priscus, et nous te laissons ton sénat; règne à la face de César. » Vibius Crispus le suivait : tous deux allaient avec la même colère et non le même visage, Marcellus la menace dans les yeux, Vibius affectant de sourire. Leurs amis coururent à eux et les ramenèrent. Une lutte s'engagea, où d'un côté les plus honnêtes et les plus nombreux,

homme qui était consul ou l'avait été. Est-ce Crassus? Est-ce Orphitus, qui en effet avait été consul?

[1] Sept millions de sesterces reviennent à 1 245 300 fr. de notre monnaie.

de l'autre les moins nombreux et les plus forts, combattirent avec toute l'opiniâtreté de la haine. La journée se consuma en querelles.

XLIV. A la séance suivante, Domitien recommanda l'oubli des injures et des ressentiments, alléguant les nécessités d'un temps malheureux. Mucien alors opina longuement pour les accusateurs; puis, s'adressant à ceux qui renouvelaient des poursuites interrompues, il leur donna des conseils adoucis et déguisés sous la forme de prières. L'essai de liberté qu'avait hasardé le sénat finit à ce premier signe d'opposition. Mucien, pour que le vœu de ce corps ne parût pas dédaigné, ni l'impunité acquise à tous les crimes commis sous Néron, rendit à l'exil deux sénateurs qui en étaient sortis, Octavius Sagitta et Antistius Sosianus, et les fit rentrer dans leurs îles. Octavius, lié d'un commerce illégitime avec Pontia Postumia, l'avait tuée dans un transport de jalousie, parce qu'elle refusait de l'épouser. Antistius était un méchant dont les noirceurs avaient fait de nombreuses victimes. Tous deux, condamnés par la justice du sénat et chassés en exil, continuèrent à subir leur peine, malgré le rappel des autres. Mucien n'en fut pas moins l'objet de la haine publique : Sosianus et Sagitta n'étaient rien, quand même ils seraient revenus; les talents des accusateurs, leurs richesses, leur puissance exercée à mal faire, inspiraient la terreur.

XLV. Un procès, instruit dans le sénat suivant les anciennes formes, réconcilia pendant quelque temps les esprits divisés. Un sénateur, Manlius Patruitus, se plaignait « d'avoir été frappé à Sienne dans un rassemblement populaire et par ordre des magistrats. C'était peu de cette violence : on l'avait entouré, vivant et en personne, de deuil, de lamentations, de tout l'appareil d'une pompe funèbre, avec mille invectives et mille outrages qui s'adressaient au sénat tout entier. » On cita les accusés; l'affaire instruite et les coupables convaincus, justice en fut faite. Un sénatus-consulte rappela en outre le peuple de Sienne au respect de l'ordre. Dans ces mêmes jours Antonius Flamma, poursuivi par les Cyrénéens, fut condamné comme concussionnaire. L'exil fut ajouté aux peines de la loi, à cause de ses cruautés.

XLVI. Sur ces entrefaites éclata presque une sédition militaire. Les corps licenciés par Vitellius, reformés pour Vespasien, redemandaient leur place parmi les cohortes prétoriennes. Des légionnaires désignés pour le même service réclamaient

la faveur qu'on leur avait promise. Les prétoriens mêmes de Vitellius ne pouvaient être renvoyés sans une grande effusion de sang. Mucien se rendit au camp, et, pour mieux reconnaître les titres de chacun, il rangea les vainqueurs avec leurs armes et leurs décorations militaires à quelque distance l'un de l'autre. Puis les Vitelliens qu'on avait reçus à discrétion près de Boville, et tous ceux qu'on put trouver à Rome et dans les environs, furent amenés presque nus. Mucien ordonne qu'on les divise et qu'on les place séparément, suivant qu'ils venaient de Germanie, de Bretagne ou des autres provinces. Le premier aspect les avait frappés de stupeur, lorsqu'en face de bataillons hérissés de fer et armés comme pour le combat, ils s'étaient vus enfermés eux-mêmes et tout hideux de misère et de nudité. Mais quand on se mit à les entraîner l'un à droite, l'autre à gauche, ils tremblèrent tous, et principalement les soldats de Germanie, qui crurent que cette séparation étai le signal de leur mort. Ils se pressent contre le sein de leurs camarades, se jettent à leur cou, leur demandent un dernier embrassement, les conjurant de ne pas les abandonner seuls, et de ne pas souffrir, dans une cause semblable, des fortunes différentes. Tantôt c'est Mucien qu'ils invoquent, tantôt c'est le prince absent, tantôt le ciel et les dieux. Enfin Mucien dissipa cette fausse alarme en les appelant tous soldats du même empereur, engagés par le même serment. L'armée victorieuse appuyait d'ailleurs de ses cris les pleurs des suppliants. Ainsi se termina cette journée. Quelques jours plus tard, une allocution de Domitien fut reçue d'un autre air. Rassurés contre la peur, ils refusent les terres qu'on leur offre; les travaux et la paye du soldat sont la grâce qu'ils demandent. C'étaient des prières, mais des prières qui ne souffraient pas de contradiction. On les admit donc au rang de prétoriens. Ensuite ceux qui avaient assez d'âge ou de service furent congédiés avec honneur. D'autres le furent par punition, mais en détail et individuellement : moyen le plus sûr pour affaiblir dans une multitude les résistances concertées.

XLVII. Soit que le trésor fût réellement pauvre, ou afin qu'il le parût, le sénat résolut d'emprunter aux particuliers soixante millions de sesterces, et Poppéus Silvanus fut chargé de ce soin. Bientôt la détresse cessa, ou peut-être la feinte. On révoqua, sur la proposition de Domitien, les consulats que Vitellius avait donnés, et Flavius Sabinus fut honoré de funérailles publiques : exemples mémorables des caprices de la

fortune, qui se plaît à rapprocher les grandeurs et les abaissements.

XLVIII. Vers le même temps fut tué le proconsul L. Pison. Je raconterai le plus exactement possible l'histoire de ce meurtre, après avoir repris d'un peu plus haut quelques faits qui ne sont pas sans liaison avec l'origine et les causes de ces sortes de crimes. Du temps d'Auguste et de Tibère, la légion et les auxiliaires qui gardaient en Afrique les frontières de l'empire obéissaient à un proconsul. Caïus, esprit déréglé et qui se défiait de Silanus, alors gouverneur d'Afrique, ôta la légion à ce proconsul et la remit aux mains d'un lieutenant qu'il envoya exprès. Chacun des deux eut la moitié des nominations aux grades militaires; et en confondant leurs droits on jeta entre eux les semences d'une discorde qui s'accrut dans de malheureuses rivalités. Le pouvoir des lieutenants s'augmenta par la durée de leur office [1], ou parce que l'émulation est toujours plus active dans un inférieur : les proconsuls, pour peu qu'ils eussent un nom illustre, songeaient plus à leur sécurité qu'à leur puissance.

XLIX. La légion d'Afrique était alors sous les ordres de Valérius Festus, officier d'une jeunesse fastueuse, d'une ambition démesurée, et inquiet de sa parenté avec Vitellius. On ne sait si ce fut lui qui, dans de fréquentes entrevues, sollicita Pison à la révolte, ou si ce fut Pison qui essaya vainement de l'y entraîner. Personne ne fut reçu dans leur confidence, et, Pison mort, la flatterie pencha pour son meurtrier. Un fait certain, c'est que la province et les troupes étaient mal disposées pour Vespasien. De plus, quelques Vitelliens qui s'étaient enfuis de Rome montraient à Pison « les Gaules chancelantes, la Germanie toute prête, ses propres dangers, et l'avantage d'une guerre déclarée sur une paix suspecte. » Pendant ce temps Sagitta Claudius, préfet de la cavalerie Pétrina, ayant par une navigation heureuse devancé le centurion Papirius, envoyé de Mucien, arrive et déclare que « le centurion a reçu l'ordre de tuer Pison; que Galérianus, son cousin et son gendre, est déjà mort; qu'il n'a de salut que dans l'audace; mais que, pour oser, deux routes lui sont ouvertes : prendre aussitôt les armes, ou gagner la Gaule par mer et s'offrir pour chef aux armées vitelliennes. » Ces paroles laissèrent Pison immobile. Cepen-

1. Le lieutenant restait en place tant qu'il plaisait à l'empereur; les fonctions du proconsul ne duraient qu'une année.

dant le centurion de Mucien, à peine entré au port de Carthage, proclame à cris redoublés le nom de ce proconsul, accompagné de tous les vœux qu'on forme pour un prince. Il exhorte les passants surpris et stupéfaits à répéter ses acclamations. La foule crédule se précipite dans la place publique et demande à jouir de la présence de Pison. Tout retentissait d'une joie bruyante et de clameurs confuses, enfantées par l'esprit de flatterie et le défaut d'examen. Pison, averti par Sagitta ou retenu par sa modération naturelle, s'abstint de paraître en public et de se livrer aux empressements de la multitude. Il interrogea le centurion, et, s'étant convaincu que c'était une scène arrangée pour lui trouver un crime et le tuer, il ordonna le supplice du traître, moins dans l'espérance de vivre que par indignation contre un assassin, qui, après avoir été l'un des bourreaux de Clodius Macer, revenait tremper dans le sang d'un proconsul ses mains encore sanglantes du meurtre d'un lieutenant. Il réprimanda ensuite les Carthaginois par un édit où perçait son inquiétude, et se renferma dans sa maison, sans vaquer même à ses fonctions accoutumées, de peur d'être la cause involontaire de quelque nouveau mouvement.

L. Lorsque l'agitation du peuple, le supplice du centurion, et d'autres détails vrais ou faux, accrus des exagérations de la renommée, furent annoncés à Festus, il envoya des cavaliers tuer Pison. Ils arrivent, après une course rapide, au moment où le jour naissant lutte encore avec les ténèbres, et se précipitent l'épée nue à la main dans la maison du proconsul. Il était inconnu de la plupart, Festus ayant choisi pour ce meurtre des auxiliaires carthaginois et des Maures. Non loin de sa chambre à coucher, ils rencontrent un esclave et lui demandent qui est Pison ; où est-il? L'esclave, par un généreux mensonge, répond que c'est lui-même, et tombe sous le fer. Pison fut tué peu d'instants après; car un homme se trouvait là qui le connaissait, Bébius Massa, l'un des procurateurs d'Afrique, dès lors le fléau des gens de bien, et dont le nom reviendra souvent parmi les auteurs des maux que nous gardait l'avenir. Festus partit d'Adrumète, où il attendait l'événement, et, s'étant rendu auprès de la légion, il fit charger de chaînes le préfet de camp, Cétronius Pisanus : vengeance personnelle qu'il déguisait en appelent Cétronius satellite de Pison. Il punit ou récompensa quelques soldats et quelques centurions, qui n'avaient mérité ni l'un ni l'autre sort; mais il voulait faire croire qu'il avait étouffé une guerre civile. En-

suite il apaisa les discordes d'OEa et de Leptis [1]. Commencée entre paysans pour des denrées et des troupeaux mutuellement ravis, cette querelle, d'abord légère. se poursuivait à la fin sur des champs de bataille. Ceux d'OEa, inférieurs en nombre, avaient appelé à eux les Garamantes, nation indomptée et pépinière féconde de brigands, toujours prêts à piller leurs voisins. Leptis était dans la détresse, et, les campagnes étant au loin ravagées, les habitants tremblaient derrière leurs murailles. Enfin survinrent nos cohortes et nos escadrons : les Garamantes furent battus et le butin repris, excepté celui qu'un ennemi vagabond avait emporté jusqu'à ses huttes inaccessibles et vendu dans l'intérieur des terres.

LI. Vespasien, après la bataille de Crémone et tant d'autres succès annoncés de toutes parts, apprit la mort de Vitellius : une foule de citoyens de tous les ordres affrontèrent avec autant de bonheur que d'audace les tempêtes de l'hiver pour lui en porter la nouvelle. Près de lui étaient les ambassadeurs du roi Vologèse, qui lui offraient quarante mille cavaliers parthes : grande et heureuse destinée, de voir accourir autour de soi de si nombreux auxiliaires et de n'en avoir pas besoin ! Des grâces furent rendues à Vologèse, et on lui fit dire « d'envoyer ses députés au sénat et de savoir que l'empire était en paix. » Vespasien, portant ses pensées sur l'Italie et les affaires de Rome, entendit les plaintes de la renommée, qui accusait Domitien d'excéder les bornes prescrites à son âge et les privilèges d'un fils. Il donne aussitôt la plus forte partie de son armée à Titus, et le charge d'achever la guerre de Judée.

LII. Titus, avant de partir, eut, dit-on, avec son père un long entretien, où il le conjura de ne pas s'enflammer sur de vagues imputations, et de garder, pour juger un fils, un esprit libre et une âme indulgente. « Non, disait-il, ni légions ni flottes ne sont d'aussi fermes soutiens du pouvoir suprême que le nombre des enfants. Le temps, la fortune, la passion même ou l'erreur, refroidissent, déplacent, éteignent les amitiés. Le sang forme des liens indissolubles, surtout entre les princes ; et, si d'autres participent à leurs prospérités, c'est leur famille qui ressent leurs disgrâces. Comment la concorde durera-t-elle entre frères, si un père n'en donne l'exemple? » Vespasien,

1. OEa et Leptis étaient deux des trois villes qui faisaient appeler *Tripolis* une portion de la côte d'Afrique. Le nom de la contrée est resté à OEa, qui est aujourd'hui Tripoli de Barbarie.

moins fléchi en faveur de Domitien que charmé du bon naturel de Titus, lui dit « de se rassurer et d'illustrer la république par la guerre et les armes; que lui-même veillerait aux soins de la paix et au bien de sa maison. » Ensuite il charge de blé les vaisseaux les plus rapides, et les confie à une mer encore dangereuse. La crise où Rome allait tomber était si menaçante, qu'il ne restait pas dans les greniers pour plus de dix jours de vivres, au moment où arrivèrent les convois de Vespasien.

LIII. Le soin de rebâtir le Capitole fut remis par le prince à L. Vestinus, de l'ordre équestre, mais que son crédit et sa réputation égalaient aux premiers de l'État. Les aruspices, assemblés par Vestinus, prescrivirent de transporter dans des marais les débris de l'ancien temple et de bâtir sur le même emplacement, ajoutant que les dieux ne voulaient pas que le plan fût changé. Le onze avant les kalendes de juillet, par un ciel serein, tout l'espace consacré au temple fut environné de bandelettes et de couronnes. Des soldats portant des noms heureux entrèrent dans cette enceinte avec des rameaux de favorable augure[1]. Les Vestales, accompagnées de jeunes garçons et de jeunes filles dont les pères et les mères vivaient encore, firent des aspersions d'eau de sources vives et de rivières. Ensuite le préteur Helvidius Priscus, guidé par le pontife Plautius Élianus, purifia le terrain en offrant un *suovétaurile*[2]; et les entrailles des victimes ayant été posées sur un autel de gazon, il pria Jupiter, Junon, Minerve, et les dieux tutélaires de l'empire, de seconder l'entreprise et d'élever, par leur divine assistance, cette demeure commencée pour eux par la piété des hommes. Puis il toucha les bandelettes attachées à la première pierre et entrelacées avec des cordes. En même temps les autres magistrats, les prêtres, le sénat, l'ordre équestre et une grande partie du peuple, rivalisant d'efforts et d'allégresse, traînèrent à sa place cette pierre énorme. On jeta çà et là dans les fondements des pièces d'or et d'argent, et les prémices de métaux à l'état naturel et que nulle fournaise n'avait domptés encore. Les aruspices défendirent de profaner l'édifice avec de l'or ou des pierres destinés à un autre usage.

1. Les arbres agréables aux dieux, et de bon augure, étaient le chêne, l'yeuse, le liége, le hêtre, le coudrier, le sorbier, le figuier blanc, le poirier, le pommier, la vigne, le prunier, le cornouiller, l'arbre lotus. Il faut ajouter le laurier, l'olivier, la verveine, etc.

2. Le sacrifice d'un porc, d'un bélier et d'un taureau.

La hauteur en fut augmentée : c'est le seul changement que la religion sembla permettre, et la seule magnificence qui parut manquer à l'ancien temple, fait, comme le nouveau, pour contenir un si grand nombre d'adorateurs.

LIV. Cependant la mort de Vitellius, annoncée dans les Gaules et la Germanie, avait ajouté la guerre à la guerre. Civilis, renonçant à la feinte, se lançait sur le peuple romain. Les légions vitelliennes aimaient mieux un étranger pour maître que Vespasien pour empereur. Les Gaulois avaient pris de l'audace à l'idée que la fortune de nos armes était partout la même ; car le bruit courait que les Sarmates et les Daces tenaient assiégés nos camps de Mésie et de Pannonie ; et l'on en supposait autant de la Bretagne. Rien surtout n'avait, comme l'incendie du Capitole, accrédité l'opinion que l'empire touchait à sa fin. « Autrefois, disait-on, Rome avait été prise par les Gaulois ; mais la demeure de Jupiter était restée debout, et l'empire avec elle. Ces flammes, au contraire, le destin les avait allumées comme un signe de la colère céleste et un présage que la souveraineté du monde allait passer aux nations transalpines. » Telles étaient les vaines et superstitieuses prédictions des Druides. On s'était aussi persuadé que les nobles gaulois envoyés par Othon à la rencontre de Vitellius s'étaient promis, avant leur départ, de ne pas manquer à la cause de l'indépendance, si une suite continuelle de guerres civiles et de maux domestiques détruisaient les forces du peuple romain.

LV. Avant le meurtre d'Hordéonius, il ne perça rien qui décelât une conspiration. Hordéonius tué, on vit des messagers aller et venir entre Civilis et Classicus, préfet d'un corps de cavalerie trévire. Classicus l'emportait sur les autres chefs en noblesse et en opulence; il était d'un sang royal et d'une race également illustre en paix et en guerre. Lui-même se vantait d'être, par ses aïeux, l'ennemi plutôt que l'allié des Romains. Julius Tutor, de la cité des Trévires, et Julius Sabinus, de celle des Lingons, entrèrent dans le complot. Tutor avait été chargé par Vitellius de garder la rive du Rhin ; Sabinus, outre sa vanité naturelle, s'enivrait de l'orgueil d'une chimérique origine. Selon lui, sa bisaïeule avait plu à Jules César, pendant qu'il faisait la guerre dans les Gaules, et s'était prêtée à son amour. Ces trois chefs sondèrent les esprits dans de secrètes entrevues; et, après avoir lié par une mutuelle complicité ceux qu'ils crurent propres à servir leurs desseins, ils tinrent une assemblée à Cologne dans une maison particu-

lière : car la ville, en son nom public, était fort éloignée d'une telle entreprise. Quelques Ubiens et quelques Tongres assistèrent cependant à la réunion. Mais les Trévires et les Lingons y dominaient. Ils ne purent supporter les longueurs d'une délibération. Ils s'écrient à l'envi « que le peuple romain est possédé de la rage des discordes, ses légions taillées en pièces, l'Italie ravagée; qu'en cet instant même on prend la ville; que chaque armée a sa guerre à soutenir; que si l'on garde les Alpes avec main-forte, les Gaules, assurées de la liberté, n'auront plus qu'à voir quelles limites elles veulent donner à leur puissance. »

LVI. Ce conseil fut accueilli aussitôt que proposé. On ne fut indécis que sur les restes de l'armée vitellienne. La plupart voulaient qu'on tuât ces hommes turbulents, sans foi, souillés du sang de leurs généraux. Les raisons de les épargner prévalurent. On craignit que le désespoir n'irritât leur opiniâtreté : « Pourquoi ne pas les gagner plutôt à la cause commune? Il suffisait de mettre à mort les commandants des légions; la foule des soldats accourrait d'elle-même, poussée par la conscience de ses crimes et l'espoir de l'impunité. » Telle fut cette première délibération; et des émissaires partirent aussitôt pour soulever les Gaules. Quant aux chefs, ils affectèrent la soumission, afin de prendre Vocula plus au dépourvu. Vocula n'en fut pas moins averti du complot; mais il manquait de forces pour le réprimer, n'ayant que des légions incomplètes et dont il n'était pas sûr. Entre des soldats suspects et des ennemis cachés, il crut que le meilleur parti était de dissimuler à son tour, et d'employer les mêmes ruses dont on s'armait contre lui : il descendit à Cologne. Là vint se réfugier, après avoir corrompu ses gardiens, Claudius Labéo, ce Batave arrêté par Civilis et mis à l'écart chez les Frisons. Il promit, si on lui donnait des forces, d'aller chez les Bataves et de ramener à l'alliance des Romains la plus grande partie de ce peuple. Il reçut un petit corps d'infanterie et de cavalerie, et, sans rien oser auprès des Bataves mêmes, il entraîna aux armes quelques-uns des Nerviens et des Bétasiens[1]. Il fit aussi à la dérobée, chez les Canninéfates et les Marsaques[2], des in-

1. Les *Betasii*, limitrophes des *Nervii* et de *Tungri*, occupaient une partie de ce qu'on nomme aujourd'hui le Brabant.

2. Peuple voisin des Canninéfates, dans la partie du pays des Bataves qui est aujourd'hui la Nord-Hollande.

cursions qui ne méritent pas le nom de guerre. Vocula, trompé par les artifices des Gaulois, marche à l'ennemi.

LVII. Il n'était pas loin de Vétéra, lorsque Tutor et Classicus prirent les devants comme pour aller à la découverte, et confirmèrent l'alliance commencée avec les chefs des Germains. Depuis ce moment, ils restèrent séparés des légions et s'entourèrent d'un retranchement particulier. Vocula protestait « que l'empire n'était pas encore assez bouleversé par les guerres civiles pour être en dédain même aux Lingons et aux Trévires ; qu'il lui restait des provinces fidèles, des armées victorieuses, la fortune de Rome et les dieux vengeurs ; qu'ainsi avaient succombé dès le premier combat, jadis Sacrovir et les Éduens [1], naguère Vindex et toutes les Gaules ; que les mêmes dieux et les mêmes destins menaçaient encore les infracteurs des traités. Ah ! que le grand César et le divin Auguste avaient bien mieux connu l'esprit de ces peuples ! c'était Galba qui, en brisant le frein des impôts, les avait enhardis à la révolte. Ils étaient ennemis maintenant, parce que le joug était trop léger ; quand ils seraient nus et dépouillés, l'amitié reviendrait. » Après ces mots, prononcés avec colère, voyant Classicus et Tutor persister dans leur trahison, il retourne sur ses pas et se retire à Novésium. Les Gaulois campèrent dans une plaine à deux milles des nôtres. Là se rendaient à chaque instant des centurions et des soldats dont on achetait la foi, trafic monstrueux et inouï, par lequel une armée romaine s'obligeait à jurer obéissance à l'étranger, et promettait, pour gage d'une si criminelle transaction, la mort ou la captivité de ses généraux. La plupart conseillaient la fuite à Vocula ; il préféra le parti de l'audace, et, après avoir convoqué les soldats, il leur tint ce discours.

LVIII : « Jamais je n'ai parlé devant vous plus inquiet sur votre sort ni plus tranquille sur le mien. Ma perte est résolue, je le sais et je m'en réjouis ; au milieu de tant de maux, j'attends la mort comme la fin de mes souffrances. C'est de vous que j'ai honte et pitié, de vous à qui l'on ne daigne pas même offrir le combat : ce serait une guerre trop loyale et trop franche. Classicus compte sur vos bras pour attaquer le peuple romain ; il montre à votre obéissance l'empire des Gaules et attend vos serments. Ah ! si la fortune et le courage nous ont abandonnés aujourd'hui, le passé n'a-t-il donc plus d'exem-

1. Voy. *Annales*, liv. III, ch. xL et suivants.

ples? Combien de fois des légions romaines ont mieux aimé périr que de reculer d'un pas! combien de fois nos alliés se sont laissé brûler avec leurs femmes et leurs enfants dans leurs villes en ruine, sans autre prix d'un tel sacrifice que la gloire de la fidélité! Au moment où je parle, les légions de Vétéra supportent la disette et les misères d'un siége, et ni terreur ni promesses n'ébranlent leur constance. Ici, nous avons tout, armes, soldats, de solides retranchements, du blé et des provisions qui suffiraient à la plus longue guerre. L'argent! il ne manqua pas, il y a peu de jours, même pour ces largesses dont vous ferez honneur à qui vous voudrez de Vespasien ou de Vitellius, mais que toujours vous avez reçues d'un empereur romain. Victorieux dans tant de guerres, quand Gelduba, quand Vétéra, ont vu si souvent l'ennemi dispersé par vos armes, si un champ de bataille vous fait peur, c'est une honte sans doute; mais vous avez des fortifications, des murailles, mille moyens d'éloigner le péril jusqu'à ce que des armées accourent à votre aide des provinces d'alentour. C'est moi peut-être qui vous déplais? Vous avez d'autres lieutenants, des tribuns; prenez même un centurion, un soldat; mais que du moins ne retentisse pas dans l'univers l'étrange et sinistre nouvelle que vous avez servi de satellites à Civilis et à Classicus pour envahir l'Italie. Hé! si les Germains et les Gaulois vous menaient sous les murs de Rome, vous livreriez donc l'assaut à votre patrie! Mon cœur frémit à l'idée d'un si horrible forfait. Des gardes veilleront à la porte du Trévire Tutor! un Batave donnera le signal du combat! Les bandes des Germains se recruteront dans vos rangs! Et quel sera le succès du crime? Quand des légions romaines seront en bataille devant vous, irez-vous, une seconde fois transfuges, et traîtres à la trahison, promener entre vos nouveaux et vos anciens serments des têtes haïes des dieux? Et toi, Jupiter très-bon et très-grand, à qui, durant huit cent vingt années, nous avons offert tant de triomphes pour hommage; et toi aussi, Quirinus, père et fondateur de Rome, écoutez ma prière respectueuse : si vous n'avez pas eu pour agréable que, sous mon commandement, ce camp restât pur et fermé au déshonneur, ne permettez pas du moins qu'il soit souillé et profané par Tutor et Classicus. Donnez aux soldats romains ou l'innocence, ou un prompt repentir sans autre expiation. »

LIX. Ce discours fut reçu diversement par l'espérance, la crainte, la honte. Vocula s'étant retiré s'occupait de ses der-

niers moments : ses affranchis et ses esclaves l'empêchèrent de prévenir, en se donnant la mort, un horrible assassinat. Classicus se hâta de le faire tuer par Émilius Longinus, déserteur de la première légion, qu'il envoya exprès. Il crut suffisant de mettre aux fers les lieutenants Hérennius et Numisius ; ensuite il prit les marques distinctives d'un général romain et se rendit au camp. Tout endurci qu'il était aux crimes les plus hardis, il ne trouva de paroles que pour prononcer la formule du serment : ceux qui étaient présents jurèrent fidélité à l'empire des Gaules. Il éleva aux premiers grades le meurtrier de Vocula ; les autres furent récompensés en proportion de leurs crimes. Tutor et Classicus se partagèrent les soins de la guerre. Tutor investit Cologne avec une forte troupe, y reçut le même serment et le fit prêter à tout ce qu'il y avait de soldats sur le haut Rhin. A Mayence, il tua les tribuns et chassa le préfet du camp, pour l'avoir refusé. Classicus choisit parmi les transfuges les hommes les plus corrompus, et les envoie à Vétéra offrir le pardon aux assiégés, s'ils veulent suivre le nouvel étendard : « Autrement, plus d'espérance : la faim, le fer, toutes les calamités les menacent à la fois. » A ces arguments les envoyés ajoutèrent leur propre exemple.

LX. Le devoir d'un côté, la famine de l'autre, les tenaient partagés entre l'honneur et l'opprobre. Pendant cette hésitation, les aliments, même les moins faits pour l'homme, manquaient à leurs besoins : tout était dévoré, chevaux, bêtes de somme, et jusqu'aux animaux immondes et dégoûtants, dont la nécessité les avait contraints de se nourrir. Réduits à ronger le bois et la racine des plantes, arrachant l'herbe qui pousse entre les pierres, on vit en eux le comble des misères et le modèle du courage, jusqu'à ce qu'ils ternissent de si beaux titres de gloire par un fin honteuse, en députant vers Civilis pour lui demander la vie. Encore ne voulut-on pas écouter leurs prières qu'ils n'eussent juré obéissance à l'empire des Gaules. Alors Civilis, s'étant réservé le pillage du camp, envoie des gardes pour s'assurer de l'argent, des valets d'armée, des bagages, et d'autres pour escorter les soldats, qui sortirent sans rien emporter. A cinq milles environ, les Germains s'élancent d'une embuscade et tombent à l'improviste sur la colonne. Les plus intrépides furent tués sur la place; beaucoup périrent en fuyant; le reste rebroussa chemin et se réfugia dans le camp. Civilis se plaignit des Germains et les réprimanda de cette criminelle violation de la foi donnée. Son

indignation était-elle feinte, ou ne put-il contenir leur fureur? on ne saurait le décider. Le camp pillé, on y mit le feu, et tous ceux qui avaient survécu au combat furent la proie des flammes.

LXI. Alors Civilis quitta cette longue et rousse chevelure, que, d'après un vœu de ces pays barbares, accompli par le massacre des légions, il laissait croître depuis le moment où il avait pris les armes contre les Romains. On ajoute qu'ayant un fils tout jeune encore, il exposa quelques-uns de nos prisonniers aux flèches et aux javelots que lançait dans ses jeux la main de cet enfant. Au reste, il ne s'engagea, ni lui ni aucun de ses Bataves, par le serment de fidélité aux Gaulois; il se fiait sur les ressources de la Germanie, et, s'il fallait disputer l'empire aux Gaulois, il avait pour lui sa renommée et sa prépondérance. Mummius Lupercus, commandant d'une légion, fut envoyé en présent à Véléda. Cette fille, de la nation des Bructères, jouissait au loin d'une grande autorité, fondée sur une ancienne opinion des Germains, qui attribue le don de prophétie à la plupart des femmes, et, par un progrès naturel à la superstition, arrive à les croire déesses. Véléda vit alors croître son influence, pour avoir prédit les succès des Germains et la ruine des légions. Lupercus fut tué en chemin. Un petit nombre de centurions et de tribuns, nés en Gaule, restèrent comme otages entre les mains de Civilis. Les quartiers des cohortes, de la cavalerie, des légions, furent saccagés et brûlés; on ne conserva que ceux de Mayence et de Vindonissa[1].

LXII. La seizième légion avec ses auxiliaires, qui s'étaient soumis comme elle, reçut l'ordre de passer de Novésium dans la colonie de Trèves, et on lui fixa le jour où elle devait être sortie du camp. Tout cet intervalle fut rempli par des pensées diverses. Les lâches tremblaient en songeant au carnage de Vétéra; les braves se demandaient avec honte et confusion « quelle allait être cette marche, et qui la commanderait. Hélas! tout serait à la merci de ceux qu'ils avaient faits les maîtres de leur vie et de leur mort. » D'autres, sans s'inquiéter du déshonneur, attachaient autour d'eux leur argent et ce qu'ils avaient de plus précieux; quelques-uns apprêtaient leurs armes et se munissaient de fer comme pour une bataille. Pen-

1. Vindonissa, quartier de la 21e légion, était en Helvétie. C'est aujourd'hui Windisch, sur la Reuss, près de sa jonction avec l'Aar.

dant que ces soins les occupaient, arriva l'heure du départ, plus triste que l'attente. Dans l'intérieur du camp, l'humiliation de leur état frappait moins les regards : la plaine et le grand jour en étalèrent toute l'ignominie. Les images des empereurs étaient arrachées; les enseignes déparées contrastaient avec les étendards gaulois resplendissant de toutes parts; la marche silencieuse semblait un long et funèbre convoi. En tête s'avançait Claudius Sanctus, borgne, d'une physionomie affreuse, d'un esprit stupide. L'opprobre s'accrut de moitié, quand une autre légion, désertant le camp de Bonn, se fut mêlée à ce cortége. Au premier bruit que nos légions sont prisonnières, une multitude, qui tremblait naguère au seul nom des Romains, accourt à grands flots des champs et des villages, et jouit insolemment d'un spectacle si nouveau. Les cavaliers picentins[1] ne purent souffrir la joie insultante de cette populace : sans écouter ni les menaces ni les promesses de Sanctus, ils regagnent Mayence. Le hasard ayant offert à leur rencontre Longinus, assassin de Vocula, ils l'accablèrent de traits et préludèrent ainsi à la future expiation de leur faute. Les légions, sans changer de route, allèrent camper sous les murs de Trèves.

LXIII. Civilis et Classicus, dans l'ivresse du succès, délibérèrent s'ils n'abandonneraient pas Cologne en proie à leurs armées. La cruauté de leur âme et l'amour du butin les entraînaient à saccager cette colonie : l'intérêt de la guerre s'y opposait; ils savaient d'ailleurs combien importe la réputation de clémence à qui fonde un empire. La reconnaissance contribua même à fléchir Civilis, dont le fils, surpris à Cologne par les premiers troubles, y avait trouvé une captivité honorable. Mais les nations transrhénanes haïssaient mortellement cette cité, à cause de son opulence et de ses accroissements. Elles ne voyaient de fin à la guerre que quand tous les Germains sans distinction pourraient s'y établir, ou que, par la destruction de la ville, les Ubiens seraient dispersés comme les autres.

LXIV. Les Tenctères, nation séparée de la colonie par le Rhin, envoyèrent des députés au conseil public des Agrippiniens, avec des instructions que le plus violent d'entre eux exposa de cette manière : « Puisque vous êtes revenus à la

1. Les *Picentini* habitaient au sud de la Campanie, sur la mer tyrrhénienne; leur capitale était Salerne.

patrie germanique et au nom de vos pères, nous en rendons grâces à nos dieux communs et au dieu Mars avant tous les autres, et nous vous félicitons de ce qu'enfin vous serez libres au milieu d'hommes libres. Jusqu'à ce jour, les Romains nous fermaient les fleuves, la terre, je dirai presque le ciel même, afin d'empêcher nos communications et nos entretiens ; ou (ce qui est un outrage plus sensible à des hommes nés pour les armes) ce n'était que désarmés, presque nus, sous l'œil d'un surveillant et à prix d'or, qu'il nous était permis de nous réunir. Mais, pour que notre amitié et notre alliance soient durables à jamais, nous exigeons que vous abattiez ces murailles, boulevard de la servitude ; l'animal même le plus féroce, longtemps enfermé, oublie son courage. Massacrez tout ce qu'il y a de Romains sur votre territoire : la liberté et des maîtres ne s'allient pas facilement ensemble. Eux tués, que leurs biens soient mis en commun, afin que personne n'en puisse recéler aucune partie, ni séparer sa cause de la cause publique. Qu'il soit permis et à nous et à vous d'habiter, comme faisaient nos ancêtres, sur l'une ou l'autre rive : si la nature a donné la lumière et le jour à tous les hommes, elle a ouvert aux braves toutes les terres. Reprenez les usages et les mœurs de vos aïeux ; rompez avec ces plaisirs qui secondent plus puissamment que les armes la domination romaine. Alors, peuple épuré et régénéré, oubliant les jours de l'esclavage, vous n'aurez autour de vous que des égaux, peut-être des sujets. »

LXV. La crainte de l'avenir ne permettait pas aux Agrippiniens d'accepter ces conditions, ni leur fortune présente de les repousser ouvertement. Après avoir pris le temps de se consulter, ils répondirent ainsi : « La première occasion d'affranchissement qui s'est présentée, nous l'avons saisie avec plus d'ardeur que de prudence, afin de nous réunir à vous et aux autres Germains nos frères. Quant aux murailles de la ville, au moment où se rassemblent tant d'armées romaines, il serait plus sûr pour nous de les renforcer que de les abattre. Si quelques étrangers, venus de l'Italie ou des provinces, se trouvaient sur notre territoire, la guerre les a dévorés, ou ils se sont réfugiés chacun chez eux. Il en est d'autres, anciennement établis et mêlés avec nous par des mariages : pour ceux-là et ceux qui en sont nés, c'est ici leur patrie ; et nous vous croyons trop justes pour exiger que nous égorgions nos pères, nos frères, nos enfants. Nous supprimons les taxes et les charges qui pèsent sur le commerce. La circulation sera libre ;

mais on passera de jour et sans armes, jusqu'à ce que ces droits nouveaux et inusités aient acquis la sanction du temps et de l'habitude. Nous aurons pour arbitres Civilis et Véléda, devant lesquels nos conventions seront ratifiées. » Les Tenctères ainsi adoucis, des députés furent envoyés avec des présents à Civilis et à Véléda, et terminèrent tout selon le désir des Agrippiniens. Toutefois il ne leur fut pas donné de parler à Véléda, ni d'être admis devant elle. Elle se dérobait aux regards, afin d'inspirer plus de respect. Une tour élevée lui servait de retraite : un de ses parents, choisi à ce dessein, portait, comme un messager de l'oracle, les consultations et les réponses.

LXVI. Civilis accru de l'alliance des Agrippiniens, entreprit de gagner les cités voisines, ou de faire la guerre à celles qui résisteraient. Il avait conquis les Suniques[1] et formé leur jeunesse en cohortes, quand ses progrès furent arrêtés par Claudius Labéo, qui, avec une troupe de Bétasiens, de Tongres et de Nerviens, ramassée à la hâte, lui fit tête au pont de la Meuse[2]. Labéo comptait sur cette position, dont il s'était emparé d'avance, et l'on combattit dans les défilés avec un succès douteux, jusqu'au moment où les Germains, passant à la nage, tombèrent sur ses derrières. En même temps Civilis, par un mouvement audacieux ou convenu, court aux Tongres, et, d'une voix forte : « Nous n'avons pas pris les armes, s'écrie-t-il, pour que les Bataves et les Trévires commandent aux nations; loin de nous cet orgueil. Recevez notre alliance; je passe avec vous, général ou soldat, comme vous l'ordonnerez. » La foule ébranlée remettait le glaive dans le fourreau : Campanus et Juvénalis, deux des principaux du pays, livrèrent toute la nation. Labéo s'enfuit avant d'être enveloppé. Civilis, ayant aussi reçu la soumission des Bétasiens et des Nerviens, les joignit à son armée. Ainsi croissait chaque jour, par la terreur ou la sympathie des peuples, la puissance de ce chef.

LXVII. Cependant Julius Sabinus, après avoir détruit tous les monuments de l'alliance des Lingons avec Rome[3], se fait saluer César et entraîne contre les Séquanes[4], nation limi-

1. Entre la Meuse et Cologne.

2. On pense que ce lieu est Maestricht (*Mosæ-trajectum*).

3. Ces monuments étaient les tables publiques ou les colonnes sur lesquelles se gravaient les traités.

4. Les Séquanes habitaient le pays qui a été appelé depuis la Franche-Comté. Ils s'étendaient même davantage du côté de la Saône et du Rhin.

trophe et fidèle à notre empire, une multitude nombreuse et indisciplinée de ses compatriotes. Les Séquanes ne refusèrent pas le combat, et la victoire se déclara pour la bonne cause : les Lingons furent défaits. Sabinus, si prompt à engager une lutte téméraire, ne le fut pas moins à s'enfuir de la mêlée. Pour répandre le bruit de sa mort, il mit le feu à la maison où il s'était réfugié; on crut qu'il y avait volontairement terminé ses jours. Toutefois, il vécut encore neuf ans; je dirai plus tard par quels moyens, dans quel asile, et je rendrai le compte que je dois de la constance de ses amis et de l'héroïque dévouement d'Epponine sa femme. La victoire des Séquanes arrêta le torrent de la guerre; les cités revinrent peu à peu à elles-mêmes et se rappelèrent la foi et les traités. Ce retour commença par les Rémois, qui publièrent dans toutes les Gaules l'invitation d'envoyer des députés pour délibérer en commun sur ce qu'il fallait préférer de l'indépendance ou de la paix.

LXVIII. A Rome, cependant, on ne voyait des événements que le côté sinistre, et Mucien tremblait que les plus habiles généraux (car déjà il avait choisi Annius Gallus et Pétilius Cérialis) ne soutinssent mal le fardeau de cette guerre. D'un autre côté, il ne pouvait laisser Rome sans chef, et les passions indomptées de Domitien lui faisaient peur. J'ai déjà parlé de sa défiance contre Antoine et Varus. Varus, à la tête des prétoriens, tenait dans sa main la force et les armes. Mucien lui ôta ce poste, et, pour ne pas le renvoyer sans dédommagement, il le fit préfet des vivres. Afin de gagner l'esprit de Domitien, qui n'était pas sans inclination pour Varus, il donna le commandement du prétoire à un homme très-aimé du jeune César, et qui tenait par alliance à la maison de Vespasien, Arrétinus Clémens. « Son père avait, disait-il, rempli cette charge avec honneur sous l'empereur Caïus, et les soldats retrouveraient avec plaisir un nom qu'ils connaissaient; Clémens d'ailleurs, quoique de l'ordre sénatorial, suffisait à ce surcroît de devoirs. » On prit pour l'expédition ce que Rome avait de plus illustre, sans compter les choix obtenus par la brigue. Domitien aussi et Mucien se disposaient au départ, animés d'un esprit bien différent : l'un impétueux de jeunesse et d'espérance, l'autre opposant à l'ardeur du premier délai sur délai, de peur que, s'il s'emparait une fois de l'armée, la témérité de l'âge et les mauvais conseils ne l'entraînassent dans une route également funeste à la paix et à la guerre. Des légions victorieuses la sixième et la huitième, des vitelliennes

la vingt et unième, et parmi les nouveaux corps la seconde, furent conduites les unes par les Alpes Cottiennes[1] et Pennines[2], les autres par les Alpes Graïennes[3]. On fit venir de Bretagne la quatorzième légion, et d'Espagne la sixième et la dixième. En apprenant la marche de cette armée, les cités gauloises, qui déjà inclinaient à la paix, s'assemblèrent chez les Rémois. Une députation des Trévires les y attendait, ayant à sa tête l'homme le plus ardent à souffler le feu de la guerre, Tullius Valentinus. Dans un discours étudié, où il accumula tous les reproches qu'on a coutume d'adresser aux grandes puissances, Valentinus se répandit contre le peuple romain en injures et en invectives, orateur de trouble et d'anarchie, auquel une éloquence forcenée attirait de nombreux partisans.

LXIX. Julius Auspex, un des principaux Rémois, fit valoir la force des Romains et les avantages de la paix. « Si des lâches, disait-il, peuvent aussi commencer les guerres, c'est aux périls des braves qu'elles se poursuivent; et déjà les légions sont sur nos têtes. » Il parvint ainsi à retenir les gens sages par le frein de l'honneur et du devoir, les plus jeunes par le danger et la crainte. On loua le courage de Valentinus; on suivit le conseil d'Auspex. Il est certain qu'une chose nuisit aux Trévires et aux Lingons dans l'esprit des Gaulois : ce fut d'avoir suivi contre Vindex les drapeaux de Virginius. Beaucoup furent aussi détournés par des rivalités de provinces. « Qui aurait en effet la direction de la guerre? de qui recevrait-on les ordres et les auspices? quel serait, en cas de succès, le siége du nouvel empire? » Ainsi la discorde n'attendait pas la victoire. Ceux-ci mettaient en avant des traités, ceux-là leurs richesses et leurs forces, d'autres l'ancienneté de leur origine; c'étaient des querelles sans fin. Déjà fatigués de l'avenir, ils s'en tinrent au présent. Des lettres furent écrites au nom des Gaules pour inviter les Trévires à déposer les armes; « leur faute était pardonnable et les intercesseurs tout prêts, s'ils voulaient se repentir. » Valentinus resta ferme et empêcha sa patrie de rien entendre; moins actif toutefois à préparer la guerre qu'assidu à haranguer le peuple.

LXX. Aussi ni les Trévires, ni les Lingons, ni les autres cités rebelles, ne firent des efforts proportionnés à la grandeur de

1. Le Grand Saint-Bernard. — 2. Le mont Genèvre et le mont Cenis. — 3. Le Petit Saint-Bernard.

l'entreprise et du péril. Les chefs même ne concertaient pas leurs desseins. Civilis s'égarait dans les routes perdues de la Belgique, en s'obstinant à prendre ou à chasser Labéo. Classicus, consumant dans d'inutiles loisirs un temps précieux, semblait un maître déjà reconnu qui jouit de son empire. Tutor même ne se hâta pas d'occuper le haut Rhin et de fermer les gorges des Alpes. Dans l'intervalle, la vingt et unième légion pénétra par Vindonisse, et Sextilius Félix accourut à travers la Rhétie avec les cohortes auxiliaires. A ces troupes se joignit un corps de singulaires[1], appelé à Rome par Vitellius, et qui avait ensuite pris parti pour Vespasien. Ces cavaliers avaient pour chef Julius Briganticus, fils d'une sœur de Civilis, haï de son oncle, et lui rendant une haine toujours plus vive entre ceux que la nature a unis de plus près. Tutor, après avoir ajouté aux bandes tréviroises des recrues de Vangions[2], de Caracates[3] et de Triboques[4], les renforça de vieux légionnaires tant à pied qu'à cheval, qu'il corrompit par l'espérance ou força par la crainte. Ceux-ci massacrèrent d'abord une cohorte qu'avait détachée en avant Sextilius Félix; bientôt, en voyant approcher des généraux et une armée romaine, ils retournèrent, par une désertion honorable, au poste du devoir, et furent suivis des Triboques, des Vangions et des Caracates. Tutor, accompagné des Trévires, évita Mayence et se rendit à Bingium[5]. Il comptait sur cette position parce qu'il avait rompu le pont de la Nave[6] : il fut trahi par un gué que découvrirent les cohortes de Sextilius, assailli par elles, et battu. Cette défaite consterna les Trévires : la multitude, quittant les armes, se dispersa dans la campagne; quelques grands, afin de paraître avoir les premiers renoncé à la guerre, se réfugièrent dans les cités qui n'avaient pas abjuré l'alliance des Romains[7]. Les deux légions, transportées, comme nous l'avons dit, de Novésium et de Bonn à Trèves, prêtèrent d'elles-mêmes serment à Vespasien. Ces événements s'étaient passés en l'absence de Valentinus. Comme il arrivait furieux et prêt à tout bouleverser de nouveau, les légions se retirèrent chez les

1. Hygin, dans son livre de la Castramétation, intitulé *Gromaticus*, nous apprend que les singulaires étaient un corps de cavalerie dont le service se rapprochait de celui des prétoriens, et qui campait à leur gauche.

2. Worms. — 3. Mayence. — 4. Strasbourg et ses environs. — 5. Bingen.

6. Aujourd'hui la Nahe.

7. Par exemple, les Rémois, les Médiomatriques, les Séquanes.

Médiomatriques, nation fidèle. Valentinus et Tutor ramènent les Trévires aux armes, et, afin de les enchaîner plus étroitement au crime en leur ôtant tout espoir de pardon, ils tuent les lieutenants Hérennius et Numisius.

LXXI. Voilà où en était la guerre, quand Pétilius Cérialis arriva à Mayence. Dès ce moment les espérances se relevèrent. Ce général, avide de combattre, et mieux fait pour braver un ennemi que pour se tenir en garde contre lui, enflammait les soldats par l'audace de ses discours, et n'attendait que l'occasion d'en venir aux mains, bien décidé à ne pas perdre un instant. Il renvoya chez eux les hommes levés dans les Gaules, et fit annoncer aux cités que les légions suffisaient à l'empire, que les alliés pouvaient retourner aux travaux de la paix, et regarder comme finie une guerre dont les Romains prenaient sur eux le fardeau. Cet acte augmenta la soumission des Gaulois. Satisfaits de voir leur jeunesse rendue à ses foyers, ils supportèrent mieux les impôts : dédaignés, ils en étaient plus officieux. Civilis et Classicus, en apprenant la fuite de Tutor, la défaite des Trévires et les succès de l'ennemi, rassemblèrent précipitamment leurs troupes éparses, et, dans leur effroi, ils dépêchèrent courrier sur courrier à Valentinus, pour l'avertir de ne pas risquer d'affaire décisive. Cérialis ne s'en hâta que plus : il envoie des officiers chez les Médiomatriques, avec ordre de diriger les légions contre l'ennemi par le chemin le plus court; il réunit ce qu'il avait de soldats à Mayence et ce que lui-même en avait amené, et en trois marches il arrive à Rigodulum[1]. Valentinus occupait avec un corps nombreux de Trévires ce poste, que fermaient des montagnes et la rivière de Moselle, et qu'il avait encore fortifié par des fossés et des amas de pierres. Ces remparts n'effrayèrent point le général romain ; il ordonne à l'infanterie de s'ouvrir passage, et à la cavalerie de s'élever en bataille sur la hauteur; plein de mépris pour des bandes ramassées au hasard, et qui ne devaient pas être si fortes de leur position que les siens ne le fussent encore plus de leur courage. On eut quelque peine à monter, tant qu'on marcha sous les traits de l'ennemi ; dès qu'on se fut joint, les rebelles roulèrent abattus et précipités. Une partie des cavaliers, qui avait tourné la montagne par des pentes plus douces, fit prisonniers les principaux Belges et avec eux leur chef Valentinus.

1. A deux lieues de Trèves environ.

LXXII. Cérialis entra le lendemain dans Trèves. Les soldats brûlaient de détruire cette colonie : « C'était, disaient-ils, la patrie de Classicus, celle de Tutor ; c'etait le crime de ce peuple si nos légions avaient été investies et massacrées. Qu'avait donc fait de pareil Crémone, effacée du milieu de l'Italie pour avoir une seule nuit retardé les vainqueurs ? et on laisserait debout, sur les confins de la Germanie, une ville qui faisait trophée des dépouilles de nos armées, du meurtre de nos généraux ! Que le butin fût versé dans le fisc ; ce serait assez pour eux d'allumer les flammes, d'entasser les ruines dans une colonie rebelle; ainsi serait payé le saccagement d'un si grand nombre de camps. » Cérialis, craignant que la renommée ne lui fît le reproche d'avoir éveillé chez les soldats le goût de la licence et de la cruauté, contint leur fureur. Ils obéirent, revenus, par la cessation de la guerre civile, à une modération qu'ils portaient dans la guerre étrangère. Bientôt le déplorable aspect des légions arrivant de chez les Médiomatriques vint saisir les esprits. Une contenance morne, des yeux attachés à la terre, annonçaient des consciences humiliées par le crime. En se réunissant, les deux armées ne donnèrent ni ne rendirent le salut. Les consolations, les encouragements, restaient sans réponse. Les nouveaux venus se cachaient dans leurs tentes, évitaient la lumière ; et c'était moins le péril et la crainte que la honte et l'opprobre qui causaient leur stupeur. Les victorieux même étaient si atterrés qu'ils n'osaient élever la voix ni hasarder de prières : c'était par les larmes et le silence qu'ils demandaient grâce pour leurs compagnons. Enfin Cérialis calma les esprits, en rejetant sur la fatalité tout ce qu'avait produit de maux la discorde des soldats et des chefs ou la perfidie des rebelles. Il les engage à considérer cette journée comme la première de leurs campagnes et de leur serment, assurant que ni l'empereur ni lui ne se souvenaient des fautes passées. Alors ils furent reçus dans le même camp, et défense fut faite dans les chambrées, à tout soldat qui aurait une querelle ou une contestation, de reprocher à un camarade sa rébellion ni sa défaite.

LXXIII. Cérialis, ayant ensuite convoqué les Trévires et les Lingons, leur parla ainsi : « L'éloquence n'est pas mon art, et j'ai prouvé par l'épée la force du peuple romain. Mais puisque les paroles vous touchent plus que les faits, et que vous jugez les biens et les maux non d'après leur nature, mais sur les discours des séditieux, j'ai voulu vous exposer quelques

vérités qui, au point où en est la guerre, vous seront plus utiles à entendre qu'il n'est utile pour nous de les dire. Quand les chefs et les généraux des armées romaines entrèrent sur vos terres et sur celles des autres Gaulois, ce fut sans aucun intérêt, mais à la prière de vos ancêtres, que fatiguaient de mortelles discordes, et à qui les Germains, appelés comme auxiliaires, avaient imposé, sans distinctions d'alliés ou d'ennemis, une égale servitude. Le monde sait quels combats il nous fallut soutenir contre les Cimbres et les Teutons, combien de travaux coûtèrent à nos armées les gerres germaniques, et comment elles se terminèrent. Et si nous gardons les barrières du Rhin, ce n'est pas sans doute pour protéger l'Italie; c'est pour empêcher qu'un nouvel Arioviste ne vienne régner sur les Gaules. Croyez-vous donc être plus chers à Civilis, aux Bataves et aux nations d'outre-Rhin, que vos pères et vos aïeux ne le furent à leurs devanciers? Les mêmes causes attirèrent toujours les Germains dans les Gaules : la soif des voluptés et de l'or, le désir de changer de séjour et de quitter leurs marais et leurs solitudes pour posséder à leur tour ces fertiles campagnes et vous-mêmes avec elles. Du reste, l'indépendance et d'autres beaux noms leur servent de prétexte, et jamais ambitieux ne voulut l'esclavage pour autrui, la domination pour soi, qu'il ne prît ces mêmes mots pour devise.

LXXIV. « Il y eut en Gaule des rois et des guerres, jusqu'au moment où vous reçûtes nos lois. Tant de fois provoqués par vous, nous n'avons imposé sur vous, à titre de vainqueurs, que les charges nécessaires au maintien de la paix. Sans armées, en effet, pas de repos pour les nations, et sans solde pas d'armées, sans tributs pas de solde. Le reste est en communauté : c'est vous qui souvent commandez nos légions; c'est vous qui gouvernez ces provinces ou les autres; entre nous rien de séparé, rien d'exclusif. Je dis plus : la vertu des bons princes vous profite comme à nous, tout éloignés que vous êtes; le bras des mauvais ne frappe qu'autour d'eux. On supporte la stérilité, les pluies excessives, les autres fléaux naturels; supportez de même le luxe et l'avarice des puissances. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes; mais ces vices, le règne n'en est pas continuel; de meilleurs temps arrivent et consolent. Eh! quand Tutor et Classicus seront vos maîtres, espérez-vous donc plus de modération dans le pouvoir? ou faudra-t-il moins de tributs alors qu'aujourd'hui,

pour entretenir des armées contre les Bretons et les Germains? car les Romains chassés (veuillent les dieux empêcher ce malheur), que verrait-on sur la terre, si ce n'est une guerre universelle? Huit cents ans de fortune et de conduite ont élevé ce vaste édifice : qui l'ébranlerait serait écrasé de sa chute. Mais c'est pour vous que le péril est le plus grand, vous qui possédez de l'or et des richesses, principale source des guerres. Aimez donc la paix; entourez de vos respects une ville dont, vainqueurs et vaincus, nous sommes également citoyens. Instruits par l'une et l'autre fortune, ne préférez pas une opiniâtreté qui vous perdrait à une obéissance qui vous sauve. » Ils craignaient des rigueurs; ce discours leur rendit le calme et la confiance.

LXXV. Trèves était occupée par l'armée victorieuse, lorsque Civilis et Classicus envoyèrent à Cérialis des lettres dont le sens était « que Vespasien, malgré le soin avec lequel on en cachait la nouvelle, avait cessé de vivre; que Rome et l'Italie étaient dévorées par la guerre intestine; que Mucien et Domitien n'étaient que de vains noms, sans force véritable; que, si Cérialis voulait pour lui l'empire des Gaules, eux-mêmes se renfermeraient dans les limites de leurs cités; que, s'il préférait le combat, ce parti ne leur convenait pas moins. » Cérialis, sans répondre à Civilis et à Classicus, envoie à Domitien les lettres et le messager. Les ennemis, dont les troupes étaient divisées, arrivèrent de toutes parts. Plusieurs blâmaient Cérialis d'avoir souffert leur jonction quand il pouvait couper chaque corps séparément. L'armée romaine entoura son camp de fossés et de palissades, précaution qu'on avait négligé de prendre en s'y établissant. Chez les Germains, des opinions diverses partageaient les esprits.

LXXVI. Civilis voulait qu'on attendît les nations transrhénanes, « dont la seule vue, jetant l'effroi parmi les Romains, aiderait à les écraser. Les Gaulois étaient-ils autre chose que la proie de qui serait vainqueur? et encore, ce qu'il y avait de plus fort dans le pays, les Belges, il avait pour lui ou leurs bras ou leurs vœux. » Tutor soutenait « que tout délai servait les Romains, dont les armées se rassemblaient de toutes parts. Une légion de Bretagne avait repassé la mer; on en faisait venir d'Espagne; il en arrivait d'Italie : et ce n'étaient pas des soldats d'un jour, mais de vieux guerriers dont les preuves étaient faites. Quant à ces Germains en qui l'on espérait, nul moyen de leur donner des ordres, de régler leurs démarches;

ils ne dépendaient que de leur caprice. L'or et les présents, seuls capables de les gagner, c'étaient les Romains qui en avaient le plus à offrir, et personne n'était si pressé de courir aux armes, qu'il ne préférât, à égalité de salaire, le repos au danger. Si on attaquait sur-le-champ, Cérialis n'avait pour légions que ces restes de l'armée de Germanie, qui s'étaient voués par serment à l'empire des Gaules. L'avantage même qu'ils venaient de remporter, contre leur attente, sur la poignée d'hommes sans discipline conduite par Valentinus, nourrirait la témérité du chef et des soldats. Ils se hasarderaient de nouveau et tomberaient dans les mains, non d'un jeune apprenti, plus occupé de mots et de harangues que d'armes et de fer, mais dans celles de Civilis et de Classicus, à l'aspect desquels la peur rentrerait dans leurs âmes avec l'image de la fuite, de la faim et d'une captivité où leur vie fut tant de fois à la merci du vainqueur. Et certes les Trévires et les Lingons n'étaient pas retenus par des liens d'affection; ils reprendraient les armes dès que la crainte serait dissipée. » Classicus termina la discussion en se déclarant pour l'avis de Tutor; et aussitôt on se mit à l'œuvre.

LXXVII. Les Ubiens et les Lingons furent placés au centre; les cohortes bataves à l'aile droite; à la gauche les Bructères et les Tenctères. Ils s'avancèrent les uns par les montagnes, les autres par la plaine, entre la route et la Moselle, et attaquèrent si à l'improviste, que ce fut dans sa chambre et dans son lit que Cérialis, qui avait passé la nuit hors du camp, apprit tout à la fois le combat et la défaite des siens. Il repoussa cette nouvelle comme une invention de la peur, jusqu'à ce que le désastre fût tout entier sous ses yeux. Le camp des légions était forcé, la cavalerie en déroute, l'ennemi établi sur le milieu du pont qui joint les deux rives de la Moselle et les deux parties de la ville. Cérialis, intrépide dans les moments critiques, arrête de sa main les fuyards, se précipite le corps découvert au milieu des traits, et heureusement téméraire, secondé par les plus braves qui se hâtent d'accourir, il reprend le pont et le donne à garder à une troupe d'élite. Ensuite il retourne au camp et voit les manipules des légions prises à Novésium et à Bonn épars et débandés, les étendards suivis à peine de quelques soldats, et les aigles presque enveloppées. Enflammé de colère : « Ce n'est pas Hordéonius, s'écrie-t-il, ni Vocula que vous abandonnez. Il n'y a pas ici de trahison; si j'ai besoin d'excuse, c'est pour avoir cru légère-

ment que vous aviez oublié l'alliance des Gaules, et que la mémoire du serment romain vous était revenue. Je serai ajouté aux Hérennius et aux Numisius, afin que tous vos chefs aient péri par les mains de leurs soldats ou par celles des ennemis. Allez annoncer à Vespasien, ou (ce qui sera plus tôt fait) à Civilis et à Classicus, que vous avez abandonné votre général sur le champ de bataille. Il viendra des légions qui ne me laisseront pas sans vengeance, ni vous sans punition. »

LXXVIII. Ces reproches étaient fondés, et les tribuns et les préfets les appuyaient de toute leur force. On se rallie par cohortes et par manipules : il était impossible de s'étendre davantage, l'ennemi débordant de toutes parts, et les bagages et les tentes gênant les mouvements; car on se battait dans l'enceinte du camp. Tutor, Classicus et Civilis, chacun de leur côté, animaient le combat, parlant aux Gaulois de liberté, aux Bataves de gloire, aux Germains de butin. Tout réussit à l'ennemi, jusqu'au moment où la vingt et unième légion, s'étant reformée sur un espace plus étendu que les autres, soutint son attaque et finit par la repousser. Ce ne fut pas sans un coup du ciel que, par un soudain changement des esprits, les vainqueurs prirent la fuite. Ils dirent que l'effroi les avait saisis à la vue des cohortes qui, rompues au premier choc, s'étaient ralliées sur le haut des collines et leur avaient semblé un renfort de troupes fraîches. Le fait est que leur succès fut arrêté par la folie qu'ils eurent d'oublier l'ennemi pour se disputer les dépouilles. Si l'imprévoyance de Cérialis avait presque ruiné les affaires, sa vigueur les rétablit. Il suivit sa fortune, et dès le même jour il prit et saccagea le camp des rebelles.

LXXIX. Le soldat n'eut pas un long repos : les Agrippiniens demandaient du secours et offraient de livrer la femme et la sœur de Civilis, avec la fille de Classicus, laissées chez eux comme gages d'une foi mutuelle. En attendant, ils avaient massacré les Germains dispersés dans leurs maisons. C'était une raison de craindre l'avenir, et d'invoquer une juste protection avant que l'ennemi, rétabli de ses pertes, eût repris de l'espoir ou songeât à la vengeance. Déjà même Civilis se dirigeait de ce côté; et il n'était pas sans force, la plus ardente de ses cohortes, intacte jusqu'alors et composée de Cauques et de Frisons, occupant Tolbiac [1], sur les confins de la colonie. Mais

1. Tolbiac, sur la route de Trèves à Cologne. Ce lieu, devenu célèbre

une triste nouvelle changea sa marche : il apprit que la cohorte venait d'être détruite par la perfidie des Agrippiniens. Ceux-ci donnèrent un grand repas aux Germains, et, quand le vin et la bonne chère les eurent plongés dans le sommeil, ils fermèrent les portes, mirent le feu à l'édifice et les brûlèrent. En même temps Cérialis était accouru à marches forcées. Une autre inquiétude obsédait encore Civilis : il craignait que la quatorzième légion, secondée de la flotte de Bretagne, ne ravageât les côtes maritimes des Bataves. Mais la légion prit le chemin de terre, et son lieutenant Fabius Priscus la conduisit chez les Nerviens et les Tongres, qu'il reçut en grâce. Pour la flotte, les Canninéfates l'attaquèrent elle-même, et la plus grande partie des vaisseaux fut coulée ou prise. Une multitude de Nerviens s'était levée spontanément pour les Romains : les mêmes Canninéfates la mirent en déroute. Civilis, de son côté, remporta un avantage sur les cavaliers que Cérialis avait envoyés en avant à Novésium ; pertes légères mais répétées, qui gâtaient la renommée de la dernière victoire.

LXXX. Pendant ces mêmes jours, Mucien ordonna la mort du fils de Vitellius, sous prétexte que la discorde ne cesserait jamais, s'il n'étouffait toute semence de guerre. Il ne souffrit pas qu'Antonius Primus fût choisi par Domitien pour le suivre à l'armée : il redoutait la faveur déclarée des soldats, et l'orgueil d'un homme incapable de souffrir d'égaux, encore moins de supérieurs. Antoine se rendit auprès de Vespasien, où, sans trouver un accueil selon son espérance, il n'essuya non plus aucun signe de disgrâce. L'empereur avait l'esprit combattu d'un côté par les services de ce chef, qui évidemment avait seul conduit et achevé la guerre, de l'autre par les lettres de Mucien. Mille voix d'ailleurs dénonçaient Antonius comme un homme persécuteur et hautain, sans oublier les torts de sa vie passée. Lui-même provoquait les haines par son arrogance et par la vanité importune avec laquelle il rappelait ses mérites. Le reste, selon lui, était un troupeau de lâches; Cécina, un prisonnier qui n'avait su que se rendre. Ainsi tombèrent peu à peu la considération et le crédit d'Antoine, quoiqu'il conservât toujours les dehors de la faveur.

LXXXI. Pendant les mois que Vespasien passa dans Alexandrie, pour attendre le retour périodique des vents d'été et la

par la victoire de Clovis sur les *Alemanni*, est aujourd'hui Zulpich, ou par contraction Zulch.

saison où la mer devient sûre, plusieurs prodiges arrivèrent, par où se manifesta la faveur du ciel et l'intérêt que les dieux semblaient prendre à ce prince. Un Alexandrin, homme du peuple, connu pour avoir perdu la vue, se jette à ses genoux et implore en gémissant un remède à son mal. Il se disait envoyé par une révélation de Sérapis, la principale divinité de cette nation superstitieuse, et il conjurait l'empereur de daigner lui humecter les joues et les yeux avec la salive de sa bouche. Un autre, perclus de la main, demandait, sur la foi du même dieu, que cette main fût foulée par le pied de César. Vespasien les repoussa d'abord avec moquerie. Comme ils insistaient, le prince hésita : tantôt il craignait le reproche d'une crédule présomption, tantôt l'ardeur de leurs prières et les flatteries des courtisans lui donnaient de la confiance. Enfin il ordonne aux médecins d'examiner si le mal qui prive l'un de ses yeux, l'autre de son bras, peut être vaincu par des moyens humains. Les médecins, après des raisonnements divers, répondirent « que la force visuelle n'était pas détruite dans l'aveugle, et qu'elle reviendrait si on écartait l'obstacle; que la main de l'autre, jetée hors de sa position naturelle, y pouvait être rétablie par une salutaire pression; que peut-être c'était la volonté des dieux, et qu'ils avaient choisi le prince pour instrument de leurs œuvres; qu'après tout, si le remède opérait, la gloire en serait à César; s'il était vain, le ridicule tomberait sur ces misérables. » Vespasien, plein de l'idée que tout est possible à sa fortune, et ne voyant plus rien d'incroyable, prend un air satisfait, et, au milieu d'une foule attentive et curieuse, il exécute ce qui est prescrit. A l'instant la main paralysée est rendue à ses fonctions, et le jour brille aux yeux de l'aveugle. Ces deux prodiges, des témoins oculaires les racontent encore aujourd'hui que le mensonge est sans intérêt.

LXXXII. Ils redoublèrent dans Vespasien le désir de visiter le séjour sacré du dieu, pour le consulter au sujet de l'empire. Il ordonne que le temple soit fermé à tout le monde : entré lui-même et tout entier à ce qu'allait prononcer l'oracle, il aperçoit derrière lui un des principaux Égyptiens nommé Basilide, qu'il savait être retenu malade à plusieurs journées d'Alexandrie. Il s'informe aux prêtres si Basilide est venu ce jour-là dans le temple; il s'informe aux passants si on l'a vu dans la ville; enfin il envoie des hommes à cheval, et il s'assure que dans ce moment-là même il était à quatre-vingts milles

de distance. Alors il ne douta plus que la vision ne fût surnaturelle, et le nom de Basilide[1] lui tint lieu d'oracle.

LXXXIII. L'origine du dieu n'a pas encore été racontée par nos auteurs. Voici ce qu'en rapportent les prêtres d'Égypte. Pendant que Ptolémée, le premier des rois macédoniens qui affermit la puissance égyptienne, donnait à la nouvelle ville d'Alexandrie des murailles, des temples et un culte, il vit en songe un jeune homme d'une beauté merveilleuse et d'une taille plus qu'humaine, qui l'avertit d'envoyer dans le Pont les plus sûrs de ses amis y chercher sa statue : « Elle apporterait le bonheur à ses États, et grande et glorieuse serait la demeure qui recevrait cette image. » En même temps le jeune homme s'éleva vers le ciel dans un tourbillon de flammes. Ptolémée, frappé de ce présage miraculeux, s'adresse aux prêtres égyptiens en possession d'interpréter ces prodiges, et leur expose sa vision nocturne. Comme ceux-ci connaissent peu le Pont et les pays étrangers, le roi fait venir Timothée, Athénien, de la famille des Eumolpides, qu'il avait appelé d'Éleusis pour présider aux cérémonies sacrées, et lui demande quel est ce culte, quel peut être ce dieu. Timothée chercha des voyageurs qui eussent visité le Pont, et apprit d'eux qu'il y avait en ce royaume une ville nommée Sinope, et non loin de cette ville un temple dès longtemps célèbre dans le pays, et consacré à Jupiter Pluton; car à côté de l'image du dieu était aussi une figure de femme, que la plupart appelaient Proserpine. Ptolémée était, comme tous les rois, prompt à s'alarmer, et, une fois la sécurité revenue, plus ardent au plaisir que zélé pour la religion. Il oublia peu à peu l'oracle et tourna son esprit vers d'autres soins, jusqu'à ce que cette même apparition, plus terrible cette fois et plus pressante, vînt lui dénoncer sa perte et celle de son royaume, si les ordres donnés n'étaient accomplis. Alors il envoya au roi Scydrothémis, qui régnait dans ce temps à Sinope, des ambassadeurs avec des présents, et leur prescrivit, avant qu'ils s'embarquassent, de consulter Apollon Pythien. Ils eurent une mer favorable, et la réponse du dieu ne fut pas équivoque : il leur dit « d'aller, de rapporter la statue de son père, et de laisser celle de sa sœur. »

LXXXIV. Arrivés à Sinope, ils portent devant le roi Scydrothémis les présents, les prières et les instructions de leur maître. Le roi, combattu tantôt par la crainte du dieu, tantôt

1. *Basilides* vient du grec βασιλεύς, roi.

par la résistance et les menaces du peuple, ne laissait pas d'être tenté souvent par les dons et par les promesses des ambassadeurs. Trois ans se passèrent, pendant lesquels Ptolémée n'épargna ni empressements ni instances. Il augmentait sucessivement la dignité des ambassadeurs, le nombre des vaisseaux, la quantité de l'or. Enfin une figure menaçante apparut à Scydrothémis et lui ordonna de ne pas s'opposer plus longtemps aux décrets du dieu. Comme il tardait encore, des fléaux, des maladies, des signes chaque jour plus manifestes de la colère céleste, le mirent à de rudes épreuves. Il convoque une assemblée, expose les ordres du dieu, sa vision, celles de Ptolémée, et les maux qui désolent le pays. Le peuple méconnaît la volonté du roi, envie le sort de l'Égypte, craint pour lui-même, et assiége les avenues du temple. C'est ce qui autorisa l'opinion que la statue était allée d'elle-même se placer sur un des navires qui bordaient le rivage. Par une autre merveille, le troisième jour vit, malgré l'immensité du trajet, la flotte rendue au port d'Alexandrie. Un temple proportionné à la grandeur de la ville fut bâti au lieu nommé Rhacotis. Un petit sanctuaire, consacré à Sérapis et Isis, y avait existé autrefois. Voilà sur l'origine et la translation de ce dieu la tradition la plus accréditée. Je n'ignore pas que quelques-uns le font venir de Séleucie en Syrie, sous le règne de Ptolémée, troisième de ce nom. D'autres lui donnent pour introducteur le même Ptolémée, et pour demeure primitive Memphis, ville jadis célèbre, la force et l'ornement de l'antique Égypte. Quant au dieu lui-même, beaucoup veulent que ce soit Esculape, parce qu'il guérit les maladies, plusieurs en font Osiris, la plus ancienne divinité de ces nations, ou Jupiter, comme maître de toutes choses ; la plupart, aux attributs qui apparaissent en lui, reconnaissent Pluton ou croient le deviner.

LXXXV. Domitien et Mucien reçurent, avant d'arriver aux Alpes, la nouvelle des succès obtenus chez les Trévires. Rien n'attestait mieux la victoire que la présence du chef des ennemis, Valentinus. Son âme n'était nullement abattue, et son front annonçait quelle audace il avait portée dans la guerre. On l'interrogea seulement pour juger de son esprit, et sa mort fut prononcée. Quelqu'un lui reprochant, au milieu même du supplice, que sa patrie était au pouvoir de l'ennemi, il répondit qu'il en regrettait moins de mourir. Cependant Mucien mit au jour, comme une inspiration soudaine, une idée qu'il cachait depuis longtemps. Il déclara « qu'à l'extrémité où, grâce aux

dieux, l'ennemi était réduit, il siérait peu à Domitien d'aller, quand la guerre était presque achevée, mêler son nom à une gloire étrangère; que si la stabilité de l'empire et le salut des Gaules étaient en péril, le poste d'un César serait sur le champ de bataille, mais qu'il fallait abandonner à des chefs moins importants des Canninéfates et des Bataves. Que ne restait-il à Lyon, d'où il montrerait de près la puissance et la fortune du rang suprême, sans se commettre dans de vulgaires dangers, et tout prêt cependant pour les grandes occasions? »

LXXXVI. Domitien comprit l'artifice ; mais les égards commandaient de ne pas l'apercevoir. On alla donc à Lyon. De là, on croit qu'il tenta par de secrets émissaires la foi de Cérialis : il voulait savoir si ce chef lui remettrait, en cas qu'il parût, l'armée et le commandement. Cette pensée cachait-elle un projet de guerre contre son père, ou cherchait-il à se ménager contre son frère des ressources et des forces? la chose demeura incertaine; car Cérialis, par de sages tempéraments, éluda sa demande comme le caprice d'un enfant. Domitien, voyant sa jeunesse méprisée par les hommes d'un âge mûr, renonça aux fonctions du gouvernement, même aux moindres de celles qu'il exerçait d'abord. Renfermé, sous l'apparence de la simplicité et de la modestie, dans une profonde dissimulation, il affectait le goût des lettres et l'amour de la poésie, afin de mieux cacher son âme et d'échapper à la jalousie d'un frère, dont il jugeait mal le naturel doux et le cœur si différent du sien.

LIVRE CINQUIÈME.

Ces événements se passent l'an de Rome 823, de J. C. 70.

I. Au commencement de cette année était parti comme lieutenant de son père, pour achever de réduire les Juifs, le César Titus, guerrier déjà célèbre quand le père et le fils étaient encore dans la condition privée, mais environné alors de plus de force et de renommée que jamais. Provinces et armées le secondaient à l'envi. Lui-même, afin de paraître supérieur à sa fortune, se montrait sans cesse ardent et brillant sous les ar-

mes, attirant les cœurs par des manières et des paroles obligeantes, et souvent, dans les travaux et les marches, se mêlant aux simples légionnaires, sans que la dignité du général en fût avilie. Trois légions, la cinquième, la dixième et la quinzième, anciens soldats de Vespasien, le reçurent en Judée. Il y ajouta la douzième qu'il fit venir de Syrie, et ce qu'il avait amené d'Alexandrie de la vingt-deuxième et de la troisième. A la suite marchaient vingt cohortes alliées et huit ailes de cavalerie, sans compter les rois Sohémus et Agrippa, les corps auxiliaires du roi Antiochus, et une forte troupe d'Arabes animée contre les Juifs de la haine ordinaire entre peuples voisins; enfin tous ceux qu'avait amenés d'Italie et de Rome l'intérêt personnel, impatient de s'emparer de l'oreille encore libre du prince. Entré avec ces forces sur le territoire ennemi, Titus s'avance en bon ordre, et s'éclairant avec soin, toujours prêt à combattre, il va camper non loin de Jérusalem.

II. Au moment où nous allons retracer le jour suprême d'une ville si fameuse, il paraît convenable d'en exposer aussi l'origine [1]. Les Juifs, dit-on, fuyant de l'île de Crète, occupèrent les dernières terres de Libye, à l'époque où Saturne, vaincu par Jupiter, fut chassé de ses États. On tire un argument de leur nom : Ida est une célèbre montagne de Crète, habitée par les *Idæi*, mot dont l'addition barbare d'une lettre aura fait *Judæi*. Quelques-uns prétendent que, sous le règne d'Isis, l'Égypte regorgeant d'un excès de population s'en déchargea sur les terres voisines, et que la migration eut pour chefs Hiérosolymus et Juda. Beaucoup font des Juifs une race d'Éthiopiens, que la crainte et la haine forcèrent, sous le roi Céphée, à changer de demeures; d'autres un assemblage d'Assyriens qui, faute de champs à cultiver, s'emparèrent d'une partie de l'Égypte, puis, se rapprochant de la Syrie, se bâtirent des villes et s'approprièrent les terres des Hébreux. Il en est enfin qui leur donnent une origine illustre; selon eux, les Solymes, nation célébrée dans les chants d'Homère [2], fondèrent une ville, et, de leur nom, l'appelèrent Hiérosolyma.

1. Tout ce que Tacite va dire sur l'origine de Jérusalem et du peuple juif est emprunté à des auteurs étrangers à cette nation, peu instruits de son histoire ou ennemis de son culte. De pareilles sources il ne pouvait guère sortir que des erreurs.

2. Les Solymes sont mentionnés deux fois dans l'*Iliade* avec l'épithète

III. La plupart des auteurs s'accordent à dire qu'une maladie contagieuse qui couvrait tout le corps de souillure s'étant répandue en Égypte, le roi Bocchoris en demanda le remède à l'oracle d'Hammon, et reçut pour réponse de purger son royaume et de transporter sur d'autres terres, comme maudits des dieux, tous les hommes infectés. On en fit la recherche, et cette foule misérable, jetée dans un désert, pleurait et s'abandonnait elle-même, lorsque Moïse, un des exilés, leur conseilla de ne rien espérer ni des dieux ni des hommes, qui les avaient également renoncés, mais de se fier à lui comme à un guide céleste, le premier qui jusque-là eût apporté quelque secours à leurs misères. Ils y consentirent, et, sans savoir où ils allaient, ils marchèrent au hasard. Mais rien ne les fatiguait autant que le manque d'eau. Tout près d'expirer, ils s'étaient jetés par terre et gisaient dans ces vastes plaines, lorsqu'ils virent un troupeau d'ânes sauvages, revenant de la pâture, gagner une roche ombragée d'arbres. Moïse les suit, et, à l'herbe qui croît sur le sol, il devine et ouvre de larges veines d'eau. Ce fut un soulagement; et, après six jours d'une marche continuelle, le septième ils chassèrent les habitants de la première terre cultivée, s'y établirent et y fondèrent leur ville et leur temple.

IV. Moïse, pour s'assurer à jamais l'empire de cette nation, lui donna des rites nouveaux et un culte opposé à celui des autres mortels. Là est profane tout ce qui chez nous est sacré, légitime tout ce que nous tenons pour abominable. L'effigie de l'animal qui leur montra la route et les sauva de la soif est consacrée dans le sanctuaire, et ils sacrifient le bélier comme pour insulter Hammon. Ils immolent aussi le bœuf, que les Égyptiens adorent sous le nom d'Apis. Ils s'abstiennent de la chair du porc, en mémoire de la lèpre qui les avait jadis infectés, et à laquelle cet animal est sujet. Des jeûnes fréquents sont un aveu de la longue faim qu'ils souffrirent autrefois, et leur pain sans levain rappelle le blé qu'ils ravirent à la hâte. S'ils consacrent le septième jour au repos, c'est, dit-on, parce qu'il termina leurs misères; séduits par l'attrait de la paresse, ils finirent par y donner aussi la septième année. Suivant d'au-

κυδάλιμοι, glorieux; et dans l'*Odyssée* il est question des monts Solymes, mais sans aucune circonstance qui en détermine la position géographique. D'après les deux passages de l'*Iliade*, il semble que les Solymes étaient un peuple de Lycie, ou voisin de la Lycie.

tres, cet usage fut établi pour honorer Saturne, soit qu'ils aient reçu les principes de la religion de ces Idéens qu'on nous montre chassés avec Saturne et fondant la nation des Juifs, soit parce que, des sept astres qui règlent la destinée des mortels, celui dont l'orbe est le plus élevé et la puissance la plus énergique est l'étoile de Saturne, et que la plupart des corps célestes exercent leur action et achèvent leur course par nombres septénaires.

V. Ces rites, quelle qu'en soit l'origine, se défendent par leur antiquité : ils en ont de sinistres, d'infâmes, que la dépravation seule a fait prévaloir. Car tout pervers qui reniait le culte de sa patrie apportait à leur temple offrandes et tributs. La puissance des Juifs s'en accrut, fortifiée d'un esprit particulier : avec leurs frères, fidélité à toute épreuve, pitié toujours secourable ; contre le reste des hommes, haine et hostilité. Ne communiquant avec les autres ni à table, ni au lit, cette nation, d'une licence de mœurs effrénée, s'abstient pourtant des femmes étrangères ; entre eux, tout est permis. Ils ont institué la circoncision pour se reconnaître à ce signe. Leurs prosélytes la pratiquent comme eux, et les premiers principes qu'on leur inculque sont le mépris des dieux, le renoncement à sa patrie, l'oubli de ses parents, de ses enfants, de ses frères. Toutefois on veille à l'accroissement de la population : il est défendu de tuer aucun nouveau-né, et l'on croit immortelles les âmes de ceux qui périssent dans les combats ou les supplices. Il s'ensuit qu'on aime à procréer et qu'on s'inquiète peu de mourir. Ils tiennent des Égyptiens l'usage d'enterrer les corps au lieu de les brûler ; sur les enfers, même prévoyance, mêmes idées ; quant au ciel, les croyances diffèrent. L'Égypte adore beaucoup d'animaux et se taille des images ; les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. Du reste, comme leurs prêtres chantaient au son de la flûte et des tambours, qu'ils se couronnaient de lierre, et qu'une vigne d'or fut trouvée dans le temple, quelques-uns ont cru qu'ils adoraient Bacchus, le vainqueur de l'Orient, opinion démentie par la différence des

rites : Bacchus institua des fêtes riantes et joyeuses ; le culte des Juifs est bizarre et lugubre.

VI. Le pays qu'ils habitent finit, vers l'orient, où l'Arabie commence ; l'Égypte le borne au midi, la Phénicie et la mer au couchant; le septentrion apparaît dans le lointain du côté de la Syrie. Les hommes y sont sains et robustes, les pluies rares, le sol fertile. Les productions de nos climats y abondent, et avec elles l'arbre à baume et le palmier. Le palmier est grand et majestueux ; le baumier est un arbre médiocre. Quand la séve en a gonflé les rameaux, si on y applique le tranchant du fer, elle en a peur et se retire; les veines qui l'enferment s'ouvrent avec un éclat de pierre ou un fragment de vase ; le suc de cet arbuste est d'usage en médecine. Les plus hautes cimes qu'élève ce pays sont celles du Liban, montagne qui, par un étonnant contraste, est toujours fraîche sous un ciel brûlant, et garde la neige sous les feux du soleil. C'est le Liban qui verse et alimente les eaux du Jourdain. Ce fleuve ne se rend point à la mer; il traverse, sans rien perdre, un lac, puis un autre; reçu dans un troisième, il n'en sort plus. Ce dernier lac[1], d'un circuit immense, pareil à une mer, avec une saveur plus insupportable, exhale une odeur fétide et pestilentielle. Les vents n'y soulèvent point de vagues ; il ne souffre ni poissons ni oiseaux aquatiques. Ses eaux, élément indécis, portent, comme une surface solide, les objets qu'on y jette. Le plus ignorant comme le plus habile dans l'art de nager en sont également soutenus. A une certaine époque de l'année il rejette du bitume. L'expérience, mère de toute industrie, a enseigné la manière de le recueillir. C'est une liqueur noire qui surnage, et qu'on épaissit en y versant du vinaigre. On la prend alors avec la main et on la tire sur le bord du bateau. Aussitôt, sans l'aide de personne, elle coule dedans et l'emplit, jusqu'à ce qu'on en coupe le fil. Et ce n'est ni l'airain ni le fer qui peuvent le couper; elle fuit à l'approche du sang et devant les étoffes imprégnées de celui dont les femmes se délivrent chaque mois. Voilà ce que disent les anciens auteurs. Mais ceux qui connaissent le pays assurent que l'eau pousse en avant des masses flottantes de bitume, et qu'on les tire avec la main sur le rivage. Ensuite, quand la

1. C'est le lac Asphaltite (que quelques-uns écrivent Asphaltique) ou mer Morte. Les deux autres lacs que traverse le Jourdain sont le lac Samachonite et celui de Génésareth, ou mer de Tibériade.

chaleur de la terre et l'ardeur du soleil les ont séchées, on les fend avec la hache et le coin, comme du bois ou des pierres.

VII. Non loin de là sont des campagnes[1] qui, dit-on, fertiles autrefois et couvertes de cités populeuses, ont été dévorées par le feu du ciel. On ajoute qu'il y reste encore des traces de ce fléau, et que la terre elle-même, dont la surface paraît brûlée, a perdu la force de produire. Tous les végétaux, nés sans culture ou semés de main d'homme, avortent en herbe ou en fleur; ou, s'ils parviennent à leur accroissement ordinaire, leur fruit noir et vide se résout en poussière. Je conviens que des villes jadis célèbres peuvent avoir été consumées par la foudre. Toutefois je pense que les exhalaisons du lac suffisent pour vicier le sol et corrompre l'air; qu'ainsi les moissons et les fruits de l'automne sont gâtés par l'influence également pernicieuse de la terre et du ciel. Un second fleuve, le Bélus[2], se décharge dans la mer de Judée. A son embouchure s'amassent des sables qui, fondus avec le nitre, se durcissent en verre. Cette plage est d'une étendue médiocre, et on y prend toujours sans jamais l'épuiser.

VIII. Une grande partie des Juifs est dispersée dans des villages; ils ont aussi des villes; Jérusalem était la capitale de la nation. On y voyait un temple d'une richesse immense. Derrière un premier rempart était la ville, ensuite le palais des rois, et au fond d'une dernière enceinte, le temple. Le Juif n'était admis qu'à la porte de cet édifice; nul, excepté les prêtres, n'en franchissait le seuil. Tant que les Assyriens, les Mèdes, les Perses, régnèrent sur l'Orient, les Juifs furent la portion la plus méprisée de leurs sujets. Quand les Macédoniens eurent l'empire, Antiochus essaya de les guérir de leurs superstitions et de leur donner les mœurs grecques. Ses efforts pour changer en mieux ce peuple abominable furent arrêtés par la guerre des Parthes; car la révolte d'Arsace avait eu lieu à cette époque[3]. Les Macédoniens étaient affaiblis, la

1. D'après la *Genèse*, ch. XIV, v. 3, ces campagnes, autrefois couvertes de grandes villes, occupaient l'emplacement même du lac Asphaltite.

2. Pline, liv. V, ch. XIX, appelle *Pagida sive Belus* une petite rivière qui prend sa source au pied du mont Carmel, et se jette dans la partie de la Méditerranée qui baigne les côtes de Judée, non loin de Saint-Jean d'Acre ou Ptolémaïs. Les Arabes la nomment maintenant Nahr Halou.

3. Il faut qu'il y ait ici erreur de la part des copistes, ou confusion de noms dans l'auteur même; car la révolte d'Arsace, qui commença le royaume des Parthes, avait éclaté sous Antiochus second, surnommé Dieu,

puissance des Parthes au berceau, les Romains éloignés : les Juifs saisirent ce moment pour se donner des rois. Chassés par l'inconstance populaire, rétablis par la force des armes, ces rois, osant tout ce qu'ose la royauté, exils de citoyens, renversements de cités, assassinats de frères, de pères, d'épouses, entretinrent la superstition dans l'intérêt de leur pouvoir, auquel ils unissaient, pour mieux l'affermir, la dignité du sacerdoce.

IX. Pompée fut le premier Romain qui dompta les Juifs [1]; il entra dans le temple par le droit de la victoire : c'est alors qu'on apprit que l'image d'aucune divinité ne remplissait le vide de ces lieux, et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien. Les murs de Jérusalem furent rasés; le temple resta debout. Bientôt la guerre civile partagea les Romains, et les provinces d'Orient passèrent sous les lois de Marc-Antoine. En ce temps Pacorus, roi des Parthes, s'empara de la Judée et fut tué par Ventidius. Les Parthes furent rejetés au delà de l'Euphrate, et C. Sosius reconquit la Judée. Donné par Antoine à Hérode, ce royaume fut agrandi par Auguste victorieux. Après la mort d'Hérode, et sans attendre les ordres de César, un certain Simon avait usurpé le nom de roi. Il fut puni par Quintilius Varus, gouverneur de Syrie, et la nation, réduite au devoir, fut partagée entre les trois fils d'Hérode. Elle fut tranquille sous Tibère. Ayant reçu de Caïus l'ordre de placer son image dans le temple, elle aima mieux prendre les armes : la mort de Caïus arrêta ce mouvement. Sous Claude les rois n'étaient plus, ou leurs domaines étaient réduits à peu de chose : ce prince fit une province de la Judée, et en abandonna le gouvernement à des chevaliers ou à des affranchis. Un de ces derniers, Antonius Félix, donnant toute carrière à sa débauche et à sa cruauté, exerça le pouvoir d'un roi avec l'esprit d'un esclave. Il avait épousé Drusilla, petite-fille d'Antoine et de Cléopatre, en sorte qu'il était gendre au second degré du même triumvir dont Claude était petit-fils.

X. Les Juifs souffrirent avec patience jusqu'au temps du procurateur Gessius Florus. Sous lui la guerre éclata; et le gouverneur de Syrie Cestius Gallus, essayant de l'étouffer,

l'an de Rome 506. C'est contre Artaxias, roi d'Arménie, qu'Antiochus Épiphane fut obligé de marcher, au temps où il persécutait les Juifs. Il le vainquit et le prit l'an de Rome 580.

1. Pompée s'empara de Jérusalem l'an de Rome 691, avant J. C. 63.

combattit avec des succès divers et le plus souvent mauvais. Après que la nature où les ennuis eurent terminé les jours de Gallus, Vespasien arriva envoyé par Néron, et en deux étés sa fortune, sa renommée, le bon choix de ses officiers, livrèrent à son armée victorieuse toute la campagne et toutes les villes, excepté Jérusalem. La guerre civile remplit l'année suivante et fit trêve à celle de Judée. La paix rendue à l'Italie, les soins du dehors revinrent à leur tour. On s'indignait surtout que ce fussent les Juifs qui seuls ne cédaient pas. Et d'ailleurs, au milieu des événements et des hasards d'un nouveau règne, il semblait prudent de laisser Titus à la tête d'une armée. Il alla donc, comme je l'ai dit, placer son camp devant les murs de Jérusalem, et montra ses légions en bataille.

XI. Les Juifs se rangèrent au pied des remparts, prêts en cas de succès à se hasarder plus avant, et sûrs de leur retraite s'ils étaient repoussés. La cavalerie fut envoyée contre eux avec des troupes légères et combattit sans avantage décidé. Bientôt les ennemis se retirèrent, et les jours suivants ils engagèrent des combats fréquents devant les portes, jusqu'au moment où, fatigués de pertes continuelles, ils rentrèrent dans leurs murailles. Les Romains préparèrent alors une attaque de vive force : ils croyaient indigne d'eux d'attendre que l'ennemi cédât à la famine; et ils appelaient les dangers, les uns par courage, les autres par témérité ou par intérêt. Titus lui-même avait devant les yeux Rome avec ses grandeurs et ses plaisirs, et tout le temps que tardait la chute de Jérusalem lui semblait perdu. Mais la ville, dans une assiette escarpée, était encore défendue par des ouvrages et des constructions qui l'eussent rendue forte même en rase campagne. Assise sur deux collines d'une hauteur immense, elle était fermée de murs que l'art avait disposés en angles saillants et rentrants, de manière que l'ennemi qui l'assiégerait eût toujours ses flancs découverts. L'extrémité de la roche était taillée à pic. Des tours la couronnaient, hautes, selon que s'élevait ou s'abaissait le terrain, depuis soixante jusqu'à cent vingt pieds, et qui, vues de loin, paraissaient toutes à l'œil étonné d'une égale hauteur. Intérieurement d'autres murs environnaient le palais, et l'on distinguait, à son sommet élevé, la tour Antonia, ainsi nommée par Hérode en l'honneur de Marc-Antoine.

XII. Le temple était une espèce de citadelle, ayant ses murs particuliers, construits avec plus d'art encore et plus de tra-

vail que le reste. Les portiques mêmes qui régnaient à l'entour étaient de bonnes fortifications. Il y avait une source qui ne tarissait jamais, des souterrains sous la montagne, des piscines et des citernes pour conserver l'eau du ciel. Les fondateurs avaient prévu qu'un peuple si différent des autres serait souvent en guerre. De là toutes les précautions nécessaires contre le plus long siége : après que Pompée eut forcé la ville, la crainte et l'expérience en suggérèrent encore de nouvelles ; les Juifs achetèrent d'ailleurs, sous le règne avare de Claude, le droit de se fortifier, et en pleine paix ils bâtirent des murs comme pour la guerre. Un déluge de misérables échappés au désastre des autres villes grossissait la population. Car ce qu'il y avait de plus opiniâtre dans la révolte s'était réfugié à Jérusalem et la remplissait de discordes. Elle avait trois chefs, trois armées. Simon occupait l'enceinte extérieure, la plus vaste de toutes ; Jean, surnommé Bargioras, tenait l'intérieur de la ville ; Éléazar s'était retranché dans le temple. Jean et Simon étaient supérieurs par le nombre et les armes, Éléazar par la position ; mais ce n'était entre eux que trahisons, combats, incendies : une grande quantité de blé fut dévorée par le feu. Jean, sous prétexte d'offrir un sacrifice, finit par envoyer des meurtriers qui massacrèrent Éléazar et sa troupe, et le rendirent maître du temple. La ville resta partagée en deux factions jusqu'à l'approche des Romains : alors la guerre étrangère ramena la concorde.

XIII. Il était survenu des prodiges dont cette nation, aussi ennemie de tout culte religieux qu'adonnée aux superstitions, aurait craint de conjurer la menace par des vœux ou des victimes expiatoires [1]. On vit des bataillons s'entrechoquer dans les airs, des armes étinceler, et des feux, s'échappant des nues, éclairer soudainement le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes, et une voix plus forte que la voix humaine annonça que les dieux en sortaient ; en même temps fut entendu un grand mouvement de départ. Peu de Juifs s'effrayaient de ces présages ; la plupart avaient foi à une prédiction contenue, selon eux, dans les anciens livres de leurs prêtres, « que l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde ; » paroles mystérieuses qui dé-

1. Les Juifs avaient au contraire des sacrifices d'expiation et de propitiation, mais différents de ceux des Gentils ; c'est assez pour qu'un païen dise qu'ils n'en avaient pas.

signaient Vespasien et Titus. Mais la nation juive, par une illusion de la vanité humaine, s'appliquait ces hautes destinées; et le malheur même ne la ramenait pas à la vérité. Le nombre des assiégés de tout âge et de tout sexe allait, dit-on, à six cent mille. On avait donné des armes à quiconque pouvait les porter, et la quantité des combattants surpassait la proportion commune. Même obstination dans les hommes et dans les femmes : si pour vivre il leur fallait changer de demeures, ils redoutaient plus la vie que la mort. C'est à une telle ville, à une telle nation que Titus faisait la guerre. Comme le lieu se refusait à un assaut et à un coup de main, il résolut d'employer les terrasses et les galeries. On distribua la tâche aux légions; et les combats furent suspendus, jusqu'à ce que tous les ouvrages imaginés par l'antiquité ou inventés par le génie moderne pour forcer les villes fussent élevés contre Jérusalem.

XIV. Civilis, battu à Trèves, recruta son armée en Germanie et alla camper à Vétéra, position sûre, où d'ailleurs des souvenirs heureux encourageaient les barbares. Cérialis le suivit avec des forces qu'avait doublées l'arrivée de trois légions, la seconde, la sixième et la quatorzième. Les cohortes aussi et la cavalerie, mandées depuis longtemps, étaient accourues après la victoire. Aucun des deux chefs n'aimait à temporiser; mais une plaine les séparait, marécageuse par elle-même, et que Civilis avait achevé d'inonder, en jetant obliquement au cours du Rhin une digue qui en versait les eaux sur les campagnes adjacentes. Tel était l'aspect de ce lieu, où des gués perfides pouvaient manquer à chaque pas, et dont tout le désavantage était pour nous. Car le soldat romain est chargé d'armes pesantes et n'aime pas à nager; les Germains ont l'habitude des fleuves, où la légèreté de leurs armes et la hauteur de leur taille concourent à les soutenir.

XV. Provoqués par les Bataves, les plus intrépides des nôtres engagèrent le combat. Ce fut bientôt une affreuse confusion, de profonds abîmes engloutissant armes et chevaux. Les Germains, qui connaissaient les gués, sautaient de l'un à l'autre, négligeant le plus souvent le front de l'ennemi pour environner ses flancs et ses derrières. Et ce n'était pas, comme en un combat de terre, deux armées qui en venaient aux mains; c'était une espèce de bataille navale, où, errant au milieu des eaux, et, s'ils rencontraient un espace solide, ramassant pour s'y tenir toutes les forces de leur corps, blessés ou non bles-

sés, habiles ou inhabiles à nager, tous se saisissaient, s'entraînaient mutuellement et périssaient ensemble. Le carnage ne fut cependant pas proportionné au désordre : les Germains, n'osant dépasser le marais, retournèrent au camp. L'issue de cette journée inspira aux deux chefs, pour des motifs divers, un égal désir de frapper au plus tôt un coup décisif. Civilis voulait poursuivre sa fortune, Cérialis effacer son ignominie; les Germains étaient fiers de leur succès, les Romains aiguillonnés par la honte. La nuit se passa, du côté des barbares, dans les chants et les clameurs, chez les nôtres, dans la colère et les menaces.

XVI. Le lendemain, au point du jour, Cérialis garnit son front avec la cavalerie et les cohortes auxiliaires; les légions furent placées en seconde ligne; le général s'était réservé un corps d'élite pour les besoins imprévus. Civilis, au lieu d'une ligne développée, forma plusieurs coins; à droite il mit les Bataves et les Gugernes, à gauche et plus près du fleuve les bandes transrhénanes. Ni l'un ni l'autre chef ne harangua son armée; ils exhortaient les divers corps à mesure qu'ils passaient vis-à-vis. Cérialis rappelait aux siens « la vieille gloire du nom romain, leurs victoires anciennes ou récentes; les ennemis n'étaient qu'une troupe de perfides, de lâches, de vaincus, qu'il fallait anéantir pour toujours. Il s'agissait bien plus de vengeance que de combat; naguère moins de Romains s'étaient mesurés contre plus de barbares; et cependant les Germains, la vraie force de l'ennemi, étaient dispersés : il ne restait que des misérables qui portaient la fuite dans le cœur, les traces du fer sur le dos. » Il excitait chaque légion par un aiguillon particulier, appelant ceux de la quatorzième les conquérants de la Bretagne; disant à la sixième que son ascendant avait fait Galba empereur; à la seconde, que cette bataille serait pour ses nouveaux étendards et pour son aigle nouvelle une brillante inauguration. Arrivé aux légions de Germanie, il leur montrait de la main ce camp, cette rive qui étaient à elles, et qu'il fallait reconquérir aux dépens du sang ennemi. Ces paroles étaient reçues de tous avec transport : une longue paix avait donné aux uns le désir des combats; les autres, fatigués de la guerre et n'aspirant qu'à la paix, croyaient voir après ce dernier effort les récompenses et le repos.

XVII. Civilis ne se taisait pas non plus en rangeant ses bataillons. Il prenait à témoin de leur valeur le lieu même du combat, « où les Germains et les Bataves rencontraient à

chaque pas les traces de leur gloire, et foulaient aux pieds les cendres et les ossements des légions ; où, de quelque côté que se tournât le Romain, la captivité, la défaite, toutes les terreurs assiégeaient ses regards. Que la fortune eût varié à la bataille de Trèves, il ne fallait pas s'en effrayer; ce qui avait nui aux Germains, c'était leur propre victoire, lorsqu'au lieu d'armes ils avaient chargé leurs mains de butin; depuis, il n'y avait eu pour eux que succès, pour l'ennemi que revers. Il leur avait ménagé tout ce qui tient à la prudence d'un chef, des campagnes noyées et connues d'eux seuls, des marais où l'ennemi trouverait sa perte. C'était en présence du Rhin et des dieux de la Germanie qu'ils allaient combattre; qu'ils combattissent donc forts de tels auspices et pleins du souvenir de leurs femmes, de leurs parents, de leur patrie. Cette journée se placerait parmi les plus glorieuses de leurs ancêtres, ou serait flétrie aux yeux de leurs descendants. » Lorsqu'ils eurent, suivant l'usage de ces peuples, marqué leur approbation par un bruit d'armes et en frappant la terre de leurs pieds, l'action s'engagea à coups de pierres, de balles et de traits de toute espèce; nos soldats évitaient d'entrer dans le marais, et les Germains les provoquaient pour les y attirer.

XVIII. Les armes de jet une fois épuisées et le combat s'échauffant, les barbares commencèrent une charge furieuse. A l'aide de leur taille gigantesque et de leurs piques énormes; ils perçaient de loin nos soldats qui chancelaient et perdaient pied. En même temps, un corps de Bructères s'élance de la digue qui s'avançait dans le Rhin et arrive à la nage. Le désordre se mit en cet endroit. Les cohortes alliées pliaient déjà, quand les légions, succédant au péril, réprimèrent l'audace de l'ennemi et rétablirent le combat. Sur ces entrefaites un déserteur batave aborde Cérialis, lui offrant, disait-il, un moyen sûr de tourner l'ennemi ; « c'était d'envoyer de la cavalerie par l'extrémité du marais : elle y trouverait un terrain solide, et les Gugernes, chargés de ce poste, étaient peu sur leurs gardes. » Deux ailes de cavalerie envoyées avec le transfuge surprennent les barbares et les enveloppent. Au cri par lequel on connut ce succès, les légions chargèrent par devant, et les Germains repoussés regagnèrent précipitamment le Rhin. Cette journée eût terminé la guerre, si la flotte romaine se fût hâtée d'arriver. La cavalerie même ne pressa pas les vaincus, à cause d'une pluie subite et de la nuit qui approchait.

XIX. Le lendemain, la quatorzième légion fut envoyée à

Gallus Annius dans la Germanie supérieure. Ce vide fut rempli dans l'armée de Cérialis par la dixième, qui arrivait d'Espagne. Il vint à Civilis un renfort de Cauques. N'osant toutefois défendre par les armes la ville des Bataves, il enleva tout ce qui pouvait s'emporter, brûla le reste et se retira dans l'île. Il savait que les Romains manquaient de bateaux pour faire un pont, et que sans pont l'armée ne passerait pas. Il rompit même la digue construite par Drusus [1]; et, en écartant l'obstacle qui retenait les eaux, il abandonna le Rhin à la pente naturelle qui l'entraîne vers la Gaule. Le fleuve ainsi jeté hors de son lit, il resta entre l'île et la rive germanique un si faible courant que les deux terres semblaient se tenir.... Avec lui passèrent le Rhin Tutor, Classicus et cent treize sénateurs de la cité des Trévires, entre autres Alpinus Montanus, qu'Antoine, comme nous l'avons dit plus haut, avait envoyé dans les Gaules. Montanus était accompagné de son frère Décimus Alpinus. Tous à l'envi, joignant les présents à l'intérêt qu'inspire le malheur, ramassaient des secours chez ces nations avides de périls.

XX. Il y eut donc un reste de guerre, et même assez redoutable pour qu'en un jour Civilis attaquât sur quatre points les cantonnements des cohortes, de la cavalerie et des légions : la dixième légion dans Arénacum, la seconde à Batavodurum; les cohortes et la cavalerie à Grinnes et à Vada [2]. Il avait partagé ses troupes de manière que lui, Vérax, fils de sa sœur, Classicus et Tutor, conduisaient chacun un corps séparé. Ce n'est pas qu'il se crût sûr de réussir partout; mais en multipliant les attaques, il espérait que le sort en favoriserait quelques-unes. « Cérialis d'ailleurs prenait peu de précautions : assailli de tant de nouvelles à la fois, courant d'un poste à l'autre, ne pouvait-il pas être enlevé sur la route ? » Le corps envoyé contre la dixième légion, jugeant que la forcer était une tâche difficile, tomba sur les soldats sortis du camp et occupés à couper du bois : cinq des premiers centurions, le préfet de camp et quelques soldats furent tués; le reste de la légion se défendit derrière ses retranchements. Pendant ce temps une troupe de Germains s'efforçait de rompre le pont

1. C'est la digue dont Tacite parle, *Annales*, liv. XIII, ch. LIII; elle servait à contenir le Rhin sur la rive gauche.

2. D'Anville place Vada vis-à-vis de Rhénen, Grinnes aux environs de Tiel, Arénacum à Aërt, et Batavodurum à Wick-te-Durstede.

commencé à Batavodurum. Le succès était indécis, quand la nuit fit cesser le combat.

XXI. Le danger fut plus grand à Grinnes et à Vada. Vada était pressé par Civilis, Grinnes par Classicus. La résistance devenait impossible, et les plus braves avaient succombé, entre autres Briganticus, préfet de cavalerie, dévoué aux Romains, comme nous l'avons déjà dit, et mortel ennemi de son oncle Civilis. Mais Cérialis, accourant avec une troupe choisie de cavaliers, fit changer la fortune et précipita les Germains dans le fleuve. Civilis essayait de retenir les fuyards : reconnu et assailli d'une grêle de traits, il quitte son cheval et se sauve à la nage. Vérax échappa de la même manière. Des barques vinrent chercher Tutor et Classicus. La flotte romaine ne se trouva pas encore à ce combat, quoiqu'elle eût été mandée. Elle fut retenue par la crainte du péril, jointe à ce que les rameurs étaient dispersés pour d'autres services. Il est certain que Cérialis donnait peu de temps pour exécuter ses ordres, brusque dans ses résolutions, dont il sortait d'ailleurs avec gloire. La fortune le servait, même au défaut de l'art. C'est ce qui rendait le général et l'armée moins soigneux de la discipline. Aussi, quelques jours après, échappa-t-il au danger d'être pris, sans échapper au blâme de s'y être exposé.

XXII. Étant allé à Novésium et à Bonn pour visiter les quartiers d'hiver que l'on y construisait aux légions, il revenait par eau; les soldats marchaient éparpillés; la garde se faisait mal : les Germains s'en aperçurent et préparèrent une surprise. Ils choisissent une nuit sombre et nébuleuse, s'abandonnent au courant du fleuve, et pénètrent sans obstacle dans les retranchements. Leurs premiers coups furent aidés par la ruse : ils coupent les attaches des tentes, et massacrent nos soldats enveloppés sous leurs propres pavillons. D'autres mettent le désordre parmi les navires, y jettent des cordes, et les entraînent. Silencieux pour surprendre, ils n'eurent pas plutôt commencé le carnage, qu'afin d'augmenter la terreur ils remplirent tout de leurs cris. Les Romains, réveillés par les blessures, cherchent leurs armes, se précipitent dans les rues du camp, peu en équipage de soldat, la plupart ayant leur vêtement roulé autour du bras et leur épée à la main. Le chef, à moitié endormi, presque nu, fut sauvé par l'erreur des barbares : reconnaissant au drapeau du commandement la galère prétorienne, ils crurent que le général était dessus et l'enlevèrent. Cérialis avait passé la nuit ailleurs, dans les embras-

sements, à ce qu'on dit alors, d'une femme ubienne, Claudia Sacrata. Les sentinelles cherchèrent dans la honte du général une excuse à leur faute : « Il leur avait, disaient-ils, commandé le silence, pour que rien ne troublât son repos. Ainsi les signaux et les appels étant suspendus [1], eux aussi étaient tombés dans le sommeil. » Il était grand jour quand les ennemis remontèrent le Rhin sur les vaisseaux qu'ils avaient pris. Ils tirèrent dans la Lippe la galère prétorienne, et l'offrirent à Véléda.

XXIII. Civilis eut l'ambition de montrer une flotte en bataille. Il arma ce qu'il avait de navires à un et à deux rangs de rames; il y joignit une grande quantité de barques, équipées en liburniques et montées de trente à quarante hommes. Des sayons de couleurs variées tenaient lieu de voiles et présentaient, tout en aidant la marche, un coup d'œil assez beau. Il choisit le lieu où, spacieuse comme une mer, la Meuse reçoit les eaux du Rhin et les verse dans l'Océan [2]. Le but de cet armement, outre la vanité naturelle à ces barbares, était de fermer passage aux convois qui nous viendraient de la Gaule. Cérialis, plus surpris qu'effrayé, s'apprête au combat. Sa flotte était moins nombreuse, mais supérieure par l'expérience des chiourmes, l'art des pilotes et la grandeur des vaisseaux. Le courant était pour elle ; l'ennemi avait le vent en poupe. Bientôt les deux flottes, essayant l'une sur l'autre une décharge de traits, se croisent et se séparent. Civilis, sans rien oser désormais, se retira de l'autre côté du Rhin. Cérialis porta le ravage dans l'île des Bataves, épargnant, par une politique connue à la guerre, les terres et les maisons de ce chef. Sur ces entrefaites arriva le déclin de l'automne; et le fleuve, gonflé par des pluies abondantes, se répandit sur la surface basse et marécageuse de l'île, qui bientôt ne fut plus qu'un lac. La flotte était loin et les provisions manquaient. Les camps, situés sur un terrain plat, étaient bouleversés par la violence des eaux.

XXIV. On eût pu alors, à en croire Civilis, écraser nos légions; et les Germains le voulaient, s'il ne les en eût détour-

1. Les sentinelles se demandaient de temps en temps le mot d'ordre, et s'appelaient pour prévenir la surprise et le sommeil.

2. Tacite prend le tout pour la partie, le Rhin pour le Vahal, qui en est un bras et qui se jette dans la Meuse, dont l'embouchure immense forme une espèce de mer.

nés par adresse. Au moins il s'en donna le mérite; et le fait n'est pas dénué de vraisemblance, puisque sa soumission suivit peu de jours après. Cérialis offrait, par de secrets émissaires, la paix aux Bataves, le pardon à Civilis; et en même temps il exhortait Véléda et ses proches « à se délivrer d'une guerre si féconde en revers, en méritant par un service rendu à propos la reconnaissance du peuple romain. » Il leur montrait « les Trévires taillés en pièces, les Ubiens reconquis, les Bataves chassés de leurs foyers. Eh! que leur avait produit l'amitié de Civilis, que blessures, déroutes, funérailles! Lui-même, fugitif et banni, était un fardeau pour qui le recevait. Ils étaient assez coupables d'avoir tant de fois passé le Rhin; s'ils remuaient encore, l'injure et les torts seraient d'un côté, de l'autre la vengeance et les dieux. »

XXV. Aux menaces on joignait les promesses. Quand la foi des Germains fut ébranlée, des rumeurs s'élevèrent jusque parmi les Bataves. « Pourquoi s'opiniâtrer si longtemps à sa ruine? Une seule nation ne peut affranchir l'univers. Qu'a-t-on gagné à détruire des légions par le fer et le feu, sinon d'en faire accourir en plus grand nombre et de plus fortes? Si c'est pour Vespasien qu'ils ont fait la guerre, Vespasien est empereur; si c'est le peuple romain que provoquent leurs armes, que sont les Bataves dans l'immensité du genre humain? Qu'ils regardent les Rhètes et les Noriques; qu'ils pèsent les charges des autres alliés. Eux du moins, ce ne sont pas des tributs, mais du courage et des hommes qu'on leur demande. C'est presque être libres; et, s'il faut choisir des maîtres, il est plus honorable d'obéir aux princes des Romains qu'aux femmes de Germanie. » Ainsi parlait le vulgaire; les grands s'exprimaient avec plus de violence : « C'était, disaient-ils, la rage de Civilis qui les avait précipités dans la guerre. Cet homme, pour venger ses maux domestiques, avait sacrifié sa patrie. Oui, la colère des dieux s'est déclarée sur les Bataves, mais c'est lorsqu'ils ont assiégé les légions, massacré les généraux, entrepris une guerre nécessaire à un seul, funeste à tous les autres. Plus de ressource, s'ils n'ouvrent les yeux et ne font, par la punition d'une tête coupable, l'aveu public de leur repentir. »

XXVI. Cette disposition des esprits ne put échapper à Civilis, et il résolut d'en prévenir les suites. A l'ennui de ses maux se joignait l'espérance de la vie, qui brise quelquefois les plus fermes courages : il demanda une entrevue. Le pont du

Nabal fut coupé parle milieu, et les deux chefs s'étant avancés jusqu'à l'endroit de la rupture, Civilis commença de la sorte : « Si j'avais à me justifier devant un lieutenant de Vitellius, il ne devrait ni pardon à ma conduite, ni foi à mes paroles. Tout était entre nous haine et hostilités ; et, s'il en donna le signal, j'en aggravai la violence. Pour Vespasien, il eut toujours mes respects ; quand il était homme privé, on nous appelait amis. Ces faits sont connus d'Antonius Primus, dont les lettres m'excitaient à la guerre, pour empêcher les légions germaniques et les milices gauloises de passer les Alpes. Pressé par les messages d'Antoine, par la voix d'Hordéonius, j'ai pris les armes en Germanie, comme en Syrie Mucien, Aponius en Mésie, Flavianus en Pannonie.... »



MOEURS

DES GERMAINS.

I. La Germanie est séparée des Gaules, de la Rhétie et de la Pannonie [1] par le Rhin et le Danube, des Sarmates et des Daces [2] par une crainte mutuelle ou des chaînes de montagnes. Le reste est environné de l'Océan, dont les rivages forment de grandes sinuosités, et qui enferme des îles spacieuses [3], séjour nouvellement découvert de nations et de rois que la guerre nous a révélés. Le Rhin, tombant d'un sommet rapide et inaccessible des Alpes rhétiques, fait un léger détour vers l'occident, puis va se mêler à l'océan Septentrional. Le Danube, versé par la pente doucement inclinée du mont Abnoba [4], visite un plus grand nombre de peuples, et se décharge enfin par six bouches dans la mer du Pont : un septième bras se perd dans des marais.

1. La Rhétie s'étendait depuis les sources du Danube jusqu'à l'Inn, et comprenait ainsi une partie du Wurtemberg et toute la Bavière méridionale. La Pannonie, aussi sur la rive droite du Danube, répond en partie à l'Autriche et à la Hongrie actuelles. La Germanie s'étendait donc moins au midi que l'Allemagne moderne, puisqu'elle s'arrêtait au Danube ; mais elle s'avançait beaucoup plus vers le nord, puisque Tacite y comprend la Scandinavie et plusieurs pays à l'est de la Baltique.

2. Les Daces, peuple de la famille des Thraces, habitaient au nord du Danube et à l'orient de la Germanie, dont ils étaient séparés par une branche des monts Karpates. Au nord des Daces étaient les Sarmates, nation slave, qui s'étendait, d'un côté, le long de la Vistule, jusqu'à la mer Baltique ; de l'autre, jusqu'au Tanaïs et au Volga, occupant ainsi la Pologne et une partie de la Russie.

3. Les îles du Danemark et toute la Scandinavie, qui, mal connue alors, passait pour une île.

4. Cette montagne, appelée encore aujourd'hui *Abenauer Gebirge*, fai partie de la forêt Noire.

II. Quant à la population, je suis porté à la croire indigène et moins mélangée qu'ailleurs par l'établissement ou le passage de races étrangères. Ce n'était pas en effet par terre, mais par mer que se faisaient les anciennes migrations, et rarement des vaisseaux de nos contrées remontent pour ainsi dire cet immense et lointain Océan. Aussi bien, sans compter les périls d'une mer orageuse et inconnue, qui voudrait quitter l'Asie, l'Afrique ou l'Italie, pour le pays affreux des Germains, leur ciel âpre, leur sol enfin, dont la culture et l'aspect attristent les regards, à moins que ce ne soit la patrie? D'anciennes poésies, leurs seuls monuments historiques, célèbrent le dieu Tuiston, né de la Terre, et son fils Mannus, comme les pères et les fondateurs de la nation. Ils donnent à Mannus trois fils, dont les noms firent appeler Ingévones les plus voisins de l'Océan, Herminones ceux de l'intérieur, et les autres Istévones [1]. Plusieurs, usant du privilége que donne l'éloignement des temps, multiplient les enfants du dieu et les peuples dont la nation se compose, et qu'ils appellent Marses, Gambriviens, Suèves, Vandales. Ce sont même là selon eux les anciens et véritables noms; celui de Germanie est moderne et ajouté depuis peu. Les premiers qui passèrent le Rhin et chassèrent les Gaulois, et qui maintenant se nomment Tongres, se nommèrent alors Germains. Ce nom, borné d'abord à une simple tribu, s'étendit peu à peu, et, créé par la victoire pour inspirer plus de crainte, il fut bientôt adopté par la nation tout entière. On prétend aussi qu'ils ont eu leur Hercule, et de tous les héros c'est le premier qu'ils chantent avant d'aller au combat.

III. Ils ont un autre chant, appelé *bardit*, par lequel ils excitent leur courage, et d'où ils augurent quel succès aura la bataille; car ils tremblent ou font trembler, selon la manière dont l'armée a entonné le bardit. Et ce chant semble moins une suite de paroles que le bruyant concert de l'enthousiasme guerrier. On s'attache à le former des plus rudes accents, de sons rauques et brisés, en serrant le bouclier contre la bouche, afin que la voix répercutée s'échappe plus forte et plus retentissante. Quelques-uns prétendent que, dans le cours de

1. Les Ingévones habitaient le long de l'Océan, jusqu'au Jutland. Pline compte parmi eux les Cimbres, les Teutons, les Cauques. Il place les Istévones auprès du Rhin. Il range parmi les Herminones, les Suèves, les Hermondures, les Cattes, les Chérusques.

ses longues et merveilleuses aventures, Ulysse, porté jusque sur cet océan, aborda aux terres de Germanie, et que la ville d'Asciburgium [1], située sur le Rhin et qui subsiste encore, lui doit son origine et son nom. On ajoute qu'un autel consacré à Ulysse, et sur lequel on lit aussi le nom de Laerte, fut trouvé jadis au même lieu, et que des monuments et des tombeaux, avec des inscriptions en caractères grecs, existent encore aujourd'hui sur les confins des Germains et des Rhètes. Je n'ai dessein ni d'appuyer ni de combattre ces assertions; chacun peut à son gré les rejeter ou les croire.

IV. Du reste je me range à l'avis de ceux qui pensent que le sang des Germains ne fut jamais altéré par des mariages étrangers, que c'est une race pure, sans mélange, et qui ne ressemble qu'à elle-même. De là cet air de famille qu'on remarque dans cette immense multitude d'hommes : des yeux bleus et farouches; des cheveux roux; des corps d'une haute stature et vigoureux pour un premier effort, mais peu capables de travail et de fatigues, et, par un double effet du sol et du climat, résistant aussi mal à la soif et à la chaleur qu'ils supportent facilement le froid et la faim.

V. Le pays, quoique offrant des aspects divers, est en général hérissé de forêts ou noyé de marécages, plus humide vers les Gaules, plus battu des vents du côté de la Norique [2] et de la Pannonie. Favorable aux grains, il repousse les arbres à fruits. Le bétail y abonde, mais l'espèce en est petite; les bœufs même y semblent dégénérés, et leur front est privé de sa parure. On aime le grand nombre des troupeaux; c'est la seule richesse des Germains, le bien qu'ils estiment le plus. Les dieux (dirai-je irrités ou propices?) leur ont dénié l'or et l'argent. Je n'affirmerais pas cependant qu'aucune veine de leur terre ne recèle ces métaux : qui pensa jamais à les y chercher? Ces peuples sont loin d'attacher à leur usage et à leur possession les mêmes idées que nous. On voit chez eux des vases d'argent donnés en présent à leurs ambassadeurs et

1. Asburg (ou Asberg) près de Mœrs, sur le Rhin.

2. Le Noricum (ou la Norique) s'étendait, dit d'Anville, le long de la rive méridionale du Danube, depuis l'embouchure de l'Inn jusqu'au mont Cétius, qui s'enfonce dans un coude que forme le Danube, peu au-dessus de la position de Vienne. Embrassant la partie supérieure du cours de la Drave, et comprenant ce qui compose aujourd'hui la Carinthie et la Styrie, il était borné vers le midi par le sommet des Alpes. Le Noricum devint une province romaine sous le règne d'Auguste.

à leurs chefs : ils les prisent aussi peu que si c'était de l'argile. Toutefois les plus voisins de nous tiennent compte de l'argent et de l'or, comme utiles au commerce. Ils connaissent et distinguent quelques-unes de nos monnaies. Ceux de l'intérieur, plus fidèles à l'antique simplicité, trafiquent par échange. Les espèces préférées sont les pièces anciennes et depuis longtemps connues, comme les *serrati* et les *bigati*[1]. L'argent est aussi plus recherché que l'or; et le goût n'est pour rien dans cette préférence : elle vient de ce que la monnaie d'argent est plus commode pour des hommes qui n'achètent que des objets communs et de peu de valeur.

VI. Le fer même n'abonde pas chez eux, si l'on en juge par leurs armes. Peu font usage de l'épée ou de la grande lance. Ils portent des piques, ou, comme ils les appellent, des *framées* à fer étroit et court. Cette arme est fort acérée et si maniable qu'ils s'en servent, suivant l'occasion, de près comme de loin. Les cavaliers se contentent du bouclier et de la framée ; les gens de pied ont de plus des javelots ; chaque homme en lance plusieurs et à d'immenses distances. Ils sont nus ou couverts d'un léger sayon : ils ne font point leur gloire de la parure; seulement ils peignent leurs boucliers de couleurs variées et choisies. On voit peu de cuirasses dans leurs armées, à peine un ou deux casques. Leurs chevaux ne sont remarquables ni par la beauté ni par la vitesse. On ne les dresse pas même comme chez nous aux évolutions : ils les poussent en avant, ou, pour toute manœuvre, ils les font tourner à droite, mais avec tant d'ensemble, que pas un ne reste en arrière. En général, c'est l'infanterie qui fait leur force; aussi dans les combats en mêlent-ils avec la cavalerie. Des hommes capables de suivre à pied la rapidité des chevaux sont choisis pour ce service dans toute la jeunesse, et placés à la première ligne. Le nombre en est fixé; il est de cent par canton. On les appelle même *les cent;* et, de simple expression d'un nombre, ce mot est devenu un nom et un titre d'honneur. Leur ordre de bataille est le coin. Reculer, pourvu qu'on revienne à la charge, leur semble prudence plutôt que lâcheté. Même dans les défaites, ils emportent leurs morts. Le comble du déshonneur est d'avoir quitté son bouclier : l'homme souillé de cette tache ne peut assister aux sacrifices, ni entrer au conseil public; et

1. Pièces d'argent dentelées comme une scie, *serrati*, ou portant l'empreinte d'un char à deux chevaux, *bigati*.

souvent on en vit, sauvés du combat, s'étrangler eux-mêmes pour finir leur opprobre.

VII. Dans le choix des rois, ils ont égard à la naissance; dans celui des généraux, à la valeur : et les rois n'ont point une puissance illimitée ni arbitraire; les généraux commandent par l'exemple plus que par l'autorité. S'ils sont actifs, toujours en vue, toujours au premier rang, l'admiration leur assure l'obéissance. Du reste, punir, emprisonner, frapper même n'est permis qu'aux prêtres; ainsi les châtiments perdent leur amertume, et ils semblent ordonnés, non par le chef, mais par le dieu que ces peuples croient présider aux batailles. Ils ont des images et des étendards qu'ils tirent de leurs bois sacrés et portent dans les combats. Mais le principal aiguillon de leur courage, c'est qu'au lieu d'être un assemblage formé par le hasard, chaque bande d'hommes à cheval, chaque triangle d'infanterie, est composé de guerriers unis par les liens du sang et de la famille. Et les objets de leur tendresse sont près d'eux; ils peuvent entendre les hurlements plaintifs de leurs femmes, les cris de leurs enfants : ce sont là pour chacun les témoins les plus respectables, les plus dignes panégyristes. On rapporte ses blessures à une mère, à une épouse; et celles-ci ne craignent pas de compter les plaies, d'en mesurer la grandeur. Dans la mêlée, elles portent aux combattants de la nourriture et des exhortations.

VIII. On a vu, dit-on, des armées chancelantes et à demi rompues, que des femmes ont ramenées à la charge par l'obstination de leurs prières, en présentant le sein aux fuyards, en leur montrant devant elles la captivité, que les Germains redoutent bien plus vivement pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment est tel, que les cités dont la foi est le mieux assurée sont celles dont on a exigé, parmi les otages, quelques filles de distinction. Ils croient même qu'il y a dans ce sexe quelque chose de divin et de prophétique : aussi ne dédaignent-ils pas ses conseils, et font-ils grand cas de ses prédictions. Nous avons vu, sous Vespasien, Véléda honorée de la plupart comme une divinité. Plus anciennement, Aurinie et beaucoup d'autres reçurent leurs adorations; et ce n'était point flatterie : ils ne s'imaginaient pas faire des déesses.

IX. Parmi les dieux, le principal objet de leur culte est Mercure, auquel ils croient devoir à certains jours immoler des victimes humaines. Ils apaisent Hercule et Mars par des offrandes moins barbares. Une partie des Suèves sacrifie aussi

à Isis. Je ne trouve ni la cause ni l'origine de ce culte étranger. Seulement la figure d'un vaisseau, qui en est le symbole, annonce qu'il leur est venu d'outre-mer. Emprisonner les dieux dans des murailles, ou les représenter sous une forme humaine, semble aux Germains trop peu digne de la grandeur céleste. Ils consacrent des bois touffus, de sombres forêts; et, sous les noms de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes ce que leurs yeux ne voient pas.

X. Il n'est pas de pays où les auspices et la divination soient plus en crédit. Leur manière de consulter le sort est très-simple : ils coupent une baguette à un arbre fruitier, et la divisent en plusieurs morceaux qu'ils marquent de différents signes, et qu'ensuite ils jettent pêle-mêle sur une étoffe blanche. Le prêtre de la cité, si c'est l'État qui consulte, le père de famille lui-même, si ce sont des particuliers, invoque les dieux, et, regardant le ciel, il lève trois fois chaque morceau, et fait son pronostic d'après le signe dont il est empreint. Si le sort veut qu'on s'abstienne, on ne consulte plus de tout le jour sur la même affaire; s'il permet d'agir, on exige encore que les auspices confirment sa réponse : car on sait aussi, chez ces peuples, interroger le chant et le vol des oiseaux. Un usage qui leur est particulier, c'est de demander même aux chevaux des présages et des révélations. L'État nourrit, dans les bocages et les forêts dont j'ai parlé, des chevaux blancs que n'avilit jamais aucun travail profane. On les attelle au char sacré, et le prêtre, avec le roi ou le chef de la cité, les accompagne en observant leurs hennissements et le bruit de leurs naseaux. Il n'est pas d'augure plus décisif, non-seulement pour le peuple, mais pour les grands, mais pour les prêtres, qui croient que ces animaux sont les confidents des dieux, dont eux ne sont que les ministres. Ils emploient encore une autre espèce de divination, quand ils veulent connaître quel sera le succès d'une grande guerre. Ils se procurent, de quelque manière que ce soit, un prisonnier de la nation ennemie, et, le mettant aux prises avec un guerrier choisi parmi eux, ils les font battre chacun avec les armes de son pays. La victoire de l'un ou de l'autre est regardée comme un pronostic.

XI. Les petites affaires sont soumises à la délibération des chefs; les grandes à celle de tous. Et cependant celles mêmes dont la décision est réservée au peuple sont auparavant discutées par les chefs. On se rassemble, à moins d'un événement subit et imprévu, à des jours marqués, quand la lune est nou-

velle, ou quand elle est dans son plein; ils croient qu'on ne saurait traiter les affaires sous une influence plus heureuse. Ce n'est pas, comme chez nous, par jours, mais par nuits, qu'ils calculent le temps; ils donnent ainsi les rendez-vous, les assignations : la nuit leur paraît marcher avant le jour. Un abus naît de leur indépendance; c'est qu'au lieu de se rassembler tous à la fois, comme s'ils obéissaient à un ordre, ils perdent deux ou trois jours à se réunir. Quand l'assemblée paraît assez nombreuse, ils prennent séance tout armés. Les prêtres, à qui est remis le pouvoir d'empêcher le désordre, commandent le silence. Ensuite le roi, ou celui des chefs que distingue le plus son âge, ou sa noblesse, ou ses exploits, ou son éloquence, prend la parole et se fait écouter par l'ascendant de la persuasion, plutôt que par l'autorité du commandement. Si l'avis déplaît, on le repousse par des murmures; s'il est approuvé, on agite les framées. Ce suffrage des armes est le signe le plus honorable de leur assentiment.

XII. On peut aussi accuser devant le conseil public, et y poursuivre des affaires capitales. Les peines varient suivant les délits. On pend à un arbre les traîtres et les transfuges; les lâches, ceux qui fuient les combats ou qui dégradent leur sexe, sont plongés dans la fange d'un bourbier, et noyés sous une claie. Cette diversité de supplices tient à l'opinion qu'il faut, en punissant, montrer le crime et cacher l'infamie. Il y a, pour les fautes plus légères, des châtiments proportionnés. Le coupable paye une amende en chevaux ou en bétail; une partie est livrée au roi ou à la cité, le reste à l'offensé ou à sa famille. On choisit dans ces mêmes assemblées des chefs qui rendent la justice dans les cantons et les villages. Ils ont chacun cent assesseurs tirés du peuple, qui leur servent de conseil et ajoutent à l'autorité de leurs jugements.

XIII. Ils ne traitent aucune affaire publique ni particulière sans être armés; mais nul Germain ne porte les armes, que la cité ne l'en ait reconnu capable. Alors un des chefs, ou le père du jeune homme, ou un de ses parents, le décore, en pleine assemblée, de la framée et du bouclier. C'est là sa robe virile; ce sont là ses premiers honneurs : auparavant il était membre d'une famille, il devient membre de l'État. Une naissance illustre, ou les services éclatants d'un père, donnent à quelques-uns le rang de prince dès la plus tendre jeunesse; les autres s'attachent à des chefs dans la force de l'âge et dès longtemps éprouvés; et ce rôle de compagnon n'a rien dont on

rougisse. Il a même ses distinctions, réglées sur l'estime du prince dont on forme la suite. Il existe entre les compagnons une émulation singulière à qui tiendra la première place auprès de son prince; entre les princes, à qui aura le plus de compagnons et les plus courageux. C'est la dignité, c'est la puissance, d'être toujours entouré d'une jeunesse nombreuse et choisie : c'est un ornement dans la paix, un rempart dans la guerre. Et celui qui se distingue par le nombre et la bravoure de son escorte devient glorieux et renommé non-seulement dans sa patrie, mais encore dans les cités voisines. On le recherche par des ambassades; on lui envoie des présents; souvent son nom seul fait le succès d'une guerre.

XIV. Sur le champ de bataille, il est honteux au prince d'être surpassé en courage; il est honteux à la troupe de ne pas égaler le courage de son prince. Mais un opprobre dont la flétrissure ne s'efface jamais, c'est de lui survivre et de revenir sans lui du combat. Le défendre, le couvrir de son corps, rapporter à sa gloire ce qu'on fait soi-même de beau, voilà le premier serment de cette milice. Les princes combattent pour la victoire, les compagnons pour le prince. Si la cité qui les vit naître languit dans l'oisiveté d'une longue paix, ces chefs de la jeunesse vont chercher la guerre chez quelque peuple étranger : tant cette nation hait le repos! d'ailleurs on s'illustre plus facilement dans les hasards, et l'on a besoin du règne de la force et des armes pour entretenir de nombreux compagnons. Car ce cheval de bataille, cette sanglante et victorieuse framée, sont un tribut levé sur la générosité du prince. Sa table, d'une somptuosité grossière, mais dispendieuse, tient lieu de solde. La source de sa munificence est dans le pillage et les guerres. Vous leur persuaderiez bien moins de labourer la terre et d'attendre l'année, que d'appeler des ennemis et de chercher des blessures. C'est à leurs yeux paresse et lâcheté que d'acquérir par la sueur ce qu'ils peuvent se procurer par le sang.

XV. Le temps qu'ils ne donnent pas à la guerre, ils en passent un peu à chasser, beaucoup à manger et à dormir, sans s'occuper de rien. On voit les plus braves et les plus belliqueux, abandonnant à des femmes, à des vieillards, aux plus faibles de la famille, le soin de la maison, des pénates et des champs, languir eux-mêmes oisifs et désœuvrés : étrange contradiction de caractère, que les mêmes hommes puissent à ce point aimer l'inaction et haïr le repos! Il est d'usage que les cités offrent à leurs chefs un don en troupeaux et en grains,

auquel on contribue par tête, et qui, reçu comme un honneur, subvient aussi à leurs dépenses. Mais rien ne flatte plus ces chefs que les présents qui leur sont envoyés des pays voisins par les particuliers ou par l'État, comme des coursiers choisis, des armes d'une grande dimension, des harnais, des colliers. Nous leur avons même appris à recevoir de l'argent.

XVI. On sait assez que les Germains ne bâtissent point de villes; ils ne souffrent pas même d'habitations réunies. Leurs demeures sont éparses, isolées, selon qu'une fontaine, un champ, un bocage, ont déterminé leur choix. Leurs villages ne sont pas, comme les nôtres, formés d'édifices contigus : chacun laisse un espace vide autour de sa maison, soit pour prévenir le danger des incendies, soit par ignorance dans l'art de bâtir. Ils n'emploient ni pierres ni tuiles; ils se servent uniquement de bois brut, sans penser à la décoration ni à l'agrément. Toutefois ils enduisent certaines parties d'une terre fine et luisante, dont les veines nuancées imitent la peinture. Ils se creusent aussi des souterrains, qu'ils chargent en dessus d'une épaisse couche de fumier. C'est là qu'ils se retirent l'hiver, et qu'ils déposent leurs grains. Ils y sentent moins la rigueur du froid ; et, si l'ennemi fait une incursion, il pille les lieux découverts, tandis que cette proie cachée sous la terre reste ignorée de lui, ou le déroute par les recherches mêmes qu'il fait pour la trouver.

XVII. Ils ont tous pour vêtement un sayon qu'ils attachent avec une agrafe, ou, à défaut d'agrafe, avec une épine. A cela près ils sont nus, et passent les journées entières auprès de leur foyer. Les plus riches se distinguent par un habillement, non pas flottant comme chez les Sarmates et les Parthes, mais serré et qui marque toutes les formes. Ils portent aussi des peaux de bêtes, plus grossières vers le Rhin, plus recherchées dans l'intérieur, où le commerce ne fournit point d'autre parure. Là on choisit les animaux, et, pour embellir leur dépouille, on la parsème de taches et on la bigarre avec la peau des monstres que nourrissent les plages inconnues du plus lointain Océan. L'habillement des femmes ne diffère pas de celui des hommes, excepté qu'elles se couvrent le plus ordinairement de tissus de lin relevés par un mélange de pourpre, et que la partie supérieure de leur vêtement ne s'étend point pour former des manches : elles ont les bras nus jusqu'à l'épaule; leur sein même est en partie découvert.

XVIII. Toutefois en ce pays les mariages sont chastes, et il

n'est pas de trait dans leurs mœurs qui mérite plus d'éloges. Presque seuls entre les barbares ils se contentent d'une femme, hormis un très-petit nombre de grands qui en prennent plusieurs, non par esprit de débauche, mais parce que plusieurs familles ambitionnent leur alliance. Ce n'est pas la femme, c'est le mari qui apporte la dot. Le père et la mère, ainsi que les proches, assistent à l'entrevue et agréent les présents. Ces présents ne sont point de ces frivolités qui charment les femmes, ni rien dont puisse se parer la nouvelle épouse. Ce sont des bœufs, un cheval tout bridé, un bouclier avec la framée et le glaive. En présentant ces dons, on reçoit une épouse. Elle, de son côté, donne aussi à l'époux quelques armes. C'est là le lien sacré de leur union, leurs symboles mystérieux, leurs divinités conjugales. Pour que la femme ne se croie pas dispensée des nobles sentiments et sans intérêt dans les hasards de la guerre, les auspices mêmes qui président à son hymen l'avertissent qu'elle vient partager des travaux et des périls, et que sa loi, en paix comme dans les combats, est de souffrir et d'oser autant que son époux. C'est là ce que lui annoncent les bœufs attelés, le cheval équipé, les armes qu'on lui donne. Elle apprend comment il faut vivre, comment il faut mourir. Ce dépôt qu'elle accepte, elle devra le rendre pur et honorable à ses enfants, de qui ses brus le recevront pour le transmettre à ses petits-fils.

XIX. Aussi vivent-elles sous la garde de la chasteté, loin des spectacles qui corrompent les mœurs, loin des festins qui allument les passions. Hommes et femmes ignorent également les mystérieuses correspondances. Très-peu d'adultères se commettent dans une nation si nombreuse, et le châtiment, qui suit de près la faute, est abandonné au mari. On rase la coupable, on la dépouille, et, en présence des parents, le mari la chasse de sa maison, et la poursuit à coups de verges par toute la bourgade. Quant à celle qui prostitue publiquement son honneur, point de pardon pour elle : ni beauté, ni âge, ni richesses ne lui feraient trouver un époux. Dans ce pays on ne rit pas des vices; corrompre et céder à la corruption ne s'appelle pas vivre selon le siècle. Quelques cités, encore plus sages, ne marient que des vierges. La limite est posée une fois pour toutes à l'espérance et au vœu de l'épouse; elle prend un seul époux, comme elle a un seul corps, une seule vie, afin que sa pensée ne voie rien au delà, que son cœur ne soit tenté d'aucun désir nouveau, qu'elle aime son mariage et non pas

un mari. Borner le nombre de ses enfants, ou tuer quelqu'un des nouveau-nés, est flétri comme un crime : et les bonnes mœurs ont là plus d'empire que n'en ont ailleurs les bonnes lois.

XX. L'enfance se ressemble dans toutes les maisons ; et c'est au milieu d'une sale nudité que grandissent ces corps et ces membres dont la vue nous étonne. Chaque mère allaite elle-même ses enfants, et ne s'en décharge point sur des servantes et des nourrices. Le maître n'est pas élevé plus délicatement que l'esclave ; ils vivent au milieu des mêmes troupeaux, couchent sur la même terre, jusqu'à ce que l'âge mette l'homme libre à sa place, et que la vertu reconnaisse les siens. Une longue ignorance de la volupté assure aux garçons une jeunesse inépuisable. On ne hâte pas non plus le mariage des filles : elles ont, comme leurs époux, la vigueur de l'âge, la hauteur de la taille ; et d'un couple assorti et robuste naissent des enfants également vigoureux. Le fils d'une sœur est aussi cher à son oncle qu'à son père ; quelques-uns pensent même que le premier de ces liens est le plus saint et le plus étroit ; et, en recevant des otages, ils préfèrent des neveux, comme inspirant un attachement plus fort, et intéressant la famille par plus d'endroits. Toutefois on a pour héritiers et successeurs ses propres enfants, et l'on ne fait pas de testament. Si l'on n'a pas d'enfants, les premiers droits à l'héritage appartiennent aux frères, aux oncles paternels, aux oncles maternels. Plus un Germain compte de proches et d'alliés, plus sa vieillesse est entourée de respect : on ne gagne rien à être sans famille.

XXI. On est tenu d'embrasser les haines aussi bien que les amitiés d'un père ou d'un parent. Du reste, ces haines ne sont pas inexpiables. On rachète même l'homicide par une certaine quantité de gros et de menu bétail, et la satisfaction est acceptée par la maison tout entière : politique d'autant plus sage, que les inimitiés sont plus dangereuses dans l'état de liberté. Les Germains aiment à donner des festins, et aucune nation n'exerce l'hospitalité d'un cœur plus généreux. Fermer sa porte à un homme, quel qu'il soit, semblerait un crime. Chacun offre à l'étranger une table aussi bien servie que le permet sa fortune. Quand ses provisions sont épuisées, le premier hôte en montre un second dans la maison voisine, et s'y rend de compagnie : les arrivants n'étaient pas invités ; peu importe, ils n'en sont pas reçus avec moins d'égards.

Connus ou inconnus ont les mêmes droits à l'hospitalité. Si l'hôte, en partant, demande quelque chose, l'usage est de l'accorder; on ne craint pas d'ailleurs de demander à son tour. Ces présents font plaisir, mais on n'en exige pas de reconnaissance, non plus qu'on ne croit en devoir. C'est un échange désintéressé de politesse.

XXII. Au sortir du sommeil, qu'ils prolongent souvent jusque dans le jour, ils se baignent, ordinairement à l'eau chaude, l'hiver régnant chez eux une grande partie de l'année. Après le bain, ils prennent un repas; chacun a son siége séparé et sa table particulière. Ensuite viennent les affaires, souvent aussi les festins, et ils y vont en armes. Boire des journées et des nuits entières n'est une honte pour personne. L'ivresse produit des querelles fréquentes, qui se bornent rarement aux injures; presque toujours elles finissent par des blessures et des meurtres. D'un autre côté, la réconciliation des ennemis, l'alliance des familles, le choix des chefs, la paix, la guerre, se traitent communément dans les festins, sans doute parce qu'il n'est pas de moment où les âmes soient plus ouvertes aux inspirations de la franchise ou à l'enthousiasme de la gloire. Cette nation simple et sans artifice découvre dans la libre gaieté de la table les secrets que le cœur renfermait encore ; la pensée de chacun, ainsi révélée et mise à nu, est discutée de nouveau le lendemain, et l'un et l'autre temps justifie également son emploi : on délibère lorsqu'on ne saurait feindre; on décide quand on ne peut se tromper.

XXIII. Leur boisson est une liqueur faite d'orge ou de froment[1], à laquelle la fermentation donne quelque ressemblance avec le vin. Les plus voisins du fleuve ont aussi du vin, que leur procure le commerce. Leurs aliments sont simples : des fruits sauvages, de la venaison fraîche, du lait caillé. Ils apaisent leur faim sans nul apprêt, sans raffinements délicats. Quant à la soif, ils sont moins tempérants; si vous encouragez l'ivresse en leur fournissant tout ce qu'ils voudront boire, leurs vices les vaincront aussi facilement que vos armes.

XXIV. Ils n'ont qu'un genre de spectacle, uniforme dans toutes leurs réunions. Des jeunes gens, qui ont l'habitude de ce jeu, sautent nus à travers les pointes menaçantes de

1. La bière.

glaives et de framées. L'exercice a produit l'adresse, et de l'adresse est née la grâce. Et ici, nul espoir de récompense : l'unique salaire de ce périlleux divertissement, c'est le plaisir des spectateurs. Ils connaissent les jeux de hasard, et (chose étonnante) ils s'en font, même à jeun, la plus sérieuse occupation; si follement acharnés au gain ou à la perte, que, quand ils n'ont plus rien, ils jouent encore, dans un dernier coup de dés, leur personne et leur liberté. Le vaincu va lui-même se livrer à la servitude. Fût-il le plus jeune, fût-il le plus robuste, il se laisse enchaîner et vendre. Tel est, dans un engagement contre nature, leur fanatique résignation : eux l'appellent loyauté. On se défait, par le commerce, des esclaves de cette espèce, pour se délivrer en même temps de la honte d'une telle victoire.

XXV. Les autres esclaves ne sont pas classés comme chez nous, et attachés aux différents emplois du service domestique. Chacun a son habitation, ses pénates, qu'il régit à son gré. Le maître leur impose, comme à des fermiers, une certaine redevance en blé, en bétail, en vêtements; là se borne la servitude. Les soins intérieurs de la maison appartiennent à la femme et aux enfants. Frapper ses esclaves, ou les punir par les fers ou un travail forcé, est chose rare. On les tue quelquefois, non par esprit de discipline et de sévérité, mais dans un mouvement de colère, comme on tue un ennemi, à cela près que c'est impunément. Les affranchis ne sont pas beaucoup au-dessus des esclaves. Rarement ils ont de l'influence dans la maison; jamais ils n'en ont dans l'État. J'excepte les nations soumises à des rois; là ils s'élèvent au-dessus des hommes nés libres, au-dessus même des nobles. Ailleurs, l'abaissement des affranchis est une preuve de liberté.

XXVI. Excercer l'usure et l'appliquer à son produit même, est une pratique ignorée des Germains, et cette ignorance vaut mieux qu'une défense expresse. Chaque tribu en masse occupe tour à tour le terrain qu'elle peut cultiver, et le partage selon les rangs. L'étendue des campagnes facilite cette répartition. Ils changent de terres tous les ans, et ils n'en manquent jamais. C'est que l'homme ne s'évertue pas à épuiser le sol et à rétrécir l'espace, pour le plaisir de planter des vergers, d'enclore des prairies, d'arroser des jardins : ils ne demandent à la terre que des moissons. Aussi l'année même n'est-elle pas divisée en autant de saisons que chez nous. L'hiver, le printemps, l'été, ont un sens pour eux, et sont

nommés dans leur langue. Quant à l'automne, ils en ignorent également le nom et les présents.

XXVII. Nul faste dans leurs funérailles : seulement on observe de brûler avec un bois particulier le corps des hommes illustres. On n'entasse sur le bûcher ni étoffes ni parfums; on n'y met que les armes du mort; quelquefois le cheval est brûlé avec son maître. On dresse pour tombeau un tertre de gazon : ces pompeux monuments que l'orgueil élève à grands frais leur sembleraient peser sur la cendre des morts. Ils donnent peu de temps aux lamentations et aux larmes, beaucoup à la douleur et aux regrets : ils croient que c'est aux femmes de pleurer, aux hommes de se souvenir. Voilà ce que j'ai appris sur l'origine et les mœurs des Germains en général. Je vais parler maintenant des institutions et des coutumes particulières aux différentes nations, et dire quels peuples sont passés de la Germanie dans les Gaules.

XXVIII. Le meilleur de tous les garants, Jules César, témoigne que les Gaules eurent leur époque de supériorité, et l'on peut croire que des Gaulois passèrent aussi en Germanie. Une simple rivière eût-elle empêché la nation dominante de changer de demeures et d'aller occuper des terres ouvertes, où aucun royaume n'avait encore affermi sa puissance et tracé ses limites? C'est ainsi qu'entre la forêt Hercynienne, le Rhin et le Mein, s'établirent les Helvétiens et plus loin les Boïens, sortis comme eux de la Gaule. Le nom de Bohême subsiste encore, comme un vieux souvenir de leur séjour, quoique le pays ait changé d'habitants. Mais les Aravisques de Pannonie sont-ils une colonie d'Oses [1], peuple germanique, ou les Oses sont-ils des Aravisques transplantés en Germanie? la conformité de langage, d'institutions, de mœurs, laisse la chose en doute; d'autant plus que, également pauvres, également libres, ils trouvaient des deux côtés du Danube mêmes biens et mêmes maux. Les Trévires et les Nerviens [2] sont les premiers à se dire issus des Germains, et à s'en faire honneur, comme d'une origine dont la gloire les sépare des Gaulois et

1. Tacite, au chap. XLIII, dit positivement que les Oses sont de race pannonienne; on ne sait rien de plus de cette peuplade. Quant aux Aravisques, Pline les place sur les bords de la Drave et de la Save, en Pannonie.

2. Les premiers, comme le nom même l'indique, occupaient le pays de Trèves et s'étendaient de la Meuse jusqu'au Rhin. Les autres habitaient la partie de la Gaule Belgique où sont aujourd'hui Cambrai et Tournai.

les absout de la lâcheté reprochée à ceux-ci. Quant à la rive même du Rhin, elle est habitée par des peuples évidemment germains, les Vangions, les Triboques, les Némètes [1]. Les Ubiens le sont aussi; et, quoique ayant mérité d'être colonie romaine, quoique aimant à s'appeler Agrippiniens, du nom de leur fondatrice [2], ils ne rougissent pas de cette origine. Ils passèrent anciennement le Rhin, et, sur la preuve acquise de leur fidélité, ils furent placés au bord même du fleuve, comme défenseurs et non comme prisonniers.

XXIX. La plus intrépide de toutes ces nations, les Bataves [3], sans tenir beaucoup de place sur la rive du fleuve, en occupent une île. Ce fut jadis une tribu de Cattes, qui, chassée par une sédition domestique, se réfugia dans ce pays, où elle devait un jour faire partie de notre empire. Un beau privilége atteste et honore leur ancienne alliance : ils ne sont ni flétris par des impôts, ni écrasés par des publicains. Exempts de charges et de contributions, uniquement destinés aux combats, on les garde, comme on garde du fer et des armes, pour s'en servir à la guerre. Les Mattiaques [4] nous obéissent au même titre; car la grandeur du peuple romain a étendu jusqu'au delà du Rhin et de ses frontières anciennes le respect de ses lois. Les demeures et le territoire des Mattiaques sont sur l'autre rive, leurs âmes et leurs cœurs sont avec nous : du reste, ils ressemblent aux Bataves, si ce n'est que l'énergie du sol et du climat natal leur donne un esprit plus belliqueux. Je ne compterai pas au nombre des peuples germains, quoiqu'ils habitent au delà du Rhin et du Danube, ceux qui exploitent les terres Décumates [5]. Des aventuriers gaulois, ani-

1. Selon d'Anville, les *Triboci* habitaient vers Strasbourg ; puis, en descendant le Rhin, venaient les *Nemetes;* enfin, du côté de Spire et de Worms, les *Vangiones*.

2. Ce fut Agrippine, fille de Germanicus et femme de Claude, qui établit une colonie romaine dans la ville des Ubiens, nommée aujourd'hui Cologne.

3. On ignore à quelle époque eut lieu leur migration : César les trouva déjà établis entre la Meuse et le Vahl, qui est un bras du Rhin.

4. Ce peuple habitait de l'autre côté du Rhin, sur les bords de la Lahn, du Mein et de l'Éder.

5. Le nom de *champs Décumates* est évidemment synonyme de *decumanus ager*, employé par Cicéron pour désigner les terres qui devaient aux Romains la dîme de leurs fruits. Brottier et Lableterie, d'après Schœpflin (*Alsatia illustrata*), étendent ce pays jusqu'à la rive septentrionale du haut

més de l'audace qu'inspire la misère, s'établirent sur ce terrain d'une propriété indécise. Bientôt une barrière fut élevée, nos postes furent portés en avant; et ce pays, enclos dans nos limites, fait aujourd'hui partie d'une province.

XXX. Au delà sont les Cattes [1], qui commencent aux hauteurs de la forêt Hercynienne, et habitent des campagnes moins ouvertes et moins marécageuses que les autres contrées de la Germanie. Les collines se prolongent en effet, en s'abaissant insensiblement, et la forêt elle-même suit fidèlement les Cattes, et ne les abandonne qu'à leurs frontières. Ils ont, plus que d'autres, le corps robuste, les membres nerveux, le visage menaçant, une grande vigueur d'âme. Leur intelligence et leur finesse étonnent dans des Germains. Ils savent se choisir des chefs, écouter ceux qu'ils ont choisis, garder leurs rangs, comprendre les occasions, différer une attaque, profiter du jour, se retrancher la nuit, se défier de la fortune, attendre tout de la valeur, et, ce qui est très-rare et ne peut être que le fruit de la discipline, compter sur le général plus que sur l'armée. Toute leur force est dans l'infanterie, qu'ils chargent, outre ses armes, d'outils en fer et de provisions. Les autres barbares vont au combat; les Cattes vont à la guerre. Ils font peu d'excursions, évitent les rencontres fortuites. Ce n'est guère en effet qu'à des troupes à cheval qu'il appartient de brusquer la victoire et de précipiter la retraite : trop de vitesse ressemble à de la peur; une lenteur circonspecte est plus près du courage.

XXXI. Un usage adopté quelquefois chez les autres Germains par la bravoure individuelle, est devenu chez les Cattes une loi générale : ils se laissent croître, dès l'âge de puberté, la barbe et les cheveux, et ne dépouillent cet aspect sauvage qu'après s'être déliés, en tuant un ennemi, du vœu qu'ils ont fait à la vertu guerrière de le garder jusque-là. C'est sur le sang et les dépouilles qu'ils se découvrent le front; alors seulement ils croient avoir acquitté le prix de leur naissance, et se présentent à la patrie, à un père, comme leurs dignes enfants. Le lâche qui fuit la guerre conserve cet extérieur hideux. Il est des braves qui prennent en outre un anneau de

Danube, de sorte qu'il contiendrait une partie du duché de Bade, le Wurtemberg et la Souabe.

1. Les *Catti* ou *Chatti*, dit Malte-Brun, t. I, p. 249, occupaient la Hesse et le pays de Fulde et d'Hanau, avec une partie de la Franconie.

fer (signe d'ignominie chez cette nation), et le portent comme une chaîne, jusqu'à ce qu'ils se rachètent par la mort d'un ennemi. La plupart des Cattes aiment à paraître avec ce symbole. Ils blanchissent sous d'illustres fers, qui les signalent également aux ennemis et à leurs frères. Ils ont le privilége de commencer tous les combats; c'est d'eux qu'est toujours formée la première ligne, dont le coup d'œil étonne; car ces visages farouches ne s'adoucissent même pas dans la paix. Aucun de ces guerriers n'a ni maison, ni terre, ni souci de chose au monde. Ils se rendent chez le premier venu et s'y font nourrir, prodigues du bien d'autrui, indifférents au leur, jusqu'à ce que la vieillesse glacée leur interdise une si rude vertu.

XXXII. Tout près des Cattes, les Usipiens et les Tenctères habitent sur le Rhin [1], qui à cet endroit coule encore dans un lit assez fixe pour servir de limite. Aux autres mérites des guerriers, les Tenctères unissent, par excellence, l'art de combattre à cheval, et l'infanterie des Cattes n'est pas plus renommée que la cavalerie des Tenctères. Les ancêtres ont donné l'exemple; les descendants s'y conforment. Monter à cheval est l'amusement de l'enfance; c'est toute l'émulation des jeunes gens; c'est encore l'exercice des vieillards. Les chevaux sont une propriété qui se transmet ainsi que les esclaves, les pénates, les droits de la succession; un des fils en hérite, non le plus âgé, comme des autres biens, mais le plus intrépide à la guerre et le meilleur cavalier.

XXXIII. Après les Tenctères se trouvaient les Bructères [2], remplacés maintenant par les Chamaves et les Angrivariens : car les Bructères, viennent, dit-on, d'être chassés et anéantis par une ligue des nations voisines, qu'a soulevée contre eux la haine de leur orgueil, ou l'appât du butin, ou peut-être une faveur particulière des dieux envers nous. Et le ciel ne nous a pas même envié le spectacle du combat : soixante mille hommes sont tombés, non sous le fer et les coups des Romains, mais, ce qui est plus admirable, devant leurs yeux et pour leur amusement. Puissent, ah! puissent les nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer dans cette haine d'elles-mêmes, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune

1. Sur le Bas-Rhin, en face et au-dessous de Cologne.

2. Ce peuple occupait la partie basse de la Westphalie, entre l'Ems et la Lippe.

n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi.

XXXIV. Les Angrivariens et les Chamaves ont derrière eux les Dulgibins, les Chasuares[1] et d'autres nations peu connues; par devant ils s'appuient sur les Frisons[2]. On divise les Frisons en grands et petits, selon la force de leurs cités. Leur pays est bordé par le Rhin et va jusqu'à la mer, embrassant des lacs immenses, où naviguèrent aussi des flottes romaines. Nous avons même tenté par cet endroit les routes de l'Océan, et la renommée a publié qu'il existait dans ces régions d'autres colonnes d'Hercule; soit qu'en effet Hercule ait visité ces lieux, ou que nous soyons convenus de rapporter à sa gloire tout ce que le monde enferme de merveilles. L'audace ne manqua pas à Drusus Germanicus; mais l'Océan protégea les secrets d'Hercule et les siens. Depuis, nul n'a tenté ces recherches : on a jugé plus discret et plus respectueux de croire aux œuvres des dieux que de les approfondir.

XXXV. Nous venons de voir la Germanie à l'occident : ici par un grand détour elle remonte vers le nord. La première nation qu'on rencontre est celle des Cauques[3]. Quoiqu'elle commence aux Frisons et occupe une partie du rivage, elle borde néanmoins toutes celles que j'ai nommées, et atteint, en se repliant, jusqu'aux frontières des Gattes. Et cet espace immense, les Cauques ne le possèdent pas seulement, ils le remplissent. C'est la plus noble des nations germaniques, la seule qui fasse de la justice le soutien de sa grandeur. Exempts de cupidité et d'ambition, tranquilles et renfermés chez eux, ils ne provoquent aucune guerre, n'exercent ni rapines ni brigandages. La meilleure preuve de leur courage et de leurs forces, c'est que, pour jouir de la prééminence, ils n'ont pas besoin d'injustices. Chacun a cependant ses armes toujours prêtes, et au besoin des armées se rassemblent. Ils abondent en hommes et en chevaux, et le repos n'ôte rien à leur renommée.

XXXVI. A côté des Cauques et des Cattes, les Chérusques[4]

1. Sur les bords du Véser et près des sources de la Lippe.

2. Les Frisons étaient compris entre l'Océan au nord, le Rhin à l'ouest, et l'Ems au levant. Les lacs autour desquels ils habitaient sont ceux qui, s'étant agrandis et réunis, ont formé le Zuyderzée.

3. Les Cauques bordaient l'Océan depuis l'embouchure de l'Ems jusqu'à celle de l'Elbe.

4. Entre le Véser, l'Aller, et la Leine.

nourrirent longtemps la molle et indolente oisiveté d'une paix que personne ne troublait : calme plus doux qu'il n'était sûr ! car, auprès de voisins ambitieux et puissants, le repos est trompeur. Vienne l'heure des combats; modération, probité, sont les vertus de qui sera le plus fort. Aussi parlait-on jadis des bons, des équitables Chérusques ; et on les traite maintenant d'insensés et de lâches : pour les Cattes victorieux le bonheur est devenu sagesse. La ruine des Chérusques a entraîné les Foses [1], nation limitrophe, qui partage avec égalité leur mauvaise fortune, quoiqu'elle ne fût pas leur égale dans la bonne.

XXXVII. Du même côté de la Germanie, au bord de l'Océan, habitent les Cimbres [2], cité maintenant peu nombreuse, mais dont la gloire est immense. Il reste de leur ancienne renommée des traces largement empreintes : ce sont, en deçà comme au delà du Rhin, des camps dont le vaste contour permet encore aujourd'hui de mesurer la masse et les forces de la nation, et rend croyable la multitude infinie de ses guerriers. Rome comptait sa six cent quarantième année, quand retentirent pour la première fois les armes des Cimbres, sous le consulat de Cécilius Métellus et de Papirius Carbo. Si l'on suppute depuis cette époque jusqu'au deuxième consulat de Trajan [3], on trouve à peu près deux cent dix ans : que de temps passé à vaincre la Germanie ! et, pendant ce long période, que de pertes mutuelles ! Ni les Samnites, ni les Carthaginois, ni les Espagnes, ni les Gaules, ni les Parthes eux-mêmes ne nous donnèrent plus souvent de sérieux avertissements. C'est que la liberté des Germains est plus redoutable que la monarchie d'Arsace [4]. Que peut en effet nous reprocher l'Orient, si ce n'est Crassus massacré ? Mais Pacorus périt à son tour ; mais

1. Les Foses habitaient probablement la principauté d'Hildesheim, où coule la rivière de Fuse, dont le nom paraît avoir, avec celui des *Fosi*, un rapport d'origine.

2. Ptolémée place les Cimbres dans le nord du Jutland, qu'on appelait Chersonnèse cimbrique. Tacite semble les rapprocher davantage de l'Elbe, vers les pays d'Holstein et de Sleswig : peut-être aussi comprend-il sous le nom de Cimbres toutes les peuplades qui occupaient cette péninsule, alors fort peu connue.

3. Cette phrase fixe la date où Tacite composa cet ouvrage. Ce fut sous le deuxième consulat de Trajan, l'an de R. 851, de J.-C. 98.

4. Arsace fonda la monarchie des Parthes, après avoir arraché ces peuples à la domination des rois macédoniens.

un Ventidius mit l'Orient sous ses pieds. Cependant les Germains, par la défaite ou la prise de Carbon, de Cassius, de Scaurus, de Cépion, de Manlius, enlevèrent au peuple romain cinq armées consulaires; ils enlevèrent à l'empereur Auguste Varus avec trois légions : et ce ne fut pas impunément que Marius leur porta de si rudes coups en Italie, Jules César en Gaule, Drusus, Tibère et Germanicus dans leurs propres foyers. Vinrent ensuite les prodigieuses menaces de Caïus et leur issue ridicule ; puis un repos qui dura jusqu'au moment où, profitant de nos discordes et de nos guerres civiles, ces peuples forcèrent les camps de nos légions, et entreprirent jusque sur les Gaules. Ils en furent repoussés; et dans ces derniers temps on a triomphé d'eux plutôt qu'on ne les a vaincus.

XXXVIII. Il faut parler maintenant des Suèves[1], qui ne sont pas, comme les Cattes ou les Tenctères, une seule et unique peuplade. Ils occupent la plus grande partie de la Germanie, et sont divisés en plusieurs nations, dont chacune a conservé son nom, quoiqu'elles reçoivent toutes le nom commun de Suèves. Une coutume particulière à ces peuples, c'est de retrousser leurs cheveux et de les attacher avec un nœud : ainsi se distinguent les Suèves des autres Germains, et, parmi les autres Suèves, l'homme libre de l'esclave. Si des liaisons de famille avec eux, et souvent le seul esprit d'imitation, ont propagé cet usage dans les autres cités, il y est rare et cesse avec la jeunesse. Chez les Suèves, on continue jusqu'à la vieillesse de ramener cette chevelure hérissée, que souvent on lie tout entière au sommet de la tête. Les chefs y mettent quelque recherche; c'est la seule qu'ils connaissent, et celle-là est innocente; leur pensée n'est point d'aimer ou d'être aimés; ils ne veulent que se donner une taille plus haute et un air plus terrible : avant d'aller en guerre, ils se parent comme pour les yeux de l'ennemi.

XXXIX. Les Semnones[2] se disent les plus anciens et les plus nobles des Suèves. La religion du pays fait foi de leur antiquité. Ils ont une forêt *consacrée dès longtemps par les au-*

1. Tacite étend le nom de Suèves à tous les peuples qui demeuraient entre l'Elbe et l'Oder, et même à ceux de la Scandinavie. (Malte-Brun.)

2. Les Semnones habitaient, selon Cluvier, entre l'Elbe, l'Oder, la Vartha et la Vistule, et occupaient ainsi une partie du Brandebourg, de la Silésie, de la Saxe, de la Misnie.

gures de leurs pères et une pieuse terreur; c'est là qu'à des époques marquées tous les peuples du même sang se réunissent par députations, et ouvrent, en immolant un homme, les horribles cérémonies d'un culte barbare. Une autre pratique atteste encore leur vénération pour ce bois. Personne n'y entre sans être attaché par un lien, symbole de sa dépendance et hommage public à la puissance du dieu. S'il arrive que l'on tombe, il n'est pas permis de se relever; on sort en se roulant par terre. Tout, dans les superstitions dont ce lieu est l'objet, se rapporte à l'idée que c'est le berceau de la nation, que là réside la divinité souveraine, que hors de là tout est subordonné et fait pour obéir. La fortune des Semnones donne de l'autorité à cette prétention : ils occupent cent cantons, et cette masse de forces leur persuade qu'ils sont la tête de la nation des Suèves.

XL. Le titre des Lombards [1], c'est leur petit nombre, d'autant qu'environnés d'une multitude de cités puissantes ils trouvent leur sûreté, non dans la soumission, mais dans les combats et l'audace. Viennent ensuite les Reudignes, les Aviones, les Angles, les Varins, les Eudoses, les Suardones et les Nuithones [2], tous protégés par des fleuves ou par des forêts. Ces peuples, pris séparément, n'offrent rien de remarquable : un usage commun à tous, c'est l'adoration d'Ertha, c'est-à-dire la Terre Mère. Ils croient qu'elle intervient dans les affaires des hommes, et qu'elle se promène quelquefois au milieu des nations. Dans une île de l'Océan est un bois consacré, et, dans ce bois, un char couvert, dédié à la déesse. Le prêtre seul a le droit d'y toucher; il connaît le moment où la déesse est présente dans ce sanctuaire; elle part traînée par des génisses, et il la suit avec une profonde vénération. Ce sont alors des jours d'allégresse; c'est une fête pour tous les lieux qu'elle daigne visiter et honorer de sa présence. Les guerres sont suspendues; on ne prend point les armes; tout fer est soigneusement enfermé. Ce temps est le seul où ces barbares connaissent, le seul où ils aiment la paix et le repos; il dure jusqu'à ce que, la déesse étant rassasiée du commerce des mortels, le même prêtre la rende à son temple. Alors le char,

1. Le duché de Magdebourg et la Moyenne-Marche.

2. De tous ces peuples, à l'exception des Angles, on ne sait guère que les noms. Il est certain cependant qu'ils habitaient entre l'Oder, l'Elbe et la Baltique, occupant ainsi le Mecklembourg et une partie du Holstein.

et les voiles qui le couvrent, et, si on les en croit, la divinité elle même, sont baignés dans un lac solitaire. Des esclaves s'acquittent de cet office, et aussitôt après le lac les engloutit. De là une religieuse terreur et une sainte ignorance sur cet objet mystérieux qu'on ne peut voir sans périr.

XLI. Cette partie des Suèves s'étend vers le fond de la Germanie. Plus près (afin de suivre le Danube comme nous avons suivi le Rhin) se trouve la cité des Hermondures[1], fidèle à notre empire, et, à ce titre, admise à trafiquer, non sur la rive seule, comme les autres Germains, mais à l'intérieur, et jusque dans la colonie la plus florissante de la Rhétie[2]. Ils passent librement et sans gardes partout où ils veulent; et, tandis que nous ne montrons aux autres peuples que nos armes et nos camps, nous ouvrons à celui-ci nos maisons de ville et de campagne, qui n'excitent pas ses désirs. Chez les Hermondures est la source de l'Elbe, fleuve célèbre et jadis connu de nos légions; on ne fait maintenant qu'en entendre parler.

XLII. Près des Hermondures habitent les Narisques, ensuite les Marcomans et les Quades[3]. Les Marcomans sont les premiers par la gloire et les forces; le pays même qu'ils occupent, enlevé jadis aux Boïens, est une conquête de leur valeur. Les Quades et les Narisques ne sont pas indignes d'eux. C'est là comme le front de la Germanie en descendant le Danube. Les Marcomans et les Quades ont eu jusqu'à nos jours des rois de leur nation, issus des nobles familles de Maroboduus et de Tuder : ils commencent à en souffrir d'étrangers. Du reste, ces rois doivent à la protection de Rome leur force et leur grandeur : nous les aidons rarement de nos armes, plus souvent de notre or, et ils n'en sont pas moins puissants.

XLIII. Plus loin les Marsignes, les Gothins, les Oses, les Buriens[4], forment par derrière la limite des Marcomans et

1. Elle touchait au Danube, ayant au sud-ouest et à l'ouest les terres Décumates et les Cattes, dont elle était séparée par la Saale de Franconie; à l'est les montagnes de la Bohéme; au nord les tribus suèves déjà nommées, entre autres les Semnones.

2. *Augusta Vindelicorum*, maintenant Augsbourg.

3 Les Narisques occupaient la partie de la Bavière qui est entre la Bohême et le Danube; les Marcomans, la Bohême, d'où ils avaient chassé les Boïens; les Quades, la Moravie et une portion de l'Autriche, entre le Danube et la Moravie.

4. D'après l'ordre dans lequel Tacite nomme ces peuples, comparé à la position des Marcomans et des Quades, il faut les ranger du nord-ouest au sud-est, au-dessus de la Bohême et de la Moravie.

des Quades. Par le langage et la coiffure, les Marsignes et les Buriens annoncent des Suèves. Les Gothins parlent gaulois, et les Oses pannonien ; c'est dire assez qu'ils ne sont pas Germains : ajoutons qu'ils se soumettent à des tributs; une partie leur est imposée par les Sarmates, l'autre partie par les Quades, qui les traitent comme étrangers. Les Gothins, pour surcroît de honte, tirent le fer des mines. Tous ces peuples s'étendent peu dans la plaine; ils habitent en général dans des gorges, sur le sommet et le penchant des montagnes. Car une longue chaîne [1] partage et coupe en deux la Suévie. Au delà de cette chaîne sont un grand nombre de nations, dont la plus considérable est celle des Lygiens [2], divisée elle-même en beaucoup de cités. Il suffira de nommer les plus puissantes, les Aries, les Helvécones, les Manimes, les Élysiens, les Naharvales. Chez les Naharvales on montre un bois consacré dès longtemps par la religion. Le soin du culte est remis à un prêtre en habit de femme. Ce culte s'adresse à des dieux qui, dans l'Olympe romain, sont, dit-on, Castor et Pollux; ils en possèdent les attributs : leur nom est *Alci*. Du reste, point de statue, nulle trace d'une origine étrangère; mais ce sont bien deux frères, tous deux jeunes, qu'on adore. Les Aries surpassent en forces les peuples que j'ai nommés avec eux. Ces hommes farouches, pour enchérir encore sur leur sauvage nature, empruntent le secours de l'art et du temps : ils noircissent leurs boucliers, se teignent la peau, choisissent pour combattre la nuit la plus obscure. L'horreur seule, et l'ombre qui enveloppe cette lugubre armée, répandent l'épouvante : il n'est pas d'ennemi qui soutienne cet aspect nouveau et pour ainsi dire infernal; car dans tout combat les yeux sont les premiers vaincus. Au delà des Lygiens, habitent les Gothons [3], soumis à des rois dont la main se fait déjà plus sentir que chez les autres nations germaniques, sans que la liberté cependant soit encore opprimée. Plus loin, au bord de l'Océan, sont les Rugiens et les Lémoves. Toutes ces nations ont pour signe

1. La chaîne dont parle Tacite comprenait sans doute les escarpements de ce long plateau qui se détache des Karpathes, sépare le bassin de l'Oder et la Silésie du bassin de la Morava ou de la Moravie, et atteint l'extrémité orientale de la Bohême, où il se divise pour former une enceinte de montagnes autour de ce pays.

2. Sur la Vistule.

3. Près de la Vistule, au sud des Estyens et des Vénèdes.

distinctif le bouclier rond, l'épée courte, et leur respect pour la royauté.

XLIV. On trouve ensuite dans l'Océan même les cités des Suiones [1], aussi puissantes par leurs flottes qu'abondantes en armes et en guerriers. Leurs vaisseaux diffèrent des nôtres en ce que, les deux extrémités se terminant en proue, ils se présentent toujours dans une direction commode pour toucher le rivage. Ce ne sont pas des voiles qui donnent le mouvement, et les rames ne sont pas attachées par rangs aux deux flancs du navire; elles sont libres comme sur certains fleuves, et se transportent au besoin de l'un à l'autre bord. Les richesses sont en honneur chez ce peuple : aussi est-il soumis au pouvoir d'un seul; et ici le pouvoir ne connaît plus de limites, ce n'est plus à titre précaire qu'il se fait obéir. Les armes ne sont pas, comme chez les autres Germains, à la disposition de tous : on les garde enfermées, et le gardien est un esclave. C'est que l'Océan garantit le pays des invasions subites, et que des mains oisives pourraient facilement abuser des armes : or, en confier le dépôt à un noble, à un homme libre, à un affranchi même, serait contraire à l'intérêt monarchique.

XLV. Au delà des Suiones est une autre mer [2], dormante et presque immobile. On croit que c'est la ceinture et la borne du monde, parce que les dernières clartés du soleil couchant y durent jusqu'au lever de cet astre, et jettent assez de lumière pour effacer les étoiles. La crédulité ajoute qu'on entend même le bruit qu'il fait en sortant de l'onde, qu'on aperçoit la forme de ses chevaux, les rayons de sa tête. La vérité est que la nature finit en ces lieux. En revenant donc à la mer suévique, on trouve sur le rivage à droite les tribus des Estyens [3]. Ils ont les usages et l'habillement des Suèves; leur langue ressemble davantage à celle des Bretons. Ils adorent la Mère des dieux. Pour symbole de ce culte, on porte l'image d'un sanglier : elle tient lieu d'armes et de sauvegarde; elle donne à l'adorateur de la déesse, fût-il entouré d'ennemis, une pleine

1. On pense généralement que les *Suiones* sont les ancêtres des *Sueci* ou Suédois. Cette idée, assez vraisemblable, conduit naturellement à chercher les Suiones dans la Suède, ou du moins dans les provinces de Suède les moins éloignées, Scanie, Halland, Westrogothie, ainsi que dans les îles du Danemark.

2. Le canal du Jutland et cette partie de la mer du Nord qui baigne la Norvége à l'ouest.

3. Sur les bords occidentaux du golfe de Dantzik.

sécurité. Les Estyens combattent peu avec le fer, souvent avec des bâtons. Ils cultivent le blé et les autres fruits de la terre avec plus de patience que n'en promet la paresse habituelle des Germains. Ils fouillent même la mer, et seuls de tous les peuples ils recueillent le succin, qu'ils appellent *gless* : ils le trouvent entre les rochers et quelquefois sur le rivage. Quelle en est la nature et comment il se forme, c'est ce que des barbares n'ont ni cherché ni découvert. Longtemps même il resta confondu parmi les viles matières que rejette l'Océan, et c'est notre luxe qui l'a mis en réputation. Les gens du pays n'en font aucun usage; ils le recueillent brut, nous l'apportent dans son état informe, et s'étonnent du prix qu'ils en reçoivent. Le succin doit être la gomme de certains arbres : souvent en effet sa transparence y laisse apercevoir des animaux terrestres et même des insectes ailés, qui s'embarrassent dans cette subtance encore fluide, et finissent, quand elle durcit, par y rester emprisonnés. Il serait donc vrai que, s'il est au fond de l'Orient des végétaux qui distillent le baume et l'encens, il existe aussi, dans les îles et les terres de l'Occident, des forêts et des arbres d'une fécondité inconnue, dont le suc, exprimé par les rayons d'un soleil si rapproché de ces climats, s'écoule et tombe dans la mer voisine, et vient, apporté par les vents et les flots, se décharger sur les côtes opposées. Si l'on éprouve la nature du succin en l'approchant du feu, il s'allume comme un flambeau et jette une flamme grasse et odorante; bientôt il s'amollit comme la poix ou la résine. Après les Suiones viennent immédiatement les Sitones. Semblables en tout le reste, ils diffèrent d'eux en un point; c'est qu'ils obéissent à une femme : tant ils sont tombés au-dessous, je ne dirai pas de la liberté, mais de la servitude elle-même. Là finit la Suévie.

XLVI. Les Peucins, les Vénèdes et les Fennes [1], sont-ils des nations germaniques ou sarmates? je ne saurais le dire. Toutefois les Peucins, que quelques-uns nomment Bastarnes, ont le langage, l'habillement, les habitations fixes des Germains. Tous végètent dans l'inertie et la malpropreté; les principaux, en se mêlant par le mariage avec les Sarmates [2], ont contracté

1. Les Vénèdes, près du golfe de Dantzik, au sud des Fennes.

2. Ce nom remplaça celui de Scythes, et fut appliqué, comme ce dernier, à un grand nombre de peuples divers, répandus entre les monts Karpathes, le bas Danube et le Pont-Euxin, s'étendant à droite vers le Caucase et le

quelque chose de leurs formes hideuses. Les Vénèdes ont pris beaucoup de leurs mœurs. En effet, tout ce qui s'élève de montagnes et de forêts entre les Peucins et les Fennes, les Vénèdes l'infestent de leurs brigandages. On incline cependant à les compter parmi les Germains, parce qu'ils se construisent des cabanes, portent des boucliers, aiment à se servir de leurs pieds et même se piquent de vitesse, différents en tout cela des Sarmates, qui passent leur vie à cheval ou en chariot. Quant aux Fennes, ils étonnent par leur état sauvage et leur affreuse pauvreté. Chez eux point d'armes, ni de chevaux, ni de foyer domestique. Ils ont pour nourriture de l'herbe, des peaux pour vêtement, la terre pour lit. Toute leur ressource est dans leurs flèches, qu'ils arment, n'ayant pas de fer, avec des os pointus. La même chasse nourrit également les hommes et les femmes : car celles-ci accompagnent partout leur maris, et réclament la moitié de la proie. Les enfants n'ont d'autre abri contre la pluie et les bêtes féroces que les branches entrelacées de quelque arbre, où leurs mères les cachent. C'est là que les jeunes gens se rallient, que se retirent les vieillards. Ils trouvent cette condition plus heureuse que de peiner à cultiver les champs, d'élever laborieusement des maisons, d'être occupés sans cesse à trembler pour leur fortune et à convoiter celle d'autrui. Ne redoutant rien des hommes, ne redoutant rien des dieux, ils sont arrivés à ce point si difficile de n'avoir pas même besoin de former un vœu. Tout ce qu'on ajoute encore tient de la fable, par exemple, que les Helluses et les Oxiones ont la tête et le visage de l'homme, le corps et les membres de la bête. Je laisserai dans leur incertitude ces faits mal éclaircis.

Volga, et à gauche dans tout le nord-est de l'Europe, jusqu'à la mer Baltique.



VIE

DE CN. JULIUS AGRICOLA.

I. Transmettre à la postérité les actions et les mœurs des hommes illustres est un usage ancien que notre siècle même, tout insouciant qu'il est des vertus contemporaines, n'a pas négligé, lorsqu'un mérite éclatant a su vaincre et surmonter un vice commun aux grandes et aux petites cités, l'ignorance du bien et l'envie. Mais, comme autrefois on avait une pente naturelle aux belles actions, et qu'une plus libre carrière leur était ouverte, on voyait aussi le génie en consacrer la mémoire par des éloges indépendants et désintéressés, dont il trouvait le prix dans le seul plaisir de bien faire. Même plusieurs grands hommes, avec la franchise d'un mérite qui se connaît, et sans craindre le reproche de vanité, ont écrit leur propre vie. Rutilius et Scaurus l'ont fait, et n'ont été ni blâmés ni soupçonnés de mensonge : tant il est vrai que les vertus ne sont jamais si bien appréciées que dans les siècles où elles naissent le plus facilement. Et moi, pour écrire aujourd'hui la vie d'un homme qui n'est plus, j'ai besoin d'une indulgence que certes je ne demanderais pas, si je n'avais à parcourir des temps si cruels et si ennemis de toute vertu.

II. Nous lisons que Rusticus Arulénus [1] et Hérennius Sénécio [2] payèrent de leur tête les louanges qu'ils avaient données, l'un à Pétus Thraséas [3], l'autre à Helvidius Priscus [4]. Et ce fut peu de sévir contre les auteurs ; on n'épargna pas même leurs

1. Voy. *Annales*, liv. XVI, chap. xxvi ; *Histoires*, liv. III, chap. lxxx.

2. Il avait écrit la vie d'Helvidius Priscus, à la prière de Fannia, fille de Thraséas et veuve d'Helvidius. Accusé par Métius Carus, il fut condamné à mort : Fannia fut exilée et privée de ses biens.

3. Voy. *Annales*, liv. XVI, chap. xxi et suiv.

4. Tacite, *Histoires*, liv. IV, chap. v et vi, trace de ce Romain un portrait qui le montre presque égal à son beau-père Thraséas. Il périt sous Vespa-

ouvrages ; et la main des triumvirs[1] brûla, sur la place des Comices, dans le Forum, les monuments de ces beaux génies. Sans doute la tyrannie croyait que ces flammes étoufferaient tout ensemble et la voix du peuple romain, et la liberté du sénat, et la conscience du genre humain. Déjà elle avait banni les maîtres de la sagesse, et chassé en exil tous les nobles talents, afin que rien d'honnête ne s'offrît plus à ses regards. Certes nous avons donné un grand exemple de patience; et, si nos ancêtres connurent quelquefois l'extrême liberté, nous avons, nous, connu l'extrême servitude, alors que les plus simples entretiens nous étaient interdits par un odieux espionnage. Nous aurions perdu la mémoire même avec la parole, s'il nous était aussi possible d'oublier que de nous taire.

III. A peine commençons-nous à renaître; et quoique, dès l'aurore de cet heureux siècle, Nerva César ait uni deux choses jadis incompatibles, le pouvoir suprême et la liberté; quoique Nerva Trajan rende chaque jour l'autorité plus douce, et que la sécurité publique ne repose plus seulement sur une espérance et un vœu, mais qu'au vœu même se joigne la ferme confiance qu'il ne sera pas vain; cependant, par la faiblesse de notre nature, les remèdes agissent moins vite que les maux, et, comme les corps sont lents à croître et prompts à se détruire, de même il est plus facile d'étouffer les talents et l'émulation que de les ranimer. On trouve dans l'inaction même certaines délices, et l'oisiveté, odieuse d'abord, finit par avoir des charmes. Que sera-ce si, durant quinze années, période si considérable de la vie humaine, une foule de citoyens ont péri par les accidents de la fortune, et les plus courageux par la cruauté du prince? Nous sommes peu qui survivions, non-seulement aux autres, mais, on peut le dire, à nous-mêmes, en retranchant du milieu de notre vie ces longues années pendant lesquelles nous sommes parvenus en silence, les jeunes gens à la vieillesse, les vieillards presque au terme où l'existence finit. Toutefois, bien que d'une voix dénuée d'art et d'expérience, je ne craindrai pas d'entreprendre des récits où seront consignés le souvenir de la servitude passée[2] et le té-

sien, victime, si l'on en croit Dion, de son indépendance factieuse, plutôt que de la haine du prince.

1. Il s'agit ici des *triumviri capitales*, préposés à l'exécution des jugements criminels.

2 Les *Histoires*.

rivage en rivage, infestaient alors la côte d'Intémélium [1], en Ligurie, massacrèrent la mère d'Agricola dans ses domaines, et les pillèrent, ainsi qu'une grande partie de son patrimoine, seule cause de sa mort. En allant lui rendre les devoirs de la piété filiale, Agricola fut surpris dans sa route par la nouvelle que Vespasien venait de déclarer ses prétentions à l'empire : aussitôt il embrassa le parti de ce chef. Domitien, très-jeune encore, ne cherchait dans la fortune de son père que le droit d'en abuser. Mucien, qui dirigeait les commencements du nouveau règne et les affaires de Rome, avait chargé Agricola de lever des troupes : pour prix de son zèle et de son désintéressement dans cette mission, il le mit à la tête de la vingtième légion, qui avait été tardive à prêter serment, et où l'on reprochait à son prédécesseur d'entretenir l'esprit de révolte. La vérité est que cette légion était indocile et redoutable même pour les généraux ; et, si son commandant ne pouvait la contenir, on ignore à qui en était la faute, de lui ou des soldats. Choisi tout à la fois pour lui succéder et pour punir, Agricola, par une modération très-rare, aima mieux paraître avoir trouvé la légion dans le devoir que l'y avoir ramenée.

VIII. Vectius Bolanus gouvernait alors la Bretagne, plus pacifiquement que ne méritent des peuples intraitables. Agricola contint sa propre force et modéra son ardeur, afin de ne pas faire ombrage : il savait condescendre à propos, et il avait appris à concilier l'utile avec l'honnête. Bientôt la Bretagne reçut pour lieutenant consulaire Pétilius Cérialis. Alors les vertus purent se signaler en toute liberté. Et d'abord, associé seulement aux travaux et aux périls, Agricola le fut bientôt à la gloire : souvent, pour l'essayer, Cérialis lui confiait une partie de l'armée ; quelquefois, décidé par la réussite, il lui donnait des troupes plus nombreuses. Et jamais Agricola ne tira vanité de ses exploits : il rapportait les succès au général, comme au chef dont il n'était que le ministre. C'est ainsi que, obéissant avec dévouement, racontant avec modestie, il était sans envieux et n'était pas sans gloire.

IX. A son retour de ce commandement, Vespasien le mit au nombre des patriciens, et lui donna le gouvernement de l'Aquitaine, dignité des plus considérables, et par l'importance des fonctions, et parce qu'elle menait au consulat celui

1. Vintimille.

qui en était revêtu. On refuse communément aux gens de guerre la finesse d'esprit, parce que la justice des camps, franche, simple, accoutumée à trancher avec le glaive, ignore les subtilités du barreau. Agricola, par ses lumières naturelles, faisait admirer, même dans les affaires civiles, la promptitude et l'équité de ses décisions. Nul ne sut mieux distinguer le temps du travail et celui du repos : dans les audiences publiques, sur son tribunal, il était grave, attentif, sévère, plus souvent encore indulgent. Avait-il rempli sa tâche, rien en lui n'annonçait plus le pouvoir : il en avait déposé la morgue, la fierté, l'avarice; et, ce qui est si rare, sa douceur n'ôta rien à son autorité, ni sa sévérité à l'amour des peuples. Louer dans un si grand homme l'intégrité et le désintéressement serait faire injure à ses vertus. La réputation elle-même, pour laquelle les plus sages ne sont pas exempts de faiblesse, il ne la chercha point en faisant parade de son mérite, ni par des moyens calculés. Nulle rivalité envers ses collègues [1], nulle contestation avec les procurateurs; il croyait que, dans de pareilles luttes, on ne peut vaincre avec gloire, ni succomber sans honte. Retenu moins de trois ans dans sa province, il en fut rappelé par le consulat, dont l'espérance lui était donnée : l'opinion générale y ajoutait le gouvernement de la Bretagne; non qu'il annonçât des prétentions à cette charge, mais parce qu'on l'en croyait digne. La renommée ne se trompe pas toujours; plus d'une fois elle a su choisir. Étant consul, il me promit, à moi jeune encore, sa fille, d'une si belle espérance. Après son consulat, le mariage fut célébré; et aussitôt Agricola reçut le commandement de la Bretagne avec la dignité de pontife.

X. Plusieurs auteurs ont décrit la Bretagne et ses habitants, et, si j'en parle à mon tour, ce n'est point pour leur disputer le prix du savoir ou du talent; mais la conquête n'en fut achevée qu'à cette époque, et, dans un sujet où mes devanciers, privés de renseignements certains, ont eu le mérite de l'éloquence, j'aurai celui de l'exactitude. La Bretagne, la plus grande des îles que connaissent les Romains, s'étend à l'orient vers la Germanie, à l'occident vers l'Espagne; elle a au midi la Gaule, d'où même on l'aperçoit; battue au nord par une mer vaste et ouverte, elle ne fait face à aucune terre. Nos deux historiens les plus éloquents, Tite Live parmi les

1. Les gouverneurs des provinces voisines.

anciens, Fabius Rusticus[1] parmi les modernes, lui donnent la forme d'une assiette oblongue ou d'une hache à deux tranchants. C'est en effet sa figure en deçà de la Calédonie, et de cette partie on a conclu pour le tout; mais lorsque, longeant une immense et irrégulière étendue de côtes, on parvient enfin à leur extrémité, on voit les terres se rétrécir en forme de coin. C'est après avoir tourné pour la première fois les rivages de cet océan qui termine le monde, que la flotte romaine put affirmer que la Bretagne est une île. Elle découvrit, chemin faisant, et subjugua les Orcades, autres îles jusqu'alors inconnues : elle entrevit même Thulé[2], toute cachée qu'elle était par son hiver et ses neiges. Du reste, on raconte que cette mer est paresseuse et lourde sous la rame, que les vents même ne la soulèvent pas comme les autres. Cela vient sans doute de ce que les terres et les montagnes, cause et aliment des tempêtes, étant moins rapprochées, une masse d'eau si vaste et si profonde est plus lente à s'ébranler. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher la nature de l'Océan et la cause du flux et reflux; d'ailleurs beaucoup d'autres les ont expliquées : j'ajouterai seulement que nulle part la mer n'étend davantage son domaine; qu'elle porte de côté et d'autre une infinité de bras, et que, non contente de gagner et d'abandonner le rivage, elle pénètre dans les terres, y circule, s'introduit même entre les collines et les montagnes comme dans son lit naturel.

XI. Les premiers habitants de la Bretagne étaient-ils indigènes ou étrangers? c'est ce qu'il est difficile de savoir dans ces pays barbares. L'extérieur du corps varie suivant les peuplades, et de là des conjectures. Les cheveux roux des Calédoniens, les grandes proportions de leurs membres, attestent une origine germanique. Le teint basané, les cheveux généralement crépus des Silures, et leur position vis-à-vis de l'Espagne, font croire qu'anciennement une colonie d'Ibères occupa ces demeures. Les plus proches de la Gaule ressemblent aux Gaulois, soit qu'ils aient conservé l'empreinte originelle, soit que, dans ces terres parallèlement opposées, l'influence du ciel agisse sur la forme des corps. Néanmoins, à tout prendre, il est vraisemblable que les Gaulois s'établirent

1. Contemporain de Claude et de Néron et ami de Sénèque.

2. La plus grande des îles de Shetland, nommée aujourd'hui Mainland, c'est-à-dire Principale terre (par comparaison aux autres plus petites), et qui conservait encore, il y a deux siècles, le nom de *Thyl-insel*.

sur un sol si voisin de chez eux. On reconnaît leur culte dans les superstitions qui forment la croyance du pays. Les langues diffèrent peu. C'est la même audace à défier le péril, et, quand le péril est venu, le même empressement à le fuir. Les Bretons cependant montrent plus d'intrépidité : c'est qu'une longue paix ne les a pas encore amollis; car les Gaulois aussi furent vaillants à la guerre. La lâcheté s'est introduite avec le repos, et la perte du courage a suivi celle de la liberté. La même chose est arrivée aux Bretons anciennement vaincus : les autres sont encore ce que furent les Gaulois.

XII. La force des Bretons est dans leur infanterie : quelques peuplades font aussi la guerre avec des chars; le plus noble tient les rênes, ses clients combattent. Jadis ils obéissaient à des rois; maintenant ils sont partagés, au gré des passions et des intérêts, entre différents chefs. Et rien ne nous a mieux servis contre des nations si puissantes que ce défaut d'union : rarement deux ou trois cités se concertent pour repousser un danger commun; aussi chacune combat seule, et toutes sont vaincues. Le ciel est souvent pluvieux et obscurci de nuages; les froids sont peu rigoureux. Les jours excèdent en longueur ceux de nos climats; les nuits sont claires; à l'extrémité de la Bretagne, elles durent si peu qu'à peine un léger crépuscule sépare le jour qui finit de celui qui commence. On assure même que, dans un temps serein, on voit pendant la nuit la clarté du soleil, qui ne se lève ni ne se couche, mais rase seulement l'horizon : sans doute que les extrémités planes et unies de la terre ne projettent leur ombre qu'à une médiocre hauteur, de sorte que les ténèbres n'atteignent point la région des astres. Le sol est propre à la culture; et, si l'on excepte l'olivier, la vigne, et d'autres productions qui demandent un climat plus chaud, tout y croît abondamment. La maturité est lente, la végétation rapide; deux effets d'une même cause, la grande humidité de la terre et de l'air. La Bretagne produit de l'or, de l'argent et d'autres métaux, prix de sa conquête. L'Océan donne aussi des perles, mais d'une eau terne et plombée. Quelques-uns pensent que ce défaut tient à la manière dont on les recueille : dans la mer Rouge, on arrache des rochers les coquillages tout vivants, tandis qu'en Bretagne on les ramasse où le flot les a jetés. Pour moi, je croirais que la qualité manque aux perles plutôt qu'à nous l'avarice.

XIII. Les Bretons se soumettent sans murmurer aux enrôlements, aux tributs, aux autres charges que leur impose

notre empire, pourvu que l'injure ne s'y mêle pas : ils supportent difficilement celle-ci, assez domptés pour obéir, trop peu encore pour être esclaves. Jules César est le premier Romain qui soit entré dans la Bretagne avec une armée : une bataille gagnée effraya les habitants et le rendit maître du rivage; et cependant on peut dire qu'il montra plutôt qu'il ne transmit cette conquête à ses successeurs. Bientôt survinrent les guerres civiles; les armes des chefs se tournèrent contre la république, et la Bretagne fut longtemps oubliée, même pendant la paix : c'était le conseil d'Auguste; ce fut une loi pour Tibère. On convient que Caïus eut l'intention d'entrer en Bretagne; mais cet esprit mobile se décidait, se repentait également vite, et il en fut de ce dessein comme de ses prodigieux armements contre la Germanie. Claude commença l'œuvre en faisant passer dans l'île des légions et des auxiliaires, et en associant Vespasien à la conduite de l'entreprise. Ce fut le premier degré d'une fortune qui devait être si haute : des peuples furent soumis, des rois faits prisonniers, et Vespasien désigné aux destins.

XIV. Le premier consulaire qui gouverna la Bretagne fut Aulus Plautius, et, après lui, Ostorius Scapula, tous deux grands hommes de guerre. La partie antérieure de l'île fut peu à peu réduite en province, et de plus on y fonda une colonie de vétérans[1]. Le roi Cogidunus, dont la fidélité s'est signalée jusqu'à nos jours, reçut en présent quelques cités, suivant l'ancienne et constante maxime du peuple romain, d'avoir pour instruments de servitude même des rois. Vint ensuite Didius Gallus, qui maintint les conquêtes de ses prédécesseurs; seulement il établit en avant un petit nombre de forts, pour se donner la réputation d'avoir fait plus que le simple devoir. A Didius succéda Véranius, qui mourut dans l'année. Après ce dernier, Suétonius Paullinus eut deux ans de succès, pendant lesquels il soumit des nations et fortifia des postes : sa confiance s'en accrut, et, en attaquant l'île de Mona[2], qui fournissait des secours aux rebelles, il laissa derrière lui le champ libre à la rébellion.

XV. En effet, les Bretons, enhardis par l'absence du géné-

1. La colonie de Camulodunum, ou Camalodunum; voy. *Ann.*, liv. XII, chap. XXXII.

2. L'île d'Anglesey, que les habitants appellent encore Mon, dans leur ancienne langue.

ral, s'entretiennent des maux de la servitude, se communiquent leurs ressentiments, les enveniment par d'amères réflexions. Ils se demandent « à quoi sert la patience, sinon à faire aggraver leurs charges, en laissant croire qu'ils les trouvent légères. Jadis ils n'avaient qu'un roi; maintenant on leur en impose deux, le général, altéré de leur sang, le procurateur, avide leurs biens; tyrans dont la discorde n'est pas moins funeste aux opprimés que leur union. Les satellites de l'un et les centurions de l'autre mêlent ensemble outrages et violence ; rien n'échappe à leur avarice, rien à leur brutalité. Sur le champ de bataille, c'est le plus brave qui dépouille; mais ceux qui les chassent de leurs maisons, leur enlèvent leurs enfants, les soumettent aux enrôlements, comme si c'était pour la patrie seulement qu'un Breton ne sût pas mourir, ce sont le plus souvent des gens lâches et timides; car combien peu de soldats ont passé la mer, si les Bretons veulent se compter eux-mêmes? La Germanie a bien secoué le joug, et c'est un fleuve, et non l'Océan, qui la protége! Patrie, femmes, parents, voilà leurs motifs de guerre : l'ennemi n'en a d'autres que la débauche et la cupidité. Il fuira, comme a fui jadis ce fameux Jules, pourvu qu'ils imitent les vertus de leurs ancêtres. Et qu'on ne s'effraye point de l'issue d'un ou de deux combats : chez les malheureux l'attaque est plus vive, la constance plus ferme. Déjà les dieux mêmes ont pris pitié des Bretons, en éloignant le général romain, en tenant ses troupes reléguées dans une autre île. Le plus difficile était de delibérer, et ils délibérèrent ; or, en de semblables projets, il est moins dangereux d'oser que d'être surpris. »

XVI. C'est ainsi qu'animés l'un par l'autre, et sous la conduite de Boadicée, femme du sang royal (car, dans les commandements, ils ne font point acception du sexe), ils se lèvent en masse, attaquent les postes disséminés dans le pays, emportent les forts, et s'emparent de la colonie elle-même, comme du siége de la tyrannie. De toutes les cruautés que peuvent imaginer des barbares, la colère et la victoire n'en omirent aucune. Si Suétonius, averti de ce mouvement de la province, ne se fût hâté d'accourir, la Bretagne nous échappait : une bataille gagnée la rendit à son ancienne soumission, bien qu'il restât en armes un bon nombre d'habitants qu'agitait la conscience de leur révolte, et qui se croyaient plus menacés par le général. Suétonius, doué d'ailleurs de grandes qualités, traitant ceux qui s'étaient rendus avec la hauteur et la dureté

d'un homme qui venge sa propre injure, on mit à sa place Pétronius Turpilianus, comme moins inexorable. Désintéressé dans les offenses de l'ennemi, et par là même plus indulgent pour le repentir, Pétronius pacifia la province sans chercher à l'étendre, et la remit à Trébellius Maximus. Ce dernier, sans activité ni expérience des camps, maintint l'ordre par une certaine politesse d'administration. Les barbares eux-mêmes apprirent à pardonner aux vices agréables; et les guerres civiles, qui survinrent alors, fournirent à l'inaction du général une excuse légitime. Mais on éprouva le fléau de la discorde, effet du désœuvrement chez des soldats accoutumés à de continuelles expéditions. Réduit à fuir et à se cacher pour échapper à leur fureur, Trébellius, déshonoré, avili, reprit à peine un commandement précaire, comme si l'armée eût traité pour la licence et le chef pour la vie : cette sédition ne coûta pas de sang. Vectius Bolanus, dans un temps où les guerres civiles duraient encore, ne donna pas plus de vigueur à son gouvernement : même inaction à l'égard des ennemis, même indiscipline dans les camps; seulement, Bolanus, irréprochable et pur de tout crime qui pût le faire haïr, s'était concilié l'amour à défaut du respect.

XVII. Mais lorsque, avec le reste du monde, la Bretagne eut reconnu Vespasien, on y vit d'habiles généraux, d'excellentes armées, et l'espoir des ennemis s'affaiblit. Pétilius Cérialis les frappa d'abord de terreur en attaquant la cité des Brigantes[1], qui passe pour la plus considérable de toute la province. Il livra de nombreux et quelquefois de sanglants combats, et il étendit sur une grande partie du pays ou la conquête ou la guerre. Les services et la renommée de Cérialis auraient écrasé tout autre successeur : un grand homme, autant qu'il était alors permis de l'être, Julius Frontinus, en soutint le poids. Il dompta par les armes la forte et belliqueuse nation des Silures ; entreprise où, avec le courage des ennemis, il eut encore à vaincre la difficulté des lieux.

XVIII. Telles étaient la fortune de la guerre et la situation de la Bretagne, lorsque Agricola s'y rendit au milieu de l'été, dans un moment où nos soldats, comme si toute expédition était suspendue, se livraient à la sécurité, tandis que les ennemis épiaient l'occasion. Peu de temps avant son arrivée, les Ordoviques[2] avaient presque détruit une aile de cavalerie

1. Voy. page 250, note 2. — 2. Dans le nord du pays de Galles.

cantonnée sur leur territoire. C'était un signal pour des hommes qui voulaient la guerre; et la province approuvait cet exemple, ou étudiait en silence l'esprit du nouveau général. L'été était fini, les troupes éparses dans le pays, le soldat prévenu de l'idée que l'année entière se passerait dans le repos; enfin tout s'opposait à l'ouverture d'une campagne, et la plupart étaient d'avis qu'on se bornât à surveiller les cantons suspects : Agricola voulut aller au-devant du péril. Il réunit les détachements des légions et quelques auxiliaires; et, comme les Ordoviques n'osaient descendre en plaine, marchant lui-même à la tête de ses troupes, afin de leur inspirer son audace en partageant leurs hasards, il aborde les hauteurs, et, après avoir taillé en pièces presque toute cette nation, persuadé qu'il faut se hâter sur les pas de la renommée et que d'un premier succès dépendent tous les autres, il forme le projet de soumettre l'île de Mona, qui avait été arrachée à Suétonius, ainsi que je l'ai dit, par le soulèvement de toute la Bretagne. Mais, dans cette subite entreprise, les vaisseaux manquaient : le génie et la résolution du chef y suppléèrent. Par son ordre, des auxiliaires d'élite, au fait des endroits guéables, et habitués dans leur pays à diriger, en nageant, eux, leurs armes et leurs chevaux, déposent tout bagage, et passent si rapidement que l'ennemi, qui ne craignait qu'une flotte, des navires et la mer haute, fut frappé de stupeur, et jugea que rien ne pouvait échapper ni résister à des hommes qui allaient ainsi à la guerre. La paix fut demandée, l'île rendue à discrétion, et une idée de gloire et de grandeur s'attacha dès lors au nom d'Agricola, qui, à peine arrivé dans sa province, consacrait aux travaux et aux dangers un temps que d'autres passent à se donner en spectacle et à briguer des hommages. Lui, bien loin de s'enorgueillir de tant de prospérités, n'appelait pas expédition ni victoire le mérite d'avoir contenu des vaincus; il n'orna pas même ses dépêches de laurier; mais, en dissimulant sa renommée, il l'accroissait encore, et l'on conçut tout ce qu'espérait de l'avenir celui qui taisait de si grandes choses.

XIX. Du reste, en homme qui connaissait l'esprit du pays, et qui savait par l'expérience d'autrui qu'on gagnait peu avec les armes si les violences venaient à la suite, il résolut d'extirper les causes mêmes des guerres. Commençant par lui-même et par les siens, il régla d'abord sa maison, ce qui pour bien des gens n'est pas moins difficile que de gouverner une

province. Il n'employait aux fonctions publiques ni ses esclaves ni ses affranchis, et ce n'était point d'après ses affections particulières, ni sur la recommandation et les prières des centurions, qu'il y appelait les soldats ; mais il prenait le mérite de chacun pour mesure de sa confiance; sachant tout, sans donner suite à tout, proportionnant à la gravité des fautes l'indulgence ou la sévérité, et, au lieu de punir toujours, se contentant souvent du repentir ; enfin choisissant pour les emplois et les charges des hommes incapables de mal faire, afin de n'avoir pas à condamner quand le mal serait fait. Il adoucit, par une répartition plus équitable, l'augmentation des tributs et des fournitures de blé, et il supprima ces inventions de l'avarice qui révoltaient plus que l'impôt même : car, avant lui, on se faisait un jeu de voir le laboureur attendre à la porte de son grenier qu'il lui fût permis d'acheter son propre blé pour le revendre ensuite à un prix qu'on fixait ; et, au lieu de faire approvisionner par chacune des cités les postes les plus voisins, on leur assignait des cantonnements lointains, sur des routes détournées ou impraticables, jusqu'à ce qu'en sacrifiant la convenance de tous on eût satisfait l'avidité d'un petit nombre.

XX. En réformant, dès la première année, de tels abus, Agricola rétablit l'honneur de la paix, que l'insouciance ou la connivence de ses prédécesseurs ne faisait pas moins redouter que la guerre. Au retour de l'été, il rassembla son armée. Dans les marches, il louait les soldats qui observaient l'ordre, contenait ceux qui s'écartaient du drapeau, choisissait lui-même l'emplacement des camps, lui-même reconnaissait les marais et les bois : et, pendant ce temps, il ne laissait point de repos aux ennemis, les désolant par de subites incursions, et, quand il les avait assez effrayés, les traitant avec douceur pour éveiller en eux le désir de la paix. De tels moyens désarmèrent beaucoup de cités jusqu'alors indépendantes : elles donnèrent des otages et furent investies de forts et de garnisons disposés avec tant d'art et d'intelligence, que jamais les nouvelles conquêtes en Bretagne ne furent si peu inquiétées.

XXI. L'hiver suivant fut consacré aux soins les plus salutaires. Afin que ces hommes dispersés, sauvages, et par là même toujours prêts à la guerre, s'accoutumassent, par les plaisirs, au repos et à la tranquillité, Agricola les exhorte en son nom particulier, les aide des deniers publics à construire des temples, des forums, des maisons; il loue l'activité, ai-

guillonne la lenteur, et l'émulation qu'il excite tient lieu de contrainte. Cependant, il faisait instruire les enfants des chefs dans les beaux-arts, et affectait de préférer l'esprit naturel des Bretons aux talents acquis des Gaulois ; de sorte que ces peuples, qui naguère dédaignaient la langue des Romains, se passionnèrent bientôt pour leur éloquence. Notre habit même fut mis en honneur, et la toge devint à la mode. Peu à peu on se laissa tenter aux séductions de nos vices : on connut les portiques, les bains, l'élégance des repas ; et ces hommes sans expérience appelaient civilisation ce qui était une partie de leur servitude.

XXII. La troisième campagne nous ouvrit de nouvelles contrées, et tout fut ravagé jusqu'à l'embouchure du Taüs[1]. Les ennemis, frappés de terreur, n'osèrent inquiéter l'armée, toute harassée qu'elle était par d'affreuses tempêtes : on eut même le loisir d'élever des forts. Les habiles remarquaient que jamais capitaine n'avait su mieux choisir ses positions; et pas une des forteresses construites par Agricola ne fut ni prise d'assaut, ni rendue, ni abandonnée. Les garnisons faisaient de fréquentes sorties : approvisionnées pour un an, elles pouvaient soutenir de longs siéges. Ainsi l'hiver était sans alarmes ; et chaque poste, se suffisant à lui-même, bravait les attaques et désespérait l'ennemi, qui, au lieu de réparer, suivant sa coutume, les pertes de l'été par les succès de l'hiver, se voyait, en été, en hiver, également repoussé. Et Agricola ne détourna jamais au profit de sa gloire les services d'autrui : centurions, préfets, tous avaient en lui un témoin véridique de leurs actions. Quelques-uns le trouvaient un peu amer dans les réprimandes : c'était l'effet de son caractère, affable aux bons, rude aux méchants. Du reste, la colère ne laissait rien dans son cœur : on n'avait à craindre ni sa solitude ni son silence ; il croyait plus généreux d'offenser que de haïr.

XXIII. Il employa le quatrième été à s'assurer des pays qu'il avait parcourus ; et, s'il était des limites pour la valeur de nos armées et la gloire du nom romain, ces limites furent trouvées dans la Bretagne même. En effet, les rivières de Glota et de Bodotria[2], refoulées bien avant dans les terres par le flux de deux mers opposées, ne laissent entre elles qu'un

1. Ce *Taüs* est probablement la Tweede, qui coule entre le Northumberland et l'Écosse, et se jette dans la mer du Nord, à Berwick.
2. La Clyde et la Forth.

isthme étroit, où l'on établit des postes fortifiés. Tout le pays en deçà était occupé, et l'ennemi rejeté au delà comme dans une autre île.

XXIV. La cinquième année, il franchit l'un des golfes sur le premier vaisseau qui eût pénétré dans ces mers, dompta, par des combats heureux et multipliés, des nations jusqu'alors inconnues, et garnit de troupes la partie de la Bretagne qui fait face à l'Hibernie ; ceci dans des vues de conquête plutôt que de précaution : car l'Hibernie, située entre la Bretagne et l'Espagne, et à portée de la mer des Gaules, pouvait être, pour cette partie si puissante de l'empire, le lien des plus importantes et des plus utiles communications. Cette île, plus petite que la Bretagne, surpasse en grandeur celles de notre mer. Le sol, le climat, le caractère et les usages des habitants, sont à peu près les mêmes qu'en Bretagne. Ce que l'on connaît le mieux, ce sont les côtes et les ports, grâce aux marchands qui les fréquentent ou y sont établis. Agricola avait accueilli un des petits rois de ce pays, chassé par une sédition domestique, et, sous le titre d'ami, il le gardait pour l'occasion. Souvent je lui ai entendu dire qu'avec une seule légion et quelques auxiliaires on pourrait dompter et conserver l'Hibernie, et que la Bretagne même en serait plus soumise, alors qu'elle apercevrait partout les armes romaines, et que la liberté serait comme soustraite à sa vue.

XXV. L'été suivant, qui commençait la sixième année de son gouvernement, il s'avança dans les vastes contrées qui s'étendent de l'autre côté de la Bodotria; et, comme le mouvement général de toutes les peuplades et les routes couvertes d'ennemis lui inspiraient des craintes, il fit reconnaître les ports par sa flotte. C'était la première fois qu'il l'employât comme partie de ses forces, et ce fut un beau spectacle de voir ces vaisseaux qui accompagnaient la marche de l'armée, cette guerre qui se poussait en même temps sur terre et sur mer; ces camps où, souvent confondus ensemble et confondant leur joie, fantassins, cavaliers, soldats de marine, exaltaient leurs travaux et leurs aventures; ces vifs entretiens où tantôt les abîmes des forêts et des montagnes, tantôt la fureur des flots et des tempêtes, ici la terre et l'ennemi vaincus, là l'Océan agrandi, fournissaient à la jactance militaire de brillants parallèles. Les Bretons, de leur côté, au rapport des prisonniers, étaient consternés à la vue d'une flotte qui, en pénétrant dans cette mer, avait découvert le secret de leur asile et

fermé aux vaincus ce dernier refuge. Les peuples de la Calédonie[1] eurent recours à leurs bras et à leurs armes, et avec de grandes forces, grossies encore par la renommée, comme tout ce qui est inconnu, et par l'effroi qu'inspire un agresseur, ils se mirent en devoir d'attaquer nos garnisons. Déjà les timides, sous le nom de prudents, conseillaient aux nôtres de revenir en deçà de la Bodotria, et de se retirer pour n'être pas chassés, lorsque Agricola sut que les ennemis devaient faire irruption sur plusieurs points à la fois. De peur qu'à l'aide du nombre et de la connaissance des lieux ils ne parvinssent à l'envelopper, il divisa lui-même son armée en trois corps et marcha en avant.

XXVI Instruits de ces dispositions, les barbares, changeant tout à coup de plan, fondent en masse et de nuit sur la neuvième légion, qu'ils savaient la plus faible, et, entre le sommeil et le premier effroi d'une surprise, ils égorgent les sentinelles et forcent les retranchements. Déjà ils combattaient dans le camp, lorsque, averti par ses éclaireurs du mouvement des ennemis et prompt à les suivre, Agricola ordonne aux plus alertes de ses cavaliers de les charger par derrière. Bientôt toute l'armée poussa le cri de guerre, et les premières lueurs du jour virent briller les enseignes. Les Bretons, pressés des deux côtés, s'épouvantent; les Romains reprennent courage, et, sûrs de leur salut, combattent pour la gloire. Agresseurs à leur tour, ils se précipitent hors du camp, et une sanglante mêlée s'engage au passage même des portes, jusqu'à ce que l'ennemi repoussé cède aux efforts de nos deux armées, dont l'une voudrait paraître avoir porté du secours, et l'autre n'en avoir pas eu besoin. Si les marais et les bois n'eussent couvert les fuyards, cette victoire finissait la guerre.

XXVII. Forts de l'audace et de la réputation que leur donnait ce fait d'armes, nos soldats s'écriaient que rien n'était inaccessible à leur valeur, qu'il fallait pénétrer dans la Calédonie, et trouver enfin, en courant de combats en combats, les bornes de la Bretagne. Même les sages et les prudents de la veille ne manquaient, après l'événement, ni de résolution ni de jactance. Telle est, à la guerre, l'iniquité des jugements : chacun revendique sa part des succès, les revers sont imputés à un seul. Quant aux Bretons, attribuant leur défaite non au courage des Romains, mais à l'occasion et à l'adresse du

1. L'Écosse, depuis les golfes de Forth et de Clyde.

général, ils ne rabattirent rien de leur orgueil. Ils arment la jeunesse, transportent les femmes et les enfants dans des lieux sûrs, et cimentent par des réunions et des sacrifices une ligue de toutes les cités. Ainsi l'on se quitta de part et d'autre la vengeance dans le cœur.

XXVIII. Pendant le même été, une cohorte d'Usipiens [1], levée en Germanie et transportée en Bretagne, fit un coup d'audace extraordinaire et digne de mémoire. Ils massacrent le centurion et les soldats qui, distribués dans chaque manipule pour les former à la discipline, y servaient à la fois de maîtres et de modèles, et s'embarquent sur trois bâtiments légers, dont ils entraînent par force les pilotes. Un de ceux-ci leur ayant échappé, ils tuent les deux autres comme suspects; et leur entreprise était encore ignorée, que déjà ils avaient disparu comme par miracle et voguaient en pleine mer. Bientôt, emportés çà et là, forcés de combattre avec les Bretons qui se défendaient contre leurs pillages, souvent vainqueurs, quelquefois repoussés, ils furent réduits par la faim à manger les plus faibles d'entre eux, puis ceux que désignait le sort. Après avoir fait ainsi le tour de la Bretagne, ils perdirent leurs vaisseaux, faute de savoir les gouverner, furent pris pour des pirates, et tombèrent successivement dans les mains des Suèves et dans celles des Frisons. Il en est même qui, vendus comme esclaves, ont été amenés, de maître en maître, jusque sur notre rive [2], où le récit de cette étonnante aventure leur a donné de la célébrité. Au commencement de l'été suivant, Agricola fut frappé d'un malheur domestique, la perte d'un fils qui lui était né depuis un an. Il soutint ce coup sans étaler la fermeté ambitieuse de la plupart des âmes fortes, et sans se livrer non plus, comme les femmes, au désespoir et aux larmes : dans le deuil, la guerre était un de ses remèdes.

XXIX. Il fait partir sa flotte la première, avec ordre de piller sur plusieurs points de la côte, afin que, menacé partout, l'ennemi ne sût jamais où était le péril; et lui-même, à la tête de son armée sans bagage, à laquelle il avait ajouté un corps de Bretons éprouvés par une longue fidélité et connus par leur valeur, il s'avance jusqu'au mont Grampius [3]. Les ennemis

1. Voy. les *Mœurs des Germains*, chap. XXXII.

2. La rive gauche du Rhin, limite de l'empire du côté de la Germanie.

3. « Le mont Grampius, dit Gosselin, est la chaîne qui conserve le nom de Grampian, en traversant obliquement l'Écosse. »

l'occupaient déjà : l'issue du dernier combat ne les avait point découragés ; réduits à choisir entre la vengeance et l'esclavage, et convaincus enfin qu'il fallait des efforts communs pour repousser un commun danger, ils avaient, par des députations et des traités, mis en mouvement les forces de tous les cantons. Déjà l'on apercevait plus de trente mille hommes en armes, auxquels accouraient se joindre toute la jeunesse et ce qu'il y avait de vieillards encore verts et robustes, tous fameux par leurs exploits, tous décorés des marques de leur valeur. Cette foule immense était réunie et demandait le combat, lorsque Galgacus, distingué entre les chefs par son courage et sa naissance. parla, dit-on, à peu près en ces termes :

XXX. « Lorsque j'envisage les causes de la guerre et la nécessité qui nous presse, j'ai le plus grand espoir que cette journée et l'union de vos efforts vont commencer l'affranchissement de toute la Bretagne. Aucun de nous n'a subi le joug ; derrière nous, plus de terres ; sur la mer elle-même, plus d'asile : la flotte romaine y domine et nous menace. Ainsi le combat et les armes, qui sont le parti le plus glorieux pour des braves, seraient encore le plus sûr pour des lâches. Dans les précédentes batailles, où la Bretagne a lutté contre les Romains avec des fortunes diverses, elle avait en nous une réserve et une espérance, en nous, les plus nobles de ses enfants, et qui, à ce titre, placés dans ses plus mystérieuses retraites, loin de l'aspect des rivages asservis, avions conservé nos yeux mêmes purs des atteintes de la domination. Habitants des dernières terres, et dernier peuple libre, cet éloignement qui nous cachait à la renommée nous a jusqu'ici défendus. Maintenant le fond de la Bretagne est ouvert, et un conquérant se fait une grande idée de ce qu'il ne connaît pas ; mais après nous plus de nations, plus rien que des flots et des rochers. Et les Romains sont au cœur du pays ; les Romains, dont vous ne désarmerez pas l'orgueil par l'obéissance et la soumission. Brigands dont le monde est la proie, depuis que la terre manque à leurs ravages, ils fouillent le sein des mers. Avares si leur ennemi est riche, ambitieux s'il est pauvre, ni l'Orient ni l'Occident ne les ont assouvis. Seuls de tous les mortels, ils convoitent avec la même fureur les richesses et l'indigence. Emporter, massacrer, ravir, voilà ce que, dans leur faux langage, ils nomment exercer l'empire ; leur paix, c'est le silence des déserts.

XXXI. « La nature a voulu que l'homme n'eût rien de plus

cher que ses enfants et ses proches : ceux des vaincus, enlevés par les enrôlements, vont porter le joug dans une terre étrangère. Leurs femmes et leurs sœurs échappent-elles à la brutalité ennemie, elles sont déshonorées au nom de l'amitié et de l'hospitalité. Leurs biens et leurs revenus sont absorbés par les impôts, leurs grains par les fournitures ; leurs corps mêmes et leurs bras, on les use à percer des forêts, à combler des lacs, sous le fouet et l'injure. L'esclave-né n'est vendu qu'une fois, et son maître le nourrit : la Bretagne achète chaque jour, chaque jour elle nourrit sa propre servitude. Et si l'on voit, dans une troupe d'esclaves, le dernier arrivé servir de jouet même à ses camarades, que devons-nous attendre, vils et nouveaux venus, dans ce vieil asservissement de l'univers, qu'une entière destruction ? Pour quels travaux nous réserverait-on ? Nous n'avons ni terres labourables, ni mines, ni ports ; mais nous avons cette valeur et cette fierté que les dominateurs ne pardonnent point aux sujets. Et cet asile même de notre éloignement, mieux il nous protége, plus il nous rend suspects. Ainsi, puisqu'il n'est point de grâce à espérer, armez-vous enfin de courage, vous tous à qui la vie est chère, et vous qui brûlez pour la gloire. Les Trinobantes, commandés par une femme, ont pu réduire en cendres une colonie, forcer un camp ; ils eussent secoué le joug, si le succès ne les eût engourdis. Et nous, encore intacts et indomptés, nous qui n'avons pas comme eux la liberté à conquérir, nous ne ferions pas voir dès le premier choc quels hommes la Calédonie gardait pour sa défense !

XXXII. « Croyez-vous les Romains aussi braves à la guerre qu'insolents dans la paix ? Grands par nos discordes et nos dissensions, les fautes de leurs ennemis font toute la gloire de leur armée. Et cette armée, quelle est-elle ? un assemblage des nations les plus diverses, qu'unit la prospérité, qu'un revers dissoudra. A moins que ces Gaulois, ces Germains et (j'ai honte de le dire) cette foule de Bretons, qui prêtent leur sang à une domination étrangère, dont après tout ils furent plus longtemps les ennemis que les esclaves, ne vous semblent retenus avec eux par l'affection et la fidélité ! ils le sont par la crainte, par la terreur, faibles liens d'amitié : rompez ces liens ; en cessant de trembler, ils commenceront à haïr. Tout ce qui encourage à vaincre est de notre côté. Les Romains n'ont point de femmes pour enflammer leur courage, point de pères pour leur reprocher leur fuite. La plupart n'ont point de patrie,

ou en ont une autre que celle qu'ils servent. Peu nombreux, ne sachant où ils sont, ils regardent avec effroi et n'aperçoivent autour d'eux que des objets inconnus, ce ciel, cette mer, ces forêts : oui, les dieux nous les livrent ici comme enfermés et enchaînés. Ne vous laissez point effrayer par un vain aspect, et par cet éclat de l'or et de l'argent, qui ne défend ni ne blesse. Nous trouverons dans les rangs ennemis des bras qui sont à nous : les Bretons reconnaîtront leur propre cause; les Gaulois se souviendront de leur ancienne liberté; ce qui leur reste de Germains les abandonnera, comme ont fait naguère les Usipiens. Alors qu'aurez-vous à craindre ? des forts sans garnison, des colonies de vieillards, des municipes affaiblis et partagés entre la révolte et la tyrannie. Leur général, leur armée, les voilà : plus loin sont les impôts, les mines, et les autres fléaux qui punissent les esclaves. Ces fléaux pour toujours, ou la vengeance sur l'heure ! ce champ en décidera. Bretons, en allant au combat, songez à vos ancêtres et à vos descendants. »

XXXIII. Les barbares transportés reçurent ce discours avec les chants de leur pays, des frémissements et des clameurs confuses. Déjà les bataillons s'ébranlent, les armes étincellent, et les plus audacieux s'élancent en avant : pendant ce temps l'armée se rangeait en bataille. Alors Agricola, voulant encore exhorter ses troupes, déjà pleines d'allégresse, et qu'on avait peine à retenir dans les retranchements : « Compagnons, leur dit-il, voici la huitième année que, sous les auspices de Rome et par l'ascendant de son génie, votre dévouement et vos efforts triomphent de la Bretagne. Dans tant d'expéditions et de combats, soit qu'il ait fallu du courage contre l'ennemi, ou des prodiges de patience et de travail, je dirai presque contre la nature elle-même, je ne me suis jamais plaint de mon armée, ni vous de votre chef. Général et soldats, nous avons franchi les limites où s'arrêtèrent nos devanciers ; et ce n'est plus en paroles et dans les discours de la renommée que nous occupons l'extrémité de la Bretagne, c'est avec nos camps et nos armes : la Bretagne est enfin découverte et conquise. Dans ces marches pénibles au travers des marais, des fleuves et des montagnes, j'entendais les plus braves s'écrier : « Quand trou-« verons-nous l'ennemi ? quand nous sera-t-il permis de com-« battre ? » Le voilà, cet ennemi, arraché de ses repaires. Vos vœux sont accomplis ; le champ est ouvert à votre vaillance. Vainqueurs, tout s'aplanit devant nous ; mais, vaincus, tout

nous devient obstacle. Autant il est beau et glorieux, si nous poursuivons nos succès, d'avoir franchi de si grandes distances, traversé tant de forêts, passé tant de bras de mer, autant la fuite rendrait périlleuse une position aujourd'hui si brillante. Car ici nous n'avons plus la même connaissance du pays, ni la même abondance de vivres ; mais nos bras, mais nos armes nous restent, et nous tiennent lieu de tout. Quant à moi, j'ai depuis longtemps pour maxime que la fuite ne sauve ni l'armée ni le général. Si donc une mort honorable vaut mieux qu'une vie honteuse, le même champ aussi nous offre le salut et l'honneur. Et n'y aurait-il pas encore quelque gloire à succomber aux lieux où finissent la terre et la nature?

XXXIV. « Si vous aviez devant vous de nouvelles nations, des bataillons inconnus, je chercherais dans d'autres armées des exemples pour vous animer. Mais rappelez-vous vos exploits, interrogez vos yeux. Vous voyez les mêmes hommes qu'un cri terrassa l'an dernier, lorsqu'à la faveur de la nuit ils surprirent une de vos légions. De tous les Bretons ils savent le mieux fuir, et c'est pour cela qu'ils existent encore. Quand des chasseurs s'enfoncent dans les forêts, l'animal courageux ne cède qu'à la force; l'animal peureux et timide prend la fuite au seul bruit de leurs pas. De même les plus intrépides des Bretons sont tombés depuis longtemps. Il ne reste qu'une foule lâche et craintive; et si vous les trouvez enfin, ce n'est pas qu'ils vous attendent, c'est qu'ils sont pris les derniers : l'excès de la frayeur les enchaîne à cette place, où une glorieuse et mémorable victoire vous est préparée. Achevez d'un seul coup toutes les expéditions ; couronnez cinquante ans de travaux par une grande journée ; prouvez à la république qu'on ne dut jamais imputer à l'armée ni les lenteurs de la guerre, ni les causes des révoltes. »

XXXV. Agricola parlait encore, et déjà éclatait l'ardeur des soldats. La fin de son discours fut suivie d'un enthousiasme universel, et aussitôt l'on courut aux armes. Pendant qu'ainsi animés ils se précipitent à l'envi, le général établit un centre de bataille d'infanterie auxiliaire, composée de huit mille hommes, couvre les flancs avec trois mille chevaux et place les légions devant les retranchements : disposition qui ajoutait un grand prix à la victoire, celui de ne point coûter de sang romain, et qui assurait une ressource si l'on était repoussé. Les Bretons, pour offrir un aspect à la fois magnifique et terrible, s'étaient postés sur les hauteurs. La première ligne était au

pied de la montagne; le reste, rangé par échelons derrière elle, s'élevait en amphithéâtre. Les chars de la cavalerie remplissaient de bruit et de mouvement la plaine qui séparait les deux armées. Alors, craignant d'être attaqué en tête et en flanc par un ennemi supérieur en nombre, Agricola fit élargir les rangs; et, quoique la ligne de bataille en devînt plus étendue, et que la plupart conseillassent d'appeler les légions, lui, aimant mieux espérer, et ferme contre les obstacles, renvoie son cheval et se place à pied devant les enseignes.

XXXVI. L'action s'engagea de loin. Unissant l'adresse au courage, les Bretons, avec leurs longues épées et leurs petits boucliers, évitaient ou détournaient nos javelots, tandis qu'eux-mêmes faisaient pleuvoir sur nous une grêle de traits. Bientôt Agricola exhorte trois cohortes de Bataves et deux de Tongres à en venir aux prises et à joindre le fer, genre de combat familier à ces vieux soldats et incommode aux ennemis qui portaient d'étroits boucliers et d'énormes épées, car les épées sans pointe des Bretons ne pouvaient leur servir dans une mêlée, où les armes se croisent. Aussi, dès que les Bataves, frappant sur eux à coups redoublés, les heurtant du bouclier, meurtrissant les visages, eurent renversé ce qui était dans la plaine et commencèrent à s'élever sur les hauteurs, les autres cohortes, entraînées par l'exemple et par un élan naturel, firent main basse sur tout ce qu'elles rencontraient, non sans laisser derrière elles, dans la précipitation de la victoire, une foule d'ennemis à demi morts ou même sans blessures. Cependant la cavalerie des Bretons avait pris la fuite; leurs chars s'étaient jetés dans la mêlée, au milieu de leur infanterie, et, quoiqu'ils y eussent répandu un nouvel effroi, ils étaient arrêtés par l'épaisseur des bataillons et l'inégalité du terrain. Jamais rien ne ressembla moins à un combat de cavalerie : ici, des hommes qui se tiennent à peine sur un sol incliné sont encore poussés par le choc des chevaux; là, des chars errant à l'aventure, des chevaux épouvantés, sans autre guide que la frayeur qui les emporte, se précipitent dans toutes les directions à travers les rangs confondus.

XXXVII. Ceux des Bretons qui, postés au sommet des collines, n'avaient pas encore pris part au combat, et regardaient notre petit nombre avec un tranquille dédain, étaient descendus peu à peu et se disposaient à prendre le vainqueur à revers, si Agricola, qui avait craint ce mouvement, n'eût fait

marcher à leur rencontre quatre ailes de cavalerie qu'il tenait en réserve pour les besoins imprévus. Ce corps les repoussa d'autant plus vivement qu'ils étaient accourus avec plus de confiance, et les mit en déroute. Ainsi le stratagème des Bretons fut tourné contre eux-mêmes ; et la cavalerie, quittant le front de bataille par l'ordre du général, fondit sur les derrières de l'armée ennemie. C'est alors que, dans toute l'étendue de la plaine, parut un grand et horrible spectacle : le Romain poursuit, blesse, fait des prisonniers, les tue pour en faire d'autres; les ennemis, chacun suivant son instinct, fuient par bandes armées devant quelques hommes, ou, seuls et sans armes, se précipitent au milieu des vainqueurs et s'offrent à la mort. Partout des armes éparses, des cadavres, des membres déchirés, la terre rougie de sang. Quelquefois aussi un retour de vengeance et de courage ranimait les vaincus : ils se rallièrent à l'entrée des forêts, et cherchèrent à envelopper ceux des nôtres qui, les suivant de plus près, s'engageaient imprudemment dans des routes inconnues. Si Agricola, présent partout, n'eût formé autour des bois comme une enceinte de ses cohortes les plus vigoureuses et les plus lestes, et ordonné à une partie des cavaliers de pénétrer à pied dans les endroits fourrés, tandis que le reste, à cheval, battrait les clairières, nous aurions payé par quelque échec un excès de confiance. Quand les Bretons virent qu'on les poursuivait de nouveau en bon ordre et les rangs serrés, ils recommencèrent à fuir, mais non plus par troupes et sans se perdre de vue : épars, s'évitant les uns les autres, ils s'égarent au loin dans les lieux les moins pratiqués. La nuit et la satiété mirent fin à la poursuite. Dix mille ennemis furent tués : nous perdîmes trois cent soixante hommes, parmi lesquels Aulus Atticus, préfet d'une cohorte, qui fut emporté au milieu des barbares par l'ardeur de sa jeunesse et la fougue de son cheval.

XXXVIII. Victorieux et chargés de butin, les Romains passèrent la nuit dans la joie. Les Bretons, hommes et femmes, errant au hasard et confondant leurs lamentations, entraînent leurs compagnons blessés, appellent ceux qui ne le sont pas, abandonnent leurs maisons, et, de colère, y mettent eux-mêmes le feu, choisissent des retraites et les quittent aussitôt, se concertent un moment, puis se désunissent. Atterrés quelquefois à l'aspect de ce qui leur était cher, plus souvent cette vue les exaspérait; et l'on assura même que plusieurs, cruels par pitié, avaient tué leurs femmes et leurs enfants. Le jour sui-

vant acheva de déployer aux yeux le tableau de la victoire : partout un vaste silence, des collines solitaires, des toits fumant au loin, pas un homme sur le chemin de nos coureurs. Lorsque, en faisant battre le pays de tous côtés, on eut reconnu que la fuite de l'ennemi n'avait point de but certain, et qu'il ne se rassemblait nulle part, l'été déjà fini ne permettant pas de disperser les troupes, Agricola ramena son armée dans le pays des Horestes [1]. Il y prit des otages et ordonna au commandant de la flotte de faire le tour de la Bretagne. Il lui donna des forces pour cette expédition, que déjà la terreur avait devancée. Quant à lui, pour effrayer ces peuples nouveaux par la lenteur même de son passage, il conduisit à petites journées l'infanterie et la cavalerie dans les quartiers d'hiver. La flotte, secondée par les vents et la renommée, occupa le port de Trutule [2], où elle était revenue après avoir côtoyé toute la partie de la Bretagne qui est au delà de ce point.

XXXIX. Ces événements, quoique racontés dans les lettres d'Agricola sans pompe ni exagération, Domitien les reçut à sa manière, la joie sur le front, l'inquiétude dans le cœur. Sa conscience lui rappelait le ridicule encore récent de son faux triomphe sur les Germains, où figuraient, comme prisonniers de guerre, des esclaves achetés, dont on avait arrangé pour ce rôle le vêtement et la chevelure. Et il s'agissait maintenant d'une grande et véritable victoire, signalée par la mort de tant de milliers d'ennemis, et célébrée par toutes les voix de la renommée ! Rien ne lui faisait ombrage comme de voir le nom d'un particulier élevé plus haut que celui du prince. C'était donc en vain qu'il avait étouffé les talents du Forum et les arts de la paix, si un autre s'emparait de la gloire des armes. Le reste, après tout, pouvait se tolérer; mais le mérite de grand capitaine était un attribut de l'empire. Agité par ces réflexions, et après s'être rassasié du plaisir d'être seul, signe infaillible d'une sinistre pensée, il crut que le mieux était pour le moment de renfermer sa haine, jusqu'à ce que l'enthousiasme de l'opinion et la faveur de l'armée se fussent refroidis ; car Agricola commandait encore alors en Bretagne.

XL. Il lui fit donc décerner par le sénat les décorations

1. Mannert place les Horestes entre le golfe de Forth et celui de Tay; Brotier croit, au contraire, qu'ils habitaient le comté d'Angus, au delà du golfe de Tay.

2. Sur la côte orienale.

triomphales, la statue couronnée de laurier, et tout ce qu'on donne à la place du triomphe, avec un pompeux accompagnement des expressions les plus honorables. Il laissa croire en outre qu'il lui destinait la province de Syrie, vacante par la mort du consulaire Atilius Rufus, et réservée aux hommes les plus illustres. Ce fut une opinion accréditée que Domitien avait envoyé vers Agricola un affranchi de son intime confiance, porteur de lettres qui lui conféraient ce gouvernement avec ordre de les lui remettre s'il était encore en Bretagne, et que l'affranchi, l'ayant rencontré dans le détroit de l'océan, était revenu sur ses pas, sans même lui avoir parlé; circonstance ou réelle, on feinte et imaginée d'après le caractère du prince. Cependant Agricola avait remis à son successeur la province tranquille et à l'abri de tout danger. De peur que l'affluence et le concours de ceux qui viendraient à sa rencontre ne donnât trop d'éclat à son arrivée, il résolut de se dérober à l'empressement de ses amis ; et ce fut de nuit qu'il entra dans Rome, de nuit qu'il se rendit au palais, comme il en avait reçu l'ordre. Sa réception fut courte; un baiser, pas un mot; et on le laissa confondu dans la foule des esclaves. Au reste, pour tempérer par d'autres vertus une gloire militaire qui pèse toujours à l'oisiveté jalouse, il s'enfonça de plus en plus dans la retraite et le silence, simple en ses vêtements, affable en ses entretiens, ayant pour tout cortége un ou deux amis ; de sorte que la plupart, accoutumés à juger des grands hommes par le faste qui les entoure, cherchaient en lui sa renommée, et que très-peu la devinaient.

XLI. Dans ce temps-là il fut, en son absence, accusé plusieurs fois devant Domitien, et plusieurs fois absous. Ces périls n'avaient pour cause ni délits qu'on lui reprochât, ni plaintes de personnes qu'il eût offensées, mais la haine du prince pour la vertu, la gloire du héros, et sa plus dangereuse ennemie, la louange. Et des temps survinrent qui ne permirent plus de taire le nom d'Agricola : tant d'armées dans la Dacie et la Mésie, dans la Germanie et la Pannonie, perdues par la folie ou la lâcheté des généraux; tant de braves guerriers forcés et pris avec leurs cohortes ! Ce n'étaient plus les limites de l'empire et la rive d'un fleuve, c'étaient les quartiers de nos légions, la possession de nos provinces, qu'il fallait disputer. Comme les désastres succédaient aux désastres, et que chaque année était marquée par des funérailles et des revers, la voix publique demandait Agricola pour général, et

chacun comparait sa vigueur, sa constance, son courage éprouvé par les combats, avec l'indolence et la pusillanimité des autres. Il est certain que ces discours retentirent jusqu'aux oreilles de Domitien, répétés par ses affranchis, dont les plus honnêtes, par attachement et par zèle, les plus méchants, par malignité et par jalousie, aigrissaient à l'envi son caractère naturellement pervers. Ainsi les vertus d'Agricola et les vices d'autrui conspiraient également à le précipiter dans la gloire.

XLII. Cependant le temps était venu où il devait tirer au sort le proconsulat d'Asie et celui d'Afrique; et le meurtre récent de Civica[1] était une leçon pour lui, un exemple pour Domitien. Quelques confidents des secrètes pensées du prince vinrent chez Agricola lui demander s'il accepterait une province. Et d'abord, sans trop s'avancer, ils rehaussent le prix du repos et de la tranquillité; bientôt ils lui offrent leurs bons offices pour faire excuser son refus; enfin ils lèvent le masque, et, joignant la terreur à la persuasion, ils l'entraînent chez Domitien. Celui-ci, exercé à feindre, entendit avec une hauteur étudiée son humble excuse, et, après l'avoir agréée, il souffrit ses remercîments, et ne rougit pas d'un si odieux bienfait. Il ne lui donna cependant pas les honoraires qu'on offre au titre de proconsul, et que lui-même avait accordés à plusieurs, blessé peut-être de ce qu'Agricola ne les avait pas demandés, ou craignant de paraître acheter un sacrifice qu'il imposait. Il est dans la nature de l'homme de haïr ceux qu'on a offensés; et la colère de Domitien, prompte à s'enflammer, était d'autant plus implacable qu'il la cachait davantage. Toutefois elle était adoucie par la prudence et la modération d'Agricola, bien éloignées de cet esprit de résistance et de cette vaine ostentation de liberté, qui appellent la renommée et défient le destin. Que les admirateurs de tout ce qui brave le pouvoir apprennent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que la déférence et la soumission, si le talent et la vigueur les accompagnent, mènent aussi bien à la gloire que cette témérité qui, sans fruit pour la république, se jette à travers les précipices et semble briguer l'honneur d'une mort éclatante.

XLIII. Sa fin, douloureuse pour nous, triste pour ses amis, ne fut pas indifférente même aux étrangers et aux inconnus.

1. Voy. Suétone, *Domitien*, chap. x.

La multitude aussi, et ce peuple qu'occupent d'autres intérêts, vint souvent à sa maison, s'entretint de lui sur les places, dans les réunions publiques; et personne n'apprit la mort d'Agricola ou avec joie, ou comme une nouvelle qu'on oublie aussitôt. Elle excitait une compassion d'autant plus vive, qu'un bruit accrédité l'attribuait au poison. Je ne puis rien affirmer avec certitude : au reste, pendant toute sa maladie, Domitien l'envoya visiter, plus souvent qu'il n'est ordinaire aux princes, et par les premiers de ses affranchis, et par ses médecins les plus affidés : était-ce sollicitude, ou espionnage? Le jour fatal même, on sut que des coureurs disposés sur la route lui annonçaient de moments en moments les progrès de l'agonie, et personne ne s'imagina qu'il eût hâté à ce point une nouvelle qui l'aurait affligé. Toutefois il montra dans ses sentiments et sur son visage l'apparence de la douleur; tranquille maintenant sur l'objet de sa haine, et plus habile à dissimuler sa joie que sa crainte. Il paraît certain qu'à la lecture du testament par lequel Agricola donnait Domitien pour cohéritier à la meilleure des épouses et à la plus tendre des filles, il se réjouit de cette disposition comme d'un hommage et d'une marque d'estime : étrange aveuglement d'un esprit corrompu par de continuelles adulations! il ne voyait pas que les bons pères ne font héritiers que les mauvais princes.

XLIV. Agricola était né sous le troisième consulat de Caïus César, le jour des ides de juin; il mourut dans sa cinquante-sixième année, le dix des kalendes de septembre, sous les consuls Colléga et Priscus. Si la postérité veut aussi connaître son extérieur, sa taille était bien proportionnée sans être haute; rien dans son regard qui inspirât la crainte; sa physionomie était plutôt gracieuse : tous ses traits annonçaient l'homme de bien; on aimait à y reconnaître le grand homme. Quoique enlevé à un âge où la moitié de la vie est à peine achevée, il a fourni, quant à la gloire, la plus longue carrière. Il possédait la plénitude des vrais biens, qui résident dans la vertu; et, après les honneurs du consulat et du triomphe, quelles grandeurs pouvait encore lui garder la fortune? Ses richesses, sans être immenses, suffisaient à son rang. Laissant sa fille et sa femme pleines de vie, sa réputation florissante, n'ayant rien souffert jusque-là ni dans sa dignité, ni dans ses alliances et ses amitiés, ne pourrait-on pas le féliciter même de s'être sauvé de l'avenir? Car, s'il ne lui fut pas donné de vivre assez pour voir les beaux jours de ce siècle fortuné et

l'empire de Trajan, que nous présageaient, dans les épanchements de l'amitié, ses vœux et sa prévoyance, ce fut du moins un grand dédommagement de sa mort prématurée d'échapper à ces derniers temps, où Domitien, ne donnant plus ni trêve ni relâche à sa fureur, sembla vouloir épuiser, dans un seul et long accès, tout le sang de la république.

XLV. Agricola n'a pas vu le palais du sénat assiégé, le conseil public investi de soldats, les meurtres de tant de consulaires massacrés à la fois, la fuite et l'exil de tant de femmes illustres. Carus Métius ne comptait encore qu'une victoire [1], le seul château d'Albe retentissait des avis sanguinaires de Messalinus, et Massa Bébius [2] était déjà lui-même accusé. Bientôt nos propres mains traînèrent Helvidius [3] dans la prison; bientôt les regards de Mauricus et de Rusticus [4] confondirent notre lâcheté, et Sénécion nous couvrit de son sang innocent. Néron du moins détourna les yeux; Néron ordonna des crimes et n'en fut pas spectateur : plus misérables sous Domitien, le premier de nos maux était de le voir et d'en être vus, quand tous nos soupirs étaient comptés, quand son visage féroce, couvert de cette rougeur dont il s'armait contre la honte, observait la pâleur de tant d'infortunés. Pour vous, ô Agricola, heureux d'avoir vécu glorieusement et d'avoir à temps quitté la vie, ceux qui eurent part à vos derniers entretiens attestent que vous avez reçu la mort d'un air tranquille et satisfait, comme si vous eussiez voulu, autant qu'il était en vous, léguer l'innocence à l'empereur. Mais moi, mais votre fille, à la perte cruelle d'un père nous joignons le regret de n'avoir pu veiller auprès de votre lit de douleur, ranimer vos forces défaillantes, nous rassasier de votre vue, de vos embrassements : du moins nous eussions recueilli des ordres, des paroles, qui resteraient gravés bien avant dans nos âmes.

1. Il n'avait encore fait périr qu'un innocent. Carus Métius fut un des plus fameux délateurs du temps de Domitien.

2. Bébius Massa était procurateur en Afrique à l'avénement de Vespasien, et dès lors il était signalé comme un des hommes les plus pernicieux de ce temps. Plus tard, il fut poursuivi comme concussionnaire par la province de Bétique.

3. Fils de celui qui avait été tué par ordre de Vespasien.

4. Junius Mauricus fut exilé sous Domitien et rappelé sous Nerva : c'était un homme, dit Pline le Jeune, dont rien ne surpassait la fermeté et la sincérité. Quant à Rusticus, c'est le même Rusticus Arulénus dont la mort est mentionnée ci-dessus, chap. II.

C'est là notre désespoir, c'est la blessure qui nous tue : par le malheur d'une trop longue absence, nous vous avons perdu quatre ans avant le temps. Sans doute, ô le meilleur des pères, les soins de la plus tendre épouse ont tout prodigué pour honorer vos funérailles; mais trop peu de larmes ont arrosé votre cendre, et vos yeux, s'ouvrant pour la dernière fois, ont eu quelque chose à désirer.

XLVI. S'il est un lieu destiné aux mânes de l'homme vertueux; si, comme le pensent les sages, les grandes âmes ne s'éteignent pas avec le corps, reposez en paix, ô Agricola, et nous élevant, nous votre famille, au-dessus des vains regrets et des pusillanimes lamentations, appelez-nous à la contemplation de vos vertus, que profaneraient les larmes et les sanglots. Ah! notre admiration, nos louanges immortelles, et, si la nature le permet, notre ressemblance avec vous, les honoreront bien mieux. Voilà l'hommage, voilà les devoirs qu'imposent les liens du sang. C'est ainsi qu'il convient à la fille et à l'épouse d'Agricola de révérer la mémoire d'un père, d'un époux; c'est en méditant continuellement ses actions et ses paroles, en s'attachant à sa renommée, à l'image de son âme, bien plus qu'à celle de son corps. Non que je veuille interdire ces représentations que nous offre ou le marbre ou le bronze; mais les traits de l'homme sont fragiles et périssables, et, comme eux, les simulacres qui les représentent : la figure seule de l'âme est éternelle; et nul art ne peut la dessiner, nulle matière en recevoir l'empreinte : c'est à l'homme même de la retracer dans ses mœurs. Tout ce que nous avons admiré dans Agricola demeure et demeurera, pendant tous les siècles, dans l'esprit des hommes, avec le souvenir de ses faits glorieux. Beaucoup d'anciens héros dormiront, sans honneur et sans gloire, dans le néant de l'oubli : Agricola, transmis par l'histoire à la postérité, vivra éternellement.



DIALOGUE

SUR LES ORATEURS.

Époque supposée de ce dialogue.

An de Rome 831, de J. C. 78.

Consuls, { Flavius Vespasianus Augustus, VI. / Titus Vespasianus César, IV. }

I. Vous me demandez souvent, mon cher Fabius, pourquoi, tant d'orateurs du premier ordre, ayant illustré de leur génie et de leur gloire les siècles précédents, notre âge, stérile et déshérité de cette brillante éloquence, a presque oublié jusqu'au nom d'orateur. Car nous ne donnons ce titre qu'aux anciens; et nous appelons défenseurs, avocats, patrons, tout plutôt qu'orateurs, ceux qui de nos jours savent manier la parole. Répondre à votre demande, et prendre sur moi le fardeau d'une question qui met en péril la réputation de nos esprits, si notre infériorité vient d'impuissance, de nos jugements, si elle est volontaire, c'est assurément ce que j'oserais à peine, si je n'avais à exposer que mes propres idées. Mais je puis recourir à un entretien dans lequel j'ai entendu, fort jeune encore, les hommes les plus éloquents de notre siècle traiter à fond cet important sujet. Ce n'est donc pas de talent, mais de mémoire que j'aurai besoin pour retrouver les pensées ingénieuses et les expressions fortes dont ils appuyaient des explications ou diverses ou les mêmes, mais toujours plausibles, en peignant chacun dans son langage, son âme et son caractère, et pour les reproduire aujourd'hui avec leurs proportions

1. Fabius Justus était ami de Pline le Jeune, qui lui adresse deux de ses *Lettres*, et le nomme dans une troisième.

et leurs développements, sans rien changer à l'ordre de la discussion. Car l'opinion contraire ne manqua pas d'avoir aussi un défenseur qui, prenant plaisir à maltraiter et à railler le vieux temps, préféra hautement aux génies antiques la moderne éloquence.

II. Curiatius Maternus avait lu publiquement sa tragédie de *Caton*, ouvrage où, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à son héros, il avait, disait-on, blessé les puissances. Le lendemain de cette lecture, et lorsque la ville entière s'occupait de ses périls, il reçut la visite de M. Aper et de Julius Sécundus, alors les deux plus célèbres talents de notre barreau. Je les fréquentais l'un et l'autre, et, non content d'écouter curieusement leurs plaidoyers, je ne les quittais ni à leur maison ni dehors. Un merveilleux désir d'apprendre et une certaine ardeur de jeunesse me faisaient recueillir leurs moindres paroles, leurs conversations, et jusqu'aux secrètes confidences de leur intimité. Ce n'est pas que la malignité ne refusât généralement à Sécundus une élocution facile, et ne prétendît qu'Aper devait à un heureux naturel, plutôt qu'à l'étude et aux lettres, sa réputation d'éloquence. Le fait est que Sécundus, toujours pur et serré, n'en avait pas moins ce qu'il fallait d'abondance; et Aper, de son côté, possédant une érudition ordinaire, méprisait les lettres plutôt qu'il ne les ignorait. Il croyait sans doute que ses talents et ses travaux en seraient plus admirés, si son génie ne paraissait emprunter l'appui d'aucune science étrangère. Lorsque nous entrâmes dans l'appartement de Maternus, nous le trouvâmes assis, et tenant à la main l'ouvrage qu'il avait lu la veille.

III. « Eh quoi! lui dit Sécundus, les propos des méchants vous effrayent-ils si peu que vous aimiez les hardiesses dangereuses de votre *Caton?* ou bien avez-vous repris ce livre pour le retoucher soigneusement, et, après avoir ôté ce qui a pu donner lieu à des interprétations fâcheuses, publier un *Caton*, non pas meilleur sans doute, mais moins aventureux? —Vous pouvez lire, répondit Maternus, et vous reconnaîtrez ce que vous avez entendu. Si Caton a omis quelque chose, à la prochaine lecture Thyeste le dira; car j'ai déjà fait le plan de cette tragédie, et les principaux traits en sont dessinés dans ma tête. Aussi je me hâte de préparer la publication de l'ouvrage que vous voyez, afin que mon esprit, dégagé de ce premier soin, se livre sans partage à sa nouvelle conception. —Vous ne vous lassez donc jamais, reprit Aper, de toutes ces

tragédies qui vous arrachent à l'éloquence et au barreau? Naguère c'était Médée, maintenant c'est Thyeste qui consume votre temps; et cela quand les causes de tant d'amis, quand la défense de tant de colonies et de municipes vous appellent au Forum. Vous auriez déjà peine à y suffire, et vous allez encore vous imposer une tâche de plus, un Domitius, un Caton, c'est-à-dire, allier les histoires domestiques et des noms romains aux fables de la Grèce.

IV. — Ce ton sévère me déconcerterait, dit Maternus, si nos fréquentes et perpétuelles contestations n'étaient devenues pour nous une espèce d'habitude. Car vous ne cessez de harceler et de poursuivre les poëtes; et moi, à qui vous reprochez de ne jamais plaider, je plaide chaque jour contre vous la cause de la poésie. Aussi me trouvé-je heureux qu'un juge nous soit offert, qui va ou m'interdire les vers pour toujours, ou encourager encore par son autorité le vœu que je forme depuis longtemps de renoncer à l'étroite carrière de la plaidoirie, où j'ai déjà versé trop de sueurs, et de cultiver cette autre éloquence plus sainte et plus auguste.

V. — Et moi, dit Sécundus, avant d'être récusé par Aper, j'imiterai les juges intègres et délicats qui se récusent eux-mêmes dans les causes où il est évident qu'une des deux parties trouverait auprès d'eux une faveur trop marquée. Qui ne sait à quel point je suis attaché par les liens de l'amitié et ceux d'une habitation commune à Saléius Bassus, homme si estimable et poëte si accompli? Or, si l'on fait le procès à la poésie, je ne vois personne qui plus que lui donne prise à l'accusation. — Qu'il soit tranquille, dit Aper, et avec lui quiconque n'ambitionne la gloire de la poésie et des vers que faute de pouvoir prétendre à celle de l'éloquence. Je le déclare en effet : puisque j'ai trouvé un arbitre de ce débat, je ne souffrirai pas qu'on défende Maternus en lui donnant des complices. C'est lui seul que j'accuserai devant vous de ce que, né pour cette éloquence virile et oratoire par laquelle il pourrait gagner et entretenir des amitiés, se concilier des nations, s'attacher des provinces, il renonce à la profession qui chez nous procure le plus d'avantages et promet le plus d'honneurs, à celle qui donne dans Rome la plus belle renommée, et qui la répand avec le plus d'éclat chez tous les peuples de l'empire. Car, si l'utilité doit être le but de tous nos desseins et de toutes nos actions, quelle plus utile sauvegarde que d'exercer un art où l'on trouve des armes toujours prêtes

pour soutenir ses amis, porter secours aux étrangers, préserver un malheureux de sa perte, enfin jeter dans l'âme d'un envieux ou d'un ennemi la terreur et l'effroi, tranquille soi-même et comme revêtu d'une puissance et d'une magistrature perpétuelles ? Le pouvoir et les bienfaits de cet art se révèlent, dans la bonne fortune, par l'appui et la protection que vous donnez à d'autres. L'orage vient-il à gronder sur vous-mêmes? non, l'épée et la cuirasse ne sont pas pour le guerrier une puissance plus sûre, que n'est pour l'accusé en péril cette éloquence qui, servant de glaive comme de bouclier, peut devant les juges, le sénat ou le prince, porter également et repousser les coups! Quelle autre puissance que celle de la parole opposa naguère Éprius Marcellus au déchaînement des sénateurs? Couvert de cette armure menaçante, il mit en défaut la sagesse d'Helvidius, éloquente aussi, mais mal exercée et peu faite aux combats de ce genre. Je n'en dirai pas davantage sur l'utilité, qui sans doute ne sera pas contestée par notre ami Maternus.

VI. « Je passe au plaisir que procure l'éloquence oratoire, plaisir dont la douceur n'est pas celle d'un instant fugitif, mais se renouvelle tous les jours et presque à toutes les heures. Quoi de plus doux en effet pour une âme libre, généreuse et née pour les nobles jouissances, que de voir sa demeure incessamment remplie par le concours nombreux des hommes du plus haut rang, et de savoir que ce n'est point à l'opulence, à l'espoir d'un héritage vacant, à quelque place importante, mais à la personne même que s'adresse cet honneur? Je dis plus : les vieillards sans héritiers, les riches, les puissants, sont les premiers à venir chez un orateur jeune et pauvre, pour remettre en ses mains leur destinée et celle de leurs amis. Le plaisir de posséder une fortune immense ou un grand pouvoir égalera-t-il celui de voir des hommes vieux et pleins de jours, environnés de la considération générale, nageant au sein de l'abondance, confesser qu'ils manquent du premier de tous les biens? Quand l'orateur sort en public, que de clients l'accompagnent! quelle imposante représentation! que de respects dans le lieu où se rend la justice! quel triomphe quand il se lève, et, debout au milieu du silence universel, attire sur lui tous les regards! quand il voit le peuple accourir, l'entourer d'un cercle immense, recevoir de sa parole mille impressions diverses! Et je raconte ici les joies vulgaires de l'orateur, celles qui frappent

les yeux les moins clairvoyants : il en est de plus secrètes que lui seul peut connaître, et ce sont les plus grandes. Apporte-t-il un discours soigneusement travaillé? sa joie, comme sa diction, a quelque chose de grave et d'imperturbable. Se présente-t-il, non sans quelque trouble intérieur, avec une composition nouvelle et à peine achevée? l'inquiétude même rend le succès plus flatteur et le plaisir plus vif. Mais ce sont les hardiesses et jusqu'aux témérités de l'improvisation qui procurent les plus douces jouissances. Car il en est du génie comme de la terre : si l'on estime les fruits d'une longue culture et d'un pénible travail, les productions qui naissent d'elles-mêmes sont les plus agréables.

VII. « Pour moi, je l'avouerai franchement, ni le jour où je fus décoré du laticlave, ni ceux où, malgré la défaveur attachée à ma naissance et à mon pays, je fus nommé questeur, ou tribun, ou préteur, ne furent à mes yeux de plus beaux jours que ceux où, grâce à un talent oratoire sans doute beaucoup trop faible, il m'est donné de sauver un accusé, de plaider une cause avec succès devant les centumvirs, ou d'être, auprès du prince, le défenseur et le patron de ces affranchis et de ces procurateurs si puissants à la cour des princes. Alors je crois m'élever au-dessus des tribunats, des prétures et des consulats ; je crois posséder ce qu'on tient de soi-même et non d'un autre, ce que ne confère point une lettre impériale, ce qui ne vient pas avec la faveur. Eh ! quel est celui des arts dont l'éclat et la renommée ne le cèdent à la gloire dont les orateurs jouissent dans Rome, non-seulement parmi les hommes agissants et occupés des affaires, mais encore parmi les jeunes gens de l'âge le moins sérieux, pour peu qu'ils aient un esprit bien fait et la conscience de quelque talent? Quels noms les pères font-ils entrer plus tôt dans la mémoire de leurs fils? Quels citoyens sont plus souvent, sur leur passage, nommés, désignés du doigt par la multitude sans lettres et le peuple en tunique? Les étrangers même et les voyageurs, frappés déjà au fond des provinces du bruit de leur réputation, sont à peine arrivés dans Rome, qu'ils les recherchent et veulent connaître les traits de leur visage.

VIII. « Je citerai des exemples modernes et récents, plutôt que des faits éloignés et vieillis : j'oserai prétendre que Marcellus Éprius, dont je parlais tout à l'heure, et Vibius Crispus, ne sont pas moins connus aux extrémités du monde que dans les villes de Capoue et de Verceil, où l'on dit qu'ils sont nés. Et ils

ne le doivent ni l'un ni l'autre à leurs trois cents millions de sesterces [1], qui après tout peuvent être considérés comme une riche conquête de l'éloquence, mais à l'éloquence elle-même, dont la vertu puissante et céleste a donné dans tous les siècles tant de preuves de la haute fortune où l'homme peut s'élever par la seule force du génie. Les faits que je viens de rappeler sont près de nous, il n'est pas besoin qu'un récit nous les apprenne, nous pouvons chaque jour les voir de nos yeux : plus l'origine de ces deux orateurs est basse et abjecte, plus furent profondes l'indigence et la pauvreté qui entourèrent leur berceau, et plus aussi leur destinée met dans une lumière éclatante l'utilité de l'éloquence oratoire. En effet, sans naissance qui les recommandât, sans richesses qui soutinssent leur ambition, tous deux avec des mœurs qui leur font peu d'honneur, l'un des deux avec un extérieur qui l'expose au mépris, ils sont depuis un grand nombre d'années les hommes les plus puissants de l'État : et, après avoir été aussi longtemps qu'ils ont voulu les premiers du barreau, ils sont aujourd'hui les premiers dans la faveur de César, disposent à leur gré de toutes choses, et inspirent au prince même des sentiments où une sorte de respect se mêle à la tendresse. C'est que Vespasien, ce vieillard vénérable et que la vérité n'offensa jamais, comprend que, si ses autres amis fondent leur grandeur sur des avantages qu'ils tiennent de lui-même, et qu'il est si facile d'accumuler pour soi et de prodiguer à autrui, Marcellus et Crispus ont apporté à son amitié des titres qu'ils n'ont ni reçus ni pu recevoir du prince. Parmi tant et de si grands biens, les images, les inscriptions, les statues, occupent sans doute la moindre place ; et cependant il ne faut pas croire qu'on y renonce, non plus qu'aux richesses et à la fortune, que tant de gens blâment et que si peu dédaignent. Oui, ces honneurs, ces décorations, cette opulence, nous les voyons affluer dans les mains de ceux qui dès leur première jeunesse se sont voués aux exercices du barreau et aux études oratoires.

IX. « Mais les vers, auxquels Maternus veut consacrer sa vie entière (car c'est là ce qui a donné lieu à tout ce discours), les vers ne mènent leurs auteurs ni aux distinctions ni à la fortune. Le plaisir d'un instant, des louanges vaines et infructueuses, voilà tout ce qu'ils procurent. Ce que je dis, Maternus, et ce

1. Cette somme représentait, à l'époque de Vespasien, 53 079 679 francs.

que je vais dire encore, effarouchera peut-être vos oreilles : à quoi sert-il qu'Agamemnon ou Jason s'expriment chez vous avec talent ? quel client défendu par là retourne chez lui votre obligé ? Notre ami Saléius est un grand poëte, ou, si ce titre est plus honorable, c'est un illustre interprète des Muses : qui voit-on le reconduire, le visiter, lui faire cortége ? Si son ami, si son parent, si lui-même se trouve engagé dans quelque affaire, c'est à Sécundus qu'il recourra, ou bien à vous, Maternus, et ce ne sera pas en votre qualité de poëte, ni afin que vous fassiez des vers pour lui ; les vers naissent d'eux-mêmes sous la plume de Bassus, et des vers assurément pleins de charme et d'intérêt : toutefois, quel en est le destin ? Lorsque durant une année entière il a travaillé tous les jours et une grande partie des nuits à polir et repolir un seul livre, il faut qu'il se mette à solliciter et mendier des auditeurs qui veuillent bien l'entendre. Encore ne lira-t-il pas sans qu'il lui en coûte : il emprunte une maison, fait arranger une salle, loue des banquettes, distribue des annonces. Et sa lecture fût-elle couronnée du plus brillant succès, cette gloire d'un jour, ainsi qu'une moisson coupée en herbe ou séchée dans sa fleur, ne porte aucun fruit solide ni durable ; le poëte ne gagne à ce triomphe ni un ami, ni un client, ni aucun droit aux souvenirs d'une âme reconnaissante ; mais des acclamations vagues, de stériles applaudissements, une joie qui s'envole. Nous avons loué naguère, comme un rare et admirable exemple, la générosité de Vespasien donnant à Bassus cinq cent mille sesterces [1]. Il est beau sans doute de mériter par son talent les grâces de l'empereur ; mais combien il est plus beau de pouvoir, dans le besoin, recourir à soi-même, se rendre son génie propice, faire l'essai de sa propre munificence ! Ajoutez que les poëtes, s'ils veulent produire une œuvre digne qu'on la regarde, doivent renoncer aux douceurs de l'amitié et aux agréments de Rome, se soustraire à tous les devoirs de la vie, et, comme ils le disent eux-mêmes, s'enfoncer dans le silence religieux des bois, c'est-à-dire se condamner à la solitude.

X. « L'opinion même et la renommée, seul objet de leur culte, et dont ils attendent, de leur propre aveu, l'unique salaire d'un pénible travail, ont moins d'éloges pour les poëtes que pour les orateurs ; car personne ne connaît les poëtes médiocres, et peu connaissent les bons. Quelle lecture eut jamais un assez

1. — 500 000 sesterces, 88 466 fr.

rare succès pour que le bruit s'en répandît par toute la ville, bien loin de pénétrer au fond de tant de provinces? Quel voyageur venu d'Asie (pour ne point parler de nos Gaulois) s'enquiert en arrivant de Saléius Bassus ? ou bien, si quelqu'un le cherche, une fois qu'il l'a vu, il passe outre, et sa curiosité est satisfaite, comme s'il avait vu un tableau ou une statue. Du reste, mon discours ne s'adresse pas à ceux auxquels la nature a refusé le génie oratoire, et je ne veux pas les détourner des vers, si la poésie peut charmer leurs loisirs et désigner leurs noms aux louanges de la renommée. L'éloquence elle-même et tous les genres qu'elle embrasse sont pour moi sacrés et vénérables ; et ce n'est pas seulement le cothurne, objet de vos préférences, ni les accents de la muse héroïque, qui obtiennent mes respects ; la douceur de la lyre, les voluptueux caprices de l'élégie, l'amertume du vers satirique, les jeux de l'épigramme, toutes les formes en un mot que revêt l'art de bien dire, me paraissent le plus noble exercice d'un esprit élevé. Mais c'est à vous, Maternus, que je fais le reproche de ce que, porté par votre talent vers les hauteurs où l'éloquence a établi le siége même de sa puissance, vous aimez mieux égarer vos pas, et, arrivé au sommet, redescendre aux degrés inférieurs. Si vous étiez né dans la Grèce, où l'on peut avec honneur exercer aussi les arts du gymnase, et que les dieux vous eussent donné la vigueur et les muscles de Nicostrate[1], je ne souffrirais pas que ces bras puissants, formés pour la lutte et le pugilat, dissipassent vainement leurs forces à jeter un simple javelot ou à lancer un disque. C'est ainsi que maintenant je vous appelle, de vos salles de lecture et de vos théâtres, aux luttes du Forum et aux véritables combats. En vain essayeriez-vous de recourir à l'excuse ordinaire, que l'art du poëte est moins sujet à offenser que celui de l'orateur. La générosité de votre admirable naturel éclate malgré vous, et ce n'est pas pour un ami, mais (chose bien plus dangereuse!) c'est pour Caton que vous offensez. Et rien ici qui atténue l'offense, ni la loi impérieuse du devoir, ni le besoin d'une cause, ni les hasards d'une improvisation rapide et animée. C'est avec réflexion que vous semblez avoir choisi un personnage dont le nom frappe et dont les paroles aient de l'autorité. Je sais ce que l'on peut répondre : c'est de là que viennent les grands succès; voilà ce qui enlève les applaudissements d'un auditoire, ce qui

1. Athlète fameux du Ier siècle de notre ère, dont parle Quintilien, II, VIII.

est bientôt répété par toutes les bouches. Cessez donc d'alléguer ce repos et cette sécurité prétendue, puisque vous allez chercher un adversaire qui a la force de son côté. Qu'il nous suffise à nous de défendre des intérêts privés et de notre siècle : là du moins, si le péril d'un ami nous arrache quelques expressions qui blessent des oreilles puissantes, on estimera notre zèle, et notre liberté trouvera son excuse »

XI. Lorsque Aper eut prononcé ces mots avec sa chaleur et sa véhémence accoutumées : « Je me suis préparé, dit Maternus en souriant et du ton le plus calme, à faire le procès aux orateurs aussi longtemps qu'Aper en a fait le panégyrique. Je m'attendais bien que de leur éloge il arriverait à la satire des poëtes, et qu'il mettrait l'art des vers sous ses pieds. Il a toutefois adouci son arrêt avec quelque adresse, en permettant à ceux qui ne peuvent défendre des causes de cultiver la poésie. Pour moi, si je puis faire dans la carrière du barreau quelques tentatives heureuses, ce sont néanmoins des lectures de tragédies qui m'ont ouvert le chemin de la renommée. Ma réputation commença le jour où, dans mon *Néron*, je fis justice d'une puissance abhorrée et qui osait profaner aussi le culte sacré des Muses. Aujourd'hui encore, si mon nom a quelque célébrité, c'est à mes vers plutôt qu'à mes discours que je crois le devoir. J'ai résolu de rompre avec les travaux du Forum; cette foule de clients, ces cortéges, ce concours de visites, n'excitent point mon envie, pas plus que ces bronzes et ces images qui, même sans que je le voulusse, ont envahi ma maison. On parle de sécurité! l'innocence protége mieux l'état d'un citoyen que l'éloquence; et je ne crains pas d'avoir jamais à implorer le sénat, si ce n'est pour des périls étrangers.

XII. « L'ombre des bois et la solitude même, si maltraitées d'Aper, me causent à moi un plaisir si doux, qu'entre toutes les félicités du poëte je compte pour beaucoup de ne pas composer ses vers au milieu du bruit, ayant un plaideur assis devant sa porte, et parmi le deuil et les larmes de malheureux accusés. L'âme se retire au contraire dans des lieux purs et innocents, et goûte les délices d'un asile sacré. Ce fut là le berceau de l'éloquence, son premier sanctuaire. C'est sous la forme de la poésie, avec la parure des vers, qu'elle s'annonça d'abord aux mortels et s'insinua dans ces cœurs chastes, encore fermés à la contagion du vice; enfin, c'est en vers que s'exprimaient les oracles. Je ne parle point de l'avide et sanglante éloquence de nos jours; l'usage en est récent, elle est

née de nos désordres, et, comme vous le disiez, Aper, on l'a inventée pour s'en faire une arme. L'âge heureux dont je parle, et, pour employer notre langage, le siècle d'or, était pauvre d'orateurs et d'accusations, riche de poëtes et d'hommes inspirés qui chantaient les bonnes actions, au lieu de justifier les mauvaises. Aussi furent-ils les plus glorieux des mortels et les plus honorés, d'abord auprès des dieux, dont on croyait qu'ils prononçaient les oracles et partageaient les festins; ensuite auprès de ces enfants des dieux, de ces monarques sacrés, dans la compagnie desquels vous ne verrez aucun avocat, mais Orphée et Linus, et, si vous voulez remonter plus haut, Apollon lui-même : ou, si ces traditions vous paraissent tenir trop de l'invention ou de la fable, vous m'accorderez du moins, Aper, que le nom d'Homère n'est pas en moindre vénération à la postérité que celui de Démosthène, et que la réputation d'Euripide et de Sophocle n'est pas renfermée dans des bornes plus étroites que celle de Lysias ou d'Hypéride. Vous trouverez aujourd'hui plus de détracteurs de Cicéron que de Virgile, et pas un livre d'Asinius ou de Messala n'est aussi célèbre que la *Médée* d'Ovide ou le *Thyeste* de Varius.

XIII. « La fortune même des poëtes et le bonheur d'habiter avec les Muses me semblent préférables à la vie inquiète et agitée des orateurs. Vous compterez en vain les consulats où les auront élevés leurs luttes et leurs périls; j'aime mieux la solitaire et paisible retraite de Virgile, retraite où venaient pourtant le chercher la faveur d'Auguste et les regards du peuple romain : témoin les lettres du prince; témoin le peuple lui-même, qui, entendant réciter sur le théâtre des vers de Virgile, se leva tout entier et rendit au poëte, qui se trouvait en ce moment parmi les spectateurs, les mêmes respects qu'au maître de l'empire. Et de nos jours, on ne peut dire que Pomponius Sécundus le cède à Domitius Afer, ni pour la dignité qui entoura sa vie, ni pour l'éclat dont brille encore sa mémoire. Quant à Crispus et à Marcellus, que vous me proposez pour exemples, qu'a donc leur fortune de si désirable? est-ce de craindre ou d'être craints? est-ce de se voir chaque jour entourés de solliciteurs qui les maudissent en recevant leurs bienfaits? est-ce de ce que, enchaînés à l'adulation, ils ne paraissent jamais, au pouvoir assez esclaves, à nous assez libres? Quelle est cette haute influence qu'on redoute en eux? des affranchis ont la même puissance. Pour moi, mon vœu le plus cher est que les Muses, ces Muses si douces, comme disait

Virgile, m'enlevant aux inquiétudes, aux soucis, à la nécessité de faire tous les jours quelque chose contre mon gré, me portent dans leurs vallons sacrés, au bord de leurs fontaines. Là je n'essuierai plus, pâle et tremblant adorateur de la renommée, les clameurs insensées d'un Forum orageux; là une foule impatiente de saluer mon réveil ou un affranchi hors d'haleine ne viendront plus m'arracher au repos; je ne chercherai pas, dans un testament servile, une assurance contre l'avenir; je ne posséderai point de si grands biens que je ne puisse les laisser à qui je voudrai, quand la nature amènera pour moi l'heure suprême; et alors, si mon image est placée sur ma tombe, mon front ne sera point triste et mécontent, mais riant et couronné de fleurs; et personne après moi ne demandera pour ma mémoire ni justice ni grâce. »

XIV. A peine Maternus avait achevé ces mots, avec l'accent de l'enthousiasme et de l'inspiration, que Vipstanus Messala entra dans sa chambre. A l'attention peinte sur les visages, il soupçonna qu'on s'entretenait de matières sérieuses. « Ne serais-je pas, dit-il, venu mal à propos interrompre une conférence secrète, où vous concertez peut-être le plan de quelque défense? — Non, non, dit Sécundus; je voudrais même que vous fussiez venu plus tôt. Vous auriez eu du plaisir à entendre Aper, dans une allocution parfaitement belle, exhorter Maternus à tourner uniquement vers la plaidoirie son talent et ses études, et Maternus défendre son art de prédilection, comme les vers doivent être défendus, avec un éclat et une hardiesse de langage qui le rapprochaient du poëte plus que l'orateur. — Assurément, dit Messala, j'aurais pris un plaisir infini à ces discours, et ce qui ne m'en fait pas moins, c'est de voir des hommes tels que vous, l'élite des citoyens et les orateurs de notre époque, non contents de déployer leur génie dans les débats judiciaires et les exercices du cabinet, y joindre encore ces discussions qui nourrissent l'esprit et offrent un savant et agréable délassement aux témoins comme aux acteurs de ces disputes érudites. Aussi est-il vrai de dire, Sécundus, que votre *Vie de Julius Asiaticus*, en faisant espérer de vous d'autres ouvrages du même genre, ne vous attire pas moins d'approbation que n'en reçoit Aper pour n'avoir pas renoncé jusqu'ici aux controverses de l'école, et pour avoir mieux aimé employer ses loisirs à la manière des rhéteurs modernes qu'à celle des anciens orateurs.

XV. — Vous ne cessez, Messala, dit alors Aper, d'admirer ex-

clusivement le vieux temps, et vous n'avez pour les études de notre siècle que des railleries et des mépris. Combien de fois vous ai-je entendu, oubliant votre éloquence et celle de votre frère[1], prétendre qu'il n'existe pas maintenant un seul orateur! et vous le souteniez, j'imagine, avec d'autant plus d'assurance, qu'en vous refusant à vous-même une gloire que tout le monde vous accorde, vous n'aviez plus à craindre le reproche de malignité. — Je ne me repens nullement, répondit Messala, d'avoir tenu ce langage; et je suis persuadé que ni Sécundus, ni Maternus, ni vous-même, Aper, quoique vous défendiez quelquefois l'avis contraire, ne pensez autrement. Je voudrais même que l'un de vous prît la peine d'approfondir et d'expliquer les causes de cette extrême différence. Je les cherche souvent dans mon esprit, et une circonstance où plusieurs trouvent un sujet de consolation augmente pour moi la difficulté, c'est que la même chose est arrivée chez les Grecs. Certes un Sacerdos Nicétès, et les autres rhéteurs qui ébranlent de leurs déclamations convulsives les écoles d'Éphèse ou de Mitylène, sont à une plus grande distance d'Eschine et de Démosthène, qu'Afer, Africanus et vous-mêmes n'êtes loin de Cicéron ou d'Asinius.

XVI. — Vous venez, dit Sécundus, d'élever une grande et importante question. Mais qui pourrait la traiter mieux que vous, dont la science profonde et le beau génie sont encore fécondés par l'étude et la méditation du sujet? — Je vous exposerai mes pensées, dit Messala, pourvu que vous me permettiez auparavant de les appuyer des vôtres. — Je promets pour deux, répondit Maternus; nous développerons, Sécundus et moi, les points, je ne dis pas que vous aurez omis, mais qu'il vous aura plu de nous abandonner. Pour Aper, il est ordinairement d'une autre opinion; vous le disiez tout à l'heure, et lui-même laisse assez deviner qu'il se dispose depuis longtemps à nous combattre, et que ce n'est pas sans dépit qu'il nous voit d'intelligence pour la gloire des anciens. — Non certainement, dit Aper, je ne souffrirai pas que notre siècle, sans être ouï ni défendu, succombe sous cette conspiration de ses juges. Mais je vous demanderai d'abord qui vous appelez anciens, et à quelle génération d'orateurs vous limitez ce titre. A ce nom d'anciens, je me figure aussitôt des hommes vieux et nés longtemps avant nous; mon imagination me représente Ulysse et Nestor, dont

1. Ce frère de Messala était le fameux délateur Aquilius Régulus; voy. *Histoires*, liv. IV, ch. XLII.

l'âge a précédé le nôtre d'environ treize cents ans. Vous citez, vous, Démosthène et Hypéride, qui fleurirent, comme tout le monde le sait, au temps de Philippe et d'Alexandre, et qui même survécurent à l'un et à l'autre; d'où il résulte qu'il n'y a guère que quatre cents ans d'intervalle entre Démosthène et l'époque où nous sommes. Or cet espace de temps, par rapport à la faiblesse de nos corps, peut paraître long; comparé à la durée des siècles et à la vie de l'univers, c'est un moment, et ce moment est passé d'hier. S'il est vrai, comme Cicéron l'écrit dans son Hortensius, que la grande et véritable année soit accomplie, lorsqu'une position donnée du ciel et des astres se reproduit absolument la même, et si cette année en comprend douze mille neuf cent cinquante-quatre des nôtres, il se trouve que votre Démosthène, si antique et si vieux selon vous, a commencé d'exister non-seulement la même année que nous, mais presque dans le même mois.

XVII. « Je passe aux orateurs latins, parmi lesquels Ménénius Agrippa[1] peut être regardé comme un ancien. Ce n'est pas lui, je pense, que vous trouvez préférable aux talents de nos jours. Ce sont les Cicéron, les César, les Célius, les Calvus[2], les Brutus[3], les Corvinus Messala; et en vérité je ne vois pas pourquoi ils appartiendraient à l'antiquité plutôt qu'à notre siècle. Pour ne parler que de Cicéron, il fut tué, comme l'a écrit Tiron son affranchi, sous les consuls Hirtius et Pansa, le sept des ides de décembre, l'année où le divin Auguste se substitua lui-même avec Pédius à la place de nos consuls. Comptez les cinquante-six ans qu'Auguste gouverna la république à partir de ce moment, ajoutez les vingt-trois ans de Tibère, les quatre ans à peu près de Caïus, les vingt-huit de Claude et de Néron, l'année unique de Galba, Othon, Vitellius, enfin l'heureuse période des six années depuis lesquelles Vespasien travaille à la félicité de l'empire; vous trouverez, de la mort de Cicéron à nos jours, un espace de cent vingt ans : c'est la vie d'un seul homme. Car j'ai vu moi-même en Bretagne un vieillard qui disait avoir été au combat où ses compatriotes essayèrent de repousser l'invasion de César et de le chasser de leur île. Or, si la captivité, si sa volonté particulière, si le hasard enfin eussent amené à Rome ce Breton qui combattit César, il aurait pu entendre

1. Voy. Tite Live, liv. II, ch. XXXII. — 2. Voy. Cicéron, *Brutus*, ch. LXXIX.
3. M. Junius Brutus, celui même dont Cicéron a donné le nom à son *Dialogue sur les Orateurs illustres*.

César lui-même et Cicéron, et assister encore à nos plaidoyers. Au dernier *congiarium*, vous avez vu des vieillards qui assuraient avoir une ou deux fois reçu d'Auguste la même libéralité. Ils avaient donc pu entendre Asinius et Messala; car Messala vécut jusqu'au milieu du règne d'Auguste, Asinius presque jusqu'à la fin. Et ne venez pas couper un siècle en deux, et appeler anciens et nouveaux des orateurs que les mêmes hommes ont pu connaître et, en quelque sorte, rapprocher et unir.

XVIII. « J'ai commencé par ces réflexions, afin que, si la réputation et la gloire des orateurs que j'ai nommés fait quelque honneur à leur siècle, il soit reconnu que cet honneur est une propriété commune, où même nous avons plus de part que Serv. Galba, C. Carbo[1] et d'autres que nous pourrions justement appeler anciens. Ceux-là sont hérissés, sauvages, rudes et informes; et plût aux dieux que votre Calvus, que Célius, que Cicéron lui-même ne les eussent jamais imités! car je vais m'expliquer tout à l'heure avec plus de force et de hardiesse; convenons d'abord que le temps amène en éloquence des formes nouvelles et des genres différents. Ainsi, comparé au vieux Caton, C. Gracchus est plus riche et plus abondant; ainsi Crassus est plus poli et plus orné que Gracchus, Cicéron plus varié, plus fin, plus élevé que l'un et l'autre, Messala plus doux, plus gracieux, plus soigné dans le choix des mots que Cicéron. Je ne cherche pas lequel manie le mieux la parole : il me suffit d'avoir prouvé que l'éloquence a plus d'une physionomie; qu'il est, entre ceux mêmes que vous nommez anciens, des différences sensibles; qu'un genre n'est pas inférieur parce qu'il est divers, et que c'est la faute de la malignité humaine si le passé est toujours loué, le présent toujours dédaigné. Doutons-nous qu'Appius Cécus n'ait eu des partisans qui l'admiraient au préjudice de Caton? Cicéron même, on le sait assez, ne manqua pas de détracteurs, qui le trouvaient bouffi et ampoulé, sans précision, verbeux et redondant à l'excès, enfin trop peu attique. Vous avez lu sans doute les lettres de Calvus et de Brutus à cet orateur : on y aperçoit facilement que Calvus paraissait à Cicéron maigre et décharné, Brutus négligé et décousu. Et de son côté Cicéron était repris par Calvus comme lâche et sans nerf, et Brutus l'accusait en propres termes de manquer de vigueur et de reins. Si vous me demandez mon avis, tous avaient raison :

1. Voy. Cicéron, *Brutus*, chap. XXI et suiv., et chap. XXVII.

bientôt je viendrai à chacun en particulier; maintenant j'ai affaire à tous ensemble.

XIX. « Et, puisque les admirateurs des anciens placent la limite de l'antiquité à l'époque de Cassius Sévérus, qui selon eux s'écarta le premier des voies droites et simples de la vieille éloquence, je soutiens que ce n'est ni par impuissance de son talent, ni par ignorance des lettres, mais par système et par choix, qu'il suivit une méthode nouvelle. Il vit en effet, comme je le disais tout à l'heure, que les formes et le tour du langage devaient changer avec l'esprit des temps et le goût des auditeurs. Le public d'autrefois, encore neuf et grossier, supportait facilement de lourdes et interminables harangues; c'était même un mérite de traîner un plaidoyer jusqu'à la fin du jour. Aussi les longues préparations de l'exorde, ces narrations dont le fil était repris de si haut, cet appareil de divisions multipliées à l'infini, ces mille degrés qui formaient l'échelle de l'argumentation, enfin tout ce que recommandent les arides traités d'Hermagoras et d'Apollodore[1], était alors dans une haute estime. S'il arrivait qu'on eût une idée de la philosophie, et qu'on lui empruntât quelque lieu commun, le discours allait aux nues. Et il ne faut point s'en étonner : tout cela était nouveau, sans exemple; et, parmi les orateurs mêmes, bien peu connaissaient les préceptes des rhéteurs et les maximes des philosophes. A présent que toutes ces choses sont vulgaires, et que dans une assemblée il se trouve à peine un assistant qui ne possède, sinon la connaissance des lettres, au moins quelque teinture de leurs éléments, l'éloquence a besoin de se frayer des routes nouvelles et choisies pour échapper aux dégoûts de l'auditoire. Observez surtout qu'on parle souvent devant des juges qui procèdent par la force et le pouvoir, non par le droit et les lois; qui fixent les heures au lieu de les subir; qui ne se croient pas obligés d'attendre qu'il plaise à l'avocat d'en venir au fait, mais sont les premiers à l'y appeler, l'y ramènent dès qu'il s'en écarte, et déclarent tout haut qu'ils sont pressés d'en finir.

XX. « Qui pourrait aujourd'hui souffrir un orateur accusant dans son début la faiblesse de sa santé? Or tels sont presque tous les exordes de Corvinus. Qui aurait la patience d'écouter cinq livres contre Verrès? Qui supporterait, sur une formule

1. Hermagoras était un rhéteur de Temnos en Éolie, qui professa à Rome du temps d'Auguste et composa une *Rhétorique* en six livres.

et une exception, ces immenses volumes que nous lisons sous le titre de plaidoyers pour Tullius ou pour Cécina? Le juge devance maintenant l'orateur; et, si la marche rapide des arguments, l'élégance et la richesse des descriptions, ne l'attachent et ne le séduisent, son esprit se rebute aussitôt. La foule même des curieux, et tout ce fortuit et mobile auditoire, a pris l'habitude d'exiger les fleurs et la beauté du langage, et tolère aussi peu les formes tristes et agrestes d'une éloquence surannée, que le jeu d'un acteur qui sur la scène irait copier Roscius ou Turpion. Il y a plus : les jeunes gens dont le talent novice est encore pour ainsi dire sur l'enclume, et qui suivent les orateurs pour se former à leur école, sont jaloux d'entendre et d'emporter chez eux quelques traits saillants et dignes de mémoire. Ils se redisent l'un à l'autre, et souvent ils écrivent dans leurs villes et leurs provinces, ce qui les a frappés, soit qu'une pensée courte et ingénieuse ait brillé comme un éclair, soit que la poésie ait embelli quelque morceau de ses riches couleurs. Car on veut de la poésie même dans un discours, non de celle que ternit la rouille d'Accius ou de Pacuvius[1], mais une poésie qui sorte brillante et fraîche du sanctuaire d'Horace, de Virgile ou de Lucain. C'est donc pour complaire au goût de ses auditeurs que l'éloquence de notre âge se montre plus belle et plus ornée. Et nos paroles n'en sont pas moins puissantes, parce qu'elles arrivent à l'oreille des juges accompagnées de plaisir : dira-t-on que les temples de nos jours soient moins solidement construits, parce que, au lieu de pierres brutes et de tuiles informes, on y voit resplendir le marbre et rayonner l'or?

XXI. « Je le confesserai naïvement : il est des anciens que je ne lis pas sans être tenté de rire ; il en est d'autres dont la lecture m'endort. Et je ne parle pas ici du peuple des orateurs, d'un Canutius, d'un Arrius, d'un Furnius, et de tous ceux qui étalent, comme autant de malades dans la même infirmerie, leurs os et leur maigreur. Calvus lui-même, qui a laissé, je crois, vingt et un ouvrages, me satisfait à peine dans un ou deux petits discours. Et je vois que je ne suis pas seul de cette opinion : combien y en a-t-il qui lisent son plaidoyer contre Asitius ou contre Drusus? Mais ce que les hommes studieux

1. Accius, poëte tragique, naquit à Rome l'an 584, et mourut l'an 667. Pacuvius, né à Brindes, vécut à Rome vers le commencement du VII[e] siècle, et mourut à Tarente, en 624.

ont sans cesse dans les mains, ce sont les accusations contre Vatinius, et surtout la seconde : la richesse des expressions, le choix des pensées, tout y concourt à charmer l'oreille des juges ; ce qui prouve que Calvus avait comme nous l'idée du mieux, et que, s'il n'eut pas une élocution plus sublime et plus ornée, ce n'est pas la volonté, mais le talent et les forces qui lui manquèrent. Que dirai-je des discours de Célius? il en est qui plaisent d'un bout à l'autre ou au moins dans quelques parties : ce sont ceux où l'on reconnaît l'éclat et l'élévation des temps modernes ; mais les termes bas, le style décousu, les phrases mal construites, sentent le vieux temps, et je ne crois pas que personne aime assez l'antiquité pour louer Célius de ce qu'il a d'antique. Pardonnons à César, occupé de si vastes pensées et distrait par tant de soins divers, d'avoir fait en éloquence moins que ne demandait son divin génie. Laissons pareillement Brutus à sa philosophie, puisque dans ses discours il est inférieur à sa réputation, de l'aveu même de ses admirateurs. Qui lit en effet les plaidoyers de César pour Décius le Samnite, de Brutus pour le roi Déjotarus, et tant d'autres compositions également languissantes et glacées? Autant vaudrait admirer jusqu'à leurs vers; car ils ont fait aussi des vers, et ils ont voulu qu'ils figurassent dans les bibliothèques, poëtes aussi médiocres que Cicéron, mais plus heureux, parce que moins de gens savent qu'ils le furent. Asinius même, quoique né dans des temps plus rapprochés de nous, me semble avoir étudié parmi les Ménénius et les Appius. Il est certain du moins qu'il fait revivre Pacuvius et Accius, non-seulement dans ses tragédies, mais encore dans ses discours, tant il est dur et sec. Or le discours ressemble au corps humain : des veines en saillie et des os que l'on compte ne font pas la beauté; il faut qu'un sang pur et tempéré arrondisse les membres, nourrisse l'embonpoint, déguise les nerfs eux-mêmes sous un coloris vermeil et d'agréables contours. Je ne ferai point la guerre à Corvinus : il n'a pas tenu à lui qu'il ne déployât la richesse et l'éclat de notre siècle ; c'est à nous de voir jusqu'à quel point la chaleur de son âme et la force de son génie ont secondé son jugement.

XXII. « J'arrive à Cicéron, qui eut avec ses contemporains une lutte pareille à celle que je soutiens contre vous. Ils admiraient les anciens, et Cicéron préférait l'éloquence de son siècle. Je le dirai même : s'il devança de si loin les orateurs de cette époque, ce fut principalement par le goût. Le premier il

polit le langage inculte; le premier il sut choisir les mots et les disposer avec art; il hasarda même des morceaux brillants et trouva quelques pensées neuves, surtout dans les discours qu'il composa étant déjà vieux et vers la fin de sa vie, c'est-à-dire après qu'il eut fait des progrès, et que l'usage et l'expérience lui eurent appris quel genre méritait la préférence. Car ses premiers discours ne sont pas exempts des défauts de l'antiquité : il est lent dans ses exordes, diffus dans ses récits, sans fin dans ses digressions; il tarde à s'émouvoir, s'échauffe rarement, termine peu de phrases par un trait saillant et lumineux. Rien à détacher de son ouvrage, rien à retenir; c'est un édifice d'une architecture grossière, dont les parois solides et durables n'ont pas assez de brillant et de poli. Or l'orateur est pour moi comme un père de famille riche et honorable : il ne suffit pas que son toit le mette à couvert de la pluie et des vents ; j'y veux quelque chose pour la décoration et les regards. C'est peu qu'il soit fourni des meubles indispensables aux usages de la vie; je veux qu'il y ait, parmi son mobilier, de l'or et des pierreries que l'on puisse prendre dans la main et regarder plus d'une fois ; je veux qu'il recule des yeux certaines pièces surannées et flétries; qu'il ne paraisse pas chez lui un mot infecté de la rouille du temps, pas une phrase d'une construction lâche et traînante, comme celle des vieilles annales; qu'il évite toute basse et insipide bouffonnerie; qu'il varie la composition de ses périodes, et qu'il ne les termine pas toutes par une seule et uniforme cadence.

XXIII. « Je ne veux pas rire de la *roue de fortune*[1] de Cicéron, de son *jus Verrinum*[2], et de cet éternel *esse videatur*, qui, dans tous ses discours, revient de trois phrases en trois phrases tenir la place d'une pensée. C'est à regret même que j'ai cité ces traits, et j'en ai omis bien d'autres, qui sont pourtant seuls en possession d'être admirés et imités de ceux qui se qualifient d'orateurs antiques. Je ne nommerai personne : il suffit d'a-

1. Jeu de mots qui se trouve dans Cicéron, *in Pisonem*, ch. x. Ce n'est pas l'expression *rota fortunæ* qui est blâmée ici; c'est le rapprochement puéril de la roue de fortune avec les pirouettes ou les ronds que l'on fait en dansant.

2. Autre plaisanterie, encore plus mauvaise que la précédente, mais beaucoup plus excusable, parce que Cicéron la met dans la bouche des gens du peuple, et ne la rapporte, dit-il, que pour montrer que la méchanceté de Verrès était comme passée en proverbe. L'équivoque roule sur le double sens de *jus Verrinum*, jus de pourceau, et justice de Verrès.

voir désigné cette classe d'hommes en général. Du reste, vous avez tous les jours devant les yeux des gens qui lisent Lucile au lieu d'Horace, Lucrèce au lieu de Virgile, pour qui l'éloquence de votre ami Aufidius Bassus ou de Servilius Nonianus[1] languit auprès des œuvres de Sisenna et de Varron[2]; qui dédaignent et proscrivent les cahiers de nos rhéteurs et admirent ceux de Calvus; qui, avec leur vieille manière de plaider ou plutôt de causer devant le juge, n'ont ni auditeurs qui les suivent, ni public qui les écoute, trop heureux si leur client même les supporte, tant leur diction est triste et inculte! et si elle est saine, comme ils s'en glorifient, ce n'est pas vigueur de tempérament, mais abstinence de nourriture. Or les médecins qui prennent soin de nos corps n'estiment pas une santé obtenue par le tourment de l'âme : c'est peu de n'être pas malade; je veux qu'on soit robuste, gai, alerte : celui-là n'est pas éloigné de la maladie, dont on dit, pour tout éloge, qu'il se porte bien. Mais vous, qui possédez à un si haut degré le talent de la parole, illustrez notre siècle (vous le pouvez et déjà vous le faites) par le genre d'éloquence qui est vraiment le plus beau. Pour votre part, Messala, je ne vous vois imiter des anciens que leurs traits les plus brillants. Et vous, Maternus et Sécundus, vous savez si bien allier à la force des idées l'élégance et l'éclat des expressions; vous mettez dans l'invention tant de choix, tant d'ordre dans la disposition; vous avez, quand la cause le demande, une telle abondance, quand elle le permet, une telle brièveté; les mots chez vous se lient et s'arrangent avec tant de grâce; les pensées sont si naturelles, les passions si finement maniées, la liberté si pleine de mesure, que, si la malignité et l'envie ont retardé pour vous la justice contemporaine, la vérité sera proclamée par nos descendants. »

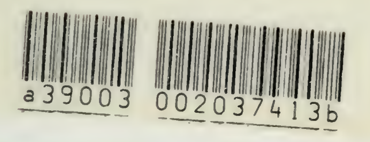
XXIV. Lorsque Aper eut fini : « Reconnaissez-vous, dit Maternus, la véhémence et la chaleur de notre Aper? Quel torrent impétueux, quand il défendait notre siècle! quelle abondance et quelle variété dans ses attaques contre les anciens! avec quel génie, quelle verve, ajoutons même avec quelle érudi-

1. Voy. Quintilien, liv. X, ch. I, n° 102 et suivants.

2. L. Cornélius Sisenna, orateur médiocre et historien estimable, mais bien éloigné de la perfection (Cic., *Brutus*, ch. LXIV). — M. Térentius Varro, le plus savant des Romains, mais plus fait pour enrichir l'érudition que l'éloquence (Quintil., X, I, n° 95).

tion et quelle adresse, il a emprunté d'eux des armes pour les combattre! Cependant, Messala, vous ne devez pas rétracter votre promesse. Nous ne demandons pas une apologie des anciens; et, malgré les éloges qu'on vient de nous prodiguer, nous ne comparons aucun de nous à ceux auxquels Aper vient de livrer la guerre. Lui-même ne pense pas ce qu'il dit; mais, selon une méthode ancienne et souvent employée parmi vos philosophes, il a pris pour lui le rôle de contradicteur. Faites-nous donc, non le panégyrique des anciens (leur renommée suffit à leur éloge), mais l'exposé des causes qui nous ont jetés si loin de leur éloquence, surtout lorsque le calcul des temps ne donne, depuis la mort de Cicéron jusqu'à nos jours, que cent vingt années.

XXV. — Je suivrai, Maternus, le plan que vous me tracez, dit alors Messala. Il n'est pas besoin d'ailleurs de plaider longtemps contre Aper : il n'a jamais fait, je pense, qu'élever une controverse de nom, en ne voulant point qu'on appelât anciens des hommes qui, de l'aveu commun, vécurent plus de cent ans avant nous. Pour moi, je ne disputerai pas sur le mot : qu'ils soient des anciens, ou nos ancêtres, ou ce qu'Aper voudra, pourvu qu'il demeure établi que l'éloquence de ce temps-là valait mieux que la nôtre. Je ne combattrai pas davantage la partie de son discours où il déclare qu'un même siècle, et à plus forte raison des siècles différents, ont vu changer les formes oratoires. Mais, si parmi les attiques on donne le premier rang à Démosthène, si Eschine, Hypéride, Lysias et Lycurgue occupent le second, et que, cet ordre une fois reconnu, l'estime universelle place cette génération d'orateurs au-dessus de toutes les autres, on peut dire aussi que chez nous Cicéron laissa derrière lui les plus habiles de ses contemporains, et que néanmoins les Calvus, les Asinius, les César, les Célius, les Brutus, ont sur leurs devanciers et leurs successeurs une prééminence avouée. Et peu importe qu'ils diffèrent entre eux par l'espèce, quand le genre est semblable. Calvus est plus serré, Asinius plus nombreux, César plus magnifique, Célius plus mordant, Brutus plus grave, Cicéron plus véhément, plus nourri, plus vigoureux. Tous ont cependant une éloquence également saine; et, si vous prenez à la fois leurs discours, vous reconnaîtrez, en des talents divers, un goût et des principes semblables, et comme un air de famille. S'ils ont médit l'un de l'autre, et si leurs lettres contiennent des traits qui décèlent une malignité réciproque, en cela ils n'étaient pas


a39003 002037413b

